LA

REVUE DE PARIS

VINGTIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1913

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

TROP DE FAVEUR NUIT[1]

Livia, la camériste noble, venait tous les jours rendre compte à Félice et à Rodelinde des préparatifs de l'attaque méditée contre les amants de Céliane et de Fabienne. Les préparatifs ne durèrent pas moins de six semaines. Il s'agissait de deviner la nuit que Lorenzo et Pierre-Antoine choisiraient pour venir au couvent, et, depuis le nouveau règne, qui s'annonçait avec beaucoup de sévérité, la prudence redoublait pour les entreprises de ce genre. D'ailleurs, Livia trouvait de grandes difficultés auprès de Rodéric. Il s'était fort bien aperçu de la tiédeur de Félice, et finit par refuser nettement de s'employer à la venger sur les amours de Fabienne et de Céliane, si elle ne consentait à lui donner l'ordre de vive voix dans un rendez-vous qu'elle lui accorderait. Or, c'est à quoi Félice, toute occupée du comte Buondelmonte, ne voulut jamais consentir. « Je conçois bien, — lui écrivit-elle avec sa franchise imprudente, — qu'on se damne pour avoir du bonheur; mais se damner pour voir un ancien amant dont le règne est passé, c'est ce que je ne concevrai jamais. Toutefois, je pourrai bien consentir à vous recevoir encore une fois la nuit, pour vous faire entendre raison, mais ce n'est point un crime que je vous demande. Ainsi, vous ne pouvez point avoir des prétentions exagérées et demander à être payé comme si

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1912.

256890

l'on exigeait de vous de donner la mort à un insolent. Ne commettez point l'erreur de faire aux amants de nos ennemies des blessures assez graves pour les empêcher d'entrer au jardin, et de se donner en spectacle à toutes celles de nos dames que nous aurons eu le soin d'y rassembler. Vous feriez manquer tout le piquant de notre vengeance, je ne verrais en vous qu'un étourdi indigne de m'inspirer la moindre confiance. Or, sachez que c'est surtout à cause de ce défaut capital que vous avez cessé de mériter mon amitié. »

Cette nuit de vengeance préparée avec tant de soin arriva enfin. Rodéric et Lancelot, aidés de plusieurs hommes à eux, épièrent pendant toute la journée les actions de Lorenzo et de Pierre-Antoine. Par les indiscrétions de ceux-ci, ils obtinrent la certitude que la nuit suivante ils devaient tenter l'escalade du mur de Santa Riparata. Un marchand fort riche, dont la maison était voisine du corps de garde qui fournissait la sentinelle placée devant la porte du jardin des religieuses, mariait sa fille ce soir-là. Lorenzo et Pierre-Antoine, déguisés en domestiques de riche maison, profitèrent de cette circonstance pour venir offrir en son nom, vers les dix heures du soir, un tonneau de vin au corps de garde. Les soldats firent honneur au cadeau. La nuit était fort obscure, l'escalade du mur du couvent devait avoir lieu sur les minuit; dès onze heures du soir, Rodéric et Lancelot, cachés près du mur, eurent le plaisir de voir la sentinelle de l'heure précédente relevée par un soldat plus qu'à demi ivre, et qui ne manqua pas de s'endormir au bout de quelques minutes.

Dans l'intérieur du couvent, Félice et Rodelinde avaient vu leurs ennemies Fabienne et Céliane se cacher dans le jardin sous des arbres assez voisins du mur de clôture. Un peu avant minuit, Félice osa bien aller réveiller l'abbesse. Elle n'eut pas peu de peine à parvenir jusqu'à elle; elle en eut encore plus à lui faire comprendre la possibilité du crime qu'elle venait lui dénoncer.

Et enfin, après plus d'une demi-heure de temps perdu, et pendant les dernières minutes de laquelle Félice tremblait de passer pour une calomniatrice, l'abbesse déclara que le fait fût-il vrai, il ne fallait pas ajouter une infraction à la règle de saint Benoît à un crime. Or, la règle défendait absolument de

mettre le pied au jardin après le coucher du soleil. Par bonheur, Félice se souvint qu'on pouvait arriver par l'intérieur du couvent, et sans mettre le pied au jardin, jusque sur le toit en terrasse d'une petite orangerie fort basse et toute voisine de la porte gardée par la sentinelle. Pendant que Félice était occupée à persuader l'abbesse, Rodelinde alla réveiller sa tante âgée, fort pieuse et sous-prieure du couvent.

L'abbesse, quoique se laissant entraîner jusque sur la terrasse de l'orangerie, était bien éloignée de croire à tout ce que lui disait Félice. On ne saurait se figurer quel fut son étonnement, son indignation, sa stupeur, quand, à neuf ou dix pieds au-dessous de la terrasse, elle aperçut deux religieuses qui à cette heure indue se trouvaient hors de leurs appartements, car la nuit profondément obscure ne lui permit point d'abord de reconnaître Fabienne et Céliane.

— Filles impies, — s'écria-t-elle d'une voix qu'elle voulait rendre imposante, — imprudentes malheureuses! Est-ce ainsi que vous servez la majesté divine? Songez que le grand saint Benoît, votre protecteur, vous regarde du haut du ciel et frémit en vous voyant sacrilèges à sa loi. Rentrez en vous-mêmes, et comme la cloche de la retraite a sonné depuis longtemps, regagnez vos appartements en toute hâte et mettez-vous en prière, en attendant la pénitence que je vous imposerai demain matin.

Qui pourrait peindre la stupeur et le chagrin qui remplissaient l'âme de Céliane et de Fabienne, en entendant au-dessus de leurs têtes et si près d'elles la voix puissante de l'abbesse irritée? Elles cessèrent de parler et se tenaient immobiles, lorsqu'une bien autre surprise vint les frapper ainsi que l'abbesse. Ces dames entendirent, à huit ou dix pas d'elles à peine et de l'autre côté de la porte, le bruit violent d'un combat à coups d'épée. Bientôt des combattants blessés jetèrent des cris; quelques-uns étaient de douleur. Quelle ne fut pas la douleur de Céliane et de Fabienne en reconnaissant la voix de Lorenzo et de Pierre-Antoine! Elles avaient de fausses clés de la porte du jardin, elles se précipitèrent sur les serrures, et quoique la porte fût énorme, elles eurent la force de la faire tourner sur ses gonds. Céliane, qui était la plus forte et la plus âgée, osa la première sortir du jardin. Elle rentra quelques instants après, soutenant dans ses bras Lorenzo, son amant, qui paraissait dangereuse-

ment blessé et qui pouvait à peine se soutenir. Il gémissait à chaque pas comme un homme expirant, et en effet, à peine eut-il fait une dizaine de pas dans le jardin, que, malgré les efforts de Céliane, il tomba et expira presque aussitôt. Céliane, oubliant toute prudence, l'appelait à haute voix et éclatait en sanglots sur son corps, en voyant qu'il ne répondait point.

Tout cela se passa à vingt pas environ du toit en terrasse de la petite orangerie. Félice comprit fort bien que Lorenzo était mort ou mourant, et il serait difficile de peindre son désespoir. « C'est moi qui suis la cause de tout cela, — se disait-elle. — Rodéric se sera laissé emporter et il aura tué Lorenzo. Il est naturellement cruel, sa vanité ne pardonne jamais les blessures qu'on lui a faites, et dans plusieurs mascarades les chevaux de Lorenzo et les livrées de ses gens ont été trouvées plus belles que les siennes. » Félice soutenait l'abbesse à demi évanouie d'horreur.

Quelques instants après, la malheureuse Fabienne entrait au jardin, soutenant son malheureux amant Pierre-Antoine, lui aussi percé de coups mortels. Lui aussi ne tarda pas à expirer, mais, au milieu du silence général inspiré par cette scène d'horreur, on l'entendit qui disait à Fabienne :

— C'est Don César, le chevalier de Malte. Je l'ai bien reconnu, mais s'il m'a blessé, lui aussi porte mes marques.

Don César avait été le prédécesseur de Pierre-Antoine auprès de Fabienne. Cette jeune religieuse semblait avoir perdu tout soin de sa réputation ; elle appelait à haute voix à son secours la Madone et la sainte Patronne, elle appelait aussi sa camériste noble, elle n'avait aucun souci de réveiller tout le couvent ; c'est qu'elle était réellement éprise de Pierre-Antoine. Elle voulait lui donner des soins, étancher son sang, bander ses plaies. Cette véritable passion excita la pitié de beaucoup de religieuses. On s'approcha du blessé, on alla chercher des lanières. Il était assis auprès d'un laurier contre lequel il s'appuyait. Fabienne était à genoux devant lui, lui donnant des soins. Il parlait bien et racontait de nouveau que c'était Don César, chevalier de Malte, qui l'avait blessé, lorsque tout à coup il raidit les bras et expira.

Céliane interrompit les transports de Fabienne. Une fois certaine de la mort de Pierre-Antoine, elle sembla l'avoir

oublié et ne se souvint plus que du péril qui les environnait, elle et sa chère Fabienne. Celle-ci était tombée évanouie sur le corps de son amant. Céliane la releva à demi et la secoua vivement, pour la rappeler à elle.

— Ta mort et la mienne sont certaines, si tu te livres à cette faiblesse, — lui dit-elle à voix basse, en pressant sa bouche contre son oreille, afin de n'être point entendue de l'abbesse, qu'elle distinguait fort bien, appuyée contre la balustrade de la terrasse de l'orangerie, à dix ou douze pieds à peine au-dessus du sol du jardin. « Réveille-toi, — lui dit-elle, — prends soin de ta gloire et de ta sûreté! Tu seras de longues années en prison dans un cachot obscur et infect, si dans ce moment tu t'abandonnes plus longtemps à ta douleur. »

Dans ce moment, l'abbesse qui avait voulu descendre, s'approchait des deux malheureuses religieuses, appuyée sur le bras de Félice.

— Pour vous, madame, — lui dit Céliane avec un ton d'orgueil et de fermeté, qui en imposa à l'abbesse, — si vous aimez la paix et si l'honneur du noble monastère vous est cher, vous saurez vous taire et ne point faire de tout ceci une tracasserie auprès du grand-duc. Vous aussi, vous avez aimé, on croit généralement que vous avez été sage, et c'est une supériorité que vous avez sur nous; mais si vous dites un mot de cette affaire au grand-duc, bientôt elle sera l'unique entretien de la ville et l'on dira que l'abbesse de Santa Riparata, qui a connu l'amour dans les premières années de sa vie, n'a pas assez de fermeté pour diriger les religieuses de son couvent. Vous nous perdrez, madame, mais vous vous perdrez vous-même encore plus certainement que nous. Convenez, madame, — dit-elle à l'abbesse qui poussait des soupirs et des exclamations confuses et de petits cris d'étonnement qui pouvaient être entendus, — que vous ne voyez pas vous-même en ce moment ce qu'il y a à faire pour le salut du couvent et pour le vôtre!

Et l'abbesse restant confuse et silencieuse, Céliane ajouta : « Il faut vous taire d'abord, et ensuite l'essentiel est d'emporter loin d'ici et à l'instant même ces deux corps morts qui feront notre perte, à vous et à nous, s'ils sont découverts. »

La pauvre abbesse, soupirant profondément, était tellement

troublée qu'elle ne savait pas même répondre. Elle n'avait plus Félice auprès d'elle ; celle-ci s'était prudemment éloignée, après l'avoir conduite jusqu'auprès des deux malheureuses religieuses dont elle craignait par-dessus tout d'être reconnue.

— Mes filles, faites tout ce qui vous semble nécessaire, tout ce qui vous paraîtra convenable, — dit enfin la malheureuse abbesse, d'une voix éteinte par l'horreur de la situation où elle se trouvait. — Je saurai dissimuler toutes nos hontes, mais rappelez-vous que les yeux de la divine justice sont toujours ouverts sur nos péchés.

Céliane ne fit aucune attention aux paroles de l'abbesse.

— Sachez garder le silence, madame, c'est là tout ce que l'on vous demande, — lui répéta-t-elle plusieurs fois en l'interrompant. S'adressant ensuite à Martona, la confidente de l'abbesse, qui venait d'arriver auprès d'elle :

— Aidez-moi, ma chère amie ! Il y va de l'honneur de tout le couvent, il y va de l'honneur et de la vie de l'abbesse ; car si elle parle, elle ne nous perd pas à demi, mais aussi nos nobles familles ne nous laisseront pas périr sans vengeance, — Fabienne sanglotant à genoux devant un olivier, contre lequel elle s'appuyait, était hors d'état d'aider Céliane et Martona.

— Retire-toi dans ton appartement, — lui dit Céliane. — Songe avant tout à faire disparaître les traces de sang qui peuvent se trouver sur tes vêtements. Dans une heure j'irai pleurer avec toi.

Félice était au désespoir. Quoique ce siècle fût trop voisin des vrais dangers pour être remarquable par une délicatesse excessive, elle ne pouvait se dissimuler que c'était elle qui avait arrangé toute cette affaire. Placée sur la terrasse servant de toit à l'orangerie, elle entendait fort mal ce que disait Pierre-Antoine ; d'ailleurs elle voyait la porte tout à fait ouverte : elle craignait mortellement que l'imprudence naturelle à Rodéric ne le portât à se montrer, dans le vague espoir d'obtenir un rendez-vous, car, depuis qu'il n'était plus aimé, il était devenu malgré toute sa légèreté naturelle un amant passionné.

L'abbesse, glacée d'horreur, était devenue immobile et refusait de se rendre aux prières de Félice, qui la conjurait de descendre au jardin ; mais enfin Félice, rendue presque folle

par ses remords, prit l'abbesse à bras-le-corps et lui fit presque descendre par force les sept à huit marches qui conduisaient de la terrasse de l'orangerie dans le jardin. Félice se hâta de remettre l'abbesse aux soins des premières religieuses qu'elle rencontra. Elle courut à la porte, tremblant d'y rencontrer Rodéric [1] ; elle n'y trouva que la figure stupide de la sentinelle qui, enfin réveillée de sa profonde ivresse par tant de bruit, était là, son arquebuse à la main, regardant ces figures noires qui s'agitaient dans le jardin. L'intention de Félice était de fermer la porte, mais elle vit ce soldat la regarder fixement.

« Si je ferme la porte, — se dit-elle, livrée à ses réflexions et piquée de ne plus rien voir, — il se rappellera ma figure et pourra me compromettre. »

Cette idée l'éclaira; elle se glissa dans une partie obscure du jardin, chercha de là à voir où était Rodelinde, la découvrit enfin, pâle et à demi morte, s'appuyant contre un olivier, la saisit par la main et toutes deux regagnèrent leurs appartements en toute hâte.

Alors, aidée de Martona, Céliane [2] transporta le cadavre de son amant d'abord, puis celui de Pierre-Antoine dans la rue des marchands d'or, située à plus de dix minutes de chemin de la porte du jardin. Céliane et sa compagne furent assez heureuses pour n'être reconnues de personne. Par un bonheur bien autrement signalé et sans lequel leur sage précaution eût été rendue impossible, le soldat qui était en sentinelle devant la porte du jardin s'était assis sur une pierre assez éloignée et semblait [de nouveau] dormir. Ce fut ce dont Céliane s'assura avant d'entreprendre de transporter les cadavres. Au retour de la seconde course, Céliane et sa compagne furent très effrayées. La nuit était devenue un peu moins sombre; il pouvait être deux heures du matin; elles virent bien distinctement trois soldats réunis devant la porte du jardin, et ce qui était bien pire : cette porte semblait fermée.

— Voilà la première sottise de notre abbesse, — dit Céliane à Martona. — Elle se sera souvenue que la règle de Saint-Benoît veut que la porte du jardin soit fermée. Il nous faudra

1. Un peu plus bas, Stendhal reviendra sur ce fait et fera agir Félice d'une façon différente. Tout ce passage se ressent du brouillon.

2. Stendhal dit : « elle ».

nous enfuir chez nos parents, et avec le prince sévère et sombre que nous avons, je pourrai bien laisser la vie dans cette affaire. Quant à toi, Martona, tu n'es coupable de rien; d'après mon ordre tu as aidé à transporter des cadavres dont la présence dans le jardin pouvait déshonorer le couvent. Mettons-nous à genoux derrière ces pierres.

Deux soldats venaient à elles, retournant de la porte du jardin au corps de garde. Céliane remarqua avec plaisir qu'ils paraissaient presque complètement ivres. Ils faisaient la conversation, mais celui qui avait été en sentinelle et qui était remarquable à cause de sa taille fort élevée, ne parlait point à son compagnon des événements de la nuit; et dans le fait, lors du procès qui fut instruit plus tard, il dit simplement que des gens armés et superbement vêtus étaient venus se battre à quelques pas de lui. Dans l'obscurité profonde il avait pu distinguer sept à huit hommes, mais s'était bien gardé de se mêler de leur querelle; ensuite tous étaient entrés dans le jardin du couvent.

Lorsque les deux soldats furent passés, Céliane et sa compagne s'approchèrent de la porte du jardin et trouvèrent à leur grande joie qu'elle n'était que poussée. Cette sage précaution était l'œuvre de Félice. Lorsqu'elle avait quitté l'abbesse, afin de n'être point reconnue de Céliane et de Fabienne, elle avait couru à la porte du jardin, alors tout à fait ouverte [1]. Elle avait une peur mortelle que Rodéric, qui, dans ce moment, lui faisait horreur, n'eût cherché à profiter de l'occasion pour entrer au jardin et obtenir un rendez-vous. Connaissant son imprudence, son audace, et craignant qu'il ne cherchât à la compromettre pour se venger de l'affaiblissement de ses sentiments dont il s'était aperçu, Félice se tint couchée auprès de la porte, derrière des arbres. Elle avait entendu tout ce que Céliane avait dit à l'abbesse et ensuite à Martona, et c'était elle qui avait poussé la porte du jardin, lorsque peu d'instants après que Céliane et Martona furent sorties, emportant le second cadavre, elle entendit venir les soldats qui venaient relever la sentinelle.

Félice vit Céliane refermer la porte avec sa fausse clé et

1. Voyez plus haut.

s'éloigner ensuite. Alors seulement elle quitta le jardin. « Voilà donc cette vengeance, — se disait-elle, — dont je me promettais tant de plaisir. » Elle passa le reste de la nuit avec Rodelinde, à chercher à deviner les événements qui avaient pu amener un résultat si tragique.

Par bonheur, dès le grand matin, sa camériste noble rentra au couvent, lui apportant une longue lettre de Rodéric. Lui et Lancelot, par bravoure, n'avaient point voulu se faire aider par des assassins à gages alors fort communs à Florence. Eux deux seuls avaient attaqué Lorenzo et Pierre-Antoine. Le duel avait été fort long, parce que Rodéric et Lancelot, fidèles à l'ordre qu'ils avaient reçu, avaient reculé constamment, ne voulant faire à leurs adversaires que des blessures légères ; et en effet, ils ne leur avaient donné que des estocades sur les bras et ils étaient parfaitement sûrs qu'ils n'avaient pu mourir de ces blessures. Mais au moment où ils étaient sur le point de se retirer, ils avaient vu, à leur grand étonnement, un spadassin furieux fondre sur Pierre-Antoine. Aux cris qu'ils poussait en l'attaquant, ils avaient fort bien reconnu Don César, le chevalier de Malte. Alors, se voyant trois contre deux hommes blessés, ils s'étaient hâtés de prendre la fuite, et le lendemain c'était un grand étonnement dans Florence, lorsqu'on vint à découvrir les cadavres de ces jeunes hommes qui tenaient le premier rang dans la jeunesse riche et élégante de la ville. Ce fut à cause de leur rang qu'on les remarqua, car sous le règne dissolu de François, auquel le sévère Ferdinand venait de succéder, la Toscane avait été comme une province d'Espagne, et l'on comptait chaque année plus de cent assassinats dans la ville. La grande discussion qui s'éleva dans la haute société, à laquelle Lorenzo et Pierre-Antoine appartenaient, eut pour objet de savoir s'ils s'étaient battus en duel entre eux ou s'ils étaient morts victimes de quelque vengeance.

Le lendemain de ce grand événement, tout était tranquille dans le couvent. La très grande majorité des religieuses n'avait aucune idée de ce qui s'était passé. Dès l'aube du jour, avant l'arrivée des jardiniers, Martona était allée remuer la terre aux endroits où elle était tachée de sang, et détruire les traces de ce qui s'était passé. Cette fille, qui avait elle-même un amant, exécuta avec beaucoup d'intelligence et surtout sans en rien

dire à l'abbesse, les ordres que lui donna Céliane. Celle-ci lui fit cadeau d'une jolie croix en diamants. Martona, fille fort simple, en la remerciant lui dit :

— Il est une chose que je préférerais à tous les diamants du monde. Or depuis que cette nouvelle abbesse est venue au couvent, et quoique pour conquérir sa faveur je me sois abaissée à lui rendre des soins tout à fait serviles, jamais je n'ai pu obtenir d'elle qu'elle me donnât les moindres facilités pour voir Julien R... qui m'est attaché. Cette abbesse fera notre malheur à toutes. Enfin, il y a plus de quatre mois que je n'ai vu Julien, et il finira par m'oublier. L'amie intime de madame, la Signora Fabienne, est au nombre des huits sœurs portières ; un service en mérite un autre. Madame Fabienne, ne pourrait-elle pas, un jour qu'elle sera de garde à la porte, me permettre de sortir pour voir Julien, ou lui permettre d'entrer ?

— J'y ferai mon possible, — lui dit Céliane, — mais la grande difficulté que m'opposera Fabienne, c'est que l'abbesse ne s'aperçoive de votre absence. Vous l'avez trop accoutumée à vous avoir sans cesse sous la main. Essayez de faire de petites absences. Je suis sûre que si vous étiez attachée à toute autre qu'à madame l'abbesse, Fabienne n'aurait aucune difficulté de vous accorder ce que vous demandez.

Ce n'était point sans dessein que Céliane parlait ainsi.

— Tu passes ta vie à pleurer ton amant, — dit-elle à Fabienne, — et tu ne songes pas à l'effroyable danger qui nous menace. Notre abbesse est si incapable de se taire, que tôt où tard ce qui est arrivé parviendra à la connaissance de notre sévère grand-duc. Il a porté sur le trône les idées d'un homme qui a été vingt-cinq ans cardinal. Notre crime est un des plus grands que l'on puisse commettre aux yeux de la religion ; en un mot, la vie de l'abbesse est notre mort.

— Que veux-tu dire ? — s'écria Fabienne en essuyant ses larmes.

— Je veux dire qu'il faut que tu obtiennes de ton amie, Victoire Ammanati, qu'elle te donne un peu de ce fameux poison de Pérouse que sa mère lui donna en mourant elle-même empoisonnée par son mari. Sa maladie avait duré plusieurs mois et peu de personnes eurent l'idée du poison ; il en sera de même de notre abbesse.

— Ton idée me fait horreur, — s'écria la douce Fabienne.

— Je ne doute pas de ton horreur et je la partagerais, si je ne me disais [que] la vie de l'abbesse c'est la mort de Fabienne et de Céliane. Songe à ceci : madame l'abbesse est absolument incapable de se taire; un mot d'elle suffit pour persuader le cardinal grand-duc, qui affiche surtout l'horreur des crimes occasionnés par l'ancienne liberté qui régnait dans nos pauvres couvents. Ta cousine est fort liée avec Martona, qui appartient à une branche de sa famille ruinée par les banqueroutes de 158.... Martona est amoureuse folle d'un beau tisseur de soie nommé Julien; il faut que ta cousine lui donne, comme un somnifère propre à faire cesser la surveillance si gênante de madame l'abbesse, ce poison de Pérouse qui fait mourir en six mois de temps.

Le comte Buondelmonte, ayant eu l'occasion de venir à la cour, le grand-duc Ferdinand le félicita sur la tranquillité exemplaire qui régnait dans l'abbaye de Santa Riparata. Ce mot du prince engagea le comte à aller voir son ouvrage. On peut juger de son étonnement, lorsque l'abbesse lui raconta le double assassinat, du résultat duquel elle avait été témoin. Le comte vit bien que l'abbesse Virgilia était tout à fait incapable de lui donner le moindre renseignement sur la cause de ce double crime. « Il n'y a ici, — se dit-il, — que Félice, cette bonne tête, dont les raisonnements m'embarassèrent si fort, il y a six mois, lors de ma première visite, qui puisse me donner quelque lumière sur la présente affaire. Mais préoccupée comme elle l'est de l'injustice de la société et des familles à l'égard des religieuses, voudra-t-elle parler? »

L'arrivée au couvent du vicaire du grand-duc avait jeté Félice dans une joie immodérée. Enfin elle recevait cet homme singulier, cause unique de toutes ses démarches depuis six mois! Par un effet contraire, la venue du comte avait jeté dans une profonde terreur Céliane et la jeune Fabienne, son amie.

— Tes scrupules nous auront perdues, — dit Céliane à Fabienne. — L'abbesse est trop faible pour ne pas avoir parlé. Et maintenant notre vie est entre les mains du comte. Deux partis nous restent : prendre la fuite, mais avec quoi vivrions-

nous? L'avarice de nos pères saisira le prétexte du soupçon de crime qui plane sur nous, pour nous refuser du pain. Anciennement, quand la Toscane n'était qu'une province de l'Espagne, les malheureux Toscans persécutés pouvaient se réfugier en France. Mais le grand-duc cardinal a tourné ses yeux vers cette puissance et veut secouer le joug de l'Espagne. Impossible à nous de trouver un refuge, et voilà, ma pauvre amie, à quoi nous ont conduites tes scrupules enfantins. Nous n'en serons pas moins obligées de commettre le crime, car Martona et l'abbesse sont les seuls témoins dangereux de ce qui s'est passé dans cette nuit fatale. La tante de Rodelinde ne dira rien; elle ne voudra pas compromettre l'honneur de ses cousins qui lui est si cher. Martona, ayant présenté le prétendu somnifère à l'abbesse, se gardera bien de parler quand nous lui aurons dit que ce somnifère est du poison. Du reste, c'est une bonne fille éperdument amoureuse de son Julien.

Il serait trop long de rendre compte du savant entretien que Félice eut avec le comte. Elle avait toujours présente la faute qu'elle avait commise en cédant trop vite sur l'article des deux femmes de chambre. Il était résulté de cet excès de bonne foi que le comte avait passé six mois sans reparaître au couvent. Félice se promit bien de ne plus tomber dans la même erreur. Le comte l'avait fait prier avec toute la grâce possible de lui accorder un entretien dans le parloir. Cette invitation mit Félice hors d'elle-même. Elle eut besoin de se rappeler ce qu'elle devait à sa dignité de femme, pour remettre l'entretien au lendemain. Mais en arrivant à ce parloir où le comte était seul, quoique séparée de lui par une grille dont les barreaux étaient énormes, Félice se sentait saisie d'une timidité qu'elle n'avait jamais éprouvée. Son étonnement fut extrême, elle se repentait profondément de cette idée qui autrefois lui avait semblé si habile et si plaisante. Nous voulons parler de cet aveu de sa passion pour le comte, autrefois fait par elle à l'abbesse, afin qu'elle le redît au comte. Alors elle était loin de l'aimer comme elle faisait maintenant. Il lui avait semblé plaisant d'attaquer le cœur du grave commissaire que le prince donnait au couvent. Maintenant, ses sentiments étaient bien différents. Lui plaire était nécessaire à son bonheur; si elle n'y

réussissait pas, elle serait malheureuse, et qu'est-ce que dirait un homme aussi grave de l'étrange confidence que lui ferait l'abbesse? Il pouvait fort bien la trouver indécente, et cette idée mettait Félice à la torture. Il fallait parler. Le comte était là, grave, assis devant elle et lui adressant des compliments sur la haute portée de son esprit. « L'abbesse lui a-t-elle déjà parlé? » Toute l'attention de la jeune religieuse se concentra sur cette grande question. Par bonheur pour elle, elle crut voir ce qui en effet était la vérité : que l'abbesse, encore tout effrayée de la vue des deux cadavres qui lui avaient apparu dans cette nuit fatale, avait oublié un détail aussi futile que le fol amour conçu par une jeune religieuse.

Le comte, de son côté, voyait fort bien le trouble extrême de cette belle personne et ne savait à quoi l'attribuer. « Serait-elle coupable? » se disait-il. Cette idée le troublait, lui, si raisonnable. Ce soupçon le porta à accorder une attention extrême et sérieuse aux réponses de la jeune religieuse. C'était un honneur que depuis longtemps les paroles d'aucune femme n'avaient obtenu de lui. Il admira l'adresse de Félice. Elle trouvait l'art de répondre d'une manière flatteuse pour le comte à tout ce que celui-ci lui disait sur le combat fatal qui avait eu lieu à la porte du couvent; mais elle se gardait bien de lui adresser des réponses concluantes. Après une heure et demie d'une conversation pendant laquelle le comte ne s'était pas ennuyé un seul instant, il prit congé de la jeune religieuse, en la suppliant de lui accorder un second entretien à quelques jours de là. Ce mot répandit une félicité céleste dans l'âme de Félice.

Le comte sortit fort pensif de l'abbaye de Santa Riparata. « Mon devoir serait sans doute, — se disait-il, — de rendre compte au prince des choses étranges que je viens d'apprendre. Tout l'état a été occupé de la mort étrange de ces deux pauvres jeunes gens si brillants, si riches. D'un autre côté, avec le terrible évêque que ce prince-cardinal vient de nous donner, lui dire un mot de ce qui s'est passé c'est précisément la même chose qu'introduire dans ce malheureux couvent toutes les fureurs de l'inquisition espagnole. Ce n'est pas une seule de ces pauvres jeunes filles que ce terrible évêque fera périr, mais peut-être cinq ou six; et qui sera coupable de leur mort, si ce

n'est moi, qui n'avais qu'à commettre un bien petit abus de confiance pour qu'elle n'eût pas lieu? Si le prince vient à savoir ce qui s'est passé et me fait des reproches, je lui dirai : votre terrible évêque m'a fait peur. »

Le comte n'osait pas s'avouer bien exactement tous les motifs qu'il avait pour se taire. Il n'était pas sûr que la belle Félice ne fût pas coupable, et tout son être était saisi d'horreur à la seule idée de mettre en péril la vie d'une pauvre jeune fille si cruellement traitée par ses parents et par la société. « Elle serait l'ornement de Florence », se disait-il, « si on l'eût mariée ».

Le comte avait invité à une magnifique partie de chasse dans les maremmes de Sienne, dont la moitié lui appartenait, les plus grands seigneurs de la Cour et les plus riches marchands de Florence. Il s'excusa auprès d'eux, la chasse eut lieu sans lui, et Félice fut bien étonnée en entendant, dès le surlendemain de la première conversation, des chevaux du comte qui piaffaient dans la première cour du couvent. Le vicaire du grand-duc, en prenant la résolution de ne point parler au prince de ce qui était arrivé, avait pourtant senti qu'il contractait l'obligation de veiller sur la tranquillité future du couvent. Or, pour y parvenir, il fallait d'abord connaître quelle part les deux religieuses, dont les amants avaient péri, avaient eue à leur mort. Après un fort long entretien avec l'abbesse, le comte fit appeler huit ou dix religieuses, parmi lesquelles se trouvaient Fabienne et Céliane. Il trouva à son grand étonnement qu'ainsi que le lui avait dit l'abbesse, huit de ces religieuses ignoraient totalement ce qui s'était passé dans la nuit fatale. Le comte ne fit des interrogations directes qu'à Céliane et Fabienne : elles nièrent, Céliane avec toute la fermeté d'une âme supérieure aux plus grands malheurs, la jeune Fabienne comme une pauvre fille au désespoir, à laquelle on rappelle barbarement la source de toutes ses douleurs. Elle était horriblement maigrie et semblait atteinte d'une maladie de poitrine, elle ne pouvait se consoler de la mort du jeune Lorenzo B... « C'est moi, qui l'ai tué, — disait-elle à Céliane dans les longs entretiens qu'elle avait avec elle ; — j'aurais dû mieux ménager l'amour-propre du féroce Don César, son prédécesseur, en rompant avec lui. »

Dès son entrée dans le parloir, Félice comprit que l'abbesse avait eu la faiblesse de parler au vicaire du grand-duc de l'amour qu'elle avait pour lui; les façons du sage Buondelmonte en étaient toutes changées. Ce fut d'abord un grand sujet de rougeur et d'embarras pour Félice. Sans s'en apercevoir précisément, elle fut charmante pendant le long entretien qu'elle eut avec le comte, mais elle n'avoua rien. L'abbesse ne savait exactement rien que ce qu'elle avait vu et encore, suivant toute apparence, mal vu. Céliane et Fabienne n'avouaient rien. Le comte était fort embarrassé. « Si j'interroge les caméristes nobles et les domestiques, c'est la même chose que donner accès à l'évêque dans cette affaire. Elles parleront à leur confesseur et nous voici avec l'inquisition dans le couvent. »

Le comte, fort inquiet, revint tous les jours à Santa-Riparata. Il prit le parti d'interroger toutes les religieuses, puis toutes les caméristes nobles, enfin toutes les personnes de service. Il découvrit la vérité sur un infanticide qui avait eu lieu trois ans auparavant et dont l'official de [la cour] de justice ecclésiastique, présidée par l'évêque, lui avait transmis la dénonciation. Mais, à son grand étonnement, il vit que l'histoire des deux jeunes gens entrés mourants dans le jardin de l'abbaye n'était absolument connue que de l'abbesse, de Céliane, de Fabienne, de Félice et de son amie Rodelinde. La tante de celle-ci sut si bien dissimuler, qu'elle échappa aux soupçons. La terreur inspirée par le nouvel évêque, Monsignor ***, était telle, qu'à l'exception de l'abbesse et de Félice, les dépositions de toutes les autres religieuses, évidemment entachées de mensonge, étaient toujours données dans les mêmes termes. Le comte terminait toutes ses séances au couvent par une longue conversation avec Félice, qui faisait son bonheur, mais pour la faire durer, elle s'appliquait à n'apprendre au comte chaque jour qu'une fort petite partie de ce qu'elle savait de relatif à la mort des deux jeunes cavaliers. Elle était au contraire d'une extrême franchise sur les choses qui la regardaient personnellement. Elle avait eu trois amants; elle raconta au comte, qui était presque devenu son ami, toute l'histoire de ces amours. La franchise si parfaite de cette jeune fille si belle et de tant d'esprit intéressa le comte, qui

ne fit point [de] difficulté de répondre à cette franchise par une extrême candeur.

— Je ne saurais vous payer —, disait-il, à Félice, — par des histoires intéressantes comme les vôtres. Je ne sais si j'oserai vous dire que toutes les personnes de votre sexe que j'ai rencontrées dans le monde, m'ont toujours inspiré plus de mépris pour leur caractère que d'admiration pour leur beauté. »

Les fréquentes visites du comte avaient ôté le repos à Céliane. Fabienne, de plus en plus absorbée dans sa douleur, avait cessé d'opposer ses répugnances aux conseils de son amie. Quand son tour vint de garder la porte du couvent, elle ouvrit la porte, détourna la tête, et Julien, le jeune ouvrier en soie, ami de Martona, confidente de l'abbesse, put entrer dans le couvent. Il y passa huit jours entiers jusqu'au moment ou Fabienne étant de nouveau de service, put laisser la porte ouverte. Il paraît que ce fut sur la fin de ce long séjour de son amant que Martona donna de sa liqueur somnifère à l'abbesse, qui voulait l'avoir jour et nuit auprès d'elle, et touchée des plaintes de Julien qui s'ennuyait mortellement, seul et enfermé à clef dans sa chambre.

Julie, jeune religieuse fort dévote, passant un soir dans le grand dortoir, entendit parler dans la chambre de Martona. Elle s'approcha, sans faire de bruit, mit l'œil à la serrure et vit un beau jeune homme qui, assis à table, soupait en riant avec Martona[1]. Julie donna quelques coups à la porte, puis venant à songer que Martona pourrait fort bien ouvrir cette porte, l'enfermer avec ce jeune homme et la dénoncer, elle, Julie, à l'abbesse, dont elle serait crue à cause de l'habitude que Martona avait de passer sa vie avec l'abbesse, Julie fut saisie d'un trouble extrême. Elle se vit en imagination poursuivie dans le corridor solitaire et fort obscur en ce moment, où l'on n'avait pas encore allumé les lampes, par Martona, qui était beaucoup plus forte qu'elle. Julie toute troublée prit la fuite ; mais elle entendit Martona ouvrir sa porte, et se figurant avoir été reconnue par elle, elle alla tout dire à l'abbesse, laquelle horriblement scandalisée accourut à

1. Dans la source où a puisé Stendhal, elle voit une toute autre scène, que celui-ci a changée en un innocent souper.

la chambre de Martona où l'on ne trouva plus Julien qui s'était enfui au jardin. Mais cette même nuit, l'abbesse ayant cru prudent, même dans l'intérêt de la réputation de Martona, de [la faire] coucher dans la chambre de l'abbesse, et lui ayant annoncé que dès le lendemain matin elle irait elle-même, accompagnée du Père ***, confesseur du couvent, mettre les scellés sur la porte de sa cellule, où la méchanceté avait pu supposer qu'un homme était caché, Martona invitée et occupée en ce moment à préparer le chocolat qui formait le souper de l'abbesse, y mêla une énorme quantité du prétendu somnifère.

Le lendemain, l'abbesse Virgilia se trouva dans un état d'irritation nerveuse tellement singulier, en se regardant au miroir, elle se trouva une figure tellement changée, qu'elle pensa qu'elle allait mourir. Le premier effet de ce poison de Pérouse est de rendre presque folles les personnes qui en ont pris. Virgilia se souvint qu'un des privilèges des abbesses du noble couvent de Santa Riparata était d'être assistées à leurs derniers moments par Monseigneur l'évêque ; elle écrivit au prélat qui bientôt parut dans le couvent. Elle lui conta non seulement sa maladie, mais encore l'histoire des deux cadavres. L'évêque la tança sévèrement de ne pas lui avoir donné connaissance d'un incident aussi singulier et aussi criminel. L'abbesse répondit que le vicaire du prince, comte Buondelmonte, lui avait fortement conseillé d'éviter le scandale.

— Et comment ce séculier a-t-il l'audace d'appeler scandale le strict accomplissement de vos devoirs ?

En voyant arriver l'évêque au couvent, Céliane dit à Fabienne : « Nous sommes perdues. Ce prélat fanatique, et qui veut à tout prix introduire la réforme du Concile de Trente dans les couvents de son diocèse, sera pour nous un tout autre homme que le comte Buondelmonte. »

Fabienne se jeta en pleurant dans les bras de Céliane. « La mort n'est rien pour moi, mais je mourrai doublement désespérée puisque j'aurai causé ta perte, sans sauver pour cela la vie de cette malheureuse abbesse. »

Aussitôt Fabienne se rendit dans la cellule de la dame qui, ce soir-là, devait être de garde à la porte. Sans lui donner d'autres détails, elle lui dit qu'il fallait sauver la vie et l'honneur de Martona, qui avait eu l'imprudence de recevoir un homme

dans sa cellule. Après beaucoup de difficultés, cette religieuse consentit à laisser la porte ouverte et à s'en éloigner un instant, un peu après onze heures du soir.

Pendant ce temps, Céliane avait fait dire à Martona de se rendre au chœur. C'était une salle comme une seconde église, séparée par une grille de celle qui était livrée au public, dont le soffite avait plus de quarante pieds d'élévation. Martona s'était agenouillée au milieu du chœur de façon à ce qu'en parlant bas personne ne pût l'entendre. Céliane alla se placer à côté d'elle.

— Voici, — lui dit-elle, — une bourse qui renferme tout ce que nous nous sommes trouvé d'argent, Fabienne et moi. Ce soir ou demain soir, je m'arrangerai pour que la porte du couvent reste ouverte un instant. Fais échapper Julien, et toi-même, sauve-toi bientôt après. Sois assurée que l'abbesse Virgilia a tout dit au terrible évêque, dont le tribunal te condamnera sans doute à quinze années de cachot ou à la mort.

Martona fit un mouvement pour se jeter aux genoux de Céliane.

— Que fais-tu, imprudente? — s'écria celle-ci, et elle eut le temps d'arrêter son mouvement. — Songe que Julien et toi, vous pouvez être arrêtés à chaque instant. D'ici au moment de ta fuite, tiens-toi cachée le plus possible, et sois surtout attentive aux personnes qui entrent dans le parloir de Madame l'abbesse.

Le lendemain, en arrivant au couvent, le comte trouva bien des changements. Martona, la confidente de l'abbesse, était disparue pendant la nuit; l'abbesse était tellement affaiblie qu'elle fut obligée, pour recevoir le vicaire du Prince, de se faire transporter à son parloir dans un fauteuil. Elle avoua au comte qu'elle avait tout dit à l'évêque.

— En ce cas, nous allons avoir du sang ou des poisons, — s'écria celui-ci[1].

[Le premier soin que prit le vicaire du prince, dans un tel péril, fut d'assurer le salut de la jeune Félice. Le comte

1. Ici s'arrête le texte de Stendhal. On a simplement résumé, dans les lignes qui suivent, la fin du récit, d'après les notes de l'auteur et la chronique originale.

Buondelmonte, qui avait des sentiments humains, ne pouvait souffrir l'idée que cette fille si belle, et qu'il savait fort tendrement disposée pour lui, serait condamnée à n'avoir d'autre époux qu'un cachot infect, ou même à boire le poison. « Quel dommage ce serait, pensait-il, si, par la dangereuse simplicité de notre abbesse et le fanatisme de ce terrible évêque, Félice venait à perdre une existence qui pourrait faire la joie d'un honnête homme! Il faut à tout prix conjurer un sort si affreux. » Et il rêvait au moyen de la faire évader à la faveur de quelque déguisement.

Il se rappela alors un détail. Les religieuses du couvent de Bajano portaient sous leur voile un habit de soie verte qui, serré autour de leur corps et ne descendant qu'au-dessous des genoux, différait peu du brillant costume des hérauts d'armes qui marchaient devant le prince dans les grandes cérémonies. « Il suffira, — se dit le comte, — que Félice ramasse son voile sur sa tête et qu'elle le dispose comme une toque, qu'elle ait soin de rejeter sur ses épaules sa longue robe flottante en forme de manteau, pour avoir tout à fait l'air d'un héraut du grand-duc. On m'a raconté qu'une religieuse avait pu sortir déguisée de la sorte, pour aller voir son amant. Félice n'aura pas de peine à sortir de même, surtout étant accompagnée par moi, et la garde lui rendra les honneurs. »

Il fit appeler sur le champ Félice et lui communiqua son projet. Elle lui répondit qu'elle s'en remettait à lui du soin de sa vie : « Sachez, — dit-elle, — que je serai moins heureuse encore de la conserver que de vous la devoir, et que vous ayez pris la peine de vous charger de moi. » Un regard enflammé, qui accompagnait ces paroles, trahissait assez les sentiments de cette fille passionnée. Le temps n'était point aux longs discours. Félice s'empressa de suivre les indications du comte, et quand elle fut travestie à son gré, elle se rendit sur la terrasse de l'orangerie, par le même chemin qu'elle avait fait prendre à l'abbesse la nuit où Lorenzo et Pierre-Antoine furent tués. Elle descendit dans le jardin où le comte l'avait précédée, et elle le trouva près de la porte qui s'ouvrait sur le terrain vague, derrière le rempart. On venait justement de faire la relève des sentinelles, et cette circons-

tance favorisait encore l'évasion, car la garde descendante aurait pu s'étonner de voir sortir du couvent ce héraut d'armes qu'elle n'y avait pas vu entrer. Le comte et Félice se trouvèrent dans la rue des marchands d'or; il la conduisit chez un homme qui lui était fort dévoué parce qu'il l'avait jadis sauvé des galères, et qui demeurait là. Elle changea d'habits, prit ceux de la fille de son hôte et vers le milieu de la nuit, escortée par deux serviteurs du comte, elle se rendit à cheval chez un fermier de celui-ci, qui devait la mener jusqu'aux confins de Bologne, où les Buondelmonte avaient des amis. Là, elle se trouva enfin en sûreté.

Le comte Buondelmonte s'occupa alors de sauver aussi la douce Rodelinde, et n'y eut pas trop de peine, en se servant pour cela des fausses clefs dont Céliane avait fait emploi et qui avaient été confisquées.

Dès le lendemain, l'évêque revenait dans le couvent et selon le pressentiment du comte, il y amenait avec lui toutes les fureurs de l'inquisition. Il instruisit le procès des religieuses dans les formes les plus sévères. Cette instruction ne fut pas longue, et sitôt qu'il l'eut terminée, le prélat manda devant lui les sœurs coupables, dans la salle où l'on faisait ordinairement l'élection de l'abbesse. La sentence fut prononcée : Céliane et Fabienne étaient condamnées à mourir par le poison ; d'autres à être dépouillées de leurs habits de religieuses et jetées dans une prison pour le reste de leurs jours, et enfin celles qui étaient jugées les moins criminelles devaient subir une réclusion de dix ans.

A peine cette lecture fut-elle achevée que l'une des religieuses condamnées à la prison perpétuelle courut à la fenêtre, l'ouvrit et se précipita dans le jardin; une autre se perça le sein d'un stylet. Des cris affreux retentirent et portèrent l'épouvante dans tout le couvent.

L'archevêque s'étant retiré quand le calme fut rétabli, l'ecclésiastique auquel il avait remis ses pouvoirs aborda la partie la plus douloureuse de sa mission, celle qui concernait Céliane et Fabienne. Il leur fit les remontrances les plus rudes sur la gravité des désordres qu'elles avaient causés, et conclut en leur disant qu'elles devaient quitter cette vie pour apaiser le courroux du ciel. « Mais, — ajouta-t-il, — vos supérieurs et vos

juges, prenant en considération la noblesse de vos familles et la dignité de ce lieu, ont bien voulu vous dispenser de toute la rigueur de la discipline ecclésiastique, en éloignant de vous l'ignominie d'une sentence exécutée en public; ils ont donc résolu, d'après les principes de la charité de Jésus-Christ, de vous faire terminer vos jours dans l'enceinte de ce lieu sacré et au moyen de la ciguë. »

Pendant ce discours, Céliane le regardait fixement avec une impassibilité méprisante. Dès qu'il eut cessé de parler, elle lui demanda brièvement où était la ciguë. « Ministre d'un Dieu de miséricorde, — répondit-il, — je n'ai pu que prononcer sur les coupables : l'exécution de la sentence est confiée à des laïques; adressez-vous à eux. »

Un satellite du clergé portait deux vases remplis de ce poison, il les présenta à Céliane qui en prit un, en disant à Fabienne : « Portons cette santé de mort à ce saltimbanque des âmes [1] — et elle l'avala d'un trait jusqu'à la dernière goutte. Fabienne, plus faible, s'abandonnait aux larmes et aux gémissements; Céliane lui fit des reproches sur son attachement à une vie aussi malheureuse, et sur sa lâcheté qui, disait-elle — égalait celle de ces hommes, qui n'ont pas honte d'assassiner des femmes abandonnées du monde entier. » Enfin, Fabienne essuya ses larmes, se recueillit comme au moment d'une grande crise, et finit par avaler le breuvage en le savourant goutte à goutte.

Cependant Livia et une autre servante rapportaient du jardin le corps inanimé de la religieuse qui s'était tuée en se précipitant par la fenêtre. Céliane, en l'apercevant, laissa échapper ce peu de mots : « Combien elle est heureuse de n'être plus! » Puis, elle fit ses remerciements aux deux servantes pour le dévouement qu'elles lui avaient témoigné, et offrant à Livia une bague en diamants qu'elle portait au doigt, elle lui recommanda d'en partager le prix avec sa compagne.

Le poison commençait à agir sur ses victimes : Fabienne se roulait par terre dans les angoisses de la mort; Céliane remarquant que le délégué de l'évêque et ses gens restaient témoins insensibles de ce spectacle : « Partez! — cria-t-elle, — laissez-

1. *Saltimbanco delle anime*, dans le texte original de la chronique.

nous mourir loin de vos yeux!... Dieu juste, ne prolongez plus notre supplice!... » Enfin la nature fut vaincue par la douleur et Céliane, ne pouvant plus se soutenir, tomba à terre, elle aussi. Dans les convulsions de son agonie, sa riche et noire chevelure, se détachant, roula sur ses épaules et sur son sein, mis à nu par le désordre de ses mouvements. Tous, jusqu'au vicaire lui-même, touchés de compassion, peut-être du regret d'avoir participé à la destruction d'une créature si parfaite, ne purent en soutenir plus longtemps la vue et passèrent dans une pièce voisine. « Jamais peut-être, — disait le représentant de l'évêque, — âme plus inflexible ne fut logée dans une enveloppe plus belle. Quel dommage! »

Cependant Félice était installée à Bologne, en toute sécurité... Le comte Buondelmonte ne tarda guère à lui apporter ses consolations, et l'on dit que, dans la suite ce seigneur fit souvent le voyage de Florence à Bologne.]

STENDHAL

NOTES

SUR

LA PEINTURE MODERNE

(A PROPOS DE LA COLLECTION ROUART[1])

I

Nous n'étions pas retourné, depuis des années déjà lointaines, dans l'hôtel de la rue de Lisbonne qui porte le deuil de M. Henri Rouart. Peu avant la dispersion, sous le marteau du commissaire-priseur, des œuvres d'art qui nous y attiraient, il fut une fois encore permis à d'anciens habitués de revoir cette incomparable collection de peintures et de dessins, accrochés aux murs que certains n'avaient plus quittés depuis qu'ils y avaient trouvé leur place. Ces appartements, si marqués de la touche du second Empire, décelant un complet mépris de l'arrangement décoratif comme on le recherche maintenant, avaient l'aspect simple et un peu négligé; les cadres trop pressés se chevauchaient l'un l'autre ou au moins venaient bord à bord, créant une certaine confusion. Il fallait prendre de la peine, s'appliquer, pour ne voir qu'une chose à la fois et, l'ayant trouvée après des recherches, l'isoler, la mettre en

1. Deux ventes aux enchères ont dispersé la collection Rouart, du 9 au 18 décembre dernier.

valeur. Tout ici, d'ailleurs, semblait différent de notre temps, habité par des hommes qui pensaient, parlaient, agissaient d'autre façon qu'aujourd'hui.

Dès qu'une porte s'ouvrait, je croyais que M. Degas allait paraître, lui l'esprit inspirateur, l'ami d'enfance des Rouart, inconsolable depuis la mort de ses chers camarades. J'eus l'impression d'être subitement devenu très vieux, puisque j'avais grandi au milieu de ces gens et de ces choses qui sont déjà entrées dans l'histoire.

Il faudrait laisser, pour le plaisir de ceux qui ne les auront pas connues, l'image de cette race d'amis passionnés de la peinture; dire quels furent leurs goûts, quelles idées ils avaient de l'Art; dans quelles conditions ils ont rencontré leurs trésors, comment ils vivaient — puis les comparer aux amateurs du XXe siècle. Il y a autant de dissemblances entre ces deux types d'hommes qu'entre la peinture du milieu du XIXe siècle et celle de 1912.

Malheureusement, l'entreprise d'un pareil travail, touchant tant de questions brûlantes, il faudrait un livre entier pour la mener à bien.

Voici quelques notes, sans grand ordre, quelques réflexions que nous a inspirées une dernière et très mélancolique visite à la rue de Lisbonne.

*
* *

Le commencement du XXe siècle aura marqué une séparation très brusque entre une certaine manière d'être artiste et de peindre, qui ne se prolonge plus que dans une vie chétive — et une autre manière, parvenue en 1912 à un état d'apparente prospérité. L'art de la peinture semble être à une heure tumultueuse de son développement, pleine de cris et de combats au résultat incertain, car les idées en litige sont vagues, si les vainqueurs croient avoir des certitudes; toutefois, le terrain perdu dans la bataille ne sera plus regagné. A force de tirer rageusement sur la chaîne d'une tradition vieillie et malingre, des maillons de la chaîne ont cédé que rien ne

saura ressouder. Cette heure est grave. Ceux pour qui elle a sonné au milieu de leur carrière, s'ils ne sont pas encore somnolents, sont tentés de coller l'oreille au sol pour écouter le bruit de la jeune armée en marche, curieux, intéressés, préoccupés même, mais non sans pitié à l'égard de leurs aînés ou de leurs cadets restés impassibles.

Il y a ceux pour qui toute nouveauté est négligeable et mauvaise; et d'autres plus vigilants, plus curieux, qu'attire *a priori* l'inconnu et qui sont disposés d'avance à applaudir même l'inventeur dont la vérité infirme la leur. Bien peu parmi nous, qui ne se sentent inféodés à un parti et ne deviennent les esclaves d'amitiés, de camaraderies ou d'habitudes. Parmi les plus intelligents et les plus fiers, combien osent confesser leur émoi? Ils ont peur; aussi est-ce la louange aussi emphatique que l'insulte, ou bien ce silence pusillanime de timides, qu'on dirait tapis dans leurs demeures pendant que les coups s'échangent dans la rue. Mais, plus répandue et plus grave encore : l'indifférence. Celle-ci augmente chaque jour : l'indifférence du spectateur, las d'entendre trop parler d'art, de voir trop de choses, et qui se retire, à mesure qu'on le sollicite plus de se mêler aux acteurs et aux auteurs du Drame, car on ne peut longtemps parler de ce qu'on feint seulement de connaître et d'aimer et l'on passe vite sur un autre terrain où le pied est plus solide. Et aussi l'indifférence du producteur dont le mouvement devient machinal au milieu des disputes et des théories qui se succèdent.

Afin d'aider le public artiste à s'y reconnaître, il paraîtrait important que ceux qui ont toujours consacré l'exercice de leur esprit à l'étude de ces questions d'hier et d'aujourd'hui, essayent d'y mettre un peu d'ordre. Élevés dans une religion qui périclite, certains pourraient du moins célébrer les douceurs qu'ils y goûtèrent, déplorer la tiédeur de ses fidèles et rappeler à ses détracteurs quels furent son éclat et sa beauté. Plaidez pour de nobles victimes. Qu'on les épargne. Résistez au vent qui balaye tout.

Nous chérissons ces vieilles rues chaque jour menacées, abattues, décor dans lequel nous fûmes élevés, à quoi nous souhaiterions qu'on ajoutât tout ce que commande la vie moderne, mais qu'il est si néfaste qu'on anéantisse, au lieu

de construire plus loin. Hélas! le terrain manque; il faut de plus larges voies, de l'air pour qu'on y respire, et, à côté des façades d'un intérêt rétrospectif, celles qui accusent le dispositif intérieur ordonné par des usages récents. Malgré nos regrets à nous sentir vieillir, à nous voir dépasser, de nouvelles combinaisons nous agréent, les tons frais du décor nous égayent et nous nous y plairions, si l'on ne niait pas l'attrait des boiseries sombres et des pignons sans prétention de jadis. Si nous sommes tentés de préférer à ces choses surannées la clarté des couleurs fragiles et des combinaisons à la mode, il convient qu'une pudeur nous retienne d'en faire trop état.

Il est dur d'être l'exproprié d'un bel hôtel qu'on va transformer pour le commerce. La mélancolie de Chateaubriand est légitime, situé de façon à projeter la lumière de son phare tout autour de lui et de comparer l'un à l'autre deux siècles qui sont les siens. Parfois on préférerait d'être né plus tôt ou plus tard, pour s'épargner des doutes et cette inquiétude particulière à l'ère présente. C'est une sorte de devoir, semble-t-il, pour nous qui avons un pied dans deux sociétés, de saluer celle qui s'en va, d'essayer de la rendre compréhensible et aimable à ceux qui viennent. L'occasion nous est fournie, par la mort des deux frères Rouart, de revoir dans nos souvenirs tout un monde français, parisien de bonne souche, des visages, des intérieurs, des réunions animées par le plus vif sentiment de l'Art, dans une atmosphère qu'on ne respire plus; celle où vivaient les modèles de Fantin-Latour. Je voudrais pouvoir m'y reporter.

*
* *

Que la jeunesse d'aujourd'hui se précipite avec l'ardeur naturelle à son âge vers ce qu'elle croit être *son expression*, quoi de plus légitime? Chaque quart de siècle apporte à un art le fruit de sa sensibilité et sa vision. L'intelligence des aînés se témoigne par leur sympathie et leur bonne volonté à prendre le point de vue des cadets. Nier l'existence des formes qui s'estompent à l'horizon, est absurde; mais c'est s'avouer fini

que de hausser des épaules de mécontents devant les trouveurs de recettes inédites. Concédez-nous ceci, à nous qui proclamons la nécessité pour l'artiste de parler la langue de son temps : une balance s'établit des profits et des pertes. On n'obtient souvent un effet non encore tenté, un parfum non encore respiré, qu'en se privant de qualités aussi importantes que ce parfum, même plus lourdes et plus essentielles. Nier, accabler d'un méprisant anathème les formes que vous prétendez remplacer, c'est absurde aussi, et enfantin. Les élèves de Louis David — et Dieu sait s'il y en eut de médiocres! — auraient retiré de leurs cadres, pour y mettre des moulages de camées antiques, les plus charmantes toiles de Fragonard et de Watteau. Mon arrière-grand-père troqua plusieurs tapisseries de Beauvais, qui ornaient son salon de chasseurs et de chiens d'après les cartons de Leprince, contre les premiers papiers peints, tristes grisailles d'un académisme glacé, dieux de l'Olympe, casques de héros grecs, chers aux officiers de l'Empire. Aussi bien, il y avait récemment encore de l'ardeur et un enthousiasme sincère à l'apparition des nouvelles modes, tandis qu'aujourd'hui c'est la lassitude qui nous fait abandonner si vite celles de la veille, et en adopter d'autres. Oui, vous vous lassez vite et vous *n'aimez* pas vraiment : vous vous ennuyez, dès la surprise tombée, et vous voulez qu'on vous amuse, toujours, toujours. Gens de petite santé et d'appétit médiocre, il vous a fallu plus de piment, des stimulants, des apéritifs corsés, des mets déguisés, du faisandé et presque de la pourriture, comme aux Chinois dont la cuisine est, à notre bouche d'Occidentaux, répugnante et nauséabonde. Il n'était pas non plus dans le tempérament français, cet effort volontaire qu'on voit faire à tant de braves gens sans parti pris pour comprendre ce qui les rebute, à l'injonction des revues d'avant-garde ou des marchands de tableaux. Plus de libre arbitre. De part et d'autre, un goût imposé, ou bien un vague désir de variété ou d'amusement; en somme une façon contestable et peu intéressante de s'approcher de l'Art, qui s'adresse à l'intelligence et aux sens à la fois.

Si les sens se sont émoussés au point de réclamer un incessant renchérissement, des couleurs de plus en plus violentes et crues, un dessin déformé jusqu'à l'horreur, la caricature ou

l'hiéroglyphe, l'intelligence a ses exigences. Elle veut l'explication de tout, raisonne à l'excès. Il ne pourrait en être autrement, depuis que le tableau cessa de *représenter*, comme nous croyons les voir, des êtres, des objets, des scènes. Le « sujet », que quelques-uns s'évertuent de nouveau à traiter, mais en le combinant avec des recherches techniques qui l'obscurcissent, le sujet fut mis de côté trop longtemps. C'était encourir un danger dont les conséquences sont incalculables; c'était, quant au rôle du peintre, une duperie, s'il devait se borner à suggérer des formes, à provoquer chez une soi-disant élite, égale à lui-même, des images et des sensations, comme par la symphonie d'un orchestre. Et nous avons connu la qualité de cette élite dont chacun veut faire partie, puisque l'injure suprême, qu'on ne supporte pas d'un ami, c'est qu'il vous appelle Philistin et conteste votre compétence en tant que « connaisseur ». Toutes les prétentions de mauvais aloi y font cercle.

L'œuvre de l'artiste devenait plus ambitieux, mais moins défini, conforme à un idéal de poète lyrique, trop subtil et tel, croyons-nous, qu'aucun peintre ne le concevrait sans le secours de la littérature et de la musique. A la vérité — il faut toujours en revenir là, — c'est une fatigue générale, presque de l'écœurement, que dissimulent, sous des dehors belliqueux, les tièdes révolutionnaires de ce temps.

Que les sages puissent du moins se recueillir dans les chapelles silencieuses, loin de la foule affolée. Il en est encore quelques-unes. La maison de M. Henri Rouart se ferme aujourd'hui après celle de M. Alexis Rouart. Hélas! les collections fameuses, pas plus que les propriétés, d'ailleurs, ne passent plus de père en fils. Les fortunes plus fluctuantes, l'humeur changeante, un désir immodéré d'essais, d'aventures, de voyages — sans compter les distances, rendues négligeables par des moyens de transport rapides et divertissants, — nous ont tout à fait désaccoutumés de la stabilité. Des tribus, sans cesse en migration, emportent avec elles et déposent le long de la route, au hasard des relais et des rencontres, leurs fragiles possessions. Un objet, si précieux qu'il soit par lui-même, ou par des souvenirs qui devraient tenir à

la chair de son propriétaire, Dieu sait où il ira! Nulle chose n'est plus assurée de se détruire normalement sur le coin de terre pour quoi et où elle a été créée par l'artiste. Mélancolique destin des pierres de nos Églises, des meubles de nos châteaux, de nos portraits d'aïeux et de nos parchemins qui, chaque jour, passent la frontière ou l'Océan, perdent de ce fait la plus belle part de leur sens et de leur valeur humaine!

Reconnaissons avec gratitude la contre-partie de cette émigration quotidienne : des êtres généreux ou peut-être mus par un désir d'attacher leur nom à quelques glorieux noms d'artistes, voulant laisser une trace d'eux-mêmes, comme l'acteur en quête de photographes ou de journalistes pour se prolonger après que leur voix se sera tue, des collectionneurs magnifiques lèguent aux musées des trésors inestimables. Mais la spéculation et la montée scandaleuse des prix offerts pour les œuvres d'art classées, rendent souvent irréalisable le désir d'un collectionneur. Il faudrait que celui-ci fût toujours un célibataire! Oui, mais il y a plus : léguer une collection à l'État n'est point un geste simple à faire. Vous ne savez jamais qui décidera de l'acceptation ou du rejet de votre don, quel esprit inspirera les Comités dont dépend l'avenir de votre legs — du moins dans notre pays de France. Je me rappellerai toujours les pathétiques précautions et les craintes touchantes dans leur exagération, celles de M. Degas, alors qu'il combinait les systèmes les plus extravagants afin d'hospitaliser, de son vivant, les toiles et les dessins d'Ingres, les Delacroix, les Manet et autres pièces choisies pour sa plus intime satisfaction, avec sa sagacité de maître admirable.

Nous n'avons pas un vrai Musée moderne; l'on sait les lenteurs de l'administration à construire un nouveau Luxembourg. Quant au Louvre, il faudrait qu'il pût s'étendre en tous sens. Et alors des grincheux se plaindraient d'un énorme cimetière dont les émanations vicient l'air. Vous savez le lieu commun sur le musée-tombeau. Les musées ont du moins des vitrines gardées. La Joconde?... Je sais bien; mais la Commune de 1871 a failli incendier le Louvre.

L'École des futuristes, dans un retentissant manifeste, a demandé la fermeture des musées ou leur suppression, par mesure d'hygiène.

*
* *

Nous voulions que l'hôtel Henri Rouart devint un Musée. Il aurait donné à nos esprits une direction et des bases. Il eût fallu que jamais les collections Henri et Alexis Rouart ne quittassent la France. Nous avons eu l'espoir pendant quelque temps de garder parmi nous, dans son intégralité, celle de Henri, grâce à la piété unanime de ses enfants. Puisque tout arrangement fut impossible, disons adieu à tant de belles œuvres d'art, qui sont l'honneur de notre XIXe siècle. Pour ceux qui ont connu ces messieurs Rouart, et plus, fait partie de cette classe de vieux parisiens, « grands bourgeois », artistes, les images et les souvenirs évoqués par leur nom seront doux et précieux. Avec ces amateurs à l'ancienne manière, disparaissent à peu près les derniers d'une génération fortement caractérisée; et l'on saura peut-être plus tard l'importance du rôle qu'ils auront modestement joué dans notre pays. Bientôt la trace s'effacera des Marcotte, des F. Moreau, des Dutuit, des Tomy Thierry, des Doria, continuateurs de Lacaze; et sous la ruée des milliardaires irresponsables d'Amérique aussi bien que de la nouvelle aristocratie industrielle et financière d'Allemagne et de Russie, le type si agréable du modeste chasseur de peinture sera anéanti, du chasseur dédaigneux des rabatteurs et de l'appareil un peu théâtral qu'exhibe le propriétaire de Seine-et-Marne pour avoir, au tableau, beaucoup de pièces, abattues presque sans quitter la salle à manger, où les rôtis et les salmis savants sont servis dans de la vaisselle plate. Aujourd'hui, les gens du monde, les plus authentiques aristocrates, s'ils n'ont pas hérité, avec les portraits d'ancêtres dont ils se séparent d'un cœur léger, d'une ample fortune, non seulement se font marchands de curiosités, — mais « intermédiaires ». Avec le commerce des vins — de Champagne surtout — et les automobiles qui ont remplacé le maquignonnage hippique, c'est devenu un métier élégant, et avouable, que de trafiquer d'œuvres d'art dans une Société où tout est à vendre. D'aimables jeunes gens de cercle, jadis contempteurs de tout, hormis les sports, accou-

rent, le monocle à l'œil, tâcher de distinguer un Fragonard d'un Dubufe le père, au premier appel d'une famille gênée et que tente l'appât d'une grosse somme. Ils accourent pour se charger de « placer » le chef-d'œuvre et tendre la main. Peut-être d'ailleurs l'éducation de ces singuliers professionnels inavoués se fera-t-elle, avec le temps. Les ventes célèbres, les catalogues illustrés, l'incessante réclame des marchands qui publient les cotes d'une nouvelle Bourse artistique : voilà plus que le nécessaire pour se faire une opinion de club. Il y aura, cependant, cet obstacle à se prononcer sur des ouvrages un peu anciens : les « pedigrees » dont on se munissait naguère seront faussés ou l'on en fabriquera, comme on fabrique des meubles anciens, des Boucher et des Gainsborough.

Le public commence à s'inquiéter. Les originaux qui, dans les familles, furent déjà remplacés par d'adroits fac-simile, seront bientôt confondus avec ceux-ci et de successives copies, de moins en moins ressemblantes, tiendront sur les panneaux du salon la place de l'ancêtre, exilé aux Amériques. Chacun sait qu'il y a dans le Paris moderne trois catégories de peintres : 1° ceux qui font du néo-impressionnisme et en vivent plus ou moins bien, mais célèbres ou en passe de le devenir; 2° ceux qui languissent, attachés à l'académisme; 3° les plus habiles, qui préfèrent l'incognito, et travaillent à la manière des maîtres — sans signer.

Je connais en province un brave notaire tout fier de posséder un faux Corot, qu'il tient d'un parent, *ami intime du maître*. Ici l'histoire et la vérité sont dans des rapports mystérieux, mais comment le détromper? Je ne m'étonne plus de ce que me disait un « réparateur » auquel j'avais porté un pastel à nettoyer. N'ayant pas trouvé cet homme chez lui, j'avais dû écrire « l'objet de ma visite » sur une feuille imprimée, tendue sur un plateau d'argent par un serviteur en habit et cravate blanche. Le « réparateur » venant ensuite chez moi me demanda si, en l'attendant, j'avais jeté un regard sur les murs de son appartement particulier. Comme j'excipais de ma discrétion, il me pria de retourner dans son somptueux rez-de-chaussée, qu'égayaient de charmantes jeunes filles au piano, et de prendre la peine de considérer sa collec-

tions de tableaux : « Il n'y en a pas un qui ne soit l'œuvre de mes jeunes artistes, monsieur, et vous devez avoir eu plusieurs d'entre ceux-ci parmi vos élèves. Ils sont assez pratiques maintenant, pour préférer une carrière lucrative aux difficultés que rencontrent des garçons plus ambitieux. » Et comme je lui exprimais mon dégoût, qu'il ne comprit pas, il ajouta : « Je ne trompe personne; je ne les vends pas, ces arrangements, pour des originaux. Plus tard, au loin, ce qu'ils deviennent... ce n'est pas à nous de nous le demander. »

Mais si ce réparateur ne veut pas savoir ce que deviennent ces faux, nous nous le savons. Ils peuplent les collections et achèvent de semer les soupçons dans l'âme déjà trop inquiète de ceux qui collectionnent.

***

Les frères Rouart étaient des ingénieurs, anciens élèves de l'École Polytechnique; Henri, l'aîné, celui dont nous déplorons que l'admirable galerie ait été mise en vente, gagna dans l'industrie une fortune dont il fit l'emploi que vous savez. Il se destinait à l'armée et comptait faire, en amateur au moins, de la peinture, pour laquelle il avait un goût très vif et d'exceptionnelles dispositions; tel semblait être son avenir si des événements ne l'eussent placé à la tête d'un établissement métallurgique, ensuite prospère sous son intelligente direction. On cite de lui plusieurs découvertes dans l'ordre de la mécanique. « Il apporte aux problèmes de la science nouvelle — écrit M. Arsène Alexandre dans une excellente étude — le même instinct précurseur qu'il a prouvé à l'égard des questions artistiques. « C'est ainsi que successivement, les applications du froid, les tubes pneumatiques pour la correspondance, les moteurs à gaz et à pétrole, attirent dès la première heure ses facultés d'invention et de compréhension. » — « Sa vie active a été vouée à la science, sa vie idéale s'est comptée dans l'art — harmonie que l'on voyait jadis couramment », ajoute M. Alexandre. En effet, c'est là un des

traits si significatifs des générations qui nous ont précédés. J'ai connu nombre d'amis de mon père dont le principal souci était la musique et la peinture, quoiqu'ils fussent d'une modeste réserve, dans leurs entretiens, par une jolie crainte, si souvent dénuée de fondement, d'en parler à la légère. Ils étaient respectueux, parce qu'ils *comprenaient* et *sentaient*, mais ils évitaient le jargon d'atelier pour éviter un ridicule si fréquent parmi nous. Passionné d'art, Henri Rouart vécut à l'époque où, avec quelques moyens, il était encore possible de rassembler des tableaux, sans avoir à passer par l'intermédiaire, professionnel ou non. Les Rouart, liés avec M. Degas dont nous aurons tant à parler à la fin de cette étude, durent connaître la plupart des grands artistes de leur époque; et quelle époque fut la leur! Ces Messieurs se trouvèrent au milieu de l'École dite de Fontainebleau, assistèrent à la fin de l'École de 1830, à l'apparition des Impressionnistes, puis à celle de leurs continuateurs. C'est-à-dire que la plus étonnante production du génie français, ils l'ont vue éclore. Ingres, Delacroix, Th. Rousseau, Barye, Decamps, Diaz, Corot, J.-F. Millet, Daumier, Degas, Renoir, Manet, Puvis de Chavannes : voilà quelques-uns des hommes qu'ils ont connus, d'abord modestes et ignorés, puis entrant dans la gloire; et c'est dans l'œuvre de ces peintres-là que les Rouart firent leur choix, paisiblement, sans la fièvre ni le trouble imposés à leurs continuateurs. Ils collectionnèrent, comme des peintres fortunés, pour leur joie et leur instruction.

L'hôtel Drouot, où ils passaient fréquemment, si l'on considère ce qu'il est encore aujourd'hui pour ceux qui savent voir et qui ont du loisir ou de la patience — fut l'abri temporaire d'inépuisables trésors. La rue Laffite, Durand-Ruel et les innombrables magasins du cœur de Paris, surtout les ateliers d'artistes, les meilleurs en relations avec les Rouart, voilà un vaste champ d'exploration. Le tout est de ne pas se disperser en de vaines curiosités et d'avoir un *goût déterminé*. Or les deux frères, sans être exclusifs, avaient de fortes préférences, je dirais, de l'amour. Alexis, tout dévoué aux petits maîtres de 1830 — peintres, graveurs, sculpteurs, à la céramique et à la gravure chinoises et japonaises; Henri, le peintre amateur, se cantonnait dans les limites de la peinture et du

dessin. Comment définirons-nous ce qu'il appellait « un tableau »? Eh! bien, simplement : ce qui est *de la peinture* et ne veut être que cela. Celui qui a le sens inné « *de la peinture* », s'il commet des erreurs, elles ne sont jamais grossières. Son intérêt se portera peut-être quelquefois vers des morceaux de moindre valeur, pour une simple petite qualité de vision ou de couleur qu'il y discernera; mais il sera toujours protégé contre les faux-semblants et les charmes éphémères des lauréats du Salon et des gros succès de presse. On serait tenté de dire que, du temps des Rouart, il n'y avait encore que deux camps — le succès académique était réservé à la seule mauvaise peinture, aux toiles qui racontent une histoire amusante touchante ou noble dans une langue banale — le reste (la bonne peinture) étant réservé pour le mépris du public. Au choix du collectionneur s'offrait un champ plus circonscrit qu'il ne l'est devenu, puisqu'on ne s'attendait pas rencontrer à chaque minute un jeune maître en herbe. Le collectionneur savait où il allait, n'était pas torturé à la pensée qu'après tout, il y a peut-être du génie dans une ébauche, dans un croquis puéril. On se faisait d'une peinture une idée très définie; une certaine correction grammaticale était exigée — et *le savoir*. Les généralités extra-picturales, on s'en souciait moins qu'aujourd'hui; on était défendu contre le terrible danger du snobisme et moins défiant de son propre instinct. Le problème était moins complexe qu'il ne l'est aujourd'hui; il se faisait beaucoup moins de tableaux, il y a trente ans et les théoriciens n'étaient pas plus écoutés que les peintres.

Deux ou trois toiles de Cézanne, dans l'hôtel de la rue de Lisbonne, indiquent la clairvoyance de Henri Rouart; mais son fils Louis me dit que son père, charmé par les dons du coloriste, n'y attachait pas trop d'importance. Je me rappelle en effet, comment on parlait alors de Cézanne. A part Renoir, je ne crois pas que les Impressionnistes aient prévu l'avenir de l'incomplet mais étonnant peintre d'Aix. Ils n'étaient pas des théoriciens.

Ceci m'enhardit à parler d'un homme que j'aime et que j'admire beaucoup, mon confrère M. Maurice Denis; son livre *Théories*, remarquable par le fond et la forme, est

celui d'un grand artiste et d'une intelligence sérieuse, mais il est fort dangereux. Denis m'excusera de ma franchise, un besoin d'ordre et de clarté, de règle, de philosophie, lui fait dépasser ses propres idées. Nul plus que moi, n'a souffert de l'indécision, du manque de direction, où nous laissèrent la légèreté et le sens pratique, commercial, dirais-je, de nos professeurs. Nous avons dû frapper à trop de portes, avant de rencontrer *la vérité*, ou du moins « notre vérité ». Lors de nos débuts, quelques-uns encore des peintres sains et robustes, dont Henri Rouart collectionna les tableaux, n'avaient pas quitté les forêts et les grèves où s'élargissent les poumons. Baignés de l'éternelle lumière, ils regardaient encore la nature. Mais la littérature, le Préraphaélisme, le Symbolisme et autres maladies élégantes allaient nous attaquer. Maurice Denis — cela allait arriver à un tel esprit, religieux et si orné — devait dans sa maturité, se demander s'il ne pourrait lui, le fervent du passé, à la fois, et le moderne le plus sensible, formuler quelques théories libératrices de notre inquiétude. Il se les est faites, ces théories logiquement issues de son talent et applicables à son œuvre. Sa fertile production de décorateur et d'incomparable illustrateur est là pour nous l'attester. Aimons Denis et faisons-lui l'hommage de notre gratitude pour avoir dressé au milieu de nous sa noble et aimable figure de catholique et de Français. Mais lisons bien son livre et discutons — si non l'orientation qu'il propose à ses cadets, du moins sa conception trop exclusive de la peinture. Surtout protestons contre la part infime qui reste dans ses « théories » à la sensibilité, à l'émotion, qui est tout de même le plus précieux de l'intelligence, — à cette faculté de nous toucher qu'eurent Delacroix, Millet, Corot, ces colosses de l'histoire du XIXe siècle. Ce faisceau incomparable de peintres français, les hôtes préférés de M. Henri Rouart, c'en est fait de leur art, si les théories de M. Denis prévalent. Celui-ci a-t-il conscience d'être à la fois un occidental et un oriental, en lutte l'un avec l'autre? M. Ingres était bien ainsi. Mais il n'était pas théoricien.

La charge à fond contre le réalisme et la copie de la nature, si chère aux néo-impressionnistes, aboutirait à des formules où la raison seule interviendrait, au détriment du sentiment humain, de la sensibilité; à un art strictement ornemental et

décoratif, à peine différent de celui des Persans et des Chinois. Ce serait la fin du tableau comme l'ont conçu les hommes de notre race.

Le plus exact rendu des objets : c'est ce à quoi s'appliquent les Grecs, les Romains et les Occidentaux en particulier. Des exemples historiques si connus qu'il est inutile de les rappeler ici, abondent chez les auteurs classiques. Depuis le collège nous les savons par cœur. Le trompe-l'œil a ses lettres de noblesse, *qui datent de l'Antiquité*. Les Italiens du XVIe siècle s'y sont délectés et le décor architectural en a tiré ses meilleurs effets. Or c'est contre l'*imitation* que les susceptibilités délicates du néo-impressionnisme se déclarent.

« *Se rappeler qu'un tableau — avant d'être un cheval de bataille, une femme nue, ou une quelconque anecdote — est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées.* » Ceci vient en tête de sa définition du néo-traditionnisme. Il poursuit : « L'admiration irraisonnée des tableaux anciens où l'on cherche, puisqu'il faut les admirer, des rendus consciencieux de « nature », a certainement déformé l'œil des maîtres de l'École. De l'admiration des tableaux modernes qu'on étudie dans le même esprit, et par engouement, proviennent d'autres perturbations. A-t-on remarqué que cette indéfinissable « nature » se modifie perpétuellement et qu'elle n'est pas la même au Salon de 90 qu'à ceux d'il y a trente ans — et qu'il y a une « nature » à la mode, fantaisie changeante comme robes et chapeaux? — Ainsi se forme chez l'artiste moderne, par choix et synthèse, une habitude exclusive d'interpréter les sensations optiques, qui devient le critérium naturaliste, l'ipséité du peintre, ce que les littérateurs appellent « tempérament ». C'est un mode d'hallucination où l'Esthétique n'a rien à voir, puisque la raison s'y fie et ne contrôle pas. »

Ainsi parle Maurice Denis — mais ne prend-il pas un effet pour la cause? L'aspect plat du tableau selon son idéal, ne doit-il pas être la conséquence d'une belle technique plutôt que d'un raisonnement et d'un parti pris?

Ne dites pas trop haut qu'il est puéril et grossier de peindre en trompe-l'œil, « comme M. Ed. Detaille, des prolonges d'artillerie » ! L'on n'est jamais bien compris, quand on dit de pareilles

vérités. Que ces scrupules-là sont donc énervants et, somme toute, inutiles! M. Denis connaît notre temps, si riche en ressources intellectuelles et en possibilités les plus diverses. Nous en aimons la fièvre, le tumulte inquiet et généreux; peut-être serions-nous trop enclins à nous griser de sa folie, j'allais dire à l'excuser, à la célébrer comme une fille de génie —; n'est-ce pas de l'orgueil dissimulé, qui nous pousse à exalter *à priori*, par horreur du banal et du médiocre, le moindre gage d'une bizarrerie trop souvent confondue avec l'originalité?

***

La collection H. Rouart aura été une des dernières à passer sous nos yeux, que ne déshonora nulle trace d'une obéissance à *la mode*, d'un désir de paraître audacieux, « averti », « avancé ». Le bourgeois français qui l'avait formée avait pour lui la naïveté de sa passion, la modestie de celui qui aurait pu être un peintre professionnel et dont la vie avait fait un polytechnicien. Il n'était pas un homme d'argent, comme il y en a tant, qui achètent des œuvres d'art comme des valeurs de bourse, mais un homme de ce type si sympathique que nous décrivaient nos pères. Ces gens-là avaient de la tendresse — qu'ils cachaient souvent comme l'objet de cet amour — pour des tableaux, pour des bibelots.

Je crois que tous les hôtes de la galerie H. Rouart furent des isolés — sans théories, sans manifestes, et leurs œuvres sont d'avant l'heure où le peintre devient *conscient* et commence de séparer ses idées de l'acte joyeux de peindre naïvement sans obéir à d'autres ordres que ceux de son instinct. D'où cette diversité, ces dissemblances chez des artistes qu'une même éducation et une égale foi rapprochent les uns des autres. On s'en lassera moins vite que de cette palette monotone des néo-impressionnistes, d'une monotonie due à l'unique emploi des tons complémentaires étalés à plat et entiers. Le jour où Gauguin ramena l'harmonie d'un tableau au brutal coloriage d'un Calvaire breton ou d'un jouet russe, plus de

toiles de chevalet, et le beau métier de peintre tombe en désuétude. Que l'on ne nous dise plus, de grâce! que, notre technique, sûre désormais d'être inférieure à celle des maîtres, il soit inutile de s'en préoccuper ; si l'on a décrété cela, ce fut dans les premières heures d'une allégresse nouvelle de néophytes. La nouveauté des effets subtils qui frappaient une rétine ultra-sensible enivra des hommes libérés récemment de vieux préjugés ; leur hâte à rendre des mouvements et une certaine qualité de lumière considérés comme extra-picturaux par leurs prédécesseurs, leur présomption de révolutionnaires encensés par la camaraderie et la littérature : voilà ce qui, en quelques années, fit du peintre cette sorte de monstre qu'il est devenu.

La vie et le rôle de l'artiste actuel sont une maladie. Il ne lui reste plus rien des conditions naturelles de la carrière du peintre. On lui a demandé de produire des œuvres pour lesquelles on n'a pas d'emploi et, de là, rapidement, sa transformation en une sorte de décorateur tapissier que rend médiocre la médiocrité de son employeur et de l'habitacle moderne. Je ne jetterai pas la pierre à ceux de mes confrères qui ont ramené notre art vers des préoccupations renouvelées, vers un goût des couleurs pures et décoratives. Mais il semble que la peinture actuelle soit, plus qu'aucune autre, « un mode d'hallucination » (comme dit M. Denis) où l'on veuille mettre trop d'Esthétique, où l'Esthétique se glisse, malencontreusement. Ce danger ne sera-t-il pas plus alarmant, à mesure que la raison voudra contrôler, pis encore que contrôler : réclamer des théories? Ici se pose à nous un problème dont nous pouvons à peine entrevoir la solution, dans le tumulte de notre vie d'artistes modernes. Et c'est à considérer le calme où il semble qu'aient produit nos prédécesseurs de l'époque des Rouart, que l'on déplore davantage notre trouble et notre folie même.

M. Kahn, critique d'art au *Mercure de France*, nous donne comme un axiome : « Tout art neuf a droit tout d'abord à la sympathie. » Ceci est-il un truisme, comme nous serions tentés de le croire, si banal qu'il étonnerait, chez celui qui l'a formulé? Si c'est une règle sans corollaires, c'est la plus méchante et la plus démente, une règle d'esprit qui supprime

radicalement le libre usage de la critique. Les hommes qui sentent ainsi sont responsables d'une grande partie du désordre contre quoi Maurice Denis éprouve le besoin d'élever des théories, quoiqu'il applaudisse d'ailleurs et théoriquement, au scandale, par horreur de la platitude, à la façon de M. Degas, qui alluma l'incendie il y a vingt-cinq ans, pour notre amusement et notre confusion — car nous ne comprenions pas toujours ses paradoxes ni ses vérités. « De mon temps, jeune Denis, on n'écrivait pas », aurait-il dit. Non, mais on lançait dans l'air des ferments de trouble et le malaise était notre état habituel. Tout n'est que contradiction aujourd'hui. Rappelons que la canonisation de Cézanne a presque correspondu au triomphe de Carrière, de ce Carrière, que déjà en 1912, si peu de temps après sa disparition, on s'étonne et l'on regrette d'avoir attiré en pleine lumière, hors de son modeste pavillon.

Retranchez des vingt dernières années une trop célèbre crise politique et sociale et vous reconstituerez un Eugène Carrière dans sa « vérité », artiste délicat, de tempérament doux, qui chante d'une voix tremblante, mais émue, en sourdine, la poésie d'un milieu humble, la soupe fumante, la lampe, la paix affectueuse du ménage où de petits faits prennent la taille que leur donne le poète, chansonnier à la Delmet. Carrière n'était ni un grand dessinateur ni un grand peintre. Or, la révolution passe, des politiciens l'appellent sur la place publique, il est traîné malade et défaillant sur la plate-forme des orateurs et le pauvre être, avant tout père et époux, honnête artisan, vous en faites un Michel-Ange et un Tintoret, un sociologue, un philosophe, un génie. Et la vérité se rétablit dès que votre victime a disparu : elle reprend les couleurs pâles de sa condition humaine. Comment M. Maurice Denis réunit-il dans son église Cézanne et Carrière?

On ne saurait trop insister sur ce fait : de nos jours, il n'y a plus d'opinions en matière d'art. Celle des peintres est plus que contestée, elle est tenue pour nulle par cette armée de critiques professionnels ou d'hommes de lettres-critiques qui eux-mêmes ne reçoivent leur information que de ces peintres dont ils se sont trop rapprochés. Artistes, critiques d'art, marchands de tableaux, amateurs et financiers, réunis en un

malencontreux syndicat de publicité et d'affaires, ont précipité la déroute; et bientôt s'ouvrira une ère de désintéressement total où l'artiste sera chassé comme un parasite indiscret et encombrant.

*
* *

Dans la galerie Henri Rouart, nous avons pu encore respirer à l'aise. Tout y était serein et lucide, logique, posé et rassurant. Je ne devrais pas dire « galerie », car les innombrables cadres pendus, pressés sur les murs de cette maison si « vieux-jeu », semblaient faire corps avec ces murs et avec les meubles. Indéfinissable, la sensation du logis habité, avec des traces de coutumes anciennes. L'argent dépensé pour l'appartement le plus riche, ne donnera pas cet attrait charmant des chambres où chaque chose sert à la vie. Les tableaux des frères Rouart, on sentait qu'ils étaient regardés incessamment, aimés, discutés. Ce n'étaient pas des numéros de catalogue, des pièces de vitrine, ni ces fantômes de livres précieux, rangés dans des bibliothèques-cercueils où l'on dirait que le dos de la reliure compte plus que le texte de l'auteur. Le long de l'escalier, de la basse cimaise jusqu'au plafond, des étages de cadres ternis, poussiéreux. Une soixantaine de dessins ou pastels de J.-F. Millet. Avec Corot, Daumier et M. Degas, notre cher Millet fut au plus près du cœur d'Henri Rouart — et quel plus tendre compagnon pourrait-on s'élire? Pourtant le nom de Millet aura connu les oscillations de l'opinion ignorante et de la mode. Une gloire tardive, après les pires angoisses, gloire déjà pâlie, déjà suivie d'une sauvage ingratitude. Millet commence d'*ennuyer*, on néglige ses ouvrages d'une palette monotone; on le trouve sentimental, terne et un peu factice! Or, pour le Français de l'Ouest, jouissant du bienfait de la vie aux champs, il n'est pas une minute de la journée, un moment de chaque saison, un geste ni une figure de Normand, il n'est pas un arbre, une haie, un instrument aratoire qui ne s'embellissent de la sainte onction et de la noble grandeur que J.-F. Millet leur a départis. Il semble que ce maître peintre

soit un des plus grands classiques de notre race. Il eut tout pour lui : l'imagination, la sensibilité, une âme de poète et une forte intelligence directe (lisez ses lettres)! Il était doué si magnifiquement pour la plastique qu'on ne sait s'il n'aurait pas fait un aussi beau sculpteur qu'un peintre parfait. A l'huile? sa matière est précieuse, robuste et délicate comme celle des Hollandais, et pourtant d'une exécution si lourde, moderne, vibrante, aux tons savamment divisés. Sans doute sa couleur est parfois sombre ou grise. M. Signac qui s'autorise de Delacroix pour pointiller et diviser des tons si ténus qu'ils se volatilisent au soleil, l'auteur du plus récent manifeste post-impressionniste, reprochera à Millet de l'attrister et de n'être pas « décoratif ». Non, Millet n'est pas décoratif dans le sens actuel de ce mot. Mais n'est-il pas plus que cela? Tel que les autres artistes de la collection H. Rouart, Millet ne prétendait qu'à exprimer dans un espace restreint, limité par un cadre, ses joies, sa sympathie, ses tristesses, en somme, son émotion en présence de l'homme rural, son frère. Tant que nos semblables auront un cœur pour s'émouvoir des inquiétudes du paysan, de son labeur sur la terre exigeante, sous le ciel menaçant; tant que l'aube, midi, le crépuscule du soir auront un sens pathétique, comment J.-F. Millet saurait-il être contesté? Son œuvre, touchante comme sa vie, est une synthèse, plus que de ses modèles, si près eux aussi de la nature, de la nature elle-même. Il a supprimé les détails secondaires, pour faire un résumé dont le style nous fait penser à l'antique.

On voudrait pouvoir s'étendre sur le cas de Millet. L'indifférence d'une notable partie du public artiste à son égard nous découragerait, si nous ne nous rappelions qu'il faut au moins un demi-siècle après la mort d'un génie — un génie reconnu de son vivant, fût-ce trop tard — pour que l'on réapprenne à le vénérer. Il n'est pas une des phrases courantes du critique contemporain sur Cézanne, dont on ne puisse décrire Millet; mais pour Cézanne, afin de mettre en évidence ce qu'il a parfois de supérieure naïveté, pour ne voir que sa noblesse, on ferme les yeux sur ses défaillances et ses puérilités, tandis que Millet, maître ouvrier, esprit conscient, qui se réalise complètement dans un tableau achevé et dans un croquis au

crayon noir, sa perfection se dresse entre lui et nous, telle que la grille d'une chapelle. Et la chapelle est désertée.

Je rapproche ces deux noms à dessein, parce qu'il me semble que l'appellation de « grand classique », devenue banale, chaque fois qu'il revient une toile de Cézanne dans une exposition, le mot *classique*, si utile dans les manifestes et les doctrines du néo-impressionnisme, il n'est pas de peintre qui sût le mieux porter que Millet. Poussin, autre nom cher aux gens d'avant-garde, n'est-il pas un ancêtre de Jean-François? A de jeunes camarades qui me disaient hier : « Poussin, oui! Mais Millet, non, nous sommes certains qu'il nous ennuie *dans le plus mauvais sens du mot*; point l'ennui des chefs-d'œuvre, mais la morne tristesse de la fausse grandeur... » j'ai pu répondre : « Il y a vingt ans, vous n'auriez pas tenu le même langage sur Poussin; bénissons Cézanne s'il vous a conduit à Poussin... » Tous les chemins mènent à Rome.

Tant pis pour ceux que ne touche plus la symphonie pastorale de J.-F. Millet. Nulle part je ne l'ai entendu mieux résonner que dans l'hôtel de la rue de Lisbonne, à la dernière visite que j'y fis.

M. Henri Rouart, malade et pouvant à peine se lever d'un fauteuil qu'entourait une famille anxieuse, l'énergique vieillard tint à me reparler de Millet, et s'appuyant sur mon bras, se traîna jusqu'à un coin obscur, où il voulait une bougie allumée pour me montrer un tout petit dessin dont j'avouais ne pas me souvenir. Ce jour-là, plus encore que de coutume attiré par des vues de Rome par Corot et par sa *Femme en bleu*, avais-je écouté plus froidement certain discours enflammé sur le moderne Virgile? Je ne m'en souviens pas. Mais je parus tiède au maître de maison, dont le ton ne permettait pas pareille inconvenance, et heureusement je me ressaisis.

Pas une de ces feuilles d'album, pas un de ses légers croquis à l'encre ou au crayon Conté, qui ne soit *un tout* construit, réalisé. Agrandi à la lanterne magique, le dessin de Millet, loin de se déformer, prend plus d'allure encore et de fermeté. Ses paysages ne sauraient être mis en parallèle qu'avec les pointes sèches de Rembrandt. Est-ce du trompe-l'œil? Non pas, mais c'est si caractérisé, si défini, vu d'un œil si juste! ceci est un bouleau : là, c'est un hêtre; derrière ce hêtre, la boule

des marronniers autour du manoir normand, dont on pourrait reconnaître la brique, le grès, le silex. Pourtant, comme cela est libre, large, synthétique!... Appelez certains paysages de Théodore Rousseau vieillissant, secs, ennuyeux même, si vous pensez à ce chef-d'œuvre : l'*Allée des Châtaigniers*; dites que Millet, peintre, est parfois cotonneux. Mais que direz-vous des impressionistes dont la clarté de palette fait qu'on en oublie la sécheresse, le manque de valeurs et la matière crayeuse? Voyez chez Henri Rouart un Claude Monet encore sous l'influence de l'École de Fontainebleau. N'a-t-il pas plus de lumière que cette *impression* des *Barques dans le port*? Or *Le pavé de Chailly* s'est vendu moitié moins cher que la pochade.

Une forme n'est jamais trop précise. Si on la trouve trop *insistée*, c'est que cette forme est mauvaise. Barye, aussi remarquable dans ses gouaches et ses études dessinées, que dans sa sculpture, s'apparente aux médailleurs grecs. Nul ne fit jamais rien de plus achevé. Vous restez stupéfait devant ses fauves aux zébrures si savamment copiées, que, parfois, dans un dessin au trait, le modelé, l'épaisseur de l'animal, sa robe, sa couleur presque, sont suggérés par le seul modelé, par la justesse des lignes.

Il fallait voir encore Daumier, chez Henri Rouart. Delacroix, Millet, Barye et Daumier furent les favoris du collectionneur. Livré à lui-même, sans l'influence amicale de M. Degas, H. Rouart eût-il donné l'hospitalité à Manet, à Claude Monet, Renoir et Pissarro? Il les aima, sans doute, mais pas du même amour.

*
* *

Cette galerie avait été, bien des années auparavant, l'occasion d'une scène que je me reproche encore d'avoir provoquée. Fritz Thaulow ne connaissait de la peinture que les œuvres exposées aux Salons. Quant aux musées, ils l'attristaient. Les rapports étaient donc embarrassants avec lui, dès qu'on souhaitait plus que de jouir paisiblement de son exquise cordialité. Ce Wotan scandinave était un enfant. Heureux de ses

succès faciles, dans toutes les parties du monde expédiant des paysages enlevés en quelques coups de brosse, réclamés par des musées et des collections particulières, le bon Thaulow était trop décoré, trop médaillé, trop complimenté, pour s'être jamais inquiété sur son propre mérite. Mais vers la fin de sa vie, Thaulow avait vu beaucoup d'artistes dans Paris, entendu des propos d'atelier. Il eût le malheur de se troubler, de vouloir enfin connaître ce que nous appelions « peinture » et qui jamais ne semblait désigner ni la sienne ni celles des lauréats des concours internationaux. Les mots de M. Degas, répétés devant lui, l'irritaient, car il devinait du mépris et un blâme pour ce dont il était la plus caractéristique personnification. Alors, il me pria de lui faire voir *de la peinture* et un mardi, je l'accompagnai chez M. Henri Rouart. Dès l'entrée, il ne put retenir cette exclamation :

« — Blanche ! vous n'aimeriez pas vivre dans cette maison ! comment, vous dites que M. Rouart est un homme de goût ? Mais regardez ces meubles, ces tentures, comme chez un dentiste... les murs sont « prune », les étoffes sont chocolat ; et ces lampadères dorés ? Non, Blanche, cela c'est de la province et du Louis-Philippe. »

Thaulow se croyait à l'avant-garde du goût moderne. Entre Munich, Berlin, Copenhague, il s'était fait une conception de l'ameublement dont le salon d'automne de 1912 révéla aux Pouvoirs publics les touchantes audaces. Mettez un tableau de Delacroix dans une chambre modern-style, et vous saurez incontinent qu'un fossé s'est creusé entre l'art de naguère et l'art d'aujourd'hui. Thaulow, le beau-frère de Gauguin ! était prêt à accepter les plus violentes recherches de couleur. Les tons vifs et frais le charmaient, comme les verroteries les sauvages. J'essayai de représenter à mon cher Thaulow que certains meubles étaient signés Jacob, que Jacob le fameux ébéniste était l'aïeul de ces messieurs Rouart, mais je craignais déjà ce qui ne tarda pas à se produire. Thaulow errait incertain dans le vaste atelier où M. Rouart peignait au milieu des Chardin, des Corot, des Goya et des Greco. La copie par Degas de *l'Enlèvement des Sabines* de Poussin et *le Poèle* de Delacroix, firent déborder son amertume ; et venant à moi il me dit :

« — Si c'est cela « de la peinture » je puis bien me pendre. Tout cela est *brune!* » Thaulow ne se pendit pas. Mais, à dater de cette visite, il s'interrogea, il voulut faire de « la peinture » et il mourut mécontent, soucieux. Il y a des secrets qu'on ne dit pas aux enfants.

J'ai plusieurs fois visité la collection Rouart avec des étrangers, que l'espoir de voir des tableaux de Degas excitait, et, s'ils étaient francs, la plupart s'avouaient déçus. C'est que, dans son ensemble, cette collection avait un aspect sombre et sérieux auquel on n'est plus habitué. Mises à part quelques œuvres de l'Américaine Mary Cassatt, qui doit à l'amitié de son maître, Degas, l'honneur d'y avoir été admise, l'ensemble était purement français et de ce style qui étonne et éloigne par ses qualités mêmes, par son manque de facile brillant, par sa retenue. Non, les personnes désireuses de choisir quelques morceaux propres à orner une riche demeure moderne, n'y étaient pas alléchés, Corot lui-même les décourageait, par la merveilleuse série des vues d'Italie et autres études datant plutôt de sa jeunesse. On les croirait à peine de la même main qui, plus tard, en pleine gloire, enlevait trop rapidement ces paysages flous et trop gentils, lesquels montent, en tous pays, à des prix fantastiques, le Corot de la collection Chauchart, le Corot qui voisine sous les lambris dorés, avec Troyon, Meissonier et Henner, enfin le « Corot cher », M. Rouart l'évita, car il était trop artiste pour ne lui préférer ces petits prodiges de vérité, de délicate poésie, du maître au seuil de la popularité.

Ces Corot de 1830 à 1880, les musées les recherchent aujourd'hui; mais le temps n'est pas loin où l'on n'en voulait pas. Fritz Thaulow n'avait pas assez de sarcasmes pour certaine fabrique sous un divin ciel bleu d'août, qui éclaire d'un éternel rayon le cabinet où j'écris ces lignes. Le propriétaire de cette fabrique avait commandé à Corot en 1831 deux tableaux de même dimension, deux « pendants » : l'usine de ce filateur de Beauvais et la fameuse *Cathédrale*. L'usine fut à la portée de mes modestes ressources; pour la *Cathédrale*, le marchand savait qu'il ne manquerait pas de la caser plus avantageusement; mais c'est moi qui possède le chef-d'œuvre miraculeux. Il consiste en un ciel aussi lumineux, aussi transparent qu'un

Fra Angelico, il est fait d'on ne sait quelle matière précieuse, de turquoise peut-être. Sous cet azur immaculé, un jeu de lumière inanalysable change en un écrin de plusieurs ors les pignons et les toits d'une sorte de caserne banale — quelques personnages sont assis ou se promènent sur la place provinciale où s'étendent de longues ombres limpides. Je juge les soi-disant connaisseurs à leur attitude en présence de mon Corot. Les Hollandais seuls et les Français du temps des frères Rouart ont fait vibrer cette corde-là. C'est une musique à la française, claire, mélodique, mais si discrète, si intime, qu'elle risque de ne pas se faire remarquer.

Aussi bien c'est cette « musique de chambre » qui sonnait si juste dans l'hôtel de la rue de Lisbonne. Rien de surprenant à ce que des visiteurs pressés et venus de loin, fussent, dès le seuil, un peu gênés. Les œuvres d'art, les meubles, les tentures, comme les habitants, avaient le caractère du Paris qui s'en va. Libre à nous de ne pas le regretter. Il vous eût été moins accueillant que le Paris cosmopolite d'aujourd'hui — mais ne lui refusez pas le mérite d'une âpre saveur.

JACQUES-E. BLANCHE

(A suivre.)

LA CONQUÊTE DU PÔLE SUD[1]

Le mystère qui enveloppait le pôle nord et les régions arctiques commence à se dissiper. Le 7 avril 1909, l'Américain Peary a planté le drapeau des États-Unis sur le pôle même. Le bassin polaire a été traversé, d'abord par Nordenskiöld, sur la *Vega*, du Cap-Nord au détroit de Bering, le long de la côte sibérienne (c'est ce que les anciens navigateurs, qui l'avaient tenté en vain, appelaient le passage du Nord-Est); — ensuite par Amundsen, qui, dans une exploration de trois ans, sur la *Gioa*, a fait le même trajet sur la rive opposée par le passage du Nord-Ouest, en déterminant le point exact du pôle magnétique. Nansen entre temps, charrié par les glaces, avait suivi un itinéraire intermédiaire entre ces deux parcours, le *Fram* dérivant avec la banquise, de la Sibérie orientale au Groënland, dans les parages du pôle. La science et l'énergie de l'homme ont triomphé des forces de la nature qui s'opposaient à son irrésistible ardeur de savoir. Un à un les points laissés en blanc sur nos cartes se sont noircis : l'inconnu a disparu.

Aussi est-ce vers le pôle sud et les régions antarctiques que se sont depuis quelques années dirigées les expéditions scientifiques : douze depuis quinze ans.

1. Voir la carte à la fin de l'article.

*
* *

L'expédition belge de Gerlache, avec la *Belgica*, fut la première à hiverner dans la région antarctique. Prise par les glaces avant qu'elle pût mettre le cap au nord, elle dut subir la pression de la banquise tout un hiver. Heureusement, le navire résista vaillamment et les résultats de cette campagne de deux ans furent très importants : la côte nord de la Terre Graham fut explorée, la Terre Danco et le détroit de Gerlache découverts; les données météorologiques et géographiques étaient de première importance.

Le norvégien Borchgrevink, parti un an après Gerlache, en 1899, fut le premier à hiverner sur la terre même de l'Antarctique, après avoir renvoyé en Nouvelle-Zélande son navire, le *Southern Cross*, avec ordre de revenir le reprendre dès la débâcle, au printemps. Borchgrevink explora la grande muraille de glace qui borde le continent du côté de la mer Ross. L'amiral anglais Sir James Ross, qui le premier pénétra dans cette mer, en 1841, et signala l'existence de ce mur gigantesque, — rempart de glace qui défend l'accès du continent de ce côté, — l'a appelé la Grande Barrière. Formé par des glaciers qui glissent du continent, il dresse à pic sur la mer une façade de 30 à 40 mètres de haut sur 800 kilomètres de large. Derrière ce rempart, Ross remarqua, dans le lointain à l'ouest, de hauts pics de montagnes couverts de neige, qu'il nomma les Monts Melbourne, en l'honneur du Premier Ministre d'alors en Angleterre; il aperçut aussi deux volcans en pleine éruption, auxquels il donna les noms des deux navires avec lesquels il abordait le premier ces parages : *Terror* et *Erebus*. Il trouva que cette Grande Barrière aboutissait à l'ouest à une vaste terre dont les hautes montagnes pointaient sur l'horizon. Il l'appela Terre Victoria en l'honneur de sa jeune reine. Il explora un cap, point le plus avancé de cette terre dans la mer Ross, qu'il nomma le cap Adare; derrière ce cap un détroit qui devint le détroit de Mac Murdo. Quant à la Grande Barrière elle-même, il la déclara infranchissable.

Borchgrevink fut plus heureux. A l'autre extrémité de la Grande Barrière, au fond d'un bras de mer, qu'il appela la Baie des Baleines, il trouva dans le mur de glace une passe par où il monta sur le haut plateau intérieur. De glace polie et striée, hérissé de glaçons et de tas de neige, ce plateau poussait ses ondulations à perte de vue vers le sud. Le temps manqua à Borchgrevink pour chercher à atteindre les montagnes à l'ouest. Il avait néanmoins prouvé que le rempart pouvait être franchi, et que par le haut plateau le pôle lui-même pouvait être atteint.

C'est sur ces données de Borchgrevink que fut organisée l'expédition anglaise sous la direction du capitaine Scott, qui partit pour les régions antarctiques sur la *Discovery*, à l'automne de 1901. Elle était spécialement équipée et outillée pour les hivernages à terre et les expéditions lointaines sur le plateau.

Le 9 janvier 1902, elle installa son campement au cap Adare. Puis la *Discovery* navigua lentement le long de la Grande Barrière, pendant que Scott faisait de son bord des ascensions en ballon captif pour scruter l'aspect du plateau supérieur, cherchant une échancrure. Partout la glace luisante ou saupoudrée de neige, s'élevait à trente ou quarante mètres. La *Discovery* arriva à la Baie des Baleines, toute fermée par les glaces. Au delà de la muraille, à l'est, apparut une terre lointaine. Scott ne put y débarquer, mais il en releva les contours et lui donna sur la carte le nom de Terre du Roi Édouard VII. Elle faisait pendant à la Terre Victoria, à l'autre extrémité de la Grande Barrière, à 800 kilomètres de là.

La *Discovery* revint ensuite au Cap Adare, pénétra dans le détroit de Mac Murdo, où Scott établit son quartier d'hiver dans une petite île qu'il appela l'île Ross. Avant l'hivernage il eut le temps de faire l'ascension du volcan *Erebus*, qui s'élève à 4000 mètres. Il constata que ce volcan, ainsi que le *Terror*, sont situés sur des îles dans le détroit de Mac Murdo, qui s'élargissant de ce côté et parsemé d'îlots, forme un archipel.

Dès le retour du soleil, Scott et ses compagnons, reprenant leurs travaux d'exploration, trouvèrent sur la côte orientale du détroit, où vient aboutir la Grande Barrière, l'ouverture

tant cherchée pour accéder au haut plateau. Ils s'occupèrent à planter des *caches* ou dépôts de provisions, de distance en distance sur ce plateau, en vue de la marche projetée vers le pôle. Ces dépôts étaient placés à une centaine de kilomètres l'un de l'autre; le dernier atteignait le 79e degré de latitude sud.

Enfin le 2 novembre 1902, une équipe composée du capitaine Scott lui-même, du lieutenant Shackelton et du Dr Wilson, partait avec 4 traîneaux, chargés chacun de 400 kilos de nourriture, et attelés de 19 chiens esquimaux. Ils poussèrent jusqu'au 87° 19′ de latitude, qu'ils atteignirent le 30 décembre, à 600 kilomètres de leur point de départ. Ils s'étaient élevés à des hauteurs de deux à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Il leur fut impossible de pénétrer plus avant dans ces montagnes. Déjà leur marche jusque-là avait été très pénible. Les chiens étaient morts en cours de route, succombant à la fatigue ou tombés dans les crevasses; les hommes avaient été obligés de s'atteler eux-mêmes aux traîneaux. Par surcroît de malheur, l'un d'eux, le lieutenant Shackelton, atteint du scorbut était incapable d'un effort soutenu. Il fallut se décider à rebrousser chemin.

Ils regagnèrent à grand'peine leur campement à l'île Ross, le 3 février 1903. L'expédition avait duré quatre-vingt-treize jours. L'hiver approchait; il n'y avait plus qu'à se préparer à un second hivernage.

L'été suivant les retrouva de nouveau sur le haut plateau. Ils le traversèrent cette fois dans sa largeur, se dirigeant vers le sud-est, derrière la Grande Barrière. Ils pénétrèrent jusqu'au 146e degré de longitude ouest par 79° 59′ de latitude sud; à 500 kilomètres environ de leur lieu d'hivernage. Ils atteignirent, là aussi, des hauteurs de près de 3 000 mètres. La hauteur moyenne du plateau pouvait être de 1 500 mètres. Il s'inclinait rapidement vers la mer. Là, son front, entre la Terre Victoria et la Terre Édouard VII était de 800 kilomètres; sa largeur, mesurée de la mer aux montagnes où il prenait naissance, de 400 à 600 kilomètres. C'était apparemment une grande masse flottante, adhérente aux montagnes d'où elle découle, enfermée entre les terres qui à l'est et à l'ouest mettent obstacle à son progrès. Sa façade sur la mer Ross avance ou recule selon que les écoulements des glaciers

intérieurs augmentent son volume, ou que cette extrémité de la masse se brise et s'effrite en blocs que les vagues emportent au loin. Ainsi Scott et Borchgrevink ont constaté que la Grande Barrière a reculé de 400 kilomètres depuis que Ross l'a découverte et a relevé sa situation en 1841.

L'expédition Scott rentra en Europe au mois de juillet 1904. Elle avait passé près de trois ans et fait deux hivernages consécutifs dans les régions antarctiques.

En même temps qu'elle, deux autres expéditions étaient parties pour ces parages en 1901. L'expédition allemande dirigée par le professeur Drygalski sur le *Gauss* contourna la Terre Wilkes et trouva au delà une nouvelle terre, à laquelle elle donna le nom de Terre Guillaume II. C'est là qu'elle hiverna. Elle rapporta de cet hivernage des études météorologiques et géographiques de réelle valeur.

L'expédition suédoise dirigée par le Dr Otto Nordenskiöld sur l'*Antarctic* explora diverses terres, et établit ses quartiers d'hiver sur un îlot voisin de l'île James Ross, Snow-Hill. Les ténèbres de l'hivernage passées, les membres de l'expédition rayonnèrent en *ski* autour de leur campement, suivis de leurs traîneaux de provisions que traînaient des chiens esquimaux. Ils firent ainsi 650 kilomètres en diverses directions. De ces études, le Dr Nordenskiöld conclut que les chaînes de montagnes de l'intérieur du continent antarctique prolongent outre-mer les Andes du continent américain et ne faisaient probablement qu'un avec elles à l'époque jurassique ; il conclut aussi que les chaînes inférieures de la côte sont analogues aux basses cordillières de la Patagonie.

Pendant ce temps l'*Antarctic* qui retournait les chercher, le printemps suivant, était pris par les glaces dès son entrée dans le détroit et immobilisé dans la banquise près de l'île Paulet. Nordenskiöld et ses compagnons, n'ayant aucune nouvelle de l'*Antarctic*, se résignèrent à faire un second hivernage.

Pourtant le navire leur avait envoyé les deux savants Andersson et Dusc, accompagnés par le marin Grunden, mais ceux-ci s'étaient égarés en route, et, surpris par l'hiver et les ténèbres de la nuit polaire, ils durent hiverner de leur côté, privés de toute communication. Ils se construisirent une hutte en pierre auprès d'une crique, sur la Terre Louis-Philippe, où

ils passèrent les quatre mois de l'hiver, se nourrissant de viande de phoque et de pingouin. Ces amphibies et palmipèdes pullulaient autour d'eux, et, seuls habitants de la région, ne montraient pas la moindre défiance de ces bipèdes étrangers survenus soudain parmi eux; ils se laissaient aisément approcher; les hommes se servaient de leurs bâtons de ski, à bout ferré, pour les abattre. Leur chair fournissait un excellent rôti et leur graisse servait à alimenter les lampes improvisées avec des boîtes à conserves et une mèche de fortune, à l'aide desquelles la hutte était éclairée durant cette longue nuit de quatre mois.

Au retour du soleil ils purent enfin rejoindre leurs compagnons à Snow-Hill. Mais ce fut pour apprendre que le navire avait péri dans un ouragan à l'île Paulet, écrasé dans l'étau des glaces amoncelées sur ses flancs. Le capitaine et l'équipage s'étaient sauvés sur la banquise.

La situation des membres de l'expédition réunis à Snow-Hill devint alors extrêmement critique. Comment quitter désormais ces côtes inhospitalières? Combien de temps faudrait-il y séjourner avant que du dehors, du monde habité, on comprît le péril de leur situation et qu'on leur envoyât du secours?

L'opinion s'était émue en Suède de ne plus recevoir aucune nouvelle de l'expédition : on jugeait qu'elle aurait dû être de retour. Le Gouvernement suédois envoya un navire à leur recherche. Par un sentiment d'humanité et de courtoisie internationale, le Gouvernement argentin en envoyait un de son côté. Celui-ci, plus rapproché des lieux, arriva le premier et sauva les naufragés. Lorsque le navire suédois arriva à son tour à Snow-Hill, il n'y trouva que les débris de leur campement et un écrit contenant le récit de leurs aventures.

*
* *

Viennent ensuite les expéditions de Bruce sur la *Scotia*, qui découvrit la Terre Coats, celles de Charcot sur le *Français* et le *Pourquoi pas?* dont on connaît les intéressantes explora-

tions de la Terre Alexandre Ier, les importantes découvertes des Terres de Loubet, de Fallières, de Charcot; enfin l'expédition de Shackelton sur le *Nimrod* qui hiverna en 1908-1909 à Mac Murdo Sound et, de là, entreprit l'exploration du haut plateau.

Shackelton, membre de l'expédition Scott, avait pris part aux explorations de ce plateau. L'expérience qu'il avait ainsi acquise, sa connaissance des lieux et de la méthode d'exploration, lui permirent de pousser beaucoup plus avant. Il alla jusqu'au 88° 23′ de latitude sud par 162° de longitude est. A ce point qu'il atteignit le 9 janvier 1909, il était à 180 kilomètres seulement du pôle.

Là les trois explorateurs furent arrêtés par des difficultés insurmontables. Ils avaient fourni une marche de 1 700 kilomètres à travers des glaciers gigantesques, au milieu de montagnes dont les pics avaient plus de 5 000 mètres de hauteur, empruntant comme passe (ils l'appelèrent la passe Beardmore) le fond d'un glacier, à une hauteur de 3 870 mètres au-dessus du niveau de la mer. Leur essai de petits chevaux de Mandchourie, au lieu de chiens esquimaux, comme attelage des traîneaux de provisions, avait été désastreux. Ces poneys étaient tous tombés en route, succombant à la fatigue, glissant sur les glaciers, s'effondrant dans les crevasses. Les hommes, obligés de s'atteler eux-mêmes aux traîneaux, étaient éreintés. Ils souffraient en outre du mal des montagnes en atteignant les grandes hauteurs, avaient de fréquents étourdissements, d'affreux maux de tête. Leurs provisions s'épuisaient; ils avaient dû se mettre à la ration, ce qui augmentait leur faiblesse. Ils virent le moment où ils n'auraient plus seulement la force de regagner leur dernière *cache* où ils avaient déposé des provisions, ni surtout la force de fournir la marche de 1 700 kilomètres qui devait les ramener au campement du Mac Murdo Sound.

Ils durent se résoudre à revenir sur leurs pas. Ils hissèrent sur ce point le pavillon anglais, déposèrent au pied de la hampe une boîte cylindrique en métal, contenant un récit de leur exploration, avec des timbres-poste et des menues monnaies à l'effigie du roi Édouard VII, un appareil photographique contenant des *films* de vue prises en route et une longue-vue.

Devant eux, au delà des montagnes, le même plateau semblait s'étendre au loin, en s'inclinant vers le pôle, éloigné comme il a été dit de 180 kilomètres. Ils lui donnèrent le nom de plateau d'Édouard VII. C'était dur de renoncer à l'espoir d'atteindre le pôle même. Au moins l'avaient-ils approché plus près que tout autre mortel; ils avaient établi un nouveau *record*, battant celui de Scott, et poussé de 1 100 kilomètres plus loin l'exploration du continent.

Le retour des trois hommes au campement d'hiver fut une lutte suprême où la force d'âme seule parvint à vaincre les défaillances physiques, défaillances que la dyssenterie, survenue en route, venait encore aggraver.

*
* *

Des renseignements fournis par ces explorations récentes, ajoutés aux découvertes faites précédemment par les Ross, les Weddell, les Dumont d'Urville, les Wilkes, les Enderby, les Briscoe, les Bellingnansen, se dégagent peu à peu les contours d'un vaste continent, l'*Antarctic*, dont avaient rêvé les géographes de tous les temps. Ces nouvelles terres, portant des noms de souverains, de chefs d'États de l'Europe et d'explorateurs célèbres, semblent nous indiquer le pourtour d'un continent immense, grand comme une fois et demie notre Europe, plus grand que les cinq autres parties du monde, sauf peut-être l'Asie, ayant, d'une extrémité à l'autre, à travers le pôle — par exemple de l'île de Joinville au cap Adare, ou de la Terre Coats à celle d'Édouard VII — un diamètre de près de 5 000 kilomètres, occupant tout le cercle polaire, jusqu'à 23° de latitude autour du pôle et au delà.

Sur ce continent d'une superficie de 14 millions de kilomètre carrés, s'élèvent des chaînes de montagnes hautes comme les Andes et les Himalayas, coulent des glaciers qui la couvrent en grande partie d'une calotte uniforme de glace. Deux immenses bras de mer, la mer Ross dans un hémisphère, la mer Weddell dans l'autre, s'enfoncent dans les terres, se rejoignent peut-être dans l'intérieur et divisent ce continent en deux moitiés inégales, que le Dr Nordenskiöld a déjà appelées

— et ce nom leur restera sans doute — l'Antarctic Occidental et l'Antarctic Oriental. Puis, dans la région du méridien, entre les terres Victoria et Édouard VII, une immense agglomération de glaces forme le haut plateau qui vient aboutir sur la mer Ross par l'imposant rempart de glace qu'est la Grande Barrière. Terres et plateau se confondent en une seule masse, sous cette uniforme calotte de glace d'où émergent seuls les pics neigeux des montagnes : image gigantesque de ce que fut en partie notre continent à l'époque glaciaire ou pléistocène.

Les côtes de ce continent avaient été explorées sur les points où il était possible de les approcher. Nordenskiöld avait parcouru 650 kilomètres à l'intérieur du continent; Scott et Shackelton en avaient, à eux deux, exploré 4 000 kilomètres. Le grand plateau a été traversé; les montagnes qui le bornent au sud pénétrées jusqu'aux environs du pôle. Restait cependant à reconnaître la région au delà de ces montagnes, à atteindre le pôle lui-même.

Voilà ce que se proposait d'accomplir le capitaine Scott, dans sa seconde expédition, sur la *Terra Nova*, lorsqu'il quittait l'Angleterre à l'automne de 1910. — Il s'y était préparé avec soin, emportant des traîneaux à moteur pour ses transports, en même temps que des chevaux mandchouriens et des chiens esquimaux comme attelage, au cas où les moteurs feraient défaut. Sir Clements Markham, le Président de la Société géographique d'Angleterre, a dit de Scott que le trait distinctif de son caractère c'est le *thoroughness*, mot intraduisible qui veut dire qu'il fait à fond les choses, méprise l'à peu près, et veut pousser à bout ce qu'il entreprend. C'est le type du marin anglais, un émule des Cook et des Ross; réfléchi en même temps que hardi, pondéré autant qu'audacieux, laissant aussi peu que possible à la chance et au hasard. Scott était décidé à conquérir le pôle coûte que coûte, à compléter l'exploration des terres et des montagnes qui naguère avaient arrêté sa marche.

Comme dans sa précédente expédition il se rendit au détroit de Mac Murdo, établit son quartier général à *Hut Point*, à l'endroit même d'où précédemment il avait pu gagner le haut

plateau. Puis il établit sur ce plateau, à quelques centaines de kilomètres plus au sud, un grand dépôt de nourriture et d'ustensiles qu'il relia à son quartier général, au camp choisi pour l'hivernage, par un fil téléphonique. Plus loin encore, de distance en distance il plaça d'autres dépôts pour être utilisés en cours de route. La dernière de ces *caches* fut établie le 16 février 1911 au 79° 30′ de latitude. De là il revint à son quartier d'hiver à Mac Murdo, qu'il atteignit le 2 mars. La saison lumineuse tirait à sa fin. La température était déjà tombée à 40° sous zéro. Au mois de mai elle atteignit 55° et la longue nuit d'hiver commença.

Peu après Scott, une autre expédition polaire était partie de Norvège. Le capitaine Amundsen, rentré depuis peu de son exploration de trois ans dans la mer arctique, avait obtenu du gouvernement norvégien la disposition du *Fram*, l'ancien navire de Nansen, pour entreprendre une nouvelle campagne vers le nord. Il se proposait d'entrer dans le bassin arctique, cette fois par le détroit de Bering, et de se laisser prendre dans les glaces et charrier par la banquise, à l'exemple de Nansen, à travers la mer polaire, mais en ayant soin de n'entrer dans la dérive qu'à un point qui le mènerait plus sûrement sur le pôle.

Tel était au moins le projet annoncé par lui lorsqu'il quittait Christiansand, le 9 août 1910. Mais arrivé au milieu de l'Atlantique il vira soudain de bord, mit le cap sur le sud, toucha à Madère, d'où il écrivit à ses amis en Norvège qu'il allait *d'abord* au pôle sud. « La nouvelle que Peary et Cook ont déjà atteint le pôle nord, disait-il, me prouve qu'il ne reste plus qu'un problème à résoudre, qui puisse avec certitude me gagner l'intérêt du public : celui du pôle sud. De Madère le *Fram* se dirigera donc au sud. Où il abordera précisément, il m'est impossible de le dire; cela dépendra... C'est moi seul qui ai pris cette décision; je n'ai consulté personne. J'en porte seul toute la responsabilité. »

La surprise fut grande, les opinions très partagées au reçu de cette nouvelle, en Norvège. Ainsi que l'écrivit plus tard Nansen, qui prit la défense d'Amundsen, on ne savait qu'en penser. Aller à la conquête du pôle nord en passant par le pôle sud, c'était fantastique. Modifier ainsi son plan sans

prendre l'avis de qui de droit, c'était inouï. Les uns trouvaient la conception grandiose par sa hardiesse et son imprévu. Les autres estimaient qu'elle était contraire à tous les usages, qu'elle manquait de loyauté vis-à-vis de Scott, qu'elle n'était pas digne de la haute réputation d'explorateur sérieux que s'était acquise Amundsen par ses travaux antérieurs. Il y en avait qui voulaient qu'on arrêtât Amundsen dans la poursuite d'une si folle entreprise. « Mais, concluait Nansen, Amundsen est hors de portée ; il a viré de bord, sans demander l'avis de personne, et il va droit devant lui, comme en tout ce qu'il fait, sans regarder en arrière... C'est qu'il y a là un homme! Et il va faire œuvre d'homme. »

Et la grandeur de cette œuvre, selon Nansen, suffisait pour tout justifier. Si Amundsen réussissait à résoudre ce grand problème géographique : explorer le pôle et ses entours, sa gloire serait incontestable et toute autre considération paraîtrait mesquine à côté. Car la soudaine décision d'Amundsen péchait à certains égards contre le *fair play* en matière de sport, contre les usages reçus en matière d'explorations scientifiques. Il se proposait, par un raid rapide au pôle, d'arracher la victoire à Scott. Sans même l'avertir, il entrait en lice avec lui sur le terrain même que Scott et Shackelton avaient préparé par leurs travaux antérieurs. La victoire serait toujours à celui qui arriverait le premier, qui le premier planterait son drapeau sur le pôle. Les difficultés et les dangers n'étaient-ils pas les mêmes pour tous?

Il ne se faisait aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise, mais il croyait en la supériorité de ses moyens, en sa connaissance des régions polaires.

Amundsen est un vrai type du nord, doué de l'esprit aventureux des anciens Vikings, qui se double en lui de la précision scientifique de l'esprit moderne. Il se trouvait à la tête d'une expédition spécialement préparée pour une longue campagne dans les mers polaires ; son navire, le *Fram*, avait fait ses preuves dans la fameuse traversée des glaces de la mer arctique par Nansen ; il avait un approvisionnement complet pour trois ans, une maison démontable en bois, spécialement aménagée pour l'hivernage sur les glaces, pas moins de 96 chiens esquimaux pour l'attelage des traîneaux dans les expéditions

sur la banquise. Ses hommes étaient tous entraînés aux courses en *ski*, habitués à franchir rapidement de grandes distances sur les neiges, à conduire les chiens esquimaux, ces bêtes infatigables et pleines d'entrain si l'on sait les mener, mais têtues et hargneuses si elles sont maltraitées ou négligées. Avec eux Amundsen sentait que ses mouvements seraient aussi rapides que sûrs. Le tout était de les maintenir en bonne condition, de leur ménager partout une ample nourriture.

Suivant les indications fournies par Borchgrevink dans son hivernage de 1899-1900, Amundsen se rendit avec le *Fram* tout droit à la baie des Baleines où Borchgrevink avait alors trouvé un accès relativement facile sur le haut plateau. Il y arriva le 12 janvier 1911. La baie était entièrement prise par la glace; l'entrée en était impossible. Le *Fram* se posta sous la Grande Barrière de Ross, et attendit. Quelques jours après les glaces de l'intérieur de la baie se fendirent avec des craquements formidables et commencèrent à s'agiter, à s'entre-choquer. Bientôt l'entrée n'était plus qu'une masse de blocs immenses se heurtant et se repoussant. Le *Fram*, spécialement construit pour subir les heurts et la pression de ces blocs sur ses flancs, affronta le passage et entra dans la baie. Là, sur la banquise, au pied de la Grande Barrière, Amundsen débarqua tout son chargement : provisions et instruments, maison démontée et tentes pour abriter les chiens, chiens esquimaux et traîneaux légers, pétrole pour l'éclairage et le chauffage, tout son assortiment enfin d'explorateur polaire, dont le détail avait été si soigneusement étudié. Exprès, il en avait écarté tous les moyens perfectionnés qu'avait adoptés son concurrent : traîneaux automobiles, téléphones et ballons, chevaux de Mandchourie. Il n'avait confiance que dans le *ski* norvégien, le chien esquimau et le système des *caches* ou dépôts de provisions échelonnés, à distances convenables, tout le long de la route à parcourir, pour éviter les trop lourds transports durant la marche même.

Il trouva dans la baie un endroit donnant accès sur le plateau. La muraille de glace s'abaissait là à moins de 7 mètres de hauteur, se terminant par une pente rapide sur la banquise. Amundsen et ses hommes sur leurs *ski* la gravirent facilement. Sur le haut plateau ils choisirent le lieu d'hivernage, et

mirent trois semaines à y transporter, par un système de halage improvisé, tout l'attirail du *Fram*. Le *Fram* devait partir pour aller hiverner dans des régions tempérées et revenir chercher l'expédition au retour de l'été. Amundsen installa là-haut son campement d'hiver; la maison en bois fut dressée et solidement calée contre les ouragans, ses fondations étant creusées à 2 mètres de profondeur dans la glace. Elle avait 8 mètres de long sur 6 de large et 3 de haut; elle était divisée en deux pièces, une grande chambre commune pour les membres de l'expédition qui devaient hiverner, au nombre de huit, et une plus petite servant de cuisine, de salle à manger et d'atelier de travail. Huit tentes étaient dressées à côté, destinées à abriter les chiens. Entre elles et la maison étaient creusées des tranchées dans la glace pour servir de voie de communication. Recouvertes de peaux de phoques, elles devinrent, lorsque le camp tout entier fut enseveli dans la neige, des espèces de tunnels aux murs de glace, qui permettaient de se rendre de la maison auprès des chiens pour les nourrir et les soigner, sans s'exposer aux intempéries.

Pendant que de la banquise au plateau s'opérait ce travail de transport et que le *Fram* déchargé s'apprêtait à reprendre le large, parut dans la mer Ross un autre bateau à vapeur. C'était la *Terra Nova* de l'expédition Scott, qui faisait route pour la Terre Édouard VII, où quelques membres de cette expédition allaient compléter leurs travaux d'exploration.

Ils furent grandement étonnés de trouver là une expédition rivale, déjà campée sur le haut plateau et se préparant à aller à la découverte du pôle.

Scott qui était resté à Mac Murdo Sound tout à la préparation justement de la même entreprise, apprit ainsi, pour la première fois, qu'il avait un concurrent sur le terrain, et qui s'apprêtait à lui disputer la victoire. En renvoyant plus tard son navire en Australie pour hiverner, Scott écrivait à sa femme : « L'on comprendra toute la complication dans notre situation qui résulte de l'arrivée d'Amundsen dans l'Antarctique. Mais, comme une course entre nous au pôle, dans un raid rapide, pourrait avoir pour résultat que nous n'y arrivions ni l'un ni l'autre, je suis décidé à suivre exactement le plan que je m'étais tracé avant son arrivée. S'il atteint le pôle,

il devra le faire très rapidement avec des chiens, et, dans ce cas, le succès justifiera son procédé. Mais il court un grand risque et s'il réussit c'est qu'il l'aura bien mérité par la hardiesse de son entreprise. Cependant l'on peut être sûr d'une chose, c'est que de notre côté nous allons faire tout ce qui est humainement possible pour réaliser notre projet tel qu'il a été conçu. »

De son côté Amundsen assurait qu'il n'allait suivre aucun des chemins tracés par Scott et Shackelton dans leurs précédentes expéditions vers le pôle, ni chercher à pénétrer les montagnes par la passe Beardmore, déjà découverte par Shackelton. Cette passe, disait Amundsen, est aux Anglais; ils l'ont trouvée, elle leur appartient; ils n'ont qu'à s'en servir. Moi, je veux me frayer un chemin indépendant; je chercherai une passe à moi.

Ainsi, à 800 kilomètres de distance l'un de l'autre, les deux antagonistes allaient se lancer à travers 2 000 kilomètres de déserts glacés pour converger vers le pôle et s'en disputer la conquête.

***

Suivons d'abord Amundsen.

Dès qu'il eut établi son campement d'hiver et tout préparé pour cet emprisonnement forcé de quatre mois dans les ténèbres, il profita des derniers jours de lumière pour accomplir l'important travail préliminaire d'établir des dépôts de provisions le long de la route qu'il allait suivre. Entre le 10 février et le 11 avril 1911, il parvint à mettre 3 000 kilos de nourriture en dépôt. Les phoques et les pingouins abondaient autour de son camp; il n'avait qu'à les abattre et à emmagasiner leurs chairs dans des trous creusés dans les glaces. Il emmagasina ainsi 60 000 kilos de viande de phoque avant l'hiver. Les chiens en raffolaient et les hommes, à la rigueur, pouvaient s'en contenter.

En établissant au loin ces caches, ils avaient trouvé le chemin très facile; la surface unie du plateau ne présentait guère de difficultés. Les chiens s'y lançaient gaiement, les traîneaux glissaient avec rapidité. Ainsi, le 15 février, ils avaient pu faire une étape de 100 kilomètres. Chaque traîneau était attelé

de six chiens et portait une charge de 300 kilos. Les chiens étaient en parfait état. Ils étaient maintenant au nombre de cent dix, quatorze étant nés depuis le départ de Norvège.

Les dépôts de nourriture étaient échelonnés le long de la route, à environ 100 kilomètres de distance l'un de l'autre. Les derniers avaient été établis aux 81e et 82e degrés de latitude, c'est-à-dire à 500 et 600 kilomètres à peu près du camp d'hivernage.

Mais comment reconnaître facilement les caches dans la marche au pôle? La plaine immense n'offrait aucun point de repère. Sur la glace couverte de neige, où rien ne marque hormis des ondulations et des crevasses, rien n'arrêtait le regard, rien ne permettait de s'orienter. Pour être sûr de retrouver ces dépôts il fallait les signaler de façon à les apercevoir de très loin. Amundsen s'était à cet effet muni d'un grand nombre de drapeaux dont les hampes, hautes de trois mètres, étaient soigneusement numérotées. De chaque côté de ses caches, à l'est et à l'ouest, il plantait, solidement fichés dans la glace, sept de ces drapeaux, à un kilomètre de distance l'un de l'autre. Ils couvraient ainsi 14 kilomètres en ligne droite coupant perpendiculairement le chemin qu'il allait parcourir de son camp au pôle. Il n'était guère possible de les passer, sans apercevoir l'un ou l'autre de ces drapeaux; et le drapeau retrouvé indiquait, par son numéro, la direction et la distance où se trouvait le dépôt.

Après avoir ainsi tout préparé pour la marche prochaine, ils revinrent à leur camp d'hiver sur la Grande Barrière. C'était le 4 mars. La température était déjà tombée à 45° au-dessous de zéro. L'hiver dura cinq mois, avec des températures entre 50° et 60° sous zéro. Dans leur maison, grâce aux poëles à pétrole et aux lampes qui brûlaient constamment, ils purent maintenir la température à 18° au-dessus. Ils ne sortaient que pour aller par les tranchées nourrir les chiens ou leur faire faire, au dehors, une course rapide. L'obscurité et le froid rendaient la circulation peu attrayante, sinon impossible. Les phoques et les pingouins qui avaient peuplé et égayé leur solitude, avaient émigré vers des régions plus clémentes; la solitude était maintenant absolue.

Le 24 août le soleil reparut. Son apparition sur l'horizon

fut saluée avec joie quoique ce ne fût tout d'abord que pour une très courte journée d'à peine une heure. Amundsen nous le conte dans un élan presque lyrique, mais c'est pour ajouter que le soleil reparu trouvait son petit monde, hommes et chiens, en parfait état de santé et impatient de commencer la grande marche vers le pôle.

Si impatients même, qu'ils la commencèrent trop tôt. Partis les premiers jours de septembre, ils s'aperçurent que la température était encore trop sévère pour qu'ils pussent résister aux froids, aux vents qui les assaillaient. Les chiens esquimaux eux-mêmes les trouvèrent intolérables. Il fallut revenir au quartier d'hiver. Ce ne fut que le 20 octobre qu'ils purent se mettre définitivement en route.

Les huit membres de l'expédition se divisèrent en deux escouades : l'une sous Amundsen partit pour le pôle; l'autre sous le lieutenant Prestrud alla à l'est explorer les parties inconnues de la Terre Édouard VII, que l'expédition Scott n'avait pas pu atteindre, l'été précédent, à cause des glaces.

Amundsen prenait avec lui quatre membres de son expédition et quatre traîneaux attelés de six chiens chacun, chargés de trois mois de vivres. Trente chiens de renfort et de rechange suivaient en liberté.

La marche fut rapide. Dès le troisième jour, le 23 octobre, ils atteignaient leur premier dépôt près du 80e degré de latitude, malgré qu'ils eussent, dans un brouillard épais, ce troisième jour, dévié de la ligne droite de près de 3 kilomètres. La rencontre d'un des drapeaux alignés près de leur dépôt les avait remis dans le droit chemin. Encore une preuve de l'utilité de cette précaution.

Ils firent en moyenne 30 kilomètres par jour jusqu'au 31 octobre où ils atteignirent leur dépôt du 81e degré de latitude. Le dépôt du 82e degré fut atteint le 5 novembre. Là ils se donnèrent deux jours de repos, pour laisser les chiens se repaître des viandes abondantes qu'il contenait. Aussi la course, les jours suivants, entre le 82° et le 83°, fut-elle, nous dit Amundsen, une vraie partie de plaisir. Le terrain était excellent, la neige dure et unie, les chiens pleins d'entrain. La température était à 20 degrés sous zéro et les vents étaient tombés.

Le 9 novembre, ils étaient en vue d'une chaîne de montagnes. Le plateau qu'ils suivaient depuis la Grande Barrière semblait se perdre dans ces montagnes, qui s'étendaient à l'ouest et à l'est et se rejoignaient au midi. C'était, d'après l'estimation d'Amundsen, un prolongement de la Terre Victoria à l'ouest et un autre prolongement de la Terre Édouard VII à l'est, qui se rencontraient dans les environs du pôle. Le 17 novembre ils atteignirent le 85° degré et là une chaîne de montagnes leur barra le chemin. Le plateau se terminait par un glacier qui s'élevait à 300 m. contre le flanc de ces montagnes.

Au pied de ce glacier, ils placèrent leur dernier dépôt, pour alléger les traîneaux avant de tenter l'ascension, ne prenant plus avec eux que la nourriture de dix jours. Les pics des montagnes autour d'eux s'élevaient à deux et trois mille mètres; entre ces pics descendaient partout des glaciers formidables. Le lendemain, 18 novembre, commença l'ascension du glacier qu'ils avaient choisi pour pénétrer la chaîne de montagnes et chercher à se frayer un chemin au travers.

L'ascension fut rude. Il fallut atteler vingt-six chiens à chacun des traîneaux, de sorte que les quatre traîneaux durent être montés en deux reprises, deux à la fois, les hommes qui les conduisaient et les soutenaient par derrière étant obligés de faire par deux fois l'ascension. Les glissades et les chutes furent nombreuses. Les crevasses et les précipices forçaient à tout moment à de grands détours sur les flancs de la montagne.

Ils montèrent ainsi le premier jour à 700 mètres; le second à 1 500 mètres. Encore un jour de pénible ascension et leur gîte se trouva le soir à 2 000 mètres. C'était le sommet du glacier, auquel Amundsen donna le nom de glacier Axel Hedberg. Il était serré entre deux pics grandioses qui s'élevaient à près de 5 000 mètres de hauteur : Amundsen les appela Monts Nansen et Christophersen. Ils appartenaient sans doute à la même chaîne qu'avaient rencontrée Scott et Shackelton. Observation prise, Amundsen calcula qu'il se trouvait à peu près à la même latitude que la passe Beardmore dans laquelle s'était engagé Shackelton, mais considérablement plus à l'est.

Cependant ils montaient toujours. Leur hypsomètre indiqua qu'ils étaient à 7 400 pieds (2 370 mètres). Mais après celà ils sentirent qu'ils descendaient. Au milieu d'une tourmente de

neige qui les empêchait de voir à plus de quelques pas devant eux, ils poursuivirent leur marche avec grande difficulté. Dès qu'ils purent prendre une observation et consulter leurs instruments, ils trouvèrent qu'ils avaient passé le 86e degré et qu'ils s'étaient abaissés de 350 mètres. Le jour suivant, il descendirent encore. Vers midi la tourmente cessa; le ciel s'éclaircit. Ils purent voir que le glacier descendait rapidement, qu'il aboutissait à une plaine, au delà de laquelle, vers l'est, pointaient encore de hautes montagnes, des pics neigeux qui s'étendaient au loin vers le sud-est. A l'ouest, tout était encore plongé dans le brouillard.

La descente sur ce glacier fut excessivement pénible. Les chiens glissaient, les traîneaux dérapaient, les crevasses, couvertes de neige, dressaient des pièges sous leurs pas; la surface cédait dès qu'un traîneau s'engageait dessus. C'était des chutes perpétuelles, des efforts inouïs pour retirer les chiens effondrés. En un mot c'était un enfer! et Amundsen appela cette passe la *Salle de Danse du Diable*.

Cependant, le soir du 8 décembre, ils se trouvèrent au 88° 25′ de latitude. Le record de Shackelton (88° 23′) était battu. Ils avaient atteint, au sommet de la passe, une hauteur de 10 750 pieds; sur ce point le record de Shackelton avait été supérieur. La passe Beardmore était de quelque 700 pieds plus haute que celle de la Danse du Diable.

La descente, de la passe dans la plaine, fut rapide. Le 9 décembre, ils étaient à 88° 39′; le 10, à 88° 56′; le 11, à 89° 151′; le 13 enfin, à 89° 45′. Ils se trouvaient dans la plaine. Le thermomètre marquait 23° sous zéro, le soleil brillait, la marche devenait facile.

Ils firent halte le 14 et passèrent la journée à prendre des observations. De 6 heures du matin à 7 heures du soir, les cinq hommes, chacun de son côté, prirent simultanément des observations d'heure en heure et en notèrent soigneusement les résultats. Ces données, qui se trouvèrent à la fin de la journée concorder entre elles, établirent qu'ils étaient à 89° 55′, c'est-à-dire à 9 kilomètres du pôle. Le lendemain, ils franchirent ces 9 kilomètres. Le 16, ils étaient campés sur le point géographique du pôle.

Ils plantèrent sur ce point le drapeau norvégien, que les

cinq hommes en ligne saluèrent militairement, puis ils lancèrent de toute la force de leurs poumons un triple « Hourrah » scandinave. Leur but était atteint.

Ils étaient les premiers à fouler ce point situé au sommet de l'axe de la terre, à contempler le plateau qui s'étend autour du pôle. Ils appelèrent le camp qu'ils y avaient établi *Polheim* et donnèrent au plateau le nom du Roi de Norvège, le plaçant sur leur carte comme Plateau Haakon VII. La chaîne de montagnes qui le borne à l'est reçut le nom de *Chaîne de la Reine Maud.*

Ils passèrent à cet endroit vingt-quatre heures, du 16 au 17 décembre, durant lesquelles ils renouvelèrent leurs observations pour bien établir l'exactitude de leur situation. Nous pouvons ajouter que les données ainsi enregistrées furent, au retour de l'expédition en Norvège, mathématiquement contrôlées par des experts, et qu'elles établissent parfaitement que nos explorateurs étaient au pôle même.

La distance parcourue de leur campement de *Framheim*, sur la Grande Barrière, à celui de *Polheim* au pôle était exactement de 1400 kilomètres. Ils étaient venus presque en ligne directe. Ils avaient mis 56 jours à franchir cette distance, — non compris les 3 jours de repos en route — ayant ainsi fait en moyenne 25 kilomètres par jour.

Le retour se fit encore plus vite. Partis du pôle le 17 décembre, ils étaient de retour au camp de *Framheim* le 29 janvier 1912. Ils ramenaient onze chiens des cinquante-quatre qu'ils avaient en partant et deux des traîneaux portant leurs instruments.

De son côté le lieutenant Prestrud était aussi rentré au camp de Framheim après avoir accompli avec son escouade une intéressante exploration au sud de la terre Édouard VII.

Le *Fram* était également revenu et les attendait à la Grande Barrière.

Le 30 janvier, toute l'expédition s'embarquait et le 8 mars, Amundsen télégraphiait de Hobart Town en Tasmanie les résultats de son exploit : Il avait atteint le pôle sud, défini l'extension du plateau de glace à partir de la Grande Barrière, établi la connection entre les terres Victoria et Édouard VII, leur continuation par une puissante chaîne de montagnes qui

s'étend jusqu'au 88° 8′ de latitude et très probablement traverse tout le continent antarctique; il avait en tout relevé 750 kilomètres de montagnes inconnues sur ce continent dont la géographie devenait ainsi plus claire et plus définie.

*
* *

Que faisait pendant ce temps le capitaine Scott?

Après l'hivernage à Mac Murdo Sound, son expédition se partagea en trois sections pour mieux étendre le champ de ses explorations.

Le 25 octobre, le Dr Day, le sergent Evans et deux hommes partaient pour le haut plateau avec les traîneaux à moteur chargés de provisions. Le 2 novembre, le capitaine Scott avec le Dr Wilson et neuf hommes se mettaient en marche à leur tour avec dix traîneaux attelés de chevaux de Mandchourie. Ils étaient suivis, à deux jours de distance, par la troisième section de cinq hommes avec les traîneaux attelés de chiens esquimaux. Les trois sections devaient se suivre de près, pour se prêter assistance mutuelle, et établir après le 80e degré de distance en distance des dépôts de provisions pour le retour.

Au 81°15′, la première escouade dut être mise hors de service. Les traîneaux automobiles étaient en panne. Le système de refroidissement de l'air avait fait défaut et les moteurs surchauffés avaient cessé de fonctionner. Rien ne put les remettre en état. La charge de ces traîneaux fut transférée aux autres et les hommes de cette escouade retournèrent au camp remorquant les traîneaux avariés. Les moteurs furent réparés, mais trop tard pour qu'ils pussent rejoindre l'expédition sur le haut plateau. Celle-ci continua avec les attelages de chevaux mandchouriens et de chiens esquimaux.

Ils firent, durant quelques jours, environ 15 milles anglais par jour, jusqu'au 83° 24′ de latitude, qu'ils atteignirent le 4 décembre. Les poneys mandchouriens donnaient déjà des signes de détresse; perclus de froid, ils glissaient et s'abattaient constamment. Scott dut se décider à voyager de nuit pour les laisser reposer pendant les heures plus chaudes de la journée. La lumière était égale de jour et de nuit, mais l'inaction à l'étape

dans les heures de nuit, où la température était la plus basse, engourdissait à tel point les pauvres bêtes qu'elles avaient les plus grandes difficultés à se remettre en marche le matin.

A partir du 4 décembre il y eut une abondante chute de neige qui dura plusieurs jours. Puis, soudain, la température s'éleva au-dessus de zéro : 1°,6′ centigrade. C'était peut-être pire que le grand froid. La neige fondait à la surface et devenait plus glissante. Les chevaux s'y enfonçaient, s'abattaient. Plusieurs s'estropièrent. Il fallut les tuer, et abandonner les traîneaux qu'ils tiraient.

Scott et ses compagnons se trouvèrent bientôt n'avoir plus que les attelages de chiens, avec lesquels ils poussaient énergiquement en avant. Ils gagnèrent ainsi les montagnes qui bordent le plateau, la fameuse passe Beardmore découverte par Shackelton, devant laquelle ils arrivèrent le 10 décembre. Ici la terrible escalade du glacier allait commencer. Une question se posa. Les chiens pourraient-ils jamais faire monter les traîneaux sur cette formidable pente glissante, éviter ces crevasses et ces fondrières? Les hommes jugèrent plus prudent de s'en charger eux-mêmes. En renvoyant les chiens ils pouvaient alléger les traîneaux de toute la charge de la nourriture transportée pour eux. Deux hommes furent renvoyés au grand dépôt avec les chiens pour chercher de nouvelles provisions et venir à la rencontre des explorateurs sur la route au retour.

Avec les traîneaux, ainsi réduits, à la remorque, Scott et ses compagnons commencèrent bravement l'ascension. Le 21 décembre, ils étaient au milieu de la passe, sous le Mont Darwin, au 85° 6′ de latitude sud, 163° 4′ de longitude est de Greenwich. Leur hypsomètre marquait 8 600 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le 31 décembre, ils atteignaient le sommet, au 86° 56′, à une hauteur de 9 800 pieds. Le 4 janvier 1912, ils étaient au 87° 36′ et allaient commencer la descente. Ils plantèrent là un important dépôt allégeant encore leurs charges. Scott s'était décidé à renvoyer encore une partie de son escorte. Il allait faire une rapide descente dans la plaine et atteindre le pôle qui se trouvait à 150 milles (240 km.) devant lui. Pour cette marche rapide, cette reconnaissance du pôle et de ses entours, il ne conserverait auprès de lui que le Dr Wilson, le capitaine Oates, le lieutenant

Bowers et le sergent Evans. Ils emporteraient avec eux des provisions suffisantes pour soixante jours. Les autres devaient s'en retourner au camp, préparer un nouveau convoi de provisions qui viendrait au-devant d'eux au retour. Il importait aussi d'avertir ceux restés au camp de l'importante décision qu'il venait de prendre. Scott jugea qu'il ne lui serait plus possible, s'il devait gagner le pôle, d'explorer la plaine qui l'entoure, et de revenir à temps pour être rentré au camp de Mac Murdo Sound avant que son navire le *Terra Nova* pût prendre le large pour échapper à la prise des glaces ; il résolut de prolonger d'une année son expédition polaire et de faire un second hivernage. Il envoya ordre au *Terra Nova* de partir sans l'attendre et de revenir le chercher en 1913.

C'est la dernière communication reçue de lui ; elle a été apportée par le *Terra Nova* qui au mois d'avril dernier est arrivée en Australie. Nous demeurons dans l'ignorance de ce que Scott a fait depuis le moment où il a renvoyé ses hommes de la passe au 87° 36′ de latitude et à 240 kilomètres du pôle, mais il est plus que probable qu'il y est parvenu à son tour.

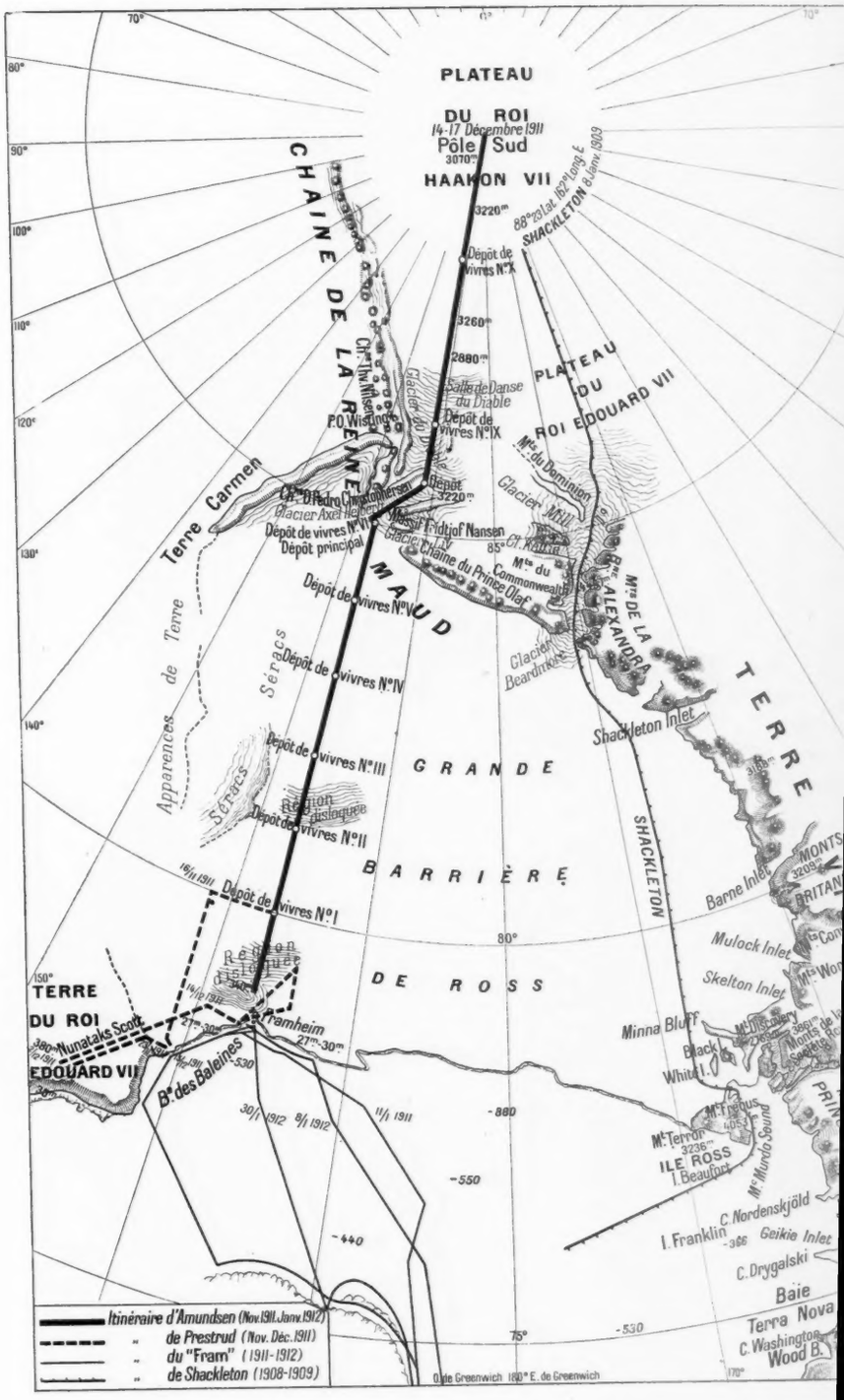
Amundsen l'avait gagné de vitesse et y était arrivé presque un mois avant lui. Au moment où il y hissait son drapeau norvégien, le 16 décembre 1911, Scott se trouvait encore dans la passe Beardmore à 240 kilomètres de là. Il s'était mis en marche dix jours plus tard qu'Amundsen, son point de départ était de 400 kilomètres plus éloigné du pôle et les difficultés, les mécomptes qu'il avait eus avec ses automobiles et ses chevaux mandchouriens avaient retardé sa marche. Il n'a pu être au pôle que le 14 janvier 1912. Grâce à la supériorité de ses attelages, à sa marche rapide et en ligne directe, Amundsen y était déjà le 16-17 décembre 1911.

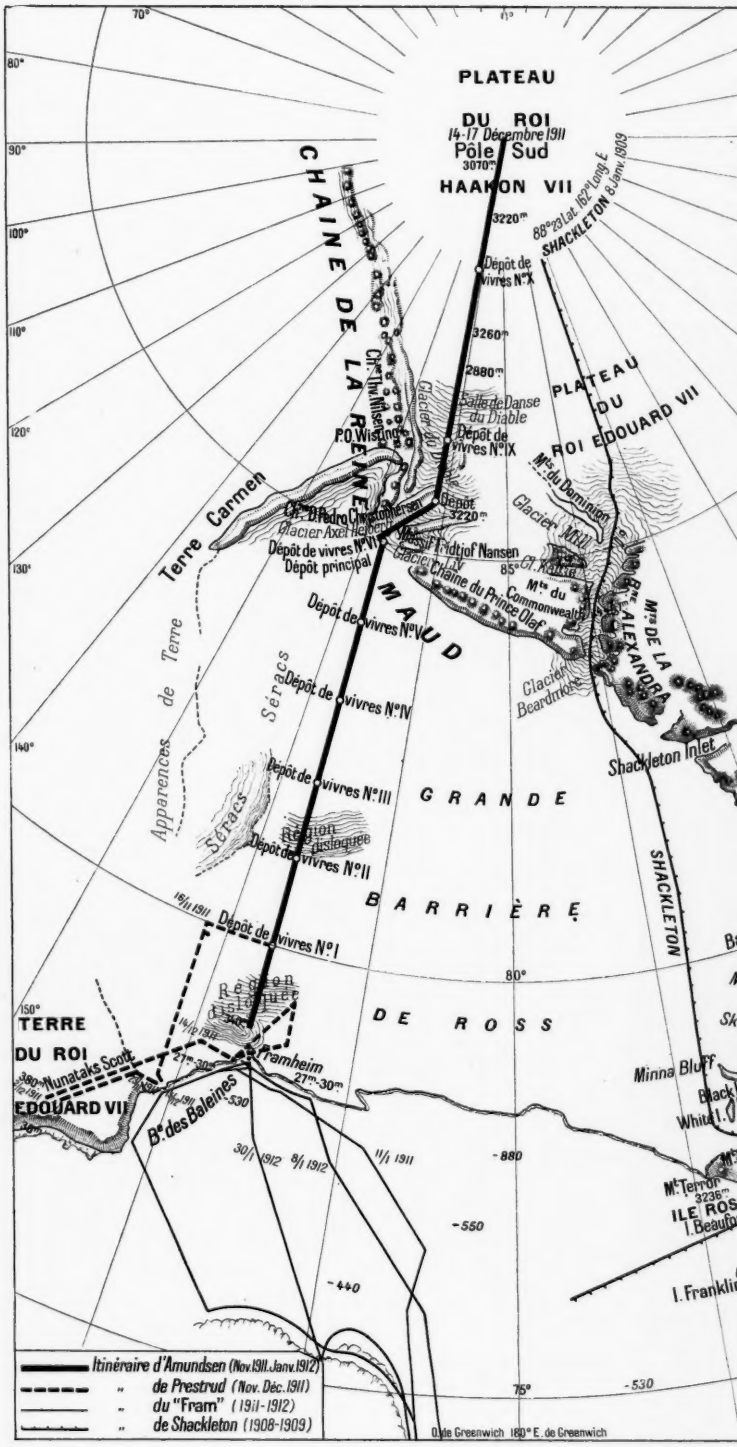
Amundsen nous a déjà rapporté des renseignements précieux. Scott, en prolongeant d'une année son séjour dans la région, nous en rapportera, sans doute, d'autres encore plus précieux, qui serviront à compléter nos connaissances de l'Antarctique.

Ce mystérieux continent va donc perdre son mystère. Le pôle sud aura été doublement conquis.

O.-G. DE HEIDENSTAM

Carte dressée d'après l'ouvrage de Roald Amundsen
Au Pôle Sud (Hachette et Cie)




PLATEAU
DU ROI
14-17 Décembre 1911
Pôle Sud
3070m
HAAKON VII
3220m
88°23 Lat. 162° Long. E
SHACKLETON 8 Janv. 1909
Dépôt de vivres N°X
3260m
2880m
Salle de Danse du Diable
Dépôt de vivres N°IX
PLATEAU
DU
ROI EDOUARD VII
CHAINE DE LA REINE MAUD
Ch.ne Thv. Nilsen
P.O. Wisting
Glacier du Diable
Mts du Dominion
Glacier Mill
Terre Carmen
Ch.ne D. Pedro Christophersen
Glacier Axel Heiberg
Dépôt de vivres N°VI
Dépôt principal
Dépôt
3220m
Massif Fridtjof Nansen
Glacier Liv
Chaîne du Prince Olaf
Mts du Commonwealth
Mts DE LA Bne ALEXANDRA
Glacier Beardmore
Dépôt de vivres N°V
Dépôt de vivres N°IV
Apparences de Terre
Séracs
Dépôt de vivres N°III
Région disloquée
Dépôt de vivres N°II
GRANDE
BARRIÈRE
DE ROSS
Shackleton Inlet
SHACKLETON
16/11 1911
Dépôt de vivres N°I
Région disloquée
TERRE
DU ROI
EDOUARD VII
Nunataks Scott
Framheim
27m-30m
Bd des Baleines
30/1 1912
8/1 1912
11/1 1911
-880
-550
-440
-530
Minna Bluff
Mt Terror
3236m
ILE ROS
I. Beaufo
I. Franklin
Itinéraire d'Amundsen (Nov. 1911. Janv. 1912)
" de Prestrud (Nov. Déc. 1911)
" du "Fram" (1911-1912)
" de Shackleton (1908-1909)
O. de Greenwich 180° E. de Greenwich

70°
80°
90°
100°
110°
120°
130°
140°
AU
U
OUARD VII
Mts DE LA
ALEXANDRA
TERRE
VICTORIA
DU SUD
Shackleton Inlet
SHACKLETON
MONTS
BRITANNIA
Barne Inlet
Mts Conway
Mulock Inlet
Mts Worcester
Skelton Inlet
Minna Bluff
Mt Discovery
Black
White I.
Mt Frequs
Mt Terror
ILE ROSS
I. Beaufort
Mc Murdo Sound
MONTS DU
PRINCE ALBERT
C. Nordenskjöld
I. Franklin
Geikie Inlet
C. Drygalski
Baie
Terra Nova
C. Washington
Wood B.
Mt Melbourne
-530
170°

LES TABLETTES
D'ERINNA D'AGRIGENTE

PREMIER LIVRE

Moi, Erinna d'Agrigente, épouse d'Isée, je consacre ces tablettes et ce roseau taillé en calame aux dieux secourables qui protègent cette demeure. Je veux rapporter ici fidèlement les moindres actes de ma vie, afin que plus tard mes enfants trouvent dans ces feuillets épars un enseignement ou un souvenir. Voici que j'ai trente ans aujourd'hui : ce matin, en me regardant au miroir, j'ai été surprise de me trouver belle encore, presque autant que lorsque dans les rues d'Agrigente on se retournait sur moi, et que les jeunes gens, en se poussant l'épaule, murmuraient : « Voici la belle Erinna qui passe! » J'avais seize ans alors et je ne connaissais la vie qu'à travers les récits des Aèdes. Puis Isée est venu, il m'a aimée, et nos existences se sont confondues comme le vin et l'eau dans la coupe.

Certes, Junon le sait, je n'ai eu depuis lors d'autre souci que de rendre Isée heureux. Près de lui, les heures coulent si douces, si faciles! Je suis l'ombre de son corps, l'écho de sa voix, le prolongement de sa pensée; avant qu'il ait parlé, je devine ce qu'il va dire, et, quand il reste silencieux, je pourrais répondre à ses réflexions secrètes.

Je ne crois pas qu'il y ait dans toute la Sicile un ménage plus uni que le nôtre. Pourtant Isée est bien plus vieux que moi; quand il m'a épousée, il avait le double de mon âge, et dans sa grande barbe noire quelques fils blancs luisaient déjà. A cause de cela peut-être, je lui ai voué une tendresse plus vive; je me sens à la fois sa fille, son épouse et sa sœur. Dans ce grand domaine agricole où il m'a amenée le jour des noces et où j'ai mis mes deux enfants au monde, je suis devenue une autre Erinna, calme et soumise, sans impétueux désirs, et sans aucun de ces regrets que les femmes mêlent d'habitude aux guirlandes de fleurs et de feuillages qu'elles suspendent autour de l'autel du foyer.

*
* *

Ce matin, comme c'était la fête des Mânes, Isée m'a conduite plus tôt que de coutume dans le Jardin des Tombeaux. C'est un enclos situé au centre exact du domaine, et dans lequel reposent nos ancêtres grecs depuis quinze générations. Nous avons suivi la longue allée des platanes qui va de la maison à l'enclos. Il faisait doux, malgré l'hiver. Nous marchions côte à côte, et devant nous nos deux enfants, Rhodon et Rhodia, couraient comme de jeunes chevreaux. Rhodon est plus beau que sa sœur, mais tous deux se ressemblent et me ressemblent; ils ont le visage mince, les cheveux lourds et bouclés, et dans leurs larges yeux la couleur chatoyante des améthystes. En les voyant déjà si près de leur adolescence, je songeais que dans quelques années sans doute ils ne seraient plus là, gambadant devant nous dans le soleil matinal, — et je ne pus me retenir de pleurer. Alors Isée posa sur moi son regard pénétrant; et je compris que ma faiblesse lui semblait coupable. — Devant les Tombeaux, nous fîmes ensemble le sacrifice; je tenais la cupule où fumait l'encens, tandis que lui, de sa voix grave, récitait les invocations funèbres. Les morts sont devenus des dieux, les morts vivent d'une vie éternelle et invincible que nous continuons sur la terre; tel est l'enseignement qui nous a été transmis et auquel je n'ai jamais cessé de croire. Dès lors, pourquoi se troubler ou s'effrayer des événements humains?

Au retour, Isée, appuyé à mon épaule, a collé ses lèvres

contre ma joue. La chaleur de ce baiser m'a rendu la joie. Que puis-je souhaiter de plus que de cheminer sous les rameaux entrelacés des platanes, soutenue par l'amour de l'époux, tandis qu'un ciel pur s'étend au-dessus de nos têtes, et qu'au loin la mer retentissante fait trouver plus amène et plus douce la terre maternelle où s'abrite notre bonheur?

*
* *

Je suis allée à Agrigente avec ma fidèle servante Bitto. Nous avons pris le petit char, auquel on attelle les deux mules couleur de soufre; et Stéphane le jardinier conduisait, debout, les deux bêtes fringantes. De temps en temps il se retournait et jetait un regard sur Bitto, sa femme, dont il est follement épris. Et Bitto riait : « Il est jaloux! » assurait-elle. Bitto a trente ans comme moi, le teint sombre et les prunelles étincelantes; elle est née à Cirta de Numidie, mais elle a été élevée en Sicile. Je l'ai trouvée dans le domaine d'Isée, où, toute jeune, elle aidait aux travaux des champs; et, comme elle est intelligente et habile, je lui ai donné toute ma confiance.

C'est toujours avec une émotion, à la fois puérile et forte, que je revois ma ville natale. Chère Agrigente, où s'écoula mon heureuse enfance! La maison de mes parents se trouvait au delà de la Porte d'Or, dans le quartier le plus animé; des fenêtres de ma chambre, j'apercevais la cohue des gens qui remontaient du Môle et gagnaient la Grande Place; et, vers le soir, les femmes se mêlaient aux hommes, faisant retentir l'air léger de leurs rires et de leurs paroles bourdonnantes. J'ai mis pied à terre avec Bitto, dès que la Porte d'Or eut été franchie; nous avons laissé Stéphane à l'auberge, et nous nous sommes engagées dans une des ruelles étroites qui conduisent au centre de la vieille Acragas dorique. Hélas! de plus en plus son origine sacrée s'affaiblit et s'efface; de plus en plus Agrigente devient romaine; Rome lui a pris ses trésors, ses statues et même ses dieux; Rome la gouverne et l'oppresse, lui impose ses lois, sa langue, son rationalisme prudent et sa politique ambitieuse, Seul, le grand Empédocle, debout au sommet du rocher de Minerve, d'où il domine l'horizon,

semble conserver à la ville son âme originelle et ardente, son âme grecque éprise d'illusion, de mystère et de beauté. Et moi, humble femme d'Isée l'agriculteur, je la sens intacte dans mes veines, cette âme de l'antique Hellas qui constitue le fond précieux de ma vie; et je hais de toute la force de mes instincts cette Rome impie et sacrilège par qui les douces nymphes sicélides ont été violées.

Bitto partage mes sentiments. Elle aussi porte dans ses entrailles la haine de Rome. Sa contrée natale a subi, elle aussi, le joug du vainqueur, et, chemin faisant, elle me racontait la mort odieuse de Jugurtha, le dernier roi de Numidie, livré enchaîné à la vengeance de Sylla et de Marius. Ces faits sont anciens, mais ils sont rapportés par les mères aux petits enfants, et entretiennent dans l'esprit des peuples domptés un ferment terrible.

Avant de remonter dans le petit char, je suis allée saluer le sarcophage de Phèdre, que l'on conserve dans le temple de Junon Lacinienne. Jamais, quand je vais à Agrigente, je ne manque à ce pieux devoir. La malheureuse et ardente Phèdre ne repose pas entre ces pierres, mais l'artiste qui les a sculptées a su leur faire dire tout le drame aigu de sa vie. Il semble qu'on la voie, drapée dans ses voiles légers, trop lourds à ses brûlantes épaules, fuyant l'attrait d'Hippolyte et ne pouvant pas ne pas consentir à l'amour. Ah! combien elles sont à plaindre les épouses qu'une puissance presque fatale contraint à oublier leurs serments! Douloureuse, douloureuse Phèdre!... Avec quelle émotion mêlée de pitié je m'agenouille devant ton sarcophage vide, et je t'évoque, sœur lointaine et différente, et je répands mes larmes pures aux pieds de ton image, comme pour en ôter la fièvre qui, au delà du tombeau, te consume encore!...

*
* *

Les amandiers refleurissent, et la plaine ressuscite sous les rayons plus chauds du soleil. On va bientôt commencer les semailles, et tout le monde est joyeux. J'ai repris mes courses à travers le grand domaine. Il faut que je seconde Isée, pour qui la surveillance de tant de serviteurs est une charge bien

lourde. A peine levée et les offrandes quotidiennes portées aux dieux du foyer, je passe sur mon exomide un grand manteau à capuchon et je chausse par-dessus mes sandales d'épaisses calcées de cuir. — La rosée mouille les chemins; souvent une alouette s'envole d'un buisson et pique droit vers le ciel; l'odeur des plantes réveillées se fait plus sensible, à mesure que la terre s'échauffe, et parfois elle devient si forte que je sens un vertige m'envahir. Et je marche, je marche à travers les bruyères et les thyms, à travers les lentisques et les myrtes. Les animaux sont parqués à l'autre bout du domaine. Je m'y rends presque chaque jour; et le berger Cléophas, qui a soin des brebis et des agneaux nouveau-nés, m'accueille en m'offrant du lait dans une écuelle de terre brune. Cléophas a dix-huit ans; c'est un artiste à sa manière; il sait jouer de la flûte et modeler dans l'argile des coupes aux anses courbes, qu'il peint ensuite avec le suc des fleurs fraîchement coupées. J'aime à l'interroger sur ses occupations favorites; mais il me redoute et élude mes questions. Peut-être est-il jaloux de l'affection que je porte à Bitto, et de la confiance que je lui accorde. Un jour, je l'ai vu tirer la langue à la fille de Bitto, qui, pendue aux jupes de sa mère, la suit comme les brebis suivent Cléophas. Ces gens agrestes ont une finesse d'esprit surprenante; leur sensibilité, leur divination sont toujours un sujet d'étonnement pour moi. On dit que Cléophas est un peu magicien, et qu'il sait toutes sortes de secrets pour guérir les animaux et enchanter les humains. Il a les yeux pers, la bouche sinueuse et, sous sa nébride épaisse, sa poitrine blanche paraît aussi délicate que celle d'une jeune fille. J'ai défendu à Rhodon et à Rhodia d'aller trop souvent auprès de lui...

*
* *

Pour la Fête des Semailles les serviteurs du domaine ont revêtu des habits nouveaux; et, à l'instant où le soleil était au zénith, nous nous sommes rendus tous ensemble jusqu'à la grande haie de cyprès qui sépare notre bien de celui du voisin Valentin. Isée, notre maître et notre prêtre, Isée, mon époux vénéré, conduisait le cortège; il avançait, le front nu, en

portant dans une boîte d'or les grains sacrés; et nous le suivions comme le troupeau suit le pasteur. Quand nous sommes arrivés devant le champ marqué pour cette première semaille, Isée, d'un geste large, a jeté les grains dans le sillon ouvert; nous nous sommes agenouillés autour, suppliant Cérès de faire fructifier ces germes confiés à son sein. Puis on a refermé le sillon. Cet instant était solennel; il marquait l'espoir du lendemain, les promesses de la vie... Le soir, Isée s'est approché de moi. Bien que nous soyions déjà d'anciens époux, mes flancs tressaillent toujours sous l'émoi du baiser conjugal. O Cérès! O Mère! O divine et féconde Nature, conserve longtemps Isée à mon affection, et donne à nos champs une moisson fertile.

***

Je suis restée plusieurs semaines sans prendre ces tablettes. Je n'en avais pas le courage : c'est à peine si ce matin je me sens la force d'écrire. Une déplorable surprise a rompu brusquement le rythme heureux de mes jours, — et je ne sais pas si je pourrai jamais retrouver la joie...

C'était le lendemain de la Fête des Semailles. Toutes les bêtes de labour étaient dehors. Tous les hommes poussaient la charrue, ou, avec le pieu d'acier, retournaient le sol. Rhodon et Rhodia, enfermés dans la bibliothèque, travaillaient avec leur maître de grammaire Onostasion, qui, trois fois par semaine, descend d'Agrigente pour leur donner ses leçons. Pas un bruit dans la grande demeure. A l'autel du foyer, le feu, que j'avais ranimé dès l'aurore, brillait de cet éclat doux et mystérieux qui est le signe de la félicité domestique... Et mon âme légère, contentée, courait dans mes veines; je la sentais partout à la fois animer ma vie, comme fait l'huile dans la lampe qui jette alors toute sa clarté. Était-ce la certitude de mon bonheur, ou la beauté de cette journée de lumière, qui m'exaltait à ce point? L'une et l'autre peut-être. En vérité, si le Génie qui préside à mon existence m'avait demandé à ce moment de formuler un vœu, je n'aurais su quel bien superflu souhaiter.

Je m'étais hâtée de terminer ma tâche quotidienne. J'avais

mis en ordre les comptes d'impôts, pour épargner cette peine à Isée. Chaque année il faut abandonner à Rome un quart de toutes les récoltes; et, si cette redevance n'est pas payée très exactement, on s'expose à des poursuites. J'étais ensuite descendue dans le cellier; j'avais vérifié les cuves de vin, les jarres d'huile et les amphores bouchées d'étoupe où l'on conserve précieusement ce qui n'a pas été consommé dans la saison précédente. L'abondance, la richesse même continuaient à régner chez nous, malgré la dureté des lois de la Métropole; et je me félicitais une fois de plus de mon heureux destin.

Dehors, je goûtais avec ivresse l'air saturé de parfums. Stéphane, le jardinier, nettoyait ses ruches, un masque sur la figure; et les grosses mouches blondes tournoyaient autour de lui avec un ronflement de cymbales. Il voulut me faire goûter au miel nouveau. Je refusai. Mes narines, mon gosier même étaient pleins de cette douceur ambrée et tiède que les abeilles sucent au calice des fleurs. En regardant le ciel, je fus étonnée de voir le soleil encore au-dessus d'Agrigente; il était plus tôt que je ne croyais; l'allégresse qui m'avait envahie m'avait fait dévider plus vite l'écheveau du temps. Alors, comme il me restait une heure avant d'aller, comme chaque soir, rejoindre Isée dans le Jardin des Tombeaux, je résolus de me porter du côté des toits à volailles, que je ne visite que rarement, laissant à Bitto le soin d'en surveiller les détails.

Cependant le jour baissait un peu; je marchais lentement pour mieux savourer la douceur de la nature et celle qui remplissait mon sein. De beaux nuages roses couraient dans le ciel qui pâlissait par degrés, et les feuillages des arbustes devenaient plus sombres. Par instants je fermais les paupières et je me croyais dans la demeure des bienheureux. « Erinna, me disais-je, fille de Xénocratès, toi qui toute petite aimais déjà les guirlandes que font les églantines aux buissons, et le souffle du vent dans l'espace, et la lumière qui tourne autour des blancs peupliers, te voilà maintenant savante dans toutes les choses de la vie; — mais ton tendre cœur n'a pas changé. » Et je serrais à deux mains ma poitrine gonflée de bonheur.

Mes pas sur le sable étaient si légers que je les entendais à peine; j'avais traversé le petit bois de lentisques qui précède la

courette où les toits à volaille sont rangés en ligne, et je me trouvais maintenant à l'angle du mur, presque dans l'ombre...

Ce fut alors qu'ayant levé les yeux je vis — chaste Junon, pardonne-moi ce que je vais écrire! — je vis Isée, qui, dans le réduit où l'on entasse la paille, tenait Bitto étroitement embrassée. Tous deux avaient encore, elle dans ses cheveux, lui dans sa barbe, des brins de seigle séché, et leurs vêtements dénoués avaient glissé de leurs épaules. La gorge de Bitto était nue; cette gorge, orgueilleuse et droite, me parut resplendir comme celle de la Tyndaride, lorsque le roi des dieux ayant pris la forme d'un vautour, vint se poser sur ses seins et déposa en elle le germe d'une génération de héros. Et Isée, victorieux et las, se penchait encore sur cette gorge resplendissante pour en respirer les tièdes effluves. Je reconnaissais sur ses traits l'expression que j'y discerne souvent, chaque fois que dans mes bras il goûte les mêmes puissantes voluptés. Et je voyais trembler le bord de sa lèvre sur ses dents blanches et égales... Alors une honte me prit, et, pour ne plus rien voir, je relevai sur ma tête le pan de ma tunique... Il me semblait que la coupable c'était moi..., que mes yeux, ma bouche, mes flancs même étaient devenus impurs. J'attendis qu'Isée fût parti, et que Bitto à son tour eût quitté le réduit complice. Alors, je laissai éclater mes sanglots, je hurlai de désespoir dans la nuit...

*
* *

La pensée qui me tourmente le plus, depuis cette soirée fatale, c'est de savoir à quel moment Isée a connu Bitto; tout enfant, elle était dans le domaine, et, lorsqu'elle a épousé Stéphane, le jardinier, elle avait, déjà pendue à sa mamelle, la toute petite Bobo, sa fille. Bobo serait-elle le fruit de sa complaisance pour Isée? Il arrive si souvent que les maîtres se servent de leurs esclaves pour un commerce charnel, même s'ils ont une femme légitime entièrement docile à leurs désirs! Aurais-je même le droit de m'en offenser, alors que cette coutume est passée depuis des siècles dans les mœurs patriarcales? Non, si Isée n'était pas le Sage, le Juste, l'Excellent Isée... Mais je l'ai placé si haut dans mon estime, je l'ai

entouré jusqu'à ce jour d'une telle vénération, que la certitude flagrante de sa faiblesse m'a plongée dans une stupeur indicible. Et cette Bitto que j'aimais tant, en qui j'avais mis toute ma confiance, au point d'en faire presque une amie, la voilà donc ravalée, souillée, infidèle à son mari, et servant à satisfaire les caprices du mien!... Ah! la vie, qui le matin même me semblait si douce, beau portique où je suspendais des couronnes, je l'aperçois maintenant pareille à un souterrain impur où l'on se heurte à de la fange et où l'on respire un air empesté. Mais je ne veux pas maudire Isée, mon époux et mon maître. Jamais il ne se doutera que j'ai surpris sa défaillance.

***

Le calme se refait un peu dans mon cœur blessé. N'ai-je pas mes enfants, mes deux beaux enfants, Rhodon et Rhodia, qui m'enchaînent doucement à la vie? Rhodia surtout m'émeut et m'enchante par sa précoce sensibilité. Voici qu'elle vient d'avoir treize ans, et que déjà elle est femme. Il y a longtemps qu'elle a cessé de jouer aux poupées, et de croire aux Lamies dont on effraye les petits enfants. Hier soir elle a veillé avec moi, tournant le fuseau de ses doigts minces, son fin visage penché sous ses grosses boucles brunes. Et moi, tout en filant aussi le lin, je lui contais les belles légendes sacrées de la Grèce, les grandes actions des héros que le divin Homère a chantées. Elle m'écoutait, souriante et attentive. Tout à coup elle m'interrompit : « Mère, contez-moi plutôt la simple histoire des femmes comme nous qui dévidaient la quenouille dans les maisons basses de l'Attique ou de la Béotie. Sans doute elles ont laissé un peu d'elles-mêmes déborder les murs du gynécée. Je voudrais savoir si elles nous ressemblaient, si leur cœur, leur pensée étaient pareils aux nôtres. » Et elle me regardait de ses yeux larges et clairs. Alors je lui parlai d'Erinna, la poétesse, dont je porte le nom fameux, et de la belle Anticlée, et de la divine Sappho... — « Toutes celles-là ont aimé? me demanda-t-elle avec inquiétude. — Oui, Rhodia, toutes celles-là ont aimé. » Silencieuses, nous avons continué à filer le lin, tard dans la nuit...

***

Onostasion, le maître de grammaire, est arrivé ce matin plus tôt que de coutume. Il voulait annoncer à Isée qu'une grande révolte d'esclaves venait d'éclater brusquement dans les environs de Léontium. Ces révoltes ne devraient plus se produire depuis qu'Antonin le Pieux et son successeur Marc-Aurèle, qui règle en ce moment les destinées de l'Empire, ont promulgué de nouvelles lois sur l'affranchissement. Pourtant, en Sicile, elles sont encore fréquentes et gardent un caractère terrible. Certes, on ne peut que plaindre ces infortunés qui travaillent pour le profit des autres; cependant autrefois ils faisaient partie de la famille; quand ils se conduisaient bien, on leur permettait de se marier et de garder avec eux leurs enfants; on les associait au culte du foyer; et, quand ils devenaient vieux, ils avaient toujours leur écuelle de pois chiches et leur mesure d'huile et de vin. Maintenant tout cela est changé; la haine anime les poitrines, et il n'est pas rare que les chefs d'exploitation soient tués par leurs esclaves, fatigués de leur obéir. Souvent on est obligé d'avoir recours aux grandes bandes d'ouvriers agricoles qui parcourent la contrée, aux époques de la moisson et des vendanges; et la terre des aïeux est remuée par des mains qui ne la connaissent pas. Isée est inquiet. Il a causé longtemps de cette révolte avec Onostasion pendant le repas du matin; et, quand ce dernier est reparti, il l'a reconduit jusqu'au bout de l'allée des platanes qui ouvre sur le chemin par où l'on regagne Agrigente.

***

Nous avons, à l'entrée du jardin, une statue du pasteur Aristée, à peu près semblable à celle que Verrès a volée à Syracuse avec tant d'autres trésors, — et que Rome n'a jamais rendue. Il est debout, vêtu de la nébride du berger et soufflant dans une flûte à sept trous. Les enfants se plaisent à suspendre sur ses épaules les premières branches fleuries des pom-

miers; et souvent Stéphane ou Cléophas déposent à ses pieds des offrandes; car Aristée est l'ami de tous dans le domaine. Chaque fois qu'il y a une fête champêtre, il y participe avec nous. Ce n'est pas un dieu, ni même un demi-dieu qu'on redoute; c'est celui qui vit de notre vie, et qui a connu les mêmes joies et les mêmes inquiétudes. Si un soleil trop ardent menace de dévorer les tendres pousses des salades, Aristée veille et conjure le mal, ou l'atténue; son âme fluide, légère, harmonieuse et bienveillante, rôde sans cesse de la ruche aux vergers; et, le soir, quand la lune monte vers l'Occident, formant sur les prairies une grande nappe de lumière blanche, la douceur du pâtre Aristée se mêle à la douceur de la nuit, et remplit la campagne de cette confiance qui fait que l'on s'endort heureux. Moi-même aujourd'hui, j'ai porté devant la statue une grosse gerbe d'hélianthes, et longtemps je suis restée à regarder ce visage pur et charmant qui ressemble à celui de Rhodon, mon jeune fils.

*
* *

Je suis déconcertée et attristée. Isée a pris une résolution qui me désole. Il l'a prise sans me consulter, sachant bien qu'elle blesserait mes sentiments les plus intimes. Et il me l'a annoncée ce matin, avant de monter à cheval pour aller visiter les nouvelles cultures de fenouil. Au son de sa voix, j'ai tout de suite compris qu'il savait le mal qu'il allait me faire. Il parlait, les lèvres serrées, articulant à peine les mots, et ses yeux fuyant les miens. « Erinna, m'a-t-il dit, je commence à me fatiguer de la lourde charge qui pèse sur mes épaules. Avant que Rhodon soit en état de me seconder, il se passera plusieurs années encore, et j'entrevois que mes forces ne suffiront plus à la tâche que j'accomplis quotidiennement depuis que mon père a cessé de vivre. D'autre part la surveillance des travailleurs devient chaque jour plus difficile; il faut leur imposer une discipline sévère, et ne pas se laisser attendrir par leurs doléances, puisqu'eux-mêmes nous traitent en ennemis. Zeus m'est témoin que jamais je n'ai porté tort à aucun de ceux qui ont arrosé de leur sueur la terre de mes ancêtres; mais je ne veux pas, en devenant vieux, être pour

eux le lion d'Ésope dont on se raille. Voici donc ce que j'ai décidé : comme Valentin notre voisin, comme beaucoup d'autres grands propriétaires de la plaine d'Agrigente, je fais venir de Rome un régisseur capable de tenir tout ce monde en respect par la crainte seule que Rome inspire. Il arrivera ici la semaine prochaine pour la moisson. De cette sorte, nos intérêts les plus chers ne souffriront point. » — Ayant fini de parler, il posa sur moi ses regards, et je n'eus pas le temps d'essuyer les larmes qui montaient à mes paupières. Mais, rompue à la docilité des épouses, j'élevai les mains devant lui : « Tu es le maître, Isée, dans cette demeure; ce que tu as fait est bien fait. »

Le trot lourd de son cheval frappait déjà le sol; une poussière blanche comme l'écume de la mer se levait derrière la bête et le cavalier; seule et libre, je me mis à pleurer abondamment. Jusqu'à présent j'avais cru qu'Isée partageait ma haine de la Métropole et portait au cœur, comme tous les colons grecs, la blessure toujours sanglante qu'y a faite le glaive romain. Isée représentait à lui seul pour moi toute la patrie hellénique; nous avons élevé nos enfants dans l'amour de ces traditions sacrées, sans permettre à l'esprit du siècle de s'insinuer dans leurs jeunes intelligences. Et voici qu'Isée, cédant à des considérations uniquement matérielles, se tourne vers cette Rome que nous devons haïr, et y cherche l'homme qui va être ici un second maître. Cet homme, cet étranger, s'assoira à notre table, connaîtra le culte de notre foyer, sera mêlé à l'intimité de notre vie, et, dans les jours où l'on fête les divinités de la terre, il goûtera, lui aussi, le vin cher à Dionysos et le pain que l'amour de la Déesse a préparé pour nous dans chaque tige de blé. Sacrilège! Profanation! Ma douleur est aussi vive que le soir où j'ai surpris l'infidélité de mon époux; elle est plus profonde encore, car ce n'est pas moi seulement qui souffre aujourd'hui, mais toute ma race qui s'indigne et s'irrite de la présence du Romain...

*
* *

Isée a dit à Bitto de préparer pour notre nouvel hôte le petit pavillon qui est à l'entrée du domaine. Grâces aux

dieux, il ne dormira pas sous notre toit! Mon courroux m'empêche d'interroger Isée sur les antécédents de celui qui est appelé à le seconder, et j'ignore jusqu'à son nom. Mais Rhodon et Rhodia savent déjà qu'il appartient à une famille distinguée de Rome, et que son père remplissait à Lavinium, chez l'empereur Antonin, puis chez Marc-Aurèle qui hérita de cette belle résidence, les mêmes fonctions que cet étranger va remplir chez nous désormais. Ainsi c'est au sein même de la famille impériale qu'Isée a choisi son intendant! Onostasion a dû sans doute le guider dans ce choix, car tous les grammairiens, tous les rhéteurs, tous les philosophes qui se prétendent issus des Écoles d'Athènes ou d'Alexandrie sont tous plus ou moins attachés à la gloire romaine. Nous sommes bien décidément vaincus !

*
* *

J'ai aidé Bitto ce matin à achever l'aménagement du pavillon; quelles que soient mes rancœurs, je dois être une maîtresse de maison consciencieuse. Ce pavillon est charmant; un liseron bleu en entoure les colonnettes fragiles; et, dans son petit atrium, les trois Muses primitives qu'on vénère encore à Agrigente, le Désir, la Volupté et la Mort s'enlacent doucement sous la forme de trois jeunes filles aux bras délicats. Dans la chambre de repos, une baie fermée par une vitre de mica laisse voir le beau paysage où les amandiers se mêlent aux oliviers; et dans le fond, comme une fresque étincelante, on aperçoit Agrigente qui dresse son acropole, ses palais et ses maisons contre le ciel d'un bleu net et pur. En s'approchant davantage de cette baie, on découvre aussi un peu de la mer et quelques pins parasols que le vent doucement balance...

*
* *

Aujourd'hui j'ai dû me rendre en ville, et j'ai emmené Rhodia avec moi. Il y avait longtemps qu'elle désirait faire ce voyage, cette course plutôt, car nous ne mettons guère

plus d'une heure pour monter jusqu'à Agrigente; et, au lieu de prendre Bitto comme d'habitude, j'ai eu plaisir à sentir à mes côtés la petite forme légère de Rhodia. Stéphane conduisait le char. Il faisait beau, et le soleil était si ardent, que sur nos ombrelles nous avons dû étendre le voile de soie à raies vertes qui sert à couvrir les flancs de la mule, lorsque ayant trotté vigoureusement, elle a chaud. Nous nous tenions ainsi blotties l'une contre l'autre et sans parler. Ce fut seulement quand nous eûmes contourné le Môle que Rhodia a poussé des cris d'enthousiasme. Une multitude de bateaux sortaient du Port pour voguer au large, après avoir déchargé leurs marchandises; ils s'en allaient plus légers, deux à deux, poussés par le vent qui venait du sud. La grande mer de Sicile resplendissait et se gonflait du souffle secret des Sirènes. Et l'odeur âcre et vive qui monte des flots nous divulguait l'approche même d'Aphrodite. Alors nous avons fermé les yeux pour mieux respirer ces divins effluves, et nous avons salué celle qui, visible ou invisible, règne sur le cœur de tous les humains.

Devant l'auberge de la Sandale nous avons mis pied à terre. J'ai montré à Rhodia l'enseigne de cette auberge, où un peintre naïf a représenté le grand Empédocle déchaussant son pied gauche avant de se jeter dans l'Etna. Cette légende est devenue si populaire, que, depuis la mort du célèbre physicien, il n'est guère de famille dans Agrigente qui ne prétende posséder la relique précieuse. Mais, à côté de ces puérilités, le souvenir d'Empédocle, de sa science, de son génie, et aussi de sa mansuétude, rayonne comme un phare allumé au-dessus des ténèbres envahissantes. Nul doute que cet homme prodigieux ait entrevu tous les mystères que les dieux tiennent strictement cachés aux autres humains; car ce qu'il a révélé en de trop courtes formules suffit encore à éclairer nos esprits. Je voudrais que Rhodia eût autant que moi la religion du grand Physicien, du grand Inspiré, auquel, de son vivant, on prêtait le pouvoir de commander à la foudre et aux tempêtes. Malheureusement Onostasion penche beaucoup plus vers les doctrines stoïques qui sont si en faveur aujourd'hui.

Nous sommes entrées dans la ville par la Porte d'Or. J'ai revu la maison de mon père, où s'est écoulée mon enfance.

Puis nous sommes allées devant le grand Vivier dans lequel nagent des poissons si beaux qu'ils semblent être vêtus d'or et de pierreries. Rhodia s'est amusée à leur jeter des miettes de gâteaux de maïs. Je jouissais de son plaisir; et, comme il m'arrive presque toujours lorsque j'arrête mes yeux sur elle, je me suis sentie tout à coup inquiète de son avenir. « Pourvu, me disais-je, que cette fleur si pure, que cette vierge charmante, ne donne pas son cœur à un étranger! » Alors je l'ai prise par le bras, je l'ai serrée convulsivement contre ma poitrine, et je lui ai dit : « Rhodia, tu vas me jurer que tu n'aimeras jamais un autre homme qu'un fils de la Grèce. » Interdite, elle a laissé tomber le gâteau qu'elle tenait au bout de ses doigts; elle m'a regardée de ses grands yeux clairvoyants : « Pourquoi me demandes-tu cela, mère? Est-on libre de choisir celui qu'on aime, et n'est-ce pas la Déesse qui met en nous le fatal penchant? — Non, — ai-je repris avec force, — ma Rhodia, ne crois pas cela! O ma fille, si tu étais infidèle à ta race, ton père et moi nous succomberions de douleur! »

Cette scène inopportune avait un peu attristé Rhodia. Pourtant, dans la rue des Archontes, elle reprit toute sa gaieté. La richesse des costumes, la variété des idiomes que l'on parlait dans cette rue étroite et longue, où l'on se pressait comme aux grandes Panathénées, la divertissaient infiniment. Je lui achetai, à la boutique d'un orfèvre, un bracelet dont le fermoir est fait d'un serpent qui se mord la queue. Comme nous quittions cet étalage, le bruit d'un cheval lancé au galop fit ranger tout le monde; et nous vîmes arriver aussitôt une bête merveilleuse, montée par un superbe cavalier. Ce cheval, couleur de feu, ressemblait à celui sur lequel Poseidon s'élance des profondeurs du royaume marin; son mors écumait, et ses sabots faisaient jaillir des étincelles. Le cavalier le maintenait d'une main implacable et prudente; vêtu d'une toge romaine, il portait sur sa tête un casque évasé où brillaient les aigles. Tous deux passèrent, avant qu'on eût eu le temps de les examiner davantage. Sans doute ce Romain se rendait-il chez le préteur qui gouverne Agrigente au nom de la Métropole.

Rentrée dans notre paisible demeure, Rhodia ne cessait de me parler de ce beau cheval et de ce beau cavalier. Mais moi,

je préférais penser à ces bateaux pleins de légèreté et d'allégresse que j'avais vus le matin flotter sur la mer bleue de Sicile.

*
* *

Notre nouvel intendant est arrivé, mais je ne l'ai pas aperçu encore. C'est Isée qui l'a reçu au bout de l'allée des platanes, et tout de suite il est monté à cheval avec lui pour lui faire visiter les diverses parties du domaine. Ce soir, à notre table, il partagera avec nous l'huile et le pain, et il en sera ainsi tous les jours désormais. Que la volonté de Zeus s'accomplisse!

*
* *

Quelle surprise nous avons eue hier, Rhodia et moi, en entrant dans la salle où l'on prend le repas du soir! Le beau cavalier rencontré hier dans Agrigente se tenait là, debout, drapé dans sa toge romaine. Isée, en lui mettant la main sur l'épaule, l'a amené devant moi : « Voici Maxime, fils de Domitius, que je te présente, m'a-t-il dit; je désire qu'il soit traité en ami dans notre demeure. Tu veilleras toi-même, Erinna, à ce que ses moindres désirs soient satisfaits. » Je me suis inclinée, sans trouver rien à répondre; et pendant tout le dîner j'ai gardé le silence. Isée, au contraire, peu bavard d'habitude, se répandait en paroles. Il racontait à Maxime cette révolte de paysans qui s'est produite il y a quelques semaines assez près d'ici, et qui a jeté tout le pays dans la terreur. Le Romain écoutait, l'œil fixe, la bouche sévère; aucun muscle ne bougeait dans sa face rasée et lisse. On sent en lui l'esprit de domination qui conduit toute sa race.

*
* *

La moisson s'annonce magnifique. Jamais les blés n'ont été aussi lourds, aussi rutilants; ils s'érigent, droits et fiers, sans que la plus petite tête manque dans cette levée de piques d'or. C'est un spectacle admirable, vers le soir surtout, lorsque le soleil, qui tout le jour les a chauffés et exaltés, commence à diviser ses rayons. Alors l'immense plaine devient tour à tour

d'un rouge sanglant, puis mauve, puis verte, puis presque bleue... jusqu'à ce que les Ombres échevelées, dansant dans le ciel leur ronde muette, la fassent ressembler à un grand lac de ténèbres, où passent, avec de lourds battements d'ailes, les oiseaux nocturnes.

*
* *

Avant de mettre la faucille dans les blés, on a fait aujourd'hui le sacrifice à Cérès. Cléophas a apporté une de ses brebis, pour qu'elle fût immolée à la Déesse, en signe de reconnaissance. Puis on a dansé autour de la bête pantelante, dont les entrailles laissaient échapper un ruisseau de sang. Tous les hommes, toutes les femmes qui doivent faire la moisson ont pris part à cette réjouissance séculaire. Seul, Cléophas, à l'écart, pleurait sa brebis immolée... Quand les danses et les chants eurent cessé, il revint près du cadavre et, par des paroles et des incantations magiques, chercha à le ranimer. Mais ce fut en vain. Alors il l'emporta sur ses épaules et en ôta la toison pour s'en faire une nébride nouvelle; mais il n'a pas voulu en laisser manger la chair, et, pieusement, il l'a inhumée dans un coin de la bergerie, en mettant sur la terre fraîchement remuée une branche de romarin.

*
* *

Je sais le nom du beau cheval de Maxime : il s'appelle Alexandre, et c'est Faustina, la femme de l'empereur Marc-Aurèle, qui lui en a fait présent aux dernières fêtes des jeux décennaux. Ce cheval est si fougueux, que l'intendant a désiré, qu'on lui fît une écurie à part, et qu'on lui donnât seulement pour pitance des galettes d'épeautre sans sel.

Rhodon a demandé ce matin la permission de le monter. Je tremblais qu'il fût jeté à terre au premier galop; mais Rhodon est déjà un écuyer habile, et c'est plaisir de le voir, comme un jeune centaure, presser de ses cuisses nerveuses les flancs du beau cheval nu. Maxime l'a félicité de sa hardiesse, et les voilà devenus bons amis. Je redoute pour Rhodon cette influence qui va hâter davantage sans doute son dévelop-

pement. Déjà les signes de la puberté deviennent chez lui plus manifestes chaque jour; ses joues pâlissent, un cercle de bistre entoure ses paupières, et, bien qu'il ait encore les cheveux bouclés et longs, un léger duvet ombrage sa lèvre... L'éphébie approche. Alors sa chevelure virginale tombera sous le ciseau, et il échangera ses vêtements flottants contre la robe étroite qui le désignera aux regards curieux des vierges et aux convoitises des courtisanes. Isée s'en réjouit; son orgueil d'homme est flatté d'avoir engendré un homme. Mais une mère voudrait toujours garder ses fils tout près de son cœur, et les ôter ainsi au désir des autres femmes.

***

Notre vie a bien changé depuis que le Romain est ici. Certes sa discrétion est parfaite, et son zèle digne de louange. Mais notre intimité est violée, et nous ne pouvons même plus invoquer nos dieux, ainsi que nous le faisions autrefois, lorsque, le repas achevé, nous restions autour de la table familiale et que Rhodon et Rhodia, se levant, rassemblaient dans des corbeilles les fruits partagés et les miettes de pain rompu qu'ils portaient sur l'autel, comme l'offrande la plus précieuse et la plus sainte. Cette communion ne peut plus se consommer aujourd'hui. Comment offrir aux divinités du foyer les restes d'une bouche étrangère?

Très souvent Onostasion partage ce repas du milieu du jour avec nous. C'est d'ailleurs le moment où chacun s'accorde un peu de repos, car, sous les rayons d'un soleil torride, il serait trop pénible de remonter à Agrigente. Onostasion cause avec Maxime et s'enquiert auprès de lui de toutes les choses de Rome, et surtout de la famille impériale qui excite au plus haut point sa curiosité; et Maxime, cela se voit aisément, prend un plaisir au moins égal à lui répondre. Quand il parle de cette Rome qui l'a vu naître, où il a passé la première moitié de sa vie, — il doit avoir maintenant près de quarante ans — son visage change, la froideur de ses traits se dissipe, une flamme sort de ses yeux. Est-ce l'orgueil, l'amour, ou la reconnaissance, qui le transfigure ainsi?... Je me le demande quelquefois. Avec quel accent passionné il

parle de l'empereur Marc-Aurèle, de sa femme Faustina, et même des enfants impériaux! Comme il les défend contre les calomnies dont ils sont l'objet, et qu'Onostasion, par ruse peut-être, répète sans avoir l'air d'y ajouter foi. On reproche à l'Empereur ses complaisances conjugales, à Faustina ses débordements, à leur fille Lucile d'être aussi corrompue que sa mère et que sa grand'mère, l'autre Faustina, la luxurieuse épouse d'Antonin. Il n'est pas jusqu'à leur jeune fils Commode que l'on n'accuse déjà de toutes les turpitudes... Mais Maxime assure que tout cela est mensonger; à l'entendre, le couple impérial offrirait l'exemple de la plus touchante union... Dans sa belle campagne de Lavinium, sur les dernières pentes des Monts Albains, l'Empereur, entouré de sa petite nichée, comme il appelle ses quatre enfants (il a encore deux petits jumeaux), déposant le manteau du philosophe et tous les insignes du pouvoir, se plaît à parcourir les champs et s'intéresse aux plus humbles travaux. Faustina l'accompagne, suspendue à son épaule, rieuse, heureuse, insouciante... On les voit souvent échanger d'amoureux baisers. Et le soir l'Empereur, ayant encore Faustina à ses côtés, se fait lire par Fronton, son ancien maître, le *Traité de la vie rustique* de Caton.

***

Nous sommes en pleine moisson depuis huit jours; dès quatre heures du matin, les hommes commencent à manier la faucille; il faut se hâter, car la récolte est d'une abondance extrême; et, si les pluies du solstice venaient à tomber avant que tout soit rentré dans les greniers, ce serait une perte irréparable. Isée et Maxime ne cessent pas de surveiller et d'activer les travailleurs. Hier soir Isée me disait combien il se félicitait d'avoir appelé auprès de lui un collaborateur aussi avisé et intelligent. Maxime en effet est un agronome d'une science parfaite; il est au courant de tout ce que l'on a inventé de nouveau pour faciliter et perfectionner les travaux de la terre, et il voudrait décider Isée à faire venir de Rome des machines d'un jeu très simple qui suppléeraient merveilleusement, dit-il, à l'effort des bras humains. Isée hésite à

changer les méthodes séculaires qui ont servi à ses aïeux ; il y a en lui deux hommes : l'homme de progrès et l'homme de tradition. C'est cette « âme double » que nous a révélée le grand Empédocle et qui, paraît-il, se manifeste en chacun de nous. Cette âme double, je ne l'ai pas encore découverte en moi. Ma vie a été si droite, si unie, jusqu'à présent... Fasse Junon que je ne connaisse jamais ces luttes intérieures dont souffrent presque tous les mortels, les uns dans leurs cœurs, les autres dans leur esprit ! Être simple, être uniquement soi-même, voilà sans doute le secret vrai du bonheur...

*
* *

Mon fils Rhodon me donne des inquiétudes. Certainement il a cessé d'être l'enfant innocent et insoucieux qui plaisait tant à mon cœur. Voilà plusieurs fois que je le surprends à rêver, les yeux grands ouverts, la bouche défaite. Ses bras languissants tombent sur sa chlamyde trop courte. Je n'ose l'interroger, car il est des confidences qu'une mère ne doit pas provoquer ; mais je le surveille de loin, afin de lui épargner, si c'est possible, une tristesse ou une désillusion. Hier il m'a dit qu'il allait rejoindre le berger Cléophas, qui lui apprend à jouer de la flûte. Cela ne me présage rien de bon. Je ne veux pas cependant me montrer trop sévère, ni priver Rhodon des distractions qui l'amusent. Je me suis contentée de rappeler à mon fils que la flûte n'est pas un instrument noble, et que jadis, dans Athènes, Périclès en avait défendu l'usage aux jeunes gens de la classe des chevaliers. Rhodon m'a répondu en riant que cela lui importait peu, et que pour lui un berger de Sicile valait bien un chevalier athénien.

*
* *

Je sais maintenant quel est l'objet des soupirs de Rhodon ; c'est une fille brune et lascive comme une chèvre, qui est venue de je ne sais où danser devant les moissonneurs. Elle s'appelle Laodice. Lorsque le soleil décline et que les hommes lassés ne manient plus la faucille qu'avec effort, elle apparaît, et, les bras levés, la tunique tournoyante, elle exécute pour

eux le pas des mille désirs, ou celui des sauterelles. Ensuite elle passe au milieu des sillons, récoltant des épis et quelquefois des drachmes de cuivre. C'est une mendiante, mais elle est belle. J'ai vu ce matin Cléophas et Rhodon, qui, tous deux, la flûte aux lèvres, s'exerçaient à jouer les airs dont elle suscite le rythme en ses mouvements légers, capricieux, aériens. Nul doute que ce soir, cachés sous quelque arbuste tors, ils ne la guettent au passage et ne courent après elle, — comme fit le dieu Pan lorsque épris de la nymphe Syrinx il quitta, pour la rejoindre, la grotte humide et sonore où il évoquait sa première existence céleste. — Et peut-être même Rhodon a-t-il déjà connu le baiser de Laodice...

*
* *

J'éprouve depuis quelques jours un malaise étrange. Il me semble que ma vie va m'échapper. La nuit surtout, je ne puis goûter le sommeil, et j'allume vingt fois la lampe pour voir si le sablier aura bientôt achevé de se vider. Jamais je n'avais ressenti cet état de langueur et de faiblesse, qui m'ôte toutes mes énergies et me rend pareille à une victime de la Parque qui porte en soi le germe d'une maladie mortelle. Cependant je ne me fatigue pas plus que d'habitude. Bitto se multiplie pour m'épargner toute peine inutile, et ma chère Rhodia pense, agit et commande pour moi. Hier soir, Isée a voulu s'approcher de ma couche; au lieu de l'accueillir avec la tendresse de l'épouse, j'ai tout à coup éclaté en pleurs et je l'ai supplié de me laisser. C'est la première fois, depuis nos quinze années de vie conjugale, que je me refuse à ce légitime devoir. Isée ne m'a fait aucun reproche; mais, au regard dont il m'a enveloppée, j'ai compris que lui aussi concevait des craintes sur ma santé. Mourir à trente ans serait pourtant contraire aux lois de la Nature... Pendant mon insomnie, je me rappelais l'épigraphe que le poète Simonide composa pour une de mes sœurs de l'Attique, et je me la dédiais à moi-même : « Ci-gît Erinna d'Agrigente, qui mourut à la fleur de son âge. Elle fut une épouse fidèle, une mère pieuse. Que la terre sous laquelle elle

repose lui soit légère!... » Et je souhaitais presque cette délivrance finale, ce grand repos, cette grande paix de la tombe...

*
* *

Maxime, lui aussi, a été souffrant; il est resté deux jours dans le pavillon avec la fièvre. Cependant, il n'a pas voulu se montrer au médecin. Il assure que c'est le climat de Sicile qui lui a occasionné cet accident. Quand on n'y est pas habitué, l'air qui paraît si doux à nos poitrines peut en effet causer des troubles graves et même empoisonner les poumons. Bitto et moi, nous avons soigné Maxime de notre mieux; j'ai retrouvé des forces pour remplir cette tâche de l'hospitalité, et, afin de rassurer le Romain, je lui ai raconté tout ce que notre grand Empédocle a accompli pour assainir Agrigente et la débarrasser des miasmes délétères qui l'empestaient; n'alla-t-il pas jusqu'à faire sauter d'immenses quartiers de rochers et à détourner le cours d'un fleuve? Ce furent ces travaux vraiment prodigieux qui le firent considérer comme un dieu venu sur la terre.., en sorte qu'il ne marchait plus, à la fin de sa vie, qu'entouré d'un cortège de jeunes hommes qui se disputaient l'honneur de baiser les pans de son manteau et d'écarter les pierres de son chemin... Mes discours avaient l'air d'intéresser Maxime; il m'écoutait avec un sourire, et je surprenais son regard, un peu alangui par la fièvre, qui s'attachait à moi, plein de curiosité et de complaisance. A ce moment, Bitto est entrée, apportant une tisane de sauge marine; mais il a refusé de la boire, assurant qu'il était presque guéri. Et, comme je me levais pour le quitter, il a posé sur mon poignet sa main brûlante : « Voulez-vous être tout a fait bonne? m'a-t-il demandé. Allez trouver mon cheval Alexandre, et flattez-lui les naseaux, comme j'ai l'habitude de le faire moi-même. Cette bête est ce qui me reste de plus précieux au monde, depuis que mes parents sont morts : » Et je vis une larme briller dans ses yeux. J'en fus bouleversée jusqu'aux entrailles. Les larmes des hommes nous émeuvent toujours, nous autres femmes; celles de ce Romain, si maître de lui, si dominateur, me parurent contenir un sel plus âcre, une plus irritante amertume.

*
* *

Bien que Maxime soit guéri, je vais chaque jour flatter son cheval Alexandre. Je lui porte des baies de jujube sucré, et je lui parle comme s'il pouvait me comprendre. J'ai fait mettre dans l'écurie une petite statue d'Épone, la déesse favorable aux coursiers, celle qui les préserve de toute maladie et qui les rend plus forts et plus agiles. Maxime m'est reconnaissant de ces soins; il ne se souvient plus de sa fièvre, et, moi-même je me sens moins souvent accablée et languissante. La moisson est achevée maintenant; on bat le blé sur les grandes aires de pierre dure. Et, comme il n'a pas plu, qu'un soleil radieux continue à éclairer les travaux des champs, on est assuré désormais que l'abondance régnera toute l'année dans la maison. Que Cérès et Zeus Pater soient bénis!

*
* *

Onostasion a dîné avec nous, et l'on a encore causé de Faustina et de Marc-Aurèle. Maxime appelle ce dernier « son frère Marc »; c'est ainsi, paraît-il, que tous les Romains désignent l'Empereur, tant il montre de bonté et de simplicité envers ses sujets. Sa philosophie est singulièrement plus humaine et plus douce que celle des autres Stoïciens; mais elle se mélange d'un détachement total qui me semble bien difficile à pratiquer. Maxime racontait à Onostasion que chaque matin l'Empereur, avant de commencer sa journée, s'adresse à lui-même cette exhortation : « Souviens-toi que tu vas avoir à faire à des intrigants, à des ingrats, à des insolents, à des fourbes, à des envieux; mais n'oublie pas que le plus grand mal est dans ton jugement et ne t'occupe pas des fautes des autres. » Onostasion, et même Isée, en entendant Maxime raconter cela, se répandaient en paroles admiratives; mais moi je ne pouvais m'empêcher de trouver que cette façon d'envisager la vie est vraiment terrible et déconcertante... Et je songeais à la métaphysique d'Empédocle, à ce qu'il communiqua de foi et d'enthousiasme aux jeunes hommes, à cet amour de l'idéal, à ce désir d'immortalité qui animait par sa voix toutes les intel-

ligences. — Et je préférais la folie de notre grand thaumaturge à la sagesse de l'Empereur stoïque... Vers la fin du repas, je ne pus m'empêcher de demander à Maxime si Faustina partageait les idées philosophiques de son mari. Il a évité de me répondre; mais, tirant de son sein une médaille de bronze, il me l'a tendue en me disant : « Admirez la divine beauté de notre Impéria! » Elle est belle en effet, d'une beauté souriante et fragile; et, bien qu'elle soit déjà mère de quatre enfants, la façon dont elle porte ses cheveux noués en un chignon bas sur la nuque la fait ressembler à une très jeune fille. Cette médaille a été frappée en l'honneur de la naissance de ses deux jumeaux, et distribuée à tous les soldats des légions et aux familiers de l'Empereur. — Je l'ai rendue à Maxime sans rien dire. — Je venais d'avoir la conviction subite, irréfragable, qu'il aime, ou qu'il a aimé cette Faustina au sourire impudique, que l'on compare à Messaline pour la lubricité et à Agrippine pour l'ambition. — Mais tout cela ne me regarde point... Que peuvent me faire les caprices de Faustina, ou les entraînements de Maxime?...

*
* *

Mes insomnies me sont revenues : je ne peux plus retrouver le sommeil. Et durant ces longues heures vides, ma pensée m'échappe et décrit des cercles fantastiques, où je suis entraînée, comme attachée à la roue d'Ixion. La nuit dernière, c'était le tableau de ma vie, avant l'arrivée de Maxime, qui se présentait en scènes rapides devant mes yeux. Je revoyais les semaines de ce radieux printemps sicilien; je sentais l'haleine chaude qui montait des prés en fleurs; j'entendais le cri des grillons, le ronflement des cigales, le chant des coqs sous l'auvent des toits de la basse-cour. Et, sans que je le voulusse, je revoyais aussi Bitto entre les bras d'Isée, dans cette fin d'après-midi brûlante où je les surpris ensemble. Le soleil s'était retiré; mais il restait sur la terre une chaude couleur de cuivre et une odeur de roussi, comme lorsqu'on brûle les grains d'ivraie. Isée tenait Bitto renversée sur sa poitrine; et jamais, — j'en suis sûre maintenant, — il ne m'avait donné, à moi son épouse, un baiser aussi fougueux

et aussi ardent. Il la tenait renversée sur sa poitrine; leurs prunelles dilatées se cherchaient dans un regard lourd de caresses... Et, pour ne pas les voir davantage, je fermai les yeux et je me voilai le front... Puis c'était l'heureuse fête des blés que ma pensée évoquait avec une netteté singulière. Dans cette grande lumière dorée du mois de Thargélion, j'apercevais les gestes rythmés des moissonneurs, et, grêle, dorée aux reflets du soleil couchant, la forme dansante de Laodice, pour qui Cléophas et Rhodon faisaient résonner l'âme des flûtes sonores... L'amour est partout, il guette, il attend, il espère... il me prend le baiser de mon mari, le cœur de mon fils, — il est le dieu insatiable et redoutable, celui qui, né avant tous les autres, les a domptés et vaincus tour à tour; — et nous, pauvres mortelles, comment éluder ses approches? Que pouvons-nous opposer à cette force fatale du formidable et primitif Éros?... Ce matin je me suis levée, brisée, et toute la journée, refusant de quitter la chambre, j'ai filé ma quenouille en pleurant.

*
* *

Onostasion est parti en vacances pour quelques semaines. Par ces grandes chaleurs, les enfants ne travaillaient plus. Nos repas sont devenus presque silencieux; Maxime et Isée se contentent d'échanger quelques paroles sur les travaux du domaine. Il n'est plus question de Rome, ni de Faustina, ni du divin Empereur. J'en suis bien aise; il me semble que de la sorte nos dieux familiers sont moins offensés. Depuis l'arrivée de Maxime, je redouble de ferveur à les servir. Ne suis-je pas leur prêtresse? L'autel du foyer et le Jardin des Tombeaux ne sont-ils pas confiés à mes soins? J'ai renouvelé l'huile et le vin dans les amphores; et, autour des tombes saintes des Ancêtres, j'ai fait planter par Stéphane de nouvelles bordures de verveines. Ma conscience est en repos, — cependant la paix m'a quittée... Hier, en regardant Isée causer à table avec Maxime, je me suis convaincue que je ne l'avais jamais aimé d'amour...

*
* *

La sécheresse devient effroyable; les fruits tombent de l'arbre avant de mûrir; la vigne mariée aux ormeaux s'alanguit et défaille, comme une vierge frappée de mort, et l'herbe jaunit sous les oliviers tordus. Seul, le platane, cet arbre célibataire, ainsi que l'appellent ici les cultivateurs, s'accommode de cette indigence; il ouvre au soleil ses larges branches en corbeilles et semble plus fort et plus vigoureux d'être sevré de l'eau du ciel. Aujourd'hui on a fait dans toutes les campagnes la procession du Dais pour obtenir cette eau bienfaisante. Dès que l'aube a commencé à luire, les prêtres du temple de Cérès sont descendus d'Agrigente, portant la précieuse image de la Déesse enveloppée d'une écharpe de soie tissée d'or. Une foule nombreuse les suivait, qui grossissait à mesure que l'on avançait dans la plaine. Lorsqu'ils sont arrivés devant le domaine, Isée, qui s'était porté au-devant d'eux, a pris place sous le dais, à côté du célébrant. On avait jonché les allées de pétales de roses et de feuilles de laurier vert. Et lentement l'image tutélaire, entourée des prêtres et des coryphantes, a parcouru les champs desséchés. Et une invocation, toujours la même, tombait de toutes les lèvres : « Zeus, grand Zeus, fais pleuvoir sur les plaines de la terre! Zeus, grand Zeus, détourne de nous ton courroux! » Ces prières montaient vers le ciel d'un bleu implacable; pas un souffle n'agitait l'air embrasé; — et ce soir, quand le soleil s'est couché, une nuée rouge, sanglante, s'est promenée dans l'espace.

*
* *

Maxime ne croit pas aux dieux! Il me l'a dit hier, comme nous revenions ensemble des bergeries, où nous nous étions rencontrés. Presque chaque jour le hasard nous fait ainsi nous rejoindre, — et nous causons naturellement, sans que les divergences de nos idées et de nos races se manifestent à aucun signe.

Mais hier Maxime m'a laissé voir le fond de son âme...

c'était à propos de cette procession du Dais, à laquelle il avait évité de prendre part. Je lui disais : « La pluie tarde bien à venir. Le grand Zeus n'a pas écouté nos prières. » Alors il se mit à rire d'un rire nerveux et sec que je ne lui connaissais pas : « Le grand Zeus! Vous supposez donc qu'il existe? » Cette parole sacrilège me fit frémir; je regardais Maxime, dont les yeux d'un éclat si vif s'étaient arrêtés sur moi : « Oh! Maxime, comment pouvez-vous voir la beauté du monde sans penser aussitôt à la divinité? Et nous-mêmes, comment pourrions-nous exister sans les dieux? » Il cessa de sourire, et doucement (car il sentait bien le mal qu'il allait me causer) : « Nous existons par l'unique force de la matière. C'est la doctrine de Zénon, la seule à laquelle un homme raisonnable puisse ajouter foi. C'est celle que professe mon frère Marc-Aurèle depuis qu'il porte le manteau du philosophe. — Alors, — repris-je avec un tremblement dans la voix, — pourquoi tous les temples de Rome ne sont-ils pas fermés? Et pourquoi votre frère Marc-Aurèle se laisse-t-il appeler le divin Empereur? — Parce que, — me répondit-il froidement, — les trônes de ceux qui gouvernent ne reposent que sur le mensonge. » Nous fîmes quelques pas en silence. Mon cœur battait à coups tellement violents que mon exomide se déplaçait sur mes seins. Il s'en aperçut, et, de sa main, il toucha la mienne : « Je vous ai blessée? me demanda-t-il. Pardonnez-moi! » Alors mes larmes éclatèrent. Je les sentais, brûlantes, ruisseler le long de mes joues; elles s'insinuaient entre mes lèvres et m'abreuvaient de leur âcreté. Et, je le comprenais nettement, c'était moins l'horreur que m'inspirait l'impiété de Maxime que la douleur de penser autrement que lui qui rendait ces larmes si abondantes et si amères. Il pesait toujours sur ma main : « Dites-moi que vous me pardonnez, — répétait-il. — Oui, Maxime, je vous pardonne... » Mais toute la soirée et une partie de la nuit, j'ai remué en moi cette souffrance.

*
* *

Cléophas s'est blessé en dévalant sur une pente rocailleuse, où il faisait paître le troupeau. Il est revenu à la bergerie avec

UofM

une plaie au genou et une entorse à l'épaule. Il souffrait tant que l'on entendait ses gémissements jusque dans l'allée des platanes. Et, bien qu'il ait défendu qu'on nous prévînt, je suis allée avec Isée visiter le pauvre petit. — Il était couché sur une botte de lentisques séchés. Sa figure pâle avait pris une expression presque féminine, et ses grands yeux, pleins de rêve et de mystère, ne s'ouvraient plus qu'à demi. Isée lui a parlé avec une bonté paternelle, et lui a indiqué les remèdes qu'il fallait faire. Mais le berger a secoué la tête, et ce soir Bitto m'a raconté qu'il avait appelé auprès de lui une vieille femme de la montagne, qui, par des attouchements répétés, lui a remis l'épaule en place, et ensuite lui a mouillé le genou d'une liqueur faite avec le suc d'une plante connue d'elle seule. Cléophas se sent déjà presque guéri...

*
* *

Je sais maintenant quel est le mal dont je souffre, et je sais aussi que ce mal est sans remède. La fatalité s'est abattue sur moi; les dieux m'ont abandonnée : j'aime Maxime! Je l'aime plus qu'Isée, plus que mes enfants, plus que moi-même! Je l'aime avec frénésie, avec désespoir. Je voudrais, couchée dans la poussière où il marche, baiser l'empreinte de ses pas.

Cette révélation accablante m'est venue il y a quelques jours, à la suite d'une course que nous fîmes ensemble en dehors du domaine. Rhodon et Rhodia étaient avec nous. Il s'agissait d'aller voir une prairie de trèfle qu'Isée voudrait acheter pour y mettre du bétail et sur laquelle il voulait avoir l'opinion de Maxime. Un ruisseau coule au milieu. Il y a, tout autour, des pommiers aux branches écartées qui semblent danser une ronde. Rhodon et Rhodia marchaient devant en jasant, et Maxime ralentissait le pas, appuyé sur un grand bâton d'olivier. Son bras était découvert; j'apercevais jusqu'à la jointure de l'épaule ce bras vigoureux et fin pourtant, dont le poignet était encerclé d'un anneau d'or; et sous la toge pendante je devinais aussi sa jambe nerveuse et nue. Et je me disais : « Comme il est jeune! Comme il est beau! Comme il est séduisant! Certes la femme qu'il épousera sera heureuse et pourra lui donner de beaux

enfants. » Mais je ne me doutais pas encore de l'affreux secret que je portais dans mon cœur.

Arrivés à la prairie des trèfles, Maxime me quitta un moment. Je m'assis à l'écart sous l'un des pommiers; l'odeur des fruits mûrs entrait en moi par tous les pores; et une soif délicieuse, ardente, me venait de respirer cette odeur. Je me sentais tout à coup rajeunie et soulevée de moi-même, comme si je n'avais pas encore offert ma virginité à la Déesse; quelque chose d'irritant et de nouveau, un grand désir d'étreindre toute la vie, un grand battement de mes artères, me faisait souvenir que peut-être, autrefois, j'avais été une de ces nymphes qui suivaient Cérès dans les bocages. Cependant Maxime, au milieu de la prairie, s'était agenouillé le long du ruisseau, et, penchant sa tête, il goûtait l'eau fugitive. Alors, d'un bond, je fus auprès de lui : « J'ai soif! J'ai soif! » m'écriai-je. Il se releva à demi, et, dans la conque de ses deux mains nouées, il me fit boire cette eau enivrante.

*
* *

Je suis allée ce matin dans le Jardin des Tombeaux, et j'ai juré sur les Mânes des ancêtres que jamais nulle créature humaine ne connaîtrait la passion qui me dévore. N'est-ce pas déjà une honte assez cruelle d'en avoir moi-même la terrible certitude? Moi, Erinna d'Agrigente, qui porte dans mes veines le sang pur de tant de générations grecques; moi, épouse d'Isée descendant de Cécrops, je subis à mon tour le joug impérieux du Romain! Il m'a conquise, comme Rome a conquis la Sicile, en violant son héritage le plus sacré. Mais, du moins, il ignorera toujours cette conquête. Ah! que mille fois la Parque rompe le fil de mes jours, plutôt que Maxime devine ce qui se passe en mon cœur! Je mourrai avec ce secret enseveli en moi; et ces tablettes, qu'on scellera avec moi dans la tombe, sauront seules ce que j'aurai ressenti et souffert.

*
* *

J'essaie d'éviter son regard, de ne plus entendre sa voix; je prends dans le jardin les allées étroites et tortueuses que personne n'a l'habitude de fouler.

UofM

Jamais je ne passe devant le pavillon où il repose... Mais, malgré moi, je l'évoque dans cette retraite solitaire, lorsque le soir il quitte notre demeure et qu'il rentre dans l'atrium éclairé d'une lampe pendue au mur, où l'accueillent les trois Muses anciennes qui me ressemblent : le Désir, la Volupté et la Mort.

*
* *

La pluie a commencé de tomber hier. Elle tombe sans discontinuer, et les travaux de la terre se trouvent interrompus. Pourtant Isée et Maxime sont allés à cheval ce matin jusqu'à la prairie des trèfles, dont ils voulaient faire mesurer exactement la grandeur. Ils en sont revenus ruisselants, et Maxime, avant même de changer de vêtements, s'est occupé de panser sa monture. L'amour qu'il porte à son cheval a quelque chose de touchant, et de puéril aussi. Est-ce parce que c'est Faustina qui le lui a donné? Certes Alexandre est une bête magnifique; mais sa beauté n'est jamais aussi complète que lorsque Maxime l'étreint entre ses cuisses et galope librement sur ses flancs. C'est ainsi que tous deux me sont apparus pour la première fois dans cette rue d'Agrigente, où tout le monde s'écartait pour leur laisser le chemin. Maxime portait sous sa toge une tunique écarlate et son front était casqué de cuivre. Que de fois depuis ai-je évoqué ce souvenir? Et que ne donnerais-je pas pour l'effacer de ma mémoire, pour abolir en moi l'image du Romain, pour faire enfin que jamais il n'ait franchi le seuil de cette demeure!

Isée se plaignait d'avoir pris froid. Je l'ai soigné de mon mieux. Je l'ai frictionné avec de l'huile d'aneth, et je lui ai fait endosser ensuite un pallium que j'ai tissé pour lui dans la laine d'Égypte; — car la laine de cette contrée est douce à porter et communique au corps une chaleur bienfaisante.

*
* *

Onostasion est revenu, et les bavardages ont recommencé. Tout le monde, excepté moi, s'intéresse à ses verbeux discours; Rhodon surtout, qui a pour son maître une admiration très

grande, ne se lasse pas de l'interroger sur le voyage qu'il vient d'accomplir à l'île de Délos, et que lui-même veut entreprendre l'an prochain, quand il aura pris l'âge de l'éphébie. C'est en quelque sorte le pèlerinage sacré que tous les Grecs, jeunes ou vieux, doivent accomplir au moins une fois dans leur vie. Tandis qu'Onostasion en racontait les détails, je suivais sur le visage de Maxime les impressions que ce récit suscitait en lui. Puisqu'il ne croit pas aux dieux, que peuvent lui importer Apollon et ses oracles, et son culte? Cependant il écoutait avec une curiosité évidente, et de temps en temps il me regardait, comme pour s'assurer de ma complicité, se souvenant sans doute des confidences douloureuses qu'il m'a faites sur son manque absolu de foi. Mais personne ne s'apercevait de cet échange de pensées entre nous. Isée mangeait lentement, les mains appuyées sur la table; et Onostasion, tout à son éloquence, ne s'occupait que de bien modeler ses phrases. L'île bienheureuse, où il venait d'aborder en compagnie de toute une théorie de mystes, lui est apparue, disait-il, pareille à un coin de l'Empyrée sur les eaux. Le son des lyres et le chant pieux des hymnes en remplissaient les mouvants feuillages. Des jeunes filles en robe blanche et les tempes ceintes du laurier sacré se tenaient sur les marches du temple, entre les triples rangées des colonnes; les portes étaient fermées encore et sur le frontispice on lisait, écrites en lettres hautes de dix coudées, ces paroles de l'oracle : *De toutes les choses du monde, la plus belle c'est la justice; la plus utile c'est la santé: la plus agréable c'est la possession de ce qu'on aime.* Maxime alors affecta de me regarder davantage, et moi, pour échapper à ce regard obsédant, je me levai de table et j'allai porter les offrandes rituelles aux dieux.

*
* *

Ce matin on a reçu des nouvelles de Rome par le courrier qui arrive ici chaque semaine. Ces nouvelles ne sont pas rassurantes. La guerre menace d'éclater de nouveau aux quatre coins de l'Empire, et l'Empereur, malgré toute sa sagesse, a beaucoup de peine à épargner le sang des légions. Partout les

provinces conquises tentent de se libérer du joug. Lucius Verus, qui a épousé Lucile, la fille de Faustina et de Marc-Aurèle, est parti pour la Pannonie, où une révolte terrible s'est produite.

Pendant ce temps, dans Rome, on continue à médire sur le compte des deux princesses. On raconte un incident qui s'est produit au théâtre il y a quelques jours. La famille impériale venait d'arriver dans sa loge, et, comme d'habitude, Faustina et Lucile, assises au premier plan, offraient à la foule la vue de leur beauté et de leurs vêtements somptueux, tandis que le « divin Marc », presque invisible derrière elles, affectait de lire, ainsi qu'il le fait toujours, sans s'intéresser au spectacle. Tout à coup un des acteurs, se tournant vers un comparse, lui demanda comme en se jouant s'il savait le nom de l'amant de sa femme. — « Oui, je le sais, répondit le comparse, il s'appelle Tullus! » Et comme l'autre, accentuant son jeu, faisait mine de n'avoir pas entendu, le comparse se prit à crier de toutes ses forces : « Tullus, Tullus, Tertullus! » Le public, interdit par cette saillie inopportune, restait muet; mais Lucile et Faustina, s'éventant du pan de leur écharpe, se prirent à rire, tandis que l'Empereur, plongé dans sa lecture, n'avait pas fait un mouvement. Or ce Tertullus passe pour avoir été le favori de Faustina, — l'un de ses favoris plutôt, car ne dit-on pas que le petit Commode, malgré sa ressemblance avec Marc-Aurèle, est le fils d'un gladiateur? Il en a les instincts et la férocité, et sur lui aussi on raconte des histoires effrayantes...

Naturellement ces nouvelles ont été l'objet, à table, des dissertations d'Onostasion. Il a pris Maxime à partie, et a fait devant lui un tableau très noir du monde romain. « On se meurt d'ennui à Rome, — assurait-il, — voilà la vérité; tout y est devenu morne, glacé, désolant, depuis que votre empereur y impose son implacable sagesse. Et le vice ne diminue point, il augmente au contraire; mais, au lieu de se manifester en plein soleil, il rampe, il se cache, il jette sur ses épaules un manteau couleur de cendre! » Maxime l'interrompit violemment : « Préfériez-vous l'époque d'Adrien, ou celle de Domitien? — Peut-être! — répliqua tranquillement le professeur. — Oui, je préférais le faste d'Adrien, la

beauté dont il a enrichi l'âme humaine, tout ce qu'il a élevé, tout ce qu'il a créé, de grand, d'admirable et d'éternel, ces temples, ces palais, ces statues qui firent de Rome une seconde Athènes » — « Et même le bel Antinoüs? » ajouta Maxime avec mépris. — « Même le bel Antinoüs! Ne faut-il pas pardonner quelque chose à ceux que le pouvoir rend plus faibles devant les tentations? Quant à Domitien, s'il fut exécré, cela prouve au moins que le peuple savait encore juger et condamner ses maîtres. Souvenez-vous, Maxime, que la corneille qui prédit l'avenir du haut du Capitole, et qui passe pour être la voix du peuple romain, salua la mort de cet empereur honni par une parole éminemment sage : « Tout est pour le mieux! »

Maxime ne répliqua point. Évidemment cette conversation l'énervait. Et, comme Isée et moi ne prenions aucune part à la discussion, il y eut un silence pénible. Puis Maxime, ayant réfléchi, dit au bout d'un moment : « Il est difficile d'apprécier les hommes sur ce que nous voyons d'eux. Qui connaîtra la pensée secrète de mon frère Marc? Sous son indifférence conventionnelle se cache une sensibilité aiguë, douloureuse, qui se traduit dans ses organes par une maladie de cœur déjà avancée. Quant à la divine Faustina, pourquoi s'acharner à lui jeter la pierre? Sa légèreté ne dépasse pas celle de la plupart des autres femmes de Rome, et elle la rachète par une générosité, une bonté vraiment patriciennes. Toutes les filles sans mère de l'Empire, elle les prend sous son égide; et, tandis que l'Empereur édictait une loi pour réhabiliter les enfants naturels et leur permettre d'exercer les fonctions de citoyens, elle fondait, de concert avec lui, cette admirable institution des Filles Faustiniennes, où tant de pauvres créatures autrefois délaissées, trouvent l'affection, le respect, presque les joies de la famille... »

Maxime s'était tu, et je voyais ses prunelles devenir brillantes, comme lorsque des larmes sont tout près de les mouiller. Alors un grand élan que je ne pus réprimer m'entraîna vers lui. Je lui tendis la main devant Isée, devant Onostasion : « Vous êtes un noble esprit, — lui dis-je; — heureux ceux qui possèdent votre amitié! » Il ne répondit point; mais la façon dont il serra cette main que je lui tendais me prouva qu'il avait compris mon émotion.

*
* *

Ce matin, en me regardant dans un miroir, je n'ai pu m'empêcher de me comparer à Faustina; je suis plus jeune qu'elle certainement, puisque sa fille Lucile a déjà épousé Lucius Verus. Mais je suis sans doute moins belle, — moins attrayante surtout! Je n'ai aucune coquetterie, aucun orgueil de mon corps. Si je voulais faire gonfler mes cheveux et serrer autour de mes seins mon exomide, je pourrais peut-être plaire aux hommes et exciter leur désir. Mais la femme d'Isée ne doit point songer à autre chose qu'à servir les dieux et à bien élever ses enfants.

Chère Junon, divine protectrice du foyer, prends-moi sous ta sauvegarde! Efface de mon esprit toute pensée dont je pourrais rougir. Fais que je sois toujours chaste, diligente et fidèle. Donne-moi cette force — plus héroïque que celle des héros — qui triomphe des obscures concupiscences et des ténébreux désirs...

*
* *

Je l'aime tant que je prononce son nom mille fois, quand je m'en vais seule, le matin, à travers les allées du domaine. Si les oiseaux chantent, je me figure que c'est pour lui plaire. et toutes les roses qui fleurissent, je les lui dédie dans ma pensée. Cependant je ne me tolère aucune faiblesse; j'évite de me trouver seule avec lui; j'essaie même de ne jamais rencontrer son regard. — Que deviendrais-je s'il pouvait se douter du feu terrible qui me dévore? Ce matin, Isée m'a ordonné de tisser pour l'intendant un pallium semblable à celui que j'ai tissé pour lui dans la laine d'Égypte. Je ferai faire ce travail par Bitto; j'y mettrais trop de moi-même, et j'aurais peur que mes mains trop amoureuses ne laissent au tissu des effluves dont la chair de Maxime serait lentement imprégnée.

***

Pour obéir à Isée, je file moi-même la laine de ce pallium destiné à Maxime. Bitto est prise par d'autres soins ; et, d'ailleurs, elle n'est pas assez habile pour exécuter cet ouvrage délicat. Les veillées d'automne sont commencées, et bientôt on célébrera la fête des Vendanges. Ces approches de l'automne sont d'une douceur infinie ; cependant elles me remplissent d'une tristesse contre laquelle je ne puis rien. Autrefois, en dévidant la quenouille, je chantais, ou bien je racontais à Rhodia les belles histoires de notre pays ; maintenant mes larmes coulent, ou je garde le silence, dans la crainte de trahir mon fatal secret. Rhodia s'est aperçue de ma mine douloureuse et de la pâleur de mes joues ; elle m'a interrogée doucement, tandis que toutes deux nous faisions tourner le rouet. Ses regards si purs, si tendres, étaient tout chargés d'inquiétude ; et, comme je refusais de répondre à ses questions pressantes, elle s'est jetée sur mon sein, nouant ses bras autour de mon cou : « Oh ! mère, vous souffrez, vous souffrez trop ! » Ses baisers vifs parcouraient mon visage. — Hélas ! les baisers de Rhodia ne me donnent plus aucune joie, — et c'était à Maxime que je songeais en les recevant...

***

Il m'a surprise ce matin, caressant son cheval Alexandre... Peut-être même a-t-il entendu les discours que je lui tenais en flattant sa crinière couleur de flamme : « Heureuse bête ! Que je voudrais être à ta place, parcourir comme toi l'étendue d'un galop souple et nerveux, et sentir une main toujours égale diriger mes impétueux élans ! Heureux Alexandre !... Les coursiers du dieu Mars ont des noms terribles ; ils s'appellent la Crainte et la Terreur ; mais toi, le préféré de ton maître, tu devrais t'appeler le Désir. »

Je m'arrêtai en apercevant Maxime. Il sourit de me voir interdite comme une petite fille en faute ; et, caressant à son tour les naseaux frémissants du beau cheval, il me dit que Lucius Verus en possédait un exactement semblable qui, lui,

s'appelle l'Oiseau, et que c'est aussi Faustina qui le lui a donné. Mais, plus gâté encore qu'Alexandre, l'Oiseau est nourri de pistaches et de raisins séchés.

***

La Vendange s'annonce aussi belle que l'a été la Moisson. Cette année sera décidément une année d'abondance pour le domaine. Isée s'en réjouit, et, comme il est toujours préoccupé du bien-être de ses serviteurs, il a décidé de laisser à Stéphane et à Bitto le produit entier des ruches d'abeilles, dont ils ne prélèvent ordinairement que la moitié. J'admire toujours le noble caractère d'Isée, son souci de la justice, sa modération en toutes choses. Pourquoi faut-il que mon amour ne lui appartienne plus? Parfois j'ai envie de me jeter à ses genoux et de lui avouer les horribles tourments que j'endure. Mais le faire souffrir, le sortir de sa quiétude, ne serait-ce pas, cela, la faute irréparable? Non, je dois garder cette plaie secrète au fond de mon être, et vivre comme si j'étais toujours la même femme, faire les mêmes gestes, prononcer les mêmes paroles, avec une âme changée. Ce matin, j'ai visité le cellier où l'on conserve l'huile. Les grandes jarres pointues étaient rangées en bon ordre autour des murs, et, dans le milieu, les outres de pierre étaient pleines jusqu'au bord de la liqueur bienfaisante. Quelle paix, quelle douceur devraient être les miennes! Et comme je rougis de ne prendre plus aucun plaisir à ces occupations familières qui, pendant si longtemps, ont été la raison d'être de ma vie!

***

Maxime a deviné que je l'aime! J'en ai la certitude maintenant, et j'en suis toute tremblante encore. C'est toujours ce terrible Onostasion qui a été cause de cette révélation inattendue. N'a-t-il pas eu l'idée de proposer hier, à table, ce problème : quelle était la couleur des yeux d'Aphrodite? Et, sans laisser à personne le temps de répondre, il s'est lancé dans des dissertations interminables, citant tous les auteurs qui ont cherché à jeter quelque lumière sur cette question troublante. Ils étaient

bleus, assurent les uns, se basant sur la description d'Hésiode quand, parlant d'Aphrodite aux blonds cheveux, il la décrit de la sorte : Celle qui a les yeux glauques comme les flots. Mais Pindare, dont l'autorité est digne de foi, affirme le contraire lorsque évoquant à son tour Vénus, il ajoute : « la Déesse aux yeux noirs, précédée du cortège des Grâces... »

Maxime écoutait tout ce verbiage avec un sourire. Quand Onostasion eut fini de disserter, il prit la parole à son tour : « Qu'importe, dit-il, que Vénus ait eu les yeux bleus ou noirs, puisque, telle qu'on la présente à l'admiration des foules, elle réalise le type de la plus parfaite beauté? Chaque peuple lui prête les dons qu'il possède; car, s'il est douteux que les dieux aient fait l'homme à leur image, il est à peu près certain que l'homme a fait les dieux à la sienne. — Quant à moi, ajouta-t-il, si j'avais à créer une nouvelle Vénus, j'imiterais le peintre Parrhasius lorsqu'il vint chercher à Agrigente les plus beaux modèles pour la déesse qu'il allait représenter, et je lui donnerais ces yeux d'un violet sombre pareils à ceux des sirènes de ces rivages, et au fond desquels se cache tant de mystère et de langueur. » En même temps il appuyait sur moi ce regard que je redoute et que j'aime. Et le trouble de mon âme monta dans mes yeux, et je sentis qu'il y lisait comme dans un livre cet amour immense, éperdu et dominateur, qu'il m'a inspiré et contre lequel j'essaie de lutter en vain...

*
* *

Rhodon est parti avec Licinius, le fils de notre voisin Valentin. Tous deux sont allés à Syracuse visiter les anciennes Latomies. Licinius est plus âgé que Rhodon, et lui servira de guide dans ce court voyage. Ils reviendront pour la Fête des Vendanges, qui est la plus gaie et la plus tumultueuse de toutes nos fêtes des champs. Rhodia et moi, nous préparons nos tuniques, car il est d'usage de se vêtir d'étoffes claires, transparentes même, pour faire honneur à Dionysos qui aime la joie. Et dans nos cheveux, comme toutes les autres femmes, nous mettrons de légères couronnes de pampre.

Maxime, qui ordinairement ne s'intéresse pas à ces manifestations populaires, auxquelles la religion se trouve étroitement

mêlée, semble cette fois vouloir prendre part aux réjouissances de Dionysos. Il m'a demandé hier s'il pourrait y assister et goûter, lui aussi, le vin nouveau. J'hésitais à répondre, mais Isée, qui était présent, a aussitôt dissipé nos doutes. Il a répondu à Maxime que rien ne s'opposait à ce que, quoique Romain, il fêtât Dionysos, ce dieu universel venu du Gange et qui appartient à toute l'humanité. Alors Maxime a parlé de la manière dont on fête Bacchus à Rome, et aussi le dieu Pan dans les Lupercales; et, comme il voyait que ce sujet m'intéressait, il s'y est attardé longtemps : sa voix chaude donnait une signification plus troublante encore aux choses voluptueuses qu'il décrivait; et par instants je sentais une rougeur me monter au front. Heureusement Rhodia n'était pas là...

***

Fatal, fatal désir, bête venimeuse, morsure cuisante! Un feu plus brûlant que celui de l'Etna me consume et, comme Sappho, je voudrais me précipiter dans le gouffre pour échapper à mon tourment. Je ne peux plus vivre auprès de Maxime sans éprouver les affres de la plus mortelle passion. C'est en vain que j'ai lutté depuis le jour où je me suis aperçue que je l'aimais. Chaque heure, chaque minute, chaque respiration de ma poitrine, chaque battement de mon cœur augmente cet impétueux et fol amour qui s'est glissé en moi comme se glisse la vipère entre les fleurs. Il suffit que j'entende sa voix, que je rencontre son regard, pour tressaillir de la nuque aux talons, et pour que le serpent maudit me morde aux entrailles. Et la nuit, auprès d'Isée, c'est encore à Maxime que je rêve. Parfois je me réveille brusquement, me figurant que sa main touche la mienne, ou que le pan de son manteau effleure ma joue. Alors je pousse un cri déchirant, et, pour ne plus l'apercevoir même en songe, je blottis sous les coussins ma tête brûlante.

***

J'ai pris une grande résolution; je vais demander à Isée de renvoyer Maxime après les vendanges. L'hiver venu, il n'aura

plus autant besoin d'être aidé pour la surveillance du domaine ; et peut-être pourrai-je ainsi retrouver la paix.

***

J'ai parlé à Isée. Certes mon cœur battait violemment ; mais j'avais auparavant tellement imploré Junon Lacinienne que je me sentais maîtresse de moi et capable de quelque éloquence. J'avais choisi le moment où Isée se montre le mieux disposé à m'entendre, à l'heure qui suit notre pèlerinage quotidien dans le Jardin des Tombeaux. C'est aussi le moment où le soleil décroît à l'horizon, laissant sur la terre un voile de mélancolie. Isée marchait lentement, l'âme pleine du souvenir des Ancêtres ; et moi, pour rendre ses pas encore plus lents, je pesais de tout mon poids à son épaule. Quand nous fûmes sortis de sous les cyprès, il s'arrêta et, d'un geste qui lui est familier, mit sa main sur mon front comme pour me bénir. Je pris cette main et pieusement j'y portai mes lèvres : « Isée, lui dis-je, tu es mon seigneur et mon maître, et, depuis que je suis devenue ton épouse, je ne t'ai jamais rien demandé qui ne fût digne de notre mutuelle affection. Aujourd'hui je te supplie de ne pas te refuser à la prière que je t'adresse : au nom des ancêtres dont nous venons de saluer les tombes, ne garde pas plus longtemps à notre foyer un étranger. » Isée s'était redressé avec hauteur : « C'est Maxime que tu appelles ainsi ? — me demanda-t-il. — Oui, répondis-je faiblement. — Tu oublies que cet étranger est devenu pour moi le plus dévoué des collaborateurs ; qu'il ne ménage ni sa peine ni ses fatigues quand il s'agit des intérêts du domaine, et qu'avant qu'il fût ici je succombais à la tâche. Tu oublies encore que si Rome a conquis la Grande Grèce et toute l'Hellénie, ce sont nous, les Grecs, qui l'avons conquise à notre tour en lui donnant notre civilisation, notre art, notre philosophie, notre langage même. Il n'est pas un Romain instruit qui ne parle aujourd'hui la langue d'Homère, et Maxime plus purement qu'aucun autre. Qu'as-tu donc à lui reprocher ? — Rien », répondis-je faiblement. Et c'était la vérité pure. Que puis-je en effet reprocher à Maxime ? Ne suis-je pas seule coupable de l'avoir aimé ? Je baissai la tête, accablée par l'hostilité du Destin. Et Isée,

tout en marchant, continuait à faire l'éloge de Maxime. Avant de nous séparer, il me dit encore : « Renvoyer cet homme serait un acte indigne d'un noble Grec. Ta piété envers la patrie de nos ancêtres t'égare, Erinna. Rentre en toi-même, et ne songe plus à me faire commettre une injustice. »

En traversant l'atrium, je rencontrai Maxime; et soudain je fus inondée d'une joie immense par la certitude de le revoir ainsi chaque jour.

***

Les vendanges sont commencées. La joie de Dionysos est partout. Ce n'est plus, comme pour le labour et la moisson, l'effort monotone des hommes nus, la sueur ruisselante sur les épaules. Cérès-Demeter est une déesse exigeante et elle ne donne ses épis que lorsque, courbé sur elle, on l'a sollicitée longtemps. Mais Dionysos se contente d'hommages moins excessifs : pourvu que la vigne mêlée à l'ormeau soit taillée trois fois dans le cours de l'année et que la pluie bienfaisante ait gonflé les grains, il assure aux travailleurs une récolte digne des dieux.

Rhodon et Rhodia ont eux-mêmes pris la serpe pour couper les belles grappes blondes et mûres. J'entends d'ici leurs rires et leurs chansons. Ces refrains sont les mêmes que nos pères chantaient il y a mille ans, en accomplissant le même geste primordial; et sans doute leur cœur aussi était gonflé des mêmes espoirs. La vie fugitive coule sans cesse sous le même ciel, entre les mêmes berges étroites; elle va s'anéantir aux mêmes abîmes profonds..., et tout ce que l'on a pensé, ressenti, désiré et aimé, refleurit dans d'autres âmes, comme la vigne se renouvelle en d'autres bourgeons. Je suis triste, malgré le doux soleil automnal, et malgré l'allégresse qui vibre partout. Les voix jeunes et fraîches de mes deux enfants me résonnent douloureusement dans la poitrine; la joie de Dionysos m'accable. Je porte en moi la plus cruelle des angoisses : celle de ne pouvoir, penchée sur mon cœur, y évoquer l'image du bien-aimé et l'enguirlander de violettes et d'immortelles. — Ah! qu'elles sont heureuses, les femmes libres de leur sort! J'envie, oui, j'envie cette Laodice, brune

et vagabonde, qui peut sourire à tous les hommes et retenir contre son sein celui qui a su éveiller son désir...

*
* *

Que les dieux me pardonnent! Que Junon ne m'écrase pas de son courroux! J'ai connu le baiser de Maxime! Maxime m'a tenue toute palpitante entre ses bras... Ce fut prompt comme le vol de l'oiseau, comme le sillage de l'éclair dans l'espace. Mais cette minute si rapide fut éternelle...

Je me demande encore comment j'ai pu trahir à ce point mon devoir? Certes, malgré la violence de ma passion, je n'aurais jamais osé concevoir en esprit ce baiser, qui est maintenant une chose vivante et réelle. Tant d'années de sagesse, de fidélité conjugale, de piété envers les dieux se sont abolies, effondrées tout à coup; il ne reste dans ma pensée et sur mes lèvres que le baiser brûlant de Maxime.

C'était le jour de nos Dionysies des champs. Depuis le matin, j'étais debout, veillant à ce que tout fût préparé pour le repas des vendangeurs qui, la fête terminée, viennent une dernière fois manger et boire sur les longues tables dressées derrière la maison. Bitto m'aidait, suivie de la petite Bobo; et bavarde, excitée par l'aspect du festin rustique, elle m'énumérait toutes les raisons qu'elle et moi devions avoir de bénir la Divinité. Le nom d'Isée revenait constamment sur ses lèvres. A la fin, je lui dis : « Bitto, tais-toi. Je ne sais que trop qu'Isée est pour toi un très bon maître! » Alors elle rougit, malgré le brun de sa peau, et, soulevant la petite Bobo dans ses bras, elle se mit à la couvrir de caresses. Et je me disais tout bas : « Tu es heureuse, Bitto, que je ne sois pas jalouse d'Isée; mais ce sentiment mauvais n'est jamais entré dans mon cœur. » A ce moment, Isée parut dans la cour; et, par un commun sentiment de respect, nous restâmes muettes et immobiles devant lui.

Tous les détails de cette journée inoubliable apparaissent dans ma mémoire aussi nettement que sur les flancs noirs des amphores apparaissent les rouges contours des figures que le peintre y a tracées; tout prend une signification mystique et

profonde, comme si le Destin lui-même avait marqué les voies de ce baiser...

Certes, Zeus m'est témoin que jusqu'à la dernière minute j'ai lutté contre cette force fatale. Après avoir quitté Bitto et Isée, je me rendis seule dans le Jardin des Tombeaux. Si nos morts ne nous protègent point sur la terre, qui donc intercédera pour nous auprès des puissances supérieures? Je me rendis seule dans le Jardin des Tombeaux... Tant de joie, tant de cris, tant d'ivresse remplissaient l'air que je marchais au milieu d'un songe, comme si l'extase orgiaque m'avait déjà pénétrée. Et le bruit des cymbales et des sistres, le rythme des danses échevelées arrivait à moi de tous les coins de l'horizon, comme si la terre entière eût été possédée par la frénésie du Dieu.

Le Jardin des Tombeaux était désert; je m'agenouillai sur le parterre d'aches qui entoure les sépulcres, et je suppliai les Mânes augustes de bien vouloir me venir en aide : « Voyez, leur disais-je, quelle femme malheureuse je suis! Isée lui-même, mon époux, est resté sourd à ma prière et semble aider cette puissance fatale qui a mis dans mon cœur l'amour de Maxime. Comment pourrai-je résister au terrible et impérieux Éros? Je n'ai personne à qui confier ma douleur, et nulles lèvres humaines ne peuvent me donner le conseil dont j'ai besoin. Ah! chers Mânes, combien j'envie votre sort!... Faites que la Parque diligente me prenne dans le chemin de ma vie; qu'elle close mes yeux, qu'elle scelle mes lèvres, et que je vienne vous rejoindre, sans que rien en moi ait été souillé. » Et je pleurai longtemps sur les tombeaux...

Lorsque je me relevai, le soleil était à son déclin, mais le tumulte orgiaque redoublait de violence. Je fus suprise de voir sur mon corps la tunique échancrée des Dionysies, et, autour de mon front, la couronne de corymbes et de pampres. En même temps une jeunesse nouvelle circulait dans mes veines; — je courus retrouver les vendangeurs...

Les chars étaient combles de corbeilles, et les petits taureaux blancs qu'on y avait attelés avaient peine à les faire avancer dans la poussière des venelles rustiques. J'aperçus Rhodia debout sur l'un de ces chars, entourée d'un chœur de jeunes hommes, et soulevant au-dessus de son front ses bras armés

de cymbales. L'éclat de sa beauté était si grand, qu'il égalait celui de la plus ravissante bacchante.

Je cherchai des yeux Maxime; il n'était point là. — Ma résolution était prise : « Maxime s'en ira quand même, me disais-je; c'est à lui que je vais demander ce sacrifice. »

Bientôt je l'aperçus enfin. Il se tenait à l'écart, sur un pré dont l'herbe avait été foulée tout le jour par les danses et les rondes. Quand il me vit, il se leva et nous nous trouvâmes face à face. Lui aussi avait pris le costume des Dionysies; sa poitrine était nue; son beau front était ceint d'une couronne, et, entre chacun de ses orteils était passé un étroit ruban de pourpre qui se nouait à ses sandales. Je m'approchai et tout de suite je lui jetai le cri de mon désespoir : « Il faut partir, Maxime, il faut partir! Vous ne pouvez plus demeurer ici davantage! »

Doucement il avait souri.

— Pourquoi dois-je partir? me demanda-t-il.

Alors l'aveu suprême jaillit du fond de mon être :

— Parce que je vous aime trop! Parce que je ne peux plus vivre dans cette détresse!

Mes mains se tordaient, jointes et suppliantes, devant lui. Il les emprisonna dans les siennes.

— Erinna, moi aussi, je t'aime! me dit-il.

Nous n'ajoutâmes rien ni l'un ni l'autre. Mais nos yeux s'étaient déjà pris; les pampres de nos couronnes se rejoignirent, et nos lèvres goûtèrent le baiser.

JEAN BERTHEROY

(A suivre.)

LE

COLONEL PIERRE-LOUIS RŒDERER

Pierre-Louis Rœderer, né à Metz le 2 mai 1780, était le fils aîné de l'illustre constituant, dont la fortune politique, arrêtée au 10 août 1792, reprit un si bel essor après Brumaire. Engagé à vingt ans comme hussard volontaire (1er germinal an VIII — 22 mars 1800), il débuta à l'armée des Grisons, où il devint presque aussitôt sous-lieutenant à la suite du 8e régiment de dragons (19 thermidor), puis sous-lieutenant au 11e de cavalerie (27 vendémiaire an IX). Pendant quelques mois il fut détaché au corps d'observation de la Gironde, sous les ordres du général Leclerc. L'année suivante (9 floréal an X), il était pris comme aide de camp par le général de division Saint-Hilaire, dont il fait le plus bel éloge : brave, aimé de ses officiers et de ses soldats, Saint-Hilaire se distinguait par ses manières polies, sa modération envers les pays occupés et son honnêteté. Sans quitter ses fonctions auprès de ce chef, Rœderer passait premier lieutenant (au même régiment, 9 prairial). Il fut au camp de Boulogne dès le début et n'en partit qu'avec la Grande Armée, pour faire la campagne d'Allemagne. Sa conduite à Austerlitz lui valut l'aigle de la Légion d'honneur (14 mars 1806). Il avait obéi aux mâles exhortations de son père : « Adieu, sois brave et heureux; je ne puis te rien souhaiter de plus. »

Étant à Lintz, il reçut l'ordre de se rendre à Naples, où il arriva après avoir failli verser dans un torrent et perdu ses bagages. Joseph Bonaparte, improvisé général en chef, puis roi, était un fidèle ami de son père : il prit Rœderer parmi ses aides de camp. L'année suivante, celui-ci était nommé capitaine par le Roi, avec mission d'organiser une compagnie d'artillerie légère dans la Garde royale (14 février 1807), puis par l'Empereur (1er mars). Il restait aide de camp et en cette qualité remplit de périlleuses missions en Calabre ou ailleurs. Plus délicate encore fut celle que M. Frédéric Masson a spirituellement racontée : il s'agissait d'aller à Bologne au-devant de la reine de Naples, que l'Empereur pressait de se rendre dans son royaume, mais qui ne se souciait pas plus d'y aller que son mari de l'y voir arriver. Las d'attendre, Rœderer crut bien faire de pousser jusqu'en France, jusqu'à Paris, jusqu'à Mortefontaine, où la reine, à sa vue, s'évanouit de saisissement. Le roi infligea des arrêts au trop zélé aide de camp, mais il les leva presque aussitôt et peu après le nomma chef d'escadrons (22 octobre 1807). Au moment de l'emmener avec lui à Bayonne, il lui attribua une rente de 2 000 ducats sur le Trésor de Naples et, pour le décider sans doute à rester en Espagne, il le fit, à l'arrivée, colonel (8 juin 1808) et commandeur de son ordre des Deux-Siciles.

Ce n'était pas une sinécure que d'être aide de camp du roi « intrus ». On juge quelle agréable mission ce fut, par exemple, que d'aller répandre dans la province de Léon une proclamation imprimée, faute d'imprimeurs, par l'aide de camp lui-même et qui annonçait l'entrée de don José Napoléon dans le pays dont « la Providence » lui confiait le gouvernement. En 1810, en traversant la Sierra Morena, Rœderer faillit sauter par l'effet d'une mine placée sur son passage. Pourtant ce n'est pas dans un combat contre les guerrillas qu'il reçut, le 19 avril 1811, entre deux côtes, un coup d'épée fort rude : un jour le général Bigarré, autre aide de camp de Joseph, occupé des apprêts d'un déjeuner où devaient figurer les ministres du roi, l'ambassadeur de France, entra inopportunément dans la chambre de sa femme, pour y chercher le café, qu'elle enfermait avec ses diamants : « Le sang de l'un, écrit-il

sans nommer Rœderer, préserva l'autre de la mort et, quand je le vis couler, le désespoir succéda à la rage. » Le scandale fut grand à Madrid : « Dîner, maison, tout fut mis en déroute. » Peut-être contribua-t-il au retour en France du galant officier, qui d'ailleurs eût risqué, en vertu des décrets de 1811 sur la nationalité des Français employés par les princes vassaux, de perdre son rang dans l'armée française.

Malheureusement, en matière de grades, Napoléon n'était pas aussi généreux que ses frères et déjà, avisant un jour l'aide de camp, en mission à Paris : « Ah! monsieur Rœderer, avait-il dit, déjà colonel! Vous êtes bien jeune. » Aussi, en rentrant au service de France, le colonel retomba capitaine (23 novembre 1811). Au lieu de se rendre en cette qualité au 20e chasseurs, il attendit d'être affecté au 8e de chevau-légers (lanciers), régiment polonais, comme chef d'escadrons (28 février 1812). Sous l'élégant uniforme bleu, dolman galonné d'argent, long pantalon, shapska orné de plumes d'autruche, il fit la campagne de Russie. Il appartenait au corps du maréchal Oudinot, qui opéra sur la Duna, et à cette division Corbineau, dont l'arrivée sur la Bérésina fut une chance inespérée pour l'Empereur, arrêté au bord de la rivière, qu'il ne savait plus où franchir, les Russes l'ayant devancé à Borisov. Des trois régiments de Corbineau il restait 700 cavaliers, qui, venus de Gloubokoe par la rive droite de la Bérésina, s'étaient frayé passage à coups de sabre au travers des cosaques de Czernichef, et, pour rejoindre l'Empereur, avaient traversé la rivière vis-à-vis de Stoudianka : par eux Napoléon connut le gué où l'on pouvait établir les ponts sauveurs. A un moment, l'Empereur voulut faire éprouver l'état de la rivière par un officier monté : il désigna, sans d'ailleurs le reconnaître, le chef d'escadrons Rœderer qui, encore une fois, traversa, puis retraversa les eaux encombrées de glaçons.

Le 28 novembre, Rœderer était des braves qui combattirent pour protéger le passage : le 2e corps occupait la rive droite, opposé à Tchitchagof; Oudinot blessé, Ney dirigea le combat héroïque et finalement victorieux. Dans la mêlée, Rœderer reçut, presque à bout portant, au travers de la bouche, une balle qui lui fracassa une douzaine de dents. Avec une belle énergie il put aller jusqu'à Vilna : ce cavalier modèle avait

réussi à conserver ses chevaux, si bien qu'il put même en donner un à Gourgaud, son camarade, et un au chirurgien Yvan, qui l'avait soigné. Pour lui, il était dans un piteux état; aussi, comme tant d'autres, s'attarda-t-il quand il eût fallu repartir : il fut *cosaqué*, c'est-à-dire dépouillé par les Russes, et dut rester dans la ville prisonnier de guerre. Une lettre qu'il écrit de là à son père mérite d'être reproduite tout entière[1] :

A Mgr le comte Rœderer, ministre et secrétaire d'État du Grand-duché de Berg, rue du faubourg Saint-Honoré à Paris.

Vilna, le 15 janvier 1813 au soir.

« Mon cher père,

» Je vous ai déjà écrit il y a quelques jours pour vous annoncer que je suis à Vilna où j'ai été retenu depuis le 9 décembre, ayant les pieds et les mains fortement attaqués par le froid; j'étais de plus menacé de devenir aveugle car depuis deux jours j'y voyais à peine pour me conduire. Je suis sans le sol depuis le 10 décembre où j'ai été *cosaqué*. Il m'est cependant resté un pantalon et ma chemise, et je ne dois pas oublier mon gilet de flanelle, le même que j'avais lorsque j'ai reçu un coup d'épée en Espagne, et auquel je dois probablement la vie, car je crois que sans lui je serais mort de froid. Je me suis presque toujours assez bien porté, même pendant ma plus grande misère, et je n'ai pas un seul instant désiré la mort[2].

» Depuis quelques jours mon sort commence à s'adoucir un peu. J'ai grand besoin de recevoir trois cents ducats de Hollande; c'est la meilleure monnaie qu'on puisse avoir en Russie : les Juifs ne peuvent pas nous voler sur cet argent-là.

1. De P.-L. Rœderer pendant sa captivité ont été publiées une autre lettre à son père, Vilna, 2 février 1813 (*Œuvres du comte Rœderer*, t. VIII, p. 570), et une à son frère Antoine, même date (*Notice et souvenirs de famille* par la comtesse Rœderer, Bruxelles, 1899, p. 225). Comme le prisonnier ne savait si ses lettres parvenaient, on ne sera pas surpris d'y retrouver des phrases semblables.

2. A son frère : « Dans toutes mes adversités, j'ai toujours conservé bon courage et c'est ce qui m'a sauvé. Je n'ai pas un seul instant désiré la mort, mais ce serait payer la vie trop cher que de recommencer de pareilles misères pour la conserver. »

Il est fort douteux que les communications soient établies dès à présent avec la France. Si cependant M. l'ambassadeur de France à Varsovie pouvait avoir un moyen de me faire toucher mon argent ici, ce serait le moyen le plus prompt. Mon oncle Guaita[1] connaît peut-être quelque maison de commerce à Vilna, qui pourrait également me faire payer. Il faut que je vous donne une partie de mon signalement pour que mon futur argent n'aille pas tomber dans des mains qui ne seraient pas gelées et qui sans doute n'en auraient pas plus besoin que moi. Je reviens au signalement : il me manque douze à quatorze dents fracassées par une balle qui m'est entrée dans la bouche le 28 novembre au combat de la Bérésina ; j'ai perdu l'ongle de l'avant-dernier doigt de la main droite, qui peut-être repoussera un jour ; celui du petit doigt de la main gauche annonce une chute que je crois inévitable, mais je lui suppose un successeur plus prompt à venir que celui de la main droite. J'ai presque sur le milieu des deux lèvres, un peu à gauche, deux cicatrices qui font voir le passage de la balle. Malgré ma blessure je ne suis cependant pas tout à fait méconnaissable, mais, lorsque j'ouvre la bouche et que je me regarde au miroir, je me trouve affreux. Il me faut cependant une bonne femme quand je serai en France ; mais d'abord je préférerais de bonnes dents, c'est-à-dire celles que j'avais. On vous présentera un bon de deux cent trente francs payable à madame Noblet : j'ai eu le bonheur de trouver à acheter un habit, une chemise et d'autres effets avec cette traite sur vous.

» Le fils du maréchal Lefebvre est mort ici il y a un mois[2]. Le colonel Nesselrode[3] a été fait prisonnier au passage de la Bérésina, le 27 ou le 28 novembre ; ce sont des sous-officiers de son régiment qui me l'ont dit.

1. Frère de sa mère, Charles Guaita était un des plus riches banquiers de Francfort-sur-le-Mein.

2. Il s'agit de Marie-Joseph-Xavier Lefebvre, comte de Dantzig, né le 10 mars 1785 à Paris, général de brigade le 11 septembre 1812, mort le 15 décembre suivant. C'est ce Lefebvre, *Coco*, comme on l'appelait, que madame Fusil, l'actrice du Théâtre Français de Moscou, soigna à Vilna jusqu'à son dernier soupir. Cf. ses souvenirs sur *l'Incendie de Moscou*, p. 50 et suiv. et A. Chuquet, *Coco Lefebvre*, dans *Études d'histoire*, 5e série, pp. 43-50.

3. Fils du ministre de la Guerre et de l'Intérieur du grand-duché de Berg. Il commandait les lanciers de Berg.

» J'ai oublié de vous écrire dernièrement que la croix d'officier de la Légion d'honneur a été demandée pour moi avant le combat de la Bérésina. Le 27 novembre j'ai passé deux fois la Bérésina à la nage sous les yeux de l'Empereur, qui à mon uniforme aura pensé que j'étais un Polonais. J'espère que vous obtiendrez facilement que je porte à mon retour en France la croix de commandeur de Naples[1]. Je n'ai pas besoin de vous prier de tout faire pour hâter mon retour en France. Pendant toute ma misère j'ai conservé bon appétit et bon courage et il fallait l'un et l'autre pour ne pas succomber. Je tâcherai d'aller demain dans un hôpital pour y voir plusieurs officiers de mon régiment qu'on dit s'y trouver. Nous autres Français de mon régiment, nous avons tous été ou pris, ou tués, ou blessés, ou noyés.

» Je vous embrasse et vous aime bien tendrement, mon cher et bon père. J'embrasse ma mère[2] et ma sœur[3]. Mes hommages à madame R... et à M. de Boufflers[4].

» Il faut m'adresser vos lettres à Vilna chez M. le gouverneur général de la Lithuanie.

» RŒDERER »

Dans une lettre à son frère Antoine, préfet du département du Trasimène, Rœderer ajoutait ces mots où l'on devine ce qu'a souffert sa fierté : « Malgré mes pieds et mes mains gelés et le mauvais état de ma vue, je serais parti si j'avais pu croire à la prochaine arrivée des cosaques ; j'aurais couru la chance de succomber en route plutôt que celle d'être pris ici. » S'il n'a point tenté cet effort désespéré, c'est sans doute qu'il était à bout, comme tant d'autres qui, échappés à la Bérésina, périrent à Vilna, de faim et d'épuisement. Du moins n'eut-il pas à parcourir les douloureuses étapes du *Voyage d'un officier français prisonnier en Russie* : il resta à Vilna, où d'ailleurs

1. De l'ordre des Deux-Siciles, fondé par Joseph. L'Empereur s'était montré fort difficile pour accorder le droit de porter cette décoration. Même Rœderer le père se l'était vu longtemps refuser.

2. Ève-Régine-Louise Guaita, fille d'Antoine-Marie Guaita, banquier de Francfort, conseiller intime du prince de Löwenstein-Wertheim.

3. Marthe Rœderer, qui épousa en 1822 le général baron Gourgaud.

4. Stanislas de Boufflers, le membre de l'Académie française.

l'hiver fut extrêmement rigoureux; il logeait chez l'habitant, dans les conditions que l'on verra. Il pouvait sortir en ville, au risque toutefois d'être maltraité et n'ayant pour se vêtir que des haillons de soldat. Les lettres de France ne lui parvenaient pas; seulement en avril 1813, après quatre mois de captivité, il recevait de l'argent.

L'été de la même année, il fut transféré à Tchernigov dans l'Oukraine, où il arriva le 10 août. Le voyage fut pénible : le prisonnier nous en dira les fatigues et les angoisses. Du moins trouva-t-il à l'arrivée une situation matérielle meilleure, une protection efficace de la part des autorités, et même une liberté assez large. Ainsi voyons-nous un de ses lieutenants l'engager l'année suivante à venir à Niéjin, autre ville de l'Oukraine, où les officiers prisonniers étaient reçus dans la société et paraissaient ne s'y point déplaire. La lettre d'invitation est intéressante : « Plusieurs de nos dames et de nos jolies demoiselles sont parties pour la campagne : la ville à chaque instant s'attriste, mais cela ne doit point vous empêcher de suivre votre projet, s'il est toujours le même, car M. Tomara reste ici encore deux mois et après vous pourriez faire le même voyage que nous à la campagne. Quand vous serez connu, comme vous méritez de l'être, vous ne manquerez pas d'invitations... » (8 mai 1814.)

Le commandant se rendit à cette attrayante invitate, mais ne goûta pas longtemps les agréments qu'elle vantait car l'heure arriva enfin du retour vers la patrie et la liberté. C'est de Tchernigov, bien muni d'argent, qu'il partit le 13 juin 1814, en compagnie de M. de Montaran, écuyer de l'Empereur. Il visita en passant Varsovie et Berlin et atteignit Paris le 10 août. Sa captivité avait duré dix-huit mois.

L'Empire était tombé; le comte Rœderer n'était plus ni ministre, ni sénateur; les régiments polonais n'existaient plus et le prisonnier n'avait pas été compris dans les nouvelles formations; pourtant il fut promu major (lieutenant-colonel) de cavalerie le 27 janvier 1815, et obtint du Roi la promotion, qu'il attendait de l'Empereur, dans la Légion d'honneur (14 février). Mais il était en demi-solde, ne recevant pas d'affectation, et lui-même était sans doute, on le conçoit, peu pressé de reprendre du service. Quand l'Empereur revint, Rœderer redemanda au ministre de la Guerre son ancien grade

de colonel. Mais il joua de malheur : sa lettre était datée du 18 juin 1815, le jour même de Waterloo! Le gouvernement royal sut mauvais gré à Rœderer de cette requête intempestive : « La démarche qu'il a faite sous Bonaparte écarte l'intérêt et la considération que pourraient lui mériter ses services. » Deux autres demandes, en 1816 et 1817, essuyèrent le même refus. Rien de surprenant si ses notes d'inspection, en 1820, portaient : opinions politiques — très mécontent. L'avènement de Louis-Philippe rouvrit au comte Rœderer la Chambre des Pairs, mais son fils venait justement d'être admis à la retraite (1er avril 1830) et une nouvelle tentative pour obtenir sa promotion, sans reprendre d'ailleurs de service actif, n'eut pas plus de succès que les précédentes. Il resta donc lieutenant-colonel en retraite jusqu'à sa mort, à Paris le 12 janvier 1834.

Le 30 janvier 1822, il avait épousé mademoiselle Blanche Tircuy de Corcelle. Dans son livre *Notice et souvenirs de famille*, la comtesse Rœderer a tracé de son mari ce portrait : « M. Rœderer avait été très beau et l'était encore, quoique sa personne portât les traces des souffrances de la campagne de Russie et de sa captivité; ses yeux étaient superbes, bruns, vifs et doux, ses manières très agréables et distinguées; l'originalité piquante de son esprit donnait beaucoup de charme à sa personne. » De cette femme aimable, lettrée, artiste, qui fut une collaboratrice assidue de son illustre beau-père, le colonel eut deux fils et deux filles, pour qui leur grand-père sut adoucir sa gravité magistrale.

Dans les loisirs de la retraite, au Bois-Roussel, le domaine que le sénateur Rœderer avait acquis dans l'Orne, le vaillant et brillant cavalier voulut rédiger ses Mémoires. Il n'avait pas la plume élégante et infatigable de son père. De souvenirs qu'il avait projeté d'écrire sur Naples et la Calabre on ne trouve aucune trace; mais, le 2 décembre 1829, anniversaire de la grande journée, il achevait des *Souvenirs d'Austerlitz*, une vingtaine de pages d'une écriture énergique et heurtée, qui sont restées inédites : à vrai dire ce n'est pas un récit de la campagne de 1805; ce sont des anecdotes, d'époques d'ailleurs très diverses, des remarques intéressantes sur le soldat français et sur l'opinion, moins mauvaise qu'on ne l'a dit, qu'avaient de ce soldat les Allemands et surtout les Allemandes.

Les critiques n'y sont pas épargnées à l'Empereur : « Moins de force et plus de justice et le grand homme serait encore debout. » Évoquant les chefs qu'il a connus, le colonel déplore que beaucoup aient cherché dans la guerre la richesse et il se rend à lui-même un témoignage, que confirme la réputation de haute probité méritée par toute sa famille : « Je me place avec plaisir dans le petit nombre de ceux qui firent la guerre à leurs dépens. »

On retrouvera ce caractère de droiture et de fierté dans les *Notes* du prisonnier, et aussi le courage sans emphase, qui fut celui de tant de soldats, parmi les horreurs de la retraite, parmi les misères de la captivité. Dans leur simplicité toute militaire, dans leur décousu même, les *Notes* du colonel Rœderer sont plus expressives que des mémoires rédigés. Pieusement conservées dans les archives de famille, elles m'ont été confiées par le petit-fils du colonel, le comte Rœderer, à qui j'exprime ici ma sincère gratitude.

JACQUES RAMBAUD

NOTES

D'UN

PRISONNIER EN RUSSIE[1]

(1812-1814)

Oui, nous vivons, croyons donc aux miracles!

Le plus grand désordre se fit remarquer dans l'armée française dès qu'elle eut passé le Niémen. On traita la Lithuanie à peu près en pays ennemi. Nos soldats ne recevaient plus de rations et, avant d'arriver à Vilna, on comptait déjà plusieurs hommes morts de faim dans chaque régiment d'infanterie. C'est des rives du Niémen que commence la perte de cette armée forte de 400 000 hommes.

J'ai vu à Polotsk dans le mois d'août des soldats morts de misère dans les rues. Il y avait pourtant dans cette ville un maréchal d'empire[2] et un ordonnateur en chef.

Le nombre des employés de l'armée était immense et formait presque une seconde armée, chargée de nous nourrir et qui nous affamait.

1. La première rédaction de ces notes est datée de Tchernigov, le 8 janvier 1812, la seconde du 4 avril. Celle-ci, qui n'est pas autographe, est un peu mieux ordonnée, sans l'être beaucoup : il a fallu ici mettre un peu plus d'ordre dans les notes et supprimer les moins intéressantes.

2. Oudinot, duc de Reggio, commandant du 2e corps.

Les autorités françaises établies à Vilna donnaient des bals fort brillants, tandis que nos malheureux soldats blessés mouraient de faim dans les hôpitaux de cette même ville. On voyait tous les jours des soldats de notre armée qui mendiaient dans les rues de Vilna et souvent on en a vu mourir sur le pavé. Enfin le désordre dans l'administration était porté à un tel point dans Vilna que des Polonais m'ont dit qu'ils étaient convaincus, avant notre retraite, que nous avions beaucoup trop de soldats, puisque nous les laissions ainsi périr faute des plus légers secours. Ce maudit Vilna a donc toujours été, même sous la puissance française, le tombeau de nos meilleurs soldats. Maret [1] est estimé à Vilna, mais le général Hogendorp [2] y a laissé une réputation infâme et qui paraît bien méritée.

Les officiers russes méprisent beaucoup leurs cosaques. Il est en effet impossible de trouver une cavalerie qui craigne davantage le feu. Si l'on formait un régiment de filles françaises, elles montreraient, je crois, plus de courage que ces fameux cosaques à longues piques et à longues barbes. Les cosaques irréguliers ne sont point payés par l'État : ils vivent de leurs rapines; ces cosaques sont misérablement montés, ils n'ont qu'un filet pour conduire leurs chevaux; leurs lances sont d'une longueur extraordinaire; les deux pistolets qu'ils portent à leur ceinture sont bien plus commodément placés pour s'en servir qu'ils ne le seraient dans des fontes, comme cela se fait dans notre cavalerie; ils ont un très mauvais sabre et une très mauvaise giberne de cuir, mais ces cosaques, comme toutes les troupes russes, sont très bien vêtus pour se garantir du froid. Un bonnet de drap est leur unique coiffure; ils ont une pelisse de peau de mouton et une capote par-dessus; ils ont tous de bons gants et des bottes : enfin ils peuvent résister aux plus grands froids. Si tous nos soldats eussent été aussi

1. Maret, duc de Bassano, chargé de centraliser toutes les affaires, pendant que Napoléon était en Russie.

2. Dirck van Hogendorp, Hollandais, né à Henvelict le 13 octobre 1761, mort à Rio de Janeiro le 20 octobre 1822. Fut ambassadeur, ministre de la Guerre en Hollande, général de division dans l'armée française, aide de camp de Napoléon, comte de l'Empire. Il a laissé des *Mémoires*.

bien vêtus que les plus misérables soldats de l'Europe, que ces cosaques irréguliers, il n'en serait pas mort un seul de froid.

Un fantassin russe sous les armes et couvert de sa capote ressemble beaucoup à un soldat français. Sa buffleterie est blanche. Il porte les cheveux coupés et il est coiffé d'un schako qui a à peu près la forme de ceux de notre infanterie. Sa capote est longue et fort bien faite, fort ample et d'un drap beaucoup plus serré et plus fort que celui des capotes de nos soldats; il est aussi beaucoup plus épais. Ces capotes sont serrées à la ceinture et vont fort bien. Le drap n'y est point épargné comme dans nos régiments. Chaque soldat aussi a une bonne paire de gants fourrés. Lorsqu'un soldat russe fend du bois pendant l'hiver, il se garderait bien d'oublier de mettre ses gants. Toute l'infanterie porte des pantalons de drap et de petites bottines, avec, au lieu de bas, des chiffons qui entourent bien leurs pieds et qui les empêchent de geler. Aux soins que les Russes prennent de leur vêtement pendant l'hiver, on voit combien il était fou de vouloir faire la guerre en Russie avec une armée presque nue.

Les dragons russes ne sont point estimés dans leur armée. Ils ressemblent à des Romains de théâtre; leur casque est presque droit.

Saleté, fanfaronnade, état sauvage de la plupart des officiers russes : joueurs et buveurs, voilà ce qu'ils sont presque tous. A Vilna, beaucoup d'entre eux dînaient à l'auberge et s'en allaient sans payer. Il fallait les forcer à rejoindre leurs régiments qui étaient à l'armée. Les officiers russes n'ont pas de linge, ils portent des demi-chemises de grosse percale de couleur ou de taffetas noir et se mouchent dans leurs doigts. On assure que l'empereur Alexandre ne se mouche pas autrement quand il est à cheval.

Les officiers russes qui sont bien élevés et ceux qui ont été prisonniers en France sont très humains, mais on voit que c'est le plus petit nombre. Les officiers russes portent des épées d'une longueur extraordinaire et très larges de lame. Ces messieurs ne se battent presque jamais en duel, mais très souvent à coups de poing. Ils craignent la Sibérie, mais non pas le déshonneur.

C'est le serf, c'est-à-dire l'homme qui n'a rien à perdre, qui

va à la guerre. Les levées d'hommes se font en Russie comme les réquisitions de bœufs ou de chevaux en France et avec la même facilité. L'habitude de la servitude fait du paysan russe un soldat très soumis : il a plus d'obéissance que de bravoure. On excite le courage du soldat français en lui parlant au nom de l'honneur; le courage du soldat russe se contient par la puissance de la discipline. Le courage de nos soldats est raisonné; celui des soldats russes ne l'est pas : il est tout physique, mais, dans les revers, rien n'est préférable à cette obéissance absolue du soldat russe.

L'infanterie russe tient ferme à la fusillade, mais elle cède toujours quand elle est chargée à la baïonnette. Les Russes battent la retraite comme nous battons la charge.

*
* *

L'Empereur quitta l'armée à Smorgoni dans la nuit du 3 au 4 décembre et arriva à Vilna le 6 au matin. Il s'arrêta deux heures dans une maison du faubourg de Kowno, par lequel on sort de Vilna. Il déjeuna et s'entretint avec le gouverneur de Vilna, son aide de camp le général de division Hogendorp.

L'Empereur partit de Vilna dans un traîneau. Le grand Ecuyer[1] était dans une voiture qui précédait le traîneau de l'Empereur avec le général Lefebvre-Desnouettes. Arrivé à un relai sur la route de Vilna à Kowno, l'Empereur demanda un verre d'eau à une vieille femme qui le lui apporta aussitôt. Cette eau était fort trouble; l'Empereur la regarda avec beaucoup d'attention et la but. Il donna ensuite quelques pièces d'or à cette vieille femme. L'Empereur arriva le même jour à Kowno, n'ayant plus pour toute escorte que quelques cavaliers. L'employé des postes, qui était Polonais et qui avait suivi l'Empereur jusqu'à Kowno, fut renvoyé à Vilna pour reprendre ses fonctions. Il a été fait prisonnier à son retour et c'est de lui que je tiens ces détails sur le voyage de l'Empereur. Avant d'arriver à la Bérésina, l'Empereur avait risqué deux fois d'être pris par les cosaques.

1 Caulaincourt.

*
* *

Avant l'arrivée des Français à Moscou, les paysans russes nous appelaient leurs libérateurs et, quelques mois après, ils enterraient tout vifs nos soldats prisonniers.

Les juifs de Vilna ont assassiné 8 à 10 000 soldats et officiers de notre armée, tant dans la ville que dans les environs. Il n'y a pas d'exagération à dire que, depuis le commencement de la campagne de 1812 jusqu'à la fin de 1813, Vilna a été le tombeau de 50 000 hommes de notre grande armée.

On peut citer quelques juifs de Vilna qui se sont conduits avec beaucoup d'humanité envers nos prisonniers. La maison Samson a sauvé plusieurs officiers français. J'ai passé la nuit du 10[1] au 11 décembre chez des juifs de Vilna[2] : il m'ont donné un peu de soupe le soir et m'ont fait coucher sur une grande table; j'avais un pétrin pour oreiller et j'ai aussi bien dormi que si j'avais été dans un bon lit à Paris. J'ai moins à me plaindre des juifs de Vilna que des Polonais de cette ville.

Le 10 décembre au soir, lorsque je courais dans les rues de Vilna, ne trouvant à me réfugier nulle part, je rencontrai un Polonais avec deux femmes bien mises. Je lui demandai l'hospitalité et je crus qu'il m'écoutait avec intérêt; mais, s'étant approché de moi, il me déchira mon gilet de flanelle, qui était le seul vêtement qui me restait sur le corps.

Plusieurs grands seigneurs de Vilna ont montré une bien grande lâcheté envers nos prisonniers; on en cite même qui se sont déshonorés par des vols faits à de malheureux officiers et soldats mourants, qui leur confièrent leur fortune.

Un général russe disait pendant la retraite : « Mettez un pain de munition au bout d'une baïonnette, allumez un feu, et vous verrez accourir 200 Français. » Ce mot renferme

1. Jour de l'entrée des cosaques à Vilna.

2. Le colonel Rœderer avait conservé un croquis, fait par M. Alexis Richard et représentant la maison de Vilna où il avait trouvé asile cette nuit-là. Il y a ajouté cette note : « En arrivant devant cette porte, je vis un soldat étendu mort sur le dos et, à ses pieds, un autre malheureux, jeune soldat, à genoux. Je lui demandai ce qu'il faisait là : il me répondit, et je vis en effet, qu'il avait les deux pieds coupés. » Un peintre nommé Garnier avait fait un tableau de cette scène.

presque toute l'histoire de nos malheurs pendant cette fatale retraite de 1812.

Un officier russe m'a dit à Vilna qu'un général russe avait proposé à l'empereur Alexandre de faire mettre le feu aux hôpitaux français, et qu'un médecin lui proposa de faire empoisonner tous les malades. On les laissa mourir de faim et de froid, ce qui est tout aussi barbare.

Deux mois après la prise de Vilna nos soldats étaient encore pillés dans les hôpitaux par des soldats russes, qui leur volaient le peu d'argent qu'ils avaient amassé dans la journée en mendiant dans les rues. C'étaient particulièrement les Italiens et les Allemands établis à Vilna qui faisaient l'aumône à nos malheureux soldats.

Un soir, à la fin du mois de décembre 1812, un soldat russe s'introduit dans la petite chambre que nous occupions chez mademoiselle Sosnoska[1], but et mangea, voulut ensuite payer, insista même pour faire prendre son argent, ce que nous refusâmes constamment, et un instant après il se mit en devoir de fouiller un de nos compagnons d'infortune : rouerie bien exécutée et beaucoup plus finement qu'on ne pourrait le supposer d'un barbare.

Le major Fournier[2], du 37e régiment de ligne, fait prisonnier le 27 novembre 1812 au combat de la Bérésina, fut conduit sans avoir été dépouillé à un général russe qui, le voyant couvert d'une pelisse, lui dit : « Cela vient de Moscou ? — Non, général, lui répondit le major, je n'y ai pas été. Mon régiment faisait partie du 2e corps d'armée qui était à Polotsk. — Ah ! voilà ce qu'ils disent tous », s'écria le général et il le fit dépouiller devant lui.

Pendant la campagne de 1812, un général russe aperçut un homme tout nu auprès d'une maison en feu. Il s'approcha de lui et lui demanda qui il était. Ce Français lui répondit : « Je suis un colonel français, qui voit arriver la mort en voyant brûler cette maison. » Le général russe le fit aussitôt habiller et lui sauva ainsi la vie.

1. Pour mademoiselle Sosnoska, voir plus loin, p. 133.

2. Étienne-Pierre Fournier, né en 1769 à Castelet des Sausses (Basses-Alpes), mort en 1849. Volontaire au 1er bataillon de Marseille 1791, major le 15 novembre 1812. Prisonnier jusqu'au 22 juillet 1814.

Pendant l'hiver de 1812 à 1813, un soldat russe donna un demi-thaler de Prusse à un prisonnier français qu'il rencontra dans une rue de Vilna. Un officier russe, étonné de ce trait de générosité, lui en demanda la raison et le soldat russe lui répondit : « J'ai été prisonnier en France. » Un officier russe, qui peut-être avait été aussi prisonnier en France, donna deux thalers en argent à un soldat français à Vilna.

Des officiers russes nous reprochèrent à Vilna l'incendie de Moscou, quoiqu'il fût bien certain et bien reconnu que cette ville a été brûlée par six mille galériens, auxquels on donna la liberté et l'ordre de tout incendier. Le peuple et les soldats russes croiront toujours que ce sont les Français qui ont brûlé Moscou [1]. L'empereur Napoléon a beaucoup augmenté la haine des Russes contre lui en faisant sauter le Kremlin.

L'empereur Alexandre avait annoncé au peuple de Saint-Pétersbourg que les Français se rendraient peut-être maîtres de la capitale et on craignait fortement leur prochaine arrivée à Saint-Pétersbourg.

Nous serions probablement les maîtres de la Russie, si l'Empereur n'eût pas voulu faire en même temps la guerre aux Russes et au froid et à la faim.

*
* *

On assure que le général Platow a envoyé à Saint-Pétersbourg assez d'argent pris par ses cosaques dans la campagne de 1812 pour faire, de grandeur naturelle, les quatre Évangélistes qui doivent être placés dans la nouvelle église de Kazan. Voilà une belle œuvre de piété pour un chef de cosaques.

Un officier russe m'a dit, à Vilna, qu'il avait reçu d'un cosaque 500 doubles napoléons en or, qui font 20 000 francs, pour 300 roubles en papier qui ne valent que 300 francs.

On évalue à 20 millions de francs le numéraire abandonné par l'armée française. On cite un fourgon ayant le

1. Dans ses *Souvenirs d'Austerlitz*, l'auteur notait : « Étant prisonniers en Russie, nous apprîmes que le peuple russe croyait encore que la bataille d'Austerlitz avait été gagnée par leur empereur. »

numéro 48, qu'on fut forcé d'abandonner avant d'arriver à Kowno et qui contenait 5 millions en or.

Beaucoup d'officiers ont eu les deux jambes amputées, leurs pieds ayant été gelés pendant la campagne. Il y en a même qui ont été amputés des deux pieds et des deux mains. Un jeune homme fort riche, officier au 28e régiment de dragons, mourut de faim à l'hôpital de Vilna : il avait les pieds gelés et il était sans le sou. Dans le délire qui précéda sa mort, il disait tout haut, se croyant chez lui : « Mon père, j'arrive de la Russie, je meurs de faim! Faites-moi vite donner à manger, je meurs de faim! » Que de milliers de Français sont ainsi morts de faim à Vilna, dans cette ville qui fut constamment dans la plus grande abondance.

Plusieurs officiers français se sont brûlé la cervelle sur le champ de bataille, pour ne pas prolonger leurs souffrances.

*
* *

Le prince de Bade [1], frère de l'impératrice de Russie, a été assassiné chez un apothicaire juif de Vilna. C'est chez ce même apothicaire que je m'étais réfugié le 11 décembre au soir. Je voulais passer la nuit chez lui, mais il me fit chasser par un cosaque qui, furieux que je n'eusse plus rien à piller, me poursuivit durant deux cents pas dans la rue et me renversa dans la neige. Il gelait alors à 28 ou 30 degrés et il ne me restait pour tout vêtement qu'un pantalon, une chemise de percale et le même gilet de flanelle que j'avais lorsque je reçus un coup d'épée en Espagne. Je n'avais pour toute chaussure qu'une vieille paire de pantoufles et une paire de chaussettes de coton que j'avais achetée quinze francs à la Bérésina. Depuis le matin j'étais entré dans une dizaine de maisons et je n'avais obtenu que de m'y réchauffer quelques instants. J'avais les mains et les pieds attaqués par la gelée et je me voyais con-

1. Le prince Guillaume de Bade, plus tard margrave, qui commandait la brigade badoise à la Grande Armée, ne fut pas tué à Vilna : il en sortit non sans peine. Il a publié des *Mémoires*, dont M. Chuquet a traduit la partie relative à la *Campagne de 1812*.

damné à périr dans la rue. Enfin ce même soir on me donna une vieille couverture que je veux conserver parce que je lui dois peut-être la vie. Je n'avais rien sur la tête et j'avais encore la bouche abîmée par le coup de feu que j'avais reçu le 28 novembre à la Bérésina. Je devais encore faire plus d'horreur que de pitié.

C'est dans cet état que j'arrivai chez un tailleur allemand vers huit heures du soir, toujours le 11 décembre. Il ne voulait pas me laisser chez lui et je n'y restai qu'à condition de partir dans cinq minutes. Je voulais seulement me réchauffer un instant. Il y avait chez ce tailleur un Polonais qui parlait français et qui me promit de me donner l'hospitalité. Il sortit et ne rentra plus. Je n'avais demandé que cinq minutes pour me réchauffer chez ce tailleur et je me voyais sur le point d'être de nouveau errant dans les rues de Vilna. Le tailleur me fit une bretelle avec une lisière de drap et il me donna un grand mouchoir d'étoffe de soie et coton, couleur de rose passée, pour en faire une cravate, et il me fit sortir en me disant en allemand qu'il y avait des officiers français réfugiés dans une chambre de la même maison. J'y fus, mais on ne voulut point m'ouvrir et je rentrai de nouveau dans la chambre du tailleur, qui me donna un de ses garçons pour me faire ouvrir la porte, et en effet on me reçut et je trouvai cinq officiers dans une très petite chambre. Ils me reçurent presque en ennemi, tant on craignait alors d'augmenter sa misère en soulageant celle des autres.

Je dois peut-être la vie à ce tailleur allemand, ensuite à mademoiselle Sosnoska, vieille fille polonaise, d'un affreux caractère, qui me reçut ainsi chez elle et me fit partager la nourriture et les misères des officiers qu'elle avait retirés dans cette petite chambre et dont elle avait reçu plus de 200 louis en dépôt. Peu de jours après, elle les laissait sans pain. Elle nous refusait les plus misérables secours. Il fallait la supplier pour obtenir un chiffon de linge pour mettre sur nos doigts gelés et que d'obstacles ensuite pour avoir un bout de fil pour attacher ce linge obtenu avec tant de peine. Elle me donnait du café le matin et me refusait ensuite un morceau de pain noir. Les quatre officiers que je trouvai chez elle le 11 décembre 1812 vers huit heures et demie du soir servaient tous dans l'artillerie. Ce sont MM. Beauvisage, Grosjean, Lablossière et Bar-

reau[1]. Le chef d'escadron Beauvisage est mort le 19 ou le 20 décembre, le jour même de l'entrée solennelle du grand-duc Constantin à Vilna. Le chef d'escadron Grosjean et le chef de bataillon Lablossière sont morts à la fin de l'hiver et le capitaine Barreau est parti au printemps de 1813 pour l'intérieur de la Russie.

Vers le 16 décembre, MM. Lablossière, Beauvisage et Grosjean confièrent environ 150 louis qui leur restaient, après que mademoiselle Sosnoska eut réglé son compte avec eux, à un petit docteur russe qui se conduisit envers nous de la façon la plus habile et la plus cruelle. Voyant que ces messieurs le craignaient, il abusa de notre triste position. Il nous laissa sans linge et il aurait pu nous faire acheter pour 1 franc une chemise de soldat. Sa cupidité nous mit dans la plus affreuse détresse; nous manquions de tout. On nous laissa des journées entières sans nous faire de feu, tandis que dans la chambre voisine, où il se trouvait avec mademoiselle, on se réjouissait sans songer à ménager notre infortune.

Notre misère était affreuse, je le répète encore, et sa joie qu'il ne déguisait pas prouvait combien il avait l'âme scélérate. Je causais quelquefois avec lui dans la chambre de mademoiselle Sosnoska, qui était furieuse qu'on lui eût remis le cher dépôt de 150 louis, mais c'est bien par sa faute qu'il lui fut retiré, puisqu'elle nous laissait manquer de pain noir. Du moins avec celui que j'appelais « Mon cher docteur, mon cher major », nous étions presque certains de ne pas mourir de faim; nous savions jusqu'où pouvait aller la cupidité d'une fille vieille et toujours furieuse. Ses yeux étaient toujours en feu. Un mari et des enfants eussent peut-être rendu cette femme douce et bonne, mais elle serait toujours restée avare. Elle nous envoyait un petit bout de chandelle quelquefois deux heures après la nuit, mais nous dormions douze heures de suite dans les premiers jours de notre captivité, avant que les poux se fussent emparés de nous; mais ce maudit major,

1. Les deux premiers officiers sont Beauvisage (Charles-Calixte), né à Soissons en 1776, élève d'artillerie le 1er pluviôse an II, qui servait au 5e régiment à cheval, et Grosjean (Charles-Louis-Thérèse), né à Faucogney (Haute-Saône) en 1777, élève d'artillerie le 21 prairial an VII, qui servait au 6e régiment à pied. Nous ne connaissons pas les deux autres.

combien il nous a désolés en nous promettant des chemises qu'il ne nous fit jamais acheter! Nous étions réduits au désespoir le plus profond. Nos pieds et nos mains gelés, la triste nourriture que nous recevions ne nous occupaient guère, mais ces maudits poux qui nous dévoraient la nuit, ce sont eux qui nous désolèrent le plus. Le petit docteur eût pu nous maintenir propres en dépensant seulement un louis sur les 150 que ces messieurs lui confièrent, bien contre mon sentiment : ils n'auraient dû lui en remettre qu'une partie, mais ils craignaient tant les cosaques, qui les avaient pillés plusieurs fois, qu'ils préférèrent donner le tout au docteur.

Cette maudite Sosnoska était si habituée à refuser tout ce que nous lui demandions qu'un jour, lui souhaitant le bonjour, elle me répondit son mot ordinaire : *Nisna*[1], mot qui doit faire maudire et la Pologne et la Russie à tout Français qui a fait la campagne de 1812. Le docteur ne disait jamais : *Nisna*. Il promettait toujours; on pouvait s'expliquer avec lui et il ne trouvait rien de plus juste que nos commandes, mais rien de ce qu'il avait promis n'est arrivé et ce monsieur, en réglant son compte, c'est-à-dire en prouvant bien clairement qu'il volait plus de 100 louis, s'est bien fait connaître. Il avait fourni deux pots de cérat pour mettre sur les doigts gelés de ces messieurs. Comme je n'avais pas un sou dans la communauté, je n'osais pas me servir de cérat et je m'en suis fort bien trouvé, car les trois ongles que j'ai perdus sont revenus beaucoup mieux que je ne l'espérais. Le cérat m'aurait fait plus de mal que de bien si j'en juge par ce qu'il produisit sur les doigts de mes compagnons d'infortune. Ils étaient d'une timidité surprenante, dont on sut abuser pour les voler et augmenter notre misère commune. Ils étaient d'un égoïsme bien malentendu et je dois dire que le petit docteur russe m'a peut-être maintenu avec eux malgré eux; ainsi donc il m'a été plus utile que contraire.

S'ils m'eussent prêté quelques louis, 3 louis seulement, j'aurais pu sortir, quitter les haillons de soldat dont me recouvrit mademoiselle Sosnoska, me chausser, aller chez le juif chez lequel j'ai été pris et où j'avais caché 15 ou 20 napoléons en or. Alors je leur aurais rendu leur argent, je leur aurais dit que

1. Probablement l'expression polonaise *nie znam*, je ne sais pas.

les Français n'étaient plus assommés dans les rues de Vilna, qu'ils pouvaient se montrer, exiger qu'on leur rendît leur argent, et tout cela se serait fait. Alors ils eussent loué une chambre en ville, le désespoir ne se serait pas emparé d'eux et enfin il est probable que MM. Beauvisage, Grosjean et Lablossière ne seraient pas morts tous les trois.

Dans tous ces premiers temps de malheur je dormais à merveille et je faisais même des rêves charmants. Nous avions environ quinze heures de nuit dans cette petite chambre obscure et quelquefois je dormais plus de douze heures de suite. Notre conversation pendant le jour roulait ordinairement sur les bons dîners passés que nous avions faits. M. Lablossière nous disait que chez lui il avait toujours un pâté froid et du vin et qu'il soupait tous les soirs, et moi, qui me rappelais ma vie de Paris, je ne concevais pas comment je pouvais alors me coucher sans souper, ayant aussi pu avoir un bon pâté et de bon vin de Bordeaux. Cela me paraissait tout à fait extraordinaire que je me fusse ainsi privé d'une aussi grande jouissance, celle de manger, qui nous occupait entièrement. Mon estomac me reprochait de n'avoir pas songé à lui dans les temps heureux et j'étais alors convaincu que je devais avoir faim lorsque je me couchais à Paris.

*
* *

Au printemps de l'année 1813, plusieurs familles juives de Vilna quittèrent cette ville, craignant la prochaine arrivée des Français, et vers le même temps des juifs de Kowno dirent à nos soldats prisonniers : « Les Français vont arriver, Cosaques *Caput!* » Partout où il y a eu des Français on connaît maintenant ce mot de *Caput!* qui n'est d'aucune langue et se comprend dans toute l'Europe[1].

On m'a assuré que l'empereur Napoléon a dit à un colonel de cosaques qui fut pris pendant la retraite qu'il mériterait qu'il le fît fusiller, puisque ses cosaques avaient égorgé des

1. *Caput* pour dire : mort, tué, littéralement sans doute décapité. Les soldats prussiens en 1870 employaient aussi ce mot, évidemment latin.

malades français dans les hôpitaux sur les derrières de l'armée. Cependant il le renvoya en lui disant d'aller annoncer à l'empereur Alexandre que dans six mois il serait à Pétersbourg.

On prétend que l'empereur Napoléon disait, en voyant passer le Niémen par l'armée française, qu'il avait 20 000 hommes à dépenser par mois. Cela fait 240 000 hommes par an : on a perdu plus de 300 000 hommes seulement en sept mois, ce qui fait près de 43 000 par mois.

Il n'y a de véritablement bon en Pologne que les femmes et les chevaux. Les hommes ont la grossièreté des peuples sauvages et les vices qui tiennent à la civilisation.

Les femmes de la Pologne sont généralement belles et les Russes les aiment extrêmement. Elles ont presque toutes les yeux bleus et les cheveux bruns, beauté rare, surtout en Allemagne où presque toutes les femmes sont blondes. Leur imagination est vive : ce sont les Françaises du nord. Elles aiment tout ce qui brille d'un vrai ou d'un faux éclat. Tout en rendant justice aux Polonaises, nous jugerons sévèrement la Pologne; ce nom de Pologne veut dire « pays-plat » et ceux qui comme nous ne le connaîtront qu'en passant et du vilain côté diront plutôt : plat-pays.

*
* *

Des Français établis en Russie depuis vingt-quatre ans m'ont dit qu'ils n'avaient jamais vu un hiver aussi rigoureux que ce fatal hiver de 1812 à 1813. Le froid augmenta encore après le passage de l'armée française par Vilna : il était déjà à 25 degrés. La route de Vilna à Kowno fut entièrement couverte d'hommes et de chevaux morts après que les débris de notre armée y furent passés.

Malgré la profonde misère de nos soldats français, on en voyait très peu demander l'aumône dans les rues de Vilna.

Des soldats prisonniers ont été réduits à Vilna, dans cette ville qui fut toujours dans l'abondance, à manger de la chair humaine, à manger leurs camarades morts de faim et de froid.

Des prisonniers français furent vendus dans l'intérieur de la

Russie, par des cosaques, à des paysans qui les enterraient tout vifs.

Des officiers russes se déshonorèrent jusqu'à fouiller des soldats prisonniers qu'ils conduisaient de Kowno à Vilna.

Il y avait à Vilna un hôpital, ou plutôt un quartier, où les prisonniers étaient en si grand nombre qu'ils passaient les nuits debout serrés les uns contre les autres.

Nos soldats prisonniers préfèrent les paysans de la Russie à ceux de la Pologne : ils sont plus riches et plus hospitaliers. La servitude des paysans polonais est encore plus dure que celle des paysans russes. Nos soldats qui sont aux environs de Tchernigov[1] se louent beaucoup des paysans leurs hôtes, qui les font bien manger, surtout quand leur carême est fini; mais ceux qui sont logés dans la ville sont extrêmement mal et ils se plaignent davantage des Russes que des juifs.

***

Depuis l'hiver nos soldats ne reçoivent plus qu'un *pétaque* par jour, ce qui fait environ 6 centimes, et un peu de mauvaise farine. Pendant tout l'été et tout l'automne on leur donnait trois *pétaques* par jour, avec lesquels ils vivaient fort bien; comme ils étaient contents, on les a réduits à ce seul *pétaque* et à environ deux livres de mauvaise farine, qu'ils vendent moins d'un *pétaque*, ne pouvant pas la faire cuire chez leurs mauvais hôtes pour en faire du pain. Tous les jours on trouve un nouveau moyen de les voler. Plusieurs centaines de nos soldats ont travaillé cinq à six mois à Bobruisk et n'ont point été payés, malgré la promesse qui leur en avait été faite. Ils se vantent d'avoir fait de bien mauvais ouvrages dans cette misérable place de Bobruisk.

Le nommé Étienne Mietti, des environs de Turin, tambour-maître au 111e régiment d'infanterie de ligne, m'a dit à Tchernigov, dans le mois de janvier 1814, que, sur environ

1. Dans l'Oukraine.

6 000 prisonniers avec lesquels il se trouvait aux environs de Smolensk pendant la retraite de 1812, il n'en restait pas 100 de vivants lorsqu'ils arrivèrent à Roslavl, petite ville à une trentaine de lieues de Smolensk, et maintenant c'est tout au plus si une vingtaine vivent. Il furent dix jours en route pour aller de Smolensk à Roslavl. On les faisait bivouaquer sans feu et quelquefois on les mettait dans des granges, où ils mouraient par centaines et de froid et de faim. Beaucoup de ces malheureux et entre autres ce Mietti mangèrent de la chair humaine. Ils recherchaient particulièrement les cœurs et les foies de leurs camarades morts et même ils se battaient pour avoir le cœur qu'ils préféraient à tout autre morceau! Ce Mietti a mangé du cadavre pendant dix jours entiers!

*
* *

Le caractère du soldat français est admirable dans le malheur. Les Russes, malgré toute leur cruauté envers nos soldats, ne peuvent les détacher des sentiments d'honneur qui les retiennent fidèles à la patrie. Si quelques-uns de nos soldats se sont engagés dans l'armée russe, c'est comme officiers, mais encore ce nombre est très rare; ils savent qu'un soldat français est plus heureux à son régiment qu'un officier russe, qui est ordinairement sans chemise et sans argent.

*
* *

Les hôpitaux de Vilna manquèrent de pain et de biscuit pendant les quatre derniers jours du mois de février 1813. A cette époque l'administration en était confiée à des Français, aussi prisonniers de guerre, qui faisaient bombance!

Dans ces hôpitaux, les morts et les mourants étaient jetés par les fenêtres. Le général Lenormand, mort à l'hôpital, fut jeté dans la cour avec tous les autres cadavres. Le général Lefebvre, fils du maréchal, a été enterré avec les honneurs militaires, payés par sa succession.

Sur quatorze cents malades qui étaient à l'hôpital de Werki,

près Vilna, le 22 janvier 1813, il n'en restait que cent vingt-huit de vivants dans le mois de mars de la même année.

Sur cent vingt prisonniers malades à l'hôpital des Sœurs de l'Enfant-Jésus à Vilna, lorsque l'armée russe y entra le 10 décembre 1812, il n'en restait que vingt-sept de vivants quatre mois après. Cet hôpital était cependant un des mieux tenus de Vilna.

Plusieurs officiers français sont morts de froid dans les hôpitaux de Vilna en janvier 1813.

Des soldats français m'ont dit que les hôpitaux de Kœnigsberg ont toujours été parfaitement tenus et qu'ils y étaient, eux malades, aussi bien soignés qu'avant la retraite de 1812. Les hôpitaux de Kowno ont été horriblement mal tenus jusqu'au mois d'avril 1813, mais à cette époque ils furent établis sur un très bon pied : on donna des lits et des draps aux malades.

Les habitants de Kœnigsberg se sont en général montrés assez humains pour nos prisonniers de guerre, mais dans d'autres villes de la Prusse le peuple les insultait horriblement, on leur crachait au visage et on leur demandait s'ils voulaient du pain blanc, de la bière, du lait, etc...

Le général Vandamme a été fait prisonnier au printemps de 1813[1]; plusieurs prisonniers français l'ont vu à Minsk; il n'avait pas un seul Français avec lui, pas même un domestique. On lui avait pourtant promis ses aides de camp et ses équipages. Il a été conduit à Moscou et, dit-on, détenu au Kremlin. On assure que dans les premiers mois de 1814 il frappa un agent de la police de Moscou et qu'il fut alors condamné à être conduit en Sibérie, accompagné de ce même homme de la police, et les Russes nous assurèrent dans le mois d'avril que le général Vandamme était mort, étant en route pour le Kamtchatka.

Les officiers français de la garnison de Dantzick parlent avec de grands éloges des soldats polonais qui étaient avec eux dans cette place. On doit dire à la louange des soldats polonais,

1. Le 30 août, à Kulm. Le général fut effectivement conduit à Moscou où il passa cinq mois, très bien traité, assure-t-il lui-même, par tout le monde, même par Rostopchine. En 1814 il fut transféré à Viazma (sur la route de France) et non en Sibérie. Il est vrai que le bruit avait couru d'une querelle qu'il aurait eue (avec le grand-duc Constantin lui-même) et qui lui aurait valu des mauvais traitements. Il rentra en France le 1er septembre 1814.

surtout de ceux qui ont été au service de la France, que ce n'est que la violence qui peut les décider à prendre du service en Russie. Ils savent combien ce service est dur et différent du nôtre.

***

J'ai cruellement souffert à Vilna, mais je ne m'y suis point ennuyé. Pour s'ennuyer il ne faut pas autant souffrir. Les gens heureux s'ennuient, les malheureux souffrent. On a dit avec raison que l'ennui est une maladie de l'esprit qui laisse un vide inconnu de ceux qui souffrent.

J'ai ouï-dire à Vilna par M. Horn, conseiller d'État chargé des prisonniers de guerre, que des officiers russes étaient arrivés dans cette ville avec un grand nombre de voitures chargées de prisonniers morts pendant la route. On donnait à ces bourreaux d'officiers quelques centaines de malheureux soldats et ils arrivaient à Vilna avec des voitures remplies de cadavres.

Ce petit M. Horn ne manque pas d'esprit, mais il est méchant. On se plaignait à lui de la mauvaise tenue des hôpitaux de Vilna et on lui disait que tous les soldats mouraient de froid et de faim : « Oh! répondait-il, pour les soldats, il faut qu'ils meurent, mais on pourra sauver quelques officiers. » C'est sans doute pour son humanité envers les prisonniers français qu'il fut nommé conseiller d'État en 1813! Lorsque je partis de Vilna dans le mois de juin 1813 pour aller je ne savais où dans l'intérieur de la Russie [1], je rencontrai M. Horn dans la rue. Il était en calèche et s'arrêta pour m'embrasser et il me dit qu'il espérait me voir dans deux mois! C'était pendant l'armistice. Si M. Horn eût eu un peu de bienveillance pour moi, j'aurais pu rester à Vilna, mais il aurait fallu lui faire la cour, lui donner de bons dîners, ou mieux encore de l'argent.

Je suis parti de Vilna n'ayant pas du tout la certitude de ne pas être assassiné avant d'arriver à Minsk. On nous disait mille

1. A Tchernigov, dans l'Oukraine, où s'acheva la captivité de Rœderer.

choses très alarmantes à Vilna, mais le temps des grandes horreurs était passé.

Lorsque nous arrivâmes à Minsk, on nous mit dans des chambres sans paille. Je fus le lendemain de notre arrivée chez le gouverneur militaire réclamer pour les officiers, mais il me répondit assez grossièrement que ce que je lui demandais regardait le gouverneur civil. Nous achetâmes de la paille pour ne pas coucher d'autres nuits sur les planches. Je ne pus pas obtenir de loger en ville : le commandant de la place ne voulut pas m'accorder cette légère faveur. Les premiers jours de mon arrivée à Minsk j'avais toujours un cosaque derrière moi, mais ensuite on me laissa aller tout seul, ainsi que les autres officiers du détachement.

M. Bogaloubof[1], chargé des prisonniers de guerre ici, à Tchernigov, nous a dit que pendant l'hiver de 1812 à 1813 il n'était arrivé que 300 prisonniers vivants sur un convoi de 1 000 prisonniers partis des environs de Moscou; il y avait 700 cadavres sur des voitures. Il porte à environ 40 000 hommes le nombre d'officiers et de soldats prisonniers de toutes nations qui passèrent à Tchernigov pour aller dans l'intérieur de la Russie. Il y en a quelques milliers d'enterrés ici.

C'est hier, 7 juin [1814], qu'il nous raconta cela et tout en parlant de notre retour en France, qui nous est annoncé de la part du gouverneur, qui a reçu hier matin l'ordre de nous faire partir : nous devons nous diriger sur Biélistock. Les officiers qui voudront partir à leurs frais partiront les premiers;

1. L'auteur parle avec sympathie des fonctionnaires de ce gouvernement : « J'ai été plus de six mois à Tchernigov sans connaître par son nom un autre Russe que M. Bogaloubof, qui a la direction des prisonniers français. C'est un petit bonhomme qui fait l'important sans être pourtant trop importun; sa maison est ouverte aux Français. Sa femme, jeune et assez jolie, parle bien français, mais elle a peu d'esprit. L'ancien gouverneur de Tchernigov, le baron de Frensdorf, a été assassiné par un officier de cosaques dans le mois de juin 1813. C'était un homme d'un esprit éclairé, très bon et très aimable; ceux qui l'ont connu le regrettent infiniment. Il avait une extrême bienveillance pour tous les prisonniers de guerre et sa mort a été pleurée par eux tous. Tous les prisonniers de guerre qui étaient à Tchernigov assistèrent à ses funérailles. Son successeur est un fort bon homme qui a aussi de la bienveillance pour nous; il est fâcheux pour nos intérêts qu'il ne sache pas le français, mais son fils sert assez obligeamment d'interprète. En général, nous sommes très bien traités par toutes les autorités de ce gouvernement de Tchernigov. J'ai dîné dans le mois de mai chez le gouverneur. »

il faut bien nous gruger jusqu'à la fin. Je ne pense pas qu'il y ait un seul de nous parti avant huit jours : rien n'est comparable à la lenteur de l'administration russe.

***

On nous dit que l'Empereur est détrôné et que Louis XVIII nous rappelle. Il y a ici deux partis : ceux qui croient les Russes et leurs ruses et ceux qui pensent que les Russes ont été chassés de la France. On a une collection de gazettes de Paris qui sont ici depuis une vingtaine de jours et c'est surtout d'après ces gazettes qu'on croit tout. En attendant la fin du mystère j'ai parié 25 louis que je reverrai l'Empereur sur le trône, et le départ, annoncé officiellement depuis hier, me confirme encore davantage dans l'opinion que j'avais de nos succès. Les gazettes russes avouent la retraite des armées alliées. Les Russes se retirent par l'Alsace, les Autrichiens par la Suisse et les Prussiens par Bruxelles et la Hollande. On nous a dit que le 18 mai il y avait eu des événements terribles à Paris et que l'Empereur avait été vengé. Tout ce mystère-là n'en sera plus un pour nous quand nous serons en Pologne[1].

1. Cette confiance si remarquable dans la fortune de l'Empereur s'exprimait déjà, le 21 mai 1814, à la réception des gazettes, dans une note de Rœderer qu'il est intéressant de résumer ici. Elle relevait toutes les invraisemblances de pareilles nouvelles : « Est-il probable que l'Empereur ait manœuvré sur les derrières des ennemis avec 70 000 hommes les 25 et 26 mars, et qu'il n'ait laissé que 50 000 hommes pour couvrir Paris ?... Les proclamations du gouvernement provisoire, les délibérations du Sénat ne portent aucun caractère de vérité. Comment fait-on signer les sénateurs par ordre alphabétique ? Pourquoi n'avons-nous pas des détails très circonstanciés sur l'entrée de l'empereur Alexandre à Paris ? Pourquoi Louis XVIII est-il aussi vite mis en avant, tandis que jusque-là les alliés n'avaient point prononcé son nom ? L'abdication supposée de l'Empereur est absurde. L'Empereur a mille fois bravé la mort dans la plus grande prospérité ; comment peut-on le croire sans courage dans le malheur ?... Pourquoi cette entrée triomphante dans Paris n'est-elle pas d'une évidence tellement convaincante que le plus entêté ne puisse pas même en douter ?... Paris peut avoir été pris par les alliés et repris ensuite par l'empereur Napoléon... L'entrée de Wellington à Bordeaux offre-t-elle la moindre apparence de vérité ?... » Cette énergie à espérer quand même est belle chez un homme qui, après avoir fait la campagne de Russie, a subi dix-huit mois de captivité.

*
* *

Les Russes auraient pu sauver la vie à plus de cent mille prisonniers de guerre de notre armée et ils ont perdu, en les faisant périr, des milliers de bons ouvriers en tous genres. Depuis deux années que dure notre captivité ils eussent formé un grand nombre de bons ouvriers russes dans tous les arts qui sont presque inconnus dans ce pays-ci. On peut donc dire avec raison que la cruauté russe a rendu un véritable, quoique bien affreux service au reste de l'Europe, en faisant périr de faim et de misère une aussi grande masse d'hommes qui eussent avancé d'un siècle l'industrie et la civilisation de ces contrées barbares.

Ici, à Tchernigov, dans une ville capitale de gouvernement, il n'y a pas une seule horloge publique, mais dans la rue où loge le gouverneur on peut remarquer sur le devant d'une église un beau cadran peint à l'huile. Je ne crois pas qu'il y ait à Tchernigov un ouvrier russe capable de faire une bonne serrure, et dans toute la Russie il n'y a peut-être qu'à Pétersbourg et à Moscou que l'on puisse faire faire une montre. Il est vrai de dire qu'en Russie on se passe très bien de montre et même de serrures aux portes. Les arts sont encore bien éloignés d'être même dans l'enfance dans ce pays-ci, où toute espèce de bonheur paraît consister à boire, à manger et à dormir. Les plus riches seigneurs de Tchernigov n'ont pas une existence que je croie beaucoup plus heureuse que celle des prisonniers qui ont un peu d'argent, un peu d'esprit et quelques livres. Rien ne fait envie dans ce pays-ci. On ne peut y désirer qu'une seule chose, c'est de le quitter. Je pourrais presque dire que jusqu'à présent je n'ai vu en Russie que des bois, des barbes et des barbares.

*
* *

La situation de Tchernigov est très pittoresque. Cette ville est située sur une montagne et l'air y est fort bon. Toutes les maisons sont en bois et n'ont qu'un rez-de-chaussée, élevé

d'environ un pied. Ces maisons sont petites; elles sont chauffées par de grands poêles de faïence et rien n'est plus commun en hiver que les doubles fenêtres, qui se démontent au printemps. On sait beaucoup mieux se garantir du froid qu'en France et dans les pays méridionaux et on peut dire que, pour ne pas avoir froid, il faut passer l'hiver en Russie. Mais il ne faut pas y faire la guerre.

La hache est presque l'unique instrument dont se sert un Russe pour faire une maison de bois, et il se passe de scie pour couper les plus grosses poutres, qui sont ordinairement de sapin. Tout se fait dans ce pays-ci à coups de hache; aussi je crois qu'il n'y a pas de pays au monde où on fende mieux le bois qu'en Russie. En général, j'ai remarqué que les Russes, dans tous leurs travaux, emploient toujours les moyens les plus simples pour arriver à un résultat très convenable à leurs désirs, qui n'ont jamais la perfection pour but.

Les paysans russes n'aiment que la monnaie de cuivre, que les pétaques, car ils ne connaissent pas la valeur de la plus petite pièce d'argent. Jamais un paysan russe n'a su ce que c'était qu'une pièce d'or; elles sont d'ailleurs fort rares en Russie. Le napoléon d'or n'a valu pendant longtemps à Tchernigov que 16 roubles en papier et des marchands ne voulurent même le prendre qu'à 15 roubles. Depuis quelque temps il vaut 18 roubles. Les billets publics perdent 75 p. 100. Un billet de 5 roubles ne vaut qu'un rouble un quart en argent. Le rouble en argent vaut environ 4 fr. 42; il vaut 74 pétaques au maximum, et les 5 roubles en papier valent aussi, au maximum de Tchernigov maintenant, 94 pétaques en cuivre. Le rouble en argent valait autrefois seulement 20 pétaques en cuivre et à présent le cuivre serait au même prix que le papier et perdrait par conséquent 75 p. 100 ou les trois quarts, si un rouble en argent valait 80 pétaques au lieu de 73 à 74. Il est défendu, dit-on, sous peine d'aller en Sibérie, d'exporter et de fondre ces pétaques. Chaque pétaque vaut 5 kopecks; le kopeck est un peu moins gros que nos sous de France et a en denrées la même valeur que chez nous. La solde d'un officier subalterne est de 50 kopecks par jour, mais comme on le paie en papier, qu'il faut convertir en pétaques en perdant

6 à 7 p. 100, cette solde se trouve réduite à 9 pétaques et environ 2 kopecks par jour, avec lesquels on peut vivre à la rigueur dans ce pays-ci.

Prix de plusieurs denrées à Tchernigov, où la vie est à beaucoup meilleur marché qu'à Voronej et autres gouvernements de la Russie : un *boulki* ou pain blanc pesant trois quarts de livre de France, 5 kopecks. Une livre de viande (la livre est un peu moins forte qu'en France), 10 kopecks, la plus chère. Un sac de pommes de terre, 100 kopecks ou 20 pétaques. Une voiture de bois, qui se paierait à Paris environ 10 francs, 20 pétaques. Une bouteille de vin assez bon, 17 pétaques. Une livre de beurre, 10 pétaques. Un bœuf de l'Ukraine, environ 40 roubles en papier. Une poule coûtait 2 pétaques dans les villages aux environs de Tchernigov cet hiver. Une livre de lard coûte 4 pétaques, dix œufs 2 à 3 pétaques, un canard 10 pétaques environ, une livre de chandelle 8 pétaques. Dans les villages du gouvernement et loin des villes 10 œufs ne coûtent qu'un pétaque; une bouteille d'eau-de-vie 2 pétaques dans les villages éloignés.

Les seigneurs paient leurs impôts en raison du nombre de serfs qu'ils ont, mais les mâles sont seulement comptés pour âmes. Un enfant mâle à la mamelle est compté pour une âme, tandis que sa mère n'est comptée pour rien. On peut vendre le fils, la fille d'un de ses paysans ou serfs, mais on ne peut pas vendre la femme sans vendre aussi le mari. Dans les affiches de Pétersbourg on annonce la vente d'un homme comme à Paris on annonce la vente d'un cheval; depuis quelque temps ces ventes sont annoncées sous le titre de location, mais vous achetez réellement le serf qui dans la gazette n'est qu'à louer. Une femme dans le gouvernement de Tchernigov ne se vendrait pas plus de 100 roubles. Un homme, au contraire, vaut 1 000 à 1 200 roubles en papier. On voit combien on estime les hommes dans ce pays-ci, du moins pour les vendre.

*
* *

Ce qui suit a été continué en France sur des notes rapportées de la Russie[1].

Oh! que nous envions, étant à Vilna sous la domination de mademoiselle Sosnoska, le sort du tailleur allemand qui était logé dans la même maison! Il était bien éclairé, bien chauffé et avait une nombreuse famille. J'ai depuis cette époque fait travailler cet homme à qui je devais d'avoir obtenu un asile chez mademoiselle Sosnoska.

Lorsque nous apercevions le juif qui était chargé d'acheter du pain noir pour nous et de nous l'apporter, notre joie était extrême, car alors seulement nous avions l'assurance de ne point mourir de faim. La joie des malheureux se compose de si peu de chose!

Avant de me mettre en route pour retourner en France, il me fallait avoir dans ma voiture des cordes, des clous, une hache, une sonnette au timon attachée avec des lanières de cuir. Les provisions de voyage consistent ordinairement en pain, riz, vin, sucre, café, *cacha* (c'est du sarrasin concassé dont on mange beaucoup chez les paysans russes), fromage, beurre, saucisson. Il faut avoir un sac de pétaques, larges pièces de cuivre, afin de payer les postillons auxquels on donne ce que l'on veut, ce qui leur est dû n'étant presque rien.

Je ne suis parti que vers les neuf heures du matin, ayant eu des difficultés avec mon hôte qui voulait me faire payer ce que je ne lui devais pas. Je n'obtins pas justice complète du chef de la police, qui était un vilain homme fort vénal : je crois que j'en fus quitte pour 10 roubles, ce qui était la moitié de ce qu'on me réclamait injustement. Les habitants des petites ville de la Russie ont dû et doivent encore nous regretter, car notre dépense était énorme, vu la pauvreté du pays. Nous faisions sensation par notre dépense et, malgré notre misère,

1. Dans cette partie, l'auteur a mis bout à bout, sans aucune suite, toutes sortes de notes; la plupart sont de simples remarques de voyageur. On n'a retenu que celles qui avaient trait à la captivité.

nous trouvions tout bon marché, quoique payant tout beaucoup plus cher que les habitants du pays. Avec dix louis on était plus riche à Tchernigov qu'avec vingt-cinq en France. Mais bien peu de prisonniers reçurent de l'argent de chez eux[1].

*
* *

A son retour de la Russie, l'Empereur aurait dû prendre le deuil. C'était un hommage qu'il devait à cette brillante armée que ses fautes venaient de détruire. Il fallait faire la paix, défendre les bals à la cour et enfin, s'il voulait continuer la guerre, il fallait du moins donner quelque regret aux 400 000 victimes de ses folies et réclamer de la Nation d'immenses efforts pour arrêter la marche des Russes. Cent fois j'ai entendu des prisonniers maudire Napoléon et appeler sur lui les plus affreuses malédictions. Il est maintenant forcé de convenir qu'une telle armée méritait bien quelques regrets de lui.

La nouvelle de la prise de Paris a été répandue à Tchernigov le 23 avril. Nous ne voulions pas y croire.

Un seigneur russe, qui croyait son fils prisonnier de guerre en France, nous dit à Tchernigov le 1er juin 1814 que les armées alliées se retiraient de la France; que l'empereur Alexandre était en Angleterre et il convint que, si la France s'était soulevée, les alliés auraient été anéantis. Nous doutions toujours de la vérité des faits qui nous étaient annoncés et nous croyions aux succès de l'armée française, à la retraite des étrangers, et non pas au rétablissement des Bourbons.

460 prisonniers de la nouvelle armée de 1813, pris sous Breslau par les Prussiens, furent bien traités par eux, parce qu'ils craignaient alors les succès des Français. Ils arrivèrent à Minsk dans le mois de juillet. L'un d'eux me dit à Tchernigov qu'ils furent huit jours sans vivres et renfermé dans une grange et sans paille, à leur arrivée à Minski; ils étaient dans la boue jusqu'à mi-jambes. Ils étaient obligés de payer

1. Pour sa part, Rœderer ne reçut un premier envoi que le 4 avril 1813, à Vilna, où il dit avoir été un des premiers à recevoir de l'argent de France.

3 pétaques aux cosaques qui les gardaient, pour qu'ils fussent leur chercher un pot d'eau. Les officiers prisonniers étaient logés en ville. Au bout de huit jours, dans ce lieu de misère, le gouverneur de Minsk, le commandant de la place et un autre officier allèrent voir les soldats et leur demandèrent s'ils voulaient se marier, qu'on leur donnerait une maison, des bestiaux et des terres pour travailler et qu'ils ne paieraient point d'impositions. A cette proposition, une vingtaine d'Italiens et une quinzaine d'autres prisonniers, tant Polonais qu'Allemands, sortirent des rangs, mais pas un seul Français ne voulut accepter cette offre; ils restèrent tous fermes et dirent qu'ils préféraient mourir prisonniers que de s'établir en Russie. Le gouverneur sortit en leur disant : « C'est bon, je vais avoir soin des autres. » Et en effet ils sortirent le même jour, ils furent logés en ville, on leur donna un pétaque et trois livres de pain par jour. Le gouverneur et ses deux acolytes revinrent le lendemain et il demanda à ces malheureux et courageux Français s'ils voulaient prendre du service en Russie et, un nouveau refus l'ayant rendu furieux, il répondit qu'ils les feraient tous crever de faim ou conduire en Sibérie. Ils répétèrent qu'ils aimaient mieux périr ou aller en Sibérie que de prendre du service en Russie. Le neuvième jour de leur captivité, on leur donna à peu près plein un schako de biscuits que les Russes appellent *sukari*, pour la ration de deux prisonniers, et ils ne reçurent plus rien pendant vingt jours. On leur renouvelait tous les jours les mêmes propositions, sans pour cela qu'un seul Français variât de sentiment et montrât moins de courage et de résignation.

L'officier russe remettait toujours au lendemain la distribution du nouveau biscuit. Enfin elle recommença le vingtième jour et se fit ensuite exactement. Il est mort une soixantaine de ces malheureux, dont la plupart étaient blessés et que l'on n'avait pas voulu faire entrer à l'hôpital. Ils étaient aussi sans paille et tout aussi mal traités que les autres prisonniers.

COLONEL PIERRE-LOUIS RŒDERER

LA MAISON BRÛLE[1]

« ... dès que je descends dans mon cœur, je t'y trouve. »

METTERNICH (*Lettres*).

XXVI

Deux lettres.

Mon cher Claude, j'ai voulu laisser passer quelques jours, espérant que le résultat de tes réflexions, semblable à celui des miennes, t'engagera à oublier mes torts. Je suis prête à en faire autant envers les tiens. Rien ne nous empêche de reprendre, dès lors, si tu y consens, la vie commune, si favorable à l'intérêt de nos chers enfants.

Ne doutant pas, mon cher Claude, que cette raison te détermine et que ton cœur soit d'accord avec le mien, je t'envoie mes sentiments affectueux.

Ta femme,

MARTHE

Il avait cru d'abord à une mystification; pareil aplomb passait l'imagination. Mais non. C'était bien d'elle. Elle qui masquait en douceur cette sommation de la recevoir sous le même toit, éclaboussée mais triomphante.

La belle rentrée vraiment! Et le joyeux repas! Tuerait-il le veau gras? Truffes, écrevisses, champagne? La maison en ordre, la chambre conjugale parée de fleurs, des draps brodés au lit? De quoi s'entretiendraient-ils? Du passé riant? Ou du suave avenir?

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1912.

Avoir osé! Lettre conseillée, dictée. Par qui? son avocat, ou ses amis? Le jugeaient-ils donc si veule qu'il allât ployer le genou, tendre sur un plateau les clefs de cette maison où elle se considérait toujours comme chez elle, puisqu'elle signait outrageusement : ta femme?

La connut-il assez, l'atroce souffrance que soulève l'injustice, et cette bouche de fiel, cet empoisonnement de la pensée! Cela, oui, c'est cela qu'il ne pardonnera jamais à Marthe ni à ses défenseurs; on n'avait pas le droit, non, de lui injecter ce virus de rage, de le condamner à devenir féroce, de tuer la dernière noblesse de son âme d'homme.

L'autre lettre à présent.

Mon cher fils,

Tu me connais assez pour savoir ce que j'ai pu éprouver en apprenant le déni de justice dont tu pâtis si cruellement et en songeant à la révolte que tu dois ressentir. J'avoue que toutes mes notions d'équité, ma foi dans l'honnêteté et la conscience des magistrats en ont été ébranlées. T'avoir débouté, je n'y puis croire!

Et cependant te voilà placé devant la nécessité de poursuivre. Comme ton avoué et comme ton avocat, je ne vois pas d'autre issue. Tu es dans l'engrenage et puisque le recours en appe t'offre une chance de salut, j'estime que tu dois le tenter.

Je suis de tout cœur et de pensée avec toi, mon cher Claude. Il ne se peut pas que par pitié pour ce que tu as enduré, par égard pour tes enfants, des juges éclairés ne prononcent pas la répudiation contre celle qui te fut si longtemps une mauvaise compagne. Quand je pense aux espoirs que tu m'as confiés, à ton désir de te refaire une autre vie, je tremble d'inquiétude pour toi et celle qui courageusement te soutient. Que deviendriez-vous si à nouveau un tribunal rejetait ta requête?

Mais non, il convient d'espérer; et quelque horreur que m'inspire l'ébruitement d'une pareille cause et des démarches qui semblent douter de l'intégrité de tes juges, je te supplie de faire tout le nécessaire pour qu'ils soient mieux renseignés que les précédents. Mon vieil ami, M. de Chérancy a gardé de bonnes relations dans la haute magistrature, du temps où il était Président de cour, à Angers. Il se met à notre entière disposition.

Courage encore, mon enfant. Je supporterai mieux mes infirmités et le poids d'une vieillesse attristée, si je crois sentir que ta vaillance ne se dément pas. Ce que tu me dis de tes chers enfants

me console un peu. Tu vois, Charlette, par le sentiment, par une délicatesse féminine, semble, la pauvre chérie, posséder une clairvoyance au-dessus de son âge et te revenir, elle et son bon cœur droit. Pierre, lui, est un garçon; c'est par la raison qu'il comprendra; et tu seras alors payé de ces jours d'angoisse, si affreux pour un père aimant.

Je t'embrasse tendrement.

Ta vieille maman qui t'aime peut-être encore mieux depuis qu'elle te sait si à plaindre.

LISE-AGLAURE A.

Ces lignes, la vieille écriture fine et penchée, mince comme un fil de dentelle, fortifiaient Claude. Oui, sa mère avait raison. Il fallait continuer la lutte et cette fois ne ménager rien. Nelly et le bonheur étaient au bout. On disait le président Berlacier un homme subtil, froid et faux. Mais puisque le bon droit comptait si peu, pourquoi ne serait-il pas, comme les autres, accessible aux influences?

Aux influences! Qu'était-elle devenue la foi de Claude dans l'organisation sociale, son fétichisme à l'égard des rangs, des fonctions?

Il se faisait en lui un travail de destruction sourde; les bases de son credo philosophique vacillaient; s'était-il dupé assez sur les hommes! Est-il vrai que tous ou presque tous, à un moment donné, se vendent à des profits matériels ou à des appas de vanité?

Les principes sur lesquels chacun vit, avec de ronflantes maximes à la bouche, n'étaient-ils qu'un mensonge utile, un langage convenu pour pharisiens? Le beau, le bien, le juste, entités sacrées, n'existaient-ils donc que comme des symboles aussi intangibles qu'un nuage, aussi irréels qu'un songe?

A Marthe, il ne répondait rien. Pas davantage aux sollicitations indirectes que les Bruchet, les Louardre et madame Maridotte tentèrent; toujours ce plan absurde, l'esclave se rattachant volontairement sa chaîne, Claude revenant à celle qu'il avait vomi.

Des semaines, des mois de fièvre suivirent. Soutenu par Claynot qui connaissait quelques hommes politiques influents, par cousin Charles qui avait pied dans tous les mondes et lui

dénicha un chanteur de l'Opéra, beau-frère d'un juge d'instruction, et la propre manucure vouée aux ongles de madame Berlacier, Claude, résigné, risquait ses démarches.

Il gravit des escaliers de députés, patienta dans des antichambres de ministères; M. de Chérancy, dont la mémoire n'était plus très sûre, l'envoya chez un conseiller de la cour suprême dont l'accueil n'eût pas été douteux, sauf ceci qu'on l'avait enterré l'an dernier.

Garderait-il Me Carvache pour avocat? Il le devait, c'était décent, affirma Faucony. Et du moment qu'on n'avait pas Simart!

Guibret, passionné de tendresse pour Claude, lui conseillait de faire filer Marthe. Qu'on la surprît en garçonnière galante, quelle revanche! Mais elle se méfiait! Si libre autrefois, les renseignements la dépeignaient austère, réservée dans ses propos, irréprochable dans ses actes.

Claude avait rendu visite au Président Berlacier, affronté ses yeux de chat sauvage, son regard autoritaire dans une face aigre. Une antipathie immédiate les avait mis aux prises dès le premier mot et jusque dans les silences.

Berlacier avait déclaré, sec :

— Je vous préviens que je suis sourd à toute influence autre que les plaidoiries, et aveugle à tout ce qui n'est pas le dossier de l'affaire.

Cependant sa nièce, madame Maridotte, n'avait pas dû se priver de...

Appel de la cause, renvoi, échéance. De nouveau, la grande semaine, le Derby de la Chicane, les dogues aux prises, cette fois le vieux Carvache en forme et Simart moins brillant; l'anxiété, les heures qui sont des jours, les jours qui sont des siècles.

Le 29 juillet, l'arrêt brutal.

Sans enquête, Claude se voyait encore débouté.

Restait le recours en cassation; un leurre, dit Faucony. Rien à espérer, mais si ça l'amusait...

Claude comprenait alors, dans un excès de désespoir, ceux qui voient rouge, souflettent un Simart, envoient une balle à un Berlacier, et puis... et puis... Il était le plus faible, voilà tout.

XXVII

Le lendemain, M. Curtyl voyait comparaître devant lui un homme qui se contenait à grand'peine, en tout pareil à ceux que le suicide guette, un éclat résolu au visage, le masque obstiné qu'il avait vu sur les traits d'un ami, deux heures avant qu'il se fît sauter la cervelle.

— Vous devez me juger un criminel, — dit Claude. — Et je me juge ainsi. Voudrez-vous me pardonner seulement?

Curtyl lui prit les mains :

— Andryane, mon ami, je vous regarde depuis des mois comme un fils. Je n'ai rien à vous pardonner. Je vous plains; mais sachons accepter les faits.

— Mes torts sont irréparables. Que puis-je apporter à Nelly, à présent? Ma liberté, ah! ah! Vous voyez ce qu'ils en font. Bouclé, rivé jusqu'à ma mort ou la mort de ma femme!

— Calmez-vous!

— Qui voudrait de moi? Ai-je seulement encore le droit de lever les yeux sur votre fille? Courageux, je m'expatrierais. Ce serait m'arracher le cœur, le sien, peut-être; mais au moins je ne lui infligerais d'autres supplices que le regret de m'avoir connu.

Le père dit gravement :

— Nelly ne regrette rien.

— Oui, elle est généreuse. Vous aussi, mon grand ami. Vous qui avez été si bon, si indulgent, et elle... elle...

Sa voix s'altéra, le cœur lui manquait. Il eut honte de se montrer si désemparé. Mais à sa place, qui n'eût succombé? Sa croix était trop lourde vraiment.

— Andryane, il faut être fort. Nelly n'est pas une fille comme les autres. Vous savez ses idées, et qu'elle est aussi bonne que brave!

— Trop, mon ami, trop... Ce sera sa perte. Et moi, puis-je consentir?... Non, je l'aime comme une idole, je ne puis souffrir que la bassesse du monde la ravale. Qu'elle reste intacte, qu'elle reste pure. Nous devons renoncer l'un à l'autre.

M. Curtyl jeta sur lui un regard perspicace, sous ses sourcils froncés :

— L'aimez-vous moins? Dans ce cas, vous seriez bien coupable de l'avoir conduite à ne plus vivre, à ne plus respirer que pour vous. Mais mieux vaudrait en effet avoir le triste courage de le lui avouer...

— Moi, l'aimer moins! — s'écria Claude. — Ah! Curtyl, je n'ai jamais, jamais tant compris à quel point elle m'était chère, à quel point elle était mienne! La perdre! Mais je ne sais ce que je pourrais devenir! Comprenez donc; je suis harcelé de remords, et cependant l'idée de renoncer... Je l'adore et c'est cela qui me brise!

— Alors?... — dit M. Curtyl, et sur son visage sérieux, dans ses yeux ardents, une lueur passa, le rayon d'une intelligence supérieure.

— Avez-vous causé avec elle?

— Non, je me sens déchu, avili; elle va me mépriser.

M. Curtyl cette fois eut l'ombre d'un sourire :

— Je crains qu'elle ne vous aime davantage; parlez-lui.

— Je n'ose.

— Il faut oser, vous en êtes à un tournant où nul ne peut vous influencer, de crainte de mal vous conseiller, où nul ne peut rien pour vous, sinon vous-même. Eussé-je le cœur étreint d'angoisse, eussé-je peur, plus que je vous le laisse voir, du parti que vous prendrez, je m'interdirais toute immixtion dans votre vie. Elle est à vous seul. Et vous la devez à Nelly! A vous et à elle de chercher les moyens d'organiser l'avenir.

» Tout, oui, tout vaudra mieux que ce à quoi vous avez pensé!

Et M. Curtyl, abattant sa main de vieillard vigoureux sur l'épaule de Claude :

— Écoutez-moi, Andryane, vous avez pensé à une lâcheté; un homme comme vous ne disparaît pas. Regardez-moi dans les yeux; j'avais bien vu. Vous n'avez pas le droit de désespérer Nelly, de la tuer peut-être.

Claude fit un mouvement.

— Oui, de la tuer, — répéta le père avec énergie. — Elle vous a caché ses transes, ses émotions tous ces derniers mois. Vous avez ignoré que sa santé a payé chaque contre-coup de vos peines. Elle souffre du cœur à nouveau. Et cela peut

devenir très grave, mortel peut-être. Laissez-moi parler; vos scrupules méritoires, votre attitude avec elle y ont contribué. Nelly est un être d'admirable et sûr instinct; elle est entière dans ses passions comme dans ses idées. Mais l'âme comprimée use le corps. Nelly souffre! Parlez-lui, Andryane, parlez-lui tout de suite. Sortez de cette impasse; derrière il y a le jour libre, le ciel bleu, la vie.

Claude secoua la tête.

— Ah! — fit Curtyl avec émotion, — que je ne me sois pas trompé sur vous! Qu'en vous aussi l'instinct fasse son œuvre rédemptrice, vous délivre de cet automatisme que la société, je le veux bien, inflige à nos actes courants; mais il est tels conflits d'où l'on ne sort que par des évasions de fortune; il n'est pas donné à tout le monde de suivre les règles strictes qu'on s'est imposées. *Primum vivere* : c'est votre seul devoir en cette catastrophe; et que Nelly vive, mon ami!

Ils se retournèrent, elle venait d'entrer.

— Nelly, il est bien malheureux!

Elle sourit :

— Père, je viens le consoler.

Ses mains se tendirent vers Claude :

— Venez, mon ami, nous causerons mieux dans ma chambre.

Ils en ressortaient après une heure d'entretien; Nelly une flamme au regard et Claude transformé, le visage détendu : une résolution s'y inscrivait, mais non plus celle de tout à l'heure... Comment même avait-il pu concevoir cette abomination?

Fée charmante, fière du miracle, — n'en était-ce pas un que d'avoir rendu le courage, l'espoir à son ami? — elle déclara :

— Voilà, père, nous sommes d'accord.

M. Curtyl grave et tendre la regarda, et refoulant sa tristesse et ses pressentiments, dominant le présent et ses fatalités, se détournant du passé que ni lui ni personne ne pouvaient abolir ni améliorer, il répliqua courageusement, car il avait, comme tous les autres pères, rêvé pour elle un bonheur certain et facile :

— Bien, Nelly, mon enfant.

Il les contempla qui s'éloignaient, couple harmonieux, entre les massifs du jardin clos. Soupirant, il songea :

« Le bonheur va la sauver. Il était temps. Pour un amoureux passionné, Claude a été bien aveugle!

» Ah! que Nelly soit heureuse! c'est l'essentiel! Nous n'avons pas tout emprisonné dans des formules. Il existe d'autres possibles, heureusement, que ce qui est; et les combinaisons de la vie sont infinies; seulement nous avons peur de les envisager.

» Après tout, les choses finissent par s'arranger, bien ou mal... Le temps à lui seul... Les enfants de Claude lentement, progressivement s'orientent vers lui : une mystérieuse aimantation... Nous y avons aidé, Nelly et moi... Ce lui sera un puissant réconfort, et Nelly!... Bah! Nelly fera le reste! Pourvu que sa santé...

— Vous pensez tout haut? — lui demanda à l'improviste le docteur Claynot, invité à déjeuner.

— Oui, — dit Curtyl s'efforçant de sourire, — je pense que si notre ami Claude se jette à l'eau, il nous aura fallu bien du mal pour l'y pousser.

— Bah! — dit Claynot, — le premier saisissement passé, il nagera. Il a du ressort, et n'est-ce pas George Sand qui a écrit quelque part : « On peut beaucoup attendre de celui qui a résolument franchi ses propres doutes? »

XXVIII

L'auto file.

Encore un appartement fermé. Une étape franchie. La vie cette fois, à coups de hache, a libéré Claude des autres et surtout de lui-même. Est-ce bien lui qui, à côté de Nelly, voit disparaître les maisons, jette un coup d'œil d'adieu à la Seine ensoleillée, aux arbres dont les feuilles déjà se dessèchent dans l'automne précoce de Paris? Est-il vrai qu'ils partent pour de bon, tels deux jeunes mariés, la cérémonie accomplie? Oui, hors qu'ils s'en vont librement vers leur destinée, comme ceux que l'amour seul unit. Nelly, — elle est délicieuse dans cette robe violette de Parme sous le long manteau de ratine grise, — lui dit, parce qu'il consulte sa montre, inquiet :

— Nous sommes en avance.

Il tarde à Claude de quitter cette ville où il a tant souffert. Fuir d'abord! Oublier s'il le peut. Il arrangera ses affaires ensuite. Sait-il d'ailleurs comment? Il fera prolonger son congé à l'Est-Etat; il ira peut-être, par acquit de conscience, en cassation; mais plus tard, plus tard! D'ailleurs le Palais, dès demain, chôme. Les juges s'en vont aux grèves et à la montagne. Faucony est déjà parti pour le Tyrol.

Claude serre tendrement la main de Nelly :

— Regardez! ces fiacres chargés de malles! Tout le monde s'en va!

Cette idée magique, les vacances! fait sourire Nelly. Elle voit plus loin. Leurs vacances à eux dureront toute leur vie. Claude a compris son vrai devoir envers elle; ils s'en vont, tournant le dos à l'injustice, à la sauvagerie policée, à tout ce dont ils viennent de connaître l'horreur. Ils s'en vont vers une terre de beauté, de rêve, d'amour. En vérité, ils l'ont bien gagné; et le bonheur qu'ils vont avoir, de quel prix ils l'ont payé et le payeront encore!

— Comme Charlette vous a embrassée ardemment, — dit Claude, — c'était le don d'elle-même qu'elle vous faisait.

— Je l'aime beaucoup, elle le sent.

— Vous remplacerez celle qui n'a pas su être sa mère. Et Pierre, quel changement! Il n'a plus son visage buté. Avec quelle affectueuse franchise il nous regardait!

— Nous les reverrons bientôt, — dit Nelly.

— Oui, et ils ne nous quitteront plus.

— Ce séjour en Suisse avec père, cousin Charles et Marie va leur faire grand bien.

M. Curtyl et les Guibret se chargeaient des enfants pendant le mois d'août. Deux élèves américains de l'institut Waugham, deux jeunes Argentines de la pension de madame de Berseville, et la charmante mademoiselle Mortagne faisaient partie de la caravane. Le regret, pour Pierre et Charlette, du départ momentané de Claude se trouvait atténué par le plaisir de cette camaraderie joyeuse. Claude pensait à l'avenir, si noir encore de menaces. Que ferait Marthe devant cet abandon formel? Se résignerait-elle à vivre seule? Renoncerait-elle à ses enfants? Que de soucis en perspective! Le scandale, la rumeur d'enlèvement qui allait les suivre, irréparable pour Nelly, nui-

sible pour lui. Il demeurait, même séparé de fait, le mari de sa femme, créancière sans pitié. Une hypothèque restait mise sur lui, sur son amour, sur l'enfant que pourrait lui donner Nelly, et qui aurait une mère délicieuse, mais, — injustice sans nom, — point de père, Claude ne possédant pas le droit de le reconnaître. Vivre en France lui serait-il même possible? Se referait-il une position en Suisse ou en Amérique?

Par combien d'autres mailles entrant dans sa chair, sentirait-il encore le froid et le dur de la chaîne?

Dans sa silencieuse retraite, même isolée des bruits du monde, sa mère souffrirait; assez tendre pour le plaindre, peut-être même pour l'absoudre en secret; mais sa raison, inféodée aux usages, lui reprocherait la faiblesse de son cœur!

Lui-même ne va-t-il pas passer par les mêmes affres? S'affranchit-on en un jour? Il lui faut désapprendre ce qui fut sa loi et se forger à lui, qui ne peut vivre sans morale, une morale personnelle.

Il lui en coûte; mais quoi? Ne reste-t-il pas fervent quand même à ce qu'il croit le mieux? Des hommes qui le jugeaient se sont trompés, des amis l'ont calomnié, est-ce un motif pour qu'il doute de la raison de l'univers, de la vertu de l'effort, de sa foi en un lent progrès?

Certes, il lui sera pénible de discerner telle froideur, tel blâme secret, tel sourire dédaigneux de pécore envers Nelly, tel détournement de tête de ceux qui, pour ne pas les rencontrer en voyage, feindront de s'absorber devant un tableau ou une statue; certes, il lui en coûtera — et à la fois, il sera fier, — de se réduire à un bonheur sans témoins, dans un domaine muré; car ce bonheur, il voudrait le crier, l'afficher.

Mais il s'est promis de chasser tout découragement. Un coup d'air vif passe. Que peut-il désirer, puisqu'il touche au terme de son épreuve et que Nelly, demain, sera dans ses bras? De quoi peut-il se plaindre, lui qui a une Nelly pour infini trésor? Quoi, il oserait ne pas s'estimer le plus enviable des êtres? Mais qu'il compare ce qu'il eut et ce qu'il a. Nelly va le venger de son affreux passé. Près d'elle déjà, il sent se dilater sa poitrine. Il est fort, il est libre; et que compte donc tout le reste, puisqu'il aime et qu'il est aimé?

N'a-t-il pas tout fait pour rester dans les cadres formalistes

où il a grandi? N'est-ce pas l'ineptie des événements, supérieurs à sa volonté, qui le rejette hors du chemin tracé, pour le lancer dans le vert, l'odorant sentier d'aventures, fleuri de jeunesse et embaumé d'amour? Il n'a pas eu le choix. Que se reprocherait-il? En vérité, il peut, il doit goûter sans remords sa délivrance; et l'orgueil d'être enfin lui-même, le vrai Claude qu'il n'avait jamais su, ni pu, ni osé se révéler encore, un homme conscient qui s'éveille après une longue nuit douloureuse. Mais sans Nelly, en serait-il là? Combien lui doit sa gratitude, à celle qui, avec tant de grâces, de tact et de bonté, l'a aidé à s'évader, l'a soutenu de ses jeunes énergies, lui a donné sans compter tout son dévouement!

Il la regarde. C'est vrai qu'elle est pâle, un peu d'ombre aux paupières. Fatigue bien naturelle, détente de ces mauvais mois! Elle va renaître, s'épanouir sur la terre de Jouvence, dans l'ardeur des cités jaunes de soleil, en cette Italie d'été qui brûle, et où ils vont parce que c'est de toutes les terres la plus héroïque, et celle qui comprit le mieux les drames de la passion et les ivresses de la volupté.

L'auto s'arrête, gare de Lyon. Le crépuscule commence à descendre, si lumineux et si serein, que c'est comme une autre journée plus grave, qui commence.

Claude et Nelly s'assoient vis-à-vis l'un de l'autre, au buffet. Ils se contemplent avec un joyeux sourire, dans cet endroit public où tout le monde, à la clarté des lustres, peut voir leur fière et douce communion.

Et justement, un dîneur du fond de la salle s'avance, grand corps, tête de lutteur. Il serre la main de Claude, s'incline devant Nelly.

— Voulez-vous bien me présenter, cher ami?

— Monsieur Maridotte.

L'usinier s'excuse de troubler leur tête à tête, implore d'entraîner Claude un instant à l'écart, et :

— Mon cher Andryane, je suis votre ami plus que vous ne le pensez. Soyez heureux. C'est à ma femme que vous devez l'iniquité de Berlacier. Mais je vous dois une compensation.

Claude élude, de la main.

— Ne refusez pas avant de savoir ce que je vous offre. Vous gagnez vingt-cinq mille francs à l'Est-État. Quand vous vou-

drez, vous en trouverez, par contrat et contre toutes garanties, le double chez moi. Vous dirigerez mes usines. Ne dites pas non. Vous réfléchirez. Là, vous seriez votre maître, car vous ne relèveriez plus de personne, pas même de moi, qui rêve d'autres entreprises colossales. Votre maître! Et personne ne viendrait moucharder votre vie privée.

Andryane remercie, mais vraiment, il ne peut comme cela...

— Évidemment. Nous en reparlerons. Voyez-vous, Andryane, on vous a fait une trop sale crasse. Et ma femme y ayant contribué, sans que j'aie pu l'empêcher, je tiens à réparer sa sottise. Car elle est plus sotte que méchante, ma femme.

— Il est un peu tard, — ne put s'empêcher d'observer Andryane avec un faible sourire.

— Erreur! — dit le potentat. — Il n'est jamais trop tard. Moi, tel que vous me voyez, je travaille pour vous, oui, dans l'intérêt de votre femme et le vôtre.

— Que voulez-vous dire?

— Chut! Rien. Laissons cuire. Vous verrez. Et pensez à ça : Directeur des usines Maridotte : cinquante mille francs par an, part aux bénéfices. Contrat de vingt, trente années à votre guise. Je vous dis : vous êtes l'homme qu'il me faut!

Il ramenait Claude à la table où Nelly, en train de ranger son petit sac de voyage, le carnet, la boîte à poudre, le miroir, les attendait.

— Madame, — dit-il en souriant, — je suis un bourru, un individu mal élevé, une brute en un mot. Mais quand j'estime les gens et qu'ils me plaisent, ils me trouvent. Faites état de moi, à l'avenir, je vous prie. Je vous présente mes respects.

Il s'en va, enfin. Claude avale quelques bouchées, répond pensif à Nelly qui l'interroge :

— Un rêve des Mille et Une Nuits. Cet homme m'offre une fortune.

Et maintenant, les voilà dans le sleeping, salon minuscule, tout à l'heure chambre à coucher de poupée.

Un sentiment de solitude poignant les enveloppe. Ils regardent, penchés à la vitre du couloir, le quai et son agitation de départ : chariots, facteurs, voyageurs à casquette. Une lumière terne baigne de sa mélancolie la gare. C'est toujours triste, une gare. Aussi n'ont-ils pas voulu qu'on vînt les accompagner :

leurs adieux sont faits. Ils inaugurent dès maintenant leur vie à deux.

Comme il est petit, ce sleeping bleu aux boiseries d'acajou, avec l'œil de cyclope de la lampe, les filets, le bouton de sonnerie! Mais qu'il leur semble fait pour l'intimité de ces premières minutes, pour la délicieuse sensation du départ! Car ils s'en vont. On ferme les portières.

Tout ce qu'ils laissent derrière eux!

Doucement, sur des roues de velours, puis plus vite, le train les emporte.

En silence, dans le sleeping bleu, aux bras l'un de l'autre, ils échangent un baiser où tient toute leur âme, où s'échangent leurs vies.

XXIX

A son réveil dans la grande chambre de la Casa Petrarca, Claude vient d'ouvrir la fenêtre : les volants du store à raies rouges qui abritent un balcon-terrasse fleuri de géraniums, s'agitent. Une brise adoucit la chaleur d'étuve de la ville. Une fraîcheur court le long du Grand Canal.

De son lit, ce haut lit en bois d'amaranthe aux contours déchiquetés en arabesques, de son lit « matrimonial », accolé au lit vide de Claude, Nelly tourne avec ravissement, vers le ciel de feu et les palais noirs de l'autre rive, son visage délicatement meurtri par la fatigue du voyage et ses yeux cernés par la nuit qui vient de la faire femme : la belle nuit étoilée qui baignait de lune la grande chambre; leur première nuit d'amour.

Quel regard elle échange avec Claude! Il y a de tout dans ce regard profond : la confiance, la gratitude due à la délicatesse de l'amant, la tendresse infinie, l'immense joie du sortilège rompu. Enfin ils sont l'un à l'autre; rien maintenant ne peut les séparer, que la mort.

Claude, svelte, rajeuni en son vêtement de soie molle, vient s'asseoir à côté d'elle, couvre de baisers le bras nu. Sa Nelly! Car elle est sienne, sienne désormais; tellement sienne qu'il

ne peut concevoir qu'il ait eu le triste courage de résister si longtemps, de se raidir contre l'envoûtement, de reculer jusqu'à ce jour le bonheur que, si simple, avec une si émouvante pudeur, elle lui offrait.

Lui aussi a conscience qu'ils ont aboli le maléfice. Leur entente absolue, dans le mystérieux contact des chairs autant que dans la pénétration des âmes, lui révèle un monde de sensibilités nouvelles, de douceur à vivre, d'enivrant avenir. Plus rien, ah! plus rien de cette vague tristesse, de ce silence déchu gardé jadis au chevet de Marthe.

La profondeur passionnée du sentiment qui l'incline devant Nelly a purifié tout ce que le contact charnel a parfois d'impur; c'est avec des yeux clairs qu'il admire le beau visage de l'épousée, son cou laiteux et ce que l'échancrure de la chemise laisse voir de la gorge blanche. Et c'est des mêmes yeux qu'il la verrait nue. Son désir vivace ennoblit celle qu'il admire. Rien de bas ne s'y mêle. La certitude d'agir selon les lois éternelles de l'instinct en ce qu'il a de plus infaillible, d'obéir au rythme de la vie universelle, a donné à la communion de leurs êtres la noblesse d'un acte religieux.

Il éprouve une joie orgueilleuse et involontaire : Nelly est sa revanche contre le sort. Merveilleuse revanche, fleur vivante, fruit de chair parfumé, perfection d'un être en qui les plus beaux dons affluent, créature d'élection! Être aimé par elle! L'avoir rencontrée, elle, c'est bien là le miracle!

Tout ce qu'il lui doit! Elle lui a révélé une forme nouvelle des choses, des perspectives mentales qu'il n'eût pas soupçonnées, des sentiments dont il avait désappris l'émotion, et l'ivresse sacrée que l'amour seul propage en larges ondes autour de l'étreinte des amants. En elle, il connaît désormais l'affinité merveilleuse qui, à travers les actes, les pensées, les sensations, anime chaque minute, et fait de l'existence côte à côte un ravissement.

— Nelly chérie, Nelly adorée, mon bien, mon trésor!

— Claude aimé, mon grand petit Claude!

Il sent qu'il aborde la terre promise, l'île d'or. Le sol est ferme, nulle surprise, nul tournant traître; la sécurité profonde, absolue : une âme dans laquelle il lit comme en ces vasques de roche où la mer glauque est transparente. Il ne

vivra plus sur le qui-vive; il ne se rétrécira plus, constamment méfiant ou hostile. Libre à lui de s'épanouir, sa seule inquiétude sera de plaire toujours à Nelly. De quel bienfait elle le comble! Elle le restitue à lui-même; elle lui recrée son âme et son corps : c'est comme s'il lui devait la vie!

On frappe discrètement. Une servante, grands yeux noirs, large sourire accueillant, apporte le déjeuner sur un plateau. Claude éprouve à servir Nelly un délice enfantin. Mille petites joies naîtront ainsi de tout et de rien : cette mèche blonde que Nelly rattache, ce feu que lance la bague de fiançailles qu'il lui a donnée à Bruges, l'éclat de ses dents nacrées dans le pain qu'elle mord si gaiement : — tout cela pour lui c'est de la joie.

Et de s'en aller, comme ils font, sitôt habillés, par les rues. Venise pétrifiée semble de lave chaude : le marché de légumes exhale ses relents crus. Sur les marches du Rialto, des mariniers, des portefaix montent et descendent. Trottinantes en souliers fins, dans leur jupe noire, sous le châle noir en pointe frangé de soie, des dentellières aux cheveux épais, s'en vont, alertes, aux métiers.

Le ciel verse sur l'eau du canal une haleine de flammes, Venise chauffe de toutes ses vieilles pierres, et des canaux morts monte une odeur de marée forte, l'odeur du grand poisson, de la gigantesque dorade dont elle a la forme. Par les *calli* d'ombre qui font des corridors frais, par les rues si étroites qu'en étendant les bras on toucherait les murs, Nelly et Claude, bras dessus, bras dessous, se dirigent dans le dédale, guidés par les passants peu nombreux.

Il s'amuse des vitrines où les assortiments trament des symphonies de couleurs : boutiques de verroteries aux colliers de tous les roses, de tous les jaunes, de tous les bleus : magasins de chaussures où des jambes-réclames gonflent leurs mollets sous des bas de soie bien tendus; « nouveautés » dont les cravates rouges, les bretelles vertes, les chaussettes lilas se juxtaposent et s'opposent. Et cet amour de la couleur anime autant les rues ménagères que les rues de luxe. Des charcuteries font tableau impressionniste avec leurs chapelets de saucisses enguirlandant les larges mortadelles et le rouge des jambons de Parme; des épiceries

entassent les citrons et les oranges, les berlingots et les boîtes de conserves dans le plus voulu et le plus contrasté des désordres ; en des magasins de pâtes, ravioli, spaghetti, tagliarini, macaroni s'arrondissent, se tortillent, s'effilent, entre un sac blanc de farine et un sac jaune de maïs.

Un ressaut de rue, une arche de pont sous lequel clapote l'eau d'huile verte. Dans une gondole des balayeurs pêchent au filet des détritus, et celle-ci porte une cargaison de fiasques clissées d'osier, où le vin a des bouchons de papier en papillottes de tons vifs qui semblent d'un carnaval de bouteilles.

Et voici, au débouché d'une colonnade, la place Saint-Marc, un grand lac de lumière blanche où la basilique d'or, dans le fond, détache ses bulbes près du nouveau campanile, sur un océan de lumière bleue. Le palais ducal et ses marbres, la dentelle ciselée de ses colonnes, ses arcades à chapiteaux leur font battre le cœur. Ils ne sentent pas la fournaise aveuglante qui les enveloppe. D'ailleurs sur la Piazztta, devant le canal Saint-Marc, un souffle de mollesse vient du large. Ils admirent, silencieux, tant leur émotion est poignante, la large coulée de cette eau de saphir et de turquoise, qui est, dans le réseau de feu qui en vitrifie les mailles, une immense et fluide pierrerie.

Mais déjà, ils embarquent sur le vapeur qui va les déposer à l'île San Giorgio. Ils veulent monter, pèlerins héroïques et solitaires, l'escalier aux plans inclinés, qui dans la cage brûlante grimpe au sommet du campanile. Il faut du courage, et par moments le souffle manque à Nelly. Elle s'arrête alors et met la main de Claude inquiet sur son cœur qui bat, sous la batiste blanche du corsage, comme un oiseau effrayé.

— Redescendons, chérie.

Elle fait signe de la tête que non en souriant, et reprend la montée.

A la fin ils atteignent la lanterne fenestrée où, en autant de tableaux divers, Venise s'encadre, morcelée, avec ses canaux, ses îlots, ses églises, ses jardins, ses lagunes, ses balises, l'eau marine qui la baigne d'un bleu d'outre-mer là où elle est profonde, d'un vert d'émeraude là ou le sable affleure.

Un cri d'admiration échappe à Nelly.

— Claude, nous dominons la vie !

Il s'associe de plein cœur à cette exaltation fervente. Oui, de

cette hauteur, ils ne distinguent que la féerie du spectacle. Tout ce qui fermente, tout ce qui grouille, tout ce qui rampe dans la vase d'une cité habitée par les hommes, disparaît. Ils ne voient que la splendeur du passé de Venise et son avenir attesté par les docks sombres de l'Isola Nera, les grands bateaux de retour ou en partance.

Ainsi des laideurs qui les ont obsédés, le souvenir s'efface, et ils ne veulent contempler que la beauté de l'univers qui se reflète dans ce miroir magique. Il reste une échelle de meunier à gravir. Là-haut, ce qui se déploie devant Claude et Nelly, collés au clocheton, cernés par la balustrade circulaire, c'est Venise entière, aplanie et couverte d'un seul regard, Venise inondée de soleil, léchée des langues d'un incendie jaune qui flamboie, ruisselle de tous ses bleus et de ses verts liquides; Venise, dorade géante aux écailles d'or et d'azur, qu'ils s'attendent, à travers les vibrations de l'éther, à voir nager vers la haute mer et les emporter dans un rêve de gloire et une extase d'amour.

XXX

La Ville de l'eau leur a donné une conscience exaltée de la vie que rien n'abat, ni les catastrophes, ni les traîtrises du destin, et qui, comme l'herbe aux fentes des pavés ou l'arbuste crevant un pan de mur, jaillit des ruines et refait, avec le plus vétuste passé, l'avenir.

Ils ne se sont pas laissé tromper par le masque décrépit que Venise la morte offre aux étrangers qui la sillonnent en gondole, Bædeker en main. Et ils ont suivi, eux aussi, les canaux d'étang dont les bulles éclatent comme des œufs pourris. Ils ont visité dans les quartiers solitaires, San Giobbe et la Madonna del Orto. Ils se sont plu, par contraste, aux salles d'apparat et aux tableaux lumineux du palais ducal. Ce n'est pas dans la mélancolie factice d'un décor admirable que leur émotion s'est le mieux satisfaite.

Trop de jeunesse bouillonne en eux, un appel trop éperdu vers le lendemain, pour qu'ils ne discernent pas en Venise la

vivante l'élément fécond qui l'anime, la braise qui couve sous la cendre et ressuscite ses énergies anciennes. Le soir, l'animation de la place Saint-Marc et le défilé rapide des passants dans les rues étroites, comme dans les paroisses populaires l'entassement d'une foule pullulante qui se nourrit d'un sou de pâtes et de poulpes, toute cette fourmilière, jetant le défi de son agitation aux parois figées des vieilles bâtisses, — voilà ce qui fascine Claude et Nelly et les force à communier avec une Venise méconnue, moins romantique que celle que célébrèrent, en magnifiques *De profundis*, Châteaubriand et Barrès, mais plus humaine et non moins vraie.

Claude, jadis venu seul, n'avait été frappé que de la lèpre des façades moribondes baignant dans l'eau saumâtre, les grands cadavres des palais. Ils avaient reflété, pour l'amplifier, sa nostalgie découragée. Et voilà que la présence de Nelly, son esprit net qui tirait la poésie des choses réelles et ne se payait pas des seules fictions, cette radieuse présence l'initiait à une autre conception et décuplait en lui une richesse de sensations inespérée.

Il éprouvait une délicieuse allégresse à l'entendre parler le dialecte vénitien avec les marchandes, les gondoliers, les garçons des *trattorie* où ils prenaient leurs repas, lorsqu'ils ne préféraient pas rentrer, fatigués, à la Casa Petrarca, où, sur les tables de la salle à manger, de petits drapeaux de couleurs diverses, plantés dans la mousse d'une jardinière, désignaient la nationalité des voyageurs et leur souhaitaient la bienvenue.

En dépit des moustiques et de légers accès de fièvre, il leur fallut un grand effort pour s'arracher de là. Avec regret ils se confièrent à la gondole noire qui les ramenait à la gare. Nelly touchait de sa fine main gantée l'hippocampe du bordage; le gondolier, aux tournants, lançait son mélancolique : — A-oë! frôlant, avec une souplesse ailée, l'angle des murs et les pilotis d'amarre.

Ce sera de Venise leur dernière sensation, que ce mol élan de la gondole fendant l'eau élastique, cet élan si doux qu'il semble que l'on avance dans une ouate liquide.

Florence, à présent leur révélait la délicatesse de son ciel, et l'harmonie de ses collines, la douceur de ses oliviers, la sono-

rité légère de ses cloches, la majesté de la ville couchée comme une grande femme au long de l'Arno vert.

Ils goûtaient là une beauté parfaite, familière et quotidienne, mêlée aux aspects de la rue, dressant en place publique la splendeur de la cathédrale blanche et noire, les portes de bronze du Baptistère, la Loggia dei Lanzi, les statues de Jean Bologne. Que d'heures exquises au Bargello, aux Uffizi, au Palais Pitti! Que de stations dans les églises : les Ghirlandajo de Santa Maria Novella, les Angelico du couvent Saint-Marc! Une atmosphère d'art souveraine les enveloppait. Chaque pas était une découverte, chaque regard une ivresse.

Les jardins Boboli, les orfèvres du Ponte Vecchio, une excursion à San Miniato reposaient leurs yeux emplis de merveilles. Puis ils se replongeaient dans les salles silencieuses des musées. De partout, les effigies pétries dans la pâte des couleurs, modelées dans le bronze, multipliaient, véhémentes ou calmes, des attitudes passionnées ou de pensives rêveries. Des joyaux de Cellini fulguraient non loin des statues antiques aux beaux yeux clos. Des portraits ressuscitaient des papes, des courtisans, de fameux peintres, des femmes que l'on aima pour l'éclat de leurs yeux et la splendeur de leur chair. Ici des cabinets d'ébène et de nacre s'incrustaient d'émaux. Là les Donatello campaient saint Georges et saint Jean-Baptiste en des poses pures et fières.

Mais le tabernacle, le saint des saints, l'émotion suprême, c'étaient, dans la Nouvelle Sacristie de Saint-Laurent, les tombeaux des princes, avec les prodigieuses figures couchées de Michel-Ange, le Crépuscule et l'Aurore, le Jour et la Nuit. Nul recueillement comparable à celui qui s'exhalait de cette chapelle de gloire, où un Dieu caché magnifiait les marbres allégoriques de son geste souverain, de son génie immortel.

Là, Claude et Nelly saisissaient la révélation du sublime. Tout pâlissait à côté : les fresques à demi effacées, les statues les plus vigoureuses, la pureté suave des cellules de Saint-Marc, l'orgueil de la Tribuna aux Uffizi, tant de chefs-d'œuvre amassés dans cette ville, comme pour la rançon de dix empereurs. Michel-Ange les emplissait d'une admiration silencieuse où se mêlait une sorte d'effroi sacré. Alors, tant la secousse était forte, ils éprouvaient le besoin d'échapper à ces

splendeurs angoissantes, ils parcouraient les vieilles rues le long de ces palais massifs qui ont l'air de forteresses. Ils s'évadaient dans les campagnes. Autour d'eux, les collines semblaient prendre chacune sa physionomie distincte. Selon la pureté ou la mollesse de l'air, elles s'avançaient, reculaient, se découpaient ou s'estompaient, en horizon fluide et changeant. Les feuilles des oliviers, suivant le soleil, apparaissaient couleur d'huile ou vert-de-gris ; un souffle de vent rebroussait leurs petits ventres argentés.

Merveilleux décor d'amour que ces campagnes brûlées et douces, coupées de rigoles et bordées de saules auxquels s'enlacent des serpents de vigne. Parfois trois cyprès noirs s'effilent, solitaires, sur un tertre, comme en un tableau de primitif ; et Claude et Nelly cherchent, sur le visage des enfants déguenillés des fermes, les yeux en fleur des anges de Botticelli.

Presque chaque jour, ils montaient à Fiesole ou au Viale dei Colli, rien que pour voir Florence nue et rose s'allonger à leurs pieds.

Au milieu de cette beauté, Claude connaissait enfin l'oubli de son existence passée ; enfin la souffrance ne lui masquait plus l'univers. Il pouvait rejeter cet égoïsme opprimant des malheureux et des malades. Il s'étonnait d'avoir tant pâti ; et ses douleurs d'alors s'avéraient misérables, tant leur médiocrité le choquait.

Tout cela, si proche, lui semblait remonter à une époque déjà lointaine ; et quand il tâchait d'y apercevoir son propre visage, à peine le reconnaissait-il, tant il se sentait devenu un homme nouveau.

Avec de bonnes et tendres lettres de Pierre et de Charlette, complétées de détails amusants donnés par Marie Guibret sur leurs ascensions, une lettre de madame Curtyl arriva, timbrée d'Aden et écrite du bateau qui l'emmenait aux Indes : un voyage dont elle avait longtemps rêvé et qu'elle faisait en compagnie du vice-roi et de sa femme. Elle déplorait cette absence qui la priverait de mieux connaître Claude, déjà si cher à sa pensée. Elle acceptait, avec l'optimisme de son indépendance, la nécessité d'une situation dont elle ne doutait pas que Nelly et Claude ne tirassent le meilleur parti, faute de

mieux. Le temps arrangeait bien des choses. Qu'ils fussent heureux, c'était là l'important. Heureux! Claude et Nelly se sourirent sans regret, sans remords. Heureux; oui, et si naturellement que Claude s'en étonnait presque.

Où était-elle, sa conception romanesque de l'amour, cet amour que les poètes, les romanciers colorent de tons faux et excessifs, cet amour qu'il avait rêvé tellement idéalisé, d'une quintessence si subtile et si rare, et que maintenant il voyait se confondre avec les actes les plus ordinaires, les plus infimes de la vie, dont le prosaïsme se relevait par on ne sait quoi de tendre, de délicat et de grave?

Aimer! Par Nelly Claude saisissait le mystère de ce mot, qu'il avait cru à part dans la langue et d'une autre espèce que les autres, qu'il avait associé à certaines attitudes plus nobles et à certaines phrases plus recherchées, et qu'il constatait aujourd'hui n'être rien autre que de sentir intensément, de se donner à toute minute, de se vouer l'un à l'autre un mutuel désir de compréhension et de sacrifice.

Il lui semblait découvrir aux choses un sens inconnu et si simple! Si simple que des larmes lui en venaient aux yeux, et qu'il avait envie de se prosterner devant la libératrice ingénue.

XXXI

Ayant prolongé d'une quinzaine leur voyage, ils arrivaient à Pise vers la fin du jour.

L'hôtel ouvrait ses fenêtres sur le quai. L'Arno glauque coulait bas. De lourds bateaux chargés à plat bord de pierres, et manœuvrés par de grandes rames, descendaient le courant. Du haut du pont, des badauds regardaient.

Sur le Lung'Arno et le Borgo, la foule grouillait paresseuse, stationnait et circulait : gens de la campagne en manteaux rouges, étudiants, officiers coquets sous la cape rejetée à la mousquetaire. Des vieilles assises sur le parapet épouillaient leurs enfants. Des femmes du peuple, d'une allure noble, passaient au cliquetis de leurs sandales de bois. Et des chevaux pisans, une plume à l'oreille, filaient comme le vent.

Au crépuscule les quais se vidèrent, le silence vint avec l'ombre. Ils virent passer un enterrement. Ce n'était plus, comme à Florence, des porteurs de confrérie en cagoules roses ou bleues, semblables à des dominos de bal. Des assistants encapuchonnés de caoutchouc noir, tenant des torches et de larges chapeaux, entouraient le cercueil emporté sans prêtres devant, sans parents derrière, très vite et courant, comme s'il s'agissait d'un pestiféré.

Nelly à cette vue eut un petit sursaut : et sur son visage si beau, Claude crut revoir, le temps d'un éclair, l'expression terrifiée qui avait transformé ses traits au moment où la voiture reculait, à deux doigts de l'Arno et du gouffre écumeux... Mais déjà elle s'était ressaisie. Il ne restait plus à son regard qu'une de ces mélancolies qui donnent aux traits une meurtrissure d'âme plus délicate, un charme fugace comme l'onde d'un son, le prolongement d'une pensée.

Il étreignit plus fort le cher corps que son bras enserrait; et leurs joues, rapprochées dans une douceur tiède, communièrent. Il exigea qu'elle se couchât tôt et se fit des reproches : ce voyage, tant de spectacles divers, tant de sorties à pied ne la surmenaient-ils pas?

Le lendemain, une voiture les menait, sous des platanes taillés en dôme, au bas de collines bleues ou fauves, à la Certosa, une chartreuse bâtie en un demi-cercle de montagnes et baignée d'air et de soleil. Ils traversaient les escaliers, les couloirs, le réfectoire muets. L'ordre avait été dispersé; neuf moines survivaient, gardiens invisibles. Ils virent seulement, dans une des petites chapelles, derrière un rideau jaune, pendues comme des femmes de Barbe-Bleue, des robes blanches à capuchon rabattu, vides ainsi que la vie de pierre de la Certosa. Ils visitaient les cellules : une paillasse pour lit, une planche pour table; le guichet par lequel, d'un *Deo gratias*, on réveille la nuit chaque dormeur pour la prière ; à côté, un carré de jardin maigre. Le plus touchant, c'était, dans une immense cour à plein ciel, le petit cimetière où deux tombes fraîches s'exhaussaient, verdies d'herbe neuve sous une croix de bois.

Ce fut en silence que Claude et Nelly regagnèrent la voiture. La nuit les surprit au retour. Ils rentrèrent dans une Pise morte : sur les deux rives de l'Arno, courait le cordon funé-

raire des réverbères sous les hautes maisons. Aucune clarté aux fenêtres, aucune lueur aux persiennes.

Certains jours, la place rase où le grand cœur pétrifié de Pise sommeille, la place aux géants de pierre, avec la Tour penchée, le Dôme, le Baptistère et le Campo Santo, les impressionnait profondément. Pendant des heures ils étudièrent les lignes de ce paysage d'architecture, si émouvant par tout ce qu'il rassemblait là de symboles éternels : ils y voyaient l'humanité encadrée entre la naissance et la mort, projetant l'ombre de son rêve ou l'ascension de son désir, selon qu'ils gravissaient le campanile oblique ou méditaient dans l'ombre fraîche de la cathédrale.

Du Campo Santo, ils goûtaient sa cour de cloître et son tapis d'herbe, les rosiers et les touffes d'asphodèles poussés dans la terre sainte que l'archevêque Ubaldo rapporta du Mont-Calvaire.

Des portiques, ouvrant leurs fenêtres entre de fines colonnettes, bordaient le pourtour dallé. Ils y foulaient des pierres tombales, le long des murs à fresque où la fantaisie de Benozzo Gozzoli fit courir les scènes de l'Ancien Testament. Ils s'arrêtaient un moment à la tombe d'Ugolin suspendue en l'air comme un autel expiatoire, à celle des deux chanoines fraternellement enterrés; une tête de mort apparaissait au ras des dalles avec la devise : *Egrediemur in die novissima.*

Claude contemplait Nelly : jamais elle ne lui avait semblé si belle qu'en ces journées de feu qui épanouissaient son visage comme une rose de chair; jamais elle n'avait rayonné d'une telle expression d'âme, sinon, — il n'en pouvait fuir l'obsession, — ce jour où, pour la première fois, il l'avait admirée sur le Pont de Lucerne, sous la fresque de mort.

Ils allèrent à la Marina où la mer d'un bleu de saphir brasille. Couchés sur la plage, ils voyaient l'ourlet d'écume s'affaisser à leurs pieds et, quand l'eau se recule, les phosphorescences qui dansent sur le sable humide. Des bois de pins couvraient la grève; leur vert sombre avivait l'éclat du ciel, l'harmonie de ces tons les ravissait. Il s'épandait de ces belles journées, joint à l'odeur amère de résine, un spleen lumineux où, se sentant plus près de la terre et des herbes, ils eussent voulu se fondre dans l'amour et la mort.

Une autre fois, ils visitaient les Cascines de San Rossore, avec leurs larges prairies et leurs avenues de pins parasols; de vastes écuries servaient d'hôpital à des chiens; des chevaux libres galopaient dans des enclos; des dromadaires liés d'une corde par le nez, et leur bosse chargée d'énormes fagots de pins, s'avançaient gravement à la queue-leu-leu.

Au Gombo, des allées de pins maritimes, semées de graviers, les conduisaient à la plage plate et perdue, à la mer où se noya Shelley. Était-ce ici ou plus loin que Byron avait élevé le bûcher funèbre pour la dépouille de son ami? Cette gerbe de flamme qui fit un lit de cendres où l'on retrouva, non consumé, le cœur du poète?

Ils promenaient leurs yeux sur la mer sans vagues : elle étincelait toute au soleil. Ils se perdirent en un recueillement, cette rêverie vide et pleine, si proche de l'infini, qu'on éprouve devant les horizons sublimes et que seule la mer impose avec cette puissance d'extase. Ils se sentaient alors, dans la durée et l'immensité, très peu de chose, aussi peu qu'un grain de ce sable irisé qui coulait entre leurs doigts, et ils participaient, enivrés, aux forces de la nature et à la majesté des éléments.

Tout à coup Nelly récita ces mots de Shelley :

— « La mort, ce n'est que le voyage d'une heure sombre, le cauchemar passager d'un sommeil interrompu. »

Pourquoi cette phrase lui était-elle venue aux lèvres? En consécration de cette plage? En souvenir d'un des plus nobles poètes qui fût, ou par une de ces impulsions que l'on ignore et qui partent du plus obscur de nous?

Claude s'était soulevé sur son coude pour la regarder tendrement. Elle souriait.

Il reprit contre elle, rassuré, sa pose de paresse, la tête appuyée sur ses genoux de jeune Diane.

Elle lui caressa les cheveux d'une main très douce, si douce que le frôlement impalpable lui allait au cœur.

— Je suis bien, — soupira-t-il. — Mon aimée, n'est-ce pas que nous sommes heureux? Loin du monde, loin de la vie.

La caresse légère continuait, effleurait ses tempes déjà grisonnantes, mettait une ombre fine, en écran, au creux de ses paupières.

— Je suis heureuse, — dit Nelly. — Vous voilà délivré, Claude, rendu à vous-même.

— Je vous le dois, Nelly.

— Ma tâche est remplie à présent.

Pourquoi disait-elle cela?

Il se releva encore et épia le cher, le mystérieux visage. Un apaisement suprême ennoblissait ses traits. Et le regard lointain, dans l'air limpide, comme tout à l'heure, elle souriait.

Traversé d'une soudaine angoisse devant ce bonheur trop grand, ce ciel trop beau, cette mer trop calme, il serra Nelly dans ses bras, éperdûment.

— Mon amour, notre union sera belle. Je vous rends grâce de vos bienfaits. Toute ma vie, toute ma vie pour vous aimer et vous servir!...

Avec une gravité mélancolique, elle souriait...

XXXII

Le lac Léman étendait sa nappe bleue, voilé d'une vapeur molle qui estompait, en face, la côte suisse. Le jardin de l'hôtel plongeait jusqu'à une route en lacet; puis d'autres jardins et des villas s'étageaient en cascades jusqu'au petit port dont le môle ondulait en forme d'anguille.

Derrière l'hôtel, Thonon-les-Bains et ses rues vieillottes, son aspect savoyard rappelaient les petites villes du Midi. Un Casino fermé, un grand hôtel déjà vide, un pavillon des Eaux rappelaient seuls la station thermale.

A l'entour, un pays sans caractère mais aimable, une campagne qui se vallonnait au bas des montagnes en replis frais. La grâce du pays était sur l'eau, dans le mol arrondissement des rives, la suavité sourde des bleus teintés de gris.

C'est au Lac que les promenades empruntaient leur charme, sur les grands vapeurs suisses, dont les départs et les arrivées, différant d'une heure, rappellent la proximité de la rive étrangère : Lausanne, Genève et tant de petites stations heureuses où la vie est facile et l'air délicieusement pur.

Claude et Nelly se reposaient en longues traversées : ils aimaient le soulèvement du flot sur l'hélice, sa crête incurvée

qui décroît pour se prolonger en sillage argenté. Une tente les abritait du soleil. Des garçons servaient, sur de petites tables, le thé. Un vent continuel soufflait dans les cheveux de Nelly. Au crépuscule, l'eau fonçait d'un violet vineux, réverbérant les derniers tons roses du couchant; des nuages ailés couraient dans le ciel pâle. Ces heures leur semblaient exquises : le souvenir de l'Italie les peuplait de mille images de beauté; et c'était à chaque minute un : — « Vous rappelez-vous? »

Le troisième jour, la colonie de vacances arriva sur le bateau d'Ouchy : les Guibret ramenaient les enfants. Claude et Nelly attendaient au débarcadère. De loin, ils virent flotter des mouchoirs, puis des figures se précisèrent :

— Je reconnais Pierre!

— Et moi, Charlette! Ils ont de fameuses mines!

On s'embrassait avec des exclamations, des rires. Claude ému serrait dans ses bras ses petits. Mais étaient-ils encore ses petits? Ils avaient grandi, montraient des visages hâlés, des bras rougis par le grand air. Guibret, de la nuque aux oreilles, portait la tache pourpre d'un coup de soleil. M. Curtyl semblait rajeuni par ces grandes excursions. Marie Guibret elle-même paraissait plus alerte et plus vive. Mademoiselle Mortagne avait des joues de baby anglais. Amusantes, les figures carrées, romaines, des deux jeunes Américains; jolis, les minois ambrés, les beaux yeux de velours des deux demoiselles Argentines. Tout ce monde envahit le pacifique hôtel, fit régner un tumulte de horde victorieuse.

Jamais déjeuner ne fut si gai.

Claude, après le café, emmenait ses enfants dans sa chambre. C'était une bonne heure de causerie à trois, les yeux dans les yeux, la main dans la main. Il retrouvait ses petits, cette fois : visages francs, cœurs ouverts. Le voyage bienfaisant, la rude hygiène, l'influence d'éducateurs patients et d'amis sûrs les avaient développés, rendus plus intelligents et plus tendres. Pour la première fois depuis le jour où ils avaient quitté leur mère, Claude éprouva une entière satisfaction.

Nelly vint les rejoindre dans le jardin de l'hôtel. Et les enfants allèrent à elle, chacun selon son caractère, Charlette en courant, Pierre empressé. A leur regard, à la simplicité de leur accueil affectueux et déférent, Claude comprit qu'ils recon-

naissaient en elle, acceptaient désormais une présence indispensable, tutélaire et amie.

Cette joie le payait de bien des souffrances. Tous ensemble, on alla aux Allinges visiter les ruines des châteaux forts. Un crétin habillé en homme et guère plus grand qu'un enfant, les guida. On goûtait au retour, dans une ferme, de pain bis et de lait. Ces plaisirs simples, après la griserie d'art, les villes ardentes, Venise sentant l'algue et la mer, Florence éclatante de chefs-d'œuvre, Pise enlinceulée de silence, enchantaient Claude parce qu'ils répondaient au sens le plus naturel de la vie, à ce qu'il en préférait : l'intimité, l'affection, la confiance. Il lui semblait qu'une famille nouvelle venait de se créer autour de lui; sa chère Nelly en était l'âme. Tous l'aimaient, tout gravitait autour d'elle, tant elle possédait un pouvoir d'attraction simple et charmant.

Il admirait comme elle entrait, par une adaptation sans effort, dans cette atmosphère différente, et comment l'amante passionnée savait s'imposer comme une jeune mère ou une grande sœur, parmi ce petit monde turbulent.

Au retour, un domestique prévenait Claude qu'un monsieur était venu d'Évian dans une belle auto, pour le voir. Un monsieur Bari... Bernadotte...

— Maridotte!

— Il tenait absolument à voir monsieur.

Claude eut une légère moue. Allait-il déjà subir les corvées quotidiennes, ne pouvait-on le laisser tranquille? Au dîner, on vint le prier de répondre au téléphone :

— Allô! Bonjour... Oui... On m'a dit... Vous parler? Certainement... Déjeuner à Évian demain?... Impossible... Elle sera sensible à votre invitation... Mais non... Me parler de Marthe? Eh bien j'irai, mais seul. Attendez-moi à trois heures. Allô? Vous dites? Une bonne nouvelle à m'annoncer? Vous m'étonnez! Enfin. A demain.

Il raccrochait le récepteur.

Que diable lui voulait Maridotte, et à propos de Marthe? Quoi, elle existait toujours? Elle avait le droit de l'appeler son mari pouvait le traquer et lui susciter d'interminables ennuis? Quel malheur! Il l'avait si bien oubliée!

Le lendemain, il débarquait à Évian. Un funiculaire le his-

sait à un somptueux palace d'où l'on découvrait, au delà de jardins embaumés, l'étonnant panorama de montagnes et d'eau, le lac semblable à une petite mer.

On le conduisit à un hall fleuri comme une serre, où Maridotte, très en forme, causait avec une jeune personne au teint vif et fané, ridé et jeune, déhanchée comme un garçon dont elle avait les cheveux courts. Elle s'esquiva après le plus correct des saluts, franchit d'un bond de voltige un canapé de jonc, et continua sa route, imperturbable.

Maridotte clignait de l'œil, épanoui ;

— Grâce Kings, l'écuyère de l'Éden-Cirque. Excentrique, des idées à mourir de rire ; et un corps !...

Son éloge se perdit dans l'oreille de Claude :

— Et Lise Bertram ?

— Chut ! Elle me croit avec ma femme dans ma terre du Vert-Lys. Vous savez, j'ai restauré le château, un bijou Renaissance. Il faudra que vous veniez voir ça avec madame Claude Andryane.

Claude fronça le sourcil : vraiment la plaisanterie...

— Je m'entends, dit Maridotte avec un bon rire d'ogre... Je parle du printemps et non de l'été. Et ceci m'amène sans transition à ce que j'ai à vous dire. Attention ! Verriez-vous avec déplaisir votre femme se remarier ?

Claude abasourdi précisa :

— Marthe ?

Et Maridotte avec un sourire malicieux :

— Vous semblez supporter le coup avec courage. Bon ! Qu'est-ce que vous diriez si je la mariais, moi ? Oui, moi : n'ouvrez pas de si grands yeux ! Ça me désoblige.

— Encore faudrait-il que Marthe fût libre ?

— Elle le sera, si elle demande le divorce contre vous et l'obtient en cinq sec. Vous l'admettez ?

— Mais puisqu'elle ne voulait à aucun prix d'une rupture irrévocable ?

— Distinguons. Elle tient à un mari, à une situation brillante : eh bien, elle l'aura demain, si elle veut.

— Par quel miracle ?

Maridotte pointa son index droit sur son sein gauche et répondit :

— *Bibi.*

Et avec volubilité il exposa les faits, en homme d'affaires; Marthe, hébergée par madame Maridotte au Vert-Lys, avait vu affluer les visiteurs habituels. Car, déclara Maridotte avec le sourire, « nous menons la grande vie de château, mon cher! » Hobereaux des environs, grands manufacturiers, relations parisiennes. Jamais une chambre d'ami vide. Vert-Lys offrait des distractions variées : chasse, pêche, garden-party, bal, comédie : — il y a un théâtre tout machiné —. Parmi les invités un Américain très riche, quarante-cinq ans, décrassé du pétrole de ses mines, gentleman robuste, parlant le parisien et l'argot de Montmartre, s'était toqué violemment de Marthe :

— Oui, mon ami! Le coup de foudre! Et là-dessus, dame! je l'ai chauffé! Un original! Soyez tranquille, j'ai pris mes renseignements. Raide en affaires, mais de l'or en barre. Par exemple, faut pas qu'on l'embête. Il est veuf sans enfants, d'une première femme; et comme elle avait l'humeur acariâtre, on dit qu'il la conduisait comme ses chiens — il a une meute superbe — au fouet levé. Mais incapable de duretés inutiles. Enfin l'homme qui convient à madame Andryane.

Il conclut :

— Hein? Quelle délivrance! Car le compère, — Sam pour les dames — habite New-York deux années sur trois, Paris quatre mois et voyage le reste du temps. Madame Samuel Johnston ne ferait donc en France que de rares apparitions. Et vous voilà tranquille du côté des enfants.

— Elle y renoncerait donc?

— Sa nouvelle existence, le changement de milieu, de pays y aideraient puissamment.

— Et ce Johnston ne lui est pas indifférent?

Maridotte répondit avec sérénité :

— Mon bon, elle ne m'a pas pris pour confesseur. Mais à en juger par les apparences et ce que m'a confié ma femme, elle envisage sans douleur la possibilité de se refaire une existence agréable.

Il épia Claude; cela l'amuserait de constater chez lui une involontaire, rétrospective jalousie. Mais non, le seul souci que garde Andryane est que Marthe ne tombe pas sur un goujat et soit heureuse autant qu'elle saura l'être. Il n'a plus

de rancune : qu'elle s'éclipse de son horizon, c'est tout ce qu'il demande !

— Donc, pas d'objection?

— Aucune, — dit Claude. — Mais elle ne pourrait se remarier de suite?

— Évidemment, les dix mois d'usage. Elle peut être divorcée fin octobre : dans six semaines. Et cela seul vous importe, puisque vous pourrez vous remarier le lendemain si le cœur vous en dit.

— Oui, — dit Claude, dont le cœur soudain bat en carillon de fête.

Rentrer dans la règle, épouser Nelly, lui donner son nom, l'associer aux avantages d'un contrat public, lui restituer les sympathies, les hommages auxquels elle a droit : quelle revanche! En faire la seconde mère consacrée de Pierre et de Charlette : quelle victoire!

— Reste la question argent, — dit Maridotte. — Elle entend que vous lui fassiez une pension, et le tribunal la lui assurera. D'autre part, Johnston, je vous l'ai dit, est un original, très désintéressé. Voulez-vous me laisser carte blanche? J'agirai au mieux de vos intérêts.

Claude consentit, Maridotte lui frappa dans la main :

— Pendu qui s'en dédit!

Il ajouta :

— Je puis vous le révéler à présent : la chose est presque faite. Votre femme a supérieurement manœuvré. Elle a tenu la dragée haute à Sam : il est emballé, l'animal! Oh! mais emballé! C'est drôle, hein?...

Oui, c'était drôle, pensa Claude; drôle si l'on veut, décevant comme les surprises du hasard. Ainsi, il se trouve un homme assez imprudent ou assez déterminé pour aimer Marthe, pour vouloir lier leurs destins, un homme qui lui assurera la fortune, le bien-être, tout ce qu'elle aime!

« Et cela, qui est injuste et immoral au fond, surgit si providentiellement que je dois m'en réjouir pour Nelly, pour mes petits, pour moi, pour Marthe même. Oui, pour Marthe... »

A cette seconde, il cessa de la haïr et sourit, en songeant qu'elle rencontrerait peut-être, dans l'Américain, l'homme énergique qu'il lui fallait, main de velours et lanière de cuir.

— Je repars ce soir pour Vert-Lys, — dit Maridotte. — Attendez ici, ce ne sera pas long!

XXXIII

Dix-huit mois s'étaient écoulés. Un printemps frileux naissait. Paris avait de jolis réveils sous le soleil pâle.

Dans leur calme appartement d'Auteuil, plein de meubles anciens et de beaux livres, Claude et Nelly vivaient parfaitement heureux. Ils s'étaient mariés au début de l'hiver. Un sacrifice consenti par Nelly aux scrupules de Claude. Cérémonie stricte, les quatre témoins; au contraire de Marthe, qui s'était mariée fin janvier, gala pompeux; témoins, Maridotte et un ministre tombé de la veille; la mairie débordant de plantes rares, cinq cents invités de marque, un service d'ordre pour les voitures et des photographes partout.

Claude avait appris par les échos mondains l'embarquement de l'heureux couple, au Havre. Bon voyage! Maridotte avait justifié sa confiance. Une pension de six mille francs, une renonciation tacite aux enfants, avec des visites de courtoisie lors de ses passages en France, soldaient le passé.

Une assez belle ironie, ce divorce prononcé en faveur de la femme adultère, contre lui! Mais qu'importait, puisque Nelly se tenait à ses côtés, et qu'il avait su garder, grâce à elle, le cœur de ses enfants.

Pierre et Charlette vivaient auprès d'eux. Pierre externe à l'Institut Waugham; Charlette suivant, au pensionnat de Neuilly, les cours. Les Curtyl, les Guibret, Claynot, formaient toujours le meilleur de leur entourage, et le consolaient de la défection des Bruchet et des Louardre.

Maridotte avait en vain renouvelé auprès de lui ses instances, offert une place, non seulement de Directeur des usines, mais d'associé. Claude avait jugé plus sage de conserver ses fonctions à l'Est-Etat, où son avenir était brillant et ses gains plus que larges. La grande fortune? Oui, mais ni lui ni Nelly ne s'en souciaient.

Quand ils allaient à Tours, la vieille madame Andryane et

Manon leur faisaient fête. Car Nelly avait conquis bien vite la vieille dame par sa franchise et sa bonté.

Ce matin-là, M. Curtyl devait déjeuner avec Claynot venu un peu avant l'heure, afin d'examiner Nelly, que certains signes confirmaient dans l'espoir d'une grossesse. Claude, pénétré de joie à cette idée, — un enfant qui ressemblerait à sa petite Nelly! — descendit à la cave choisir et remonter, avec précaution, une bouteille de Corton vieux que Claynot appréciait.

Il s'arrêta à la cuisine, s'assura que le pilaf de crabes serait réussi. Une odeur de faisan embaumait. On disposait en sa croûte un succulent foie gras de Colmar.

Claude remonta chez Nelly; Claynot causait avec elle.

— Eh bien?

— Eh bien... L'état de ta femme me paraît certain.

Claude crut percevoir que l'enthousiasme du docteur n'égalait pas le sien; peut-être trouvait-il Nelly un peu fatiguée. Elle se plaignait de malaises. Mais il ne s'arrêta pas à ce soupçon : elle se montrait toujours si vaillante!

M. Curtyl entra. Il apportait à sa fille une belle gerbe de roses, sachant combien elle les aimait. Il prit part avec modération à l'allégresse de Claude, scruta affectueusement le visage de sa fille :

— Cela va mieux depuis hier? Ces vertiges?

— Tout ce qu'il y a de plus naturel.

Ils trouvèrent au salon les enfants : Pierre transformé, l'air d'un jeune homme et Charlette en beauté, d'une grâce fine et épanouie. Elle vint embrasser Nelly, dont elle ne pouvait plus se passer, au point de rendre son père un peu jaloux. Un coup de timbre, un bruit de voix, madame Séranska à l'improviste parut, souriante.

— J'arrive à temps? On n'est pas à table?

Elle revenait de Londres, toujours jeune, toujours séduisante, comme si, au vent du large, elle trouvait un ressort nouveau, un fluide de Jouvence.

Elle annonça aux enfants des cadeaux qui leur firent ouvrir de grands yeux ravis. Et quand, après le repas, — louable, le Corton et succulent, le pilaf! — Pierre et Charlette se furent retirés, la vivante exubérance de madame Séranska répandit

son prestige contagieux. Il se fit autour d'elle et de Nelly un rayonnement de plaisir et d'entente. Claude regardait sa femme avec des regards plus tendres en songeant à sa maternité future. Elle ne semblait plus se ressentir de sa fatigue. Claude envisageait l'avenir. Au foyer tiède, l'enfant trouverait sa place, bienvenu de tous et, il en était sûr, de Pierre et de Charlette eux-mêmes. Nelly, mère parfaite, saurait rester la compagne et l'amante. A cette minute il atteignit la plénitude du bonheur. Comme sa première vie était loin, comme la seconde le dédommageait!

Il se sentait fort, jeune, le cerveau élargi, maître de lui, équilibré. Il s'approcha, d'un élan de gratitude, de sa femme.

Elle lui souriait, de ce sourire indicible qu'il chérissait pour tout ce qu'il savait y lire de tendre et de confiant. Assis près d'elle, il lui tendit la main, et ils restèrent ainsi, écoutant madame Séranska qui leur parlait de ses voyages, tandis que Claynot et Curtyl, dans la vérandah, fumaient leurs cigares en causant.

— Vous faites plaisir à regarder tous deux, — dit madame Séranska.

Mais aussitôt son visage refléta une alarme; Claude se retourna vers Nelly qui portait la main à son cœur, se soulevait droite comme dans un spasme, s'affaissait foudroyée.

Claynot se précipitant l'étendit sur un divan.

Quelques secondes d'affolement suivies d'un affreux silence. Tous étaient suspendus à l'auscultation du docteur : et aussi le temps, la vie, le monde...

Il leva les bras et les laissa retomber. Claude entrevit sa réponse, l'écroulement irrémédiable, l'injuste et abominable fatalité.

Ses lèvres se mirent à trembler et il bégaya, comme un enfant :

— Ce... n'est... pas possible? Elle n'est pas...?

— C'est fini... — dit Claynot... — Du courage!

PAUL MARGUERITTE

LES EMBARRAS DE PARIS

On prétend que la population parisienne est peu commode à gouverner et qu'elle est toujours prête à se révolter contre le pouvoir. A en juger par la patience avec laquelle elle subit l'encombrement et la malpropreté de ses rues, elle ne mérite guère sa mauvaise réputation. Dans aucune autre ville du monde, on ne tolérerait avec tant de résignation la multiplicité des chantiers et des travaux qui rendent la circulation de plus en plus difficile. Pendant plusieurs années, la rue du Quatre-Septembre et la place de l'Opéra ont été mises à sac et les avenues qui conduisent à la gare Saint-Lazare sont demeurées impraticables aux piétons et aux voitures. On se rappelle que, après les fouilles opérées pour la traversée du Métropolitain, puis du Nord-Sud et des passages souterrains de la rue Saint-Lazare, les chaussées se sont effondrées; le sous-sol a été envahi par l'inondation : les voyageurs qui voulaient prendre le train ont été obligés de faire de longs circuits ou de franchir, sur des planches glissantes, des ravins escarpés et bourbeux.

Des incidents sans nombre ont, en outre, provoqué des retards considérables dans l'achèvement des travaux sur le sol et dans le sous-sol parisiens. Il était inévitable que l'affluence de tant d'ouvriers appartenant à tant de corps de métiers, pro-

voquât des conflits et des grèves. Les entrepreneurs mal défendus par l'autorité publique ont eu d'incessants démêlés avec leurs ouvriers, d'ailleurs encouragés par le conseil municipal. Les terrassiers, les plombiers, les charpentiers en fer et en bois ont quitté le travail, au moment même où il était indispensable de l'activer. Les terrains de la place de la Concorde ne formaient qu'un vaste chantier entouré de palissades et à chaque instant déserté. Pendant fort longtemps, la tranchée profonde, ouverte sur toute la largeur de la rue Notre-Dame-de-Lorette, est restée béante : les habitants ne pouvaient sortir de chez eux qu'avec mille difficultés; il leur était interdit de traverser la chaussée. Cette tranchée, destinée au passage du Nord-Sud, allait enfin être recouverte d'un tablier métallique, lorsque les charpentiers en fer décidèrent de se mettre en grève. Pendant sept semaines, on délibéra sans pouvoir résoudre un conflit qui exaspérait la population; afin de la calmer, on finit, en désespoir de cause, par remblayer la tranchée et par ajourner les travaux. Mais le remblai était à peine achevé que les charpentiers consentaient à reprendre le travail : il fallut donc rappeler les terrassiers et creuser une seconde fois les trous qu'ils avaient comblés; le tablier de fer fut enfin posé et la chaussée rendue à la circulation, après six mois de travaux interrompus, ajournés, repris puis abandonnés.

Après avoir été saccagées pendant dix ans par les travaux non encore achevés du Métropolitain et du Nord-sud, les plus belles avenues de Paris subissent aujourd'hui les horreurs d'un nouveau bouleversement. Sur toute la longueur des quais de la rive droite, du boulevard Malesherbes, du boulevard Haussmann, de la rue Lafayette, des boulevards de Strasbourg, de Sébastopol, Saint-Michel et tant d'autres, les chaussées sont défoncées par les compagnies de tramways. Il s'agit de substituer, à la traction animale, à vapeur ou à air comprimé, la traction électrique qui peut s'opérer, on le sait, soit par un fil ou trolley aérien soit par un trolley ou un rail souterrains : un troisième système communiquant la force électrique au moyen de « plots » métalliques, a été abandonné, parce qu'il causait trop d'accidents. La traction électrique par trolley aérien offre l'avantage d'être peu coûteuse et d'une installation rapide; la traction souterraine est, au contraire, très com-

pliquée, très longue et très chère : elle revient, dit-on, à plus de quatre cent mille francs par kilomètre de double voie. Pour des raisons d'esthétique, d'ailleurs fort justes, la traction aérienne n'est tolérée que dans les avenues de certains quartiers excentriques, tandis que la traction souterraine est installée dans toutes les autres.

On sait que, pour établir une prise de courant souterraine, il faut creuser entre les deux rails du tramway un caniveau au fond duquel on place un troisième rail conducteur de la force électrique. Mais si le principe est simple, l'exécution est nécessairement compliquée. Comme il faut continuer l'exploitation du tramway, on commence, d'ordinaire, par établir des voies provisoires sur les bas-côtés de la chaussée. Puis, sur l'emplacement des anciennes voies, travaillent successivement plusieurs corps de métier : les terrassiers, qui creusent les tranchées du caniveau; les charpentiers métallurgistes qui posent les « chaises » en fer et les assemblent avec les rails de roulement; les bétonniers qui « moulent » le ciment entre la paroi de la fouille et les boucliers en tôle reposant à l'intérieur des chaises, et cimentent ensuite le caniveau; les électriciens, qui placent dans le caniveau le rail de prise de courant et procèdent à l'expérience de l'isolement. Les poseurs de voie reviennent alors assurer l'établissement définitif des rails de roulement et des fers qui forment la « fente » de prise de courant. Enfin, après avoir bétonné et réparé la chaussée où ont été exécutés tant de travaux, il faut remettre en état les bas-côtés, quand on y supprime les voies provisoires.

On a calculé qu'il ne faut pas moins de dix-huit reprises successives pour l'installation des caniveaux souterrains. Mais, en faisant ce calcul, on ne tient pas compte des travaux supplémentaires qu'entraînent la pose et la dépose des voies spéciales pour amener les matériaux et évacuer les déblais, qu'entraînent encore l'exécution des drainages, les postes d'eau pour le lavage du caniveau, les changements de conduites de gaz, d'eau, d'électricité, de galeries d'égouts, de tubes pneumatiques, de fils téléphoniques, les remaniements de la traversée des passerelles du Métropolitain, etc. Ce n'est pas tout. Les travaux dont nous venons de parler ne se rapportent qu'à l'établissement de la « voie courante » pour la prise de cou-

rant : il faut y ajouter les travaux nécessités par les croisements et les aiguilles, par l'enchevêtrement des rails et des caniveaux, par le mécanisme complexe de l'électrification s'étendant sur toute la longueur de l'ouvrage. Cette complication est inévitable : il faut prévoir, en effet, le cas où l'une des voies du tramway serait immobilisée par un accident et assurer son passage sur l'autre voie ; il faut bien aussi exécuter des travaux spéciaux lorsque deux lignes différentes viennent à se croiser. On a pu voir, récemment, fonctionner ces chantiers dans la rue Lafayette et sur la place Malesherbes.

Ce sont, au surplus, de véritables réseaux de chemins de fer, avec des gares encombrantes, que l'on établit en ce moment dans les principales rues de Paris. Que la traction électrique par caniveau souterrain constitue un énorme progrès sur les anciens modes de remorque des tramways, personne n'en doute. Mais on n'a certainement pas réfléchi, quand on a décidé cette transformation, aux embarras de toute nature auxquels on allait s'exposer. Les travaux en cours sont relativement aisés, quand on les compare à ceux qu'il faudra entreprendre pour construire des caniveaux dans les carrefours les plus encombrés, tels que ceux qui avoisinent nos gares de chemins de fer : comment fera-t-on pour assurer à la fois la circulation des voitures, des autobus et surtout celle des tramways, dont le service ne sera pas interrompu, et pour procéder à des installations aussi longues?

Lorsque tous ces travaux seront enfin achevés, nous dit-on pour nous consoler, la ville de Paris possédera un réseau de tramways urbains et suburbains unique au monde. Les habitants de la banlieue pourront se rendre confortablement et très rapidement en plein centre de Paris, sur la place de la Madeleine, sur la place de la Concorde et ailleurs, comme aujourd'hui sur la place de l'Opéra. Les Parisiens pourront traverser la ville plus agréablement que dans le Métropolitain où ils s'entassent si péniblement à certaines heures de la journée. Mais on peut répondre que pour l'électrification des tramways on n'a prévu aucun délai d'achèvement. Les compagnies de tramways doivent accomplir en deux années les travaux qu'elles commencent, mais ce délai ne court qu'à partir du moment où les projets de travaux de la section de

la ligne à électrifier ont été approuvés par les services techniques de la préfecture de la Seine; par conséquent, si les compagnies ont des raisons de ne point se hâter, il leur suffit d'adresser à l'administration des projets mal conçus : on leur réclame un complément d'études et elles gagnent ainsi tout le temps dont elles ont besoin.

D'autre part, si l'on réussit, au bout de trois, quatre ou cinq ans, à équiper, en caniveau souterrain ou en fil aérien, les lignes dont on a décidé l'électrification, est-on bien sûr qu'un service intensif de tramways une fois organisé ne causera pas des embarras nouveaux? La circulation ne deviendra-t-elle pas absolument impossible le jour où tant de lignes de tramways encombreront certaines avenues? Que va-t-il se passer, par exemple, aux abords de la Madeleine et de la gare Saint-Lazarre dans quelques années? On peut y voir, déjà, entre cinq et sept heures du soir, de longues files d'autobus et de tramways empêtrés les uns dans les autres. De la gare Saint-Lazare à la Madeleine, en passant par la rue de Rome et la rue Tronchet, il faut souvent une demi-heure de patience aux cochers et aux watmen pour traverser les carrefours. Il leur faudra bien plus de patience encore, lorsque des trains de deux voitures partiront des divers côtés de l'église de la Madeleine et du boulevard Malesherbes pour aboutir à Auteuil ou dans la banlieue. Nous aurons d'abord, sur cet emplacement réduit, en même temps que le marché aux fleurs, de véritables gares pour les lignes que voici : Madeleine-Pont de la Jatte, Madeleine-Pont d'Asnières, Madeleine-Marché de Puteaux, Madeleine-Gennevilliers (avec embranchement sur Argenteuil), Madeleine-Étoile-Courbevoie (pont de Neuilly), Madeleine-Saint-Denis, Madeleine-Porte Maillot-Neuilly, Madeleine-Porte de Champerret-Neuilly, Madeleine-Asnières, Madeleine-Auteuil-Boulogne, Madeleine-Porte Saint-Cloud, ce qui fait déjà onze lignes différentes partant d'un même point, ou pour mieux dire d'une même gare. Et dans le voisinage, nous aurons la ligne de Cours de Vincennes-Saint-Augustin, qui encombre si fâcheusement la rue de la Pépinière et la rue Saint-Lazare; les lignes de Trinité-Levallois, Trinité-Saint-Denis, Opéra-Saint-Denis, Opéra-Aubervilliers, Opéra-Saint-Ouen, Paris-Enghien, La Muette (rue Taitbout)-Passy,

etc.[1]. Nous sommes convaincus et tous les techniciens en matière de transports sont de cet avis, que cette surabondance de tramways électriques traversant, en même temps que d'innombrables files d'autobus, les rues les plus encombrées de Paris vont causer, dans les quartiers les plus fréquentés, des perturbations dont on n'a point envisagé la gravité.

Alors il sera impossible de les éviter. Les concessions de tramways électriques, approuvées par le Conseil municipal de Paris et sanctionnées par un décret du chef de l'État, devront se prolonger jusqu'en 1950, soit pendant quarante années. On ne pourra pas rompre des contrats dont la mise en œuvre aura peut-être coûté une centaine de millions aux concessionnaires : si on y était contraint, il faudrait procéder par voie de résiliation à l'amiable, qui aurait pour première clause le remboursement des travaux dont le seul aspect cause en ce moment aux Parisiens autant de stupéfaction que de mécontentement.

A ces embarras de la circulation il faut ajouter, pour être complet, les multiples inconvénients qui résultent des réparations ou des installations des conduites d'eau et de gaz, de canalisation électrique, de réfection des égouts, du pavage et du dépavage toujours si lents des chaussées, du manque de coordination entre ces divers ouvrages. Au surplus pourquoi cette profusion de colonnes et de kiosques sur lesquels s'étalent de singulières affiches? pourquoi tant d'étalages qui envahissent la voie publique? pourquoi tant de trottoirs accaparés par des marchands de comestibles qui les salissent sans prendre la peine de les balayer? Pourquoi les baraques de la foire, les voitures des saltimbanques et les roulottes des somnambules envahissent-elles, pendant des mois entiers, certains boule-

1. Outre les lignes de tramways que nous venons de citer, il existe déjà, partant de la gare Saint-Lazare ou s'y arrêtant, les lignes d'autobus que voici : Saint-Lazare-Place Saint-Michel ; Saint-Lazare-Gare de Lyon ; Saint-Lazare-Vaugirard ; Saint-Lazare-Grenelle ; Saint-Lazare-Bastille ; Saint-Lazare-Père-Lachaise; Trocadéro-Gare de l'Est; Porte d'Asnières-Les Halles ; Porte d'Asnières-Montparnasse ; Montmartre-Saint-Germain des Prés; etc. Il existe, en outre, une station du Métropolitain et une autre du Nord-Sud. On aurait pu supprimer sans inconvénient la ligne de tramways Cours de Vincennes-Saint-Augustin, reporter à Saint-Augustin le terminus du tramway la Muette-rue Taitbout, et dégager ainsi la rue Saint-Lazare et le boulevard Haussmann.

vards très fréquentés? Pourquoi les ouvreurs de portière et les camelots de toutes catégories s'emparent-ils de la voie publique comme si elle leur appartenait? Comment veut-on que Paris soit une ville propre et même simplement habitable, si l'on persiste à tolérer tous ces envahissements? On a créé, à coups de millions, des services d'enlèvement des ordures ménagères et d'assainissement qui peuvent à juste titre passer pour très remarquables : à quoi cela sert-il, si on les rend inutiles par un entretien insuffisant des chaussées, par un pavage défectueux, par des tolérances injustifiables envers tous ceux qui, considérant la voie publique comme leur bien, se permettent de la salir ou de l'encombrer sans jamais être l'objet de la moindre contravention? Paris vit sous un régime d'anarchie. Chacun y fait ce qu'il veut : les filles et les souteneurs, les prétendus travailleurs municipaux et jusqu'aux entrepreneurs qui installent, dans nos rues, sous prétexte de chantiers, de vastes constructions en planches où ils organisent des bureaux pour y donner des rendez-vous d'affaires et y procéder à la paye de leurs employés.

Qu'un pareil laisser-aller soit absurde, intolérable, personne ne le conteste, mais personne n'ose réagir. De temps à autre, ce sont dans les grands journaux quotidiens des protestations très vives. On accuse, à tort et à travers, les bureaux de la préfecture de la Seine et le Préfet lui-même, les ingénieurs et les chefs de service, puis la campagne cesse : tout recommence ou, pour mieux dire, tout continue comme par le passé.

L'administration d'une vaste cité où s'entassent près de trois millions d'habitants et que traversent en outre, chaque jour, des centaines de milliers d'habitants de la banlieue, de provinciaux ou d'étrangers, est, certes, d'une infinie complexité; elle exige de la part de ceux qui en ont la charge un dévoûment de toutes les heures, — dévoûment qui, d'ailleurs, il est juste de le dire, est plus fréquent qu'on ne le suppose. Elle doit donc être soumise à des règles plus impératives encore que l'administration privée des établissements industriels ou commerciaux et elle réclame un ordre parfait. Comment se fait-il que, au lieu de se rapprocher de cette perfection, on semble s'en éloigner chaque jour davantage?

***

Pour répondre à cette question, il est indispensable de se rappeler comment est administrée la Ville de Paris, quels sont les règlements et les lois qui la régissent. Or, elle vit, depuis quarante ans, sous un régime exceptionnel et provisoire. La loi municipale, qui n'est nullement appliquée, accorde au préfet de la Seine des droits presque sans limite; quant au Conseil municipal de Paris, il n'a point de pouvoirs propres : il ne prend point des décisions, il donne des avis, il « délibère », selon l'expression consacrée. Lorsque les délibérations du Conseil ne paraissent pas justifiées, le préfet de la Seine peut les faire annuler par le ministre de l'Intérieur et il peut, en outre, provoquer la dissolution du Conseil municipal. Il ne faut pas oublier que le préfet de la Seine est à la fois le représentant de l'État, l'administrateur du département de la Seine et le maire de Paris. En cette dernière qualité, il peut exercer toutes les attributions municipales que lui confère la loi du 18 juillet 1837 : la direction absolue de tous les services; la nomination et la révocation de tous les fonctionnaires municipaux; la préparation et l'exécution du budget de la Ville de Paris, etc. Le Conseil municipal s'est plaint, fort longtemps, de la situation qui lui était faite par la loi. On n'a pas oublié avec quelle insistance il a réclamé, pendant vingt-cinq ans, le droit de nommer un maire de Paris responsable devant lui et qui aurait été chargé d'un assez grand nombre d'attributions aujourd'hui confiées au préfet de la Seine ou au préfet de Police. Mais on sait aussi que cette prétention excessive fut toujours repoussée. La « mairie centrale » était jadis pour le Palais-Bourbon une sorte d'épouvantail : les députés ont même renversé, en 1881, le ministère de M. de Freycinet et de M. Goblet, sous prétexte qu'il ne combattait pas un pareil projet avec une suffisante énergie. Et, lorsque la loi municipale fut enfin votée, en 1884, après de longs débats, il fut expressément convenu qu'elle ne s'appliquerait pas à la Ville de Paris, et que des règles spéciales seraient plus tard édictées pour l'administration de la capitale.

Cette promesse n'a malheureusement pas été tenue. La Ville

de Paris est soumise à d'anciennes lois municipales qui n'avaient pas été faites pour elle, et ces lois, abrogées pour toutes les autres communes, restent en vigueur pour elle seule. Il est vrai que cette organisation administrative si incohérente n'a pas tardé à tomber en désuétude. Le préfet de la Seine avait des prérogatives tellement vastes qu'il a fini par ne point en user. Impuissant à faire régler les pouvoirs de la municipalité de Paris par une loi que la Chambre des députés n'a jamais consenti à discuter, le ministère de l'Intérieur s'est résigné à son tour à oublier le Conseil municipal et à laisser à son subordonné, le préfet de la Seine, le soin de s'accommoder avec l'assemblée de l'Hôtel de Ville.

Pendant treize années, de 1885 à 1896, un fonctionnaire de premier ordre, M. Poubelle, a rempli son rôle ou, pour parler plus exactement, a suivi sa consigne avec une habileté remarquable. Il s'est arrangé avec le Conseil, comme le ministre de l'Intérieur s'arrangeait avec les députés : il a tenté de rendre acceptables les délibérations des conseillers; il a favorisé leur réélection, en leur accordant des faveurs et des avantages pour leur clientèle. On le laissait faire, puisqu'il savait résoudre toutes les difficultés et épargner des ennuis à son ministre. Une seule fois le gouvernement intervint avec éclat; ce fut dans une affaire qui traînait depuis longtemps et dont le ridicule avait fourni le thème d'intermèdes du plus haut comique dans les revues théâtrales de fin d'année. Les appartements de l'Hôtel de Ville, destinés au Préfet de la Seine, restaient inoccupés depuis dix ans, sous le prétexte que son installation définitive eût semblé préjuger dans un certain sens la question de la mairie centrale. M. Poubelle habitait donc le pavillon de Flore, attendant qu'une occasion favorable se présentât pour opérer son déménagement. Quand le Conseil municipal le menaçait d'une révolte, s'il osait coucher à l'Hôtel de Ville, il répondait tranquillement qu'il n'y pensait pas. Mais, en 1894, il fallut loger le ministre des Colonies au pavillon de Flore. Le ministère Casimir-Perier, par un acte d'autorité qui sembla alors d'une audace rare, ordonna à M. Poubelle d'aller s'installer à l'Hôtel de Ville et le déménagement s'accomplit sans bruit : c'est à peine si une interpellation se produisit au Palais-Bourbon.

L'installation du Préfet de la Seine à l'Hôtel de Ville ne pouvait rien changer aux mœurs établies. A côté du haut fonctionnaire de l'État, le président du Conseil municipal a conservé, de même que le président du Conseil général et le rapporteur général du budget, son bureau particulier et ses nombreux attachés de cabinet, sa voiture et son traitement. Il a gardé, dans les cérémonies officielles, le pas sur le préfet de la Seine, M. Poubelle le lui ayant laissé prendre. On a reproché à M. de Selves d'avoir subi ce protocole; c'est une injustice. Au moment où il succéda à M. Poubelle, M. de Selves voulut rendre au préfet de la Seine le rang qui lui était dû. Lors de l'inauguration de la rue Réaumur, il fit connaître son intention de présider la cérémonie et d'y prendre la parole le premier : le Conseil décida alors de ne pas y assister. Cette menace de conflit émut le ministre de l'Intérieur qui conseilla à M. de Selves de céder. Et de même, en 1897, à l'occasion des fêtes russes, ce fut le président du Conseil municipal de Paris, qui reçut le Tsar et la Tsarine à l'Hôtel de Ville : le préfet était placé à la gauche des souverains, tandis que le président du Conseil municipal était placé à leur droite.

Ainsi, le préfet de la Seine n'a pas été soutenu, dans cette querelle de préséance, par son chef, le ministre de l'Intérieur. Il a eu, depuis, des raisons de craindre qu'il n'en fût de même dans tous les cas de conflits. Que ce préfet s'appelle M. Poubelle, M. de Selves ou M. Delanney, il n'a qu'à céder le moins possible, mais à céder à propos aux revendications du Conseil municipal, pour éviter des conflits bruyants. Or, cette politique, si elle n'offre pas de sérieux dangers quand elle s'applique aux menus incidents de l'administration quotidienne et quand elle se manifeste par de légères faveurs accordées à des conseillers avec lesquels il faut bien vivre, finit, à la longue, par énerver toute l'autorité du préfet. Des concessions plus larges succèdent peu à peu aux moindres; le préfet s'accoutume à donner et les conseillers à recevoir. Nous en sommes aujourd'hui au régime de complète abdication de l'autorité préfectorale, c'est pourquoi les conseillers municipaux ne parlent plus d'autonomie municipale.

*
* *

La mort d'Alphand, qui dirigeait en maître tous les travaux municipaux, parut aux conseillers municipaux une occasion propice pour s'emparer de la direction de ces importants services. L'ancien collaborateur du baron Haussmann était, à la fois, un ingénieur, un administrateur et un artiste. Il s'entendait fort bien avec tous les chefs de l'État, Napoléon III, Thiers ou Jules Grévy. Nommé directeur général des Travaux de Paris par décret il obéissait, en fonctionnaire discipliné, aux ordres du préfet de la Seine, mais il n'écoutait guère les doléances des conseillers. Il eut le tort de croire qu'il serait éternel; très jaloux de ses prérogatives, il ne forma pas de collaborateurs capables de lui succéder; il voulut rester le maître absolu de ses services : défaut assez fréquent chez les hauts fonctionnaires. Immédiatement après sa mort, le Conseil municipal exigea et obtint, par une délibération du 20 juillet 1892, que les divers services de travaux fussent non plus concentrés, mais séparés en deux grandes divisions : 1° une direction administrative, « chargée de donner l'impulsion générale, de contrôler les services d'ingénieurs, de provoquer les décisions soit du Préfet, soit du Conseil municipal et d'en assurer l'exécution »; 2° des services techniques « chargés de l'étude et de l'exécution des travaux », comprenant les nombreux services techniques de la voie publique, de l'éclairage, du nettoiement, du Métropolitain, des eaux et de l'assainissement, etc. Cette première disjonction entre les services administratifs et les services techniques ne fut pas jugée suffisante. Par une délibération du 4 juin 1897, le Conseil municipal exigea, en outre, que la direction des travaux relevant de l'architecture fût séparée de celle qui relevait de l'art de l'ingénieur. On créa donc une seconde direction administrative « des services d'architecture, de promenades et plantations, de la voirie et du plan de Paris »; on lui attribua, comme à la première, des services annexes importants : le conseil des travaux d'architecture; la construction, l'entretien et la conservation des édifices municipaux dont le nombre atteint près de deux mille; l'entretien des promenades, etc.;

Cette division des services eut l'inconvénient de les disperser outre mesure. D'ailleurs, l'énumération que nous venons de faire n'est pas complète : il existe à l'Hôtel de Ville, à côté de deux grandes directions et de leurs annexes, d'autres bureaux qui possèdent des attributions de même nature. C'est ainsi que la direction des affaires départementales a ses services particuliers de travaux et que l'on a rattaché à la direction des affaires municipales le service des concessions sur la voie publique, le service central d'hygiène et de salubrité des habitations, augmenté des services des logements insalubres, des étaux de boucheries et de charcuteries, des vidanges et dépotoirs, etc. On se demande comment tant de services distincts — et répartis dans des immeubles parfois très éloignés — peuvent arriver à s'accorder sur une décision définitive. Quant au public, il lui est fort difficile de découvrir le bureau compétent, quand il a une affaire à régler à l'Hôtel de Ville.

La séparation des nombreux services de travaux par tant de cloisons étanches est l'œuvre du Conseil municipal qui a divisé pour régner. A une centralisation si incommode pour lui, lorsque Alphand en était le chef, il a voulu substituer une série de services qu'il pouvait plus aisément diriger. En fait, il en est aujourd'hui le maître : il a réussi, à force de ténacité, et sous prétexte de contrôle, à s'emparer de tout. Même quand il ne siège pas, il continue à se mêler de tout ce qui ne le regarde point. On sait que, une fois élus, les quatre-vingts conseillers nomment six grandes commissions permanentes dont les membres s'arrogent le droit de pénétrer à tout instant et toute l'année dans les bureaux de l'Hôtel de Ville et d'y donner des ordres. Mais comme chaque conseiller ne peut faire partie que d'une seule grande commission, on a créé d'autres commissions dites spéciales, afin de multiplier en faveur de tous les conseillers les occasions de surveiller les intérêts de leurs quartiers. C'est ainsi que, à côté de la grande commission des travaux, fonctionnent la commission du contrôle technique des travaux, la commission de revision du cahier des charges, etc. C'est donc à la fois le Conseil qui décide, qui contrôle, et qui surveille dans ses moindres détails et dans ses moindres dépenses tous les services de travaux. Les ingénieurs qui dirigent les sept sections de travaux

entre lesquelles Paris est réparti, échappent encore moins à son ingérence : plus rapprochés des quartiers des divers conseillers, ils comprennent bien vite qu'ils ont intérêt à vivre en bonne harmonie avec des personnages aussi puissants et ils font tout ce qui leur est demandé. Si tant de travaux s'enchevêtrent les uns dans les autres, c'est que le conseiller a voulu donner satisfaction à ses électeurs et qu'il en a imposé l'exécution immédiate aux ingénieurs de la Ville.

Il est maintenant aisé de comprendre de quelle manière le Conseil municipal remplit les devoirs de sa charge. Ne trouvant plus désormais aucune résistance, échappant, d'ailleurs, à toute responsabilité, comment n'abuserait-il pas des pouvoirs qu'il s'est attribués et qui l'ont rendu maître de l'administration tout entière? Le conseiller en abuse fatalement dans son intérêt personnel, dans l'intérêt de sa réélection qui est son souci exclusif. Il cherche, en toute circonstance, à plaire à la clientèle de quartier à laquelle il doit son mandat. Élu par une circonscription encore plus étroite que l'arrondissement, puisque chaque arrondissement de Paris est divisé en quatre collèges, le conseiller envisage l'intérêt général de la Ville avec la même indifférence tranquille qu'éprouvent les députés pour l'intérêt général de l'État : le Parlement qui siège à l'Hôtel de Ville ressemble à celui qui siège au Palais-Bourbon.

Quand il s'agit de répartir les crédits destinés au pavage, chaque conseiller exige que les chaussées de son quartier soient réparées comme toutes les autres, et, pour ne pas le mécontenter, on répare par petits tronçons un nombre considérable de rues; on multiplie les chantiers; on ne fait aucun travail d'ensemble. Quand il s'agit d'affecter à de grands travaux un emprunt de 900 millions, le conseiller, ne voulant pas que son quartier soit sacrifié, réclame une part des améliorations projetées : pour lui plaire, on décide de démolir de vieux immeubles dans un nombre considérable de rues, au lieu de procéder à d'importants travaux de voirie qui répondraient à un véritable intérêt général. Quand il faut régler la question des transports en commun, chaque conseiller entend que son quartier soit aussi bien desservi que les autres; il veut que ce quartier pos-

sède, comme les autres, des stations de Métropolitain, des services d'autobus et de tramways électriques : impuissante à satisfaire à la fois tant d'intérêts particuliers, l'administration préfectorale se résigne à laisser les projets en suspens et à attendre la dernière heure pour les livrer aux délibérations du Conseil. C'est ainsi que le renouvellement de la concession des compagnies de transports n'a été voté que trois jours avant l'expiration des contrats en cours, avec la hâte d'en finir, sans réflexion et sans contrôle. D'ailleurs, pour ménager toutes les susceptibilités, on a maintenu toutes les lignes anciennes; on ne s'est pas préoccupé des lamentables conséquences qu'entraînerait l'enchevêtrement des moyens de transport dans le centre de Paris.

Et voici un autre effet fâcheux de ces ingérences du Conseil municipal : si certains travaux, disséminés dans tant de quartiers, sont souvent conduits avec une extrême incohérence et une lenteur incroyable, si les « travailleurs municipaux » se déclarent malades, parce qu'il leur plaît de se reposer, à qui la faute, sinon aux conseillers qui les ont fait embaucher, qui les défendent, lorsque l'administration cherche à les soumettre à une discipline moins relâchée ? Les ouvriers du gaz, des eaux, de l'électricité, du Métropolitain et des autres services concédés par la Ville sont, eux aussi, protégés par les conseillers qui intercèdent en leur faveur auprès des concessionnaires, et qui, d'ailleurs, ont réglementé les conditions du travail dans les cahiers des charges rédigés par eux. Par contre, cette armée immense d'ouvriers et d'employés, rattachés plus ou moins directement à l'administration municipale, ces travailleurs syndiqués, ont la prétention naturelle de contraindre les conseillers à s'occuper sans cesse de leurs intérêts corporatifs : les travaux ne sont-ils pas faits pour les travailleurs, de même que les fonctions municipales sont faites pour les fonctionnaires, et nullement pour le public ? Ce sont aujourd'hui ces diverses catégories de salariés de la Ville ou de ses concessionnaires qui pèsent du poids le plus lourd dans la balance électorale : le conseiller municipal est à la fois leur élu et leur prisonnier.

Dans les quatre-vingts mares stagnantes que forment les circonscriptions municipales, qui donc s'occupe des élections,

sinon ceux qui ont un intérêt particulier à choisir tel ou tel mandataire? L'art du candidat consiste non point à rédiger des programmes et à défendre des idées, mais à s'assurer dans son quartier l'appui de cette clientèle agissante. Les poignées de mains, les démarches et les visites d'un candidat qui satisfera les intérêts personnels, parce que lui-même n'est occupé que de ses intérêts à lui, plaisent à l'électeur plus que l'éclat des services rendus au pays, le prestige d'un nom illustre, la hauteur de vues et le désintéressement. Qu'importe à l'électeur qui « connaît » son conseiller, que celui-ci néglige tous ses véritables devoirs de défenseur des intérêts généraux? Ce qu'il faut, c'est qu'il soit toujours prêt à défendre son quartier et à se mettre à la disposition des solliciteurs. Le conseiller municipal doit être avant tout un bon commissionnaire; il doit savoir les noms et les adresses de ses électeurs, comme les électeurs connaissent la sienne; il doit consacrer tout son temps à leur rendre des services.

Cette idée lamentable du rôle d'un mandataire du suffrage universel s'est à ce point ancrée dans l'esprit du plus grand nombre des électeurs, qu'il est parfaitement chimérique de solliciter un mandat quand on hésite à en accepter les charges croissantes. Il paraît qu'on finit par s'y faire, à force de patience, d'ambition et de platitude. C'est même ce qui explique pourquoi tant de conseillers en exercice sont réélus tous les quatre ans ; ils ont, sur leurs concurrents, l'avantage de mieux connaître leur métier de candidat. Aux élections du Conseil municipal qui ont eu lieu au mois de mai dernier, cinquante-cinq conseillers sortants, sur quatre-vingts, ont été élus au premier tour, et cinq conseillers sortants seulement ont été battus au second. Si, dans l'ensemble, le Conseil actuel compte onze membres nouveaux, c'est parce que six anciens conseillers ont renoncé à faire des courses chez leurs électeurs et qu'ils ont préféré suivre une autre carrière. Il n'est pas besoin d'ajouter que la politique, c'est-à-dire l'opinion des candidats, ne joue qu'un rôle à peu près nul dans cet étrange mode de consultation électorale : on voit, d'ailleurs, fréquemment, un même quartier nommer un conseiller nationaliste et un député radical-socialiste. Mais ce qui exerce une influence décisive, c'est la propagande individuelle, le

racolage des voix par le candidat lui-même ou par les citoyens intéressés à son succès.

La loi électorale municipale de Paris est, au surplus, injuste et même absurde. Votée par l'Assemblée nationale au lendemain de l'insurrection de 1871, elle ne pouvait avoir qu'un caractère provisoire : ceux qui l'ont votée ne songeaient guère qu'à donner des avantages énormes aux quartiers du centre sur les quartiers populaires. Cette géographie électorale a permis, en effet, à certains conseillers d'être nommés, dans le premier et le deuxième arrondissements, par 734, 770 ou 990 suffrages, alors que d'autres conseillers doivent réunir, dans le onzième, le dix-septième ou le dix-huitième, plus de 6 ou 7 000 voix pour être élus. Les quatre-vingts conseillers n'ont obtenu ensemble qu'un total de 240 000 suffrages, sur près de 600 000 électeurs inscrits. La majorité du Conseil, qui compte quarante-trois membres, n'a même obtenu qu'un total de 109 000 suffrages, alors que la minorité, qui se compose de trente-sept membres, en a obtenu un total de 131 000. Cela, du reste, n'a pas d'importance, au point de vue des délibérations et des décisions du Conseil, car la majorité ne s'y affirme qu'une seule fois, au moment de l'élection du président : dans toutes les autres circonstances, il n'y a ni droite ni gauche, ni opposition ni majorité : il n'y a que de bons camarades qui règlent d'un commun accord et avec le meilleur esprit de conciliation leurs intérêts particuliers et ceux de leurs quartiers. Voilà pourquoi il est sans conséquence que le Conseil soit composé de nationalistes, de radicaux ou de socialistes : la politique administrative du Conseil est invariablement la même. Elle consiste, on le sait, à favoriser la réélection de ses membres, à quelque opinion qu'ils appartiennent, si toutefois ils sont capables d'en avoir d'autre que la nécessité de conserver à tout prix un mandat qui est devenu une profession.

Pour changer ces mœurs détestables et pour faire disparaître le désordre, il ne suffirait pas de rappeler aux élus de Paris que le préfet de la Seine est, à l'Hôtel de Ville, le seul chef responsable des services municipaux; il ne suffirait pas que son administration fût contrôlée, au lieu d'être dirigée par les conseillers : même si l'on dotait Paris d'une constitu-

tion qui lui manque, on n'aurait rien fait pour empêcher l'anarchie. Le remède doit être plus énergique : il faut faire, tout d'abord, une loi électorale qui ait le sens commun, et qui divise Paris, non plus en quatre-vingts quartiers, mais en cinq grands collèges au maximum — trois sur la rive droite et deux sur la rive gauche. Il faut en outre appliquer à ces élections municipales la représentation proportionnelle, afin que, dans chaque grande section, le parti le plus fort soit contrôlé et tenu en haleine par le parti le plus faible et que tous les électeurs soient vraiment représentés à l'Hôtel de Ville. Il faut qu'il y ait une lutte d'idées pour l'élection du Conseil, et non plus de simples compétitions personnelles. Il faut surtout que les citoyens, lassés d'être le jouet de ceux qui devraient être les exécuteurs de leurs volontés et non leurs courtisans, puissent présenter des candidats indépendants et désintéressés avec la certitude d'en faire triompher au moins quelques-uns. Le scrutin de quartier les condamne aujourd'hui à subir avec résignation des abus qu'ils sont impuissants à détruire. Les mœurs électorales de Paris ne sont pas moins mauvaises que celles des départements. En supprimant les mares stagnantes, on affranchira les conseillers des servitudes qui les accablent et on leur donnera le moyen d'aider l'administration à faire cesser l'incohérence des services municipaux, le bouleversement et l'encombrement des rues, les mille embarras qui troublent l'existence quotidienne des Parisiens et qui finiraient par éloigner de la capitale de la France ses hôtes de toutes les parties du monde.

GEORGES LACHAPELLE

L'ALBANIE ET SES LIMITES

La circulaire du comte Berchtold (14 août 1912), si pleine de sollicitude pour la seule nationalité albanaise, avait vivement inquiété les peuples des Balkans : ne risquaient-ils pas de voir absorber à jamais dans une grande Albanie les lambeaux de leur race qui attendaient toujours leur libération? Cette crainte resserra la confédération balkanique.

Aujourd'hui, l'élan des alliés tombé et leur succès acquis, l'Autriche reparaît. Associant à sa démarche ses alliés, l'Allemagne et l'Italie, elle défend, ouvertement cette fois, les droits de la nationalité albanaise, au risque de provoquer non plus une guerre orientale, mais une conflagration de l'Europe. Il y a de l'ironie dans cette défense du principe des nationalités par l'Autriche. Partisan résolu aujourd'hui de l'idée d'une Albanie la plus grande possible, l'Autriche, en 1880, s'opposait, non moins résolument, au projet de Lord E. Fitzmaurice prévoyant la constitution d'une Albanie qui eût compris une grande partie du vilayet de Monastir et le vilayet de Kossovo en entier [1].

Par esprit de conciliation, et par respect du principe qui a inspiré leur effort national, les Serbes ont renoncé à un partage de l'Albanie. La formation d'un État autonome étant désormais admise de part et d'autre, le problème de ses limites

1. Voir la carte à la fin de l'article.

se pose. Or « désigner exactement les limites de l'Albanie n'est pas chose facile », reconnaît lui-même le prince Ghica[1].

Il est prudent de se mettre en garde, tout d'abord, contre les exagérations de nature à imposer à l'opinion européenne la conviction qu'il existe une Albanie dont les limites, démesurément reculées vers l'Est, le Nord et le Sud, comprendraient toute la moitié occidentale de ce qui hier encore était la Turquie d'Europe. Exagérations de source autrichienne et pseudo-albanaise, et qui lancées en allemand, en français ou en italien, ont atteint un large public.

Aussitôt qu'elle se fut installée dans le Sandjak de Novipazar, l'Autriche comprit tout l'intérêt qu'elle avait à entretenir l'idée d'une Albanie allant de l'Adriatique à la frontière serbe et descendant au Sud jusqu'au delà de Janina. Par sa diplomatie, son clergé, ses savants et ses commerçants, elle travailla à substituer à toutes les vieilles dénominations en usage, la désignation unique d'Albanie. Ce mot apparut seul dans les colonnes des quotidiens, s'imprima seul en tête des volumes, se colla seul sur les envois expédiés vers l'un des points du pays. C'est ainsi que des cartes postales éditées en grand nombre représentent des paysans de la région de Plevlja dans le Sandjak, avec au-dessous la mention « Albanais en costume national ». Un membre de la commission chargée du règlement de la frontière monténégrine en 1879 écrivait dans le *Pester Lloyd*, le 12 octobre dernier : « Le Sandjak est presque exclusivement peuplé par des Albanais musulmans. » Or, sauf les confins du Sud-Est, le Sandjak, comme la Bosnie d'ailleurs, est uniquement habité par des chrétiens et des musulmans tous de sang et de langue serbe.

D'autre part, politiciens, réfugiés et princes albanais, authentiques ou non, élargissaient outre mesure le domaine de leur race. Ils baptisaient Albanie toute région où, même sporadiquement, vivaient, en maîtres il est vrai, avant la guerre, quelques groupes de Shkipétars isolés. « La Haute-Albanie, dit l'un d'eux, s'étend depuis les frontières du Monténégro et de la Serbie jusqu'à la rivière Skoumbi : elle est formée des territoires de Scutari et de Kossovo... La Basse-Albanie

1. Prince Albert Ghica, *l'Albanie et la Question d'Orient*, 1908, p. 92.

s'étend depuis la rivière Skoumbi jusqu'à l'Épire qui constitue l'Albanie méridionale : ce sont les vilayets de Janina et de Monastir. » Cet automne, à Constantinople, Ismaïl Khemal bey ne s'exprimait pas autrement.

Du côté serbo-grec, les exagérations, parfois, ne sont pas moins évidentes. L'on ne songe pas, il est vrai, à nier qu'il y a des Albanais à l'ouest de la péninsule balkanique, car par leur présence s'expliquent exactions et meurtres qui ont décimé les conationaux serbes et grecs et justifié l'intervention actuelle. Mais, par contre, on a tendance à réduire le nombre comme l'importance de l'élément albanais, et aussi à en dénigrer la valeur, sous l'impression de quelques actes de sauvagerie. Récemment, certains patriotes serbes ou grecs contestèrent l'existence d'une race albanaise. Développant sans réserve la théorie, justifiée par de nombreux faits, qui établit l'albanisation des Slaves pour des régions entières (Ljuma, Gora, Drenica, etc.), ils l'appliquèrent à l'ensemble de la masse albanaise; puis, s'appuyant sur certains textes de l'époque des Némanides, ils démontrèrent que le nom d'Albanais s'attachait d'abord exclusivement aux gardiens de chevaux dans les montagnes, comme celui de « Vlah » aux pâtres de moutons, toute considération de race mise à part; plus tard seulement, ce premier sens, tout social, aurait pris une valeur ethnique.

Ces exagérations, plus ou moins intéressées, contribuent singulièrement à obscurcir un problème déjà des plus complexes par lui-même. L'Albanie est, en effet, la partie de la Turquie d'Europe la moins pénétrée jusqu'à ce jour. « Le Sahara est mieux connu, le Thibet à peine plus mystérieux[1]. » En outre, dans la plupart des cas, vers l'Est en particulier, il est extrêmement difficile de savoir reconnaître le véritable Albanais parmi les Slaves qui l'entourent. Enfin, nulle part ailleurs, en Europe, ne sont aussi flottantes les frontières ethniques. Ces causes écartent à l'avance l'espoir d'une réponse pouvant satisfaire à la fois nos goûts de précision et aussi les

1. Francis Delaisi, cf. *les Aspirations autonomistes de l'Europe*, 1913, p. 110.

scrupules que ne manquera pas d'éveiller le grave débat qui s'engage.

Les renseignements de source officielle sur le peuplement, n'apporteraient aucune lumière au règlement de la question. Négligeant complètement l'attribut ethnique, ils ne portent en effet que sur la religion des seuls individus mâles : or les Albanais se répartissent entre les différentes religions de l'Empire, hormis le judaïsme, et rien par suite ne peut permettre d'en apprécier le nombre. D'ailleurs dans ce pays où l'anarchie était endémique, où le fonctionnaire turc n'osait guère se montrer qu'aux rares instants d'accalmie, l'on comprend que l'on n'ait pu se livrer qu'à quelques tentatives d'évaluation et non pas entreprendre de véritables dénombrements[1]. Les cartes géographiques existantes sont pour la nomenclature et le relief d'un laconisme éloquent; et les erreurs abondent. On compte les voyageurs qui se risquèrent à parcourir l'Albanie du Nord. Ils ne le purent qu'à la dérobée et en brûlant les étapes, tel Steinmetz arrivant de nuit à Djakovo pour se réfugier vite chez le pope et repartir le lendemain, avant l'aurore, droit sur Prizren, auprès de son consul; ou bien il fallut, comme Jäckh[2], suivre l'armée de Schefket Torghout Pacha pour traverser en conquérant d'un jour des régions à peu près totalement ignorées jusqu'alors. De pareilles robinsonnades, il est bien difficile de tirer des observations justes et fécondes, même si l'on sait manier la langue du pays, comme ce fut le cas pour Steinmetz.

Les relations de voyage de Pouqueville, Hecquard, Degrand pour les Français, les travaux de Müller, de Hahn pour les Allemands, de Jastrebov pour les Russes, restent toujours, en dépit de leur ancienneté, de véritables monuments pour qui-

1. Seul l'élément catholique a pu être recensé avec une précision suffisante. Pour 1911, 121 197 Albanais catholiques répartis entre 129 paroisses, 3 évêchés, 3 archevêchés et 1 abbaye, dont 101 724 pour le vilayet de Scutari et 19 473 pour celui de Kossovo (cf. la petite étude du franciscain Fra-Lovro. Mihačević, *Po Albaniji* (En Albanie), Zagreb, 1911).

2. Dr Ernst Jäckh : *Im türkischen Kriegslager durch Albanien*, Hellbronn, 1912. Ces trois dernières années, la « Bibliothèque pour la Connaissance de la Péninsule balkanique » dont le siège est à Sarajevo, a publié 8 petits volumes en langue allemande consacrés à la description de diverses parties de l'Albanie, — preuve évidente de l'intérêt croissant de la politique autrichienne pour l'Albanie.

conque étudie ces régions. Trois récents voyages, dont l'un accompli en juin et juillet à travers tout le Sandjak de Novipazar et le pays de Kossovo et un autre fait cet hiver à la suite des armées serbo-monténégrines dans toute la région du Blanc Drin, m'ont permis d'examiner de plus près le problème.

*
* *

Comment distinguer l'Albanais? Hier encore rien ne permettait de se prononcer avec assurance. Dans l'Albanie du Nord au moins, hormis le fusil, rien qui trahisse son homme. Albanais et Serbes, musulmans et chrétiens, portent un costume identique : courte veste de laine blanche, culottes à pont-levis, rayées de noir, serrées aux jambes, et, coiffant le sommet de la tête, la petite cape blanche de laquelle descend sur le crâne rasé, la longue mèche de cheveux, qui sert à Mahomet, dit-on, pour élever ses fidèles vers le ciel, après leur mort. Rien n'était plus amusant que de voir le long du chemin les soldats serbes apostrophant chacun de ceux qu'ils rencontraient : « Es-tu Serbe? es-tu Turc? » (c'est-à-dire Albanais musulman). Si le paysan était albanais, ou bien il ne comprenait pas et passait sans répondre, ou bien, comprenant à demi, il s'empressait de secouer la tête de droite à gauche en accentuant « pô pô », c'est-à-dire « Oui, je suis Serbe », et les soldats de rire. Au reste, pour éviter la confusion, les chrétiens avaient fini par tracer une croix rouge sur leur cape blanche, mais je ne suis pas très sûr qu'ils aient été les seuls à le faire. Ce costume uniforme a été adopté, au delà de la zone habitée par les Albanais, sans doute parce que plus commode ou moins cher. Je l'ai même retrouvé en plein Sandjak, sur la rive gauche du Drin, c'est-à-dire dans le pays qui déjà se compte comme partie de l'Herzégovine. Cette extension du costume albanais a très vraisemblablement aidé au progrès de l'idée d'une plus grande Albanie, et, d'ailleurs, pour ces populations à mentalité primitive, le vêtement, primant tous les autres signes extérieurs, l'Arnautluk ou pays albanais commence là où se portent les petites vestes et les pantalons blancs aux longues raies noires.

Dans l'Albanie du Nord, le type physique des individus ne permet pas non plus de se prononcer avec certitude. Les ethnographes s'accordent à reconnaître que c'est dans la région d'Elbassan et de Berat que la race s'est conservée la plus pure. Là vivraient les vrais Shkipétars, « les fils de faucon » ou plus simplement « ceux qui comprennent », belle race à la taille élancée, aux cheveux bruns, aux visages ovales, aux nez minces et longs, aux yeux souvent d'un bleu profond. Vers l'Est et le Nord-Est, très vite ce type se raréfie. Là, si l'Albanais semble toujours n'avoir que des bras et des jambes, tant son corps paraît mince entre ses membres très développés, son teint devient par contre de plus en plus clair, ses cheveux de moins en moins foncés, sa tête s'arrondit : les croisements avec les Slaves ont été plus fréquents.

Même incertitude pour la langue. D'abord le « shkip » n'a rien de très proprement albanais. Un savant allemand, le Dr G. Meyer, déclare dans son Dictionnaire de la langue albanaise que sur 5 140 mots, on peut à peine en retrouver 400 relevant du vieil illyrien, alors que tous les autres dériveraient du macédo-roumain, du turc, du slave, ou du grec moderne. Aussi l'albanais a-t-il pu être comparé à la langue des tsiganes, puisque presque tout entière faite d'emprunts aux différents peuples avec qui ils ont vécu. Et puis si le « shkip », comme on le promet, doit être un jour la langue dotée du système de signes le mieux combiné qui soit, et même devenir sous peu, grâce aux efforts du Dr Pekmezi[1] un idiome littéraire, ce que rien ne laissait soupçonner jusqu'ici[2], il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui encore, Ghègues et Tosques continuent à ne se comprendre qu'à grand'peine. Je me souviens même d'avoir rencontré, cet été, vers le nord de l'Albanie, pas très loin de Rožaj, des Albanais du pays causant avec d'autres venus de Djakovo, distant d'une cinquantaine de kilomètres au plus; ils éprouvaient les plus grandes difficultés à se faire entendre les uns des autres.

1. Pekmezi *Grammatik der albanesischen Sprache*, Vienne, 1908. L'auteur s'est efforcé de former une langue qui par compromis entre les différents dialectes peut être intelligible pour tous.

2. A. Stratico, *Manuale di letteratura albanese*, Milan, 1896. Cette littérature, œuvre d'émigrants, est toute récente et insignifiante.

Et même ceux qui parlent l'albanais ou un de ses nombreux dialectes, peut-on les classer sans réserves comme Albanais? Avant la guerre actuelle, on aurait pu traverser des régions entières sans entendre d'autre langue que l'albanais. Ce n'était pas toutefois que tous les habitants en fussent albanais : car ceux qui ne l'étaient pas, de même qu'ils avaient été contraints d'adopter le costume, de même étaient obligés de se servir de la langue du plus fort, et c'est seulement à la maison, chez eux, tout bas, qu'ils pouvaient parler la langue de leur race. Actuellement, sans doute, la distinction va s'opérer beaucoup plus facilement, et dès aujourd'hui l'on peut être tenté d'adopter comme principe que quiconque parle uniquement l'albanais, sans comprendre le serbe, doit être avec assez de vraisemblance considéré comme un véritable Albanais. Cependant il importe de ne pas oublier cette différence : l'Albanais n'a appris le serbe qu'en des cas exceptionnels, par exemple dans le pays de Pešter situé au Sud-Ouest de Novipazar, milieu naguère purement serbe, au contraire le Serbe a été toujours contraint d'apprendre l'albanais, et, le temps et les conversions aidant, à oublier peu à peu sa propre langue pour ne plus parler que celle de la race dominatrice. C'est le cas de villages, de pays entiers.

Ces constatations faites, il serait vain de chercher plus avant les qualités assurant à l'Albanais une individualité.

La religion a été chez les Slaves le principal soutien de la conscience nationale. Chez l'Albanais, rien de pareil. Sans compter les multiples sectes, ce peuple vit partagé entre trois religions : catholique au Nord, orthodoxe au Sud, musulmane, en grande majorité (60 p. 100 environ), au centre, à l'Est et au Nord-Est. La religion ne semble jamais avoir eu d'influence sur l'Albanais. Il a passé de l'une à l'autre avec une égale facilité. Dans une lettre de 1250, le pape Innocent IV se réjouit de voir tout le pays rejeter le schisme et revenir à l'Église romaine. En 1610, c'est une plainte douloureuse : l'évêque d'Antivari se désole du passage en masse des Albanais à l'Islam. « Pour peu qu'ils continuent, dit-il, tous vont devenir musulmans. » Aujourd'hui encore les cas d'apostasie ne sont pas rares. En raison d'une active propagande, dans

l'espace de dix-huit mois, deux villages entiers sont passés au catholicisme aux environs mêmes de Djakovo. Au reste, la religion n'est pas matière à querelles intestines. Tous les Albanais, musulmans compris, furent toujours en parfait accord pour interdire aux Turcs toute ingérence chez eux. Si aujourd'hui les Malissores, en assez grand nombre, ont lié partie avec les Monténégrins, c'est beaucoup moins en tant que chrétiens que comme obligés politiques du roi Nicolas. Le « frère » Mihačević conte qu'en Lurja près du Drin Noir, « les musulmans sont à demi catholiques et les catholiques à demi musulmans ». Le chef du village qui est catholique a un frère musulman ; l'un fête la Noël, l'autre le Beïram. Les catholiques marient leurs filles à des musulmans et inversement. Des musulmans vont à la messe le dimanche, leurs femmes font la génuflexion devant l'autel. A Ibélia, le chef Mustafa agha reçoit volontiers les « frères » et les autorise au besoin à célébrer leur messe dans sa maison. Chez les Mirdites, qui sont tous catholiques, il est de tradition d'épouser des Albanaises de familles musulmanes. A la frontière monténégrine les unions mixtes de ce genre, naguère encore, étaient fréquentes : l'Albanais aimait à prendre une Serbe et le Serbe réputé brave, à prendre une Albanaise. Les efforts récents des prêtres catholiques n'ont pas réussi encore à ruiner les vieilles habitudes. Ils ont pu seulement faire accepter quelques rites extérieurs, mais sans jamais parvenir à inculquer un sentiment de la vraie religion. Des églises ont été bâties, des cimetières aménagés ; on va à la messe quelquefois, et l'on s'agenouille. Toutes les armes déposées à l'entrée sont reprises à la sortie, et il n'est pas rare que bientôt suive une effusion de sang.

Voici deux mois bientôt, surpris par la nuit avec mon unique compagnon de route, je me trouvai obligé de demander l'hospitalité à des Albanais catholiques, tout au bord du Blanc Drin. Après nous avoir introduits dans leur maison forte et nous avoir fait monter, au-dessus de l'écurie, dans la pièce du centre, ils nous installèrent sur des peaux de mouton, près de l'âtre. Je jugeai bon de dire alors au chef de famille que sa religion était aussi la mienne. Aussitôt il se mit à se signer très vite, à plusieurs reprises, afin de voir sans doute

si, moi aussi, je ferais comme lui. Dès lors, ce fut presque la cordialité entre nous. Après le repas de laitage coutumier, nous nous fîmes conter comment ils fêtaient la Noël et aussi la saint Nicolas, leur patron de famille. Il nous fut facile alors de reconnaître presque intacts les rites caractéristiques des vieilles fêtes serbes, de la « slava » en particulier. Le lendemain, à l'aube, je vis les quatre frères, qui avaient couché à nos côtés, aller, sans bruit, l'un après l'autre, s'agenouiller devant l'unique lucarne, toute petite dans la profonde muraille, et rester là quelques instants sans que leurs lèvres remuassent, comme s'ils contemplaient l'endroit où le soleil devait se lever derrière les nuages accrochés là-bas aux flancs du Šar. Ces hommes se conformaient évidemment à la recommandation du prêtre de la ville : grands enfants qui, sans doute, avaient bien dû participer à quelque abattage de têtes sans que, d'ailleurs, leur conscience en demeurât autrement troublée.

A l'est des tribus Malissores et Mirdites, si l'on excepte les catholiques des environs de Djakovo, tous les Albanais sont musulmans. Les noms d'albanais, turc, musulman se confondent. Les vrais Turcs étant absents de ces régions, l'on pourrait supposer une certaine unité au sein des Albanais. Leur foi, opposée ici à celle du Slave chrétien, pourrait leur constituer une individualité. Cependant il faut mentionner la présence, en Kossovo tout au moins, des musulmans immigrés de Bosnie qui, eux, sont de race et de langue serbe; puis surtout il faut signaler des pays entiers fraîchement convertis, tel le pays de Gora au Sud-Ouest de Prizren, où tous les habitants, bien que musulmans, aujourd'hui encore ne parlent que le serbe. Là-même enfin où il est tenu pour fanatique, l'Albanais musulman reste bien inférieur en fanatisme à son coreligionnaire de race serbe. Plevlja dans le Sandjak n'a pas une seule église, et le monastère de Sv. Trojtsa est à une demi-heure de la ville. Prizren, par contre, outre une cathédrale, possède un grand séminaire : c'est le vrai centre religieux pour toute la Vieille-Serbie. La foi, semble-t-il, tient si peu au cœur de ces populations albanaises ou albanisées que, dès l'arrivée des troupes serbes, elles déclaraient vouloir abandonner l'islam pour devenir orthodoxes. Obéissant à un scrupule des plus louables, le gouvernement serbe dut

interdire toute conversion, de quelque nature fût-elle, avant la fin des opérations et le retour à des conditions normales d'existence.

***

Dans l'incertitude où l'on est de reconnaître l'Albanais pour pouvoir lui assigner des frontières, pourquoi, dira-t-on, ne pas consulter les intéressés eux-mêmes? Ne serait-il pas plus simple de faire appel à leur sentiment national propre?

Mais la masse de ce peuple, si dépourvue d'unité interne, est restée jusqu'alors nationalement amorphe : elle l'a prouvé dans les rares instants où, semble-t-il, toutes les forces de la conscience nationale eussent dû s'exalter, tel lors du grand soulèvement de juillet 1912. Les chrétiens de Macédoine, soumis hier encore à l'action des propagandes rivales — bulgare, serbe, grecque, roumaine, — avaient au moins le pressentiment de ce que peut être une cause nationale. L'instituteur et le pope, avec, parfois, le secours efficace des « comitadjis », travaillaient à éveiller leur conscience nationale, à leur en donner une au besoin. Selon les circonstances, sous l'effet de la peur le plus souvent, le Macédonien, sans doute, changeait tour à tour d'étiquette nationale. Cependant, au fond de lui, il gardait la conviction, fortifiée par la communauté de religion, de langue souvent et surtout de sort social, qu'il appartenait à une plus grande famille, ignorée encore, mais dont il connaissait déjà les actifs représentants. Pour les Albanais, rien d'analogue; rien n'a pu les détacher de leur particularisme étroit. Parfaitement ignorants, privés d'une histoire, d'une tradition nationale, ils ont vécu toujours, soit isolés, morcelés, soit dans le cadre impersonnel de plus grands États. Le pays, d'ailleurs, par sa constitution physique, a contribué à cet étrécissement des horizons. L'Albanais quitte rarement sa vallée : il y passe toute son existence sans n'avoir, peut-être, le sens d'aucune unité que celle de son « fis ». Souvent il arrive même qu' « ayant du sang à régler » avec la maison qui fait face à la sienne, sur l'autre flanc de la vallée, ou sur l'autre versant de la colline, il reste des années entières cloîtré dans

sa maison-forte, attendant que soit éteinte la dette qui crie vengeance.

Ainsi, sans contact avec le dehors, dénué de toute expérience transmise ou acquise, l'Albanais, pour quiconque l'a regardé de près, paraît être un enfant. Il semble obéir à une sorte d'instinct bien plutôt qu'à un sentiment conscient. « Prenez cent cervelles d'Albanais, me disait un haut diplomate turc à la veille même de cette guerre, vous les trouverez pesant à peine autant que celle d'un moineau. » Tout comme il passe du rire à la colère, sans motif apparent, l'Albanais a passé d'une religion à l'autre, sans voir, à ce changement, l'ombre d'une difficulté. Il a pu aussi, alternativement, lutter magnifiquement pour l'indépendance grecque et se faire le champion de l'intégrité turque. Dans la guerre qui vient de s'achever, il a pris les attitudes les plus diverses. Remplis d'une haine farouche pour les Serbes, depuis le jour surtout où ceux-ci les refoulèrent vers le Sud (1878), les Albanais de la vallée du Lab se sont battus comme des lions aux côtés des réguliers turcs jusqu'à Priština, pendant six jours consécutifs. Au Nord, les Malissores, reconnaissants de l'hospitalité et des bons offices du roi Nicolas, participaient à l'effort monténégrin ; par contre, les Albanais du Rugovo et de la région d'Ipek défendaient pied à pied les masses du Proklétié contre les colonnes monténégrines. Enfin les Albanais de la Haute-Morava, ceux de la Drenica, et tous ceux au delà de Prizren, vers la côte [1], que seule avait pu mâter la poigne d'un Djavid ou d'un Torghout pacha, ou bien déposèrent leurs armes sans résistance, comme indifférents, ou bien réservèrent souvent le meilleur accueil aux troupes serbes, préparant le fourrage pour les chevaux, le pain, le fromage et parfois même le mouton rôti pour les hommes. Certains mêmes semblèrent partager, eux aussi, la joie de la délivrance : sur la route de Ferizović à Prizren, ceux de Stimlja vinrent avec des roses à la rencontre des soldats serbes.

Dans des circonstances aussi critiques, rien n'illustre mieux le manque d'unité dans la masse albanaise. Jusqu'ici, en réa-

1. En Ljuma seulement, après le passage de la principale colonne, une échauffourée se produisit ; un convoi, surpris dans une embuscade, périt presque en entier.

lité, elle n'a fait que répondre aveuglément aux impulsions que ses chefs lui imprimaient. L'été dernier, on en avait eu la preuve. Après quelques hésitations, le flot albanais avait quitté Kossovo et, par le Karadagh, par Kačanik, sans trouver de résistance, était descendu jusqu'à Uskub. A Uskub, ils étaient les maîtres incontestés. Plus un seul officier turc n'osait sortir dans la rue. C'étaient des patrouilles albanaises qui, le soir, assuraient la police. A tout instant l'on redoutait le pire des malheurs. Cependant, tout à leur succès, les Shkipétars mis en goût ne parlaient rien moins que de poursuivre vers Salonique. Or les chefs se réunirent et écoutèrent les promesses ou les menaces turques, je ne sais trop; mais, ce qui est sûr c'est qu'Uskub, le lendemain, se réveilla toute surprise, n'en croyant pas ses yeux : les Albanais avaient disparu, ils s'étaient évanouis dans la nuit.

Ces chefs albanais ou bien descendent d'anciennes familles comme Riza bey, Mahmoud Begović, ou bien, par leur hardiesse par leurs exploits, — tels Issa Boljetine, Baïram Tsour, — ils ont réussi à s'imposer tant aux autorités qu'à leurs compatriotes. Ils sont, non seulement presque tous complètement illettrés, mais ils professent comme Issa un parfait mépris pour les « mekteblja » (gens d'école). Ils se considèrent comme des seigneurs et se comportent comme des souverains. Ils possèdent de grands biens, la plupart se sont enrichis surtout par le fermage des dîmes. Très sensibles au prestige des honneurs, ils ont prouvé, en ces dernières années, plus spécialement, qu'ils ne l'étaient pas moins à l'attrait de l'argent, sans qu'ils aient jamais paru, d'ailleurs, attacher à la provenance des sommes reçues une grande importance. Ils savent enfin apprécier le luxe et même parfois un confort presque moderne. Récemment, je pus visiter à Djakovo la demeure d'Ahmed bey, un des plus riches seigneurs de la ville. Du haut et solide mur d'enceinte, se détache, en avant, une tour carrée à deux étages, percée seulement d'étroites meurtrières : derrière le mur, une immense cour avec les écuries pouvant loger une centaine de chevaux. Un second mur enferme les habitations divisées elles-mêmes en deux groupes par une haute palissade : à droite, la demeure des hommes, à gauche, celle des femmes, cette dernière richement aménagée : boiseries sculptées, pla-

fonds lambrissés, divans de velours vert, tapis épais aux teintes douces, lampes à boules d'argent, et, — meubles inattendus en ce pays, — deux lits à couvertures de velours rouge, toutes brodées d'or, et, surtout, une toilette avec tablette de marbre et glace biseautée! Dans toutes les pièces, une violente odeur de musc flottait encore...

Ces chefs, naturellement, se sont efforcés de maintenir leur situation privilégiée. Comblés de prévenances, d'honneurs et de biens au temps d'Abd-ul-Hamid, ils ont toujours regretté celui qui fut le vrai sultan pour eux. « Constitution et progrès » rencontrèrent en eux des ennemis tenaces dès qu'ils en eurent compris le véritable sens. Les ingénieurs chargés de l'étude des voies ferrées furent exposés à leurs coups de feu. Ils flambèrent tout le matériel de l'entreprise allemande travaillant au chemin de fer d'Ipek à Mitrovica. Ils détruisirent les quelques écoles en voie de construction dans la contrée de Metohia. Ce sont eux encore qui, sous le couvert des droits de leur nation, allaient seuls, ou à la tête de leurs clans à Dibra, Prizren, Elbassan, Ferizović, Priština : là on se mettait d'accord sur le programme des revendications, mais sans jamais songer à une séparation radicale, ni même à la constitution d'un gouvernement autonome ; ils sentaient d'instinct que, du jour où une organisation quelconque s'imposerait à leur pays, leurs droits et leur puissance fatalement se trouveraient limités. Ce sont eux, enfin, qui, après avoir, pour la plupart, donné au gouvernement serbe des assurances formelles soit de coopération, soit de neutralité, avant que fût lancé le décret de mobilisation, adoptèrent cependant une attitude tout opposée, aussitôt après l'ouverture des hostilités. Dans l'intervalle, le gouvernement turc, informé, avait eu le temps d'exercer sur eux une pression en les convoquant à Uskub et surtout en leur faisant parvenir des fusils pour leurs hommes et, pour eux, des sommes considérables, comme en témoignent les dépêches saisies à Uskub et à Priština. Forts des promesses reçues et des espèces touchées, les chefs menèrent leurs hommes devant Novipazar, devant Priština, Kumanovo, Kičevo, Djakovo contre les Serbes, devant Ipek et Dečani contre les Monténégrins. Battus et abandonnant tout, seuls ou presque, certains même déguisés, parce que traités de

traîtres par les leurs, ils se replièrent en hâte, à travers les montagnes vers Dibra, puis de là, vers la côte. Groupés autour d'Ismaïl Khemal bey, fraîchement débarqué de Vienne, ils ont proclamé à Avlona l'autonomie albanaise.

Jointes à la conduite antérieure des chefs, les circonstances qui entourent cet acte aideront sans doute à en comprendre la soudaineté, — ce qui n'implique nullement la spontanéité. Un passage de la lettre adressée par le consul Prochaska à sa mère et trouvée par les Serbes dans la poste turque de Ferizović est suffisamment révélateur. Il s'agissait du dernier entretien que le consul avait eu avec Mehmet pacha Derala, le chef des Albanais de Tetovo, improvisé moutessarif de Prizren : « Si notre position devient par trop critique, avait dit l'Albanais au consul, c'est sur l'appui des vôtres que nous comptons. »

Cependant, sous peine d'être injuste, on ne peut oublier qu'au cours de ces dernières années, l'Albanie a donné à l'Europe comme le spectacle d'un véritable éveil national, — celui de la formation d'une Jeune-Albanie.

En réalité, il n'y eut pas une, mais deux agitations et de nature très différente. L'une, proprement balkanique, se limite à la Turquie d'Europe et plus spécialement à l'Albanie elle-même. L'autre, sans rapport aucun avec la première, s'inspirant de calculs politiques ou d'ambitions personnelles, s'est efforcée d'agir avant tout sur l'opinion européenne.

Entre le Skoumbi et la Viosa, dans les centres d'Elbassan, Berat, Korica, Avlona, là où la race semble s'être conservée la plus pure, là où surtout l'Albanie est la plus ouverte, où passe l'unique et grand chemin, l'antique voie romaine, que suivent les idées tout comme les caravanes, une « intelligence » albanaise sembla se constituer voici quatre ou cinq ans au plus. Elle était formée en majeure partie d'hommes âgés et de quelques jeunes : tous, ou presque, avaient passé quelques années au dehors. La révolution jeune-turque les avait ramenés au pays. Ils se groupèrent autour de quelques journaux et de quelques écoles : les deux principales étaient l'école normale d'instituteurs d'Elbassan et le petit lycée de Korica. Ils parurent aussitôt comprendre l'urgence qu'il y avait pour eux

à substituer une âme nationale aux instincts particularistes de leur peuple. Pour y parvenir, il fallait répandre l'instruction. Ils organisèrent donc une Ligue de l'Enseignement, qui, à l'en croire, dès le début de 1910, groupait déjà 80 000 Albanais et avait des clubs dans toutes les grandes villes des Balkans. Derviche Hima fondait à Constantinople une Société littéraire albanaise en même temps qu'il éditait son journal le « Shkeptari ». D'autres journaux albanais étaient lancés à Elbassan, Janina, Monastir, Salonique, le Caire, en Italie, en Amérique : une revue albanaise parut même à Boston.

Cependant, pour ouvrir les écoles et pouvoir ensuite agir sur la masse, il était indispensable de régler au préalable la question de l'écriture populaire : il fallait opter pour l'un des deux alphabets en présence, le latin et l'arabe. Dans leurs congrès tenus à Monastir, puis à Elbassan au début de 1910, les Albanais se décidèrent pour l'alphabet latin, plus simple, plus moderne et parfaitement adapté à leur langue par Apostol Margariti, le célèbre agitateur roumain. En dépit des remontrances des Jeunes-Turcs, qui, redoutant une décentralisation, prétendaient imposer l'alphabet arabe et, en même temps, faisaient appel aux sentiments du peuple « noble et héroïque », les Albanais du centre maintinrent leur résolution. Le conflit éclata aussitôt. Les deux grandes écoles d'Elbassan et de Korica furent fermées les premières, puis, en septembre 1910, vint la fermeture générale de toutes les autres écoles dans les vilayets de Monastir et de Janina. En même temps les rédacteurs et éditeurs de journaux étaient arrêtés ou obligés d'émigrer : leurs journaux étaient interdits, puis supprimés l'un après l'autre; le *Zdjima* à Janina; le *Tomorri* à Elbassan; le *Pachkimi Komlik* à Monastir; le *Lyria* à Salonique, etc. Néanmoins dans cette lutte, le gouvernement finit lui-même par céder et, en mars 1911, Halil bey autorisait l'emploi de l'alphabet latin dans les écoles albanaises.

Ce mouvement est trop récent pour que ses effets soient sensibles et que les couches profondes de la population aient eu le temps d'être pénétrées ou même atteintes : il est resté à l'état de programme. D'autre part, il ne s'est pas étendu à toute l'Albanie; il n'a touché qu'une partie du centre de ce pays et de l'Ouest macédonien. La Haute-Albanie et la Vieille-

Serbie n'ont pas été atteintes. L'expédition de Djavid pacha contribua sans doute à rapprocher Ghègues et Tosques, comme on put s'en apercevoir, en particulier, au Congrès tenu à Dibra en 1910; mais ce ne fut là, en réalité, qu'une manifestation de haine commune contre les Jeunes-Turcs, en même temps qu'un acte purement défensif, visant à la sauvegarde des privilèges menacés. Les chefs du Nord, conservateurs, restèrent toujours favorables à l'alphabet arabe, mais sans que, d'ailleurs, ils songeassent le moins du monde à en répandre l'usage dans leur propre région[1].

Pendant que ceci se passait en Albanie même, l'Europe pouvait se laisser influencer par une agitation tout autre qui, menée de différents côtés, tendait à la constitution d'une Albanie, province autonome avec son gouverneur, ou État indépendant avec son souverain. L'Europe non prévenue pouvait croire que cette campagne était en rapport direct avec les naissantes aspirations nationales. En réalité il était loin d'en être ainsi. Les principaux centres d'action étaient au nombre de quatre : Vienne, Rome, Bucarest; le quatrième était mobile, il errait à travers toute l'Europe, passant d'une grande ville à l'autre. Les deux premiers avaient d'étroites attaches avec les fonds secrets des deux États alliés; ils n'en travaillaient pas moins, chacun de leur côté, à cette œuvre de pénétration toute politique que déjà M. Ch. Loiseau, il y a plus de dix ans[2], puis *le Temps* dans de récents articles ont contribué à mettre vigoureusement en lumière. Vienne, toujours soucieuse du reflet que donne la science, vraie ou fausse, avait confié la haute direction du mouvement au professeur Dr Pekmezi.

A Bukarest, le prince Ghica se posait en prétendant au trône futur : la fortune de la princesse aidait puissamment au maintien d'un groupe de fidèles et actifs ouvriers de la cause nationale. Le milieu roumain prêtait d'ailleurs aux vastes espoirs : les Koutso-valaques ne voisinent-ils pas avec les

1. Dans l'Albanie du Nord, au sein des tribus mirdites et malissores, il y aurait lieu enfin de mentionner un commencement d'opposition contre les chefs héréditaires de la part des jeunes et des déshérités du sort; mais ce mouvement est trop récent, il porte un caractère trop social et enfin il est trop exclusivement limité au cadre même de la tribu pour qu'il y ait chance de lui découvrir un caractère proprement national.

2. Ch. Loiseau, *l'Équilibre adriatique*. Paris, 1901.

Albanais? Si les uns et les autres consentaient à obéir au même souverain, le nouvel État n'aurait-il pas des chances de vie plus sérieuses?

Le quatrième groupe enfin, le groupe volant, était attaché à la personne de cet autre et non moins fameux prétendant « Aladar » Kastriote qui lui, très riche également, se disait l'héritier légitime du grand Georges, l'ancêtre.

Tous ces divers foyers d'agitation avaient ainsi pour caractères communs de s'inspirer bien moins de véritables aspirations nationales que de pures considérations politiques ou personnelles, d'être profondément divisés entre eux et de n'avoir aucune attache réelle avec le pays qui, ou bien les ignora, ou bien leur témoigna toujours la plus belle indifférence : la meilleure preuve en est dans l'accueil réservé aux soldats serbes par les catholiques Mirdites, c'est-à-dire par la tribu où la propagande étrangère est la plus active : aux environs de Pouka, seuls quelques coups de feu furent tirés par un hodja fanatique, du minaret de sa mosquée.

***

Pour créer une Albanie, par fidélité au principe des nationalités, et pour lui attribuer ses futures limites, l'on ne saurait donc songer à appliquer scrupuleusement les idées d'après lesquelles nous nous guidons aujourd'hui en pareille matière. Tenter une sorte deplébiscite avec ce peuple, ce serait sans doute ménager à certains de ses protecteurs la plus grande des surprises. D'après ce qu'il m'a été donné de voir, bien des indices en effet porteraient actuellement à croire que la grande masse laissée à elle-même, après avoir pu apprécier déjà la façon d'agir des nouveaux occupants, se prononcerait délibérément pour la réunion pure et simple au royaume serbe. « Nous ne demandons que l'ordre et aussi le respect de nos familles, et nous nous engageons à être les plus loyaux sujets », me disait Hadji Despan, l'ancien député de Prizren au Parlement de Constantinople. Quelques jours plus tard, au petit village de Bistadjin, tandis que je plongeais la cuiller de bois dans l'écuelle remplie de lait caillé, Kol Prenli m'inter-

rogeait : « Que font les Turcs? que devient le Sultan? — Ils ont été battus et puis chassés, parce qu'ils agissaient mal avec vous. — Oh! cela est bien vrai! Qu'ils ne reviennent plus! Vive le roi Pierre! » — Puis après un silence : « Si seulement nous pouvions encore tirer des coups de feu, en signe de fête! » En parlant ainsi, il est facile de s'en convaincre, l'Albanais n'obéit pas uniquement aux sentiments que lui inspirent la force et le nombre des troupes ainsi que la perfection de l'armement. Il sait également apprécier, à sa façon il est vrai, l'esprit de justice et d'équité. Il ne s'étonne ni ne se plaint qu'une répression exemplaire ait suivi les actes de perfidie commis par les siens, lors des combats de la vallée du Lab : il n'aurait pas conçu qu'il en pût être autrement. Par ailleurs, là où il est resté calme et a déposé ses armes sans contrainte, il constate avec une satisfaction non dissimulée que tout d'abord on procède avec lui sans brutalité [1], — ce que ne faisaient pas sans doute les askers turcs, — qu'on lui demande toujours la permission avant de songer à prendre, et que surtout, presque toujours sur-le-champ, il est payé en espèces sonnantes. Certains mêmes n'ont pas laissé que de manifester un étonnement bien naturel pour eux en voyant dans le pays de Hâs un officier ordonner à ses hommes de réparer le minaret d'une mosquée en ruines. Dans bien des cas déjà l'on peut remarquer entre soldats serbes et Albanais, une sorte de camaraderie. Avec une bonhomie presque comique souvent, le pioupiou serbe donne des tapes amicales sur les épaules de l'Albanais, et, avec un sérieux candide, il entreprend même parfois de lui expliquer le sens des mots liberté, justice, tandis que son interlocuteur le regarde docilement, en roulant de grands yeux. Mais l'idée d'une consultation populaire ne sera probablement pas soulevée. Elle implique trop d'obscurités et réclame trop de temps

1. C'est ici pour moi l'occasion de démentir les différents bruits de pillages, cruautés, massacres, exterminations répandus à l'étranger sur le compte des Serbes. Aucun quartier de Priština n'a été incendié. Ferizović n'a nullement été détruit : tout y est resté intact. Sauf trois exécutions par voie de pendaison, sauf la mise à sac de nombreuses boutiques à Djakovo, ville serbo-monténégrine, — dans toute la région parcourue en compagnie des troupes, je n'ai absolument rien pu constater qui justifiât en quoi que ce soit les nouvelles insidieuses auxquelles il est fait allusion.

pour qu'on puisse se résoudre à l'adopter ou même à la proposer.

Il est évident désormais que, les moyens d'investigation faisant à peu près défaut et l'indigène ne pouvant être appelé à se prononcer lui-même, il y a une impossibilité à assigner des limites à un peuple qui très avant plonge dans d'autres peuples, dans d'autres races que la sienne, qui, par aucun signe nettement spécifique, ne s'en distingue et qui, enfin, n'a jamais eu lui-même la notion claire, ni affirmé le désir d'une existence nationale qui lui fût propre.

Pour toutes ces raisons, l'intégrité « nationale » de l'Albanie, dont la diplomatie viennoise veut faire une sorte de dogme, apparaît, sinon comme une expression vide de sens, du moins comme une formule dont la valeur ne saurait faire illusion. L'Albanie de demain ne peut nullement coïncider avec celle des ethnographes et des linguistes. Tous ceux qui sont considérés comme Albanais ne peuvent être compris dans les limites du nouvel État. Déjà, d'ailleurs, comme l'on sait, en Grèce, au Monténégro, en Serbie même, vivent des populations albanaises. Il y a un an je me suis efforcé de montrer ici même[1] quelle était en Vieille-Serbie l'étendue du territoire occupé par ces populations. Plus au Sud et à l'Est, les premiers avant-postes de ce peuple montagnard et armé sont parvenus jusqu'aux environs de Vélès; ils ont dépassé le lac de Prespa et gagné Monastir.

Une telle expansion est une nouvelle raison aidant aussitôt à comprendre pourquoi ne saurait être adopté le principe de la nationalité, à supposer même qu'il pût être appliqué. Au reste, personne n'ignore que ce ne sera nullement sur la base du droit invoqué, droit fictif en l'espèce, que le nouvel État sera constitué. Il résultera en réalité d'un compromis, d'une véritable concession demandée aux vainqueurs et à l'Europe par l'Autriche et ses alliés afin de détourner l'orage amassé sur l'Europe.

Aussi pour résoudre ce problème des frontières de l'Albanie, il importe, toutes autres considérations mises à part, de tenir compte en première ligne de l'effort accompli par le vainqueur

1. Cf. *la Vieille-Serbie et les Albanais*, carte et article. *Revue de Paris*, 1er novembre 1911.

et des succès obtenus par lui. Il est légitime et nécessaire qu'un bénéfice lui en revienne. Quel sera ce bénéfice? Là est toute la question. — « La guerre que nous entreprenons, ont déclaré les alliés, n'est nullement une guerre de conquête, mais une guerre de libération. » Dès lors, tout s'éclaire. Tous les frères restés sur la terre turque et qui attendaient leur tour d'émancipation devront être réunis aux États balkaniques. Les nouvelles frontières des États alliés devront inclure tous ces chrétiens isolés de façon qu'ils connaissent enfin la joie d'être libres auprès de ceux de leur race. Par corollaire, serais-je tenté de dire, il importe que l'État albanais soit formé de telle sorte qu'il ne comprenne que les seuls Albanais, les Albanais de vraie roche. Il est vrai qu'en créant ce nouvel État, l'Europe tente une expérience des plus dangereuses. Sans parler des conséquences qui peuvent en résulter pour elle-même, il est facile de prévoir que dans l'Albanie de demain, même toutes précautions prises, les vieilles habitudes ne seront pas abandonnées, ni l'ordre et la sécurité établis en l'espace d'un jour. On tirera bien encore quelques coups de feu; de-ci de-là il y aura bien toujours quelques rapines, même en dehors de ce pays de Topolna où aujourd'hui encore les meurtres entrent pour 43 p. 100 dans la mortalité de la population mâle. Voici d'ailleurs le jugement d'un Allemand, connaissant bien les Albanais, sur leurs aptitudes au self-gouvernement :

L'agitation albanaise qui ne date que de vingt ans n'a pu progresser qu'à peine, vu les circonstances défavorables. Tout d'abord il manque une écriture compréhensible pour tous : les deux principales tribus, Ghègues au Nord et Tosques au Sud, parlent deux dialectes complètement différents. Ensuite, le peuple tout entier est partagé en trois confessions opposées entre elles et l'hostilité entre catholiques et orthodoxes est beaucoup plus grande qu'entre musulmans et chrétiens. Enfin la conscience nationale et aussi le souvenir d'un passé historique sont à peu près complètement perdus... Un gouvernement national, autonome, serait pour les Albanais un cadeau des Danaïdes. Entre tous les peuples balkaniques, ils sont encore au plus bas niveau de culture et ils ont un besoin absolu d'être dirigés pour pouvoir acquérir la maturité nécessaire à l'indépendance[1].

1. Pr Kurt Hassert, *Wanderungen in Nord-Albanien, Mitth. der K. K. Geografischen Gesellschaft* Wien, 1898, p. 369.

Puisque néanmoins l'on semble résolu à laisser les Albanais se gouverner eux-mêmes dès maintenant, il est indispensable que ce soit eux seuls qui payent les frais de l'expérience. Les autres races vivant à leur contact, en ont assez souffert pour qu'elles aient à les subir plus longtemps, même sous un contrôle de l'Europe.

Ainsi dans la mesure du possible, la future Albanie ne devra compter ni Grecs, ni Slaves. En revanche, la nouvelle Grèce et bien plus encore la nouvelle Serbie recevront un très grand nombre d'Albanais. Les conséquences qui aujourd'hui seraient à redouter si l'on procédait de cette façon pour tout autre groupement européen, ici, heureusement, ne sont nullement à appréhender. L'idée d'un irrédentisme albanais, à supposer que cet irrédentisme surgisse, ne semble devoir être longtemps encore qu'une pure chimère. Au reste, il y a d'excellentes raisons pour croire que, faute de regrets et la nouvelle culture aidant, le sentiment national, tel que nous le concevons, n'aura même pas eu le temps de s'éveiller chez les Albanais qui seront restés par delà les frontières de la nouvelle Albanie.

Ce principe de délimitation adopté, — le seul qui puisse donner à la solution cherchée un caractère à la fois équitable, conciliant et durable, — un retour sur le passé s'impose pour pouvoir préciser les nouvelles frontières.

La péninsule balkanique a toujours été le théâtre, depuis douze siècles, d'importants déplacements de peuples : certains d'ailleurs se poursuivent encore sous nos yeux.

Dès le VIIe siècle, la grande coulée des Serbes, descendue du Nord et du Nord-Est, semble avoir atteint la côte. Vers 640, l'empereur Héraclius leur donne l'Albanie du Nord actuelle, mais conserve les villes du littoral. Les anciens occupants albanais se retirent dans les montagnes avec leurs troupeaux : ils y maintiendront longtemps leur individualité, à la différence de ceux des leurs restés dans les plaines ou sur les premières pentes. Le premier État serbe fut formé sur la côte. Au IXe siècle, Scutari, avec le Zadrima, fait partie de la principauté de Dioclæa, la future Zeta : le roi Bodin en fait sa capitale. Au XIe siècle, le prince Ivan Vladimir règne sur

toute la Haute-Albanie : il possède Durazzo. C'est lui qui aujourd'hui encore est le patron de la ville. Plus au Sud, la ville la plus importante était Beligrad (Belgrade), — Berat en albanais. Au XIVe siècle, Douchan signe « Empereur des Serbes, des Bulgares, des Grecs et des Albanais ». Le temps aidant, anciens et nouveaux occupants entrèrent de plus en plus en contact. Albanais et Slaves, à la belle époque serbe, semblent avoir contracté de fréquentes unions et avoir vécu ensemble en d'aussi bons termes que le comportaient les circonstances. La religion était le plus souvent commune, les lois et le souverain aussi. Douchan avait auprès de lui une garde d'Albanais. Tous se battaient avec une égale ardeur contre les ennemis de leur tsar. Aujourd'hui encore certaines tribus du Nord continuent à chanter les exploits de Marko, fils de roi.

La conquête turque marque un grand recul des Slaves vers le Nord et le Nord-Ouest et leur retraite entraîne par contrecoup une avancée albanaise. Nés auprès de leurs grands monastères, au voisinage de leur patriarchie et des capitales de leurs souverains, les Serbes de toutes ces régions ne pouvaient se détacher aussi facilement de leur religion que ceux de la Bosnie, hérésiarques par avance. La religion était pour eux un patrimoine national. Ils partirent, suivant leurs patriarches, emportant avec eux les corps de leurs saints et de leurs rois. Ce fut une sorte de migration en retour et de longue durée. Les départs eurent lieu, soit isolément, soit par groupes plus ou moins nombreux selon les moments (40 000 familles en 1694). Au début du XVIIIe siècle, trompés par les promesses de l'Autriche, ils suivirent en grand nombre la retraite de ses troupes parvenues jusqu'à Ipek et essaimèrent leurs colonies jusqu'à Buda-Pesth, jusqu'aux confins de la Transylvanie; certains même allèrent se perdre dans les steppes de la Petite-Russie. Pendant tout le XIXe siècle et jusqu'à ces derniers mois le mouvement s'est poursuivi, amplifié surtout depuis 1878. Des enquêtes détaillées ont permis d'évaluer à 150 000 au moins le nombre des Serbes ottomans immigrés depuis cette date dans le seul royaume de Serbie.

Tandis que s'accomplissait ce lent et puissant mouvement de recul, les Albanais, passés à l'Islam, redescendaient de leurs

montagnes et peu à peu venaient combler les vides laissés par les départs des Serbes. Il importe de noter que cette expansion était uniquement le fait des Albanais devenus musulmans. Ceux qui étaient demeurés catholiques restèrent cantonnés jusqu'à hier dans l'Albanie du Nord, l'ancienne « Latinia »[1]. C'est qu'en l'absence de colonies turques dans cette immense région qui, de la côte de l'Adriatique, s'étend vers le Nord-Est jusqu'au sillon Morava-Vardar, l'Albanais musulman était seul pour représenter l'Islam, pour posséder la terre, porter des armes et s'en servir quand bon lui semblait. La masse musulmane se grossissait d'ailleurs de tous les Serbes qui, n'ayant pu se résoudre à quitter le pays, par contrainte ou par désespoir, finissaient, eux aussi, par passer isolément ou en bloc à l'Islam pour rapidement se fondre et disparaître parmi les nouveaux venus. Enfin, de Constantinople, les marques d'intérêt et même les encouragements ne faisaient pas défaut, car en ce coin de l'Empire, les progrès albanais n'étaient-ils pas la meilleure sauvegarde contre les tendances centrifuges des autres éléments?

Avec les seules données dont on dispose, il serait facile de suivre pas à pas ce déplacement. Il y a une quarantaine d'années, le nombre des Serbes dans les régions de Scutari était évalué encore à une quarantaine de mille; aujourd'hui ils sont cinq ou six mille à peine et sous une forme déguisée. A la fin du XVIe siècle encore, le confluent des deux Drin marquait à peu près la limite entre les pays serbes et albanais[2]. Toute la région du Drin Noir jusqu'à Dibra et au Šar resta

1. Certains de ces catholiques participèrent aux grandes émigrations serbes lors de l'occupation autrichienne (1718-1739). C'est ainsi que 800 familles albanaises de la tribu des Climenti passèrent la Save avec les Serbes.

La descente actuelle des Albanais catholiques dans la région de Djakovo est de date relativement récente; elle doit être imputée uniquement à des causes sociales : les beys et les aghas savent qu'en prenant pour tenanciers des catholiques au lieu de musulmans, leur droit de possession n'a pas à redouter les mêmes atteintes.

2. En 1575, un membre d'une ambassade vénitienne se rendant de Scutari à Constantinople dit qu'après avoir passé le « petit Drin », à environ 18 milles de Spas, « ils laissèrent l'Albanie pour passer en Serbie, quittant les gens qui de l'autre côté parlent albanais pour ceux qui parlent slave », — et un peu plus bas, — « le petit Drin (c'est-à-dire Drin Blanc) coule en Serbie », Cf. t. CXXIV, *Académie jugoslave de Zagreb*, p. 102.

serbe et chrétienne jusque vers la fin du XVIIIe : alors et au début du XIXe siècle elle passe à l'Islam et se met à parler l'albanais. Prizren en 1844 était encore aux quatre cinquièmes serbe et pour un sixième albanaise [1] : aujourd'hui la proportion est exactement inverse. Djakovo, qui est actuellement comme la ville sainte des Albanais du Nord, eut un grand séminaire serbe jusque vers la moitié du XIXe siècle. A ce moment déjà les Albanais se retrouvaient jusqu'à l'extrême nord de l'Empire turc. Apparus dans la seconde moitié du XVIIIe siècle entre Vranje et Leskovac, ils occupaient en 1878 à peu près toute l'étendue de pays situé à l'ouest de la grande Morava et réuni alors à la Serbie [2].

Les destinées albanaises avaient été jusque-là trop étroitement associées à celles des Turcs pour ne pas subir les contre-coups des secousses successives qui ébranlèrent l'Empire du sultan. Dès le début du XIXe siècle, un nouveau mouvement s'ébauche. Cette fois, comme par un retour du balancier, c'est la reprise par les Serbes du mouvement de descente vers la mer, le début de l'œuvre de refoulement et de libération progressive. Il s'opéra en trois temps : 1815, affranchissement du pachalik de Belgrade; 1833, réunion des six districts occupés en 1812; 1878, libération de toute la Haute-Morava en amont de Nisch jusqu'à Ristovac. Aujourd'hui la poussée ayant été plus longuement préparée, mieux calculée et rendue plus puissante que jamais, l'élan national a remporté le plus beau des succès rêvés. Il achève et doit rendre définitive la libération et le groupement de toute l'ancienne population serbe. Tous les éléments épars de la race que cinq siècles d'épreuves et d'injustices n'ont pu parvenir à détruire devront se trouver réunis désormais dans les mêmes frontières. Il n'y a pas là d'ailleurs simple affranchissement, mais récupération. Les émigrés de

1. Cf. O. I. Müller : *Albanien, Rumelien und die österreichisch-montenegrinische Grenze.*, Prag., 1844.

2. Certains documents prouvent que les pasteurs albanais poussèrent, pendant un temps, leurs troupeaux jusqu'aux environs de Belgrade. Au cours du XIXe siècle la plupart des voyageurs en quittant Nisch pour le Sud disent qu'ils entrent dans l'Arnautluk. G. Hahn (*Reise von Belgrad nach Salonik*) dit en 1858 : « Non seulement les villes de Prokuplje et Kuršumlje, mais tout le bassin de la Toplica, sauf la source et le confluent, sont habités par la masse albanaise ainsi que tout le flanc méridional du Jastrebac jusqu'à la crête, c'est-à-dire la frontière serbe », p. 45.

jadis et de naguère reviendront en grand nombre sur la terre des ancêtres à laquelle les rattachent des souvenirs, des traditions nationales étonnamment vivantes dans la mémoire et dans l'âme de ce peuple. Quant aux Albanais, les grands détenteurs actuels, tout incline à présumer que la grave faute commise en 1878 ne sera pas reproduite : le déplacement de la ligne frontière n'impliquera plus cette fois un refoulement, d'ailleurs matériellement impossible. Avec l'élimination de la puissance turque, l'ancien rôle de l'Albanais perd toute raison d'être ; l'attribut religieux cesse de donner aucun droit, de créer aucune situation privilégiée. Il est à prévoir que, tout comme au temps de tsar Douchan, les deux éléments serbe et albanais vont avoir à vivre désormais, côte à côte, sous une commune loi, dans des conditions d'entière égalité, les uns ayant pour eux une plus grande vigueur physique ainsi qu'un sens souvent très développé de l'application et de l'économie en regard de la supériorité de culture et de la force d'organisation acquises par les autres. L'assimilation, si elle se fait, sera d'ailleurs facilitée par le long passé commun, les multiples liens de parenté et la conscience de plus en plus nette d'une solidarité de sort et d'intérêts[1]. Reste à savoir en quelle mesure les frontières qui ressortent de l'évolution historique répondent à la nature du pays et à la répartition des diverses populations à sa surface.

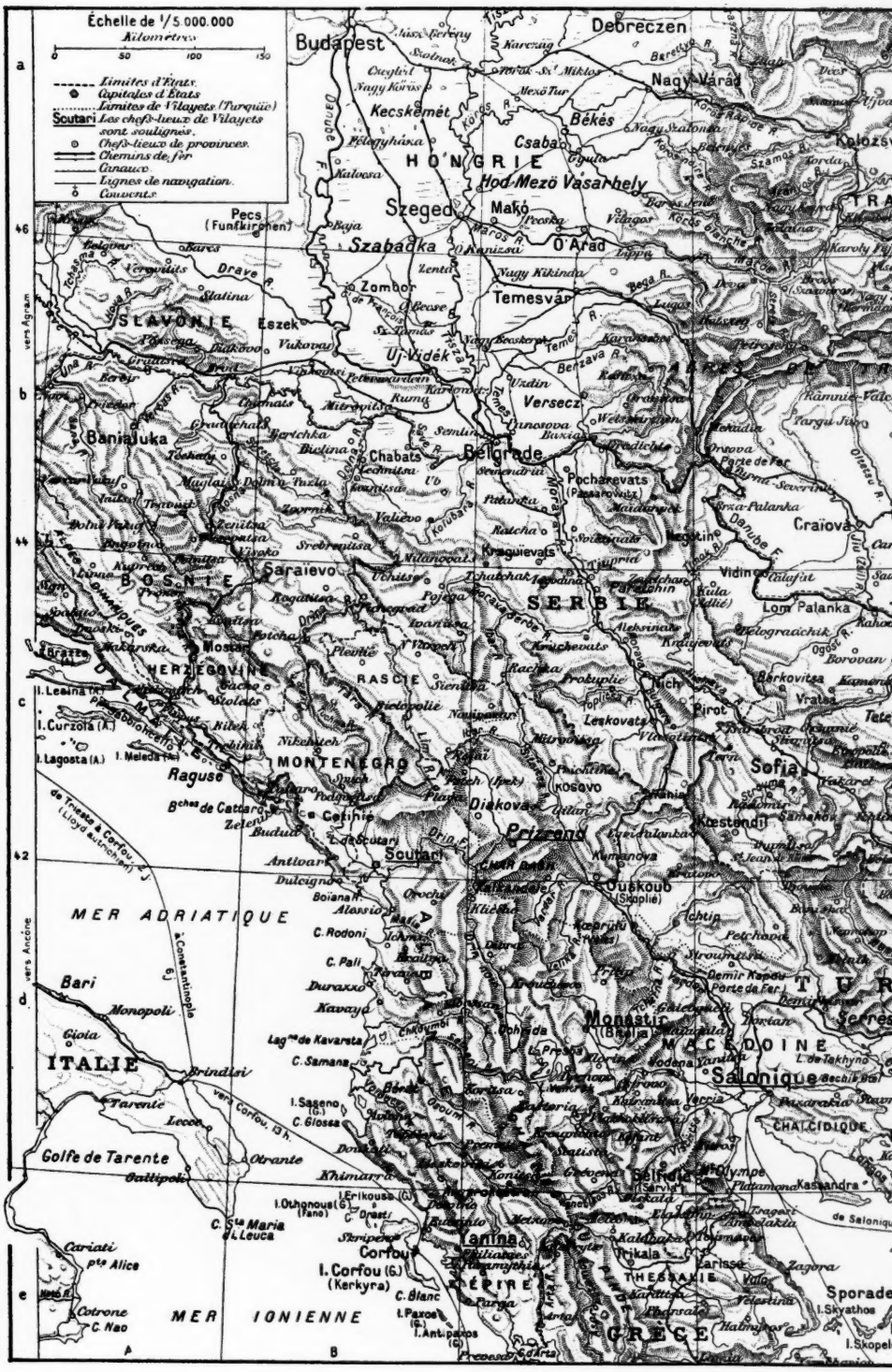
GASTON GRAVIER

(A suivre.)

1. Il est intéressant de mentionner qu'en juillet dernier, à la grande réunion qu'ils tinrent à Priština, les chefs albanais, de leur propre initiative, convoquèrent des représentants serbes, désignés par les différents pays de Vieille-Serbie, pour venir discuter avec eux le plan de réformes qui devait être proposé à l'acceptation du gouvernement de Constantinople.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

Carte reproduite de l'*Atlas Vidal-Lablache*
Librairie Armand Colin, Paris



Échelle de 1/5.000.000
Kilomètres
0 50 100 150
Limites d'États
Capitales d'États
Limites de Vilayets (Turquie)
Scutari Les chefs-lieux de Vilayets sont soulignés.
Chefs-lieux de provinces.
Chemins de fer
Canaux
Lignes de navigation.
Couvents
Budapest
Debreczen
Nagy Várád
Kecskemét
Békés
Csaba
HONGRIE
Hod-Mezö Vásarhely
Szeged
Makó
O'Arad
Pecs (Fünfkirchen)
Szabadka
Zombor
Temesvár
SLAVONIE
Eszek
Uj-Vidék
Versecz
Banialuka
Chabats
Belgrade
Pocharevats (Passarowitz)
Craïova
Saraïevo
BOSNIE
SERBIE
Vidin
Lom Palanka
Mostar
HERZEGOVINE
RASCIE
Nich
Pirot
Sofia
Raguse
MONTENEGRO
Cetinie
Diakova
KOSOVO
Prizrend
Scutari
Ouskoub (Skoplié)
MER ADRIATIQUE
Bari
Monopoli
ITALIE
Brindisi
Tarente
Lecce
Golfe de Tarente
Otrante
Gallipoli
Monastir (Bitolia)
MACÉDOINE
Salonique
CHALCIDIQUE
Kassandra
Yanina
Corfou
I. Corfou (G.) (Kerkyra)
ÉPIRE
THESSALIE
Larisse
Sporade
GRÈCE
MER IONIENNE
Cariati
Cotrone
C. Nao
vers Agram
vers Ancône
vers Corfou, 13 h.
à Constantinople

Iassy
Kichinev
Benderi
RUSSIE
Piatra
Kolozsvar
TRANSILVANIE
MOLDAVIE
Bârlad
BESSARABIE
Brasso (Kronstadt)
Focsani
Galatz
Ismaïl
Bouches du Danube
Brăila
Ploiesti
ROUMANIE
Dobrogea (Dobroudja)
Bucarest
VALACHIE
Craïova
Silistria
Giurgiu
Roustchouk
Hadji Oglu Pazardjik
Sistov
Razgrad
Pleven
BULGARIE
Choumen
Varna
Tirnovo
Sliven
Bourgas
MER NOIRE
Stara Zagora
ROUMÉLIE ORIENTALE
Philippopoli
Tirnovo
Uskop Skopa
Andrinople (Edirne)
Constantinople (Stamboul)
Scutari
Rodosto
MER DE MARMARA
I. Marmara
I. Kalolimni
I. Thasos (à l'Egypte)
Gallipoli
I. Samothrace (T.)
I. Imbros (T.)
I. Lemnos (T.)
Dardanelles
Ténédos (T.)
ARCHIPEL
Sporades
I. Skyathos
I. Pelagonisi
I. Khelidromia
I. Skopelos
I. Mytilène (T.) (Lesbos)
Medelin
Aïvalik
Pergame
ASIE MINEURE
Bosphore
Mer Noire

LES TABLETTES

D'ERINNA D'AGRIGENTE[1]

DEUXIÈME LIVRE

J'ai laissé passer le cycle entier d'une année sans reprendre ces tablettes ; — et je me trouve aujourd'hui à la date anniversaire où je les avais ouvertes pour la première fois. Mais ce n'est plus la même Erinna qui tient le calame ; c'est une autre femme qui a cessé de servir ses dieux, et qui n'a plus qu'un dieu sur la terre : Maxime.

Notre amour est profond comme la mer et brûlant comme le feu du ciel. Je ne pense pas que deux amants se soient jamais étreints avec une aussi folle ivresse. Dionysos, qui a suscité pour nous l'émoi du premier baiser, a voulu sans doute déposer dans nos veines le ferment qui rend notre amour si capiteux et si fort. Depuis ce premier baiser, je n'ai pas cessé une seule minute de sentir l'âme puissante de Maxime vivre dans mon sein.

Ne suis-je pas la plus heureuse des créatures? Autant j'aime, autant je suis aimée! Il est si rare que nos passions

1. Voir la *Revue* du 1er Janvier.

pèsent d'un poids égal dans la balance où chacun des deux intéressés met son cœur! Presque toujours l'un y apporte un lourd et irritant désir, et l'autre un sentiment aussi léger qu'un fétu de paille. Mais nous, qui nous sommes reconnu une ardeur pareille, nous nous aimons de telle sorte que la balance inflexible n'oscille d'aucun côté.

Je voudrais pouvoir décrire nos ravissements. Au bout d'une année révolue, ils sont plus doux, plus parfaits encore. D'abord nous nous redoutions l'un l'autre; nous étions comme deux rivaux qui se mesurent et se dérobent avant la lutte suprême où leur vie est engagée. Le duel antique, dont les théosophes de tous les pays ont rapporté la violence, se renouvelait encore en nous; et nos baisers essayaient la trahison des morsures. Maintenant tout s'est fondu, tout s'est apaisé; nous formons le couple éternel emporté, comme les sphères célestes, dans la sublime propulsion de l'amour. Et du divin Éros je connais tout; il m'a révélé ses profonds mystères. Que savais-je de lui, avant? Épouse docile d'Isée, je ressemblais à la Sibylle du Temple qui accomplit les rites sacrés sans en avoir pénétré la pensée profonde. Je servais l'Amour, les yeux fermés; j'ignorais jusqu'à sa grâce ineffable, dont je porte en moi désormais la plénitude, comme une source jamais tarie.

Grâce ineffable d'Éros! De remords, je n'en éprouve aucun. Pas un instant je n'ai eu la pensée que j'agissais mal en donnant à Maxime ce qui appartient à Isée. Et lorsqu'Isée s'approche de ma couche, c'est envers Maxime que je me sens coupable; car c'est vraiment lui dont je suis l'épouse, puisque c'est par lui que s'est accompli en moi le total hymen.

Parfois, brisés de nos enlacements, nous dénouons nos étreintes. J'entends le bruit de son cœur, dur et saccadé comme celui des crécelles de buis qu'un enfant agite entre ses doigts; alors je me penche sur sa poitrine et je pose mes lèvres sur ce cœur frémissant. Je voudrais que le fleuve de ma vie passât tout entier dans ce baiser presque chaste. Mais il relève ma tête dans ses deux mains, comme il prendrait une coupe, et, à son tour, il appuie sur mon front sa lèvre brûlante.

*
* *

Le petit pavillon où Maxime habite est devenu pour moi le centre du monde. Je vais l'y rejoindre le jour chaque fois que je sais qu'il s'y trouve, et souvent la nuit je descends de mon lit à pas de loup afin d'aller le surprendre. Je ne crains pas de le lasser; une femme amoureuse possède un pouvoir sans borne. Au sourire dont il m'accueille, je devine la joie que ma présence lui apporte; autour de lui je retrouve mon parfum qui flotte, pareille à la fumée de l'encens. L'échange de nos âmes, renouvelé sans cesse, entretient en nous ce feu sacré de la passion que toutes les eaux de l'Océan ne sauraient éteindre. Et c'est à peine si nous avons besoin de traduire par des mots notre adoration : le Génie du Silence nous emporte sur ses ailes plus sûrement que les paroles les plus enflammées. Pourtant il m'arrive quelquefois de demander à Maxime : « Pourquoi m'aimes-tu?... » Alors il résume en un seul cri ses raisons de me préférer à toutes les autres femmes : « Dea! », c'est-à-dire celle qui retient en soi la douceur divine.

Hier matin, nous sommes restés longtemps dans le petit atrium du pavillon, en face des trois Muses primitives qui se tiennent par la main. Maxime écrivait, et moi, assise auprès de lui, je tressais des couronnes de verveine. Comme il faisait un peu froid, nous avions allumé dans un grand bassin de cuivre des noyaux d'olive et des pommes de pin résineuses. Ce feu pétillait gaiement et mettait au masque blanc des statues des reflets qui donnaient l'illusion de la vie. Maxime s'est arrêté d'écrire et m'a appelée tout près de ses genoux : « Regarde, Érinna, m'a-t-il dit, en me montrant les statues, comme elles te ressemblent toutes trois! » C'était vrai, et je me pris à sourire. Mais tout à coup une pensée triste traversa mon cœur : « Voici le Désir, voici la Volupté, me disais-je, et voici aussi la Mort. Le Désir, je l'ai connu dans toute son ardeur; la Volupté, je la possède dans toute sa puissance; — et la Mort, bientôt peut-être, viendra à son tour coller sur mon front son visage qui me ressemble... » Alors, je me suis jetée sur le sein de Maxime, et le baiser que je lui ai donné défiait cette Mort qui menace sans cesse le grand bonheur des amants.

*
* *

Depuis que nous nous appartenons, les conversations à table ont pris un tout autre cours. On parle beaucoup moins de Rome, de Marc-Aurèle et de Faustina : et Maxime cause surtout avec Isée des choses qui concernent le domaine. Mais quand Onostasion est là, il essaie de remettre l'entretien sur ce sujet qui semble tant le passionner. Bavard et curieux, il presse Maxime de questions et voudrait, semble-t-il, le forcer à des confidences. Hier, il assurait que Lucius Verus, qui règle avec Marc-Aurèle les destinées de l'Empire, ne se contentait pas d'être l'amant de Faustina et le mari de Lucile, mais qu'encore il avait réussi à séduire sa petite belle-sœur Fabia, « en sorte, ajoutait-il, que les trois princesses impériales sont dans sa main comme les quartiers d'une grenade ». Je voyais le rouge de l'impatience monter aux joues de Maxime. Bientôt sa colère éclata : « Vous êtes un cuistre et un âne, déclara-t-il au grammairien, et vous portez bien votre nom. Ne pouvez-vous pas laisser aux portefaix qui se saoulent dans les tavernes de Suburre ces histoires bonnes tout au plus pour eux? » Onostasion voulut répliquer, mais Isée intervint; avec son autorité habituelle, il déclara que, si Lucius Verus était l'homme le plus dissolu de l'Empire, Marc-Aurèle en était le plus sage; et que si Marc-Aurèle chérissait tendrement sa femme et ses filles, c'est sans doute qu'elles n'étaient pas indignes de cette affection. « N'oublions pas, conclut-il, que la plus haute vertu est celle qui s'exerce sur elle-même, et que le plus parfait des humains n'est encore que ce qu'a dit Épictète : *une petite âme portant un cadavre.* »

Isée, en prononçant cette dernière phrase, m'avait regardée, comme pour la faire entrer profondément en moi : une petite âme portant un cadavre! Est-ce vraiment là ce que nous sommes tous?... Quelle définition déconcertante de la vie, si riche, si pleine, si désirable!

Il me tarde qu'Onostasion cesse de venir ici. A la fin de cette année, Rhodon partira pour l'Égypte, et Rhodia n'aura plus besoin de ses leçons; elle se mariera sans doute, et je resterai seule dans le grand domaine entre Isée et Maxime, qui tous deux préfèrent le silence aux vaines agitations des paroles.

***

J'ai trouvé Rhodia toute en pleurs ce matin, et j'ai soupçonné que, sous ces larmes, il y avait un secret d'amour. Ne va-t-elle pas avoir quinze ans? Et n'est-ce pas l'âge où le cœur des jeunes filles commence à se révéler? Rhodia a toujours été extrêmement avancée et sagace. Au sein de la nature, son esprit et son corps se sont développés librement; elle se serait déjà choisi un époux dans sa pensée que je n'en serais point étonnée. Mais je ne veux pas interroger Rhodia; j'aurais peur que son secret ne ressemblât au mien; — et comment dès lors aurais-je la force de la blâmer ou de la punir?...

Comme il fallait cependant lui dire quelque chose, je lui ai demandé doucement : « Pourquoi pleures-tu? — Parce que Rhodon m'a défendu ce matin de le suivre, » m'a-t-elle répondu en essayant de sécher ses larmes. Mais à son regard oblique j'ai compris qu'elle me cachait une partie de la vérité. Rhodon et son ami Licinius font chaque jour de grandes courses à travers la campagne, et une vierge innocente ne doit pas rêver de se distraire avec eux.

***

On a commencé ici la seconde récolte des olives; c'est un travail pénible et long, auquel on occupe les petits enfants; ils ramassent les fruits bruns tombés à terre, et en emplissent de vastes corbeilles d'osier. Maxime m'a raconté que dans le domaine de Lavinium, quand il était petit, il avait, lui aussi, rampé sous les grands arbres tortus pour recueillir les glissantes olives, qu'il aimait à rouler entre ses doigts. Quand il me parle de son enfance, il me semble qu'un rayon de soleil plus vif nous éclaire; et j'ai envie de lui prodiguer ces caresses maternelles que je donnais autrefois à mes enfants.

***

Nous avons été bien heureux hier, Maxime et moi. Il y avait longtemps que nous avions fait le projet de nous rendre à

Agrigente et d'y déjeuner seuls dans cette auberge de la Sandale, où l'on va manger des fritures de coquelicots. Mais je n'osais pas, tant cela me paraissait compliqué et difficile. Hier cependant je me suis décidée; il a fallu pour cela mettre Bitto dans la confidence.

Maxime était parti le premier sur son beau cheval Alexandre; et moi, comme toujours, j'avais pris place dans le petit char que conduit Stéphane, et j'avais Bitto à mes côtés. A moitié route, je lui dis : « Écoute-moi bien, Bitto, tu es ma servante fidèle, et c'est à moi, bien plus qu'à Isée encore, que tu dois d'être maintenant affranchie, mariée à Stéphane qui t'aime, et heureuse mère de Bobo. » Ce préambule l'avait fait sourire; je voyais ses étroites dents blanches briller comme des grains de riz dans sa bouche. — « Oui, me répondit-elle mystérieusement, j'obéis à Isée, j'obéis aussi à Erinna; ce que l'un m'ordonne, l'autre ne le sait point, et envers chacun je garde le silence. » Elle avait compris...

Maxime m'attendait au seuil même de l'auberge. Quand je l'aperçus, mon cœur se mit à bondir comme s'il y avait un an que nous nous fussions quittés. Au milieu de la foule qui séjourne toujours dans cet endroit, sa haute taille, sa tête admirable et l'éclat de sa toge romaine ressortaient avec une splendeur incomparable. Je voyais les petites courtisanes d'Agrigente, qui vendent des fleurs en même temps qu'elles offrent leur corps, se presser autour de lui et essayer de capter ses regards. Mais lui ne se souciait que de moi. Dans cette cohue humaine, nous eûmes la sensation d'être seuls, dès que nous nous fûmes rejoints. Et à pas lents, nos épaules se frôlant sans cesse, nous nous avançâmes vers les hauteurs de la ville.

Elle était éblouissante. Jamais je ne l'avais vue si belle! Je ne pense pas qu'Athènes, au plus beau temps de sa gloire, ni Corinthe la voluptueuse, ni Cnide qui possédait l'image nue d'Aphrodite, aient pu montrer aux pélerins passionnés de leur beauté des formes aussi attrayantes. Une femme, debout entre le ciel et la mer, une femme au front nimbé d'or, aux seins incrustés de gemmes, aux flancs de marbre, une statue dressée sur l'horizon, dans la clarté de l'air de Sicile, voilà comment Agrigente nous apparut à Maxime et à moi par

cette matinée inoubliable; et nous tendîmes vers elle nos mains enivrées. Mais l'amour aussitôt nous ressaisit. Et nous sentîmes, au frémissement de nos épaules, que cette beauté ne nous émouvait à ce point que parce que nous la considérions ensemble.

Avec quelle juvénile allégresse nous suivions ce chemin triomphal! La vie débordante de nos poitrines se mêlait à la vie de ce peuple tendu par l'effort. Tous les cris, tous les souffles, toutes les pulsations, nous les recevions en nous, et c'était comme la grande haleine du vent qui gonfle la voile du navire et le pousse plus vite vers le rivage. Maxime se penchait sur mon visage; je l'entendais qui répétait cent fois mon nom d'une voix passionnée et secrète; — et moi, je me disais avec orgueil : « Agrigente, tu es Erinna! Erinna, tu es Agrigente!... » Et je sentais que la beauté de la ville était sur moi, et que Maxime en était fier. Nous marchions à côté l'un de l'autre, dans cette poussière lumineuse que soulèvent sous leurs pas les amants heureux. Arrivés au sommet de l'acropole, nous eumes l'impression d'être les maîtres du monde; nous eumes l'impression d'être pareils à des dieux...

Cependant l'heure du repas approchait. Nous redescendîmes rapidement par les rues en pente, cherchant les plus étroites et les plus silencieuses. A présent, nous n'étions occupés que de nous-mêmes. Le désir âpre, violent, nous mordait le sein. Je voyais la face glabre de mon amant pâlir, chaque fois que mon haleine effleurait sa joue; et moi, rien que de respirer près de son épaule, j'éprouvais un vertige qui m'obligeait à m'appuyer sur lui plus lourdement.

A l'auberge de la Sandale, la table était mise sous une treille soutenue par des colonnettes d'albâtre où la vigne en volutes fines s'enroulait; et, derrière cette avancée qui dominait la mer, une salle close, aux murs égayés de fresques, offrait un asile favorable au repos. Ce fut là que, le repas terminé, les lèvres encore parfumées de l'arome des vins et des figues, nous retrouvâmes, plus divines encore, les sollicitations de notre invincible amour.

Je rentrai à la nuit tombante dans le petit char, à côté de Bitto silencieuse. Rhodia m'attendait sur le chemin, en cueillant des tiges d'asphodèle...

*
* *

Je suis restée plusieurs semaines sans écrire. Isée est malade, Il a pris froid le jour même où nous étions à Agrigente, en voulant faire à cheval le tour du domaine. Le galop de la bête l'avait mis en nage; et, en rentrant, il a senti un grand frisson et une douleur aiguë entre les épaules. Pour la première fois, depuis que je me suis donnée à Maxime, j'ai éprouvé, non pas un remords, mais une sorte d'attendrissement, à l'égard d'Isée. S'il mourait, certainement j'en aurais une peine très vive. Mais il ne mourra pas. Bitto et moi le soignons de notre mieux, et le médecin, qui vient le visiter chaque soir, nous a dit hier que l'on pouvait espérer la guérison.

*
* *

Isée garde toujours le lit, et toutes les nuits il faut le veiller pour lui donner des tisanes et l'empêcher de se refroidir. Il souffre beaucoup; car la fièvre rend sa respiration difficile; cependant il ne se plaint jamais et j'admire sa sérénité parfaite. Quelquefois Rhodia partage avec moi le soin de ces veillées nocturnes; mais le lendemain son mince visage garde des traces douloureuses, et je ne veux plus qu'elle se prive du sommeil, dont à son âge on a tant besoin. Quant à moi, je ne sens pas la fatigue. Mes nerfs tendus me portent, telle une libellule sur son armature légère. Pourvu que je puisse de temps en temps aller retrouver Maxime dans le pavillon, ou le rejoindre dans quelque coin du domaine, je sens mes forces rebondir, et j'oublie toutes les misères.

*
* *

Nous avons eu il y a deux nuits une bien terrible émotion : nous avons cru qu'Isée rendait le dernier soupir. Il allait mieux, et j'étais restée seule auprès de lui; je m'étais même couchée sur une épaisse peau de mouton, tout contre le lit où

il est enfoui depuis quinze jours. Tout à coup il poussa une plainte étouffée, et je le vis se dresser, les yeux fixes, les mains en avant, puis retomber sur les coussins sans avoir pu proférer une parole. J'avais bondi auprès de lui : « Isée! Isée! » implorais-je. Mais il demeurait inerte et rigide, tellement pâle, sous le reflet de la petite lampe suspendue au mur, que je le crus mort tout à fait. Alors j'appelai éperdument Bitto, Stéphane, les enfants et Maxime. Et tous, glacés par l'épouvante, nous entourions ce lit désolé. Ce fut Bitto qui, la première, reprit son sang-froid, Elle courut chercher un élixir dont elle fit tomber quelques gouttes entre les lèvres qui semblaient fermées pour toujours; puis, s'accolant à cette bouche insensible, elle y versa le souffle chaud qui sortait de sa gorge; je voyais, comme dans un cauchemar, le rythme puissant qui soulevait son dos et ses reins. Enfin Isée rouvrit les yeux, et vaguement nous sourit. Il était déjà revenu complètement à lui, lorsque Maxime, qui était monté en hâte jusqu'à Agrigente, reparut avec le médecin. Et je tombai en syncope, à mon tour, comme si la terrible, l'effrayante Mort m'avait aussi effleurée de son aile.

*
* *

Isée ne se lève pas encore; mais tout danger est écarté maintenant. Ce n'est que par excès de prudence, et dans la crainte de quelque nouvelle alerte, que nous continuons à le veiller chaque nuit. Son sommeil est si paisible, qu'il n'entend rien de ce qui se passe autour de lui. C'est le sommeil profond et réparateur des convalescents qui, inconsciemment, y reprennent des forces vives.

Maxime veut absolument rester dans la chambre d'Isée, et, tandis que je me tiens debout à préparer les remèdes, il s'étend sur l'épaisse peau de brebis, prêt à me seconder en cas de besoin. La nuit dernière il m'a appelée à ses côtés. D'abord je ne voulais pas lui obéir : « Si Isée se réveille, me disais-je, et qu'il nous voie ainsi couchés l'un près de l'autre, il comprendra tout, et une peine cruelle entrera dans son cœur. » Mais Isée dormait toujours si lourdement, que le bruit que je fis

en changeant un objet de place ne lui occasionna pas le moindre tressaillement. Alors, je me décidai, à aller rejoindre Maxime...

*
* *

Aujourd'hui, je me suis sentie plus coupable : j'ai conduit Maxime dans le Jardin des Tombeaux. Jamais jusqu'à présent il n'y était entré ; car c'est le lieu réservé et saint où, seuls, les membres de la famille ont le droit de pénétrer. Je suis effrayée de ma hardiesse ; mais quand il s'agit de Maxime, je violerais même la porte des Enfers, — et sa volonté s'est tellement substituée à la mienne que lui résister ne m'est plus possible.

Je n'avais point prémédité ce sacrilège.

Comme Isée allait mieux, Rhodon, qui remplace son père dans la célébration des rites domestiques, m'avait dit : « Il faudra, pour remercier les Mânes, leur porter les prémices du lait nouveau. » Justement, une chèvre venait de mettre bas, et ses mamelles gonflées n'avaient encore été touchées par personne. Je me rendis à la bergerie, et je trouvai Cléophas jouant de la flûte, le dos appuyé contre un arbre, tout en surveillant ses troupeaux. Averti par Rhodon, il s'empressa de saisir la chèvre, à qui le petit chevreau était attaché. J'admirai avec quelle adresse il lui passait l'entrave au pied, et d'une main subreptice lui pressait les mamelles pour en faire jaillir le lait écumeux. J'avais porté un de ces vases finement ciselés et de forme oblongue qui font partie de l'argenterie de nos dieux, et je le tenais moi-même avec respect, en pensant à l'usage sacré que j'en allais faire ; — puis, quand il fut rempli jusqu'au bord, je me relevai et me dirigeai seule vers le Jardin des Tombeaux. Mais en chemin, au lieu de rencontrer Rhodon, ce fut Maxime que je vis s'avancer au-devant de moi. Je fus saisie d'un tremblement, et je cherchai à me dérober. Cependant il me souriait, comme il eût souri à une petite fille timide ; le bras étendu, il semblait dire : « Erinna ne passera que si Maxime le lui permet. » — « Maxime, suppliai-je, laisse-moi passer, tu ne dois pas me suivre en ce moment. » — « Où vas-tu ? » — « Dans le Jardin des Tombeaux, porter une

offrande, afin de remercier nos dieux Mânes de la guérison d'Isée. » Il sourit encore, puis me dit d'une voix ferme, presque dure : « Je veux aller avec toi. »

J'avais posé à terre le vase d'argent, et, debout, mon visage en face du sien, j'implorais Maxime du regard. Mais lui répétait toujours : « Je veux aller avec toi. » Et il ajouta tout bas : « Ne suis-je pas maintenant ton maître ? »

C'était vrai, — mon maître, le dominateur de ma vie ! Plus faible, plus désemparée sous le verbe de sa bouche qu'un oiseau capté par les chants de l'oiseleur, je gardais lâchement le silence. Et Maxime, s'emparant du vase sacré, ajouta seulement : « C'est trop lourd pour tes mains, Erinna ! »

Une longue allée de sycomores s'étendait devant nous ; et à droite et à gauche les champs, vides de leur récolte, étaient déserts. Il faisait froid ; la bise aiguë d'anthesterion fendait la plaine, et j'avais envie de pleurer.

Maxime s'en aperçut et me dit : « Quand nous serons arrivés auprès des Tombeaux, je te laisserai faire seule la libation ; mais je veux entrer dans l'enclos où tes ancêtres reposent. » Quelle pensée était la sienne à cet instant ? Je n'osai pas le lui demander. Puisque Maxime ne croit pas aux dieux, il ne doit pas non plus accepter le culte des morts. Et j'eus alors la certitude qu'il ne m'accompagnait jusque-là que pour mieux marquer sa volonté de m'asservir. Maxime a l'âme impérieuse d'un Romain. — Et moi, ai-je donc une âme d'esclave ?

*
* *

Nous avons recommencé, Rhodia et moi, à filer le lin par ces longues soirées d'hiver. Rhodia chante des chansons tristes qui accompagnent le bruit monotone du rouet, et il est rare que nous nous interrompions pour causer, car nos esprits ne suivent plus les mêmes chemins ; je sens bien qu'ils ne retrouveront jamais ce fil invisible de la confiance qui les reliait si étroitement autrefois. Mais n'est-ce point là une des lois de la Destinée ? Et les poètes ne comparent-ils pas la vie à un fleuve dont les ondes côtoient sans cesse de nouveaux

rivages? Les rivages de ma vie sont maintenant animés d'une lumière miraculeuse. Je goûte à pleines lèvres le bonheur, et toute ma piété ancienne m'est revenue; je remercie les dieux qui m'ont donné sur la terre cette félicité ineffable qu'ils doivent goûter eux-mêmes dans l'Empyrée. Et tandis que la voix frêle de Rhodia égrène des refrains mélancoliques, un hymne d'actions de grâce, ardent, magnifique, s'élève de mon âme : « J'aime Maxime! Maxime m'aime! Soyez bénis, dieux immortels!... »

*
* *

Pourquoi ai-je écrit hier que j'étais heureuse? Les Moires méchantes, qui rôdent sans cesse autour des humains, se sont vengées de mon triomphe, et me voilà plongée dans le désespoir : Maxime ce matin est parti pour Rome!

Je suis tellement accablée par ce brusque événement que c'est à peine si je puis y croire. Vingt fois je suis retournée dans le petit pavillon où cette nuit encore j'étais allée le rejoindre. Ah! Maxime! Maxime! Comment vais-je vivre pendant ton absence? Il me semble qu'en t'en allant tu as emporté mon souffle, la chaleur secrète de mon âme...

Ce qui me déconcerte le plus, c'est que j'ignore la raison véritable de son départ. Cela s'est décidé en une heure à peine. Il était avec Isée dans l'impluvium, lorsque le courrier apporta pour lui un pli scellé des aigles romaines. Et tout de suite j'eus la certitude que ce pli contenait un appel. Une tentation violente me prenait de le déchirer en morceaux, d'en jeter les débris dans la flamme du foyer; mais Erinna ne peut commettre une infamie; et, pendant quelques instants qui me parurent éternels, je restai à considérer ce parchemin mystérieux et ces aigles muettes.

Quand Maxime rentra, il s'empara du pli et ressortit aussitôt pour le lire. Pendant ce temps, Isée et moi, nous nous regardions avec inquiétude. Enfin il reparut entre les piliers de la porte; et, s'adressant à Isée, il lui dit brièvement : « Je suis obligé de me rendre à Rome. Il faut que j'y sois demain avant le lever du soleil. » — « Bien! dit Isée, et quand revien-

dras-tu? » — « Pour les Semailles! » répondit Maxime en me regardant.

J'avais compris la signification de ce regard, et je suivis Maxime dans le petit pavillon. Là, nous nous jetâmes aux bras l'un de l'autre. Je sanglotais si fort que je ne pouvais prononcer une parole. Et lui, pâle et nerveux, me serrait convulsivement sur son cœur. Enfin ma langue se délia et je criai : « Emmène-moi, Maxime ; emmène-moi avec toi! » Mais il me repoussa doucement : « Tu sais bien que c'est impossible, mon Erinna! »

Il avait déjà retrouvé cette grande possession de lui-même qui le rend si impénétrable et si fort. — « Mais pourquoi pars-tu? » demandai-je avec angoisse. — « Je te le dirai plus tard, » fit-il, en m'écartant de la main.

Il fallait céder. Je me préoccupai alors de réunir les objets nécessaires à ce funeste départ; et, Bitto étant venue, nous fîmes ensemble ces préparatifs. Des larmes brûlantes tombaient de mes yeux, que je ne cherchais pas à cacher; — et quand j'entendis le galop de son cheval résonner le long de l'allée des platanes, je pressai mes deux mains contre ma bouche pour ne pas pousser des cris déchirants.

*
* *

Je recherche maintenant la conversation d'Onostasion, qui me parle des affaires de Rome. Il est certain que le départ de Maxime coïncide avec le retour de Marc-Aurèle dans la Métropole, après un séjour assez long en Pannonie, où il était allé rejoindre Lucius Verus. Peut-être Maxime a-t-il été chargé par l'Empereur de quelque mission secrète? Il ne peut rien refuser à « son frère Marc » et, comme tous les Romains, il doit être prêt à donner sa vie pour les Aigles. Onostasion prétend que de plus en plus la famille impériale est ravagée et divisée, et que d'un jour à l'autre on verra éclater quelque scandale. Cela m'importerait peu si j'avais la certitude que Maxime ne s'y trouve pas mêlé. Mais j'éprouve une sorte de rage, une colère sourde et incessante, à l'idée que mon amant, qui devrait m'appartenir tout entier, m'a quittée aussi facilement,

pour aller s'exposer peut-être à des dangers inutiles. Et je songe à la sentence orphique : *Ne laisse pas dévorer ton cœur!* Hélas! moi, j'ai laissé tout prendre de moi-même; j'ai trahi mon époux, mon foyer et mes dieux; et mes enfants me sont presque devenus étrangers, tant j'appartiens à un autre... Mais Maxime, qu'ai-je possédé de lui? Que m'a-t-il dévolu en échange? Nos baisers, nos étreintes, la volupté de nos caresses, tout cela n'a pas entamé la matière précieuse de sa vie; — Maxime n'a pas laissé dévorer son cœur...

*
* *

Je souffre! Aucun message de Maxime! Où est-il? Que fait-il? Quand pourrai-je enfin le revoir?... Voilà huit jours aujourd'hui qu'il est parti; huit fois la nuit s'est étendue sur la terre, — et, dans le petit pavillon où il dormait, son lit reste vide et froid. Oh! Maxime, Maxime! Si je ne dois plus rencontrer ton regard, entendre ta voix, retrouver en toi tout ce que tu m'as pris de moi-même, je préfère descendre, sans attendre davantage, dans les ténèbres de la mort.

*
* *

Le scandale que prévoyait Onostasion a éclaté, mais d'une façon tout à fait inattendue : Lucius Verus est mort subitement sur son char, et l'on accuse Faustina de l'avoir empoisonné. Les motifs que l'on invoque pour expliquer ce crime sont presque aussi odieux que le serait le crime lui-même, s'il a été réellement perpétré. On répète couramment à Rome que Lucius Verus, l'homme le plus beau de l'Empire, faisait cyniquement l'aveu de ses bonnes fortunes, qu'il se vantait devant les femmes de mauvaise vie de posséder à la fois sa belle-mère, sa femme et sa belle-sœur, en sorte que Faustina était jalouse de Lucile et Lucile de Fabia. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que toutes trois se sont mises d'accord pour se débarrasser d'un homme qui dévoilait si facilement leurs faiblesses, et dont elles commençaient à être lasses?... Quel

propos épouvantable! Et ne peut-on admettre que Lucius, usé par la débauche, soit mort d'une de ces maladies foudroyantes que les dieux envoient quelquefois aux hommes, quand ils veulent les punir d'avoir méprisé leurs lois?

J'ai retenu Onostasion après le repas, pour lui demander s'il avait quelques nouvelles de Maxime. Il m'a répondu qu'il n'en attendait aucune — car, lorsqu'on est à Rome, on n'a pas le temps de correspondre avec les amis qu'on a laissés dans les Provinces. — « Mais enfin, que fait-il? ai-je insisté. — Vous devez le savoir, m'a-t-il répondu en souriant; les femmes ne savent-elles pas tout, même comment Junon a épousé Jupiter?... »

Et il s'est éloigné, content d'avoir une fois de plus cité ce proverbe.

Hélas! Je n'ai ni la perspicacité, ni l'instinct rusé des autres femmes. La vie simple que je mène depuis que j'ai cessé d'être une enfant n'a pas développé en moi de tels dons. Et, malgré mon désir de connaître les moindres gestes de Maxime, je suis contrainte d'attendre son retour pour satisfaire mes curiosités inquiètes. Mais quand il sera là, j'oublierai de l'interroger.

***

Je pleure la nuit, et le jour je me lamente, comme lorsque, sans le savoir encore, je portais en moi cet immense et impétueux amour. Mon visage est redevenu pâle, je n'ai plus de plaisir à vivre, et le spectacle même de la terre qui commence à se parer de fleurs nouvelles m'est un insupportable supplice. C'est à peine si je quitte la maison lorsque j'y suis contrainte par quelque devoir impérieux. Il m'est plus doux de rester dans l'ombre de la salle basse où je dévide ma quenouille, bercée par les chansons tristes de Rhodia. Hier elle s'est arrêtée soudain, et j'ai eu la sensation que ses yeux se posaient sur moi avec insistance; puis elle s'est mise à pleurer, et nos larmes ont mouillé le lin, sans que nous eussions cherché ni l'une ni l'autre à nous consoler.

*
* *

Je connais maintenant la cause de la mélancolie de Rhodia : elle aussi a été touchée par l'Amour. La voilà rapprochée de moi soudain, et il me semble qu'elle est devenue ma sœur.

Avec quelle habileté elle m'a confié son secret! Et comme je me sentais naïve et arriérée auprès d'elle! D'abord elle m'a laissé entrevoir (juste assez pour que je ne m'en offense point) qu'elle avait deviné la passion qui me domine; puis, se jetant à mon cou, elle m'a dit à voix basse : « Te rappelles-tu, mère, notre voyage à Agrigente, et le serment que tu voulus me faire faire ce jour-là? C'était près du grand vivier où tant de beaux poissons argentés nageaient dans les eaux transparentes; je leur jetai des miettes de gâteaux de maïs, et certes je ne songeais pas à l'amour! Tout à coup tu posas ta main sur mon bras et tu me dis avec un accent presque farouche : « Rhodia, ma petite fille, jure-moi que tu n'aimeras jamais un homme qui ne serait pas de notre race! » Et moi, étonnée et inconsciente, je te répondis : « Mère, qui donc pourrait répondre de son cœur? »

Elle me regardait, et un sourire ambigu soulevait les coins de sa bouche. « A mon tour, dit-elle, j'ai subi la loi toute-puissante d'Éros, et celui que j'aime est un étranger. »

Une pensée atroce me traversa l'esprit et je lui ordonnai, haletante : « Dis vite, dis vite son nom! » — « Licinius » répondit-elle, en détournant les yeux.

Alors seulement je respirai. Licinius, le fils de notre voisin Valentin; Licinius, qui, lui aussi, est un enfant de la Louve! Autrefois j'aurais accablé Rhodia de mes reproches; — aujourd'hui je me suis contentée de la coucher sur mon sein, et tout bas je lui ai dit : « Ma petite Rhodia épousera Licinius, si Isée veut bien y consentir. »

*
* *

On a célébré la Fête des Semailles, et Maxime n'est pas revenu! Mais j'ai foi dans sa parole, et certainement dans deux jours au plus tard il sera ici. Cette fête, si pleine d'espé-

rance, m'a paru lugubre. Comme Isée est trop faible encore pour s'exposer au vent et au soleil, c'est Rhodon qui a jeté les grains dans le sillon ouvert. Sa voix chantante d'éphèbe a prononcé les paroles sacrées; et c'était un spectacle émouvant de le voir, si jeune, au milieu de la grande terre déserte, accomplissant le geste ancestral. Rhodia le suivait, en portant l'étroite cupule; tous deux étaient si beaux, si pleins de santé et d'allégresse que la gloire future de la terre était en eux, et que le blanc printemps s'annonçait sur leur visage. Et moi, qui pensais à Maxime dans mon cœur blessé, je me disais : « Le passé ne renaîtra plus, et mon bonheur peut-être ne refleurira jamais aussi doux... »

*
* *

Il est rentré cette nuit! Comme je ne dormais point, j'ai entendu de très loin le galop de son cheval résonner sur la terre dure. Je me suis levée aussitôt et j'ai couru au-devant de lui. Quel embrassement a été le nôtre! et quelle ivresse de retrouver la saveur de notre premier baiser! Dans le petit pavillon, où tout était prêt pour le recevoir, je suis restée longtemps assise à ses pieds, tandis qu'il me racontait son long voyage. J'ai fait chauffer moi-même l'eau du bain où il a plongé son corps, et j'ai versé sur son front les essences les plus précieuses.

Ce fut seulement quand l'aube commença à blanchir l'horizon que j'eus le courage de le quitter. Mais dans mon cœur la vie était revenue, et mon sang, dans mes artères, courait avec une force prodigieuse.

*
* *

Je suis retournée à Agrigente avec Maxime. Là, bien mieux que dans le domaine, nous avons la sensation de nous appartenir. Là je puis m'appuyer à son épaule, et laisser librement mon âme s'épancher en lui. Les gens qui nous voient passer se disent : « Voilà des époux; » et, réfugiés dans l'auberge discrète, nous buvons dans la même coupe.

Ce court voyage fut un enchantement. Maxime avait voulu.

pour m'épargner toute fatigue, me faire monter dans une de ces litières recouvertes d'une soie frangée que portent des esclaves Libyens. Arrivé le premier, il m'attendait à la Porte d'Or, et tous deux nous parvînmes ainsi sur les hauteurs de la ville. La foule y était encore plus nombreuse que la dernière fois ; aux abords du Temple de la Concorde, il était presque impossible de se frayer un passage, et nous dûmes descendre de la litière afin d'avancer plus facilement. Le temps est loin où les femmes étaient enfermées dans le gynécée ; maintenant Grecques et Romaines rivalisent de luxe et de hardiesse, se mêlent aux hommes sur les places publiques, et dédaignent même de se faire accompagner de leurs suivantes. Le visage découvert, les yeux peints, elles ressemblent toutes à des courtisanes. Heureusement Maxime ne les regardait point ; il n'était occupé que de moi. Devant le péristyle du Temple, il me fit m'arrêter. Une statue équestre, en bronze doré, de la grandeur exacte d'un homme, mais dressée sur un piédestal qui la mettait plus haut que la foule, venait d'être posée à cette place. Je reconnus les traits un peu effacés de Marc-Aurèle, son air de gravité simple, et sa longue barbe pareille à celles que portent les philosophes. Cependant Maxime, me serrant le bras, me disait à voix basse : « Regarde cette statue, Erinna ; elle est toute semblable à celle que les Romains ont érigée sur le Mont Cœlius, à la place même où Il est né, et dont on dit communément que, lorsqu'elle sera dédorée, le monde prendra fin. Il n'est pas de citoyen si pauvre qui n'en possède une copie dans sa demeure, et toutes les provinces de l'Empire doivent aussi en ériger une dans leurs villes prétoriales. » Maxime contemplait d'un air attendri « son frère Marc », débile sur le gros cheval de guerre, qui ressemble plutôt à un cheval de labour, ce cheval qui l'a emporté plusieurs fois déjà à travers les marais de la Pannonie. Et je profitai de son émotion passagère pour l'interroger sur ce qu'il avait fait pendant son séjour à Rome. Mais il prit un ton presque moqueur pour me répondre : « En quoi cela peut-il t'intéresser, petite curieuse ? J'étais chargé par l'Empereur d'établir un projet de taxe nouvelle sur les céréales de la Sicile, et de le soumettre ensuite au préteur d'Agrigente. Mais ces choses doivent encore rester secrètes. » Je me tus alors, sans avoir prononcé le nom

de Faustina, qui depuis un instant errait sur mes lèvres. Mais toutes mes jalousies rétrospectives s'évanouirent un moment après, dans la chambre close de l'auberge... Comment pourrais-je être jalouse d'une autre femme, lorsqu'il me donne de son amour des preuves si magnifiques?

*
* *

Isée, ce matin de bonne heure, m'a appelée auprès de lui. Je craignais qu'il ne fût encore souffrant, mais c'était pour me parler de Rhodon et de Rhodia. Tous deux maintenant sont arrivés à l'âge où l'on doit s'occuper de leur avenir. Et Rhodon surtout manifeste une adolescence tellement exubérante, qu'il est temps de lui donner toute sa liberté. Isée a décidé qu'il s'en irait, après la moisson, visiter d'abord l'Ile Sainte de Délos, puis les grands sanctuaires de l'Égypte. Il s'arrêtera à Alexandrie, pour y étudier pendant une année la philosophie que les adeptes d'Hermès continuent à y enseigner; puis il se rendra à Saïs, à Thèbes et à Memphis. Isée compte sur ce long voyage pour user ce trop plein de jeunesse et d'ardeur qui ne fait qu'augmenter de jour en jour. Il m'a confié que Rhodon ne cesse de poursuivre toutes les filles de la contrée, et que déjà plusieurs portent le fruit de ses fugitives caresses. — « Aurais-je donc mis au monde un satyre au pied fourchu? » ai-je demandé avec inquiétude. — « Non, m'a répondu tranquillement Isée; à cet âge, mes goûts, mes instincts étaient tout semblables; c'est pourquoi il est bon que les jeunes gens quittent tôt la terre natale, afin d'y revenir assagis et prêts à nouer les liens étroits de l'hyménée. »

Alors, à mon tour, je lui ai parlé de Rhodia; ma voix s'est faite éloquente; il me semblait que je plaidais pour moi-même, en défendant la cause sacrée de l'amour. Éros m'inspira sans doute. Isée m'écouta sans m'interrompre; et, quand je prononçai le nom de Licinius, il n'eut ni surprise ni indignation : « C'est un jeune homme sage et instruit, me dit-il: son seul tort, à mes yeux, est qu'il est d'une autre race que la nôtre; mais peut-on lui en faire supporter les conséquences? S'il aime Rhodia, et si Rhodia l'aime, ils se marieront, j'y con-

sens. J'irai ce soir voir notre voisin Valentin, pour m'assurer que de son côté il n'y met aucun obstacle. »

Alors Isée me prit les mains, et je m'agenouillai devant lui, comme je le faisais autrefois, pour recevoir sa bénédiction.

*
* *

Nous avons tous failli mourir. Ce n'était point la fin du monde, et l'or de la statue de Marc-Aurèle ne s'est point usé encore, mais un de ces tremblements de terre violents, comme le voisinage de l'Etna en procure quelquefois à la trop heureuse Sicile. Je frémis en évoquant le souvenir de cette nuit d'épouvante, où l'aile de la Parque maudite a passé sur nous. Il a fallu une semaine entière pour rétablir l'ordre dans le domaine et la quiétude dans nos esprits.

Je me souviens que la soirée qui précéda cette nuit avait été admirable. Le clair de lune était si éclatant que par la fenêtre ouverte il entrait dans la maison et décelait les moindres objets; et, dans le jardin, la statue d'Aristée, blanche et ouatée de cette molle lumière, semblait couverte de neige.

Rhodia et moi, nous avions travaillé tard dans la salle. L'amour avait fait les frais de nos propos. Heureuse, et sûre maintenant de voir se réaliser ses désirs, la petite fiancée de Licinius n'essayait plus de masquer son cœur; et savante déjà dans les troublants mystères de la vie, elle tentait cependant d'obtenir de moi de nouvelles certitudes. Pourquoi me serais-je refusée à la satisfaire? N'est-ce pas à la mère plus qu'à l'amant, plus qu'à l'époux, qu'appartient la tâche délicate et facile de conduire la jeune vierge sur les chemins de l'Hyménée?... Je disais donc à Rhodia quelles douces surprises l'attendaient, et combien tout ce que l'on rêve est au-dessous de ce que les dieux nous accordent. Sur la couche conjugale elle trouverait le tendre Éros couronné de primevères et de roses, qui prendrait possession de sa vie, et dans la blessure de ce premier baiser elle connaîtrait que le désir, la volupté et la mort se tiennent toujours par la main et emprisonnent dans leur ronde chaque fragile existence humaine. Je lui expliquai qu'il fallait être docile, chaste et ardente à la fois, silencieuse et reconnaissante; et, selon ce que la noble Sappho

enseignait à ses compagnes, que l'homme, eût-il la douceur de l'agneau, devient parfois un loup affamé dont il faut subir les morsures. Elle souriait en m'écoutant, et je comprenais que Licinius, même transformé en loup, ne lui inspirerait aucune crainte. Ses yeux clairs, sa lèvre palpitante, la nacre humide de ses dents, tout en elle appelait et souhaitait l'Amour. En nous séparant, nous eûmes l'une envers l'autre un grand élan de tendresse ; ne portons-nous pas toutes deux la même secrète ivresse au fond de nos poitrines ? — et Rhodia ne peut-elle pas me dire ce qu'Electra disait à sa mère : « Je suis telle, parce que je suis ta fille. »

Par quel hasard mystérieux, cette nuit-là, n'allai-je pas rejoindre Maxime dans le pavillon ?... Peut-être, trop émue d'avoir initié Rhodia aux lois immuables de la Nature, voulais-je garder à Isée une fidélité temporaire, comme si, en la violant, j'eusse exposé la vierge innocente à commettre plus tard le même péché ; — peut-être encore un de ces pressentiments obscurs, dont nous n'apercevons en nous que la fumée qui les enveloppe, me contraignit-il à la sagesse... Quand Isée fut endormi du sommeil pesant où il sombre chaque soir, et quand tout dans la maison fut enseveli dans le silence, j'éteignis ma lampe, et, immobile, j'appelai aussi le sommeil. Et je songeais : « Maxime m'attend ; il s'impatiente, il s'irrite sans doute ; et demain il me témoignera son mécontentement par des paroles mauvaises. Mais je saurai bien me faire pardonner. » Et, détendue, apaisée, le cœur plein de riantes espérances, je me livrai au calme souverain d'Hypnos.

Ce repos ne fut pas long. Un bruit formidable, bien plus effrayant que celui de la foudre quand Zeus la lance à travers l'espace des hauteurs de l'Empyrée, me réveilla soudain ; et je me crus précipitée au fond des Enfers ; en même temps la clepsydre de verre se brisait, et les images de nos dieux tombaient sur le marbre de la mosaïque. Je me levai en chancelant ; le sol vacillait sous mes pas. Isée accourut à son tour, et Rhodia, échevelée, frémissante, venait nous rejoindre dans l'atrium. Tous, nous n'avions qu'une pensée : fuir, nous sauver avant que la maison tombât sur nous. Mais moi, ce qui me tourmentait plus que mon propre salut, c'était le destin de Maxime ; le pavillon fragile où il reposait ne s'était-il pas

effondré dans ce terrible choc? L'idée de le trouver écrasé sous les décombres m'arrachait des cris convulsifs. Heureusement je le vis arriver à cet instant par l'allée des platanes, accompagné de Rhodon, que j'avais presque oublié. Tous deux s'étaient munis de torches et voulaient s'assurer sur l'heure de l'importance des dégâts; mais déjà le sol avait cessé de trembler, et cette fois la colère de Zeus ne s'était pas abattue sur nous.

Le lendemain nous montâmes tous à Agrigente. La ville, consternée un moment, avait déjà repris toute son animation; quelques maisons, dans le quartier de l'acropole, s'étaient écroulées; mais les vieux temples doriques, qui semblent bâtis pour une durée éternelle, continuaient à ériger sous un ciel d'azur leurs colonnes majestueuses et leurs voûtes inébranlables, soutenues par les épaules des puissants Atlas.

*
* *

Nous sommes en pleine moisson. La grande force de Cérès exalte de nouveau les hommes; et, comme une blonde chevelure qui tombe sous l'acier, les épis innombrables jonchent partout la campagne. Ce spectacle est beau, surtout lorsqu'on a le cœur rempli d'amour; alors tout ce qui a été écrit sur les tables de pierre, tout ce que les prêtres enseignent à leurs adeptes prend une signification différente et s'éclaire d'une lumière vraiment céleste.

*
* *

J'aime Maxime à en mourir! Ce matin, nous nous sommes rendus ensemble dans le champ de trèfle où pour la première fois j'ai senti mon sang bondir vers lui avec une si tumultueuse ardeur. Le ruisseau coule toujours, au bord duquel il m'a fait boire dans la coupe de ses mains jointes; — et des milliers de fleurs rustiques étendent le long de ses eaux vives un tapis doux à fouler. L'un près de l'autre, nous nous sommes assis comme de très jeunes amants. Je m'émerveille de voir que la passion que j'ai inspirée à Maxime ne s'use pas et semble au contraire grandir chaque jour davantage. Sans doute

a-t-il rencontré en moi ce double de lui-même dont parle le grand Empédocle, et ne fait-il qu'obéir à un ordre de choses établi d'avance. Et moi qui l'aime non seulement avec soumission au Destin, mais avec toute la puissance de ma volonté; moi qui, après l'avoir maudit et redouté, lui ai donné la substance même de ma vie; moi, sa maîtresse et sa véritable épouse, je me sens transmuée et fondue en lui comme la cire dans le métal brûlant. D'autres femmes, par orgueil ou par pudeur, cachent à leur amant ce fond excessif de la passion qui les dévore; mais comment pourrais-je cacher à Maxime l'intensité de mes sentiments? Chaque battement de mon cœur, chaque respiration de mes lèvres sont un acte d'adoration de mon être envers le sien.

J'avais posé ma tête sur ses genoux et je recevais son regard qui descendait sur mon visage comme un rayon de soleil. Entre ses lèvres écartées, je voyais luire ses dents éclatantes. Sa bouche nue, qu'aucune barbe ne cache, me semblait le fruit le plus merveilleux auquel puisse mordre le Désir; — et une tendresse si douce m'envahissait, que je me sentais liquéfiée comme ces eaux vives qui couraient le long de nous parmi les herbes en fleur. Mais cet instant de pure félicité fut court. Maxime n'oublie jamais les devoirs que chaque heure de la journée lui impose. D'un sursaut brusque, comme pour reprendre possession de lui-même, il se mit debout, et ma tête abandonnée roula sur les trèfles; il ne s'en aperçut même pas. Déjà ses yeux scrutaient l'horizon. Au loin, les moissonneurs, dans la jaune profondeur des épis mûrs, travaillaient, le torse nu, insensibles à la chaleur torride qui cuisait leurs épaules. On apercevait l'éclair rapide que faisait la faulx, chaque fois qu'elle s'élevait obliquement entre leurs mains. Et, sur la terre toute d'or, le ciel s'étendait, étincelant, et si bleu, qu'on eût dit d'une voûte fraîchement peinte recouvrant un temple immense.

*
* *

Rhodia et Licinius promènent leurs espoirs à travers la riche campagne. Je les envie de pouvoir ainsi librement s'entraîner au bonheur. Moi, je n'ai pas traversé ces moments

délicieux qui précèdent le sage hymen. Quand Isée m'eût remarquée parmi les jeunes filles d'Agrigente, et que mes parents lui eurent accordé ma main, il m'emmena aussitôt avec lui, et je fus mère presque avant d'avoir été amante et épouse. Aussi n'avais-je pas connu l'oiseau du Désir, Himéros, qui se pose toujours sur le sein des femmes à quelque moment de leur vie terrestre. C'est plus tard que l'oiseau divin est venu s'abattre sur ma poitrine... Mais Rhodia, plus heureuse, donnera sa virginité à Licinius dans la grande palpitation du Désir.

Ce matin je les entendais échanger leurs propos amoureux. Licinius disait à Rhodia : « Quand tu seras ma petite épouse, je te couvrirai de tant de fleurs que ta chlamyde te sera inutile ; sous les fleurs je laisserai seulement paraître tes yeux verts et tes lèvres rouges. » Et Rhodia répondait à Licinius : « Et moi je cueillerai tous les fruits du verger, et je te les apporterai dans mes mains. Ceux dont tu ne voudras pas, je les achèverai lorsque tes dents les auront mordus. » Ainsi, ils semblaient inconscients et puérils ; — mais, leurs lèvres s'étant unies, je vis la pâleur envahir leur visage et un tremblement secouer leur dos à travers la tunique de lin.

*
* *

Nous avons célébré aujourd'hui l'éphébie de Rhodon ; mais il ne partira qu'après les noces de sa sœur. C'est Isée qui a coupé sa chevelure, qu'il a enfermée dans une boîte d'argent et placée sur l'autel, à côté des objets consacrés. Ainsi transformé, Rhodon nous est apparu plus beau encore, plus viril et plus robuste, malgré la délicatesse de ses traits, aussi purs que ceux d'une fille. Désormais il est affranchi de notre surveillance ; et ses fautes, s'il en commet, ne retomberont plus que sur lui-même. Mais tant qu'il vivra sous le toit paternel, Isée garde le droit de le punir et même de le châtier corporellement ; il est vrai que, ce droit du père de famille, le sage Isée n'en a jamais fait usage, ni pour ses enfants, ni pour aucun de ses serviteurs.

Nous avons donné à Rhodon, en souvenir de ce jour où

s'ouvre sa véritable jeunesse, un camée en onyx d'un très grand prix, sur lequel se trouve gravée la tête laurée d'Empédocle; et Maxime, qui l'aime comme s'il était son frère, lui a remis sa propre épée, dont la poignée d'or porte en relief les aigles romaines. Puis le soir, comme c'était le plein de la lunaison, on a organisé des danses sur l'herbe. Rhodon conduisait le chœur des vierges et des éphèbes; et Rhodia et Licinius, attachés l'un à l'autre par des guirlandes d'iris bleus, terminaient le mouvant cortège. Un instant il se replia sur lui-même, et la petite Bobo fut enfermée dans la ronde. Chacun lui disait : « Sauve-toi, si tu peux! Sauve-toi, petite! » Alors Bobo, au lieu de pleurer, se mit à esquisser des pas presque aussi savants et aussi voluptueux que ceux qu'exécutait la brune Laodice sous les yeux des moissonneurs. Elle n'a que huit ans; mais elle ressemble déjà à Bitto, sa mère, et elle a pris d'elle ses regards noirs et brillants comme le charbon et, sous les étoffes à rayures multicolores, la molle ondulation de ses hanches flexibles.

***

Une épidémie sévit à Rome, qui fauche en sa fleur la belle jeunesse de la ville. La peste, dit-on, fit moins de ravages à Athènes, au temps de Périclès, que cette maladie n'en fait aujourd'hui dans la métropole des Antonins. C'est une maladie morale; la belle sthénie, habituelle aux jeunes hommes, s'affaiblit en eux; l'équilibre est rompu entre leur énergie et leur volonté, et tous cherchent dans une mort volontaire la fin d'une vie qu'ils estiment être une fatigue inutile.

Comme toujours lorsqu'il y a une nouvelle importante, c'est Onostasion qui nous a rapporté celle-ci. Il avait appris hier le suicide d'un de ses anciens élèves qu'il affectionnait beaucoup, et qui appartenait à une des premières familles de Rome. Ce jeune homme avait vingt ans et s'appelait Marcellinus. Riche, adoré des femmes, chéri de ses amis, libre de son temps et de ses plaisirs, il s'est laissé mourir de faim par dégoût de l'existence; et, comme Sénèque avant d'exhaler son dernier souffle, il a manifesté sa joie de sentir la vie lui échapper. Onostasion, en nous racontant la triste fin de Marcellinus, était ému, et sa

voix tremblait sur ses lèvres; Maxime se taisait; ce fut Isée qui prit la parole, malgré son amour du silence. Sans doute voulait-il, Rhodon et Rhodia ayant entendu cette triste histoire, effacer l'impression délétère qu'elle avait pu laisser en leurs jeunes esprits; car c'était eux surtout qu'il regardait, en affectant de répondre à leur professeur. — Que ce discours fut sage! Et combien j'ai de joie à le reproduire ici!

« Tel est, dit-il, le résultat des doctrines enseignées par les Stoïques, et portées à leur point extrême : les biens que nous ont accordés les Dieux, ce trésor d'une vie que chaque être devrait employer utilement, deviennent à leurs yeux un fardeau impossible à supporter. Les jeunes gens les mieux doués, ceux dont l'intelligence s'est élevée peut-être très haut dans son vol, s'affranchissent de ce qu'ils appellent par mode et avec dédain « le mal de vivre », l'ennui quotidien de faire chaque jour les mêmes actes, de se lever, de manger, de dormir, de voir l'automne succéder à l'été et le printemps à l'hiver, sans pouvoir échapper à cette invariable monotonie. Marc-Aurèle, lui-même, votre vertueux empereur, ne donne-t-il pas l'exemple de ce mépris de l'existence qui aboutit au néant? *Il y a de la fumée ici; sortons...* c'est ainsi que s'expriment les disciples de Sénèque, lorsqu'ils ont fait le tour de toutes choses, et que le non-être leur apparaît meilleur que la vie la plus riche et la mieux remplie. Excès de sagesse, me direz-vous, dégoût des jouissances succédant à l'effrénée sensualité de l'Épicurisme? Mais l'un et l'autre chemin conduisent au même terme, et il n'est de vérité que dans l'effort de vivre toujours mieux, toujours en harmonie avec l'âme universelle du monde, sans nous décourager de nos tares et de nos faiblesses. »

Cher et noble Isée! Se doutait-il que ses paroles tombaient sur mon cœur comme une eau rafraîchissante? Certes, l'idée du suicide n'est jamais entrée en moi; mais parfois cependant, pâmée aux bras de Maxime, j'ai pensé qu'il serait doux de finir ainsi, dans la suprême joie, dans la suprême volupté, dans l'oubli de tout, que donne seule l'ivresse de l'amour portée à son comble...

*
* *

Rhodia, ce matin, est venue me trouver, un peu confuse et hésitante ; elle avait encore la tunique ample qu'elle porte pour dormir; et sur ses épaules ses longs cheveux épars n'étaient retenus par aucune bandelette. Elle s'assit à mes pieds et posa son front sur mes genoux; et, avec ses boucles soyeuses, elle me caressait les mains. C'était ainsi que, petite fille, elle s'y prenait avec moi, quand elle avait quelque faveur pressante à obtenir; et, câline, elle épiait sur ma bouche le sourire qui ne tarda pas à s'y montrer. Alors elle commença à voix basse: « Mère, vois comme mes cheveux sont beaux! Comme ils sont parfumés et doux à toucher! Quel malheur d'être obligée de les couper et de les offrir à Pallas-Athéné le jour de mes noces! » — « Oh! Rhodia, lui répliquai-je, quel mauvais sentiment t'anime? Il ne faut rien regretter de ce que l'on offre à la Divinité. Puis ces belles boucles, que tu vas, comme toutes les vierges grecques, porter sur l'autel d'Athénaïa, afin qu'elle t'excuse d'accepter le joug d'un homme; ces belles boucles repousseront, ô ma fille, et pareront de nouveau ton visage! » Rhodia m'écoutait, avec une moue sur les lèvres : « Mère, si tu savais comme Licinius les aime, ces boucles que je suis obligée de sacrifier! Comme il joue délicatement avec leur soie souple! et comme il s'en entoure pieusement le visage!... Que dira-t-il de ne plus les retrouver, quand je ferai tomber devant lui le voile qui m'enveloppera? » — Puis, elle ajouta plus bas encore : « Licinius est romain, et je vais devenir romaine... » J'eus un mouvement de stupeur. Mais Rhodia, m'enlaçant de ses bras frais et nus : « Si tu étais à ma place, mère, et que tu aies donné ton cœur à un homme, voudrais-tu le priver de quelque chose de toi? »

Une fois de plus j'étais vaincue. Je répondis à Rhodia, sans la regarder : « Garde tes cheveux, ma fille, — ou plutôt n'en coupe qu'une mèche invisible, et que la Déesse nous pardonne! »

*
* *

Les préparatifs du mariage de Rhodia me tiennent un peu plus éloignée de Maxime; et j'en souffre. — J'en souffre surtout, parce que je le sens jaloux des moments que je lui dérobe. Il me considère si bien comme entièrement vouée à lui, qu'il supporte difficilement que je m'occupe d'autres soins. Je lis dans ses regards un étonnement douloureux, quand je le quitte avant qu'il ait épuisé sur moi ses caresses.

Pourtant c'est en lui que je vis uniquement, et tous les gestes que je fais en dehors de lui me semblent être accomplis par une personne différente. L'impérieux Éros ne permet pas qu'une seule de mes pensées se détourne de mon amant. Parfois je crains que cette emprise si violente ne se trahisse aux yeux d'Isée; mais il ne paraît s'apercevoir de rien, — et j'en conclus qu'il a cessé tout à fait de m'aimer charnellement. Cela vaut mieux ainsi. — Que deviendrais-je si Isée avait dans l'âme cette violence, ce besoin de domination, dont Maxime fait preuve sans cesse à mon égard, — et que je subis avec une joie passionnée?

Demain nous devons conduire Rhodia à Agrigente, pour qu'elle offre les présents, préludes du mariage, au Temple de Junon Lacinienne. Ce sera encore une journée passée loin de Maxime, et je voudrais que toutes ces formalités fussent finies. Rhodia le souhaite plus vivement encore; chaque matin, dès son réveil, elle se hâte d'enlever une pierre au collier monté sur un fil d'argent que Licinius lui a donné le jour de ses fiançailles, et dont la dernière seule restera pendue à son cou le jour des noces, symbole de la fidélité, qu'elle devra garder à son mari. Les autres pierres serviront plus tard à faire de nouveaux colliers à ses enfants. Licinius les a fait venir d'Emèse, où sont les plus riches joyaux, et chacune d'elles vaut six mille sesterces. Mais Rhodia est plus belle sans aucun bijou; sa jeunesse en fleur n'a pas besoin de parures.

*
* *

Pour la première fois de ma vie, j'ai assisté à une représentation de l'Amphithéâtre. Et c'est Maxime qui m'en a procuré

la surprise. Bien souvent déjà il m'avait parlé de la magnificence à laquelle ces sortes de spectacle ont atteint depuis les Césars, — et il riait de la figure naïve que je prenais en l'écoutant. Je devinais que son orgueil patriotique se plaisait à exalter une fois de plus devant moi la gloire et le génie de Rome; — mais je ne me doutais point que la réalité dépassait de beaucoup ce qu'il me décrivait. Voici comment il avait préparé les choses : Licinius lui avait demandé de l'accompagner à Agrigente pour l'aider à choisir les parfums qu'il doit donner à sa jeune épouse la veille des noces; et ils étaient partis à cheval, tandis que Rhodia et moi nous nous en allions en char. Arrivées devant le temple de Junon Lacinienne, nous nous rendîmes directement chez les deux Prêtresses. Elles nous attendaient, prévenues par Valentin, et je les retrouvai dans le costume que portaient il y a dix-huit ans leurs devancières, lorsque, conduite par mes parents, je venais accomplir le même pieux devoir. Je crus même reconnaître dans la plus âgée, et qu'aujourd'hui on appelle la Mère, celle qu'on appelait alors la Sœur. Quoi qu'il en soit, toutes deux, dans leurs longs voiles blancs attachés au front par un étroit bandeau de pourpre, nous accueillirent avec un sourire plein d'onction. Et Rhodia, ayant déposé ses présents, s'agenouilla devant elles et les pria de vouloir bien la bénir. Alors la Mère et la Sœur, de leurs voix unies et pareilles, prononcèrent la prière à Junon Lacinienne, maîtresse du ciel et de la terre, et protectrice de tous les foyers, Junon aux bras aussi blancs qu'était le lait qui coulait du sein des Heures, ses nourrices, lorsque ses yeux immortels s'ouvrirent à la lumière du monde terrestre. — Puis Rhodia, s'étant relevée, reçut le baiser de la Mère et de la Sœur, et promit de leur envoyer, à chaque nouvelle année, une brebis pour être offerte en reconnaissance à la Déesse...

Nous avions quitté le Temple, silencieuses et impressionnées comme on l'est toujours lorsque la religion touche la partie profonde de notre être. Et nous nous disposions à remonter dans le petit char, quand Licinius et Maxime s'avancèrent au-devant de nous. Je ne sais laquelle, de Rhodia ou de moi, ressentit plus d'émotion à cette rencontre; mais l'une et l'autre par un semblable instinct, nous rajustâmes sur nos épaules nos

chlamydes qui avaient glissé un peu. Et tout de suite Maxime, avec ce ton qui ne souffre aucune défaite, nous dit : « Venez avec moi; il est trop tôt pour regagner le domaine, et je veux que cette journée soit marquée d'un beau souvenir. » Nous le suivîmes, et, Licinius et Rhodia s'étant bientôt rapprochés, je me trouvai tout naturellement marcher à côté de Maxime. Alors il me dit tout bas : « C'est pour toi que j'ai consenti à venir ici aujourd'hui. Je veux t'avoir auprès de moi dans une loge de l'Amphithéâtre, comme Faustina est auprès de notre empereur Marc. »

Le grand édifice s'arrondissait en effet devant nos yeux, et il y avait foule aux abords. Sur de hautes affiches, des lettres bleues et rouges annonçaient une représentation d'Orphée, avec le mime Lentulus, célèbre dans Rome et dans toutes les provinces. Des marchandes de fleurs se tenaient aux portes, afin que toutes les femmes eussent des bouquets de roses ou de violettes à leur sein. Maxime en acheta deux, et nous fit pénétrer, par un couloir étroit et humide, jusqu'à la loge qui nous était réservée. Jamais je n'avais vu autant d'êtres humains rassemblés, et toutes ces têtes pressées dans l'hémicycle, d'étage en étage, parmi les trophées de verdure, me semblaient de petites cigales noires suspendues aux branches inégales des lauriers; et le bourdonnement des voix était comme le bruit que font ces insectes avant le coucher du soleil.

Cependant le silence et l'immobilité s'établirent tout à coup, Le mimodrame allait commencer. Une forêt mystérieuse, peuplée de toutes sortes de bêtes vivantes, était le décor merveilleux où l'action se déroulait; des harmonies innombrables remplissaient les feuillages, et une lumière verte et dorée les traversait mollement, achevant de donner l'illusion même de la Nature. Mais tout cela cessa de m'intéresser, lorsque Lentulus parut sur la scène, ayant, comme Orphée, sur son torse nu, une peau de renard d'un blanc immaculé, et, comme lui, « sourcilleux et portant la lyre ». Ses accents ravissaient les bêtes sauvages; à sa voix chantante, tout s'animait, tout renaissait dans une vie supérieure et ardente; les pierres marchaient, la forêt semblait courir; et cette machination prodigieuse s'accomplissait sans qu'on pût deviner par quels sortilèges. L'admirable Orphée, debout au milieu du monde

dompté, continuait la magie de ses accents. Mais voici qu'une troupe de Ménades, sortie de sous les épais ombrages, se jeta sur lui, avide de le déchirer, — et l'on vit alors du sang véritable jaillir de ce beau corps nu.

J'étais étranglée par l'émotion; mais Maxime, voyant ma pâleur et mon trouble, me rassura : « Le mime n'est pas mort, me dit-il; tout à l'heure il reviendra saluer la foule et recevoir d'elle des baisers, des joyaux et des fleurs. » Puis il me raconta que Marc-Aurèle avait défendu qu'on renouvelât jamais sur la scène ce qui se passait du temps des Césars, où l'acteur qui jouait Orphée était mis à mort presque chaque fois par les ongles furieux des femmes de Thrace; plaisir raffiné de voir cette chair pantelante se refroidir peu à peu, et cette bouche, qui savait le secret des rythmes divins, glacée et béante, dans l'éternel silence de la mort!... Je pris la main de Maxime, et, la serrant contre mon cœur en détresse, je murmurai : « O Maxime, Maxime, je sais comme toi que le grand Orphée ne peut mourir... »

***

La maison est devenue plus odorante que le vestibule d'un temple. Les parfums choisis par Licinius sont arrivés; ils remplissent deux coffrets de cèdre, et Rhodia a exigé que j'en prisse ma part : « Tu es si belle, ô ma mère, m'a-t-elle dit, que ces essences subtiles te conviendront encore mieux qu'à moi ». — Ensemble nous avons développé les boîtes précieuses; chacune portait le nom d'une des divinités de l'Olympe, et, par une attention charmante de Licinius, ces noms étaient ceux sous lesquels on les adore en Grèce. Il y avait le parfum d'Héraclès qui est l'encens; celui de Zeus qui est le styrax, celui de Poséidon qui est la myrrhe, et celui de Perséphone, composé de semences incorruptibles. Il y avait les aromates dont Héra parsème sa couche céleste; la manne chère à la vierge Artémis; et le nard dont s'imprègne la blanche Séléné, mâle et femelle, quand elle poursuit sa course à travers les plaines de l'Occident. Et dans le second coffret, c'était des parfums d'Alexandrie renfermés dans de minuscules flacons, mais dont une goutte suffit pour embaumer pendant neuf

jours celle qui la verse sur sa chevelure; la rose, la jacinthe, le narcisse et l'iris puissant et suave, plus pénétrants, plus enivrants, que lorsque dans les jardins chauffés par le grand soleil d'été, on se penche sur leurs corolles vivantes...

*
* *

Pour la dernière fois aujourd'hui, Rhodia est venue avec nous dans le Jardin des Tombeaux. Le ciel s'était voilé de gris, comme pour augmenter la mélancolie de cette dernière visite, et partout dans la campagne les riches vergers siciliens s'enveloppaient d'une fumée légère, qui leur donnait un aspect de rêve, Rhodia a porté les offrandes aux Mânes, et les a déposées elle-même dans la bouche des tombeaux, en joignant ses prières aux nôtres. Mais je sentais bien que sa pensée était ailleurs, et que l'hymne de la vie chantait plus fort en elle que les invocations funèbres. Demain Licinius viendra la prendre pour l'emmener dans sa demeure. Et désormais elle aura des dieux nouveaux et une famille nouvelle.

*
* *

Rhodia est partie au lever du soleil, et Rhodon, à la même heure, nous a quittés pour s'embarquer au port d'Agrigente. Je suis seule dans le grand domaine avec Maxime et Isée. Mais cette nuit je ne veux ni me coucher, ni dormir! Toute ma maternité me reflue aux entrailles. Cette journée de joie et de larmes, cette journée de bruit, de tumulte et de cris effrénés me laisse vide de tout autre chose que de la pensée de mes deux beaux enfants.

Dès l'aurore, j'avais baigné moi-même le corps de Rhodia dans les essences les plus précieuses; chaste et nu, le jeune corps de la vierge promise à l'amour soulevait en moi une tendresse indicible; mes yeux se mouillaient devant cette chair si pure, ce grand lys blanc, cette fragile coupe d'albâtre que bientôt briserait l'étreinte passionnée de l'époux. « Ainsi, me disais-je, toutes, toutes, nous sommes vouées à ce don doulou-

reux de nous-mêmes; et toutes, nous courons au sacrifice avec la même ardeur inquiète et inapaisée. »

Quand elle fut sortie de la piscine, Rhodia voulut arranger seule ses lourds cheveux, qu'elle avait gardés intacts, sans craindre le courroux de la Déesse; ses boucles dénouées coururent un instant comme des flammes sur ses épaules; — puis elle les releva une à une et en fit la coiffure gracieuse que portent les Charites quand elles figurent dans le cortège brillant de Cypris. Ainsi, son visage parut plus mince, plus enfantin encore, — et quand elle eut revêtu la longue tunique de byssus, et posé sur sa tête le voile couleur de safran qui retombait plus bas que ses talons, — elle ressembla à une petite poupée de cire à laquelle on eût mis des vêtements trop longs pour sa taille.

Cependant l'heureux Licinius, accompagné de son père et de ses amis, attendait déjà sur le seuil; et l'on entendait au dehors piaffer les six cavales blanches attelées au char qui devait emmener l'épousée, et la ravir comme de vive force aux embrassements des siens. Mais le rite sacrificiel n'était pas encore accompli. Isée, dans l'atrium, se préparait à unir les nouveaux époux. Dans une corbeille de jonc, les « myllos » de sésame et de miel, symbolisant le mystère de la femme, étaient dressés pour la cène nuptiale. Quand j'entrai, poussant devant moi Rhodia frémissante, mes regards croisèrent ceux d'Isée, et je compris qu'un même sentiment rapprochait nos cœurs, et que son émotion égalait la mienne... Enfin on introduisit Licinius; le triomphe était sur son visage; son front resplendissait de l'orgueil de l'homme et de l'orgueil du Romain; sa main ne tremblait aucunement quand Isée y posa la petite main de Rhodia, et ce fut sans témoigner aucun trouble qu'il entendit la voix grave d'Isée prononcer la parole traditionnelle : « Je te donne ma fille pour que tu en fasses une femme et une mère. » — Mais quand Rhodia, ayant pris dans la corbeille les gâteaux symboliques, et, les ayant rompus, lui en offrit le doux partage, il appuya ses yeux sur elle avec une telle convoitise que je crus voir un vautour prêt à dévorer la fragile colombe. — Enfin on ouvrit les portes et, du dehors, les chants formidables entrèrent; des chœurs de jeunes hommes et de jeunes femmes célébraient l'heureuse

journée : « Monte, Hymen; monte, Hyménée, plus haut que le toit de la maison, plus haut que les nuages du ciel, plus haut que le soleil et les étoiles! — Monte, Hymen; monte, Hyménée... L'époux est plus grand que l'Arès, l'épouse est plus blanche que l'Aube... Hymen, Hymen, Hyménée!... » Rhodia se tenait debout, les yeux baissés devant l'autel. Alors Licinius, se conformant à l'usage antique, se précipita sur elle et feignit de l'arracher de nous avec violence. Il l'enleva dans ses bras, et, toute couchée sur sa poitrine, il l'emporta en courant jusqu'au char qui les attendait tous deux. Longtemps encore après ce rapt légitime, les musiques et les chants continuèrent à résonner dans la campagne; et dans la solitude de cette nuit, où mon âme a suivi Rhodia sur la couche nuptiale, je les entends, ces chants, battre mes oreilles, comme les vagues battent le rivage : « Hymen, Hymen, Hyménée! Plus haut que le ciel, plus haut que le soleil et les étoiles!... »

O petite Rhodia, petite fleur de mes entrailles, que le divin Éros te soit propice! Qu'il t'épargne les larmes, les regrets, les désillusions cruelles! et que le baiser de Licinius soit aussi doux à tes lèvres que l'est aux miennes celui de Maxime!...

JEAN BERTHEROY

(La fin prochainement.)

LA LÉGENDE

DES

QUATRE FILS AYMON

Voilà sept siècles que le roman de *Renaud de Montauban* ou des *Quatre fils Aymon* a commencé de courir par les pays. Si l'on veut prendre une idée de sa prodigieuse diffusion, il faut lire la belle préface que M. Fridrich Pfaff a mise à son édition du *Volksbuch von den Heymonskindern* (Fribourg, 1887), où il s'attache à dénombrer et à classer les versions médiévales et tant de leurs renouvellements, que, depuis la Renaissance, l'imprimerie n'a cessé de répandre à travers l'Europe. Livre populaire néerlandais publié dès le xve siècle; traduction anglaise, sortie des presses vénérables de William Caxton; incunables des non moins vénérables presses lyonnaises; remaniements scandinaves, allemands, italiens; contes chevaleresques sans nombre que greffèrent sur le conte primitif Pulci, Bojardo, l'Arioste; aventures de Manbrin, chères à don Quichotte, et de Vivien de Monbranc, et de Bradamante : ni la légende de Thésée, ni celle d'Hercule n'ont revêtu des formes plus diverses. Il y a quelque trente ans, on pouvait encore, à Venise, à Naples, en Sicile, entendre des *cantastorie*, derniers descendants des jongleurs du moyen âge, qui racontaient au menu peuple des carrefours les gestes des anciens chevaliers de France : à Naples, on les appelait des *Rinaldi*, à cause qu'ils lisaient ou récitaient de préférence le roman

de Renaud de Montauban. Chez nous, qui ne se rappelle avoir feuilleté en quelque maison de paysan l'un de ces livres d'Épinal qui redisent la « belle et plaisante histoire »? Sur la couverture de papier jaune, les fils Aymon, la rondache au bras, casqués de casques de dragons, chevauchent à cru le bon cheval Bayard, de qui la croupe, pour les porter tous quatre, s'allonge démesurément. Il n'y a point dans les littératures populaires de livre plus populaire, et quand sur le dernier champ de foire paraîtra le dernier colporteur, ce sera pour tirer encore de sa balle l'*Histoire des quatre fils Aymon, princes des Ardennes, très nobles et très vaillants chevaliers.*

La critique n'a point achevé de débrouiller les rapports de toutes ces versions. Du moins un fait résulte, bien assuré, des travaux de MM. Matthes, Rajna, Pfaff, Jordan, Castets, entre autres : c'est que la plus ancienne de toutes est celle du manuscrit 24 387 de la Bibliothèque nationale (ancien La Vallière, 39). Nous la désignerons sous le nom de version La Vallière. Le manuscrit ne date que du XIIIe siècle : il n'y a pas lieu de croire que le poème remonte sensiblement plus haut. Il compte 18 489 vers alexandrins. Nous en avons deux éditions : celle de Michelant[1] et l'édition toute récente, et excellente, de M. Ferdinand Castets[2].

Treize autres manuscrits ou fragments de manuscrits français, des XIIIe et XIVe siècles, contiennent d'autres rédactions en vers de notre légende; mais tous les scribes et remanieurs dont ces manuscrits représentent le travail partent de la seule version La Vallière : souvent ils la suivent strophe pour strophe; s'ils inventent, c'est elle encore que l'on retrouve à la racine de leurs inventions; jamais on n'y rencontre un épisode, un trait qui renvoie à une forme plus ancienne du roman. Ces textes peuvent donc servir à contrôler à l'occasion ou même à compléter le texte La Vallière, mais ils n'ont pas de valeur originale.

Il en va autrement peut-être d'un poème néerlandais de la seconde moitié du XIIIe siècle, qui nous est surtout connu par

1. Publiée à Tübingen (*Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart*), 1862.

2. *La Chanson des Quatre fils Aymon, d'après le manuscrit La Vallière*. Montpellier, 1909.

des renouvellements en langue allemande du XVe. On a lieu de croire que le modèle perdu, assurément français, du poème néerlandais ne dérivait pas de la version La Vallière, mais, remontant à la même source qu'elle, gardait souvent des traits plus archaïques[1]. Quoi qu'il en soit, ce modèle ne pouvait dater que des dernières années du XIIe siècle au plus tôt, c'est-à-dire qu'il était sensiblement contemporain de la version La Vallière. Et comme nous ne le connaissons que par des textes remaniés et de basse époque, la version La Vallière demeure le seul texte ancien qui mérite confiance. Il convient assurément de traiter avec une prudence particulière les passages où elle se trouve en désaccord avec la version néerlandaise ; mais, à cette réserve près, nous pouvons et même nous devons fonder sur elle seule la présente étude ; car, de tous les problèmes que pose le roman des *Quatre fils Aymon*, nous n'en traiterons ici qu'un seul, celui de savoir en quel lieu, en quel temps, selon quel mécanisme s'est formée la légende qu'il met en œuvre ; et pour une telle recherche seuls les textes anciens et originaux importent.

I

ANALYSE DU ROMAN

Voici d'abord un résumé de la version La Vallière. Il faut bien la résumer : rien de plus indiscret que ces travaux où l'on suppose présents à l'esprit du lecteur des textes ou des faits que soi-même on ignorait la veille. Et pourtant, si c'est une faute de goût que de réduire à un sommaire de quelques pages l'*Astrée*, ou *Clarisse Harlowe*, ou la *Nouvelle Héloïse*, à plus forte raison est-il pénible de soumettre à un tel traitement un beau roman de cape et d'épée, les *Trois Mousquetaires* ou *Renaud de Montauban*, puisque c'est l'abondance même et l'enchevêtrement des aventures qui en font surtout le prix. Notre analyse ne donnera du vieux poème qu'une image appauvrie ; mais elle n'a d'autre objet, groupant les traits utiles

1. Voir à cet égard le livre très ingénieux de mademoiselle Marie Loke, *Les versions néerlandaises de* Renaud de Montauban, *étudiées dans leurs rapports avec le poème français*, Toulouse, 1906.

à nos discussions prochaines, que de fournir au lecteur un mémento commode.

Un haut baron, Aymon de Dordone, est venu, un jour de Pentecôte, présenter à son suzerain, Charlemagne, ses quatre fils, Aalard, Renaud, Guichard et Richard. Le roi les a reçus et traités avec honneur : il les a armés chevaliers de sa main. Mais, le lendemain même de l'adoubement, l'un deux, Renaud, se prend de querelle aux échecs avec un neveu de Charlemagne, Bertolai, qui l'injurie et le frappe au visage. Renaud demande justice à Charlemagne ; celui-ci, loin de lui faire droit, l'outrage au contraire et le frappe à son tour. Alors Renaud, d'un coup de l'échiquier, tue Bertolai.

Si cette querelle a pris brusquement un tour violent, c'est que, quelques années plus tôt, de grandes guerres avaient mis aux prises Charlemagne et le lignage dont Renaud est sorti. Quelques années plus tôt — un long prologue l'a raconté, — l'un des membres de ce lignage, Beuve d'Aigremont, ayant refusé d'obéir à un ordre de l'empereur, l'empereur lui avait envoyé son fils en message ; et Beuve avait tué le messager ; puis, soutenu par ses frères, au nombre desquels Aymon de Dordone, le rebelle avait tenu tête aux armées royales, jusqu'au jour où il avait trouvé la mort dans un guet-apens. Depuis, la paix s'est faite, les années ont passé ; Aymon de Dordone et ses frères survivants sont redevenus des vassaux fidèles. Mais la querelle de l'échiquier vient de réveiller au cœur de Charlemagne le souvenir de ces luttes, le regret de son fils, sa rancune. Il voit son neveu tué, comme jadis son fils, et les deux meurtriers sont du même lignage : il fait serment de se venger.

Renaud s'est enfui, ses trois frères avec lui : ils partageront sa destinée. Durant des années Charles les poursuivra de refuge en refuge ; bandits malgré eux, criminels et dignes de pitié, ils gagneront par leur prouesse et par la constance de leur dévoûment mutuel l'admiration de ceux-là même qui les traquent : et ce sera toute l'action du roman.

D'abord, ils ont réussi à se cacher, Charlemagne ne sait pas où. C'est au fond de l'Ardenne, leur pays natal. Sur la Meuse, au haut d'un rocher, dans les bois, ils ont construit un fort château, Montessor. Des chevaliers nombreux les y ont rejoints ;

ils y vivent richement, ignorés, heureux. Cinq ans se passent, tant qu'un jour, un voyageur, un pèlerin de saint Remacle, découvre à Charlemagne leur retraite. Charlemagne mène contre eux son armée, où se trouve le père des fugitifs lui-même, le vieil Aymon : plutôt que de renier son seigneur, Aymon a renié et *forjuré* ses fils, et les combattra. Charlemagne tient le siège durant trente mois. Montessor résiste, imprenable. Enfin, l'un des assiégeants, s'étant donné pour un transfuge à Renaud, parvient par cette ruse à y pénétrer; le soir tombé, il ouvre la poterne; les royaux entrent dans le bourg, boutent le feu, massacrent. Les quatre frères se défendent dans la nuit, qu'éclaire l'incendie; ils réussissent à se saisir du traître et de neuf des siens, les pendent au plus haut du rocher de Montessor, et, comme ils ont capturé aussi l'enseigne de Charlemagne, ils la pendent, elle aussi, par dérision, au même gibet. Puis, avec sept cents hommes qui leur restent, ils se jettent dans la forêt, pleurant leur château bien-aimé qui flambe (v. 2797) :

> Chastiaus, ce dist Renaus, vos soiés honorés!...
> Por poi qu'il ne se pasme, tant estoit adolés.

Charlemagne veut les relancer dans l'Ardenne; il y renonce bientôt. C'est leur père qui, pour son malheur, les y surprend un jour, endormis au creux d'une roche. Ayant promis à son seigneur de les combattre, il leur fait porter son défi par deux de ses chevaliers et les force à lui livrer bataille. Il leur tue presque tous leurs hommes, puis, les ayant vaincus, se lamente de sa victoire (v. 3126) :

> Ahi, mi quatre fil! Tant vos deüsse amer
> Et encontre tos homes garentir et tenser!..
> Dont commence dus Aymes por ses fils a plorer.

Il va rendre compte du combat à Charlemagne, qui le reçoit avec méfiance, car il le soupçonne d'avoir volontairement laissé échapper ses ennemis. Aymon s'en retourne, marri et morne, à son château de Dordone, où ses fils ne viendront plus. Là, racontant la tragique aventure à leur mère, qui les regrette, il pourra se soulager du moins à lui dire leur vaillance (v. 3178) :

Or ai Renaut en champ et ses homes vaincu;
Molt se desfendi bien, onques teus ber ne fu...

Cependant Renaud, ses frères et leurs derniers compagnons se sont terrés dans les bois (v. 3195) :

En la parfonde Ardane es les vos tos entrés :
Lors lor covint sofrir les trés grans povretés.
Il n'oserent aler n'a chastiaus n'a cités
Ne a borc ne a vile n'a nule fermetés;
Manjuent venoison, c'est toute lor plantés,
Et boivent les fontaines et les ruisiaus des gués
Et prenent les chevreus, quant il les ont bersés.
Molt les a malbaillis li vens et li orés.

Leurs compagnons meurent, sauf trois. Par les chauds, par les froids, « noirs et velus », les misérables mènent la vie âpre et dure, redoutés au loin. Leurs vêtements tombent en haillons; les harnais de leurs chevaux ont pourri. Un jour, après trois ans, le désir les prend de revoir leur mère, et le château où ils sont nés (v. 3330) :

Alons ent a Dordone, qui est bone cité,
Si verrons nostre mere qui por nos a ploré.

Ils cheminent la nuit, se cachant le jour. Ils arrivent enfin par un matin, — c'est un matin de mai :

De Dordone ont veü le palais honoré,
Les murs d'araine bis, et le bos, et le pré,
Et la bele richoise de coi il sunt jeté;
Membre lor des mesaises qu'il orent enduré;
De pitié et de duel sont li frere pasmé;
Renaus les en redrece, ses a resconforté.

Ils entrent dans le bourg, où nul ne les reconnaît; leur père est en chasse. Ils montent les degrés de la salle, s'assoient à la table vide. Leur mère entre : ils baissent la tête et se taisent : elle non plus ne les a pas reconnus. Elle a peur de ces étrangers, déguenillés, hideux. « D'où êtes-vous? demande-t-elle. Si vous voulez de quoi manger, de quoi vous vêtir, je vous donnerai de notre avoir, pour l'amour du Seigneur, afin qu'il garde mes fils contre la mort et contre les périls. » « Hélas! ajoute-t-elle, il y a eu sept ans en février que je ne les ai pas vus! » « Dame, que voulez-vous dire? » demande Renaud. Alors, elle

raconte à ces inconnus l'histoire de ses fils, leur propre histoire, et elle y met toute sa tendresse. Ils écoutent frémissants, silencieux. Mais soudain (v. 3419) elle a reconnu Renaud, parce qu'il vient de pâlir à l'entendre, et aussi parce qu'elle retrouve sur son visage la cicatrice d'une plaie qu'il s'était faite quand il était petit :

La duchoise se dresce el palais, en estant,
Et voit muer Renaut sa chiere et son samblant.
Il avoit une plaie emmi le vis devant ;
Au beourt li fu faite, quant il estoit enfant.
Sa mere le regarde, si le va ravisant :
« Renaus, se tu ce iés, que t'iroie celant?
Biaus fils, je te conjur de Dieu le roiamant,
Que, se tu iés Renaus, di le moi erramant! »
Quant Renaus l'entendi, si s'embroncha plorant.
La duchoise le voit, ne le va puis dotant;
Plorant, brace levee, va baisier son enfant
Et puis trestos les autres cent fois demaintenant.
Il ne desissent mot por nule rien vivant.

Le viel Aymon, qui rentre sur les entrefaites, les surprend ainsi. Il les rudoie, les raille, très fier d'eux au fond de son cœur, et les chasse, puisqu'il le doit. Mais il a permis à leur mère qui, elle, ne les a pas forjurés, de leur venir en aide. Grâce à l'or et à l'argent dont elle les comble, ils lèvent une troupe de sept cents soudoyers. Bien équipés et pourvus, ils pourront enfin s'éloigner du royaume de Charlemagne et se chercher un autre seigneur.

C'est en Gascogne qu'ils le trouvent. Ils offrent, à Bordeaux, leur service au roi Yon, qui est alors en guerre avec les Sarrasins, établis dans Toulouse. Le roi Sarrasin ayant osé venir attaquer Bordeaux, Renaud le vainc, le prend, et les quatre frères font tant par leur prouesse que le roi Yon, en sa reconnaissance, leur permet de se bâtir un château sur sa terre, en un lieu qu'ils ont choisi.

Ils le bâtissent au bord de la Dordogne, sur l'emplacement d'un antique château sarrasin, et parce qu'ils sont en ce pays des étrangers, des « aubains », ils l'appellent Montauban. Les voilà rentrés, les bannis, dans la vie du « siècle ». Le roi a donné à Renaud en mariage sa sœur Clarisse : deux fils leur

naissent, qui reçoivent en baptême les noms de leurs grands-pères, Aymonet, Yonet. Les fils Aymon s'attachent à Montauban, comme jadis à Montessor : dans leur château, des valets, des jongleurs ; dans leur cité, des bourgeois, des marchands riches, nombreux. Les jeunes seigneurs vivent en paix et en joie. Ils s'enorgueillissent de leur belle demeure, de sa tour de marbre « droite contre le vent », de sa grande salle « jonchée de roses et de feuilles de menthe » ; ils aiment les églises qu'ils ont bâties, les vignes qu'ils ont plantées,

Et leur granz praeries par devers orient.

Mais voici que Charlemagne, revenant avec quelques compagnons d'un pèlerinage en Galice, a vu ce fier château dressé sur la route. A qui est-il? On le lui dit ; à ce Renaud, qu'il n'a pas encore châtié. Il envoie sommer le roi Yon de lui livrer les quatre frères. Yon refuse; Charlemagne promet de revenir bientôt, avec son armée, pour les réduire.

Que pourront-ils contre lui, malgré toute leur prouesse? Les trouvères leur ont donné, pour leur salut, deux amis merveilleux.

L'un, déjà dans les Ardennes, leur a été un bon compagnon de misère : et c'est Bayard, le cheval qui ne va l'amble ni le galop, mais vole plus vite qu'émerillon; qui comprend Renaud comme une mère son petit enfant, qui se fait fier quand il porte Renaud son seigneur, mais plus fier encore quand, aux heures de péril, il porte les quatre frères à la fois : tel jour, veillant tandis qu'ils dormaient, il les sauva en frappant de son sabot sur un écu pour les tirer du sommeil, et tel autre jour, comme Renaud avait désarçonné un chevalier, Bayard poursuivit le destrier ennemi et le ramena pris par la crinière :

Ainc mès n'avint tel chose a fil d'empereor :
Baiars prist le cheval et Renaus le seignor.

L'autre ami des fils Aymon, c'est leur cousin, Maugis, le fils de ce Beuve d'Aigremont que Charlemagne a jadis fait tuer dans un guet-apens. Maugis est venu les rejoindre au moment de leur venue en Gascogne, prêt à partager leurs peines. S'il l'a fait, c'est par tendresse pour eux sans doute, mais aussi par haine de Charlemagne, que dès longtemps il a

commencé à narguer, à duper, à envelopper dans ses pièges, car il est un enchanteur, et son pouvoir est grand. Larron insigne, mais beau chevalier, et qui ne daigne voler que ses pairs :

N'ot plus bel chevalier jusqu'en Cafarnaon;
Tel josteor de lance ne trovast l'on el mont;
Mais ainc n'embla vilain vaillant un esperon;

et Charlemagne le redoute « plus qu'homme de mère né ».

Les ruses de Maugis, ses bons tours, son esprit, son courage font la joie de ce roman sombre. Maugis est le plus sûr recours des quatre frères. Quand leur chevalerie ne suffit plus, son art de magicien les assiste; quand leur courage fléchit, sa bonne humeur est là pour les « revigourer », et c'est ainsi qu'un beau soir il ira sous les tentes ennemies voler Durendal à Roland, Courtain à Ogier, Hauteclere à Olivier, liera en un seul paquet toutes les épées illustres, volera par surcroît sa couronne à Charlemagne, et s'en reviendra, joyeux, offrir ces trophées à ses cousins, afin qu'ils rient un peu en leur détresse.

Charlemagne est venu en effet, comme il en avait fait la menace, attaquer la terre du roi Yon, et bientôt celui-ci, pris de peur, consent à livrer ses hôtes. Ayant réglé par lettres avec Charlemagne les détails de la trahison, il fait croire aux fils Aymon que Charlemagne les attend tel jour, aux défilés de Vaucouleurs, pour faire accord avec eux. Les quatre frères (v. 6595) partent, confiants, sur des mulets, sans haubert et sans heaume, pour le lieu du guet-apens :

Or chevauchent li conte a joie et a baldor;
Chascuns porte en sa main une molt bele flor.
De Montauban issirent par la Porte Foucon :
Se Damledeus n'en pense, jamais n'i rentreront.
Aallars et Guichars commencierent un son,
Gasconois fu li dis et limosins li ton
Et Richars lor bordone belement par desos;
Ainc rote ne viele ne nul psalterion
Ne vos pleüst si bien comme li troi baron...

Mais Renaud va derrière et ne se mêle pas à leur chant. Lui, il a presque deviné la trahison; il va pourtant, car il ne se reconnaît pas le droit de soupçonner Yon, son seigneur. Il va,

et pleure. Ses frères s'étonnent : « Chante, Renaud, ta voix est belle ! » Renaud refoule ses larmes et chante avec eux.

On ne saurait résumer les scènes qui suivent, le guet-apens de Vaucouleurs, la lutte prodigieuse des quatre frères réfugiés sur un rocher et qui se défendent à coup de blocs de pierre jusqu'à l'heure où vient à leur rescousse Maugis apportant Floberge et chevauchant Bayard, leur retour victorieux à Montauban, leur sortie pour capturer le mauvais traître Yon, l'horreur du siège qui se resserre, la scène où Richard, fait prisonnier, mené au gibet, est délivré par ses frères quand déjà il a la hart au cou, tant de péripéties surprenantes, tantôt violentes et tantôt comiques, heurtées. On ne saurait résumer les duels où Renaud, aux prises tour à tour avec Ogier et avec Roland, lutte avec eux de vaillance, mais plus encore de générosité chevaleresque. On ne peut qu'indiquer le ressort principal de l'action, et c'est que les adversaires des fils Aymon, en même temps qu'ils les traquent, souffrent de les traquer, les plaignent, secrètement honteux d'eux-mêmes, et les chérissent. Charlemagne lui-même les plaint ; à vrai dire, il ne hait que Maugis : si Maugis lui était livré, il consentirait à la paix.

Je rapporterai du moins une de ces scènes, l'une de celles qui mettent le mieux en relief les attitudes caractéristiques des personnages. Au plus fort du siège de Montauban, quand déjà la famine tourmente les assiégés, un jour un coup de main de Maugis leur livre le plus désirable des prisonniers, Charlemagne lui-même. Par art de magie, Maugis l'a endormi d'un sommeil léthargique. Il l'a chargé sur Bayard, l'a emporté dans Montauban, et l'a assis, toujours dormant, dans la plus grande salle du château ; il a allumé devant lui un cierge, pour lui faire honneur. Il avertit Renaud de sa capture, puis s'esquive : pour ne pas compromettre plus longtemps ses cousins, il disparaît de leur vie ; on apprendra plus tard qu'il s'est fait ermite dans un bois, puis, qu'il est parti pour le Saint-Sépulcre. Cependant, dans la grande salle, le cierge brûle toujours devant Charlemagne. Il se réveille enfin, se reconnaît, comprend qu'il est la victime d'un enchantement de Maugis. Il se sent à la merci des quatre frères. Mais voici qu'ils entrent, et que Renaud (v. 12803) s'agenouille à ses pieds :

Renauz fu a genolz, si commence a crier :
« Merci! dist il, danz rois! Laisse nos acorder!
Por icele pité et por icel plorer
Que fist la mere Deu, quant el le vit pener
Et son biau cors percier et le sanc avaler,
Sire, faisomes pès! Les mors laissons ester!.. »

Il offre de rendre Montauban, de livrer Bayard; lui-même s'en ira, déchaus, en Terre-Sainte; il se fera Templier; jamais plus Charles n'entendra parler de lui. Mais Charles veut davantage; il veut que Renaud lui livre Maugis. « Ah! répond Renaud, je me laisserais plutôt écarteler! » Et, toujours à genoux :

« Sire, ce dist Renaus, qui toz jors s'umelie,
Comment rendrai Maugis, por Dieu le fil Marie?
Maugis est mes secors, m'esperance et ma vie,
Mes escus et ma lance et m'espee forbie,
Mes pains, mes vins, ma charz et ma herbergerie,
Mes serjanz et mes sire, mes maistres et ma guie,
Et s'est mes desfensiers vers tote vilonie;
Comment que li plès pregne, je n'en rendroie mie!
Se teniés mes freres en vo tente serie
Et les volsissiés pendre ançois l'aube esclarie,
Se n'avïez Maugis en la vostre baillie
Et je l'eüsse o moi en la moie partie,
Si m'aït Dieus de gloire, vos ne l'averiés mie!.. »

Ainsi, par un beau renversement des rôles, c'est lui qui implore et supplie, tandis que son prisonnier dicte ses conditions. Mais il épargne ce prisonnier qui est son seigneur et le fait reconduire à son camp.

Cependant la famine et la peste ont rendu Montauban intenable. Ses défenseurs ont presque tous péri. Par bonheur les derniers survivants découvrent un antique souterrain par où ils pourront fuir. Emmenant avec eux Clarisse et ses deux enfants, Bayard et leur prisonnier le roi Yon, les fils Aymon se réfugient très loin, dans un château qu'ils possèdent outre le Rhin, Tremoigne, c'est-à-dire Dortmund (en Westphalie, à une vingtaine de lieues de Cologne).

A Tremoigne encore, il leur faut soutenir un siège, le dernier. Au cours de ce siège, le traître Yon finit par mourir

dans sa prison. Charlemagne s'obstine à réclamer Maugis; mais ses barons sont las de cette guerre atroce, qu'ils réprouvent dès longtemps. Ils renouvellent au roi leur menace de lui refuser le service. Enfin, un jour que les douze pairs, prêts à le quitter sans congé, ont déjà abattu leurs tentes, le roi se résigne à proposer à ses adversaires un accord : à défaut de Maugis, qui a disparu, Renaud livrera Bayard, et s'en ira en pèlerinage outre mer. A ces conditions, ses frères et ses fils recouvreront leurs terres et leurs honneurs. Renaud accepte :

La pais est otriee, cheüz est li revel.

Il livre Tremoigne, il livre Bayard, et s'en va. Sa vie n'a été, malgré lui ou par sa faute, qu'orgueil et violence; il ne songe plus qu'à mériter le pardon de Dieu; c'est pour Dieu qu'il combattra désormais. Après des exploits en Terre Sainte, après une longue pénitence, il obtient enfin, à Cologne, où il a vécu dans l'humilité, la grâce de la bonne mort. Il est enseveli dans sa chère ville de Tremoigne. Dieu pare de miracles la tombe de saint Renaud.

II

LES ORIGINES DE CES FICTIONS SONT-ELLES ANCIENNES?

C'est là un beau conte, et, semble-t-il, un conte purement fictif. Il est beau parce qu'il est fictif; il n'est beau que parce qu'il est fictif. Le paysan qui le lit dans un volume de la Bibliothèque bleue, l'enfant qui le lit dans un livre à images savent que Renaud n'a pas existé, ni Maugis, ni même Bayard. Ils en prennent leur parti, mais non pas les érudits, ceux qui croient vraie la théorie des origines anciennes et populaires des chansons de geste.

On sait quelles sont les positions essentielles de cette ample et impérieuse théorie, conçue il y a quelque cent ans par les frères Grimm et par Fauriel, et qui n'est en son principe qu'une application à nos romans de chevalerie des idées de Herder sur les poèmes ossianiques, de Wolf sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, de Lachmann sur les *Nibelungen*, des idées de tout

le romantisme sur la *Natu rpoesie*, sur la formation des épopées dites « primitives », « populaires » et « spontanées ». A en croire cette théorie, nos romans, tous datés, sous les formes où nous les avons, du XIIe siècle ou du XIIIe, représenteraient le dernier aboutissement d'un travail poétique commencé des siècles plus tôt, remonteraient par tradition littéraire ininterrompue à des chants lyrico-épiques, à des « cantilènes » de l'âge carolingien, ou de l'âge mérovingien, à d'antiques poèmes perdus, profondément historiques à l'origine, nés des événements eux-mêmes, jaillis spontanément de l'âme du peuple. Les chansons de geste conservées ne seraient donc que des remaniements de remaniements, des rapetassages de poèmes déjà vingt fois rapetassés, et c'est pourquoi, depuis soixante ou quatre-vingts ans, l'effort de la critique n'a guère tendu qu'à extraire de chacune d'elles ce qu'on appelle ses « éléments archaïques » ou son « noyau historique », afin de reconstruire, par delà les textes que nous avons entre les mains, leurs hypothétiques modèles du temps de Charlemagne ou de Chilpéric. Et c'est exclusivement en cet esprit que l'on a jusqu'à ce jour étudié le roman de *Renaud de Montauban*.

Bien à tort, croyons-nous. A notre sens, nos romans du XIIe siècle sont des romans du XIIe siècle, et ne sont rien d'autre; et il faut tâcher de les expliquer par cela que nous savons du XIIe siècle, non point par cela que nous ignorons du temps de Charlemagne ou de Chilpéric. Nous voudrions faire voir ici que ce dire s'applique au roman de *Renaud* aussi bien qu'aux autres. Mais, pour le faire voir, il nous faut d'abord examiner l'hypothèse contraire, celle qui cherche dans un passé reculé les origines de ce roman.

Sous l'empire de la théorie des origines anciennes des chansons de geste, les critiques se sont, en effet, efforcés de le vieillir démesurément, d'y découvrir des « archaïsmes », d'y discerner des parties primitives, des parties ajoutées.

Voici par quel procédé. Renaud, poursuivi par Charlemagne, se réfugie tour à tour à Montessor en Ardenne, à Montauban en Gascogne et à Tremoigne en Saxe. De bonne heure les érudits se sont persuadés que ces trois « épisodes » ne pouvaient être d'invention contemporaine, mais devaient représenter trois

« phases » de la légende : il n'y avait plus qu'à déterminer l'ordre de succession de ces phases. Il va de soi que l'épisode de Tremoigne leur a semblé le plus récent des trois, puisque Renaud, seigneur de Tremoigne, y devient saint Renaud : invention « cléricale », ont-ils dit, donc invention postiche, contraire à l'esprit tout héroïque de l'épopée primitive. Restait à choisir entre les Ardennes et la Gascogne. Paulin Paris, qui, le premier, mit les critiques en demeure de choisir, opta pour les Ardennes : les aventures de Gascogne seraient une sorte de contrefaçon des aventures des Ardennes; cette contrefaçon, destinée primitivement aux Français du Midi, aurait été ensuite « soudée à l'histoire des quatre fils Aymon par des trouvères qui ne voulaient rien perdre des chants recueillis par eux dans les diverses parties de la France ». Cette opinion a été débattue depuis en des sens divers : il n'est presque pas un critique, et jusqu'aux plus récents, qui ne se soit fait le champion soit des Ardennes, soit de la Gascogne, et qui n'ait cru de son devoir de débattre à nouveau ce problème de priorité.

C'est l'exemple-type de ces problèmes illusoires que nous avons trop docilement acceptés de nos aînés. Pourquoi ces trois « phases » ne seraient-elles pas exactement contemporaines? Réservons, si l'on veut, les « éléments cléricaux » qui, dans l'épisode de Tremoigne, sont, dit-on, adventices. Ces éléments réservés, pourquoi les aventures des fils Aymon ne se seraient-elles pas déroulées dès l'origine tour à tour à Montessor, à Montauban et à Tremoigne, ou, dès l'origine, en trois autres châteaux, quels qu'en aient été d'ailleurs les noms primitifs et l'emplacement? Dans *Renaud de Montauban* comme dans la *Chevalerie Ogier*, comme dans *Girard de Roussillon*, la donnée est que des vassaux rebelles luttent contre leur seigneur, qui cherche à les réduire. Les rebelles toujours indomptables, leur seigneur toujours implacable, c'est l'unique situation des romans de ce type, et, pour qu'elle se soutienne, il faut bien que son immutabilité soit compensée et comme masquée par l'abondance et la diversité des aventures. De là, dans tous ces romans, les multiples changements de décor, les brusques tours de la roue de Fortune. Ces rebelles n'existent que par leur rebellion, qui n'a de raison d'être à son tour que

si elle se prolonge durant des années, à travers mille péripéties. De quel droit enfermer Renaud dans un seul château? Ogier, Girard de Roussillon s'enferment-ils dans un seul château? L'étonnant en notre roman n'est pas que le théâtre de l'action change trois fois, c'est qu'il ne change que trois fois.

Argument de goût, dira-t-on, et de sentiment. Soit; mais, pour éliminer de leurs problématiques versions primitives soit l'épisode des Ardennes, soit l'épisode de Gascogne, les critiques, de leur côté, se réclament-ils de rien autre chose que de leur sentiment et de leur goût? Si le lecteur ne le sait déjà, il apprendra donc ici, avec surprise, que rien dans l'ordre des faits concrets n'autorise leur hypothèse, car il n'existe pas, même parmi les livrets grossiers de la librairie de colportage, une seule version des *Quatre fils Aymon*, si dégradée soit-elle, où les aventures de Renaud aient été réduites à une « phase » unique, et quant aux textes anciens, voici comment ils se comportent :

Dans tous les textes anciens, une part des aventures de Renaud se déroule dans l'Ardenne, et, si la seule version néerlandaise raconte ces aventures d'Ardenne après celle de Gascogne, elle peut bien en déplacer le récit et le mutiler, elle ne le supprime pas;

Dans tous les textes anciens, dans la version néerlandaise comme dans la version La Vallière, une autre part des aventures de Renaud se déroule en Gascogne, à Montauban;

Dans tous les textes anciens, dans la version néerlandaise comme dans la version La Vallière, Renaud est donné comme le saint de Tremoigne;

En sorte que l'hypothèse des trois « phases » reste purement gratuite.

Mais quand même on aurait quelque raison de la maintenir, quand même on persisterait à reconstruire une version hypothétique sans l'épisode de Tremoigne, une autre sans l'épisode de Montessor, tous les faits que nous allons dire conspireraient à montrer qu'en tout cas la plus ancienne de ces versions hypothétiques n'a pu se produire que vers le milieu du XIIe siècle au plus tôt, c'est-à-dire à une date à peine plus haute que les versions que nous avons.

En toutes ses parties, en effet, *Renaud de Montauban* se présente comme un roman de plus pur style Philippe Auguste, et qui porte fortement marquée l'empreinte de ce temps. Ceux qui l'ont bâti connaissaient merveilleusement les romans de chevalerie du XIIe siècle, comme le prouvent par exemple leurs allusions à *Aubri le Bourguignon*, aux *Saxons*, à la *Chevalerie Ogier*, à *Mainet*, à *Basin*, à *Girard de Vienne*. Qui a lu ces romans retrouve dans *Renaud de Montauban* les mêmes thèmes, les mêmes types. En ses lignes générales le scénario de *Renaud de Montauban* est le même que celui de *Girard de Roussillon* et de tant d'autres chansons de geste qui mettent en scène des vassaux rebelles et pourtant sympathiques. — Le vieil Aymon renie ses fils et les combat; avant lui, dans la chanson de *Gormond*, le vieux Bernard avait renié et combattu son fils, Isembard le renégat. — Bayard comprend les paroles humaines : le Baucent de Guillaume d'Orange les comprenait aussi, et le Broiefort d'Ogier le Danois. — Maugis ressemble à s'y méprendre à tel personnage de *Girard de Roussillon*, Fouchier le maréchal, comme lui chevalier, enchanteur et larron. — Où a-t-on trouvé l'idée d'associer à Renaud ses trois frères? Comparez les frères de Guillaume d'Orange, eux aussi toujours prêts à se dévouer pour lui, eux aussi presque indiscernables entre eux, et qui acceptent l'ascendant de Guillaume, bien que Guillaume, non plus que Renaud, ne soit pas l'aîné de leur bande. — On pourrait allonger presque indéfiniment cette liste de rapprochements : motifs principaux ou motifs accessoires, presque tous les éléments de *Renaud de Montauban* se retrouvent en d'autres chansons du XIIe siècle. Non que je prétende ici déterminer les sources de *Renaud*; mais j'indique du moins des fictions parallèles et contemporaines. Fouchier le maréchal fut-il modelé sur Maugis, ou Maugis sur Fouchier? Est-ce *Jehan de Lanson* qui est imité de *Renaud* ou si c'est l'inverse? Le roman de *Renaud* exploite la *Chevalerie Ogier*, mais, chose singulière et pourtant assurée, la réciproque est vraie. En la plupart de ces cas, de quel côté est le modèle? de quel côté l'imitation? On ne sait : la chronologie de ces romans reste incertaine, et — c'est ici le grand fait littéraire qu'il faut savoir accepter et comprendre — à jamais elle restera

incertaine, parce que, sortis d'un même mouvement des imaginations, représentant les mêmes goûts et les mêmes modes, ces romans, à vingt ans, à quarante ans près, sont contemporains.

A vingt ou quarante ans près, on peut préciser la date d'apparition de la version la plus ancienne des *Quatre fils Aymon*. En effet, s'il est constant que le plus ancien manuscrit conservé, le manuscrit La Vallière, date du début du XIIIe siècle au plus tôt, il est constant aussi que Renaud et ses frères, et son père Aymon, et son cousin Maugis, et son cheval Bayard, etc., étaient totalement ignorés en France une quarantaine d'années auparavant. Dans toutes les chansons de geste un peu anciennes, celles de la première moitié du XIIe siècle, dans le *Roland*, dans le *Pèlerinage de Charlemagne*, dans les plus vieilles chansons du cycle de Guillaume, on chercherait en vain un mot qui les concerne. Jamais elles ne nomment Froberge parmi les épées illustres, ni Bayard parmi les destriers illustres. L'auteur de la *Chronique* dite *de Turpin* a dressé vers l'an 1150 un catalogue des personnages des chansons de geste alors en vogue : il ne mentionne ni Aymon ni ses fils. Au contraire, dans les romans que l'on attribue à la fin du XIIe siècle ou au XIIIe siècle, dans *Aye d'Avignon*, dans *Gui de Nanteuil*, dans *Macaire*, dans *Gaydon*, etc., les allusions à ces personnages foisonnent. Le XIIIe siècle est plein de leur gloire : des clercs nombreux résument en latin leurs aventures, Alexandre Neckham, Aubri de Trois-Fontaines, Thomas de Cantimpré, etc. Au XIIIe siècle, les textes abondent, versions divergentes de *Renaud*, romans composés pour lui servir de prologue ou d'épilogue, roman de *Maugis d'Aigremont*, roman de la *Mort Maugis*, etc. On a l'impression d'une apparition soudaine, d'un succès immédiat, immense, que les jongleurs se hâtent d'exploiter. Silence sur notre légende jusqu'au dernier tiers du XIIe siècle et tant de bruit autour d'elle au XIIIe, — comment expliquer ce contraste? Supposer qu'il aurait existé dès le XIe siècle, par exemple, des poèmes sur Renaud, mais qui n'auraient trouvé d'admirateurs qu'au XIIIe, quelle invraisemblance! De quelque côté que nous cherchions une issue, il n'y en a pas : c'est vers la fin du XIIe siècle que s'est formée la légende, et bon gré mal gré nous sommes enfermés dans le XIIe et le XIIIe siècle.

Depuis soixante ans et plus et en ces toutes dernières années encore, maints érudits ont essayé pourtant de s'en évader. Ce n'est pas au XIIe siècle, mais bien au IXe ou au VIIIe qu'ils placent les plus anciens poèmes sur les fils Aymon, et cela parce qu'ils croient possible d'identifier ces personnages à des personnages de chair et d'os des temps de Charlemagne ou de Childebert, et de réduire leurs belles aventures, belles parce qu'elles sont irréelles, aux proportions de quelque médiocre fait divers de la vie réelle.

Ils ont commencé de bonne heure leurs enquêtes sur l'historicité de la légende. Dès 1846, Zinnow crut avoir touché le but[1]. A l'en croire, Renaud n'était autre que Hunaud, duc d'Aquitaine, qui, après de longues luttes contre Pépin le Bref, se souleva à nouveau, en 769, cette fois contre Charlemagne, puis se réfugia chez Loup, duc de Gascogne, lequel le livra à Charlemagne.

Il ne manquait guère à ce Hunaud, comme on voit, que de s'être appelé Renaud (ce qui, hélas! aurait pu arriver). Telle qu'elle est, ne valant rien, cette identification de Renaud valait encore mieux que toutes celles qui furent proposées par la suite. Pourtant, elle n'eut pas de succès, je ne sais pourquoi; négligeant l'hypothèse de Zinnow, les érudits se remirent à fouiller les vieilles chroniques pour trouver autre chose, mais sans rien trouver, jusqu'au jour où, en 1879, un article d'Auguste Longnon leur apporta un parallèle en règle entre les épisodes du roman et certains faits de l'histoire du VIIIe siècle[2].

Cet article est célèbre, à bon droit. Comme le firent voir dans le même temps ses études sur l'historicité d'*Huon de Bordeaux*, de *Girard de Roussillon*, de *Raoul de Cambrai*, Longnon venait pour fournir à la théorie des origines anciennes et populaires des chansons de geste ce qui lui avait le plus manqué jusqu'alors, des identifications précises, des faits particuliers. Construite entre ciel et terre, aux temps des frères Grimm et de Fauriel, par de purs littérateurs, elle allait enfin être servie par un excellent connaisseur des documents historiques de l'époque carolingienne. Hélas! étant fausse,

1. Article de la *Germania*, t. VII, p. 58.

2. *Les Quatre fils Aymon*, dans la *Revue des Questions historiques*, 1879, p. 173-196.

elle ne sut tirer des faits découverts par Longnon que des interprétations fausses. Mais ces faits subsistent; ils serviront d'autres théories, et par là les découvertes de Longnon gardent leur grand prix.

En l'espèce, il avait fait une remarque très juste, très heureuse : le beau-frère de Renaud dans le roman s'appelant le roi Yon de Gascogne, l'histoire connaît un « duc » ou « roi » d'Aquitaine, qui s'est appelé *Eudo*. Eudon de Gascogne, Yon de Gascogne, c'est le même nom : l'identification est sûre, et la trouvaille jolie. — De plus, comme Yon dans le roman, Eudon dans la réalité fut l'adversaire d'un prince franc, Charlemagne dans le roman, Charles Martel dans la réalité. — De plus, comme Charlemagne dans le roman, Charles Martel dans la réalité a fait la guerre dans l'Ardenne, puis, contre Eudon, dans l'Aquitaine. Longnon rendit à nos études le service de relever le premier entre l'histoire et le roman ces trois rapports indiscutables.

Comment les expliquer? Puisque la question, grâce à lui, se posait désormais, il fallait y chercher réponse; mais puisque le roman de *Renaud* ne nous est connu que par des textes du XIIIe siècle, du XIIe au plus tôt, c'est dans le XIIIe siècle, ou dans le XIIe, qu'il fallait, semble-t-il, chercher d'abord. Il fallait se demander si d'aventure, au XIIe et au XIIIe siècle, le nom d'Eudon d'Aquitaine ne subsistait pas quelque part, lié au nom et au souvenir d'un roi Charles, en des légendes locales encore vivantes, en sorte qu'un romancier de cette époque aurait pu recueillir en ce lieu ces noms, ces souvenirs, ces légendes.

Tel était alors l'état général des opinions que l'idée d'une telle enquête ne se présenta point, ne pouvait se présenter à l'esprit d'un critique. Longnon raisonna comme chacun raisonnait alors dans les cas analogues. Il admit d'emblée que les romanciers du XIIe siècle avaient nécessairement dû trouver les noms de Charles et d'Yon en de plus anciens poèmes, dérivés eux-mêmes de poèmes contemporains d'Eudon d'Aquitaine : puisque Renaud était le beau-frère d'un personnage historique, il devait être, lui aussi, un personnage historique, et le roman des *Quatre fils Aymon* devait descendre en droite ligne de chants épiques du VIIIe siècle. Des « cantilènes » avaient dû

célébrer les guerres d'Eudon et de son compagnon Renaud contre Charles Martel ; plus tard des remanieurs avaient dû confondre Charles Martel et son petit-fils Charlemagne : c'était un « transfert épique », « l'altération fatale de l'histoire par la légende ». Longnon s'ingénia dès lors à établir entre l'histoire vraie et la légende des relations plus nombreuses, et, combinant les faits historiques et les récits romanesques, il osa reconstituer, avec des dates exactes, 715, 720, 721, 731, 746, la biographie de Renaud de Montauban « depuis son entrée dans la milice jusqu'à sa mort ».

Chose rare dans les travaux de cet ordre, il y avait, au point de départ de celui-ci, un grain de vérité : l'identification juste d'Yon à Eudon, de Charlemagne à Charles Martel. Pour le reste, les combinaisons de Longnon cadraient trop bien avec les idées alors régnantes pour qu'on les critiquât de près ; elles trouvèrent aussitôt l'adhésion unanime ; elles donnèrent le branle à des combinaisons nouvelles, et, de proche en proche, d'enchérissement en enchérissement, les critiques de cette école, M. Rajna[1], M. Leo Jordan[2], M. F. Castets[3] en sont venus aujourd'hui à retrouver dans le roman de *Renaud* l'histoire d'Eudon et de Charles Martel sans doute, puisque Longnon l'a établi, mais en outre l'histoire de je ne sais combien d'autres princes, antérieurs ou postérieurs. C'est ainsi que M. Leo Jordan écrit : « Notre poème a traversé cinq siècles, dont chacun l'a marqué de son cachet : le huitième lui donne le nom d'Yon ; le neuvième l'expédition de Charlemagne en Gascogne, le dixième le transporte en Espagne », etc. C'est ainsi que M. F. Castets fait défiler à nos yeux surpris une kyrielle de prétendus prototypes des quatre fils Aymon et de leurs consorts, une séquelle de Mérovingiens, Clotaire et Mérovig, Bob ou Bodegisile, fils de Mummolenus de Soissons, Grippo, Grimoald et son fils Theudald, Ragenfred, « le rusé Mummolus » et « l'aventureux Gonthramn-Bose », le sous-diacre Riculf et Gondovald « que ses ennemis appelaient Ballomer », Evantius d'Arles et l'évêque Sagittarius, Chariulf

1. Pio Rajna, *Le origini dell' epopea francese*, 1884, p. 228-238.

2. Leo Jordan, *Die Sage von den vier Haymonskindern*, Erlangen, 1908.

3. Voir, dans son édition de la *Chanson des Quatre fils Aymon* (Montpellier, 1909), le chapitre III (*Origines et formation du cycle*), p. 37-123.

et Waldo, Erpoald et Dracolen ; car, dit-il (p. 42), « les moindres incidents suffisaient à l'imagination du barde germain et de ses successeurs gallo-francs pour édifier de longs chants de guerre », et le roman des *Quatre fils Aymon* n'est qu'un ramassis de ces chants, mais altérés « comme les souvenirs d'un hémiplégique » (p. 247).

M. Castets sait débrouiller ces souvenirs et retrouver ces chants primitifs. Il sait que le roman de *Renaud* retrace tour à tour « la mort de Théodebert, — la mort de Chlodowig, — la mort de Bobo, — la mort de Merowig, — la jeunesse de Childebert, — la jeunesse et les guerres de Charles Martel contre Plectrude, Chilpéric et Ragenfred, contre les Musulmans, — contre les Saxons (p. 248). — Il sait pourquoi le Renaud de notre roman se bat « au gué de Valençon » : Gonthramn s'étant battu à Avignon et à Valence, « les trouvères auront confondu Valence et Avignon, et formé ainsi l'hybride Valençon » (p. 70). — Il sait pourquoi les fils Aymon sont quatre : « ce chiffre de quatre dérive à la fois de celui des fils de Clotaire et des fils de Drogo » (p. 109). — Il sait pourquoi Renaud s'appelle Renaud : « des récits antérieurs ont dû confondre les noms de Gondovald et de Ragnovald » (p. 108). — Il sait pourquoi Renaud possède le cheval Bayard : « sur les terres du couvent de Saint-Wandrille, Ragenfeld se saisit d'un cheval et courut d'une traite jusqu'à Pont-de-l'Arche » (p. 59). — Il sait pourquoi Renaud possède un cor merveilleux : près de Bordeaux, Sigulf, leude de Sighebert, ayant attaqué le jeune Chlodovig, le poursuivit en faisant sonner ses trompettes et ses cors, comme s'il eût donné la chasse à un cerf » (p. 96). — Il sait de quelles figures historiques se composent les figures légendaires de Renaud, de Charlemagne : « en Renaud finissent par se confondre Chilpéric Ier, Gonthramn, Chilpéric II, Charles Martel, et, au point de vue littéraire, Charlemagne lui-même » ; quant à Renaud, « il résume en lui Mérovig, Gondovald et — en partie — Charles Martel » (p. 81). — « L'on trouvera sûrement, ajoute M. Castets (p. 108), d'autres explications plus ingénieuses ; je souhaite qu'elles soient plus solides. » — Non, on n'en trouvera pas de plus ingénieuses ; mais, comme M. Castets, je doute si elles seront plus solides.

Se remettra-t-on, en vérité, à en chercher d'autres ? Les cri

tiques de nos romans n'apercevront-ils pas enfin la vanité de tels rapprochements? Ne finiront-ils point par reconnaître que ce qu'ils appellent « altération fatale de l'histoire par la légende », « transfert épique », « contamination épique », « cristallisation épique », c'est simplement l'à peu près de leurs combinaisons et leur complaisance pour elles?

Je ne m'en prends pas ici — ai-je besoin de le dire? — à des errements individuels, à tel ou à tel savant. Nul n'admire plus que moi les travaux d'histoire et de géographie historique de Longnon, et sa belle conscience d'érudit. Nul plus que moi n'apprécie, ne respecte le savoir et le talent de M. Jordan, de M. Castets : l'édition des *Quatre fils Aymon* par M. Castets est une œuvre de tous points considérable et digne de toute louange. Ce n'est pas à eux que j'en ai, mais à une doctrine générale, qu'ils n'ont pas inventée, qu'ils ont reçue toute faite, à une méthode plus vieille qu'eux, la même qui, bien avant eux, faisait découvrir à Jonckbloet une douzaine de prétendus prototypes historiques du Guillaume légendaire; et précisément parce que tous ces érudits sont à bon droit réputés comme des esprits judicieux et sûrs, leur exemple sert à montrer que, s'ils errent en ces matières, la faute n'est pas à eux, mais à la doctrine elle-même, et qu'une fois pris dans l'engrenage, elle fait d'eux ce qu'elle veut.

Mais, dira-t-on, si l'étude de Longnon a provoqué des enchérissements peut-être regrettables, est-il légitime de tirer parti contre elle de ces enchérissements? Jusqu'ici elle reste intacte; si l'on conteste les idées de Longnon, ce sont ses travaux à lui qu'il faut discuter, non pas ceux de ses disciples. — Assurément; et je m'attacherai donc maintenant à examiner d'aussi près que possible l'étude de Longnon elle-même. Il ne sera pas très difficile, je crois, de montrer que, partant de son heureuse identification d'Yon à Eudon, de Charlemagne à Charles Martel, Longnon, sous l'empire d'une doctrine générale erronée, a été contraint à interpréter à faux ses justes remarques initiales; qu'il a greffé sur elles des hypothèses vaines; et que ces hypothèses, très analogues à celles que devaient produire après lui ses disciples, ne représentent, elles aussi, que des jeux d'à peu près.

On se le rappelle, Yon de Gascogne est dans le roman ce

roi qui accueille Renaud et ses frères fugitifs, les emploie comme soudoyers dans ses guerres contre les Sarrasins établis à Toulouse, et qui, pour récompenser Renaud d'avoir fait prisonnier le roi de ces Sarrasins devant Bordeaux et de les avoir chassés du pays, lui donne en récompense sa sœur Clarisse et la terre de Montauban. Quelques années plus tard, menacé par Charlemagne, Yon consent à lui livrer les quatre frères, ses hôtes, dans un guet-apens : mais ils échappent, s'emparent du traître Yon, le jettent dans une prison où il finit par mourir.

Voilà tout le rôle du roi Yon dans le roman. Voici maintenant les faits historiques que Longnon a extraits de la biographie d'Eudon pour les comparer à ces récits romanesques.

Le roi de Neustrie Chilpéric II, ayant été défait, en 717, à Amblève en Ardenne par Charles Martel, appela Eudon à son aide; sur quoi Eudon, en 719, vint combattre Charles Martel au nord de la Seine; mais, vaincu à son tour, il s'enfuit dans ses États, où se réfugia aussi son allié Chilpéric. L'année suivante, en 720, Charles Martel envoya à Eudon des messagers « chargés de lui proposer un traité de paix dont le prix devait être la remise du roi Chilpéric à son adversaire ». Eudon lui livra Chilpéric, « qui, il faut bien le dire, ne courait pas de dangers bien sérieux, puisque Charles Martel le replaça sur le trône de Neustrie ». — En 721, les Sarrasins pénétrèrent dans les États du duc de Gascogne et assiégèrent Toulouse, mais Eudon remporta sur eux une victoire complète. — Dix ans après, en 731, Charles Martel rompit le traité qu'il avait conclu en 720, et qui, selon lui, avait été violé par Eudon ; il passa la Loire et mit Eudon en fuite.

Les textes historiques sont muets, comme on voit, sur Renaud, sur ses frères, voire sur Bayard. Mais le lecteur pressent comment la méthode jouera ici : elle tirera surtout parti du fait qu'Eudon livrant à Charles Martel son hôte Chilpéric ressemble à Yon livrant à Charlemagne ses hôtes les fils Aymon. Cela posé, il va de soi que Chilpéric n'a pas dû se réfugier seul chez Eudon, mais dut y être accompagné (qui voudrait se refuser à une supposition aussi simple?) par plusieurs de ses partisans. Dès lors, pourquoi l'un de ses partisans ne se serait-il pas appelé Renaud? pourquoi n'aurait-il

pas eu de frères? pourquoi Renaud et ses frères n'auraient-ils pas été quatre? etc.

Tel est, en effet, le principe de la combinaison. En voici le détail. Longnon écrit :

1° « *Comme* Eudon, Yon reçoit dans ses États les Francs qui ont encouru la colère de Charles. »

2° « Eudon secourt et délivre Toulouse qu'assiègent les Musulmans ; *de même*, Yon reprend, avec le secours de Renaud, cette ville sur les Sarrasins. »

3° « Charles Martel envoie des messagers à Eudon pour lui demander de livrer Chilpéric ; *de même* des messagers sont envoyés par le Charles légendaire à Yon, pour exiger de lui la reddition des quatre fils Aymon, et Yon, *aussi bien* qu'Eudon, cède aux menaces ou à la terreur. »

4° Dès lors, « les quatre fils Aymon auront vécu dans la première moitié du VIIIe siècle, et leur lutte contre Charles Martel donna naissance à des cantilènes racontant les diverses phases de leur longue odyssée dans les Ardennes, en Aquitaine et en Saxe » :

a) « De 715 à 719, ils devaient être au nombre des Francs qui s'opposèrent à Charles Martel » ;

b) « Vers 719, ils se seront réfugiés en Aquitaine auprès d'Eudon » ;

c) « En 721, ils auront combattu les Sarrasins sous les murs de Toulouse » ;

d) « Leur départ d'Aquitaine pourrait être placé en l'année 731, car la campagne entreprise par Charlemagne contre le roi Yon, lorsque celui-ci eut refusé de lui livrer les quatre frères, rappelle sans doute la guerre faite par Charles Martel à Eudon, qu'il accusait d'avoir violé le traité de 720. »

Tel est le parallèle institué par Longnon. Certes, ses *de même* et ses *aussi bien que* font impression, mais à condition que l'on regarde de loin la combinaison. Si l'on approche, on trouve ceci.

L'analogie la plus saisissante est qu'Eudon comme Yon fait figure de traître ; mais nous ignorons entièrement si, en fait, la remise qu'Eudon fit à Charles Martel de son hôte Chilpéric eut le caractère ou même l'apparence d'une trahison ; tout ce que nous savons, c'est que Charles Martel n'a reçu Chilpéric des

mains d'Eudon que pour le replacer aussitôt sur le trône royal : peut-être Eudon ne l'avait-il rendu qu'à cette condition, auquel cas son rôle n'eut rien d'odieux et la « concordance » disparaît. — Dans le roman, Yon essaye de livrer ses hôtes, les fils Aymon, mais n'y réussit pas, et c'est lui, au contraire, qui, saisi par eux, est jeté par eux dans une horrible prison : quel rapport entre son cas et celui d'Eudon, à qui ni Chilpéric ni aucun de ses hôtes n'infligèrent jamais, que l'on sache, aucun mauvais traitement? — Dans l'histoire, les Sarrasins attaquent Toulouse; Eudon les vainc et les chasse avant qu'ils l'aient prise. Dans le roman, au contraire, les Sarrasins sont maîtres de Toulouse; Toulouse, loin d'être leur objectif, est le point d'où ils partent pour entreprendre un siège fantastique de Bordeaux; et le roman ne raconte nul incident de guerre qui se place à Toulouse ou dans la région de Toulouse.

Mais voici la plus digne de remarque de ces combinaisons par à peu près. Longnon a fait état, on l'a vu, du fait que « comme Eudon, Yon reçoit dans ses États des Francs qui ont encouru la colère de Charles » et que, sommé par Charles, « Yon aussi bien qu'Eudon cède aux menaces et à la terreur ». Ces Francs sont Chilpéric et les fils Aymon, ses partisans. Les fils Aymon solidaires de leur seigneur Chilpéric, c'est le principe même de cette série d'hypothèses, et Longnon n'aurait pu seulement former la supposition qu'ils ont existé, s'il n'avait lié leur destinée à celle de Chilpéric; en d'autres termes, si Chilpéric ne s'était pas réfugié en Aquitaine, Longnon n'aurait rien su de leur biographie. On s'attend donc à ce que, le jour où Eudon, en 720, « cédant aux menaces ou à la terreur », livrera Chilpéric, Longnon lui fera livrer aussi les partisans de Chilpéric, et c'est bien ainsi que le lecteur a dû comprendre plus haut cette phrase de Longnon :

> Charles Martel envoie des messagers à Eudon pour lui demander de livrer Chilpéric; de même des messagers sont envoyés par le Charles légendaire à Yon pour exiger de lui la reddition des quatre fils Aymon, et Yon, aussi bien qu'Eudon, cède aux menaces ou à la terreur.

Cependant, si le lecteur veut bien se reporter de cette phrase (cotée ci-avant 3°) à la biographie hypothétique des fils Aymon (retracée ci-avant sous les lettres *a*, *b*, *c*, *d*), il constatera avec

surprise que la grande trahison d'Eudon livrant Chilpéric n'a pas ému, au dire de Longnon, les quatre partisans de Chilpéric, n'a troublé en rien leur vie : Chilpéric livré, ils restent paisiblement à la cour du traître. On s'étonne d'abord, mais bientôt on comprend : la remise de Chilpéric date de 720, et c'est l'année suivante seulement, en 721, qu'Eudon eut à combattre les Sarrasins. Si Eudon avait livré les fils Aymon en 720, Longnon n'aurait pas pu les employer en 721 à combattre les Sarrasins aux côtés d'Eudon, et il lui aurait fallu renoncer à son parallèle entre la guerre historique du roman et la guerre sarrasine de l'histoire. Il retient donc les quatre frères, bon gré, mal gré, à la cour d'Aquitaine. Il les y retient, désœuvrés, durant onze longues années, jusqu'en 731. Pourquoi jusqu'en 731 ? C'est qu'à cette date Eudon eut de nouveau maille à partir avec Charles Martel, qui vint alors lui faire la guerre. Les griefs de Charles Martel sont inconnus, les textes historiques se bornant à dire obscurément qu' « il reprochait à Eudon d'avoir violé le traité de 720 ». Mais Longnon retrouve les causes de cette guerre, et ici ce ne sont plus d'antiques poèmes qu'il reconstruit par recours à des textes historiques, c'est l'histoire de France elle-même qu'il reconstruit par recours à un roman du XIIe siècle : il suppose (p. 195, n. 2) qu'en 720 Charles Martel dut réclamer les quatre frères en même temps que Chilpéric, qu'Eudon dut alors faire la sourde oreille, et que Charles Martel dut lui en vouloir : il lui en aura voulu pendant onze ans ; s'il déclara la guerre à Eudon en 731, ce dut être qu'il voulait lui reprendre (onze ans après la reddition de Chilpéric) les partisans de Chilpéric, les quatre fils Aymon. Que l'on relise maintenant la phrase où Longnon a marqué la plus notable des « concordances » entre l'histoire et la légende, il apparaîtra qu'il faut la lire ainsi :

Charles Martel envoie des messagers à Eudon *en 720* pour lui redemander Chilpéric ; de même *en 720* des messagers sont envoyés par le Charles légendaire à Yon pour exiger de lui la reddition des quatre fils Aymon ; et Yon *en 731*, aussi bien qu'Eudon *en 720*, cède aux menaces ou à la terreur [1].

1. A moins qu'on ne préfère lire ainsi : « Charles Martel envoie des messagers à Eudon *en 720* pour lui demander de livrer Chilpéric ; de même *en 731* des messagers sont envoyés par le Charles légendaire à Yon pour

Il aurait pourtant fallu choisir. Ou bien le roman de *Renaud de Montauban* retrace la trahison d'Eudon, « cédant *en 720* aux menaces ou à la terreur » et livrant à cette date les quatre fils Aymon en même temps que Chilpéric; mais il faut alors abandonner la concordance tirée de la guerre sarrasine de 721 et renoncer aussi à chercher dans le roman un souvenir d'une guerre de Charles Martel en Aquitaine, car en 720 Charles Martel reprit Chilpéric sans coup férir. Ou bien le roman de *Renaud de Montauban* retrace la guerre que Charles Martel fit en Aquitaine *en 731*; mais il faut renoncer alors à toute analogie entre le roman et l'histoire : car l'histoire ne nous dit aucunement que Charles Martel en 731 ait envoyé à Eudon des messagers quelconques pour réclamer qui que ce fût, ni qu'Eudon ait cédé à des menaces quelconques.

Il aurait fallu choisir : donner et retenir ne vaut.

De tout ce qui précède, nous croyons pouvoir conclure que les tentatives de Longnon et des érudits de son école pour conférer aux contes bleus de *Renaud* une sorte de dignité historique et pour dériver ce roman de poèmes du VIIIe siècle, « nés des événements eux-mêmes », ne vont pas sans quelques difficultés.

Nous n'avons réussi à le montrer (supposé que nous y ayons réussi) qu'au prix d'une discussion fort aride : le seul moyen de nous en excuser, c'est de faire voir la nécessité de telles discussions et leur portée.

Le problème de l'origine des chansons de geste se pose précisément dans les mêmes termes pour *Renaud de Montauban* et pour la *Chanson de Roland* et pour la *Chevalerie Ogier* et généralement pour tous les romans du XIIe siècle qui sont, en quelque mesure que ce soit, des romans historiques. Pourquoi les poètes du XIIe siècle ont-ils mis en scène des personnages du Ve siècle comme Clovis, ou du VIIe comme Clotaire, ou du VIIIe comme Eudon ou Roland, ou du IXe comme Girard

exiger de lui la reddition des quatre fils Aymon; et Yon, *en 731*, aussi bien qu'Eudon *en 720*, cède aux menaces ou à la terreur. » — Alors ce ne sont plus les mêmes menaces, ni la même terreur, ni les mêmes messagers; et nul texte historique ne parlant d'une ambassade quelconque *en 731*, l'hypothèse de l'existence de ces messagers sera aussi précaire que celle de l'existence des quatre fils Aymon.

ou Charles le Chauve? Pourquoi ont-ils pris pour héros de leurs romans des hommes morts depuis tant de siècles? En cette question tient tout le problème. Or, on y peut faire deux réponses, et deux seulement.

Ou bien les poètes du XIIe siècle se sont intéressés à ces seigneurs du temps jadis parce que d'autres poètes l'avaient fait avant eux, ou d'autres conteurs, dont les plus anciens avaient été les contemporains soit de Charles le Chauve, soit de Roland, soit d'Eudon, soit de Clovis, et les romans du XIIe siècle sont alors des renouvellements de ces antiques récits ou poèmes.

Ou bien les poètes du XIIe siècle se sont intéressés à ces antiques personnages parce qu'ils avaient des raisons à eux, vivantes de leur temps, de s'y intéresser; en ce cas, les romans du XIIe siècle sont des romans du XIIe siècle, et il faut les interpréter comme tels : en interrogeant, non pas les lointains âges carolingiens, mérovingiens ou francs, mais la vie contemporaine, la vie du XIIe siècle.

De là deux théories, qui s'opposent toutes les fois qu'il s'agit de rendre compte d'une chanson de geste.

Ces deux théories sont contradictoires; et comme elles représentent les deux seules hypothèses imaginables, l'une des deux est nécessairement fausse, l'autre nécessairement vraie. Donc tout ce qu'on peut opposer de valable à l'une fortifie l'autre : à la limite, si, en tel cas particulier, on parvenait à réduire l'une à l'impossible, on aurait par là même conféré à l'autre la force du nécessaire.

C'est pourquoi il nous importait, dans le cas de *Renaud de Montauban*, comme dans tous les cas similaires, de réduire l'hypothèse des origines anciennes, sinon à l'impossible, du moins à l'invraisemblable. Il nous reste à retourner la médaille, à essayer l'autre principe d'explication : retenant les quelques faits historiques si heureusement retrouvés par Auguste Longnon dans la trame de notre roman (souvenirs d'Eudon de Gascogne et des guerres de Charles Martel en Ardenne et en Gascogne), il nous reste à chercher dans la vie du XIIe siècle des circonstances et des conditions propres à expliquer qu'un poète du XIIe siècle ait connu ces faits d'histoire et les ait exploités.

JOSEPH BÉDIER

(La fin au prochain numéro.)

UN ÉLEVEUR D'HOMMES

GEORGES HÉBERT

La gare de Redon, dans la nuit humide. Je m'enquiers du changement de train et de l'express qui doit m'amener à Lorient. L'homme d'équipe à qui je m'adresse est un Normand pur sang :

— P't-êt'ben, fait cet homme perspicace, que vous allez voir là-bas le lieutenant Hébert?..

J'évite soigneusement de répondre, feignant une ignorance interrogative.

— C'est un officier de marine qui fait travailler ses hommes quasiment nus...

Et voilà justifié mon pèlerinage au champ d'exercices des fusiliers marins du lieutenant de vaisseau Georges Hébert. Être connu, même sommairement, à deux heures d'express de chez soi, par un homme d'équipe à moitié endormi, quand on n'est ni un politicien en vue, ni un champion de boxe, c'est la gloire ou peu s'en faut.

Dès l'arrivée, dans le petit jour, brumeux et attiédi par le vent de suroît, qui se hausse languissamment au-dessus des toits de Lorient, le lieutenant Hébert est venu à ma rencontre. Cet éducateur d'hommes, que l'iconographie sportive de ces dernières semaines nous a représenté à satiété en coureur antique, en Discobole abondamment musclé, paraît tout menu

dans les plis flottants de sa pèlerine. Outre la sveltesse professionnelle et athlétique, il a bien, sous la casquette de collégien, gros bleu à galons d'or, cet aspect juvénile et allègre, cet air de sortir du *Borda* que conservent jusqu'au bout tant d'officiers de marine, et aussi, par instant, ce regard frais et étonné de ceux qui ont vu les pays lointains. Mais la moustache fournie, les sourcils épais sont d'un homme, et surtout le nez impérieux et le menton volontaire qui s'avance en étrave de navire. Au total, une tête très brune, très nettement dessinée, un peu volumineuse pour le corps, une tête d'intellectuel dogmatique, philosophe ou mathématicien.

Et, de fait, c'est avec la physionomie à la fois immobile et tendue, avec la voix monocorde et comme intérieure des inventeurs ou des métaphysiciens que Georges Hébert, tout en me conduisant au terrain d'exercices physiques des fusiliers, me parle, sans autre préambule, de l'œuvre à laquelle il travaille depuis douze ans et qui vient de mettre en vue, bruyamment, presque sans transition, l'obscur lieutenant de vaisseau. Nous traversons la ville en train de s'éveiller, toute claquante de sabots bretons qui se hâtent en procession vers l'arsenal. Nous passons par les grandes cours pavées de l'ancienne Compagnie des Indes. Le vieux phare, les hautes et sobres fenêtres des pavillons d'entrée et des longs bâtiments ont fort grand air : en ce temps-là, commerce, industrie et noble architecture n'étaient pas encore brouillés entre eux. Chez les habitants même de la ville, malgré les ravages déjà héréditaires de l'alcool, j'ai pu remarquer en passant la grâce à la fois délurée, fière et élégante de cette race lorientaise, très mêlée et qui connut largement la féerie du voyage aux Iles, le luxe et la joie des aventures.

Un *youyou* sur lequel « souquent » deux fusiliers de dix-sept ans, mousses d'hier, nous fait traverser les embouchures réunies du Scorf et du Blavet. Nous passons devant des frégates, vieilles de soixante ans à peine, noires de goudron, encore ornées de figures à l'avant, tout comme au XVIIe siècle, et qui dorment dans ces eaux tranquilles le majestueux sommeil de l'histoire. Les fusiliers marins sont logés dans un bateau à l'ancre, un des derniers bâtiments de guerre qui connurent l'orgueil des grandes voilures. Georges Hébert me

parle avec l'attendrissement brusque des hommes de mer (c'est le seul sujet pour lequel il daigne, de temps en temps, oublier l'autre, la gymnastique éducative), de ces années, pas si lointaines encore et qu'il a connues lui-même, où l'on conduisait un vaisseau comme une bête de sang, nerveuse et rapide, musclée de cordages, de mâts et de vergues, où l'on maniait les câbles odorants, où l'on tirait à pleins bras et pieds nus sur les cabestans, « où l'homme enfin était un homme... » Est-ce d'ailleurs oublier l'éducation physique que de se rappeler cette époque de rudes, mais belles manœuvres qui, presque toutes, se faisaient en plein air, non dans des soutes et des chambres de chauffe?... Je sais de vieux loups de mer qui attribuent à cette transposition de l'énergie musculaire en énergie mécanique le découragement physique et l'intellectualisme outré de beaucoup de jeunes officiers de marine ainsi que l'insubordination menaçante d'hommes constamment enfouis à fond de cale.

*
* *

Nous voici sur le terrain d'exercices physiques : immense champ de manœuvres dont une partie a été plus spécialement aménagée en vue de la gymnastique ou plutôt, selon l'expression du lieutenant Hébert lui-même, de la « méthode naturelle » pratiquée une heure par jour, une compagnie succédant à l'autre, cette année par quelque 500 hommes, l'an dernier encore par plus d'un millier. Véritable pépinière d'éducation physique, comme nous espérons bien qu'il en surgira beaucoup en France. Précisément, l'expérience qui se poursuit ici depuis quelques années n'a pas porté, comme on l'a cru et répété, sur une sélection d'hommes appartenant à une race provinciale déjà exceptionnellement forte. Outre que l'alcoolisme a bien entamé la vigueur de cette race, les fusiliers marins sont justement très loin de représenter la fine fleur du recrutement breton. Une assez forte proportion d'engagés de toutes les provinces, du Midi et du Centre même, rend cette expérience plus large et plus concluante; au surplus, beaucoup de ces enrôlés ont à peine franchi l'âge de mousse; plusieurs ont dix-huit ans, quelques-uns dix-sept ou même seize et demi.

Cette école athlétique doit être, en été, d'aspect riant. Établie dans un parc de grands arbres, elle est entourée de prairies, terminée à l'angle qui regarde la mer par des constructions basses et presque coquettes qui lui donnent l'air propre et avenant d'un cottage d'entraîneur hippique (étonnons-nous et réjouissons-nous quand d'aventure, en France, le dressage humain est aussi bien organisé que celui des chevaux...). Cependant les pistes et les sautoirs n'y ont point le fini géométrique ni la rigoureuse horizontalité requis sur les terrains « qualifiés » de nos clubs de l'U. S. F. S. A. : point de cendrée minutieusement passée au rouleau, mais tout bonnement des allées de parc bien entretenues. Car nous ne sommes pas ici dans un laboratoire de records, où la perfection du terrain s'ajoute à la virtuosité des spécialistes, mais dans une école d'entraînement général de l'animal humain, en vue de la vigueur et de la résistance plutôt qu'en vue de la performance exceptionnelle et momentanée.

Au reste, on ne s'en tient pas ici aux seules épreuves olympiques. Le saut est pratiqué, sur une centaine de mètres, par-dessus tous les obstacles ordinaires du *cross-country*, fossés, barrière, pièce d'eau, auxquels s'ajoutent des obstacles plus sérieux encore : un mur, par exemple, qu'il faut franchir moitié par le saut, moitié par l'escalade ou le « grimper », les pieds et les mains s'aggrichant à la fois aux saillies de la pierre. Tantôt les hommes devront sauter la plus haute barre d'une barrière, tantôt se glisser sous la plus basse : il s'agit de faire prendre à l'animal humain toutes les attitudes, toutes les allures que lui commanderont, dans la réalité, les obstacles naturels, en tenant moins de compte d'une performance particulièrement remarquable que de l'ensemble et de la moyenne des résultats.

Déjà une compagnie est prête, dans la cour principale, à commencer cette rude séance de cinquante minutes que les hommes du lieutenant Hébert accomplissent quotidiennement, sauf le samedi, jour des travaux de propreté, et le dimanche, jour de repos, sans préjudice d'ailleurs de leurs autres exercices professionnels, sans autre régime alimentaire que le régime ordinaire des marins. Malgré le vent qui, tout à coup, a fraîchi, les fusiliers se sont mis dans la tenue régle-

mentaire de la « méthode naturelle » : on a « décapelé », c'est-à-dire quitté en deux minutes, bourgerons, tricots et chemises; chaque homme s'est fait une culotte de course à son gré, soit en retroussant jusqu'à mi-cuisse le pantalon de grosse toile, soit en enfilant — les plus coquets — des caleçons taillés *ad hoc*. La chaussure aussi est laissée à l'improvisation de chacun : les espadrilles à treize sous, boueuses et fatiguées, alternent avec les pieds nus, robustement ressemelés de corne. Les têtes nues aussi, cela va sans dire : seul, l'instructeur, juché sur une sorte de tribune d'où il surveillera tout, a le droit de garder son béret et, à la rigueur, son tricot.

La séance commence par des exercices de marche. La marche elle-même, prélude de la course et des sauts, est divisée en cinq ou six types différents qui, tous, répondent à ces nécessités primordiales que connut l'homme préhistorique, tel qu'il fut jeté sur le globe, *nudus ac pauper*, et que connaît encore le sauvage : la marche en station droite; la marche en flexion, telle qu'on la voit sur certains vases grecs, jambes à demi ployées et molles, les bras souples et ballants; la marche courbée, à l'indienne, ou même à quatre pattes, « sur le sentier de la guerre!... » commande jovialement le moniteur. Et d'autres exercices étranges, qui n'ont point d'équivalents dans le programme olympique, mais dont on conçoit l'utilité : charger un sac de sable ou un homme, voire deux hommes, le plus vite, le plus adroitement possible, courir avec cette charge; ou bien, de la station droite, se laisser tomber en avant, face contre terre, et se recevoir sur le ressort des bras et des mains — geste de l'Indien qui prend l'affût; soulever le plus grand nombre de fois possible, au-dessus de sa tête, une gueuse de fonte de vingt, trente ou quarante kilos. Enfin, une ronde effrénée, comme celle des nègres d'Afrique, et en chantant à tue-tête :

Ohé, la paludière!...
Par où donc courez-vous?...

Telle est aujourd'hui la chanson « de semaine », vieille chanson bretonne à deux rimes que ces gars robustes crient plutôt qu'ils ne la chantent, avec des voix brutales, sans timbre, comme celle des enfants à l'école, mais avec le même entrain

naïf, la même joie physique qui déborde au refrain, dansé par la compagnie tout entière en ronde ou plutôt en pyrrhique désordonnée :

Car mon ami Jean-Pierre
M'a donné rendez-vous
Pour manger des châtaign's avec du cidre doux (*bis*).

Tout à l'heure, en faisant le 500 mètres autour du terrain d'exercices, les coureurs en entonneront une autre, une vraie chanson de matelots :

Sur *les Quatr'-Frèr's* et sur l'*Ella*
Ils sont partis de Saint-Malo,
Tous bien portants, vaillants et beaux,
. . . . . .
Pour aller à Terr'-Neuve, au banc,
Pêcher la morue et l'caplan.
Landeri tra lonlaire!
Landeri tra lonla!

Un de ces récits de mer qui se terminent rituellement par un naufrage et une prière pour les « pauv'p'tits gas » qui sont « en tas, au fond... » Et le rude accent des Malouins donne à tous les vers, héroïques ou attendris, le même rythme sauvage, le même accent de défi...

Puis c'est la série des sauts et des obstacles franchis à la file, les exercices de « lancer », le boulet de fer manié alternativement de la main droite et de la gauche, les exercices de défense naturelle, boxe sommaire, lutte pratiquée à même la terre humide. Enfin les exercices de gymnastique proprement dite, aux portiques, à travers une véritable futaie de piliers de fer, de barres verticales, de cordes lisses, les uns grimpant à dix mètres par la seule force des bras, les autres se soulevant à grand'peine à trois ou quatre mètres. Une fois en haut du portique, c'est l'exercice de suspension par les bras, épreuve de résistance aux tiraillements musculaires, à la douleur. Quinze, vingt fusiliers sont « crochés » en même temps par les mains ; l'instructeur chronomètre particulièrement cette épreuve : « Une minute, deux minutes, trois minutes et demie... » De temps en temps, un des hommes se décroche, tombe lourdement, comme un pendu dont la corde aurait cassé. Les deux ou trois derniers, doués d'un cœur plus actif, qui envoie du

sang jusque dans ces bras étirés et raidis, ne se laisseront plus tomber qu'au commandement, devenus insensibles à la douleur, comme les fakirs hindous qui ont fait vœu d'immobilité.

Jadis, paraît-il, lorsque Amoros, cet Espagnol qui fonda en France la gymnastique éducative, faisait pratiquer cet exercice à ses élèves, il se promenait devant eux en leur débitant des maximes sur le courage physique, frère du courage moral. Avec nos Bretons, pas besoin de phrases, que d'ailleurs leur dure caboche comprendrait mal : la leçon de choses leur suffit. Aussi bien, en même temps que les jeunes recrues, travaille une escouade d'hommes de trente à trente-huit ans, vieux marins qui ont navigué, roulé, usé et abusé parfois de la vie et que le lieutenant Hébert rééduque peu à peu. Tous, jeunes et vieux, savent que l'un de ces vétérans dut la vie à cet exercice passif de la suspension. Lors de l'explosion de l'*Iéna*, celui-là, en effet, resta suspendu de longues minutes à une amarre, en compagnie d'une vingtaines de camarades qui lui barraient la route du salut. Un à un les autres, épuisés, lâchèrent l'amarre, se laissèrent tomber dans l'abîme de la cale sèche, où ils se rompirent les os; lui, demeuré le dernier, put enfin gagner le quai, se sauver...

J'assiste aussi au petit drame héroï-comique, bien connu de ceux qui ont passé par la caserne, du paysan qui refuse de sauter du haut du portique dans le tas de sable amortisseur. Il est vrai que nos portiques étaient moins hauts que celui-ci et qu'en général d'ailleurs c'était le poltron qui, au régiment, avait raison des objurgations du sergent. Il en va autrement ici : l'instructeur s'obstine doucement, laissant à l'homme l'honneur et le bénéfice moral de vouloir lui-même ce saut qui lui semble d'abord impossible. « Voyez celui-là, me dit le lieutenant Hébert, en me montrant le dernier homme qui reste assis au sommet du portique, c'est un Breton : il prendra son temps, mais il sautera, parce qu'il s'est mis dans la tête qu'il sauterait aujourd'hui. » L'homme, en effet, regarde le tas de sable d'un air têtu : « On dirait comme ça que je suis cloué là-dessus!... » grogne-t-il à part lui. Cinq minutes, six minutes d'hésitation, puis il finit par se laisser tomber, et aussitôt, le charme rompu, remonte, recommence.

Tous ces exercices ont été accomplis — c'est le précepte essentiel de la méthode de travail d'Hébert — d'une façon continue, sans arrêts, sans les repos usités au régiment. La machine humaine, à cet âge surtout, doit pouvoir subir cinquante minutes de travail intense sans une défaillance, à la condition de faire travailler successivement des groupes de muscles différents. Tous les fusiliers n'ont pas fait preuve de la même qualité athlétique et, dans la course de vitesse de 100 mètres, d'assez larges écarts se sont produits entre le premier et le dernier de chaque série. Du moins, aucun de ces jeunes gens, qui n'ont pourtant que deux mois d'entraînement, n'a renâclé un seul instant à fournir, dans chacun des exercices, son maximum d'énergie et, au total, aucun qui ne m'ait constamment donné l'impression d'y aller avec entrain, avec l'allégresse physique d'une bête de race, toujours en pleine action, à la façon de ces chevaux de trait, robustes et courageux, qui, sur une longue route, passant du pas au trot, démarrent à la vingtième reprise avec autant de franchise et d'ardeur qu'au premier coup de collier.

Certes, il y a là à la fois une belle santé physique, développée par une bonne méthode d'éducation, et un excellent état psycho-physiologique, une habitude déjà formée de donner l'effort spontanément, à fond, sans compromissions ni truquages possibles. Les instructeurs, éduqués eux-mêmes depuis plus longtemps et par la même méthode, vont de groupe en groupe, surveillent chaque homme, redressent non les fautes de volonté (il n'y en a pour ainsi dire jamais), mais seulement les fautes d'exécution. Eux-mêmes accomplissent à la perfection tout ce qu'ils commandent. Le lieutenant Hébert et l'enseigne de vaisseau qui le seconde sont connus de leurs hommes pour valoir les meilleurs d'entre eux : ils ne se passe pas de jour d'ailleurs qu'ils ne se mettent, eux aussi, à « décapeler » tunique, pantalon et chemise et à travailler, le torse nu, en plein air.

Tout est là en matière d'éducation physique et de régénération de la race. Une méthode ne vaut que par les hommes chargés de l'appliquer et les meilleures théories, les manuels les mieux conçus ne sont rien s'il flotte autour d'eux une atmosphère de scepticisme, de paresse physique de la part des chefs, de

laisser-aller de la part des hommes. Malgré moi, devant les fusiliers marins, je me rappelle le temps (est-il bien passé et les choses ont-elles beaucoup changé?...) où notre entraînement physique proprement dit était encore sacrifié à la belle et mécanique parade, en vue du 14 juillet, où, si nul ne discutait l'urgence du maniement d'armes parfait, on ne songeait d'autre part qu'à « couper » à une gymnastique, à une boxe ou à une escrime d'ailleurs mollement enseignées et pratiquées plus mollement encore. Et il nous semble bien, après quelques années, lorsque nous jetons les yeux en passant sur une cour de quartier, où des garçons de vingt ans, nerveux ou sanguins, à coup sûr pleins de vie, pratiquent encore officiellement les efforts statiques, les immobiles et paresseuses élongations de la gymnastique suédoise, il nous semble bien que rien ne soit changé dans l'éducation physique du soldat, sinon des formules, des mots...

Éduquer des hommes physiquement et militairement (au point où nous en sommes, les deux ne devraient faire qu'un), ce n'est pas, en effet, se contenter de couler honnêtement la moyenne des enrôlés dans des moules de discipline, de technique et de résistance passive à la fatigue, moules adaptés à l'intelligence et à la valeur physique des plus médiocres. C'est plutôt, je crois, du moins pour ce qui concerne l'éducation physique, leur faire rendre à tous, par l'entraînement et l'émulation, leur maximum de valeur et d'énergie physiologique. C'est surtout donner à chacun d'eux le corps le plus *personnel* qu'il soit possible, j'entends dans lequel tous les muscles, avec toutes leurs utilisations possibles, soient parfaitement et constamment à la disposition du cerveau. C'est enfin former des athlètes : non pas de ces athlètes spécialistes, douillets, voire mal portants et, à coup sûr, inhabiles en dehors de leur spécialité, et tels que l'ancienne Rome n'eût pas à se louer de les avoir incorporés dans ses armées, mais des athlètes au sens vrai du mot, c'est-à-dire des hommes complets, c'est-à-dire enfin des hommes normaux.

La discipline extérieure et formelle, nécessaire dans l'armée, n'en souffrira pas. Qui peut le plus peut le moins : le sens du rythme, le maniement d'armes correct seront aisés à des corps aux muscles dénoués, indépendants et habiles. Le chef-

d'œuvre, par exemple, n'était pas de faire qu'un Jégou (Joseph), pêcheur côtier de Concarneau, habitué aux grosses et lourdes bottes, aux mouvements lents et maladroits, pût à la rigueur bien tenir son rang dans une revue : c'était d'arriver, comme y est arrivé le lieutenant Hébert, à ce que ce rude garçon, qui ne semblait bon que pour les efforts passifs, pût un jour, dans un laps de dix heures, satisfaire aux dix épreuves de la « série-type de l'athlète complet », courir 100 mètres en 12 secondes 2/5, 1 500 en 5 minutes 4 secondes, sauter 1 m. 38 en hauteur sans élan, grimper 11 mètres à la corde lisse, par la seule force des bras, etc... Le chef-d'œuvre, c'est que Georges Hébert, lorsqu'il veut « brancher », comme il dit, c'est-à-dire spécialiser un de ces hommes, puisse le faire d'avance et les yeux fermés ; que, par exemple, ayant besoin de deux maîtres-nageurs de plus, il ait pu, l'an dernier, désigner pour ce poste deux de ses fusiliers qui avaient pratiqué déjà la « série terrestre », mais *qui ne savaient pas nager*, sûr qu'il était que des athlètes complets par ailleurs deviendraient automatiquement d'excellents nageurs.

Ce qu'il nous faut donc, de plus en plus, dans l'armée et dans la marine, c'est de ces officiers qui, sportifs eux-mêmes, ayant éprouvé sur leur propre corps, et sur leur moral aussi, les bénéfices de l'effort athlétique voulu, méthodique, quotidien, apportent à l'éducation de leurs hommes une âme — lâchons le mot — d'éleveurs. Terme noble en son étymologie et qui n'est devenu désobligeant, appliqué à l'être humain, que parce que nous avons oublié depuis trop longtemps de veiller à notre santé athlétique autant qu'à celle des bêtes de prix. Rien ne devrait être passionnant, semble-t-il, comme de façonner un animal d'une essence supérieure et qui, très rapidement, sachant lui-même ce qu'il fait, orgueilleux de ses performances et de son corps, devient le collaborateur conscient de l'éducateur qui lui a amplifié le thorax, assoupli et fortifié les muscles !...

Telle est bien, semble-t-il, l'âme du lieutenant Hébert. Par deux ou trois fois, avec le sempiternel souci que nous avons, nous autres, de tirer des conséquences de tout, et spécialement des conséquences morales, j'ai interrogé cet homme d'action,

cet éleveur d'hommes, sur les effets psychologiques de sa méthode, sur l'état moral de ses fusiliers, leur attitude à l'égard de l'alcoolisme et des autres entraînements qui menacent le marin. Très loyalement, mais non sans une pointe d'impatience, comme un savant que l'on dérangerait de l'objet principal de ses recherches, Hébert m'a répondu ceci : « Je ne sais trop... Ces hommes sont probablement moraux au sens où vous l'entendez. D'ailleurs ils sortent peu et, la journée finie, se couchent volontiers à sept heures et demie du soir. Que seront-ils plus tard? Abuseront-ils de la santé qu'ils se font ici? L'éducation première, le milieu, les hasards de la vie en décideront. Je souhaite que leur énergie et leur endurance physiques se traduisent en vertus sociales. Mais ce sont Bretons pour la plupart, que l'on éduque et que l'on tient en main par des actes, non par des théories et des conférences. Mon rôle est de former et de perfectionner leur corps : je m'y borne. Il y a déjà de quoi faire... »

Œuvre considérable, en effet, bien que l'ambition en paraisse modeste; œuvre plus urgente pour l'instant que toute autre. Je ne voudrais pas faire dire au lieutenant Hébert ce qu'il ne m'a pas dit, mais il me vient à l'esprit, malgré moi, en écoutant ces paroles, qu'à ce compte beaucoup de Français sont Bretons et le restent fort au delà de l'adolescence et du service militaire : peut-être la généreuse chimère de trop d'officiers intellectuels de vouloir éduquer leurs hommes par des phrases pendant leur passage à la caserne vaut-elle beaucoup moins pratiquement que l'humble entreprise, opiniâtrément poursuivie par ce lieutenant de vaisseau, de leur donner, effectivement et sans discussion possible, au moins des corps robustes et des muscles agiles. Il y a des chances d'ailleurs pour que, sur ces vertus corporelles, s'en greffent d'autres, tout naturellement, et pour que l'école des faits vaille mieux ici que la scolastique des mots.

Je regarde plus attentivement, et un à un ces fusiliers marins, dont la plupart ne sont à l'entraînement que de depuis octobre, c'est-à-dire depuis deux mois. Sans doute, ces robustes carrures ne sont pas tout entières l'œuvre de l'éducateur : l'hérédité de ces jeunes hommes doit être bonne en général et

ce recrutement, pour n'être pas le meilleur de la marine, est, à première vue, supérieur à la sélection plus mêlée dont nos régiments d'infanterie ou de cavalerie sont obligés de se contenter pour faire nombre. Mais ce qui, chez les hommes d'Hébert, apparaît déjà comme le signe d'une forte discipline physique, d'une méthode régulièrement appliquée (et cela est plus visible encore chez les instructeurs et chez les anciens ou chez ceux des jeunes qui ont déjà été développés par la « méthode naturelle » à l'École des mousses de Brest), c'est l'air de famille qui apparente ces centaines de corps, une sorte d'unification des épidermes, de la ligne et de la plastique qui semble bien tendre à la réalisation d'un type générique et définitif, cet « athlète complet » dont on s'est proposé l'idéal.

Je n'ai jamais éprouvé cette impression devant une compagnie d'infanterie à la baignade (rare circonstance où l'on voit l'anatomie de nos soldats), fût-ce au bout de deux ans d'instruction, ni même, en France, devant une équipe sportive ou une société de gymnastique au travail. Nos soldats, comme nos sportsmen et nos gymnastes, arrivent au régiment ou sur les champs de sport avec une conformation et des tares héréditaires, des déformations acquises. Des exercices trop spéciaux ne corrigent qu'une partie de ces tares et de ces déformations, en aggravent même quelques-unes : le hussard ne devient guère, au régiment, qu'un cavalier, le fantassin qu'un marcheur et un porteur ; trop de gymnastes se consacrent uniquement à un appareil, trop de champions se spécialisent dans une ou deux performances où ils réussissent particulièrement. De temps en temps, pour les uns comme pour les autres, une faible dose de gymnastique *corrective* (la « suédoise » chez les soldats) ; mais pas de régime d'ensemble, pas de gymnastique générale et surtout *active*, s'adressant au corps tout entier, capable à la fois de le former et, au besoin, de le reformer, capable de faire, par exemple, du sauteur-né un suffisant nageur et un honorable leveur de poids, de l'homme de vitesse un homme de fond.

Et c'est pourquoi, chez nos soldats comme chez nos champions d'athlétisme, trop souvent les caractéristiques individuelles de la ligne et de la plastique humaines vont s'accusant et se différenciant davantage. Même dans une escouade

ou une équipe de robustes, autant de types corporels que d'individus, depuis le maigre et le sec jusqu'au « floride » et à l'obèse, depuis le muscle atrophié jusqu'au muscle trop globuleux, sans préjudice de toutes les variétés possibles, plus ou moins visibles, de déviations, voussure, scoliose, enselure, etc... Il semble que nous acceptions volontiers et même que nous recherchions, en anatomie comme en art, l'excessive individualité.

Or, si la chose est discutable en art, elle ne l'est guère en physiologie, où les faits sont les faits. Il paraît avéré que les belles races sauvages (inégalement favorisées par la nature et le climat, toutes ne sont pas belles) sont justement celles où la moyenne se rapproche le plus d'un type unique. Nous restons étonnés, civilisés que nous sommes, lorsque nous regardons des instantanés de nègres de l'Afrique centrale, pris au hasard par des explorateurs, d'y voir des files de dix, vingt, trente hommes si parfaitement, si fraternellement semblables par le corps, qu'ils ont tous l'air d'un même bronze, plus ou moins réduit selon les tailles. De même nous étonnons-nous encore, devant les frises du Parthénon, de cette répétition incessante, un peu monotone, nous semble-t-il, du même type de cavalier ou de joueuse de flûte. Mais, à y regarder de près, la perfection en force et en santé des Sénégalais ou des Cafres et la perfection esthétique de la statuaire grecque de la belle époque, c'est tout un. C'est la beauté et la santé, indissolublement unies, d'un type de race arrivé à sa perfection. On comprend que les Grecs, à la fois athlètes et artistes, aient répété et admiré sans se lasser la même académie, dans des poses très peu différentes et avec des visages sans passions; on conçoit que ce chef-d'œuvre physiologique leur soit apparu aussi comme l'idéal de la statuaire et qu'enfin ils aient préféré à l'expression individuelle, qui est trop souvent l'indice de tares physiques, une sorte de résumé harmonieux — plus froid croyons-nous, eux l'estimaient plus émouvant — de la beauté collective de la race.

Cette beauté collective, il me semble que je la vois ici, pour la première fois, ébauchée sinon réalisée sur quelques centaines d'hommes. J'avais cru la trouver, à Stockholm, chez les gymnastes suédois : je fus déçu. Une méthode trop dogmatique

et trop exclusive les a uniformisés, non rendus beaux : leur ensellure exagérée suffirait à les condamner. Les fusiliers marins de Lorient me donnent, au premier regard, une toute autre impression d'heureux équilibre entre la force et la vitesse. Un bel ensemble d'épaules fortes, de poitrines bombées, non artificiellement, par d'interminables exercices respiratoires, mais en juste proportion par rapport à la ceinture ; de larges plans pectoraux et dorsaux donnant même aux engagés de dix-sept ou dix-huit ans l'apparence d'hommes faits. En général, le type du Mars Borghèse plutôt que celui de l'Apollon, type un peu massif au repos, mais qui semble s'étirer et s'affiner dès qu'il agit. Ce n'est pas encore le fondu parfait du modelé grec, ni l'élégance de silhouette, le muscle de félins, allongé, souple jusqu'à la fluidité, que nous montrent les photographies de sauvages africains. Il se peut d'ailleurs que la race celtique, plus durement charpentée que ses sœurs gréco-latines, ne puisse prétendre, en général, à la grâce flexible quoique robuste des statues d'éphèbes grecs, et c'est peut-être dans la vallée du Rhône que la méthode Hébert pourra nous rendre un jour l'Antinoüs achevé. Il n'en reste pas moins que les académies de ces fusiliers marins, méthodiquement fortifiés et assouplis, donnent une impression d'harmonie, d'agilité dans la force, qu'on n'attend pas d'ordinaire de corps ainsi bâtis. Ils sont mieux qu'équilibrés, ils sont, comme disent les sportifs d'aujourd'hui, bien « balancés » : métaphore plus neuve et qui exprime un mélangé d'équilibre formel à l'état de repos et de grâce vigoureuse dans l'action.

Surtout, ils respirent la santé, et cette autre métaphore usée se rajeunit, appliquée à de tels hommes, si l'on entend par là que ce n'est pas seulement le soufflet de leurs poumons qui accomplit le mouvement rythmique de la vie : c'est leur peau tout entière, habituée par une heure de nudité quotidienne à profiter de l'air, de la lumière, voire de la pluie — cette douche donnée par le ciel — et qui s'est imprégnée, comme celle des sauvages, de ces forces naturelles avec lesquelles, nous civilisés, nous refusons de communier. Quelle beauté cependant en retirent ces humbles marins !... « Voyez les lys des champs, ils ne tissent ni ne filent... », la vieille parabole me revient invinciblement à la mémoire, transposée

de son sens premier, à regarder ces épidermes : non point bronzés brutalement, par places et sous la seule brûlure du soleil, comme ceux des moissonneurs qui ne retroussent leurs manches qu'en été, mais recouverts d'une patine générale, due au froid aussi bien qu'à la chaleur, et qui reste partout vivante, souple, lumineuse. Encore la plupart de ces hommes ne sont-ils pas tout à fait au point : « Voyez, me dit le lieutenant Hébert, — tandis qu'ils luttent, équipe contre équipe, à se repousser les uns les autres au moyen d'une longue barre de fer placée transversalement entre eux, semblables à des légionnaires romains arcboutés contre une machine de guerre, — beaucoup d'entre eux transpirent encore : cette forte odeur humaine que vous sentez, ce sont leurs dernières toxines de civilisés qu'ils achèvent d'éliminer. Dans quelques mois, vous les verrez secs ou à peu près, jusque dans l'effort le plus violent, à la façon des animaux de race en pleine forme... »

La séance terminée, les instructeurs se sont réunis dans un hall sablé pour y travailler, eux aussi, et perfectionner, à la façon des champions olympiques, quelques-unes de leurs performances athlétiques. Mais toujours sans souci de se spécialiser et en passant le plus vite possible d'un exercice à l'autre. L'un d'eux, homme de 1 m. 65 environ, saute de pied ferme un fil placé à la hauteur du lobe de son oreille; un jeune instructeur parisien « jette » correctement la barre de 70 kilos, n'en pesant lui-même que 57. Le lieutenant Hébert s'est dévêtu aussi, et avec lui quatre ou cinq de ses camarades, notamment l'enseigne de vaisseau qui aura l'honneur, lui parti, de continuer son œuvre. Tous travaillent, bondissent, se suspendent, grimpent à la corde lisse, manient la fonte chiffrée. On dirait que, dans ce vaste monastère d'athlétisme, après l'office banal des moines, le prieur et le chapitre tiennent à honneur de s'offrir des cérémonies particulières, de s'imposer une règle secrète et une plus étroite observance.

*
* *

La journée finie, je suis le lieutenant Hébert dans le bureau du *Directeur technique des exercices physiques dans la marine.*

Ce titre, que nous verrons peut-être, un jour prochain, officiellement répandu dans toutes les casernes de France et pompeusement gravé sur des bâtiments d'importance, est peint pour l'instant — comme par manière de plaisanterie — sur l'imposte d'un petit pavillon de bois, grand comme une cabane à outils, auquel sa porte tient lieu en même temps de fenêtre. Une table de poupée, quelques livres, quelques journaux et revues de sport suffisent à le remplir : si jamais nous avons un Musée de l'éducation physique en France, ce bâtiment pourra aisément y être transporté tel quel, il y tiendra moins de place que l'aéroplane de Blériot aux Arts et Métiers. C'est là qu'il y a cinq ans environ, M. Th. Vienne, directeur de l'*Éducation physique* et prospecteur du lieutenant Hébert, que personne ne connaissait encore, vint le découvrir; c'est là que, l'an dernier, au hasard d'une promenade en auto, le marquis de Polignac le connut, s'enthousiasma pour son œuvre et lui confia le projet, presque réalisé aujourd'hui, d'un Collège d'athlètes, école normale et Conservatoire de l'éducation physique et des sports. C'est là que, tout en se donnant devant moi, sans façon, sa friction humide, Georges Hébert m'expose aujourd'hui les principes de sa méthode, tels ces savants qui, en parlant sans cesse de l'objet de leurs études, aiment à s'en pénétrer davantage.

« Sa méthode » est une formule ambitieuse dont il ne veut d'ailleurs point lui-même. S'il y consent quelquefois, par devant la presse, c'est pour le triomphe pratique de la cause et parce qu'il n'ignore pas que nulle théorie d'éducation physique ne saurait conquérir l'opinion publique qu'à la faveur d'une étiquette et d'un nom inédits. « Système Hébert », « méthode naturelle » sont des formules que la grande presse se doit à elle-même de propager, ne fût-ce que pour les opposer à d'autres dont la dénomination étrangère ou l'aspect mystérieux ont fait le succès et qui, cependant, n'ont pas tenu ce qu'elles promettaient.

Au reste, Georges Hébert est lui-même un chercheur trop averti et un homme trop loyal pour ne pas reconnaître (il l'a proclamé dans ses ouvrages même) que les principes de sa méthode étaient indiqués déjà dans les travaux de M. Georges

Demeny, créateur en France de ce qu'on pourrait appeler la science du mouvement. Et M. Demeny, lui-même, avoue très volontiers que, dans cette science éminemment expérimentale, il n'a fait que redécouvrir l'Amérique, moins encore peut-être, l'œuf de Christophe Colomb...

Faut-il rappeler les principes de cette révolution dans l'éducation physique, révolution dont nous avions si grand besoin après tant de systèmes purement déductifs et, si je puis dire, théologiques?... La plupart des méthodes précédentes (j'entends les modernes, car les Grecs, auxquels il faut toujours en revenir, semblent bien avoir tout vu, ou tout pressenti), étaient analytiques et considéraient le corps humain comme un assemblage d'organes et de groupes musculaires qu'on pouvait développer isolément, artificiellement par des exercices conventionnels. Or, la nature, laissée à elle-même, n'agit point ainsi : là comme ailleurs, elle procède par synthèse : elle n'accomplit aucun mouvement, elle ne développe aucun membre sans les mettre en relation, en coordination avec le corps tout entier. Les éleveurs le savent d'instinct, qui ne songent pas à développer une bête en lui imposant des mouvements localisés, mais en la faisant marcher, trotter, galoper selon une progression bien étudiée. Ce faisant d'ailleurs, les éleveurs eux-mêmes font déjà une œuvre à demi artificielle : l'animal à l'état de nature arrive à son entier développement, remplit son gabarit idéal rien qu'en se mouvant à sa guise, selon ses besoins et aussi selon son plaisir, le chien en courant, l'oiseau en volant, purement et simplement.

Pareillement, l'homme doit arriver à remplir sa forme et sa constitution physiologique idéales rien qu'en pratiquant les mouvements pour lesquels son corps semble avoir été créé et que la lutte pour la vie imposait à l'homme primitif : la marche, la course, le saut, le grimper, le lancer, la natation, etc... La civilisation les lui ayant rendus inutiles pour la plupart, il faut qu'il y revienne volontairement s'il veut se bien porter. Il doit retrouver plus que l'énergie et l'adresse : il doit se refaire, par la pratique de la nudité, cette force de résistance que le lieutenant Hébert appelle la rusticité. Il doit même, logiquement, retrouver jusqu'à la frugalité de l'homme primitif que possèdent encore les sauvages et qui leur permet

de couvrir, chargés, des étapes de quarante ou cinquante kilomètres sans autre nourriture qu'une poignée de manioc, de riz ou quelques bananes, sans autre boisson que de l'eau. Telles sont les bases d'une méthode éducative vraiment digne de ce nom. Les sports, au sens où nous entendons ce mot, devraient être l'utilisation agréable, par manière de jeu (*desport*, disait le vieux français), d'un corps formé généralement par la méthode naturelle : aucun d'eux ne peut se targuer d'être, à lui seul, suffisamment éducatif, sinon, à la rigueur, le plus simple, la course à pied, ou le plus complexe et celui qui résume la plupart des autres, le football. Et quant aux méthodes dites scientifiques ou rationnelles, elles peuvent constituer un moyen artificiel de redressement pour les déviés ou les tarés, une gymnastique provisoire pour les chétifs ou les convalescents, un régime d'entretien pour les vieillards et surtout un pis aller pour les sédentaires et les affairés qui n'ont ni le temps ni la volonté de soigner logiquement leur corps : rien de plus. Et pourtant, ce sont ces « exercices éducatifs élémentaires » qui, à l'heure qu'il est, occupent la place d'honneur dans l'officiel *Règlement d'éducation physique de l'armée* : à telles enseignes qu'un essai de « méthode naturelle » ayant été tenté avec un indiscutable succès, en 1908-09, sur 500 recrues du 62e régiment d'infanterie, des ordres supérieurs vinrent aviser le trop audacieux expérimentateur d'avoir à retourner aux principes de la méthode réglementaire !...

Ce qui restera le grand mérite du lieutenant Hébert, c'est d'avoir en quelque sorte retrouvé, expérimentalement, les principes émis par un savant. C'est l'inverse qui se produit d'ordinaire dans l'histoire des sciences. M. Demeny ayant fondé celle du mouvement, grâce à des observations cinématographiques, grâce à des expériences de laboratoire, Georges Hébert l'a, pour ainsi dire, réinventée pour son propre compte, il l'a faite sienne par une longue pratique personnelle, par de nombreuses expériences *in anima vili*, sur cette matière docile par définition et riche à souhait que sa profession même lui fournissait. Possédant un principe indiscutable, le *Cogito ergo sum* de l'éducation physique, à savoir que l'homme doit pratiquer les mouvements pour lesquels son corps est fait, il s'est ingénié à trouver une *méthode de travail* pratique, aussi

rapidement effective que possible, méthode qu'il perfectionne sans cesse, puisqu'il arrive aujourd'hui, avec des sujets sensiblement identiques, à obtenir en cinq mois des résultats qui d'abord lui en demandèrent dix ou douze.

Résultats scientifiquement certains. C'est une autre idée fort heureuse, en effet — très simple, mais il fallait y songer — qu'a eue cet éducateur de marins de dresser un tableau numérique, une sorte d' « état » militaire (assez semblable dans l'espèce à une page de table de logarithmes), grâce auquel on peut se rendre compte à chaque instant de la valeur d'un homme dans les épreuves de la « série-type » des exercices utilitaires et, en faisant le total des points qui lui sont attribués, de sa valeur athlétique totale. L'originalité de cette arithmétique, c'est d'aller de — 5 (performances insuffisantes ou nulles) à + 15 (maximums atteints par des sujets d'élite) en passant par 0 (limite inférieure du développement élémentaire), par les performances moyennes (1 et 2) et les performances supérieures (3, 4, etc.)... Conception scientifico-militaire, mais qui n'a rien d'arbitraire, puis qu'on peut chronométrer un 100 mètres, mesurer avec précision un saut : que de fois ceux qui s'occupent de pédagogie intellectuelle ont-ils regretté de ne pouvoir discerner avec exactitude la différence qui sépare la note 14 de la note 15 ou encore de n'avoir à leur disposition que la note 0, alors qu'ils eussent souhaité de pouvoir descendre jusqu'à — 5 ou même plus bas!... Cette codification, par des chiffres, du devoir athlétique de l'homme normal, c'est l'instrument pratique, commode, grâce auquel un instructeur quelconque, à la rigueur un incompétent pourrait enseigner la méthode en l'absence du maître. C'est le baromètre hebdomadaire, mensuel et annuel qui témoigne de la valeur de la méthode et de ses progrès. En matière d'éducation physique, les moyens de vérification ont une importance extrême.

*
* *

Georges Hébert n'est pas le froid logicien de l'éducation physique, encore que ses livres, aient une certaine sécheresse

philosophique ou même mathématique, procédant par axiomes et théorèmes, renvoyant volontiers le lecteur, à la façon de Spinosa, à des vérités précédemment établies. Dans la conversation, au contraire, après quelques minutes de dogmatisme rigoureux, cet éducateur en arrive très vite à la chaude persuasion d'un apôtre. La « méthode naturelle » vivra, ou plutôt revivra, elle s'imposera à notre armée et à notre pédagogie universitaire parce que l'homme qui s'en est fait le protagoniste l'a conçue dans une sorte d'enthousiasme de son propre sens musculaire, parce qu'il y a mis de l'imagination, du sentiment, de l'éloquence, tout ce qui, chez nous du moins, fait vivre et passer dans la pratique les sciences même les plus abstraites.

Il était naturel que cet apostolat en faveur de l'éducation physique germât dans l'âme d'un marin. Le lieutenant Hébert a vu et observé, au cours de ses voyages, les plus beaux spécimens de l'humanité actuelle et il en a conservé le souvenir vivace. A la table où nous mangeons, dans les rues de Lorient, doublement tristes et par la pluie interminable et par le nombre des ivrognes ou des dégénérés alcooliques que nous y croisons, son regard intérieur continue à voir les spectacles de force, d'adresse et de santé que lui ont offerts d'autres latitudes. Il se rappelle et me raconte les beaux nègres sénégalais qui supportent en souriant, au prix d'une poignée de nourriture, des travaux dont nos prolétaires ne voudraient plus ni pour or ni pour argent, parce qu'ils n'y résisteraient pas. Il me dit, en poète lyrique du corps humain, la résistance presque infinie des sauvages que n'ont encore diminués ni nos alcools, ni nos nourritures compliquées, ni nos costumes déprimants; leur belle humeur inaltérable, leur amabilité jamais en défaut; l'incroyable besoin de mouvement et de joie physique de ces Wagandas ou de ces Karivondos qui, après de longues étapes et tandis que les blancs dorment assommés de fatigue, passent la moitié de la nuit à chanter et à danser. Là où d'autres voyageurs n'ont vu que barbarie et n'ont ressenti que leur propre nostalgie d'Européens déracinés, le lieutenant Hébert a retrouvé et fortement éprouvé ces joies simples du paradis primitif que nous nous sommes interdites par notre civilisation même. Combien nous en reste-t-il, même dans nos

campagnes les plus reculées, aujourd'hui envahies par l'apéritif dévastateur, de ces hommes qui soient tout bonnement heureux de leur corps ; et comme il faut aller loin aujourd'hui — jusqu'en Afrique — pour que le *Fortunatos nimium* reprenne un sens !...

En apôtre qu'il est, tout est bon à Georges Hébert pour continuer, devant un auditeur attentif, sa prédication en faveur de la méthode naturelle. Sur le champ d'exercices, dans la rue, dans le port, à table même, il poursuit malgré lui le cours de ses démonstrations. Il vous fait voir, ici, tel défaut de structure ou d'attitude d'un passant, signe d'une tare moderne auquel on ne songeait point ; là, au contraire, dans tel geste d'un de ses hommes, une marque évidente du retour à l'humanité primitive. Devant un enfant de dix ans, qui conduit un bateau à la godille, il me fait remarquer l'allure virile que donne précocement la pratique des exercices utilitaires et combien nous avons tort, dans nos mœurs citadines et bourgeoises, d'écarter l'enfant, le plus longtemps possible, des gestes d'homme en lui imposant, dans la vie physique comme dans la vie morale, la barrière de ce qu'on appelle l'âge de raison... A tous moments, Hébert me ramène à l'idée qui le hante par sa seule façon de refuser la cigarette qu'on lui offre, ou bien, à table, de négliger le civet cuisiné et même la compote pour mieux faire honneur, à la fin du repas, à l'assiette d'oranges, d'amandes et de pommes crues, ces mets naturels.

La dernière après-midi que nous avons passée ensemble, nous l'avons employée à faire une courte promenade en bateau, à gagner cette longue bande de fortifications abandonnées qui termine Port-Louis et au bout de laquelle sont encore casernés des artilleurs. Je pouvais croire à une simple promenade, à un répit après deux jours de leçon : c'était mal connaître mon hôte. D'abord nous apercevons, au pied du bastion, à côté d'un groupe de quatre soldats inactifs, ennuyés, les ruines d'un gymnase militaire : une poutre, des barres de bois, brisées et pourries par le temps et qui ne semblent pas devoir jamais être rétablies. Au sortir de l'atelier d'éducation physique, actif et grouillant, où nous étions ce

matin, le contraste est ironique : je sais des reporters de grands quotidiens qui prendraient volontiers un cliché de ce tableau désolé pour l'intituler : *La gymnastique militaire en France*.

Mais le véritable but de notre promenade — l'idée de derrière la tête de mon guide — était plus loin. En longeant la côte, nous arrivons à Port-Louis même : de longues et basses fabriques de conserves à l'huile, des rues vides et silencieuses, comme d'une ville abandonnée... Tout à coup, le petit clocher ayant sonné quatre heures, éclate un trépignement de sabots, tout le long de la rue principale ; les enfants sortent de l'école, grouillement de petits gars aux visages barbouillés, encastrés jusqu'aux oreilles dans des tartines qu'ils achèvent de manger en courant. « Vous allez voir, me dit le lieutenant Hébert, ce que font tout naturellement des enfants dans un pays où il y en a beaucoup et où l'on est bien obligé de les laisser agir à leur guise... Observez, si vous n'y avez jamais songé, une belle démonstration de la méthode naturelle. »

Voici qu'en effet, pareils à de jeunes sauvages sous leurs vêtements déguenillés, ces petits Bretons se précipitent les uns sur les autres, en une série de combats singuliers. Dans leur besoin d'expansion musculaire, la lutte prend la première place : ataviquement, de même que l'enfant méridional agite sa petite veste devant le bétail, en manière de cape, ceux-ci reproduisent les rites de la lutte libre, la *jambette* ou croc-en-jambe de leur province. « Exercice de défense naturelle !... » murmure mon guide. Le vaincu tombe lourdement, casse et perd un de ses sabots, pleure trois secondes, court à la recherche d'un autre adversaire. Puis, dans un petit pré, ayant pour tout gymnase un mur bas, des pierres, un ou deux arbres, ces gamins rééditent, sans exception, tous les exercices des fusiliers marins : « Voici le grimper, le lancer, le saut, l'escalade du mur, note au fur et à mesure Hébert. Et veuillez observer selon quelle méthode instinctive travaillent ces enfants : n'insistant longuement sur aucun de ces exercices, passant de l'un à l'autre dès qu'un groupe musculaire est fatigué, mais d'ailleurs ne s'arrêtant pas une minute, pas une seconde, pendant la demi-heure que va continuer cette séance. »

Toute la méthode Hébert est là, en effet, si méthode Hébert il y a. J'avoue que je n'avais jamais regardé jouer des enfants, ce spectacle banal, du moins avec les yeux qu'il y faut apporter, et je pense maintenant que bien des éducateurs en chambre eussent pu s'éviter de longues recherches de cabinet et nous épargner de copieux traités s'ils avaient eu l'idée de jeter les yeux sur ces enfants bretons qui, en dépit de la misère et de l'alcoolisme paternel, poussent, comme ceux que voilà, joufflus, forts et agiles, sans autres gymnastique scolaire que le jeu instinctif de leurs muscles. Mais, comme l'on dit, tant de gens avaient vu tomber des pommes avant Newton!...

C'est sur cette leçon en forme de parabole, ou encore à la manière des leçons de morale de saint François d'Assise conversant avec les oiseaux, que j'ai quitté Georges Hébert. Sur le quai de la gare, au moment de la poignée de main finale, une association d'idées se précise à mon esprit, qui me poursuivait vaguement depuis deux jours. Lieutenant de vaisseau?... Hé! mais, n'est-ce pas un lieutenant de vaisseau qui, à la fin du siècle dernier, amoureux, lui aussi, de la Bretagne, nous rapporta d'Orient ou d'Afrique et nous inocula, grâce à la magie de son style, nos dernières mélancolies et nos plus subtiles neurasthénies?... Voici que c'est un autre lieutenant de vaisseau qui apparaît aujourd'hui comme le défenseur le plus en vue de l'éducation physique et de l'énergie nationale. Après Loti, Hébert : le hasard a de ces jeux.

GEORGES ROZET

POÈMES

I

ODELETTE EN VINGT-SEPT STROPHES

Pour complaire au cœur romantique
Qui rêve d'ardentes amours
Chantons la Ville Adriatique,
Ses molles nuits et ses beaux jours;

Célébrons Venise la rouge,
Son Carnaval et son Lido,
Musset s'enivrant dans un bouge
Et Sand aux bras de Pagello;

Cherchons le balcon solitaire
Où s'accoudaient, sortant du lit,
Byron, le beau lord d'Angleterre
Et la belle Guiccioli;

Rêvons intrigue, complot, crime,
Puits et Plombs, comme au temps de la
République Sérénissime,
Quand le Bucentaure, en gala,

Menait le Doge en grand costume,
Galant robuste ou vieillard fier,
Par l'anneau, selon la coutume,
Se marier avec la mer;

Imaginons à notre épaule
La baüta de satin noir
Et promenons-nous sur le Môle,
Comme ces gens que l'on peut voir

Par Guardi peints et ses émules :
Canaletto, Longhi et tant
D'autres, — charmants et ridicules
Sous leur masque de carton blanc.

*
* *

Maintenant que, mélancolique,
Ardent, fou, naïf, a battu
Assez ton vieux cœur romantique
Cette Venise-là, veux-tu,

Laissons-là, fleur de la lagune
Que l'on respira trop souvent,
A l'amateur de clair de lune
Qu'est le bon touriste allemand.

Tu verras qu'il en est une autre
De qui le charme est moins vanté
Et qui bientôt sera la nôtre,
Plus émouvante en sa beauté.

*
* *

Cette autre Venise, que j'aime
D'un si minutieux amour,
A sa gondole pour trirème
Et sa clarté pour seul atour.

Comme la reine Cléopâtre
Que jadis peignit Tiepolo
Elle a bu des perles de nacre
Dans sa coupe de Murano,

Et pareille à l'Égyptienne
Un serpent l'a mordue au sein,
Et je crois sentir dans la mienne
Sa main froide sur le coussin...

C'est une morte, mais son ombre
Hante encore les vieux palais
Dont la porte s'ouvre plus sombre
Parce qu'on n'y passe jamais.

On la rencontre, au crépuscule,
Sur les campi les plus déserts,
A l'heure où la cloche module
L'*Ave Maria* dans les airs;

Par les calli les plus étroites
Où sèchent chemises et bas
On entend entre les murs moites
Résonner l'écho de son pas;

Sur la courbe d'un pont dont l'arche
Se reflète au rio dormant
Elle monte de marche en marche,
S'arrête et se penche en avant;

Le négrillon à jambes naines,
Coiffé d'un turban safrané,
N'est plus là pour tenir sa traîne
D'un riche brocart suranné,

Car, au lieu des joyaux étranges
Dont l'éclat luisait sur sa peau,
Elle porte le châle à franges,
Que l'on achète au Rialto!...

*
* *

Familièrement, c'est elle
Que cherche mon pas incertain,
Cette Venise toujours belle
Comme une flamme qui s'éteint!

A l'ombre de ses campaniles
Elle s'endort en son passé,
Parmi sa lagune et ses îles
Qu'abandonne le flot lassé;

Venise pauvre et populaire,
Son humble vie essaie encor,
Aux prestiges de sa lumière,
De se survivre dans la mort;

Elle palpite au labyrinthe
Inextricable des calli
Où, de quelque façade peinte,
Se délabre le fard pâli;

Parfois pourtant elle tressaille
Lorsque dans l'air, en hosannah,
Au-dessus du Pont de la Paille,
Bourdonne la Marangona

Ou qu'au ciel de vent ou d'orage,
Sur Saint-Georges ou l'Arsenal,
La conque de quelque nuage
Imite le bonnet ducal.

O Venise! Sur sa colonne,
Paresseux, le Lion ailé
S'étire au gras soleil d'automne
Qui dore son bronze fêlé,

Tandis qu'en troupes inégales
Sur la Rive des Esclavons
A la file on voit sur les dalles
L'ombre volante des pigeons!

II

SOIR VÉNITIEN

Tout est beau, tout est pur, tout est doux, tout est tendre,
De tout ce qu'alentour je vois
Et, dans l'air qui l'accueille, il est charmant d'entendre
L'écho d'un pas ou d'une voix...

La fenêtre où, ce soir, vient s'accouder mon rêve
Qui souhaite un même demain
Me montre, au fond du ciel, la lune qui se lève
Ronde sur un étroit jardin;

Et, tout en respirant l'odeur qui vient des roses
Et le parfum du noir cyprès,
J'écoute la fontaine, inégale en ses pauses,
Qui murmure avec un bruit frais.

Le beau jour écoulé revit en ma mémoire,
De son matin pur et vermeil,
Jusqu'à l'heure où s'allonge en l'eau que le ciel moire
Le long cyprès d'or du soleil;

Je revois le Canal, la lagune, les îles,
Les algues brodant les pali
Et les pigeons nouant autour des campaniles
Leur vol, couronne de midi!

J'entre en quelque palais, je sors de quelque église,
Ma gondole est là, son fer droit;
Et, durant tout un jour, j'ai eu toute Venise,
Venise tout entière à moi!

Et cependant, ce soir, alors que je résume
Ce beau jour qui vient de finir
Pourquoi se mêle-t-il soudain tant d'amertume
Au bonheur de son souvenir?

Pourquoi donc ce sanglot? Ces larmes, que sont-elles?
Ce soupir et cette pâleur?
Ah! c'est qu'auprès de moi je te sens qui m'appelles,
Ma Tristesse blessée au cœur!

III

A THÉOPHILE GAUTIER

Je pense à vous, ce soir, Gautier! Venise est telle
Que vous la décriviez d'une plume fidèle
En ce livre parfait que signa votre main.
Vous avez contemplé de votre œil souverain
Où, des choses, l'aspect à tout jamais s'imprime
Le spectacle mouvant de la Sérénissime...
Nul n'a dit, mieux que vous, d'un style toujours sûr,
Son fier Lion, dressant son aile vers l'azur,
Sur le Môle, près de Saint-Marc aux cinq coupoles,
Sa Zecca, son Palais ducal et ses gondoles
Qui croisent leur sillage en fuite sur les eaux
Et dont la forme aigüe est celle des fuseaux
Et qui semblent tisser, sur toute la lagune,
Une étoffe couleur de soleil ou de lune.
Tout cela, vous l'avez fait revivre, ô Gautier,
Paroisse par paroisse et quartier par quartier;
Vous avez célébré le rio qui miroite
Et l'obscure « corte » et la « calle » étroite;
Vous avez dit le pas que redouble l'écho
Lorsque l'on passe sous le « sotto portico »,
Le haut mur écaillé, peint d'ocre ou de cinabre,
Tel pont courbe et ses quatre obélisques de marbre
Où quelque mascaron, une herbe entre les dents,
Rit entre deux Dauphins liés à deux tridents...

Avec vous, nous sommes entrés dans chaque église
De San Zobenigo jusques à Sant'Alvise;
Que leur nom fût baroque, éclatant ou joli,
Toutes, Sant'Aponal ou les Miracoli,

Vous les avez, avec amour, si bien décrites,
Les glorieuses, les charmantes, les petites,
Peintes par Tintoret, peintes par Tiepolo,
Les Frari, San Stae ou San Zanipolo,
Celle où dort Titien, celle où dort Véronèse,
Qu'en chacune notre œil dès la porte est à l'aise
Et que nous y cherchons, de la voûte au pavé,
Le détail devant qui votre esprit a rêvé,
Que votre goût distingue et cite avec éloge,
Tel somptueux tombeau de Prélat ou de Doge,
Dont l'antique palais, portant toujours leur nom,
Est encore debout, de la base au merlon,
Et montre fièrement, vétuste et magnifique,
Sa façade de marbre et sa porte héraldique
Que timbre encor, vainqueur du temps qui l'a terni,
Le « stemma » d'un Corner ou d'un Contarini!

C'est ainsi qu'avec toi, depuis plusieurs semaines,
A travers le dédale où sans fin tu m'entraînes,
Paroisse par paroissse et quartier par quartier,
J'ai revu toute ta Venise, ô cher Gautier!
Ton livre maintenant chante dans ma mémoire.
Je ne consulte plus sa page blanche et noire
Car je n'ai plus besoin de l'ouvrir et, fermé,
J'en sais chaque chapitre et tout passage aimé.
Il est devant mes yeux, vivant dans la lumière
Qui moire l'eau mobile et colore la pierre,
Empourprant quelque rose au faîte d'un vieux mur
Et, selon que s'éclaire ou se fonce l'azur
Fait du ciel de Venise, avec l'heure changeante,
Un songe tour à tour qui se dore ou s'argente.

Et toi-même, il me semble aussi que je te vois,
Tant ta phrase flexible a le son de ta voix.
Ton geste nonchalant s'ajoute à ta parole,
Je marche à tes côtés et mon coude te frôle
Et je crois deviner le secret de ton cœur,
Ce secret que ta haute et discrète pudeur

Dédaigna d'exprimer pour le lecteur sans âme
Qui n'admire quelqu'un que lorsqu'il se déclame;
Et j'ai compris, ce soir, tandis que nous foulons
La dalle, lentement, où sonnent nos talons
Comme la double rime aux strophes cadencées,
Ce que Venise évoque au fond de tes pensées
Et quel rêve muet si souvent t'arrêta
Sur le Pont de la Paille ou sur la Piazzetta,
Alors que tu sentais, en ton cœur nostalgique,
A l'incantation de la Ville magique,
Se réveiller, devant ce décor enchanté,
Tes désirs d'Orient, de luxe et de beauté!

IV

LE JARDIN DU SOUVENIR

A la Giudecca, le long de la lagune,
Il est un beau jardin calme et mystérieux;
Sa solitude est close à la vie importune
Et le silence y dort entre l'onde et les cieux.

Souvent, lorsque accablé de quelque obscure peine,
Je sens planer sur moi l'aile du noir chagrin,
J'évoque en mon esprit l'île vénitienne
Et je me réfugie en son bosquet marin.

M'y voici. La gondole a frôlé le mur rouge
Qui d'un riche reflet teinte l'humble rio
Sur lequel, entre quatre « pali », dont l'un bouge,
Par trois marches, au pied, s'ouvre la porte d'eau;

Du seuil, le jardinier me fait signe au passage
Et me montre du doigt, pendue à quelque pieu,
Une fiasque clissée où du vin est en cage
Comme un oiseau de sang, de soleil et de feu...

Ainsi que quelqu'un pris d'une soudaine ivresse
Je sens monter de l'heure un délice profond :
La rose de l'allée est encor ma jeunesse
Et la vigne se courbe en berceau sur mon front.

Tout le vaste jardin m'accueille en son silence
Et m'offre sa douceur, ses parfums et sa paix;
Vers moi, chaque statue en souriant s'avance;
L'une n'est plus qu'une ombre et je la reconnais!

Dans l'air pur et salin que le soleil irise,
O souvenir, je bois volupteusement
Le philtre de mémoire et d'oubli que Venise
Verse dans sa lumière à notre enchantement,

Car, pour fuir le noir spleen et son aile importune,
Il me suffit de dire, en détournant les yeux :
« A la Giudecca, le long de la lagune,
« Il est un beau jardin calme et mystérieux;

« Un peu de mon passé y vit, et ton image
« N'est-ce pas, ô mon cœur, elle que je trouve en
« Cette fiasque clissée où du vin est en cage
« Comme un oiseau de feu, de soleil et de sang? »

V

CHANSON D'AUTREFOIS

En l'an mil sept cent-soixante,
Un soir, sur la Piazzetta,
Comme j'arrivais de Zante,
Ton sourire m'arrêta;

L'antenne de ma galère
Luisait sur le ciel doré,
Au soleil couchant, derrière
La Dogana di Mare;

J'étais jeune capitaine,
Musqué, rieur, arrogant,
Et j'avais la tête pleine
Et de soleil et de vent;

Je rêvais prise, abordage!
Mais ce fier rêve naval
Finit devant ton visage
Par un soir de carnaval,

Car, sous le blanc masque blême,
Qui le cachait à demi,
O ma belle, l'Amour même
Pour toujours m'avait souri.

VI

CHANSON D'AUJOURD'HUI

Dans le cadre où jadis l'a peinte
Le bon peintre Pietro Longhi
Avec une fleur de jacinthe
En ses doigts au geste alangui,

Au mur, orné d'un stuc baroque,
Du vieux palais qui fut le sien
Cette belle Dame m'évoque
Le mystère vénitien.

Son image galante et tendre
A la mode du temps passé
Ne semble-t-elle pas me tendre
La fleur au parfum effacé?

Si cette offrande d'inconnue
M'a fait songer plus d'une fois
A ce que de la gorge nue
Sous les dentelles j'aperçois,

La figure reste secrète
Aux yeux avides de la voir,
Car le regard déçu s'arrête
A l'ovale d'un masque noir,

Et, tandis qu'au bas se dessine
Comme un sourire présumé,
Sous ce masque obscur j'imagine
Le visage le plus aimé.

VII

RENCONTRE

Baudelaire eût aimé cette antique pauvresse
Qu'à Venise je vis, en un café bruyant,
Sur la banquette asseoir sa correcte détresse
Qu'évitait de l'épaule un voisin méfiant.

Tout bas, je me disais qu'en ses « Petites Vieilles »
Le poète, pour qui tout fut mystérieux,
Avait chanté jadis des épaves pareilles
A celle que j'avais devant moi, sous mes yeux;

Elle ressemblait bien aux maigres héroïnes
Dont il a célébré la broche et le cabas
Et les châles croisés sur leurs plates poitrines;
La mienne était leur sœur et portait à son bras

Un de ces longs filets comme les ménagères
En portent pour aller au marché, le matin,
Où se tenait parmi les herbes potagères,
Un gros pigeon vivant que caressait sa main.

Sous les mailles, la bête à la gorge ardoisée
Semblait béatement se plaire en sa prison;
L'azur ne tentait plus son aile apprivoisée
Et son petit œil vif méprisait l'horizon.

Et, parfois, se penchant vers l'oiseau de Cythère,
Du fond de sa jeunesse et de ses anciens jours,
Cette vieille Vénus, minable et solitaire,
Écoutait roucouler ses lointaines amours.

HENRI DE RÉGNIER

LES EXPLOSIFS

L'étude des explosifs soumet la science à une dure épreuve : la poudre qui se décompose dans l'âme d'un canon, ou dans l'enceinte close d'un obus ou d'un trou de mine, développe en quelques millièmes de seconde des températures qui dépassent souvent deux mille degrés, des pressions de plusieurs milliers d'atmosphères, des vitesses voisines du kilomètre par seconde. La chimie, la physique et la mécanique sont d'abord un peu décontenancées en face d'effets aussi brusques et aussi intenses; pourtant, elles ne restent pas désarmées et c'est une chose remarquable qu'on ait pu étudier d'une façon minutieuse et précise des phénomènes qui paraissent placés au delà du cadre ordinaire des recherches scientifiques. La pyrotechnie et la balistique sont de véritables sciences, ou plutôt des applications très précises des sciences fondamentales; les ingénieurs et les officiers qui les font progresser rendent autant de services à la chimie et à la physique, dont ils prolongent le domaine, qu'à la patrie dont ils sauvegardent l'indépendance.

L'explosion, en effet, n'est pas un phénomène à part, une rage fortuite et sans lois; c'est une réaction chimique semblable à beaucoup d'autres, mais qui porte à un plus haut degré certaines propriétés : la rapidité, la chaleur dégagée et l'émission des produits gazeux. Entre l'attaque du zinc ou du fer par l'acide sulfurique et l'explosion de la nitroglycérine, il

n'y a qu'une différence de degré, mais cette différence est assez grande pour faire croire à l'apparition de propriétés nouvelles et essentielles. Ainsi, on parle couramment de la « puissance formidable » des explosifs, et il ne viendrait à l'idée de personne qu'un kilogramme de pétrole puisse produire, en brûlant, autant d'énergie qu'un poids égal de dynamite; de temps en temps, il se trouve des inventeurs pour imaginer de faire marcher des moteurs d'aéroplanes avec des explosifs, dans l'espoir d'engendrer, avec un faible poids, une grande puissance mécanique; or, ils se trompent lourdement, et même s'ils réussissaient à faire marcher leur machine, ils n'arriveraient qu'à établir ce que tous les chimistes savent déjà, à savoir qu'il y a plus d'énergie utilisable, à poids égal, dans l'essence de pétrole que dans n'importe quel explosif; seulement, l'énergie de l'essence est développée en plusieurs minutes, tandis que l'explosion opère par choc, et libère en moins d'un centième de seconde toute la puissance mécanique contenue dans la substance détonante; de même, le marteau soulevé par la main d'un enfant peut produire, à l'instant où il s'abat, des effets qu'on ne produirait pas avec une machine de cent chevaux.

Ainsi, la brièveté est le facteur prépondérant dans les effets d'une explosion. Si la durée avoisine le millième de seconde, la vitesse et la pression communiquées aux gaz dégagés sont telles qu'aucune paroi, si robuste soit-elle, n'est capable d'y résister; l'acier le plus dur est entaillé par le choc du gaz comme par un burin; il peut être, suivant les cas, déchiqueté, brisé en fragments ou même réduit en poussière; la poudre est alors *brisante* et les objets en contact avec elle sont détruits, en quelque sorte par surprise, sans avoir eu le temps de se mettre en état de défense en éprouvant les déformations élastiques qui leur permettent de s'arcbouter et de résister aux efforts. Si, au contraire, la durée d'explosion s'allonge jusqu'aux environs du centième de seconde, la poudre est *propulsive*, c'est-à-dire qu'elle peut être employée, dans une arme à feu, pour lancer un projectile; le canon soumis à une compression graduelle, a le temps de s'arranger pour résister aux pressions intérieures; les frettes qui le compriment extérieurement l'aident à se défendre; il n'éclate pas et

toute l'énergie libérée par l'explosion, à part celle qui produit le recul de l'arme, est transmise au projectile; dans ces conditions, l'arme à feu ressemble à nos moteurs à explosions; la seule différence réside dans la rapidité des phénomènes, mais, pour le reste, l'analogie est si parfaite que le rendement mécanique du canon est très voisin du rendement des bons moteurs à essence : dans un cas comme dans l'autre, un quart environ de la chaleur dégagée est transformé en travail mécanique.

***

L'importance prépondérante du temps dans les effets de l'explosion montre l'intérêt que les balisticiens ont à régler ce temps à une durée convenable. La chose serait aisée, comme on va le voir tout à l'heure, si une circonstance, à certains égards malheureuse, ne venait compliquer les phénomènes; en effet, les poudres ont, en général, deux régimes d'explosion, la *combustion* et la *détonation* et elles peuvent parfois passer de l'un à l'autre avec une brusquerie déconcertante. Prenons, par exemple, une cartouche de dynamite; enflammée à l'air libre, avec une allumette, elle brûle comme un feu de Bengale, c'est-à-dire le plus tranquillement du monde; mais il n'en est plus de même si la décomposition est provoquée par le choc d'un marteau ou, ce qui est infiniment plus commode, par la détonation d'une capsule de fulminate; l'explosion qui se produit alors est si soudaine et si brutale qu'elle détruit tout dans un rayon de plusieurs mètres autour d'elle, et pourtant l'énergie libérée n'est pas plus grande que dans la combustion paisible. Les maraudeurs qui dépeuplent rivières et étangs en pêchant à la dynamite, donnent une belle démonstration de ces propriétés brisantes de la détonation; au bout de quelques instants, tous les poissons qui se trouvaient dans un rayon étendu viennent flotter, inertes, à la surface de l'eau; le choc transmis par le liquide a littéralement broyé tous leurs tissus; bien qu'ils ne présentent aucune lésion apparente, ils sont morts dans toutes leurs cellules, et c'est pour cela que le poisson tué par ce procédé brutal et dévastateur ne se conserve frais que fort peu de temps.

Comment peut-on expliquer des effets si dissemblables? La nitroglycérine, qui est le principe actif de la dynamite, se décompose dès que sa température atteint soixante-dix degrés; si on a recours à une allumette pour produire cette température en un point de sa masse, la chaleur se propage de proche en proche, à partir du point chauffé et, comme la dynamite conduit mal la chaleur, elle se propage avec lenteur; ainsi la décomposition n'atteint que peu à peu les couches successives de l'explosif, et les gaz libérés ont tout le temps de s'écouler dans l'atmosphère.

Si, au contraire, on emploie une amorce de fulminate, celle-ci opère par percussion, c'est-à-dire qu'elle donne un choc, d'une brusquerie inouïe, à la dynamite placée en face d'elle; il en résulte une compression qui élève la température jusqu'au point de décomposition de la nitroglycérine; mais les gaz dégagés par la tranche explosée agissent eux-mêmes comme un marteau sur la tranche suivante qui se comprime et se décompose à son tour; il résulte de là une *onde explosive* qui se propage à travers la substance avec une rapidité extraordinaire, supérieure à la vitesse du son dans le même milieu. On a pu mesurer cette vitesse en bourrant d'explosif un long tube d'étain traversé, de place en place, par des fils que parcourt un courant électrique; le passage de l'explosion provoque la rupture des fils et des interruptions de courant qui s'inscrivent automatiquement sur un cylindre tournant. L'expérience montre que l'onde explosive se propage, dans la dynamite, à raison de 2 700 mètres par seconde; la vitesse atteint 7 000 mètres dans le coton-poudre et 7 700 mètres dans le nitromannite; et ce qui prouve bien que la décomposition résulte d'un choc mécanique transmis dans la masse de l'explosif, c'est le phénomène bien connu de détonation « par influence » : on aligne des cartouches de dynamite, en laissant entre elles un intervalle de quinze à vingt centimètres; si on fait exploser la première, les autres détonent à leur tour et de proche en proche, par suite du choc transmis à travers l'air qui les sépare.

Avec une décomposition aussi brusque, on ne peut obtenir que des effets brisants; les explosifs qui détonent ne peuvent être utilisés dans les armes à feu, car ils seraient moins nuisi-

bles à l'ennemi qu'à ceux qui les emploieraient. On conçoit, d'après cela, que ces corps se classent d'après la facilité avec laquelle ils peuvent prendre l'un ou l'autre des deux régimes de décomposition : il en est, comme l'iodure d'azote, qui détonent infailliblement; le contact d'une barbe de plume suffit à démolir, avec grand fracas, l'édifice instable de leurs molécules; le fulminate de mercure est, pratiquement, dans le même cas, avec une susceptibilité moins ombrageuse, et c'est ce qui en explique l'emploi pour la fabrication des amorces.

A l'autre bout de la liste se trouvent des corps, comme l'ancienne poudre noire et les modernes poudres « colloïdales » qu'on n'a jamais pu faire détoner, même sous l'action des percussions les plus énergiques, par exemple le choc d'une balle de fusil. Évidemment, ces essais ne prouvent pas, mathématiquement, que la détonation soit impossible dans tous les cas; on s'est demandé, à propos des catastrophes successives de l'*Iéna* et de la *Liberté*, si un concours lamentable de circonstances, non encore réalisées dans les essais, n'avait pas pu provoquer l'apparition de ce régime destructeur. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est qu'une telle hypothèse n'est ni vraisemblable, ni nécessaire pour expliquer les effets dont notre marine a si cruellement souffert.

Entre les types extrêmes qui ne pratiquent qu'un seul mode de décomposition se placent les explosifs « à double visage » qui peuvent, suivant les circonstances, passer de la combustion (qu'on appelle aussi déflagration) à la détonation; et il faut souvent bien peu de chose pour provoquer ce changement. Prenons, par exemple, un fragment de fulmi-coton comprimé; placé à l'air libre, sur une table, il brûle avec sagesse et sans provoquer d'accidents; mais il suffit qu'un obstacle très léger, une simple feuille de papier, s'oppose à l'écoulement régulier des gaz pour que leur accumulation comprime le fulmi-coton et y fasse passer le frisson de l'onde explosive qui le décompose instantanément en broyant la table sur laquelle il repose.

Il est clair que le choix des poudres propulsives employées en artillerie ne peut porter que sur les explosifs qui déflagrent sans détoner. Mais, lorsqu'on a choisi une de ces poudres, il y a cent manières différentes de la faire brûler; évidemment, le meilleur mode de combustion est celui qui produira

les plus grands effets balistiques sans fatiguer l'arme par des pressions intérieures trop brusques ou trop élevées. Or, il existe une règle qui domine la balistique : il faut que la poudre brûle pendant le temps que le projectile met à parcourir l'âme du canon ou du fusil; c'est ce qu'on appelle *la loi de stricte combustion*. Il est bien évident, en effet, qu'une combustion plus lente produirait encore des gaz alors que le projectile, déjà lancé dans l'espace, aurait échappé à leur action propulsive, et d'un autre côté, il est indispensable que l'émission gazeuse se continue pendant que le boulet progresse dans l'âme, afin de remplir le vide que ce boulet laisse derrière lui.

Mais, sur ce thème général, on peut broder d'innombrables variations : la poudre peut être *à combustion constante*, c'est-à-dire émettre toujours la même quantité de gaz dans le même temps, pendant la durée de sa combustion; elle peut encore être *progressive*, autrement dit avoir une émission gazeuse croissante, ou *dégressive*, c'est-à-dire produire les gaz avec une vitesse décroissante. Les effets, tant sur l'arme que sur le projectile, ne seront pas les mêmes dans tous les cas, et il est nécessaire de savoir régler la combustion de façon à obtenir, à coup sûr, les effets désirés. Or, tout ceci se fait aujourd'hui, avec une précision remarquable, en fixant les conditions d'allumage et en choisissant la grandeur et la forme des éléments de la poudre.

Prenons comme exemple une pièce de notre artillerie de campagne : le dispositif d'allumage comprend, en premier lieu, une *étoupille*, c'est-à-dire un tube en cuivre rempli d'une composition fulminante et traversé par un fil de cuivre, qu'on nomme *rugueux*. En tirant le rugueux avec le crochet du tire-feu, on produit des frottements qui provoquent la détonation du contenu fulminant de l'étoupille; la décomposition se communique ensuite à la gargousse, enfermée dans un sachet de soie, qui contient la masse de la poudre propulsive; mais, à l'entrée de la gargousse, au contact de l'étoupille, on a disposé une certaine quantité de poudre noire, qui sert d'intermédiaire entre l'étoupille et la poudre sans fumée, formée de brins allongés disposés en fagots à l'intérieur de la gargousse. Tout ceci, qui paraît d'abord assez compliqué, s'explique aisément lorsqu'on connaît le but à atteindre, qui est d'enflammer simul-

tanément et sur toute leur surface tous les brins de la poudre propulsive; cette inflammation méthodique s'obtient à coup sûr grâce au jet de flamme produit par la poudre noire, qui remplit instantanément de gaz brûlant, tout l'intérieur de la gargousse; on évite ainsi des inflammations localisées, qui produiraient des effets balistiques variables et incertains.

Voici donc le point de départ; toute la poudre s'enflamme à la fois par toute sa surface; elle brûle ensuite, par couches concentriques, jusqu'à épuisement de matière active. On conçoit, dès lors, qu'en faisant varier la forme et les dimensions des éléments de la poudre, on puisse régler, comme on veut, la production des gaz; si l'explosif est en gros morceaux, il brûlera lentement; la combustion sera d'autant plus rapide que les brins seront plus ténus. Il ne faut pas, toutefois, aller jusqu'à l'extrême finesse; des grains trop fins ou de la poussière ne laisseraient pas pénétrer dans leurs interstices les gaz inflammants et se comporteraient, à peu de chose près, comme un bloc solide. Ce n'est pas tout; en modifiant la forme des brins, on peut faire varier, à volonté, la loi d'émission des gaz; ainsi les explosifs employés dans l'artillerie française sont légèrement dégressifs, parce que les lamelles qui les forment diminuent un peu de surface à mesure qu'elles brûlent; on peut, au contraire, obtenir des poudres progressives en donnant à l'explosif la forme des blocs prismatiques percés de trous, comme les briquettes de charbon de terre; les trous s'élargissent par la combustion, et la surface d'émission s'accroît d'autant. Ce type est réalisé dans certaines poudres américaines.

***

Tels sont les principes de la pyrotechnie moderme; mais, pour les appliquer il a fallu de longues recherches et des essais sans nombre. La vieille poudre à canon, qui a fait entendre, depuis cinq cents ans, sa voix bruyante sur tous les champs de bataille, était un produit tout empirique; c'est empiriquement qu'on l'a modifiée et améliorée, pour arriver à la composition adoptée par tous les peuples civilisés : 75 p. 100

de salpêtre, 12,5 p. 100 de charbon de bois et autant de soufre. Depuis longtemps, on connaissait les défauts de cet explosif; on avait, vers 1840, reconnu la nécessité de renoncer aux grains fins dont l'explosion trop vive fatiguait les armes à feu, et de constituer des blocs comprimés de dimension croissante avec le calibre des pièces; c'était, pour l'artillerie de campagne, la poudre C, et, pour les plus gros canons, la poudre S P (siège et place).

Mais ces poudres, douées d'une puissance balistique médiocre, avaient l'inconvénient de donner, en brûlant, des résidus solides dont une partie s'échappait au dehors en formant la fumée, tandis que le reste se déposait dans l'arme et l'encrassait rapidement; cet inconvénient tient surtout à la présence du soufre qui forme avec le potassium du salpêtre un composé solide, le sulfure de potassium; aussi de nombreux essais furent-ils tentés pour diminuer la proportion de soufre, mais plus on enlevait du soufre, plus la poudre s'enflammait difficilement; pourtant, en employant des charbons roux produits par la calcination incomplète de certains bois, on était parvenu à réaliser des poudres brunes (P B), contenant peu de soufre et dont les blocs prismatiques pouvaient être utilisés avec avantage par la grosse artillerie. Toutes ces découvertes s'arrêtèrent net, du jour où la grande découverte de M. Vieille vint offrir à la balistique un nouveau type d'explosif.

Le fulmi-coton, qu'on nomme aussi coton-poudre, coton-nitré ou nitrocellulose, avait été découvert en 1846 par le chimiste allemand Schönbein, en traitant le coton par l'acide azotique, auquel on ajoute de l'acide sulfurique pour absorber l'eau qui se forme dans la réaction; le coton représente à l'état pur une substance que les chimistes nomment cellulose, parce qu'elle forme les parois des cellules végétales, et qui se retrouve dans le bois, dans le papier et dans les étoffes. Mais si les propriétés explosives du fulmi-coton avaient été signalées par Schönbein lui-même, toutes les tentatives faites pour domestiquer sa puissance étaient restées vaines. Même comprimé en masses compactes, il restait capable de détoner brutalement; c'était donc un explosif brisant, qui trouvait un excellent emploi au chargement des torpilles, mais on n'avait jamais réussi à en faire une poudre propulsive, lorsque les

travaux de M. Vieille apportèrent la solution d'un problème qui semblait avoir lassé la patience et l'ingéniosité des inventeurs : c'est ce que reconnaît un spécialiste allemand très connu, M. Guttman, qui, après avoir fait une large part aux travaux antérieurs, se voit contraint de rendre aux travaux de notre compatriote un hommage d'autant plus précieux qu'il est donné plus à regret. « Toutes ces tentatives, dit-il, furent éclipsées par l'invention de Vieille qui, en 1884, gélatinisa très soigneusement de la nitrocellulose et en fit des feuilles qu'il découpa en rubans ou en petits losanges. » Et je ne puis moins faire que de rapporter ici les justes et nobles paroles dont M. L.-J. Simon faisait suivre, dans un récent article[1], cette citation du technicien allemand : « C'est à dessein, dit-il, que j'emprunte au plus compétent des spécialistes étrangers cette appréciation flatteuse de l'invention de notre compatriote. Elle met en la place qu'il mérite dans l'œuvre collective, l'ingénieur qui, à peine âgé de trente ans, sans le secours d'aucun hasard ni d'aucune collaboration, par l'effet d'une méthode parfaite au service d'une haute intelligence, dotait son pays d'une découverte qui le rendit maître de l'heure pendant deux ans. Dans les discussions fécondes ou stériles, calmes ou passionnées que suscite l'obsédant souvenir d'une affreuse catastrophe, il serait d'une monstrueuse ingratitude d'oublier le tribut de reconnaissance dû à ce grand savant et à ce grand Français. » Il serait tout aussi injuste d'oublier d'associer au nom de Vieille celui de notre grand chimiste Berthelot, qui appliqua sa science et son génie à mettre au point l'emploi des nouveaux explosifs; c'est grâce à Berthelot et à Vieille que les poudres à la nitrocellulose purent, dès 1885, être adoptées pour l'armement français; on était alors sous le ministère, fameux pour d'autres raisons, du général Boulanger, en l'honneur de qui le nouvel explosif reçut le nom de poudre B.

Je n'ai point le dessein de rappeler dans le détail les opérations qui transforment la cellulose en poudre B; je me contenterai d'en indiquer le principe. La réaction de Schönbein permet, en réalité, d'obtenir, suivant la concentration des

1. L.-J. Simon, *La poudre B* (*La Revue du mois*, décembre 1911).

acides employés et la durée de l'opération, plusieurs espèces de fulmi-coton, plus ou moins riches en produits azotés. Le produit le moins riche en azote peut être dissous dans un mélange d'alcool et d'éther, en donnant le collodion, qui servait jadis pour faire des plaques photographiques et qu'on emploie encore actuellement en médecine pour fermer les coupures. Le fulmi-coton le plus azoté est aussi le plus puissant au point de vue balistique; il est insoluble dans le mélange alcoolo-éthérique, mais cette insolubilité n'est pas absolue; il ne faut pas oublier que les composés complexes de la chimie organique n'ont pas les propriétés tranchées qu'on rencontre en chimie minérale. Si on fait macérer dans du collodion le fulmi-coton insoluble, celui-ci, sans doute par la contagion de l'exemple, s'émiette en fragments impalpables qui s'enrobent de collodion en formant un magma pâteux que le malaxeur triture et rend homogène; on obtient ainsi, non une solution comparable à celle du sucre dans l'eau, mais quelque chose d'analogue aux gommes et aux gélatines, en un mot, un *colloïde*. La matière, amenée par évaporation à la consistance voulue, est soumise à l'action d'une presse terminée par une filière, d'où elle sort, comme les pâtes d'Italie, en longs rubans qu'on met sécher sur des claies en bois. L'alcool et l'éther s'évaporent presque intégralement, en laissant une sorte de corne blonde, translucide et élastique; c'est la matière première de la poudre B. En France, cette matière forme des rubans plats dont l'épaisseur varie depuis 7 dixièmes de millimètre pour la poudre à fusil[1] B F jusqu'à 7 millimètres pour les poudres B M destinées à la grosse artillerie de marine.

Les autres nations, qui se sont hâtées d'imiter, parfois en les améliorant, nos procédés de fabrication, donnent à leurs poudres des formes différentes et qui probablement, ne sont pas plus avantageuses : on emploie des filaments et des cylindres pleins en Angleterre, des lames et des cylindres creux en Allemagne, des cordons à section carrée en Italie, et, aux États-Unis, des cylindres courts et perforés. Un progrès plus important, — et qui serait essentiel s'il n'était balancé par des

1. Ces rubans sont ensuite découpés en petits carrés de deux millimètres de côté.

inconvénients, — consiste à accroître la puissance balistique de la nitrocellulose en y incorporant, en proportion variable, un explosif plus redoutable encore, la nitroglycérine; on obtient ainsi des compositions dont l'esprit rappelle celui de notre poudre B, et qui, sous les noms de poudre Nobel, de balistite, de cordite et de filite, sont employées par l'artillerie de plusieurs nations. Ces explosifs complexes ont leurs avantages; une meilleure proportion des comburants et des combustibles y donne une réaction plus complète; par suite, l'élévation de température est plus grande que dans la poudre B et l'utilisation mécanique des gaz dégagés y est plus avantageuse. En revanche, ils soumettent les canons à des efforts et à une usure qui réduisent notablement leur durée, et c'est pour cela que les tiers d'exercice ne peuvent être effectués qu'à charge réduite sous peine de mettre hors de service, en temps de paix, ces terribles machines à tuer que les peuples civilisés tiennent en réserve pour les guerres futures.

***

L'apparition des poudres colloïdales a transformé la tactique moderne : la régularité de leurs formes et la constance de leur composition permettent d'obtenir un tir plus régulier qu'avec l'ancienne poudre noire; mais, surtout, elles sont beaucoup plus puissantes, tout en étant moins brutales : c'est ce qui explique que, dès 1885, et sans rien changer à notre armement, nous ayions pu accroître de cent mètres la vitesse initiale de nos projectiles par la mise en service de la poudre B. Enfin, et par surcroît, il se trouvait que la décomposition de la nitrocellulose donnait uniquement des produits gazeux, de telle sorte qu'elle n'encrassait pas la pièce et que l'explosion se produisait sans fumée; ce nouvel avantage frappa surtout le public, et c'est pour cela que le nouvel explosif fut désigné couramment sous le nom de poudre sans fumée.

Mais la médaille avait son revers: notre pays en a fait, plus qu'aucun autre, la douloureuse expérience. Les poudres colloïdales ne détonent jamais, mais elles s'altèrent et cette altération, en s'emballant brusquement, peut aller jusqu'à en

provoquer la déflagration spontanée ; le fait a été établi par de nombreux exemples, et dans des conditions qui écartent toute hypothèse d'inflammation accidentelle ou de malveillance ; tel fut, entre autres, le cas de cette caisse de poudre qui prit feu, en plein jour, dans les rues de Marseille, sur le camion qui la transportait de la gare au quai d'embarquement.

Voici en quels termes un spécialiste, M. Berger, décrit cette avarie de la poudre B : « La décomposition s'effectue dès l'origine. L'observation directe de l'aspect et des propriétés physiques des bandes de poudre ne décèle rien de cette altération pendant très longtemps et, en fait, on a cru très sincèrement à la parfaite stabilité du produit plusieurs années après sa découverte. Puis certaines altérations, d'abord localisées, apparaissent ; par endroits, des taches se forment, qui s'élargissent et dégénèrent en abcès. Ces points malades ont rapidement une réaction acide, due à l'acide nitrique, qu'accompagne l'acide nitreux. La maladie s'étend, il y a une véritable contamination de la partie malade vers les parties restées saines de la bande et de la bande malade vers les bandes voisines. Finalement, toute la masse se ramollit, suinte l'acide ; la poudre a subi ce qu'on appelle la décomposition pâteuse. Ce qui caractérise cette contamination, c'est sa rapidité relative. Alors que la première période, pendant laquelle la poudre était saine, se chiffrait par années, la période de destruction se compte en mois, presque en jours. Or, dès que la poudre est acide, elle est dangereuse et susceptible de s'enflammer spontanément. »

La révélation de cette propriété, qui fut suivie des plus terribles confirmations, plongea les spécialistes dans de terribles perplexités. On ne pouvait ni revenir aux anciennes poudres, ni détruire des approvisonnements nécessaires et qui représentaient plusieurs centaines de millions, ni laisser s'accomplir, les bras croisés, l'œuvre de destruction et de mort. On décida, en premier lieu, de surveiller méthodiquement les approvisionnements, de façon à prévoir l'altération avant qu'elle fût devenue dangereuse ; on avait, pour cela, une règle ingénieuse : on chauffait 10 grammes de la poudre suspecte dans un tube porté à 110 degrés et on mesurait le temps qu'elle met, dans ces conditions, à se décomposer en émettant des vapeurs azotées

qui colorent en rouge le papier bleu de tournesol. Ce temps s'appelle *la vie* de la poudre à 110 degrés, et on peut déduire de cette donnée la durée probable de la substance par la fameuse « loi de corrélation » : la vie d'une poudre, en heures à 110 degrés, est égale à sa vie en jours à 75 degrés, et à sa vie en mois à 40 degrés. Un tel résultat peut être exact, en moyenne, mais il faut compter avec les exceptions, car ce sont elles qui font les catastrophes; or, il suffit qu'un brin microscopique, échappé à l'analyse, soit mauvais dans plusieurs tonnes d'une poudre saine, pour que ce brin suffise à produire une déflagration générale.

Puisqu'il était si difficile de prévoir, on chercha à guérir; nos poudres connurent les pratiques du *radoubage*, où les lots suspects, repris par le dissolvant alcoolique et éthéré, recevaient d'un nouveau traitement une sorte de remise à neuf; mais cette virginité reconquise gardait la trace des anciennes pollutions, et les poudres radoubées justifièrent mal la confiance qu'on avait mise en elles.

Il fallait trouver mieux : M. Vieille, constatant que l'altération des poudres accompagnait l'évaporation progressive de l'alcool qu'elles avaient retenu lors de leur préparation, pensa qu'en incorporant à ces poudres un alcool moins volatil, on pourrait prolonger la vie de l'explosif : ce fut l'origine des poudres à 2 p. 100 d'alcool amylique (AM_2), adoptées en 1896; la proportion d'alcool amylique fut portée ultérieurement à 8 p. 100 dans les poudres AM_8, et les résultats obtenus furent nettement favorables; la poudre nouvelle résistait mieux que l'ancienne, mais elle finissait toujours par éprouver l'inévitable avarie.

C'est à ce moment qu'apparut une solution nouvelle, empruntée à l'étranger : « Dès l'année 1896, nous apprend M. Berger, c'est-à-dire au moment où le service des poudres et salpêtres proposait et faisait adopter l'alcool amylique comme stabilisateur, le service de l'artillerie de terre se proposait également de chercher une solution au problème de la conservation des poudres B. L'attention du capitaine Lépidi, de la poudrerie du Bouchet, avait été attirée sur la diphénylamine, dont il avait reconnu la présence en 1892 dans une poudre Nobel dont on lui avait confié l'étude. Un document

mentionnait, en outre, son emploi dans la Wurfelpulver de Rothweil. Sur l'initiative du capitaine Lépidi, un lot contenant 2 p. 100 de diphénylamine fut fabriqué en 1896 à la poudrerie du Bouchet; c'est sur ces poudres que portèrent les essais poursuivis parallèlement par la poudrerie et surtout par la Commission des poudres de Versailles. » Ainsi, un hasard heureux nous avait mis sur la voie d'un procédé nouveau, que l'étranger comptait bien garder pour lui; mais il s'écoula plusieurs années avant qu'on s'accordât sur sa valeur. Le Service des poudres et salpêtres, qui venait d'adopter le stabilisateur à l'alcool amylique, mit longtemps à se laisser convaincre; il ne faut pas s'en montrer surpris, car on n'a pas le droit, sur une simple hypothèse, d'introduire une modification qui peut être plus nuisible qu'utile, et, d'autre part, il y a des expériences qui réclament nécessairement le concours du temps; on peut étudier rapidement la stabilité des poudres à 80 ou 100 degrés, mais entre 30 et 40, il faut attendre des mois avant d'avoir un résultat, et des années entre 20 et 30 degrés; des échantillons de poudre AM et D sont conservés depuis 1903, à Versailles, Constantine et Biskra, c'est-à-dire dans les conditions climatériques les plus dissemblables. Ainsi, malgré les catastrophes accumulées, il faut agir avec patience et sang-froid; mais, dès à présent, les résultats acquis ont mis tout le monde d'accord. En octobre 1910, la Commission mixte de fabrication, composée de représentants du service producteur des poudres et salpêtres, et des services consommateurs de la Guerre et de la Marine, présidée par M. l'Inspecteur général Vieille, a proposé à l'unanimité l'emploi de la diphénylamine pour la stabilisation de toutes les poudres.

Cette poudre nouvelle, la poudre D, n'apparaît pas, même à ses plus chauds partisans, comme une panacée; mais elle présente des avantages de premier ordre. La diphénylamine agit à la fois comme stabilisateur et comme indicateur, et ces deux rôles sont également nécessaires. Elle stabilise la poudre en absorbant les vapeurs nitreuses à mesure qu'elles sont émises; or, ce sont ces vapeurs qui, en se répandant dans la masse d'explosif, généralisent l'avarie produite en un point. D'un autre côté, on peut doser fort exactement la teneur d'une poudre en diphénylamine; dès que l'altération commence,

cette teneur s'abaisse et les chimistes ont ainsi, pour leurs essais, une base rigoureuse et une méthode sensible. Mais il y a plus : dans les anciennes poudres, l'altération n'était visible que lorsqu'elle était très avancée, de telle sorte que rien ne différenciait, à l'œil, une poudre saine d'une poudre suspecte. Au contraire, la diphénylamine, en absorbant les vapeurs nitreuses, prend une coloration d'un noir verdâtre, qui vire progressivement au brun; enfin, on voit apparaître des taches jaunes, mais il est temps alors d'agir et de retirer les poudres du service ou de les consommer à bref délai. Ces trois stades d'altération permettent donc une surveillance très efficace, puisqu'elle s'applique, non pas à des moyennes, mais à chaque brin de nitrocellulose. Le noircissement est même une indication tellement précoce, qu'elle risque d'éveiller une méfiance injustifiée envers des poudres qui sont encore en excellent état, et c'est pour cela qu'en Allemagne, la poudre à la diphénylamine est noircie artificiellement, afin de dissimuler ce commencement d'altération.

*
* *

Ce que j'ai dit jusqu'ici pourrait laisser croire que les explosifs détonants ne sont employés qu'à titre exceptionnel; or, c'est le contraire qui est vrai. Les explosifs industriels, dont l'emploi est, heureusement, plus fréquent que celui des poudres de guerre, travaillent par détonation. Leur production annuelle s'élève à soixante millions de kilogrammes et représente une valeur de plus d'un milliard de francs; c'est qu'ils sont les grands terrassiers des temps modernes : ils rendent possibles le percement des tunnels, l'exploitation des mines, et ce sont eux, aujourd'hui, qui achèvent de creuser le canal de Panama. Ainsi, en cette matière, ce sont les plus violents qui sont les plus utiles. Il est vrai que la guerre utilise le coton-poudre pour la charge des torpilles, tandis que la mélinite, jadis préconisée par Turpin, et que d'autres nations emploient sous le nom de lyddite, sert à déterminer l'explosion des obus, shrapnels et boîtes à mitraille; la mélinite, on le sait, n'est

autre que l'acide picrique, dérivé azoté du phénol, qu'on verse fondu dans le ventre des obus.

Mais pour deux ou trois détonants qui ont mal tourné, combien de probes et laborieux ouvriers! Car ils sont des centaines, et leur grand nombre n'a pas pour unique origine la concurrence des producteurs et la fantaisie qui leur fait donner des noms différents à des produits identiques. En réalité, la variété des explosifs correspond à la diversité des besoins industriels. Les uns sont appelés à travailler sous l'eau, ou en terrain détrempé; ils doivent ne rien perdre de leurs propriétés au contact de l'humidité. D'autres sont utilisés dans les mines grisouteuses; ce sont les explosifs « de sûreté », qui ne doivent, en aucun cas, provoquer l'inflammation du grisou. Ceux qu'on emploie dans les endroits difficilement aérés et où travaillent des ouvriers, ne doivent pas dégager de produits délétères [1]. Enfin, dans les travaux de mines, la rapidité de l'explosion doit être graduée, en même temps que la charge d'explosif, suivant les effets à atteindre; d'une façon générale, plus la détonation est brusque, plus l'effet est localisé. Veut-on percer un trou dans une muraille, sans en disloquer l'ensemble et en ébranler les fondations? Il suffira d'une charge réduite d'un explosif très brisant; de même, pour abattre un arbre, un chapelet d'explosif brisant, placé autour du tronc, aura vite fait de le couper net. Au contraire, pour les travaux de mines et de terrassement, on a généralement besoin de disloquer de grandes masses de terrain, de telle sorte que l'ouvrier n'ait plus ensuite qu'à procéder, avec le pic ou la pioche, à l'abatage des décombres. Ceci exige des explosifs plus lents, qui prennent le temps de soulever les roches et d'introduire leurs gaz dans les fissures; encore cette lenteur est-elle toute relative, car il s'agit ici de millièmes de seconde. Un explosif trop paresseux perdrait tout le bénéfice de sa force expansive, en laissant à la chaleur le temps de s'échapper au dehors.

La description de ces diverses variétés d'explosifs remplirait aisément des volumes. Je voudrais seulement consacrer quel-

1. L'attention se porte actuellement sur des explosifs qui réalisent parfaitement cette condition; ils sont formés d'aluminium en poudre et d'oxygène liquide. Récemment essayés, dans les carrières de Vaugirard, ils se sont montrés deux fois plus puissants que la poudre noire,

ques lignes au plus connu de tous les produits, à celui qui a rencontré la fortune la plus belle et la plus méritée : la dynamite a joué, et continue de jouer un rôle immense dans le travail d'aménagement de notre planète, et elle doit son étonnant succès à ce qu'elle réunit des qualités, en apparence, contradictoires, étant à la fois détonante et progressive. Sa brusque détonation, provoquée par une amorce de fulminate, donne en effet des gaz composés, acide carbonique et vapeur d'eau, mais la température initiale est tellement élevée que ces gaz sont presque entièrement dissociés; ils se recombinent peu à peu et cette combinaison dégage de la chaleur qui, en compensant celle qui est dissipée par conductibilité, prolonge et soutient l'effort propulsif des gaz; ainsi, l'action de ces gaz dure assez longtemps pour leur permettre de disloquer les roches sur un périmètre étendu autour du trou de mine.

Mais l'histoire de la dynamite n'est pas moins intéressante que ses propriétés, car elle montre, une fois de plus, que les grandes inventions requièrent la collaboration du hasard et de cette longue patience, qui est le génie des inventeurs. On insiste souvent sur le rôle du hasard, mais on oublie tous les efforts poursuivis pendant des années, et qui ont fait apparaître l'heure du Destin. L'œuvre des Nobel, le père et le fils, s'étend sur quatre-vingts ans, et ce n'est qu'à la fin qu'elle fut couronnée par le succès et récompensée par la fortune. Emmanuel Nobel, ingénieur suédois, s'était voué, dès 1830, à l'étude des explosifs; il établit, pour le gouvernement russe, les premiers types pratiques de torpilles sous-marines; mais ces travaux, qui le firent passer par des alternatives de fortune et de misère, étaient particulièrement dangereux à une époque où on ignorait la technique prudente des opérateurs modernes; l'expérimentateur pouvait s'attendre alors à ce que chaque moment fût le dernier de sa vie. La demeure d'Emmanuel Nobel et les maisons voisines furent ébranlées par tant d'explosions, qu'il fut contraint de continuer ses essais sur un chaland, ancré à quelques distances du rivage. Plus tard, son laboratoire d'essais d'Heleneborg fut détruit par une formidable explosion, qui coûta la vie à plusieurs personnes, parmi lesquelles était son plus jeune fils Oscar, dont on trouva, dans les décombres, le corps atrocement mutilé. C'est au milieu

de ces épouvantes qu'Emmanuel Nobel et son fils Alfred, travaillant sans relâche, s'attachèrent spécialement à la nitro-glycérine, découverte en 1847 par l'Italien Sobrero, et plus puissante encore que le coton-poudre; mais la nitro-glycérine était liquide, et tellement irritable, qu'elle explosait parfois par le frottement du bois contre le bois; ils essayèrent de la rendre plus maniable en la faisant absorber par la poudre noire, mais celle-ci n'en prenait que 10 p. 100 de son poids; l'avantage n'était pas suffisant pour compenser l'instabilité du produit. C'est après des années d'essais infructueux que le hasard vint au secours d'Alfred Nobel : un jour, en 1863, un peu de nitro-glycérine avait coulé d'une tourie fêlée, et s'était répandu sur le produit dont on se servait alors pour emballer les touries et pour les préserver contre les chocs; cette matière était une terre siliceuse, nommée « kieselguhr », qui était constituée en grande partie par l'enveloppe d'algues unicellulaires qu'on nomme diatomées. Le mélange de nitro-glycérine et de kieselguhr avait formé une sorte de mortier, et Nobel constata qu'il pouvait être manipulé sans danger. La dynamite était trouvée et la fortune de Nobel assurée; il ne restait plus qu'à donner à la terre siliceuse toute sa puissance d'absorption, en isolant par lavage le fin tissu des diatomées, et en chassant l'humidité intérieure par une légère calcination; en malaxant à la main cette poudre siliceuse avec la nitro-glycérine, on lui faisait absorber des proportions considérables d'explosif, pour lequel elle constituait le meilleur des emballages. La pâte, tassée dans des moules cylindriques, puis enveloppée de papier paraffiné, forme ces cartouches explosives, que tant de mains brutales et inexpérimentées manient aujourd'hui sans accidents.

Une autre fois, en 1876, Nobel fut heureusement servi par le hasard. Il s'était coupé le doigt et avait envoyé chercher du collodion pour couvrir la blessure; la souffrance, qui l'empêchait de dormir, ramena ses pensées sur l'objet constant de ses préoccupations, et il se rendit, à deux heures du matin, dans son laboratoire, pour essayer d'incorporer le fulmi-coton, contenu dans le collodion, à la nitro-glycérine. Il y réussit et obtint une matière plastique où s'associaient, en se complétant, les activité sdes deux explosifs : ce fut l'origine de la *dynamite-*

gomme, plus puissante encore que l'ancienne dynamite. Plus tard, les travaux de Vieille éveillèrent chez lui l'idée d'employer ce produit comme poudre de guerre. Il constata que, pour une teneur suffisante en nitro-glycérine, on obtenait un explosif non détonant : ce fut la *poudre Nobel*, ou *balistite*, qui fut adoptée par l'Italie, l'Allemagne et plusieurs autres pays, et qui présente d'étroites analogies avec la cordite anglaise.

C'est ainsi qu'une grande industrie, utile pendant la paix, nécessaire pendant la guerre, est née du labeur incessant d'Alfred Nobel. Cet homme, dont la vie avait été une leçon de persévérance et d'énergie, a voulu donner, en disparaissant, une grande leçon de sagesse; en consacrant sa fortune tout entière à récompenser les grandes découvertes et les nobles efforts, il a montré qu'il se souvenait de cette belle parole de Pasteur : « C'est l'ignorance qui sépare les hommes et la science qui les rapproche. »

L. HOULLEVIGUE

L'ENNEMI DES FEMMES

Je n'aurais pas voulu parler de Jacques Arthemale ; ce n'est pas à moi qu'il devrait appartenir d'évoquer sa mémoire. Mais, si je ne peux oublier que nul plus que moi ne l'a fait cruellement souffrir, je n'oublie pas que nul ne l'a aimé davantage, n'a eu pour lui une vénération aussi profonde, une affection aussi respectueuse et aussi tendre. Si, malgré mes erreurs, je conserve encore quelque estime pour mon caractère, c'est à lui que je le dois. C'est pour cela que j'ai accepté de réunir ici ces quelques souvenirs : ils rendront sa figure plus grande encore à ceux pour qui il n'est pas mort tout entier.

Vous tous qui avez connu celui qu'entre nous nous n'appelions que « notre Maître », vous avez voulu apprendre de moi ce qui vous était caché jusqu'à présent. Vous m'avez demandé cette confession douloureuse. Nous avons été trop intimes dans les plus belles années de notre jeunesse pour que je refuse de vous obéir. Vous lirez donc ceci, et avant de me juger, songez à la magnanime clairvoyance et à l'amère sérénité avec lesquelles Arthemale considérait le spectacle de l'univers. Je ne voudrais pas que l'une et l'autre vous fissent défaut quand vous porterez votre regard sur moi.

Vous vous souvenez, Simon, François, Alexandre, et vous tous aussi, mes vieux camarades, du vaste atelier dans lequel, pendant près de sept ans, Jacques Arthemale, deux fois par semaine, nous a reçus. Je revois cette pièce austère et un peu

sombre ; des livres en tapissaient les murs. Au-dessus d'eux, s'alignaient des marbres, quelques bibelots, souvenirs que notre maître avait rapportés de ses voyages. A droite, un escalier de chêne montait à une *loggia* dont le balcon surplombait la salle : là, dans un étroit espace, Arthemale pouvait travailler, sans cesser de voir l'ensemble de ses bouquins et des choses aimées au milieu de quoi il avait accoutumé de vivre.

Ce n'est point sans émotion que j'évoque ce passé : pendant longtemps, dans cette bibliothèque, nous nous sommes grisés de ce que la pensée et la sagesse ont de plus élevé et de plus vivifiant. Un homme parlait, accoudé à la cheminée ou se balançant dans un rocking-chair ; il nous donnait le meilleur de soi-même : sa culture, son expérience et surtout son détachement. Il connaissait les hommes, les œuvres d'art, les pays. De vingt à trente ans, il avait habité chacune des capitales de l'Europe, fréquentant sa société et visitant ses bas-fonds. Il avait le goût des coutumes humaines, et l'histoire des peuples ne conservait aucun secret pour lui. Quelque universelle que fût sa curiosité, elle ne lui avait donné ni la sécheresse ni la froideur de l'érudit : tout ce qu'il touchait, il le rendait plus profond et plus vivant. Il nous rappelait parfois un Chesterfield, un prince de Ligne. Il avait comme eux une sûreté impitoyable dans le jugement, la connaissance exacte des mondes et des individus ; mais nous trouvions en lui je ne sais quelle amertume, une douleur constante que les observateurs du XVIIIe siècle ne semblent pas avoir éprouvées.

Il avait payé cher chacune de ses acquisitions, et bien que nul ne l'entendît se plaindre, nous nous disions souvent qu'il avait dû souffrir plus qu'aucun de nous. Il était facile de deviner l'origine de cette souffrance, et si nous ignorions la cause de ce désenchantement, nous ne pouvions ignorer que ses boutades contre les femmes devaient prendre leur source au plus intime de sa sensibilité.

Ce sont même ces boutades, je crois, qui ont fait tout le mal, mais n'anticipons pas.

Quand nous connûmes Arthemale, mes camarades et moi nous étions fort sceptiques et volontiers méprisants de la vie,

ainsi que cela arrive fréquemment quand on y entre; comme le héron du bon La Fontaine, nous nous montrions exigeants, et, peu satisfaits de ce que la terre nous offrait d'aimable, nous aurions tout refusé d'elle par rancœur de ne pas obtenir immédiatement l'impossible.

Il l'avait cherché comme nous, sans doute : c'est ainsi qu'il put nous révéler que la dignité humaine consiste dans cette recherche. Il nous apprit à aimer la vie, non dans ce qu'elle a de facile, de gracieux, d'abandonné, mais dans sa rudesse, dans son âpreté. Il nous disait que les lâches seuls la méprisent, qu'elle est belle, parce qu'elle lutte contre nous, et qu'elle veut nous réduire. Et il ajoutait que quoi qu'elle fasse, il fallait lui garder sa confiance, aller toujours à elle avec ardeur, et même déçu, même torturé, même inondé de sang, lui sourire encore, car c'est avec ces déceptions, cette torture, cette pourpre vive, que nous pouvons acquérir la maturité de l'esprit, cet équilibre des facultés qui nous permet de tout comprendre, de tout juger, de tout aimer. Il chérissait la liberté d'esprit, mais il ajoutait qu'on ne l'obtient qu'après avoir observé une discipline rigoureuse et une contrainte étroite. « Les plus belles fleurs sont forcées, nous disait-il, avec un sourire. Ne gaspillez pas votre jeunesse, conservez-la longtemps austère et tout intérieure, ne vous livrez pas trop tôt à ses vertiges. La vraie jeunesse de l'homme ne commence qu'à la trentième année. Jusqu'alors, ce n'est qu'une verdeur un peu aigre et qui se flétrit vite. A trente ans, si vous êtes jeunes encore, si vous êtes demeurés libres, l'univers vous appartiendra, toute chose aura pour vous son vrai poids et sa densité authentique. Vous pourrez vous abandonner à vous-mêmes, vous libérer des préjugés, ou choisir un esclavage. Vous serez hors des limites de la morale et vous ne commettrez jamais ni infamie, ni trahison. Criminel même, vous resterez généreux. Et plus tard, ayant épuisé la coupe divine, donné la mesure de votre caractère, fait votre choix dans le vaste monde, ne reniant point votre culture, n'ayant jamais perdu conscience de vous-même, quelles qu'aient pu être vos souffrances, et si profonds que furent vos déchirements, vous vous coucherez sans effort sur le lit d'où l'on ne se relève pas et vous oserez dire alors que vous ne regrettez rien

de la vie, parce que vous l'aurez éperdument aimée. Et repus d'émotions, ayant savouré le monde jusqu'à la satiété, vous verrez la mort comme un beau soir doré qui ne descend sur la terre que lorsque la moisson, tout entière, est engrangée. »

Excusez-moi de ne vous rapporter que ces paroles, que j'ai notées le soir même. Si j'avais pris ce soin plus souvent, j'aurais parfois à les relire l'impression que ma jeunesse n'est pas tout à fait morte. Nous aurions dû conserver ainsi les conversations de notre maître, mais un Gœthe est peut-être moins rare encore qu'un Eckermann.

Pourtant, il faut l'avouer, ce ne fut point à ses plus belles paroles, à ses confidences les plus hautes que Jacques Arthemale dut la demi-notoriété qui devait lui être funeste. Parmi les intellectuels que les problèmes moraux tourmentaient fort à cette époque, sa réputation s'établit assez vite; beaucoup d'entre eux voulurent se joindre à nous, et nous eûmes le tort, à différentes reprises, d'amener aux soirées de la rue Las Cases des jeunes gens inexpérimentés encore et qui n'étaient pas à l'aise avec les idées pures. Mais notre cher Maître nous inspirait un tel enthousiasme! Nous étions si heureux de lui recruter de nouveaux fidèles, de créer de ferventes dévotions à un culte que nous avions la puérilité de ne pas vouloir suffisamment secret. Ce fut ainsi que l'on répéta sottement plus d'un propos d'Arthemale, tronqué et déformé, et que d'ingénieux paradoxes firent leur chemin dans un monde qui fût demeuré sourd à ses plus altières doctrines. Vous vous en souvenez, il parlait souvent des femmes, et les boutades que fréquemment il leur décochait au passage lui valurent auprès de quelques naïfs une réputation de misogyne. Dieu sait pourtant si ces réflexions étaient empreintes d'une vérité générale et dépourvues de ressentiment personnel! Ce n'était certes point leurs mensonges qu'il reprochait aux femmes, ni leur inconstance, car il savait que c'est là une légende établie par les hommes, qui ne sont pas moins hypocrites, ni moins infidèles. Mais il nous recommandait seulement de mettre notre intelligence à l'abri des influences féminines. « Les femmes, disait-il encore, se plaisent à nous dépouiller de notre courage et de notre générosité pour mieux édifier leur empire sur nous, empire fatal, car il leur est impossible de se

détacher de leurs passions pour juger l'univers, et toujours blessées, toujours sensibles, mêlant leur vanité aux troubles de leur cœur, elles détruisent l'égalité de notre vie intérieure par leurs rancunes, leurs haines, leurs jalousies, ce qu'elles apportent en toute chose de personnel, de douloureux et de tourmenté! »

Il ne nous eût point parlé différemment s'il nous eût considérés comme les meilleurs des hommes. En exaltant notre orgueil, il nous demandait d'agir déjà aussi fièrement que si nous l'étions. Mais ces tirades et quelques autres répétées, le bruit courut qu'il y avait à Paris une sorte de philosophe en chambre, intelligent, merveilleux causeur et qui ne se servait de ces dons que pour attirer à lui quelques jeunes gens et les détourner de l'amour.

Ah! qu'il eût été préférable qu'il en fût ainsi! Qu'il eût mieux valu pour nous tous à l'abri des sentiments violents, mener une existence toute de sagesse et de rêverie! Jacques Arthemale serait encore parmi nous, sa voix douce et profonde, à nos esprits éblouis, ouvrirait de merveilleux horizons. Deux fois par semaine, le soir, nous prendrions le chemin de la rue Las Cases, nous gravirions un escalier bien connu, nous verrions, dans un coin de la vaste bibliothèque, Jacques Arthemale se lever à notre approche, avec son beau visage grave et glacé... Oui, Jacques Arthemale vivrait encore, et moi, et moi...

Parmi les nombreuses femmes qui, à Paris, se piquent d'être au courant de tout et plus particulièrement de philosophie et de belles-lettres, il s'en trouva une pour désirer connaître notre ami. On lui représenta qu'il était sauvage, qu'il n'aimait plus le monde, qu'il ne recevait que de rares camarades; ces échappatoires ne servirent qu'à aiguillonner son désir. Riche, belle, indépendante, elle n'était pas de celles qui se résignent, ni qui acceptent de rencontrer un obstacle. Elle voulait connaître Jacques Arthemale, elle le connaîtrait. Un de ses cousins, qui était des nôtres, lui servit d'ambassadeur. Une invitation à dîner fut malheureusement acceptée par Arthemale, qui se croyait assez détaché de tout pour retourner sans danger dans cette société humaine qu'il avait tant aimée, et dont il

avait, je crois, tant souffert. Il alla donc chez madame de Diepponne.

Ce qu'elle dut être pour lui, ce soir-là, je ne le sais pas, mais je le devine. J'ai connu aussi madame de Diepponne; je l'ai vue telle qu'elle est quand elle veut séduire quelqu'un, quand il n'y a pas un regard de ses yeux, pas un geste de ses mains, pas un mouvement de son corps, pas une parole de sa bouche qui ne semblent signifier : « C'est vous qui me plaisez plus que tout. Ah! quel amour je vous donnerais, — si vous vouliez! »

Arthemale l'a voulu, — et moi aussi. Il en est mort; je n'en guérirai pas...

Je ne rencontrai madame de Diepponne que beaucoup plus tard. Aucun de vous ne l'a approchée. Il faut peut-être que je vous la dépeigne si je veux vous faire comprendre comment Arthemale se transforma si vite, — et pourquoi je fus si lâche.

Une coquette, cela se conçoit comme une femme froide, cruelle, qui sait ce qu'elle veut, qui affole volontairement les hommes et ne leur accorde rien, qui est maîtresse de soi-même, qui est railleuse, qui est impitoyable... Mais c'est une coquette pour collégien, cela! Madame de Diepponne n'était rien que douceur. Avec sa taille longue, souple, flexible, elle semblait toujours demander une aide, un soutien; son rire, c'était le rire d'une enfant. Dans ses yeux bleus, si grands, si purs, si ouverts, on ne pouvait lire que tendresse, que pitié, qu'amour de l'amour. C'est cela qui fait les coquettes les plus dangereuses. Quand on écoutait madame de Diepponne, sa voix, à peine timbrée, vous enveloppait comme une musique; elle chantait un peu en parlant, elle caressait les mots, eût-on dit, en les prononçant. Et brusquement cette voix prenait un accent âpre, dur, presque rauque, comme s'il y eût eu, au fond d'elle, un besoin inattendu de violence et de révolte. L'instant d'après, c'était de nouveau ce chant qui engourdissait et fascinait, à force de langueur, ce chant presque mortel et qu'un homme a dû bénir, encore un soir, alors qu'il en périssait!

Nous ne savions pas encore que Jacques Arthemale connaissait madame de Diepponne, quand un jour, il nous parla de l'amour. Il n'y avait ce soir-là chez lui que Rémy Neyron et

moi. Fut-ce cette intimité qui lui donna plus de confiance? Était-il si plein lui-même de pensées nouvelles, qu'il ne pouvait se contenir? Il parlait de Châteaubriand et de ses amies, et soudain :

— Les a-t-il aimées, ces femmes? Qui le saura? Il n'aimait que son émotion, peut-être. Mais est-ce autre chose qui forme les grands amoureux? Dans la vie normale, il y a le bonheur et le malheur, la souffrance et la joie : mais la fièvre appelée amour est faite de bonheur et de malheur, de souffrance et de joie, c'est l'union de tous les sentiments humains dans une sorte de frénésie intérieure, qui ne peut aboutir, qui ne peut diminuer, — qui doit cesser presque d'un seul coup. C'est une curiosité infinie, mêlée au désir de la conquête, c'est une torture qui fait délirer de plaisir, c'est une ivresse qui stupéfie et qui rend la vie infiniment vivante, un bonheur insupportable à force de cruelle intensité. Quand on a connu cette émotion, le monde entier, en comparaison, vous paraît fade, et tout vous ennuie tant qu'on ne l'a pas retrouvée. Il n'y a que cela qui compte! Et puis après qu'importe que l'on en souffre, que la jalousie vous déchire, que la rupture vous anéantisse, qu'importe, qu'importe! C'est cela seul qui est digne d'être vécu, cela seul qui fait le prix de la jeunesse, et si en la perdant, on se sent le cœur étreint d'un intolérable désespoir, c'est qu'on sait qu'on a tout perdu, le jour où l'on a perdu le pouvoir d'être à ce point bouleversé, déchiré et enchanté par ce que je sais quoi d'unique, qui flotte autour d'une femme, et qui la rend à vos yeux plus précieuse que cette lumière même du jour, si belle, puisqu'elle nous échappera! Cela, Châteaubriand l'a connu, et c'est ce désir et cette angoisse, qu'il a su communiquer à ses phrases, qui leur donnent une vibration aussi retentissante, ce brisement intérieur dont nous sommes encore affolés...

Arthemale se tut. Jamais il n'avait parlé ainsi. Une sorte de lueur sacrée flottait autour de son front. Neyron et moi, nous nous regardâmes, nous eûmes la même pensée...

Ce ne fut que six mois après, cependant, que nous apprîmes la liaison de Jacques Arthemale avec Juliette de Diepponne. Il nous parut transformé, une sorte de rayonnement sortait de lui, le rayonnement du bonheur. Il avait alors quarante-cinq

ans, il ne pensait plus à l'amour, et soudain, comme par miracle, il le retrouvait au moment même où il a toute sa saveur et tout son parfum, où les déceptions, l'expérience, la crainte de le voir s'envoler pour toujours, vous donnent, pour le conserver, pour l'embellir, toutes les ressources de l'esprit, du cœur, de la sensualité. Ah! qu'elles ont dû être belles ces heures où Jacques Arthemale brûlait sa vie, se grisait de l'âcre vertige qui montait de cet amour inattendu, et qui avait pour lui tout l'attrait et tout le danger d'un abîme!

Nous le voyions toujours, mais qu'il était changé! Pendant un an, ce grand intellectuel célébra, devant nous, la vie, l'amour de la terre, le culte de l'émotion, l'abandon à l'instinct. Sa sagesse devenait lyrisme. Il ne nous avait excités à la culture de nous-mêmes, au détachement, à la solitude d'esprit que pour nous précipiter en pleine passion.

Quoi, n'exigeait-il tant de nous, maîtrise de soi, recherche de l'idéal le plus difficile, obéissance à son choix, que pour nous faire déposer tout ceci, comme vaines guirlandes, aux pieds d'une idole? Celui qu'on appelait dans le monde l'ennemi des femmes, voici donc ce qu'il était devenu! Il avait suffi qu'une robe passât pour que, dans le vent soulevé par elle, ses plus chères idées s'envolassent! Mais Arthemale lisait nos pensées. Il était rhéteur trop subtil pour ne pas faire de sa défaillance une philosophie nouvelle, habilement conséquente de l'autre et où il transformait en fruits les fleurs qu'il nous présentait auparavant. Ce fut là son chant du cygne! Chant si beau que nul de nous ne le saurait oublier; confession pathétique où, sous le voile des idées, une âme se racontait à nous, une des plus belles, une des plus profondes qui eussent vécu, celle d'un homme pour qui toute expérience ne fut jamais qu'un prétexte à compréhension, à indulgence, à communion enthousiaste avec toute chose créée!

De tous ces jeunes gens, qu'il appelait en riant ses disciples, c'était moi que Jacques Arthemale préférait. J'étais le seul dans la famille de qui il eût consenti à se rendre, le seul qu'il appelât par son prénom. Il avait raison de me préférer, car si je n'étais pas le plus intelligent de ses amis, aucun ne l'aimait comme moi. J'avais pour lui une véritable adoration, je lui racontais tout de ma vie, il me donnait les meilleurs conseils.

Il me rendit de réels services, à diverses reprises où, dans des circonstances médiocres, j'avais transformé trop naïvement de très humbles moulins en géants. Enfin, il a contribué à faire un homme de l'adolescent que j'étais encore. Mais ce fut par hasard cependant que j'appris combien il avait pour moi de tendresse, car, il goûtait peu les vaines effusions et les paroles redondantes. Et je l'appris le jour où, en riant, il me dit :

— Mon cher Laurent, j'ai tellement parlé de vous à madame de Diepponne qu'elle a le plus grand désir de vous voir...

C'était la première fois qu'il prononçait son nom devant moi.

J'aurais dû lui dire :

— Mon Maître, mon cher Maître, vous avez donc tout oublié? Est-ce qu'on mène un jeune homme chez sa maîtresse? Je n'irai pas chez madame de Diepponne!

Mais c'est maintenant que je répondrais cela! A ce moment, je fus flatté, je fus ravi, et nous prîmes rendez-vous.

J'étais touché que, de nous tous, Arthemale n'eût parlé que de moi à son amie, amusé de voir enfin cette femme qui nous intriguait infiniment. Le jour indiqué, je m'habillai plus coquettement que de coutume. Je voulais plaire à madame de Diepponne, puisqu'elle aimait mon meilleur ami. Je me la représentais comme une sorte de déesse hautaine, grave, austère; — très intimidante. Je craignais qu'elle me trouvât sot, gauche et que Jacques Arthemale regrettât de m'avoir conduit chez elle. De telles réflexions vous indiquent à quel point j'étais jeune encore. Est-ce ma jeunesse qui fit tout le mal? Plus âgé, aurais-je été plus courageux? Hélas! je crains bien que non, et j'eusse été plus inexcusable!

Madame de Diepponne habitait boulevard des Invalides. La beauté des appartements que nous traversâmes augmenta ma timidité. Enfin nous arrivâmes dans un petit salon où une longue femme brune, aux yeux très grands et très bleus, se tenait à demi allongée. Une sorte d'éclair de plaisir passa sur ses traits quand elle vit entrer son ami. Pour moi, elle me fit un accueil si cordial et si simple, que je fus tout de suite à l'aise et que nous causâmes très vite comme de vieux amis. Arthemale paraissait radieux...

Cette première visite se serait passée très naturellement si, à un certain moment, comme j'avais fait une réflexion plaisante

sur je ne sais quel sujet, madame de Diepponne ne s'était tournée vers moi. J'eus l'impression que ses paupières se fermaient à demi sur ses yeux, dans l'instant où elle me regarda, comme pour leur donner plus de douceur. Tout son visage prit une expression de bienveillance émue, de sympathie tendre qui me troublèrent tant que je ne parlai plus guère...

Mais madame de Diepponne eut de nouveau la même expression quand je la saluai pour partir, et, en même temps, elle gardait une seconde de trop ma main dans la sienne, puis quand elle la retira, ce ne fut pas sans me serrer le bout des doigts.

— Où allez-vous? — me dit Arthemale.

J'étais si troublé que je tournais le dos à la porte! Nous descendîmes l'escalier en silence. Mon ami semblait soucieux. Je voulais lui parler de madame de Diepponne, déjà je ne savais que lui en dire. Lui-même eût trouvé indigne de m'interroger.

— Je vous raccompagne chez vous, — fit-il.

Il alluma une cigarette, puis sans transition aucune, il me parla de son enfance. C'est peut-être le seul jour où il m'ait confié un souvenir personnel. L'anecdote était très douloureuse pour lui. J'eus l'impression qu'en me confiant une de ses premières tristesses, il voulait communiquer à nos rapports quelque chose de plus intime.

— Oui, conclut-il, — j'ai beaucoup souffert de la vie...

C'était la première fois qu'il s'adressait à ma pitié. Il y avait donc dans cette banale visite quelque chose qui l'avait ému, quoi donc? Mais s'il ne s'était rien passé d'anormal, pourquoi me trouvais-je moi-même si mal à l'aise en rentrant chez moi? J'étais content, j'aurais voulu rire, danser, chanter, et en même temps, j'avais peur... Peur de qui? Peur de quoi? Je l'ignorais, une sorte d'angoisse sourde, d'appréhension mystérieuse me serrait la gorge, faisait battre mon cœur. Je me mis à table sans faim. J'avais l'impression confuse qu'un grand bonheur venait de m'arriver, et en même temps j'étais poursuivi par une sorte de remords. Je me promenai longtemps dans ma chambre. Vingt fois, l'image de madame de Diepponne se présenta devant mes yeux, vingt fois je l'écartai avec la même impression de crainte.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc, ce soir? — me répétais-je à tout instant.

Soudain, je vois l'expression qui avait passé dans les yeux de la jeune femme quand j'avais attiré son attention ; il me semble qu'un grand froid m'envahit, que mon cœur cesse de battre. Vaincu sans raison, je me jette sur mon lit en pleurant...

Trois jours après, je reçus de madame de Diepponne une invitation à dîner pour le samedi suivant, je courus la montrer à Arthemale.

— Dois-je accepter? — lui dis-je.

Il me regarda avec surprise :

— Mais, cher enfant, cela vous regarde. Si cela vous amuse d'aller chez madame de Diepponne, pourquoi refuseriez-vous?

Puis, tout bas, comme s'il se parlait à lui-même :

— D'ailleurs, il ne faut rien refuser!

Il leva les yeux sur moi. Son regard était changé, il paraissait me regarder pour la première fois, je pâlis comme devant un juge. Il était assis près du feu. Après m'avoir considéré ainsi, il prit les pincettes et en donna un coup sec sur une bûche à demi consumée, mais qui semblait pourtant assez solide. Au premier coup, la bûche se brisa en mille éclats qui roulèrent dans la cendre. Alors Jacques Arthemale posa les pincettes et m'examina de nouveau...

Trois jours après, nous dînions ensemble chez madame de Diepponne. Il y avait là quelques femmes très belles, comme si la maîtresse de maison prenait un soin particulier à affirmer qu'elle ne craignait aucune concurrence. Je passai une des soirées les plus tristes de ma vie. Malgré moi, désolé de le faire, je guettais sur le visage de madame de Diepponne cette expression de douceur infinie qu'elle avait eue lors de ma première visite. Mais, même en parlant à Jacques Arthemale, elle gardait son masque impassible et indifférent. Lui discourait. Il me parut cependant que sa causerie avait quelque chose de mécanique ; il n'improvisait plus, il se répétait. Tout ce que je lui entendais dire, je le savais déjà, j'en éprouvais une sorte d'agacement, le sentiment d'une diminution de lui-même.

Après le dîner, nous passâmes au fumoir. J'y restai lâchement, buvant des petits verres d'alcool. En ce moment, je haïssais madame de Diepponne. De quoi? Lui en voulais-je

de tout ce que j'éprouvais chez elle de pénible, de contradictoire, de heurté, ou simplement de ne plus retrouver sur son visage l'expression qui m'avait bouleversé ?

Mais quand j'allai lui présenter mes devoirs, elle me retint cinq minutes auprès d'elle :

— Venez me voir, un de ces jours, — me dit-elle, — je suis toujours rentrée à six heures...

J'aurais voulu lui dire :

— Non, Madame, je ne reviendrai plus. Je ne dois plus revenir. Les pensées que j'apporte chez vous sont tortueuses et déloyales. Je ne vous aime pas; et cependant, sans le vouloir, je pense déjà à vous comme si je devais vous aimer un jour...

Hélas! je ne prononçai pas une seule de ces paroles, et je promis de revenir.

Cette fois, je ne consultai pas Arthemale, et un jour où je le savais en voyage, je me rendis chez madame de Diepponne. Elle était seule, elle m'accueillit avec chaleur. J'ignore pourquoi, en la trouvant seule, je fus intimidé. Je ne lui parlai que de Jacques Arthemale. Je lui dis combien je l'aimais, quelles belles heures d'ivresse intellectuelle j'avais passées auprès de lui.

— Oui, — me répondit-elle, froidement, — c'est un théoricien remarquable.

Je jugeai cette réponse trop sèche, je redoublai maladroitement d'enthousiasme. Madame de Diepponne m'écoutait avec ennui. Un sourire mi-moqueur, mi-distrait, flottait sur ses lèvres. Je finis par m'en apercevoir et je me tus. A ce moment, je compris que tout ce que j'aurais pu dire à madame de Diepponne était si intime qu'il valait mieux y renoncer.

Elle me demanda négligemment :

— Est-il vrai que monsieur Arthemale, quand il cause avec vous, vous dise souvent du mal des femmes et de l'amour? On prétend qu'il déteste les femmes... Je ne m'en suis pas aperçue.

— Je crois qu'il en a souffert, Madame.

— Et vous, les aimez-vous ?

— Non, Madame...

Et tout à coup, je ne sais quelle folie me traversa le cer-

veau, je la regardai dans les yeux et presque inconsciemment, je dis :

— Ou plutôt, si... J'en aimerai une...

Madame de Diepponne eut cette expression que j'avais guettée, l'autre soir, sans la voir renaître et d'une voix plus douce encore que de coutume, elle me répondit :

— Eh bien, Monsieur, celle-là, quelle qu'elle soit, croyez bien qu'elle sera touchée et heureuse de votre amour...

Mais mon audace cessa brusquement, j'étais effrayé d'en avoir tant dit. Je me levai pour prendre congé, ne trouvant rien à ajouter à la phrase de madame de Dieppone. Elle parut vexée de mon subit départ, ne m'invita pas à revenir et me tendit la main avec une froideur qui acheva de me décontenancer.

Je rentrai chez moi dans un violent état d'irritation. Brusquement, je détestais madame de Diepponne, je n'avais plus qu'une idée : ne plus la voir. J'avais l'impression confuse, et que rien ne nécessitait, qu'elle se moquait de moi. Je voulais m'affranchir des liens qui m'attachaient à elle... Quels liens? Madame de Diepponne était la maîtresse, — mieux, le grand amour! — de l'homme que j'aimais le plus sur terre, de mon meilleur ami. Je l'avais vue trois fois dans ma vie. A quels liens pouvais-je bien penser? Je me couchai, froid, tranquille, indifférent. Et alors grandit dans le silence de la nuit un bruit persistant, saccadé, continu; celui de mon cœur qui battait. Il battait comme après une longue course. Jamais je ne l'avais entendu battre ainsi. Je ressentais jusqu'à la naissance du cou sa pulsation violente. Il y avait donc en moi quelque chose que ma raison n'approuvait pas, que ma volonté ne dirigeait pas, que mon jugement ne modifiait pas! Je me levai, j'ouvris la fenêtre. Du jardin qu'elle dominait, montait une odeur de lilas en fleurs et de terre mouillée. Je ne sais pas pourquoi, il me vint aux lèvres des paroles d'adoration. A qui s'adressaient-elles? Je ne me le demandai même pas. J'aurais voulu me coucher contre le sol et presser sur lui mes lèvres avides. Je ne pensais pas à madame de Diepponne, du moins, je n'y pensais pas expressément, mais chacune de mes sensations avait sa source en elle, comme une rivière qui court dans la plaine a sa source dans un lointain glacier. Peu

à peu, une blancheur rosée colora le voile de l'horizon. J'étais épuisé et frémissant. Avec l'aurore, la vérité se levait en moi, la vérité que je n'avais pas voulu voir jusqu'alors : j'aimais Juliette de Diepponne, et si misérablement que je me sentais incapable de ne pas tout faire pour l'obtenir!

Je passai quelques jours dans la honte et dans le désespoir. J'essayai d'arracher de mon cœur l'image de Juliette, je me promis tout au moins de ne plus aller la voir. Mais tous mes actes, tous mes désirs aboutissaient à elle... A quoi bon vous dépeindre plus longuement une situation bien connue? Je ne vous ai que trop parlé de mes erreurs. Qu'il vous suffise de savoir que madame de Diepponne m'écrivit pour me demander d'aller chez elle, que je n'eus pas le courage de refuser. Je reverrai toute ma vie, ce soir-là, le petit boudoir où elle m'attendait, allongée nonchalamment sur un divan, le bouquet de roses rouges et d'iris blancs posé sur une petite table, tout près d'elle, le bras nu qu'elle leva vers moi.

— Eh bien, — me dit-elle, de sa voix miraculeuse, — je vous fais donc bien peur que vous ne vouliez plus venir?

Il me sembla que quelque chose crevait en moi, la digue qui contenait mes sentiments les meilleurs, ma fierté, ma dignité, mon courage. Je formulai tout ce que j'avais dans le cœur, je pressai de ma bouche la belle main de madame de Diepponne... Elle m'écoutait avidement! Il n'y a pas d'autre mot pour dépeindre cette tension de tout son être! Un mélange de bonheur et de triomphe était peint sur son visage.

— Laurent! Laurent! — me dit-elle, — est-il bien vrai que vous m'aimiez?

C'était encore une coquetterie, cela. Elle le voyait bien que je n'étais plus maître de moi! Si je l'avais été, si j'avais conservé le moindre contrôle sur mes sentiments, est-ce qu'un homme comme moi serait devenu aussi facilement un traître, — un traître...

Je cessai soudain de parler. Je me sentis pâlir. Je pensai tout à coup : « Rien de tout cela n'est réel. Il n'est pas possible que je sois devenu cet être-là... »

Madame de Diepponne vit ce mouvement de dégoût, cette reprise, elle me saisit par la main, et m'attira à elle, de nouveau elle me prit et m'arracha à moi-même. Je ne vis plus

rien et je sombrai en même temps dans le Paradis et dans l'Enfer...

Et maintenant, il me reste à vous faire la partie la plus douloureuse de ma confession. Car, en même temps que le bonheur, l'expiation commençait. Je me vois encore, m'enfonçant dans une série de jours noirs et dorés. Sitôt que je retrouvais madame de Diepponne, la lumière du jour me revenait, mais loin d'elle, quelle angoisse, quel cauchemar! Il m'était impossible de ne pas me joindre à vous quand vous alliez chez Jacques Arthemale. Je vous y accompagnais donc, vous devinez avec quelles pensées. Je me faisais horreur. Le relent de mensonge que j'emportais partout me donnait des nausées. Tromper, tromper ainsi l'homme que j'estimais, que j'affectionnais le plus, quelle boue! Et puis, j'étais jaloux, affreusement jaloux de lui. Quand j'étais à ses côtés, dans sa bibliothèque, je voyais la bouche de ma maîtresse sous la sienne, leurs corps mêlés. J'étais parfois tenté de tout aller lui dire, — oui, tout! et de me tuer ensuite.

Certes, madame de Diepponne ne l'aimait pas, et j'en avais la preuve chaque jour. On a raconté qu'elle l'avait pris par coquetterie pure, pour se moquer de lui, le faire souffrir, venger les femmes qu'il méprisait. Comme cela est vite dit, et trop simple! La vérité est toujours plus complexe. Juliette s'ennuyait, elle avait voulu être la maîtresse d'Arthemale par curiosité et parce qu'il l'intéressait. Elle croyait l'aimer, sans doute. Elle avait vite vu qu'il n'en était rien, mais il ne lui déplaisait pas d'avoir asservi ce grand orgueilleux. Et pourtant, à mesure qu'elle le connaissait mieux, elle lui en avait voulu de sa supériorité sur elle, de tout ce que sa pensée gardait d'inaccessible, son caractère de farouche et de mûri. Il était trop loin d'elle, malgré tout, il la dominait, il y avait en lui quelque chose d'indomptable, d'inhumain, qu'elle sentait sans trop se l'avouer...

Et sitôt qu'elle me vit, elle me jugea : oui, tout pareil à elle, coquet et faible, tendre et incertain, un pauvre être bien humain, celui-là, un peu lâche, un peu faux, un peu vil... Ah! cela la changeait des sommets, cela la ramenait à son niveau!

Et ce fut un peu pour tout cela qu'elle m'aima.

Je sens que ma franchise vous étonne. Vous auriez peut-être voulu plus de déguisement à ma pensée. Hélas! je n'ai pas su me mentir; quelque dure, quelque impitoyable que fût la vérité, je ne me la cachai pas. Comme on éprouve de la langue une dent malade pour en augmenter les élancements douloureux, j'offrais à mon imagination les plus cruelles images. Elles me rendirent plus dur que je ne l'étais en réalité : ce fut moi qui exigeai de Juliette qu'elle rompît avec Arthemale. Elle hésita longtemps, et chacune de ses hésitations me fut une torture et l'occasion d'une scène. Je crois qu'elle hésita par pitié et peut-être par un curieux respect de soi-même; elle retardait le moment où son amant serait forcé de voir qu'elle l'avait accepté sans amour, sans motif, par caprice, uniquement. Et moi qui m'acharnais à cette rupture, je n'en allais pas moins le soir chez Arthemale, avec un mélange de peur et de curiosité. Et chaque fois, je me demandais, le cœur serré par l'épouvante : « Sait-il aujourd'hui que je suis un traître?... ou ne le saura-t-il que demain? »

Et puis, la rupture fut consommée, Juliette écrivit à Arthemale une lettre raisonnable, prudente, calculée, dans laquelle elle lui disait qu'il était sage d'interrompre une liaison, qu'elle ne regrettait pas, certes, mais où elle n'avait pas engagé assez de sa vie pour la prolonger davantage. Cette lettre était un chef-d'œuvre de duplicité, de mensonge : ce fut moi qui la dictai.

Mais le soir même, Arthemale accourait. Il n'acceptait pas cette rupture, il supplia Juliette. Ce fut une scène abominable. Mon maître se traîna aux pieds de madame de Diepponne, sanglotant, anéanti; cet homme, si haut, si fier, si noble, il s'agenouilla, il s'humilia devant Juliette, il pleura... Elle fut inflexible. Le lendemain, elle me racontait tout. Et tandis qu'elle parlait, je voyais la douleur d'Arthemale!

Ah! je sentais bien ce qu'elle devait être, cette douleur! Perdre une telle femme, se dire que jamais, jamais plus, on ne touchera sa bouche avec ses lèvres, que jamais on ne touchera ce corps incomparable dont le contact faisait naître et courir un frisson sur votre peau, que jamais plus on n'entendra sa voix si douce, on ne respirera le parfum qui flottait

autour d'elle, on ne se perdra dans ses yeux si profonds et d'un regard si chaste! Il y avait de quoi se briser la tête contre un mur! Comment Arthemale pourrait-il vivre sans Juliette? Je me le demandai avec angoisse. Comment l'aurais-je pu moi-même?

Et soudain, je m'avançai, la main levée sur ma maîtresse :

— Et tu étais fière, n'est-ce pas, de voir là, humilié, cet homme si grand, si intègre, cet homme plus grand que nous deux? Tu étais contente, tu te réjouissais, voilà donc ce que tu en faisais de cet être qui avait un cerveau, un cœur, une volonté? Ah! misérable!

Je poussai durement Juliette sur un canapé, elle tomba. Ivre de fureur, mon poing s'abattit parmi ses cheveux.

Comme un enfant, elle avança les deux bras pour protéger sa face. Ce geste me rendit ma raison.

— C'est toi, toi, qui as voulu que je rompe avec lui. Je ne voulais pas...

— Il ne fallait pas m'obéir.

— Mais tu me suppliais de le faire!

— Il ne fallait pas me prendre pour amant...

— Mais je t'aime, je t'aime...

— Alors tu es impardonnable d'avoir été la maîtresse d'Arthemale!

— Tu es plus injuste qu'une femme, Laurent!

Je m'étais laissé tomber sur un fauteuil, je mis ma tête dans mes mains. Je ne pleurai pas. Je me sentais les yeux secs et le cœur dur. Mais je souffrais dans tout mon être, d'une souffrance physique et morale abominable. Juliette sanglotait sur le canapé. Son corps souple avait des soubresauts douloureux. Sa jupe serrée découvrait la forme élégante de sa jambe, et à travers le bas ajouré, la peau luisait doucement, comme une eau pure et rose. Je la regardai, et cette scène odieuse se termina plus lamentablement encore.

Mais trois jours après, je recevais une lettre de mon maître. Cette lettre, la voici :

J'ai refusé longtemps de croire la vérité, Laurent. Cette vérité, je la soupçonnais, mais il me semblait que c'eût été m'avilir moi-

même que d'y ajouter foi. Quelques mots de madame de D. ne m'ont laissé aucun doute. Je ne vous ferai aucun reproche, Laurent. Reportez-vous à un an en arrière, rappelez-vous ce que j'étais pour vous et ce que vous étiez pour moi, rappelez-vous nos entretiens, nos conversations, — ma confiance. Est-ce que vous n'allez pas verser des pleurs de sang en vous souvenant de tout cela? S'il s'agissait d'un autre que de vous, je me tairais. Mais il s'agit de vous, Laurent, de l'homme que j'ai cru longtemps le plus honnête, le plus loyal, le plus pur de tous ceux que j'ai rencontrés. Il s'agit de vous qui aviez une conscience, une sensibilité si délicate, une âme si fraîche! Me suis-je trompé? Mentiez-vous, jouiez-vous la comédie en me montrant tout cela? Ou bien est-ce ma vieille ennemie, la vie, qui a fait de vous ce que vous êtes devenu?... Elle, n'en parlons pas, c'est une femme. Elle a fait son œuvre. Mais, j'aurais préféré la mort à voir votre main, — la main de mon meilleur ami, — me tendre ce calice. Allons, tout cela est fini. Adieu, Laurent. Peut-être aucun de nous n'est-il responsable des souffrances qu'il cause, et peut-être y a-t-il une fin dernière pour toutes les actions humaines. Pour moi, je n'existe plus... Adieu encore.

Quand je reçus cette lettre, je pensai sérieusement au suicide. Je pouvais supporter la honte, mais non un tel pardon. Il m'écrasait, il m'enfonçait plus profondément dans la boue. Au lieu de me racheter, il me montrait quelque chose de si haut que, de désespoir d'y atteindre, je ne pouvais que rechercher plus âprement encore une occasion de m'avilir. Je portai cette lettre à Juliette, je la lui lus avec mille plaisanteries cyniques qui me faisaient mal à moi-même et qui m'exaspéraient. Mais quand j'eus fini mes pantalonnades, je quittai brusquement la chambre et je m'élançai dans la rue.

Il me venait un dégoût infini de Juliette et plus encore de moi-même. La vie que je menais depuis six mois me semblait tout à coup un cauchemar, je voulais en sortir à tout prix, reconquérir mon estime, pouvoir dire à Jacques Arthemale : « J'ai quitté cette femme, à mon tour... » Je rentrai chez moi, j'écrivis vingt lettres de rupture, toutes féroces, âpres, insultantes. Dans chacune d'elles, je cherchais la place sensible où je pusse blesser atrocement le cœur de madame de Diepponne. Toute la nuit se passa à cette besogne. Quand je me réveillai le lendemain, je relus cet horrible fatras, j'en souris. Mon

indignation et ma colère avaient passé. L'après-midi, j'étais de nouveau dans les bras de ma maîtresse. Mais à partir de ce jour-là, j'eus définitivement l'impression de ma déchéance. Je renonçai à lutter, j'acceptai honteusement ma situation. Je fus le misérable amant toujours insatisfait, qui ne peut se faire à l'impureté de celle qu'il aime et qui ne l'aime qu'à cause même de son impureté. Je souffrais surtout du passé de Juliette. Elle me le cachait; en dehors de sa liaison avec Arthemale, je ne savais rien. Qui avait-elle aimé? Avait-elle eu d'autres amants? Et combien? Elle me répondait avec sa déconcertante douceur :

— Que t'importe, mon bien-aimé? Je n'ai aimé que toi!...

Et cette douceur m'exaspérait. Chacune de nos rencontres se terminait par des scènes, des disputes affreuses. Nous pleurions, quand j'étais las de crier. Que de fois il m'arriva de jeter Juliette à terre, de... Ah! permettez-moi de taire l'abominable souvenir de ces violences. Cet amour, cet amour si haut, cette magnifique source d'émotions dont Arthemale nous avait si éloquemment parlé un soir, c'était donc à cela qu'il aboutissait, à cette union hideuse et torturée de deux ennemis implacables, ne pouvant ni tout à fait se joindre, ni tout à fait se séparer, et se haïssant l'un l'autre au moins autant qu'ils s'adoraient!

Un après-midi, en traversant le salon qui conduisait au boudoir de madame de Diepponne, je vis venir à ma rencontre une figure bien connue. Je pâlis et, mon cœur battit si fort que je dus m'arrêter. Jacques Arthemale me regardait :

— Vous voici, Laurent, vous voici...

Sa voix tremblait. Comme il me parut vieilli en si peu de temps! Son teint avait jauni, ses tempes étaient plus grises. Sa peau, en se réduisant, dessinait mieux les arêtes de son visage, ces grands traits osseux qui font deviner le crâne futur sous le masque charnu. Il avait des poches sous les yeux, et dans ses yeux, quelle lassitude, quelle expression de douleur, de complète déroute morale! Il me considérait sans haine :

— Comme vous avez dû souffrir, Laurent!

Cette voix pitoyable et tendre me faisait mal. J'aurais crié! Il ajouta :

— Comme vous souffrirez encore!

Je balbutiai :

— Maître, Maître, pardon! Vous ne pouvez pas comprendre, vous, vous êtes si grand!

Il fit un geste de la main, comme pour me calmer.

— Si, si, je comprends...

Alors tout d'un coup poussé par une irrésistible impulsion, je m'élançai vers cette main, je la saisis, je la baisai en pleurant.

Arthemale se troubla, fit un effort pour vaincre son émotion, puis, très doucement :

— Vous êtes encore un honnête homme, Laurent. Je le pensais bien...

Il dégagea doucement sa main, se dirigea vers la porte. Je le regardai partir...

Quand madame de Diepponne entra, elle me trouva couché à terre et sanglotant, la tête dans un coussin.

— Vous avez rencontré Jacques? — me dit-elle.

— Oui!

Et déjà, ma jalousie se réveillant, je disais :

— Qu'est-il venu faire? Lui aviez-vous écrit?

— Il m'avait demandé une entrevue. Je la lui ai accordée.

— Que voulait-il?

— Me dire adieu.

— Il part?

— Non, mais il voulait me voir une dernière fois.

— C'est tout? C'est tout?

— C'est tout!

Elle s'assit dans un fauteuil. A voir ses paupières enflammées, je crus qu'elle avait pleuré.

— Vous semblez bien émue? — lui dis-je.

— Je n'aime pas beaucoup les adieux.

Je ricanai :

— Vous regrettez Arthemale? Il me semblait que vous ne l'aimiez pas!

Elle se releva, s'étira et rejetant ses bras en arrière, le cou renversé et la gorge cambrée, d'une voix gémissante et rauque, elle cria :

— Mais comprends-moi donc, Laurent! Oui, je n'aime pas Arthemale, mais j'ai été à lui, et je ne le reverrai jamais. C'est une mort, la mort de quelques heures, de quelques émotions,

c'est une mort encore ajoutée à tant d'autres, et toi, tu m'oublieras, et je mourrai encore, et un autre homme viendra qui me prendra et qui me quittera et je mourrai encore. Ma beauté s'en ira, je serai vieille, ridicule, usée, — je serai une vieille femme, Laurent! — on ne me regardera plus, on ne m'aimera plus, je n'aurai plus d'émotion, plus de douleur, plus de souffrance... Non, l'ennui seulement, et pas même le courage de me tuer! Tous, vous m'aurez oubliée. Nul ne saura plus que j'aurai été désirée, frémissante, adorée, tout sera fini, fini! Et je mourrai enfin! Ah! quelle misère! quelle misère! Je touche ma chair, Laurent, ma chair que tu aimes! Mais c'est une illusion, est-ce qu'elle existe puisqu'elle doit pourrir? Qui peut croire à la réalité d'une chose qui doit pourrir!

Entre le pouce et l'index, elle pinçait légèrement son bras gauche, ce bras rond, duveté d'or, poli, auquel les dessins bleus des veines donnaient un aspect de marbre. Et je songeais aussi que Juliette allait vieillir, que ce que je voyais d'éblouissant et d'unique se dissoudrait dans peu d'années au fond d'un morne cimetière!

— Ah! — lui dis-je, avec une sombre fureur, — pourquoi évoques-tu devant moi une si terrible image? Tu empoisonnes mon amour!

Madame de Diepponne s'effraya :

— Quoi donc, Laurent, serais-tu dégoûté de moi parce que je ne suis pas immortelle?

— Non, mais la pensée de ta fin prochaine va rendre mon amour plus amer et plus douloureux encore!

Un sourire ambigu passa sur les lèvres de ma maîtresse. Il dessina si visiblement sa pensée que je m'écriai aussitôt :

— Tu penses que sans doute tu m'auras quitté bien avant cette époque?

— Non, Laurent, mais que bien avant, en effet, tu te seras fatigué de moi. Tu m'as dit que tu m'aimerais toujours, et sans doute étais-tu sincère et peut-être le crois-tu encore! Tous les hommes parlent ainsi, car ils croient que la minute qu'ils vivent durera toujours, telle exactement qu'ils sont en train de la vivre! Mais au moment où ils prononcent ce mot terrible, s'ils pouvaient voir dans une glace ce que dix ans de

plus feront de la femme qu'ils aiment, ils entreraient à la Trappe!

— Ne crois-tu pas qu'une femme puisse être aimée toujours?

— Si, Laurent, celle qui meurt avant la satiété, avant le dégoût. Un beau souvenir est plus beau qu'une triste vérité. J'ai accepté la vie, Laurent, j'en subirai toutes les hontes, tous les outrages, je descendrai la pente impitoyable de la décrépitude et de l'oubli; pas un jour ne passe sans que je ne regarde mon miroir, sans que je ne me dise : « Quelques heures encore, et tu ne te reconnaîtras plus toi-même, petite Juliette, et aucun de ceux qui t'ont aimée ne se souviendra de toi! Ce qu'il nous faut à tous, c'est l'immortalité, et tu l'as voulue dans l'amour : mais c'est chercher une bague perdue dans une eau courante! »

Je dis sombrement :

— Il fallait garder Arthemale, Juliette. Lui seul vous aurait aimée jusqu'au tombeau!

— Je le sais, Laurent, mais je ne l'aimais pas, et toi, je t'aime, bien que tu doives m'oublier bien vite. Seulement, moi, je ne t'oublierai jamais...

— Pas plus que tu n'as oublié tes autres amants!

Je vis une supplication passer dans les yeux de ma maîtresse. Une seconde, elle eut l'air de me demander grâce. J'eus un mouvement de pitié si vif, que, pour ne pas faiblir et conserver mon indépendance, je redoublai de cruauté.

— C'est une singulière chose vraiment qu'une mémoire de femme, avec tous ces amants rangés, bien en ordre, comme des pantins au fond d'une armoire. Ris-tu quand tu songes à eux? Cela doit être assez bouffon, en effet, de les comparer et de les juger à distance!

Madame de Diepponne était venue s'agenouiller tout près de moi, appuyant ses deux bras abandonnés sur l'appui du fauteuil. Elle m'écoutait sans me regarder, les yeux perdus, avec une telle expression de douleur et de lassitude que je n'insistai plus.

— A quoi songes-tu? — lui dis-je, un peu effrayé.

— A une mésange que j'ai vue, à la campagne, il y a dix ans. Des enfants l'avaient prise et lui avaient crevé les yeux. Elle voletait au hasard, plaintive, affolée, se cognant aux

arbres, criant de peur. Je la pris une seconde et je la gardai dans ma main. Elle cherchait à s'échapper et je n'osais ni la relâcher, ni finir son supplice. Enfin, elle reprit sa liberté et monta vers le ciel. Depuis j'y pense souvent : c'est terrible que d'être un oiseau aveugle qui ne sait pas distinguer la sécurité du danger, qui est poursuivi par tous et dont la faiblesse fait une proie trop facile.

— Est-ce à toi que tu penses en parlant ainsi ou bien es-tu émue simplement par ce souvenir?

D'un souple mouvement des jarrets, madame de Diepponne se repliait en arrière, se relevait aussitôt. Une sorte d'humeur railleuse, amère, cruelle, transformait sa figure.

— Ah! — fit-elle, avec un éclat de rire nerveux, — voilà bien une question d'homme! Qu'est-ce que cela peut bien te faire si je suis émue ou non? Moi, une mésange? Mais je suis une grande coquette, Laurent. Ne l'as-tu pas dit cent fois?

Hélas! cette idée de la coquetterie de Juliette ne me quittait point, et cette idée empoisonnait ma vie. C'est le chemin habituel de ces amours : une femme a trahi quelqu'un pour vous, pourquoi ne vous trahirait-elle pas à son tour? Et l'on en vient aux espionnages honteux, aux enquêtes humiliantes, aux soupçons, aux scènes perpétuelles. Je savais que Juliette m'aimait et je ne le croyais pas!

Encore une fois, je n'insisterai pas sur cette situation. Si je vous en ai parlé, c'est pour vous dire de quel prix je payai le mal que j'avais fait à Arthemale. Je n'étais, au fond, pas plus heureux que lui, et s'il est vrai que cet amour me donnait des heures de joie surhumaine, j'enviais parfois mon maître d'avoir dépassé le moment qui me faisait si peur, celui de la séparation et du déchirement, car c'était en moi une conviction impérieuse, absolue, que madame de Diepponne me quitterait comme elle avait quitté Jacques, et j'avais plus peur de cela que de la mort.

Lorsque la rupture avec madame de Diepponne fut définitive, Jacques Arthemale cessa de vous recevoir, donnant comme prétexte qu'il allait voyager. Ce ne fut pourtant que trois mois après qu'il partit pour l'Italie. Ce que fut ce voyage, je l' ignore, mais je l'imagine. Où aurait-il pu trouver l'oubli?

Oublie-t-on une femme comme Juliette de Diepponne? L'expression de son regard, les inflexions de sa voix rauque et douce, l'enlacement voluptueux de ses gestes, le goût de sa chair, comment en perdre le souvenir? Se les rappeler, c'est avoir chaque fois une surprise si douloureuse, un frisson tel qu'il vous semble que la vie va s'arrêter, — et je ne sais pas encore ce que cela peut être de les évoquer en se disant que c'est fini, — et pour toujours!

A Rome ou à Pise, dans les méandres ombreux des jardins Boboli ou dans les canaux étroits de Venise, je sais bien que Jacques Arthemale n'a vu que madame de Diepponne, que ce fantôme l'a accompagné partout. Légère et terrible, cette image s'est interposée entre le monde et lui, elle lui a caché l'univers. Je songe parfois à ce que devaient être ses réveils, quand le premier coup d'œil jeté sur la journée qui allait venir ne rapportait à son esprit qu'une impression de néant. Que faire, que devenir quand on n'a d'attaches nulle part, quand un seul être remplissait votre cœur et donnait aux heures une valeur différente et que cet être est perdu, — et pour toujours!

Ah! que de fois, rôdant sur ces remparts de Sienne, d'où la vue s'étend sur une campagne inégalement vallonnée ou parcourant le cimetière énorme et fauve qu'est Rome, Arthemale dut-il penser à la mort! Mais quoi, n'était-il pas mort déjà? Qu'est la prolongation de la vie physique, quand la vie morale est aussi nettement tranchée qu'un chêne abattu? Cette idée n'a pourtant dû lui apporter ni calme ni soulagement. Elle n'est douce qu'à ceux qui voient en elle un lieu de réunion, le cercle idéal formé de la présence éternelle de ceux que nous aimons. Arthemale était projeté hors de l'existence de Juliette, et s'il avait dû rêver souvent de mourir avec elle, au temps de leur amour, pour connaître enfin le repos, maintenant, vivant ou mort, il serait séparé d'elle, — et pour toujours!

Ce voyage en Italie ne se prolongea pas au delà de trois mois. Et quelque temps après son retour ici, j'appris par l'un de vous que Jacques se faisait des piqûres de morphine, et je compris que c'était la fin de ce cerveau magnifique.

Une nuit, en se réveillant, Juliette m'entendit pleurer.

— Qu'as-tu? — me dit-elle.

Je ne pus lui cacher la vérité. Mais Juliette était une femme, et une femme amoureuse, c'est-à-dire sans passé.

— Ah! — me dit-elle avec indifférence.

Et elle ajouta :

— Que veux-tu que nous y fassions?

Elle essaya, pour me consoler, de me reprendre dans ses bras, mais je la fuis avec horreur; ma pensée était trop intense pour que je m'efforce de la conjurer.

Malgré Juliette, ses reproches, ses appels, je la quittai. Je regagnai ma demeure où je ne vivais presque plus. J'entrai dans ma chambre, qui avait cet aspect sans vie qu'ont les pièces abandonnées, j'allumai trois bougies, je me promenai longtemps. Arthemale était perdu, et par ma faute, et c'était l'ami que j'avais le plus aimé, et je l'aimais encore, malgré l'affreuse jalousie qui me torturait sans relâche. Mais à quoi bon tant de remords? Rien ne pouvait faire que ce qui était arrivé n'eût pas eu lieu. Il m'était impossible de sauver Arthemale. De confuses pensées de rachat, d'expiation me traversaient l'esprit, idées toutes chrétiennes et qui ne m'étaient d'aucun secours, puisque j'étais sans foi. Et puis, ces pensées étaient tout égoïstes, puisque je songeais à me racheter, alors que c'était Arthemale qui se perdait! Mais comment ma vie ne m'eût-elle pas épouvanté? J'en voyais toute l'horreur, et je préférais pourtant cette horreur au plus beau des sages bonheurs. L'émotion perpétuelle que me donnait Juliette, c'était cela qui m'était indispensable, cela qui était devenu ma destinée! Et quand je pensais à Arthemale, j'avais peur surtout du jour où je serais pareil à lui, lâché, sans amarres, misérable, — avili et désespéré! Je savais bien que, plus jeune que mon maître, plus d'espoir s'offrirait à moi de recommencer une existence, mais en aurais-je le courage? Et puis, que sait-on? Peut-être sommes-nous au fond plus indifférents et plus lâches que nous ne voulons le croire! Peut-être souffre-t-on, au fond, moins qu'on ne pense. Et le jour où je serai seul me donnera peut-être moins de douleur qu'il ne m'a causé d'épouvante!

Un an passa. Quelque tendre, quelque fidèle, quelque sincère que fût Juliette, je ne cessai point d'être torturé; entre l'appréhension de l'avenir et la jalousie du passé, mon cœur

ballotté ne trouvait point de repos. J'avais de loin en loin des nouvelles d'Arthemale; le secours qu'il demandait à la morphine en faisait déjà un spectre. Un soir, je le rencontrai dans un café. En quelques mois, il avait vieilli de dix ans; les tempes dégarnies, l'œil vitreux et fixe, la peau verdâtre et collée sur les os, le dos voûté, il me surprit affreusement.

« Voilà ce que j'ai fait de lui », me disais-je avec amertume.

Je ne réfléchissais point que je n'avais pas travaillé seul à cette œuvre mauvaise, je voulais en porter toute la responsabilité, par une sorte de vanité absurde et romantique, bien inutile, puisque le poids de cette responsabilité m'écrasait sans rien changer à notre situation réciproque et que je n'en retirais que des pensées pénibles mais tout à fait vaines. C'est le propre de certains esprits d'arracher de leur vie morale tout ce qui ne doit pas se résoudre en actes; ceux-là sont forts et sans doute, heureux, mais pour les autres, les rêveries et les sentiments s'engendrent sans cesse, sans but et sans progression, et rien ne donne l'impression du vide comme ce déroulement monotone qui se reproduit à l'infini.

Jacques Arthemale me vit, et je baissai la tête. Bien que détournant les yeux, je sentais son regard sur moi. Je n'ignore plus ce que dut éprouver Daniel de Foë quand on le mit au pilori et que la foule l'insulta. Au bout de quelques secondes, je m'échappai en hâte. Ce fut ma dernière rencontre avec Jacques Arthemale.

Six mois après, un soir de novembre, je reçus de l'un de vous un petit bleu qui m'annonçait la mort de notre maître. Vous savez comme moi qu'un jour de détresse, volontairement ou par ignorance, il quintupla l'injection de morphine qui lui donnait le repos et succomba.

Je courus aussitôt chez Juliette, je lui remis le billet, je le lui remis mélodramatiquement, solennellement, comme un justicier qui apporte une condamnation.

— Mon pauvre ami, — me dit-elle, — comme vous devez avoir de la peine!

Deux larmes perlèrent à ses yeux, qu'elle n'essuya pas.

— Et moi aussi, — dit-elle, — j'en ai. Il m'a tant aimée!

Elle se leva et fit quelques pas dans le salon.

— Oui, — ajouta-t-elle, — je m'imaginais après t'avoir connu n'avoir rien éprouvé pour lui, et maintenant, je vois que je l'ai bien aimé aussi! Nos amours ont une valeur différente, et le plus violent est tel qu'il nous cache les autres. Celui que j'ai pour toi m'a fait longtemps croire que rien n'avait existé auparavant, et pourtant si je n'avais pas aimé Arthemale, aurais-je voulu le séduire, lui aurais-je cédé? Je sais que tu ne veux voir en moi qu'une coquette cruelle et froide, moi, qui suis la plus tendre des femmes et la plus isolée! Mais je suis toujours sincère. Est-ce ma faute si je t'ai plus aimé que lui?

Ces paroles me faisaient plaisir et mal en même temps. Elles ressuscitaient l'image abominable de ma maîtresse aimant un autre homme, et elles me montraient aussi une femme plus vraie, plus souffrante que celle que je m'obstinais à reconnaître en elle. Juliette prenait à mes yeux une noblesse nouvelle, et si j'étais déchiré par l'idée qu'elle avait été sincère avec Jacques, je préférais la juger ainsi que de la savoir telle que mon désir le plus poignant la souhaitait, c'est-à-dire, fausse et cruelle.

Et puis, je songeais aussi que peut-être un jour, quand ce serait fini, elle parlerait de moi avec cette tendresse mélancolique, et cela me consolait un peu à l'avance des maux qui n'étaient pas venus encore et que je sentais en route, aussi logiquement, aussi fatalement que la mort!

Quand Juliette eut fini de réfléchir, elle se tourna vers moi et me dit :

— Laurent, vous viendrez me prendre demain à dix heures et nous irons rendre visite à Jacques...

J'eus un mouvement de recul.

— Vous ne pouvez pas me demander cela, Juliette.

— Si, je vous le demande, et ce serait lâche à vous de me le refuser. D'ailleurs, si vous ne voulez pas m'accompagner, j'irai seule.

— Mais quel prétexte prendre pour nous introduire chez lui?

— Nous étions ses amis... et d'ailleurs, il était sans famille.

— Si on nous voit?

— Qu'importe?

Je fus saisi par une nouvelle crise de colère.

— Tu l'aimes donc encore, Juliette?

Elle me regarda si froidement, si tristement, avec un regard si grave que je me tus.

— Il est mort, Laurent, laisse donc en paix ce qui n'est plus !

Le lendemain, nous partions en voiture pour nous rendre rue Las Cases. Il faisait froid et gris, et je me sentais glacé. Les assassins, mis en présence de leurs victimes, ne sont pas plus grelottants que je l'étais.

La concierge me reconnut :

— C'est vous, monsieur d'Issaumont? Mon Dieu, qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu ! Le pauvre Monsieur est là-haut...

A chaque marche, j'avais l'impression que mes pieds étaient en plomb et il me fallait un grand effort pour les soulever. Juliette, plus courageuse que moi, montait rapidement.

Le valet de chambre me reconnut aussi, et nous introduisit dans la chambre à coucher. Une religieuse y récitait son chapelet, toute seule, à la lueur des cierges. J'osai m'approcher du cadavre, et sa vue me rendit tout mon courage.

Une pâleur métallique donnait à sa chair détendue un vague reflet bleuâtre. Les yeux semblaient clos naturellement. Et sur tout son visage aux lignes fines et comme usées, une paix surhumaine était descendue. Quoi, de tant d'angoisses, de tant de désespoirs, et de luttes, et d'une telle agonie endurée, rien donc ne demeure, puisque le visage d'un homme qui a si fort souffert peut se calmer aussi vite et paraître plus serein encore que celui d'un enfant endormi? Ah ! que cette vue était douce, était consolante ! Un peu de ce calme venait jusqu'à moi, et j'acceptais sans terreur l'idée qu'un jour, le cœur vidé de Juliette, je me coucherais à mon tour pour me détendre et m'abandonner et me purifier de la vie !

Juliette eut la même impression sans doute, car se tournant vers moi, elle me dit :

— Tu vois, Laurent, qu'il ne faut pas désespérer. Il suffit de bien peu de chose pour oublier !

La chambre était pleine de fleurs, elles jonchaient le lit, et je n'avais nul besoin de demander qui les avait envoyées. Leur odeur pesait, et mêlée à l'odeur acide du corps détruit, me donnait un malaise.

— Pauvre Jacques! — dit-elle. — Regarde comme on l'a mal coiffé. C'est à ne pas le reconnaître!

Elle enleva un peigne de sa chevelure et se penchant sur le cadavre, étrangement maîtresse de soi-même, elle refit soigneusement la raie qui divisait ses cheveux. Puis, ôtant ses gants, avec une douceur terrible, elle arrangea les mèches sur le front glacé.

— Là, — dit-elle, — maintenant il est tout à fait lui-même. Je le revois tel que je l'ai connu, tel que je l'ai aimé, car je l'ai infiniment aimé, Laurent, tu peux me croire.

Que voulait-elle? Se persuader ou s'excuser, jouir de son triomphe implacable sur moi, ou bien, était-elle tout à fait sincère? Elle avait posé le peigne sur la cheminée. Je le pris et le mis dans ma poche. Nous nous retirâmes en silence.

— Eh bien, — me dit Juliette, en descendant l'escalier, — Arthemale est mort. Vous n'avez plus peur maintenant qu'il me reprenne?

— Il y a d'autres hommes sur la terre, Juliette.

— Qu'avez-vous à craindre d'eux? Et puis, c'est du passé que vous souffriez surtout!

Je revoyais la caresse tendre des belles mains de Juliette sur les cheveux de cet homme qui l'avait eue.

— Maintenant tout cela est fini. Vous allez être raisonnable, Laurent?

Je hochai tristement la tête.

— Allons, toute jalousie doit être oubliée. Souffrez-vous encore, mon ami?

Je jetai un sombre regard à celle qui tenait dans ses mains toute ma vie.

— Plus que jamais, — lui répondis-je.

EDMOND JALOUX

NOTES

SUR

LA PEINTURE MODERNE[1]

(A PROPOS DE LA COLLECTION ROUART)

> L'utopie du Progrès a mis un bandeau sur toutes les intelligences.
>
> RENOUVIER, *Derniers Entretiens.*

II

Après la fermeture des Salons du Printemps — il y en a trois, bientôt il y en aura plus encore — combien de fois n'avez-vous pas entendu cette question posée : Où vont tous ces tableaux? D'où viennent-ils? Qu'espèrent, à quoi tendent ceux qui les exposent? Il y a lieu de chercher l'explication de ce phénomène nouveau ; des mètres et des mètres de toile soigneusement tissée, enduite par le marchand de couleurs, sont partagés entre des milliers de citoyens dont la seule fonction dans l'État est de les couvrir de formes colorées. N'est-ce rien qu'un plaisir, un sport, puisque c'est si rarement un métier lucratif? Mais alors, quels loisirs un tel désintéressement impliquerait! Non, il faut chercher ailleurs le mobile de ces maniaques, de ces désœuvrés ou de ces amants platoniques.

La plupart des débutants croient prendre une profession facile. Il n'y a plus de maître pour leur parler franc et les

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

détromper, sans retard. Tous veulent être des privilégiés dont la vie s'écoulera librement, selon leur caprice; chacun, dans cette classe à part, croit y faire excuser sa présence par son beau génie. L'existence de l'artiste, flatteuse et aussi invitante à la paresse qu'au travail, sans contrôle surtout, est en train de devenir un prétexte à s'affranchir des devoirs trop astreignants de la société. Des vingt-quatre heures du jour, il s'agit de justifier l'emploi d'au moins cinq ou six; pour les uns, de « tuer » ce temps si court, mais qui peut s'écouler si lentement aussi. Pour d'autres, enfin, c'est un besoin d'activité, satisfait par un exercice mental, où s'affirme et se développe leur personnalité; il enseigne à mieux voir. Sur cent personnes qui défilent devant un tableau, on compterait celles qui le *voient*. A part ceux qui ont tenu un pinceau en main, d'exceptionnellement doués, seuls, en reçoivent une impression plus que fugitive.

La pensée ne prend sa valeur totale que sur le papier, écrite, quand de vague il lui faut devenir précise, ou s'évaporer, en quelque sorte, épreuve la plus concluante à quoi nous puissions soumettre notre cerveau.

L'acte de peindre, pour des êtres intelligents, est une épreuve analogue, mêlée à la satisfaction d'un exercice physique où le corps est plus engagé. Elle matérialise la pensée, lui donne une forme concrète, que nos sens contrôlent. Elle grave dans la mémoire la forme, le contour et la couleur des sites qui se déroulent devant nous, des êtres et des choses. L'acte de peindre, dessiner ou écrire est un merveilleux moyen mnémotechnique. Aussi bien, les arts graphiques auraient leur place réservée dans un programme réformé de classes pour les enfants, au même titre que l'écriture. Si je couvre une feuille de papier horizontale de lettres rangées en lignes parallèles afin de m'exprimer moi-même, ou si je reproduis l'apparence des objets sur une surface verticale, au moyen d'un jeu de signes mystérieux par quoi le volume de ces objets est suggéré, j'ai conscience de pénétrer plus avant dans la connaissance de l'Univers dont je fais partie, et ceci est mon droit. Je ne commence à le dépasser, ce droit, que si je soumets aux autres de modestes essais. Or c'est ce que chacun se croit autorisé à faire aujourd'hui. Avant la photographie et la carte postale, le voyageur tenait, soit un carnet de poche, journal conservé et

relu plus tard en famille, ou un album de « croquis de route ». — Cela était charmant. Parmi les incomparables dessins choisis par les frères Rouart et signés des grands noms de l'École française du XIXe siècle, maint léger feuillet ne semble pas avoir eu d'autre ambition.

Laissons de côté les crayons, très poussés, de J.-F. Millet. La plupart d'entre ceux-ci ont précédé des peintures à l'huile ou des pastels, qui en donnent la formule définitive. Degas a dit que ces dessins rehaussés, d'après lesquels était exécuté le tableau, n'étaient pas *tachés* en peintre et ne se prêtaient pas au jeu d'une riche et chaude palette comme ceux d'un Delacroix. Le cavalier qui lutte, sur sa monture essoufflée, contre la rafale, — magnifique invention d'ailleurs, — aurait plus d'autorité encore, si la « valeur » du ciel et de la mer était autre; la « gamme » manque d'une note claire, aigre, que Delacroix n'aurait pas négligé de faire chanter dans ce gris. Il y a parfois trop d'égalité dans ces études au crayon. Tout de même, c'est dans ces études en noir et blanc, que Millet dit l'essentiel, au plus court, d'un style laconique et direct. Ce sont tour à tour d'incroyables analyses ou de sublimes synthèses. Il reste en pleine Nature loin de ce Symbolisme rudimentaire et de cette Déformation soi-disant décorative que M. Maurice Denis décrit avec tant de bonheur, mais un peu trop de complaisance, peut-être dans ses « Théories » à la gloire de la désastreuse Époque où l'Art allait choir dans la Littérature, l'abstraction ou la folie. D'innocents prétentieux étaient disposés à tout admettre et le Salon d'Automne annonçait déjà des expositions de dessins d'enfants, source espérée de fraîcheur et de renouvellement.

Qu'un homme ait pu, avec une plume, de l'encre et un chiffon de papier, en quelques traits exacts et définitifs, suggérer l'immensité d'une plaine, la lumière, la distance, comme Millet; ou qu'un Théodore Rousseau ait analysé d'épaisses frondaisons, trouvé son chemin, la plume à la main, à travers les complications infinies d'un de ses paysages favoris, c'est incompréhensible, pour nous autres maladroits du moins. Or ils faisaient cela en se jouant.

Quelle avait donc été l'éducation de ces grands hommes-là? A l'origine, le peintre étant un artisan, après avoir débuté par

un long apprentissage, à l'âge où apprendre est un amusement, sans préoccupations d'avenir, sans plus d'ambitions que ses camarades des autres professions, il savait où le mènerait la route dans laquelle il s'engageait, quels ouvrages lui seraient commandés. Et s'il ignorait avec quelle somme de talent il les exécuterait, n'avait-il pas à côté de lui l'exemple du Patron, son guide et son idéal?

Le titre d'élève dont nous ne voulons plus, l'on s'en targuait. Et comme cela devait rendre toutes choses aisées! Que ne donnerions-nous pas pour jouir des paisibles circonstances des ateliers de maîtres aux nombreux élèves, aides, apprentis, de Florence? Les tours de force, la science à la fois de l'architecte, du perspecteur, du paysagiste, celle aussi de l'anatomie; le dessin, le modelé, la préparation des tons, les glacis, la composition, le *goût*, dont il ne devait même pas être question, étaient enseignés successivement, en allant du plus simple au plus compliqué, sans confusion; un système de lente stratification, de couches que le temps superposait sans danger pour le cerveau.

Les années d'École une fois révolues et les lettres de maîtrise reçues, le jeune artiste devenu homme n'allait pas avoir à se demander : Quoi faire? Et les murs des demeures à décorer étaient si nombreux, et les bacheliers étaient en nombre si infime, qu'il n'y aurait point de place pour les songes-creux. Le talent trouvait son emploi naturel.

Avec mille modifications sociales et autres, cet esprit s'est prolongé presque jusqu'à nous; je veux dire la conception du maître et de ses élèves. Mais, soudain, l'humanité éclairée par le Progrès, s'est avisée que chaque être qui manie le pinceau ou l'ébauchoir, devait être un génie; l'originalité était, du coup, *inventée*.

Nous aurons pu suivre le développement complet de cette maladie assez nouvelle : *la recherche de l'originalité*. Celle-ci s'est transformée très vite et eut ses accidents secondaires, tels que la *sincérité*, fièvre maligne aux multiples phases. Être sincère a signifié tour à tour et contradictoirement : mépriser l'Idéal, la Beauté classique, puis l'académique; copier la nature servilement; peindre en plein air et fuir les noirceurs de l'atelier; prendre pour modèle des types popu-

laires ou grossiers ; éclaircir les colorations ; diviser les tons ; ne plus accepter la nature comme guide et que l'artiste n'ait pour but que d'extérioriser plastiquement les incomparables sensations et les transcendentales visions de son Génie.

Cette liste pourrait s'allonger encore et elle n'est certes pas close, si elle doit jamais l'être.

Toute personne passe pour manquer de sincérité, dont le talent est de tendances opposées aux vôtres. Comment donc et *pour qui* être sincère? Comment être original, se singulariser dans l'énorme armée des artistes en formation? Tel est le cauchemar qui trouble les nuits du Quartier Latin et de Montmartre, des steppes de la Russie, des Fjords et des Pampas. Ces rêves se condensent en cette substance innommable dont se couvrent les toiles modernes. Allez plutôt voir les Académies où de pâles jeunes gens et de fièvreuses demoiselles s'anémient entre un poêle ronflant et un modèle Italien.

Jamais, peut-être, les étudiants n'ont plus fréquenté le Louvre ; ils en sont préoccupés, vous citent les maîtres, ont un vernis de culture, qui donne le change au premier abord ; mais leur ouvrage est celui d'un servile imitateur de quelque peintre moderne, le favori du moment et chaque année ils en préfèrent un autre. C'est ce qu'on appellera désormais *évoluer*.

J'ai enseigné depuis 1900 plus de cinq cents élèves, venus de tous les pays, mais surtout des Slaves, des Russes et des Allemands. Une petite phalange restait fidèle, consciente de la pratique que je pouvais avoir du *métier*. Je me suis toujours évertué à corriger chacun de ces garçons ou chacune de ces demoiselles selon les tendances que je croyais découvrir dans leurs dispositions natives s'ils en avaient du tout.

Après des découragements cruels, à cause de la choquante *sincérité* dont ils me donnaient la preuve en face du modèle, je m'avouai vaincu. Le dérangement dans mon travail privé n'était racheté par aucun résultat. Enfin, l'un des chefs d'atelier, après beaucoup d'hésitations, s'ouvrit à moi. On se plaignait du terre à terre de mes leçons et de ma sévérité. Ce qu'on attendait d'un professeur, c'était une Esthétique, une Philosophie ou une formule verbale pour le moins. La dernière fantaisie, avant mon bannissement, fut d'origine anglo-

saxonne. Des émigrés de Munich, de New-York et surtout de la Slade School de Londres avaient pris le train pour la France afin d'y pénétrer les arcanes du grand *Rythme*. Et la revue « Rythm » fut fondée à Londres, avec la collaboration de plusieurs de mes anciens élèves.

Paris n'a jamais cessé d'être le pays de la Peinture; chacun sait que pendant tout le XIXe siècle, c'est dans cette ville qu'on a fait les meilleurs tableaux et c'est encore sur Paris que comptent les débutants pour y développer leur *sincérité* et leur *originalité*. Hélas! Le nombre de ces étrangers augmente dans des proportions inquiétantes. Au lieu de venir respirer notre atmosphère, ils nous apportent la leur. Leurs habitudes, c'est nous qui les prenons; leur langage se fait entendre plus haut que le nôtre dans les rues du quartier latin. Ils y sont chez eux et nous sommes délogés en attendant d'être anéantis.

***

On a pu remarquer, en parcourant les articles de journaux publiés au lendemain de la vente Henri Rouart, le ton des reporters qui avaient couru sonner à la porte de M. Degas afin d'apprendre de lui quelles sensations lui avait données son triomphe — c'est-à-dire, ce que le public, jusqu'auquel le nom de Degas parvenait enfin, appela son triomphe, puisqu'il fallait des chiffres pour en décider. L'un de ces futurs journalistes arrêta le maître, au seuil de sa maison et dut se mettre en devoir *de lui prendre une interview*. Malheureusement, le dialogue ne nous fut pas transmis; mais il ressortait de l'article, que son auteur était très jeune, qu'il avait jugé M. Degas une sorte de centenaire, un effrayant aliéné, et que, apparemment, si la jeunesse ne comprenait pas le langage de ce Mathusalem, celui-ci ne réussissait pas à l'entendre, elle non plus.

Voilà qui ne nous surprend pas. Qu'eut pensé M. Degas des conversations de banquette à banquette, entre les curieux et les professionnels de toutes espèces qui se pressaient à moitié asphyxiés dans la galerie Manzi pendant les premières vaca-

tions? C'était la tour de Babel. Je ne crois pas avoir souvent eu une preuve aussi affligeante de la complète incompétence des spécialistes mêmes et de leur puérile assurance. On sent que le terrain cède sous les pieds. Les opinions s'accrochent là où elles peuvent, au petit bonheur. Les noms sont cités pêle-mêle, les plus grands avec les plus inférieurs. On affiche d'écrasants mépris pour tel artiste que vous croyiez définitivement à l'abri de l'opprobre, ou l'on est condescendant à son égard, on le protège, on plaide les circonstances atténuantes en faveur d'une réputation qui a trop duré. Sans les Degas, les Renoir, les Cézanne et les Gauguin, la vente Rouart aurait passé inaperçu.

Le bacille de « l'artistomanie » a fait des ravages dans tous les rangs de la société, anémié le « goût », tout en le propageant. Nous avons connu des hommes très bien doués d'ailleurs que le « goût » a définitivement perdus. Whistler a créé tout une école de raffinés et de précieux à l'américaine (qui est un genre très particulier dans la fausse simplicité et le bizarre) alors que si la seule leçon du technicien eut été entendue, celle-ci aurait pu être si utile. Whistler influença peu de peintres. Si l'on m'a reproché jadis de m'en inspirer, j'avoue n'y rien comprendre, quand il m'arrive de retrouver certaines de mes œuvres de cette période, car je n'y vois rien de whistlérien; cependant une certaine joliesse affectée et plutôt maladive, des combinaisons par trop arbitraires d'harmonies atténuées, un japonisme occidental avec un dernier reflet des préraphaélistes anglais, une terreur enfin, trop affichée, de la vulgarité et du naturel : autant de traits que l'on retrouve chez plusieurs d'entre nous, vers 1890. Nous nous sommes ressaisis depuis.

Si Whistler ne fit pas école, comme peintre du moins en France, il a exercé sur le goût français une néfaste action. On n'a pas assez noté ce fait. « L'artistomanie » et le *Goût* moderne, à quoi nous faisions allusion plus haut, c'est un peu à lui que nous en sommes redevables. Depuis vingt ans, les gens qui se piquent de raffinement et souhaitent d'avoir autour d'eux un décor distingué, n'ont eu à choisir qu'entre deux styles : le style français du XVIIIe siècle, dont on a abusé au point de le rendre haïssable; le style anglo-whistlérien,

qui maintenant a dégénéré en un modern-style international, plus insupportable encore que le Louis XV et le Louis XVI à bon marché. J'insiste sur ceci, parce que, j'en suis convaincu, c'est ce bon goût moyen, répandu dans tous les mondes, qui, à mesure qu'il faisait nos appartements moins maussades peut-être, plus confortables aussi, rendait presque impossible la peinture telle que les Rouart l'aimèrent. Les gens fortunés n'eurent plus de cesse qu'ils ne possédassent un Fragonard, un Watteau, au moins un Saint-Aubin ou un Hubert Robert; les plus modestes choisirent des estampes japonaises, puis s'enhardirent à découvrir des équivalents, chez nos jeunes peintres d'avenir. Les bariolages, les pochades très colorées des Indépendants étaient toutes prêtes à rehausser, pour quelques louis, des papiers de tenture à la William Morris ou des voiles des Indes. L'orientalisme nous avait préparés à recevoir la visite des Russes. Ceux-ci, en une saison de ballets, firent une victorieuse invasion, achevèrent de nous tourner la tête.

Le peintre des intérieurs de Parisiens à la fois simples et recherchés aura été M. Édouard Vuillard. Celui-ci, avec une mesure et un tact qui sauve tout, a fait de l'art, et du plus exquis parfois, avec les éléments médiocres qu'il avait à sa portée. Sa trouvaille, ce fut de cueillir les fleurs dans les pâles parterres de Paris et d'en composer de délicats bouquets à sa façon. Son « goût » n'est pas sans rappeler en France, celui de Whistler. Il procède du japonisme de ce dernier et continue Degas, point comme dessinateur, mais comme observateur de la vie moderne. Il a façonné de fragiles bibelots, parfois des panneaux décoratifs qui tiennent de l'affiche, de l'estampe, de la vignette et de la cretonne, mais avec tant d'à propos et d'adresse, que ses ouvrages prendront dans l'avenir une valeur documentaire, à côté de ceux de son camarade Pierre Bonnard, peut-être plus peintre que lui — et de Maurice Denis, le décorateur attitré de nos églises, de de nos théâtres et de nos monuments publics, aussi bien que de la chambre d'enfant. Maurice Denis est à Puvis de Chavannes, ce que Vuillard est à Degas. La facilité, l'habileté de main, le charme rendent leur esthétique plus accessible au public que celle de ces deux maîtres sévères. Ils ont su ouvrir leur atelier à la foule enchantée et pourtant garder leur quant à soi. Cela n'est

pas le moindre mérite de Vuillard et de Denis. Ces artistes portent en eux-mêmes quelque chose qui répond si bien aux désirs des amateurs d'aujourd'hui par l'agrément léger et joyeux de leur tempérament, qu'ils connurent avant même leur maturité, le succès unanime, un prestige, jusqu'ici récompense d'une longue vie obscure d'artiste, quand cette récompense ne venait pas après la mort. Dans l'indifférence générale de ce public blasé, capricieux, incertain, il y a du moins une petite phalange de peintres privilégiés, pour qui la route est semée de palmes et de roses. Ceci est consolant. Ils n'auront eu ni à se dissimuler, ni à élever la voix ; les épuisants combats sont pour eux inutiles, puisqu'à l'opposé des Indépendants de naguère, la vision de leurs contemporains s'est conformée à la leur ; leur formule qui eut paru si audacieuse, au temps des Impressionnistes, les plus récalcitrants s'y sont accoutumés peu à peu, au point de leur dénier le titre si ambitionné « d'auteur difficile ». C'est que nous en sommes venus à haïr plus que tout, l'effort à nous demandé, et chez l'auteur, les traces du travail. Aussi, comme nous sommes pleins de gratitude pour celui qui allie au goût le plus moderne ces qualités d'aisance prestigieuse, que nous n'osons plus appeler que pitoyable défaut si elles ne sont pas dissimulées sous une feinte et savoureuse gaucherie ! Les grands maîtres du Passé n'avaient pas de ces scrupules.

*
* *

Nous avons dit précédemment que lorsqu'une porte s'ouvrait dans l'hôtel Rouart, on s'attendait à voir entrer M. Degas. En effet, autant que le maître du logis, M. Degas était ici chez lui. Ses œuvres, que chacun y venait étudier, donnaient un surcroît de prestige et l'intérêt du mystère à cette fameuse collection. De lui plus que d'aucun des peintres préférés de H. Rouart, il serait nécessaire de tracer un portrait afin de compléter ces notes. C'est à peine cependant si l'on ose faire allusion à sa personne, puisque chacun sait que M. Degas s'élève de toutes ses forces contre la moindre tentative de le rapprocher du public dont il s'est toujours tenu jalousement

éloigné. Mais comment se taire plus longtemps sur un homme vers qui tout le monde a les yeux tournés, et qui domine son époque de façon incontestée?

Enhardissons-nous, et, au risque de l'offenser, envoyons lui l'hommage de notre respectueuse admiration.

M. Edgard Degas était déjà parvenu à un âge mûr, que son nom connu de beaucoup, son œuvre l'était à peine. Une vie solitaire et la haine du bruit, une hautaine et farouche dignité, le tenaient dans son atelier de la rue Fontaine Saint Georges, enfermé avec des modèles dont il ne se lassait pas d'étudier la forme. Il dessinait sans cesse avec le fusain, les pastels, le pinceau ou la cire à modeler car sa sculpture est aussi du dessin. Tout lui était bon pour serrer de plus près la forme, la simplifier, l'élargir, en extraire une vivante synthèse faite à la fois de l'observation du Parisien le plus moderne et du continuateur des grands maîtres classiques. Fidèle aux traditions qu'il prolonge magnifiquement, il voit l'homme et la vie contemporaine d'un œil neuf et curieux. Les plus récents procédés le trouvent inquiet, prêt à essayer; il a un intérêt bienveillant pour toute tentative jeune et osée où il découvre un mérite, lui qui a surmonté tant de difficultés et se croit modestement un ignorant. Il a jeté un pont entre deux époques, il relie le passé au plus immédiat présent..

M. Degas n'a point à se repentir de s'être dissimulé aux amateurs, à ses amis presque, au lieu de se laisser envahir. C'est autour de 1875 que les amateurs commencèrent à s'attribuer le droit de fréquenter les artistes et de violer leur atelier. M. Degas comprit la nécessité d'être secret, les dangers de la publicité, des expositions et de la vie mondaine. N'essayons point de regarder dans le cœur de nos héros; pourquoi lui poser des questions et d'ailleurs y répondrait-il, si nous demandions au solitaire : « Avez-vous joui de votre solitude? » Tout au plus : « Je m'y suis amélioré, je m'y suis sauvegardé ». L'isolement de M. Degas fut austère d'abord, et il est devenu dramatique, mais il est trop tard même s'il en souffre parfois, pour qu'il change. L'habitude date de trop loin. Si nous fûmes naguère quelques lévites fidèles à le supplier de nous donner la bonne parole et l'aumône de ses vérités didactiques, la file des dévôts s'est allongée sans cesse à sa porte verrouillée. De

nombreuses mains se levèrent menaçant de faire sauter la serrure, mais le bel obstiné au visage de vieil Homère, n'a pas consenti à se contredire. Comme on voudrait pouvoir l'assurer de notre respect et de l'admiration que l'on a pour sa figure! Son œuvre ne nous suffit pas : c'est lui, c'est sa vie, c'est son attitude d'artiste qui nous émeuvent, et c'est sa présence qu'il nous faut. De le savoir là, encore debout à côté de nous, et qui juge, nous nous sentons moins perdus dans l'horrible cohue. Nous voudrions tout de même qu'il apparût à sa fenêtre, que sa voix se fît entendre, cette voix de patriarche redoutable et de brave homme.

Et ce qu'il nous dirait!...

*
* *

C'est dans l'hôtel de la rue de Lisbonne que M. Degas se montra complètement lui-même, jusqu'au jour où la mort faucha un de ses derniers camarades. Il se sentait à l'aise au sein de cette famille de grands bourgeois artistes avec qui il avait de si solides attaches et tant de souvenirs en commun. Dans ces salons remplis de tableaux et de dessins qu'il y avait vus l'un après l'autre entrer, devant sa copie de l'*Enlèvement des Sabines* par le Poussin et quelques autres de ses œuvres préférées, il devait se sentir moins hésitant que sa modestie intelligente et inquiète ne l'engageait à l'être près de son chevalet et de ses ébauchoirs. Chez ses amis, écouté, aimé par des gens dont il était sûr, il se laissait aller jusqu'au bout dans sa frénésie de justicier, de fanatique et de Français des temps révolus. Hors de tels cercles intimes, on n'est plus sûr de ceux à qui l'on parle. La veulerie, le manque de convictions et d'opinions appuyées sur le savoir et le bon sens national, empêchent un tel diseur de vérités de s'exprimer à sa façon. Singulière aventure : son nom restera attaché à certaines formules d'art des plus osées, les plus anti-traditionalistes en apparence, alors que l'homme, par intelligence plus encore que par tempérament, restait un classique rigoureux. Comprenez quel fût l'attrait de son art pour les jeunes gens d'avant

la période du Cézannisme, c'est-à-dire avant le jour où la peinture allait devenir théorique ou purement sensuelle.

Si M. Degas eut été moins solitaire, son influence aurait été aussi impérieuse que celle de Gustave Moreau — mais combien plus bienfaisante ! Le terrible bel esprit de la rue La Rochefoucauld, on ne peut plus en douter, est responsable d'une bonne part du mouvement néo-impressionniste. Comme son ancien ami Degas, il avait grandi auprès des maîtres italiens du XVIe siècle, dans un culte pour le style et ce qu'il appelait « la Beauté » ; mais le peu d'humanité qui était en lui et le tour littérairement compliqué de son esprit, l'écartèrent de la nature. Il en arriva, avec le temps, à juger la vie moderne laide et se réfugia dans les mythes de l'antiquité, le symbole et les abstractions philosophiques. La réalité ayant si peu de prise sur lui, l'histoire et les lettres le passionnant si fort, né peintre d'ailleurs et coloriste subtil, il fit de son atelier un domaine à lui, petit, sans issues, mais qu'il devait croire grand comme le monde. L'orgueilleux timide, entouré d'abord de quelques fervents, qui baissaient la voix pour parler de lui et des rites ocultes dont il était le prêtre, prit toute son ampleur didactique, quand on lui eut proposé d'avoir une classe d'élèves. Moreau devait séduire ceux-ci, et il y en eut de fort distingués, d'Ary Renan à M. Desvallières et aux plus farouches des Indépendants.

Il serait intéressant — et on devra faire cela plus tard — d'écrire sur les débuts, le développement et les transformations de cette École où Cézanne succéda de si singulière façon, au plus méticuleux, au plus orfèvre des peintres comme « leader » incontesté. De Gustave Moreau à Cézanne : voilà un chapitre considérable dans l'histoire de la peinture à la fin du XIXe siècle. Cette influence de l'Intelligence et du savoir sur la jeunesse désireuse d'apprendre, n'est-ce pas M. Degas qui aurait dû l'exercer ?

Il n'avait pas reçu des leçons d'Ingres, mais la parole de son Dieu lui fut transmise par son professeur, Lamothe, de l'École des Beaux-Arts. Le livre d'Amaury Duval « *l'Atelier d'Ingres* » nous donne la preuve de la domination religieuse, en quelque sorte, sous laquelle se courbaient toutes ces têtes d'adolescents. Les maximes, les règles, la Foi ingresque

devaient se transmettre par des apôtres, même les plus effacés. M. Degas reçut la manne et s'en nourrit copieusement. Mais, énergique et fort, il se l'assimila et ne s'en tint pas exclusivement à ce régime trop frugal. J'ai connu peu d'esprits plus ouverts que le sien. M. Degas, malgré ses parti pris, a tout regardé, étudié avec un intérêt tel, que je dirais presque qu'il n'a pas de réelles antipathies : point de grands peintres à qui il n'ait rendu justice, si même ceux-ci étaient à l'opposé de ses tendances personnelles. Voir de la Peinture, en exécuter, en parler, jamais il ne se lasse de cela, parce qu'il l'aime à la fois en homme du métier, en critique et en amateur, presque en moraliste. Oui, M. Degas est un moraliste; sa vie entière et son Esthétique intime s'en portent garants.

Delacroix l'occupa autant que Ingres. M. Degas, le premier de son temps, sut jouir du génie romantique autant que du classicisme bizarre du maître de Montauban; aussi, quand le groupement des premiers Impressionnistes se fit, après 1870, l'ancien élève de Lamothe s'entoura de ceux qui, alors, représentaient la révolution. Du salon des Refusés, avec Manet, Fantin, Courbet, Renoir, Cézanne; des expositions Martinet, où passèrent les vrais chefs-d'œuvre de l'Ecole française (du milieu du siècle dernier) il découvrit une à une les nouveautés importantes que l'Académisme repoussait comme le couteau qu'on venait planter dans son sein. M. Degas n'avait pas de prudence, personne à ménager; son indépendance matérielle et sa rude franchise de parole, n'étaient enrênés par nulle ambition de société; les arrivistes et les cauteleux ne rencontraient que sa mordante ironie. « De mon temps, monsieur, on n'arrivait pas. » Ce mot me revient toujours à la mémoire, comme un « leitmotiv » car je me l'entendis si souvent lancer comme un reproche ou un avertissement, si par malheur ma mère priait M. Degas de venir voir mes travaux vers l'époque de l'envoi au Salon.

Il est rare qu'un homme de l'éducation de cet autre « grand bourgeois » réunisse à la belle distinction de ses manières et à une culture aussi soignée, un tel sens de l'humanité. Degas rejette *a priori* ce qui est affecté, joli et conventionnel. Comme matériaux pour son art, il n'y en a pas de si vulgaires qu'il ne les juge dignes d'être employés, et il les magnifie par la noblesse

de sa main. Par là, surtout, il prend la première place, en tête des réalistes, puisque Réalisme, comme locution courante, évoque l'idée de sujets populaires, communs et plutôt laids. — Il est un des premiers à sentir, en face de la « laideur », que de la beauté fraîche et non encore vue peut en être extraite par l'artiste. Ainsi, ses œuvres auront influé considérablement sur la production de son temps. Avant lui, le paysan avait eu ses poètes et Millet l'avait ennobli; Degas, parisien, s'occupe du peuple des villes, se sert du paysage urbain, décrit le rat d'opéra fille de concierge, la modiste, la blanchisseuse, la femme de café-concert et de plus bas encore; dans son style classique, réagissant ainsi contre la conception si étroite des autres élèves d'Ingres et contre l'idéalisme de Gustave Moreau. S'il lui plaît d'étudier le nu : point de Vénus, point de Nymphes, mais des filles et des ménagères dans leur tub, s'épongeant, s'essuyant avec leurs serviettes, nous conviant au spectacle de leurs lamentables tailles délivrées du corset. M. Degas est un cruel et ironique peintre de la femme. On dirait qu'il a de la rancune pour elle, sinon du mépris. Il avoue qu'il ne voit en elle que l'animal. Une de ses amies d'une beauté célèbre, lui demandant s'il ne lui permettrait pas de poser chez lui : « Oui, répond-il, je voudrais faire un portrait de vous; mais mettez un tablier et un bonnet, comme une petite bonne. »

Au contraire, dans sa série des Courses, c'est la race de l'homme et de l'animal qui l'attirent. Ses chevaux sont des pur-sang dont il connaît la fine beauté, en sportman, et la plupart de ses jockeys, vous eussiez reconnu en eux des amis du peintre, des amateurs, des gentlemen à qui M. Degas donne des bottes de chez le bon faiseur; il les habille avec leur « chic » si particulier et il ne se trompe jamais, comme tailleur. Il excelle à dessiner — et comme il s'y entend! — les coupes de pardessus correctes, sur le dos de quelques élégants : le portrait du Comte Lepic en est un exemple. L'observation, chez cet homme qui, tout de même, ne fut pas toujours un ermite, s'amusa des délicatesses subtiles de la mode, à l'époque où il était un des habitués de l'Opéra. Il y eut du vieil abonné, chez M. Degas, et même de l'homme du monde.... mais on ose à peine rappeler des souvenirs qu'il veut effacer!

*
* *

M. Degas, peintre par volonté et intelligence, est un dessinateur par instinct. Son dessin, si reconnaissable à travers de multiples transformations dans ses analyses et ses synthèses, devenu cruel, méprisant mais jamais ironique, n'appartient qu'à lui. Il faudrait remonter jusqu'à l'origine de sa carrière, comparer ses derniers pastels aux tableaux à l'huile de ses débuts : les *Jeux de Jeunes Spartiates*, la *Didon* et quelques autres toiles, lesquelles étaient dissimulées dans l'ombre de son ancien atelier, rue Fontaine ; je ne les ai pas revues depuis que j'eus le courage, élève naïf, de monter l'escalier en échelle que je redescendis une fois plus vite qu'à mon gré, sous la poussée d'un poing vigoureux. Le maître était sans patience pour la jeunesse surtout avec les apprentis peintres. « Il y a des cafés, dites? Quand on a une heure à perdre ou quelqu'un à attendre, on y entre, quoi. Vous pouvez y lire *la Patrie!* »

Je voulais apprendre à dessiner et convaincu de ma faiblesse, me tournais vers celui que j'admirais tant, dont j'attendais un secours. Il me semblait qu'auprès de lui, l'on devrait recueillir quelques parcelles de son savoir, je lui demandais des conseils. Il ne trouvait jamais la forme assez étudiée. « Faites un dessin, calquez-le, recommencez et calquez de nouveau, » toujours la même phrase revenait et sonnait dans mes oreilles, dans mes rêves même, laissant le but à atteindre lointain, perdu dans les brouillards de l'avenir. « Il ne faut pas peindre d'après nature. » Ceci restait pour moi incompréhensible. En effet, éduqués comme nous l'étions, les édits de M. Degas, si péremptoires, demeuraient sans application possible. Sa forme était un mystère pour sa solidité et son air de liberté, son manque de formule. Le dessin du maître n'est ni géométrique, ni un contour comme celui d'Ingres, ni construit par de grands plans, à la façon du sculpteur. Ses plans sont même quelquefois arbitraires, sans rapport rigoureux les uns avec les autres. C'est la puissance du caractère, même au prix de fautes dans les plans et la construction de telles parties d'un visage ou d'un corps, c'est la vie saisie, un détail insisté, exagéré, qui font la saveur et l'autorité d'une étude de Degas ;

il est si sensible et si observateur qu'il n'a pas de « canons », pas même de ces « tics » qui sont la signature de la plupart des artistes aussi personnels que lui. Mais, tout de même, ses figures ont la qualité de certaines maquettes de sculpteur, dont l'armature intérieure est si d'aplomb que, même si le modelé reste incomplet et seulement suggéré, cette maquette paraît animée et pèse sur son socle. Je me rappelle M. Degas frappant le sol de ses deux pieds alternativement, s'affermissant sur le plancher et disant d'un croquis qu'on lui soumettait : « Non ça n'a pas de prise », et il frappait de nouveau le sol comme pour s'y ancrer.

Pendant qu'il exécutait ce grand groupe (inachevé) où je suis représenté avec plusieurs amis, dont Sickert, Gervex et Ludovic Halévy, il se levait de temps en temps et, par le même geste nous indiquait son désir de nous voir affirmer nos attitudes; et ces attitudes sont si bien *saisies*, que, même sans les visages, d'ailleurs à peine ébauchés, l'on nous reconnaîtrait. Une tête surtout, celle de Daniel Halévy, garçonnet qui se penche en avant, pour regarder entre ses deux voisins, est typique de la manière de Degas : un nez camard, un menton cassé, la bouche vers l'oreille gauche: pourtant, la figure se complète et c'est Daniel Halévy, dans son volume, ses aplombs, son caractère.

Le dessin de ce grand observateur n'a jamais cessé de s'élargir; non pas pour cette seule raison, que sa vue, mauvaise de bonne heure, ait naturellement noyé les détails dans un ensemble, mais, pensons-nous, par le développement logique de sa maîtrise et de son intelligence plastique. Ses bizarreries, ses déformations, ses faiblesses aussi, ne les confondez pas avec celles d'un néo-impressionniste; elles sont *à côté*, mais point *dans* l'image qu'il trace, un peu comme ces morceaux que M. Rodin laissera à l'état de moignons, tout contre un sein, un ventre, une omoplate que son pouce aura amoureusement caressés. C'est que ces exercices d'une fantaisie libre et si sûre d'elle-même furent précédés d'années d'études classiques, d'après les maîtres et d'après les modèles. Quand on a asservi la forme, il s'agit de se détourner de la nature et de la recréer. Vous verrez plus tard les cartons et les albums de M. Degas. La variété de la technique tient du

prodige. Une volonté inquiète a guidé le crayon. Portraits précieux, sous l'influence d'Ingres, draperies aussi belles et recouvrant un corps plus vivant que les fameuses études de Léonard; chevaux, jockeys, silhouettes de vêtements contemporains, d'un modelé plat d'estampe japonaise, et qui tout de même a le relief des objets.

Le système de composition, chez lui, est peut-être la plus précieuse nouveauté dont il ait doté l'art moderne. — Si l'on devait lui faire un reproche, ce serait d'avoir — surtout entre 1870 et 1885 — côtoyé le genre de l'illustration. La photographie instantanée, avec ses coupes inattendues, ses différences choquantes dans les proportions, nous est devenue si familière, que les toiles de chevalet de cette époque-là, ne nous étonnent plus, mais les *Foyers de la danse*, le *Ballet de Robert le Diable*, et autres scènes chorégraphiques, les courses, les blanchisseuses, les gymnasiarques, enfin tant de tableaux que se disputent aujourd'hui les collectionneurs, personne n'avait songé avant lui à les faire; personne depuis ne leur a donné le style, et cette gravité qui ne tient qu'au dessin. Toulouse-Lautrec, Forain marchèrent sur les traces de leur maître; mais leurs ouvrages demeurent toujours plus amusants que solides et presque de l'illustration, n'ayant pris de l'original que ce qu'un œil éveillé pouvait lui emprunter : le côté « amusant ».

Les éclairages artificiels du soir, l'éclairage de bas en haut que donne la rampe de la scène, renversant les lumières et les ombres; la danseuse, l'acteur cessant d'être une nymphe, un papillon ou un héros, pour retomber dans sa réalité et trahir sa propre condition; la suggestion, sous leur fard, des pâles miséreux qu'ils seront à Montmartre, les quinquets une fois éteints : encore un trait de l'illustrateur ou du caricaturiste. M. Degas ne s'est pas attardé, comme ses élèves, à ces détails pittoresques. Cette période de sa vie, qui s'étend d'avant 1870 jusque vers 1880, est la moins importante. Il se servait alors de l'huile, métier précieux, délicat, pris à Alfred Stevens, plus qu'aux Hollandais du XVIIe siècle, comme on l'a tant répété; la pâte, très travaillée, mais mince, rapetisse le tableau, quelquefois il y a même trace d'une trop grande facilité de main. La détrempe, la colle et autres pro-

cédés furent essayés l'un après l'autre, mais aucun ne semble convenir à l'expression plastique de l'artiste, autant que le pastel qu'il manie en grand dessinateur et en coloriste étrange. Les tableaux peints à l'huile — danseuses surtout — auront dans cette œuvre complexe la place que les Corot de 1860 à 1870 tiennent dans celle de l'exquis paysagiste; c'est-à-dire que nous les laisserons sans autant de regret partir pour le cabinet des Chauchart de l'avenir. On appelle M. Degas un « impressionniste », parce qu'il fut à la tête de ce groupe de peintres que Claude Monet baptisa ainsi; mais M. Degas y était à part. Il appuie et burine, au lieu de suggérer par des signes sommaires ou des équivalents, comme ces paysagistes qui n'osant pas donner leurs études pour plus qu'elles ne sont, les cataloguèrent « impressions ». M. Degas est seul sur un rocher auquel nul n'aborde.

***

Il fallait écouter, lors de l'exposition de la collection Rouart, avant la vente, les propos des visiteurs que décevaient des ouvrages si vantés par les artistes et qui leur paraissaient de simples études d'atelier, ternes, démodées et sans accent. C'est que, si renseignés que soient les amateurs, ils passeront toujours à côté des notes intimes où l'artiste ne songe qu'à lui-même. D'ailleurs, présentée telle qu'elle fut par les soins des experts, le sens de la collection était faussé. Un esprit tendancieux présida à l'accrochage; les Degas, moins beaux que ceux d'Alexis Rouart, venaient en vedette, au lieu de tels Millet, cachés sur des panneaux noirs, où on avait peine à les retrouver. Et puis, la partie la moins intéressante pour le gros public, de cette revue générale de l'école moderne, si éloquente, rue de Lisbonne, je veux dire les études, disparaissaient à côté de plus prétentieux voisinages.

Une pareille collection est une confession; il faut savoir les raisons qu'eurent ces Messieurs Rouart de commettre certains petits péchés. Nous leur pardonnions telles de leurs partialités, quand nous étions reçus par eux, parce que nous nous rappellions qu'un Cals, un Gustave Colin avaient vécu en

communion de goûts avec les maîtres de maison, où le meilleur et le pire s'harmonisaient et s'expliquaient l'un l'autre.

C'est peut-être ce qu'il y a de plus touchant dans cette collection, dont je tâche ici de donner une idée : ces pages modestes faisant société avec les autres. Nous y discernons les préférences, les tendances, la fidélité, qui jamais ne se relâche, l'atmosphère d'une famille passionnée, croyante et close. Après tout, le musée du Louvre, cette vénérable agglomération d'ouvrages d'inégale importance, n'a-t-il pas aussi ses détracteurs? Certains voudraient l'expurger, le réduire, en faire un pendant au musée de Berlin, à la National Gallery de Londres ou à telles galeries d'Amérique, formées récemment, à coup de millions. Certes, celles-ci montrent plus de tenue, mais nous gardons au fond de notre cœur une tendresse pour notre vieux Louvre où l'on est plus libre de s'écarter, de prier à des autels délaissés loin de la foule des touristes et de leurs *ciceroni*. — Les collections Rouart avaient un intérêt historique et social, peut-être plus même que pictural et c'est pourquoi nous déplorons leur dispersion. Combien le petit cadre carré où Cézanne a représenté des baigneurs dans un paysage Elyséen, prenait plus de signification rue de Lisbonne — en dépit de ce que Henri Rouart en avait pu penser — que tant d'autres, jetés pêle-mêle, après avoir été achetés au poids de l'or, dans ces collections de mode et de vanité, rassemblées pour une courte durée par un spéculateur avide!... J'aime ces diamants entourés de pierres moins précieuses, qui les sertissent et les font valoir. Grâce à Dieu! les frères Rouart n'avaient pas que des chefs-d'œuvre; mais, pour qui connaissait ces deux frères, rien n'était indifférent chez eux.

Il faudrait décrire ces Messieurs, avec leurs amis, livrés à eux-mêmes, causant avec cette grâce et cette liberté dans la conviction, que le moindre intrus changeait en malaise silencieux. Hommes de cénacle, qui se comprennent à demi-mot, ne supportent pas les opinions d'occasion et les faux-fuyants; des intransigeants en art comme en morale et en politique parce qu'ils croient, aiment, et n'attendent rien de personne, excepté l'estime qu'ils commandent. Un Ingres, un Delacroix sont pour leurs admirateurs et leurs élèves, comme le général

pour ses soldats. Tel fut M. Degas dans son milieu. Ces façons un peu dures ne conviendraient ni à notre complication, ni à notre souplesse d'esprit. Je gage que les jeunes précieux d'à présent jouiraient peu du commerce avec les survivants de ce monde qui finit. Ils ne sentiraient que le contact dur de la cuirasse. Il y a du militaire en M. Degas. Celui-ci fréquenta pendant soixante ans d'anciens polytechniciens, des officiers d'artillerie, des ingénieurs, hôtes de ses amis Rouart, avec qui, il le répétait souvent, il se plaisait davantage qu'avec certains de ses confrères.

L' « artiste », le genre artiste trop répandu aujourd'hui : voilà l'objet de tous ses fameux quolibets et de sa plus profonde horreur. Il n'admet pas l'artiste au-dessus des autres citoyens, une exception et un privilégié. L'homme de bonnes façons ne se fait remarquer ni par ses gestes ni par sa mise. Le peintre reste chez lui, évite toute publicité. De mon temps, M. Blanche, on « n'arrivait pas ». Il me dirait aujourd'hui, « on n'écrit pas des articles ». M. Degas nous terrifiait. Tous les jeunes qui l'ont approché seront de cet avis. Pour nous, il était ce que fut Ingres pour Degas lui même. Ne croyez pas, cependant que nous ne fussions amplement récompensés de notre humilité en face de ses rebuffades, car l'esprit le plus amusant, direct, naturel, dissimulant la plus exquise bonté — faisaient oublier, la minute d'après, le mot amer qui vous avait cinglé; et puis... nous étions les fils d'homme sévères pour eux-mêmes et pour ceux qu'ils aimaient le plus tendrement. Point de compliments inutiles, point de flatteries. On se disait alors ce que l'on pensait l'un de l'autre, sans se ménager, mais aussi l'on s'entr'aidait mieux.

J'ai eu à mes débuts les derniers échos de la société d'artistes à qui Degas succéda et par celui-ci nous avons connu les braves hommes qu'étaient Millet, Rousseau, Daumier, Corot, Fromentin, Marilhat. Avant l'envoi au Salon, ils faisaient le tour des ateliers de confrères, critiquant ensemble les derniers ouvrages du camarade chez qui ils se rencontraient, trop heureux de découvrir le défaut à corriger, prolongeant ainsi des mœurs d'étudiants pour qui il n'y aurait pas de rivalité. Aujourd'hui une conversation est impossible entre confrères. On se jalouse, on s'insulte ou l'on s'ignore l'un l'autre.

On a reproché à Degas de n'avoir pas donné à Manet — qu'il tenait en si haute estime comme peintre — toute l'approbation dont l'éternel insulté lui aurait été si obligé. C'est que l'atelier de la rue Saint-Pétersbourg fut un des premiers rendez-vous de littérateurs et de publicistes. Quand le portrait d'Albert Wolff était encore sur le chevalet, attendant des séances trop espacées : « De quoi vous plaignez-vous? Il écrit un article sur vous, c'est pour cela qu'il n'est pas venu poser... » Le cabotinage parisien lui semblant être le plus bas des vices, Degas s'est gourmé de plus en plus, jusqu'à devenir impitoyable, sanglant, une sorte de maniaque du mystère et de la solitude. Aussi bien les mardis de la rue de Lisbonne étaient-ils des délassements bienfaisants après des journées de tête à tête avec le modèle et la fidèle servante Zoé. Le causeur éblouissant connaissait son public. Plus souvent encore que de peinture, il parlait des gens, racontait des anecdotes de l'époque de Napoléon, dont le mémorial était une de ses lectures favorites.

Pour qui travaillait-il? Voilà ce qu'on demande souvent, de celui qui n'exposait jamais et refusait de vendre ses tableaux. En vérité une pudeur excessive finissait par le contracter dans une paradoxale attitude comme d'un Liszt qui n'eût voulu jouer que sur un piano au clavier muet. Il paraît que de tous ses tableaux passés dans les collections Rouart, pas un seul ne fut acheté directement à lui-même. Je crois avoir discerné chez lui une méfiance, des doutes quant à son mérite, qui augmentèrent avec sa célébrité; il ne fut jamais content de lui. Hier encore, comme quelqu'un l'abordait à la galerie Manzi et lui demandait s'il était fier d'une de ses toiles les plus réputées, il s'approcha dit-on, et montra ce qu'il aurait voulu y corriger.

Pathétique promenade, un matin d'hiver, du vieil artiste, inspirateur et conseiller de ses amis défunts, qui vient assister à son triomphe dans une salle où son plus secret désir et ses espérances vont s'évanouir. Le maître n'a pu refouler le désir de revoir une dernière fois ses peintures qu'il croyait protégées pour toujours chez ses amis, contre les indiscrets, les snobs et les spéculateurs, surtout contre les prétendus délicats qui l'impatientent comme les applaudisseurs d'Oronte

font Alceste. Le misanthrope de Molière, aussi bien, n'est pas sans parenté avec M. Degas.

> Le méchant goût du siècle en cela me fait peur,
> Nos pères, gens grossiers, l'avaient beaucoup meilleur.

Suivons ce jeune élégant, riche intellectuel à pelisse de fourrure, prenant des notes, non sur le catalogue de la vente, mais dans son album de poche. Quelqu'un lui dit : « Que choisissez vous? Vous allez faire de nombreuses acquisitions demain? » — « Oh! non, je me cultive... je tâche de comprendre comment il *amène* le rouge » répond-il avec une naïve emphase.

Un monsieur aborde Degas qui est en train de critiquer le fond de la toile *Danseuses à la barre* pour laquelle un milliardaire de Boston a donné une commission de 500 000 francs — toile qu'il a voulu toujours retravailler, mais que Rouart ne lui a jamais confiée, par crainte de ne plus jamais la revoir; le monsieur juge à propos de demander au peintre s'il est fier de lui : « Nous le sommes de vous — et nous préférons vos tableaux au Degas du nationalisme qu'ils nous aident à oublier. »

Il ne tient pas à ce genre d'hommages, le solitaire, le misanthrope. Ceux qui l'apprécient comme homme, le touchent infiniment plus que ceux qui ont établi sa gloire d'Indépendant, de soi-disant Révolutionnaire, en même temps qu'ils rabaissaient ses maîtres *à lui*. Donc, tant d'études de Corot, à leur place sur les murs d'un atelier, elles vont partir emportées par de faux fervents, se refroidir, faire parler des bouches assoiffées de lucre, elles ne seront plus que tant de billets de banque dans des bordures d'or. La suite d'Oronte, dont les « expressions ne sont point naturelles », au langage appris et qui sonne faux, l'a-t-il évitée pendant plus d'un demi-siècle, pour s'en voir, sur le tard, suivi comme par un cortège de thuriféraires? Et il a ses raisons de dire qu'il a été méconnu. Il y a un fossé entre le public et lui.

Le magnifique enseignement qu'est la gloire tardive, la subite popularité du nom de M. Degas! Le fait est si singulier et si beau, qu'on se demanderait volontiers s'il n'a pas lui-

même, l'homme intelligent, combiné, comme un extraordinaire metteur en scène, les dernières après les premières scènes de sa propre histoire. Il a connu les dangers des succès viagers, de la popularité et de la camaraderie; toute l'économie de sa carrière a tendu vers, je ne dirai pas le mystère, comme d'un Gustave Moreau, mais le silence d'une existence de travail, loin des faiseurs de réputations. Il eut dans son cœur le véritable et bel orgueil, hors des coteries d'artistes et de littérateurs, et ne voulant plaire à personne, il a fini par dompter ceux-là même qu'il a bafoués; mieux que cela, nous tous à qui il fut dur, parfois même impossible à suivre dans ses propos et ses actions, nous ne lui en voulons pas, car, aujourd'hui, son système s'éclaire au moment où nous le voyons d'ensemble. M. Degas sentait venir ce qui est venu; ce grand et noble artiste fut écœuré, avant les autres, de la folle mascarade qui s'organisait au dehors. — « Monsieur, ne m'appelez pas cher maître, s'il vous plaît » : c'est ainsi qu'il interrompait hier les questions des reporters venus à son logis, excités par les enchères de la vente Rouart. Ensuite, tatant de sa main, qui est maintenant un œil supplémentaire pour lui, un de ses tableaux fameux d'autrefois, comme on lui demandait son opinion : « Je ne crois pas que celui qui l'a fait soit un sot; mais je sais bien que celui qui l'a acheté si cher est un... »

S'il est vrai que chacun a le visage qu'il mérite, combien celui de M. Degas nous le prouve! — Je ne l'avais pas revu depuis plusieurs années. C'est à la galerie Manzi que je l'aperçus de nouveau, assis, droit sur sa chaise, au milieu des tableaux préparés dans la coulisse, avant d'être présentés au public. Le maître me sembla avoir, plus peut-être que lors des séances qu'il me donna pour son portrait, une beauté grave et presque sacerdotale. Une grande paix, un air de santé ont égalisé les traits allongés et lourds de cette physionomie concave où éclate le vermillon de deux lèvres saines. Les lourdes paupières s'abaissent sur ces yeux qui ont été si perçants et ne distinguent plus, depuis trop longtemps, qu'une partie à la fois des objets, ancienne préoccupation, combien angoissante, de l'énergique observateur.

Il se leva pour s'en aller et soudain, se profila devant moi la silhouette entière de son corps; à certains moments l'attitude de

M. Degas est celle d'un chef en train de donner des ordres; s'il fait un geste, ce geste est décidé et impérieux, expressif comme son dessin; mais il reprend bientôt une position rassemblée, presque d'un corps qui se replie sur lui-même, habitude de solitaire qui cache sa personnalité ou la protège. Et une profonde tristesse m'envahit à nouveau de ne pouvoir aller saluer cet homme irréductible qui me rendit responsable d'avoir laissé reproduire (sans que j'aie jamais su comment s'était commise l'erreur) son portrait, lequel il m'avait fait promettre que je ne livrerais jamais à la curiosité du monde.

JACQUES-E. BLANCHE

LE « PANAMA CANAL ACT »

DE 1912[1]

On a beaucoup parlé du vote récent du Congrès américain sur les tarifs de passage à travers le canal de Panama; on a moins remarqué les autres articles du « Panama canal act », véritable charte du canal, et les circonstances dans lesquelles il a été voté.

Les pouvoirs des États-Unis sur la zone que traverse la voie interocéaniqne sont actuellement confiés à la *Isthmian Canal Commission* (I. C. C.) qui dirige tous les travaux. Le succès de la direction de son président, le colonel Gœthals, a déterminé le Congrès à substituer au présent régime un Gouverneur unique, représentant le Président des États-Unis. Les autres combinaisons proposées : commission de trois membres, délégations civiles et militaires, etc., ont été écartées pour ne pas affaiblir l'exercice du pouvoir et ses responsabilités.

Cette constitution définitive du gouvernement de l'Isthme est la caractéristique du dernier bill. Les autres dispositions, si intransigeantes qu'elles paraissent, pourront être changées et adaptées aux traités, en particulier au traité de 1901, dont l'Angleterre défend la clause du transit libre et sans avantages pour les navires d'aucune nation. Car ce serait folie avant

1. Voir dans la *Revue* les articles sur Panama, 15 mai et 1er juin 1911, 1er juillet 1912.

même l'ouverture du canal de s'aliéner les intérêts économiques du monde entier.

La maîtrise des Américains sur Panama personne ne la discute. Seule sa neutralité commerciale est en question ; contre les textes adoptés l'Angleterre proteste. En 1903, elle avait accepté sans mot dire l'abrogation de plusieurs des dispositions de l'article III du traité Hay-Pauncefote, qui interdisaient dans la zone du canal les opérations de guerre, et en général tout acte de nature à provoquer la violence. Au reste les gouvernements d'Europe avaient alors montré la même indifférence. Il a fallu que les intérêts particuliers des armateurs fussent menacés pour que les diplomates aujourd'hui s'unissent.

Le projet voté par la Chambre des Représentants a été amendé par le Sénat américain : doivent être exemptés de taxes tous les navires américains, vaisseaux de long cours aussi bien que caboteurs, hormis les bâtiments appartenant à une association propriétaire d'une voie ferrée à travers le continent américain. Devant les protestations générales, le Président Taft s'entremit pour que la Chambre ne ratifiât pas cet amendement. Un comité mixte élabora un texte nouveau, transactionnel, qui fut voté par le Congrès et finalement, après beaucoup d'hésitation, approuvé et promulgué par le Président, le 24 août 1912.

Voici les principaux articles du « Panama Canal Act » :

1° Définition de la « zone », désormais nom officiel du territoire dont l'usage, l'occupation et le contrôle ont été cédés aux Etats-Unis pour la construction, l'entretien, l'exploitation, l'assainissement et la protection du canal. L'article rappelle la faculté d'acquérir, de la République de Panama, par achats ou échanges, toutes étendues quelconques, sur terre ou sur mer, non encore comprises dans la zone.

2° Obligation de déclarer nécessaires pour la construction et l'exploitation, tous les terrains, sans exception, compris dans la zone. Par conséquent les propriétés particulières encore existantes devront être rachetées de gré à gré, ou par vente forcée, ainsi qu'il est prévu aux traités.

3° Cessation des fonctions de la I. C. C. dès que le Président aura reconnu qu'elle est possible. A ce moment le Gouvernement de la zone et du canal passera entre les mains du Président, qui l'exercera lui-même, ou par l'intermédiaire d'un Gouverneur, nommé

avec l'assentiment du Sénat pour un terme de quatre ans. Les fonctionnaires adjoints au Gouverneur seront nommés par le Président, et révocables par lui seul. Le Gouverneur portera le titre de « Gouverneur du Canal de Panama ».

4° Fixation des tarifs de passage, et faculté de les modifier avec six mois de préavis.

Les caboteurs américains, les yachts et bateaux de plaisir, de construction et sous pavillon américains, seront exempts de droits.

Le cabotage ne peut être pratiqué que par des navires de construction américaine.

Tous les matériaux et ustensiles nécessaires à la construction, réparation et entretien des navires, seront importés aux États-Unis en franchise de droits.

Les tarifs de passage seront calculés sur le tonnage brut ou net, ou sur le tonnage de déplacement, ou autrement; le genre de tonnage pourra varier, et cette base pourra ne pas être la même pour les navires de guerre et ceux de commerce.

Les tarifs peuvent être plus faibles pour les navires sur lest que pour ceux transportant des passagers et des marchandises.

Lorsque les droits sur les bâtiments de commerce ne seront pas calculés sur le tonnage net, ils ne pourront dépasser 1 d. 25 (6 fr. 50) ni être inférieurs, sauf en ce qui concerne les bâtiments américains ou appartenant à des citoyens américains, au montant proportionnel des frais d'entretien et d'exploitation, réserve faite des stipulations en faveur des bateaux panaméens.

Si les droits ne sont point fixés d'après le tonnage net, ils n'excéderont pas, aussi approximativement que possible, 1 d. 25, ni ne seront inférieurs à 75 cents (3 fr. 90) par tonne net.

Chaque passager paiera une taxe ne pouvant excéder 1 d. 50 (7 fr. 80).

Le Président est autorisé à établir, et à amender de temps en temps, les règlements pour l'exploitation du canal, le passage et la surveillance des navires, les services accessoires de pilotage, et autres.

Il sera prescrit le rapide arrangement, avec paiement immédiat, des réclamations et dommages concernant les navires, leurs chargements ou passagers, franchissant les écluses sous la direction des agents de l'Administration. En cas de désaccord, le différend sera porté devant le tribunal de la zone pour y être jugé sommairement, et les condamnations prononcées devront être réglées de suite.

5° Installation, le long du canal, de postes de télégraphie sans fil, ouverts au public; de cales de radoub, ateliers, magasins d'approvisionnements qui seront exploités par le Panama Railroad (P. R. R.), ou autrement, à des prix raisonnables, ces divers services faisant partie de l'exploitation et de l'entretien;

6° Droits et prérogatives du Gouverneur, qui dirigera l'exploitation et exercera la jurisprudence suprême sur toute la zone. Tous les pouvoirs civils seront placés entre ses mains.

7° Interdiction, pour les Compagnies de chemin de fer, de posséder une part quelconque dans l'actif ou les intérêts des compagnies de transport qui emploieront le canal. Au besoin ces intérêts devront être liquidés avant le 1er juillet 1914.

Interdiction aux bâtiments (caboteurs ou au long cours) américains et appartenant à des Compagnies de chemin de fer ou contrôlées par elles, de passer par le canal.

Dans ces deux cas il faut que l'intérêt public soit lésé par les Compagnies, ce dont décidera, sans appel, la « Interstate Commerce Commission ». Sa compétence s'étend en outre aux tarifs différentiels qu'établiraient les Chemins de fer pour transports mixtes, par terre et par eau, via Panama.

8° En cas de guerre, ou lorsque la guerre paraît imminente, le Gouvernement du canal sera confié à un officier de l'Armée, qui aura alors autorité et juridiction exclusives.

*
* *

Pour bien juger les événements qui ont précédé cette loi, il faut remonter à la Révolution de Panama, en 1903. A cette révolution furent mêlés tous les hommes que l'ancienne Compagnie universelle avait attirés ou mis en vue : gens du pays, indigènes et américains, banquiers cosmopolites, commanditaires, entrepreneurs et ingénieurs, tous marchant sous la baguette du Panama Railroad (P. R. R.). Car c'est cette compagnie de chemins de fer, représentant et défenseur des intérêts yankee, qui a été l'instrument de la Révolution; d'elle sont sortis tous les organisateurs du mouvement séparatiste. Que le Gouvernement de Washington l'ait voulu ou non, ce sont ses protégés qui ont déclaré l'indépendance de l'isthme.

Le P. R. R. a joué, dès sa fondation, au lendemain du traité de 1846 entre les États-Unis et la Nouvelle-Grenade (devenue la Colombie), un rôle politique important. Ses intérêts furent toujours confondus avec ceux des États-Unis. La Colombie le constata maintes fois, puis la compagnie française qui, malgré la possession de 90 p. 100 des actions de ce chemin de fer, ne put jamais exercer sur lui une direction

complète. Vers la fin il était devenu l'enjeu des négociations, car c'est de lui que dépendait l'ouverture du canal entre Colon et Panama.

Au temps de l'influence française les hommes qui dirigeaient l'entreprise ont maintes fois déclaré que le P. R. R. serait l'arbitre de leur destinée. Cette destinée, ils l'ont acceptée comme la leur présentaient les États-Unis dans le traité de 1903 ; nulle influence européenne ne sut alors agir. Faut-il donc être surpris que les Américains aient fait si bon marché du principe de neutralité inscrit à l'article IV du traité Hay-Pauncefote? On se demande même si les soldats qui terminent le canal permettront, et la Nation avec eux, qu'un tribunal réuni à la Haye intervienne pour interpréter les traités.

L'occupation de l'isthme et l'exploitation future du canal sont régies actuellement par quatre accords dont le premier, connu sous le nom de traité Hay-Pauncefote, passé en 1901 entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, assure la neutralité et le libre transit en tous temps, à conditions égales, pour tous les navires, de commerce et de guerre. Le canal ne doit jamais être bloqué. Les États-Unis ont le droit exclusif de pourvoir à l'exploitation et de fixer des droits de passage justes et équitables.

Le deuxième traité en date, de novembre 1903, règle, entre les États-Unis et la République de Panama, les conditions d'occupation de la zone cédée à perpétuité pour la construction et l'exploitation du canal. Diverses questions, soulevées par l'interprétation des droits de souveraineté, ont ensuite été résolues dans l'acte complémentaire du 3 décembre 1904 ; enfin le traité du 9 février 1909 fixe le paiement de la dette de la République de Panama envers la Colombie, la délimitation définitive des villes de Panama et de Colon, le rachat de leurs systèmes d'alimentation en eau et la constitution du tribunal arbitral appelé à trancher tous les différends qui naîtraient des trois accords de 1903, 1904 et 1909.

Le traité fondamental de 1903 est obscurci par des stipulations trop nombreuses qui définissent mal la situation politique de la zone. Alors que les États-Unis se réclament d'une souveraineté absolue, les Panaméens n'accordent qu'une occupation

conditionnelle, et les jurisconsultes étrangers hésitent entre Colonie et Protectorat. La comparaison s'impose avec la convention de 1867, relative à l'Alaska : celle-ci est très brève, le mot de souveraineté n'y figure pas, et pourtant jamais aucun doute ne s'est élevé sur l'abandon par la Russie des pouvoirs absolus et exclusifs qu'ont acquis les États-Unis.

L'interprétation des textes de 1903 réserve des difficultés, qui se multiplieront avec la mise en exploitation. Aussi l'acte de 1904 a-t-il un caractère transactionnel; il a accordé à la République de Panama diverses satisfactions d'amour-propre. Publié sous la forme d'un ordre exécutif du Secrétaire d'État à la Guerre, cet avenant au traité fut le résultat de longues conférences entre M. Taft (alors secrétaire d'État et représentant de M. Roosevelt) et M. Amador Guerrero, Président de la République; le Gouvernement de Panama en a, sur invitation formelle des États-Unis, approuvé la teneur par lettre du 3 décembre 1904.

Ses dispositions, peu connues, prévoient l'utilisation des ports aux embouchures du canal, la libre circulation des personnes et des produits grâce à la suppression des droits que la zone prélevait à l'entrée du territoire. On a cherché pour les ports à égaliser les chances autant que possible; un navire transiteur ne doit avoir nul avantage à faire ses opérations dans l'un plutôt que dans l'autre. Mais il restera interdit d'importer, francs de droits, des objets *non destinés* à la construction, à l'entretien et à l'exploitation du canal ou à l'entretien des personnes au service du Gouvernement de la zone. Exception a été faite pour les combustibles, charbons et huiles minérales brutes, destinés aux navires de mer. Les droits d'entrée sur les autres matières ont été réduits de 15 à 10 p. 100 *ad valorem*; des fonctionnaires américains appliqueront les droits panaméens dans les ports de Cristobal et de Balboa, pour les marchandises destinées à la République[1].

Économiquement, l'autonomie de Panama a donc été renforcée; d'autre part on a permis le développement du commerce par l'abaissement des droits et des taxes consulaires

1. Les taxes ont été relevées temporairement à 20 pour 100 *ad valorem*, par le traité de 1909, en compensation de l'abandon, à la Colombie, de certaines annuités.

excessives, sur beaucoup d'objets pour lesquels Colon, et Panama surtout, deviendront des entrepôts.

On semble avoir marqué ainsi les bornes de la souveraineté des États-Unis, qui doit s'étendre uniquement sur l'administration de la zone, en tant qu'elle touche à la construction, à l'entretien, à l'exploitation, à l'assainissement et à la protection du canal. A vrai dire, la définition des mots « exploitation » et « protection » soulèvera encore plus d'une controverse malgré l'autorisation regrettable, inscrite à l'article XXIII du traité de 1903, de fortifier et de tenir garnison.

L'acte de 1904 réglemente aussi le service de la poste et l'emploi exclusif des timbres d'affranchissement panaméens, ceux-ci recevant en surcharge les mots « Canal zone » lorsque l'Administration américaine en dispose après achat, auprès de la République, pour 40 p. 100 de leur valeur. Les valises postales en transit, et en provenance de la zone, doivent être remises à l'administration panaméenne [1].

Le paragraphe 8 prévoit l'entrée en vigueur de la convention monétaire du 20 juin 1904, qui a introduit l'étalon d'or, représenté par le balboa, unité valant un dollar. L'ancien peso argent est taxé à 50 cents (2 fr. 60), taux auquel il est maintenu avec l'assistance des États-Unis. La monnaie généralement employée est pourtant celle de l'Amérique du Nord, préférée, au moins dans la zone; le billet de banque est exclu pour raisons de sécurité et d'hygiène.

L'obtention des espèces a été longtemps un commerce lucratif pour les banquiers de l'isthme, qui vendaient au Canal les pesos d'argent contre des traites sur l'Europe ou les États-Unis; une bonne partie des écus, distribués parmi les ouvriers, étaient aussitôt expédiés à l'étranger, ou réintégrés dans les coffres des banques par l'achat des traites dont avait besoin le commerce local. Du temps de l'ancienne Compagnie française, les piastres de toute l'Amérique, du Mexique au Chili, étaient ainsi drainées vers Panama, et elles ne suffisaient pas toujours. M. de Lesseps avait proposé à la Colombie de frapper monnaie, mais l'accord ne put se faire.

1. Avant la Révolution, les valises postales en transit par l'isthme de Panama étaient remises au Consul général de la Grande-Bretagne, qui en assurait le transport de navire à navire. Ce privilège avait commencé à provoquer des discussions.

A leur arrivée, les Américains ont passé un accord avec le Syndicat des banquiers en vue d'arriver à la fixité du change. Elle fut réalisée peu après, sans le concours des financiers de la place, grâce au service officiel d'Économat, organisé sur une vaste échelle et procurant aux employés et ouvriers tout le nécessaire, et à la pénurie subséquente du commerce panaméen qui, n'étant plus alimenté par les travaux du canal, laissait les banquiers dans l'abandon. Le syndicat fut donc bientôt dans l'impossibilité de fournir les quantités de piastres auxquelles il s'était engagé; il sollicita et obtint la résiliation. La I. C. C. fit alors venir directement, du Trésor des États-Unis, les monnaies d'or et d'argent dont elle avait encore besoin, et réussit à constituer un stock suffisant et invariable grâce, notamment, au système de mandats-poste internationaux et de caisses de dépôt postales. Les ouvriers n'avaient plus, comme jadis, à apporter leurs salaires aux innombrables changeurs qui s'installaient près des caisses, les jours de paye[1].

Le commerce de la piastre avait édifié des fortunes. L'Eldorado s'évanouit et ce même paragraphe 8 obligeait la République à abolir la taxe de 1 p. 100 sur l'exportation de l'or monnayé — désormais sans raison.

Le paragraphe 9 garantit le droit de vote aux citoyens panaméens, habitant la zone, quitte à l'exercer dans les villes du dehors.

L'acte de 1904 a donc procuré à la République des satisfactions réelles; elle obtint encore que les consuls accrédités auprès d'elle, le fussent également auprès du Gouvervement de la zone.

Plus tard, les lois contre l'immigration chinoise, syrienne et turque ont été renforcées, alors que la Compagnie universelle accueillait toutes les activités. Le Jaune avait été un important facteur commercial dans la région du canal; ses boutiques étaient installées le long de la ligne; tout chantier ouvert, en n'importe quel point de la brousse, était vite complété par une échope chinoise. On dut aux Chinois les premières cultures maraîchères, le développement de la pêche, de la boucherie, du commerce d'alimentation. L'Asiatique se

1. Parmi lesquels les Chinois acquirent vite, dès 1885, une supériorité marquée.

serait plié à la longue aux nouvelles mesures sanitaires imposées, et il n'oubliera pas son exclusion.

Les Américains tiennent jalousement à leur action nationale; déjà ils ont déclaré « indésirables » les colons étrangers disposés à s'établir dans la zone, où les concessions de terrains seront limitées, temporaires et toujours révocables. Par la création d'écoles, d'une vie sociale et religieuse à leur image, ils auront, dans l'ordre social aussi bien que matériel, fait une entaille dans le continent latin.

Le traité de février 1909 est né, pour une bonne part, de la préoccupation de M. Roosevelt, arrivé au terme de sa Présidence, de liquider le passé de la Révolution de Panama, car la nouvelle République n'était toujours pas reconnue par la Colombie.

On imagina à Washington la prise en charge d'une partie de la dette colombienne, 2 500 000 dollars (13 millions de francs) que les États-Unis auraient payés, pour le compte de la République de Panama, en y consacrant dix des annuités prévues à l'article XIV du traité de 1903; la première échéance devait remonter au 26 février 1908. Moyennant quoi, et diverses autres concessions secondaires, la Colombie devait reconnaître l'indépendance de l'isthme et renouer avec les États-Unis des relations de paix et d'amitié.

Jusqu'à ce jour le Congrès de Bogota a refusé les ratifications, estimant que la Colombie avait droit à une réparation éclatante que devait déterminer la Cour de la Haye. Les négociations ont repris; entre temps les États-Unis mettent à la disposition de la Colombie, chaque année depuis 1908, 250 000 dollars et n'ont pas hésité devant quelques sacrifices d'amour-propre pour tâcher de rentrer dans les bonnes grâces de leur voisin.

La délimitation de la zone a été laborieuse. Elle doit s'étendre, d'après le traité de 1903, jusqu'à 3 milles au delà de la laisse de basses-mers. Une controverse eut lieu, en 1907, sur l'interprétation de cette clause. Le Gouvernement de Panama soutenait que la distance devait être mesurée sur l'axe du canal, à partir de son point d'intersection avec la côte, et que la perpendiculaire au terminus délimitait la zone vers le large. La

côte étant très découpée et irrégulière, sur les deux Océans, il se trouvait que des parties importantes restaient en possession de la République de Panama dont le territoire, dès lors, commandait l'entrée du canal. Les Américains sont arrivés à imposer une limite qui les rend maîtres de toutes les côtes voisines ; de fait, l'origine de la zone est à près de 6 milles marins de la laisse de basses mers. Sur le Pacifique, le groupe des îles Naos est attribué à la zone, mais la délimitation qui donne au port de Panama les eaux en face de la ville, au sud et à l'est, à l'exclusion de l'ancien mouillage, et certaines omissions créeront par la suite de nouvelles difficultés d'interprétation.

Ce qui les augmentera encore, ce sont les droits du P. R. R, car l'île de Manzanille, sur laquelle est bâtie Colon, doit faire retour à l'État en 1966. D'après le traité de 1903 les bénéficiaires seront les États-Unis. Quelle sera alors la situation de l'enclave panaméenne, devenue propriété définitive de la zone?

Les complications résultant de l'enchevêtrement des concessions expliquent l'importance attachée par le Gouvernement de Washington à l'acquisition des 1 500 actions du P. R. R., que la Société française n'avait jamais pu obtenir. Les obligations de la compagnie du chemin de fer, d'un montant de 2 300 000 dollars, ont été remboursées en 1907 ; il était essentiel qu'aucun titre, ni action ni obligation, ne pût tomber en des mains étrangères, voire d'un Gouvernement[1] !

Ce résumé des traités, avec l'exposé des conditions générales d'établissement des Américains, explique la nécessité de constituer définitivement le Gouvernement de la zone. Malgré une énergique prise de possession, il reste de nombreux points délicats à définir, que l'attitude récente du Congrès peut compliquer.

***

Le Panama Canal Act, dans ses dispositions relatives au transit, s'est appuyé sur le rapport de M. Emory-R. Johnson,

1. Le Gouvernement colombien avait cédé, en garantie supplémentaire de l'emprunt contracté à Londres en octobre 1863, son droit de rachat

commissaire spécial pour le trafic et les taxes. L'auteur détermine le tonnage réel qui pourra emprunter la nouvelle voie: puis, dans une comparaison avec le canal de Suez, il signale les avantages que le canal de Panama devra offrir à la navigation pour qu'on le préfère.

Le commerce des côtes américaines du Pacifique avec l'Europe et les États-Unis est acquis presque en entier; celui de l'Europe avec l'Australie, le Japon, la Chine jusqu'à la limite méridionale de Hong-Kong, pour une très grande part. Le continent américain est un immense réservoir que les navires trouveront sur leur route; venant d'Europe, sans grand détour ils rempliront leurs cales à New-York, puis à San Francisco. Au retour de Hong-Kong, le plein se fera à Shanghai, ensuite au Japon; les vides laissés en Amérique y seront comblés aussitôt pour le retour en Europe.

D'après un raisonnement analogue, il est vraisemblable que Panama attirera le commerce de l'Australie, des ports de Sidney et de Melbourne, de la Nouvelle-Zélande; celui de la Polynésie en sera le complément. Honolulu, où les Américains installent le port de Pearl Harbour[1] sera recherché par la navigation asiatique, tandis que Tahiti sera la relâche sur la route vers l'Australie[2]. La création d'une station navale, semblable à la précédente, y est donc nécessaire, avec poste de télégraphie sans fil en complément du réseau aérien des côtes de l'Amérique du Sud, puis du Pacifique occidental entre la Nouvelle-Guinée (Jap), les îles Samoa (Apia) et Nauru dans l'archipel Marshall[3].

Les considérations d'ordre commercial l'emporteront souvent sur la distance, pour décider du canal à choisir.

du P. R. R. Si la réalisation du gage était devenue nécessaire, le chemin de fer, et avec lui tout l'avenir du projet de canal interocéanique, tombait entre des mains anglaises.

1. Port intérieur auquel aboutit un chenal de 9 kilomètres, avec quais, cale de radoub, etc. Les dragages seuls ont coûté 17 500 000 francs.

2. La Union Steamship Cy, subventionnée par la Nouvelle-Zélande et le Canada, transporte la malle via Tahiti. Elle va mettre en service un pétrolier de 12 000 tonnes, le plus grand vapeur de l'Australie, destiné à alimenter en pétrole les escales du Pacifique.

3. Voir *la Politique française en Océanie à propos du Canal de Panama*, par Paul Deschanel, 1884.

Par exemple les transports frigorifiques des viandes d'Australie et des produits des archipels, éviteront la fournaise de la mer Rouge et prendront la route plus tempérée de Panama.

Passant à l'examen des dépenses et du coût des traversées, le commissaire fixe la dépense moyenne à la mer :

	Par jour et par tonne anglaise reg.			
Pour un grand cargo moderne, à	10 cents	ou	52	centimes.
Pour un moyen — , à	11	—	57	—
Pour un ancien cargo, à	12	—	62	—

La vitesse admise est de 10 à 12 nœuds à l'heure. Ces dépenses sont beaucoup plus fortes pour un paquebot; au tonnage net de 6 200 tonnes, marche de 14,5 nœuds, correspondent déjà 20 cents ou 1 fr. 04 par jour, moyenne actuelle de la plupart des navires postaux traversant Suez. Les augmentations dans la vitesse et le confort majorent ce chiffre très rapidement.

D'une étude des consommations des machines, des lieux de provenance et des prix dans les principaux entrepôts du globe, M. Johnson déduit que la tonne de charbon pourra être vendue à Colon 23 fr. 40, à Panama 26 francs, au lieu de 27 fr. 80 en moyenne à Port-Saïd, et 32 fr. 50 à Suez. La vente se fera par les soins du gouvernement, qui peut se contenter d'un bénéfice modeste; à Suez, le commerce est entre les mains de particuliers. La différence ira en augmentant jusqu'à atteindre 7 fr. 80 pour des produits d'égale qualité. Les navires d'Europe rempliront leurs soutes dans les ports du Nord-Amérique, où les charbons excellents de l'Alabama et de Pensylvanie se vendent meilleur marché que le Cardiff dans les ports anglais; à Hambourg, Brême et Anvers, les charbons westphaliens sont plus chers. Nulle part ailleurs on ne trouve d'aussi bas prix, sauf au Japon, à Durban (Natal) et parfois à Sidney (Newcastle).

Les grands gisements de la Colombie britannique et de l'Alaska, ceux de l'Australie, alimenteront les ports de la côte Pacifique et des archipels polynésiens, tandis que l'ouverture de l'isthme facilitera la pénétration des houilles américaines

pour évincer, de Valparaiso à Panama, les charbons anglais trop chers [1].

Les avantages qui résulteront de cette situation sont démontrés par l'exemple d'un cargo de 3 000 tonnes net, allant de New-York à Manille et retournant par le Japon et San Francisco. Rien que sur le combustible, l'économie atteindrait 16 380 francs par rapport à la voie Singapour-Suez [2].

De même, les pétroles de la Colombie britannique, de Californie, du Mexique, du Texas seront moins chers à Panama qu'à Suez les naphtes russes et roumains [3].

Tout bien pesé, la limite des zones d'attraction de Suez et de Panama semble devoir passer par la Chine méridionale, les Philippines (Hong-Kong-Manille), au nord des îles de la Sonde, de la Nouvelle-Guinée, et couper l'Australie à l'ouest du méridien de Melbourne. La zone disputée montera jusqu'au Japon pour Suez, et descendra jusqu'à Singapour pour Panama.

Après cet essai de délimitation, M. Johnson aborde le tonnage. Le pointage des entrées et sorties des bâtiments qui auraient pu, en 1909-1910, employer le canal, fournit un

1. En 1884-85, on ne connaissait pas encore assez les charbons du Pacifique. La Compagnie française avait passé un contrat pour la fourniture à Panama de 60 000 tonnes de charbons anglais; en 1887-88 un voilier français apporta le premier chargement de charbon australien.

2. Le navire part de New-York les soutes pleines, charbonne à Panama, à San Francisco, au Japon; de même au retour. Le combustible sera partout meilleur marché que via Suez aux escales d'Alger, Port-Saïd, Colombo ou Singapour, limite des charbons anglais. Le charbon japonais y est déjà assez coûteux; les charbons indiens et malais sont mauvais. En règle générale, les charbons de la zone tropicale sont de qualité inférieure.

3. Les moteurs nouveaux vont modifier les conditions de la navigation, le choix des escales et le séjour dans les ports. Citons, par exemple, le récent voyage du *Christian X*, navire de 9 800 tonnes de déplacement et 3 200 tonnes net, muni de machines Diesel à combustion interne. Ce bâtiment, appartenant à la « Hamburg-America Linie », a quitté Hambourg, le 23 juillet 1912, pour la Havane d'où il est allé prendre un chargement à la Nouvelle-Orléans. Les réservoirs d'huile, pleins au début, ont été remplis à New-York pour le retour en Europe; capables de contenir 1 000 tonnes, ils suffisent pour 100 jours, à raison de 10 tonnes de consommation correspondant à la vitesse moyenne de 11 nœuds. La puissance des machines est de 2 500 chevaux. Le *Christian X* a été construit à Copenhague, sur le modèle du *Zelandia*. (Voir *Revue de Paris*, n° du 1er juillet 1912.)

volume de 23 465 368 tonnes net, y compris les voiliers et les navires sur lest[1]. Après élimination et rectifications, le tonnage est ramené à 8 328 029 tonnes net[2] dont :

Vapeurs . . . . . 6 461 886 tonnes.
Voiliers . . . . . 1 866 143 —

Comme nous, l'auteur est tombé sur bien des contradictions dans les statistiques de plus de vingt pays divers[3]; il lui a donc fallu procéder à des rectifications par la valeur des échanges commerciaux, lorsque les indications du tonnage ne correspondaient visiblement pas aux transactions réelles. Puis des différences dans les modes de mesure se sont révélées, jusqu'à 20 p. 100 entre les tonnages nets américains et anglais. La mesure anglaise est la plus faible, inférieure, en moyenne, de

1. Tableau des entrées et sorties de navires avec indication des tonnages définitifs retenus par M. Johnson :

PAYS ENVISAGÉS	TONNAGES NETS DES ENTRÉES ET SORTIES			TONNAGES NETS RETENUS PAR M. JOHNSON		
	Voiliers.	Vapeurs.	Totaux.	Voiliers.	Vapeurs.	Totaux.
Commerce de l'Europe avec : 1° La côte Pacifique du Sud-Amérique, de l'Amérique Centrale et du Mexique; 2° La côte Pacifique des États-Unis, la Colombie britannique et Havaï.	1 474 900	3 500 026	4 974 926	1 540 842	2 496 778	4 037 620
Commerce de l'Europe avec l'Extrême Orient asiatique et l'Océanie.	449 131	11 537 970	11 987 101	57 006	1 275 579	1 332 585*
Commerce de la côte Atlantique des États-Unis avec : 1° La côte Pacifique de l'Amérique du Sud, Mexico et Hawaï; 2° La côte Pacif. des É.-U., via Cap Horn; 3° — — et Hawaï, via Tehuantepec; 4° L'Extr. Orient asiatique et l'Océanie.	264 284	1 708 867	1 973 151	264 284	2 239 392	2 503 676
Trafic interocéanique par Panama . . .	16 843	4 477 689	4 494 532	—	418 490	418 490
Commerce de la côte Atlant. du Canada, avec l'Alaska, le Chili et l'Australie.	4 011	31 647	35 658	4 011	31 647	35 658
TOTAUX GÉNÉRAUX	2 209 169	21 256 199	23 465 368	1 866 143	6 461 886	8 328 029

* Y compris 158 000 tonnes passées par Suez.

2. Dans les 23 465 368 tonnes il y a 870 000 tonnes environ sur lest.
— 8 328 029 — 267 947 — —

Les tonnages d'entrées et de sorties se rapportent à l'année 1909-1910.

3. Voir *le Canal de Panama et le Tonnage maritime* dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1912.

15 p. 100, à celle de Suez, dont s'écarte également l'américaine [1].

Pour 1915 le tonnage probable a été déterminé sur la base d'une augmentation de 59 p. 100 par décade, ce qui conduit à 10 500 000 tonnes, résultat très proche des 10 850 000 tonnes, jauge Suez, auxquelles nous étions arrivé par des données et des raisonnements différents.

L'augmentation de volume a besoin d'être comparée à l'augmentation de valeur, qu'indique le développement général des transactions; réserves faites des changements de prix, il doit y avoir correspondance entre elles. Le commerce des vingt-deux nations principales ayant passé, entre 1900 et 1910, de 94 milliards à 148 milliards et demi de francs, l'augmentation est de 58,4 p. 100, ramenée à 52 p. 100 par la hausse moyenne des prix, admise à 11,17 p. 100. Ce développement est beaucoup plus rapide dans les pays neufs, et là encore les contrées bordant le Pacifique, notamment les continents américains, tiennent la tête. Sur les 40,7 p. 100 d'augmentation du commerce extérieur des États-Unis, les pays non-européens ont une part de 67,5 p. 100 [2].

Le trafic possible de 10 500 000 tonnes (ou 10 850 000 tonnes jauge Suez) lors de l'inauguration du canal, en 1915, se trouve donc justifié.

La navigation n'abandonnera pas subitement les anciennes voies; le commissaire estime que le changement se fera en moins de trois années. Pour la période décennale au delà de 1915, la prospérité de l'Amérique occidentale permet d'admettre le coefficient de 60 p. 100, ou 6 p. 100 par an, qui portera le tonnage registre net, en 1925, à 17 millions de tonnes. Suez aura, en 1915, plus de 20 millions; en 1925, environ 34 millions de tonnes, soit le double de Panama. La régularité de ces dernières années dans l'augmentation d'un trafic alimenté par des contrées diverses, l'ancienneté de relations bien établies, garantissent ce développement du canal égyptien.

1. Le droit de 6 fr. 75 à Suez correspond à 7 fr. 95 par tonne nette anglaise, et à environ 3 fr. 65 par tonne poids.

2. En 1909 le commerce de l'Australie et de l'Océanie s'est élevé à 660 francs par habitant, en Nouvelle-Zélande à 880, contre 180 francs aux États-Unis.

Dans ce progrès général, seules les transactions maritimes entre les deux côtes de l'Amérique du Nord ont longtemps fait exception, ne dépassant pas le chiffre insignifiant de 150 000 tonnes, auquel est venu s'ajouter récemment le tonnage par l'isthme de Tehuantepec. Les investigations ont démontré que, sur les chemins de fer également, les expéditions transcontinentales, d'Océan à Océan, étaient faibles; la grande vallée du Mississipi est le lieu ordinaire d'origine ou de destination, et même les gros envois de New-York vont par mer à Galveston, d'où moins de 3 000 kilomètres, et une traversée plus facile des Montagnes Rocheuses, les séparent du Pacifique. On estime que ce commerce alimentera des lignes régulières par Panama, avec une baisse très forte des frets actuels.

Le commerce de l'Extrême Orient et de l'Océanie n'en cherche pas moins à pénétrer les États-Unis par la côte occidentale; malgré les transbordements, un trafic estimé à 70 millions de francs, est venu aboutir ainsi dans les ports Atlantique, sans compter les 20 millions que l'activité du Canadian Pacific a su faire transiter de Vancouver à New-York.

Le cabotage américain, c'est-à-dire le trafic entre deux ports des États-Unis, situés sur des Océans différents, est évalué à 750 000 tonnes, dont 172 600, représentées par des voiliers, ont emprunté, en 1910, les voies de Magellan et du cap Horn[1]. La différence, 577 400 tonnes, concerne les vapeurs qui desservent la ligne de l'isthme de Panama.

Les dispositions du Panama Canal Act relatives à la franchise de droits des matériaux importés aux États-Unis, ajoutées aux lois existantes, doivent aider au développement de la flotte marchande[2].

1. Dont 117 000 tonnes en entrées dans les ports Pacifique, et 55 600 tonnes en sorties. Les bâtiments naviguant entre l'Europe et la côte Pacifique du Sud-Amérique, représentent pour 1909-1910, près de 4 200 000 tonnes par Magellan.

2. Les lois américaines sont très exclusives sur la nationalité des propriétaires, des officiers et de l'équipage, la construction du navire; les salaires sont fort élevés. La concurrence est difficile avec les bâtiments étrangers qui naviguent meilleur marché.

Plusieurs de ces lois remontent au commencement du XIXe siècle; au lendemain de la guerre avec l'Angleterre, les Américains voulurent créer une marine purement nationale. Cet état d'esprit ne s'est pas modifié.

*
* *

Nous avons résumé les parties essentielles du remarquable travail de M. Johnson. Son jugement assez indépendant, quoique spécifiquement américain, tend à justifier, sans le dire formellement, un droit de passage de un dollar (5 fr. 20) par tonne registre nette, américaine, sauf à l'abaisser, peut-être, pour les bâtiments desservant la côte asiatique du Pacifique, afin de concurrencer Suez. Mais c'est plutôt dans le bas prix des charbons et des approvisionnements que le commissaire voit le moyen efficace d'attirer la navigation; il déclare ces moyens préférables à une réduction du tarif de transit.

Le rapport a eu comme effet immédiat les décisions relatives aux importantes installations nouvelles dans les ports de Cristobal et de Balboa : quais, magasins, ateliers, formes de radoub, celles-ci réunies à Balboa et dont l'une est de dimensions suffisantes pour recevoir les plus grands navires pouvant franchir les écluses (305 mètres de longueur utile, 33 mètres de largeur, et 10 m. 67 sur les tins). Les dépôts de charbon seront à Cristobal de 300 000 tonnes, et à Balboa de 150 000 tonnes. Une partie du charbon, la moitié environ, se trouvera sous l'eau pour prévenir l'éventement. D'immenses réservoirs contiendront 168 000 barils de pétrole, d'autres de l'eau douce; aucune ressource, aucune facilité ne seront négligées.

Rappelons que les navires n'accosteront pas des quais massifs continus, bordant des terre-pleins, mais toujours des wharves établis en dehors, sur pilotis. L'outillage, sous certains rapports, sera des plus modestes, le principe du navire autonome, capable de débarquer lui-même ses marchandises, étant rationnel, et nécessaire à la fois, pour desservir la grande majorité des escales du Pacifique[1].

La manœuvre des colis excédant le poids de 10 tonnes, sera réservée à des grues flottantes, et les wharves seront dis-

1. Il y a quelque vingt ans, la Pacific Steam Navigation Cy et la Compagnie chilienne, construisirent des navires avec panneaux latéraux, permettant l'approche de nombreux chalands sur les deux flancs. Les opérations en rade abritée, sont alors des plus rapides.

posés pour recevoir et saisir immédiatement les marchandises, dont la manutention à l'intérieur se fera électriquement. Ces constructions diverses entraîneront une dépense supplémentaire de 100 millions de francs.

Les limites, 6 fr. 50 et 3 fr. 90 par tonne nette, pour les tarifs, ont été fixées d'après les propositions de M. Knowland, représentant de la Californie, que nous avons déjà exposées [1]. On y a ajouté la taxe sur les passagers, combattue par M. Johnson dans les commissions parlementaires. Rien dans son rapport ne justifie l'accès de dangereux nationalisme manifesté par le Sénat des États-Unis, qui est responsable de l'exemption concernant le cabotage et aussi, — ce qui n'a pas été remarqué suffisamment, — la navigation américaine au long cours, qui pourra jouir d'un taux inférieur au minimum de 75 cents (3 fr. 90) lorsque les charges proportionnelles d'entretien et d'exploitation du canal le permettront. Cette dernière faveur aura des conséquences beaucoup plus graves, car au fur et à mesure de l'augmentation de recettes perçues sur les marines étrangères, la part des charges d'entretien et d'exploitation à supporter par le pavillon américain, ira en diminuant, jusqu'à disparaître complètement.

A ce moment l'entière flotte marchande et de guerre des États-Unis sera exemptée de tous droits. Les dispositions de la loi sont d'autant plus graves que la navigation de cabotage, de toute manière non assujettie à la taxe, et réservée au seul pavillon national, est entendue dans un sens très large, comprenant non seulement le trafic entre deux points quelconques des littorals, mais encore le trafic entre un port de la métropole et Porto-Rico, Alaska, Hawaï, les îles de Guam dans le Pacifique. Et pour montrer comment les textes sont interprétés à l'égard des Européens, nous citerons l'exemple du paquebot *Cleveland*, de la Hamburg-America Linie, allant, en 1911, de New-York à San Francisco avec de nombreux touristes pour un voyage autour du monde; il fut considéré comme caboteur, et après de longues discussions un arrangement intervint pour éviter l'amende intégrale de 1 000 francs par passager, prévue à l'acte de 1898 qui interdit à tout navire

1. Voir *Revue de Paris*, n° du 1er juillet 1912.

étranger de transporter des marchandises ou des passagers, directement entre deux ports américains, ou en transit par une place étrangère. L'acte de 1886 fixait l'amende à 2 dollars seulement. — Une loi de 1893 interdit ce genre de trafic dans deux navires distincts, par exemple de New-York en Californie, via Anvers, avec transbordement dans ce port.

D'après le répertoire général du « Bureau Veritas », pour l'année 1912-1913, 993 navires américains de plus de 100 tonnes, avec un volume registre net d'au total 1 357 000 tonnes[1], sont engagés dans le commerce exclusivement maritime. Quatre-vingt-dix pour cent l'étant dans le cabotage, la flotte prête à passer sans rien payer représente 1 220 000 tonnes, et les taxes de faveur pour les navires au long cours s'y ajouteront encore.

Les dispenses accordées sont donc non seulement contraires au traité Hay-Pauncefote, mais laissent encore apparaître au profit de la marine marchande nationale des avantages que la voie universelle et neutre de Panama ne doit pas lui procurer.

On a pu craindre que les taux d'assurance s'élevassent beaucoup si certaines causes de graves avaries devaient subsister pendant quelque temps après l'ouverture du canal. L'examen et le règlement immédiats, par le Gouverneur, des dommages causés, écarteront l'intervention des Compagnies d'assurances dont les primes, s'ajoutant aux droits de passage, auraient désavantagé Panama. On sait que les navires ne courent aucun risque dans le canal de Suez.

L'article 11 interdisant aux Compagnies de chemin de fer le trafic par le canal, est inspiré de l'expérience du passé : le Panama Rail Road, par son fameux accord de 1878 avec la Pacific Mail Steamship Cy, propriété du trust des chemins de fer transcontinentaux, avait longtemps contribué à maintenir les tarifs élevés des transports. Il fallait prévenir le retour de semblables éventualités, d'autant plus que les puissantes

1. Les chiffres du tonnage américain varient beaucoup par suite de la confusion des navires de mer avec ceux des grands lacs; le cabotage maritime est aussi confondu parfois avec la navigation intérieure. Certains bâtiments, quoique en petit nombre, font l'un et l'autre.

Le volume de 1 356 744 tonnes représente uniquement les bâtiments de mer, qui passeraient éventuellement par le canal de Panama.

Compagnies des États-Unis sont, souvent, armateurs. Plusieurs ont un capital considérable immobilisé en matériel naval, ou détaché dans des participations à des Sociétés de navigation. La « New-Haven and Hartford » contrôle tout le trafic sur terre et sur mer de la Nouvelle-Angleterre ; le « Southern Pacific » fait naviguer 21 grands vapeurs entre New-York, la Nouvelle-Orléans et Galveston (Morgan Line), et détient plus de la moitié des actions de la Pacific Mail Ss. Cy (service entre Panama, San Francisco et le Japon). Le « Great Northern » a commencé un service entre Seattle et Yokohama. Citons encore les 570 millions de francs dépensés par le Pensylvania Rail Road pour pénétrer dans New-York et être en contact direct avec le port.

Sur la côte Pacifique, le pouvoir des chemins de fer est absolu ; par des taxes prohibitives ils excluent de leurs installations maritimes tous les concurrents. Sans l'intervention du Président, le Southern Pacific accaparait récemment 15 000 hectares de terrains pétrolifères en Californie, dont la richesse était évaluée à 250 millions de barils ; un tiers de la surface est cependant resté en sa possession.

C'est l' « Interstate Commerce Commission », qui jugera de la nécessité d'imposer aux chemins de fer la renonciation à tous intérêts maritimes. Par l'intervention de ce tribunal administratif, dont la compétence s'étend uniquement aux associations américaines, on a donné une première satisfaction à l'Angleterre, qui avait déjà reçu les protestations du « Canadian Pacific ». Le « Canadian Pacific » sera bientôt sans doute la plus puissante compagnie de transport du monde, car elle possède un réseau transcontinental de 18 800 kilomètres, un service de paquebots de Vancouver au Japon et en Chine, des vapeurs sur l'Europe, et elle négocie le rachat de la grande « Peninsular and Oriental Ss. Cy », qui dessert la Grande-Bretagne, l'Extrême Orient et l'Australie. Ses navires feront le tour du monde par Panama et Suez.

*
* *

Il faut se reporter aux discussions du Congrès pour saisir toute la portée du Panama Canal Act. Les arguments qui y

ont été développés, la grande richesse de la documentation mise en œuvre, révèlent aux étrangers toute l'importance qu'aura le Canal pour les États-Unis.

Le discours du sénateur Chamberlain, de l'Orégon, a été parmi les plus remarqués. Il a défini le devoir du Congrès : agir pour le mieux des intérêts de la Nation qui a exécuté la plus grande œuvre des temps modernes, et qui a assumé la charge de son maintien et de son exploitation. Il n'est permis ni aux représentants du peuple, ni au Gouvernement, de suivre une politique incertaine : les droits et les intérêts des États-Unis commandent d'établir un précédent, qui sera suivi par les générations à venir.

Cette déclaration, dont la fin vise le traité Hay-Pauncefote, résume tous les débats.

Dans l'interprétation de ce traité presque tous les orateurs ont eu recours à des sophismes ou à des raisons qui eussent été plus probantes si elles avaient été produites avant sa ratification. Il est évident que si l'intention des parties avait été d'accorder des préférences aux navires américains, mention expresse, claire et nette, en eût été faite. Et quant au Tribunal de la Haye auquel l'Angleterre était disposée à en appeler, son indépendance a été mise en doute.

L'intérêt des débats fut dans l'examen de l'influence du canal sur le développement du pays, et des moyens propres à lui faire remplir sa destination. Le souci général, exprimé par de nombreuses pétitions de corporations diverses, chambres de commerce, etc., a été de soustraire le Canal aux trusts, aux compagnies de chemins de fer qui, grâce à leurs capitaux et moyens d'actions énormes, en réduiraient l'usage à leurs convenances. L' « Interstate Commerce Commission » a opiné unanimement dans ce sens. De nombreux exemples ont été fournis de l'action malfaisante de la ploutocratie, notamment dans les régions du Pacifique où les concurrences maritimes ont été longtemps étranglées, afin de conserver sur terre une hégémonie complète aux chemins de fer transcontinentaux. L'action des grandes puissances financières est arrivée à une limite qu'elle ne doit plus franchir; les monopoles pèsent sur le peuple, avant tout grâce à leur emprise sur les moyens de transport : les trusts obtiennent des tarifs de faveur, des pri-

vilèges d'expédition, accaparant le matériel roulant ou flottant. La voie de Panama doit leur rester fermée. Il est inadmissible que les chemins de fer dictent les frets par Panama, comme ils dominent tout l'immense trafic des Grands Lacs. Grâce à l'article 11 du Panama Canal Act, on pourra obliger les chemins de fer à sacrifier leurs intérêts maritimes, exiger par exemple du « Southern Pacific » qu'il vende les 50,5 p. 100 qu'il détient des actions de la « Pacific Mail ». On estime à 500 millions de francs la liquidation nécessaire.

Le réseau des voies ferrées est d'ailleurs à compléter; par rapport au Canada, celui des États-Unis est dans une infériorité marquée. Durant les dernières vingt années il a à peine suivi l'augmentation de la population, dont les besoins vont croissant : en 1890, avec un total de 256 000 kilomètres, il y avait un kilomètre par 240 habitants, et en 1911, avec 390 000 kilomètres cette proportion reste la même, alors qu'au Canada nous trouvons en 1911, pour un réseau de 39 800 kilomètres, un kilomètre par 178 habitants.

Un député du Wyoming, appartenant à la minorité de la Chambre des Représentants, a déclaré que les franchises réclamées pour les bâtiments américains relevaient du même esprit dangereux qui a voulu les fortifications du canal, ajoutant ainsi aux dépenses 260 millions de francs, et 90 millions par an pour l'entretien d'une garnison de 12 000 hommes et les besoins de la flotte de guerre. Déjà celle-ci exige des stations navales spéciales, à chaque embouchure, dont les devis oscillent entre 250 et 500 millions de francs. Le meilleur moyen de protéger le canal, ne serait-il pas de le neutraliser par traités?

Il est question d'englober les îles de Taboga et de Taboglia dans le système de défense du Pacifique, qui atteindrait ainsi une importance considérable[1]. Ces îles seraient achetées à la République de Panama, obligée à céder tout territoire demandé par les États-Unis. On a remarqué que les propriétés particulières, encore existantes dans la zone, doivent être dégagées (article 2 du P. C. A.).

En vain le colonel Gœthals et M. Johnson cherchaient-ils à réduire le bill à ces trois points : le gouvernement de la zone,

1. Voir *Army and Navy Gazette* du 25 septembre 1912.

l'exploitation du canal et la fixation des droits. Le Congrès a voulu de suite, vis-à-vis de l'étranger et des trusts, énoncer le principe de la domination américaine à Panama : défense des intérêts des États-Unis au profit de la nation entière. — Plus tard, les compagnies de chemin de fer ayant engagé des dépenses énormes, seraient difficiles, sinon impossibles à déloger d'une situation acquise.

On s'est préoccupé de sauvegarder les intérêts de la nation; mais aucune voix ne s'est élevée en faveur du commerce universel.

Le président Taft a, depuis, fixé les tarifs. Les navires marchands, transportant des passagers ou des marchandises, paieront 1 d. 28 (6 fr. 25), avec réduction de 40 p. 100 lorsqu'ils seront sur lest. Les mêmes droits s'appliqueront, par tonne nette de jauge, aux bateaux-transports des marines militaires. Les navires de guerre seront taxés 50 cents (2 fr. 60), par tonne de déplacement.

M. Johnson a suggéré, ainsi qu'il l'avait déjà fait devant les commissions parlementaires, la constitution ultérieure d'un fonds alimenté chaque année par un pour cent du montant de la construction, afin d'amortir cette dépense, environ 2 milliards, en cinquante ans. Les recettes de la première décade ne laisseront pas un solde suffisant, mais l'on prévoit que l'amortissement pourra fonctionner à partir de 1930, même avec réduction progressive des tarifs, au niveau de ceux de Suez.

La mise en exploitation du canal reste fixée au 1er janvier 1915; les écluses sont cependant avancées à tel point que l'on compte amener en juillet 1913 une des dragues du Pacifique dans la tranchée de Culebra. Le lac intérieur est depuis septembre au niveau de 12 mètres; il noiera les chantiers du Centre l'été prochain, et alors de petits bateaux traverseront d'Océan à Océan[1].

1. De fréquents accidents au Welland Canal, et en particulier les dommages causés à l'échelle d'écluses du Lachine Canal près Montréal, où la porte intermédiaire fut défoncée par un navire entrant alors que le sas supérieur, occupé également, était en remplissage, continuent à préoccuper les ingénieurs de Panama. Les bateaux du Lachine étaient de 1 200 tonnes registre net. — Les dispositifs de précaution sont déjà trop nombreux, risquant de compliquer à l'excès la machinerie et les manœuvres. (Voir *Revue de Paris*, du 1er juillet 1912.)

Ce sera une grande date; aucun de ceux qui ont travaillé à Panama ne la célébreront sans émotion. Le mérite d'avoir osé commencer sera impérissable.

*
* *

Le Panama Canal Act est à peine voté. Les protestations infaillibles qu'il provoquera n'ont encore décidé aucun gouvernement à agir, sauf l'Angleterre, partie au traité Hay-Pauncefote. La première parole d'homme d'État vient du Japon, où le comte Itagaki, réclame l'accès des deux continents américains, l'abolition des préjugés de race, en un mot toutes les libertés économiques que les États-Unis ont en Extrême Orient. Sans parler du canal, mais le visant, le comte Itagaki demande la libre concurrence sur le marché mondial; il rappelle que l'augmentation des populations, résultat moins d'un raffinement de mesures hygiéniques que de la simplicité de vie et de nourriture, avec le travail à bas prix, réservent à la race jaune une suprématie commerciale certaine.

L'écho de ces paroles lointaines est couvert par les bruits d'intervention au Mexique, qui ferait suite à l'intervention au Nicaragua.

Déjà le budget de la Guerre aux États-Unis dépasse celui de l'Allemagne. En cas de développement de la politique américaine d'expansion, ce faible début serait bientôt suivi de la Grande Armée des Milliards, marquant sans doute des limites à toutes les possibilités, même aux États-Unis [1].

1. Pour l'année 1911-12, le budget de l'armée régulière

des États-Unis s'est élevé à.	558 500 000 fr.
et les dépenses militaires générales, étaient prévues à. .	1 041 500 000 »
Ensemble	1 600 000 000 fr.

Ces chiffres ne concernent que les dépenses strictement militaires à l'exclusion des crédits importants ouverts au ministère de la Guerre pour le dragage des ports, des rivières et autres travaux.

Le contingent de paix, en 1911, était de 82 377 (officiers et soldats), non compris les volontaires destinés à la défense locale, aux Philippines (environ 6 000); 59 328 hommes se trouvaient aux États-Unis; le reste dans les territoires et colonies.

Les dépenses de la Marine sont proportionnellement encore plus fortes. Si l'on établit, sur ces bases, le budget d'une armée et d'une marine

En regard de tant de charges on trouverait sans doute l'énergie, l'habileté de l'Américain, à coup sûr merveilleuses, au service de ressources considérables. Les récoltes du sol se chiffrent par milliards de dollars; l'accroissement du commerce et de l'industrie est rapide, dépassant de beaucoup l'augmentation de la population. Mais si une politique de grande allure et trop égoïste, le contrôle du Pacifique et des continents américains, devait susciter des conflits en Asie et en Europe, alors les États-Unis seraient rapidement débordés.

La première période d'exploitation du canal sera laborieuse; le traitement des caboteurs, différent des navires au long cours, puis les taxes spéciales aux bâtiments étrangers, ajouteront leurs complications administratives aux difficultés certaines de passage. Le danger principal résultera toujours de l'eau; elle provoque aussi les éboulements qui peuvent, en novembre et décembre, réduire dangereusement la surface du lac intérieur en en isolant certaines parties. Il faudra du temps avant qu'un équilibre général s'établisse.

En tous points le canal de Panama apparaît donc bien différent de celui de Suez. L'œuvre de paix et de concorde, la propriété paisible, réalisées par Ferdinand de Lesseps en Égypte et qu'il rêvait d'atteindre en Amérique, ne seront pas le prix des efforts des États-Unis. Ils auront à défendre le canal, encore longtemps après que la nature n'y sera plus à craindre.

FRANÇOIS MANGE

semblables à celles de France ou d'Allemagne, on arrive à des chiffres fantastiques.

A titre d'indication, donnons le *tableau comparatif des dépenses, en 1911, pour l'armée de terre en France, en Allemagne, et aux États-Unis* :

	France.	Allemagne.	États-Unis.
Effectif budgétaire du temps de paix. Toutes troupes comprises.	607 789 hommes.	626 489 hommes.	82 377 hommes.
Dépenses totales prévues au budget, en francs.	971 525 000	1 020 375 000	825 000 000
Pensions militaires	174 210 000	44 500 000 (Fonds des invalides.)	775 000 000
Dépenses, par homme, en francs.	1 600	1 628	10 000

UN BOURGEOIS DU XVIIE SIÈCLE[1]

M. Michel de Marillac naquit le 9 octobre 1563 d'une famille originaire d'Auvergne, pieuse, prodigue et têtue. Ses ancêtres, qui se nommaient Marlhac, avaient vécu des siècles dans les montagnes, et la lignée y serait demeurée modeste, si, par une heureuse fortune, un oncle de Michel ne fût devenu successivement évêque de Vannes, archevêque de Vienne, ambassadeur auprès de « tous les potentats de la chrétienté » et membre du Conseil du roi Charles IX. Ce grand personnage avait casé ses frères : de l'un, il avait fait un avocat général au Parlement de Paris, de l'autre un évêque de Rennes, du troisième, Guillaume, un maître en la chambre des Comptes, contrôleur général des finances. Ce Guillaume était le père de Michel. Après s'être marié deux fois, avoir eu neuf enfants dont sept du premier lit, Guillaume était mort à Paris, en 1573, laissant peu de fortune et beaucoup de fils et de filles en bas âge, dont Michel, le quatrième, qui n'avait que neuf ans.

Orphelin de père et de mère, et sa belle-mère ne se souciant pas de le garder près d'elle, Michel fut mis à Paris au collège de Navarre, dont les vieux murs noirâtres l'attris-

1. Le présent travail a été rédigé au moyen d'assez nombreuses sources et notamment la correspondance inédite de Michel de Marillac, des notes biographiques sur ce personnage rédigées par son confident M. Lefèvre de Lezeau et dont le manuscrit est à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, une « apologie pour le sieur de Marillac » écrite dans l'entourage de Marillac et sous les yeux de celui-ci — le manuscrit est à la Bibliothèque nationale — des mémoires et traités inédits de Marillac, etc.

tèrent. Il était religieux. Inspiré par la lecture des livres pieux, il décida de quitter le monde, afin de se consacrer à Dieu et résolut de s'enfuir sans rien dire à personne, pour aller aux Indes évangéliser les païens : une nuit, en effet, il sautait par-dessus les murs du collège, sortait de Paris et prenant le chemin de Bourg-la-Reine, seul, à pied, n'ayant en tout que « cinq sols en sa pochette » s'acheminait vers les pays d'outre-mer. Un domestique le rattrapa. Il fut reconduit au collège après avoir été tancé : il n'avait que dix ans.

Forcé de se soumettre, il travailla. On remarquait en lui une grande attention à tout comprendre et une certaine lourdeur à s'exprimer. Il apprit « l'humanité », la philosophie, la jurisprudence, le latin, l'italien et l'espagnol. Ses camarades le trouvaient de commerce peu plaisant. Il paraissait morose, ne jouait jamais. « Par une très particulière prévoyance, écrira-t-il plus tard, Dieu m'a donné une incapacité de tous exercices et passe-temps, et, combien que je les ai cherchés tous, je n'y ai pu durer, et n'ai jamais pu acquérir aucune habileté à pas un d'iceux. » Il évitait les conversations de ses condisciples qui le scandalisaient de leurs « quolibets » légers. Mais par là aussi il devint « fort étudié à la pratique de résister à ses passions ». Avançant en âge, « il ignora les débauches qui ont accoutumé de perdre les jeunes gens ».

A dix-huit ans, ayant décidé de se faire chartreux, il se rendit au monastère de Vauvert, situé sur l'emplacement actuel des jardins du Luxembourg, et s'en fut converser avec un saint religieux de l'ordre, le Père Guillebois. Le Père était distrait; il fut peu accueillant; il « rejeta » le jeune homme, du moins « lui donna quelque remise ». Marillac s'en alla décontenancé. Il se remit à l'étude. Il fréquenta les Universités, s'adonna au droit. En trois ou quatre ans, il avait parcouru le cycle habituel des études juridiques. Après quelques nouvelles velléités infructueuses d'entrer dans l'état ecclésiastique, il se mit en pension chez un procureur du Parlement, afin de pratiquer les affaires. Il avait même prononcé quelques petites plaidoiries. A quelque temps de là, M. de Sillery, qui avait épousé la belle-sœur d'un frère de Marillac, quittant Paris pour aller comme ambassadeur en Suisse, proposa à Michel de lui vendre sa charge de conseiller

au Parlement, Michel vit dans cette proposition la volonté de la Providence. Il accepta. Il devenait conseiller à la deuxième chambre des enquêtes.

Les circonstances, à ce moment, — 1588 — étaient difficiles. Le roi Henri III, à la suite de l'assassinat du duc de Guise à Blois, venait d'être déclaré déchu de son trône par son peuple soulevé. Paris en insurrection s'était organisé révolutionnairement et la Ligue triomphante avait décidé de sauver la religion catholique menacée par un souverain « traitre, meurtrier et assassinateur ». Marillac, jeune et bon catholique, se jeta avec impétuosité dans le mouvement ligueur. Un conseil de 54 personnes ayant été constitué, « comme une botte de foin de toutes sortes d'herbes », « pour ordonner et disposer dans Paris des affaires du royaume », il en fut nommé membre. Il justifia ce choix. Lorsque Bussy le Clerc vint, au nom de la Ligue, opérer en plein Parlement les arrestations de magistrats suspects, M. de Harlay, M. Thévin, président de la cinquième des enquêtes, Marillac poursuivit M. Thévin qui s'enfuyait, menaça de mort le buvetier, maître Pierre, qui avait dissimulé le président sous un tas de fagots et s'oublia même « jusqu'à jurer le nom de Dieu ».

Puis, quand les événements changèrent, Marillac tourna doucement. Les États de la Ligue s'étant réunis et le roi d'Espagne voulant faire attribuer le trône de France à sa fille, ce que le sentiment public n'acceptait pas, Marillac proposa au bureau de la deuxième des Enquêtes, de demander une assemblée générale du Parlement dans laquelle on rendrait un arrêt solennel rappelant les prescriptions formelles de la loi salique qui excluait les femmes du trône de France. La proposition fut adoptée; l'arrêt rendu le 28 juin 1593. Quelque temps après, Henri IV étant sur le point d'être sacré à Chartres, Marillac s'empressa de se rendre dans cette ville afin de présenter ses devoirs au nouveau souverain; mais le roi le fit prier de s'en retourner. Lorsque le prince revenu et le parlement rétabli en nombre, des mesures furent réclamées contre ceux qui s'étaient distingués par leurs violences dans les troubles, Marillac fut dénoncé, Henri IV dit en souriant qu'il connaissait le personnage et voulait qu'on le laissât tranquille. Néanmoins la situation de Marillac au Parlement

était difficile. Peu après la rentrée d'Henri IV, un beau-frère de Michel, M. de Cermoise-Hennequin, maître des requêtes, étant venu à mourir, Marillac acheta sa charge. Il quittait le Parlement pour ce qu'on appelait « l'hôtel du roi ».

Les maîtres des requêtes collaboraient avec le chancelier de France; ils pouvaient devenir intendants de justice, conseillers d'État. M. de Marillac eut des missions délicates « et il plut à Dieu que le roi et son conseil eussent grande satisfaction de tout ce qu'il fit ». Comme avec sa grande vertu, il avait un fond d'ambition qu'il ne s'avouait pas et une prudence dans laquelle il ne voyait rien de mal, il ne manquait aucune occasion de faire sa cour à son chef : « il avait une adresse d'esprit particulière pour entretenir les grands des choses qui leur étaient agréables ». « Je lui dis une fois, écrira plus tard son confident, que j'allais trouver mon dit sieur le chancelier pour lui parler de trois affaires », il me dit : « Vous n'êtes guère bon courtisan, car il n'en faut parler que d'une à la fois, afin d'avoir sujet de s'approcher souvent de lui. » Treize ou quatorze ans passèrent. Marillac était toujours maître des requêtes. L'âge venait, quarante-cinq ans. Il éprouva un « secret ennui ». Il communiqua à une personne pieuse son projet d'abandonner sa charge; la dame l'en dissuada. Il attendit trois et quatre ans, puis, n'y tenant plus, résigna son office en 1612. Sa famille fut fort contrariée. Il avait de nombreux enfants, presque pas de fortune, et dépensait sans compter. Un de ses beaux-frères, M. Doni d'Attichy, intendant des finances, alla trouver le chancelier, M. de Sillery. Marillac fut nommé conseiller d'État.

C'était une haute fonction : elle donnait accès aux conseils du roi pour y faire des rapports; elle approchait des ministres, et des personnes royales : de là on arrivait parfois au gouvernement. Marillac enchanté se livra avec ardeur à son nouvel office; il se signala dans des circonstances difficiles. Une place de membre du conseil des finances s'étant trouvée vacante en 1619, il fut désigné pour la remplir « sans qu'il en sût rien ». Du reste, il ne négligeait aucune occasion d'assurer honnêtement sa fortune. Son demi-frère, Louis de Marillac, fils posthume du second mariage de son père, ayant épousé certaine fille d'honneur de la régente, nommée Catherine de

Médicis, — parente fort éloignée de la souveraine, — et cette union l'ayant mis bien en cour, Michel profita de la faveur de son frère : il venait souvent dans les cabinets de la reine « et comme on le venait chercher, écrira plus tard un envieux, on le trouvait qui entretenait deux ou trois heures durant les femmes de chambre pour donner au monde ce lustre qu'il maniait les cabinets ». En réalité, la reine régente, Marie de Médicis, appréciait le jugement solide et l'intégrité de Marillac. Marillac rencontrait près d'elle Richelieu : il se montrait prévenant à l'égard du prélat, ses ennemis diront plus tard « vilement obséquieux ». Richelieu jugeait Marillac un fort honnête homme, capable, probe. Peu à peu la pensée venait à tout le monde que M. de Marillac pourrait bien quelque jour être ministre. Marillac, flatté, espérait.

Aussi, le 21 janvier 1623, le garde des sceaux, M. de Caumartin étant venu à mourir inopinément, le chef du Conseil, le cardinal de La Rochefoucauld, proposa au roi de prendre Marillac. Louis XIII parut accéder. Malheureusement, ne voulant recevoir de suggestion de personne, le prince se ravisa et rappela aux sceaux le chancelier de Sillery; Marillac, plein de piété devant cette déconvenue, remercia Dieu de lui avoir épargné la grande épreuve d'être nommé. La faveur de M. de Sillery ne devait pas durer. Le mois suivant, le chancelier, se sentant mal en cour et menacé, offrait à Marillac de lui donner la charge de garde des sceaux à condition que Sillery demeurerait au conseil du roi et que Marillac promettrait de le défendre lui et les siens. C'était un marché de dupes. Marillac devint rouge de colère : « Je vois bien, dit-il indigné, que M. le chancelier ne m'aime pas, quand je trouverois les sceaux à terre, je ne m'abaisserois pas pour les ramasser. » Il écrivait le jour même à une religieuse : « S'il falloit gouverner ces gens-là, il y faudroit un esprit supérieur par-dessus eux, non en élévation ou en faste, mais en état de l'âme liée à son objet. Dieu donnera cette croix à qui il lui plaira, je ne l'envie à personne et ne la désire pas : il faut laisser les morts ensevelir les morts et attendre que la mort fasse l'œuvre de Dieu.

Le 2 janvier 1624, Louis XIII chassait M. de Sillery. Pendant quelque temps, M. de Marillac fut « fort considéré ». Puis le

6 janvier le roi donnait les sceaux à M. d'Aligre. Marillac avoua « sincèrement qu'il était fort aise que ce pesant fardeau ne fût pas tombé sur ses épaules ». Toutefois, un jour où il accompagnait à la messe de Saint-Germain l'Auxerrois M. d'Aligre, celui-ci contant que le roi avait fait allusion à de nouveaux changements qu'il était utile de faire dans son conseil et avait ajouté vouloir « le remplir de Marillacs », notre conseiller d'État se reprit à espérer. Au mois d'avril suivant, à Compiègne, Louis XIII admettait dans le gouvernement le cardinal de Richelieu et inscrivait le nom de Marillac sur la liste des six personnes qui constitueraient désormais son conseil ordinaire. En avril de cette même année, le surintendant des finances, La Vieuville, étant disgracié, le roi décidait enfin qu'au lieu d'un grand seigneur il prendrait deux hommes de robe pour gérer conjointement la charge et désignait définitivement Marillac. M. de Marillac devenait surintendant des finances, il était ministre du roi : sa gloire égalait celle de son oncle.

Il accueillit cette élévation avec modestie et contentement. Il se mit à la tâche. Il eut de l'ordre. Il se montra rude aux fraudeurs, impitoyable aux faussaires. Il refusait de signer aucune ordonnance s'il n'avait disponibles les fonds correspondants; il ne donnait aucune assignation si elle n'était enregistrée et n'en acceptait aucune si la recette visée n'était pas réelle. Son intégrité parut scrupuleuse : il ne voulut pas être payé d'un acquit patent de 18 000 livres « expédié en considération de feu Monsieur son père peu de temps après son décès », sous le prétexte que s'il se faisait régler cette vieille dette, « il serait obligé de faire pareille raison à plusieurs autres contre les règlements et le ménage des finances ».

En réalité, les finances se trouvaient « contre l'inclination de sa nature et il ne s'y fut jamais porté de son choix ». Il répétera plus tard « que le plus grand soulagement qu'il avoit senti d'avoir été nommé garde des sceaux, ç'avoit été d'être délivré de la charge de surintendant, disant ordinairement qu'il avoit passé par le purgatoire des finances ».

Le 10 mai 1626, à Fontainebleau, Louis XIII lui annonçait sa nomination de garde des sceaux : « Sire, répliquait Marillac, mettez-moi où il vous plaira, Votre Majesté me trouvera toujours de même. »

***

Il avait à ce moment soixante-trois ans. De taille moyenne, plutôt gras que maigre, la figure pleine, ronde, poupine, les cheveux blancs, une petite barbe blanche en fer à cheval, le front large et élevé, les yeux gros, le visage rouge, Marillac n'était pas beau ni distingué. Il s'était bien porté jusqu'à l'âge de soixante ans, époque à laquelle lui était venue une maladie de peau définie par cinq médecins « une herpès miliaire faite d'une sérosité pituiteuse, salée et pourrie, occupant universellement toute la teste, le front, les paupières, les oreilles et le col ». On lui avait appliqué des cautères, prescrit des bains : il était survenu « un rhumatisme général » ; on lui avait mis trente ventouses, à la suite desquelles s'étaient produits douze ulcères; on avait essayé du vinaigre brûlant : le tout s'était terminé par un érésypèle qui devait, six ans durant, tourmenter M. de Marillac.

Le mal ne l'empêchait pas de travailler : de cinq heures du matin à dix heures du soir il besognait. Parfois, la nuit, il se réveillait afin de compulser ses dossiers dans son lit à la lumière d'une chandelle. Il lui fâchait de s'interrompre pour les repas. Il répétait souvent qu'il eût voulu pouvoir dîner *uno haustu*, d'un seul trait, et lorsqu'il voyageait, il écrivait ses réflexions sur un morceau de papier blanc qu'il introduisait ensuite dans son étui à lunettes. Il aimait cette vie active : à quelqu'un qui lui vantait l'existence du sage retiré dans sa maison des champs, servant Dieu, lisant, entretenant ses amis, mangeant, dormant, « sans se brouiller l'esprit ni s'entremettre aucunement des affaires du public », il répondait que cela était « une bonne vie de mouton, improuvant grandement ceux qui par fainéantise ou pusillanimité vouloient enfouir le talent que Dieu leur avoit donné ». Il n'aimait pas la campagne, d'abord à cause de cette oisiveté, puis en raison « des procès et riotes remplis d'inquiétude et de déplaisir qu'on a d'ordinaire avec les voisins pour les entreprises des terres que les uns font sur les autres ».

Cette application aux affaires jointe à un tempérament sanguin, nerveux, faisait qu'il était d'un commerce désagréable. Il s'emportait facilement. Ses familiers le déclaraient plein « de

franchise et de simplicité ». En réalité il était rude. Il recevait les gens sans bonne grâce; il les regardait fixement sans leur répondre et il affectait un air « plein de majesté et gravité, d'un esprit né pour commander ». Cherchant à justifier ses manières, il disait combien il était utile « de paraître ainsi altier afin de dimouvoir les personnes de vous aborder librement et être plus retenues de vous demander rien d'injuste ou de déraisonnable »; sans cela, ajoutait-il, « les gens du monde, voyant de la facilité et simplicité en un magistrat, l'entreprennent plus hardiment ». Malheureusement ces manières lui étaient naturelles. Il ne se souciait de personne. On pouvait s'abstenir de venir le voir, « il n'y prenoit pas garde »; commettre des « incivilités » à son égard, « il ne s'y arrêtoit point ». Il n'aimait à faire, ni à recevoir des visites. On citait de lui des mots vifs, qui rencontraient, il est vrai, parfois leurs ripostes: tel M. de Toiras, insistant un jour pour obtenir une faveur sollicitée depuis longtemps et invoquant la défense brillante qu'il avait faite de l'île de Ré contre les Anglais : « Hé! Monsieur, faisait Marillac impatienté, qu'à cela ne tienne; on aurait bien trouvé en France deux mille personnages qui eussent aussi bien fait que vous! » — « C'est possible, repartait Toiras furieux, mais on en trouverait bien quatre mille qui tiendraient les sceaux mieux que vous! » Les relations avec lui étaient difficiles. Il s'en rendait compte et il s'en affligeait. Il attribuait son humeur « au dégoût continuel qu'il avait de sa charge qui le tenait souvent chagrin, disposition en laquelle il était malaisé qu'il ne lui échappât parfois des réponses moins gracieuses ». Il voyait bien que tout le monde le fuyait : « par ce moyen, il menait une vie fort sèche et peu agréable ». Son secrétaire et confident, M. Lefèvre de Lezeau, consignant des notes biographiques sur lui, commençait ainsi le chapitre intitulé « Des amis de M. de Marillac » : « Il n'en avait aucun...! »

M. de Marillac se consola dans la religion. A mesure qu'il s'était avancé en âge, sa dévotion était devenue plus « mâle, courageuse et vertueuse ». Il s'était fixé une règle quasi monacale. Tous les matins il faisait une oraison mentale d'une heure dans laquelle « son recueillement étoit si grand que madame sa belle-fille étoit en doute s'il ne sommeilloit point »; il entendait la messe, communiait trois fois la semaine, assis-

tait fêtes et dimanches aux matines de sa paroisse, disait de petites heures dévotement. Joignant aux prières les mortifications, il portait une haire, « ceinturée de petites rosettes d'argent »; il se donnait la discipline; il ne voulait avoir sous les yeux que d'austères images de dévotion et un jour que Richelieu était venu l'entretenir dans son cabinet au temps où Marillac était surintendant, n'apercevant sur les murs que des tableaux de sainteté, le cardinal n'avait pu s'empêcher de remarquer « qu'il y avoit longtemps qu'on n'avait vu tant de saints dans la chambre d'un surintendant! » Marillac méprisait les auteurs profanes, lesquels, disait-il, « avoient écrit dans l'ignorance du vrai Dieu, ou bien, s'ils en avoient eu connaissance, ne l'avoient point glorifié et honoré comme ils le devoient ».

Et ses conversations — quand il voulait bien causer — se ressentaient de ses préférences. Il ne riait jamais. Toutes ses paroles étaient « vertueuses, solides, bien éloignées de railleries, plaisanteries, et encore plus de choses qui approchassent de saleté et déshonnêteté ». Il entendait conserver une « pureté angélique ». « J'oserais bien dire, avouait son aumônier, que de tout le temps que j'ai eu l'honneur de le confesser, il n'a pas eu une seule pensée contre la chasteté. » Et aussi il voulait qu'autour de lui son entourage gardât la même révérence : il fit acheter un damier et des dames à ses laquais afin qu'ils jouassent entre eux quand ils n'avaient plus rien à faire et n'eussent pas de mauvaises pensées à demeurer oisifs.

Sa piété paraissait même à plusieurs un peu âpre et fâcheuse. M. Nicolas Sanguin, évêque de Senlis disait que M. de Marillac était « d'une sainteté fort abstraite et peu compréhensible ». On trouvait le garde des sceaux bizarre. Les courtisans se moquaient de lui. Ils avaient beaucoup ri de l'émotion que Marillac avait eue lorsque s'était éteinte, au grand déshonneur du royaume, disait le garde des sceaux, certaine lampe fondée par Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Une fois que Marillac s'occupait de dresser un édit destiné à réprimer le luxe, un grand seigneur s'avisa de lui proposer « des articles pour régler l'amour, avec des raisonnements fort éloignés de l'honnêteté ». Marillac hocha la tête en disant « le pauvre homme! » Il n'était pas sans s'apercevoir de l'effet

qu'il produisait : « La manière de vie que je tiens, un peu différente de celle des autres, écrivait-il à sa belle-fille, me fait haïr ou ennuyer, ou regarder de travers par les mondains et quelques autres encore. » Et il en gémissait.

Du moins une catégorie de personnes l'appréciaient infiniment, c'étaient les religieux et religieuses du royaume. Il se montrait à leur égard plein de zèle. Sa dévotion lui avait spécialement inspiré le goût de promouvoir l'institution d'ordres nouveaux, de réformer et restaurer les anciens. Il avait contribué au rétablissement des Jésuites en France; il avait donné ses soins à la fondation de la maison des filles de la Madeleine, proche le Temple; à la réformation du Val-de-Grâce : avec M. de Bérulle il s'était occupé de l'Oratoire; il poussa, dès 1622, à obtenir du pape un bref chargeant le cardinal de La Rochefoucauld de procéder, en qualité de commissaire apostolique, à la réforme des maisons de Saint-Benoît, Cluny, Cîteaux et Saint-Augustin. Mais l'œuvre par excellence de sa vie fut l'établissement des Carmélites en France.

Il avait fait signer au roi les lettres patentes de création de l'ordre dans le royaume. Il s'occupa des détails matériels, de l'achat des terrains, des constructions de monastères; il choisit à Paris l'emplacement du prieuré de Notre-Dame-des-Champs, au bout du faubourg Saint-Jacques, « lieu écarté, fort solitaire et retiré »; il dressa actes et procurations, passa les marchés pour les bâtiments, s'obligea en son privé nom : il en fit autant pour un couvent à Amiens. Quand il s'agit de créer le carmel de Pontoise, Marillac s'engagea encore.

Il fut la providence des Carmélites. Les moniales tenaient qu'il « avoit plus servi à leur saint ordre pour le temporel et le spirituel que leurs révérends pères supérieurs ». Afin d'être plus près d'elles, il s'était fait bâtir sur le terrain des religieuses, au couvent du faubourg Saint-Jacques, une petite maison qu'il appelait « son ermitage ». C'était là qu'il dressait plans et devis, et c'était là qu'il payait. Car il paya beaucoup, sans compter. Ce saint homme était d'une prodigalité déconcertante. Lui qui était si détaché des biens de ce monde, il apportait à ce qu'il faisait un esprit de largesse surprenant. Il paraissait toujours richement vêtu, ses meubles étaient « beaux et magnifiques »; sa table journellement « des mieux servies

qu'on ait vu de son temps ». Aux personnes qui s'étonnaient de sa prodigalité, son entourage affirmait que Marillac avait fait « vœu exprès de ne point s'accroître des commodités temporelles » ; par là il conserverait sûrement « sa vraie et parfaite intégrité ». Il déclarait lui-même avoir horreur de l'avarice ; il professait qu'il ne fallait jamais penser à l'avenir, pas plus qu'au passé, et qu'on devait vivre au jour le jour sans se demander « s'il pleuvroit demain ou quel temps il feroit ». « Il est très dangereux d'être riche, expliquait-il congrûment à ses héritiers dans son testament; si mes enfants croient mon conseil, ils n'auront jamais soin d'avoir de grands biens, parce que l'orgueil les suit, l'oisiveté, les voluptés et tous les vices. » D'ailleurs, il méprisait aussi bien la pauvreté et ne donnait jamais aux pauvres des rues, sous prétexte de ne pas encourager leur vie inutile et oisive.

Sa famille s'inquiéta de ses prodigalités; il répliquait qu'il ne faisait rien d'excessif, qu'il ne pouvait agir autrement; qu'après tout « sa table étoit sans excès, curiosité ni ragoûts, tout le soin étant que les vivres fussent bons et propres ». Pour ses enfants, « il les laissoit à la garde de Dieu; car de penser à amasser pour eux et acquérir et enrichir, il ne le pouvoit faire sans renoncer à Dieu »; et il priait la Providence « de prendre toute cette famille en sa miséricorde ».

En attendant, et sans plus se tourmenter, il dilapidait son bien. Il s'engageait pour des sommes considérables, 180 000 livres au nom des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, 120 000 livres envers l'évêque de Châlons ; « il donnoit et prétoit continuellement sans aucune restriction et modération ». Le roi lui faisant cadeau de 20 000 livres, il les distribuait et ne s'apercevait pas qu'il en donnait 24 000.

De son père il n'avait reçu à peine, disait-on, que la valeur de « la dépense du deuil »; en réalité la moitié d'une terre à Farinvilliers qui valait bien 22 000 livres. Ce père avait été riche ; il avait hérité de ses trois frères et occupé de fructueuses fonctions; mais lui aussi avait tout dissipé, « ces messieurs de Marillac ayant une grande liberté d'esprit pour user librement et magnifiquement de leurs biens sans appréhension de nécessité ». Tout au plus, Michel avait-il pu acheter une petite maison de 800 écus à Fontainebleau, et c'était à peu près tout ce qu'il

possédait en biens fonds. Il avait tâché, il est vrai, de corriger un peu par de riches mariages l'insuffisance de sa fortune; en premières noces, il avait épousé au Mans, le 12 juillet 1587, demoiselle Marguerite Barbe de la Forterie, jeune personne de vingt et un ans qui lui avait apporté 50 000 écus de dot. Mais, après avoir eu six enfants, la malheureuse femme était morte en couches, le 6 février 1600, à l'âge de trente-quatre ans et la dot était passée aux héritiers. L'ayant beaucoup pleurée, Marillac s'était remarié dix-huit mois après avec la veuve, assez riche, d'un président aux enquêtes du Parlement de Paris, madame Amelot. Mais au bout de quelque temps Michel avait été obligé de se séparer d'elle : dans son logis de la rue Quincampoix, « il couchoit séparément d'avec madame sa femme en sa petite chambre haute de sa maison, » — « par austérité et mortification », expliquait son biographe, en réalité par incompatibilité d'humeur. A ce moment il eût voulu faire quelques économies; « mais tôt après, Dieu lui avoit donné d'autres pensées, remettant entièrement le soin de ce qui le regardoit lui et sa famille à la providence divine ». Alors sa femme, effrayée de ses dilapidations, s'était séparée de lui judiciairement et, reprenant ses biens, l'avait quitté. Plus tard, sans ressources, Marillac sera contraint de s'adresser à elle pour obtenir « quelque somme par chacun an, par forme de pension », et grâce à des domestiques de confiance qu'on fera agir, finira par avoir 8 000 livres tous les ans.

Dieu, heureusement, devait pourvoir au sort de ses enfants. Des six que Michel avait eus de son premier mariage, trois étaient morts en bas âge; une fille se faisait carmélite à Pontoise, le second, Octavien, entrait dans l'ordre des capucins sous le nom de P. Michel. Marillac répétait « qu'il ne pouvoit souhaiter à ses enfants aucune condition dans le monde, sachant les dangers qu'il y avoit de s'y pouvoir sauver ». Dans la suite, Marillac essaiera de faire de ce fils un évêque de Saint-Malo, mais l'autre refusera par modestie. Le fils aîné seul, René, allait demeurer dans le monde; il sera nommé conseiller au grand Conseil, maître des requêtes; puis, accompagnant Louis XIII, en 1621, avec le garde des sceaux du Vair, dans une campagne contre les protestants du midi, il contractera au siège de Montauban la maladie

qui décimait l'armée et mourra le 29 septembre : il avait trente-trois ans. De son mariage avec mademoiselle Marie de Creil, fille d'un secrétaire du roi, ce René avait eu cinq enfants, trois filles et deux fils : Michel de Marillac fera de ces trois filles, trois carmélites; le second fils mourra à vingt et un ans, l'aîné seul fera sa carrière comme maître des requêtes, puis conseiller.

De toute sa famille, la personne que le garde des sceaux aimera surtout sera sa belle-fille, cette Marie de Creil, veuve de René de Marillac, pieuse créature, dévouée, attentive. Elle ne quittera plus son beau-père, le soignera, l'entourera de respects et de dévouements. « Je ne puis assez remercier Dieu, écrivait Marillac dans son testament, de la grâce qu'il m'a faite de me donner cette fille là et des grandes, courageuses, et charitables assistances que j'en ai reçues. »

***

Garde des sceaux, M. de Marillac apportait à ses fonctions les qualités qui avaient fait le succès de sa carrière. On reconnaissait « qu'il opinoit parfaitement bien sur les affaires, par un discours serré, maximes certaines et bonnes conclusions n'ennuyant pas l'auditeur » ; « qu'il dressoit fort hardiment toutes sortes de pièces avec bons termes, par la force de son esprit, comprenant les affaires et ayant le style net et présent ». Il écrira un jour ce beau mot : « J'estime devoir à Dieu, au roi et à ma patrie, tout ce que je fais. »

Il fut rigoureux. Il commença par réduire le nombre des avocats du conseil, « multitude ennuyeuse, qui ne servoit qu'à diffamer et remplir de chicaneries et ordures ». Il restreignit le nombre des affaires qui venaient au conseil du roi : « Je retrancherai les chicaneries, répétait-il, et rejetterai du conseil toutes les affaires que je pourrai renvoyer aux cours. On vient au conseil pour tout ce qu'on n'oseroit penser proposer ailleurs; on le demande hardiment au conseil : c'est à notre honte! » Dans la tenue des sceaux proprement dits, il se montra inflexible. Il ne scellait aucune lettre sans l'avoir lue attentivement, de crainte qu'il ne s'y glissât « des clauses de

surprise », voulant tout bien comprendre, relisant plusieurs fois, si la rédaction lui paraissait obscure.

Il fut impitoyable à l'égard des faveurs et des privilèges. Il n'admettait qu'avec une répugnance extrême les érections des dignités féodales, « estimant honteux à l'État de voir de petites terres porter de grands titres ». Il ne scella les lettres que d'un seul marquisat et d'un seul duché : il fallut un ordre formel de Louis XIII pour le décider à accepter le duché de Richelieu, avec réversion du titre aux collatéraux et principalement aux femmes, ce à quoi, d'ailleurs, le roi n'avait consenti lui-même qu'à contre-cœur. Louis XIII l'aimait ainsi. Il appréciait son rigorisme. Il disait au frère du garde des sceaux : « Votre frère, s'il étoit aux Indes je l'y enverrois quérir; c'est à la mort et à la vie! » et il répétait à son entourage, devant la Rochelle : « On m'ôteroit plustôt la couronne de dessus la tête! »

Fort de cette faveur Marillac devint de plus en plus sévère. Il refusait de sceller les dons et gratifications accordés aux courtisans. « Mais c'est de la part du roi! » disaient ceux-ci : « En apparence, ripostait Marillac, mais en effet, non, car il n'en sait rien et quand je lui en parle, il ne sait ce que c'est. » Les autres protestaient avec colère. « Ah! faisait Marillac, ne leur pas déférer *ad nutum*, au clin d'œil, c'est crime! » Parfois il était ironique; un prélat lui énumérant de longs arguments propres à le décider en faveur d'une nomination sollicitée pour un de ses amis, le garde des sceaux répondait sèchement : « Toutes ces raisons-là ne sont point dans Saint Thomas! » Un maître des requêtes qui le connaissait depuis longtemps se plaignant de n'avoir jamais obtenu de lui aucune « bonne place », Marillac répliquait : « Je vous assure, Monsieur, que quand nous viendrons à mourir, il n'y aura pas grand intérêt et nous ne nous soucierons guère d'avoir été employés ou non! »

Le résultat fut qu'il indisposa tout le monde. Secrétaires d'État, gens de cour, gens de justice, il n'y eut personne qui ne fût atteint. Le Parlement surtout se courrouça. Marillac l'avait irrité en exigeant de lui l'application stricte de certaines règles, comme celle de ne pas admettre dans la compagnie enfants, frères et neveux : « Cela a soulevé contre moi tous ces

messieurs du Parlement »; mandait-il mélancoliquement au P. de Bérulle. Il avait voulu ensuite, quand il venait, sans le roi, au Parlement, siéger au-dessus du premier président. Le premier président, M. de Verdun, célèbre par la contorsion grimaçante de sa figure, avait déclaré : « Je me ferais plustot faire tourner la bouche de l'autre côté que de lui céder! » Lorsque le Parlement faisait des remontrances, Marillac, chargé de répondre au nom du gouvernement, affectait un ton hautain qui froissait et humiliait les magistrats.

Le roi lui-même et la famille royale finirent par éprouver les effets de l'humeur contrariante du ministre. Quand on leur demandait une faveur, ils étaient obligés de répondre : « Si elle n'est pas juste, il n'en fera rien pour nous! » Louis XIII consentait-il à accorder une demande, il disait à Marillac : « M. le garde des sceaux, une telle affaire se peut-elle faire? » Devant une réponse négative pour des raisons qui d'ailleurs étaient expliquées, le prince n'insistait pas : « Non, il ne le faut donc pas faire »; si la réponse était affirmative, « le roi en avoit une joie comme si on le lui eut donné ». « Jamais le roi Louis Treizième, écrivait Marillac, dans un travail sur les chancelleries, ne commanda aux chanceliers ni gardes des sceaux, aucune expédition soit verbalement, soit par écrit, qu'avec cette condition : Si elle est juste; et a bien voulu m'écrire de sa main que je ne m'arrêtasse point aux commandements qui me seroient portés de sa part, de bouche ou par écrit, s'il ne les faisoit lui-même. » Et en effet, à toute personne qui disait venir de la part du roi, Marillac répondait : « Monsieur, je ne reçois point commandement de Sa Majesté que de sa propre bouche! »

Qu'en advint-il avec le cardinal de Richelieu?

LOUIS BATIFFOL

(La fin prochainement.)

L'ALBANIE ET SES LIMITES[1]

II

L'histoire des migrations humaines dans l'Ouest de la Péninsule des Balkans permet de déterminer une frontière entre Albanais d'une part, Serbes et Grecs d'autre part. L'étude ethnographique et géographique de cette région suggère une délimitation qui coïncide avec la frontière historique.

A l'Ouest d'une ligne méridienne empruntant la vallée du Drin Noir, s'allonge une série de chaînes parallèles, dirigées sensiblement Nord-Sud. Les plus hautes vers l'Est atteignent 2 300 mètres. Leur altitude décroît en se rapprochant de la côte qui elle, à la différence du littoral dalmate, est basse, plate, marécageuse, difficilement accessible. Ces chaînes se serrent de très près; dépourvues de grandes vallées longitudinales, à l'exception de celle du haut Mati, elles sont coupées par de très nombreux petits cours d'eau transversaux, qui gagnent directement la mer, très proche. Tous, pour déboucher sur la côte, ont à traverser des gorges à profil transversal, extrêmement aigu. Il est des défilés, tels ceux de la région du Drin inférieur, suivis par les colonnes du général Yankowitch, où le soldat dut enlever au cheval les deux caisses de cartouches qu'il portait et s'en charger lui-même, sinon ils n'eussent pu passer. Et même en certaines gorges le cavalier du pays a l'habitude de tirer un

1. Voir la *Revue* du 1er janvier 1913 et la carte qui y est jointe. — Correction : p. 204 : « sur la rive gauche du Drin », lire Lim et non Drin.

coup de feu avant d'y pénétrer, car il lui faut prévenir à l'autre bout celui qui pourrait s'y engager avant que lui-même en fût sorti : si par malheur l'on vient à se rencontrer, les deux montures ne pouvant se croiser, ni non plus reculer, l'une d'elles doit être sacrifiée et rouler dans l'abîme. Deux de ces cours d'eau seulement remontent assez loin vers l'Est pour permettre à l'homme de communiquer avec les pays de l'intérieur : par là passent deux des plus anciens chemins de toute la Péninsule. Au Nord, c'est le Drin avec le chemin de Scutari-Prizren-Kossovo, l'ancienne Via di Zenta, le plus difficilement praticable et en même temps le plus abandonné aujourd'hui : pour éviter d'ailleurs le grand coude et les défilés de la rivière, le sentier coupe par les montagnes et ne redescend dans la vallée que vers le gué de Spas ou le pont de Vézir, presque au confluent des deux Drin, blanc et noir. Au Sud, la vallée du Skumbi moins étroite, presque droite, ouvre la voie très avant dans la direction de l'Est; un col de 1100 mètres cependant doit être franchi pour gagner Ochrida et de là Monastir et Salonique : dans la traversée des montagnes, l'ancienne Via Egnatia continue à n'être qu'un simple chemin de caravanes.

Large de 80 à 120 kilomètres, ce puissant faisceau montagneux, aux plis si difficilement pénétrables, constitue sur une longueur de 200 kilomètres environ l'Albanie des géographes[1] : pays de montagnes où des roches comme le flysch et les serpentines contribuent souvent à donner au paysage une fraîcheur inconnue à la Dalmatie au Nord et à la Grèce au Sud, pays à type de vie pastorale presque exclusive, cette Albanie a une physionomie très à elle parmi les régions du pourtour[2].

1. Selon Jireček, le savant historien tchèque, l'Albanie d'autrefois aurait été beaucoup plus réduite ; jusqu'au XIe siècle, elle semble avoir été limitée à la région de Kroja, entre Scutari et Elbassan. En 1250 encore, une lettre d'Innocent IV, annonçant le passage au catholicisme des provinces jusque-là schismatiques de Philot (Pulati), Arbania et Unaria, semble indiquer que l'Albanie d'alors était tenue comme équivalant sensiblement au pays des Pulati, simple tribu du Nord. Avec les Vénitiens, au XVe siècle, l'Albanie reçoit une telle extension qu'au Nord elle monte jusqu'aux Bouches de Cattaro.

2. Philipson, un des géographes qui ont le plus étudié la Péninsule balkanique, caractérise ainsi l'Albanie : « C'est une région pauvre, dépourvue de communications et restée plus étrangère à la civilisation qu'aucune autre région du globe. »

Au Nord, Scutari, avec son lac et sa plaine, marque le point faible où s'est produite la flexure des grandes rides qui du Nord-Ouest, Sud-Est, courent dès lors presque directement Nord-Sud. Là s'arrêtent les Dinarides, au delà commencent les Alpes albanaises.

A l'Est, s'annonce un pays tout différent, par la plastique, de la véritable Albanie. Au lieu d'une large zone d'alignements répétés et continus, parfois comparés à ceux de notre Jura, c'est une succession de cuvettes encaissées entre des montagnes dépassant le plus souvent 1 800 mètres d'altitude, cuvettes d'effondrement, naguère et aujourd'hui encore occupées par de grands lacs (lac d'Ochrida 280 km. carrés, lac de Prespa 212 km. carrés). Tel est le trait essentiel du modelé pour toute la Vieille-Serbie et la Macédoine occidentale. Ces bassins, dont les plus vastes ont jusqu'à 1 212 km. carrés (Monastir-Prilep), et 2 263 (Metohia), communiquent entre eux par une série de seuils dont l'altitude diminue de plus en plus vers l'Est; et tous regardent dans cette direction, vers la vallée du Vardar et vers Salonique, y compris même ceux de Metohia et d'Ochrida dont les eaux cependant coulent vers l'Adriatique. Bien que leur fond soit à un niveau généralement supérieur à 5 et 600 mètres, ces cuvettes, comblées par des dépôts lacustres, et très chaudes en été, sont d'une exceptionnelle fertilité; elles sont relativement très peuplées et les villes s'y multiplient : il n'y en a pas moins de quatre pour le seul bassin de Monastir.

A tous ces contrastes s'en ajoute encore un, celui qui dans les circonstances actuelles prime peut-être tous les autres. Dès que la montagne est quittée pour les bas pays, la pureté de la race s'altère, le peuplement ne forme plus bloc. Slaves, Koutsovalaques, Grecs apparaissent à côté de l'Albanais. Les contacts s'établissent. De même que le pays n'est plus un, la race elle aussi cesse d'être une, à supposer qu'elle le fût jamais. L'Albanie est finie, la « Macédoine » commence. Descendu dans la plaine, l'Albanais, lui-même, se modifie vite. Deux causes essentielles contribuent à l'adoucissement de ce que sa nature pouvait avoir de trop rude, de trop accusé : c'est d'abord le contact avec une vieille civilisation dont il sait vite apprécier la supériorité; ensuite et surtout, même là où par

la force des circonstances cette civilisation fut presque étouffée, comme c'est le cas en Vieille-Serbie, l'Albanais en apprenant à manier le vieil araire, en abandonnant peu à peu les vieilles traditions pastorales pour s'attacher de plus en plus à son champ, devient, avec le temps un autre homme. Il souffre tout le premier des atteintes auxquelles il est exposé : « Aman! Aman! donne-nous la paix, sauve-nous du zouloum[1]. » Telles sont les paroles par lesquelles vous êtes accueillis dans toutes les régions nouvellement occupées.

Si l'on s'inspire de ces diverses considérations historiques, géographiques, ethnographiques, la nouvelle frontière, partant au Nord de la région où confluent les deux Drin (Spas ou le pont de Vézir), pourrait coïncider un certain temps avec les limites actuelles du vilayet de Scutari pour se diriger ensuite droit vers le Sud en suivant le rebord occidental de la vallée du Drin Noir (Mt Jablanica, 2 310 m.), puis celui de la cuvette où s'allonge le lac d'Ochrida. La masse compacte des Albanais serait laissée à l'Ouest de la frontière ainsi tracée. A l'Est déjà elle s'éclaircit, tandis que le type s'altère. Entre Dibra et Ochrida, en effet, la population présente un caractère mixte ; elle peut se répartir en groupements proprement albanais, totalement ou à demi albanisés et non encore albanisés[2]. A gauche du Drin, les Debralija ont complètement albanisé le pays de Zupa naguère encore entièrement slave. A droite du Drin, par contre, la force de pénétration albanaise s'affaiblit : là, les Slaves étaient mieux placés pour la résistance. C'est ainsi que tout le pays des Miaci a pu se maintenir intact avec ses gros villages dont Galičnik, le principal, compte 4 000 habitants. Il en a été de même pour les pays de Debrce (22 villages) et de Drinkol. Dibra, naguère simple village, compte

1. Zouloum, c'est-à-dire violences, brigandage. Dans la région de Férizovič, comme j'ai pu m'en rendre compte, ce sont les Albanais eux-mêmes qui actuellement dénoncent aux autorités serbes les brigands de leur race qui hier encore terrorisaient le pays.

2. Dans la première moitié du XIXe siècle, J. Muller, médecin allemand qui séjourna de longues années en Turquie, mentionne uniquement des Serbes dans le vilayet de Monastir dont le sandjak de Dibra fait partie (*op. cit.*).

actuellement une quinzaine de milliers d'habitants. Selon la loi commune à toute la Vieille-Serbie et à la majeure partie de la Macédoine, les paysans serbes de la région, croyant que la sécurité augmente avec l'importance de l'agglomération, sont venus en assez grand nombre habiter la ville, délaissant leurs villages : ils ont à Dibra aujourd'hui leur église tout en haut de la ville auprès du cimetière[1]. Struga, à l'extrémité septentrionale du lac d'Ochrida, est peuplée par 7 ou 800 familles de Slaves chrétiens[2] dont la grande ressource est la pêche des anguilles. Ochrida, l'ancien centre religieux des saints Cyrille et Méthode, comptait 8 000 Slaves pour 7 000 musulmans, en 1893, date où y passa M. Bérard. Alors qu'à l'Ouest du lac l'albanisation a été particulièrement intense, réussissant à gagner complètement, au cours de ces trois derniers siècles, des régions comme celle de Mokra, à l'Est par contre son action ne se manifeste plus que de façon sporadique : elle a dépassé à peine le bord septentrional du lac de Prespa.

Au delà du lac d'Ochrida, trouver à l'Albanie sa vraie limite méridionale sera particulièrement délicat, car, d'une part, c'est dans cette direction que le pays, par l'absence de contrastes accusés, se prête le moins au tracé d'une ligne frontière; de ce côté, d'autre part, les deux éléments albanais et grec, ayant même culture, se pénètrent à un tel point qu'il sera bien difficile d'aboutir à une solution qui satisfasse tout le monde. Ces Albanais du Sud, orthodoxes et patriarchistes, au nombre de 100 à 110 000 selon les uns, 200 000 selon les autres, ont leur clergé élevé en Grèce et ne possèdent guère que des écoles grecques. Presque tous savent le grec. Partageant enfin la situation sociale très inférieure des autres chrétiens, ils semblent ne faire qu'un avec les Grecs, ceux des villes surtout, à Janina en particulier. Naguère seulement, pour s'associer au mouvement jeune-albanais, ils ont paru vouloir, en partie du moins, se libérer de l'influence grecque.

1. D'après une statistique russe pour l'année 1897 (Rostkowski, *Zivaja Starina*, IX, Saint-Pétersbourg, 1899), la population du Sandjak de Dibra se décomposait alors en 30 506 Serbes contre 52 144 Albanais.

2. Les Slaves de Dibra et des lacs se disent volontiers serbes. (V. Bérard, *La Macédoine*, 1900, p. 243.)

Des dernières statistiques officielles [1] il résulte que les districts les plus méridionaux (Janina, Preveza) accusent une majorité nettement chrétienne : c'est la région où naturellement l'élément grec ou grécisé est le plus fortement représenté. Un peu plus au Nord, dans le district d'Argyrocastro (Ergeri), la situation est déjà différente : l'élément chrétien prédomine encore, mais de façon moins nette : là les Albanais tosques sont déjà presque les seuls orthodoxes et l'influence grecque commence à se faire moins sensible. Enfin, avec le district de Berat, on entre dans la véritable Albanie et ce sont les Koutso-valaques qui ici constituent pour une grande part l'élément chrétien, réduit d'ailleurs à une très faible minorité. Cette dernière circonscription fut du reste annexée par les autorités turques à la véritable Épire pour former le vilayet de Janina, avec l'espoir secret de parvenir ainsi à modifier la constitution ethnographique de cette ancienne province. Aussi, en s'inspirant tout d'abord de cette répartition des différents éléments, en tenant compte également du passé, en se rappelant l'accueil reçu par la proposition Waddington au Congrès de Berlin, le 5 juillet 1878, enfin en s'efforçant de concilier, dans la mesure du possible, conditions naturelles et considérations ethniques, on pourrait aboutir à un tracé se rapprochant sensiblement du suivant : Point de départ sur la côte, au Sud même du golfe de Valona, puis la longue et haute chaîne du Griva (1 910 m.), vers le Sud-Est jusqu'au Mont Stugara (1 510 m.), de là vers le Nord-Est par le Mont Smolika (2 575 m.), et la haute ligne de partage des eaux entre l'Adriatique et l'Egée; le lac d'Ochrida serait ensuite rejoint par le seuil de Prevtis et le Mont Ivan, limite très nette dans cette région entre les peuplements slaves et ceux des Tosques.

En plus des difficultés que ne manquera pas de susciter la

1. Vilayet de Janina (les chiffres représentent uniquement la population mâle) :

Sandžak.	Musulmans.	Chrétiens.	Total *.
Janina	13 293	73 844	92 022
Preveza	10 581	22 008	34 027
Argyrocastro (Ergeri)	34 069	41 584	76 054
Berat	56 900	14 626	75 869
Total	114 843	152 062	277 972

(*) Dans le total figurent en outre : Valaques, Sarakatzanes, Juifs et Tziganes musulmans.

délimitation de cette frontière avec la Grèce, il est facile de prévoir de vives contestations lorsqu'il s'agira de fixer vers l'Est ou plus précisément vers le Nord-Est la ligne de démarcation du nouvel État. Vers l'Est en effet, la vallée du Drin Noir semble devoir être acceptée d'un commun accord comme limite. Le prince A. Ghica, lui-même, déclare : « La frontière naturelle, géographique, historique et ethnographique entre l'Albanie et la Macédoine est la montagne du Šar, le *Drin Noir, la partie Sud-Ouest du lac d'Ochrida* et le Mont Mokra ».

Le seul obstacle qui puisse surgir de ce côté ne peut provenir que des Koutso-valaques. En raison surtout de ses attaches avec la Roumanie, le prince A. Ghica a toujours caressé l'idée de la fondation d'un état albano-roumain. Le groupe réuni autour d'Ismaïl Kemal bey, semble avoir, lui aussi, compris tout le profit qu'il y aurait pour le futur État à s'agréger le territoire koutso-valaque : un effort fut même tenté auprès des Roumains de Macédoine pour obtenir leur adhésion à la cause albanaise.

Bien qu'il soit difficile d'évaluer la force numérique de cette nationalité, « retrouvée » vers 1860 et officiellement reconnue en mai 1905 — les chiffres oscillent entre 41 200 et 180 000[1], — les Koutso-valaques constitueraient de toute façon pour les Albanais un appoint des plus précieux, par la qualité beaucoup plus encore que par le nombre. Parvenus à un degré de culture relativement élevé et doués d'un sens remarquable pour les affaires, ils occupent une grande place dans la vie urbaine de toute la Macédoine occidentale. Dans les villes comme Monastir, Kruševo, Gopeš, Ochrida, Resna, Janina, ce sont eux qui sont les banquiers, les avocats, les commerçants, tout comme dans les villages, ils sont les aubergistes et les boutiquiers. Ils ont aujourd'hui une centaine d'écoles dont

1. Selon Nicolaïdès (grec), 1899 : 41 200. — Cvijić (serbe), 1910 : 150 à 160 000. — Kančev (bulgare), 1906 : 77 267. — Oestreich (allemand), 1909 : 100 000. — Weigand qui a consacré aux Koutso-valaques les études les plus approfondies évaluait leur nombre en 1895 à 180 000. Enfin dans un article évidemment inspiré par les besoins du moment (*L'Écho des Balkans*, 14 décembre 1912) leur nombre était porté d'un coup à 715 000 environ, tandis que dans une récente interview M. Take Jonesco estimait à 400 000 le chiffre des Roumains de Macédoine.

quatre secondaires (Lycée et École supérieure de filles à Monastir, écoles de commerce à Salonique et Janina). En 1909, ils avaient 124 instituteurs et 95 institutrices.

Sans discuter le caractère plus ou moins factice de ce réveil des Koutso-valaques, ni indiquer à quel point pouvait déjà sembler compromis l'avenir de la jeune nationalité après la reprise des rapports gréco-roumains [1], il importe d'observer que, quelle que soit l'attitude adoptée ou dictée, favorable ou à l'union albanaise, ou à l'autonomie propre, il ne saurait cependant en résulter aucune conséquence de nature à déranger les plans des alliés. Il n'existe pas en effet de territoire macédo-roumain : il n'y a guère que des îlots épars parmi les populations slaves, grecques et albanaises et aucun n'a des dimensions telles qu'à lui seul il puisse être pris en considération. Avec celui du Pinde qui chevauche sur la frontière grecque, le groupe que forment les gros villages entre Monastir et Kruševo est de beaucoup le plus important : il ne saurait suffire cependant à être un trait d'union entre la cuvette de Monastir et le nouvel État albanais. Les paroles prononcées le 13 décembre dernier, lors de son élection, par le président du Sénat roumain, Georges Cantacuzène, expriment ce vœu très sage qui, lui, a toutes les chances d'être réalisé : liberté pour les frères de Macédoine d'employer la langue roumaine dans les écoles, dans les églises ; droit aussi de se choisir leur chef religieux.

Où se dresseront les véritables difficultés, c'est lorsque sera abordée la question de délimitation, vers le Nord et le Nord-Est, entre le Montenegro, la Serbie nouvelle et l'Albanie de demain. De ce côté, en effet, le problème s'aggrave en raison de l'intervention de l'Autriche, protectrice des Albanais catholiques et puissance intéressée à la création d'une plus grande Albanie [2].

1. Crédit affecté par l'État roumain aux Roumains de Macédoine :

1910 (avant la reprise des relations avec la Grèce)	. . .	870 000 francs.
1911 (après — — —)	. . .	109 000 —

2. Le 18 décembre 1906, à la suite de l'entrevue de Venise avec le comte Goluchowski, M. Tittoni déclarait devant le Parlement italien : « Il a été établi que certains vilayets de Turquie, jusqu'alors improprement désignés sous le nom collectif de Macédoine, étaient définitivement reconnus comme faisant partie intégrante de l'Albanie. »

Jusqu'à la veille de la guerre, les Albanais s'accordaient à comprendre dans l'Albanie du Nord, outre le vilayet de Scutari, celui de Kossovo, Uskub inclus. Après les victoires serbes, s'étant rendu compte que pareilles prétentions pourraient paraître exagérées, ils semblent se résigner à abandonner Kossovo et tout le Haut-Vardar. Mais il est probable qu'ils se proposent toujours de réclamer comme leur, par delà les limites du vilayet de Scutari, tout le pays qui, à l'Est, s'étend jusqu'à une ligne unissant Ipek, Djakovo, Prizren. Le Drin Blanc servirait de frontière et le riche bassin de Metohia leur resterait, tout au moins en partie, ainsi que les trois capitales du pays. On se souvient, en effet, qu'après leurs défaites les grands chefs de la région, Zeïnel bey d'Ipek, Riza bey, Baïram Tsour de Djakovo et aussi Issa de Boljetin se sont empressés de gagner Dibra, puis Durazzo et de là Valona où ils ont rejoint Ismaïl Khemal bey. Une place leur a été faite à tous dans le nouveau gouvernement : Zeïnel bey présidera le Sénat, Issa et Riza seront les commandants de l'armée nationale.

Il est naturel que les Albanais cherchent à posséder une des plus belles, des plus fraîches et des plus fécondes plaines de toute la Péninsule, ce pays de la rive droite du Drin Blanc où ils sont aujourd'hui l'écrasante majorité, où eux, les chefs, étaient hier encore les maîtres incontestés, pays enfin au centre duquel s'allonge, sur les deux berges de la Kréna, Djakovo, la ville des beys, celle qui revient sans cesse dans leurs chants populaires.

Mais les Serbes pourront répondre : si Djakovo est votre ville sainte, Prizren, la capitale de Douchan, ne l'est-elle pas moins pour nous? et Ipek, la demeure séculaire de nos patriarches? et Dečani, la merveille de notre art, sanctuaire et tombeau de notre plus grand empereur? Depuis bien des années déjà vous êtes descendus ici et nous avez dépossédés : sans pitié aucune, vous avez tué, chassé les nôtres jusqu'au dernier. Mais depuis tout le temps que vous êtes là, qu'avez-vous donc fait qui puisse se comparer à l'œuvre de nos grands ancêtres? Vous devez vous juger heureux que nous soyons revenus, conciliants et généreux, prêts à tout oublier si vous le méritez, et vous apportant la sécurité pour vos biens et la

paix pour vos familles, bienfaits que, livrés à vous-mêmes, vous seriez restés longtemps encore sans connaître.

Les Serbes auront aussi à faire valoir que Kossovo et Metohia sont deux régions étroitement unies dans la nature comme dans l'histoire. Metohia constitue une unité si bien marquée qu'il serait contraire au bon sens de la couper en deux par une frontière politique : combien surtout il serait dangereux de laisser le lit de la simple rivière qu'est le Blanc Drin comme unique obstacle entre les Albanais et les villages serbes de la rive gauche! Pour les Serbes, la montagne seule peut être une protection suffisante.

Enfin l'Albanie, atteignant Ipek, Djakovo, Prizren, ne serait-ce pas, à défaut du Sandjak de Novi-Pazar, un nouveau coin, enfoncé profondément dans la race slave, entre Serbes et Monténégrins?

Toutes ces raisons sont trop convaincantes pour qu'elles risquent de rencontrer une réelle opposition. Au reste, d'après les sources les plus dignes de foi, il existe encore en cette région de si nombreux Serbes que toute dernière hésitation doit nécessairement disparaître [1].

Mais à l'Ouest de la grande cuvette Ipek-Prizren, l'ensemble montagneux compris entre le Montenegro actuel et la vallée du grand Drin, fera-t-il partie de l'État albanais?

D'après la thèse soutenue par l'Autriche, les Albanais catholiques peuplant cette région ne sauraient être détachés de leurs congénères de même foi habitant au delà du Drin, pour être réunis à un État de religion orthodoxe. Scutari, leur centre naturel, en même temps que la cité la plus populeuse de toute l'Albanie, a son sort indissolublement lié à celui du pays ghègue qu'il convient d'appeler désormais : « Das nordcatholische Albanien ». Les Monténégrins, qui d'ailleurs ne sont pas encore parvenus à prendre la ville, doivent se rejeter sur le Sandjak, Berane, Ipek et laisser à l'Albanie ce qui est albanais.

On a voulu voir, non sans raison peut-être, dans cette attitude nouvelle de l'Autriche en face des aspirations monté-

1. Djakovo compte encore actuellement 115 familles serbes, Ipek 519 et Prizren plus de 800. Dans tout l'ensemble du bassin de Metohia, le nombre des familles serbes s'élevait, il y a deux ans, à environ 5 500.

négrines, comme un acte de représailles à la suite du refus essuyé concernant la cession de Lovcen. Cependant n'y a-t-il pas là plutôt une nouvelle preuve des appréhensions de l'Autriche à l'idée d'une large bande de territoire slave atteignant librement la mer et cela dans la région même sur laquelle elle nourrissait les plus vives espérances [1]. Scutari monténégrin, c'est la fin de l'action de ses consuls et de ses institutions religieuses. C'est en même temps pour son action économique la menace de ruine définitive au profit de l'Italie dont les progrès ont été marqués surtout au cours de ces dernières années [2].

Scutari et son arrière-pays montagneux ne sauraient évidemment qu'appartenir à un même État. Au simple examen d'une carte, on est frappé par la disposition des multiples petites vallées qui, descendant du Prokletie et abritant quelque clan malissore, viennent toutes converger vers le lac de Scutari et sa ville.

Scutari, avec ses 40 000 habitants, musulmans pour les deux tiers, catholiques pour le reste, n'a conservé sans doute que de bien faibles traces de l'emprise slave. L'albanais y est aujourd'hui compris et parlé par toute la population. D'autre part, l'effort des Slaves est venu se briser contre ses murs, sans succès : Scutari n'a pas capitulé. Chacun sait néanmoins que cette ville fut pour le Montenegro l'objectif essentiel de la campagne. Maîtres de la moitié du lac vers lequel leur pays se tourne tout entier, les Monténégrins voulurent l'avoir complètement à eux. N'ayant guère que des montagnes et des rochers pour vivre, ils tendirent de toutes leurs forces à la possession de la vaste et riche plaine. Le puissant attrait de tous temps

1. Steinmetz, *Von der Adria zum Schwarzen Drin*. Sarajevo, 1908, p. 47 : « Dans les montagnes d'Albanie, la vieille influence autrichienne est encore enracinée dans toute sa force et la concurrence italienne ne peut réussir que sur la côte. Dans l'intérieur, Némtzia (Autriche) est un mot compris de chacun; de l'Italie le plus souvent on ignore même le nom... Le peuple sait que ses prêtres ont été formés dans la Némtzia et qu'ils sont restés depuis sous sa protection, il sait aussi que la Némtzia construit pour lui et entretient les églises, il sait enfin que ce sont les consuls de la Monarchie qui le protègent.

2. La « Banque commerciale de Milan » a surtout contribué à ce développement. L' « Association économique pour l'exportation italienne en Orient » a ouvert une filiale à Scutari. La compagnie « Pulia » participe pour 60 p. 100 dans le mouvement du lac et de la Bojana.

exercé par cette terre promise n'a-t-il pas un peu passé dans cette vieille chanson populaire? « O Scutari, quand on regarde la montagne qui te domine, on la voit couverte d'innombrables vignobles, de figuiers, d'oliviers; puis, quand on porte les yeux sur la plaine, que de blés drus et mûrs! que de vertes prairies parmi lesquelles coule la bleue Bojana, pleine de poissons de toute sorte! » Toute l'histoire monténégrine est étroitement liée au passé de la capitale de l'ancienne Zeta ainsi qu'aux pieux monuments élevés par les femmes des souverains de jadis, Hélène, en particulier, la Française, épouse d'Uroš. Enfin les Monténégrins n'ont-il pas aujourd'hui versé assez de sang sous les hauteurs de Taraboš pour ne pas se considérer comme frustrés, si on leur refuse une ville qui, pour eux, offre une importance bien supérieure à celle d'Andrinople pour les Bulgares? Quant aux scrupules ethniques, l'Europe n'a-t-elle pas déjà montré tout le cas qu'elle en faisait en cédant naguère Dulcigno, localité purement albanaise où l'œuvre d'assimilation est aujourd'hui déjà presque complètement achevée? Tout le Sud-Est du Montenegro actuel ne porta-t-il pas longtemps une marque albanaise? et aujourd'hui encore, — de récentes enquêtes ont permis de l'établir, — 19 p. 100 de l'ensemble des familles y sont restées albanaises.

Scutari reconnu aux Monténégrins, la boucle que décrit le Drin enserrera vers le Nord le nouvel État albanais. Le cours de cette rivière marque une très ancienne limite. Là déjà s'arrêtait l'*Illyris barbara* et commençait l'*Illyris græca* des Romains. Au Nord, c'est la Dalmatie, au Sud, la Macédoine, affirme en 1474 l'Italien Georgius Merula Alexandrinus dans son *Bellum Scodrense*. Il y a là comme une grande charnière naturelle dont les hommes ont rarement méconnu l'importance. Les conquêtes de Scanderbeg s'arrêtèrent au Drin. Aujourd'hui, si l'on retrouve les Albanais catholiques sur les deux rives, ils sont loin de former un tout, comme le prétend l'Autriche. Pas un seul clan n'enjambe la rivière. Au Nord, c'est la Malesija, ou pays des Malissores. Au Sud, c'est celui de Dukadzin et des Mirdites. Au Nord, on obéit à la loi de Lek Dukadzin; au Sud, à celle de Georges Castriote. Chez les Malissores, la vieille organisation des « fîs » s'est maintenue dans toute sa rigueur : le bajraktar conserve pres-

tige et autorité. Chez les Mirdites au Sud, c'est la pleine anarchie. « Ici, chacun vit pour soi et contre tous... Ici le vieux principe « sang pour sang » est toujours appliqué avec une rigueur féroce, inflexible... Nulle part en Albanie on ne voit moins d'hommes dehors qu'ici : on reste chez soi de peur des balles de ceux qui ont à se venger[1]. » La grande ressource est le pillage sous forme d'expéditions dans les plaines bordières. Enfin tandis qu'au Sud le pays Mirdite avec ses 1 900 familles est entièrement catholique, au Nord, chez les Malissores, 8 « fîs » seulement sur 16 sont purement catholiques : les autres contiennent un fort élément musulman, chez les Hoti en particulier. Aussi la sollicitude autrichienne se justifie ici d'autant moins qu'à l'Est des Malissores, dès la Valbona, affluent du Drin, commence une région d'Albanais musulmans dont les « fîs » les plus considérables sont ceux des Krasnici et des Hasi. Ces Albanais d'ailleurs ont toujours vécu pour la plupart en étroit contact avec le Montenegro actuel (mariages, relations de parenté, pâturages et marchés communs). De nombreux clans Malissores semblent avoir une origine serbo-albanaise, tels les Hoti, les Berisi, les Klimenti, etc. Pendant la dernière guerre les Monténégrins éprouvèrent un grand étonnement à rencontrer parmi les Malissores des gens qui parlaient encore le serbe. Chacun se souvient de l'accueil trouvé au Montenegro par ces Albanais vers la fin de 1910. On sait aussi l'appui efficace fourni par plusieurs de leurs clans aux colonnes monténégrines pendant la récente campagne. Enfin la dernière objection que pourrait soulever l'absorption de cette fraction d'Albanais catholiques par un État slave orthodoxe tombe d'elle-même quand il s'agit du Montenegro, car l'évêque d'Antivari y assure déjà la parfaite régularité des rapports entre l'Église romaine et ses propres fidèles.

*
* *

Si donc l'on tient à créer un État albanais, si l'Europe se résout à tenter une expérience sans véritables précédents, il

1. Steinmetz, *ouvrage cité*, p. 15.

importe que les dangers pouvant en résulter soient épargnés aux populations n'ayant rien d'albanais : il arrivera qu'ainsi seront également préservés les Albanais descendus et fixés dans les plaines de la périphérie, gens avant tout désireux de voir définitivement s'établir un régime d'ordre et de sécurité, qui leur garantirait au besoin les usages ethniques auxquels ils tiendraient le plus.

En s'inspirant de ce principe, il se trouve que les limites de la future Albanie répondraient assez à celles que recommandent à la fois la nature et l'histoire même de ces régions. Les nécessités politiques actuelles se trouveraient elles aussi satisfaites : chaque État balkanique, ayant libéré et réuni tous les siens, recevrait pour sa part de victoire, ce qu'il considéra toujours comme un ancien, un imprescriptible patrimoine; tous les « irrédentismes » balkaniques se trouveraient ainsi éliminés. Après avoir trouvé son orientation et peut-être sa forme pour longtemps fixée cette fois, chaque État pourrait se consacrer à son développement intérieur, à l'organisation, à la mise en valeur des territoires obtenus, il pourrait travailler à ramener aussi vite que possible dans la vie européenne tout un immense pays, inerte depuis plusieurs siècles.

Mais l'Albanie elle-même, enfermée dans les limites indiquées, sera-t-elle viable? Plus vaste que le Montenegro, le nouvel État sera aussi beaucoup moins déshérité que ne le fut à ses débuts la petite principauté. Il aura, s'il le veut, de grands champs de maïs et de blé, de quoi nourrir et au delà toute sa population. Dans la région de Valona, les trois quarts de la terre peuvent être ensemencés, et de même tout le long de la côte pour peu que les marais soient asséchés et le sol assaini. Steinmetz s'étonne de la fertilité de la vallée du Mati dont la largeur dépasse souvent 10 kilomètres. Les environs de Durazzo, de Valona sont très riches en oliviers. Presque partout la vigne peut pousser sur ce sol chaud, sur ces pentes étagées. Le tabac est déjà un des principaux articles d'exportation. La soie, naguère encore, était l'objet des soins de la population et les tissus de Scutari passent encore pour être parmi les plus beaux, les plus fins de la péninsule. Les vastes pâturages dans les montagnes pourraient nourrir un bétail beaucoup plus nombreux et surtout mieux choisi. Les grands

massifs boisés du pays mirdite, de la région du Semeni et de la Viosa, jusqu'ici inexploités, faute de voies de communication, pourraient devenir facilement une des grandes ressources du pays. Il en est de même pour la pêche tout le long de la côte. Et l'industrie actuelle : moulin à vapeur de Valona, salans de Kavaja, bitume de Selenica [1], n'est-ce pas déjà un indice de développement possible?

Par sa position enfin, sorte de Portugal accroché au flanc de la Péninsule, le pays albanais est nettement favorisé. Tout entier tourné vers la mer, il regarde droit vers l'Italie toute proche, c'est-à-dire vers le pays appelé à être son plus fidèle client pour le bétail et les bois. D'autre part, dès que vont être construits les trois chemins de fer en projet [2], convergeant tous vers la côte, un arrière-pays très riche, très peuplé s'ouvrira pour cette Albanie présentement abandonnée : Scutari, la plus grande ville du pays, à quarante kilomètres à peine de la mer, n'est unie à la côte ni par un chemin de fer, ni même par une route carrossable.

Toutes ces conditions réunies peuvent donc sembler très favorables pour l'existence, sinon l'avenir, d'une Albanie autonome. Cependant l'homme, qui est là depuis des siècles, est en réalité le véritable responsable. Livré cette fois tout à fait à lui-même, saura-t-il mieux utiliser les diverses ressources dont dispose le pays?

Bien que vestige d'une très ancienne population montagnarde, tout comme nos Basques, nos Celtes de Bretagne et ceux du pays de Galles, au lieu de mourir peu à peu comme les Mavro-valaques des îles et des montagnes dalmates, le peuple albanais, à la faveur de la domination turque, par son expansion a pu manifester sa vigueur. Quant à l'Albanais pris individuellement, ses qualités ne sont contestées par personne, pas même par ceux qui eurent le plus à en souffrir.

Toutefois est-il bien prudent d'émanciper un peuple qui

1. L'exploitation de Selenica est entre les mains d'une entreprise française : sa production moyenne est actuellement de 35000 quintaux environ.

2. a) Projet serbe : Niš, Kuršumlje, Mrdare, Vučitrn, Djakovo, vallée du Drin, San Giovanni de Medua; b) ancien projet bulgare : Uskub, Tetovo, Gostivar, Dibra, vallée du Mati, Durazzo; c) continuation de la ligne Salonique-Monastir par Ochrida, Elbassan, Durazzo.

s'attarde dans une vie médiévale. Le cas du Montenegro, il est vrai, pourrait être cité à titre d'exemple et d'encouragements. Mais l'on sait toutes les difficultés auxquelles se heurta le roi actuel, souverain national, pour accomplir son œuvre de centralisation : et pourtant ses montagnards parlaient la même langue, avaient une histoire commune; les Turcs avaient été pour eux, toujours ou presque, l'ennemi commun; en commun ils avaient lutté pour leur indépendance et si enfin ils se l'étaient vu reconnaître c'était à eux seuls qu'ils devaient de l'avoir obtenue. Ils possédaient ainsi tout ce qui est l'essentiel pour constituer un groupement national, même avec des conditions naturelles très défavorables.

L'Albanie, au contraire, ensemble de clans que seule apparente la langue, va être appelée par d'autres à l'indépendance, sans que dans cette crise décisive elle ait rien fait pour s'en rendre digne. A supposer que ses futurs gouvernants, par des prodiges de fermeté et de souplesse, arrivent à triompher des difficultés, le nouvel État suspect à ses voisins, convoité par ses parrains, restera, pour l'Europe, une cause de longs et graves soucis.

GASTON GRAVIER

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LE KILOMÈTRE 83

« Grands ouvriers d'une œuvre et sans
nom et sans prix. »
(A. DE VIGNY)

I

Lorsque je vins occuper mon poste d'ingénieur à la Compagnie des Railways du Siam-Haut-Cambodge, on ne manqua pas de me faire connaître An-hoan, dit Antoine, doyen du personnel asiatique embauché pour la construction de la voie. On le montrait avec une dérision affectueuse, comme ces vieux fous, pas assez méchants pour faire figure de sorciers, que les gens des villages tiennent pour des porte-bonheurs.

Antoine était tombé au rang de coolie; mais An-hoan avait été un artiste que les marchands de riz de la congrégation de Cholon avaient fait venir de Canton sur un pont d'or, à l'occasion de l'agrandissement de leur pagode. Il savait sculpter la pierre et la peindre, avec des couleurs dont il gardait le secret et qu'il composait lui-même. L'opium et le jeu avaient gravement compromis sa carrière; l'âge et la misère venus, il avait dû accepter, à la Siam-Cambodge, ce modeste emploi de « coolie l'herbe », lequel lui donnait charge de couper et mettre en bottes, par tels moyens et sur tels terrains qu'il jugerait à propos, la nourriture quotidienne de dix poneys.

Un de nos camarades, ému par le récit de son passé glorieux, l'avait arraché à cette basse besogne et rétabli dans

sa dignité d'artiste; et je pense que Médicis ni Sforza n'eut oncques geste, plus magnifiquement désintéressé, de protecteur des arts. L'œuvre, le grand œuvre d'Antoine fut, à partir de ce moment, la confection des pierres milliaires, destinées à marquer chacun des kilomètres gagnés de la voie du Siam-Cambodge. Quand il me fut donné de le connaître, c'était un petit vieux propret à culotte de soie, qui avait conservé, de sa vie de bohème, quelques négligences de tenue, par exemple une natte trop courte, qui faisait catogan sur sa nuque risiblement grêle. Mais on cessait de rire quand on avait vu le ciseau voltiger entre ses mains, qui ressemblaient à des pattes de poulet, ou son pinceau, trempé dans de fragiles coquilles d'œufs, en ramener une pâte de couleur plus brillante que la couverte d'un vase des Mings. Il choisissait d'ordinaire, pour couvrir sa pierre, un motif emprunté à l'histoire même du tronçon jalonné. Et c'est ainsi que je vis mettre en place la borne 72, dite du Tigre, la borne 75, dite des Éléphants, la borne 78, dite du Mois-des-Mangues-Mûres. Quand l'événement sensationnel avait fait défaut, An-hoan couvrait sa pierre d'attributs et de grimoires somptueux, de mystérieux signes de bonheur, de dragons aux tortillements légendaires. En repentir de ses anciens désordres et par reconnaissance envers son protecteur occidental, il avait renié l'opium et adopté le whisky comme divinité inspiratrice. Et il mourut ivre et noyé comme le grand Li-tai-pé, étant tombé à l'eau, par mégarde, le jour qu'il venait d'achever la borne 82.

La borne du kilomètre 83, dont An-hoan a laissé vierge la tablette de grès, je veux la dresser dans ma mémoire. Je n'oserais la sculpter et la peindre à ma fantaisie. Mon désir est qu'elle réverbère avec clarté, miroir successif et fidèle, les images mobiles enregistrées au fil de l'heure et de ses mille mètres de rails. Désir naïf, demain déçu! Mais n'est-ce pas assez qu'il en subsiste, maintenant que le vieil Asiatique n'est plus là pour dégager le signe essentiel, tout au moins une assez belle confusion d'hiéroglyphes, quelque sœur de ces stèles que l'on trouve, chues dans l'herbe, au cœur touffu de la forêt d'Angkor, et que les touristes, qu'elles font rêver, appellent des « Mains de Bouddha »!

II

. . . . . .

Onze heures du matin. La forêt se métallise. Les perruches, dans les bambous du bord de la rivière, se tiennent coites. Abandonnant mon poney aux soins du saïs, je gagne à pied la « popote » dont les pilotis, à moins de cent mètres de mon propre logis, enjambent l'eau, l'eau boueuse et qui étincelle, comme si des millions de gangues dissoutes y libéraient leurs diamants.

La lumière universelle est, d'ailleurs, si rudement assénée que la demi-obscurité d'un intérieur, fût-il de paillotte et de planches, comme celui-ci, ménage aux yeux étourdis une caresse d'accueil, dont la douceur les rend d'abord insensibles à tout le reste. Si bien que, l'escalier grimpé, mon casque accroché à l'un des bois d'élan disposés en patères dans la vérandah, je hasarde quelques pas d'aveugle sur le plancher, calfeutré de nattes, avant d'être à même de dénombrer, sans confusion, les hôtes déjà réunis.

La popote est au complet, ce matin. Quatre hommes, moi compris, quatre hommes pareillement vêtus de toile khaki, pareillement marqués, au visage, de ce mélange de hâle et de pâleur, qui est ici le fard professionnel des Européens, quatre hommes et une femme.

La femme, nous l'appelons Fagui, par diminutif, je crois, de son double prénom : Françoise-Marguerite. Elle est la compagne du plus jeune et du plus frêle, en apparence, d'entre nous : Georges Lully. L'association de Fagui et de Lully n'est pas très ancienne, et je n'ai pas oublié la manière dont ce dernier s'ouvrit à moi de son désir d'amener à la popote madame Lacroix, c'était le nom d'alors de Fagui.

Nous trottions de conserve, en forêt, le long d'un tronçon de la voie, dont le matelas de ballast, gris et rouge et dressé au gabarit, était l'œuvre toute fraîche des équipes de mon compagnon. Et comme la piste était assez large pour que nos poneys pussent aller de front sans trop se chamailler, nous bavardions à voix haute :

— ... Bon voyage à Battambang, Georgie?

C'est à Battambang, au kilomètre zéro de la ligne, que fonctionnent les bureaux des chefs de service, et Lully, la veille même, était revenu de là.

— Non. Triste voyage! Nous avons mis en bière monsieur Lacroix. Si jamais, Tourange, vous sentez des tiraillements sérieux entre l'épaule et les côtes, ne perdez pas de temps à essayer d'un système de bretelles qui vous entrent moins dans la peau, mais écrivez à Saïgon pour retenir une place au prochain courrier...

— Abcès au foie?

La nuque de Lully fléchit tout d'une pièce, affirmativement.

— Oui. « *Ils* » disent : hépatite suppurée. Oh! ils l'ont passé au bistouri, le plus correctement du monde. Le troisième jour après l'opération, monsieur Lacroix était assis sur son lit et causait, et riait... Ils ne savent pas pourquoi un flot de sang est venu dans la bouche... C'était fini.

Georgie se perdit, un temps, dans la contemplation des quatre rênes qui s'embrouillaient entre ses doigts.

— Il faut que je vous dise, Tourange — il ne levait pas le nez, mais une buée rose se déposait sur ses joues rondes — il faut que je vous explique... Monsieur Lacroix était mon chef de file. J'ai travaillé avec lui du côté de Damas, et puis en Colombie, et puis en Annam; et c'est lui encore qui m'a fait venir au Siam-Cambodge. Il était admirable de force, de tranquillité, de bienveillance. Et il laisse une femme derrière lui, une femme qui n'est pas légalement sa veuve, mais qui, tout de même, a été placée pour apprécier, mieux que personne, cette force, cette tranquillité, cette bonté. Elle pleurait beaucoup à Battambang, ces jours derniers, et elle a crié quand on vissait la bière, car c'était toute sa vie honorable qu'on laissait sous le couvercle. Lacroix l'avait prise Dieu sait où, voilà des années; et maintenant, que voulez-vous qu'elle devienne? Alors...

Les doigts de Georgie bafouillaient terriblement dans les mystères de la bride et du filet. Le poney, la bouche agacée, s'arrêta. Le mien fit de même. Mais soudain Lully releva hardiment la tête et planta, dans mes yeux attentifs, un beau regard, droit et bleu, d'enfant promu aux responsabilités viriles.

— ... Alors, — acheva-t-il avec fermeté, — j'ai pensé que c'était à moi, dont Lacroix avait été le chef de file, d'empêcher cette déchéance. Et j'ai conclu un arrangement avec cette femme très malheureuse, mais qui n'est ni très âgée, ni très laide. Et c'est à propos de cet arrangement que je voulais vous pressentir, Tourange, que je voulais vous demander si, dans quelques jours, lorsqu'elle viendra me rejoindre, vous verriez difficulté à ce qu'elle soit des nôtres, à la popote... au moins jusqu'à temps que j'aie pu me débrouiller pour une installation des approvisionnements...

— Jusqu'à temps... que vous resterez le chic petit type que vous êtes, Georgie, et ce n'est donc pas, je pense, pour finir demain!

Sur ces mots, je vis Lully pencher le nez vers les sabots de sa monture, comme si le soleil l'avait foudroyé, et, deux secondes plus tard, piquer un galop tel que je jugeai hors de propos de lancer ma bête à sa poursuite.

Et c'est ainsi — les autres ayant eu, tour à tour, l'audition d'un discours semblable — que Fagui vint s'asseoir à la popote.

Sa présence, au demeurant, y est un peu celle d'un fantôme, fantôme glissant dans des blancheurs de mousseline ou de linon, et qui se révèle par des apports inattendus. Les fleurs de nos tables, les rubans de nos sièges de rotin, les soies qui emmaillotent le découpage à vif de nos fenêtres, ne sont-ils pas autant de témoignages de cette furtive et diligente réalité?

Mélancolique et fuyante Fagui! Sa figure est de celles qui semblent modelées pour rester dans la mémoire à l'état de profils perdus.

Fagui est pourtant autre chose que « ni trop laide ni trop âgée ». Elle est une tendresse et une fidélité. Et son visage aux traits brisés, a, pour authentiquer sa noblesse originelle, deux sceaux intacts : les yeux bleus qui toujours sourient. Prunelles d'azur et chevelure blonde, pauvres bijoux des visages blancs, qui reprennent ici, au voisinage de tous ces galets noirs, roulés dans des peaux limoneuses, leur taux primordial, imprescriptible!

C'est Fagui qui préside notre table, dans le contre-jour de

la vérandah. Ma place est à gauche; en face, sont disposés les couverts de Lully et d'André Moutier.

III

J'entends encore la voix claquante de monsieur l'Administrateur délégué, le jour que je signais à Paris mon contrat avec la Siam-Cambodge, répondre à mon interrogation : « Quand dois-je partir? »

— Votre passage en première classe, est retenu à bord du paquebot *Vaïco*, quittant Marseille le 14 janvier. Vous trouverez à bord un de nos ingénieurs, M. Moutier, un futur camarade. Il se fera un plaisir de vous donner par avance mille renseignements utiles. Vous saurez l'apprécier.

J'ai su apprécier André Moutier.

Rien, dans l'extérieur de ce compagnon de traversée, n'était pour retenir d'abord l'attention, sinon qu'un ensemble ramassé, probe et vigoureux, réservant des points de finesse çà et là, dans le galbe du poignet, le dessin de la moustache, le modelé de la tempe et la lueur de l'œil, l'établissait comme un assez joli type de Français. Type solide aux coutures, et dont on dirait volontiers que, même reproduit à des millions d'exemplaires, il n'aura jamais l'air, comme l'Allemand ou l'Anglo-Saxon, par exemple, de l'article fait à la machine!

Tout ainsi, à première audition, les discours de Moutier, dans ces cercles de causerie, que suscite à bord le rapprochement des chaises-longues, n'avaient rien pour surprendre l'oreille. On n'attendait d'eux ni la révélation d'une ignorance, ni celle d'une suprématie. A la longue, pourtant, il était impossible de ne pas sentir la force latente dont cet interlocuteur, si modeste d'apparence, chargeait les mots qu'il employait, de ne pas percevoir, sous leur métal volontairement parcimonieux et sans éclat, les ressorts bandés d'un robuste esprit. Et c'est, je pense, la perception assez prompte que j'avais eue de cet arsenal secret, qui déclancha, dès les premiers jours, notre mutuelle sympathie.

Mais n'y a-t-il à donner à Moutier que cette estime un peu froide pour une belle armature cérébrale?

A travers la monotonie rituelle de cette existence de passager — où je retrouvais des impressions de mon temps de collège, la veulerie de certaines récréations trop longues dans les cours trop étroites, — plus d'une fois, tel incident fortuit me donna l'illusion de voir apparaître, derrière cette géométrie défensive, si j'ose dire, une face autrement attirante d'être brouillée d'émotion. C'était comme si le rideau de fer allait se lever sur des toiles de fond, bleuies d'effusions mystérieuses. Mais combien je sentais tout aussitôt chez mon ami une pudeur extrême de ces demi-révélations, un refus de livrer à quiconque les arrière-plans pathétiques d'une âme endurcie dans sa haine de tout cabotinage!

Je me souviens de ce soir d'Océan Indien, où le *Vaïco* reçut la visite d'un de ces malheureux oiseaux, qu'une cause inconnue emporte, désemparés, loin de leurs parages d'habitat. Celui-là appartenait à l'espèce des fous, des boobys. Il entra par un sabord du carré et vint s'abriter au pied des plantes vertes, qui décoraient le caisson arrière. Il s'abattit, et resta là, sans doute recru de fatigue, les yeux fixes et brillants, son ventre faisant comme une grande boule d'écume, parmi les palmes et les feuillages.

Ni l'éclat des ampoules électriques, ni le brouhaha du service à l'heure du repas, ni la turbulence des passagers descendus pour contempler cette épave du ciel, ne paraissaient l'effaroucher. Si bien que cette impavidité même, l'étrangeté de cette forme silencieuse, chue dans on ne sait quel cataclysme, finirent, au contraire, par impressionner prodigieusement les hôtes humains du navire. Et si quelques-uns plaisantèrent la disgrâce des pattes d'infirme, esquissèrent le geste de tendre au bec dégingandé une banane ou un poisson, nul n'osa porter la main sur les longues ailes inertes.

Tout le dîner, le booby se tint dans la même attitude, cloué, en apparence, sur la tablette d'acajou qui lui servait de radeau de refuge. A onze heures seulement, quand on commença de tourner les commutateurs des ampoules, comme surpris par le premier choc des ténèbres, il cligna des paupières, pivota sur lui-même et s'enfuit par le sabord, comme il était venu. J'étais alors avec Moutier sur le pont. Nous entendîmes le grand coup d'aile, et nous vîmes la forme nager dans l'air

tout illuminé de la clarté lunaire. Et mon compagnon me dit brusquement :

— Vous avez remarqué, n'est-ce pas, l'émotion quasi religieuse des passagers devant cette bête ! Devant cette bête qui leur apportait un message, un message qu'il leur faut déchiffrer, un message plus sacré que le rameau d'olive de la colombe...

Il suspendit la fin de sa phrase. Je ne distinguais pas nettement sa figure, plongés, comme nous l'étions tous deux, dans l'ombre de la passerelle. Mais je voyais, à hauteur de sa bouche, le point rouge de sa cigarette s'enfler à intervalles précipités ; et ce m'était un indice suffisant de son exceptionnelle émotion.

— Devant cette bête... qui n'ouvrait pas le bec ! acheva-t-il d'une voix railleuse, à laquelle je ne sus comment répliquer.

Quelle belle nuit sur l'Océan fut celle-là ! Ah oui, si belle qu'une douzaine au moins de smokings désertèrent, en son honneur, les épaules diamantées de la belle madame H..., et que tout autant de pyjamas retardèrent, avec décence, le remue-ménage quotidien des dortoirs dressés à même le spardeck.

Et nous-mêmes, Moutier et moi, nous restâmes longtemps, les pieds sur la gouttière de la drosse et les bras croisés sur la rambarde, à contempler les longues conques d'eau bleuâtre qui se creusaient contre les flancs du *Vaïco*, ou, relevant la tête, l'espace éblouissant, au cœur duquel s'était évanoui le fou messager. Je me souviens des formes mouvantes des nuages qui, tour à tour masquaient la lune, sans cesser d'être éclairés par sa face invisible, et de l'un d'eux, en particulier, qui provoqua un bruissement d'admiration, par sa métamorphose opportune en une sorte de blanche aile double, éployée, d'où glissait, en pent-à-col, le signe d'une étoile verte. Et ce ne fut que beaucoup plus tard, après la désagrégation irrémédiable des beaux artifices lunaires, que nous nous décidâmes à regagner nos cabines.

IV

La droite de Fagui est dévolue à Just Barnot, le plus ancien d'âge, sinon le plus élevé en fonctions, des ingénieurs de la

popote. J'ai de la sympathie pour ce compagnon, architecture sans élégance, mais avec d'honnêtes matériaux, me semble-t-il. Il est Suisse d'origine et marche avec le dandinement typique des montagnards, et, s'il n'est que médiocre cavalier, n'a pas son égal, dans les équipes de la Compagnie, pour cheminer, le coupe-coupe d'abatage au poing, à travers la brousse dense. Mais André Moutier, depuis certaine affaire du « tracé Lacroix », lui fait assez grise mine. En outre, il y a entre eux de l'antipathie instinctive de race. Moutier a la tête ronde du Latin et flaire, au canton natal de Just Barnot, une forte odeur de terroir germanique, qui lui hérisse le poil.

L'affaire du tracé Lacroix, c'était tout uniment celle de la continuation de la ligne, à l'achèvement du kilomètre 80. Il existe vers l'ouest, à une demi-lieue de nos *salas* [1] du bord de la rivière, une sorte de lac-marécage, déversoir perdu des eaux innombrables de la région. En tenterait-on la traversée directe, aux aléas redoutables, ou s'en irait-on prudemment contourner la corne nord de l'obstacle, en se gardant de lâcher le sol franc de la forêt?

C'est M. Lacroix qui avait préconisé le tracé nord. C'était lui qui avait confié à son fidèle second, Georges Lully, les levers préparatoires dans la jungle marginale. Tout le monde à Battambang le savait serviteur à rendre son tablier, plutôt qu'à laisser contrecarrer telles idées bien assises dans sa tête; et il ne fallait pas moins que sa disparition pour donner aux auteurs du projet adverse le front d'entrer en scène. Depuis deux jours le triomphe de ces derniers est officiel; mais l'étrange est qu'aucun de nous ne connaît la personnalité exacte du plus important d'entre eux.

Nous savons seulement — ceci se passait avant mon arrivée à la Siam-Cambodge, et je n'en suis instruit que par les confidences de Moutier — nous savons seulement qu'un énigmatique personnage est venu s'installer, un beau jour, dans ces parages, où nos salas étaient à peine construites. Des papiers assez obscurs de Battambang avaient précédé l'inconnu, qui traînait derrière lui une armée de boys et de coolies à sa solde. C'était, paraît-il, un homme grand et fort, à la barbe ronde et

1. Maison cambodgienne et siamoise.

au gosier dur, toutes les apparences d'un reître allemand. Dès l'aube, il partait sur la rivière, avec son personnel et tout un attirail somptueux de campement, et, le soir, il avait d'interminables conférences avec Barnot. Moutier reste persuadé que c'est lui qui a mis sur pied, avec la complicité de Barnot, ce projet inattendu du marais, et, faute d'autres renseignements sur son identité, le dénomme couramment « l'Ennemi ». Le triomphe de l'Ennemi n'est pas sans avoir perturbé l'atmosphère de la popote, et hier, le café bu, au lieu de s'attarder, comme d'ordinaire, à deviser dans la fumée des *cheroots* [1] birmans, chacun s'est hâté de regagner pour la sieste sa propre sala.

Aujourd'hui Fagui qui, de par sa nature féminine éprise de douceur, est, plus que nous-mêmes, sensible à ces germes flottants de discorde, tente, au dessert, une diversion conciliante. Cependant que le boy dépose sur la table le plateau chargé de tasses, elle lance à la ronde un timide regard, un de ces regards qui détiennent la grâce de sourire, alors même que la bouche garde son triste figement.

— Le bonze A-ka-thor, — nous dit-elle, — m'a rendu visite, ce matin. Il demande si ses frères pourront mendier le riz deux fois la semaine, par ici.

— Pourquoi non? A-ka-thor ne paie-t-il pas son écot en belles histoires cambodgiennes, que la popote recueille plus tard avec profit sur vos doctes lèvres, ô Fagui?

Fagui est, en effet, de nous cinq, la plus familiarisée avec le parler local, mélange bâtard de siamois et de cambodgien, altéré de maintes étrangetés phonétiques des tribus chams de la forêt.

A peine ai-je ainsi formulé mon acquiescement, que Barnot hoche la tête avec énergie, de gauche à droite et de droite à gauche.

— A-ka-thor, — déclare-t-il, — est un grand enfant. Mais tous ses compères de la bonzerie ne racontent pas des histoires aussi naïves que les siennes. Et quand je vois leurs loques jaunes s'agiter dans le voisinage des coolies, je n'aime guère cela.

1. Cigares.

Il y a de la justesse dans cette observation de Barnot. Derrière neuf sur dix des obstacles rencontrés par nos rails, quelque « loque jaune » était sournoisement embusquée. Je m'étonne d'entendre Moutier répliquer railleusement :

— Bah! vous exagérez, Barnot. Et je dis comme Tourange : pourquoi refuserions-nous la charité à ces hommes de Dieu?

Moutier n'a guère coutume de pécher par excès de tendresse à l'égard des hommes de Dieu de n'importe quel pays du monde, et j'imagine qu'il cède, en ce moment, au seul plaisir de contredire Just Barnot, allié de l'ennemi.

— ... Est-ce, — poursuit-il, du même ton d'agressive ironie — parce qu'ils vont répandant partout la légende du gong d'or, noyé dans le marais? Vous la connaissez, n'est-ce pas? C'est une sorte de gong, d'un diamètre de plusieurs *lis* et semblable à la pierre musicale qui flotte, en Chine, sur les eaux du Tu-Tan. Il disparaît à la vue de ceux qui s'en approchent, et malheur alors à qui le fait sonner quand il émerge ainsi, invisible à la surface! Car c'est le dernier son que les oreilles de cet imprudent doivent recueillir... C'est une fort curieuse légende, probablement mensongère, je suis de votre avis. Mais que tous nos coolies, dès qu'on fera mine d'infléchir les rails du Siam-Cambodge dans cette direction, soient prêts à déserter dans les vingt-quatre heures, en l'honneur de cette légende mensongère, c'est ce dont les gens de Battambang ont été, je suppose, suffisamment avertis...

Disant cela, Moutier regarde Barnot. Mais celui-ci soutient ce regard avec une impassibilité qui n'est — du moins, je crois le pénétrer — que le masque d'une résignation ennuyée, le mutisme des gens qui sentent combien les mots sont de pauvres choses pour combler certains hiatus entre les âmes.

Lourdement il se lève, dépose sa tasse, et dit à la cantonade :

— Viennent donc les bonzes, puisqu'on les veut! Ce n'est pas le riz qu'on versera dans leurs écuelles qui changera rien à ce qui doit être... A ce soir, messieurs!

Dès que son pas, dont tremble toute la vérandah, s'est étouffé dans la terre molle du chemin de berge, je me retourne vers Moutier et je ne puis m'empêcher de le morigéner

quelque peu. Grands Dieux vit-on jamais bœufs accouplés sous le même joug croiser les cornes et se heurter ainsi, à tout bout de champ? Le travail est le travail, et les discussions ne valent rien pour lui...

Moutier m'observe un instant, de cet air que je lui connaissais à bord, quand il cherchait à surprendre le diapason de la pensée de son interlocuteur, pour y bien accorder la sienne.

— Pardon, Tourange, — dit-il en souriant, — vous êtes une façon de mystique, vous. Vous rêveriez de nous servir, en holocauste joyeux, au Baal des chemins de fer et des voitures à feu... Moi pas. Un bœuf de sacrifice? que nenni! Un bœuf de louage, à la rigueur... mais qui traite lui-même l'affaire de sa location. Je tire droit et ferme, c'est entendu, mais je ne veux pas laisser mes os dans le sillon... Ou, du moins, — rectifie-t-il après un silence, — le jour où je les y laisserai, je veux sentir que la charrue, derrière moi, est menée irréprochablement, par « un » qui a le sens de la « belle ouvrage », et non par un forban de rencontre.

— Pour de la belle ouvrage, — c'est la voix paisible de Lully qui se fait entendre, — nous en trouverons sur le marais. Les vieux limons d'Asie, c'est tout plein riche en surprises... Avez-vous entendu parler de la traversée du Hoang-Po? Un lit de fleuve large de dix kilomètres! Vous croyez l'avoir enjambé, et Bouddah vous protège! cinq cent mètres plus loin, le voilà qui recommence à se tortiller sous vous dans la vase. Beaucoup de sacs de piastres, oui beaucoup, et beaucoup de sacs de ciment, et beaucoup de sacs à viande humaine, voilà ce qu'il faut pour gaver ces gros serpents jaunes.

Georgie s'est étendu, un noir cigare au lèvres, sur une de ces chaises-longues en rotin de la prison de Pnom-penh, qui sont larges comme des lits de justice. Il suit, d'un œil béat, à travers la torpeur grise de la pièce, les ondulations stagnantes de sa fumée.

— Et puis — murmure-t-il, comme en extase, au moment que Moutier et moi achevons de nous équiper pour la traversée des cataractes solaires extérieures — il n'y a pas que de la belle ouvrage, il y a aussi de beaux oiseaux, le soir, sur le marais.

V

Toutes nos salas se ressemblent, à la pointure des poteaux près. Ce sont des cases de bois sur pilotis, à la mode du pays, et généralement divisées en trois pièces. Leur toit de paillotte, ce chaume indo-chinois, fait visière assez bas pour abriter, autour du gros œuvre, un supplément de plancher, — la vérandah. Il s'en éparpille une vingtaine ainsi, le long de la rivière, à l'usage des Européens du secteur, ingénieurs et contremaîtres.

J'ignore le nom indigène de la rivière. Pour nous, c'est la troisième rivière, c'est ainsi que la désignent nos plans; et nous n'avons pas le temps de nous livrer à des essais de transcription graphique des sons qui écartèlent, à son propos, les lèvres mendiantes du bonze A-ka-thor et de ses frères.

Dès que mon boy a fini d'obturer, plus soigneusement qu'un naufragé n'aveugle une voie d'eau, les trous de lumière de mon logis, à mon tour, un cigare noir aux lèvres, je m'étends sur une chaise longue en rotin de la prison de Pnom-penh, — une chaise-longue large comme un lit de justice, — je m'étends et je rêve.... Mais je ne rêve pas comme Georgie aux beaux oiseaux du marais.

Une façon de mystique, Tourange... Moutier me l'a répété, en descendant l'escalier de la popote. Je n'ai pas peur du mot.

Monsieur l'Administrateur délégué de la Siam-Cambodge avait, je m'en souviens, reniflé quelque chose d'approchant dans le grand grimaud d'ingénieur qui mettait une signature désinvolte au bas d'un papier timbré, où il était question d'appointements mensuels, de passage en première classe, de rapatriement anticipé pour cause de maladie grave... Je riais intérieurement alors. La tête de monsieur l'Administrateur délégué me faisait songer à celles de ces bonshommes qui trouvent soudain, dans leur champ de betteraves, quelque vieux projectile de forme désuète, plus ou moins croûteux de rouille. Eh! sans doute, l'objet est plein, sans fusée, d'un modèle préhistorique : tout de même, il vaut mieux ne pas trop le manipuler!

Vous deviniez bien, monsieur l'Administrateur délégué —

tu le sais aussi, l'ami Moutier! — que ce mysticisme laisse mon cerveau jouer à l'égal du vôtre, sur le plan positif, n'égare pas ma vue, n'empêche pas mes regards de prendre mesure comme deux bonnes pointes de compas.

Quand je franchissais cette porte enfoncée, ogivale et basse autour de laquelle maints tableaux de raisons sociales, accrochés aux nervures de pierre, faisaient, ma foi, figure d'ex-voto, vous ne prétendiez pas me dissimuler, derrière celui de ce rectangle de cuivre qui portait les mots magiques, « Compagnie française des railways du Siam-Haut-Cambodge », le nez levantin, les yeux mongols, le sourire italien et la mâchoire anglo-saxonne de cette physionomie bien mondiale de Mureiro Vanelli, impresario-chef de ladite Compagnie.

Dans la salle où l'on m'avait prié d'attendre quelques minutes, je n'avais pas manqué — vous le saviez — de noter l'opportunité de ces deux larges photographies qui « tiraient l'œil » sur la paroi. Celle de la gauche représentait, n'est-ce pas? la célèbre *Pagode dallée d'argent* de Pnom-penh, et celle de droite, la non moins fameuse *Pagode de la Montagne d'or* de Bangkok. Ainsi appariées, ne fournissaient-elles pas belle matière à surexciter l'imagination des visiteurs? Et ceux-ci pouvaient-ils faire moins que de tracer instinctivement, entre ces deux terminus aux mirages d'encaisse métallique, le quadruple fil noir où voir courir les plus fabuleux échanges?

Et ce placard, en bonne lumière lui aussi, qui proclamait les variations mirifiques du taux de la piastre en Extrême-Orient! Il n'aurait pas dû spécialement m'intéresser; je n'étais pas un de ces pauvres hères, qu'on appointe en cette monnaie, un « piastreux », comme nous disons au Siam-Cambodge. J'y vérifiai cependant que la susdite rondelle d'argent valait, au cours de Shangaï, cinq francs quatre-vingt-dix en 1874, cinq francs trente en 1882, quatre francs soixante-dix en 1888. Mais il ne put m'échapper qu'on avait jugé superflu de poursuivre cette élévation jusqu'aux années plus récentes, où je n'ignorais point qu'elle était tombée à deux francs trente, en moyenne...

Rassurez-vous, monsieur l'administrateur, je ne m'attardai point à m'indigner de cette quasi naïve supercherie. Je savais, dès longtemps, croyez-le, que la civilisation, cette civilisation

dont nous sommes tous, j'imagine, à la Siam-Cambodge, de bons ouvriers, notre blanche civilisation bâtit un édifice dont il ne faut point songer encore à apercevoir la coupole, — tout au plus le rez-de-chaussée, occupé, comme il sied, par les boutiques des marchands.

Mon mysticisme n'est pas bien méchant, messieurs du rez-de-chaussée. Il ne fera pas bombe contre vos devantures. Il ne réclame que de lever quelquefois le nez vers la nue, dans l'espoir, oh! très vague, dans le rêve d'y voir briller le signe qui consacrera la coupole absente.

. . . . . .

. . . . . .

Mon boy heurte à ma porte. Il m'invite, avec émotion et volubilité, à la chasse d'un argus, dont le cri perce les dômes lointains de la forêt. Trop tard, ou trop tôt. Je ne poursuivrai pas, sous les couverts embrasés, l'oiseau vigilant aux pennes merveilleuses... Le soleil bondissant et rude est le maître de l'espace. Déjà je livre à la sieste mes tempes talonnées et mes mains en moiteur, et voici que je m'endors, vaincu, de ce sommeil comparable à celui du boxeur assommé par l'adversaire.

VI

La forêt, en marge de qui nous vivons, ne s'ordonne point comme les nôtres, en groupements d'essences. Ici, point de futaies, point de conciles de troncs vénérables, point de jeune tribu conquérante qui happe, au passage de ses racines, tous les produits du sol. Mais la vie, bouillante et débonnaire, — pour tous la plus magnifique leçon d'individualisme!

La confusion des formes étourdit d'abord comme une vapeur verte. Sur mille mètres carrés, toutes les feuilles, toutes les graines, toutes les épines, toutes les écorces, toutes les branches. Mais le fort laisse vivre le faible; mais l' « en bas » ne sape pas l'altitude... La base du monstrueux *bang-lang* ne décime pas, de ses rostres en ailerons de squales, le gentil peuple des herbes; et de l'échevèlement frénétique des

lianes, le blanc *Sao* jaillit sans meurtrissures, comme un bras nu et musclé qui tend vers le ciel une touffe de lauriers. Et c'est bien une nation d'Asie, j'imagine, cette multitude où la pouillerie débordante des petits coudoie, sans vergogne, les géants à l'apparat somptueux et cruel, et où l'arbre de la Puissance porte, sans en être étouffé, la plus effroyable surcharge de parasites.

A midi, tout s'immobilise dans la forêt. Les feuillages, bizarrement bosselés, se tachent de reflets métalliques... Le vent à coup sûr les ferait tinter; mais il ne souffle pas... Cependant les piques solaires crèvent durement ces boucliers de clinquant. Il semble qu'on entende leur choc sur la terre, et que celle-ci en garde un étonnement sourd. La vie animale est morte. Seuls les insectes, particules légères, participent à cette rebondissante vibration.

Un peu plus tard, glisse l'heure de l'écureuil et du singe. Deux bêtes, deux âmes... L'écureuil projette à peine sur d'opaques frondaisons sa courbe grise et légère comme une fumée. Le singe, à grand tapage, bouscule, casse, déchire, relève d'un jeu lubrique la longue traîne agrafée aux ramures.

Dans les tranchées, ou mon poney galope avec ardeur, un papillon, damasquiné de bleu, coupe, d'une ligne brisée et hâtive, la large piste veloutée.

Et voici le soir, redoutable magicien! La forêt se transforme. Elle s'apprête pour de mystérieuses célébrations... Du haut en bas, des cimes à la brousse, aux innombrables étages de la demeure végétale, c'est le plus grand chuchotement de l'inconnu.

Qu'on ne s'y méprenne point cependant. Ici vos épaules ne sentiront pas tomber sur elles l'ombre, froide et lourde d'hymnes, d'un temple. Les images architecturales familières se détournent de l'esprit. Point de piliers; point de colonnades, point de voûtes qu'emplit l'horreur sacrée... Ceci seulement : la grande force imperceptiblement rétractée...

. . . . . .

Depuis que j'habite dans le voisinage de la forêt, j'ai compris l'âme secrète de ceux qu'on appelle là-bas, dans les villes peuplées de scribes, les « broussailleux ».

On dit :

« Ce sont des orgueilleux brutaux. Ils appartiennent à un cycle révolu, résidus de ces âges, où la force à courte vue tenait le sceptre. Ils perdent l'aplomb à jouer les Nemrods au petit pied, loin du sol héréditaire où la juste dévolution des emplois ferait d'eux des garde-chasses... »

Ils répondent :

« Que nous importent l'orgueil, l'énergie, l'ambition, sur quoi vous nous jugez! Mais nous avons trouvé ici la vie nue, la Belle qui ne dort plus dans nos bois.

» Nous-mêmes, comme le vieil Adam, avons connu enfin notre nudité. Nous n'en avons point eu de honte... au contraire, une grande joie. Et nous ne couperions pas même une palme pour en altérer le pur scandale.

» Comme des nageurs nus, nous nous sommes plongés, avec un tremblement de délices, dans l'heure trouble où les buissons ont l'air de verts madrépores, où les feuillages, frères des éponges, baignent à de glauques profondeurs... Ayant regagné le bord, nous avons bu, comme un cordial amer, la Solitude. »

. . . . . .

Quelquefois j'ai peur et haine de la forêt, de cette forêt dont j'ignore les lois et les caprices, dont le rythme des sèves m'échappe, dont le vert perpétuel se corrompt ou s'exalte pour des causes que je ne sais préciser, de cette forêt qui amalgame les fleurs et les graines, qui n'a pas de saisons, pas de sommeil hivernal, pas d'éveil tendre et printanier... rien qu'une poussée barbare de vie, rien que ce soulèvement gonflé de corps d'esclave sous la caresse du sultan solaire!

Un après-midi, éperdument, j'ai rêvé de la forêt de chez nous, de la forêt d'automne, en robe de pourpre, la belle forêt royale, qui trône sur un peuple de coteaux et qui dore d'une dernière gloire, par-dessus la fumée bleue des labours, sa prochaine décapitation...

Une bête inconnue meuglait au loin, comme un cor étrange.

VII

Moutier frappe sur mon épaule :

— Il est arrivé des tas de dépêches de Battambang. Vous les

trouverez sur mon bureau. Il est temps d'avertir Vigel. Je pense que c'est à vous qu'incombe ce soin.

— Sans nul conteste. Et, d'ailleurs, mon poney connaît la route comme un fin forestier.

Henry Vigel est le cinquième ingénieur du secteur. Mais il ne loge pas au bord de la rivière, et ne mange pas à la popote. Son camp est à quinze kilomètres, en pleine forêt. Sa besogne, qui se soudait à la mienne, était, jusqu'à ce jour, de préparer le passage au tracé Lacroix : abattre, élaguer, tondre, piqueter, devant que surviennent les coolies terrassiers de l'ami Lully.

Moutier me désigne, d'un clin d'œil narquois, le parapet vert dressé par la brousse, de l'autre côté de la rivière, vers le nord.

— Je voudrais, — me dit-il, — avoir le spectacle de la tête de Vigel apprenant que son travail de trois mois était pour le roi de Prusse... Vigel n'est pas un de ces petits personnages qu'on fait valser au premier air de flûte... je me suis même demandé ce que cachait, au juste, son exil par ici. Il passait pour très bien en cour, enveloppé de protections mystérieuses. Il est de la race des Vanelli, c'est-à-dire qu'il n'est d'aucune race... Enfin, tâchez de le joindre le plus tôt possible, et ramenez ensemble tout votre monde. Car à propos, Tourange — ici Moutier rougit légèrement — parmi les dépêches reçues, il en est une qui me donne la direction complète des travaux futurs.

Brave Moutier! Voilà rendue moins amère la coupe où l'on a fait dissoudre quelques menus grains de cette substance merveilleuse : l'autorité!

Au demeurant, je suis heureux de le féliciter. Car c'est bien le meilleur homme de notre équipe.

. . . . . .

Je n'avais pas surfait les aptitudes forestières de mon poney. C'était plaisir de le voir se faufiler entre les cépées drues, remonter du poitrail un torrent de feuillages, étendre son galop leste dans l'élargissement d'une clairière, écarter, d'un encensement têtu de l'encolure, quelque liane obstinée à caparaçonner de vertes broderies sa croupe luisante. Après une heure de course, j'atteignis mon chantier. Une centaine de

coolies était là, en train de scier, de piocher, d'émonder à grands sifflements de coupe-coupes.

Presque tous des Cambodgiens aux cheveux taillés en brosse, travailleurs médiocres, dont déçoivent les torses et les bras, gonflés de muscles mous, mais compagnons d'humeur docile et d'âme légère. « Ces gens-là — me disait mon contremaître, un jour que nous pesions les chances d'une épidémie cholériforme — meurent comme ils travaillent : doucement. »

Un singulier serviteur, ce contremaître, qui, justement, délaissant son alidade et ses porte-mires, venait à ma rencontre. Sans quitter ma selle, je lui donnai la nouvelle et les ordres de repliement. Il accueillit le tout avec une impassibilité polie d'Asiatique. C'est un ancien sous-officier d'infanterie coloniale. Le soleil et les pluies d'Indochine ont repétri son argile, lui ont fait faire prise définitivement avec ce sol adoptif. Il a une épouse indigène, une trolée de *gnôs*[1] qui, sur le seuil de sa case de bambous, emplissent de riz leurs ventres nus. Il a totalement oublié, j'en ai la conviction, l'ardoise fine de son clocher natal, quelque part là-bas, en Touraine ou en Picardie, et les filles aux yeux clairs penchées sur les javelles. Et je suis sûr que lui aussi, l'heure venue, saura mourir doucement dans le giron chaud de la forêt, tandis que les tams-tams charitables écarteront de sa tête les mauvais Génies et que là-haut, par-dessus les dernières palmes pâles, miroitera un ciel étrange, corail et soufre, comme ce soir.

. . . . . .

La nuit est presque noire, quand mon poney vient hennir entre la palissade qui ceinture le camp d'Henry Vigel. Au hennissement, des boys accourent, porteurs de photophores, et dès que j'ai mis pied à terre me guident, à travers les bosses herbues de l'enclos, vers la case de leur maître.

Je vois surgir de l'ombre lumineuse la silhouette de Vigel, sa figure pâle, traversée de longs yeux noirs et que tachent des lèvres très rouges, on jurerait peintes. Une figure voluptueuse et ambiguë d'Eurasien, quand on le regarde de face, mais qui révèle, en profil, des courbures ovines et des méplats rocheux de boxeur israélite.

1. Petit enfant annamite.

Il porte, comme vêtement principal, le *sampot* cambodgien, cette sorte de jupe-culotte obtenue par l'enroulement compliqué d'une pièce de soie sans coutures, que les indigènes se plaisent à teindre de couleurs changeantes. Celui d'Henry est bleu-vert, ajusté à la « queue de paon » selon le rite des élégants de la cour de Pnom-penh. Dans le même goût jeune Kmer, une sorte de veston de toile neigeuse colle au torse souple, dont les épaules tombantes et musclées semblent, comme chez les félins, participer tout entières aux mouvements des membres.

Il m'accueille d'une exclamation cordiale :

— Quel bon vent vous amène, Tourange?

Je lui tends une liasse de dépêches officielles. Il la feuillette rapidement, et soudain, sur son visage au sourire nonchalant, passe comme une explosion blanche.

— Alors on s'imagine que moi, je suis venu...

Il n'achève pas sa phrase. Au fait, pourquoi est-il venu jusqu'à nos territoires d'exil, lui, l'homme bien en cour, le client des protecteurs haut placés, l'habitué des grands bureaux? Mystère, dont jusqu'ici, je l'avoue, je me suis fort peu préoccupé.

— On raconte —, dis-je d'un air placide, — que Vanelli vient d'arriver à Saïgon. Le coup, sans doute, est parti de son entourage immédiat...

— Ah! Vanelli est à Saïgon, — murmure-t-il, — tiens, tiens... Un petit tour par là-bas...

A nouveau, il ne formule pas la fin de sa pensée.

Tandis qu'il donne des ordres au boy d'une voix dure, j'examine la pièce qui lui sert de salle à manger. Elle est confortable, voire élégante, Fagui n'aurait pas mieux fait. La vaisselle et les cristaux viennent directement de France, non de quelque occasion dépareillée de la salle aux ventes de Saïgon. Des théières, des jattes de véritable argenterie, bravant sur le buffet la cupidité des indigènes, attestent la salutaire terreur que doit inspirer ici l'œil du maître.

Cependant Vigel, me montrant, sur la table, une collection de feuilles de papier bizarrement découpées qui s'y étale, se prend à rire :

— Vous voyez, tout mon travail est perdu! Vous ne devinez

pas ce qu'est ceci? Tout simplement les empreintes des pieds de mes coolies! On n'est pas pour rien le Robinson de la forêt. J'avais remarqué que mes Vendredis ne s'aventuraient qu'avec force grimaces sur ce tapis semé d'épines... Et j'ai expédié cette collection de pointures à Limoges — en France, d'où m'est revenue une collection de solides bottines lacées à semelle double... Et l'on dira encore à Battambang que je manque de sollicitude à l'égard de mon personnel!... Sans compter, — ajoute-il mi-sérieux, mi-bouffon — que la maison me fera bien dix pour cent de remise.

Quel animal humain difficile à classer! Il m'inquiète et m'attire. Je le crois sûr, valeureux même, tant qu'il sentira peser sur lui la discipline des races organisées, dont la contrainte le flatte jusqu'à un certain point, qu'en tout cas il envisage avec une crainte sans haine, quasi religieuse. Mais malheur à qui, l'ayant habitué à l'absence des barreaux, se trouvera à avoir à livrer avec lui le combat singulier, de bête à bête!

Je lui dis avec sincérité :

— C'est très élégant chez vous.

— Oui, trop peut-être... Ce sont des habitudes de ma jeunesse. Maintenant, je les changerais... Tenez, quand vous mangez en forêt, ce pullulement d'insectes, ce scorpion sous votre table, ces herbes qui vous frôlent, ce pataugement à même la vie, qui d'abord vous répugne, au bout de quelque temps vous ne pouvez plus vous en passer! Nos parquets occidentaux lavés, séchés, stérilisés, vous reviennent en mémoire comme des tables d'opération, des dalles mortuaires... Ah! la vie, Tourange!

Une pirouette, et il s'en va tomber sur le hamac de sa vérandah, face à la masse obscure de la forêt, cependant que le boy me conduit à la douche.

VIII

Nos salas, à Moutier, à Barnot, à moi-même, sont des baraquements de soldats; celle de Vigel est une garçonnière. La sala de Lully fait penser au wigwam de quelque fantastique chasseur d'ailes.

Quand les eaux recouvrent la terre, échassiers et palmipèdes abondent sur nos territoires : grues antigones, ibis géants, cigognes noires; hérons crabiers, joie et déception des chasseurs novices ; marabouts, vieillards savants, sarcastiques et chauves; pélicans, carènes puissantes, vraies jonques de l'air, balancées de magnifiques roulis; maigres cormorans qui, prenant un squelette d'arbre pour séchoir, y écartent leurs haillons d'ailes, en figures maléfiques sur le blason du ciel...

Lully connaît les lagunes et les gouffres du marais, les îlots, les courants, les bouches limoneuses, l'indescriptible hydrographie de la forêt inondée. En outre, il est expert à dépouiller, aussi prestement qu'un naturaliste professionnel, les grands plumages inertes qu'il rapporte en sampan, à la tombée du jour, quelque bec sanglant traînant au fil de l'eau jaune et rose par le dédale de ces canaux stagnants, de ces rivières étranges, sans berges et sans lit, où de rondes têtes d'arbres servent de seules balises aux pagayeurs.

L'agencement de toutes ces dépouilles tapisse les parois de la pièce où Fagui passe une bonne part de ses journées et reçoit, à l'occasion, nos visites. Et derrière le profil timide de la gardienne du pankah — ce foyer à rebours des demeures tropicales — semble accroché, plus beau que soie et fourrure, glacé de rose, moiré d'argent, lamé de cuivre noir, le manteau de neige et de cendre d'on ne sait quel fabuleux archer.

Par caprice d'artiste, sûr de ses effets décoratifs, Lully a, dans le contre-jour d'un angle, installé le coin des rapaces. Mais ceux-là — gyps aux cous plombagineux, aigles babillards qui prennent volontiers nos poteaux télégraphiques pour hampes, buses, chasseuses de rats, protectrices des rizières, milans à cape blanche, et toute la tribu batailleuse des faucons dont les « poids légers » ne dépassent guère la taille d'une perruche, — ceux-là sont dressés sur serres, en livrée sombre, charbonnée, tannée, balafrée de roux, les têtes aux yeux d'onyx ou de portor détournées d'un sauvage dédain.

— By Jove! la famille Vanelli, au grand complet!

L'habituel sourire indolent — ou insolent, on ne sait — plisse la lèvre de Vigel, ces lèvres trop rouges qui lui font, sous l'éclairement blafard des lampes à globes, une face déplai-

sante de mime. C'est le premier soir d'assemblée plénière des responsables du kilomètre 83, et le couple Fagui-Lully offre, en son logis, le thé et les wisky-sodas.

Vanelli, Mureiro Vanelli! Certes je connais la légende du personnage. Je sais que si l'on cousait bout à bout toutes les provinces que ce baron moderne à paraphées de ses lignes de railways, cela donnerait un royaume digne de Gengis-Khan, mais où le difficile pour lui serait, sans doute, de retrouver la couleur du terroir natal. Je n'ignore pas que, nonobstant cette ubiquité en quelque sorte congénitale, l'Extrême-Orient, de la porte de Singapore aux Iles japonaises, est son domaine actuel préféré; et les circulaires d'un emprunt, dûment autorisé par le Parlement national, m'ont appris, dès longtemps, que le gouvernement de l'Indochine française et celui de Son Excellence aux Pieds divins[1] ont fait un coup de maître, en traitant simultanément avec cette tierce puissance pour la réalisation d'un projet auquel « le développement de la civilisation n'est pas moins attaché que l'affermissement économique de notre belle colonie ». Mais je n'ai jamais vu, en chair et en os, le grand patron de la Siam-Cambodge.

— Je l'ai vu, — dit Lully, — par pur hasard, dans le couloir des loges de l'Opéra de Nice, au cours d'un de mes congés. Je revenais du Nord-Chine, et lui venait de terminer son affaire de Mésopotamie. J'aperçus d'abord une grande fille, rose de peau et de robe, dont le cou pleurait des diamants comme une fontaine. On me dit que c'était la maîtresse du baron Vanelli, et par derrière je vis le baron, qui regardait la chose rose s'envelopper d'une longue fourrure blanche. Je lui trouvai le teint jaune, et, négligeant le filet de sang de la Légion d'honneur qui suintait à sa boutonnière, bon pour une sérieuse cure de Vichy. Il avait l'air de beaucoup s'ennuyer...

— Il s'ennuyait — c'est maintenant Moutier qui parle, et qui tient, je pense, à montrer que sa récente élévation laisse de l'aise à son franc juger. — Ce n'est pas un jouisseur, c'est un dur homme de guerre, à sa manière. Il vivrait, pour son compte, d'une macaronade ou d'une écuellée de riz. Soyez sûr que lorsqu'il s'ajuste en Mureiro-le-Magnifique, c'est pour

1. Appellation honorifique du roi de Siam.

donner fête à quelque baron de ses amis, ou surtout pour complaire à sa très chère fille, Elsa de Faulwitz.

A ce nom, il me semble que les paupières de Vigel ont un battement léger.

— Ah! — fait-il négligemment, en soufflant de la fumée — vous la connaissez, Moutier, cette Elsa de Faulwitz? Vous savez quelque chose d'elle?

— J'ai fait une traversée en paquebot, avec elle. Je ne sais ce qu'avait de cassé l'hélice de son yacht, mais elle préféra transborder chez nous, où trois cabines de luxe furent occupées par ses malles et ses femmes de chambre, en dépit du règlement. J'ai toujours eu de l'estime pour les femmes qui mettent au point les disciplines de nos cerveaux de mâles; et, dans le cas d'Elsa, cette estime a grandi, je l'avoue jusqu'à l'admiration. Car ce n'est pas rien qu'une « chose rose », comme disait tout à l'heure Georgie, plus belle à soi toute seule que les cent quarante-quatre aspects de l'Océan Indien, de l'avis unanime de septante et quelques amateurs préposés à la comparaison, et garantis purs de toute démence par la patente de santé du bord.

Je vois Moutier rire entre ses dents, et puis se mettre, lui aussi, à souffler voluptueusement de la fumée, les yeux mi-clos.

— Et son mari? — demande l'honnête et lourd Barnot.

Moutier tourne la tête : il y a toujours un peu de froid entre eux, malgré la bonne dépêche.

— Le Faulwitz? Pas vu. Il existe pourtant... à l'état d'Allemand honteux, qui parle de Vienne, paraît-il, plus volontiers que de Berlin. La légende veut qu'il ait été officier, et ait eu de vifs démêlés avec la maison Krupp, pour certaine invention d'affût d'artillerie... C'est à Kiao-Tchéou qu'il a connu la belle Elsa.

— Séparés? Divorcés?

— Non, les meilleurs amis du monde ou, à plus justement parler, les meilleurs complices, comme il sied entre oiseaux de cette envergure.

Lully paraît s'éveiller d'un rêve.

— Buffon fait cette observation remarquable que, chez les nobles oiseaux de proie, la femelle vole sa chasse de son côté,

même au temps de la couvée. Ce qui n'empêche qu'à l'opposé de ces attendrissants et minuscules ténors des bords du nid, dont le printemps emporte les roulades, le couple royal, lui, survit, fidèle, à la saison des amours!

— Ce qui n'empêche, — dit Moutier, — que dans les milieux « ingénieurs errants » à la solde des Vanelli ou autres, Elsa a quelque peu la réputation d'une Marguerite de Bourgogne, prompte à envoyer ses amants d'une nuit « en consommation » dans les secteurs lointains des chemins de fer paternels... Mais, au fait, Vigel, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de toutes ces histoires?

Tiens, tiens!... Moutier voudrait-il insinuer que Vigel pourrait être un de ces Buridans au petit pied, « en consommation » sur les bords de la troisième rivière?

Mais Vigel joue l'innocent, et fait mine d'être engagé en grand flirt avec Fagui.

— Oh! — dit-il d'un ton léger, — les femmes de proie, ce n'est pas mon affaire, à moi qui me sens l'âme d'un tourtereau...

Presque aussitôt cependant, et visiblement pour opérer une diversion, il se dirige vers le piano. Car la sala des Lully possède un piano, un de ces pianos à table métallique, les seuls dont l'organisme supporte le climat colonial, mais qui donnent volontiers couleur désuète aux airs qui sortent de leurs flancs. Ce n'est point le cas toutefois, lorsque Vigel en frappe les touches; le tourtereau a des nerfs modernes! Le sourire aux lèvres, il joue tour à tour une suite espagnole, des czardas roumaines, la troisième ballade de Chopin. Puis sa musique se fait sentimentale, vire au Mendelssohn. Nous l'écoutons avec une gravité, qui n'est pas sans comporter une part de lassitude, l'étourdissement mal dissipé du long martèlement solaire. Autour de la sala, on sent la nuit lourde comme un cercle d'enfer; et il semble que ces bulles de sons ne peuvent la fêler, rebondissent, à la fenêtre, contre cette muraille d'airain. Entre les morceaux, nous restons silencieux, et Lully dit seulement, au moment où les doigts, un peu gras et courts — la seule disgrâce physique de Vigel, cette main molle et jaunissante d'Oriental! — sonne les premières mesures d'une transcription fantaisiste de la *Rédemption* de Franck :

— Non, pas cela, vous, Vigel!

Vigel pivote sur son tabouret, le regarde d'un air étonné, puis sourit du coin de la bouche, promène ses regards autour de la pièce, les arrête sur la tenture d'ailes où des frissons invisibles font courir de merveilleuses moires argentées et, avec une souplesse de clown, entame le prélude de Lohengrin.

IX

A l'aube, le lendemain, Vigel grimpait l'escalier de ma vérandah. Il savait que, comme lui, j'étais matinal et enclin aux chevauchées d'avant le coup de cloche du soleil à l'horizon. Mais il apparut à pied, le fusil sur l'épaule, les jambières lacées.

— Vous allez à la chasse?

— Ma foi, oui. Avec ces hurluberlus de Battambang, un jour ou deux perdus ne sont pas une affaire. Envoyez mes coolies avec les vôtres couper de la broussaille quelque part, pour la forme... Mon Cham m'a signalé des *comans*[1]. J'ai eu deux chiens décousus par eux, la semaine dernière, je veux ma revanche. A demain le travail sérieux!

— A demain, soit!

— Comme programme de début, ceci vous agréerait-il? Demander à Moutier un sampan et des rameurs. Il existe un sampan de luxe, installé comme une gondole de carnaval, dans lequel je soupçonne Georgie et Fagui d'avoir maintes fois joué les amants de Venise. Nous pourrions en user honnêtement, pour descendre au marais à la pointe du jour.

Je n'ai pas d'objections à soulever à l'encontre de ce programme, et je laisse Vigel s'éloigner sur la piste de ce Cham, ce demi-sauvage des tribus de la forêt qui lui sert de guide et d'indicateur de gibier.

Au dîner, il n'était pas encore de retour à la popote. Mais je n'en étais pas autrement inquiet, connaissant son caractère indépendant et, d'autre part, son extraordinaire endurance physique. Par contre, je fus frappé de la mine soucieuse de

1. Variété de chevreuil particulière à l'Indochine.

Moutier, m'étonnant un peu que cette absence de Vigel pût en être la cause.

Au moment de nous séparer pour rentrer chacun chez nous, mon camarade — pardon! mon chef me dit :

— Toutes réflexions faites, je vous donnerai des Annamites, pas des Cambodgiens, pour vous accompagner demain, et je veillerai à ce que l'équipe soit choisie et que vous ne couriez pas le risque d'être lâchés par elle en cours de route.

— Pourquoi? — questionnai-je, décidément surpris. — Vous craignez que cette absurde légende du marais...

— Je n'ai pas de craintes précises. Mais c'est aujourd'hui jour de paie, et comme vous le savez, avec des coolies, lendemain de paie, jour de désertion. En tout cas, les Annamites sont beaucoup plus sceptiques à l'égard de cette histoire de gong flottant!. A preuve qu'un d'entre eux a demandé la concession de la pêche sur ces eaux quasi sacrées. C'était peut-être bien, d'ailleurs, pure fanfaronnade, et nous l'eussions vu sans doute perdre la face, si Pnom-penh l'avait pris au mot... Quoi qu'il en soit, bonne promenade! Le sampan sera, dès quatre heures, à l'appontement.

A quatre heures et demie, je trouvai Vigel sur la berge, fidèle au rendez-vous, comme je l'escomptais, et tout aussitôt nous nous embarquions.

Ce n'était pas encore le crépuscule du matin, mais une fin de nuit d'un violet terne et cotonneux. De grands blocs de brume descendaient doucement la rivière. Une fraîcheur anormale, quasi funèbre, moisissait l'air et forçait nos sampaniers à couvrir leurs torses. Comme ils donnaient les premiers coups de perche, il me sembla voir glisser au ras de l'eau, en amont, de longues apparitions noires, fantômatique cortège de barques surchargées. Je les signalai à Vigel. Il haussa les épaules avec insouciance.

— Encore quelque pèlerinage qui se prépare, sans doute! Rassemblement devant la bonzerie! Lully et Barnot auront quelques coolies de moins à l'ouvrage, ce matin, la belle affaire!

Et, se coulant sous le toit de bambous qui couvrait en arceaux la chambre arrière, il s'allongea confortablement sur les matelas de capoc, aux coussins de pourpre, qui donnaient

à notre sampan son bel air de gondole de luxe, n'omettant les bougies qui brûlaient contre les montants dans deux photophores dorés.

— Voyez-vous, — reprit Vigel, après qu'il eut achevé de caler, avec des minuties de petite maîtresse, ses reins et ses coudes, — il faut prendre ces gens-là pour ce qu'ils sont : des enfants, des enfants heureux! Ils en sont encore, au moyen âge. Ils vivent à l'ombre des bonzeries, paient la dîme, ignorent, ou à peu près, le pouvoir royal qui, officiellement, est possesseur de toute la terre. A l'époque des crues, il ont des fêtes fluviales, parfaitement païennes, organisées, sous couleur de pèlerinages, par des bonzes pleins de piété et de sapience. Avez-vous assisté à un de ces pèlerinages? La différence est minime d'avec une cérémonie de même ordre dans les campagnes de France. Il y a une pagode moderne, pleine d'horribles bondieuseries, à côté d'un très admirable monument khmer authentique, de la ripaille après les prières, la joie pétulante d'une flottille en liesse, bariolée de bannières, de musiques, de familles en habits du dimanche, c'est-à-dire drapées de toutes les couleurs du saint arc-en-ciel. Nos Annamites, qui ont vu venir l'âge des scribes, sont de noir vêtus, moroses, laïques et pédantes. Mais ces fortunés gaillards en sont toujours aux prêtres! D'ailleurs ces prêtres, qui instruisent l'enfance, sont de mœurs excellentes. Ils conservent, de leur mieux, les traditions architecturales qu'ils ne comprennent plus... Que leur reproche-t-on? D'avoir leur chef spirituel à Bangkok?...

Et Vigel fait claquer ses doigts, en coulant vers moi un regard de côté pour juger de l'effet de sa harangue! Je me mets à rire.

— Je ne vous savais pas si ultramontain, Vigel.

Il ferme à demi les paupières, sans répondre, et reste, un temps, silencieux, roulant une cigarette.

— Je crois bien, — dit-il enfin, — que Moutier n'est pas du tout l'homme qu'il faut pour manier ces gars-là. D'abord il ne parle même pas leur langue...

— Vous la parlez?

— Cela va de soi. J'apprends les langues très facilement.

Je ne fais aucune réflexion sur le « ça va de soi » de ce polyglottisme.

Vigel continue :

— Moutier est, comme vous d'ailleurs, un homme de l'âge de la houille. Il est persuadé, quoi qu'il en dise, que le travail est une chose épatante, et que les humains doivent leur sueur et leur substance grise à Moloch, dieu de la mécanique. Comment comprendrait-il des gens qui datent du bon temps où Jéhovah se contentait d'un vaporeux tribut de prières!... — Vigel s'animait. — L'industrialisme, le Béhémot de notre civilisation, — vous connaissez les textes : « *Ses os sont comme des tuyaux d'airain, ses cartilages sont comme des lames de fer...* » — L'industrialisme n'arrive à portée de ces petits types-là que sous les espèces des boulettes d'aniline allemande, qu'ils achètent très cher et mystérieusement au droguiste de Pnom-penh, pour teindre, à leur fantaisie la plus poétique, les fils de soie de leur sampot!... Et puis... et puis... (Vigel, de nouveau, me regarde de côté pour contrôler la manière dont ma physionomie « rend » à ses discours...) et puis, au fond, ce n'est pas la faute à Moutier. Ces tisseurs de soie gorge-d'oiseau sont des enfants, et vous, les Français, vous ne savez pas élever les enfants! Vous les traitez en petits copains, qui vous tambourinent sur le ventre, jusqu'à la minute où vous leur flanquez des claques à tort et à travers.

De temps en temps, il advenait à Vigel de parler des Français comme d'un peuple qui n'était pas le sien. Il n'essayait pas de se reprendre. Il ne se cachait guère de n'appartenir à aucun groupement ethnique ou géographique défini. Il disait : « Je suis un civilisé. Le mot prête à confusion. Il a un sens pourtant. Demandez plutôt à tous les gentlemen asiatiques sur le bord de la civilisation blanche, Persans, Turcs, Hindous ou Chinois. Savez-vous ce que tous ces néophytes sentent très bien? C'est que cette civilisation n'est pas une loi de race, c'est une religion... la plus exigeante d'ailleurs de toutes celles qui ont malmené le pauvre monde, faute de prêtres officiels pour la doser intelligemment. »

Cependant la brume s'était faite diaphane, et comme, par un mouvement insensible, reculée. Le ciel, derrière elle, se creusait de rose. Les bambous des berges détachaient des reliefs d'un vert très clair, très neuf, comme après une ondée. Des oiseaux, solitaires et silencieux, commençaient à filer

d'une rive à l'autre. Une sarcelle partit de l'eau et vola, le bec tendu, dans l'axe de la rivière, nous montrant la route du marais.

A vol d'oiseau, la distance de ce dernier à nos salas ne devait guère excéder dix-huit cents mètres. Mais la rivière divaguait en tant et tant de méandres que, par voie aquatique, cette distance était plus que quadruplée et qu'il nous fallut près de deux heures pour faire la descente, le courant étant presque nul.

Nous débouchâmes sur le marais, au moment où le soleil s'élevait à l'horizon, net et brillant comme un pagodon doré. Devant nous, vers le sud et vers l'est, s'étendait, à perte de vue, cette eau couleur d'ocre que les pinceaux de la lumière horizontale teignaient en lilas. A la montée du soleil, la fraîcheur était tombée d'un coup, comme si on avait levé la porte d'un four, sans que cette brusque alternance de froid et de chaud eût pu déterminer dans l'atmosphère un remous capable de faire frémir cette masse riveraine de la forêt, d'une immobilité de bronze.

Nous regardions le champ, fluide et traître sous son apparence figée, de nos futurs labeurs. La largeur de la corne, perpendiculairement à nous, pouvait être estimée à l'œil à huit cents mètres environ. Mais nous savions qu'il ne fallait pas se fier à l'apparence leurrante de ces berges inondées.

Vigel supputa à haute voix :

— Quatre-vingts, de Battambang aux salas, et deux pour atteindre le bord. Allons, c'est bien le kilomètre 83 qui passera là-dessus !

Nous commençâmes à reconnaître la rive de notre côté. Parfois nous nous échouions sur un banc de joncs, parfois, au contraire, nous pénétrions dans une large échancrure de la forêt noyée, prenant garde de ne pas donner de coup de perche malencontreux dans quelque nid d'abeilles, ou de passer trop près d'un nœud répugnant de python, entortillé autour d'une fourche d'arbre. Des poulettes d'eau, grises et lentes, des alcyons, tricolores et rapides, animaient, de jets inattendus, le vide aérien.

— Quelle singulière idée, tout de même ! — ronchonna Vigel après deux heures d'exploration ; — je cherche vaine-

ment un emplacement raisonnable où jeter la culée d'un pont... Ils n'ont pourtant pas l'idée de combler le marais!... Le barrer peut-être?... Au fait, pourquoi pas? avec des tonnes et des tonnes de ciment et en ménageant quelques arches d'écoulement... Mais où diable débouche le piquetage de l'homme mystérieux à tête d'Alboche? Bah! nous le trouverons peut être en partant par l'autre bout. Quant à faire des sondages, pour vérifier les cotes de nos cartes, je présume que ce serait un travail, pour l'instant, sans intérêt... Contentons-nous de nous imprégner de ce charmant paysage!

Après la sieste, nous regagnâmes le camp de la rivière. Au débarcadère, Moutier nous attendait.

— J'étais un peu inquiet, — nous cria-t-il. — Ça y est!

— Quoi « y est »?

— Nos coolies nous ont lâchés! Tous les Cambodgiens! Il nous reste, heureusement, les Annamites et les Chinois de la traction. J'assure les communications avec Battambang, mais pour combien de temps?

J'avoue que nos physionomies marquèrent moins d'émotion que celle de Moutier. C'est que, sans doute, nos responsabilités n'étaient pas les mêmes.

— Comment cela s'est-t-il passé?

— Oh! de la manière la plus simple du monde. Les contremaîtres ont rendu compte à Lully que pas un coolie, en dehors des *caïs* Annamites et de quelques *Moïs* [1], ne s'était présenté à l'appel. Lully m'a aussitôt prévenu. J'ai envoyé à la bonzerie toute de suite. Naturellement, nous n'avons trouvé que les gros pouilleux jaunes, qui ont pris des mines confites... Je les aurais volontiers fait bâtonner, mais quel drame avec Pnom-penh! A dix heures, c'est Barnot qui arrivait, ses trains de ballast en panne. J'ai fait jouer le télégraphe avec Battambang. Heureusement que ces brigands n'ont pas coupé les fils, ni la voie! Battambang a répondu de faire notre possible pour rallier le personnel, et d'attendre des instructions.

— Ça — dit Vigel, — c'est le plus extraordinaire de l'histoire que Battambang n'envoie pas tout de suite une

1. Races d'Indochine, non annamites, habitant de préférence la forêt.

grenouille-bœuf de bureau coasser par ici... sous prétexte d'enquête et de rapport! D'ici donc les instructions, bonsoir, je rentre chez moi.

— Peut-être — et Moutier montrait le Cham qui attendait son maître d'un air impatient — sera-t-il prudent de ne pas aller à la chasse. Vous savez, Vigel, je suis le chef dans ces circonstances... et je crois sérieusement qu'il ne faut pas risquer d'imprudences. Cette nuit, je ferai veiller des équipes d'Annamites et de contremaîtres européens.

— Bien, bien, — dit Vigel. — Cette nuit, je ferai du cambodgien...

Il y avait une nuance d'ironie dans sa voix. Je l'accompagnai quelques pas. Il fit entendre un bref claquement de langue.

— Que vous disais-je, ce matin? Moutier n'a pas le doigté. Le voilà qui se croit au milieu d'une grève d'Europe, et, pour un rien, proclamerait l'état de siège! Il fallait aller à la bonzerie et offrir, avec dignité, quelques centaines de piastres pour une fondation pieuse. Maintenant qu'il a brutalisé ces hommes de Dieu, il est trop tard! Bah! ce sera plus amusant! Vanelli ne sera guère en peine de se débrouiller. On lui enverra des cargaisons de bois jaune, quand il voudra, de Shangaï ou d'ailleurs... En attendant, bonsoir. Je n'irai pas à la popote dîner. J'ai mes nerfs à soigner.

Je savais ce que cela voulait dire, et que de temps en temps il se grisait à l'éther, comme une femme.

X

« *Les ingénieurs Tourangé et Vigel rallieront Battambang dans le plus bref délai.* »

Quelques heures après la réception de cette dépêche, un convoi de fortune nous emportait, Henry et moi, vers la tête de ligne du Siam-Cambodge. Hormis le soufflement de la locomotive, un silence de mort présidait à notre départ. Sur les chantiers déserts, l'herbe longue de trois jours recélait des brillements d'outils laissés à l'abandon, et la voie, entre deux piles de traverses, s'arrêtait net, comme un serpent décapité.

Si familier que je croie être avec la forêt et ses aspects multiformes, il y a, en elle, je ne sais quelle réserve de vie primordiale, dont la masse m'impressionne toujours, je ne sais quel air de bête feuillue, crochée au sol, tas obscur et moiré... de bête intuable... au point que je regarde avec admiration, à notre droite et à notre gauche, les deux bourrelets de chair écailleuse et brillante, qui ne demandent qu'à se refermer sur la dérisoire estafilade infligée par les ingénieurs du Siam-Cambodge. Je regarde...

Oui, voici bien l'image du dragon immortel, établi, tutélaire et formidable, sur les basses terres d'Asie! Voici la forêt griffue, bleue, jaune et noire, où se lèvent des arrondis qui ne sont pas des collines, mais des bosses de flancs, des courbures d'échines. Et, pour corser la ressemblance légendaire, c'est une patte au dessin terrifiant qui, parfois, se détache, s'allonge, et semble préposée à la garde d'un trésor d'eaux miroitantes.

Notre convoi roule avec une prudente lenteur; et le soleil est déjà haut, fondu dans l'incandescence insoutenable du ciel, quand nous débouchons dans les rizières de Battambang.

Le décor a brusquement changé; et maintenant, au ras du sol, les regards dévalent avec délices sur une molle pelouse d'un vert tendre, où çà et là, des fromagers édifient, tels des cèdres dans un beau parc, d'aériens étages de ramures horizontales.

Vigel, qui jusque-là a somnolé sur la banquette de notre wagon, se soulève à demi, reconnaît le paysage et me dit d'une voix paresseuse :

— Voici Battambang. A propos, connaissez-vous Vallery, l'ingénieur en chef?

Je connais assez mal Vallery, avec lequel je n'ai eu que d'occasionnelles relations de service, une ou deux fois qu'il est monté là-haut. Mais je sais qu'il a réputation d'homme intelligent, courtois, énergique et expert.

Vigel confirme, sans barguigner, cette réputation :

— C'est un de ces hommes — dit-il — qui vous font sentir la pauvreté de cette chose qu'on appelle la jeunesse.

— N'y a-t-il pas une madame Vallery?

— Une madame Vallery à la mode de Battambang ou de Shanghaï, si vous préférez, car elle en sort et Dieu sait au juste

de quel *family house* de S'ou-tchao G'reck ! N'empêche que c'est une grande femme blonde, fraîche comme un baby et loyale et forte comme un homme. Elle a passé un contrat ferme avec Vallery, et chacun s'y tient scrupuleusement. Hetty Dibson — c'était son nom de S'ou-tchao G'reck — a le propre respect de sa beauté et il lui est défendu, comme elle dit, de la compromettre dans un climat outrageux. Vallery admet ce point et, quand Hetty se regarde un peu trop longuement dans la glace, tortille sa barbiche grise. Mais il ne dira rien le jour où elle déclarera qu'elle s'en va. C'est un homme loyal et fort, aussi.

Vigel se replongea quelques instants dans son silence. Notre wagon côtoyait des vergers, de noirs feuillages de jaquiers et de pamplemousses, dans les interstices desquels flambait une eau tourbeuse. Elle porte un nom sur nos cartes, cette eau tourbeuse : c'est la rivière de Battambang. Quelques toits indigènes commencent à se grouper sur ses bords. Avant que soient visibles les demeures européennes de nos camarades et de nos chefs, Vigel à nouveau me parle d'eux :

— Le reste, — me confie-t-il, (le reste, c'est, je suppose, tout ce qui n'est pas l'association Vallery) — le reste est moins solide, de l'article de Paris, ce qu'on appelle des attachés... Des papillons de bureaux! Il y en a de jolis, flirteurs, marivaudeurs, joueurs de tennis. D'aucuns courent le soir les maisons de Valaques et jouent au poker... Il y en a d'intelligents... J'ai été quelque chose dans ce genre. Ce n'est pas très bon de rester ce quelque chose plus longtemps que de raison.

— Bah ! — dis-je, — il y a du ressort derrière l'article de Paris, c'est vérité banale. Qu'à l'occasion le ressort soit remonté, et il y a plus d'une surprise !

— Des surprises ? Oui, peut-être... du petit couple Lanier, par exemple, on peut, en effet, attendre une surprise...

Le petit couple Lanier ? J'interroge ma mémoire. Elle me livre une grande ombrelle rose, au contour de lotus renversé, un visage fragile, qu'échauffent étrangement les reflets de l'ombrelle, deux yeux larges, clairs et riant à la vie, comme on dit. Le mari était gentil aussi, un peu mou, avec des impatiences de faible, mais de bonne tenue. L'air « fils de quel-

qu'un », ce qui n'est pas tout à fait la même chose que l'air « fils à papa ».

— N'est-ce pas? — poursuit Vigel, — les Lanier sont « très bien »; nous sentons tous deux ce que nous entendons par là...

Il resta rêveur. La première façade blanche passait devant notre portière. Nous eûmes le temps, — car notre locomotive s'était mise à l'allure économique d'un pousse-pousse — de détailler la vérandah aux stores verts, le jardin brodé de plates-bandes et de corbeilles, de respirer l'odeur de verveine d'un massif de lantanas.

Vigel se retourne vers moi. Est-ce échappement de sensibilité surprise et sincère, ou grimace du clown génial qui est en lui? Une tristesse grave est tombée sur son visage aux lèvres carminées.

— Après tout, — murmure-t-il, — c'est peut-être la plus admirable solidité du monde, cela, un couple qui s'épaule et qui tient. Nous autres, que sommes-nous? Des déséquilibrés, des perche-en-l'air... N'est-ce pas votre avis?

— Tout à fait, — dis-je.

— Voyez-vous, — il prend un ton d'épanchement confidentiel, un air de m'ouvrir sa belle âme indolente et dolente, — c'est ce joujou à ressort de madame-là, ou quelque autre tout pareil, qui m'a révélé des choses auxquelles je ne songeais guère, on n'apprend pas tout dans les collèges, n'est-ce pas? le prix d'une femme dont on aurait des remords à devenir l'amant, par exemple.

— Ne vous mettez pas en peine à ce propos! — lui dis-je railleusement.

Par moments, je ne peux résister à l'occasion qui s'offre de le mortifier. Il ne m'en veut pas. Il saisit très bien que ce n'est pas mépris, par quoi je le blesserais mortellement. Simplement, je mets le doigt sur le point faible de l'astucieux assemblage qu'il est en train de machiner au dedans de sa cervelle. Ce sont menus jeux entre gens en relations d'intelligence. Il en rirait, je suis sûr, pour un peu... comme ces marchands de pacotille de Port-Saïd, et tout bon Oriental, au reste, pris en flagrant délit de grosse tromperie.

Mais le train entrait en gare. Une gare fastueuse, avec toits

clinquant vert et garuddas[1] dorées aux poteaux d'angles, comme il en brille aux palais de Pnom-penh. Un boy nous attendait, de la part de monsieur Vallery, et nous conduisit directement à la résidence de son maître.

XI

M. Vallery a le buste voûté, le masque fin, bronzé et comme ciselé de rides. Masque de viveur, d'artiste ou de forban, on hésite. Mais les yeux emportent la sympathie par leur aisance naturelle à tenir leurs regards droits. Rien des yeux « bougeaillons » des prétendus malins, et rien non plus des yeux rivés des faux énergiques.

Notre chef nous fit l'accueil le plus aimable, nous posa maintes questions sur la situation que nous avions laissée là-haut, puis nous déclara que nous aurions à partir pour Saïgon dès le lendemain.

— Je crois que l'un de vous sera appelé à s'y occuper de la réception et de la mise en route des coolies, dont de grands arrivages sont attendus de Chine. L'autre sera, sans doute, détaché momentanément à la fabrique de ciments que M. Vanelli est en train de monter là-bas. Quand je dis M. Vanelli... c'est une société anonyme au capital actions de 250 000 dollars; mais enfin M. Vanelli est dans la coulisse. Bien entendu, sitôt débarqués, vous devrez vous présenter à lui. Il vous donnera probablement lui-même quelques instructions complémentaires.

Nous nous inclinâmes, et notre entretien touchant à sa fin M. Vallery ajouta :

— Vous avez votre liberté jusqu'à demain. Mais vous nous ferez le plus grand plaisir, à madame Vallery et à moi, en acceptant de venir déjeuner à la maison. Le boy, en attendant, va vous conduire à notre sala des voyageurs, où vous trouverez des chambres à peu près confortables.

Quel singulier détour de l'attraction sexuelle a pu confronter Philippe Vallery, latin buriné, passé au creuset, riche

1. Chimères dont il est question dans les Râmayana, employées couramment dans l'ornementation architecturale khmère.

de patine, et Hetty Dibson, anglo-saxonne pas même sentimentale, comparable en subtilité d'essence féminine à un bon flacon d'eau de toilette, loyale fille évidemment, dont les deux pôles de préoccupation paraissent être la recette du vrai curry siamois et l'acquisition de bijoux indigènes dans le goût birman, de ces bijoux, gemmés de rubis d'un rouge de viande, et lourds autant que des ornements de bœufs sacrés?

A table, Hetty Dibson rit volontiers, ce qui montre de belles dents inoffensives, de l'ivoire tabulaire d'herbivore. Elle nous envie pourtant, de tout son cœur, de descendre à Saïgon.

— Ici on ne sait que faire pour s'amuser... pas vrai, Pip? Pip est très malheureux parce que je m'ennuie. Et quand je m'ennuie, je maigris et je jaunis, et si je jaunis je m'en vais...

Quand elle a fini de parler d'elle, elle parle des jeunes femmes qui l'entourent à Battambang. Elle en parle avec une bonhomie un peu grosse, mais honnête, qui n'oblige point trop le fin Pip à froncer discrètement les sourcils. Pas de petites rosseries au vinaigre, pas davantage d'un protectionnisme régenteur à la « madame Ingénieur en chef » : la solide loyauté d'une tenante de la camaraderie du sexe.

Toutefois le *cant* l'oblige à blâmer ces petites folles qui, privées d'une messe dominicale où arborer toilettes et chapeaux, n'ont rien imaginé de mieux que d'aller ponctuellement en bande à la pagode, où on leur en fournit la parodie, jusques aux grimaces espiègles de l'enfant de chœur.

Nous aurons l'occasion de les voir, ce jour même, ces petites folles, groupées, en brillant essaim, autour de ce grand centre de réunion qu'est le *court* de tennis.

« Au fond du jardin, du côté opposé à la rivière, à cause des moustiques », a spécifié Hetty Dibson en nous y envoyant. Et cela permet, chemin faisant, de détailler les agréments de la résidence Vallery, maintenant que celle-ci n'est plus dans la terrible confusion de la lumière méridienne, où tout brasille, où chaque pierre devient un miroir blessant.

L'habitation, trapue, carrée, solidement toiturée, largement ventilée, est du bon type colonial des pays à mousson.

Le jardin doit être un des articles du traité d'alliance Vallery-Dibson. Il est mi-parti. Le côté Dibson est tendu d'une

verte pelouse, dont le plan sectionne, à dix pieds au-dessous de leur fourche ogivale, des troncs du gris le plus ruineux, agrémentés d'antiques perruques de lianes. Le côté de Vallery est aménagé en façon de parterre à la française, où les tamariniers d'eau, taillés comme des marbres, jouent les ifs et les buis de Bourgogne, cependant que des fleurs communes mais de nuances vives, soucis, amarantes, cannas, lis du Japon, pervenches du Cap, brillent en corbeilles diaprées. Tout au fond, trois banyans projettent, dans la fluidité de l'air sans fond, des bras de poulpes gigantesques, et le ciment du jeu tient à l'aise dans leur ombre.

Les jeunes femmes qui sont là sont élégantes et gaies. Sont là aussi les papillons de bureau, empressés, voletant, gracieux, le gardénia ou l'hibiscus à la boutonnière. L'ensemble s'ingénie à un petit air de raout mondain, qui a sa bravoure ici, où la charge du climat sur les épaules sert facilement de prétexte à la veulerie...

Vigel fait quelques jeux. Il manque d'entraînement, mais ses *drives* sont de la bonne école. Et je note que, pour un homme de la brousse, son pantalon de flanelle blanche est le plus impeccablement passé au fer.

Je reprends contact avec mon ancienne rencontre saïgonnaise, M. Lanier.

— Quel dommage, — me dit-il, — que vous partiez si vite! M. Vallery aurait certainement organisé une chasse à l'éléphant en votre honneur. Nous sommes ici dans une région exceptionnelle. Le Pyat, l'ancien seigneur de ces provinces, était grand amateur... Nous avons hérité d'une partie de ses équipages, sans avoir, hélas! le moyen de mobiliser, comme lui, dans les villages, deux ou trois mille rabatteurs. Le plus déplorable, c'est qu'au moment des migrations, les bêtes sont maintenant détournées vers le Siam... Vous n'avez jamais vu l'arrivée des éléphants au kraal du roi, à Bangkok? Cela vaut le voyage! Et là-haut, chassez-vous? Comment vivez-vous? Qu'y-a-t-il au juste dans cette histoire de coolies déserteurs?

Je réponds. Je conte la légende du gong.

— Vous aurez évidemment un gros tintouin. Peut-être bien que quelques-uns d'entre nous seront forcés de monter là-haut!

Il prit l'air inquiet.

— Donnez-moi donc des renseignements sur la nourriture, l'état sanitaire... Est-ce qu'une femme...

Madame Lanier s'approche en riant, rose encore d'une partie gagnée.

— Là! Je parie que mon mari est en train de trembloter pour moi. Remarquez, Monsieur, que jusqu'à présent, je n'ai jamais été malade, et que c'est moi qui l'ai déjà soigné trois fois!

Le soir venait, comme il vient là-bas! On regarde tout à coup le ciel, et on trouve qu'il est là. Les joueurs, n'y voyant plus, s'asseyaient, se groupaient autour des cocktails. Dans le ciel verdissant, au-dessus des banyans monstrueux, des pigeons passèrent. Une mélancolie entrait en moi, une mélancolie dont je ne peux appliquer l'analyse à des choses d'Europe... C'est la rétraction imperceptible, que j'ai notée dans la forêt. Les voix tombent dans le silence qui se creuse. Tout est lourd, tout tend à se coucher à terre, comme si c'était la lumière qui, une minute auparavant, allégeait tout, tenait tout en l'air, dans un hamac étincelant, et qui maintenant se retirant, ramassant ses mailles, s'en allait indifférente, laissant tout venir s'écraser...

Sur la rivière, un courant béni se leva, avec un bruit de feuilles froissées.

XII

De l'eau, des rives. Rives de marécage, de plaines de joncs, comme on dit ici, où nous frottons nos flancs à ce long peuple crissant et serré, où notre chaloupe hésite, coule, talonne, mène un train de sanglier dans sa bauge. Un repaire d'ichtyosaure à tout le moins! Mais il n'en sort que, de temps en temps un serpenteau jaune et noir, tout pareil à une pile alternée de pions de dames, ou de petites tortues couleur de vase, se hissant laborieusement sur une souche flottante. Rives maigres et buissonneuses, bords de chemins creux emplis par l'inondation, et qui retiennent, suspendus sur le miroitement vertigineux, des nids aux pépiements éperdus. Lisière de la forêt

noyée, archipels épanouis, clairières dormantes ceinturées de verdoyants coraux, heurtements sourds des tourbillons limoneux contre les pilotis des troncs. Rives soudain transportées d'un paysage de France, de gris et d'argent trempées par la brume matinale, vergers heureux aux ombres rondes, douces retraites, futaies au fond du parc, où vous invite, comme un castel, une blanche pagode aux toits pointus. Rive tout aussitôt cochinchinoise — bananier, bétel et le porc ! Et cette couleur de goyave coupée, cette juteuse glaise de la berge d'où se décollent un, deux, trois sampans gavés de fruits et de poissons.

Il n'y a rien à faire à bord, qu'à subir le terrassement de la lumière. La continuité du jour se contracte, involutée tout entière autour de l'adoration de midi. Mais, le soir, le Dieu magnifiquement ouvre la fleur... Alors du ciel, plaqué de nacres richissimes, tombe et fait balle, rebondi contre la mousson du nord, un funambulesque oiseau bleu d'acier, tandis qu'à l'horizon du Sud, les jonques errantes sur les canaux invisibles disséminent leurs voiles raides et carrées, processionnant, au ras des champs herbeux, en cortège honorifique de hautes bannières écarlates...

Nous échangeons peu de paroles avec Vigel. Des heures entières, allongé dans une chaise de toile, il a l'air de guetter, je ne sais quoi, les yeux mi-clos. Puis brusquement, avec un rire comme électrique, il jaillit, de cette immobilité féline, et va boire et jouer bruyamment aux cartes avec de médiocres passagers.

Il advint pourtant qu'un soir, stoppés à l'appontement d'une halte, nous surprîmes à côté de nous, dans une barque mince comme une pirogue, un étrange musicien. C'était un vieux Chinois qui se jouait à lui-même, sur un instrument difficile à classer, des airs d'une douceur prolongée et bizarre. En les entendant, Vigel dressa l'oreille. Le vieux jouait avec une mine étonnamment expressive pour un être de sa race, on ne sait quelle face quiète, attristée et risible de Bouddha qui aurait eu des malheurs conjugaux. Sans dire gare, Vigel bondit dans sa barque, lui jeta une piastre et remonta avec l'instrument. Celui-ci était une sorte de banjo de clown, sorti d'une noix de coco et d'une tige de canne à sucre. Un coquillage

faisait office de chevalet, et l'archet pendait aux cordes, engagé sous elles, à la mode du pays.

Le poker eut tort, ce soir-là ; et longtemps, dans la nuit, j'écoutai Vigel s'essayant à retrouver la mélopée de l'artiste céleste, du vieux Bouddha cocu, qui nous avait regardés partir avec une grimace aussi intranscriptible que sa musique.

Le cinquième jour, le Fleuve nous prit dans son courant.

A qui n'a pas, une fois dans sa vie, mensuré le boyau à quelqu'un de ces gros serpents jaunes, comme disait Lully, notre homme du Hoang-ho, à qui n'a pas débridé, d'un bon tranchant de proue, l'engorgement d'une de ces monstrueuses veines sectionnées, à qui n'a jamais computé la molle et formidable pulsation de l'élément fluide, en élan vers son cœur océanique, à celui-là, je pense, reste étrangère la plus émouvante figuration des Commencements.

Car le Fleuve n'apparaît point comme le collecteur des eaux de la nue, le condenseur des vapeurs promenées en fantômes familiers. Mais c'est ici l'épanchement originel du sein, le ruissellement primordial au long des flancs mouillés du monde à l'instant soulevé de son bain de boue !

Si près des bouches, le mécanisme des sources est aboli ; oubliée l'indéfinie filiation des drains, l'obstination de la myriade infinitésimale qui, goutte à goutte, globule à globule, a nourri le tronc. C'est pourquoi celui-ci est le Grand, le Père, le Nourricier, déversant généreusement son inépuisable substance, principe immédiat de toute force, de toute fécondité. Et certes il serait beau d'accepter religieusement la cadence et la plénitude, d'obéir à la pente, avec une lenteur majestueuse et rituelle, comme le Fils du Ciel aux dalles sans joints de l'escalier sans marches ; et je voudrais oublier le bruit sacrilège de l'hélice, qui triple notre vitesse et précipite notre chute.

Le soleil monte. Voici que, du limoneux breuvage, une ivresse sans seconde m'atteint et m'étourdit. Penché sur les eaux, mieux initié, maintenant, Père, je te blasphème. Je te blasphème, en éclatant d'un rire qui tournoie... Tu n'es pas. O nourricier, tu n'es pas. L'Être aux replis gras et doux comme de la chair, n'est pas. Ceci existe seulement : ce qui n'a pas de nom, ce qui n'a pas de forme et qui s'écoule...

Entre les berges infrangibles, voici le vomitoire même de la vie. Et moi n'irai-je pas me résorber dans la fluidité torrentielle, ne saurai-je participer, dans la dilution de moi-même, à l'intarissable fluxion, refuserai-je de me livrer au grand bras visqueux que la libration de l'abîme, le rythme du cœur sans fond, gonfle et détend sournoisement?

Midi. Quelque chose a passé sur les eaux, quelque chose de splendide et de funèbre. Quelque chose a fait les verdures des berges pareilles à des murailles de pierre noire, à des panneaux d'airain. Et le Fleuve est pareil à la force d'un roi, rongée par une lèpre d'argent. Mais moi, soudain libéré d'un charme, je ne vois plus... Je ne vois plus la vision essentielle, l'énorme continuité glissante et rectiligne... Devant mes yeux tout est tournoiement, remous, dislocation dans l'innommable cohue tourbeuse.

Et quand, du quai de Mytho, percevant déjà le sifflement du train qui nous transbordera vers Saïgon, je me retourne pour l'adieu, la dernière image du Fleuve qui s'offre à moi, c'est, à la rive, cocotiers, lataniers, aréquiers, tout un cortège baroque de nécromants, toute une armée de grotesques, aux panaches déséquilibrés, et, doublant leur bousculade dérisoire, là-bas en fuite vers on ne sait où, la jaune, morne, plate, irrésistible Déroute!

HENRY DAGUERCHES

(A suivre.)

LA LÉGENDE

DES

QUATRE FILS AYMON[1]

III

ESSAI D'UNE AUTRE THÉORIE

A. — *Enquête historique.*

Il y a quatre siècles et plus, un vieux chroniqueur, Jean d'Outremeuse, s'était déjà demandé, comme font les érudits modernes, s'il devait tenir pour vraie l'histoire des Quatre fils Aymon. Très crédule à l'ordinaire, il a conclu pourtant qu' « elle ne contient en li nulle vérité, ains est pleine de fables en tous les poins ». Dirons-nous comme lui? Certes, nous dirons comme lui que les fils Aymon n'ont jamais existé; et pourtant nous ne pouvons empêcher que, dans le tissu de leurs fabuleuses aventures, Auguste Longnon ait démêlé, comme nous l'avons avoué, trois traits historiques, pas un de plus, mais pas un de moins. Il est historique :

1° Qu'un prince nommé Charles a jadis fait la guerre dans l'Ardenne;

2° Qu'à la même époque régnait en Gascogne un prince nommé Yon;

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

3° Que ce prince nommé Charles et ce prince nommé Yon ont guerroyé l'un contre l'autre;

et nous ne pouvons empêcher que, par une bizarre confusion, le roman des *Quatre fils Aymon* appelle ce Charles Charlemagne, alors qu'il devrait l'appeler Charles Martel.

Si nous nous refusons à l'explication de Longnon, nous sommes tenu d'en proposer une autre. Puisque nous soutenons que la légende de Renaud n'est pas antérieure au XIIe siècle, nous sommes tenu de chercher dans le XIIe siècle un lieu où le nom d'Yon de Gascogne pouvait survivre, lié au souvenir de Charles, en des légendes encore vivantes, en sorte qu'un romancier de cette époque aurait pu recueillir en ce lieu ces noms, ces faits.

Or, un tel lieu existe. Si, venant de Liége, on remonte le cours de l'Amblève, on traverse le champ où, le 21 mars 717, Charles Martel livra bataille aux Neustriens de Chilpéric II, puis l'on parvient à Stavelot. A huit kilomètres de là, de l'autre côté de la frontière, est Malmédy. A Stavelot comme à Malmédy subsistent les vestiges de deux antiques monastères bénédictins, fondés en ces lieux vers l'an 648 : jadis un même abbé les régissait tous deux, et la double abbaye fut durant des siècles riche et puissante. Pour se représenter sa richesse et sa puissance, il suffit de regarder, dans le *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, publié par MM. Halken et Roland (Bruxelles, 1909), la carte de ses possessions vers l'an 1200 : elles couvraient tout le pays d'Ardenne jusqu'à la Meuse. Ce fut un foyer actif d'historiographie et d'hagiographie. On y composa de nombreuses *Vies de saints*, dont l'une est très propre à nous intéresser : c'est l'histoire, écrite dans les dernières années du XIe siècle, d'un certain saint Agilolf, qui fut au VIIIe siècle abbé des deux monastères, puis archevêque de Cologne. Cet écrit, la *Passio sancti Agilolfi*[1], le représente comme un ami très cher de Charles Martel : envoyé par celui-ci en ambassade vers ses ennemis les Neustriens, alors campés sur l'Amblève, aux portes de l'abbaye de Stavelot, Agilolf fut massacré par eux, et, peu de jours après,

1. La *Passio sancti Agilolfi* a été publiée par les Bollandistes dans leurs *Acta sanctorum*, t. II de juillet, p. 721. — Quant à sa date, voyez Sylvain Balau, *Étude critique des sources du pays de Liége*, Bruxelles, 1903, p. 226.

Dieu, pour venger son serviteur, donna la victoire à Charles dans le champ même où le saint avait reçu le martyre. Deux traits de cette narration sont particulièrement remarquables : d'une part, Charles Martel n'y est jamais appelé que *Carolus* tout court, *rex Carolus*, *Pippini filius*; d'autre part, l'hagiographe, pour avoir exploité à contresens des sources annalistiques, dit qu'Yon de Gascogne était à cette date l'allié de Chilpéric contre Charles et range des Gascons auprès des Neustriens dans l'armée qui combattit aux rives de l'Amblève. En d'autres termes, tout lecteur de la *Passio sancti Agilolfi* y apprend :

1° Qu'un prince nommé Charles a jadis fait la guerre dans l'Ardenne ;

2° Qu'à la même époque régnait en Gascogne un prince nommé Yon ;

3° Que ce prince nommé Charles et ce prince nommé Yon ont guerroyé l'un contre l'autre ;

et, par une bizarre circonstance particulière, le lecteur, rencontrant dans ce récit « Charles, *roi* de France et fils de Pépin », est induit à reconnaître en ce roi Charlemagne et non Charles Martel.

Donc, pour rendre compte de tout l'élément historique et, par surcroît, de l'élément pseudo-historique de *Renaud de Montauban*, il suffit, sans recourir à des cantilènes du VIIIe siècle, d'admettre que le premier auteur de ce roman, au XIIe siècle, a pu lire la *Passion de saint Agilolf*, ou, plus simplement encore, qu'il a pu, dans la région de Stavelot, entendre raconter la légende, alors bien vivante, de ce saint.

Mais quel rapport, dira-t-on, entre les fils Aymon et saint Agilolf? En maints écrits autres que la *Passion* de ce saint, à commencer par les annales mérovingiennes et carolingiennes, ne peut-on pas lire que Charles Martel a fait la guerre dans l'Ardenne, qu'Yon de Gascogne était son contemporain, et qu'ils ont combattu l'un contre l'autre? En maints lieux autres que Stavelot, un romancier du XIIe siècle n'a-t-il pu, directement ou indirectement, prendre connaissance de l'un ou de l'autre de ces écrits, et, par une méprise facile, confondre Charles Martel et Charlemagne? — Assurément : mais si on me l'accorde, je n'en demande pas davantage. Je ne dis pas

pour l'instant que le premier auteur de *Renaud de Montauban* ait lu la *Passion* ou entendu raconter la légende de saint Agilolf de Stavelot ; je dis seulement que, vivant au XIIe siècle, il a pu, *en un lieu quelconque*, connaître un texte analogue ou une légende analogue. Si on me l'accorde, il suffit : l'hypothèse des cantilènes, celle qui dérive notre roman du XIIe siècle de poèmes du VIIIe, disparaît, désormais inutile.

Le principal de notre tâche est donc ici achevé, l'élément historique de *Renaud de Montauban* étant expliqué. Voyons pourtant si, par surcroît, nous ne pouvons pénétrer plus avant dans l'étude de ce roman.

B. — *Enquête géographique.*

Nous recourrons à une méthode d'enquête géographique qui, dans l'étude de plusieurs autres chansons de geste, nous a rendu, semble-t-il, quelques services.

a) *Montessor en Ardenne.* — Il serait bon de réussir à identifier d'abord le château des Ardennes où Renaud vécut sept ans, Montessor.

Voici les seuls renseignements que nous offre sur son emplacement la version La Vallière (v. 1972 et v. 2145) :

Il entrent en Ardane el parfont gaut ramé
Et en vindrent sor Muese et ont un mont trové.
Une ewe ravineuse i cort par le chanel;
La firent un chastel qui fu de poesté.

L'empereres de France pense de l'esploitier,
Tant qu'il vit le chastel fermé sor le rocier;
Les montaignes sont hautes, parfont sont li gravier,
Les praeries larges, li bos grant et plenier;
Bien i pueent les pors et les lees chacier
Et les cers et les bices berser et archoier.
D'une part li cort Muese, qui molt fait a prisier,
Ou on prent les saumons, quant on i veut pescier;
D'autre part est la roche, on n'i puet aprocier.

On apprend donc par la version La Vallière que Montessor est quelque part au confluent de la Meuse et d'une « ewe ravineuse », rien de plus.

D'autre part, toutes les descriptions modernes de la région, tous les Guides mentionnent une hauteur, aujourd'hui dénommée « Montagne des Quatre fils Aymon ». Elle domine Monthermé, au confluent de la Meuse et de la Semoy. Voici l'une de ces descriptions, prise au hasard :

Le delta de la Semoy arrive à la Meuse. Ses bras multiples sont franchis par plusieurs ponts. La voie ferrée s'engouffre immédiatement sous la Montagne des Quatre fils Aymon. C'est la crête rocheuse, violemment dentée, qui se dresse devant nous : il y a cinq dents, quatre pour les fils Aymon, la cinquième pour le cousin Maugis. Cette dernière était autrefois surmontée d'une roche aplatie, posée horizontalement en façon de dolmen, et appelée la Table Maugis. Des brutes ont cassé la pierre un matin, pour en faire du macadam [1].

Mais cette localisation remonte-t-elle jusqu'au moyen âge? On en pouvait, on en devait douter jusqu'au jour où parut, en 1909, l'édition de M. Castets : on y trouve, en note au texte de la version La Vallière, le passage correspondant d'un autre manuscrit du XIIIe siècle, encore inédit, celui de l'Arsenal :

D'une part i cort Muese, qui mout a gent gravier,
Et d'autre part Cemoy, qui de la roche chiet;
Ons i prent les saumons, qui bien i sait peschier.

L' « ewe ravineuse » de la version La Vallière est donc bien la Semoy. L'indication du manuscrit de l'Arsenal est, à ma connaissance, la seule de son espèce, et elle est restée inconnue de tous jusqu'en 1909. Pas une autre version, ancienne ou moderne, ne désigne avec quelque précision l'emplacement de Montessor. Mais la tradition orale, comme on voit, s'est passée du secours des livres, et nous constatons ce fait intéressant, qu'elle a su, à elle seule, maintenir en vie une légende sur un certain coin de terre durant sept siècles au moins.

1. Jean d'Ardenne [Léon Dommartin], *l'Ardenne belge, française, grand-ducale*, Bruxelles, 1881, p. 53. Voir aussi Albert Meyrac, *Traditions, légendes et contes des Ardennes*, 1890, p. 330. — « La Table Maugis était une pierre couchée horizontalement sur trois appuis disposés en triangle... Vers 1842, des ouvriers de Gendarme-Marchal et de Laval-Dieu l'ont renversée au moyen d'énormes crics, dans l'espoir d'y trouver un trésor. Plus tard les débris ont été cassés pour servir à l'empierrement des routes. » L. Péchenart, *Château-Regnault-Bogny*, Charleville, 1897, p. 19.

Assurés maintenant que l'auteur de la chanson de geste a entendu dépeindre le site de Monthermé, relisons ses vers : une vallée très encaissée, un ruban de prés le long de la Meuse et de grands bois : la description est exacte.

Si l'on visite ces lieux, comme j'ai fait, et si l'on visite, près du Bec d'Ambez, Saint-André-de-Cubzac, où la tradition locale, d'accord avec l'antique version La Vallière, place aujourd'hui encore le château de Montauban, on sait gré au poète qui sut choisir ces paysages si bien appropriés à son dessein : ici, aux rives de la Meuse, pour abriter les fugitifs, le rocher inaccessible, la forêt hantée, « car fees i conversent » (v. 2001); là-bas, « en la marche freconde au roi Yon », les plaines ouvertes où les quatre frères, rassurés, oseront dresser au soleil leur tour orgueilleuse; ici un repaire d'*outlaws*, là-bas un château de riches barons.

L'auteur de la chanson de geste avait assurément fréquenté l'une et l'autre région. Pour l'Ardenne, il n'est pas jusqu'à cet humble détail qui ne le prouve : parlant du confluent de la Meuse et de la Semoy, il note :

Qu'on i prent les saumons, quant on i veut pescier.

Il y eut là, en effet, jusqu'au XVIIIe siècle, d'importantes pêcheries de saumons, et nous avons des chartes du XIIe et du XIIIe siècle qui règlent les droits exercés sur ces pêcheries par l'abbaye de Laval-Dieu, sise à la Bouche de Semoy [1].

Mais fut-ce par libre choix, et seulement pour avoir reconnu la convenance du paysage, que l'auteur de la chanson de geste a localisé là ses fictions? A trois kilomètres de Monthermé se trouve le bourg de Château-Regnault [2]. Château-Regnault apparaît pour la première fois dans une charte de 1227. Huon III, comte de Rethel, de qui elle émane, y dit qu'il vient de construire un château neuf sur l'emplacement d'un plus ancien *Castrum Renaldi* [3]. Qui fut ce Renaud? On

1. On trouvera ces chartes, dont la plus ancienne date de 1185, aux pages 313 et suiv. du livre de M. L. Péchenart, *Château-Regnault-Bogny*, Charleville, 1897.

2. On y montrait jadis, au témoignage de Malherbe, « la tour de Maugis et l'estable de Bayard ». (Lettre de Malherbe à Peiresc, du 28 avril 1615, citée par P. Paris dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 675.)

3 « Ego Hugo, comitis Regitestis primogenitus, omnibus tam presentibus quam futuris... notum facio quod ego castrum Renaldi quod de novo

ne sait pas [1]. Toujours est-il que l'auteur de la chanson de geste dut voir en ces lieux des ruines, alors dénommées *Castrum Renaldi*. A ces ruines pouvaient être attachées, comme à tant d'autres, quelque anecdote légendaire, l'histoire d'un seigneur de jadis, d'un Renaud, tenu pour un rebelle, pour un bandit : en cette hypothèse, là serait l'humble germe de toutes les fictions futures, des trouvères à l'Arioste.

En cette même région et rien que dans cette région, on rencontre plusieurs autres localisations de notre légende. Certaines de ces localisations, sur lesquelles nous n'avons pas de témoignages anciens, peuvent néanmoins — le cas de Montessor vient de nous le montrer — remonter très haut. Je les noterai toutes, ne serait-ce que pour leur pittoresque.

b) *Autres localisations dans la vallée de la Meuse.* — Voici d'abord celles que je relève en descendant la Meuse.

Saint-Nicolas. Les fils Aymon invoquent maintes fois en leur péril saint Nicolas [2]. S'ils bâtissent des églises en Gascogne, ces Ardennais placent l'une d'elles sous son vocable, et Aalard a pour cri d'armes « Saint Nichole! » [3]. On peut rappeler que dans *Girard de Roussillon*, c'est à l'église « saint Nicolau en Ardene » que Berthe fugitive vient demander asile [4]. A un kilomètre au sud de Revin, et à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Monthermé, il y a un Saint-Nicolas. Dans l'église même de Revin, ce saint a son autel particulier (à droite du maître-autel) : un jour lui est spécialement consacré, lors de la fête patronale. La plus ancienne confrérie de bateliers de Revin (ces bateliers étaient autrefois renommés par toute la Meuse) a pour patron saint Nicolas.

construxi inter villam Braquensem et Vallem Dei, super montem qui dicebatur *Chasteliers*, ad legem castri Bullonensis institui... et juravi eamdem libertatem et easdem consuetudines me observaturum burgensibus ibidem mansuris quas habere noscuntur in castro de *Buillon* commorantes. In cujus rei testimonium... Datum anno Domini M°CC° vicesimo septimo, mense maio. » (Saige et Lacaille, *Trésor... de Rethel*, t. I, p. 293, n° 58.)

1. On l'a identifié à divers personnages du XIIe siècle (voyez Dom Noël, *Notice historique sur le canton de Monthermé*, Reims, 1901, p. 105). Ces identifications restent incertaines.

2. Vers 4446, 4458, 6496. Ce saint est aussi appelé « saint Nicol de Vaucois », nom que je ne sais expliquer.

3. Vers 6873.

4. Vers 7343. Voyez *Girart de Roussillon*, traduit par P. Meyer, p. 509.

La Roche-Bayard. Sur la route de Givet à Dinant, à deux kilomètres de Dinant, non loin du fleuve, se dresse l'étrange monolithe que l'on appelle la Roche-Bayard, parce que le sabot de Bayard le détacha de la montagne [1].

L'Abbaye d'Andenne. Entre Namur et Huy, on rencontre sur la Meuse l'abbaye bénédictine d'Andenne, dont la première abbesse fut sainte Begge, fille de Pépin II, morte en 694. Selon l'une des versions des *Quatre fils Aymon* (celle du manuscrit 764 de la Bibliothèque nationale), Maugis, avant de se faire ermite dans un bois, vint prier dans cette église, « que jadis ot fondee ». Il offrit à sainte Begge, comme Guillaume d'Orange à saint Julien, son écu, son heaume et son épée, et lui laissa aussi son destrier.

Aigremont. Après Engis, dominant le ravin des Awirs, subsistent des ruines qui portent le nom du fief de Maugis, Aigremont [2].

Le Pont Bayard à Liége. On entend aujourd'hui encore, comme chacun sait, le bon cheval Bayard hennir dans la forêt d'Ardenne, surtout la nuit de la Saint-Jean. Voici comment l'explique la version La Vallière (v. 15 320). Ayant reçu à Tremoigne Bayard des mains de Renaud, Charlemagne vint à Liége « deseur le pont de Muese », et fit précipiter le destrier dans le fleuve, une meule au cou :

Or est Baiars en Muese, que toz li mondes loe...
La muele fiert des piés, si an fait mainte escroe,
Si l'a frainte et brissie come s'ele fust de boe.
Tote l'a depecie et par vertu la froe.
Et quant il fu delivres, la grant eve tresnoe,
D'autre part esleva de delez une hoe,
Iloc se quiaut de l'eve de si que en la coue,
Puis hennist et brondele et lo gravier escroe.
Adonc s'en vait poignant plus tost que une aloe,
En Ardane est entrez, en la grant forest floe...

Eschapés est Baiars de si grant aventure.
Encor dient al regne, ce conte l'escriture,
Qu'il est en la forest, ou il tient sa pasture.

1. Voyez *la Belgique illustrée*, publiée sous la direction d'Eugène van Bemmel, s. d., t. II, p. 236.

2. Eugène van Bemmel, *la Belgique illustrée*, t. II, p. 329.

Quant voit home ne feme, de l'aler ni a cure,
Ains s'en recort fuiant a sa grant aleüre,
Que bien samble anemi qui de Deu nen a cure.
Or vos lairons de lui, ne sai se il plus dure.

c) *Stavelot et Malmédy.* — Selon la version La Vallière (au vers 1979), Charlemagne découvre le refuge des fils Aymon à Montessor grâce à la dénonciation d'un pèlerin,

Qui vint de Saint Romacle tot le chemin ferré.

Tout le monde au moyen âge comprenait une telle indication géographique : ce pèlerin venait de Stavelot. Saint Remacle, Aquitain, abbé de Solignac, puis abbé de Stavelot et Malmédy vers 648, évêque de Tongres vers 652, mort vers 670 [1], est tenu pour l'apôtre des Ardennes [2]. Sa châsse, que l'on conserve encore à Stavelot, et qui est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, y attirait de nombreux pèlerins.

Sur la route qui remonte le cours de l'Amblève pour gagner son sanctuaire, en aval du bourg d'Aywaille, « au sommet d'une immense muraille de rochers presque verticale, se dressent les ruines du château d'Amblève, plus connu dans le pays sous le nom de château des Quatre fils Aymon [3] ». A une lieue de là, « on montre le Pas Bayard, au-dessus du hameau de Remouchamps, sur l'Amblève [4] ».

Plus près encore du sanctuaire de saint Remacle, « aux environs de Malmédy, en remontant la Warche, au delà de Bévercé, on trouve les ruines de Renarstein, l'un des repaires célèbres des Quatre fils Aymon [5] ».

Nous voilà donc ramenés à Stavelot et Malmédy. Ces localisations peuvent être modernes? Sans doute; mais, modernes, on ne comprend pas comment elles se seraient produites. D'ailleurs la mention de saint Remacle dans la chanson de

1. Voyez le *Répertoire des sources historiques du moyen âge* d'Ulysse Chevalier, *Bio-bibliographie*.

2. Il est ainsi qualifié dans une description de son douzième centenaire célébré à Stavelot. (*Revue bénédictine*, t. VIII, 1891, p. 525.)

3. Eug. van Bemmel, *ouvr. cité*, t. II, p. 403 (planche); cf. L. Dommartin, *l'Ardenne*, p. 272.

4. L. Dommartin, *ouvr. cité*, p. 54. Cf. Meyrac, *Traditions des Ardennes*, 1890, p. 331.

5. L. Dommartin, *ouvr. cité*, p. 251.

geste semble en garantir l'ancienneté. Convient-il d'en tenir compte? Nous le saurons peut-être, quand nous aurons visité les églises où Renaud lui-même fut vénéré comme saint, à Cologne, à Dortmund.

C. — *Enquête hagiographique.*

L'église paroissiale de Saint-Maurice, à Cologne, célèbre de nos jours encore, le 7 janvier, la Saint-Renaud[1]. Dans la cathédrale Saint-Pierre, un vitrail du XVIe siècle groupe saint Maurice, saint Géréon, saint Georges et saint Renaud : les saints cavaliers. Le fils Aymon eut aussi à Cologne un sanctuaire particulier, la *Reinoltskapelle*, élevée en 1205 au plus tard[2], à l'endroit même où la légende place sa mort, et qui subsista jusqu'en 1804. On y gardait une part de ses reliques; une fresque le montrait à cheval sur Bayard avec ses frères; pour le distinguer de ceux-ci, le nimbe des saints parait son heaume.

A Dortmund, la principale église, aujourd'hui consacrée au culte réformé, garde son vieux nom catholique de *Reinoltskirche*. Entre le chœur et la nef, sous des baldaquins, deux statues se font pendant : c'est Renaud et c'est Charlemagne, les deux adversaires réconciliés[3]. Dortmund s'est longtemps glorifié d'avoir eu Charlemagne pour fondateur, Aymon pour premier comte, et Renaud pour patron céleste. Lors d'un siège que subit la ville en 1337, saint Renaud parut sur les remparts : il prenait au vol, dit une chronique locale[4], les pierres lancées par les pierrières, et les relançait contre les assiégeants. Aussi, quand, le siège levé, l'empereur Charles IV, le 22 novembre 1337, venant de Soest, vint visiter Dortmund,

1. Pour tous renseignements sur le culte de saint Renaud à Cologne et à Dortmund, voyez Floss, *Die Legende von Reinold*, dans les *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, t. XXX (1876), p. 174; — J. Hansen, *Die Reinholdsage und ihre Beziehung zu Dortmund*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XXVI (1886), p. 103; — et l'introduction de M. Fridrich Pfaff à son édition du *Volksbuch* (1887). L'étude de M. Pfaff semble avoir vraiment épuisé la recherche.

2. J. Hansen, *art. cité*. C'est la date du plus ancien document qui la mentionne; on en a d'autres, datés de 1235, 1258, etc.

3. La statue de Charlemagne date du XVe siècle; celle de Renaud, du XIVe

4. Voyez Seibertz, *Quellen der westphälischen Geschichte*, t. I, p. 281.

les bourgeois portèrent à sa rencontre les reliques de leur défenseur, enfermées dans une châsse d'argent et dans un reliquaire en forme de chef. L'empereur descendit de cheval à l'approche du cortège et vénéra le saint. Le lendemain, après qu'il eut entendu la messe à la Reinoltskirche, on lui fit présent d'une partie de ces reliques, du « Liber de gestis Reynoldi » et de l' « Historia quae in ejus festo cantari consueta est ». Une *gilde*, qui se vantait d'être la plus ancienne de Dortmund, et dont l'existence est en effet attestée dès le XIIIe siècle, avait saint Renaud pour patron. Quant à la Reinoltskirche, les documents ne la mentionnent qu'à partir de 1238; mais les archéologues datent ses parties anciennes de la fin du XIIe siècle.

Or, si l'on cherche quels furent les actes du saint de Cologne et de Dortmund, on n'en trouve pas d'autres que les exploits fabuleux de Renaud de Montauban en compagnie de Bayard, et l'on constate le fait singulier que le plus ancien monument de ce culte propre au diocèse de Cologne est un roman français. Analysant au début de cette étude la version La Vallière, c'est à peine si j'en ai indiqué en quelques lignes le dénoûment. Voici, avec plus de détails, ce beau, ce noble récit.

Quand Renaud eut fait sa paix avec Charlemagne, aux dures conditions que l'on sait, quand il lui eut livré son cheval Bayard, il monta sur la tour de Tremoigne, où flottait encore son imprenable enseigne. Il l'arracha, la jeta au fossé « comme un vieux linceul », puis s'en fut, nu-pieds et en langes, mendiant son pain.

Sur la route du Saint-Sépulcre, à Constantinople, il rencontra un autre pénitent, son cousin Maugis. A leur arrivée à Jérusalem, les Sarrasins occupaient la ville; campés sous ses murailles, les barons chrétiens de Syrie s'efforçaient en vain de la reprendre. Les deux humbles pèlerins redevinrent des preux. Renaud reconquit le sépulcre. Après qu'il l'eut vénéré, les barons du royaume voulurent le couronner roi. Il refusa, et, n'emportant de la Terre Sainte que la palme des pèlerins, reprit sa route en mendiant.

Il revit Tremoigne. Il y retrouva ses frères, mais non plus

son ami Bayard, ni sa femme, morte durant son pèlerinage. Il rentra pour un temps dans le siècle, afin d'élever ses fils, Aymonet, Yonet. Quand ils furent en âge, il les mena à la cour de Charlemagne, à Paris, où il les vit faire leurs premières armes. Il donna Tremoigne à Aymonet, Montauban à Yonet, puis revint avec ses frères, pour y faire un suprême séjour, à son cher Montauban. Une nuit, s'étant vêtu comme un pauvre, il descendit les degrés, se fit ouvrir la porte, donna au portier son dernier joyau, son anneau d'or, et le chargea pour les siens de ce message (v. 17906) :

> Tu me diras mes freres et mes fils ansiment
> Qu'il pensent do bien faire, por Deu omnipotent :
> Jamais ne me verront en trestot lor vivant;
> Je vois m'ame sauveir, si vivrai nettement :
> Par moi sont mort mil homme, dont je sui molt dolent.

Il s'en fut dans la nuit, à grands pas,

> Embrunchié sous sa chape, ains lo chief ne leva.

Il chemina tant qu'un jour, sans qu'il eût choisi sa route, il parvint à Cologne. Il entra dans l'église Saint-Pierre :

> Les Trois Rois aoura de cuer bon et loyal.

Il vit que des maçons nombreux travaillaient à refaire l'église. La pensée lui vint d'offrir son service au maître-maçon. Il ne sait pas, il le lui avoue, « asseoir » la pierre, mais il pourra du moins la porter, et porter l'eau, le mortier. Le maître-maçon hésite à embaucher cet inconnu, qui ressemble à un roi ou à un comte mieux qu'à un portefaix. Alors Renaud prend une pierre de taille que quatre hommes n'auraient pu remuer, la charge sur son cou, puis une autre par-dessus, et les porte à pied-d'œuvre, sans ployer l'échine. Tous s'émerveillent ; on le laisse travailler. Mais la journée finie, à l'heure de la paye, il ne veut accepter qu'un seul denier, dont il achète du pain. Le lendemain, revenu le premier au chantier, il va écouter la messe que chantait l'archevêque devant l'autel de saint Pierre, puis reprend le travail, et durant huit jours s'emploie à porter aux maçons la pierre, l'eau, le mortier. Hélas ! comme il abat pour un seul denier

la besogne des autres, sans l'avoir voulu, il a produit le chômage :

Li autre porteor sont ariere torné,
Mais li ovriers saint Pere fu de tous apelés.

Les porteurs congédiés complotent de se débarrasser de lui, et, comme il vient chaque soir manger son morceau de pain dans un « anglet » du chantier, les ouvriers se cachent parmi les pierres, leurs marteaux au poing. Ils approchent, l'assomment par derrière. Son âme s'en va « la sus, avec les anges » ; quant au corps, les meurtriers le cousent dans un sac, le portent en barque au milieu du Rhin et l'y jettent. Le lendemain, sur le chantier, le maître-maçon cherchera en vain « l'ouvrier saint Pierre ».

Or, le Rhin roula le corps jusqu'à un chenal et Dieu fit un très beau miracle. Il envoya vers son serviteur les poissons du fleuve :

Dessi a une liue, par le Jhesu voloir,
N'i a remés poisson qui doie force avoir :
Trestout vienent au cors a force et a pooir;
Li greignour vont devant...

Ils soulèvent le corps jusqu'à la surface. L'eau s'illumine et les anges, dans cette clarté, chantent et font le « service » du saint :

Par la vertu de Deu, lo pere roiamant,
I ot tel luminaire et arrier et avant
Que il paroit de voir que l'eve fust ardant.
Par tote la cité en est merveille grant.

Hommes et femmes, tous accourent. Les clercs viennent en procession de l'église Saint-Pierre, conduits par l'archevêque. Quand les anges ont achevé le service, les poissons approchent du rivage le corps sacré. L'archevêque le reçoit :

Atant fu au rivage et l'arcevesques saut
Et a saisi lo cors et l'a levé en haut
Et li poisson s'en vont et la grant clartés faut;
Li angle s'en revont...

L'archevêque déchire le sac, reconnaît le bon ouvrier de saint Pierre; mais nul ne sait d'où il est venu, qui il était.

L'archevêque le fait porter sur un char jusqu'à l'église Saint-Pierre, où l'on célèbre la messe pour lui. La messe dite, quatre barons veulent retirer la bière du char, mais ne réussissent pas à la soulever. Tandis qu'ils se lamentent, se croyant indignes, le char se remet en route de lui-même. On croit qu'il s'arrêtera à la fosse que l'on a préparée, mais il passe outre; l'archevêque, le clergé, la foule le suivent :

Et li sains cors s'en va droitement vers Tremoigne.

A son approche, les cloches de Tremoigne se mettent en branle d'elles-mêmes et sonnent toutes à la volée.

Tant tindrent lor jornees, et ce nos fait a croire,
Qu'il vindrent a Tremoigne, la o en est l'estoire.
Si com sont vers Tremoigne, que li mostier aperent,
Tuit li sain de la vile tot de long en sonerent.

Les malades qui touchent le cercueil sont aussitôt guéris. A Tremoigne, les frères et les fils de Renaud le reconnaissent :

Au mostier Nostre Dame fu portés erranment.
Encor i gist en fiertre, ce sevent bien la gent.
Sains Renaus est nommés : por Deu soffri torment.

Certes, la Passion de saint Renaud donne aux aventures de Renaud un beau dénoûment; mais, selon la théorie des origines anciennes de nos romans, ce dénoûment serait postiche : et, de fait, il faut bien qu'il soit postiche pour que cette théorie subsiste; car elle ne saurait aller jusqu'à soutenir que des « cantilènes profondément historiques » du temps de Charles Martel auraient raconté le miracle des poissons du Rhin ou le miracle des cloches de Tremoigne [1]. C'est pourquoi elle veut que la « phase » de Tremoigne soit d'invention plus récente que les « phases » des Ardennes et de Gascogne.

Mais, à l'appui de cette hypothèse, elle n'allègue que des faits sans portée. Je reconnais avec divers critiques que le poète qui, dans la version La Vallière, a raconté en vers rimés la Passion de saint Renaud n'est pas le même que le poète,

1. D'autant qu'à l'époque de Charles Martel, Tremoigne, selon toute apparence, n'existait pas encore. Cette ville n'apparaît dans les documents qu'à partir de 897 (voyez Aug. Meininghaus, *Die Grafen von Dortmund*, Dortmund, 1905, p. 12).

de plus grand talent, qui a raconté en vers assonancés le guet-apens de Vaucouleurs. Je reconnais que l'épisode de Tremoigne est mal relié à ce qui précède et que Renaud nous surprend lorsque, s'échappant de Montauban par un souterrain, il va chercher refuge en ce château d'outre-Rhin dont nous avions ignoré jusqu'alors qu'il fût le seigneur. Mais de telles maladresses de narration sont fréquentes d'un bout à l'autre de ce roman, qui est de plusieurs mains (d'ailleurs contemporaines), et les critiques ne peuvent empêcher que l'épisode de Tremoigne soit annoncé dans la partie assonancée elle-même, puisqu'en deux passages il y est fait allusion à « la fiertre del baron », à la châsse de saint Renaud de Tremoigne [1]. Ils ne peuvent empêcher que la version néerlandaise voie, elle aussi, en Renaud saint Renaud de Tremoigne. Ils ne peuvent empêcher qu'à l'exception d'un absurde remaniement [2], tous les manuscrits français racontent l'épisode de Tremoigne. Ils ne peuvent empêcher — ce qui est plus grave encore — qu'à vouloir supprimer comme postiche le dénoûment du roman, ils abîment le roman tout entier. C'est une théorie semblable que les critiques de la même école soutiennent à propos de Girard de Roussillon : les moines de Vézelay n'ont point participé, disent-ils, à la formation de sa légende, d'abord toute séculière, toute populaire. Et c'est ce qu'ils disent aussi d'Ybert de Ribemont : Ybert n'aurait eu d'abord rien à voir avec l'abbaye de Waulsort. Et d'Isembard le rénégat : sa légende n'aurait été rattachée qu'artificiellement et sur le tard à l'abbaye de Saint-Riquier. Et d'Ogier le Danois :

1. Au vers 6072, au moment où le roi Yon complote avec ses barons de livrer ses hôtes, des ténèbres descendent sur lui, et c'est un miracle que Dieu fait en faveur de saint Renaud, comme on peut le lire, dit le poète, dans un écrit conservé à Tremoigne :

Por saint Renaut fist Deus illuec grant monstrison;
Escrit est a Tremoigne en la fiertre au baron:
La chambre qui fu blanche en mua sa color,
Si devint inde et perse et noire com charbon,
Et li uns ne vit l'autre, ains chaïrent trestot.

Au vers 6814, pour appuyer son dire que Renaud était de taille gigantesque, le poète allègue les grandes dimensions de la châsse de saint Renaud :

Car tant fu grans Renaus quinze piés ot de lonc;
Encor est a tiesmoing la fierte del baron.

2. Celui du manuscrit Hatton 42 de la Bibliothèque Bodléienne; voyez Pfaff, *ouvr. cité*, p. XXIV; Jordan, *ouvr. cité*, p. 171.

l'exploitation de sa légende en l'église de Saint-Faron de Meaux serait un fait récent et fortuit d'accaparement clérical. Mais remarquons au contraire l'intime parenté de ces légendes. C'est toujours l'histoire d'un orgueilleux ou d'un rebelle. L'esprit de violence et de *desmesure* s'empare de lui et l'affole, jusqu'au jour où enfin Dieu le courbe sous sa main et l'apaise. Alors Ybert de Ribemont, sur l'emplacement de ses sept châteaux forts, monuments de son orgueil, dresse sept églises, monuments de son humilité. Alors Girard de Roussillon, sur la contrée que sa violence ensanglanta, élève le sanctuaire de la Madeleine. Alors Isembard le renégat salue sa dame Marie d'un *Ave Maria*. Alors Ogier le Danois revêt à Saint-Faron la robe bénédictine. Alors Renaud de Montauban s'achemine vers le chantier des maçons. Ce sont de grandes légendes d'orgueil et de pénitence; qu'on en supprime les dénoûments — la pénitence —, c'est leur beauté que l'on supprime. Additions postiches de moines, va-t-on répétant : qu'on leur trouve donc d'autres dénoûments qui vaillent ceux-là! Il faudra d'ailleurs les inventer de toutes pièces, car, aussi haut que nos textes remontent, ce sont ces dénoûments-là qu'ils nous donnent.

C'est donc au mépris des faits et des textes, et par un jeu d'analyse arbitraire, qu'on nous invite à nous représenter un hypothétique roman de *Renaud de Montauban* dont le dénoûment n'aurait pas été la pénitence et la mort entourée de miracles du bon ouvrier de saint Pierre.

Néanmoins, prêtons-nous un instant à ce jeu d'analyse. Supposons, comme on nous le demande, que, dans une chanson de geste primitive, Renaud, s'étant assez longtemps battu contre Charlemagne, faisait sa paix avec lui et que tout finissait là, platement, sans qu'il fût question ni de sa vie repentie, ni de Cologne, ni de Dortmund; et placés en l'état d'esprit que suppose cette hypothèse, examinons les documents hagiographiques de Cologne et de Dortmund.

Le culte de saint Renaud doit remonter jusqu'au XIIe siècle, puisque dès 1205 une chapelle de Cologne était placée sous son vocable. Mais le plus ancien texte sûrement daté est un passage d'Aubri de Trois-Fontaines, écrit vers l'an 1233, où il est dit que Renaud, fils d'Aymon, frère d'Aalard, de Richard

et de Guichard, se rendit moine, à Cologne, en l'abbaye de Saint-Pantaléon (fondée par saint Bruno en 964) [1].

C'est au XIIIe pareillement que les Bollandistes et les autres historiens ecclésiastiques attribuent, avec toute vraisemblance, les deux autres documents les plus anciens, la *Vita sancti Reinoldi, monachi et martyris,* en prose [2], et une hymne en 527 vers rimés, où l'on croit reconnaître cette *Historia sancti Reinoldi* qui se chantait à l'église le jour de la fête du saint [3].

L'hymne se fonde sur la version néerlandaise et en reproduit les principales données romanesques [4]; la *Vita* en prose, très courte, réduit au minimum les aventures de Renaud dans le siècle pour développer seulement son « moniage » et le récit de sa Passion; mais, elle aussi, elle se fonde sur des récits de chansons de geste, sur des *vulgares cantilenae*, comme elle les appelle [5]. Dans tous les textes hagiographiques, et jusque dans l'*Historie van sent Reinolt*, écrite à Cologne au XVe siècle [6], saint Renaud n'est donc autre que le baron des romans français, l'un des quatre fils fabuleux du fabuleux Aymon, celui qui fut martyrisé à Cologne par des maçons, et dont le corps, miraculeusement retiré du Rhin, fut transféré à Tremoigne.

Tels étant les faits, la question se pose ainsi : Qui inventa la Passion de saint Renaud? Fut-ce un clerc du diocèse de Cologne? ou un jongleur français?

1. *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XXIII, p. 723.

2. La *Vita sancti Reinoldi* a été publiée d'abord par les Bollandistes, dans leurs *Acta sanctorum*, t. I de janvier, p. 385, puis, avec le secours d'un autre manuscrit, par Floss, dans les *Annalen des Vereins für die Geschichte des Niederrheins*, t. XXX (1876), p. 181.

3. Cette hymne a été publiée en dernier lieu par Floss, dans le mémoire cité à la note précédente, p. 185.

4. Les quatre frères s'appellent *Adelhardus*, *Ritzardus*, *Reynoldus*, *Writardus* (ou *Writzardus*); leur père est *Heymo de Dorduna*; leur mère, *Aya*, est sœur de Charlemagne; *Reynoldus* épouse *Claritia*, fille (et non sœur, comme dans la version La Vallière,) d'*Ivo, tyro Tarasconiae; Reynoldus* est qualifié *dux Montalbanensis atque comes Merveldensis*, etc. Tous ces traits se retrouvent dans la version néerlandaise.

5. Qu'il suffise de transcrire cette seule phrase de la *Vita* : « Haymo quatuor filios genuit, quorum virtus per orbem terrarum maxime celebratur; quia quinam extiterint, per vulgares cantilenas apertissime demonstratur. »

6. Publiée par Al. Reifferscheid dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. V (1874), p. 271.

Si ce fut un clerc du diocèse de Cologne, comment comprendre qu'il se soit intéressé à un personnage de roman, à un personnage d'un roman français, à ce fils Aymon qui (selon l'hypothèse à laquelle nous avons convenu de nous prêter) n'avait eu jusque-là rien à voir avec les châteaux et les églises des pays du Rhin? Comment se représenter un ecclésiastique de langue allemande travaillant à combiner un dénoûment nouveau pour un roman français?

Si ce fut un jongleur français, comment comprendre qu'il n'ait pas localisé la Passion de saint Renaud en France, dans l'une des régions où (selon l'hypothèse) la poésie avait jusque-là confiné les fils Aymon, soit en Gascogne, soit dans l'Ardenne? Pourquoi Dortmund? Pourquoi Cologne?

Je cherche dans les écrits sur notre sujet une réponse à ces questions. La plus précise et la plus claire se lit chez M. Leo Jordan, qui représente bien ici, semble-t-il, l'état général des opinions.

M. Leo Jordan suppose que l'on vénérait à Cologne et à Dortmund, dès une époque ancienne, très ancienne peut-être, un saint, de qui les actes ont péri pour nous, mais qui, en tout cas, n'avait rien de commun avec le héros de la chanson de geste : seulement tous deux portaient le même nom ou des noms qui se ressemblaient [1].

Il suppose en outre que d'autre part, en France, dès une époque très ancienne, les chansons de geste célébraient un héros, Renaud de Montauban, lequel n'avait nulles relations avec Dortmund ni avec Cologne : seulement il portait le même nom que le saint de là-bas, ou un analogue.

Par la vertu de cette identité ou de cette ressemblance de leurs noms, dit M. Leo Jordan, le héros des romans français et le saint du diocèse de Cologne se rapprochèrent

1. Voyez Leo Jordan, *Die Sage von den vier Haymonskindern*, notamment p. 126 et suivantes. Il existe un denier de Dortmund, frappé à Cologne, qui porte à l'avers + ODDO REX, au revers S. RENVAD. A. M. Jordan identifie *Oddo rex* à Oton Ier (936-955) et lit au revers *Sanctus Renvad, Agrippina*. Mais un numismate, qu'il a consulté après coup, M. Darmemberg (voyez la *Wallonia*, t. XIV, p. 300), doute de cette interprétation. Il ne nous importe pas d'ailleurs que l'on ait ou non vénéré anciennement à Cologne un saint Reinwald ou un saint Reinhold : ce qui est sûr, c'est que nous n'avons de textes que du XIIIe siècle, et qu'ils donnent tous ce saint comme l'un des fils Aymon.

un jour : « Un jongleur ou peut-être aussi un moine, en tous cas un personnage qu'intéressait l'hagiographie, nous a donné cette partie du roman qui, la première, identifie notre Renaud à un saint de l'église [1]. »

L'explication semble satisfaisante; à y réfléchir pourtant, elle déçoit, le problème étant précisément de savoir quel put être ce « personnage qu'intéressait l'hagiographie », si c'était un moine de Cologne ou un jongleur de France.

De deux choses l'une, en effet. Ou bien, le saint de Cologne était resté, jusqu'à l'intervention dudit « personnage qu'intéressait l'hagiographie », un saint sans histoire et sans gloire, comme il y en a des milliers, une figure indistincte et indifférente, et alors, s'il n'était rien qu'un nom, même à Cologne, comment un jongleur de France aurait-il pris garde à cet inconnu? Ou bien ce saint avait dès longtemps au diocèse de Cologne un culte bien établi, fondé sur des actes et des titres bien accrédités, et alors, comment le clergé de Cologne aurait-il fait table rase de ces titres, rejeté les monuments de ce culte, tout oublié de ce saint, pour adopter à la place une fable prise à un roman français? En d'autres termes, comment un jongleur de France se serait-il intéressé à un saint des bords du Rhin au point de refaire à son profit le dénoûment primitif de la chanson de geste? ou comment les clercs de Cologne auraient-ils immolé leur vieux saint local à la gloire d'un héros de roman français?

Ici, comme dans l'étude de tant d'autres légendes, les faits, comme on voit, demeurent inintelligibles, tant qu'on veut les interpréter par une théorie paresseuse du hasard et de l'accident, tant que l'on s'obstine à tenir à distance les uns des autres, bien séparés, les clercs et les jongleurs. Ici, comme ailleurs, les clercs et les jongleurs sont solidaires. Dans les chansons de geste Renaud apparaît d'emblée comme saint Renaud; dans les récits ecclésiastiques saint Renaud apparaît d'emblée comme le héros des chansons de geste. La plus ancienne chanson de geste, celle du manuscrit La Vallière, nous a renvoyés à la châsse de saint Renaud, à la légende hagiographique du diocèse de Cologne; le plus ancien document hagiographique, la *Vita*

1. Leo Jordan, dans la revue *Wallonia*, t. XIV, 1906, p. 300.

sancti Reinoldi, nous a renvoyés aux *cantilenae vulgares*, aux chansons de geste. Tels sont les faits. Ici comme ailleurs, il y a cercle, référence des jongleurs aux clercs, des clercs aux jongleurs.

Or, la remarque que voici nous approchera peut-être d'une solution. L'*Histôrie van sent Reinolt*, texte ecclésiastique composé à Cologne, sait le nom de l'évêque qui faisait rebâtir Saint-Pierre de Cologne quand Renaud de Montauban vint y travailler parmi les maçons, et ce prélat n'est autre que saint Agilolf [1].

L'*Histôrie van sent Reinolt* ne fait d'ailleurs que reproduire la tradition consignée dans l'hymne de saint Renaud, en ces vers :

Praesul urbis Agrippine,
Caelo regnans sine fine,
Agilolphus, quando rexit,
Novum templum tunc erexit,
Vir nimis virginalis [2].

Agilolf, évêque de Cologne, fut aussi, on se le rappelle, abbé de Stavelot et Malmédy. Et nous voilà pour la troisième fois ramené vers cette abbaye, sans l'avoir voulu ni cherché. Voilà que tour à tour notre enquête historique nous a conduit à Stavelot et Malmédy, — notre enquête topographique à Stavelot et Malmédy, — notre enquête hagiographique à Stavelot et Malmédy. Par trois fois des indices nous ont incliné à croire que notre légende s'est formée là. Groupons ici ces indices, ceux que nous avons déjà relevés et quelques autres encore.

*
* *

1° Des textes hagiographiques, nous venons de le constater, reconnaissent en saint Agilolf de Stavelot-Malmédy l'évêque qui dans la chanson de geste célèbre devant l'autel de saint

1. *Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. V, p. 288.
2. Édition Floss, v. 238-242.

Pierre la messe qu'écoute Renaud de Montauban, puis reçoit dans ses bras le corps du martyr, puis le transfère à Tremoigne.

2° On se rappelle ce trait de la chanson de geste : quand la bière de Renaud s'avance vers Tremoigne, toutes les cloches de la ville se mettent en branle d'elles-mêmes. Or ce miracle se raconte aussi de l'abbé de Stavelot et Malmédy : lorsqu'en 962 Bertolinus, évêque de Cologne, procéda à l'élévation du corps de saint Agilolf, les cloches de Malmédy sonnèrent d'elles-mêmes à la volée [1]. Ce n'est là, dira-t-on, qu'un motif hagiographique assez banal, et la rencontre peut être accidentelle. Mais voici des raisons de croire qu'elle ne l'est pas.

3° M. Fridrich Pfaff, à qui nous devons le précédent rapprochement, en a fait un autre, très digne d'attention [2].

Bède le Vénérable a raconté le martyre de deux saints assez obscurs, les saints Ewald. C'étaient deux missionnaires saxons qui vinrent d'Angleterre, au VIIe siècle, évangéliser la Saxe encore païenne. Les barbares qu'ils voulaient convertir les assassinèrent [en 695] et les précipitèrent dans le Rhin. Mais leurs corps remontèrent le fleuve à contre-courant, se dirigeant vers le lieu où les saints Ewald avaient laissé leurs compagnons. Une colonne de lumière dressée sur l'eau accompagnait les martyrs. Leurs compagnons, avertis par une vision, se rendirent au fleuve vers la colonne de lumière et recueillirent leurs corps ; Pépin les fit par la suite transférer dans une église de Cologne [3].

Le lecteur a reconnu le miracle de la chanson de geste, et c'est ici un thème vraiment très rare dans la littérature hagiographique. Si Renaud de Montauban est comme les saints Ewald précipité dans le Rhin et comme eux miraculeusement retiré du Rhin, c'est que le récit de la chanson de geste a été modelé sur le récit de Bède le Vénérable, et par un hagiographe

1. Voir Fridrich Pfaff, *Reinolt von Montelban*, Tübingen, 1885, p. 673.

2. Fridrich Pfaff, *Das deutsche Volksbuch von den Heymonskindern*, p. LVII.

3. La *Passio sanctorum Ewaldorum*, *auctore sancto ac venerabili Beda*, est publiée dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, t. II d'octobre. p. 189.

du diocèse de Cologne, car le culte des saints Ewald est propre à Cologne et ne s'est jamais propagé plus loin que Dortmund et que Münster[1]. Or, dire que l'hagiographe de Renaud de Montauban, comme il a emprunté ce récit miraculeux à la légende des saints Ewald, a dû emprunter le miracle des cloches à la légende de saint Agilolf, ce n'est pas faire une conjecture gratuite. Ce n'est pas nous, en effet, qui rapprochons saint Agilolf et les saints Ewald : les voici tout rapprochés en ce passage de la *Vie d'Annon II*, archevêque de Cologne de 1056 à 1075 :

Coloniensem urbem, diu fraudatam corpore martyris et episcopi sui *Agilolfi*, membrorum ejus restitutione [Anno beatissimus] laetificavit, quae, Malmundiarensibus praeripiens, in monasterium suum quod est ad Gradus cum magna civitatis exultantis ambitione transtulit. Inter haec et *duorum Ewaldorum* preciosa corpora, revelatione eorumdem martyrum instructus, de tumulis sublimavit, quos olim in Saxonia passos Rhenus amne refluo Coloniam sepeliendos advexerat[2].

Le prélat qui procéda à l'invention et à l'élévation des reliques des saints Ewald est, comme on voit, le même qui transféra saint Agilolf de Malmédy à l'église Notre-Dame-des-Degrés de Cologne[3]. Nous sommes donc en présence de légendes très strictement localisées dans le temps et dans l'espace, et le récit de la chanson de geste a été combiné par un homme bien au fait des traditions de Cologne. Or Stavelot appartient au diocèse de Liége, c'est-à-dire à la province ecclésiastique de Cologne; Malmédy, au diocèse même de Cologne, et le recueil des chartes de la double abbaye montre qu'elle ne cessa d'entretenir avec Cologne des relations multiples. En souvenir de saint Agilolf, leur commun patron, les moines de Malmédy avaient formé avec les clercs de l'église Notre-Dame-des-Degrés un pacte de fraternité, qu'on les voit

1. Voyez les *Acta sanctorum* des Bollandistes, t. II d'octobre, p. 168.

2. *Vita Annonis, archiepiscopi Coloniensis*, dans les *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XI, p. 482.

3. Cette translation eut lieu en 1065 d'après le *Triumphus sancti Remacli* (*Monumenta Germaniae historica, Scriptores, l. laud.*).

renouveler en 1179[1]. D'autre part, on lit dans un document de l'an 1261 que l' « ecclesia beati Reynoldi in Tremonia » dépendait de cette même collégiale de Notre-Dame-des-Degrés[2]. Cette église, étroitement unie à la fois à Malmédy et à Dortmund, entretenait donc à la fois le culte de saint Agilolf et le culte de saint Renaud.

4° Une tradition, comme on l'a vu par le témoignage d'Aubri de Trois-Fontaines, voulait que Renaud de Montauban eût revêtu la robe bénédictine à Saint-Pantaléon de Cologne. Il existe dans les Archives de la ville de Cologne un manuscrit (coté ms. Theol. VI, 3), écrit en 1530 par un sous-prieur de Saint-Pantaléon : c'est une copie, dont le modèle était peut-être très ancien, d'un recueil des Vies des saints particulièment honorés dans ce monastère. On y trouve mis bout à bout ces trois textes : la *Passio s. Angilolphi, ep. Col. et Mart.*, la *Passio s. Reynoldi martyris*, et la *Vita s. Cuniberti archiep. Col*[3].

Ce n'est donc pas nous qui, par un caprice d'imagination, rapprochons saint Agilolf et saint Renaud : à nouveau, nous constatons que leurs destinées furent liées dès longtemps, et quant à ce saint Cunibert que l'on voit ici voisiner avec eux, on avait à Stavelot et Malmédy une raison très particulière de l'honorer : à la première page des cartulaires de la double abbaye, dans les deux documents les plus anciens et les plus vénérables de son histoire, saint Cunibert est nommé, le premier, au nombre des conseillers qui encouragèrent Sige-

1. On trouvera ce beau document dans le *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, publié par MM. Jos. Halken et C.-G. Roland, t. I, p. 508. En voici un extrait : « In nomine sanctae et individuae Trinitatis. Hugo, Dei gratia praepositus ecclesiae beatae Mariae quae est Coloniae in Gradibus, Gerardus, decanus, successoribus suis in perpetuum. Notum sit tam praesentibus quam futuris nos justae petitioni Malmundariensium fratrum acquievisse et fraternitatis unionem inter ecclesiam nostram et suam prius habitam, sed diuturnitate temporum antiquitatam et negligentiae incuriositate sepultam, propter beatum martyrem Agilolphum, nostrae et suae ecclesiae communem et gloriosum patronum, reformasse, et eos in orationum ecclesiae nostrae suffragio... suscepisse, et nos vice versa suis orationibus, beneficiis et eleemosynis tam vivos quam defunctos fideliter communisse....

2. Th. J. Lacomblet, *Urkundenbuch für die Geschichte des Niederrheins*, Düsseldorf, 1840-1858, t. II, n° 501 ; cf. *ibid.*, t. I, n° 220, et Floss, *art. cité*.

3. Voyez Pfaff, *Reinolt von Montelban*, p. 542.

bert III, roi des Francs, à fonder et à doter les monastères de saint Remacle dans la forêt d'Ardenne, à Cugnon sur la Semoy, puis à Malmédy et à Stavelot[1].

5° C'est sous le vocable de saint Pierre que saint Remacle avait placé Stavelot et Malmédy. Le nom de l'apôtre resta le premier dans la titulature de la double abbaye : *ecclesia sancti Petri et sancti Remacli...* : le culte de saint Pierre était un lien de plus entre elle et l'église-majeure de Cologne, et Renaud de Montauban, mourant au service de l'apôtre, meurt au service du premier patron de Stavelot-Malmédy.

Notons aussi en passant que Stavelot, comme il convenait à la plus riche abbaye des Ardennes, avait consacré dès l'an 1050 l'une des chapelles de son église à saint Nicolas[2], lequel est, on se le rappelle, l'un des saints favoris des quatre fils Aymon.

6° Rappelons que le pèlerinage de saint Remacle est mentionné dans la chanson de geste.

7° Rappelons que l'on montre aujourd'hui un château des Quatre fils Aymon près d'Aywaille, à vingt kilomètres de Stavelot, un autre à Bevercé, à trois kilomètres de Stavelot, à un kilomètre de Malmédy : ces dénominations, au point où nous en sommes venus de notre étude, prennent une valeur primordiale.

8° Nous avons des raisons, tirées de l'étude d'autres chansons de geste, de penser que Stavelot fut un foyer de légendes épiques, et la chanson de *Mainet*, entre autres, s'est formée là. Soucieux de n'en pas dire plus long que n'en disent des textes trop rares, nous nous garderons de former des conjectures sur ce que put être (anecdote locale sur un bandit de l'Ardenne? anecdote locale sur l'ouvrier de Cologne?) le germe premier de la légende. Nous nous en tiendrons à marquer que Stavelot-Malmédy, abbaye de l'Ardenne et abbaye que se partageaient les diocèses de Liége et de Cologne, fut le lieu du monde le plus propre à fomenter à la fois des légendes ardennaises et des légendes rhénanes; que cette abbaye, établie à la frontière linguistique du français et de l'allemand, était le der-

1. Actes de l'an 644 environ et de l'an 648 environ, publiés dans le *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. I, p. 1 et p. 5.

2. Voir l'inscription dédicatoire de cette chapelle à la p. 206 du *Recueil des chartes de Stavelot*; la chapelle existait encore (*ibid.*, p. 426) en 1150.

nier sanctuaire de langue française qui attirât les pèlerins français, quand ils allaient vers Notre-Dame-d'Aix-la-Chapelle, pour y vénérer les grandes reliques, vers Cologne pour y vénérer saint Pierre, et, à partir de 1164, les rois Mages[1] : les rois Mages ne sont pas oubliés dans la chanson de *Renaud de Montauban*[2], et ce n'est pas par pur hasard sans doute si la fête de saint Renaud est marquée au 7 janvier, au lendemain de l'Épiphanie, fête des rois Mages.

9° Rappelons enfin que la Vie de saint Agilolf, écrite à Malmédy, contient tout l' « élément historique » de *Renaud de Montauban* : le personnage de Charlemagne confondu avec Charles Martel, le personnage d'Yon de Gascogne, adversaire du roi de France.

Et toutes ces remarques conspirent à dissiper l'étrange hypothèse selon laquelle il faudrait distinguer dans la chanson de geste trois époques d'invention, trois « phases » : celle des Ardennes, celle de Gascogne, celle de Cologne et Dortmund. L'abbaye de Stavelot-Malmédy, étant située en Ardenne, donne la « phase » des Ardennes ; l'abbaye de Stavelot-Malmédy, donnant Yon de Gascogne, donne en même temps la « phase » de Gascogne ; l'abbaye de Stavelot-Malmédy, unie par tant de liens aux églises du pays rhénan, donne en même temps la « phase » de Cologne et Dortmund.

1. « La personnalité des mages n'avait pas intéressé en elle-même jusqu'à ce qu'on eût découvert leurs corps à Milan, en 1158, et surtout jusqu'à ce que Rainald, archevêque de Cologne, eût transporté ces corps à Cologne, où on donna un grand éclat à leur culte et où leur chasse devint bientôt l'objet de nombreux pèlerinages. Cette translation eut lieu en 1164 ». (G. Paris, *la Vie de saint Gilles*, 1881, p. XXVI).

2. Il est dit (v. 18009) que Renaud, venant à Cologne, « aora » les trois rois, et Yonet, fils de Renaud, les célèbre (éd. Michelant, p. 431) en vers charmants :

E! Peres tous poissans qui me feïstes né,
Qui nasquis de la Virge au saint jor de Noel,
Une estoile apparu, ice fu verités,
Bele et clere et luisant com solaus en esté ;
Li pastouriaus des chans en ont joie mené ;
Li troi roi vous requierent par bonne volenté ;
Par Herode le fel fu li chemins tournés ;
Li rois lor demanda par molt grant cruauté
Qu'il aloient querant... etc.

*
* *

A peine sortis de leur abbaye des Ardennes, les fils Aymon conquirent la faveur universelle. En peu d'années, si brusquement que la critique moderne réussit à grand'peine à dater tous ces textes les uns par rapport aux autres, des versions parallèles de la chanson de geste se multiplient (les romans du cycle de Guillaume d'Orange nous présentent le même parallélisme), les remaniements foisonnent, si semblables entre eux que plusieurs semblent bien être des contrefaçons, comme si des troupes rivales de jongleurs s'étaient hâtées de se faire concurrence. En peu d'années, tumultuairement, se greffent en outre sur ces versions concurrentes maints romans parasitaires, aventures de Maugis et de la fée Oriande, *Vivien de Monbrant*, *Mort de Maugis*...

Les causes de ce grand succès sont faciles à retrouver.

Sous ses formes les plus anciennes, version La Vallière ou version néerlandaise, le roman de *Renaud de Montauban* apparaît déjà comme merveilleusement adapté à son futur public de la Bibliothèque bleue. Comme il a fait dans les temps modernes la fortune des imprimeries d'Épinal, il dut être pour les jongleurs forains du moyen âge un incomparable gagne-pain, et pour la même raison : c'est que, mettant en scène des personnages marqués d'un signe de fatalité et qui se débattent, criminels malgré leurs cœurs, contre l'injustice de leur destinée, il nous propose les types qui furent de tous temps, en tous pays, les plus chers aux publics populaires et les plus capables d'ouvrir les sources d'un pathétique à la fois grossier et puissant. Qu'on se rappelle la scène où les fils Aymon pleurent en silence avec leur mère et où le vieil Aymon, qui les surprend, les raille, attendri lui-même, et, cachant son émotion sous des plaisanteries énormes, mêle brusquement le bouffon au tragique. Qu'on se rappelle l'épisode de Richard au gibet, ou encore le tableau du siège de Montauban : famine, angoisse des moribonds, cris des nouveau-nés qui tettent des mamelles taries, rien ne nous est épargné, pas même l'odeur des charniers. Le petit Aymonet, le petit Yonet pleurent,

affamés, et leur mère, affamée comme eux, supplie Renaud, qui délibère si, pour repaître ses enfants, il n'ira point tuer dans son étable son meilleur ami, Bayard; et il y va en effet, et tire son couteau, et Bayard, qui a compris, s'agenouille, et Renaud brandit le fer... Moyens de mélodrame, naïfs et infaillibles. Ainsi nos vieux chanteurs de geste ont exploité avec une incomparable maîtrise tous les procédés, toutes les recettes du roman populaire : avec virtuosité, mais aussi avec sincérité, car, eux aussi, ils étaient peuple.

Mais ce roman n'est pas tout entier dans les aventures violemment mélodramatiques de ses héros. Tel renouvellement sorti des presses populaires n'est plus que cela, un beau roman de cape et d'épée; la vieille version La Vallière est autre chose encore, un roman qu'imprègnent de leurs couleurs et de leurs nuances les mœurs chevaleresques du XIIe et du XIIIe siècle. Un problème y est débattu sous ses aspects les plus divers, celui de savoir jusqu'où vont les droits du suzerain, les droits du vassal. « Nul ne se doit parjurer; trahir son seigneur, c'est trahir Dieu lui-même », tel est le principe que tous dans le roman reconnaissent; mais encore, qu'est-ce que se parjurer? qu'est-ce que trahir? Le vieil Aymon était-il tenu de combattre ses fils? C'est un cas de conscience qu'il discute avec eux, longuement. — Ogier, au guet-apens de Vaucouleurs, ménage les fils Aymon, ses cousins, contre l'ordre de Charles, son seigneur : il les secourt trop au gré de Charles, il ne les secourt pas assez au gré de Renaud, et tous deux l'appellent traître, et c'est un de ces conflits émouvants comme la vie devait en produire dans la complication des relations féodales. — A quel moment précis l'indignité du seigneur libère-t-elle le vassal de la foi qu'il lui a jurée? Renaud, qui a deviné la félonie d'Yon, a-t-il le droit de « mescroire son seigneur naturel »? — Quand Charlemagne abandonne sans nécessité au péril de la mort l'un de ses pairs, Richard de Normandie, ses autres pairs ont-ils le droit de lui refuser le service? — Autant de cas de conscience que les vieux poètes se sont ingéniés à poser, à nuancer, qu'ils ont su faire jaillir des situations en juristes qui avaient l'instinct dramatique, qu'ils ont résolus à la lumière d'une morale et d'une casuistique qui ne sont plus toujours les nôtres. C'est là, dans cette fine couleur des

temps épandue sur toute l'œuvre, qu'est le véritable « élément historique » de *Renaud de Montauban*, et non pas dans l'histoire de Chilpéric II et de Charles Martel. Les chansons de geste ne contiennent pour ainsi dire ni faits historiques, ni personnages historiques : elles servent d'autant mieux à l'histoire — à l'histoire des XIIe et XIIIe siècles.

Ce qui fait le grand caractère de *Renaud de Montauban*, c'est qu'il est à la fois un roman populaire, propre à traverser les temps, et un roman féodal, qui exprime son temps, et qui sut émouvoir en son temps indifféremment des publics de foire et des publics plus aristocratiques. Il tire sa beauté à la fois de ses éléments forains et de ses éléments chevaleresques — et j'ajoute à la fois de ses éléments chrétiens. Dès l'origine Renaud fut saint Renaud : sa légende n'a de grandeur, n'a de sens, n'a d'existence que par là.

« La *Reinoltskirche* à Dortmund, a écrit M. Pfaff, appartient en son ensemble au style de transition du XIIe au XIIIe siècle : par ses substructions, elle date du XIIe. » Ce que les archéologues disent de l'église de Renaud, nous le dirons pareillement de la chanson de Renaud.

JOSEPH BÉDIER

LA PROCHAINE
GÉNÉRATION LITTÉRAIRE

Quand on essaie de dessiner d'ensemble, et d'un trait, le mouvement littéraire du siècle passé, un résultat frappe avant tout : c'est le brusque abaissement de la courbe autour des années 1865 à 1870. Jusqu'au dernier tiers du siècle, on constate une des plus florissantes éclosions d'art que l'humanité ait sans doute jamais connues ; puis, sans transition sensible, on enregistre une chute brutale de niveau et quelque chose comme une raréfaction soudaine de la vie. Quand l'histoire littéraire recherchera les causes de ce phénomène, il ne semble pas qu'elle doive éprouver grande peine à les formuler. Cet appauvrissement inopiné ne marque pas seulement une lassitude, et la détente qui suit les grandes crises de production. Il procède de ce que, pendant toute la fin du siècle passé, la littérature et l'art en général ont pâti d'une théorie pernicieuse. Dans une civilisation comme la nôtre, où toutes les formes du travail humain sont mêlées, il s'établit, entre l'activité esthétique et la pensée purement spéculative, des rapports de dépendance nécessaire. De même qu'une idée juste et vivace peut exciter l'énergie productrice, une idée fausse peut suffire à la paralyser.

Le trait essentiel de la génération de 1865, ce qui lie entre eux ses hommes les plus représentatifs, ce qui fait converger vers le même objet les divers courants de l'art et de la pensée, c'est la foi dans le pouvoir illimité de la science. Les grandes découvertes des sciences naturelles avaient développé comme un vertige auquel nulle raison n'échappa. La science ne devait pas seulement conférer à l'homme une domination despotique sur les forces naturelles; elle devait fournir une explication intégrale de la nature. On se fiait à elle pour rendre compte de tout, pour tout recréer, puisqu'on attendait d'elle jusqu'à la reconstitution synthétique de la vie, pour tout ordonner, puisqu'il semblait que même l'organisation des sociétés dût sortir de ses recherches comme un résultat positif. La science fut alors conçue comme une méthode, ou, suivant le mot de Berthelot, comme une direction universelle, et dont les procédés, par conséquent, pouvaient et devaient s'appliquer directement à l'art comme à toute autre forme de l'activité spirituelle. Cette étrange illusion fut celle d'une génération tout entière. Lorsque Flaubert, qui, de nature et d'instinct n'était pas autre chose qu'un lyrique, veut définir l'objet dernier de son ambition de créateur, il arrive à cette formule littérale : un roman scientifique, c'est-à-dire un roman qui empruntât à la science sa précision formelle et sa certitude objective. Zola crée le roman expérimental, et la série des Rougon-Macquart est scientifique par sa conception maîtresse, puisqu'elle n'est qu'une illustration des théories de l'hérédité physique, scientifique par le procédé d'exécution, qui n'est qu'une transposition des méthodes d'expérimentation physiologique.

Il n'était pas jusqu'aux poètes du temps, c'est-à-dire les Parnassiens, qui ne fussent gagnés par cette aberration universelle. La théorie parnassienne n'a jamais été formulée distinctement, mais le caractère le plus frappant de l'école est la foi dans une technique dont les règles comportent une valeur absolue et dont les résultats sont tenus pour infaillibles. En décomposant la conception parnassienne de la technique et du métier, on parvient à cette notion essentielle que l'obéissance à des règles difficiles, mais certaines et fixes, conduit à faire des vers absolument bons, de même que la rigueur du rai-

sonnement conduit à donner d'un problème une solution absolument juste. On voit donc que cette conception est toute scientifique, et la théorie parnassienne de l'impassibilité, cette doctrine de l'art pour l'art, déjà formulée par Gautier dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*, n'est aussi qu'un transport imprudent dans le domaine esthétique d'une règle professionnelle exclusivement applicable à la science. C'est la science et non l'art qui exige un observateur impassible, ou qui, du moins, tend à réduire au moindre trouble les effets du coefficient personnel. C'est la recherche du savant et non le travail de l'artiste qui porte en soi-même sa justification et sa loi, qui s'affranchit de tout intérêt individuel ou collectif, et c'est pour le savant seul, par conséquent, qu'il existe obligation morale de formuler le résultat obtenu, quel qu'il puisse être, sans nulle considération de ses effets immédiats. La règle de tout travail scientifique est : la vérité pour la vérité. L'art pour l'art n'en fut qu'une transposition faussée. Pour achever le tableau — soit dit sans jeu de mot — l'école de peinture qui se constituait alors, la première école impressionniste, se fondait sur une base purement scientifique, puisque sa prétention et son objet propres étaient d'appliquer la théorie de la division des couleurs telle que Chevreul l'avait formulée. Pouvant exciper à leur appui d'une théorie scientifiquement exacte, ou passant alors pour telle, les impressionnistes, dont le talent n'est pas en cause, en concluaient qu'elle représentait la vérité dans l'art. On ne trouvera pas d'exemple plus probant d'une confusion qui fut alors générale.

Dans un de ses plus remarquables *Essais de psychologie contemporaine* — celui, précisément, qu'il a consacré à Leconte de Lisle — M. Paul Bourget s'est demandé dans quelle mesure une conciliation était possible entre l'esprit scientifique et l'inspiration artistique. Sa conclusion est que la science peut servir de sujet à l'art, ou, plus exactement, que les grandes vues et les grandes hypothèses de la science peuvent projeter dans l'imagination du poète comme des lueurs évocatrices. Et M. Bourget, à l'appui de sa théorie, invoque le commentaire poétique que Leconte de Lisle a donné de l'histoire des religions ou de la biologie évolutionniste. Mais il s'agit là de synthèses si vastes ou d'hypothèses si

troublantes qu'elles agissent sur l'imagination plus vivement encore que sur la raison et dégagent plus de mystères qu'elles n'imposent de certitude. L'idée scientifique, tant qu'elle se forme, tant qu'elle hésite sur elle-même, possède autant de vertu active, autant de force vivante que toute autre idée de l'esprit. Dans un univers totalement expliqué et organisé par la science, l'art trouverait-il encore sa place? La seule atmosphère où il puisse vivre n'est-elle pas celle de l'inachevé et de l'incertain? Pourrait-il, sans se dessécher et se flétrir, recevoir du dehors son aliment tout pétri et sa vérité toute faite? Si tout, dans le monde, est connu ou connaissable par la raison, classé ou classable dans des catégories certaines, le rôle de l'art se réduira à illustrer le catalogue que la science aura dressé. Il ne sera plus qu'un interprète asservi, chargé de trouver un mode d'expression plus ou moins suggestif aux vérités scientifiques. Voilà une conciliation où l'art a vraiment trop à perdre; mais ce qu'il faut considérer surtout, c'est qu'à supposer même que l'univers organisé par la science pût demeurer *matière* d'art, il ne s'ensuivrait nullement que les *méthodes* scientifiques dussent s'imposer à l'art ou même fussent utilisables par l'artiste. Or, là est l'erreur propre des hommes de 1865. Enivrés par d'immenses résultats, égarés par les changements que l'industrie apportait à la surface visible des sociétés, ils ont cru que le bâton magique transformait indifféremment tout ce qu'il touche. Ils ont perdu de vue que l'art ne satisfait à aucune des conditions du travail scientifique, puisqu'il n'est pas susceptible de continuation ou de progrès, puisqu'il ne se prolonge pas de génération à génération, mais au contraire se recommence et se risque à nouveau, si l'on peut dire, avec chaque homme nouveau et à chaque œuvre nouvelle, puisque son objet n'est ni stable ni même défini, que ses procédés ne sont ni fixes, ni uniformes, ni transmissibles par l'enseignement ou l'exemple, puisqu'il ne comporte ni prévision ni explication, au sens scientifique du mot, ni certitude ou généralité d'aucune espèce.

Le mouvement littéraire engagé sur cette fausse voie devait fatalement s'arrêter court, alors même qu'il eût engendré chemin faisant, comme il l'a fait, des œuvres importantes et belles. En réalité, à la fin du siècle dernier, la liquidation était

achevée. L'école naturaliste, après avoir occupé sans partage le roman et conquis un instant le théâtre, avait cessé de recruter et de produire. Zola lui-même finissait dans une sorte de romantisme épique. La méthode critique de Taine était battue en brèche de toutes parts et sa philosophie n'était plus qu'un souvenir. L'école parnassienne avait disparu sans marquer de traces profondes et sans léguer beaucoup d'œuvres durables. Il n'en subsistera guère qu'une centaine de vers de Leconte de Lisle et vingt sonnets de Heredia. On sentait encore la transition chez M. Paul Bourget, héritier de Taine à tant d'égards et qui, dans sa première manière tout au moins, définissait l'art romanesque comme un procédé presque scientifique d'analyse. On la sentait même chez M. Maurice Barrès, dont les premiers livres appliquaient à la culture de la sensibilité une méthode quasi scientifique, puisque conçue comme purement logique dans son allure et comme universelle dans ses effets. Mais le même M. Barrès, affranchi de ses premiers maîtres, restaurait bientôt la fantaisie et les grands écarts de l'imagination. M. Jules Lemaître armait contre toute construction dogmatique un relativisme sensualiste et sceptique, à la Montaigne, et c'est à la même œuvre de dissolution et de déblayage, si l'on peut dire, que s'employait, vers 1895, le génie admirablement sincère de M. Anatole France. La place une fois nette, Brunetière renouvelait en critique les grandes synthèses hasardeuses, et, prenant l'offensive avec une magnifique témérité, poursuivait la science sur son terrain propre. En même temps, contre les thèses matérialistes, qui sont les succédanés nécessaires des grands progrès de la science, soufflaient les courants idéalistes et religieux venus du Nord, Tolstoï et Ibsen, Dostoïevsky et Wagner. A l'influence des arts plastiques succédait celle de la musique, c'est-à-dire du plus immatériel de tous les arts.

Le goût de la musique et le goût du sport furent sans doute, à la fin du siècle passé, les deux grandes nouveautés françaises. La musique usurpa sur la poésie la même influence que les arts plastiques avaient exercée sur l'école de Gautier. La poésie post-verlainienne et symboliste est purement musicale dans son principe et dans ses moyens. Cependant, Verlaine lui-même, Stéphane Mallarmé, Marcel Schwob et

M. Maurice Mæterlinck prouvaient que la littérature n'est pas réduite à emprunter à l'imitation d'autres arts des procédés indirects de suggestion et d'évocation, qu'elle est capable de saisir et de traduire directement son objet essentiel, qui est la vérité intime de l'âme. M. Mæterlinck rétablissait dans la nature et dans l'art cet élément éternel : le mystère. Les romanciers, depuis les Rosny et M. Loti jusqu'à M. René Boylesve, sondaient à nouveau la vie profonde de l'esprit et du cœur. Et d'autre part, pendant que cette renaissance avivait chez les jeunes gens la conscience de leur existence spirituelle, on sentait s'exalter en eux la joie de l'existence corporelle, de la vie physique, de la communion vivante avec la nature. Nietzsche, madame de Noailles, M. Maurice Barrès — qu'on retrouve en vérité à tous les points cardinaux de ce levé topographique — faisaient sentir le prix de toutes les fraîches énergies de l'être, l'apport divin de la jeunesse. Le théâtre, que MM. de Porto-Riche et Bataille, Hervieu et de Curel avaient en quelque sorte idéalisé — lui donnant à nouveau pour sujet les grandes crises de la vie intime, sentimentale ou morale — devenait héroïque avec M. Edmond Rostand. Un vertige, un élan s'ajoutaient à l'activité de l'esprit, une confiance instinctive relevait son inquiétude. Son trouble devenait celui de la passion ; quelque chose de combatif et de militant s'emparait de la nouvelle génération, ainsi rejetée à cent lieues de l'art pour l'art et de l'impassibilité parnassienne. Et comme il arrive chaque fois que la pensée individuelle atteint un certain degré de tension, elle se trouvait naturellement portée vers l'action, et rejoignait la vie collective, tantôt par sympathie, tantôt par révolte, ce qui n'est pas très différent.

La réaction contre le naturalisme et le « tainisme » se trouvait ainsi achevée sur tous les points. L'énergie virile se sentait libérée, affranchie de l'univers mécanique où la science prétendait l'enclore, soumise seulement à son propre rythme intérieur. Elle se sentait en communion avec d'autres forces, mal définies, mais d'essence spirituelle ainsi qu'elle-même, et comme baignée dans un monde plein de mystères favorables. Une trame frissonnante, suivant la belle expression de M. de Curel, la rejoignait au reste du monde. Que cet émoi, par sa nature, participât de l'émotion religieuse, on n'en peut

douter, et c'est ce qui advient chaque fois que l'esprit humain, après avoir trop attendu de la science et de la raison, passe, par une brusque oscillation, d'un excès d'espoir à un excès de défiance. Parmi les hommes qui ont le plus efficacement agi sur la jeune génération se trouvent donc les écrivains qui, depuis la fin du dernier siècle, ont exprimé, chacun à sa façon, cette religiosité diffuse. M. Paul Claudel, qui est un lyrique, un tragique, mais avant tout un mystique; M. André Suarès, qui est un prophète laïque et qui épanche, avec des accents d'Apocalypse, une âme imbue de musique et de poésie naturelle; M. André Gide, sur qui l'empreinte des Parnassiens et de Flaubert est encore sensible, mais qui, dans la perfection translucide de son style, enferme l'inquiétude de conscience la plus susceptible et le sens le plus raffiné de l'allégorie théologique; M. Francis Jammes dont la foi candide s'exprime par des chants aussi ingénument venus que les mélodies populaires.

***

Ce revirement n'offre, en lui-même, rien d'inattendu, ni surtout rien de neuf; il correspond à l'une des révolutions éternelles de l'art et de la pensée. Les positions possibles de l'esprit humain vis-à-vis de l'univers sont peu nombreuses et dès longtemps fixées, en sorte qu'une génération nouvelle n'est jamais originale que par la combinaison rafraîchie d'éléments vieux comme le monde. Toutes les influences ou toutes les tendances que nous tentons de définir se retrouveraient à un moment quelconque de l'histoire des idées. C'est seulement leur mélange à l'intérieur d'une même génération, leur coïncidence en une même période du temps qui leur donne leur valeur significative.

Il est certain qu'à première vue, ces tendances paraissent remonter le courant de la vie moderne. Il semble qu'elles se développent en sens contraire de l'éducation commune et de la culture générale, dont le caractère éminemment scientifique est allé se précisant de plus en plus. Elles s'accordent malaisément avec le mouvement de la vie collective et en particulier

avec le mouvement politique et social, mouvement dirigé par des notions à contenu purement logique, comme les idées de droit, de justice et de progrès. Aussi, pour que ces velléités nouvelles ne fussent pas neutralisées dès le départ, pour qu'elles pussent se réaliser et s'installer au point où nous les voyons, a-t-il fallu le renfort d'un événement considérable. Une doctrine philosophique est apparue — il s'agit, bien entendu, de la philosophie de M. Henri Bergson — qui les a tout à la fois systématisées et disciplinées. A ce qui n'était que directions hésitantes de l'esprit et aspirations vagues de la sensibilité, M. Bergson a offert le soutien solide et certain d'une vaste construction métaphysique. Il a, suivant une expression de M. Barrès, condensé en formules contagieuses ce qui, sans lui, n'eût peut-être été que bouillonnement confus. Par le caractère précis et méticuleux de sa propre recherche, il a cautionné ses disciples, ses disciples d'avant et d'après, vis-à-vis de l'opinion cultivée. Et surtout il les a rassurés vis-à-vis d'eux-mêmes en donnant à sa philosophie l'apparence d'une thèse conciliatrice, et non d'une doctrine de régression ou de combat, en montrant ou en laissant croire qu'entre les commandements de la science et les besoins de la vie spirituelle, une option n'était pas nécessaire, mais qu'au contraire, un concordat était possible entre les deux puissances rivales.

Dès l'origine, la philosophie de M. Bergson suit une ligne exactement parallèle au mouvement que nous avons essayé de tracer. Son premier livre, vieux aujourd'hui de plus de vingt ans, et qui peut-être est demeuré son ouvrage le plus exact et le plus parfait, représente, si on peut dire, une sortie offensive contre la montée de science qui cernait et menaçait alors le domaine propre de l'esprit. Psycho-physiologistes et psycho-physiciens traitaient les faits de conscience comme de pures quantités, les mesuraient comme des grandeurs, prétendaient les soumettre à des lois numériques. M. Bergson défend contre eux la place menacée. Il montre que cette prétention outrecuidante repose sur une suite de confusions, et, le plus souvent, sur de pures confusions de mots. Il revendique contre les philosophes eux-mêmes l'indépendance absolue de la vie spirituelle, tout au moins de la vie profonde de l'esprit, et suggère

que les théories déterministes reposent à leur tour sur une confusion quasi verbale entre les faits psychologiques et les phénomènes de l'espace, domaine limité de la science. Une fois ce fossé creusé, M. Bergson poursuit sa contre-offensive avec une ampleur plus hasardeuse. De la science positive, il passe aux facultés mêmes de l'esprit qui sont employées dans le travail scientifique, et il se demande si la raison logique, l'entendement sont qualifiés pour fournir la solution des grands problèmes éternellement posés devant l'homme : connaissance et réalité du monde extérieur, origine et direction de la vie. Puis, cette dernière question résolue par la négative, le philosophe aboutit à la doctrine dont on connaît les articles essentiels et qui, agissant sur toute une génération de jeunes gens avec une efficacité extraordinaire, vint appuyer et fortifier sur tous les points les influences ambiantes dont elle était déjà imprégnée. Pour M. Bergson, la réalité de la vie ne réside pas dans l'enchaînement logique et inanimé des faits, tel que l'intelligence l'organise, mais dans le mouvement même, dans le flux créateur, dans une sorte de fécondation continuelle — et par là son dynamisme systématique rejoignait les leçons plus intéressées de tous les professeurs d'énergie, d'intensité passionnelle et de dépense animale. La réalité de la personne humaine ne réside pas dans l'entendement, ou dans ces formations stratifiées qui se constituent autour de lui par un effet nécessaire de la vie en société, mais bien dans cette région « nébuleuse » qu'éclairent seulement les grandes crises vitales, qui est durée pure, liberté pure, activité indéterminable, — et par là, place était laissée au mystère spirituel, aux émotions religieuses, ou même aux explications positives des religions. Cette réalité authentique de la personne constitue, sous les thèmes abstraits de la raison, sous les formes apprises de la sensibilité, sous les dépôts parasitaires de l'éducation et de la vie sociale, comme un résidu irréductible et unique, affranchi à la fois de toute ressemblance et de toute logique, que traduit seule l'action instinctive, — et par là pouvaient s'intégrer dans la doctrine les individualistes anti-sociaux depuis Ibsen, et ce qu'on pourrait appeler les singularistes depuis Dostoïevsky jusqu'à madame de Noailles. Enfin, pour atteindre cette réalité créatrice qu'est l'esprit, pour découvrir le contact entre la vie spirituelle

et la vie universelle qui est, elle aussi, une réalité quasi consciente et évoluant dans le même rythme, il faut rejeter absolument les méthodes de la science, et même son outil propre, c'est-à-dire la raison. L'instrument de la connaissance extra-scientifique n'est pas le raisonnement, mais bien l'introspection intuitive dont l'émotion esthétique est la forme la plus accessible, — et par là, non seulement l'autonomie de l'art était définitivement garantie contre la science, mais l'artiste se trouvait encore rétabli dans la fonction divinatrice et conductrice que lui avaient reconnue jadis un Carlyle ou un Ruskin.

Toutefois, il est essentiel de noter, si du moins nous interprétons exactement une doctrine déjà controversée, que M. Bergson ne reprenait pas contre la science le genre d'incursions agressives dont Brunetière avait donné l'exemple. Il la repousse et la limite, rien de plus. Faisant tour à tour appel au sens intime et au bon sens pur et simple, il la resserre entre une métaphysique et une pratique, entre ce qui est objet d'intuition pure, et ce qui dépend des nécessités immédiates de l'action. Mais il n'élève contre l'intelligence, dès qu'elle s'en tient à son objet propre, aucune contestation sceptique. Bien au contraire, il professe que, sans le contrepoids de l'intelligence, et d'une intelligence parvenue à un certain moment de son évolution, l'intuition elle-même ne serait pas autre chose que l'instinct animal. Il ne s'agit donc, entre la connaissance scientifique et la connaissance vitale, si l'on peut dire, que d'un simple bornage, d'une délimitation de frontières. La ligne séparative, telle que la trace M. Bergson, laisse en dehors des cadres de l'entendement, en dehors des méthodes scientifiques ou simplement intellectuelles, tout ce qui touche à l'évolution universelle, à l'orientation de la vie intime, à la formation de l'œuvre d'art, tout ce qui est libre, indéterminable et imprévisible par essence. Mais la science conserve un domaine assez ample et où elle règne à son tour sans partage. Si l'on met fin à toute pensée d'usurpation réciproque, la science et la vie ne seront plus que deux états limitrophes entre lesquels ne s'élève aucune discorde foncière; deux états qui se conditionnent, dont aucun ne saurait exister seul, mais qui ne subsisteraient pas l'un sans l'autre.

Dès qu'on fixe une limite à la connaissance rationnelle, dès

qu'on laisse place dans l'univers à un élément que l'intelligence est incapable d'expliquer ou même d'atteindre, dès que cet élément réfractaire à la décomposition logique est posé comme l'élément vital de l'univers et de la personne humaine, il est fatal que le mysticisme apparaisse. Aussi demeure-t-il exact que la génération littéraire dont nous cherchons à tracer la filiation, est en un sens, et avant tout, une génération mystique. Mais on voit que ce mysticisme d'aujourd'hui est combiné avec des éléments qui s'y trouvent rarement associés, et se présente sous une figure particulière. Il est un mysticisme anarchique en ce qu'il place toute réalité dans l'évolution purement spontanée de forces dont la liberté est l'unique raison d'être, en ce qu'il rejette, comme marquées de la tare intellectuelle, non seulement les idées d'ordre et de loi, mais la notion même de hiérarchie, en ce qu'il ne se relie diretement à aucune révélation ou tradition positive et ne tend même pas vers une foi certaine. Il est, d'autre part, un mysticisme raisonneur, bien qu'anti-rationaliste, ou extra-rationaliste, en ce qu'il conserve un contact permanent avec la science et la logique dont il demeure mitoyen, et, par suite, en ce qu'il est conduit presque fatalement à utiliser pour ses fins propres les disciplines de l'entendement. Un individualisme à la fois effréné et inquiet, inspiré et quasi sophistique, où les élans les plus désordonnés du cœur empruntent involontairement pour s'exprimer les procédés les plus subtils de la pensée et de la critique : voilà donc à quoi l'on aboutit en fin de compte. Par cette combinaison, toutes les forces de la jeunesse devaient se trouver à la fois satisfaites, la fraîcheur de l'intelligence, qui est curiosité sans contrainte et critique sans tolérance ; la fraîcheur du cœur, qui est ardeur créatrice et aspiration fervente vers un inconnu.

Quoi que doivent penser de cet ensemble de doctrine les philosophes de profession, quoi que doivent peut-être en redouter les politiques et les moralistes, il est donc certain qu'elles ont créé un milieu favorable à l'éclosion d'une grande école d'art. Que sera précisément cette école, l'avenir de demain nous l'apprendra. Nous pouvons cependant affirmer dès à présent avec une sorte de certitude qu'elle ne rejoindra pas la direction de notre art classique. On aperçoit clairement

en vue de quel intérêt de parti certains polémistes ou certains théoriciens revendiquent pour la tradition — et le XVIIe siècle, à leurs yeux, est notre tradition unique — la prochaine génération littéraire. Mais ils perdent de vue que l'art du XVIIe siècle, réserve faite pour deux ou trois exceptions, et par exemple pour Pascal et pour La Fontaine, se meut uniquement dans l'intellectuel et dans ce que M. Bergson nommerait le mécanistique. Il n'est pas un art spirituel. Notre littérature classique s'est inspirée d'une philosophie et d'une morale purement rationnelles, la philosophie cartésienne et la morale de Port-Royal. Elle est fondée sur la limitation et la hiérarchie des genres. Son caractère distinctif est l'ordre, c'est-à-dire l'enchaînement logique des arguments ou des sentiments. Elle s'adresse exclusivement à l'intelligence et au goût, qui est lui-même le produit d'une culture réfléchie. Mais jamais elle n'a atteint ou n'a cherché à atteindre la vie libre, l'énergie vitale se mouvant sous la connexion apparente des faits. Dans l'univers strictement organisé qu'elle suppose, il n'y a place ni pour des forces indéterminées, ni pour l'inspiration intuitive qui les saisirait. C'est pourquoi — et cet exemple fera clairement apparaître le désaccord — M. André Suarès a pu écrire récemment de Racine lui-même que ses tragédies étaient une suite d'observations exactes et d'argumentations justes sur l'amour, mais sans qu'on y touchât jamais l'amour lui-même.

Entre la philosophie de l'art classique et les idées d'où procédera la littérature de demain, on voit donc que la contrariété est flagrante. N'en déplaise aux polémistes de parti, c'est plutôt du romantisme naissant que doit se rapprocher l'essor lyrique qui se prépare. La certitude, la quiétude, l'obéissance réfléchie à des lois fixes ne sont pas des sentiments lyriques. Ce qui est lyrique, et ce qui fut l'essence même du romantisme, c'est le gonflement de la personne humaine, c'est l'aspiration avide et vague vers ce que la raison ne peut pas saisir, c'est l'effort de l'individu pour s'affranchir des contraintes logiques et des nécessités naturelles. Ce qui est lyrique et ce qui fut romantique, c'est de poser le monde comme un mystère devant la liberté illimitée et insatiable de l'homme. Nul, avant les romantiques, n'avait cru à la vertu métaphysique de l'inspiration, à la fonction divinatrice de la poésie, et l'on sent

même déjà chez eux le besoin de l'action, l'énergie confiante, toute cette allégresse ardente et pieuse, — car il ne faut pas se tromper au « mal du siècle », au soi-disant ennui romantique, qui ne fut réel que chez Byron et Châteaubriand, mais qui, pour les hommes de l'âge suivant, n'eut que la valeur d'une mode bientôt quittée. En fait, l'aurore des deux siècles se lève à peu près dans le même ciel, et nous n'avons plus qu'à attendre nos *Méditations* ou nos *Odes*.

***

Ces deux mouvements séculaires sont dans leur fond, sans aucun doute, des mouvements religieux. Un mysticisme, quelles qu'en soient les singularités ou les hétérodoxies, n'exprime jamais que le besoin religieux traduit dans un ton ou dans l'autre, et quant aux romantiques de 1820, si leur inquiétude même put les ballotter plus tard entre la ferveur chrétienne et de vagues idéalismes, il est certain qu'à leurs yeux, tout élan lyrique répondait à une expansion quasi religieuse. Dans le premier vocabulaire de Lamartine, par exemple, les épithètes de « religieux » et de « poétique » sont rigoureusement synonymes. Tous les grands mouvements de la littérature moderne se sont formés ainsi, en fonction, si l'on peut dire, de la religion, tantôt par une sorte de découverte de la religion renaissante et rajeunie, tantôt par défense, contradiction ou représailles contre la religion triomphante. Ce qui complète l'analogie, c'est que les deux renaissances religieuses de 1820 et d'aujourd'hui ont eu le même caractère de réaction contre des systèmes d'idées très exactement comparables. Hugo et Lamartine entendaient, avant tout, rompre avec l'école de Voltaire et les disciples d'Helvétius ; ils s'élevaient contre la sécheresse critique qui veut tout soumettre au niveau de son petit bon sens et de ses petites ironies, contre les psychologies qui réduisent l'homme à la sensation et l'univers à la matière. La génération d'aujourd'hui réagit contre la philosophie de 1865 qui, avec plus de raffinement sans doute, parce que sa notion de la science était plus précise et plus complexe, n'a fait que continuer les penseurs du

XVIIIe siècle. M. Bergson, par exemple, s'oppose à Taine aussi fortement que Châteaubriand à Voltaire : « La philosophie de Bergson, lisons-nous dans le livre récent d'un très jeune homme, exerce sur toutes les intelligences modernes une influence égale à celle que la philosophie de Taine a exercée sur les intelligences de 1880. Il est curieux que cette philosophie — celle de Taine — qui, à vrai dire, est destituée de toute valeur proprement philosophique, ait agi jadis sur les esprits avec autant de force que le fait aujourd'hui la philosophie de Bergson. Il est plus curieux encore de constater que la philosophie de Taine et la philosophie de Bergson s'opposent point par point et trait pour trait... »

Cette généralisation risquera peut-être de sembler téméraire ou prématurée. Nous croyons cependant qu'on pourrait en vérifier les résultats sur les productions les plus récentes de nos jeunes écrivains, essais ou vers, roman ou théâtre. Le choix serait aisé, mais qu'on nous permette de préférer pour cette justification expérimentale un livre auquel la plus douloureuse des circonstances, la mort précoce de son auteur, paraît conférer un caractère de certitude mieux arrêtée. Le livre auquel nous faisons ainsi allusion, et d'où est tirée d'ailleurs la citation qui précède, se nomme « *la Danse devant l'Arche* ». Il contient, réunis par la tendresse de ses amis, les vers et les essais critiques qu'avait écrits avant de mourir à vingt-trois ans un jeune homme du nom d'Henri Franck, qui fut marqué de dons admirables. La critique a déjà signalé ce livre; elle en a démontré l'importance représentative en même temps que la valeur propre. Parmi les divers fragments qu'il comprend, tous n'ont pas été poussés au même degré d'achèvement et ne témoignent pas d'une égale maturité créatrice. Les jeunes gens, si magnifique que soit la floraison de leurs dons, sont maîtres de leur pensée et même de leur sensibilité plutôt que de leur métier d'artiste. L'originalité de la forme est celle qui s'acquiert la dernière. Elle se dégage lentement, après beaucoup de tâtonnements et d'expériences, de ces sortes d'accommodations inconscientes que déterminent les premières admirations. Alors que les essais critiques d'Henri Franck prouvent une maîtrise entière et parfois une sérénité véritable du jugement, servie par les formules les plus strictes,

les plus fortement évocatrices, sa forme poétique révèle, avec une évidence toute fraîche, les influences qui avaient empreint sa jeunesse.

Or, ces influences sont précisément celles que nous avons signalées. Henri Franck a manifestement subi M. Barrès ; il l'a subi à tel point qu'il a pu écrire « à sa manière » un pastiche surprenant d'adresse et d'exactitude. Il est pareillement imprégné de M. Paul Claudel et de madame de Noailles. De même que sa prose fait fréquemment penser à celle de M. André Gide, ses vers rappellent très ordinairement ceux de M. Francis Jammes, non point certes par le contenu, mais par le rythme et la facture. Il pratique volontiers cet alexandrin quasi régulier où l'incertitude de l'assonance fait de la césure le seul point fixe du vers, et dont le martèlement répété éparpille la pensée dans une sorte d'onde émotive. Mais, sous ce vêtement encore emprunté pour partie aux aînés les plus tendrement chéris, on sentira vraiment battre le cœur de la génération nouvelle. Henri Franck possède de naissance ce don sans prix, et dont si peu de nos poètes furent doués jusqu'à ce jour, la pureté et la fraîcheur spontanée du sentiment, la candeur intrépide, ce quelque chose de directement sorti du fond de l'être avec la limpidité et le jaillissement d'une source. L'effervescence de sa jeunesse se partage entre la curiosité illimitée de l'esprit et l'enthousiasme indéterminé du cœur. Il veut tout savoir, tout soumettre à son jugement, et cependant, comme son maître, comme tous ses compagnons d'âge, il sent d'instinct que la science n'ouvre plus toutes les portes, et il tend son ardeur de néophyte vers les réalités mystérieuses de l'esprit. Son grand poème, *la Danse devant l'arche,* est un drame religieux qui tient à la fois de l'hymne et du psaume. C'est le chant de l'inquiétude, de la foi qui ne pourra pas se satisfaire, c'est la recherche du dieu inconnu dont la seule idée fait pâlir toutes les réalités humaines, et qu'on ne chercherait pas cependant, à l'inverse de la formule de Pascal, si on devait le trouver jamais. L'élément vital du poème est l'élan mystique devant lequel son objet reculera sans cesse, mais qui est par lui-même une force, et qui, même dans l'ordre de la vie pratique, fournit la direction de tout effort efficace.

La prochaine génération littéraire a perdu sans aucun doute,

avec Henri Franck, un de ceux qui l'eussent représentée et conduite, un de ceux qui eussent attesté pour elle. Tous les éléments que nous avons essayé de reconnaître et de distinguer bouillonnent dans son œuvre tumultueuse et transparente : exigence scientifique, mais conviction acquise que les vérités centrales du monde sont d'ordre moral ou religieux; minutie raffinée de la culture ou de la technique, mais subordination de l'art, soit aux fins mystiques soit aux fins utiles; ardeur civique et sens puissant de la vie collective, mais, dans les rapports individuels, recherche de ce que l'être peut offrir de plus particulier, de plus original. Ce qui pourrait sembler spécial à Henri Franck est le fond de tristesse et de modestie qui transparaît à travers l'allégresse de son cantique. Il est un jeune Aymerillot, dont tout le grand ciel bleu n'emplirait pas le cœur, mais qui, d'avance, se serait résigné à voir fuir devant lui la victoire. Est-ce chez lui un pressentiment de la mort prochaine? Est-une marque de son origine juive? — car toutes les sensibilités religieuses ne rendent pas le même son, et la religiosité juive s'est toujours distinguée par ce mélange d'avidité et d'aridité, de foi et de désenchantement. Dans la préface qu'elle écrit pour *la Danse devant l'arche*, madame de Noailles a délicatement touché ce point. Ce jeune prophète de vingt ans, de qui rayonnaient l'enthousiasme et la joie de vivre, et qui serrait au fond de lui-même sa mélancolie patiente, lui apparaît comme « un frère léger et juvénile de David chargé d'orages et de Booz endormi ». Mais il se peut aussi que la génération entière accuse les mêmes symptômes, et qu'avec un infini besoin de croire et d'agir, une confiance entière dans la valeur intrinsèque de la croyance et de l'acte, elle n'attende cependant de sa foi et de son énergie que des effets limités et incertains. Cette apparente contradiction s'expliquerait avec une évidente simplicité par le voisinage persistant d'une raison cultivée scientifiquement et capable de reconnaître les diverses faces du réel. « Nous avons plus que nos aînés, écrivait Henri Franck, le sentiment des mille résistances qui, aujourd'hui, limitent chaque destinée. » Certaines formes de l'énergie ou de la foi sont conditionnées par certaines formes de l'ignorance. On a beau vouloir s'évader de la science, l'habitude scientifique subsiste quand il s'agit d'évaluer des

résultats futurs ou de contrôler des résultats acquis. Après cet apprentissage, la confiance reste possible, même la confiance lyrique, mais non la crédulité.

Si cette explication était fondée, il faudrait voir dans ce désaccord le point de départ d'une fissure qui deviendra sans doute plus apparente, à mesure que la prochaine génération littéraire déploiera plus amplement son activité. A cet égard encore, elle recommencerait l'histoire du romantisme. La plus forte originalité du lyrisme romantique fut précisément de mêler des éléments peu compatibles, qui ne pouvaient demeurer unis que dans le bouillonnement et la fermentation première, et qui se dissocièrent, en effet, dès que fut retombée cette chaleur de jeunesse et de bataille. Il en sera sans doute ainsi pour le lyrisme de demain. Entre la curiosité critique et l'élan mystique, l'antinomie est peut-être irréductible. Entre le besoin de l'action et le besoin de l'effusion religieuse, entre la foi humanitaire et la foi tout court, la conciliation est devenue difficile de notre temps. Tôt ou tard, il faudra choisir, de même que la génération romantique dut opter un jour entre l'optimisme déiste, l'impassibilité panthéistique et le pessimisme chrétien. Il faudra choisir entre la science et la raison, entre l'action positive et le rêve, entre le don mystique et la culture individuelle. Il faudra que le sentiment religieux lui-même, ou bien se rattache étroitement à la tradition et à la discipline, ou bien se libère de toute règle et se réduise à une sorte de rêverie intérieure. Ce problème s'est déjà posé pour la génération précédente, et l'on a vu M. Barrès, par exemple, donner tour à tour pour thème aux mêmes exercices sentimentaux le culte du moi et le culte de la tradition. L'ambition présente des jeunes gens est de concilier, ou, tout au moins, de juxtaposer ces contraires. Ils entendent soumettre les éléments réfractaires à une température si haute qu'ils finissent par fondre ensemble dans le creuset. Mais toute ardeur humaine s'épuise, et, sitôt le mélange refroidi, les corps ennemis reparaîtront chacun sous sa forme.

Qu'importe après tout! De ceux qui viennent après nous, ce n'est pas un système de pensée ou une doctrine de vie que nous attendons. Ils ne nous persuaderaient pas, et sans doute ne parviendront-ils pas à se tenir longtemps d'accord avec eux-

mêmes. Ce que nous espérons d'eux est un rajeunissement de l'art, l'éclosion de sentiments forts et de formes fraîches. Depuis quatre cents ans, chez nous, chaque siècle nouveau fut une renaissance de l'art ou de la raison. Les nouveautés de la raison s'épuisent, mais l'art peut renaître indéfiniment de lui-même. Dans la génération qui vient, nous sentons un enthousiasme, une volonté de cohésion, une confiance qui sont le signe des grandes écoles poétiques. Cette cohésion aura beau se partager, comme il est à peu près fatal, cet enthousiasme confiant devenir inquiétude, l'inquiétude encore est lyrique, et l'homme qui doute ou qui hésite peut élever son chant aussi haut que l'homme qui croit. Ce qui était obstacle invincible à la poésie, c'était la certitude positive, l'affirmation limitée, la tranquillité casanière d'une raison qui avait disposé l'univers selon son ordre, et qui pensait le gouverner tout entier selon sa règle. Cet obstacle est tombé jusqu'à ce qu'il s'élève à nouveau par l'éternelle révolution des choses, et là est sans doute la grande nouveauté de ce temps.

LÉON BLUM

LA PROTECTION DES ÉGLISES

Une fois de plus la question des Églises vient de se poser devant le Parlement[1]. Un groupe important d'écrivains et d'artistes « appartenant à toutes les opinions religieuses comme à tous les partis politiques » demandait au Gouvernement, par la voie d'une pétition, de prendre les mesures nécessaires pour « sauvegarder la physionomie architecturale, la figure physique et morale de la terre de France[2] ». De nombreux discours ont été prononcés, aucune décision n'a été prise. A peine ajournée, la discussion va renaître à propos d'un amendement à la loi de Finances[3]. Il serait vain de la vouloir éluder. Elle présente un intérêt qui dépasse celui des individus et des partis. « Les nouvelles générations nous mépriseraient, a dit justement M. Maurice Barrès, si elles dataient de notre passage l'écroulement des vénérables églises de France[4]. »

La loi de Séparation imposait l'entretien des édifices cultuels aux associations qui, formées pour subvenir à l'exercice

1. Chambre des Députés. Séance du 25 novembre 1912.

2. Chambre des Députés. Annexe au feuilleton n° 220 du jeudi 29 février 1912. Pétition n° 456 déposée par M. Maurice Barrès. M. Dubarle, rapporteur.

3. Chambre des Députés. N° 143, 2 décembre 1912. Amendement au projet de loi portant fixation du Budget Général de l'exercice 1913 présenté par MM. Landry, Honnorat, etc.

4. *Journal Officiel*, 26 novembre 1912, p. 2765.

du culte, se trouvaient les héritières naturelles des établissements ecclésiastiques supprimés. « Elles étaient tenues des réparations de toute nature ainsi que des frais d'assurances et autres charges afférentes aux édifices et meubles les garnissant[1]. » Hormis les subventions que l'État supprimait, c'était le maintien des conditions antérieures.

Les associations prévues ne s'étant pas constituées, la propriété des églises fut dévolue aux communes, mais sans entraîner pour elles les mêmes charges. La loi de 1908 se borne à stipuler qu' « elles pourront engager les dépenses nécessaires pour la conservation des édifices du culte dont la propriété leur a été reconnue[2] ». L'obligation est devenue une faculté. Les municipalités pouvaient-elles et voudraient-elles en user? Elles le pouvaient assurément. D'une part, la loi de 1908 les instituait héritières des biens de Fabrique[3]. Ces biens recevaient, il est vrai, une affectation spéciale, étant exclusivement destinés aux établissements de bienfaisance ou d'assistance, mais cette subvention nouvelle devait indirectement libérer d'importantes ressources. D'autre part, la loi de 1905 prévoit la répartition du budget des Cultes entre les communes jusqu'à concurrence de 37 millions, à mesure que les extinctions des prêtres pourvus d'allocations ou pensions rendront les crédits disponibles[4]. La part versée en 1912 dépasse 29 millions[5]. Si l'on réfléchit qu'avant 1905 la subvention annuelle de l'État pour les édifices paroissiaux ne s'élevait qu'à 1 742 000 francs répartis entre sept cents églises environ[6] sur plus de quarante mille, on voit que les nouvelles dépenses ressortissant aux budgets municipaux ont été largement compensées par le transfert des biens de fabrique et des crédits des Cultes.

Toutefois ces ressources nouvelles n'étaient pas légalement

1. Loi du 9 décembre 1905. Titre III, article 13.

2. Loi du 13 avril 1908, article 5.

3. Loi du 13 avril 1908, article 1, paragraphe 1.

4. Loi du 9 décembre 1905. Titre VI, article 41.

5. Ministère des Finances. Budget de l'exercice 1912. Chapitre 66. Le crédit demandé par le Gouvernement est de 29 275 565 francs.

6. Service des Cultes. Compte définitif des dépenses de l'exercice 1904. Chapitre 16.

destinées à payer ces dépenses nouvelles. Dépourvues d'affectation spéciale, elles sont venues grossir les produits généraux des recettes. Or l'église est pour la commune un bâtiment improductif de revenu. La servitude d'occupation gratuite créée en faveur des fidèles la rend inutilisable. Le sort des édifices religieux dépend donc uniquement du bon vouloir des conseils municipaux, de leurs idées politiques ou religieuses, de leurs relations avec les occupants. C'est l'arbitraire pour le présent, l'incertitude pour l'avenir.

Frappé de ces inconvénients, le Gouvernement avait essayé d'apporter quelques retouches à la loi de 1908. Sur les fonds du budget des cultes restant encore à répartir, il proposait de réserver 3 millions pour subventionner des travaux à entreprendre dans les édifices communaux. Ces subventions pouvaient être allouées notamment pour la conservation des édifices du culte lorsque les intéressés offriraient une participation financière. C'était, par une voie quelque peu détournée, rétablir l'ancienne collaboration de l'État, des municipalités et des fidèles qui assurait avant 1905 l'entretien des églises paroissiales. Le projet de loi déposé le 23 décembre 1908 ne fit l'objet d'aucun rapport et ne fut pas discuté [1]. S'il doit l'être quelque jour il serait prudent de ne pas attendre que les derniers millions provenant de la liquidation des Cultes aient été sans condition versés aux caisses communales.

Dans la situation actuelle, les municipalités désireuses de n'engager aucune dépense, mais responsables en cas d'accident et tenues comme propriétaires d'assurer la sécurité des occupants n'ont pas perdu tout moyen ni tout espoir d'obtenir le concours financier de l'État. Le crédit des secours aux édifices paroissiaux n'a pas été confondu dans la répartition générale. Il a été transféré du budget des cultes à celui des beaux-arts pour subvenir à la conservation des églises inscrites sur la liste des monuments historiques, en vertu du classement complémentaire prescrit par la loi de Séparation [2]. Si une

1. Chambre des Députés. Annexe au procès-verbal de la 2e séance du 23 décembre 1908. Projet de loi relatif à une nouvelle répartition entre les communes des sommes rendues disponibles par suite de la suppression du budget des Cultes.

2. Loi du 9 décembre 1905, titre III, article 16.

commune réussit à faire admettre l'intérêt historique ou artistique d'un édifice cultuel, elle voit se rouvrir à son profit la source bienfaisante des subventions. L'abandon des églises, leur destruction volontaire sont des faits exceptionnels. Il faut se garder de généraliser des cas isolés comme la destruction par explosion du clocher de Cinqueux, ordonnée par l'administration municipale. La plupart des maires préfèrent avoir recours aux Beaux-Arts plutôt qu'à la dynamite. M. Barrès dépeint avec complaisance « l'épicier de Bornel, forte tête du cru, délibérant entre ses sacs de pruneaux et son tonneau de harengs-saurs[1] » et tenant en échec les décisions du ministre. Ce personnage, né de la légende, est assurément trop pittoresque pour ne pas passer quelque jour à l'histoire. Mais la réalité est plus banale. La commune de Bornel ne voulut accepter le classement que si l'État s'engageait à la dispenser pour l'avenir de toute participation financière. Elle eut le tort d'exiger officiellement ce que tant d'autres espèrent obtenir officieusement. Depuis 1906, plus de treize cents demandes de classement concernant les églises ont été adressées au ministre des Beaux-Arts. Huit cents environ ont été favorablement accueillies. Leur nombre s'accroît chaque jour et le maigre crédit de 1 742 000 francs ne saurait longtemps suffire.

***

Pour comprendre la situation difficile de l'Administration des Beaux-Arts, il importe de déterminer exactement le sens et la portée du classement. Quelles sont les conditions requises pour inscrire un édifice en général, une église en particulier sur la liste des Monuments Historiques? Quelles sont les conséquences de cette inscription? Les unes et les autres ont si souvent varié suivant les époques, les idées et les lois qu'on est fort embarrassé aujourd'hui pour les définir avec clarté.

A l'origine, le classement des monuments fut surtout provoqué par leur intérêt historique. L'institution d'un service

1. *Journal Officiel*, 26 novembre 1912, p. 2762.

public de conservation fut l'œuvre des historiens plutôt que celle des architectes ou des archéologues. En entreprenant la publication des *Documents inédits de l'Histoire de France*, Guizot entendait susciter un ensemble de recherches « embrassant toutes les parties de l'existence et des destinées nationales[1] ». Or le passé ne s'évoque pas seulement à l'aide des documents écrits des bibliothèques ou des archives, mais aussi grâce aux monuments élevés sur le sol. « Aucune étude ne nous révèle plus vivement l'état social et le véritable esprit des générations passées[2]. » Le Comité des Arts et Monuments chargé de dresser le catalogue des édifices de la France faisait partie des cinq comités historiques institués en 1837 par de Salvandy[3]. En créant la Commission des Monuments Historiques chargée de pourvoir à la conservation matérielle de ces édifices, le comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur définit ainsi sa raison d'être : « Le culte des souvenirs qui se rattachent à l'histoire des arts ou aux annales du pays est malheureusement trop négligé dans les départements. On laisse en oubli des monuments précieux, on passe avec indifférence devant des vestiges qui attestent la grandeur des peuples de l'antiquité, on cherche en vain les murs qui ont vu naître les grands hommes dont s'honore la patrie, les tombes qui ont recueilli leurs restes. Et cependant tous ces souvenirs, tous ces débris vivants des temps qui ne sont plus, font partie du patrimoine national et du trésor intellectuel de la France[4]. »

En poursuivant la vaste enquête qui devait permettre de constituer les archives générales du Royaume, Guizot et ses collaborateurs ne servaient pas seulement les intérêts permanents de l'histoire mais aussi les intérêts immédiats du nouveau régime à l'établissement duquel ils avaient participé. Issue d'une révolution, la monarchie de Juillet sentait la nécessité de légitimer ses origines et de fonder sa durée sur le culte

1. Rapport au Roi sur les mesures prescrites pour la publication des Documents inédits de l'Histoire de France, 27 novembre 1834.

2. *Idem.*

3. Arrêté du 18 décembre 1837, portant organisation de cinq Comités historiques.

4. Circulaire du 10 août 1837.

du passé, sur le respect des traditions, sur la glorification des souverains qui avaient fait la grandeur de la patrie.

« C'est cette monarchie, écrira plus tard le comte de Montalivet, le créateur de la Commission des Monuments Historiques, qui a replacé la statue de Napoléon sur la colonne Vendôme, qui a terminé la colonne de Boulogne, qui a rétabli les bas-reliefs de l'arc du Carrousel, qui a consacré une partie du palais de Louis XIV à la gloire de l'Empire, qui a terminé l'arc de triomphe de l'Étoile sans y inscrire son nom, qui a fait le tombeau de l'Empereur [1]. »

En 1831, la répartition du premier crédit inscrit au budget de l'État pour la conservation des monuments [2] comprend le théâtre d'Orange, l'église de Braisne, le monument de Duguesclin, la pyramide de Denain, la colonne de Boulogne. Il est permis de penser que de tels choix furent dictés par des considérations historiques et politiques autant que par des préoccupations d'art. Le Roi, dès son avènement, entendait honorer « toutes les Gloires de la France », dont le Palais de Versailles allait devenir le sanctuaire.

Ces idées perdent de leur netteté initiale à mesure que prédominent au sein de la Commission des Monuments Historiques, les architectes et les archéologues. Aux termes de la circulaire ministérielle du 19 février 1841, « le classement constate qu'un édifice est intéressant par son architecture ». La circulaire du 21 août 1873 prescrit de « rédiger la liste définitive des édifices dont la conservation présente un véritable intérêt au point de vue de l'art ». L'histoire n'est plus mentionnée.

Il est rare aujourd'hui que l'on classe un édifice ne présentant qu'un intérêt historique. Les propositions faites en faveur de la maison d'un grand homme ou d'un monument commémoratif trouvent mauvais accueil à la Commission si ces vestiges du passé ne sont pas des œuvres d'art. Parfois elle cède au désir d'honorer une grande mémoire. Ainsi furent récemment classés le pavillon de Flaubert à Croisset, la mai-

1. Comte de Montalivet. *Fragments et Souvenirs*, t. II, p. 528.

2. Ministère du Commerce et des Travaux publics. Chapitre 17. Travaux d'utilité générale dans les départements : lazarets, établissements thermaux, conservation d'anciens monuments.

son de Balzac à Passy. Parfois elle prend l'initiative de consacrer le souvenir d'un événement glorieux. Ainsi vient-elle de sauver l'humble église du Bourget qu'une journée héroïque a illustrée. Il suffit toutefois de parcourir la longue liste des trois mille monuments classés pour voir qu'il ne s'agit là que de cas exceptionnels.

Cette exclusion peut paraître en désaccord avec les textes législatifs. La loi du 30 mars 1887 prescrit d'une manière générale le classement de tout immeuble « dont la conservation peut avoir au point de vue de l'histoire ou de l'art un intérêt national [1] ». En ce qui concerne les édifices du culte, la loi du 9 décembre 1905 ordonne de classer tous ceux « qui représentent dans leur ensemble ou dans leurs parties une valeur artistique ou historique » [2]. Comme il est bien peu d'églises qui n'offrent une valeur évidente au point de vue de l'histoire régionale ou locale, on peut étendre à l'infini la protection du classement.

La limite de l'intérêt artistique n'est pas plus aisée à déterminer. Jusqu'à ces dernières années, la Commission s'attachait à classer les monuments représentatifs de l'architecture d'une École ou d'une région. Dans le rapport général adressé au Ministre en 1848, elle déclare « qu'elle s'applique à distinguer entre tous nos monuments ceux qui peuvent être considérés comme types et qui conservent le caractère d'une époque ou d'un style particulier [3] ». C'est à peu près dans les mêmes termes que Viollet-le-Duc définit le principe du classement. On doit, selon lui, « s'attacher aux édifices que l'on peut considérer comme des types artistiques ayant servi de points de départ [4] ». C'est bien le sens de la loi de 1887 qui indique l'intérêt national comme condition du classement.

Au contraire, la loi de 1905 prescrit l'inscription sur la liste

1. Loi du 30 mars 1887, article 1.

2. Loi du 9 décembre 1905, article 16.

3. Rapport adressé par la Commission des Monuments Historiques en mars 1848 au Citoyen Ministre de l'Intérieur sur le service des Monuments Historiques faisant connaître l'ordre suivi par la Commission dans ses travaux, les motifs des mesures qu'elle est dans l'habitude de provoquer, les considérations qui les justifient, les difficultés de sa tâche. — Archives des Monuments Historiques.

4. *Journal Officiel*, 1887. Documents parlementaires, p. 344.

des Monuments Historisques de tous les édifices du culte qui offrent un intérêt artistique quelconque, total ou partiel. Il faut donc renoncer à pratiquer la sélection jusqu'alors admise. La méthode antérieurement suivie doit être très élargie. La Commission se trouve dans un embarras bien naturel en présence de cette superposition de doctrines et de textes législatifs.

⁂

Pour procéder à un examen rationnel, il eût fallu comparer entre eux les nombreux édifices proposés pour le classement; il eût fallu les comparer aux édifices de même nature inscrits antérieurement sur la liste; mais le classement n'a jamais abouti à aucune classification. Le mot a été détourné de son sens primitif qui résulte clairement des premières instructions adressées par le Gouvernement aux Préfets. « Je vous invite, leur écrivait le Ministre, à me faire connaître les monuments qui existent dans votre département. Vous les classerez par ordre d'importance.... Il faut que la Commission ait sous les yeux les documents que l'on aura pu réunir pour classer chaque monument selon le degré d'intérêt qu'il présente [1] ».

Les Commissions spéciales formées dans les départements répondirent en grand nombre à cet appel. Elles s'efforcèrent d'établir des catégories. Ainsi la Commission de la Gironde distingue les édifices qui doivent recevoir une subvention de l'État et ceux qu'il faut se borner à surveiller pour empêcher leur disparition. C'est la même disposition qui va être introduite, après quatre-vingts ans, dans la législation actuelle. Le projet de loi sur les Monuments Historiques, soumis à l'examen de la Chambre, prescrit l'établissement d'une liste de monuments qui sans bénéficier de la protection du classement ne pourront néanmoins être détruits par leur propriétaire, avant que le Ministre des Beaux-Arts ait été préalablement avisé [2].

1. Circulaires des 10 août et 30 décembre 1837.

2. Chambre des Députés. Annexe au procès-verbal de la deuxième séance du 14 juin 1912. *Rapport* fait au nom de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts sur le projet de loi concernant la protection et la con-

En 1873, le Ministre invite de nouveau la Commission à établir une classification : « les monuments seront inscrits dans un ordre de classement méthodique. Ceux qui représentent le point de départ ou le complet développement d'une École d'architecture figureront en première ligne, tandis que ceux qui ne sont par rapport aux précédents que des dérivés seront classés en deuxième ou troisième ligne suivant leur intérêt relatif [1]. » Cette circulaire, comme les précédentes, est restée sans effet. Maintes fois depuis lors la Commission a essayé de répartir les monuments en diverses catégories. De nombreuses séances ont été consacrées à ce travail. Elles n'ont eu aucun résultat. La cathédrale de Chartres figure sur la liste des monuments historiques au même rang que telle église rurale du plus médiocre intérêt. Le classement ne comporte pas de classes. Il indique seulement qu'un édifice est placé sous la protection de la loi, et la loi est égale pour tous.

Une classification générale des monuments ne pouvait avoir de valeur qu'à la condition d'être faite d'après un inventaire analytique et descriptif complet de la France monumentale. Cet inventaire, le service des Monuments Historiques a vainement tenté depuis quatre-vingts ans de l'établir. Il ne le possède pas encore. Au lendemain de la Révolution qui avait arraché du sol tant de précieux vestiges du passé sans en conserver la moindre trace, les pouvoirs publics, impuissants contre les progrès du vandalisme, se préoccupèrent du moins de conserver le souvenir des monuments voués pour la plupart à une destruction prochaine. Dès 1810, à la demande du comte de Laborde, le Ministre de l'Intérieur invitait les préfets à dresser l'inventaire des châteaux et des abbayes [2], édifices qui avaient le plus souffert pendant la tourmente révolutionnaire. C'était l'appel des survivants après la bataille. Le Ministre indiquait en outre la nécessité de créer dans chaque département des correspondants spéciaux. Ce premier essai

servation des monuments et objets d'art ayant un intérêt historique et artistique, par M. Théodore Reinach, député, p. 9. Texte de la Commission, article 1, paragraphe 6.

1. Circulaire du 21 août 1873.

2. Circulaire du 10 mai 1810.

d'organisation provinciale devait aboutir avec Guizot à l'institution des sociétés savantes.

Huit ans plus tard, de Laborde constate l'échec de sa tentative. Il propose à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de rédiger un questionnaire beaucoup plus précis et plus détaillé que celui de 1810, portant non plus seulement sur les abbayes et les châteaux, mais sur les routes antiques, les bornes milliaires, les inscriptions, les antiquités de toute nature[1]. Il était voué au même insuccès que le précédent. Alors qu'il eût fallu créer un budget, un personnel spécial, le ministre comptait seulement sur le zèle d'auxiliaires bénévoles. « Il y aura quelques frais à faire, écrivait-il aux préfets, pour les déplacements, les copies, les plans à dessiner; ces dépenses seront aisément prélevées sur les fonds ordinaires de votre budget[2]. » C'était traiter légèrement la question financière. Vainement faisait-on appel au concours des Conseils généraux. Les ressources ne tardèrent pas à manquer et dès 1824 M. de Corbière, ministre de l'Intérieur, prescrivait aux préfets de suspendre les recherches[3]. Instruit par ces expériences, Guizot comprend la nécessité d'organiser l'inventaire aux frais de l'État. « Le Gouvernement seul, déclare-t-il, possède les ressources de tout genre qu'exige cette vaste entreprise[4]. » La direction en est confiée à Vitet, appelé aux fonctions nouvelles d'Inspecteur général des Monuments Historiques. Il a la mission de « constater l'existence et de faire la description critique de tous les édifices du royaume qui méritent l'attention de l'archéologue, de l'artiste et de l'historien[5] ». C'est également la tâche qui est assignée au comité des Documents inédits et pour laquelle un crédit de 120 000 francs figure au budget de 1835. Elle paraissait aux membres mêmes du comité

1. *Histoire et Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Tome VII, p. 7 à 17).

2. Circulaire du 8 avril 1819.

3. Circulaire du 3 avril 1824.

4. Rapport au Roi proposant la création d'un service de recherches et de publication de Documents inédits, 31 décembre 1833.

5. Rapport à M. le Ministre de l'Intérieur sur les Monuments, les bibliothèques, les archives et les Musées des départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, du Nord et du Pas-de-Calais par M. Vitet, Inspecteur Général des Monuments Historiques de France, 1831.

singulièrement ambitieuse et disproportionnée avec les moyens dont on disposait. « A la première séance, écrit Mérimée, M. Guizot nous dit que nous devrons faire un catalogue de tous les monuments de la France actuellement existants. Je me récriai. Il me dit : « Figurez-vous que ni le temps ni « l'argent ne vous manqueront. » Je fus réduit au silence et mon voisin, homme au pis, m'écrivit sur un morceau de papier : « le temps ? il ne sera plus ministre dans trois mois. L'argent? « Il n'a plus un sou des 120 000 francs votés en 1835 [1] ».

Si l'on veut mettre en regard de l'optimisme officiel les difficultés de réalisation, il suffit de lire les rapports de mission des inspecteurs. Les tournées ressemblaient à des voyages d'exploration. « Je viens de mettre deux mois et demi, écrit Grille de Beuzelin, à parcourir les deux arrondissements de Nancy et de Toul qui sont des moins riches de la France archéologique... J'ai fait 378 lieues dont les trois quarts par des chemins de traverse impraticables de novembre à avril. Il faudrait à la même vitesse cent trente ans pour toute la France. » Temps et argent ne suffisaient pas. Il eût fallu former un personnel technique spécial. « Chacun des inspecteurs devrait pouvoir lever les plans en architecte, dessiner les fragments en peintre, lire les anciennes chartes en archiviste, courir à cheval ou à pied en chasseur et de plus, pour obtenir de l'unité, tous devraient avoir les mêmes principes en archéologie, le même système en histoire de l'art [2] ».

Grille concluait à faire précéder les inspections d'un travail préalable de reconnaissance sur place effectué au premier degré par les instituteurs, au second par les archéologues locaux. C'est la proposition que soumet au ministre, en 1838, M. de Gasparin, président du Comité des Arts et Monuments. « Le Comité, déclare-t-il, veut faire une reconnaissance superficielle, mais générale. Il ne faut pas qu'il existe un seul monument, un seul fragment de ruines sans qu'il en soit fait mention, ne fût-ce que pour constater qu'il ne mérite pas d'être étudié [3]. »

1. Lettre à Requien, 25 juin 1835.

2. Grille de Beuzelin. *Rapport* au Ministre sur les Monuments Historiques des arrondissements de Nancy et de Toul, 1er décembre 1835.

3. De Gasparin. *Rapport* sur les travaux du Comité historique des Arts et Monuments, 1839.

A ce programme, répond le questionnaire adressé en 1838 par de Salvandy aux inspecteurs primaires. Il porte sur trente-neuf points. « Il suffit, déclare le ministre, de répondre par oui ou par non ou par un simple chiffre. Il est bien entendu, ajoute-t-il, que vous n'aurez à répondre qu'autant que cette occupation ne prendrait pas sur votre temps et ne vous détournerait sous aucun rapport des soins que réclament vos attributions ordinaires[1]. » Il ne s'agissait donc plus d'un inventaire scientifiquement établi, mais d'une simple nomenclature. Les réserves apportées par le ministre annulaient d'ailleurs par avance les médiocres résultats qu'il était permis d'escompter.

Depuis lors, l'inventaire des monuments de la France n'a plus été tenté. Les travaux auxquels se livrent depuis un demi-siècle les sociétés provinciales en faciliteraient sans doute la rédaction. Mais des publications de ce genre se heurtent toujours aux plus sérieuses difficultés. L'inventaire des richesses d'art entrepris en 1874 par de Chennevières a donné des résultats incomplets, hors de proportion avec l'importance des crédits absorbés. L'inventaire prescrit par la loi de Séparation pour les objets d'art des églises a nécessité la création d'un personnel spécial. Bien qu'il y ait moins de fondrières sur les routes qu'en 1835, bien que l'automobile et la photographie aient abrégé la durée des trajets et des séjours, l'enquête dans les départements n'aura pas duré moins de neuf ans et aura coûté au Trésor plus d'un demi-million, — sans compter les frais qu'occasionnera la publication ultérieure des documents recueillis. Or il ne s'agissait que de reconnaître et de photographier des objets, travail simple et rapide auprès de celui qu'exige le relevé d'un monument. Les dépenses auxquelles pourrait donner lieu l'inventaire des édifices, fût-il même réduit aux édifices religieux, ne seraient certainement pas inférieures à un million.

Ainsi, en présence de textes législatifs permettant l'extension indéfinie du classement, la Commission ne possédait aucune classification des Monuments Historiques, aucun inventaire des monuments existants. Elle était tenue d'agir avec une

1. Circulaire relative à l'envoi d un questionnaire archéologique, 30 novembre 1838.

prudence d'autant plus rigoureuse que ses décisions entraînent aujourd'hui de graves répercussions budgétaires.

A l'origine, le classement ne comportait pour l'État aucune obligation de concours financier. « En désignant un édifice comme un monument historique, stipule la circulaire du 19 février 1841, le ministre de l'Intérieur ne s'engage nullement à donner des fonds pour le restaurer. » « L'inscription sur le tableau des Monuments Historiques, confirme Mérimée en 1842, ne donne aucun titre aux secours du Gouvernement[1]. » Et le rapport général de 1848 déclare expressément qu' « en inscrivant 2 800 monuments sur sa liste la Commission a eu surtout pour but de les signaler à l'attention et au respect public, sans prendre d'ailleurs aucun engagement de pourvoir à leur entretien. » Ces sages principes sont sans cesse aujourd'hui démentis par les faits. L'opinion généralement admise est que le classement donne droit à une subvention de l'État. « Les édifices classés, affirmait récemment M. Dubarle à la Chambre, ont leur vie matérielle assurée[2]. » Le plus souvent, la commune, confondant le classement et la propriété, entend se décharger sur l'État de toutes les dépenses d'entretien. Ce sont surtout les édifices menacés d'une ruine prochaine que l'on recommande avec insistance à la sollicitude du ministre. Il arrive parfois qu'un édifice s'écroulant au lendemain même du classement, le conseil municipal entend rendre l'État responsable. De telles prétentions sont assurément abusives et sans valeur juridique. Toutefois la loi de 1887 favorise l'équivoque que les municipalités n'ont pas intérêt à dissiper. Elle interdit d'effectuer des travaux dans les monuments classés sans l'autorisation du ministre qui en confie la direction aux architectes de l'État. La commune peut donc prétendre qu'il lui est impossible de remplir ses obligations de propriétaire. Aussi quand un immeuble classé menace ruine et que sa valeur ne justifie pas les dépenses auxquelles entraînerait sa conservation, l'administration des Beaux-Arts se trouve amenée, soit à poursuivre le déclassement, soit à prévenir la municipalité qu'elle l'autorise à effectuer à ses frais les travaux indispen-

1. Rapport du 24 novembre 1842.

2. *Journal Officiel*, 26 novembre 1912, p. 2767.

sables et qu'elle décline en cas d'accident toute responsabilité. Il convient toutefois d'observer certains ménagements, s'il s'agit d'édifices du culte, car la loi de 1905 en prescrivant leur classement a entendu les faire bénéficier effectivement du crédit transféré aux Beaux-Arts. Ce crédit étant dès à présent insuffisant, chaque inscription nouvelle sur la liste des Monuments Historiques doit entraîner tôt ou tard une dépense nouvelle pour l'État.

*
* *

Ces contradictions, ces difficultés de tout ordre pèsent depuis sept ans sur les travaux de la Commission des Monuments Historiques. Les propositions de classement, au lieu de résulter d'enquêtes régulières, conduites par les services techniques, émanent le plus souvent des municipalités, des sociétés locales d'antiquaires, des syndicats de tourisme, d'archéologues ou d'amateurs d'art. La Commission délibère non d'après un programme déterminé par elle, mais au hasard des initiatives qui appellent son attention sur tel ou tel cas. On constate sur la liste en même temps qu'une abondance d'édifices d'un intérêt secondaire, l'absence d'édifices fort importants. Les églises d'Auffay dans la Seine-Inférieure, de Taillefontaine et de Vauxrezis dans l'Aisne n'y figurent que depuis quelques jours. La nécessité de parer aux désordres menaçants que l'on a constatés dans un monument, la crainte de se voir reprocher la traditionnelle lenteur administrative, l'absence de crédits suffisants pour rémunérer les voyages et les enquêtes préalables obligent à se contenter de documents incomplets. Il faut statuer, sans qu'aucun relevé sérieux ait été présenté, sur la vue d'un plan sommaire, de photographies, de simples cartes postales. Les décisions ont varié suivant la présence de tels ou tels membres. A des séances d'extrême sévérité ont succédé des séances d'extrême indulgence. Chacun suit, plus ou moins consciemment, ses affinités esthétiques. Les églises postérieures au XVIe siècle offrent moins d'intérêt que celles de l'époque gothique pour des artistes que leur éducation et leurs travaux ont spécialisés dans l'étude du moyen-âge. Elles figu-

rent en nombre réduit sur la liste des Monuments historiques. Saint-Leu ou Saint-Louis en l'Isle, Saint-Sulpice ou la Madeleine n'y sont pas encore inscrits.

A travers ces hésitations, deux idées opposées ont prédominé tour à tour suivant les mouvements de l'opinion ou les indications des pouvoirs publics. Les uns estimaient qu'il fallait classer tout ce qui mérite à un titre quelconque d'être conservé, sans se préoccuper des ressources dont l'accroissement ultérieur leur paraissait inévitable. Les autres craignaient, en multipliant ces classements, d'entraîner l'administration à des dépenses, excessives; ils voyaient avec inquiétude les charges grossir sans cesse, tandis que les recettes demeuraient stationnaires. Le budget des Monuments n'allait-il pas devenir exclusivement un budget d'Églises? Quand les sommes provenant des Cultes se trouveraient absorbées, l'ancien crédit des Monuments Historiques ne serait-il pas détourné de son affectation primitive, pour être employé à l'entretien des édifices cultuels nouvellement classés? Ces craintes, il faut l'avouer n'étaient pas sans fondement. En 1910, sur 394 entreprises effectuées dans les monuments communaux, 295 concernent des édifices cultuels. Sur 2 720 000 francs elles absorbent 2 millions : les trois quarts du crédit.

Situation d'autant plus inquiétante que la conservation des monuments civils, aujourd'hui particulièrement menacée, impose de lourds sacrifices. Au budget des travaux s'ajoute depuis quelques années un important budget d'acquisitions. La valeur vénale des œuvres d'art du moyen-âge encourage l'audace des antiquaires et le zèle des collectionneurs. L'Amérique leur offre un marché où les prix n'ont pas de limites. Ce ne sont plus seulement de précieuses statues, comme le roi de Bourges ou l'ange du Lude, qui vont enrichir les collections particulières des États-Unis. Des monuments entiers tels que le cloître de Marciac ou la maison du Roi à Abbeville ont été transportés et reconstruits de l'autre côté de l'Atlantique. De pareils faits émeuvent profondément l'opinion publique. Elle s'attache avec une ferveur toute nouvelle à la conservation du patrimoine national. Elle admet difficilement, — sans toujours apprécier à leur valeur les obstacles

financiers, — que les pouvoirs publics laissent s'accomplir ces douloureuses mutilations. « Il y a deux choses dans un édifice, déclarait Victor Hugo, son usage et sa beauté. Son usage appartient à son propriétaire, sa beauté à tout le monde. C'est donc dépasser son droit que le détruire [1] ». Jamais ces paroles n'ont mieux répondu au sentiment public. La Commission des Monuments Historiques, soucieuse de sa responsabilité, s'oppose chaque fois qu'elle le peut à la démolition d'un édifice présentant un intérêt national. Les propriétaires refusant le classement, il faut exproprier ou acquérir à l'amiable. Les subventions locales ne fournissent généralement qu'une faible contribution. C'est le budget des Beaux-Arts qui doit supporter la plus forte part de la dépense. Sans parler des acquisitions effectuées pour le compte de l'État comme celles des châteaux de Kerjean ou de Maisons-Laffite, les subventions des Monuments Historiques ont permis depuis quelques années aux départements et aux villes d'acquérir un grand nombre d'immeubles menacés : deux maisons de la Renaissance à Cahors et à Langres, la maison des Musiciens à Reims, celle des Cariatides à Dijon, celle de la Reine de Sicile à Saumur, celle de Tristan L'Hermitte à Tours, celle du Sénéchal à Agen, celle des Architectes à Clermont. Ces subventions s'élèvent chaque année à une centaine de mille francs. Elles s'accroîtront dans des proportions considérables, si l'on veut conserver à la France les vestiges les plus précieux de son architecture civile.

C'est là un des objets principaux du nouveau projet de loi actuellement soumis à la Chambre. Il substitue à l'expropriation la servitude de classement obligatoire, ouvrant pour le propriétaire un droit à indemnité. Cette disposition complète la loi de 1887 qui ne s'appliquait utilement qu'aux immeubles appartenant à des collectivités publiques. L'acquisition d'une servitude, beaucoup moins onéreuse pour l'État que l'expropriation, permettra d'étendre le classement aux propriétés privées jusqu'alors intangibles. C'est un nouveau budget qui va naître et s'accroître rapidement.

Les acquisitions d'immeubles ne se limitent point aux

1. *Littérature et philosophie mêlées.* Guerre aux Démolisseurs, 1825.

monuments; depuis quelques années des sommes importantes ont été dépensées pour empêcher le pillage des gisements préhistoriques et la vente à l'étranger des richesses qui y sont contenues. On sait d'autre part la fervente campagne entreprise en faveur des paysages menacés. Forêts aliénées, rochers détruits, sources captées : telles sont les conséquences inévitables de l'extension prise par les établissements industriels. Sans doute la loi du 21 avril 1906 laisse aux départements et aux communes le soin de poursuivre les expropriations nécessaires, mais la pénurie des ressources locales l'a rendue jusqu'alors à peu près illusoire. Les intéressés commencent à s'adresser à l'État. Un projet de loi est actuellement déposé, tendant à exproprier les sources de la Loue, menacées d'une captation. Une demande analogue a été faite pour la vallée du Queyras. D'autres suivront assurément.

*
* *

Ainsi les charges nouvelles résultant des lois de Séparation s'imposent à l'administration des Beaux-Arts, au moment même où elle doit faire face à de multiples dépenses pour assurer la sauvegarde de grands intérêts nationaux. Si elle veut, suivant la volonté nettement exprimée par la Chambre, accorder très libéralement aux églises la protection du classement, il lui faut gérer ses ressources avec la plus sévère économie et en faire naître de nouvelles.

Le seul moyen de réduire les dépenses consiste à n'autoriser que des travaux de strict entretien. Les progrès de l'archéologie, les exigences de l'esprit critique, l'amour des vieux monuments font abandonner de plus en plus les méthodes autrefois suivies en matière de restauration. « Par le mot restauration, écrivait, en 1844, Mérimée, qui se trouvait alors à la tête du Service des Monuments Historiques, nous entendons la conservation de ce qui existe, la reproduction de ce qui a manifestement existé... Lorsque les traces de l'état ancien sont perdues, le plus sûr est de copier les motifs analogues dans un édifice du même temps et de la même pro-

vince[1]. » C'est d'après ces principes qu'a été restaurée la statuaire de Notre-Dame ou celle de la Sainte-Chapelle. Ce sont eux qui pendant un demi-siècle ont guidé les architectes. Les restitutions infidèles, les adjonctions hypothétiques ont défiguré un grand nombre de monuments. Les clochers construits par Mallay sur les églises d'Auvergne, les étranges restaurations d'Abadie dans le Bordelais et le Périgord fournissent à cet égard des exemples topiques[2]. On en trouverait malheureusement dans toutes les régions de France. Aujourd'hui la Commission des Monuments Historiques n'approuve plus en principe que les devis intéressant la sécurité des édifices : couverture, écoulement des eaux, reprise de contreforts ou de piles. La réfection de la statuaire n'est autorisée que dans des circonstances exceptionnelles, celle de la sculpture ornementale est réduite aux éléments essentiels. Les seuls travaux admis en dehors de l'entretien strict sont ceux qui consistent à dégager un monument des bâtiments parasites qui le masquent ou le déshonorent, tels ceux du Palais Constantin à Arles, du Palais des Papes à Avignon. Les constructions neuves comme celles du château de Vitré ou de Saint-Bonnet à Bourges sont exécutées au moyen de contributions locales. En général les travaux des Monuments Historiques portent sur des dépenses relativement modiques. Sur 394 entreprises effectuées en 1910 dans les édifices communaux, 6 seulement dépassent 50 000 francs; 23 montent de 20 000 à 30 000; 50 de 10 000 à 20 000; 315 sont inférieures à 10 000.

La plupart des restaurations sont dues à l'absence prolongée d'entretien. En négligeant de remplacer à temps quelques tuiles d'une couverture, on s'expose à réparer plus tard une charpente pourrie, à consolider une votûe compromise. Depuis 1912 un service permanent d'entretien a été créé pour les Monuments Historiques. Au début de l'année un crédit est attribué aux édifices de chaque département. Il est mis directement à la disposition des architectes locaux qui sont autorisés à l'utiliser pour les besoins les plus urgents, sans être astreints

1. Rapport de Mérimée au Conseil général des Bâtiments Civils sur les projets de restauration de Notre-Dame (Archives des Monuments Historiques).

2. Brutails, *Les vieilles Églises de la Gironde*, 1912, passim.

à aucune formalité administrative. On peut espérer que tout accident sera désormais réparé, tout désordre arrêté sans retard et que de modestes sommes employées en temps opportun épargneront à l'avenir de longues et coûteuses réfections. L'extrême dissémination des édifices à travers la France fait de la décentralisation une nécessité absolue.

Une réforme qui recevra cette année son application paraît devoir compléter utilement la précédente. La Commission des Monuments Historiques approuve des plans et des devis. Elle ne peut en surveiller l'exécution. Or les projets les plus sages risquent d'être dénaturés par les erreurs de l'architecte ou par la mauvaise qualité des travaux. Le contrôle sur place incombe aux Inspecteurs généraux. Jusqu'alors ils ne pouvaient remplir qu'imparfaitement leur mission, étant eux-mêmes architectes et se trouvant absorbés par la conduite de leurs propres chantiers. Aux termes de la prochaine loi de Finances, cette confusion va cesser. Les inspecteurs devront abandonner leurs travaux pour se consacrer tout entiers à leurs tournées d'inspection. Les monuments seront fréquemment visités, les projets s'exécuteront conformément aux décisions prises.

Limitation des entreprises à celles qui intéressent la conservation des édifices, création d'un service local d'entretien, spécialisation de l'Inspection générale, telles sont les diverses mesures qui paraissent le mieux servir les intérêts des Monuments et ceux du Trésor public. Est-il possible, d'autre part, sans faire un appel immédiat à l'État, d'accroître les crédits permanents du Service?

Le principal effort doit tendre à l'augmentation des fonds de concours. Si le budget des Beaux-Arts a recueilli les charges du budget des Cultes, il a hérité aussi de ses ressources extra-budgétaires. Les fonds de concours des Monuments Historiques qui, avant la Séparation, n'atteignaient pas 50 000 francs, se sont élevés progressivement jusqu'à un demi-million et au delà. Ils atteignent 638 000 francs en 1911. Cette progression doit continuer. Les contributions versées ne sont pas toujours en rapport avec la richesse des communes. Il est des villages pauvres qui s'imposent de lourds sacrifices pour la conservation de leur église. Parfois, à défaut d'argent, les paysans

comme leurs ancêtres du moyen-âge, offrent les bois de leurs forêts, les pierres de leurs montagnes, le travail de leurs bras. Au contraire, des villes importantes se désintéressent de leurs édifices classés. On peut beaucoup sur les assemblées municipales. Elles sont peu sensibles il est vrai aux formules de la correspondance administrative. Seule l'action personnelle produit des résultats. Il faut aller sur place, parler, argumenter, convaincre. Les architectes doivent être non seulement des techniciens expérimentés, mais d'habiles négociateurs. Ils trouveraient à cet égard de précieux exemples dans les rapports de Mérimée. C'est lui qui institua cette féconde collaboration de l'État et des assemblées locales, qui a été la raison d'être et qui fait encore la force du service des Monuments Historiques. Nul ne sut mieux exalter l'orgueil local, l'attachement à la petite patrie. « La ville de Toulouse est riche, écrivait-il à Vitet, et pourvu que l'on convienne que Clovis et Charlemagne furent des polissons, Alaric et Waifre des héros, elle donnera beaucoup d'argent[1]. » Souvent cet orgueil local s'intéresse plus aux travaux d'embellissement qu'à ceux de sécurité. Cependant un certain nombre de départements et de villes consentent à voter des fonds d'entretien annuels, sous la condition d'une égale participation des Beaux-Arts. Là où cette dotation régulière existe, le sort des édifices est définitivement assuré.

Un autre moyen d'accroître le budget normal est actuellement étudié par le Parlement. M. Audiffred au Sénat[2], M. Landry à la Chambre ont proposé la création d'une Caisse des Monuments Historiques. Son organisation fait l'objet d'un amendement à la loi de Finances du budget de 1913. Elle serait investie de la personnalité civile. Elle aurait le droit de recevoir et d'employer les subventions de toute nature qui lui seraient versées, notamment les dons et legs. Elle serait administrée par un conseil dont les représentants seraient choisis parmi les membres du Parlement, du Conseil d'État, de la Cour des Comptes, et parmi les savants ou les artistes que leur compé-

1. Cf. Viollet-le-Duc, *Mérimée et les Monuments Historiques* (*Revue de Paris*, 15 novembre 1895).

2. Sénat. Annexe au procès-verbal de la séance du 21 juin 1912. Proposition de loi tendant à la création d'une Caisse des Monuments Historiques, présentée par MM. Audiffred, Bourganel, etc.

tence spéciale désignerait au ministre. Le succès de la Caisse des Musées Nationaux, de la Caisse des Recherches Scientifique, encourage cette initiative nouvelle. Un grand nombre d'amateurs d'art, admirateurs du passé, un plus grand nombre encore de fidèles attachés à la conservation de leurs églises hésitent à faire bénéficier de leurs libéralités le budget général de l'État. Ils les offriraient plus volontiers à un établissement public autonome, spécialement organisé pour les recevoir et pour les utiliser suivant la volonté des donateurs. Ces contributions financières présenteraient sans doute un intérêt fort inégal. Elles seraient parfois destinées à des édifices ou à des entreprises de médiocre intérêt. Les legs s'appliquent généralement à des travaux qui doivent perpétuer la mémoire de leur auteur. Ils visent l'édification de grilles ou de verrières, de statues ou d'autels plutôt que la réparation des toitures ou la réfection du gros œuvre. Pourtant il est permis d'espérer que les bienfaiteurs de la Caisse s'habitueraient à porter leurs regards au delà du clocher natal pour envisager l'ensemble des monuments d'une région ou du pays tout entier. La protection du classement, actuellement limitée à 1 800 églises pourrait être dans l'avenir très largement étendue.

Une solution analogue est envisagée pour les églises qui ne sont ou ne peuvent être classées. L'amendement Landry prévoit la création d'une Caisse des Édifices et Monuments publics, alimentée et administrée dans les mêmes conditions que celle des Monuments Historiques. Elle est destinée à sauvegarder les innombrables églises rurales que vise tout spécialement la pétition présentée par M. Barrès. « Dans ces humbles clochers, déclare le rapporteur, dans ces porches à demi affaissés, dans ces voûtes qui se lézardent rien ne se signale à l'Administration des Beaux-Arts! Mais tout dans leur ensemble, dans le village groupé autour d'eux, dans le paysage qu'ils animent, dans les événements qu'ils rappellent, dans la région dont ils ont été le centre de vie administrative et de vie spirituelle les rattache à la terre qui les porte. Ils participent en quelque sorte à sa physionomie, ils en sont à la fois le commentaire et l'illustration. » Le nouvel établissement public permettra de centraliser les ressources offertes pour l'entretien des édifices du culte, d'assurer leur utilisation, sans tenir compte des dissensions ou

des rivalités locales. Bien des querelles de clochers seront aplanies, qui paralysent les bonnes volontés, s'opposent aux ententes nécessaires. Peut-être enfin l'institution d'une caisse spéciale amènera-t-elle à faire revivre le projet de loi de 1908 qui réservait aux travaux des édifices communaux une part de l'ancien budget des Cultes.

Caisse nationale des Monuments Historiques, Caisse nationale des Monuments et Édifices publics : l'article de loi projeté ne mentionne pas les églises, mais, c'est pour elles qu'il est fait. Il ne porte aucune atteinte à la loi de Séparation dont les conséquences demeurent dans leur intégrité. Présenté au nom de l'histoire et de l'art, au nom d'intérêts collectifs et permanents dont l'État ne saurait abandonner la tutelle, il invite le Gouvernement à placer sous la sauvegarde de nouveaux établissements publics le très antique et très précieux patrimoine que forment les églises de France.

PAUL LÉON

L'AFFAIRE LAFARGE[1]

Le 3 septembre 1840, à huit heures et quart du matin, commençaient, devant la Cour d'Assises de la Corrèze, les débats d'un procès criminel, auquel le mystère ambiant, la situation sociale de l'accusée, et la volonté, déjà toute-puissante, de la presse, assignaient, dans les annales judiciaires, une place considérable. Une jeune femme, dont la robe noire et le châle de laine noire attestaient le grand deuil, était assise au banc des accusés.

Ses cheveux, coiffés en bandeaux, encadraient un visage d'un ovale parfait. Ses yeux, très doux, semblaient plus grands, dans sa physionomie amaigrie, et se baissaient modestement devant tous les regards fixés sur elle.

C'est d'une voix faible mais claire, en dépit d'une toux sèche, qui la secouait, par instants, qu'après le tirage au sort du jury, elle répondit à l'interrogatoire du Président.

D. Votre nom? — R. Marie Cappelle, femme Lafarge.

D. Votre âge? — R. Vingt-quatre ans.

D. Votre profession? — R. Sans profession.

D. Votre domicile? — R. Au Glandier.

1. Je dois des remerciements à mon confrère et ami Michel Missoffe, qui, après une étude complète du procès Lafarge, m'a aimablement fourni tous les éléments de cette étude.

On sait qu'un comité vient de se constituer pour la revision du procès de 1840, sous la présidence du sénateur Louis Martin. H.-R.

Le 19 septembre suivant, après des débats qui n'avaient pas duré moins de dix-sept audiences, M. le Président remettait au chef du jury la question suivante :

« Marie-Fortunée Cappelle, veuve du sieur Pouch Lafarge, est-elle coupable d'avoir, en décembre et janvier derniers, donné la mort à son mari, à l'aide de substances susceptibles de donner la mort, et qui l'ont donnée en effet ? »

Une heure de délibération suffit aux jurés corréziens pour rendre un verdict déclarant l'accusée coupable, avec circonstances atténuantes, et la Cour ne mit guère plus de temps à délibérer sur l'arrêt, qui condamnait madame Lafarge aux travaux forcés à perpétuité et à l'exposition sur la place publique de Tulle.

Madame Lafarge était-elle vraiment coupable ou était-elle, au contraire, victime d'une effroyable erreur judiciaire ? Telle est la question que, sans souci du détail pittoresque ou de la période oratoire, nous avons dessein de poursuivre, dans le domaine étroit des faits.

*
* *

Les conditions dans lesquelles M. Defoy, agent matrimonial, mit en rapports, à la fin de juillet 1839, M. Charles Pouch Lafarge, propriétaire et maître de forges au Glandier (Corrèze), et mademoiselle Marie-Fortunée Cappelle, n'ont pas été (de l'aveu même de M. l'avocat général Decoux) élucidées par l'instruction, pourtant longue et minutieuse.

Mais il nous suffit de savoir qu'Il avait vingt-huit ans, une laide figure et de belles dents, qu'étant veuf, et assez gêné dans ses affaires, il venait chercher à Paris, à la fois, une compagne qui charmerait sa solitude, et une dot qui rétablirait l'équilibre de ses finances; qu'Elle avait vingt-quatre ans; qu'elle était orpheline, fille d'un colonel de la garde impériale, et qu'elle possédait environ 80 000 francs. Ils se virent, pour la première fois, un mercredi. Le dimanche suivant, les bans étaient publiés, et moins de quinze jours après, ils partaient ensemble pour le Glandier.

*
* *

Peu de choses à retenir de ce voyage. Trois étapes : ce sont trois désillusions pour la jeune et romanesque épouse du maître de forges corrézien.

Premier arrêt à Orléans. Le mari, « très épris et un peu exalté », dit l'accusation, « qui manque de délicatesse et de ménagement », dit la défense, veut pénétrer de force chez madame Lafarge, pendant que celle-ci est dans son bain, menace et se répand en propos grossiers, traite de « singerie » le pudique refus qu'oppose la jeune épousée, et promet qu'au Glandier « il saura bien la mettre à la raison ».

C'est la première désillusion.

Second arrêt à la Châtre, chez M. Pontier, receveur particulier, oncle de Lafarge.

Non contente de traiter « Lélia » d'œuvre infâme et madame Sand — j'allais dire « d'indésirable » — pour « les salons honnêtes » de la Châtre, la nouvelle tante de madame Lafarge raconte à celle-ci qu'une coutume limousine consiste à apporter aux nouveaux mariés, le soir de leurs noces, une soupe de vin épicé qu'ils doivent partager au lit.

C'est, pour une jeune femme délicate et parisienne, une deuxième et rude épreuve.

Dernière étape : le Glandier.

L'arrêt de mise en accusation reconnaît, lui-même, « que les agréments en avaient été fort exagérés pour faciliter l'union ».

C'est la troisième, c'est la plus grave désillusion.

Madame Lafarge se voit, à cent lieues des siens, dans une maison isolée, délabrée et ruinée, auprès d'un homme qu'elle connaît à peine et dont elle dit : « Je me serais trouvée mal s'il m'avait baisé la main, et, dans ses bras, je serais morte. »

Elle écrit alors une lettre, sur laquelle il nous faut nous arrêter un peu, car elle est, pour M. l'avocat général, « la clef de voûte de l'accusation ».

Jugeant inutile de la reproduire en entier, et soucieux de prévenir tout reproche de partialité, j'en emprunte le résumé à l'arrêt de la chambre des mises.

« Le soir même de son arrivée au Glandier, l'accusée adressa à son mari une lettre où se montre le dédain, où elle déclare qu'elle l'a trompé, qu'elle en aime un autre, qu'elle sera adultère, si le sieur Lafarge ne la sauve pas, de lui-même ; que les habitudes, l'éducation, ont établi, entre eux, une barrière immense, qu'elle le supplie de la faire conduire à Bordeaux où elle s'embarquera pour Smyrne. »

Lettre étrange, à coup sûr, et qu'on peut discuter à perte de vue ; dans laquelle, pour les uns, « le dévergondage de la pensée ne le cède qu'au cynisme des expressions » et qui est, à leurs yeux, le premier titre de l'accusation.

Acte fugitif de démence, bien excusable, selon les autres, chez une jeune femme romanesque et désespérée, « qui a perdu la tête » et dont « l'imagination s'est montée ».

Simple document psychologique, à nos yeux, mais dont il y a lieu de retenir la date : nous sommes au 15 août.

A partir de ce moment, dans la thèse de l'accusation, madame Lafarge a décidé de se débarrasser, coûte que coûte, d'un mari qu'elle hait ; tous les faits par lesquels la défense essaie de prouver sa résignation attestent son hypocrisie. Les événements se succèdent avec une foudroyante rapidité.

Atteinte, à la fin d'octobre, d'une indisposition que l'on suppose simulée, elle fait en faveur de son mari un testament qu'elle remet à sa belle-mère (qui s'empresse de le décacheter) et Lafarge, par réciprocité, déclare disposer envers elle de sa fortune.

Quinze jours plus tard, il part *seul*, pour Paris, dans le double dessein d'obtenir un brevet pour une invention qu'il a faite (relative aux travaux de sa forge), et de se procurer les capitaux nécessaires à l'exploitation de son brevet.

Les époux échangent des lettres, fréquentes et tendres de part et d'autre.

Le 15 décembre madame Lafarge fait acheter de l'arsenic (31 gr.) chez M. Eyssartier, pharmacien à Limoges.

Le 18 décembre M. Lafarge, prévenu par une lettre de sa femme, reçoit à Paris une caisse contenant un gâteau et un portrait. Il l'ouvre en présence d'un domestique de l'hôtel (c'est le sieur Parent) et ayant mangé une bouchée du gâteau est pris, dans la nuit, de coliques et de vomissements.

Le 3 janvier il revient au Glandier, souffrant, pour se mettre au lit.

Le 5 et le 10 janvier madame Lafarge fait de nouveau acheter de l'arsenic.

Le 11 janvier, mademoiselle Brun (artiste du pays qui était venue au Glandier pour faire le portrait de la jeune femme), voit celle-ci mettre une poudre blanche dans un lait de poule (le médecin interrogé répond que c'est peut-être du blanc d'œufs ou de la chaux : mais le pharmacien Eyssartier, chez qui on l'apporte le lendemain y trouve de l'arsenic).

Le 14 janvier, M. Lafarge meurt dans d'atroces souffrances et, dix jours, plus tard, sa femme, qui n'a pas quitté le Glandier et, à laquelle plusieurs amis ont donné le conseil et les moyens de fuir, est arrêtée.

*
* *

La première question qui se pose est celle de savoir si Lafarge est bien mort empoisonné, et, pour cela, il nous faut dire un mot des témoignages de médecins et des expertises.

Les médecins :

C'est, d'abord, celui que nous appellerions « le médecin traitant » c'est le docteur Bardon, âgé de trente-sept ans, qui a soigné Lafarge du 4 janvier jusqu'à sa mort.

Il a cru son malade atteint d'une affection de la gorge.

Il reconnaît, en outre (car c'est sur une ordonnance de lui que le 5 janvier fut délivré à madame Lafarge le deuxième paquet d'arsenic) qu'elle lui en a fait la demande, sans mystère, devant témoin.

C'est ensuite M. Massénat, médecin à Brives appelé en consultation, le 10 janvier, et qui n'a pas davantage soupçonné l'empoisonnement. C'est M. Bouché, médecin à Vigeois, qui, à la suite des bruits qu'il avait recueillis, a constaté « des symptômes extraordinaires ».

C'est enfin M. Jules Lespinas, médecin à Lubersac, qui, prévenu par un employé de la forge, nommé Denis (sur le compte duquel nous reviendrons) a formellement conclu à l'empoisonnement.

En résumé, aucun de ceux qui n'ont pas été avertis préalablement n'a, sur le simple vu des symptômes, diagnostiqué l'empoisonnement.

Il y a lieu de faire état, ici, de la déposition de M. Leyrat, médecin à Voutezac, entendu le 13 septembre (onzième audience). Il a déclaré en effet, et cela nous paraît très important, qu'ayant soigné la première femme de Charles Lafarge, il avait entendu dire « que M. Lafarge était sujet à des vomissements, à la suite desquels il tombait dans un état d'affaissement qui durait plusieurs jours ».

Mais si les médecins ont pu se tromper dans leurs diagnostics, voyons ce qu'ont donné les expertises pratiquées sur le corps de Lafarge.

Trois d'entre elles ont établi que le corps ne contenait pas d'arsenic.

M. Orfila, représentant de la science officielle, en a trouvé... un demi-milligramme.

Neuf experts se sont prononcés en des sens différents... et la science discute encore. Il nous semble donc que, sur ce premier point, sur ce point capital, il y avait un doute, un doute qui devait, comme toujours, profiter à l'accusée.

Mais, à supposer établi que Lafarge mourut empoisonné, qui a administré le poison? Y eut-il là suicide, erreur, ou crime?

S'est-il suicidé? Plusieurs l'ont pensé et l'ont dit, parmi lesquels j'ai retenu M. Fleyniat (singulière figure de médecin, juge de paix) et « l'oncle Pontier » qui trouvait une explication plausible dans le mauvais état de ses affaires.

Si telle fut la raison du drame, la victime a, dirait un romantique, emporté son secret dans sa tombe et la chose jugée reprend toute son autorité.

Lafarge a-t-il été victime d'une épouvantable méprise? La main, maladroite et non criminelle, de la fidèle Clémentine ou du brave Alfred, ses serviteurs, ou même de madame Lafarge, a-t-elle *involontairement* substitué au bicarbonate de soude inoffensif ou bien à la gomme adoucissante, le mortel arsenic? — L'hypothèse était bien trop simple pour donner satisfaction aux passions déchaînées. Ni la défense ni l'accusa-

tion ne s'y sont arrêtées et elles ne nous ont pas laissé d'éléments utiles pour la reprendre.

S'il fut empoisonné, quel est le coupable? Regardons d'abord quelles étaient les charges contre sa femme. Nous examinerons, ensuite, les mobiles.

La première charge, la plus grave, peut-être, ce sont les trois achats successifs d'arsenic.

On sait l'explication qu'en donna madame Lafarge. Le Glandier était un vieux couvent abandonné, une masure humide et, en ruines, toute infestée de rats, qui ont mangé tous les boutons et le drap d'un costume de chasse vert, et dont le bruit empêchait Lafarge de dormir. L'arsenic était destiné à les détruire.

La défense attache très justement une grande importance à la façon dont se sont produits ces achats. Le premier, c'est par une lettre de madame Lafarge; le second sur une ordonnance du Dr Bardon; le troisième par l'entreprise de Denis, l'homme de confiance de Lafarge, auquel madame Lafarge aurait demandé de rapporter « une ratière ou de l'arsenic ».

Commandes signées, faites au vu et au su de tout le monde, l'une d'elles, même, en présence de Lafarge : est-ce ainsi que procède une empoisonneuse?

Mais il faut reconnaître que la défense n'explique pas comment « la mort aux rats » saisie ne contenait pas d'arsenic et comment on trouva, enterré dans le jardin, un paquet de bicarbonate de soude qui ressemblait, à s'y méprendre, au paquet d'arsenic rapporté par Denis, d'Uzerche.

L'arsenic acheté, qu'en a-t-on fait? Qu'y a-t-il, dans cet ordre d'idées, contre madame Lafarge?

Il y a, d'abord, l'envoi à Paris de gâteaux empoisonnés.

En ce qui concerne ce premier point, n'est-il pas vraisemblable et logique de supposer que si madame Lafarge avait voulu empoisonner son mari, elle serait partie avec lui pour la capitale, où il lui était facile, le crime fait, sinon de disparaître, du moins de se servir, pour écarter les soupçons, d'un entourage qu'elle y pouvait trouver, entourage favorable et considéré? Là, encore, il y avait une lettre (cette femme aurait eu, vraiment, la manie de « signer son crime »), une lettre où elle recommande à Lafarge de partager les gâteaux

avec sa belle-sœur. Avait-elle donc l'intention d'empoisonner aussi sa propre sœur?

(Je juge inutile de m'étendre sur la substitution criminelle d'une galette empoisonnée à des « choux », préparés par madame Lafarge mère, comme sur le témoignage du garçon d'hôtel qui assista à l'ouverture de la caisse.)

Rien ne vient établir que Lafarge ait éprouvé à Paris un commencement d'empoisonnement, puisqu'il n'a pas vu de médecin et qu'on n'a jamais analysé le fameux gâteau.

On s'étonne, à distance, de l'importance qu'aux débats prirent certains détails de ce genre aussi inconsistants que dépourvus d'intérêt.

Ce qui semblerait le plus grave contre madame Lafarge, ce serait le témoignage de gens qui l'auraient *vue* mettre, au Glandier, de l'arsenic dans les aliments ou dans les breuvages de son mari.

En fait, il n'y a qu'un témoin de ce genre. C'est mademoiselle Brun.

Paillet l'appelait dans sa plaidoirie « le témoin à spasmes et à attaques de nerfs... » On va voir qu'elle était très gênante pour la défense.

Elle était âgée de vingt-cinq ans et était venue au Glandier, dans les premiers jours de novembre, appelée par madame Lafarge pour faire son portrait.

Elle déclare formellement dans ses dépositions :

1° Qu'elle a vu, dans le buvard de l'accusée, le paquet d'arsenic apporté d'Uzerche par Denis, le 10 janvier.

2° Que le 11 janvier, elle a vu madame Lafarge mettre une poudre blanche dans un lait de poule et dans de l'eau sucrée, destinés à son mari.

Madame Lafarge se contente de répondre que le témoin se trompe, que la poudre blanche, c'était de la gomme.

C'est, à mes yeux, la seule charge vraiment sérieuse contre madame Lafarge. Mais il faut avouer qu'elle est singulièrement troublante, en dépit des contradictions de détail que l'on peut relever dans les témoignages de mademoiselle Brun.

Sur le terrain des mobiles, par contre, la défense est, de nouveau, très forte.

L'accusation en voit deux : la haine et la cupidité. Que Marie Cappelle, orpheline, possédant quelque fortune, ait été mal mariée par des parents pressés de l'établir et, d'ailleurs, indignement trompés par Lafarge sur sa situation matérielle, cela ne peut pas être sérieusement contesté.

Jamais mari ne fut plus éloigné de l'idéal d'une jeune fille instruite, intelligente, romanesque. Jamais séjour ne fut plus austère que le Glandier. Jamais entourage ne fut plus hostile, depuis certains serviteurs ne parlant et ne comprenant pas un mot de français jusqu'à cette belle-mère autoritaire, jalouse et capable d'ouvrir un testament, à elle confié.

Mais si Lafarge était sans éducation comme sans scrupules en affaires (il avait fabriqué de faux billets avec Denis) il semble avoir été, à sa façon, très épris de sa femme et elle dut en être touchée.

Si le Glandier était bien loin de ressembler au séjour enchanté dont on lui avait montré l'image mensongère, elle était trop intelligente pour ne pas chercher à en tirer parti, tel qu'il était. Enfin, si certaines hostilités se manifestaient autour d'elle, que de dévouements elle trouvait aussi, depuis sa bonne Clémentine, qui devait la suivre en prison, jusqu'à la jeune Emma Pontier, cousine, cependant, de son mari, et qui devait lui rester fidèle!

Quels moyens d'ailleurs avons-nous de connaître vraiment ses sentiments à l'égard de son mari?

Les témoignages? — Je n'en ai pas trouvé un seul qui établisse vraiment cette haine.

Les lettres? — Oh! elles sont nombreuses! si nombreuses qu'à l'heure actuelle encore, tout le monde... ou presque, en a d'inédites. Elle écrivait énormément, et de façon charmante, mais cependant l'accusation ne nous apporte pas, dans cet ordre d'idées, un seul document convaincant.

Que de pages, au contraire, lues par le bâtonnier Paillet, dans sa plaidoirie, établissent à l'évidence qu'elle s'est résignée au pays de Corrèze comme à son mari, aux choses comme aux gens!

Elle est délicieuse, sa correspondance avec Lafarge, pendant l'absence de ce dernier. Quelle puissance de dissimulation

elle supposerait si elle n'était point sincère! Quelle continuité, surtout, et quel esprit de suite dans le mensonge!

L'accusation a-t-elle établi, d'autre part, que madame Lafarge eût, même au cœur seulement, un grand amour coupable, qui l'aurait rendue désireuse de reprendre sa liberté?

Elle ne l'a même pas tenté et la fameuse lettre du 15 août, écrite, pour ainsi dire, au lendemain du mariage, est un argument qu'aucun esprit impartial ne peut prendre au sérieux.

Non, non. La haine, ici, ne saurait expliquer le crime et je comprends que l'accusation ne considère elle-même ce mobile que « comme accessoire ». — Alors, l'intérêt?

Mais à l'examiner de près, on voit que l'argument est peut-être la base la plus solide de la défense.

Si la cupidité apparaît, c'est chez Lafarge, dont l'avocat général disait, dans son réquisitoire, « qu'il n'avait pas à défendre sa position financière, ni les lettres de change que le besoin lui faisait faire... »

C'est chez madame Lafarge mère, qui a violé le secret du testament de sa belle-fille, l'a fait disparaître, a fait remplacer celui que Lafarge avait écrit en faveur de sa femme, par un autre qu'elle lui dicta; c'est madame Lafarge mère qui, le 15 janvier, alors que son fils venait de mourir, faisait sortir la femme veuve de sa chambre, y introduisait le serrurier, faisait enfoncer le secrétaire et emportait tous les papiers.

C'est chez Denis, qui est à Paris avec M. Lafarge alors qu'on le croit à Guéret; Denis affublé d'un faux nom — car il s'appelle en réalité Barbier — Denis dont plusieurs témoins attestent l'animosité contre l'accusée, Denis qui signe des contre-lettres avec Lafarge et négocie ses faux billets.

Où trouver la cupidité chez madame Lafarge, qui s'est complètement dépouillée pour sauver la mémoire de son mari (Dépositions Marcotte, Roque, etc.); qui a été ruinée, en six mois, par son mari; qui n'a cessé de s'engager pour lui, qui, même après sa mort, a contracté vis-à-vis de M. Roque, banquier à Brives, un engagement de 30 000 francs?

Ce sacrifice qu'elle a fait n'est-il pas, pour le moins, un indice troublant en faveur de son innocence?

Et c'est bien, en définitive, à l'innocence que je crois.

*
* *

Madame Lafarge, en effet, n'avait aucun intérêt à tuer son mari.

La barrière que l'éducation mettait entre eux, barrière exagérée, d'ailleurs, par une imagination ardente, était tombée d'elle-même, sous la poussée, insensible et quotidienne, de la vie en commun.

Une femme qui tue par haine a ordinairement au cœur un grand amour et madame Lafarge ne fut point adultère.

Une femme qui tue par cupidité ne se dépouille pas pour sauver la mémoire de son mari.

La mort de Lafarge la privait du seul soutien moral qu'elle eût dans l'existence et la laissait complètement ruinée.

Pour refaire une vie, il faut avoir au moins de quoi se nourrir : elle avait tout donné pour lui.

Je me résume :

Un empoisonnement que les données les plus récentes de la science permettent d'affirmer, pour le moins, très problématique, — un système d'accusation qui ne peut trouver le mobile d'un attentat aussi affreux et qui ne s'appuie en résumé que sur le témoignage d'une jeune femme de vingt-cinq ans, — cela ne peut suffire pour affirmer que madame Lafarge était coupable.

Si, pourtant, le jury de la Corrèze la condamna, c'est pour des raisons que je qualifierais d'extérieures au procès lui-même.

C'est d'abord parce qu'un jugement du tribunal de Brives (qui n'était point définitif au moment du procès criminel) l'avait condamnée à deux années d'emprisonnement pour vol d'une parure de diamants, vol commis en 1836, au château de Busagny, et au préjudice de madame de Léotaud née Nicolaï[1].

1. Cette affaire très délicate comporterait un développement trop important pour trouver place dans cet article.

C'est ensuite, c'est peut-être, surtout, pour les raisons que mon confrère et ami, Pierre de Chauveron, a remarquablement mises en lumière dans son discours à la conférence du stage.

Lorsque l'avocat général Decoux disait aux jurés : « Voulez-vous que l'on croie que le Jury est flexible et lâche quand il s'agit d'une femme placée dans une haute position, et qu'il relève le front lorsqu'il s'agit d'une ignoble tête », il développait l'argument, sinon le plus juridique, du moins le plus dangereux pour madame Lafarge.

Après dix-sept audiences, poursuivies dans l'énervement d'une opinion publique anxieuse et exaspérée, on demande moins, en réalité, à douze citoyens désignés par le sort, de se décider sur des preuves que de traduire une impression.

Or cette impression, malgré tous les efforts de ses défenseurs du dehors, malgré toute la conviction de ses avocats (qui s'appelaient Paillet, Bac et Lachaud) était éminemment défavorable à l'accusée.

En dehors des légendes absurdes qui couraient sur sa cruauté et que la tradition orale a conservées (de paysans noyés en Picardie, de petits oiseaux étranglés) il y avait cette lettre à madame Garat que Paillet ne craignit pas de lire en plaidant. Écoutez-la :

« Figure-toi un voyage affreux, des chemins devenus torrents et une arrivée au milieu de la nuit dans une maison limousine, ce qui se traduit, en français, par sale, déserte, atrocement froide, sans meubles, ni portes, ni fenêtres fermantes. » Voilà pour le pays.

Quant aux habitants elle les juge, dans une lettre à madame de Montbreton, de cette façon lapidaire : « En fait de voisinage, j'en ai fort peu, et tous sont à voir le plus rarement possible. »

Les voisins comme le pays se sont cruellement vengés!

Six mois de mariage avec Lafarge l'ont complètement dépouillée de sa petite dot et l'ont menée à cette prison de Montpellier d'où devait la faire sortir, bien peu de temps avant

sa mort, la grâce du Prince Président... C'est, en vain, que Paillet, Bac et Lachaud ont affirmé son innocence.

C'est, en vain, que sur son lit de mort, en mil huit cent cinquante-deux (nous raconte Félix Decori) elle jura qu'elle n'était pas coupable à l'abbé Bournel qui reçut sa confession.

C'est en vain qu'aujourd'hui des hommes éminents s'efforcent de trouver, dans la poussière des dossiers, l'étincelle de vérité qui éclairera les plus incrédules.

Dans le petit village, voisin d'Ussat, où elle dort son dernier sommeil, madame Lafarge, à jamais, entendra siffler le vent des haines limousines, que le temps n'a point apaisées.

HENRI-ROBERT

UN BOURGEOIS DU XVIIE SIÈCLE[1]

II

Lorsque Marillac fut nommé garde des sceaux, Richelieu était plein d'estime ; il le jugeait « un saint homme, ayant de bonnes intentions, de réputation entière et de capacité grande, résolu et courageux en conseil, encore plus à l'exécution, y trouvant des expédients auxquels on n'avoit point pensé ». Comme lui créature de Marie de Médicis, le nouveau ministre serait certainement un catholique zélé, « capable et désintéressé ».

Il s'appliqua à demeurer en bons termes avec Marillac, le prenant par ses côtés faibles : « il ne lui parloit que de bonnes œuvres, de rétablir entièrement la religion et la piété, de remettre la justice et de soulager le peuple, [disant] qu'il n'y avoit point de repos à se servir d'autres que de gens de bien ; enfin qu'il n'y avoit assurance qu'en ceux qui craignoient bien Dieu. Quand il venoit des bonnes fêtes auxquelles il vouloit dire la messe, il communiquoit souvent au garde des sceaux quelque difficulté de conscience. » Marillac, tout heureux, « louoit Dieu de l'avoir adressé à servir sous un tel ministre ; il le louoit à tout le monde, contribuoit à l'établir le plus qu'il pouvoit en l'esprit du roi et appliquoit tout son soin et son industrie à bien exécuter et faire exécuter les choses qu'il

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

résolvoit ». Ceux qui l'entendaient prétendaient bien qu'il agissait ainsi par flatterie; qu'il s'abusait, mais Marillac ne s'inquiétait pas. Louis XIII n'avait-il pas prescrit à Richelieu de ne pas s'immiscer dans les attributions de chacun de ses ministres et de ne s'occuper que des affaires générales de l'État?

De fait, Richelieu « laissoit absolument tout ce qui étoit de la justice à la direction du garde des sceaux et tout ce qui était des finances à ceux qui en avoient le maniement sans en prendre aucune connaissance quelle qu'elle fût ». Si, par hasard, le cardinal entraîné par son activité, s'oubliait à donner au garde des sceaux des indications que celui-ci jugeait indiscrètes, Marillac savait bien lui faire comprendre qu'il outrepassait ses droits : tel cette fois où au moment d'une assemblée des notables, le cardinal ayant remis au garde des sceaux une note destinée à être insérée dans le discours que Marillac devait prononcer, celui-ci jeta le papier et n'inséra rien. Les ministres et secrétaires d'État avaient l'habitude d'aller voir souvent le cardinal et de s'entendre avec lui sur les propositions qu'il y avait lieu de présenter au Conseil : Marillac restait chez lui. Le P. de Bérulle l'en blâmait, lui conseillant de rendre ses visites à Richelieu plus fréquentes : le garde des sceaux refusait. Il ne jugeait même pas de sa dignité de ménager le cardinal dans les affaires dépendant de ses fonctions. Si des solliciteurs venaient le trouver de la part du cardinal, il les éconduisait comme les autres. Si le cardinal présentait lui-même quelque requête, il n'était pas mieux reçu : on vit Richelieu insister plusieurs fois pour la résignation d'une charge de président d'un père à son fils sans rien obtenir : « C'est une tête d'Auvergne qui est un peu opiniâtre ! » disait-il de Marillac. Les deux personnages n'allaient pas tarder à se heurter sur de plus graves questions.

***

Les usages traditionnels du royaume en ce temps voulaient que toutes les affaires générales de l'État fussent délibérées dans le Conseil du roi. Conformément à cette coutume, aussi

forte qu'une constitution écrite, toutes les grandes affaires du « ministère » de Richelieu ont été examinées et discutées en Conseil. Chaque membre du Conseil avait à donner son avis. Occupant une des plus hautes fonctions de l'État, dont le titulaire avait une place, et une place essentielle dans ce Conseil, Marillac eut à émettre ses opinions; il les émettait avec rudesse et franchise.

D'une manière générale, il s'inspirait de la gloire de Dieu et du bien de la religion. Tant que Richelieu n'eut à proposer que des décisions conformes à ces principes, Marillac l'approuva. C'est ainsi qu'il se montra un des plus fermes partisans de la guerre contre la Rochelle et les huguenots. Cette entreprise l'avait rempli d'aise : « Il avoit réputé à grande grâce d'être né en ce siècle auquel il plaisoit à Dieu qu'on procédât à la destruction de l'hérésie. » Pour obtenir le succès désiré, il avait communié tous les jours, fait des vœux. Quand on annonça l'intervention des Anglais dans la lutte et que le conseil alarmé eut à examiner le parti qu'il fallait prendre, Marillac, plein de confiance, jugeait qu'il n'y avait pas lieu de s'effrayer : « Sire, disait-il au roi, j'estime que votre Majesté doit avoir bon courage; Dieu met l'hérésie à vos pieds; Buckingham vient pour vous faire prendre la Rochelle! — C'est cela, disait Richelieu, se moquant de cet optimisme léger, il ne reste plus qu'à lui mettre un grain de sel sur la queue! » Marillac était d'avis qu'il ne fallait reculer devant aucun sacrifice; il acceptait sans objection de sceller et faire enregistrer au Parlement quantité d'édits bursaux créant « impositions et levées sur le peuple, extraordinaires et très grandes »; il se sentait assez « hardi pour ne pas craindre les plaintes, attaques, et reproches que les parlements, compagnies souveraines et personnes particulières pouvaient faire contre lui ». « Si ces messieurs du Parlement, disait-il, savaient combien l'argent est bien employé, ils ne feraient pas tant de difficultés à l'enregistrement des édits qu'on leur envoie à cet effet. »

Le roi partant pour la Rochelle, en 1627, il l'accompagna, ayant fait provision de « quantité d'images, chapelets, catéchismes, et autres livres spirituels pour donner et distribuer dans les villes, bourgs et villages infectés d'hérésie ». Il suivit

les opérations, voulut rédiger lui-même les narrations officieuses de plusieurs faits d'armes qu'on envoyait ensuite aux provinces pour qu'elles y fussent imprimées et distribuées : de lui fut entre autres le récit de la défense de l'île de Ré. Le siège devait durer des mois. Louis XIII fatigué se décida à rentrer à Paris, laissant le cardinal poursuivre le blocus de la place avec le titre de lieutenant général : Marillac revint avec son maître.

Jusque-là les relations du garde des sceaux et du cardinal avaient été assez cordiales : Richelieu s'était montré prévenant; les deux ministres étaient venus à la Rochelle « de compagnie ». Marillac avait été reçu à Richelieu en Poitou avec toutes sortes d'égards, et avait éprouvé du cardinal, « par le chemin, toutes les amitiés et honnêtetés qui se peuvent dire ». Mais en s'en retournant à Paris, Marillac songeait : vraiment le souci qu'avait eu Richelieu de faire exalter au point où il l'avait fait le siège de la Rochelle dénotait de sa part « une avidité de sa propre gloire qui diminuoit beaucoup celle de Dieu et du roi! » En fait on n'avait pas abouti. « Si la conduite du siège eut été en autres mains, peut-être eut-elle réussi plus glorieusement. » Le cardinal faisait imprimer des éloges extrêmes de sa digue, la représentant comme « un ouvrage surnaturel; l'élevant sur toutes les merveilles du monde! » Mais à y bien regarder, cette digue était « un ouvrage parfaitement commun, qui étoit en grand nombre d'endroits et dont ni l'invention ni l'exécution n'étoient de lui! » Vraiment, il avait trop d'orgueil! Déjà, au moment de partir de la Rochelle, Marillac avait cru devoir modérer ce haut sentiment de lui-même qu'avait le cardinal en discutant le titre de lieutenant général qu'il était question de donner à Richelieu et en disant au Conseil qu'il suffisait au cardinal de « la qualité de chef du conseil du roi pour la conduite du siège de la Rochelle ». Lorsque un peu malgré lui, Louis XIII avait cédé aux désirs de Richelieu, le garde des sceaux avait objecté que le titre de lieutenant général dans cette même armée avait déjà été donné au duc d'Orléans, frère du roi, et il avait obtenu d'insérer dans les lettres patentes de nomination de Richelieu cette restriction désagréable au cardinal : « en l'absence de mon dit seigneur » (le duc d'Orléans).

A Paris, Marillac eut le loisir d'approfondir ses réflexions : réellement l'autorité du cardinal devenait excessive, Marie de Médicis, mal disposée à ce moment pour Richelieu en raison de certains manques d'égards qu'elle reprochait au cardinal, était du même avis. Le garde des sceaux s'ouvrit à elle de ses sentiments. Ensemble le garde des sceaux et la reine mère essayèrent de détourner Louis XIII de retourner à la Rochelle : l'air y était mauvais, disaient-ils ; l'issue du siège douteuse ; les dépenses s'accumulaient ; le parlement refusait d'enregistrer les édits nouveaux et rendait des arrêts qui embarrassaient le gouvernement.

Lorsque enfin grâce à l'inlassable ténacité du cardinal la Rochelle dut capituler, Marillac désapprouva les conditions faites aux vaincus : il ne put pas admettre qu'on laissât aux Rochelois la liberté de leur religion. Richelieu répondant qu'on avait cru devoir agir de la sorte pour en finir plutôt, Marillac répliquait que si on avait voulu seulement attendre huit jours, on serait entré « sans frapper à la porte, les Rochelois étant réduits à telle extrémité qu'il falloit que dans huit jours ils laissassent les portes ouvertes » ; mais le cardinal avait voulu se donner « l'apparence de clémence par impatience et avidité de gloire ».

Richelieu fut très irrité. Peu après, M. de Bautru écrivant à Marie de Médicis, lui disait : « Je ne sais ce qui s'est passé mais je ne vois plus le garde des sceaux en l'esprit de M. le Cardinal en l'assiette que je l'ai vu ci-devant. » Richelieu ne se gênait plus : il parlait en termes vifs de Marillac, lui reprochant son « ingratitude », après les services qu'il lui avait rendus, s'élevant contre l'opiniâtreté de son caractère. Cet homme, disait-il, « n'est jamais de l'opinion de la compagnie, mais veut toujours que tout le monde soit de la sienne : il croit pouvoir tout faire sans être blâmé ». Informé de ces propos, Marillac critiquait alors à haute voix la place prise par Richelieu dans le gouvernement. Si l'on n'y prenait pas garde, disait-il, « la toute-puissance du cardinal passeroit pardessus les lois » ; il prendrait « l'autorité principale et seule » ; il remplissait déjà le gouvernement de ses créatures : le secrétaire d'État Bouthilier était « tout dépendant et inséparable de lui mieux que la trompette n'est de celui qui l'embouche ! »

Assurément il ne s'agissait pas de discuter la confiance que le roi avait dans le cardinal, mais « la question étoit seulement de savoir si le cardinal non seulement auroit seul la créance et confiance du roi et en exclurait tout le monde et s'il mettroit tous les officiers et seigneurs du royaume en tel état qu'il n'y en eut un seul qui ne fut tenu pour méchant ou pour bête s'il n'étoit servilement abandonné à toute les volontés du cardinal ».

Or Marillac n'était pas seul de son sentiment; il avait derrière lui Marie de Médicis et le cardinal de Bérulle. Tout absorbé qu'il avait été par les affaires, Richelieu, durant le siège de la Rochelle, n'avait pas assez écrit à Marie de Médicis. Celle-ci s'en était froissée : on se passait donc d'elle, maintenant, disait-elle; on la méprisait; « la voûte fermée, on jetoit le cintre par terre! » Le cardinal de Bérulle avec qui Marillac avait contracté « une très étroite liaison et correspondance pour promouvoir et faire réussir puissamment ce qui étoit du règne et service de Dieu », partageait les impressions de Marie de Médicis. Devant ces trois personnages, Richelieu se tut : il allait tâcher de profiter des circonstances.

A ce moment, Marillac venait d'avoir une grande pensée : c'était de faire une belle ordonnance de réformation qui corrigerait les abus, rétablirait l'ordre et la justice, ferait fleurir dans le royaume une saine administration. Passant en revue toutes les matières de gouvernement, cette ordonnance toucherait aux trois États, s'occuperait de marine, de justice, de finances, de commerce, constituerait « une loi publique bien formée » : Richelieu laissa faire. Le garde des sceaux lui ayant soumis tout ce qui concernait l'Église, le cardinal déclara qu'il n'y trouvait rien à reprendre : chaque partie du travail fut examinée au Conseil, et acceptée par le cardinal. Mais lorsqu'il s'agit de publier la pièce, le garde des sceaux proposant de l'envoyer aux Parlements « en la manière accoutumée, pour qu'elle y fut vue et délibérée », Richelieu estima qu'il était préférable de la faire enregistrer d'autorité par le roi en un lit de justice, sans discussion. Marillac eût voulu au moins que lecture fût donnée de l'acte tout au long aux magistrats. Le cardinal jugea la précaution inutile. Le résultat fut que l'enregistrement forcé souleva des protestations universelles contre le garde des sceaux. Marillac fit sa harangue au lit de justice;

il y parlait pompeusement du siège de la Rochelle, de Quinte-Curce, de la maladie du roi, « de l'ordonnance de Théodose et Honorius touchant le Nil », de la ruine de Byzance par l'empereur Sévère et des gardes du roi qu'il qualifiait de troupes auxiliaires : l'assemblée se mit à rire. L'ordonnance examinée de près parut à tout le monde remplie « d'impertinences » : les ecclésiastiques y relevèrent des hérésies et des dispositions contraires aux décrets du Concile de Trente ; les magistrats estimèrent que l'acte renversait les règles de la justice du royaume ; le public fut surpris de voir ajouter aux trois ordres connus de l'État, un quatrième ordre, passant avant la noblesse, les gens de justice : le plus grand nombre affirma qu'il n'y comprenait rien. Ce fut à qui se moquerait du document.

En vain Marillac chercha-t-il à se défendre, répétant que ce qui concernait l'Église avait été approuvé de Richelieu ; que ce qui avait trait à la marine était du cardinal ; que les articles touchant les choses de la guerre provenaient de M. de Schomberg, l'ami de Richelieu, que d'ailleurs le tout avait été diligemment examiné et pesé en Conseil ; rien n'y fit : les parlements de province mirent un temps infini à enregistrer l'ordonnance, celui de Paris ne l'enregistra jamais ; on la ridiculisa en l'appelant le « Code Micheau » ; elle ne fut pas appliquée. Richelieu avait regardé l'orage sans rien dire, laissant le garde des sceaux se discréditer : Marillac allait le retrouver ailleurs.

*
* *

Pendant que s'achevait le siège de la Rochelle, une grave complication était survenue en Italie. Le duc de Nevers, ayant hérité des duchés de Mantoue et de Montferrat, dans la vallée du Pô, le roi d'Espagne, qui possédait le Milanais, s'était opposé à ce que des territoires italiens, voisins des siens, devinssent la propriété d'un sujet du roi de France et il avait décidé de mettre la main sur Mantoue et le Montferrat. Par honneur Louis XIII ne pouvait pas abandonner le duc de Nevers ; par intérêt, il ne devait pas laisser le roi d'Espagne étendre indéfiniment sa puissance. Il fallait intervenir.

Richelieu soutenait le principe de l'intervention. Au Conseil, Marillac s'éleva contre le sentiment du cardinal : le cardinal de Bérulle et Marie de Médicis l'appuyaient. Qu'allait-on faire en Italie? demandait le garde des sceaux. La gloire de Dieu n'était pas intéressée dans le débat; on s'exposait à se voir déclarer la guerre par l'Espagne, puissance catholique, avec laquelle il valait mieux demeurer en paix, ou même entrer en alliance; provoquer le duc de Savoie auquel on aurait à demander passage à travers ses États, et ainsi se brouiller avec deux gendres de la reine mère (le duc de Savoie et le roi d'Espagne). A bien considérer, ajoutait-il, « les besoins de l'Église et de la religion, les grandes misères du peuple, les nouveautés que l'on estoit contraint de faire tous les jours pour avoir de l'argent, les hasards que le roi en sa santé courroit, les fréquentes émotions du peuple et le mécontentement universel », il n'y avait pas de doute : il fallait s'abstenir. Richelieu défendait son opinion, il expliquait les conditions de la politique générale qui rendaient l'intervention nécessaire, faisait valoir que le refus du roi d'agir paraîtrait « honteux », n'empêcherait pas tôt ou tard la guerre d'éclater avec l'Espagne, compromettrait le prestige de la France en Europe; mais Marillac était insensible à ces considérations. La discussion fut à un moment si vive, que le garde des sceaux « donna deux fois de suite un démenti en mots couverts au cardinal, sur quoi le cardinal lui répondit : que c'étoit trop de lui parler ainsi deux fois ». Louis XIII coupa court en déclarant qu'il décidait l'intervention et qu'il partirait lui-même pour la frontière.

Marillac dut s'incliner. Dans les Conseils qui suivirent, il échangeait avec Bérulle et Marie de Médicis, par des gestes, ses impressions de mécontentement : il témoignait de « sa mauvaise humeur par son silence, des abaissements de tête, des consentements des yeux, des soupirs de compassion ou de crainte, un mouvement de visage et de mains ». En février 1629, Louis XIII franchit le pas de Suse. Le succès de la campagne donna raison à Richelieu. Le résultat fut que des bruits de disgrâce du garde des sceaux coururent. Mais Louis XIII tenait toujours à Marillac. Richelieu, interrogé par Bérulle, répondit prudemment : « le bruit que l'on fait courir de Monsieur le garde des sceaux est faux, il fait sa charge comme

il doit et y sera maintenu par le roi et par ses amis ». Pour Marillac, le succès du pas de Suse ne modifiait aucunement les arguments qu'il avait fait valoir contre l'intervention en Italie. Il les fortifiait. Ce succès acquis, disait-il, il fallait maintenant se retourner contre les huguenots du midi.

S'engager davantage en Piémont, c'était poursuivre « des desseins éclatants, mais peu fondés, peu assurés et de très périlleuse conséquence ». Richelieu se borna à répondre : « M. le garde des sceaux en parle bien à son aise! » Lorsque le roi rentra à Fontainebleau en septembre, y retrouvant Marie de Médicis et le reste de son Conseil, la rencontre fut froide.

Marie de Médicis était de plus en plus animée contre Richelieu en raison de divers incidents à propos desquels le cardinal, croyait-elle, avait blâmé sa conduite. Il y eut une explication vive : le cardinal s'oublia. Si le roi ne s'y était pas refusé, Richelieu eût quitté à ce moment le pouvoir. Louis XIII exigea une réconciliation qui cacha mal des sentiments d'hostilité grandissante. Pour Richelieu, c'étaient Marillac et Bérulle qui avaient monté la reine contre lui.

Marillac le sut; il en fut affligé. Il était las de tout ce qu'il voyait : il résolut de quitter les affaires. Vers la Toussaint, il expliqua à une religieuse sa détermination : « C'était, disait-il, pour se donner plus particulièrement à Dieu; il ne voyait rien à présent qui le put empêcher de se retirer en sûreté de conscience puisqu'il y avait quelque sentiment de dégoût et refroidissement en son endroit. » Il alla trouver Richelieu, lui fit part de ses intentions. Richelieu sembla étonné : « Pourquoi? fit-il. Le gouvernement est-il injuste? — Non, mais c'est un désir que j'ai de la retraite il y a plus de vingt ans! — Il ne faut pas penser à cela! » Le lendemain Richelieu, rencontrant le garde des sceaux, lui demandait : « Eh bien, votre humeur noire et mélancolique d'hier vous tient- elle encore? » Marillac parla au roi, à Marie de Médicis, de nouveau à Richelieu. « Le roi n'a pas voulu m'écouter, expliquait-il mélancoliquement à M. Lefèvre de Lezeau; la reine mère s'est mise en colère et M. le cardinal s'est moqué de moi. »

La vie devint pour lui de plus en plus pénible : on lui contait que le cardinal revoyait, corrigeait et surchargeait les

mémoires que le garde des sceaux remettait au roi en répétant avec humeur : « Il ne fait rien qui vaille, il faut que je fasse tout! » On lui rapportait des propos tenus par Richelieu et ses familiers. Lorsque irrité il demandait des explications, le cardinal « nioit, éludoit, blâmoit et faisoit toutes contenances pour dissiper. » Au bout de quatre mois, Marillac se décida à renouveler l'offre de sa démission. Le 11 mars 1630, il la rédigea et pria le P. Suffren, le confesseur du roi, de la remettre au prince, mais trois jours après, au Conseil, Louis XIII dit au garde de sceaux « qu'il falloit qu'il prit courage, qu'il estoit trop homme de bien et trop informé des affaires pour se retirer » et il lui rendit sa lettre. Richelieu écrivait le 23 mars au garde des sceaux avec plus de courtoisie que de sincérité, de Pignerol, en Italie, où il était à ce moment. « Dieu veut que vous et moi servions tant que nous pourrons; une vie retirée seroit plus heureuse pour notre particulier; mais celle que nous menons est plus utile au public; ne vous lassez point, s'il vous plaît, des calomnies et des traverses qui se trouvent dans le monde et vous assurez de mon affection. » En réalité Richelieu avait été mécontent du projet de retraite du garde des sceaux. Ses familiers, demeurés près du roi, parlaient plus clairement : « J'ai appris, écrivait Marillac le 18 avril, que ces messieurs qui sont à la cour une petite bande séparée de moi, ont dit que j'avois voulu sortir par la porte, mais qu'on me feroit sortir par la fenêtre. Par quelque voie que j'arrive au repos et sois délivré des peines que je porte, cela m'est indifférent. »

En attendant, les affaires d'Italie s'étaient de nouveau aggravées. Les Espagnols poursuivant leur politique agressive, Richelieu s'était porté lui-même à la frontière. Se déciderait-on à risquer la guerre contre l'Espagne? Un important Conseil fut tenu à Troyes, le 10 avril 1630, afin d'en délibérer. Le cardinal avait envoyé une longue lettre dans laquelle il exposait assez impartialement, selon son habitude, les raisons pour et contre. La lettre lue, il parut à Marillac que Richelieu inclinait en faveur de la paix. Il allait développer son idée dans le même sens, lorsque Louis XIII, brusquement, l'arrêta et, levant la séance, fit connaître qu'il se décidait pour une action décisive. Le garde des sceaux manda la scène

à Richelieu ajoutant, étonné, qu'à son avis « l'on n'avoit pas bien pris sa dépêche ». Richelieu répondit « qu'il étoit vrai que sa lettre inclinoit à la paix, mais qu'il n'avoit pas voulu prévenir le roi, lui laissant à ordonner ce qu'il voudroit ». Marillac jugea qu'on le trompait, qu'il y avait une correspondance secrète entre le souverain et son ministre, qu'on se jouait de lui : il fut piqué. A un Conseil où le roi parlait d'une affaire de justice dont il se faisait un cas de conscience exagéré, Marillac osa lui dire avec sa manière rude : « Votre Majesté fait ici scrupule d'une chose en laquelle il n'y a point de sujet, et il y en a beaucoup d'autres auxquelles il seroit bon de faire scrupule et je vois que vous n'y pensez pas! — Comment? fit le roi. — Il se fait en votre État beaucoup de fautes que vous ne connoissez pas, desquelles vous n'êtes pas responsable devant Dieu parce que vous les ignorer! — Comment cela peut-il se faire? — Parce qu'on n'ose pas vous le dire! — Mais je donne toute facilité de me parler à ceux qui le veulent faire! — Il est vrai, mais il n'y a pas sûreté à vous le dire, c'est vous qui êtes cause qu'on ne vous le dit pas. » Le roi parut irrité. Peu après, Richelieu se plaignait à la reine « que le garde des sceaux lui faisait de mauvais offices près le roi ».

Au début de mai, à Lyon, un nouveau Conseil fut tenu dans lequel Richelieu, cette fois présent, exposa l'état des affaires, le roi n'était pas là; c'était Marie de Médicis qui présidait. Marillac attaqua avec âpreté la politique du cardinal. Il reprochait à celui-ci de compliquer les affaires à plaisir, de présenter des exigences qui en rendaient le règlement impossible. « Ces raisons furent mal reçues, la compagnie vit la véhémence avec laquelle le cardinal y répliqua. » Lorsque Richelieu proposa que le roi passât la frontière et descendît lui-même avec son armée en Italie, le projet fut repoussé. Louis XIII mis au courant, voulait au moins se rendre à la frontière, afin de maintenir par sa présence l'armée qu'on y rassemblait et intimider l'ennemi. Il vint tenir un conseil, toujours à Lyon où on examina la proposition. Par respect pour le désir de Louis XIII, tout le monde acquiesça, Marillac croyant comprendre qu'on entraînait le roi vers la frontière afin de la lui faire franchir ensuite, contrairement à la décision prise antérieurement, combattit la proposition. « Si j'avais dessein, dit-il

au roi, de faire passer Votre Majesté en Italie sans le dire, je proposerais cet avis; mais à le prendre comme il est présenté, je le trouve dangereux; les ennemis diront que vous avez eu peur et que vous n'avez pas osé passer. » Les assistants furent étonnés : « Les yeux du cardinal, étincelant de colère, étoient fichés sur lui, le visage en couleur. » Louis XIII s'était levé : « Si j'allais jusqu'à la frontière, prononça-t-il d'une voix pleine de colère [et que je voulus la passer], quand je devrais passer tout seul, je passerois outre et on ne m'en sauroit empêcher! » Il « rompit le Conseil ». Quelque temps après, partant pour Saint-Jean-de-Maurienne, il commanda au garde des sceaux d'aller l'attendre à Grenoble. Pour les gens de cour la situation de Marillac était compromise.

De Grenoble, Marillac multiplia les mémoires. N'assistant pas aux Conseils tenus près du roi, il devait, suivant les usages, rédiger ses avis par écrit et les envoyer. Nous avons ces mémoires : tantôt il explique longuement que si les causes de la guerre n'avaient pas existé, il n'y aurait pas eu de guerre; tantôt il établit que la guerre était nécessaire, mais qu'elle l'était devenue par l'étourderie du cardinal. Lorsqu'il sut que Louis XIII n'était pas très bien portant à Saint-Jean-de-Maurienne, il demanda des attestations de médecins, réclama le retour du roi. L'état du prince devenant sérieux, il fallut décider Louis XIII à quitter Saint-Jean-de-Maurienne le 21 juillet. Marillac en profita pour proposer de faire immédiatement la paix, à tout prix, puis de revenir aux protestants et de prendre contre eux une série de mesures qui auraient eu pour premier effet de provoquer la guerre civile. Richelieu se borna à répondre que « ces choses n'étoient pas de saison », qu'elles étaient de nature à « émouvoir les esprits », que quant à la paix, on l'aurait depuis longtemps, « si la peste eut été convertie en santé, la nécessité en abondance, l'inconstance des François en fermeté et si l'on n'avoit point depuis trois mois tant témoigné la désirer que les ennemis nous croyoient incapables de la guerre ».

La cour se retrouva à Lyon en septembre. Décidément le roi était gravement atteint. « Voilà le voyage de Saint-Jean-de-Maurienne! » répétait Marillac avec humeur, et Marie de Médicis disait à Richelieu : « Voilà ce qu'a fait ce beau voyage! »

Les médecins étaient inquiets; l'entourage commençait à s'alarmer : le roi n'avait pas d'autre héritier direct que son frère, Gaston, très hostile à Richelieu. Des conférences se tinrent entre Marie de Médicis, Marillac, le duc de Bellegarde. Richelieu, fort agité, eut une importante conversation avec la reine mère, dans laquelle il tâcha de vaincre les préventions de l'ancienne régente contre lui à force de soumission et d'humilité; mais Marie de Médicis demeura inerte. Il alla voir Marillac, lui proposant « de tout oublier, de se lier d'amitié et choses semblables » ; le garde des sceaux « éluda doucement ». Devant les progrès de la maladie de Louis XIII, le groupe qui entourait Marie de Médicis s'accroissait : le frère du garde des sceaux, Louis de Marillac, la princesse de Conti, la duchesse d'Elbeuf, M. de Guise étaient venus s'y joindre; Gaston semblait de connivence. On disait couramment que Richelieu allait être chassé, que Michel de Marillac le remplacerait; son frère entrerait au conseil. On prêtait ce mot à ce dernier : « Il y a longtemps que mon frère et moi luttons contre le cardinal; mais j'espère qu'à ce coup nous le porterons par terre! » Marie de Médicis, qui ne quittait pas le chevet du lit de son fils, parlait constamment au roi de Richelieu, lui disant combien la cour était affligée de voir que le cardinal était cause des difficultés inextricables au milieu desquelles on se débattait. L'état du prince empirait; les médecins ne répondaient plus de lui; le 27 septembre, ils le déclarèrent perdu; on donna à Louis XIII l'extrême-onction; il fit ses adieux; Richelieu désespéré avait tout préparé pour quitter rapidement la cour et se réfugier en terre papale, à Avignon; l'entourage de Marie de Médicis attendait; brusquement, l'abcès intestinal, cause ignorée de la maladie du roi, s'ouvrit, une débâcle se produisit : le lendemain Louis XIII était sauvé.

La convalescence fut lente. Durant les longues heures qui suivirent, Marie de Médicis reprenant ses instances auprès de son fils sur le sujet de Richelieu expliquait comment, dans l'état où était le roi, la conclusion de la paix s'imposait et que la paix ne pouvait s'obtenir que si le cardinal ne se mêlait plus de l'empêcher. Fatigué de lutter, faible, las, Louis XIII répondit qu'il verrait à Paris. Le retour se fit à petites journées. Le roi quitta Lyon le 19 octobre : le 20 il se trouvait

à Saint-Saphorin. Là on reçut la nouvelle que les plénipotentiaires français envoyés à Ratisbonne afin de discuter avec l'empereur les conditions d'une paix possible, apprenant que Louis XIII était au plus mal, avaient cru devoir signer précipitamment un accord, le 13, à des conditions d'ailleurs lamentables.

Un conseil fut tenu le 26 à Roanne sous la présidence de Marie de Médicis; Richelieu était nerveux. Depuis qu'il avait reçu avis de l'affaire de Ratisbonne, il « montroit tant de colère, qu'il ne parloit que de reléguer les plénipotentiaires en quelque ville éloignée ou quelque couvent et qu'autrement on ne pouvait sauver l'honneur du roi : il en fulminoit! » La séance ouverte, il prit la parole et expliqua ce qui résultait du traité : « Les ennemis vouloient tout retenir [de ce qu'ils avoient pris] et entendoient que nous rendissions tout [ce que nous avions conquis], ce qui estoit pour mettre tout en feu. Ainsi ils retenoient Mantoue, Canette et autres... » Marillac interrompit : « Ils ne parlent pas de retenir Canette, fit-il, et le rendent présentement, comme nous [nous rendons] Pignerol, Briqueras et Veillane. — J'ai donc menti? — Je ne dis pas cela, Monsieur, mais que le traité le porte ainsi. » La discussion se poursuivit sur un ton vif : Marillac soutenant qu'il fallait accepter le traité; Richelieu s'y opposant. Finalement il fut conclu d'attendre que le roi se trouvât en état de prendre lui-même une décision.

Le voyage continua, Marie de Médicis était résolue, dès qu'elle serait à Paris, à tenter un effort suprême afin de déterminer le roi à choisir entre elle et Richelieu. Les circonstances allaient précipiter les choses.

La cour arrivée à Paris au début de novembre 1630, Louis XIII, qui avait peu à peu retrouvé ses forces, était allé loger à Versailles. Sa mère occupait le palais du Luxembourg : ils se voyaient souvent. Marie de Médicis avait repris ses plaintes; elle insistait maintenant avec âpreté, déclarant qu'elle voulait en finir. Richelieu alarmé, épiait. Le matin du 10 novembre, on vint lui dire que le roi avait une conférence d'une longueur anormale avec la reine sa mère au Luxembourg. Évidemment son sort se décidait. Ne voulant pas être condamné sans s'être défendu, Richelieu gagna rapidement le

palais de Marie de Médicis, y pénétra : les portes de l'appartement de la reine — au premier, à droite — avaient été fermées à clef et l'accès interdit; par une petite porte dérobée qui donnait sur la chapelle et qu'on avait oubliée, le cardinal put parvenir jusqu'au cabinet de la reine où il entra tout droit. « Le voilà! » fit le roi surpris. « C'est vous? » s'écria la reine; alors elle éclata : perdant toute contenance, toute dignité, le visage rouge, enflammé de colère, Marie de Médicis accabla le cardinal d'injures, lui reprochant ses insolences, ses mépris, son ingratitude. Richelieu était tombé à genoux, la suppliant de revenir à elle, d'écouter, lui demandant pardon; il pleurait. Le roi s'était levé, et tremblant d'émotion, pâle, engagea sa mère à se calmer, puis impérieusement lui demanda de cesser cette scène inconvenante. Elle n'écoutait rien, emportée par sa fureur, criant — de cette voix que rendait si commune son fort accent italien — qu'elle ne voulait plus voir le cardinal, qu'elle le chassait de la surintendance de sa maison, qu'elle chassait tous ses parents, qu'elle ne paraîtrait plus au Conseil tant qu'il y viendrait. Après avoir vainement tenté de mettre fin à cette scène offensante au dernier point pour sa dignité royale, Louis XIII sortit, claquant la porte, et se fit conduire presque seul à Versailles.

Richelieu était rentré chez lui : c'était fini; il lui était impossible de demeurer au gouvernement dans des conditions pareilles; mieux valait résigner ses charges, se retirer de la cour et s'en aller au Havre dont le gouvernement lui appartenait. Il fit ses préparatifs. Ses amis présents, le cardinal de la Valette, M. de Châteauneuf, l'en dissuadaient lui répétant qu'il se pressait trop, que le Roi n'avait rien dit. Le soir arriva de Versailles un gentilhomme qui venait prévenir Richelieu que le roi le demandait. Le cardinal partit. Louis XIII le reçut avec une affabilité extrême, lui commanda de rester. Richelieu baisait les mains du roi; il lui jurait de le servir jusqu'à son dernier souffle, l'assurait qu'il n'était créature au monde qui ne pût se dévouer « jusqu'au sang pour un si bon maître ». Louis XIII ajouta qu'il respectait sa mère, mais qu'elle avait été conduite, excitée par des gens qui depuis longtemps cabalaient derrière elle, « des vipères, des canailles » : les manières de ces gens-là ne lui convenaient plus; ce seraient eux qui

seraient châtiés! Un secrétaire d'État, M. Bouthillier et un secrétaire des commandements, M. de la Ville aux Clercs, furent mandés : Louis XIII leur donna ses ordres ; ces ordres allaient être exécutés avec une impitoyable rigueur.

***

A la nouvelle qu'il se passait quelque chose de grave au Luxembourg, Michel de Marillac s'était rendu au palais de la reine mère et avait interrogé. Il avait fini par savoir qu'au cours d'une grande scène, la reine avait posé au roi la question entre elle et Richelieu. Le lendemain, au matin, il reçut avis que le roi le mandait à Versailles. Que signifiait cette convocation? Un peu plus tard il fut prévenu qu'on ne l'attendait à Versailles que pour le soir et qu'on le priait d'aller loger à Glatigny, hameau situé à deux pas du château du roi. Le garde des sceaux commença à être inquiet. En arrivant à Glatigny, il apprit que Richelieu était au château du roi et que le prince lui avait même donné une chambre au-dessous de la sienne. Marillac se sentit perdu. Il demeura impassible. Il ne se coucha pas ; il rédigea une lettre au roi dans laquelle il le priait de lui permettre de se retirer hors de la cour en abandonnant ses fonctions, puis s'étant assuré qu'il y avait une chapelle dans la maison où son aumônier, qu'il avait emmené avec lui, pourrait lui dire la messe au petit jour, il se confessa.

Au petit jour, la messe commença : à l'épître, on annonça que M. de la Ville aux Clercs demandait à voir le garde des sceaux de la part de Sa Majesté. M. de la Ville aux Clercs fut introduit : « Voulez-vous bien, Monsieur, que nous achevions d'ouïr la messe? » fit le garde des sceaux : M. de la Ville aux Clercs acquiesça. La messe dite. Marillac, qui avait communié, emmena le secrétaire du roi dans une chambre et là, l'envoyé de Louis XIII lui notifia qu'il avait charge de lui réclamer les sceaux. Marillac s'exécuta ; il obéissait, disait-il, « avec contentement » ; pour preuve, il priait M. de la Ville aux Clercs de remettre à Sa Majesté la lettre de démission qu'il avait rédigée durant la nuit. Alors M. de la

Ville aux Clercs, présentant à Marillac un exempt des gardes du corps nommé M. Desprez ajouta : « Monsieur, le roi a commandé à ce gentilhomme de vous accompagner jusques au lieu où il veut que vous vous retiriez et quand vous y serez, il vous laissera en liberté. » Marillac fut surpris ; il avait espéré demeurer libre comme ses prédécesseurs. M. de la Ville aux Clercs se retira.

L'exempt avait avec lui huit archers des gardes : il signifia à Marillac « assez rudement et avec peu de civilité » qu'il fallait partir sur-le-champ. Un carrosse attendait : Marillac monta avec son aumônier et l'exempt ; les huit archers à cheval entouraient.

« Où allait-on ? » Il fut répondu qu'on n'en savait rien, mais qu'on le saurait à une lieue de là. Le cortège avait pris la route d'Évreux : il marcha tout le jour sans même faire étape pour les repas. Marillac causait paisiblement, s'entretenant de sujets de piété avec son aumônier, des souvenirs qu'évoquaient les endroits par où il passait, avec l'exempt. A quatre heures du soir, on fit halte dans un village nommé Marais où se trouvait une méchante auberge couverte de chaume dans laquelle l'exempt s'installa pour passer la nuit.

Marillac voulut écrire ; M. Desprez le lui défendit ; il avait ordre de lui interdire de parler à qui que ce fût : un archer même, « carabine bandée », demeurerait en faction dans sa chambre, nuit et jour, pour le surveiller. « La manière a été rude, écrivait plus tard Marillac, j'ai eu les plus violents exercices intérieurs que je pense avoir jamais reçus. » Deux de ses secrétaires particuliers, MM. Senault et Guitonneau, ayant cherché à le rejoindre, furent arrêtés. Le lendemain matin Marillac entendit la messe à l'église du village, puis le cortège se remit en route. Ses sentiments religieux soutenaient l'ancien garde des sceaux : « il étoit aisé de recognoistre aux discours qu'il tenoit qu'il commençoit déjà à perdre les idées et le souvenir des affaires du monde ». On arriva à Évreux. L'exempt avait, par deux fois, reçu « des paquets de la cour » et sans doute les ordres envoyés devaient être rigoureux, car son visage était devenu « plus austère », ses paroles « plus rudes et fâcheuses ». A Évreux les magistrats ayant voulu présenter leurs respects à l'ancien garde des

sceaux, furent priés de s'abstenir. Le lendemain, lorsque Marillac manifesta le désir d'aller entendre la messe à la cathédrale, les archers l'accompagnèrent en l'entourant : il semblait « un criminel qu'on mène au supplice » et « le peuple, dans les rues où il passait, disoit tout haut que c'étoit grand pitié de voir un si vénérable et vertueux vieillard traité de la sorte ».

D'Évreux, on gagna Lisieux ; de Lisieux, Caen : l'exempt ne paraissait pas très bien savoir où il allait. Un nouveau paquet arriva de la cour : on revint à Lisieux où on demeura six semaines. Marillac avait été obligé d'emprunter de l'argent, tous les frais du voyage, y compris ceux de ses gardes, demeurant à sa charge. Il n'avait plus de ressources : il avait tiré sur sa belle-fille jusqu'à 6 et 7 000 livres de lettres de change. A Lisieux, on lui expédia de Paris pour l'hiver, un « ballot plein d'habits ». Le ballot ne lui fut délivré qu'après avoir été fouillé.

Il ne se plaignait pas ; il voulait demeurer « égal, libre, paisible, ne s'en ressentant, comme le P. Cottin après sa disgrâce, non plus qu'un cygne qui sort de l'eau, dont les plumes ne paroissent aucunement mouillées ». Certes, écrivait-il plus tard, passer ainsi « d'une condition pleine d'affluence et fréquence de personnes vous recherchant et honorant, à une solitude la plus grande que l'on puisse dire ; d'une liberté entière à une captivité telle que même pour les nécessités j'avais la présence d'un archer ce qui m'a quasi causé beaucoup de mal pour la retenue causée de la pudeur, telle fois quatre ou cinq jours de retenue. » Cela était bien pitoyable ! Il ajoutait : « la vie est lassante ; il n'y faut point attendre d'aise ni de consolation, mais s'y proposer un travail continuel de corps et d'esprit, une conversation ordinaire avec des étrangers et des barbares qui ne connoissent point notre pays, avec une nation contredisante, hargneuse, dédaigneuse, mangeant en paix l'amertume de notre pain et ne recevant consolation qu'au plaisir d'obéir à Dieu ! »

De Paris, sa famille, qui n'avait aucune nouvelle, sinon qu'il était à Lisieux, avait envoyé un de ses secrétaires, M. Louis Pétart, pour s'informer. Après avoir laissé son cheval dans une hôtellerie, à trois lieues de Lisieux et achevé son chemin

sur un cheval de messager, — les gardes de M. Desprez, aux aguets, inspectaient les hôtelleries, les carrosses, interrogeaient les voyageurs, fouillaient voituriers, « hardes, paquets et pots de beurre afin que M. de Marillac ne put recevoir aucune nouvelle ni faire entendre des siennes » —, M. Pétart parvenu à Lisieux était descendu au couvent des capucins. Il avait fait venir l'aumônier de l'ancien garde des sceaux. Par là la famille connut les traitements auxquels étaient soumis M. de Marillac. Elle se plaignit hautement; la reine mère fit entendre de vives protestations. Louis XIII ordonna qu'on permît à Marillac de lire et d'écrire : « Je vis en plus de repos, mandait ensuite Marillac à sa belle-fille le 1er janvier 1631. Quand on me parle de ce qui se passe à la cour, je m'en sens tellement éloigné que j'écoute cela comme si j'oyois parler de ce qui s'est passé à la cour du roi Henri troisième. » Entre temps, le cardinal italien Bagni s'étant entremis pour amener la réconciliation entre Marie de Médicis et Richelieu et, à ce propos, ayant parlé de Marillac, insisté surtout afin qu'on adoucît le sort de l'ancien garde des sceaux, le roi décida que Marillac serait conduit à Châteaudun où il serait laissé en liberté à condition de ne pas s'éloigner de la ville.

Marillac prit donc le chemin de Châteaudun.

« Ce nouveau voyage lui fut un sujet de déplaisir en ce qu'on le faisoit voir ainsi mené de pays en pays, avec des gardes et par une fâcheuse saison. » Le 12 janvier 1631, il parvint dans sa nouvelle résidence, et là, M. Desprez, après lui avoir dit qu'il « l'avoit emmené en ce lieu où Sa Majesté vouloit qu'il fit son séjour et ne se mêlât point des affaires », prit congé de lui.

L'abbé de la Madeleine de Châteaudun, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, offrit à Marillac son logis abbatial : Marillac accepta. Il mit d'abord « ses affaires domestiques en l'état le plus clair et le plus arrêté, mandait-il à M. Lefèvre de Lezeau, afin d'être en repos de ce côté-là et n'avoir rien qui m'empêche la jouissance de la tranquillité qu'il a plu à Dieu me procurer ». Un intendant des finances, M. d'Émery, étant venu le trouver de la part du roi pour lui demander les papiers qu'il avait provenant de sa charge, Marillac répondit que tout avait été

égaré dans son « déménagement et qu'il n'en pouvoit en ce lieu rendre aucune raison ».

Marillac régla sa vie : il se levait le matin à six heures, faisait oraison jusqu'à huit, disait les petites heures, lisait la Bible ; à neuf heures il assistait à la messe ; à dix heures, lisait l'*Imitation*, à onze heures dînait, puis se mettait sur son lit « pour reposer sa vue » ; à trois heures, il disait vêpres et complies, se promenait dans une galerie, étudiait la *Somme* de saint Thomas ; de cinq à six heures, recommençait ses oraisons, après quoi, ayant soupé, disait matines, laudes et se couchait. « Je prends cette vie, disait-il, comme m'étant donnée de Dieu pour me préparer à la mort. » Il paraissait très calme. Le P. Michel, qui était venu le voir, écrivait à sa sœur — la religieuse de Pontoise — le 1er février 1631 : « Il est impossible de juger qu'il y ait aucun changement en notre père : son visage, son entretien sont gais à l'ordinaire ; il se porte très bien, Dieu merci ; il est plein de joie intérieure, d'amour et d'affection ; à l'état où il est, croyez, quand vous lui écrivez, que vous écrivez à un saint ; en vérité cela passe l'humain d'être en l'état pacifique qu'il est et si peu touché de tout. » Les disgrâces n'étaient pas finies pour de M. Marillac.

* * *

En même temps qu'il avait destitué le garde des sceaux, Louis XIII, le 11 novembre précédent, avait fait arrêter le maréchal Louis de Marillac son frère. Cette arrestation, opérée à l'armée d'Italie que commandait le maréchal, au milieu des troupes placées sous ses ordres, et par deux maréchaux, ses collègues, affligés d'avoir à exécuter pareille mission, avait été assez dramatique.

A la suite de divers incidents, une commission spéciale de justice avait été nommée pour examiner le cas du maréchal : elle avait fait une minutieuse enquête et découvert dans la vie de Louis de Marillac des malversations et des concessions relatives à certains travaux militaires exécutés à Verdun. Le cas était grave. La famille alarmée s'était entremise ; elle avait fait agir le Parlement, lequel, d'ailleurs,

froissé de ce qu'on eût livré Marillac à une commission extrajudiciaire, au lieu de le traduire devant la juridiction compétente, avait rendu des arrêts annulant les procédures et évoquant à lui le procès : Louis XIII irrité avait cassé ces arrêts. Or il avait appris que parmi les personnes de la famille de Marillac qui s'étaient le plus employées à faire intervenir le Parlement se trouvait la belle-fille de l'ancien garde des sceaux, madame René de Marillac. Il ordonna à madame de Marillac de quitter Paris. Le 6 mars 1631, la jeune femme se retirait à Pontoise. Là elle obtint l'autorisation d'aller rejoindre son beau-père à Châteaudun : la réunion du beau-père et de la belle-fille avait été pour tous deux « une grande consolation » : madame de Marillac avait emmené avec elle ses enfants.

Puis en juillet, était arrivée la nouvelle que Marie de Médicis quittant le roi son fils s'était enfuie de Compiègne, avait quitté la France et gagné les Pays-Bas. Déjà Gaston, duc d'Orléans, avait passé la frontière et de l'étranger, fomentait des soulèvements. A tort ou à raison, Louis XIII estima que les Marillac n'étaient pas étrangers à ces complications : il donna des ordres en conséquence.

Le 21 juillet, à six heures du soir, tandis que Michel de Marillac reposait sur un lit, « ayant pris quelque remède », on vint le prévenir que quelqu'un le demandait de la part du roi : c'était un exempt des gardes, M. de la Roque. M. de la Roque avait reçu mission de conduire l'ancien garde des sceaux dans le château de la ville, « sans délai », et de l'y enfermer. Marillac répondit qu'il obéissait. Aujourd'hui il était un peu tard ; si l'exempt n'y voyait pas d'inconvénients, le changement s'opérerait le lendemain matin. M. de la Roque consentit. M. de Marillac alla apprendre à sa belle-fille sa nouvelle disgrâce : « Que cela ne vous fasse point de peine, lui dit-il ; Dieu aidant, cela ne sera d'aucune fâcheuse conséquence : pour Dieu, ma fille, que cela ne vous fâche point : c'est de la part du roi. » « Et il le disoit avec une telle douceur et tranquillité d'esprit que c'estoit une chose admirable à considérer. » Dans la nuit une chambre fut préparée au château ; la belle-fille, ses enfants et les domestiques allaient être, un peu plus tard, autorisés à venir rejoindre Marillac. A quelques rares exceptions près,

l'ancien garde des sceaux ne recevrait plus de visites; l'exempt mangerait à sa table; des archers surveilleraient les issues. Marillac prit son logis au château et se fit à sa nouvelle vie « qui était fort dure et fâcheuse à supporter à toute la famille ».

Les mois passèrent. En mai 1632, arriva la nouvelle que le maréchal de Marillac était condamné à mort : l'ancien garde des sceaux changea de couleur, tendant la lettre qu'il venait de recevoir à sa fille : « Il a plu à Dieu, dit-il, de le permettre et de le vouloir : c'est un effet de sa grâce pour récompenser mon frère des actions signalées auxquelles il s'est généreusement comporté pour son service à l'encontre des hérétiques... Il finit la vie par une espèce de martyre; les tribulations et adversités sont bonnes, mais nous ne le connaissons pas; il n'y a guère de personnes sauvées sans elles. » Il était cinq heures du soir; il ajouta : « Voici l'heure de dire mes vêpres et faire mon oraison. » Chacun s'était retiré; la belle-fille était allée « achever en sa chambre de s'y douloir ». A l'heure du souper, tout le monde se retrouva près de M. de Marillac; d'une voix forte, il dit « qu'il faisoit une défense générale de ne parler en façon quelconque au préjudice du roi, de M. le Cardinal, des commissaires, du jugement de condamnation, ni de tout ce qui en estoit ensuivi ». On obéit : « ils se mirent à souper à l'ordinaire parlant seulement de choses communes comme si de rien n'estoit ».

Le mercredi suivant, 12 mai, parvenaient les détails de l'exécution. Marillac les reçut avec la même vertu et constance : « Je n'ai à dire sur les choses présentes, proféra-t-il, que ce que dit Job : *sicut Dominus placuit ita factum est.* » A quelque temps de là, il apprit la mort de la maréchale, sa belle-sœur, puis, celle de son fils, le P. Michel, le capucin, emporté assez rapidement. Marillac soutint ces coups avec courage : « Une chose me console, écrivait-il, c'est que ceux qui meurent meurent bien et que ceux qui restent affligés sur la terre font bon usage de leur affliction et se convertissent à Dieu fort particulièrement. »

*
* *

Il continua sa vie pieuse, bénissant Dieu de lui avoir donné le loisir de finir son existence dans la retraite afin de se bien préparer à la mort, ne récriminant contre rien ni personne. Le 1er août 1633, un dimanche, fête de Saint-Pierre-aux-liens, comme il était couché, vers minuit, il se trouva mal : il avait des frissons, la fièvre; à quatre heures du matin il se fit lever et conduire à la chapelle du château, ancienne chapelle des comtes de Dunois où il communia : il était faible; « son corps paraissoit assailli d'un puissant ennui ». Sa belle-fille vint le retrouver dans sa chambre pour lui demander comment il allait : « Cela n'est rien, dit-il; Dieu me feroit une grande miséricorde s'il vouloit me retirer de cette vie. » Deux médecins appelés pratiquèrent une saignée : le sang fut trouvé mauvais; le malade toussait, il avait un grand mal de côté; on le saigna à nouveau le soir ; le mal s'aggrava. A minuit, Marillac fit dire la messe dans sa chambre et communia. Le mardi matin une troisième saignée n'ayant pas paru produire d'amélioration, Marillac demanda à son médecin que « quand il jugeroit sa maladie mortelle, il le lui déclarât librement; qu'il étoit prêt et résolu à tout ce qu'il plairoit à Dieu » : le médecin promit. La belle-fille était d'avis d'appeler en consultation le troisième praticien de la ville, un jeune huguenot; le malade refusa : « Faites tout ce que vous savez, disait-il aux deux autres, et laissez faire le reste à Dieu : si c'est sa volonté que je meure, l'avis de ce troisième ne me guérira pas et s'il lui plaît que je guérisse, il le fera bien sans lui. » Les médecins conclurent à une pleurésie, « non encore formée » et prescrivirent juleps, lavements, saignées. Le soir, le malade allait plus mal. Une quatrième saignée pratiquée, et le lendemain une cinquième firent apparaître un sang meilleur, les douleurs diminuèrent. Marillac se leva, passa sa robe de chambre et appuyé sur le bras de sa belle-fille, alla dans la grande salle s'asseoir « dans la cimaise d'une fenêtre » et regarder le ciel; il parla de quelques sommes qu'il voulait laisser à deux de ses serviteurs, puis revint au lit.

Le lendemain arriva un médecin réputé qu'on était allé

chercher au Mans, M. Martinien. M. Martinien consulta en latin avec ses deux confrères : sa conclusion était qu'on ne se trouvait pas en présence d'une pleurésie, mais plutôt d'un rhumatisme : il conseilla la purgation. Sur les six à sept heures du soir, Marillac éprouva des douleurs violentes : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! disait-il, mon Dieu, donnez-moi plus de force ou plus de patience ! » Une sixième fois, on le saigna sans tirer autre chose qu'une mince palette de sang « mauvais et corrompu ». Marillac gémissait ; sa belle-fille lui recommandait de ne pas tant parler : « S'il plaisoit à Dieu que je souffrisse cent fois davantage, répondait Marillac, je l'accepterois volontiers. » Le vendredi, on le saigna pour la septième fois : le malade avait « de grandes inquiétudes » ; la douleur de côté s'était « engrégée » ; on lui appliqua une fomentation sur la partie, avec du lait dans une vessie de vache. Il reposait sur son lit, les épaules couvertes d'un petit manteau, le dos appuyé contre un ais et se tenant à des cordons attachés aux quenouilles du lit pour avoir plus de facilité à cracher. Sa belle-fille ne le quittait pas : « Mon Dieu, ma fille, répétait-il, que je vous donne de peine et que je vous ai d'obligation ! » Quand elle lui demandait comment il allait, il répondait : « Bien mal : je suis sur le gril de saint Laurent. »

Dans la nuit du 6 au 7 août, il dit : « Bon Dieu, quelle agitation vient de me surprendre, je ressens un frisson universel qui me paraît dangereux et mortel ! » Le médecin lui ayant tâté le pouls et l'ayant trouvé mauvais, Marillac tâta à son tour : « Il est vrai, voilà un très mauvais et très dangereux pouls ; dans une vingtaine de pulsations j'ai trouvé neuf intermissions ! » Le médecin reprit : « Monsieur, vous m'avez demandé de vous avertir quand nous vous verrions en danger de mourir, maintenant nous vous jugeons être fort mal ; si vous désirez donner ordre à quelque affaire, il est temps d'y penser. — J'en suis bien aise ; vous me faites plaisir : travaillons ! » Marillac relut son testament, écrivit quelques codicilles. L'exempt, M. de la Roque, étant venu le voir : « Bonjour, M. de la Roque, fit-il ; Eh bien ! vous voilà tantôt à la fin de votre commission. Vous serez bientôt déchargé d'un grand fardeau ! » L'exempt assura qu'il était désolé d'achever sa charge de la sorte.

Un vicaire vint donner l'extrême-onction; Marillac répondit aux versets. Le bailli de Châteaudun, le lieutenant du procureur de la seigneurie, plusieurs autres personnes de la ville étaient entrés. Quand la cérémonie fut finie, Marillac dit : « Messieurs, je vous remercie; je ne suis plus de ce monde; je n'ai plus besoin que de demeurer en paix. » On entendit un sanglot : « Qui est-ce qui pleure? Retenez vos larmes! » Sa belle-fille s'était mise à genoux lui demandant sa bénédiction : il la donna. Les frissons l'agitaient. « Quand verrai-je donc la fin de mes maux? » soupirait-il. L'exempt voulut savoir s'il n'avait pas quelque chose à faire dire au roi : « Je ne suis plus de ce monde, fit Marillac en se retournant vers la ruelle; je ne pense qu'à Dieu! » On l'entendit qui disait : « Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez octroyé la faveur que je vous avois demandée de me laisser le jugement jusqu'à la fin. » Il ajoutait : « Je sens ma vue s'abaisser, tellement que j'ai peine à voir. »

Tout le monde s'était mis à genoux, sa belle-fille à côté de son lit, l'aumônier à ses pieds, tenant une croix; les deux petits-fils derrière, et, tout autour, le médecin, le secrétaire, l'exempt, les domestiques et les gens de la ville qui avaient pénétré. L'aumônier demanda à Marillac s'il ne pardonnait pas de bon cœur à ceux qui lui avaient fait du mal : « Hélas! fit-il, personne ne m'en a fait! — à ses ennemis — Très volontiers! — Monsieur, reprenait l'aumônier, pensez à Dieu! — Je ne pense à autre chose. » Les yeux se fermèrent. L'aumônier dit que tous ses serviteurs lui demandaient pardon et le suppliaient de prier Dieu pour eux quand il serait au ciel. « Oui! » proféra faiblement le malade. De nouveau l'aumônier donna l'absolution; Marillac eut la force, tout faible qu'il était, de retirer son bonnet; on lui mit entre les mains un chapelet auquel était attachée une médaille de saint Charles Borromée. « Monsieur, faisait l'aumônier, dites *Jésus Maria!* pour en gagner les indulgences! » Le moribond murmura des lèvres quelque chose qu'on n'entendit pas. L'aumônier lui répéta qu'il fallait penser à Dieu, le prier de cœur; la respiration de Marillac devenait de plus en plus faible : paisiblement, l'ancien garde des sceaux

s'éteignit, à sept heures et demie du matin, le 7 août 1632 : il avait soixante-neuf ans.

***

L'exempt autorisa le public à pénétrer dans la chambre mortuaire. Le corps reposait sur le grand lit à courtines, à demi assis, les mains jointes, vêtu d'une chemisette de taffetas gris, d'un petit manteau fourré, la tête couverte d'un bonnet de satin violet. Les gens de Châteaudun vinrent jeter de l'eau bénite : ils vantaient la charité du mort et parlaient avec compassion de ses malheurs.

On ouvrit le testament : en même temps qu'il recommandait à ses héritiers de ne pas « désirer ni rechercher les richesses » et aussi « d'éviter la nécessité pour ce qu'elle corrompt les esprits, engage les personnes à beaucoup d'indignités et leur ôte la liberté des âmes vertueuses », Marillac disait : « J'ordonne à mes enfants et prie tous mes parents et amis de n'avoir jamais aucun ressentiment, indignation ni mauvaise volonté contre personne quelconque pour raison des choses qui me sont arrivées et jamais n'en témoigner ni de paroles ni d'effet aucune aigreur ni mécontentement ; mais recognoistre, comme je fais, par la grâce et miséricorde de mon Dieu, que le tout est arrivé par une fort spéciale conduite de la Providence et charité divine pour le bien de mon âme et plusieurs autres biens que je n'exprime pas. »

Il voulait que son corps fût porté dans l'église du grand couvent des Carmélites de Paris, près de son fils, son cœur au petit couvent de Saint-Nicolas-des-Champs et ses entrailles aux Carmélites de Pontoise.

On l'embauma. Le cercueil fut mis dans la chapelle du château sous un poêle de velours noir et la foule, à nouveau, défila. Supposant qu'il n'y aurait pas de difficulté à transporter le corps à Paris, la belle-fille se borna à demander l'autorisation pour elle d'accompagner son beau-père juqu'à sa dernière demeure : il lui fut répondu de la cour par un double refus : on ne permettait pas que l'ancien garde des sceaux fût enterré à Paris.

Madame de Marillac décida de conduire le corps à Pontoise; un carrosse attelé de six chevaux emporta la dépouille de Marillac, par les routes de Chartres et de Montfort l'Amaury. Partout le clergé recevait le cercueil en procession, chantait les *vigiles* et le lendemain matin célébrait une grand'messe. Un nouvel ordre arriva de Paris, défendant d'aller à Pontoise. La belle-fille allait se décider à laisser Marillac au château de Brière, propriété du président de Maupeou, lorsque madame de Combalet, nièce du cardinal de Richelieu étant allé voir la prieure des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, et celle-ci lui exprimant la vive douleur qu'elle ressentait du sort indigne fait aux restes de l'ancien garde des sceaux, la nièce du cardinal dit : « Je vous conseille de le faire venir, mais que ce soit sans bruit et sans éclat. » On profita du conseil.

De Brière, le cercueil de Marillac fut amené à Paris, traversa toute la ville, du faubourg Saint-Martin au faubourg Saint-Jacques, arriva au couvent des Carmélites vers sept heures du soir. Il fut reçu au milieu des prières et des chants des moniales. Le lendemain on l'enterra dans la chapelle Saint-Joseph et le cœur fut mis dans le cloître, sous « un grand cuivre », avec une longue épitaphe en latin.

LOUIS BATIFFOL

LES TABLETTES

D'ERINNA D'AGRIGENTE[1]

TROISIÈME LIVRE

Un nouveau solstice hivernal est venu refroidir la terre; cette année est mauvaise pour ceux qui vivent des dons de Cybèle; et déjà la crainte d'une famine a forcé les propriétaires ruraux à renvoyer la plus grande partie de leurs serviteurs. Nous avons longtemps hésité. Isée s'alarmait à la pensée de voir ces pauvres gens errer sans asile et sans pain à travers les campagnes dénudées par l'hiver. Mais Maxime lui a montré qu'il était nécessaire d'alléger les charges du domaine; il a calculé exactement les ressources en grains et en céréales que nous possédons dans les greniers, et combien de bouches nous pouvons encore nourrir jusqu'à la récolte prochaine. Isée s'est résigné, — et l'exode de ces malheureux a commencé; quelques-uns se sont embarqués pour l'Égypte ou l'Asie Mineure; les autres ont suivi la ligne des montagnes pour gagner le sud de la Sicile, où la misère sévit avec moins de rigueur. Ces événements me plongeraient dans la tristesse, si

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 janvier.

je pouvais m'affliger ou me réjouir de quelque chose en dehors de ce qui touche à Maxime ; — mais toute ma sensibilité s'est réfugiée en lui, et le reste du monde n'existe plus à mes yeux.

Pendant cette saison frileuse, où le soleil s'éloigne de nous si vite, emportant au ciel occidental ses rayons, et où les douces longues nuits, favorables aux vœux d'Eros, règnent sur l'étendue et commandent au silence, je savoure doublement la félicité d'aimer. Ah ! je comprends que les dieux qui habitent les rivages célestes descendent parfois sur la terre pour s'unir à une créature humaine ! Ils doivent retrouver dans ces furtifs embrassements l'Océan sans fin de la vie qu'ils ont fait couler de leur sein, à l'aurore fraîche du monde.

*
* *

Rhodia est venue ce matin me confier le tourment qui la chagrine : plusieurs fois déjà elle a eu l'espoir d'être mère, et toujours cet espoir s'est trouvé déçu. Elle pleurait. Naïve et impudique, elle me racontait les exploits de Licinius et l'ardeur qu'ils mettent tous deux à vouloir rendre fécond leur baiser. « Est-il possible, me disait-elle, que tant d'amoureux élans restent perdus ? » J'ai souri. Les élans les plus amoureux sont peut-être les plus stériles. C'est, du moins, ce qu'enseigne la sagesse d'Héra-Lacinienne ; mais je n'ai pas voulu le dire à Rhodia. L'heure viendra toujours assez vite où ses jeunes flancs se déchireront pour donner la vie à un nouvel être. Qu'elle cueille en attendant les roses fragiles de la volupté !

*
* *

Les nouvelles d'Agrigente et surtout celles de Rome deviennent de plus en plus alarmantes. Les blés de la Sicile ayant manqué, on comptait sur ceux de l'Égypte pour approvisionner la péninsule. Mais la flottille qui les porte n'est pas encore en vue de nos côtes, — et le peuple se révolte et menace de tout saccager, si on ne lui donne pas le pain nécessaire à sa sub-

sistance. En vain, pour tromper son angoisse, multiplie-t-on les spectacles dont ordinairement il est si avide. Ces jeux ne suffisent pas à étouffer le cri de tant de poitrines affamées, et les fils de la Louve retrouvent leur primitive sauvagerie. Maxime nous rappelait à ce propos que déjà du temps d'Auguste une pareille panique s'était produite, et que le divin César, ne sachant plus comment échapper à la fureur populaire, avait décidé de s'empoisonner si les barques chargées des blés d'Égypte n'arrivaient point au bout de trois jours. Elles arrivèrent, et aussitôt, passant d'un excès à l'autre, la foule enthousiaste, qui voulait voir là un miracle de la puissance impériale, éleva de nouveaux autels à Auguste. — Que fera Marc-Aurèle en des circonstances presque aussi difficiles? On dit que lui et Faustina ont résolu de vendre une grande partie des magnifiques joyaux du Trésor, et que de grandes distributions d'argent vont être faites, la cherté de tous les vivres augmentant chaque jour. Nous, du moins, nous avons l'huile et le vin, les lentilles en suffisance, et le lait de nos chèvres que Cléophas conserve soigneusement dans des vases de pierre, et dont il fait de pesants fromages aussi nourrissants que les pains du plus pur froment.

*
* *

Empédocle! cher et bienfaisant génie, toujours vivant dans le cœur de la Sicile! c'est toi que l'on invoque aujourd'hui, toi dont on aime à se rappeler les multiples prodiges!.. Ton nom est sur toutes les lèvres, et il n'est pas d'enfant ignorant et obscur qui ne comprenne que si tu étais là tu saurais nous tirer de peine. Ah! combien j'ai toujours eu de tendresse pour ton glorieux souvenir, et comme j'aurais baisé avec ferveur les plis de ta longue robe constellée d'étoiles, si les dieux m'avaient fait naître au temps où dans les rues d'Agrigente tu passais, impavide comme un immortel, et traînant derrière toi tous ceux dont les pieds se meurtrissent sur la terre ingrate! Ce matin ta statue, voilée dans les temps de calamité publique, a été descendue de son socle et promenée en grande pompe à travers ces mêmes rues où jadis tu marchais glorieusement.

Ah! puissent ta pensée, ton âme, ton amour prolongé jusqu'à nous sauver une fois encore ce peuple qui croyait en toi, et détourner de lui le spectre de la famine aux yeux caves!..

*
* *

J'ai eu ce matin une scène désagréable avec Bitto. C'est la première fois, depuis vingt ans qu'elle me sert, que je me suis trouvée dans l'obligation de la morigéner. — Mais ne s'était-elle pas avisée de vouloir me faire la leçon? Et justement nous nous trouvions près du toit aux poules, à l'endroit même où je la surpris autrefois avec Isée. Certes, je ne lui ai pas gardé rancune d'avoir obéi à son maître, selon la coutume des esclaves. Mais du moins ne devrait-elle pas se montrer si arrogante envers moi... Donc, comme nous regardions toutes deux les sacs de grains dégonflés, d'où l'on doit tirer avec parcimonie la ration de chaque jour, Bitto me dit de sa voix rude : « Si les bêtes souffrent, si les gens souffrent, je sais bien qui on en doit accuser. » — « Et qui donc, Bitto? » demandai-je. — « Celle qui oublie de prier les dieux et de visiter les Tombeaux. » Je me sentis pâlir, car en effet je me reconnaissais coupable. Elle reprit, plus durement encore : « La terre veut qu'on l'aime; la terre veut qu'on s'incline sur elle avec reconnaissance lorsqu'elle a donné ses fruits. Or, qu'a fait celle qui devrait bénir la terre? Elle a détourné ses yeux des sillons, des arbres, des prairies en fleur. Elle a méprisé tout ce qui avait été la joie de sa vie, et elle a donné ses yeux et son amour à un fils de l'oppresseur qui exige de cette terre plus qu'elle ne peut rendre. » Cette fois je me jetai sur Bitto; mes mains frémissantes la menaçaient. « Tais-toi, criai-je, tais-toi! Oses-tu bien parler de la sorte à celle qui n'a eu pour toi que des bontés? » Je vis ses épaules se soulever; et un rire aigu montra ses dents blanches. — « Noble Erinna, me dit-elle, si tu veux ma vie, prends-la. Mais personne n'empêchera Bitto de dire la vérité. » Ce fut tout, car le soleil déclinait derrière les toits de chaume; et les volailles, lâchées à travers le pâtis, commençaient à monter aux échelles pour aller se percher sur les branches tordues des oliviers. J'étais pressée d'aller rejoindre Maxime;

mais je me gardai bien de lui rapporter les propos indiscrets de Bitto; il se serait indigné de mon indulgence, et m'aurait contrainte à la châtier sévèrement.

*
* *

Isée a reçu aujourd'hui un message de Rhodon, et toute la maison s'est trouvée en fête, comme si l'absent y avait pour un instant reparu. Ce message est daté d'Héliopolis sur le Nil, où les mimosas fleurissent et où les femmes portent sur leur front étroit la coiffure aux ailes d'épervier. Rhodon ne parle pas encore de revenir. Tout l'enchante dans ce pays des antiques Pharaons, où il découvre chaque jour, nous dit-il, quelque magnificence imprévue. Son langage dénote que sa raison est plus ferme, que son esprit est plus mûr. Mais le papyrus sur lequel il a écrit ces lignes exhale un parfum troublant; et j'imagine que, penchée sur son épaule, quelque jeune Égyptienne aux yeux verts souriait de sa précoce sagesse et se sentait prête à l'en dissuader. Rhodon n'oublie personne dans ses souvenirs; il insiste pour qu'on donne de ses nouvelles à Onostasion, à qui il semble avoir gardé la fidélité d'un disciple. Et pour moi, sa mère, il a ce propos touchant : « Chaque fois que je pense à elle, mes yeux se mouillent de douces larmes, me souvenant de ses caresses et de sa tendre voix qui passait à travers mes songes d'enfant pour les embellir. » Me l'avouerai-je à moi-même? Cette évocation de mes sollicitudes maternelles n'a suscité en moi aucune émotion. Depuis le temps où mon fils a cessé de dormir sur mes genoux, je suis née à une autre vie; et, si j'aime toujours Rhodon et Rhodia de toute mon âme, je me souviens à peine de les avoir bercés de mes chansons.

*
* *

Le message de Rhodon a eu pour effet de nous amener la visite d'Onostasion. Dès qu'il sut que son ancien élève lui

envoyait des paroles affectueuses, il accourut, pressé d'en apprendre davantage. Onostasion a vieilli, mais il garde toujours cet air vif et détaché qui le rapproche de la jeunesse. Et, comme toujours, il est au courant de toutes les affaires publiques. En mangeant notre frugal repas, — car, de plus en plus, nous sommes obligés de nous restreindre, — il n'a pas cessé de se lamenter sur la crise que nous traversons : la guerre au dehors, la famine au dedans, et partout le mécontentement et la rébellion. « Plus on fait pour le peuple, assurait-il, et plus il devient ingrat et aveugle. Il accuse les chefs de le réduire à la misère, alors que ce sont ceux-là surtout qui sont le plus frappés par les caprices de la Fortune. » — « Le peuple, ajouta-t-il, préférera toujours la folie d'un Empédocle à la sagesse d'un Marc-Aurèle; il veut être trompé et séduit, comme les enfants et comme les femmes. » Maxime a froncé le sourcil, et Isée n'a pas pris la peine de relever ce paradoxe. Et comme Bitto nous avait fait la surprise d'un quartier de chevreau paré d'olives, nous sommes tous tombés d'accord pour reconnaître que la vie pastorale est la plus saine et la meilleure, et que les gens qui vivent près de la Nature sont les plus heureux parmi les mortels. Alors Onostasion, qui éprouvait encore le besoin de parler, se mit à rappeler la façon dont Juvénal conviait un de ses amis à de rustiques agapes : « Sans doute tu ne trouveras pas chez moi de ces maîtres d'hôtel comme on en rencontre chez Trimalcion, véritables virtuoses, qui découpent en cadence et avec des gestes de pantomimes; — mes deux serviteurs ont le même costume, cheveux courts et sans frisures; l'un est le fils de mon pâtre, l'autre celui de mon bouvier. Ce dernier soupire après sa mère, qu'il n'a pas vue depuis longtemps; il te versera du vin récolté sur les coteaux d'où il est venu et au pied desquels il jouait naguère de la flûte... » J'écoutai encore Onostasion quelques instants; puis j'allai rejoindre Maxime qui avait quitté la table, prétextant une occupation pressante... Que son amour me fut doux! Et avec quelle allégresse je sentis descendre dans mon âme la chaleur de son baiser!..

*
* *

Demain nous célébrerons de nouveau la Fête des Semailles. Cette fête sera triste cette année dans notre domaine, où manquent tant de présences; mais Isée veut néanmoins lui donner toute la solennité accoutumée. Sa foi, son espoir dans l'assistance divine ne sont point ébranlés. Jamais je ne l'ai vu aussi calme. Devant les inquiétudes que tout le monde manifeste, il se contente de répéter que l'homme le plus sage est celui qui accepte à l'avance la loi du Destin, et qui accomplit chaque jour sa tâche, sans se préoccuper de ce que l'avenir lui réserve. Nous aurons donc les chants, les libations, et les danses sacrées, — et Cléophas amènera la plus blanche de ses brebis pour la sacrifier à Cybèle, mère de toutes choses. Puisse-t-elle agréer favorablement cette victime propitiatoire, et ne plus détourner de nous son visage!...

*
* *

Nous sommes tous plongés dans la consternation; et Maxime surtout, malgré l'énergie de son caractère, reste accablé, comme s'il avait reçu un coup de massue entre les épaules; ce matin, le courrier qui vient de Rome a apporté à Agrigente la nouvelle que Faustina s'est suicidée. — Cette nouvelle s'est répandue aussitôt dans les campagnes, et nous est arrivée ici au moment où nous nous réunissions pour le repas du milieu du jour. Nous ne voulions pas d'abord y croire : n'avait-elle pas tout pour aimer la vie, la charmante et heureuse Imperia? Et pourtant elle s'est donné la mort dans un lointain petit village de Syrie où elle avait accompagné l'armée de Marc-Aurèle, encourageant ainsi par sa présence l'Empereur et les soldats des légions. On manque encore de détails précis sur les causes de cette tragique fin. Maxime est parti pour Agrigente au grand galop de son cheval; — mais qu'apprendra-t-il de plus? Le chagrin qu'il témoigne me cause un émoi douloureux...

*
* *

Maxime est revenu tard dans la soirée. Il était pâle et défait. Isée, qui l'attendait à l'entrée de l'avenue, l'a aidé à mettre pied à terre, et tous deux sont rentrés ensemble à la maison, tandis que son beau cheval Alexandre, à peine las d'un si prompt voyage, regagnait noblement l'écurie. — Moi, dans l'atrium, je guettais l'expression de leurs visages. C'est bien vrai, hélas! Faustina a cessé de vivre! De ses mains frêles et fortes, elle a serré autour de son cou le collier de perles qu'elle portait nuit et jour, et l'a maintenu ainsi jusqu'à ce qu'elle ait exhalé le dernier soupir. C'est du moins ce que racontent les gens qui se disent mieux informés que les autres. Quant aux causes qui l'ont amenée à cette résolution, elles sont obscures et contradictoires. Mais, comme toujours, la calomnie s'en mêle, et l'on prétend avec insistance que l'Impératrice a voulu échapper à l'évidente preuve de sa trahison envers Marc-Aurèle. Ses ennemis assurent en effet qu'elle avait encouragé une révolte du général Avidius, gouverneur d'Antioche, lequel avait l'ambition d'arracher les provinces d'Orient au joug de la métropole et de former ainsi un second Empire, dont il serait devenu le chef. Depuis longtemps déjà cet Orient, plein de machinations ténébreuses, manifestait des velléités d'indépendance et ne cherchait qu'une occasion de se séparer de Rome. La rumeur publique va jusqu'à dire que Faustina avait promis à Avidius de l'épouser s'il réussissait dans son dessein... Mais quelle foi ajouter à de pareilles allégations? Et comment supposer que Marc-Aurèle vivant, Faustina l'eût délaissé pour aller unir sa vie à celle d'un général de fortune, marié lui-même et père de trois enfants?.. Alors on ne sait plus... la raison s'égare, et l'on ne peut que pleurer devant cette énigme déconcertante du destin : une princesse pleine de beauté, vouée à l'adoration des hommes, et dont la tête délicate se plie, décolorée et fauchée par la mort! — Et moi, je pense à Phèdre, qui, elle aussi, noua autour de son cou l'écharpe fatale..., et l'image de l'Amour tout-puissant, du formidable et redoutable Éros, s'impose à mon esprit,

et me fait trembler toute, comme un esclave tremble devant son maître.

*
* *

Isée avait raison de ne pas désespérer des dieux : les récoltes de l'été s'annoncent magnifiques, — à ce point que l'on sera obligé sans doute d'engager des compagnies de mercenaires pour aider à faire les foins et la moisson. L'espoir renaît dans les âmes; et, malgré les privations de l'heure présente, les visages redeviennent roses et joyeux. Seul, Maxime reste triste, et je vois bien que je ne parviendrai pas aisément à le consoler de la mort de Faustina. Quel secret possédait-elle donc, la fragile Imperia, pour se faire aimer à travers la distance et le temps, et laisser dans le cœur de ceux qui l'ont connue une empreinte aussi tenace?

*
* *

Licinius et Rhodia sont partis en pèlerinage pour Sélinonte. Il y a dans cette ville un sanctuaire connu de toutes les jeunes femmes qui ont le malheur d'être stériles. Les couples y passent quelques jours, logés dans le hiéron même, et astreints à un règlement rigoureux. On ne doit rien manger ni boire en dehors de ce qui est permis par les prêtres, et matin et soir on se plonge dans une piscine dont les eaux exhalent une odeur nauséabonde. Je souffre de voir Rhodia recourir à ces pratiques; pourtant presque toujours le miracle s'accomplit, et le temple est plein d'ex-votos, figurant des enfants nouveau-nés, qui sont un hommage à la déesse de ce temple dont personne ne prononce le nom.

Avant de se mettre en route, Rhodia m'a demandé de la bénir. J'ai senti un peu de rougeur me monter aux tempes, — car suis-je digne d'étendre mes mains sur le front de la petite épouse fidèle de Licinius? Elle a deviné mon trouble et doucement elle m'a dit : « Mère, bénis-moi avec toute la grâce de l'amour. » Alors j'ai élevé mes mains au-dessus des cheveux blonds de Rhodia, et j'ai prié l'éternel Éros de lui donner à son tour la joie d'être mère.

*
* *

C'était aujourd'hui le jour natal de Maxime. Moi seule le savais dans la maison, et moi seule l'ai fêté. Malgré sa tristesse, il a consenti à venir avec moi jusque dans la prairie des trèfles, au bord du ruisseau que nous aimons. J'avais apporté quelques galettes de froment que nous avons mangées ensemble, mordant l'un après l'autre dans la pâte parfumée et légère. Puis nous avons bu l'eau pétillante, que le soleil rendait dorée comme un vin. Enfin nos lèvres se sont unies, — baiser délicieux où une fois de plus nous avons mêlé nos âmes.

Je sentais Maxime tout prêt aux confidences. Alors je l'ai amené à parler de sa jeunesse. Ce sujet n'est-il pas celui qui s'offre tout naturellement à la pensée en un pareil jour? Maxime se plaisait — c'était visible — à remonter le cours des années. Il m'a raconté d'abord comment, ainsi que tous les jeunes Romains, il avait fait offrande à Jupiter de sa première barbe, enfermée dans une boîte d'argent. Mais il n'avait pas attendu cette date mémorable pour courir les bois du Mont Esquilin avec les filles à demi sauvages qui, avant de livrer leur corps aux étrangers, se donnent librement aux jeunes hommes de leur race, vigoureux et nouveaux comme elles dans l'art d'aimer. Maxime, s'il a oublié leurs noms, se souvient encore de leurs visages; il me décrivait avec chaleur ces chevelures dénouées, ces narines palpitantes, ces yeux asservis et languides. Puis, voyant que je pâlissais un peu, il m'a serrée dans ses bras : « Aucune, m'a-t-il dit, ne m'a inspiré des ardeurs pareilles à celles que nous goûtons ensemble. Aucune femme, je ne l'ai jamais aimée comme toi! » Alors, ce fut presque sans le vouloir que je lui criai mon angoisse : — « Pas même Faustina? » — « Pas même Faustina! » répondit-il de sa voix grave.

Mais je sentais que ce qu'il y avait de plus frémissant en lui était attaché à ce souvenir. Je posai mes mains sur ses lèvres, comme pour les délier par cette caresse, et, la bouche sur son oreille, je suppliai : « Parle, dis-moi tout... »

Il s'était appuyé contre le tronc dénudé d'un saule, et regardait au loin devant lui, dans la direction de cette Rome, où les huit premiers lustres de sa vie se sont écoulés. Je voyais son cœur battre sous sa toge, et ses orteils nus, qui dépassaient la bordure de pourpre, s'agiter d'un mouvement saccadé. Enfin il me dit : « Faustina! Jamais je ne l'ai possédée! Jamais ma bouche n'a effleuré la sienne; jamais je n'ai eu pour elle autre chose qu'un dévouement passionné et ardent... » — « Ainsi, repris-je, entre elle et toi il ne s'est passé nulle chose secrète, rien dont tu veuilles me faire un mystère? » J'épiais sa réponse, le sachant incapable de mentir. « Si, avoua-t-il tout bas, il y a eu entre elle et moi une chose secrète, et je vais te la révéler, Erinna... C'était à Lavinium; j'avais vingt-deux ans et Faustina devait en avoir dix-neuf ou vingt; elle était depuis plusieurs années la femme de Marc-Aurèle, qui l'avait épousée à peine nubile, mais déjà experte dans l'art de séduire. Rien ne saurait exprimer le charme qu'avait alors cette jeune princesse, élevée par un père aussi pieux que l'était Antonin et une mère aussi raffinée que la première Faustina. C'était un mélange de simplicité et de coquetterie, de douceur et de volonté tyrannique. Habituée à me voir chaque jour circuler dans le domaine, elle me traitait familièrement et même m'appelait par mon nom : Maxime!... Ce nom dans sa bouche résonnait comme une musique; car elle avait l'accent chantant et harmonieux de sa mère, laquelle, disait-on, par sa seule voix, se faisait aimer. Sans me départir du respect qui lui était dû, je rendais à la jeune Faustina tous les services qu'elle me demandait : c'était moi qui étais chargé de l'entretien des plates-bandes, et elle s'émerveillait du luxe et de la variété des fleurs que je faisais venir de très loin, et qui semblaient naître sous ses pas... Souvent je la voyais passer, suspendue à l'épaule de Marc et toute souriante; comme deux enfants, ils échangeaient des baisers, et je ne doutais pas que leur bonheur ne fût aussi complet, aussi grand que peut l'être celui des époux le plus étroitement unis... »

Maxime s'était arrêté de parler; un pli douloureux barrait son front; peut-être regrettait-il d'avoir déroulé devant moi cette page de sa vie; mais mon haleine soufflait sur sa joue,

mes mains emprisonnaient les siennes, et il continua sans me regarder :

«... Un soir, après le coucher du soleil, j'étais occupé à examiner des plantations nouvelles dans les grandes serres, éclairées nuit et jour, de la villa. Faustina, qui souvent aimait à visiter ces serres lumineuses, s'y précipita cette fois, dans un désordre où je ne l'avais jamais vue. Elle était livide; ses traits délicats avaient pris un durcissement effrayant, et ses grands yeux fragiles semblaient brisés par les larmes. Elle s'approcha de moi, plaça ses deux poignets sur mes épaules et me dit : « Maxime, tu peux me sauver, si tu le veux. Va trouver l'Empereur; assure-lui, sous la foi du serment, que par caprice j'ai passé cette dernière nuit ici. Il connaît ta loyauté et il ne te soupçonnera pas de parjure. » — « C'est ma vie que vous me demandez, lui répondis-je (car, après un tel mensonge envers celui que j'aimais autant au moins que Faustina, j'étais décidé à disparaître;) je suis seul au monde, je vous la sacrifie sans rien vous réclamer en échange. » Et je courus chez l'Empereur. A Lavinium, tous les habitants du domaine pouvaient librement l'aborder; vêtu comme nous, vivant presque de notre vie, il se plaisait à nous appeler ses enfants. Je le trouvai assis devant un grand feu de brindilles sèches, sur lequel un feuillet de parchemin achevait lentement de se consumer. Quand il me vit, il comprit tout, et ne me laissa point le temps de parler : — « C'est Faustina qui t'envoie vers moi, me dit-il; retourne auprès d'elle et rapporte-lui ce que tu as vu : Marc a brûlé de sa main la lettre où l'on diffamait l'honneur de son épouse, et il en sera de même, tant qu'une parcelle de vie restera dans sa poitrine... »

Des larmes perlaient aux yeux de Maxime, tandis qu'il me rapportait les paroles magnanimes de l'Empereur. Il essuya ces larmes du revers de sa main; puis, m'ayant attirée contre lui, il me couvrit de baisers ardents.

Et, tandis qu'il m'enlaçait de ses bras vigoureux, je pensais à cette singulière tendresse qui unissait Faustina à Marc-Aurèle, et Marc-Aurèle à Faustina, lui non point aveugle, elle non point inconsciente... Sans doute s'aimaient-ils simplement, tels que le divin potier les avait pétris dans cette corruptible argile humaine où se mêle toujours quelque poussière

impure. — Et je me disais que le grand amour mystérieux est plus fort que la mort, plus fort que la vie, plus fort même que la douleur...

*
* *

Enfin le terrible cauchemar de la famine est écarté. Nous sommes sûrs maintenant d'avoir nos greniers remplis d'une récolte abondante. Les beaux blés semés au printemps ont tenu toutes leurs promesses; ils ont sagement mûri, sans qu'aucune pluie malencontreuse soit venue les renverser sur leur tige. Demain on va commencer la moisson. Isée a fait revenir plusieurs de nos anciens serviteurs, et Maxime a loué, pour compléter le nombre d'hommes nécessaires, une équipe de ces ouvriers agricoles nomades qui vont de contrée en contrée s'offrir aux travaux de la terre. Ces gens couchent sous la tente et ont des visages silencieux et fermés, souvent sinistres. Cela m'attriste que, pour la première fois, dans le grand domaine héréditaire, ce soient des bras étrangers qui fassent tomber sous les faucilles les beaux présents de Cérès. Mais je reconnais cependant combien fut sage la détermination que Maxime inspira à Isée de renvoyer au début de l'hiver les serviteurs inutiles. C'est tout juste si nous avons pu manger notre pain de chaque jour... Comment aurions-nous suffi à nourrir par surcroît tant de bouches affamées?

*
* *

Dans l'animation extraordinaire qui règne par tout le domaine, Maxime m'échappe un peu. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la moisson; mais nous retrouverons ensuite ces heures d'intimité et de silence qui nous sont si chères. En ce moment on se lève avant l'aurore et on se couche bien après le soleil, quoique nous soyions à l'époque où l'astre radieux reste le plus tard sur l'horizon. Six heures à peine de sommeil pour réparer les fatigues d'une journée aussi longue!... Cependant personne ne se montre las, tant il y a de joie et de réconfort dans les cœurs. Isée surtout est plein de vaillance; ce matin j'ai parcouru avec lui le pittoresque campement des ouvriers

mercenaires; ils ont dressé leurs abris dans un champ où l'herbe a été fraîchement coupée; et c'est à perte de vue que toutes ces tentes pointues s'élèvent, régulières comme des ruches d'abeilles. La plupart des nomades ont amené avec eux leur femme et leurs enfants, qui restent tapis au fond de ces huttes fragiles. Nos regards semblaient les offenser, et sans doute prenaient-ils notre pitié douloureuse pour une malveillante curiosité. J'ai voulu parler à l'un de ces petits sauvages, mais il s'est enfui en poussant des cris terribles; et sa mère, courant derrière lui, m'a menacée, en passant, de la fourche de ses deux doigts étendus, comme si j'eusse recélé dans mes yeux le fatal pouvoir d'une Gorgone. Isée, à qui j'ai confié le trouble que cet incident me causait, en a souri d'abord; puis, ayant réfléchi, il m'a conseillé de ne pas m'aventurer seule près du campement des mercenaires. — Je voudrais déjà qu'ils fussent partis et que notre riche moisson fût faite...

*
* *

Bobo a maintenant dix ans; aussi a-t-elle demandé à ses parents la permission de se joindre aux petites glaneuses qui suivent les moissonneurs; Stéphane et Bitto y ont consenti. La fillette sait bien que sous ce travail d'apparence pénible se cachent mille jeux, mille divertissements subreptices. De loin, on entend les rires et les chansons de cette jeunesse enivrée; quelquefois des disputes éclatent au sujet d'un épi plus gros que les autres; mais le calme se rétablit bientôt, et le bourdonnement joyeux recommence. Bobo sera belle comme sa mère; elle est plus précoce encore que ne l'était Rhodia à son âge. A la façon dont les garçons lui obéissent, — car il se mêle des garçons à la troupe des petites glaneuses, — on pressent déjà l'empire qu'elle exercera sur les hommes, lorsqu'elle se sentira capable d'éveiller en eux le désir... Dans le grand soleil, dans la plaine vaste au bout de laquelle on aperçoit le sein soulevé de la mer, cette bande d'enfants heureux de vivre met une gaieté dont les êtres les plus insensibles doivent ressentir le charme.

Cependant cette année quelque chose manque aux moissonneurs : nulle danseuse venue des pays syriens n'est apparue

pour les distraire; nulle musique, nulle grâce ailée n'aide le rythme de leurs bras pesants. La sueur ruisselle sur leurs torses nus; la pesante chaleur les accable; et le soir, retirés sous leurs tentes, ils maudissent sans doute le Destin qui leur fait une vie si dure, et ne leur accorde le droit de vivre qu'en exigeant d'eux un travail plus exténuant que celui des bêtes de somme.

*
* *

Il y a eu hier parmi les ouvriers mercenaires une révolte, heureusement vite apaisée. Elle s'est produite au sujet de la paye qu'on leur remet à la fin de chaque décade. Maxime, qui est chargé de toutes les questions de cet ordre, a dû intervenir; sa fermeté, sa parole brève et autoritaire ont eu vite raison de ce commencement d'insubordination. Il n'a point voulu céder aux exigences de ces hommes, qui prétendaient avoir droit à une redevance plus forte, parce que le labeur avait été plus fatigant, et les journées plus remplies. « Il ne faut jamais capituler devant la menace, nous a-t-il expliqué ensuite. Quand la moisson sera finie, et que les nomades quitteront le domaine, je verrai s'il convient de leur accorder une récompense; mais que d'abord ils accomplissent la besogne pour laquelle ils se sont engagés. » Il avait raison; la faiblesse dans les rapports de maître à serviteurs est toujours une lâcheté. J'admire une fois de plus le caractère de Maxime, cette volonté trempée comme une lame d'épée, et que rien ne saurait faire plier; c'est une arme nécessaire dans les temps difficiles que nous traversons. — Mais avec quel regret ma pensée se tourne vers l'antique vie agricole de cette Sicile aimée des dieux, où le travail de la terre était presque aussi doux à l'esclave qu'à son maître, et où, sous le même rameau d'olivier, ils partageaient les fruits qu'ils avaient récoltés ensemble! Cette vie-là, nous en avons conservé pieusement la tradition, jusqu'au jour où les frémissements de l'esprit nouveau qui agite toute la péninsule s'étant propagés jusqu'à nous, Isée se décida à faire venir de la Métropole un surveillant qui représentât la force de Rome... Oserais-je m'en plaindre, et n'était-il pas écrit dans le grand livre de la Destinée que tout ce qui s'est passé ensuite devait s'accomplir?

*
* *

Formidable Éros, de quelle fatalité tu m'accables! Maxime a payé de sa vie sa sévérité à l'égard des mercenaires! Maxime est mort! Maxime a été tué cette nuit!... Son beau corps gisait ce matin dans l'atrium du petit pavillon, devant les trois statues qui nous étaient chères... Là même où il aimait dormir, quand il faisait chaud... Un fer de lance était enfoncé dans sa poitrine et, près de lui, un autre fer semblable était posé, destiné sans doute à achever le meurtre, si le premier coup n'avait pas suffi. Mais, hélas! surpris au milieu de son sommeil, Maxime n'a pas résisté. Lui, si brave, si fort, si invulnérable, il a été tué comme un enfant sans défense... Et ce matin, en courant le rejoindre, j'ai trouvé cette chose effroyable, terrifiante : Maxime sans vie! Maxime me regardant de ses grands yeux ouverts, et pour la première fois restant inerte sous mes baisers!...

*
* *

D'abord je n'avais pas voulu croire à sa mort. Et même en écrivant, hier soir, il me semblait que je racontais quelque histoire invraisemblable; mes yeux étaient secs, et ma main convulsée traçait les mots sans presque en comprendre le sens. Mais aujourd'hui, quand j'ai vu Maxime dressé sur le lit funèbre, les paupières closes et la bouche scellée pour l'éternel silence, j'ai compris; et, bien qu'Isée fût présent, j'ai laissé éclater mon désespoir... Quelles paroles ai-je prononcées? Quels cris ont échappé à mes lèvres? Je n'en ai plus conscience. Je sais seulement que, vaincue par la douleur, j'ai fini par m'abattre sur le sol, et j'entends encore le bruit qu'a fait la chute de mon corps sur les dalles... Quand j'ai repris connaissance, Isée me tenait dans ses bras; des larmes lui coulaient sur la face; et, lui aussi semblait en proie au plus amer des chagrins.

*
* *

Qui donc, qui donc a pu tuer Maxime? Les mercenaires ont satisfait sur lui leur vengeance. Mais lequel d'entre eux a porté le coup fatal? Le lendemain du meurtre, ils étaient tous partis avant le lever du soleil; comment maintenant retrouver la trace de ces nomades qui n'ont aucune étape fixe, et dont les agissements échappent à la plus étroite surveillance? Isée a envoyé des émissaires dans toutes les directions, et lui-même est allé avertir le préteur romain à Agrigente. Chacun ici s'emploie à retrouver le coupable; car Maxime, malgré son attitude sévère, avait réussi à se faire aimer des gens de la maison.

Bitto est venue me trouver ce matin, plus tôt que de coutume; elle avait l'allure mystérieuse de quelqu'un qui a un secret à confier; et après avoir, comme chaque jour, mis en ordre mes objets de toilette, elle s'est assise au pied de mon lit, et elle m'a dit doucement : « Je sais bien, moi, qui a enfoncé le fer dans la poitrine du Romain! — Tu le sais, et tu ne me l'as pas dit tout de suite, Bitto? m'écriai-je tout en larmes. — Ecoutez-moi jusqu'au bout; son nom, je l'ignore; mais son visage, je l'ai toujours devant mes yeux. C'est le plus jeune de la troupe des mercenaires, un homme au front bas, aux joues creuses, au regard haineux. C'est lui qui a dû pousser les autres à se révolter; et c'est lui, j'en jurerais par Proserpine, qui a assumé la rancune de tous. Lorsqu'ils furent obligés de recommencer le travail sans avoir obtenu le surcroît de paye qu'ils prétendaient exiger, j'ai entendu celui-là dire à sa femme, en regagnant le soir leur abri de roseaux : « Aujourd'hui l'obéissance, demain la vengeance! » — J'ai entendu cela et j'ai frissonné; puis j'ai pensé que c'était sans doute une de ces paroles banales comme en ont tous les misérables qui sont obligés de courber leurs épaules sous le joug et de subir un sort rigoureux; j'oubliai le propos et celui qui l'avait prononcé. C'est cette nuit seulement, comme je ne dormais point, qu'il m'est revenu à l'esprit. Je l'ai dit à Stéphane, et Stéphane m'a dit : « Va prévenir la maîtresse. »

Bitto se mit à pleurer, car elle aussi a l'âme sensible.

Sa confidence nous aidera-t-elle à retrouver le coupable? Hélas! je suis si accablée, si anéantie, que ma volonté est brisée comme mon cœur; et si on amenait devant mes yeux l'homme qui a tué mon amant, je n'aurais même pas la force de lui jeter à la tête les imprécations qui le voueraient aux horreurs du Styx. J'ai perdu Maxime; je ne verrai plus son regard, je ne connaîtrai plus la douceur de son baiser. En dehors de cela, rien ne me touche plus, — et toute la terre me semble vide.

*
* *

Chaque jour une douleur nouvelle s'ajoute à ma douleur. Aujourd'hui on a incinéré le corps de Maxime. Je l'avais couvert d'aromates, et sur sa chair toute refroidie j'avais répandu les essences les plus précieuses; son visage, je l'avais poudré de pollen; et ses paupières closes, je les avais ointes de cinnamome. Je ne prévoyais pas que le feu viendrait abolir l'harmonie de cette dernière image, et c'était une consolation pour moi de penser que mes soins pieux déjoueraient pendant quelque temps l'œuvre de la destruction. Mais Isée en a décidé autrement; il m'a rappelé qu'un étranger ne pouvait pas reposer dans notre sépulture de famille, et que d'ailleurs les Romains considèrent comme plus digne d'eux de réduire en cendre les cadavres. Ainsi je ne reposerai pas plus tard auprès de Maxime dans le même tombeau! Une petite urne funéraire, que je peux tenir au creux de ma main, contient les restes de celui que j'ai tant aimé! Dans la petite urne, avant qu'elle fût scellée, j'ai glissé les fleurs préférées de mon amant. On l'a posée sur une stèle de pierre bleue, près du pavillon où si souvent j'allais le rejoindre, ivre de joie, défiant le monde et les dieux.... Maintenant le néant pèse sur moi; un invincible dégoût de la vie a pénétré dans ma poitrine, et je voudrais ne plus entendre aucune voix humaine, oublier même que j'existe...

*
* *

Comment puis-je penser, manger, boire, dormir, respirer, sans Maxime? L'impassible Nature nous force à accomplir ses

lois, malgré les révoltes de notre volonté. Je comprends maintenant ceux qui violent ces lois impitoyables, et qui d'un geste précis et sûr mettent fin à leur souffrance. Je comprends Phèdre et Faustina, et le vieux Sénèque et le jeune Marcellinus, qui sous l'éclat doré de ses jours cachait peut-être une aussi cruelle misère... Je comprends tous ces amants et toutes ces amantes de la mort; et, si j'étais libre, je chercherais comme eux un refuge dans l'Hadès. Mais l'épouse d'Isée, la mère de Rhodon et de Rhodia, peut-elle disposer de son destin? Et ne serait-ce pas faire une injure à Maxime lui-même que de divulguer le secret de notre incomparable amour?... Alors suis-je condamnée au supplice de vivre, de traîner ma douleur et mon désespoir, comme cette chaîne que portent les esclaves et dont seul le maître qui les gouverne a le pouvoir de les libérer?

*
* *

Chaque fois que je le puis, je vais dans le petit pavillon de Maxime. J'y retrouve l'odeur de ses vêtements et la trace de sa présence partout révélée. J'ai obtenu d'Isée que rien ne serait changé à la disposition de ces lieux, prétextant qu'ils pourraient servir plus tard à loger un autre intendant. Isée a consenti; mais ensuite il a secoué la tête, assurant que Maxime ne pourrait jamais être remplacé. Rhodon, d'ailleurs, reviendra l'an prochain de son voyage en Égypte, et pourra aider son père dans le gouvernement du domaine...

Je vais dans le petit pavillon, et j'y retrouve les trois statues souriantes du Désir, de la Volupté et de la Mort... Je m'étends sur la mosaïque, à la place même où Maxime a rendu le dernier soupir; et, les bras élevés, la gorge haletante, je pleure, je gémis, et j'appelle en vain mon amant disparu. Alors je me tourne vers les Muses primitives qui furent témoins de nos fougueux enlacements : Désir, Volupté; ces deux-là, je les appelle avec assurance, car elles m'ont livré tous leurs secrets. Mais la troisième, cette Mort attirante, cette Mort enviable, j'ose à peine la nommer par son nom. Je lui fais signe du

battement silencieux de mes paupières, et je voudrais, — oh! je voudrais — recevoir sur mes lèvres son baiser glacé!...

*
* *

Je suis allée hier à Agrigente. La mélancolie de l'automne était répandue sur la campagne, et le soleil même avait la couleur des feuilles tombées. Bitto était avec moi dans le petit char. Je comprenais qu'elle avait pitié de mon chagrin, car avec elle je ne prends pas souci de le cacher. Toutes deux nous regardions la grande tache livide que faisait la mer au delà du Môle, dont la tour blanche paraissait surgir comme un fantôme dans un paysage irréel; les barques, malgré leurs voiles tendues, restaient immobiles, et pas un souffle de vent n'agitait l'espace. Il semblait que le monde se fût arrêté de vivre à cette minute du temps. Et je me disais : « Que ne puis-je, moi aussi, me transposer dans cette inertie des choses et perdre la conscience de ma triste vie! »... Mais aussitôt une autre voix me criait : « Lâche! Lâche, qui ne peux même pas porter le poids de ta douleur! »... Et c'était la voix, l'accent de Maxime; je croyais sentir son haleine passer sur ma joue, et les effluves de son être pénétrer le mien. Maxime, ô Maxime, m'entends-tu vraiment? Me vois-tu à travers les ténèbres de la mort? Et si ton âme a gardé sa clairvoyance et sa subtile énergie, puis-je espérer qu'elle m'attirera jusqu'à toi, et que de nouveau nous nous rejoindrons?

Arrivée au faîte de la ville, je me suis longtemps arrêtée devant l'image d'Empédocle. Si, depuis ma petite enfance, je me suis sentie entraînée vers lui par une sympathie secrète, maintenant que l'effrayante cruauté du Destin pèse sur moi avec toute sa rigueur, je subis encore bien davantage le puissant attrait de ce génie qui hantait les sommets, et, comme l'aigle, regardait en face la divinité des Astres. D'ailleurs, tout un peuple de fidèles reste attaché à la doctrine qu'il enseigna de son vivant; et, auprès de sa statue, des marchands d'Agrigente vendent, avec des amulettes prétendues miraculeuses, des rouleaux de parchemin où cette doctrine est en partie consignée. J'ai dédaigné les amulettes, mais j'ai acheté les

écrits que j'ai emportés précieusement sous mon peplos. Peut-être m'apporteront-ils un peu de consolation, ou quelque fugitive espérance...

*
* *

« *La matière est éternelle; elle est unique... Le monde est mû perpétuellement par deux forces contraires, l'amitié et la haine; mais au-dessus de ces deux forces, au-dessus de la matière éternelle et unique, plane une volonté souveraine, un souffle tout puissant, une enivrante et sublime ardeur, le Verbe, Logos, à qui appartient le domaine illimité de l'intelligenee* ». Ce Verbe immatériel, ce principe qui donne à chaque chose sa forme et son essence, Empédocle l'a senti se manifester à lui dans ses méditations mystiques : « *Il n'a ni la tête ni le corps d'un homme, ni bras qui naissent des épaules, ni pieds, ni genoux agiles; pur esprit, esprit infini et saint, dont la pensée rapide pénètre tout l'Univers...* »

Voilà ce que j'ai trouvé dans le petit volume que j'ai acheté hier à Agrigente; et toute la nuit j'en ai avidement consulté les pages : quelle lumière descendait dans mon âme envahie jusque-là par les ténèbres! Ainsi au-dessus de nos dieux à faces d'hommes, au-dessus de nos déesses tour à tour vertueuses et impudiques, quelque chose de plus parfait, de plus saint, de plus éternel, existe, que nulle corruption ne saurait atteindre... Je repliai le volume, puis, je le déroulai ensuite au hasard, et voici ce que je lus encore :

« *Rien n'est engendré, rien ne périt de la mort funeste; il n'y a que mélange ou séparation : voilà ce qu'on appelle matière...* »

O Maxime! Si le grand Empédocle, dont le génie voyait si loin au delà de nos sens mortels, a dit vrai, je pourrais donc espérer te retrouver dans ce grand Tout, dans cette essence pure du Verbe? Oui, peut-être y retrouverai-je l'impalpable souffle de ton âme; mais tes yeux qui m'étaient si chers, et tes bras, et tes mains caressantes, et ta bouche qui était pour moi tout le ciel, — Maxime, tel que je t'ai connu, tel que je t'ai aimé, te retrouverai-je jamais dans cet infini, et pourrai-je, t'ayant reconnu, me jeter de nouveau sur ta poitrine, et percevoir sur ma joue les battements de ton cœur?...

*
* *

Je souffre trop! Les maximes d'Empédocle n'ont été pour moi qu'un moyen de mieux toucher le fond de ma douleur. Je voudrais mourir; je veux mourir; — à mesure que les jours passent, je m'aperçois davantage que ce qui reste de moi sur la terre n'est plus qu'une vaine apparence, un semblant d'être, — mais que ce n'est plus Érinna.

Voici ce que j'ai résolu : dès que le solstice d'hiver sera accompli, je demanderai à Isée la permission d'entreprendre seule le voyage de l'Etna. Ce voyage, nous le fîmes autrefois ensemble, après notre mariage, et j'en connais bien toutes les étapes. J'invoquerai comme raison le besoin de quitter le domaine pendant les plus mauvais jours de l'année. Si Bitto veut me suivre, je m'en débarrasserai à mi-chemin; mais je préfère qu'elle reste auprès d'Isée pour le soigner et le consoler de mon absence, qui sera sans retour...

Empédocle fit le même funèbre voyage, et l'on raconte qu'au moment de se jeter dans le gouffre, il laissa tomber sa sandale sur les pierres chaudes que le feu avait trouées par endroits. Les rhéteurs et ceux qui raisonnent selon les lois de la logique humaine disent que c'est là un mensonge, et qu'Empédocle, comme l'Élie des Hébreux, a feint de disparaître pour laisser au Monde un souvenir plus impérissable. Mais qui donc peut se vanter de l'avoir vu après cet ultime rendez-vous avec la mort?

Moi, je ferai comme le grand Empédocle, et j'irai chercher dans le cratère embrasé l'affranchissement problématique, ou le total anéantissement de mon être. Le feu me détruira, comme il a détruit le corps de Maxime. Et que retrouvera-t-on de moi-même? Rien! pas même une étroite sandale où mon pied aurait marqué son empreinte. Je disparaîtrai, sans que nul puisse savoir pourquoi Érinna a quitté la vie. Quelques larmes tomberont sur ma mémoire, mais aucune de ces larmes n'aura l'amertume, l'âcre et dissolvant poison de celles que nuit et jour je répands en me souvenant de ma félicité d'hier, de ces trois longues années de bonheur pareilles à trois grandes étoiles allumées dans l'étendue d'un ciel obscur.

*
* *

Isée m'a permis de prendre les quelques semaines de repos que je lui ai demandées. Il me voit si malade, si affaissée, que sans doute il compte sur le changement pour remettre ma santé défaillante. Notre entretien fut court et empreint de cette simplicité qui a toujours été de règle entre nous. — Isée comprend-il ce qui se passe dans mon âme? Je ne le crois pas. Il est tellement habitué à considérer la vie des autres et même la sienne comme soumises à des lois imprescriptibles! Rien ne semble l'émouvoir. Il est resté ce patriarche des temps homériques qui gouverne sa famille comme le roi gouverne son royaume, avec justice et équité, mais laissant chacun à sa place, plus occupé des Dieux immortels que des existences éphémères dont il a la charge. Je l'admire, et je sens que, s'il l'avait voulu autrefois, j'aurais pu plus étroitement le chérir.

Avant de quitter pour toujours ce domaine, cette maison où j'ai passé toutes mes années depuis l'adolescence, j'ai tenu à en parcourir les moindres détours. Je suis allée aux bergeries où Cléophas rassemble ses troupeaux bêlants, dans le Jardin des Tombeaux où j'ai fait une dernière libation, et devant la statue charmante du pasteur Aristée, à qui j'ai offert une longue branche de genêt en fleur. Nul regret ne me venait de la certitude que je ne reverrais plus ces objets familiers à mes yeux. Mais en passant devant la stèle sur laquelle repose l'urne funéraire de Maxime, j'ai senti un déchirement se faire dans mon cœur. Si peu que ce soit de lui, c'est encore tout ce qui m'en reste; et cela, j'allais m'en séparer!... Aussitôt la pensée de la Mort bienfaisante, de la Mort libératrice, s'est imposée à moi avec une force nouvelle. C'était un attrait, une volupté et un désir qui me mordaient aux entrailles et me faisaient frémir d'un tressaillement presque joyeux. O Mort, suprême bien, énigme passionnante, entraînant vertige, c'est toi que je choisis, c'est toi que je veux et que j'attends! Je vais à toi avec une ardeur presque aussi vive que lorsque, les cheveux parfumés de verveine et les membres oints d'huile odorante, j'allais rejoindre Maxime et goûter dans ses bras tout l'infini de l'amour. Ce que je laisse derrière moi, c'est le connu,

l'épuisé, l'indésirable. Toi seule, ô Mort, m'offres un délice nouveau et l'espérance, peut-être vaine, de renaître dans une forme meilleure. Je pars, — et, comme Phèdre, comme Faustina, comme Empédocle, je vais, d'une volonté ferme et d'un élan passionné, plonger dans cette immensité sans rivage, dont nul ne sait à l'avance si elle est lumineuse comme l'Ouranos, ou remplie de ténèbres comme le sein profond de Cybèle.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

*
* *

La mort n'a pas voulu de moi, et voici qu'après une année révolue je reviens à ces tablettes que j'avais enfouies dans la terre, avec la pensée que jamais elles ne reverraient le jour. Oui, une année complète a passé depuis qu'Isée, averti par un sens mystérieux, vint me rejoindre sur l'Etna, au moment même où j'allais me précipiter dans la bouche enflammée du cratère.

Maintenant un peu d'apaisement s'est fait en mon âme, et, si je pleure toujours Maxime, je me résigne à subir ma douleur comme une expiation, comme un sacrifice purificatoire aux dieux de notre foyer. Isée a été si bon, si paternel, envers moi! Je vis dans ses yeux, quand il me retira des bords du gouffre, une telle pitié attendrie!...

Mon voyage jusqu'à l'Etna s'était accompli sous un ciel morne. Il faisait froid dans les grands bois de châtaigniers que suivait le char romain, attelé de quatre juments vigoureuses, dans lequel j'avais pris place. Cette voiture publique est l'une de celles qui assurent le service de la poste dans toute l'étendue de l'Empire; de la muraille d'Adrien jusqu'à Rome, et de Rome à Jérusalem, des voitures semblables sillonnent les routes, et, tous les cinq ou six milles, des relais sont préparés, en sorte que les nouvelles se transmettent avec une

rapidité qui tient du prodige. Cette vitesse comblait mes vœux. Bientôt, bientôt, me répétais-je, je goûterai la paix et l'oubli; je ne sentirai plus des larmes brûlantes creuser mes joues, ni mon cœur se briser dans ma poitrine chaque fois que le nom de Maxime échappe à ma bouche désolée... Et j'appelais de mes soupirs l'instant où je pourrais réaliser mon dessein. Je disais comme le philosophe portant la ciguë à ses lèvres : « Je vais te posséder, ô Sagesse génératrice, dont tout vient et où tout retourne! »

En route, je ne voulus prendre aucune nourriture; mais la soif desséchait ma langue, et je suçai les pépins d'une grenade que Bitto avait placée sur mes genoux avant de me quitter. Souvent, ce nous était un jeu, avec Maxime, de partager l'un de ces fruits juteux et sucrés, dont la saveur augmentait l'ivresse de nos interminables baisers. Et cette ivresse, je la retrouvais peu à peu; elle s'emparait de moi comme jadis, elle commandait à mon cerveau et à mes sens. Une exaltation inconnue, un enthousiasme délirant me gagnaient à mesure que j'approchais du but. Nous avions déjà quitté les pentes boisées du Mont, celles dont la légende dit qu'elles échurent en partage à Cérès, lorsqu'elle disputait à Vulcain l'empire de la belle Sicile; le dieu du fer et du feu garda pour lui les cimes dénudées du volcan, ces roches monstrueuses, ces pics gigantesques où il établit ses forges. Et, depuis, un mystère incessant s'accomplit sur ces hauteurs où l'on entend respirer la poitrine prodigieuse du dieu...

Le petit bourg d'Hadranum était le dernier point où le char pouvait parvenir. Je m'y arrêtai. Je le retrouvai tel que je l'avais vu avec Isée; son temple, son bois sacré, et l'aboi de ses chiens qui gardent le lac aux eaux sulfureuses où les adorateurs de Vulcain viennent jeter leurs offrandes, — tout cela m'apparut comme un décor familier, tout cela me donna une nouvelle confiance dans cette mort vers laquelle je m'avançais, comme on s'avance vers la volupté la plus douce.

Je voulus aussi faire l'offrande obligatoire... Les grands chiens couleur de flamme, — dont on dit qu'ils connaissent les vrais sentiments des pèlerins et discernent ceux qui sont sincères de ceux qui viennent par curiosité ou dans quelque autre intention profane — les grands chiens couleur de flamme

m'avaient accueillie favorablement dès l'entrée, et léché doucement les mains. Je pouvais dès lors approcher du lac prophétique. — Mystère du feu, mystère de l'eau, je les associais dans ma pensée, me souvenant qu'Empédocle les considérait comme dérivant l'un de l'autre et ayant entre eux une corrélation secrète. Toute mon ancienne religiosité me revenait dans ce moment ultime de ma vie; je tremblais un peu en tournant au bout de mes doigts la pièce de monnaie que je devais jeter dans l'eau trouble, et que l'eau devait me renvoyer si le dieu n'agréait pas mon présent. N'était-ce pas comme ce denier que l'on offre au nautonnier funèbre, pour qu'il nous aide à aborder l'autre rivage?... Je suivais des yeux les cercles mouvants qu'avait produits sur la surface du lac la pièce que je venais d'y lancer avec force. Mais au bout de quelques instants elle reparut, et je dus, selon l'usage, la reprendre dans ma main.

Que se passa-t-il ensuite? Mon exaltation sans doute était telle que ma mémoire s'en trouva engourdie, comme une harpe sonore sur laquelle on vient d'asséner un coup violent. — J'ai cependant conscience d'avoir franchi à pied le chemin de roches qui conduit d'Hadranum au sommet du Mont, à la bouche fumante du cratère... Le seul détail qui me soit resté de ce chaos d'impressions confuses, c'est le chant vif et saccadé d'une bergeronnette qui m'accompagnait en sautillant sur les blocs de lave refroidie. J'entends encore ce petit piaulement aigu qui m'entrait dans l'âme et qui augmentait ma hâte d'arriver au but, de me perdre, de m'abîmer dans le grand silence éternel...

Par quelle voie Isée avait-il pu me rejoindre?... Toujours, toujours je reverrai l'expression de son visage lorsqu'après m'avoir saisie par les épaules, il me retourna d'un mouvement violent vers lui. Ses yeux étaient dilatés; sa bouche était entr'ouverte et sa grande barbe grise était toute secouée d'un tremblement convulsif. Pas une parole ne lui échappa, mais je comprenais que sa douleur me serait clémente. L'effroi de cette minute passé, je m'accrochai à sa simarre, étonnée, presque heureuse de vivre. « Pardonne-moi, Isée, pardonne-moi! » répétai-je. Alors il posa sur mon front ses lèvres tremblantes.

*
* *

Les jours passent, monotones, tranquilles; l'obéissance ancestrale, qui lie si fortement l'épouse au joug de l'époux, me contraint à cette vie effacée, et même m'y fait trouver quelque douceur. J'ai repris, avec Bitto, la surveillance du domaine. Les poules se sont multipliées dans la basse-cour, et dans la bergerie Cléophas compte six agneaux de plus; à chacun il a donné un nom, et il défend qu'on en approche; debout, le dos appuyé à l'arbre qu'il consacra jadis au dieu Pan, il continue à jouer de la flûte du matin au soir, les yeux perdus dans la lumière verte que distillent partout les feuillages. Cléophas est heureux; tant de rêve, tant de poésie, et tant de consolantes superstitions remplissent son âme!... Bitto m'a raconté que chaque nuit, quand le bétail est couché, il va rejoindre secrètement la jeune fille qu'il aime. Cette révélation m'a étonnée; il me semble que l'amour est mort, depuis que Maxime a cessé de vivre; il me semble que l'amour est mort depuis qu'il ne respire plus dans ma poitrine...

*
* *

Les laboureurs, pour écarter le mauvais sort et conjurer le danger d'une nouvelle famine, ont suspendu autour des champs toutes sortes d'attributs bizarres. Ce sont des têtes de loups, des mâchoires d'âne, des cornes de cerf attachées au sommet d'un bâton sur lequel on a tracé des signes maléfiques. Certainement Maxime n'aurait point permis cela, lui qui n'avait même pas foi dans le pouvoir souverain des dieux. Mais Isée trouve naturelles ces manifestations d'un sentiment puéril. Ces pauvres gens, qui voient s'abattre sur eux tant de misères et tant de maux, sans en connaître les causes, croient écarter la main terrible de Zeus, en multipliant les marques de leur effroi et de leurs supplications. Puisqu'on offre à la divinité le sang et la chair pantelante des bêtes, pourquoi ne dresserait-on pas, comme une défense suprême contre ses arrêts, la mâchoire desséchée d'un âne ou la tête creuse d'un loup, dont la vie est

retournée se fondre dans cette substance universelle d'où tout émane et où tout doit revenir?

*
* *

J'ai, ce matin, retrouvé ma quenouille et mes fuseaux. Ils étaient appuyés contre la muraille et recouverts d'une fine poussière blanche. Je les ai pris et soigneusement essuyés. Ce soir, je veux filer ma quenouille, et faire tourner encore mes fuseaux. Que de secrets ils savent sur moi-même, et que de choses ils me rediront!... Toute ma jeunesse a été unie à leur âme silencieuse; la chaleur de mes mains, mes rires, mes larmes ou mes soupirs les ont constamment animés ou entravés; ce ne sont point des objets inertes, ce sont des amis, des témoins, des confidents. Ma quenouille et mes fuseaux, ils possèdent un peu de ma vie... Comment ai-je pu les oublier?

*
* *

Une bande de chanteurs rustiques a passé hier dans le domaine, au moment où les petites charrues, traînées par de jeunes taureaux blancs, ouvraient le sol. Ils ont célébré la gloire d'Artémis aux yeux brillants et les aventures de Daphnis, le tendre berger devenu dieu par la magie de l'amour. Nous sommes tous sortis pour les écouter. Leurs romances évoquaient le lointain des âges, et cependant touchaient de si près nos cœurs! Les choses les plus simples ne sont-elles pas les plus éternelles?...

Le soir Isée, pour me distraire sans doute, a repris ce thème du berger sicilien, et m'en a fait comprendre le haut symbolisme. Il parlait lentement, tandis que je tournais mes fuseaux, et je me croyais revenue à l'âge heureux où tout l'espoir de la vie était devant nous...

*
* *

Un grand événement: Rhodon est rentré de son long voyage! Dieux! que je l'ai trouvé changé, et quelle secousse m'a causée

sa présence inattendue! Plus émue à son retour que je ne l'avais été à son départ, je regardais ce fils devenu tout à fait un homme, dont la voix s'est virilisée et dont les yeux ont pris une expression résolue et définitive. Son baiser sur ma joue m'a presque fait mal; et tout à coup, en le lui rendant sans rien dire, j'ai senti la fin de ma jeunesse s'en aller. Mais quand il s'est informé de Maxime et qu'Isée a dû lui raconter le meurtre fatal, je n'ai pu contenir plus longtemps mon émotion, et je me suis sauvée dans ma chambre. J'ai pleuré, j'ai pleuré longtemps. Je ne croyais pas qu'il me restât tant de larmes...

*
* *

Rhodon s'est installé dans le petit pavillon de Maxime. Il préfère être libre et seul, et prétend qu'il pourra mieux, de cette façon, surveiller l'exploitation du domaine; car dès aujourd'hui il va assumer cette charge et soulager son père de beaucoup de fatigues. Ainsi voilà Maxime entièrement remplacé désormais, et je ne pourrai même plus aller m'asseoir de longues heures à la place où il a été frappé, ni demander aux trois Muses primitives de m'aider à évoquer son image. Le Désir, la Volupté, la Mort... elles se sont détournées de mes voies... Leur sourire ne me captive plus, et l'énigme qu'elles proposent s'est refermée devant mes yeux, pareille à ces demeures illusoires, que l'éclat du soleil allume au sommet des collines et que la nuit abolit, ou recouvre d'ombre...

*
* *

Je pensais bien ne jamais retourner à Agrigente. J'y ai trop de souvenirs douloureux ou charmants. Mais il m'a fallu y aller avec Isée, qui désirait acheter une nouvelle machine à trier la paille, comme en fabriquent les Romains. Il m'a demandé de l'accompagner, et je n'ai pas eu le courage de le laisser monter seul dans le petit char avec Stéphane, qui est devenu plus sourd qu'un mulot.

Nous avons suivi le chemin habituel. C'était jour de Thesmophories, et beaucoup de gens des campagnes, les fêtes rus-

tiques terminées, montaient, eux aussi, à la grande ville. Les jeunes gens et les jeunes filles se rejoignaient et s'interpellaient joyeusement. Les femmes étaient en tuniques claires, dont les nuances vives étincelaient au soleil. Toute cette gaieté m'outrageait; je la jugeais brutale et impie, moi qui portais des vêtements sombres et qui gardais au fond de ma poitrine un deuil éternel, celui de l'être que j'ai le plus aimé sur la terre. Cependant Isée souriait doucement, et répondait par un geste complaisant de la main aux saluts qui lui étaient adressés. Je devinais qu'il prenait plaisir à se retrouver au milieu de ce monde en fête, et que son austérité coutumière y perdait un peu de sa rigueur. Et je me disais : Y a-t-il donc deux hommes dans Isée? A-t-il donc, lui aussi, deux âmes, celle que je connais, et celle que j'entrevois par éclairs rapides? Mystère inquiétant, que seul le génie d'un autre Empédocle aurait pu résoudre!.. Puis, je me trouvais stupide de philosopher. — A quoi bon? La philosophie ne m'avait-elle pas menée au suicide, et au désir nostalgique du néant?

Blottie dans le petit char, je regardais passer ces hommes et ces femmes qui semblaient heureux. Pourtant chacun devait avoir aussi sa tristesse, chacun avait dû subir les atteintes des Moires implacables. Mais le grand élan de la vie les emportait, et l'illusion du bonheur gonflait leurs veines et dilatait leurs prunelles. Même les vieillards, buvant le soleil et l'air parfumé, redressaient sous le ciel un front nimbé d'espérance.

Étais-je donc seule à souffrir?...

Là-haut Agrigente était toute en rumeur; cette sorte de joie forte que les habitants des champs apportent aux habitants de la cité la remplissait et semblait en faire éclater les murailles. Les statues elles-mêmes, frappées par l'irradiante lumière, avaient l'air de participer à la vie du peuple. Un courant magnétique, celui qu'on éprouve quand on roule entre ses mains les boules d'ambre que vendent les marchands égyptiens, faisait communier entre elles toutes ces espèces différentes... Une seule matière, une seule essence... toujours la pensée d'Empédocle, qui avait capté, jusqu'aux confins de l'illimité, les secrets du monde...

Tout au sommet de l'acropole, où Isée avait voulu monter avec moi pour jouir de l'admirable panorama de la mer et de

la terre heureuse, nous trouvâmes l'effigie de Faustina déifiée. Les nouveaux époux sont tenus de venir lui apporter les mêmes présents qu'ils offrent à Junon Lacinienne, et la saluer du nom de Toute-Puissante. Cela me troubla extrêmement. Depuis la mort de Maxime, j'avais presque cessé de penser à Faustina. Et je la revoyais, délicieuse, le sourire aux lèvres, jeune toujours avec la coquille volutée de ses cheveux posée sur sa nuque gracile. Ah! comme je comprends la passion indéfectible qu'elle inspira à Marc-Aurèle!... Il ne peut, dit-on, se consoler de sa perte; il a toujours auprès de lui une image de l'épouse infidèle et adorée; même au théâtre, dans la loge impériale, on roule à ses côtés une statue en cire de Faustina; l'Empereur la couvre de regards ardents, et semble chercher encore en elle un peu de cette joie divine dont elle savait remplir son âme...

*
* *

Rhodon a adopté pour ses promenades le beau cheval de Maxime, Alexandre, que personne n'avait osé monter depuis la mort de son maître. Stéphane le faisait sortir seulement une heure chaque jour, le bridon au cou, marchant auprès de lui comme un serviteur. Alexandre a conservé toute sa fougue, et c'est un spectacle admirable que de voir Rhodon le faire caracoler. Tous deux ont le même plaisir à se sentir vivre, et d'un même élan vertigineux fendent l'espace...

J'ai porté un bouquet de fleurs fraîches devant la petite Épone placée dans l'écurie, qui veille à ce que rien de fâcheux n'arrive aux beaux coursiers confiés à sa garde.

*
* *

Les vœux de Rhodia sont exaucés enfin : elle est sur le point d'être mère. Si vives étaient ses craintes de ne pas mener jusqu'au bout cette gestation qu'elle n'en avait fait part à personne; mais sous sa stole flottante on voyait se dessiner le fruit tardif et si impatiemment attendu. Rhodia désire une fille, bien que ce soit presque un déshonneur pour une épouse

de ne pas mettre au monde d'abord le mâle qui doit hériter à la fois du nom et du pouvoir paternels.

Chaque jour je vais embrasser Rhodia dans la demeure de son beau-père Valentin. Je trouve Licinius auprès d'elle; ils sont aussi épris l'un de l'autre que le premier jour de leurs noces. J'admire comme Rhodia sait rester coquette avec son mari, — autant qu'elle pourrait l'être avec l'amant le plus passionné! C'est là sans doute ce qui m'a manqué à l'égard d'Isée : j'étais trop simple, trop dénuée de tout artifice; je suis entrée chez lui comme sa servante, et jamais l'idée ne me serait venue de parer ma beauté pour exciter son amour. Malgré sa délivrance prochaine, Rhodia a du kohl autour des paupières, et ses cheveux bouclés retombent gracieusement sur son cou. Elle porte trois bracelets au bras droit, dont le plus gros est à la hauteur de l'aisselle. Et elle est si jolie, si pareille à une petite idole, que Licinius ne doit pas avoir envie de la quitter pour courir à des amours mercenaires... Ainsi la science de la vie, qui m'a échappé si longtemps, ma fille la possédait en elle presque avant l'adolescence! Où l'a-t-elle puisée? Quel génie mystérieux lui a suggéré ce que j'ignorais moi-même? Être bonne, être sincère, servir les dieux, cela ne suffit pas. Pour être une épouse accomplie, il faut par-dessus tout susciter sans cesse de nouveaux désirs, et s'essayer à plaire au foyer conjugal, comme la courtisane qui, pour vivre, fait métier de son corps et de ses sourires.

Isée m'aurait-il aimée davantage, ou du moins m'aurait-il témoigné plus vivement son amour, si j'avais su, ainsi que Rhodia le fait pour Licinius, me montrer à lui sous cet aspect artificiel et séducteur? Oui sans doute... Et le jour où je trouvai Bitto dans ses bras, j'eus vaguement l'impression que c'était ma faute...

*
* *

Avec Rhodon, Onostasion a reparu dans le domaine; il s'est même installé près de lui dans le petit pavillon pour une ou deux décades, heureux, dit-il, d'échapper aux exigences de la vie d'Agrigente, et de respirer l'air pur des campagnes.

L'intimité du maître et de son ancien élève persiste toujours; elle m'inquiéterait même si je ne savais que Platon s'entourait de beaux jeunes hommes dans le seul dessein de les initier à la sagesse. Rhodon et Onostasion s'en vont ensemble à pas lents le long des allées bordées de platanes; ils ne se quittent pas plus que le soleil et son ombre, et la nuit fort tard le pavillon reste éclairé pendant que tous deux, sans doute, poursuivent leurs philosophiques entretiens.

D'ailleurs Rhodon est plein de son voyage au pays du Nil. Il en parle constamment et nous en fait des récits très différents de ceux que l'on est habitué à lire dans les livres. A part les grands sanctuaires où sont conservées les traditions de l'antique science, l'Égypte, paraît-il, est devenue le pays des faiseurs de tours et des dépravés de toutes les races. Une corruption bien plus grande que celle de Rome et des villes campaniennes y règne; et il est heureux que les Sphinx soient muets...

*
* *

L'Empereur Marc-Aurèle vient de donner le nom de Faustinopolis au petit village de Syrie dans lequel Faustina s'est vouée à la mort. Il veut ainsi perpétuer le souvenir de son épouse, et montrer que ni les médisances ni les calomnies dont elle a été poursuivie pendant toute son existence n'ont pu ébranler l'ardent amour qu'il lui portait. L'Empereur cherche dans les hautes pensées un soulagement à sa douleur. Junius Rusticus, qui a remplacé dans ses bonnes grâces le rhéteur Fronton, son premier maître, ne le quitte plus, et, même sur les champs de bataille, envisage avec lui les grandes conceptions de l'esprit. Cela n'empêche pas ces deux hommes si sages, si détachés de toute superstition, d'avoir recours aux devins lorsqu'il s'agit de rassurer l'armée. Récemment, avant d'affronter le choc des Marcomans, l'Empereur a fait jeter dans le Danube deux magnifiques lions enchaînés, et cela pour obéir à un oracle qu'il savait être mensonger. Où donc loge la véritable sagesse? Où sont les limites de la faiblesse et de la force? Marc-Aurèle ose déifier Faustina dont il n'ignorait pas la perversité, et il obéit aux suggestions des faux prophètes... Et

pourtant Marc-Aurèle est de tout l'Empire l'être dont la conscience s'est le plus affranchie des contradictions humaines... Mais qui donc peut se prétendre tout à fait d'accord avec soi-même?

*
* *

Rhodia a mis cette nuit au monde une petite fille qui s'appelle Anthémis. Elle est si menue et si frêle que, lorsque je l'ai reçue dans mes mains, elle ne pesait pas plus qu'une colombe. Cependant elle apporte avec elle une grande joie. Elle apporte avec elle le prolongement de nos existences... Désormais, grâce à elle, nous savons que nos yeux ne s'éteindront pas tout à fait, que nos lèvres, même après la mort, continueront la chanson de la vie, et que nos cœurs ne cesseront pas de battre. Aussi avec quelles précautions minutieuses l'avons-nous installée dans sa première demeure, une corbeille tressée en roseaux dorés, à laquelle des rideaux de soie sont suspendus! C'est moi qui l'y ai déposée, tandis que les femmes, entourant Rhodia qui ne cessait de gémir, lui passaient une longue stole blanche sur le corps et lui mettaient sur la tête une fraîche couronne de verveines.

Quand tous ces soins eurent été pris, on alla chercher Licinius, Isée et Valentin. Ils entrèrent, apportant les présents qu'il est d'usage d'offrir à la jeune mère. Ce sont des coffrets qui contiennent des bijoux et des amulettes richement montées; puis les grains d'encens et les larmes de myrrhe que l'on fait brûler dans la chambre, devant la statue de Junon Lacinienne, dont toute femme possède une image à son chevet. Demain on enverra au Temple d'Agrigente deux brebis et un agneau nouvellement né, pour remercier la déesse d'avoir favorisé la délivrance de Rhodia.

*
* *

Je ne me lasse pas de regarder cette toute petite fille, qui s'ouvre à la vie comme une fleur. Ce matin, ses paupières se sont décloses, et j'ai aperçu la couleur violette de ses pru-

nelles. Elle ressemblera à Rhodia, qui me ressemble. Ses traits vagues portent déjà l'empreinte maternelle. Ses pieds et ses mains fragiles sont noués et se débattent, comme pour briser les dernières entraves qui les retiennent captifs. Je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé auprès de mes deux enfants une émotion semblable à celle que je ressens auprès de ce berceau. Peut-être étais-je trop jeune pour comprendre ces grands mystères de la maternité et de l'amour. Mais maintenant j'en aperçois les profondeurs insondables.

J'ai pris la petite Anthémis dans mes bras, après l'avoir baignée dans une eau tiède parfumée de benjoin, et je l'ai portée devant notre Junon domestique. Je la lui ai présentée d'un cœur fervent : « O Héra, lui ai-je dit, ô reine du ciel et de la terre, je t'offre cette fleur de chair, cette petite vie déjà douloureuse. Une femme sortira de ce corps d'enfant. Fais que sa sensibilité ne soit pas trop inquiète, et que son esprit clairvoyant s'oriente de bonne heure vers la vérité. Que la volupté lui soit douce et que le mal ne l'atteigne point! Défends-la contre la puissance dangereuse d'Éros, contre les entreprises des Moires, contre la formidable volonté du Destin. Prends-la sous ton grand manteau brodé d'étoiles; sois-lui bonne, ô Reine, comme à ces brebis privilégiées dont tu épargnes les jours, et que tu gardes dociles à tes pieds entre ton sceptre et ta couronne. Déesse, tu connais mes souffrances et les larmes que j'ai versées... Que ces larmes, que ces souffrances soient pour cette petite Anthémis le talisman qui la préserve de tout malheur! »

*
* *

Tout a changé dans le domaine depuis que Rhodon est revenu. Sa jeunesse, son activité mettent partout une animation nouvelle. Stéphane a semé les plates-bandes des fleurs les plus rares, et Cléophas a voulu remettre à neuf les bergeries. Ces vieux bâtiments n'avaient pas été touchés depuis que le premier ancêtre d'Isée, venu de Grèce, s'était installé dans cette colonie de Sicile. On a reblanchi les murs extérieurs, sans porter atteinte à la longue frange de clématites qui les recouvre lorsque la belle saison commence. Et, à l'intérieur,

on a purifié les étables avec du soufre, de la sabine et du romarin brûlés ensemble. Ces soins s'accompagnaient jadis de rites religieux; mais Rhodon, qui les a fait exécuter, a préféré qu'ils s'accomplissent cette fois sans aucune solennité. On n'a donc pas arrosé les troupeaux d'eau lustrale, ni jeté du sang sur les charbons embrasés; mais le soir, quand le croissant de la lune a commencé de sortir des plaines pâles du ciel, on a allumé des feux de joie, et trois fois on a sauté au travers. Cléophas menait le branle des jeunes bergers; et Rhodon, plus agile qu'eux, a traversé le dernier buisson ardent sans effleurer les hautes flammes. Puis il a fait distribuer à tous les pasteurs la boisson chaude de burranica, composée de miel et de vin doux. Palès ainsi fut honorée, et, dans les étables purifiées, les brebis et les agneaux trouvèrent un repos meilleur.

***

Onostasion, avant de partir, a voulu tracer de la pointe d'un roseau quelques vers sur la muraille lisse du pavillon, ce pavillon que j'aimais tant autrefois et dans lequel jamais plus je ne retourne. C'est pour Rhodon qu'il les a écrits, et il les a empruntés à une épigramme de Martial. Je les transcris ici, parce qu'ils me semblent résumer une philosophie plus sereine que celle des Stoïciens :

Voici, aimable enfant, ce qui rend la vie heureuse :
Une fortune, non péniblement acquise, mais reçue en héritage;
Un champ qui ne trompe pas les espérances;
Peu d'usage de la toge;
Un esprit tranquille, des forces naturelles, un corps sain;
Une simplicité qui n'exclut pas la prudence;
Des amis qui soient nos égaux;
Une couche chaste, mais qui ne soit pas maussade;
Des repas sans apparat, des nuits sans orgie;
Un sommeil qui abrège la longueur des ténèbres;
Être content de son sort et ne pas lui préférer celui d'autrui;
Attendre le dernier jour sans le désirer et sans le craindre...

Rhodon mettra-t-il en pratique ces sages conseils? Je le suppose. Après une adolescence troublée par de violents

caprices, il paraît maintenant satisfait et apaisé. Hier, il me disait que déjà il songe à fonder une famille et à amener dans notre foyer l'épouse qui devra lui donner des fils. Il a conscience de cette mission sacrée, qui lui incombe, de perpétuer notre race. Isée et moi, nous pourrons alors nous endormir tranquilles au sein de la terre. Je sens déjà la vieillesse venir doucement vers moi, et la mort mûrir dans mon sein, lentement, comme un fruit dont l'acidité se perd à mesure que l'été brûlant avance vers le calme et reposant automne.

*
* *

Chaque fois que le soleil entre dans une constellation nouvelle, je ne manque jamais de fleurir la stèle où se trouve l'urne funéraire qui contient les cendres de Maxime; et je pense à lui qui fut le tout de ma vie, et qui maintenant s'efface peu à peu dans mon souvenir...

Est-il possible que cela soit vrai, Maxime, et que véritablement je t'oublie? Non! C'est toujours avec la même ferveur, la même émotion que je t'évoque. Mais toi, tu ne me réponds plus qu'à peine, tu es loin dans l'Hadès, dans cette plaine fleurie d'asphodèles où ceux qui nous ont quittés poursuivent leurs cycle éternel. Ah! je le sens, le passé est fermé, ton âme ne contient plus la mienne, ton esprit ne s'intéresse plus à ma pensée... Dérision que notre douleur ne nous appartienne même pas, et que la vie, cette Parque infatigable, tisse sans cesse de nouvelles illusions autour de nos jours!... Maxime, si tu m'entends encore, si tu m'aperçois, petite ombre fugitive, dans le sentier qui mène aux Tombeaux, pardonne à ton Erinna de pouvoir sans toi trouver quelque charme à la lumière et quelque douceur à la vie...

*
* *

Je le sens bien, c'est la toute petite enfant de Rhodia qui a réveillé ma puissance d'aimer et qui a rafraîchi en moi les sources de la tendresse. Quand je la berce entre mes genoux, et que, penchée sur elle, j'observe les moindres frémissements

de son visage, muet encore, je me prends à vouloir allonger cette chaîne de l'existence, que je trouvais naguère si pesante.

Je voudrais qu'Anthémis déjà connût le son de ma voix, et que ses yeux cherchassent les miens. Je voudrais que, debout sur ses talons raffermis, elle pût se réfugier à mon appel contre les plis de ma tunique. Je la vois courant dans les champs, ses cheveux noués d'une bandelette couleur de ciel, cueillant toutes les fleurs dont elle ignorerait encore les noms. Sa première poupée, c'est moi qui veux l'habiller pour elle, et le premier ruban de lin qu'elle nouera à sa ceinture, je veux l'avoir tissé de mes mains...

*
* *

Isée vient encore d'être malade. Son ancienne pulmonie l'a repris. Je l'ai soigné seule, laissant à Bitto la charge des occupations domestiques. N'est-ce pas mon devoir de veiller sur lui et d'adoucir autant que possible ses souffrances?

Les dieux ont certainement permis cet accident pour ramener entre nous l'intimité qui avait cessé d'exister depuis si longtemps. Rien ne rapproche davantage que les longues heures passées dans le silence, en une mutuelle interrogation, l'un épiant sur le visage de l'autre les moindres signes de sa pensée. Les regards enfiévrés d'Isée cherchaient à discerner mes inquiétudes; et moi, je suivais sur ses traits la marche du mal. Quelquefois je me levais pour aller à son lit; je posais ma main fraîche sur son front, et je lui disais tout bas : « Vas-tu mieux, Isée? » Il me répondait en retenant ma main, qu'il recouvrait de la sienne. Je sentais les battements de son cerveau ; le rythme de sa vie montait jusqu'à moi.

Pendant son sommeil, je faisais un retour sur le passé. Les détails de sa première maladie se représentaient en foule à ma mémoire. Et des remords tardifs m'assaillaient à ces souvenirs. Certes, j'avais alors bien soigné Isée, aussi consciencieusement qu'aujourd'hui; mais mon amour, mon désir appartenaient à un autre, et je ne craignais pas d'associer Maxime à ces longues nuits de veille et d'oublier ainsi mes angoisses. Je me souviens même qu'un soir nos lèvres ardentes s'étaient mêlées. Isée

soupçonnait-il tout cela? Avait-il entrevu notre étreinte? Jamais, ni par un mot, ni par un geste, il ne m'avait témoigné le moindre ressentiment. *Isée savait-il?...* Cette énigme troublante m'assiégeait maintenant d'une façon singulière. J'avais envie de me jeter à genoux devant lui, de tout lui avouer, de libérer d'un seul coup ma conscience de ce fardeau trop lourd qui l'opprimait....

Isée savait-il?... Jusqu'à hier, je pouvais croire que mon secret était resté tout entier en moi. Je me trompais : *Isée savait tout!* Ce fut une heure admirable que celle où nous nous sommes révélés l'un à l'autre. Il avait passé une journée meilleure, et vers le coucher du soleil il s'était endormi paisiblement. Cependant je n'avais pas voulu quitter la chambre pour le repas du soir; assise tout près du lit, j'avais croisé mes mains sur ma ceinture, et je regardais le visage de mon époux, ce visage revêtu de douceur, que l'épaisse barbe blanche rendait plus calme, plus auguste encore. Tout à coup mon nom sortit de ses lèvres : « Érinna! » Je me dressai devant lui : « Isée, me voici. Que me veux-tu? »

Sa main droite avait saisi la mienne; ses yeux me cherchaient avec insistance; et tout bas, comme s'il n'eût voulu parler qu'à mon âme, il me dit : « Es-tu consolée maintenant? Me pardonnes-tu de t'avoir arrachée au cratère? » Je ne trouvai rien à répondre, mais je baisai furtivement sa main. Alors il reprit plus bas encore : « Il faut vivre. Il faut aller jusqu'au bout de son destin, quel que soit le sort qui nous attend dans l'Hadès. Le suicide n'est permis qu'à ceux dont la conscience est absolument pure; ceux-là, peut-être, sont libres de mettre fin à leurs jours. Mais, pour ceux qui ont failli, vivre est une expiation et une justice. » Il se recueillit un instant, puis il ajouta avec tristesse : « Et quel être peut se vanter d'avoir sans défaillance traversé le cours d'une vie?... »

J'éclatai en sanglots. N'était-ce pas lui qu'il accusait maintenant? O sage, ô indulgent Isée, plus sage, plus indulgent que les plus grands philosophes, c'était en toi que tu cherchais les raisons de me pardonner!...

Sa main tremblait un peu dans la mienne; mais son regard extraordinairement lumineux gardait toute sa quiétude. Un flambeau allumé soudain sur une route obscure n'aurait pas

jeté une clarté plus vive. Entre le passé révolu et l'avenir dont le terme se rapprochait de nos yeux, cette lueur du présent, cette minute de sérénité et de pardon prenait une suavité divine. Je m'agenouillai devant Isée :

« Bénis moi! Bénis ton épouse!... »

Il fit le geste que j'implorais; mais son bras me ramena contre sa poitrine. Sa bouche s'appuya sur mon front. Et nous restâmes ainsi, accordés l'un à l'autre par ce baiser chaste et étroit où repassait l'émotion de notre première tendresse.

Maintenant la mort peut me visiter. Les ancêtres d'Isée, en venant à ma rencontre dans le Jardin des Tombeaux, ne me jetteront pas l'anathème. Mais ils me diront ce que l'Hiérophante dit à l'Initié sur le seuil du Temple : « Entre et repose-toi. Tes larmes ont effacé ta souillure. »

*
* *

Je veux encore une fois remercier Cérès-Demeter pour l'heureuse moisson qu'elle nous envoie.

Jamais un soleil plus beau n'a fait resplendir la crête dorée des épis; jamais un ciel plus bleu, une brise plus caressante, n'ont augmenté la joie de la terre. Tous les serviteurs sont à la tâche; toutes les faulx sont dans les mains; un grand halètement, comme le souffle d'une poitrine unique, soulève toute cette vie en effort.

Au bras de Rhodon je me suis promenée à travers les glèbes. Je respirais l'odeur saine qui montait du sol, et je laissais entrer dans mes oreilles les refrains tant de fois entendus : « Serrez les gerbes, moissonneurs! Tournez les javelles vers le souffle de Boréas! » L'âme joyeuse de mon fils rejoignait la mienne; il me semblait que cette ardeur, cette force que je lui avais données renaissaient en moi. — « Serrez les gerbes, moissonneurs! Tournez les javelles vers le souffle de Boréas! » Des filles jeunes, aux bras blancs, reprenaient en chœur le refrain; mais Rhodon ne les regardait pas. Il regardait la riche moisson, l'Océan jaune des épis, et je traduisais sa pensée : « — L'an prochain, Rhodon, ce ne sera pas ta mère que tu auras à ton bras, mais une autre femme; tu lui montreras le

domaine qui plus tard sera ton héritage, et tu lui diras : Voici les biens que les dieux nous accordent! » Il sourit et ne répondit pas; mais je sentais son cœur battre sous sa tunique légère. Comment n'aurait-il pas songé à l'amour devant cette gloire de la terre féconde?

Tout est joie et action de grâces aujourd'hui. Isée lui-même a retrouvé sa vaillance, pour vider avec les moissonneurs la coupe d'hydromel que Bitto lui a préparée. Et Bitto, dont les cheveux ont blanchi, ne se souvient plus sans doute d'avoir cédé jadis à l'éphémère désir de son maître...

*
* *

Il y aura cette nuit trois ans que Maxime est mort. Je n'ouvrirai plus ces tablettes. Que pourrais-je leur confier de plus? Le soir s'étend sur la moisson de mes jours, et un ciel sans nuages comme sans rayons couvre ma vie... Demain, plus tard, le cercle du temps m'offrira sans doute une perspective égale.

Que restera-t-il d'Érinna, de son cœur ardent, de sa chair voluptueuse? Des petits enfants aux regards clairs, qui joueront à l'ombre de ces mêmes arbres, et qui entendront les mêmes chansons...

JEAN BERTHEROY

M. VON KIDERLEN WAECHTER

ET

L'AFFAIRE D'AGADIR

La mort de M. von Kiderlen Waechter, le secrétaire d'État pour les Affaires étrangères d'Allemagne, a rappelé l'attention sur cette affaire d'Agadir, qui fut l'acte principal de sa vie politique. La publication récente d'un *Livre Jaune*[1] permet pour la première fois d'étudier à l'aide de documents officiels les origines de cette crise et les négociations qu'elle a provoquées.

Quelles raisons a eues M. von Kiderlen Waechter de poser sous une forme nouvelle le problème marocain par l'envoi du *Panther* devant Agadir? quelles critiques a-t-il adressées à la politique suivie jusqu'alors par la France au Maroc, et que valent ces critiques? comment a-t-il conduit les négociations qui ont abouti à l'accord du 4 novembre 1911?

Il convient, pour répondre à ces questions, de dégager d'abord les idées générales que suggère la lecture du *Livre Jaune*.

Au cours des années 1910 et 1911, une double contradiction, d'ordre politique et d'ordre économique, pèse à la fois sur la politique marocaine de la France et sur la politique marocaine de l'Allemagne.

1. *Livre Jaune*, Affaires du Maroc, VI, 1910-1912.

Contradiction d'ordre politique. Le gouvernement français, en ses déclarations publiques, se borne à exiger qu'aucune puissance étrangère n'exerce d'influence prépondérante au Maroc, et que l'ordre règne à la frontière algéro-marocaine et dans les ports marocains. La France, à la conférence d'Algésiras (janvier-avril 1906), a obtenu des puissances tous les avantages qu'exigeaient ses intérêts généraux ainsi définis. En revanche, elle a accepté « le triple principe de la souveraineté et de l'indépendance du Sultan, de l'intégrité de ses États et de la liberté du commerce sans aucune inégalité ».

Cependant, sans le dire, le gouvernement français vise au protectorat ou à l'annexion du Maroc. Ce serait l'achèvement de la grande œuvre commencée par Charles X, la constitution d'un vaste Empire Nord-Africain. Les intérêts privés de tous ceux qui désirent exploiter un Maroc francisé poussent à cette solution. Les traités secrets signés avec la Grande-Bretagne (8 avril 1904) et avec l'Espagne (3 octobre 1904) préparent le partage du Maroc entre la France et l'Espagne : ils prévoient le cas où « le sultan cesserait d'exercer son autorité » (accord secret franco-anglais, article III), où « l'état politique du Maroc et le gouvernement chérifien ne pourraient plus subsister » (accord secret franco-espagnol, article III). Et la France, pour diverses raisons ou sous divers prétextes, commence à conquérir certaines régions du Maroc : elle saisit Oudjda en 1907, s'établit à Casablanca et occupe la Chaouia en 1908. Elle agit ainsi « en dehors » de l'Acte d'Algésiras, c'est-à-dire contrairement à l'esprit, sinon à la lettre, de cet Acte.

Quant à l'Allemagne, elle défend le principe de l'indépendance et de l'intégrité marocaines, — jusqu'au moment où elle trouvera profit à y renoncer, moyennant une « compensation ». — Même en reconnaissant, par l'accord du 9 février 1909, « les intérêts politiques particuliers de la France » au Maroc, elle maintient intégralement la doctrine formulée à Algésiras. Mais beaucoup d'Allemands, notamment les pangermanistes, souhaitent que l'Empire allemand prenne sa part du Maroc de concert avec la France et l'Espagne. Le *Livre Jaune* apporte sur ces convoitises germaniques des précisions intéressantes :

La *Gazette du Rhin et de Westphalie* du 6 avril déclare que la question marocaine va entrer dans une nouvelle phase. La situation de la France au point de vue général, dit-elle, n'est pas très bonne. Celle de l'Allemagne est au contraire très forte. C'est le moment de poser des conditions. On les a fait connaître à l'Ambassade de France dès 1903 : un port sur l'Atlantique pour se relier à ses colonies d'Afrique et un certain hinterland.

Il faut noter que la *Gazette du Rhin et de Westphalie* représente les grands intérêts industriels allemands[1].

Même au moment où les négociations provoquées par l'affaire d'Agadir touchent à leur terme, les pangermanistes regrettent que l'Allemagne ne reçoive pas une part de Maroc. M. Jules Cambon déclare que leur sentiment est partagé par un certain nombre de députés :

Je crois devoir signaler à votre Excellence qu'il se fait ici une campagne contre les échanges au Congo parmi les députés du Reichstag. Dans le fond, l'objet de cette campagne est de revenir sur l'Accord Marocain. Il semble bien que l'opinion allemande regrette de plus en plus ce qui s'est fait et qu'elle revient à l'idée du partage du Maroc[2].

Il n'est pas douteux que le gouvernement allemand, même avant l'arrivée au pouvoir de M. von Kiderlen, ait, à certaines heures, sous l'influence des pangermanistes, souhaité d'obtenir une part de Maroc.

A une époque bien antérieure à la Conférence d'Algésiras et lorsque j'étais déjà ambassadeur en Espagne, j'ai fait connaître, d'après des renseignements absolument sûrs, que l'Allemagne, pourvu qu'on lui donnât une part, nous abandonnerait le Maroc[3].

Nous verrons plus loin qu'au moment où se préparait l'expédition de Fez, M. von Kiderlen Waechter déclara à M. Cambon que l'Allemagne laisserait la France libre de faire ce qu'elle voudrait du Maroc « pourvu qu'on lui fît sa part[4] ».

Ainsi l'Allemagne, comme la France, a le désir secret de

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 162, pp. 186-187, M. Jules Cambon à M. Cruppi, 9 avril 1911.

2. *Id.*, dépêche n° 593, p. 583. Cf. n° 596, p. 585.

3. *Id.*, dépêche n° 166, p. 190, M. Jules Cambon à M. Cruppi, 9 avril 1911.

4. *Id.*, dépêche n° 166, annexe II, p. 192.

conquérir et de partager ce Maroc dont elle s'était publiquement engagée à respecter l'indépendance et l'intégrité.

Autre contradiction, celle-ci d'ordre économique.

La France et l'Allemagne ont accepté l'une et l'autre, à Algésiras, « le principe de la liberté du commerce sans aucune inégalité ». Elles ont admis l'idée que toutes les nations doivent se trouver au Maroc en une situation rigoureusement égale au point de vue économique. Elles ont adhéré à l'Acte d'Algésiras, qui impose, pour toutes les concessions, pour toutes les fournitures d'État, l'adjudication :

Article 107. — La validité des concessions qui seraient faites aux termes de l'article 106, ainsi que pour les fournitures d'État, sera subordonnée, dans tout l'Empire chérifien, au principe de l'adjudication publique, sans acception de nationalité, pour toutes les matières qui, conformément aux règles suivies dans les législations étrangères, en comportent l'application.

Trois ans après Algésiras, la France et l'Allemagne signent l'accord du 9 février 1909. Le gouvernement de la République française s'y proclame à nouveau « résolu à sauvegarder dans l'Empire chérifien l'égalité économique et par suite à ne pas y entraver les intérêts commerciaux et industriels allemands ». Les deux gouvernements « déclarent qu'ils ne poursuivent et n'encouragent aucune mesure de nature à créer en leur faveur ou en la faveur d'une puissance quelconque un privilège économique ». Mais ils ajoutent « qu'ils chercheront à associer leurs nationaux dans les affaires dont ceux-ci pourront obtenir l'entreprise ».

Cet engagement ainsi formulé va très vite se révéler contraire, en fait, sinon en théorie, au principe d'une absolue égalité économique pour toutes les nations. L'Allemagne va demander à la France, agissant sur le gouvernement chérifien, d'écarter « une concurrence stérile et nuisible », de réduire autant que possible la part faite aux adjudications, de recourir de plus en plus, dans l'intérêt de sociétés franco-allemandes, à des contrats de gré à gré avec ou sans concours. Les groupes financiers franco-allemands pourraient alors « soumissionner de grandes entreprises avec la certitude de l'obtenir ». Il s'agit

bien de réaliser au Maroc une sorte de condominium économique franco-allemand, contraire au principe de l'égalité commerciale.

La double contradiction, politique et économique, précédemment signalée, se retrouve à l'origine de toutes les difficultés qui, opposant la France et l'Allemagne, ont déterminé l'affaire d'Agadir.

*
* *

Quelles causes ont provoqué le mécontentement de l'Allemagne et décidé M. von Kiderlen Waechter à envoyer un vaisseau de guerre devant un port marocain?

Deux causes, et deux seulement, selon le *Livre Jaune* : l'échec de la collaboration économique franco-allemande au Maroc, notamment dans la question des chemins de fer ; — la mainmise politique de la France sur l'Empire chérifien, par l'expédition de Fez.

Après l'accord franco-allemand de février 1909, le gouvernement français fait un réel effort pour assurer aux Allemands certains avantages d'ordre économique. Il engage l'*Union des Mines marocaines*, société en majorité franco-allemande [1], à s'entendre avec les frères Mannesmann, hommes d'affaires allemands, qui avaient reçu de Moulay Hafid, alors prétendant, un certain nombre de *firmans* miniers ; si l'entente ne se fait pas, c'est par suite des exigences extraordinaires du groupe Mannesmann, sans qu'il y ait mauvaise volonté du groupe français. — Le gouvernement français favorise la constitution d'une société internationale, surtout franco-allemande, la *Société marocaine de Travaux publics*, qui se donne pour tâche « la recherche et l'étude au Maroc de toutes concessions ou entreprises de travaux ou services publics et des affaires qui s'y rapportent directement ou indirectement, l'obtention, l'exploita-

1. La répartition du capital était ainsi déterminée : France 50 p. 100 (avec la présidence et huit administrateurs) ; Allemagne, 20 p. 100 (avec le vice-président et deux administrateurs); Angleterre, 10 p. 100 (avec un administrateur); Espagne, 6 p. 100 (avec deux administrateurs); Italie, 4 p. 100; Portugal, 2 p. 100 (avec un administrateur).

tion, la cession ou l'apport, en tout ou en partie, à des tiers ou à des Sociétés constituées ou à constituer par la présente Société ou toutes autres, de toutes concessions ou entreprises de travaux ou services publics au Maroc, notamment en ce qui concerne les ports, routes, canaux, chemins de fer, etc., et tout ce qui s'y rattache directement ou indirectement [1] ». La Société accepte qu'une somme de 6 250 000 francs soit prélevée sur l'emprunt de 1910 en faveur des entrepreneurs allemands chargés du port de Larache, le groupe français ne participant d'aucune manière à cet avantage et ne devant recevoir que plus tard 3 125 000 francs de travaux. — Enfin l'emprunt de 1910, contracté à la Banque d'État du Maroc par le Makhzen avec l'assentiment de la France, assure aux Allemands des avantages notables : outre le payement de la créance Renschausen et les 6 250 000 francs pour les travaux du port de Larache, le remboursement d'une vieille créance Mendelsohn, et 1 297 000 francs d'indemnité pour les Allemands lésés à Casablanca.

Tous ces faits démontrent la bonne volonté du gouvernefrançais. Mais, obligé par ses engagements et contraint par la pression de certaines puissances, notamment la Grande-Bretagne, à respecter le principe de l'égalité économique, il n'a pu accorder à l'Allemagne tous les avantages que celle-ci espérait retirer d'une collaboration franco-allemande au Maroc.

L'échec a été surtout sensible à l'Allemagne et à M. von Kiderlen dans la question des chemins de fer marocains à laquelle s'appliquent de nombreuses dépêches du récent *Livre Jaune*. Sur ce point, les exigences de l'Allemagne apparaissent constamment croissantes. La France est obligée de résister à certaines de ces demandes, sous peine de porter préjudice aux droits et aux intérêts des autres nations.

D'abord, selon le désir de M. von Kiderlen, la France donne l'assurance à l'Allemagne que les deux voies ferrées militaires

1. La répartition du capital était ainsi déterminée : France, 50 p. 100 (avec 6 administrateurs et le président); Allemagne, 26 p. 100 (avec 4 administrateurs); Angleterre, 6,25 p. 100 (avec 1 administrateur); Espagne 5 p. 100 (avec un administrateur); Autriche, 4 p. 100; Belgique, 2,50 p. 100; Italie, 2,50 p. 100; Suède, 2,50 p. 100; Portugal, 1,25 p. 100.

en projet, l'une dans la région de la Chaouïa, l'autre dans la région d'Oudjda, seront mises à la disposition des particuliers « dans des conditions de complète égalité [1] ».

Le gouvernement allemand ne fait pas d'objection de principe à la construction des lignes Casablanca-Settat et Marnia-Oudjda, créées sur un territoire d'occupation militaire; mais il réclame des explications au sujet de la ligne Oudjda-Taourirt où il voit « l'amorce de la voie ferrée qui doit joindre Alger à l'Océan Atlantique en passant par Fez et Méquinez [2] ». La construction de cette voie ferrée devrait être soumise « à l'adjudication telle qu'elle est prévue par l'Acte d'Algésiras », écrit le 3 février 1911 M. Jules Cambon, exprimant les intentions qu'il prête au gouvernement allemand [3].

Mais l'avant-veille même, 1er février, M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne à Paris, avait déclaré à M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, que la constrution de cette voie ferrée exigeait « une entente spéciale [4] ». Le point de vue du condominium va se substituer à celui de l'égalité internationale.

Dans quelles conditions se ferait cette entente? Un *pro memoria* remis par le baron de Schœn à M. Pichon les précise ainsi. Elle devrait assurer d'abord « l'homogénéité du matériel à employer », car il faut « éviter dès le début des entreprises de chemin de fer, qu'une ligne susceptible d'une prolongation ultérieure ne soit exécutée de façon à créer un monopole. Ainsi, par exemple, l'emploi dans la construction de la ligne d'Oudjda, d'un type de rails que l'industrie allemande ne fabrique pas, aurait pour effet d'empêcher cette dernière de concourir dans l'adjudication des travaux ultérieurs. » L'Allemagne, qui avait paru se désintéresser de la ligne militaire de la Chaouia [5], exige maintenant les mêmes garanties en ce qui la concerne, car cette ligne est « également susceptible d'une future extension par l'entreprise privée ». Puis, comme la construction possible d'une voie Casablanca-Fez « donnerait à la France, en attirant et développant le commerce de ce

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 45, p. 53.
2. *Id.*, dépêche n° 57, p. 87.
3. Même dépêche.
4. *Livre Jaune*, dépêche n° 56, p. 87.
5. Dépêches nos 56 et 57, p. 87.

côté, une prépondérance économique guère compatible avec les principes consacrés par les accords internationaux », l'Allemagne demande la priorité pour une ligne reliant Tanger à Fez, « la capitale pour ainsi dire internationale du Maroc » au « siège de la Cour chérifienne et du Makhzen ». Enfin, le gouvernement allemand, en échange de l'adhésion qu'il donne à la construction, sans adjudication, des lignes militaires dans la région d'Oudjda et dans la Chaouia, demande « des compensations à réserver à l'industrie allemande ». La note ajoute que « le cabinet de Berlin attacherait un très grand prix au règlement prochain de ces questions de chemins de fer [1] ».

M. Pichon commence par proposer les combinaisons suivantes :

La première ligne (de Casablanca à l'Oum-er-Rebia) serait construite par notre génie militaire employant comme entrepreneur un Français que nous inviterions à traiter avec la Société marocaine des Travaux publics.

La seconde ligne (d'Oudjda à Taourirt) serait également construite par notre Génie militaire et confiée sous sa direction à la Société marocaine des Travaux publics. Si la ligne était plus tard poussée au delà de la Moulouya et prolongée sur Fez, ce serait dans les conditions du règlement des adjudications.

Voyez si vous pourriez, en outre, obtenir suivant votre suggestion que si la Société marocaine se présentait à cette adjudication éventuelle, le Gouvernement Impérial s'abstienne d'engager les sociétés allemandes à faire des offres concurrentes [2].

M. von Kiderlen Waechter accueille cette dernière suggestion à la condition que le gouvernement français écarte de son côté les entrepreneurs français qui pourraient se mettre en concurrence avec la Société marocaine [3]. Il accepte les propositions de M. Cambon en ce qui concerde les lignes Oudjda-Taourirt et Casablanca-Settat. Il demande à nouveau que le matériel (rails, etc.) puisse être fabriqué en Allemagne aussi bien qu'en France, et qu'à part les deux lignes militaires, la priorité soit accordée à la ligne Tanger-Fez. — La France a déclaré déjà qu'elle ne ferait pas d'objection à cette priorité [4].

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 71, annexe, pp. 105-160
2. *Id.*, dépêche n° 71, pp. 104-105.
3. *Id.*, dépêche n° 75, p. 108.
4. Même dépêche.

— Mais, généralisant la question, il expose un programme d'ensemble, destiné à assurer pour dix ans le monopole de la construction des chemins de fer à cette Société marocaine des travaux publics, qui représente surtout des intérêts franco-allemands. Voici un passage de la note remise par M. von Kiderlen Waechter :

Le Gouvernement Impérial et le Gouvernement Français emploieront officieusement leur influence pour que, à cette adjudication (ligne Tanger-Fez), la Société des Travaux publics, qui y prendra vraisemblement part, obtienne la concession. De même, les deux gouvernements s'emploieront en faveur de cette Société au cas où elle désirerait prendre part aux adjudications publiques qui pourraient éventuellement avoir lieu *plus tard*, conformément à l'acte d'Algésiras, pour la construction de la ligne Taourirt-Fez *ou autres*[1].

L'Allemagne s'engage « à écarter les concurrents allemands qui pourraient contrecarrer la Société marocaine » pour la construction de la ligne Oudjda-Taourirt pouvant être continuée sur Fez et de « toutes les autres ».

Cette proposition allemande est extraordinaire. — Qu'est-ce qu'une « adjudication » de laquelle sont écartés tous les concurrents possibles d'une seule société? Qu'est-ce qu'une adjudication dont le résultat est ainsi, dans tous les cas, connu d'avance? que devient, dans le système recommandé par l'Allemagne, le principe de l'égalité économique posé à Algésiras?

C'est à juste titre que M. Cruppi, qui vient de remplacer M. Pichon au ministère des Affaires étrangères, hésite à signer le projet d'accord :

... J'ai été amené à me demander si la clause qui se trouve au paragraphe 4 et qui a trait à l'intervention des Gouvernements français et allemands pour l'attribution à la Société marocaine de la concession de la ligne de Tanger à Fez, n'est pas de nature à nous attirer des représentations tant de la part du Gouvernement espagnol que de celle du Gouvernement anglais. Vous savez en effet que les deux Gouvernements en question se montrent peu satisfaits de la part restreinte qui leur a été attribuée dans la constitution de la Société marocaine[2].

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 77, p. 109.
2. *Id.*, dépêche n° 84, p. 117. M. Cruppi à M. Jules Cambon, 4 mars 1911.

M. Cambon répond qu'il y aurait « beaucoup d'inconvénients à ce que l'accord relatif aux chemins de fer Marocains ne fût pas signé ». Il fait prévoir, si l'accord de 1909 n'est pas appliqué sur ce point, « beaucoup de difficultés ». L'intérêt général qu'aurait la France à unir l'Algérie à l'Atlantique par une voie ferrée, « est de nature à nous faire écarter toute autre considération ». M. Cambon s'attache d'ailleurs à réduire la valeur des objections ministérielles : « L'engagement réciproque que les Gouvernements français et allemand prendraient l'un vis-à-vis de l'autre ne regarde qu'eux » ; il doit être officieux, rester entre eux. Il « n'empêche pas les soumissionnaires espagnols et anglais de concourir à l'adjudication ». (Mais y pourraient-ils concourir avec quelque chance de succès ?) L'Espagne, ajoute M. Cambon, a d'ailleurs approuvé la formation de la Société marocaine. (Mais a-t-elle accepté que celle-ci jouisse d'un véritable monopole ? et que dira l'Angleterre[1] ?)

Ainsi éclate la contradiction précédemment signalée entre le principe de l'égalité économique et l'idée d'un condominium franco-allemand.

Impressionné par les arguments de M. Jules Cambon, M. Cruppi propose, trop vite, une formule nouvelle assez ambiguë, qui donne satisfaction aux exigences allemandes tout en maintenant, au moins dans les mots, le principe posé à Algésiras :

> Le Gouvernement Impérial et le Gouvernement Français emploieront officieusement leur influence pour que, aux adjudications publiques qui auront lieu conformément à l'acte d'Algérisas pour la construction des chemins de fer et auxquelles la Société marocaine prendra vraisemblablement part, cette société obtienne la concession[2].

M. von Kiderlen accepte cette formule[3], le Chancelier de l'Empire aussi[4]. Mais alors, M. Cruppi, découvrant la « grave importance » de la question[5], hésite à signer la formule qu'il

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 85, pp. 117, 118.
2. *Id.*, dépêche n° 88, p. 121.
3. *Id.*, dépêche n° 89, p. 121.
4. *Id.*, dépêche n° 91, p. 122.
5. *Id.*, dépêche n° 92, p. 123.

a eu l'imprudence de proposer. Ce qui étonne M. Cambon, qui a « cherché à reproduire les termes mêmes des instructions » reçues par lui[1]. Et l'ambassadeur insiste à nouveau sur l'extrême importance de la question :

Je crains que si nous ne concluons pas une entente générale avec l'Allemagne, qui assure notre liberté d'action future en matière de chemins de fer au Maroc, nous ne soyons obligés à des négociations particulières au fur et à mesure de la construction de chaque ligne. L'Allemagne pourrait être amenée à tenir compte, dans chaque occasion, de considérations étrangères à la question marocaine. Il serait sage de dégager notre situation et nos intérêts dans ce pays de tout lien avec la politique générale, en réglant la question des chemins de fer une fois pour toutes[2].

La mauvaise humeur de l'Allemagne s'affirme alors dans son opposition à un projet d'emprunt marocain que lui soumet le gouvernement français : la discussion de cette combinaison devrait être « ajournée en attendant le règlement de la question des chemins de fer[3] ».

Cependant M. Cruppi a communiqué le projet d'accord à M. Paul Cambon, ambassadeur de la République française à Londres[4], et l'a chargé d'en informer « officieusement et confidentiellement » sir Edward Grey[5].

L'Angleterre, tout en acceptant le principe de l'accord, fait une réserve essentielle sur sa disposition la plus importante :

Sir E. Grey m'a fait observer qu'il ne pourrait empêcher ses nationaux de participer aux adjudications et que, si cette éventualité se présentait, il serait obligé d'appuyer les soumissionnaires anglais, malgré son désir de nous seconder au Maroc[6].

Et M. Paul Cambon suggère que nous nous engagions à n'exercer d'influence que « sur nos propres ressortissants[7] ».

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 95, p. 124.
2. *Id.*, dépêche n° 97, pp. 125-126, cf. dépêche n° 101, p. 128.
3. *Id.*, dépêche n° 139, annexe, pp. 164-165.
4. *Id.*, dépêche n° 98, p. 126.
5. *Id.*, dépêche n° 109, annexe, p. 140.
6. *Id.*, dépêche n° 120, pp. 147-148. M. Paul Cambon à M. Cruppi, 16 mars 1911.
7. Même dépêche.

D'autre part, la France est obligée, pour répondre aux objection de l'Espagne visant la ligne Tanger-Fez, de s'engager à ce que les sociétés espagnoles « aient la faculté de soumissionner comme les autres » et à ce que « l'adjudication réserve toute liberté de concurrence aux sociétés espagnoles [1] ».

Désireux de ne pas mécontenter l'Allemagne au moment où se prépare la marche sur Fez, M. Cruppi propose un nouveau projet d'accord. Les deux gouvernements n'agiront chacun « officieusement » que « sur leurs propres ressortissants ». Ils viseront à ce que la concession soit accordée « à la Société marocaine de travaux publics, si elle prend part aux adjudications, ou à toute autre Société, où les capitaux français et allemands seraient représentés dans la même proportion que dans la Société marocaine ». L'accord vaudrait pour « un délai de dix années [2] ». — Nouvel et méritoire effort français pour essayer de concilier l'obligation acceptée à Algésiras et la promesse faite à l'Allemagne en 1909.

M. von Kiderlen propose à cette formule diverses modifications : les capitaux allemands devront participer à la construction des chemins de fer pour 30 p. 100 au lieu de 25 p. 100 ; le délai sera étendu de dix à vingt ans [3]. Modifications qui n'ont rien d'inacceptable et que la France acceptera plus tard [4]. Mais brusquement il soulève une nouvelle difficulté : le problème de l'exploitation, dont il n'a jamais parlé encore. M. von Kiderlen demande « que, dans le recrutement du personnel on réserve aux Allemands une part proportionnelle à leur participation dans le capital [5] ». Si le personnel ne comprenait aucun Allemand il pourrait en résulter « des vexations pour les sujets allemands [6] ».

M. Cruppi proteste, à juste titre, contre « l'extension de plus en plus grande que le Gouvernement allemand cherche à donner aux négociations [7] ». L'exigence de l'Allemagne semble

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 123, p. 150, dépêche n° 147, p. 174.
2. *Id.*, dépêche n° 155, annexe, p. 181.
3. *Id.*, dépêche n° 173, pp. 198-199.
4. *Id.*, dépêche n° 448, annexe, p. 407.
5. *Id.*, dépêche n° 165, p. 189.
6. *Id.*, dépêche n° 173, p. 119.
7. *Id.*, dépêche n° 186, p. 207.

nettement contraire à l'intérêt politique spécial de la France qu'elle a précédemment reconnue, car le choix du personnel d'un service public est affaire politique bien plus qu'économique. Il paraît impossible de s'engager à employer sur les chemins de fer marocains un personnel en partie allemand. « Nous ne voulons pas au Maroc de chefs de gare allemands », disait M. Caillaux[1].

M. Cruppi propose de limiter l'accord aux deux voies ferrées militaires et de s'en remettre, pour l'avenir, à l'adjudication[2]. Mais l'affaire désormais va traîner en longueur, malgré de fréquents efforts du gouvernement et de l'ambassadeur français pour reprendre la négociation[3]; l'accord ne sera pas signé. La France va commencer à établir, sans accord général avec l'Allemagne, les deux voies ferrées militaires auxquelles l'Allemagne a déclaré jadis ne pas faire d'objection.

Que l'échec de la collaboration économique franco-allemande en ce qui concerne les chemins de fer marocains ait été une cause déterminante de l'affaire d'Agadir, c'est l'évidence même. M. von Kiderlen Waechter l'a d'ailleurs formellement déclaré à M. Cambon quelques jours après l'apparition du vaisseau allemand devant le port marocain :

Il a cherché à démontrer que nous ne respectons pas les engagements que nous avons pris, au point de vue économique. « Vous avancez pas à pas, a-t-il dit; vous agissez sans discontinuer; à Casablanca, vos douaniers gênent manifestement notre importation; nous avons tout accepté, mais l'échec de l'entente sur la construction des chemins de fer marocains m'a ouvert les yeux; et pendant que vous ne donniez pas suite à l'accord préparé à cet égard entre nous, vous commenciez vos chemins de fer militaires. » Je l'interrompis : « Nous vous en avions prévenu et vous n'y aviez pas fait obstacle. — Oui, a-t-il repris, mais nous considérions cela comme une application *ante scripta* de notre accord, qui incluait la construction sans adjudication de vos chemins de fer militaires. J'ai senti que vous vouliez bien vous saisir tout d'abord de cet avantage, mais sans nous accorder les garanties limitées que nous demandions pour notre industrie. Il fallait en finir[3]. »

1. André Tardieu, *le Mystère d'Agadir*, p. 82.
2. *Livre Jaune*, dépêche n° 188, pp. 207-208.
3. *Id.*, dépêche 444, pp. 403-404.

S'il est impossible de douter que l'échec de la collaboration économique franco-allemande ait entraîné le coup d'Agadir, doit-on rendre de cet échec responsables la France, son régime, son gouvernement sa diplomatie[1]? Il ne me semble pas. La responsabilité me paraît ici retomber presque exclusivement sur l'Allemagne, dont les exigences, constamment croissantes, étaient nettement opposées tantôt aux obligations internationales, tantôt aux intérêts spéciaux de la France.

Le gouvernement de la République ne pouvait ni accorder aux sociétés franco-allemandes un monopole de fait contraire à l'égalité économique de toutes les nations, ni céder à l'Allemagne une part dans l'exploitation et la direction des services publics marocains.

*
* *

L'autre cause, plus importante encore, du coup d'Agadir, selon M. von Kiderlen, a été l'expédition de Fez.

Cette expédition, qui a provoqué, le grave conflit franco-allemand de 1911, eût-elle pu être évitée?

Oui, sans doute, si une politique toute différente, à la fois plus active et plus conforme aux engagements internationaux du pays, avait été pratiquée depuis 1906.

En respectant jusqu'au scrupule l'acte d'Algésiras, la France aurait pu, de concert avec l'Espagne, faire régner la paix dans les ports et à la frontière algérienne; elle aurait pu assurer au sultan, par une aide financière efficace, le moyen d'organiser et d'entretenir une armée chérifienne qui aurait maintenu l'ordre dans les grands centres. Elle aurait pu aussi peut-être construire ces chemins de fer qui auraient été le meilleur moyen d'action européenne dans le vieil Islam marocain; il eût suffi de briser les résistances de l'Allemagne par un appel au monde entier et de faire participer toutes les puissances

1. M. Tardieu regrette le fait que « notre régime intérieur ne permet, ni au gouvernement ni à ses agents, de prendre en mains la direction d'une politique d'affaires, soit dans la métropole, soit dans les colonies, soit à l'étranger » (ouvrage cité, pp. 16-17). L'accord franco-allemand heurtait ainsi « les habitudes les moins estimables de notre démocratie » (p. 18).

aux avantages économiques de l'établissement des voies ferrées. Le chemin de fer, écrivait le général Lyautey, alors haut commissaire sur les confins algéro-marocains, dans son rapport du 7 décembre 1908 au président de Conseil, « avec la faculté de pourvoir presque instantanément un poste de vivres, de munitions, de matériel, de renforts, en décuple la valeur offensive et défensive. Surtout, c'est le plus puissant moyen de pacification et d'attraction que nous puissions introduire dans le pays. »

Il eût fallu, en même temps, éviter de paraître faire effort pour conquérir le Maroc, morceaux par morceaux, en multipliant les interventions à main armée, et en donnant à l'occupation « provisoire » de la Chaouia et de la région d'Oudjda l'aspect d'un établissement définitif. La France, en méconnaissant, sinon la lettre, en tout cas, l'esprit de l'Acte d'Algésiras, risquait ainsi d'attirer au Maroc certaines puissances étrangères, toutes prêtes à invoquer notre exemple comme un précédent.

Une politique qui aurait réduit l'anarchie marocaine par les seuls moyens chérifiens, eût probablement rendu impossible la révolte de 1911, sans laquelle il n'y aurait eu ni expédition de Fez, ni peut-être coup d'Agadir. Si elle n'a pas été pratiquée, c'est parce qu'elle ne paraissait pas assurer assez vite la mainmise de la France sur le Maroc. Les visées secrètes de la France, contraires à ses engagements publics (comme il a été montré plus haut), ont eu sur ce point les plus dangereuses conséquences. Cette contradiction a fourni à M. von Kiderlen les meilleurs de ses arguments.

C'est une autre question de savoir si, en avril-mai 1911, le gouvernement eût pu s'abstenir d'envoyer à Fez une expédition. De nombreux textes insérés au *Livre Jaune* démontrent qu'un danger réel menaçait le sultan et les colonies européennes. Ils justifient le gouvernement d'avoir envoyé l'expédition dirigée par le général Moinier qui, le 21 mai 1911, a débloqué Fez.

Il faut d'autre part reconnaître que la France, par de nombreuses et solennelles déclarations, a tâché de convaincre l'Europe, surtout l'Allemagne et ses ministres, qu'elle ne pro-

fiterait pas de l'expédition de Fez pour établir définitivement sa domination sur le Maroc. M. Cruppi affirme à toutes les puissances que notre intervention s'exercera en conformité avec les principes de l'Acte d'Algésiras et tendra à maintenir la souveraineté du Sultan[1]. Il fait savoir à l'Allemagne que « toute idée de conquête est loin de notre esprit », qu'il s'agit d' « une expédition temporaire n'ayant rien de contradictoire avec l'indépendance et la souveraineté du Makhzen[2]. » M. Cambon dit à M. von Kiderlen : « Nous resterons à Fez le temps qu'il sera nécessaire pour rétablir l'ordre, c'est-à-dire quelques semaines[3]. » Le général Moinier reçoit les instructions suivantes :

Vous ne perdrez pas de vue :

1° Que nous ne devons rien tenter qui puisse nuire à l'indépendance du Sultan ou diminuer le prestige de sa souveraineté;

2° Que nous ne nous proposons pas une occupation de nouveaux territoires marocains, qui serait contraire aux véritables intérêts de notre politique;

3° Que les opérations du corps expéditionnaire doivent être aussi réduites que possible et rapidement terminées[4].

Malheureusement il apparaît à tous qu'il sera difficile à la France d'abandonner Fez « quelques semaines » après l'avoir débloquée. Il faudrait avoir, auparavant, constitué une armée chérifienne assez forte pour maintenir l'ordre dans la région. « C'est un problème, écrit le général Moinier, qui présente de sérieuses difficultés et qui, en tout cas, demandera de longs délais, pendant lesquels le corps de débarquement supportera tout le poids des opérations[5]. » Plusieurs journaux français, — M. Jules Cambon s'est plaint souvent des « imprudences » de notre presse[6], — déclarent que la France restera à Fez aussi longtemps que l'Angleterre au Caire. L'expérience de la Chaouia justifie toutes les craintes; M. von Kiderlen[7] et même

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 156, p. 182; cf. n° 154, p. 180; n° 219, p. 235.
2. *Id.*, dépêche n° 166, annexe II, p. 192; cf. n° 376, p. 358.
3. *Id.*, dépêche n° 239, p. 247.
4. *Id.*, dépêche n° 292, p. 292.
5. *Id.*, dépêche n° 329, p. 317.
6. *Id.*, dépêche n° 166, p. 189. Cf. n° 407, p. 228 et n° 210, p. 229.
7. *Id.*, dépêche n° 166, annexe II, p. 191.

le ministre des Affaires étrangères d'Espagne, M. Garcia Prieto[1]. ne se font pas faute d'y faire allusion. Quand M. Cambon veut prouver par un exemple qu'un peuple peut tenir un engagement pris, il doit remonter à cinquante années en arrière :

Je me contentai de répondre (à M. de Kiderlen) qu'on avait vu quelquefois finir, par fidélité à la parole donnée, des occupations militaires, et je lui rappelai l'expédition de Syrie en 1860[2].

Enfin le fait que l'Espagne s'empare de Larache et d'El-Ksar, en utilisant et même en invoquant le précédent de l'expédition de Fez[3], malgré les énergiques protestations du gouvernement français[4], contribue à faire croire que la France veut mettre fin à l'indépendance de l'Empire chérifien, et faire de Moulay Hafid, selon un mot de M. Canalejas, un « sultan médiatisé[5] ».

Le gouvernement allemand commence par adopter une attitude d'absolue de réserve ; sans protester nettement contre l'action militaire de la France, il se refuse à l'approuver. A la nouvelle que la France pourrait être obligée d'envoyer une expédition secourir les Européens de Fez, et d'abord d'occuper Rabat, M. von Kiderlen déclare le 6 avril que « l'occupation de Rabat soulèverait l'opinion en Allemagne ; car celle-ci y verrait la mise à exécution d'un dessein prémédité en vue de faire tomber peu à peu tout le Maroc entre nos mains comme la Chaouia y est déjà ». A M. Cambon qui parle d' « occupation temporaire », M. von Kiderlen répond avec vivacité :

On ne vous croira pas en Allemagne, si vous parlez d'occupation temporaire. Quand a-t-on vu finir une occupation de ce genre? Est-ce en Égypte? Quant à l'indépendance du Maroc, je vous avoue qu'à mes yeux l'Acte d'Algésiras est parfait, mais qu'il pèche par un point : il repose sur l'idée fausse que le Maroc est un État organisé. Quoi qu'il en soit, les choses sont ainsi ; si la souveraineté du Sultan

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 275, annexe I, p. 278.
2. *Id.*, dépêche n° 166, annexe II, p. 192.
3. *Id.*, dépêches n° 353, p. 334 ; n° 357, p. 337 ; n° 383, p. 362.
4. *Id.*, dépêches n° 351, pp. 332-333 ; n° 364, p. 348 ; n° 373, pp. 359-357.
5. *Id.*, dépêche n° 416, p. 385.

venait à disparaître, l'Allemagne vous laisserait libres de faire ce que vous voudriez du Maroc pourvu qu'on lui y fît sa part. En attendant il faut maintenir l'état de choses actuel[1].

Conversation d'une importance capitale : dès maintenant l'Allemagne, par la voix de M. von Kiderlen, fait pressentir que l'occupation de Fez sera considérée par elle comme mettant fin au régime défini par l'Acte d'Algésiras, et qu'elle acceptera la mainmise de la France sur l'Empire chérifien, mais moyennant une compensation, peut-être même moyennant une part de Maroc.

Le 8 avril, M. von Kiderlen remet à M. Cambon sa réponse écrite à la communication de l'ambassadeur français. Il y affirme qu'à Fez « il n'y a, paraît-il, pas de danger imminent », que l'occupation de Rabat, considérée comme devant faciliter la marche sur Fez, serait « mal vue par l'opinion publique en Allemagne ». Il espère que le Gouvernement de la République « ne procédera à un acte d'occupation militaire au Maroc qu'au dernier moment de nécessité » et, en ce cas, s'entendra avec le Gouvernement impérial sur les mesures à prendre[2].

En remettant cette lettre, M. von Kiderlen dit à M. Cambon :

« Soyons sincères, je vous prie, et jouons cartes sur table! Quand vous serez à Fez, vous n'en sortirez plus. — Qui vous dit, lui répondis-je, que nous y voulons aller et pourquoi n'en plus sortir, si notre départ n'y doit pas avoir de conséquences graves? — Même si vous voulez quitter Fez, reprit-il, vous ne le pourrez pas. Voyez ce qui arrive en Chine. On vous accusera de mauvaise foi quand vous serez retenu malgré vous. — J'espère bien que non, lui dis-je alors, mais vous n'avez pas assez confiance dans notre désir de respecter et de maintenir la souveraineté du Sultan. — Tout ce qui s'est fait au Maroc, reprit M. de Kiderlen, repose sur une conception fausse, et peut-être faudra-t-il, quelque jour, voir reprendre la base sur laquelle les puissances ont assis la situation de l'Empire chérifien et réglé ses rapports avec l'Europe[3]! »

De ces conversations M. Cambon tire justement la conséquence suivante, qu'il se hâte de faire connaître au Gouvernement :

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 166, annexe II, p. 191-192.
2. Même dépêche, annexe III, p. 194.
3. Même dépêche, annexe II, p. 193.

J'ai la conviction que, tout en se déclarant le partisan de l'Acte d'Algésiras, le Gouvernement impérial trouve qu'il a été plutôt une entrave qu'autre chose. Il peut donc être amené à considérer l'éventualité d'une modification de l'ordre de choses qui est sorti de la conférence d'Algésiras. Dans ses conversations avec moi, M. de Kiderlen a fait plusieurs allusions à la fragilité de la constitution du Maroc...

Ainsi apparaît à nos yeux le service que nous a rendu l'Acte d'Algésiras et l'intérêt éminent que nous devons attacher au maintien de la souveraineté du Sultan. Il ne doit plus nous être permis d'abandonner le Sultan quel qu'il soit, et nous ne devons pas fournir de prétexte à des propositions qui tendraient à la dissolution de l'Empire chérifien [1].

Aussi M. Cambon recommande-t-il, « si un apaisement relatif se produit au Maroc, de ne pas pousser plus loin ». Il s'applaudit de la décision, qu'il croit à ce moment prise par le ministère, de « résoudre la question marocaine par des moyens purement marocains [2] ». Il « déplore les articles de nos journaux » favorables à une « tunisification du Maroc [3] », signale que la presse allemande utilise des articles « empruntés notamment au *Temps*, à l'*Écho de Paris* et à l'*Éclair* pour montrer la France prête à une intervention au Maroc [4] ».

Le 19 avril, le 24 avril 1911, le chancelier M. von Bethmann-Hollweg redit à M. Cambon des paroles analogues à celles de M. von Kiderlen [5].

L'avertissement de l'Allemagne devient de plus en plus net. M. Jules Cambon écrit :

Le mieux, m'a dit M. de Kiderlen, est de parler franchement. Si, une fois que vous serez entrés dans Fez, vous ne pouvez en sortir; si, pour être maintenu, le pouvoir du sultan a besoin des baïonnettes des soldats français, nous ne considérerons pas que les conditions de l'Acte d'Algésiras sont respectées, et nous reprendrons notre liberté [6].

1. Même dépêche, p. 189.
2. *Livre Jaune*, dépêche n° 207, p. 228.
3. Même dépêche.
4. *Livre Jaune*, dépêche n° 210, p. 229.
5. *Id.*, dépêches, n° 200, pp. 221-222; n° 220, p. 236.
6. *Id.*, dépêche n° 239, p. 247.

L'Allemagne a voulu affirmer au monde qu'elle reprenait sa liberté : elle a envoyé un vaisseau devant Agadir. Au lendemain de la signature de l'accord franco-allemand, le 5 novembre 1911, le chancelier M. von Bethmann-Hollweg le déclare dans une conversation avec M. Jules Cambon.

J'en vins à parler (écrit M. Cambon à M. de Selves) de l'envoi du *Panther* à Agadir.

— Vous nous avez vivement reproché, reprit le chancelier, l'envoi de ce bateau. Cependant, souvenez-vous des conversations que nous eûmes ensemble au moment ou vos troupes allaient à Fez. Je vous avais averti que les conséquences de cette expédition pourraient être graves. A la vérité, nous devions vous avertir, mais nous ne pouvions nous plaindre d'une expédition qui rouvrait la question, car, si vous alliez à Fez, nous pouvions aller à Agadir.

Il y a six mois, en effet, j'avais rapporté ces conversations au Département. Le langage que tenait aujourd'hui le chancelier éclairait le passé et me donnait l'explication de l'envoi du *Panther* dans les eaux du Maroc[1].

Si le *Livre Jaune* démontre que le mécontentement de l'Allemagne s'explique suffisamment par des causes marocaines, il prouve indirectement qu'il n'y a pas lieu de faire intervenir d'autres causes comme l'affaire de l'Ouenza[2] ou l'affaire de la N'Goko Sangha et l'échec du consortium franco-allemand qui devait être appliqué aux territoires situés à la frontière du Congo et de Cameroun[3]. En particulier la non réalisation du consortium n'a pu fournir à l'Allemagne un grief légitime ni un motif sérieux de protestation. L'Allemagne n'avait pas le droit de demander l'application au Congo de la collaboration économique que la France avait promis seulement de réaliser au Maroc.

Aussi l'affaire de la N'Goko Sangha n'occupe-t-elle que six lignes dans ce gros volume de 671 pages :

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 653, pp. 639-640.

2. Pierre Albin, *le Coup d'Agadir*, p. 128, pp. 136-137.

3. M. André Tardieu a cru voir dans l'échec de la collaboration franco-allemande au Congo une cause importante du coup d'Agadir. L'échec du consortium aurait selon lui, « singulièrement aggravé le mécontentement qu'inspirait à l'Allemagne l'échec marocain de l'accord 1909 » ; il a « incontestablement contribué à précipiter la crise de 1911 » (ouvrage cité, p. 361).

M. de Kiderlen se plaignit du manque de bonne volonté de notre part qu'il lui semblait trouver dans toutes les affaires. Il rappela l'échec de la N'Goko Sangha et termina en disant que dans la négociation récemment ouverte au sujet des chemins de fer marocains, le Gouvernement français avait vraiment montré peu d'empressement. Je lui répondis que la N'Goko Sangha était une affaire particulière, que lui-même considérait ainsi, il y a encore peu de temps; quant aux chemins de fer marocains,... etc. [1].

Ainsi la N'Goko Sangha n'apparaît ici que comme terme de comparaison, et le Secrétaire d'État allemand ne trouve rien à répliquer à la réponse de M. Cambon.

En résumé, le mécontentement de l'Allemagne, manifesté par le geste d'Agadir, s'explique par deux causes marocaines, et par ces deux causes seulement : l'échec de la collaboration économique franco-allemande au Maroc, notamment dans l'affaire des chemins de fer; la mainmise politique de la France sur l'Empire chérifien, surtout par l'expédition de Fez.

***

M. Jules Cambon s'était rendu compte que l'Allemagne, mécontente de ne pas obtenir, de concert avec la France, au Maroc, une sorte de *condominium* économique, allait profiter de l'expédition de Fez pour déclarer que l'occupation de la capitale marocaine par les troupes françaises rompait l'Acte d'Algésiras, et mettait fin à l'indépendance de l'Empire chérifien, et pour proposer le partage du Maroc entre la République française, le Royaume d'Espagne et l'Empire allemand. Mais il paraissait à l'ambassadeur de France inadmissible de laisser s'installer au Maroc l'Allemagne, dont le voisinage eût suscité de multiples dangers. En outre, il lui semblait que la Grande-Bretagne aurait vu dans un accord franco-allemand donnant une part du Maroc à l'Allemagne et n'en donnant aucune à l'Angleterre, une sorte de trahison, et dans ce cas aurait mis fin à l'Entente cordiale. S'il fallait se mettre d'accord avec l'Allemagne comme on s'était entendu déjà avec l'Italie, l'An-

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 166, annexe II, p. 192.

gleterre, l'Espagne, c'est hors du Maroc qu'il fallait chercher la nécessaire compensation.

Quand, le 11 juin 1911, le chancelier M. von Bethmann-Hollweg annonce à M. Cambon que l'accroissement du pouvoir de la France au Maroc à la suite de l'expédition de Fez pourra susciter des « difficultés *extrêmement graves* » entre les deux pays, M. Cambon répond :

Il me semble que nous pourrions examiner les questions qui nous intéressent les uns et les autres, et chercher à donner à l'opinion allemande les satisfactions qui lui permettraient de voir sans inquiétude le développement de l'influence politique française au Maroc[1].

Quelques jours après, le 20 juin, M. Jules Cambon va s'entretenir du problème ainsi posé avec M. von Kiderlen Waechter à Kissingen. M. von Kiderlen soutient que, si l'Allemagne a jadis accepté que la France exerce son « influence » au Maroc, elle n'a jamais consenti à lui laisser établir son protectorat; or « c'est un véritable protectorat que vous êtes en train d'organiser ». Alors M. Jules Cambon propose, comme il l'avait demandé à M. von Bethmann-Hollweg, « d'étudier un accord ».

M. de Kiderlen me dit : « Eh bien, je partage votre sentiment, mais si nous restreignons notre conversation au Maroc, nous n'aboutirons pas; il est inutile de replâtrer ce qui a été fait au sujet du Maroc et qui semble se lézarder aujourd'hui.

— Vous êtes d'autant plus dans le vrai, lui répondis-je, que, vous vous en souvenez, vous m'avez autrefois parlé du Maroc. Or, autant vaut dire tout de suite que, si vous souhaitez d'avoir quelque part du Maroc, il vaut mieux ne pas commencer la conversation : l'opinion en France ne l'accepterait pas sur ce terrain et, d'ailleurs, dans l'intérêt de nos bons rapports, il vaut mieux que nous ne multiplions pas les voisinages; il n'y a pas de pires querelles que les querelles de murs mitoyens : on peut chercher ailleurs.

— Oui, on le peut, reprit M. de Kiderlen, mais il faut nous dire ce que vous voulez.

— Je ne saurais le faire, car ces idées sont nouvelles, lui dis-je alors; mais je les soumettrai à mon gouvernement puisque je vais à Paris, et vous, de votre côté, réfléchissez à ce que vous voulez. »

La conversation tourna, mais, lorsqu'une heure après nous nous

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 366, p. 350.

séparâmes. M. de Kiderlen eut soin de me dire : « Rapportez-nous quelque chose de Paris. — J'y tâcherai, lui dis-je en le quittant. Si nous ne réussissons pas aujourd'hui, il ne faudra pas nous brouiller pour cela, mais attendre que le temps rende le succès possible[1]. »

Ainsi la question des *compensations* que la France pourrait accorder à l'Allemagne en échange de son adhésion au protectorat marocain, est posée, dès le 21 juin, à Kissingen.

On comprend que le mécontentement de l'Allemagne ait amené les conversations de Kissingen; mais alors pourquoi M. von Kiderlen s'est-il décidé au « coup » d'Agadir, le 1er juillet?

Sur ce point, le « mystère » subsiste; il n'est dissipé ni par aucun des ouvrages jusqu'ici parus, ni par le *Livre Jaune*. Le gouvernement allemand a-t-il maintenu une décision antérieurement prise, pour manifester au monde son mécontentement de la politique française, et parce qu'il jugeait trop vagues les paroles prononcées par M. Cambon à Kissingen? Ou bien est-ce au contraire à la suite des conversations où M. Cambon avait paru interdire à l'Allemagne de songer au Maroc, que M. von Kiderlen a résolu d'envoyer un navire devant un port marocain, pour tenter par un dernier effort de s'installer au Maroc et d'annexer une région, le Sous, et un port, Agadir, vers lesquels depuis longtemps s'étaient orientées les convoitises de nombreux Allemands[2]? ou bien le ministre allemand a-t-il pensé obtenir des compensations, marocaines ou autres, plus importantes en accomplissant un geste de menace, et, notamment, profiter à cet effet de la brusque crise ministérielle du 23 juin? ou faut-il admettre que des personnalités

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 399, pp. 373-374.

2. « D'après le commandant Sénès, le port naturel d'Agadir est le meilleur que l'on rencontre sur tout le littoral du Maroc », écrit M. de Billy à M. Pichon, après la visite du croiseur *Du Chayla* à ce port (*Livre Jaune*, dépêche n° 22, p. 28). — « Les Allemands, écrit M. Jules Cambon, savent parfaitement que ce mouillage est le meilleur de la côte marocaine » (*Livre Jaune*, dépêche n° 29, p. 33). Et il rappelle l'émotion suscitée en Allemagne par cette visite du *Du Chayla* (Cf. dépêche n° 26, p. 31). — Le *Livre Jaune* montre comment, à la suite de la visite du commandant Sénès, les Allemands se sont créés des intérêts à Agadir et dans le Sous (dépêches n° 372, annexe pp. 271-272; n° 302, p. 300; n° 344, annexe p. 327; n° 349, p. 351.)

influentes, intéressées à amener telle ou telle solution de la crise, ont poussé le gouvernement de Berlin? C'est la seule question vraiment importante que le *Livre Jaune* laisse sans solution. Le 8 juillet 1911, une semaine après le coup d'Agadir, le baron de Schoen se borne à dire à M. de Selves que « la conversation dont il s'agit maintenant est la suite naturelle des entretiens de Kissingen », ajoutant qu'il avait ignoré jusqu'à ce jour ces entretiens[1]. Quant à M. von Kiderlen, il ne s'explique pas plus clairement lorsque M. Cambon lui demande pourquoi l'Allemagne a envoyé le *Panther* sans attendre la réponse du gouvernement français à la question posée lors des conversations de Kissingen.

... J'ai trouvé tout d'abord le secrétaire d'État réservé et sur ses gardes. Lorsqu'après les premières salutations, je lui ai demandé s'il avait quelque chose à me dire, il m'a répondu « non ». Il m'a posé la même question, je lui ai également répondu « non », et nous sommes restés un instant silencieux. Enfin, nous rompîmes le silence et M. de Kiderlen me dit qu'il était disposé à reprendre la conversation de Kissingen. Je lui ai fait remarquer que la situation de fait était changée par l'envoi d'un bâtiment à Agadir. « Cet envoi était nécessaire, m'a-t-il dit, par les dangers que couraient nos compatriotes », et comme j'esquissais un geste de scepticisme : « Nous n'avons pas mis en doute, a-t-il ajouté, les dangers que couraient les vôtres à Fez, quand vous avez voulu y aller. » Il a continué en disant qu'il était devenu nécessaire d'agir pour l'Allemagne, en raison des inquiétudes qu'elle éprouvait pour ses intérêts économiques.

M. von Kiderlen reprend alors ses griefs (précédemment exposés) sur l'échec de l'accord visant la construction des chemins de fer marocains, et sur les progrès continus de l'influence politique française.

Je me contentai de répondre à M. de Kiderlen qu'il eût dû m'entretenir de ce sujet à Kissingen ; j'ajoutai que l'acte d'Agadir avait d'autant plus blessé mon gouvernement que je lui avais fait part des désirs d'entente avec nous, manifestés par l'Allemagne. Il reprit qu'il n'y avait plus lieu de récriminer et que nous devions nous placer en face de la situation de fait telle qu'elle existe à présent, et causer[2].

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 439, p. 401.
2. *Id.*, dépêche, n° 444, pp. 403-404.

Quelques jours après, nouvelle conversation dans le même sens. M. von Kiderlen dit à M. Cambon, le 15 juillet :

« Vous avez acheté à l'Espagne, à l'Angleterre et même à l'Italie votre liberté au Maroc; quant à nous, vous nous avez laissés de côté. Vous auriez dû négocier avec nous avant d'aller à Fez. » Il ne me fut pas difficile de répondre : je lui dis que je n'avais cessé de demander soit au chancelier, soit à lui-même, d'échanger nos vues afin d'en finir avec les difficultés marocaines; enfin je rappelai le dernier entretien que j'avais eu à la date du 11 juin avec M. de Bethmann-Hollweg, ainsi que ma visite à Kissingen. M. de Kiderlen reprit alors tous ses anciens griefs dont j'ai souvent eu l'occasion de faire part au département[1].

Aucun de ces textes n'explique pourquoi M. von Kiderlen ne s'est pas borné à prolonger courtoisement l'entretien commencé à Kissingen.

*
* *

Le 8 juillet[2], l'Allemagne fait connaître, officieusement par M. de Schœn parlant à M. de Selves[3], et le 9 juillet, officiellement par M. von Kiderlen, parlant à M. Jules Cambon[4], qu'elle désire « des satisfactions coloniales au Congo ».

Les négociations vont commencer, et se prolonger quatre longs mois. On peut y distinguer trois phases : la première, de délibération et de discussion préalable, qui va du 9 juillet au 17 août; la seconde, de réflexion et de décision, qui va du 18 août au 30 août; la troisième, d'exécution, comportant la rédaction définitive de l'accord, qui va du 4 septembre au 4 novembre.

Au cours de la première phase, la discussion entre les deux puissances est plutôt discontinue, fragmentaire et désordonnée.

1. *Livre Jaune*, dépêche, n° 455, p. 414.

2. Et non le 10 juillet, comme M. de Selves l'a dit à la Chambre dans son discours du 14 décembre 1911, et M. Caillaux, dans son discours du 18 décembre 1911.

3. *Livre Jaune*, dépêche n° 439, p. 401.

4. *Id.*, dépêche n° 441, p. 402.

Il était inévitable qu'il y eût, entre les projets et les contre-projets, un certain flottement. Et ces pourparlers sur des « compensations » présentaient forcément l'allure de marchandages. Mais quand même les négociations paraissent avoir été plus compliquées, plus incohérentes, plus lentes enfin qu'il n'était nécessaire.

A qui la faute? On a incriminé tour à tour et non sans motif, tous les ministres et ambassadeurs qui y ont été mêlés. Pour ne parler ici que de M. von Kiderlen Waechter, il faut reconnaître que ses allures cassantes et son imprécision n'ont pas facilité les pourparlers. Le ministre allemand paraît avoir sincèrement voulu établir entre l'Allemagne et la France un régime de paix durable. Mais il a eu le tort d'adopter trop souvent une brutalité de ton toute bismarckienne. Dès le début des négociations, il déclare qu' « une partie de l'opinion allemande envisage la guerre comme un moyen de soustraire le Maroc à la France[1] ».

M. Jules Cambon à M. de Selves, 20 juillet 1911 :

M. de Kiderlen se plaignit vivement des indiscrétions de la presse française au sujet des conversations de Votre Excellence avec M. de Schœn et des siennes avec moi.

M. de Kiderlen releva que, d'après un journal, Votre Excellence aurait traité de ballon d'essai les premières ouvertures que j'avais reçues et appelé sa proposition un marché. Prenant ensuite la dépêche qui lui avait été adressée par M. de Schœn, il y nota que Votre Excellence aurait dit à l'ambassadeur qu'elle ne pouvait prendre au sérieux des demandes si excessives. « Dans une affaire aussi grave, me dit-il, et telle qu'on ne peut en exagérer la gravité, je ne prononce que des paroles sérieuses. Le « *do ut des* » fait le fond de toute transaction diplomatique : on le traite de marché et on donne à cette expression une portée blessante. Si la discussion commence ainsi, elle ne peut continuer sur ce ton. Nous devons réciproquement observer la discrétion qui seule permet de poursuivre l'entretien sans engager l'amour-propre de chacun. Si l'on veut rendre la conversation impossible, nous reprendrons notre liberté d'action, mais nous demanderons l'application intégrale de l'Acte d'Algésiras, et nous irons au besoin jusqu'au bout. »

Je répondis au secrétaire d'État qu'il y avait méprise de sa part,

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 455, p. 414.

que l'expression *ballon d'essai* s'appliquant à une première tentative d'entente n'avait rien que de naturel; que, si Votre Excellence avait semblé mettre en doute la réalité des premières propositions qui nous étaient faites, j'avais la certitude qu'elle était restée fidèle à sa courtoisie ordinaire; j'ajoutai que le sens d'un mot déterminé dépendait du ton de la conservation tout entière et que ce ton, le télégramme de M. Schœn ne pouvait le traduire. Enfin, relevant la menace qui était contenue dans sa dernière phrase, je lui dis que j'avais bien entendu son langage, qu'il pouvait être assuré que nous tiendrions le coup et que s'il voulait aller loin nous irions aussi loin que lui [1].

En outre M. von Kiderlen apparaît parfois très indécis. Au Maroc, il oscille entre le principe de l'égalité économique et le projet d'un condominium franco-allemand. Il laisse trop longtemps dans le vague les offres marocaines et les demandes congolaises de l'Allemagne. Au début des négociations, le 15 juillet, il propose de céder à la France, en échange du Congo français (entre l'Océan et la Sangha), le nord du Cameroun et le Togo [2]. Il renouvelle sa proposition le 23 juillet : « Nous vous abandonnerions tout le Togo, qu'on appelle la perle de nos colonies, car elle est la seule qui ne nous coûte rien, ses recettes dépassant ses dépenses; elle doublerait votre Dahomey [3]. » Puis, le 4 août et le 14, il déclare qu'il ne maintient plus « le Togo dans la discussion [4] », et, le 17 août, que « le Togo est aux yeux de l'opinion allemande devenu incessible ». M. Cambon peut légitimement se plaindre de ces tergiversations : « Par cela même que vos propositions changent continuellement, vous rendez tout de plus en plus difficile. Je ne saurais vous dissimuler que le fait du refus du Togo peut être une pierre d'achoppement [5]. » De même, M. von Kiderlen refuse d'abord le 23 juillet 1911, le droit de préemption de la France sur le Congo belge, qui ne lui a jamais été offert, du moins au cours des négociations officielles [6]. Or, le 26 octobre 1911, c'est M. von Kiderlen

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 464, p. 421.
2. *Id.*, dépêche n° 459, p. 414.
3. *Id.*, dépêche n° 467, p. 424.
4. *Id.*, dépêche n° 489, p. 448, dépêche n° 504, p. 465.
5. *Id.*, dépêche n° 504, pp. 468-469.
6. *Id.*, dépêche n° 467, p. 424.

qui « demande formellement que, dans la lettre explicative de l'arrangement territorial, nous disions un mot au sujet de la clause de préférence du Congo belge dont la France a le bénéfice[1] », ce qui soulève une nouvelle et considérable difficulté.

La négociation conduite du début de juillet au milieu d'août paraît au premier abord n'avoir abouti à rien. Est-ce à dire qu'elle ait été comme on l'a écrit « stérile et nuisible[2] »? Cette affirmation est excessive. On peut remarquer, au contraire, qu'au cours de ces pourparlers parfois incohérents ont été exposées toutes les solutions dont l'ensemble formera plus tard l'accord franco-allemand sur le Maroc et le Congo.

« Nous nous désintéresserons du Maroc[3] », a dit M. von Kiderlen; « l'Allemagne vous laissera constituer cet Empire de l'Afrique du Nord qui est votre grand objectif[4] ». Et il ajoute : « Vous rédigerez l'accord[5]. »

M. de Selves a formulé, dès le 15 juillet, les clauses essentielles de l'accord marocain, et il les répétera à plusieurs reprises en insistant pour les obtenir :

En premier lieu, l'Allemagne reconnaîtrait à l'autorité militaire française la liberté d'occuper, moyennant accord avec le makhzen, les points que nous jugerions nécessaires pour assurer l'ordre public ; en second lieu, l'Allemagne reconnaîtrait au gouvernement français toute liberté d'assister le gouvernement marocain en vue de l'introduction et de l'application des réformes financières, administratives et militaires dont a besoin le Maroc. La liberté sus-indiquée s'appliquerait entre autres choses à l'établissement d'une organisation financière qui fût de nature à assurer le service des emprunts marocains ainsi qu'à sauvegarder les droits des créanciers du Makhzen.

En troisième lieu, l'Allemagne reconnaîtrait à la France la qualité d'intermédiaire entre le Makhzen et les puissances étrangères[6].

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 607, pp. 592-593.
2. André Tardieu, ouvrage cité, p. 442.
3. *Livre Jaune*, dépêche n° 464, p. 422.
4. *Id.*, dépêche n° 467, p. 423.
5. *Id.*, dépêche n° 480, p. 436.
6. *Id.*, dépêche n° 453, p. 412.

L'Allemagne a accepté le « protectorat » français [1].

La France a accepté le maintien de l'égalité économique au Maroc [2] et l'exemption de droit sur les minerais de fer.

En ce qui concerne la compensation congolaise, la France a déclaré nettement qu'elle ne céderait pas tout « le Congo français entre l'Océan et la Sangha » demandé par l'Allemagne le 15 juillet [3]; l'Allemagne a fait connaître ses exigences essentielles : « un accès territorial au fleuve Congo [4] » et un « accès à la mer entre le Rio Mouni et Libreville [5] ». L'Allemagne a accepté le maintien des compagnies concessionnaires sur les territoires à céder, maintien dont la France faisait une condition de l'accord [6]. La France a consenti à céder, le cas échéant, son droit de préemption sur la Guinée Espagnole [7].

Il suffira de coordonner ces propositions éparses pour aboutir à une formule d'accord, acceptable pour les deux peuples.

*
* *

C'est dans ce sens qu'au cours de la seconde phase des négociations, du 17 au 30 août, le gouvernement français a cherché une solution du problème. Les pourparlers ont été provisoirement interrompus. Un conseil composé de ministres et d'ambassadeurs a eu mission d'arrêter un programme d'action définitif. — Le *Livre Jaune* est muet sur ces réunions, dont il faut lire le compte rendu dans l'ouvrage de M. Pierre Albin [8]. Le *Livre Jaune* ne fait connaître que les instructions adressées à M. Cambon à la suite de ces conférences :

Les stipulations ayant trait au régime futur du Maroc doivent être,

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 494, p. 460.
2. *Id.*, dépêche 470, p. 426.
3. *Id.*, dépêche n° 455, pp. 413-414.
4. *Id.*, dépêche n° 467, p. 424, n° 480, p. 435.
5. *Id.*, dépêche n° 480, p. 435.
6. *Id.*, dépêche n° 511, p. 476.
7. *Id.*, dépêche n° 494, p. 460.
8. Pierre Albin, ouvrage cité, pp. 240 et suiv.

les premières, séparément présentées à l'examen du Gouvernement impérial. De l'acceptation, en effet, de ces stipulations dépendent les cessions territoriales que le Gouvernement Français s'est décidé à consentir; vous n'aurez à parler de ces dernières que lorsque le Gouvernement Allemand se sera prononcé sur le régime marocain [1].

Alors commence la troisième et dernière phase des négociations. Du 4 septembre au 4 octobre, M. Jules Cambon et M. von Kiderlen vont rédiger définitivement l'accord marocain, du 15 octobre au 2 novembre l'accord congolais.

M. von Kiderlen, parlant du Maroc, avait dit à M. Cambon : « Vous rédigerez vous même l'accord. » Cependant il suscite, pendant un mois, bien des difficultés. Il demande et obtient qu'aucun délai ne soit fixé à la clause d'égalité économique (il avait été préalablement question de trente ans [2]). Il demande sans l'obtenir l'établissement de tribunaux mixtes comme en Égypte [3]. Il demande qu'une part dans l'exploitation des chemins de fer soit accordée à des agents de la nationalité à laquelle appartiendront les constructeurs [4]. M. Cambon repousse aussi cette exigence « inadmissible ». Le contre-projet de M. von Kiderlen « contient toutes les précautions imaginables contre nous [5] » et « laisse au Gouvernement allemand une sorte d'action dans l'Empire chérifien [6] ».

Le Gouvernement allemand veut faire accorder à ses compatriotes une part prépondérante dans la construction des chemins de fer du Sous [7], sous prétexte d'appliquer l'accord de 1909 [8]. La résistance énergique de M. de Selves et de M. Cambon triomphe de l'obstination de M. von Kiderlen. Et l'Allemagne n'obtient que de légitimes garanties d'ordre international dont tous les peuples profiteront.

La France propose d'ajouter une clause prévoyant, en cas

1. *Livre Jaune*, n° 520 et annexe, pp. 482-486.
2. *Id.*, dépêche n° 547, p. 514.
3. *Id.*, dépêche n° 536, p. 497.
4. Même dépêche.
5. *Livre Jaune*, dépêche n° 539, p. 499.
6. *Id.*, dépêche n° 537, p. 498.
7. Même dépêche.
8. *Livre Jaune*, dépêche n° 550, p. 521.

de difficulté d'interprétation, l'appel à la Cour de la Haye [1]. M. von Kiderlen repousse ce qu'il appelle une proposition nouvelle; puis il accepte l'insertion de cet article dans une lettre explicative.

Après avoir paraphé l'accord marocain, les négociateurs abordent la question des compensations congolaises. M. von Kiderlen résume ainsi le désir de l'Allemagne : « Il faut, si vous voulez aboutir, nous laisser avoir accès au fleuve Congo. Je ne ferai pas le diplomate avec vous, je vous le dirai simplement, j'aime mieux vous demander moins de territoire, mais je ne veux pas céder sur l'accès au Congo [2]. »

M. Cambon finit par obtenir de M. von Kiderlen la substitution de deux « piqûres » à la « coupure ». Le Conseil des ministres français approuve la cession. Mais au moment où la négociation paraît terminée, le 26 octobre 1911, M. von Kiderlen soulève la question du Congo Belge [3] :

M. de Kiderlen estime qu'il est impossible de laisser cette question entièrement de côté, l'Allemagne désirant que le jour où ce droit de préférence viendrait à s'exercer, ses intérêts ne fussent pas négligés.

« Ce jour-là, ai-je dit, la situation du Continent africain serait en jeu; par suite, toutes les puissances qui ont des intérêts dans ce continent seront appelées à échanger leurs vues [4]. »

Au ton qu'a pris ma conversation avec le Secrétaire d'État, il y a danger de rupture [5].

Une formule générale est cherchée de concert et trouvée par M. Cambon et M. de Selves. Elle est finalement acceptée par M. von Kiderlen :

Dans le cas où le statut territorial du Bassin Conventionnel du Congo, tel qu'il est défini par l'Acte de Berlin du 26 février 1885, viendrait à être modifié du fait de l'une ou de l'autre des puissances contractantes, celles-ci devraient en conférer entre elles comme aussi avec les puissances signataires du dit Acte de Berlin [6].

1. *Livre Jaune*, dépêche 565, p. 553; cf. 569, p. 561.
2. *Id.*, dépêche n° 590, p. 580.
3. *Id.*, dépêche n° 607, pp. 592-593.
4. *Id.*, dépêche n° 64, p. 599.
5. *Id.*, dépêche n° 612, p. 600.
6. *Id.*, dépêche n° 626, p. 607.

Les accords marocain et congolais sont enfin signés.

M. Cambon écrit le 5 novembre 1911

Hier, après la signature de nos accords, j'ai vu le chancelier de l'empire, qui s'est félicité de la conclusion des négociations...

« La situation, m'a dit le chancelier, est éclaircie. Sans doute, le Maroc était destiné à rentrer de plus en plus dans votre sphère d'influence, mais nous ne confondions pas ici l'influence politique que nous vous avions reconnue en 1909 avec l'exercice direct d'une autorité non partagée. Peut-être à Paris faisait-on cette confusion. Il en fût résulté des malentendus et des frictions continuelles, qui désormais ne se produiront plus. Vous êtes les maîtres du Maroc [1]. »

*
* *

A l'affaire d'Agadir, l'Allemagne a gagné une vaste extension coloniale; la France a obtenu le protectorat de l'Empire chérifien. La double contradiction, politique et économique, signalée au début de cette étude, est levée désormais.

Plus de contradiction d'ordre politique. La France se voit reconnaître des droits conformes à ses aspirations secrètes : droit de représentation diplomatique et d'occupation par la force armée, organisation d'un nouveau régime administratif, judiciaire, économique, financier, militaire : — toutes les attributions essentielles d'un protectorat normal.

Plus de contradiction d'ordre économique. La France n'est plus tenue d'établir au Maroc ce condominium franco-allemand que, à la suite de l'accord 1909, les Allemands exigeaient d'elle. Mais elle doit maintenir une liberté commerciale et une égalité économique absolues. Tous, Marocains, Français et étrangers, seront soumis aux mêmes charges et jouiront des mêmes avantages. Des organismes internationaux exerceront de haut une certaine surveillance. Le Maroc du protectorat français sera, à bien des points de vue, un Maroc internationalisé, conforme, en partie, à l'idéal défini par la conférence d'Algésiras.

1. *Livre Jaune*, dépêche n° 653, p. 639.

Il se peut que ce Maroc, à la fois chérifien, français et international, représente un type de colonisation supérieur, et que les autres possessions actuelles évoluent peu à peu vers une organisation analogue. Le travail de maintenir l'ordre et de promouvoir la civilisation matérielle parmi les peuples primitifs ou rétrogrades continuera à être divisé entre les grandes puissances; mais peut-être, plus tard, la Société des Nations interviendra-t-elle dans toutes les colonies nationales pour y faire respecter les intérêts généraux du commerce universel et les droits les plus essentiels de l'humanité.

L'initiative brutale de M. von Kiderlen Waechter décidant le coup d'Agadir était singulièrement dangereuse, puisqu'un formidable conflit a failli en sortir; mais, tout compte fait, elle aura peut-être des conséquences favorables à la fois pour la France, pour l'Allemagne et pour le Maroc.

FÉLICIEN CHALLAYE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

HENRI POINCARÉ

ἁρμονίη ἀφανὴς φανερῆς κρείττων.
HÉRACLITE
(Une harmonie cachée, plus belle que l'harmonie visible.)

Une profonde émotion a parcouru l'univers pensant, à la nouvelle de la mort d'Henri Poincaré. Avec lui s'éteignait une intelligence telle que la nature, dans le cours des siècles, n'en a produit qu'un tout petit nombre, un foyer où se donnaient rendez-vous et se confrontaient toutes les connaissances, si diverses soient-elles, qu'a pu acquérir l'humanité. Cette merveille de la science une et universelle, dont l'idée, depuis Leibnitz, paraissait chimérique, chaque science particulière étant devenue, elle-même, un infini, s'était, une fois de plus, réalisée ; avec quelle splendeur, quelle fécondité, quelles perspectives immenses ouvertes sur l'inconnu, on s'en rendait compte chaque jour plus distinctement. Et c'est à l'âge de cinquante-huit ans, bien en deçà de la vieillesse, dans toute la puissance de sa pensée créatrice, que ce génie nous est enlevé !

On lui pourrait appliquer les vers, plus expressifs sans doute que poétiques, dont Constantin Huygens salua la mort de Descartes : Nature, prends le deuil et, la première, pleure le grand homme disparu :

Quand il perdit le jour, tu perdis la lumière :
Ce n'est qu'à sa clarté que nous t'avons su voir.

Exposer l'œuvre d'Henri Poincaré est une entreprise irréalisable. Tandis que la plupart des hommes valent moins que ce qu'ils ont fait, parce que, dans les produits de leur activité, l'apport des autres est l'élément principal, Henri Poincaré mit le sceau de sa pensée sur tout ce qui sortit de son cerveau ; et c'est cette pensée vivante, insaisissable, infinie, qui est l'essentiel de son œuvre. S'assimiler, de chacun de ses travaux, non seulement le détail, mais l'idée génératrice, mesurer la grandeur de cette idée aux espaces qu'elle ouvre par delà les domaines dès maintenant explorés, serait le moyen de connaître, dans toute son ampleur, un esprit qui déborde son ouvrage : cette tâche est réservée à la postérité.

Les quelques pages qui vont suivre ne peuvent prétendre qu'à indiquer l'orientation générale de la pensée d'Henri Poincaré, dans les champs divers où elle s'est exercée.

I

LE SAVANT

Henri Poincaré nous apparaît comme une incarnation de la science. Voir, penser, parler scientifiquement est sa naturelle manière d'être. Comme Descartes, dont le tempérament fut analogue, il distingue radicalement entre exposer la science faite, et créer la science. Son œuvre, à lui, c'est de créer. Rien ne sort de son esprit tel qu'il y est entré. Les idées dont il prend connaissance ne lui sont qu'une excitation à chercher, à imaginer, à produire. Un système fait et arrêté se transforme dans son cerveau en une pensée vivante, souple, féconde en aperçus nouveaux.

Non qu'il ignore ce qui a été trouvé avant lui, ou qu'il en fasse table rase, pour se placer, d'abord et sans intermédiaire, en face du problème à résoudre. Son point de départ, tout au contraire, ce sont les résultats déjà obtenus. Mais ces résultats, il les considère essentiellement d'un point de vue critique ; il en démêle, avec une pénétration singulière, les postulats ; et il lui apparaît, en général, que ces postulats sont insuffisamment déterminés ou justifiés. Il en vient ainsi à rechercher plus

profondément les principes, et à renouveler, plus ou moins, l'ensemble des connaissances auxquelles il s'est attaqué. Sa création n'est pas destruction : elle s'appuie sur le connu, pour en montrer l'insuffisance, et pour bâtir plus profondément et solidement.

Henri Poincaré appliquait d'instinct cette disposition d'esprit à toutes les sciences qu'il abordait. L'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, doyen honoraire de la Faculté des Sciences de Paris, M. Darboux, lors de son jubilé, le 21 janvier 1912, répondant au discours que lui avait, entre autres, adressé Henri Poincaré, lui dit, dans son langage d'une simplicité exquise, d'une grâce fine et pénétrante : « Avec des hommes tels que vous, la Faculté allait toute seule... Lorsque la considération des services m'a déterminé à vous demander de changer d'enseignement, vous l'avez fait sans hésitation, une première fois pour prendre la chaire de physique mathématique, une seconde fois pour passer à celle de mécanique céleste. Et ainsi, j'ai aujourd'hui la joie et l'orgueil de penser que j'ai pu avancer le moment où, en même temps que grand géomètre, vous avez été proclamé par tous grand physicien et grand astronome. » Et il ajouta : « Pourquoi la Faculté ne possède-t-elle pas aussi une chaire de philosophie scientifique? J'aurais pu vous demander aussi de l'occuper. »

Il n'est pas téméraire, sans doute, de généraliser la remarque, si précieuse dans sa bouche, de M. Darboux. Doué de manière à tout comprendre, à tout repenser, Henri Poincaré eût apporté des idées nouvelles dans tout ordre de connaissances où il se fût adonné : dans la géographie, l'archéologie, la botanique ou la linguistique, aussi bien que dans les sciences que les besoins de la Faculté l'amenèrent à enseigner.

Comme écolier, il s'était distingué dans toutes les branches des études : en mathématique, il s'était montré tout de suite hors de pair. Ses camarades ont conservé le souvenir de l'aisance avec laquelle, au début de son année de mathématiques spéciales, le professeur ayant, dans sa leçon, rencontré une difficulté dont il avait peine à se tirer, Henri Poincaré demanda la permission d'aller au tableau, et improvisa la démonstration cherchée. Il était naturel que ce génie essen-

tiellement scientifique s'éprît, avant tout, de la connaissance qui, plus purement que toutes les autres, réalise la forme de la science, et dont le nom même, étymologiquement, signifie science, et rien de plus.

***

L'œuvre méthématique d'Henri Poincaré défie l'exposition, puisque le point de départ s'en trouve bien au delà du terme où s'arrête l'enseignement classique, et qu'elle consiste surtout en recherches d'une grande hardiesse, destinées à provoquer, elles-mêmes, pendant longtemps, des recherches nouvelles.

Dès 1884 et 1887, nos deux grands mathématiciens Hermite et Jordan appréciaient dans ce sens les travaux d'H. Poincaré, alors candidat à l'Académie des Sciences. « L'œuvre de ce géomètre, écrit Jordan, dans son rapport, est au-dessus des éloges ordinaires, et nous rappelle invinciblement ce que Jacobi écrivait d'Abel : qu'il a résolu des questions que personne, avant lui, n'avait osé imaginer. »

Les deux caractéristiques de son génie mathématique sont : l'intuition et la généralisation.

Il s'oppose à l'école de Weierstrass, qui tend à réduire les mathématiques à la pure logique. Il maintient la relation des mathématiques au réel, soit sensible, soit suprasensible, et, par suite, le rôle nécessaire de l'intuition dans le travail de découverte. Il considère comme essentiel aux mathématiques un élément de nouveauté, d'originalité, d'agrandissement indéfini, que ne saurait comporter un système exclusivement logique.

Il possède, en outre, une faculté de généralisation extraordinaire. Il distingue avec autant de finesse que d'audace, en toute conception, la forme et le fond, montre que maint élément que l'on croirait essentiel, est relatif à la forme seule; et il obtient, en éliminant cette dernière, des formules qui débordent considérablement les faits d'où elles sont issues.

De là le souffle de création qui anime toutes ses œuvres.

Son objet fut, d'une manière générale, l'étude des équations

différentielles. L'intégration de ces équations, que réclame, à chaque pas, la science physique, est, la plupart du temps, impossible. Or H. Poincaré fit faire un pas décisif à ce problème vital par la découverte de ces fonctions célèbres que, par déférence pour celui qui lui en avait suggéré l'idée, il a appelé *fuchsiennes*. C'était là, dit M. G. Humbert[1], « le couronnement de l'œuvre de tout un siècle, et l'ouverture d'un monde nouveau ». Désormais la résolution des équations différentielles n'a cessé de faire les progrès les plus merveilleux.

Un côté très remarquable de ces fonctions est leur relation à la géométrie non-euclidienne. On sait qu'une géométrie est possible, c'est-à-dire peut se développer sans contradiction, qui ignore le cinquième postulat d'Euclide : « Par un point pris hors d'une droite on peut mener une parallèle à cette droite, et on n'en peut mener qu'une. » Or la construction d'une telle géométrie était, naguère encore, considérée comme un pur jeu d'esprit. H. Poincaré s'avisa, dans l'une de ses intuitions géniales, qu'il y avait un rapport étroit entre ses fonctions fuchsiennes et la géométrie non-euclidienne. Et il utilisa cette dernière en vue de la géométrie ordinaire, c'est-à-dire euclidienne. Géométrie euclidienne et géométrie non-euclidienne n'étaient plus, dès lors, que des langages différents, dont l'un se pouvait traduire dans l'autre. Et la géométrie non-euclidienne acquérait, pour le mathématicien, autant de réalité que la géométrie euclidienne : celle-ci était, au regard du vrai absolu, sur le même pied que celle-là.

*
* *

La mathématique a son objet et sa certitude en elle-même, encore qu'elle soit souvent sollicitée de se poser certains problèmes, auxquels elle n'eût pas songé, par les énigmes que nous offre la réalité observable. Or, il est remarquable que les théories qu'elle construit d'après son type rationnel d'évidence sont en conformité avec les phénomènes eux-mêmes, car elles permettent d'en prévoir le cours à venir, avec une exactitude que vérifie sensiblement l'expérience.

1. *Nature*, 27 juillet 1912.

C'est dans l'astronomie que, dès l'antiquité, les savants ont cherché la réalisation par excellence des formules mathématiques. Il semble que les mouvements des astres ne soient autre chose que des nombres concrets.

Muni d'instruments analytiques d'une puissance nouvelle, enclin d'ailleurs à tout rapprocher, à tout confronter, Henri Poincaré ne pouvait manquer de considérer dans leurs rapports l'abstrait et le réel, et, tout d'abord, les mathématiques et l'astronomie. Les circonstances qui le firent astronome furent simplement, comme il arrive, l'appel de la destinée.

Les travaux d'Henri Poincaré en cette matière se rangent sous deux chefs : mécanique analytique et mécanique céleste.

Dans le premier domaine il a fait une étude très originale des figures d'équilibre d'une masse fluide en rotation. On admettait que ces figures étaient au nombre de deux : l'ellipsoïde aplati, et un ellipsoïde à trois axes inégaux, dit de Jacobi. Henri Poincaré montra qu'avec l'accroissement de la vitesse de rotation la masse fluide devait prendre une troisième forme, comparable à celle de la poire, et finir par se partager en deux corps isolés. Telle, dès lors, pouvait être l'origine de notre satellite et de certaines nébuleuses.

Dans le domaine de la mécanique céleste, H. Poincaré fut un créateur de génie, et son nom se range, désormais, à côté de celui de Laplace.

Celui-ci avait cru démontrer que le système solaire, tel qu'il est constitué, devait, une fois donnée la chiquenaude initiale, se maintenir indéfiniment dans son intégrité, en vertu de la loi même de Newton, c'est-à-dire sans intervention nouvelle de la puissance créatrice. Et les travaux de Newcomb, de Gyldén et d'autres avaient confirmé les déductions de Laplace.

Nunquam transcurrent præscriptos sidera fines :

ainsi H. Poincaré exprimait-il la doctrine classique de la stabilité de notre système.

Or cette doctrine avait été construite en considérant uniquement l'action mutuelle de deux corps : le soleil et une planète. Qu'arriverait-il, si, au lieu des rapports de deux corps, on étudiait les rapports de trois? Le problème, naturellement, avait été maintes fois abordé. Mais on y rencontrait des diffé-

rences insurmontables. Pourtant il s'impose, puisque chaque masse matérielle agit sur toutes les autres. H. Poincaré trouva, pour ce problème, des solutions infiniment plus générales que toutes celles que l'on connaissait. Et, par là, il renouvela l'Astronomie. De ses solutions, en effet, il résulte que les fondements sur lesquels s'appuient les astronomes pour faire leurs merveilleuses prédictions sont, en réalité, ruineux. Les méthodes de Lagrange et de Laplace ne sont plus valables que pour quelques siècles, et, non, comme on le croyait, pour des milliers et des milliers d'années. Des méthodes nouvelles sont nécessaires. De là l'immortel ouvrage : *Les méthodes nouvelles de la mécanique céleste*, 3 tomes, 1892-1899.

Tels sont, relativement à la stabilité de notre système, les conclusions qu'Henri Poincaré tire de la mécanique céleste. Il a, d'ailleurs, considéré également la question au point de vue physique ; et, calculant les effets : 1° de la résistance du milieu interplanétaire ; 2° des marées ; 3° du magnétisme des planètes, il a montré que, de ce côté également, notre système est caduc, et que planètes et satellites doivent finir par s'abîmer dans le soleil. Petit accident, d'ailleurs, et qui n'intéresse les hommes qu'en un sens théorique, car la disparition de la vie sur la terre l'aura de beaucoup précédé.

*
* *

Comme il avait bouleversé l'astronomie avec ses méthodes d'analyse, sans sortir de son cabinet, ainsi ses travaux en physique furent une sorte de revanche des mathématiques et de la théorie, sur la physique qui ne voulait être qu'expérimentale.

L'œuvre d'H. Poincaré en physique fut essentiellement une critique, à la fois très pénétrante et très féconde, de toutes les découvertes et théories contemporaines.

A propos des principes qui semblaient le plus définitivement établis, il se demandait ce qu'ils signifient, sur quoi ils se fondent. Le principe de la conservation de l'énergie était, depuis Helmholtz, un axiome intangible. H. Poincaré démontre qu'en dernière analyse il signifie simplement que quelque chose se conserve, sans qu'on puisse dire quoi : proposition qui, sans

doute, est de grande importance, mais qui demeure infiniment vague.

Les explications mécanistes des phénomènes physiques étaient, hier encore, considérées comme la condition même de la science. Conformément à cet axiome, Maxwell cherchait obstinément l'explication mécanique de la lumière et de l'électricité. Des confuses théories auxquelles il aboutit H. Poincaré donna la clef. Si une explication mécanique de l'électricité est possible, démontra-t-il, c'est-à-dire s'il est possible de construire les équations des phénomènes électriques en partant des équations de la dynamique, une infinité d'autres explications mécaniques de ces mêmes phénomènes est également possible. Entre ces explications on pourra choisir la plus commode, mais il ne peut être question de distinguer la plus vraie.

Certains, d'autre part, veulent que la mécanique classique soit radicalement condamnée par les hypothèses qu'imposent les phénomènes électriques. Selon ces hypothèses, en effet, la masse d'un corps n'est plus constante, mais augmente avec la vitesse. H. Poincaré expose que la mécanique nouvelle a certainement sa raison d'être, mais qu'elle n'est intelligible que pour celui qui connaît la mécanique classique, en sorte que le nouveau, dans la science, n'abolit pas l'ancien, mais le continue.

Tandis que H. Poincaré étudiait les travaux de Maxwell, survinrent les retentissantes expériences de Hertz, réalisant les oscillations électriques à période très courte que les théories de Maxwell conduisaient à considérer comme les éléments de la lumière. H. Poincaré fut des premiers à saisir l'importance de ces expériences, et à en développer les conséquences. Non seulement il suivait de près le mouvement, mais, le plus souvent, il le devançait. Et ce théoricien, non content d'expliquer et d'interpréter les expériences déjà réalisées, en concevait et en suggérait de nouvelles.

C'est ainsi que son nom restera attaché aux expériences de Hertz sur l'explication de la résonnance multiple et la théorie de la différenciation des ondes, à la découverte de la télégraphie sans fil, à la première expérience de Becquerel sur les rayons uraniques, aux expériences de Blondlot sur les oscillations des machines, etc.

Il n'était pas jusqu'aux applications pratiques dont il ne s'occupât avec succès : témoin ses travaux sur la théorie de la commutation des machines et sur la théorie du récepteur téléphonique.

Et, d'autre part, remontant des théories nouvelles de l'optique et de l'électricité aux conditions logiques de ces théories, il se voyait amené à scruter à nouveau le grand principe de la relativité du mouvement. Et il mettait en évidence que le mouvement uniforme est, en soi, inobservable, que nous ne pouvons constater que des mouvements relatifs, et que, de l'aveu de la physique elle-même, l'espace absolu et le temps absolu n'existent pas.

Tel était le mouvement alternatif par où l'esprit d'Henri Poincaré se portait, des principes aux conséquences, et des faits aux principes.

II

LE PHILOSOPHE

Il est rare qu'un esprit supérieur, dont l'œuvre a été profonde et originale, n'en vienne pas, tôt au tard, quel que soit le domaine où il s'est exercé, à pénétrer dans le champ de la philosophie. Ces hommes, en effet, qui, par une initiative en quelque sorte mystérieuse, ont soumis à la pensée humaine quelque province nouvelle de la réalité, sont naturellement portés à réfléchir sur le travail qu'ils ont accompli, à rechercher la raison et la signification des succès qu'ils ont remportés. Or, s'il paraît exagéré de soutenir que la réflexion pure et simple sur le travail scientifique soit, à elle seule, toute la philosophie, il n'est pas douteux que cette sorte d'élargissement rationnel de la science ne tienne une place capitale dans l'œuvre des grands penseurs, et n'ait été l'un des points de départ de leurs théories les plus métaphysiques.

A cultiver, en ce sens, la philosophie, Henri Poincaré était comme prédestiné; car, dès son enfance, il n'avait rien reçu pour vrai, rien trouvé, rien démontré, sans analyser curieusement le travail dont sa découverte ou sa démonstration était

le produit. C'est donc par un mouvement spontané de son esprit qu'il se trouva, lui si difficile en fait de preuve, aborder la spéculation qui passe pour le moins susceptible de rigueur et de certitude. S'il avait à cœur de réduire, par sa critique, la valeur des hypothèses scientifiques, trop souvent présentées comme des vérités absolues, il lui plut, en revanche, de rechercher si, dans ces questions même où les hommes de science, volontiers, ne voient que prétexte à bavardage et à constructions arbitraires, il n'était pas possible d'arriver à certaines conclusions raisonnablement justifiées.

Le problème philosophique se pose, pour Henri Poincaré, en des termes qui rappellent le point de vue de Descartes. Il est, estime-t-il, parfaitement possible de se livrer à la science sans aborder la philosophie. Les diverses sciences ont leur critérium de certitude qui, pratiquement, leur suffit. La mathématique part de certains axiomes sur lesquels s'accordent tous les esprits ; elle raisonne suivant la logique pure, qui s'impose nécessairement à notre adhésion. Qu'elle se conforme de tout point à cette double condition, et ses théories seront, scientifiquement, irréprochables. D'une manière analogue, les sciences physiques ont leur norme nécessaire et suffisante : le fait mesurable. Exactement proportionnée aux faits connus, confirmée en tout sens, par l'expérience, une loi présente la certitude scientifique.

Mais certains esprits ne se contentent pas de cette certitude, en quelque sorte conditionnelle. Joignant à l'esprit scientifique le sens de l'être, de l'existence proprement dite, et, pour tout dire, de l'absolu, ils se demandent, non seulement si notre science accomplit effectivement sa mission de coordinatrice de l'expérience, mais encore quel est au juste son rapport à ce qui est, sa valeur comme expression du vrai en soi. Ces chercheurs inquiets sont ceux qu'on appelle les philosophes : Henri Poincaré fut du nombre. Il ne lui suffit pas d'être un savant : il voulut, s'il était possible, savoir ce qu'est et ce que vaut la science.

Son œuvre scientifique était création plus qu'exposition ; il en fut de même de ses travaux en philosophie : ils représentent, non les parties d'un système, mais les moments d'une réflexion qui, de même qu'elle critique les idées reçues, se

critique elle-même, et, sans doute, craindrait d'être dupe d'une illusion, si jamais elle s'imaginait qu'elle a touché le but. Tel le Faust de Gœthe, s'écriant :

Werd' ich zum Augenblicke sagen :
Verweile doch, du bist so schœn!
. . . . . .
Dann will ich gern zu Grunde gehn[1].

La méthode que suit Henri Poincaré pour déterminer la valeur objective de la science consiste tout d'abord à se demander en quoi la science consiste, de quels éléments elle est faite. Et cette question elle-même, pour un esprit en qui la science ne se réfléchit pas seulement, mais se crée, revient à cette autre : d'où viennent, comment se forment les connaissances dites scientifiques? D'accord avec la tradition classique, et contrairement à la doctrine dite pragmatiste, selon laquelle une idée, d'où qu'elle vienne, est suffisamment justifiée si elle se montre efficace, c'est à la considération de l'origine qu'Henri Poincaré demande des lumières sur la valeur.

Or, envisagée à ce point de vue, la science lui apparaît, non comme une simple appréhension et classification des faits, mais comme une interprétation, conçue du point de vue de l'esprit humain lui-même; en sorte qu'elle comprend essentiellement deux moments :

1° la détermination d'un langage approprié, c'est-à-dire d'un ensemble de signes, conformes, et à la nature de notre intelligence, et à la nature des choses à connaître ;

2° l'application de ce langage aux objets qui se présentent à nous.

Le langage dont nous nous servons pour nous assimiler et comprendre les choses se compose principalement : du raisonnement mathématique, de la notion de grandeur mathématique, de la notion d'espace, de la notion de force.

Quelle est l'origine de ces divers instruments?

Il existe, à ce sujet, deux théories diamétralement oppo-

1. « Si jamais il m'arrivait de dire à l'instant qui passe :
Demeure, oh! demeure : tu es si parfaitement beau!...
Qu'aussitôt c'en soit fait de moi! » *Faust*, I.

sées. D'après l'une, les conditions dont il s'agit sont, en elles-mêmes, des objets absolument nécessaires et éternels, innés et tout faits d'avance dans notre intelligence, laquelle n'a qu'à regarder en soi pour les y trouver. Cette théorie est ce qu'on appelle le dogmatisme. La théorie contraire, dite empirique, veut que ces notions, non innées, mais acquises, soient le résultat pur et simple de l'action des choses extérieures sur notre esprit, c'est-à-dire de l'expérience.

Entre ces deux extrêmes, la philosophie moderne, avec Descartes, Locke, Leibnitz et Kant, a, de plus en plus profondément, cherché un moyen terme. C'est ainsi que ce dernier philosophe distingue, de la forme universelle et innée de la pensée, d'où résulte la logique pure et simple, un ensemble de formes acquises, dites transcendentales, telles que les notions d'espace, de temps, de substance, de causalité, de réciprocité, qui, tout en participant de la pensée, tiennent également de la nature de l'être concret. Dans ces formes, Kant trouve les éléments des concepts qui nous sont nécessaire pour penser les choses et les convertir en objets de science.

C'est à des conclusions de ce genre que la réflexion sur l'œuvre de la science conduisit Henri Poincaré.

Et d'abord, il repousse la philosophie purement logique, qui prétend déduire de la seule unité et identité de la pensée abstraite les notions fondamentales des sciences.

Le raisonnement mathématique, à ses yeux, n'est pas, comme on le dit souvent, une simple déduction logique. D'un bout à l'autre de la science, ce mode de raisonner, généralise, crée, tire du moins le plus : progrès contraire à l'idée de la pure logique. C'est une sorte d'induction, dont Henri Poincaré trouve le type dans la démonstration par récurrence, laquelle enveloppe un nombre infini de démonstrations.

La grandeur mathématique est le continu; et l'on pourrait supposer que le continu est donné au sein de l'esprit lui-même, ou qu'il est composable à l'aide des matériaux que l'esprit trouve immédiatement en soi. Il n'en est rien. Le continu mathématique, dit H. Poincaré, consiste dans la possibilité d'intercaler, entre des échelons consécutifs, des échelons intermédiaires, et ainsi de suite indéfiniment;

puis, entre ces termes mêmes, qui déjà sont en nombre infini, mais qui demeurent rationnels, de nouveaux termes, dits incommensurables. Or une telle notion, sans violer la logique, ne s'explique pas par elle seule. En vain certains mathématiciens, tels que Kronecker, ont-ils tenté de construire cette échelle continue de nombres fractionnaires et irrationnels sans se servir d'autres matériaux que le nombre entier : la doctrine implique un cercle vicieux. Pourrions-nous, en effet, composer la notion, non seulement des nombres incommensurables, mais des nombres fractionnaires eux-mêmes, si nous ne connaissions, par ailleurs, une matière, que nous concevons comme divisible à l'infini, c'est-à-dire continue?

Pareillement, l'espace du mathématicien n'est pas un extrait de la pensée pure. Lowatchewski et Riemann, notamment, ont montré qu'en dehors de la géométrie euclidienne, dont l'étoffe est notre espace à trois dimensions, d'autres géométries sont possibles et susceptibles de se développer indéfiniment sans contradiction.

Si nos concepts mathématiques ne se peuvent déduire de la pensée en soi, il en est de même, à plus forte raison, des concepts de la mécanique. Ni la mesure du temps, ni notre principe d'inertie, ni celui de l'action et de la réaction, ne sont donnés ou déterminables purement *a priori*.

Que si, enfin, abordant les sciences véritablement concrètes, telles que la physique, nous nous demandons d'où viennent les idées directrices qu'elles supposent, nous observons que la notion la plus générale concernant cet ordre de recherches, celle de loi physique, selon laquelle, dans des circonstances voisines de l'identité, des phénomènes également presque semblables se produisent invariablement, ne se peut ramener au seul contenu de la pensée pure.

Il en est évidemment de même des grandes hypothèses, soit mécanistes, soit dynamistes, qui dirigent les recherches des physiciens : leur caractère même d'hypothèses, indubitable pour qui en considère l'histoire, nous interdit de les ériger en vérités absolues.

Si les éléments essentiels du langage scientifique ne sont pas des vérités absolues et innées à la pensée, peuvent-ils davantage s'expliquer par l'expérience toute seule ; et faut-il

dire que la science, telle que le temps l'a faite, tranche enfin le grand débat au profit de l'empirisme?

Ici, encore, H. Poincaré répond par la négative.

En vain voudrait-on ramener le raisonnement mathématique à une méthode empirique, sous prétexte qu'il n'est pas déductif, mais inductif. L'induction mathématique est rigoureuse, c'est un raisonnement exact : donc ce n'est pas une variété, si perfectionnée qu'on la suppose, de l'association des états de conscience telle qu'elle est donnée dans l'expérience.

Pareillement, la grandeur mathématique et les objets mathématiques ne sont pas des extraits ou des composés, plus ou moins épurés et perfectionnés, des données sensibles : ils sont d'une autre nature. Ils possèdent quelque chose d'original, qui ne se peut ramener à l'expérience.

Considérons, par exemple, l'infini, qu'implique le continu du mathématicien, et qui, partout, se retrouve dans les sciences mathématiques. Il n'est ni ne peut être exhibé par l'expérience; il n'offre, à la pensée empirique, qu'un objet confus et indéfini. Or il est, par le mathématicien, conçu très clairement et très distinctement; il s'impose à lui avec une parfaite précision et évidence. Comment expliquer ce caractère, sinon en admettant que cet infini est, au fond, l'esprit lui-même, lequel, à propos de certains phénomènes, constate et transforme en concept sa capacité de répéter indéfiniment une même action?

Non moins impuissant apparaît l'effort de l'empirisme pour expliquer l'espace mathématique. Cet espace ne diffère pas en degré, mais en nature, de l'espace expérimental ou représentatif. L'espace mathématique est homogène, isotrope, ce qui signifie que, dans cet espace, toutes les droites qui passent par un même point sont identiques; enfin, il est doué de trois dimensions. Or l'espace représentatif, soit visuel, soit tactile, soit moteur, ne présente aucune de ces propriétés. Il est véritablement autre que l'espace géométrique : il ne peut fournir à l'esprit les éléments de cet espace.

Les principes de la mécanique, eux non plus, ne sont pas des données de l'expérience. Non seulement on n'a jamais expérimenté l'inertie et l'accélération, telles que les conçoivent les mécaniciens; mais, à vrai dire, ces principes sont empiri-

quement invérifiables. En effet, ils supposent un système parfaitement soustrait à toute action extérieure, et il n'existe pas de tel système : toutes les parties de l'univers subissent plus ou moins l'action de toutes les autres parties.

Les prétendus principes de la mécanique sont, en réalité, des définitions. C'est par définition que la force est égale au produit de la masse par l'accélération; c'est par définition que l'action est égale à la réaction. Ces définitions, tout abstraites, nous permettent de nous entendre nous-mêmes quand nous parlons des choses, mais ne peuvent être ni infirmées ni confirmées par les faits; ceux-ci sont d'un autre ordre : leur complexité irréductible ne permet pas d'y retrouver les principes simples que la science suppose.

Enfin, les grandes hypothèses de la physique ne sont pas, elles non plus, de simples produits de l'expérience. Soit, par exemple, le principe de la conservation de l'énergie. Pour l'énoncer dans toute sa généralité, il faudrait l'appliquer à l'univers entier. Mais, si l'on tente de le saisir ainsi dans sa vérité, on le voit s'évanouir; il n'en reste plus que ceci : Quelque chose se conserve, il y a une propriété commune à tous les possibles. Or, que dire d'une telle assertion? Dans l'hypothèse déterministe, qui est précisément celle de la science, il ne saurait y avoir qu'un possible : à ce point de vue, donc, notre loi paraît n'avoir aucun sens; tandis qu'elle en prendrait un, semble-t-il, si l'on admettait que le monde est l'œuvre d'un être libre.

L'appréciation que comporte le principe de la conservation de l'énergie, dit principe de Mayer, s'applique, presque sans changement, au second principe fondamental de la physique, dit principe de Carnot, d'après lequel il est impossible de transporter de la chaleur d'un corps froid sur un corps chaud sans dépense de travail, ou sans transport de chaleur d'un corps chaud sur un corps froid.

Ainsi, les éléments du langage dont la science se sert pour interpréter les choses, ni ne préexistent dans l'esprit, actuellement ou virtuellement, ni ne sont fournis par l'expérience. D'où viennent-ils donc?

La solution du problème ne saurait consister à chercher, en dehors de l'esprit et de l'expérience, une troisième source,

évidemment inconcevable. Il ne reste donc qu'à se demander comment concourent, au juste, l'esprit et l'expérience, pour former ces notions, que ni l'un ni l'autre, pris isolément, ne peut expliquer.

De l'examen critique du dogmatisme et de l'empirisme ressort déjà l'idée générale du rôle respectif qui appartient aux deux facteurs.

L'esprit crée les symboles scientifiques, non de toutes pièces, sans doute, mais en ce sens que la matière première qu'il lui faut bien emprunter aux données des sens est, par son action, transformée en concepts, irréductibles à ces données mêmes. Avec les éléments que, de la sorte, il se donne, l'esprit construit, ou peut construire une infinité de formes, toutes également adaptées à sa loi propre, laquelle n'est autre que la répugnance à la contradiction. Qu'est-ce, à ses yeux, dès lors, que l'acte par lequel il choisit telle forme, de préférence à tant d'autres, qui satisferaient également son besoin logique? Rien d'autre qu'une convention, qu'il énonce d'abord, et qu'il s'engage à respecter, ensuite, dans toutes ses déductions. En théorie, le choix de la convention lui est indifférent : il lui plaît de constater qu'il a la puissance de créer une variété infinie de mondes, dont chacun, logiquement cohérent, est, en lui-même, possible.

Mais l'expérience intervient pour l'avertir de diriger ses créations dans un certain sens, s'il veut qu'elles lui servent, non seulement à jouir de sa fécondité, mais à interpréter aisément le monde où il est plongé. Si, en effet, il essaye d'expliquer les choses à l'aide de ses concepts, il constate que tel d'entre eux s'applique assez bien aux objets donnés, tandis que tel autre ne réussit à les ordonner en quelque mesure qu'à force de constructions de plus en plus laborieuses et compliquées. Il se trouve donc que, si originales et indépendantes de l'expérience que soient ses créations, certaines d'entre elles présentent, comparées aux phénomènes sensibles, quelque chose comme une ressemblance. De là le choix que fait l'esprit. Entre tous les symboles dont il dispose, il retient ceux qui lui paraissent les plus analogues aux choses : ceux-là, en effet, sont les plus commodes, les plus facilement utilisables.

Ainsi l'esprit propose, et l'expérience dispose : tel est à peu

près le résumé de la doctrine. Création illimitée ; choix, parmi les formules créées, de celles qui s'adaptent le mieux à l'expérience : ces deux moments, qui, en fait, se mêlent continuellement, sont l'essentiel du travail par où l'esprit constitue l'instrument d'interprétation des phénomènes.

C'est ce qu'Henri Poincaré démontre avec profondeur à propos de chacune des grandes idées qui président au développement des sciences.

Déjà la mathématique pure, entre toutes les notions qu'il lui est loisible d'élaborer, s'attache à celles d'homogène, d'addition, de continu, d'infini, parce que c'est par les théories auxquelles ces notions donnent lieu qu'elle peut le plus directement être employée à l'explication de notre monde.

Si nous nous en tenons à la géométrie euclidienne, alors qu'une infinité d'autres géométries seraient également possibles, c'est que cette géométrie est la plus voisine de notre monde, et nous permet, plus aisément que les autres, de nous y orienter. Il est de fait que, pour nous expliquer ce que nous voyons, selon les habitudes que nous rencontrons en nous, nous nous trouvons confortablement dans une théorie qui attribue à l'espace trois dimensions, et trois dimensions seulement.

Semblablement, parmi les hypothèses physiques, celle du mécanisme et celle du dynamisme nous apparaissent tour à tour comme applicables aux faits divers que, tour à tour, nous étudions. Nous userons donc, selon les cas, sans attacher trop d'importance aux divergences logiques, des symboles, mécaniques ou dynamiques, qui paraîtront de nature à nous rendre le plus de services.

Ainsi se forme ce langage étrange, très subtil, homogène et divers, libre et déterminé, qui est comme le modèle idéal et abstrait de la science. L'esprit ne le construit pas simplement pour s'y complaire comme dans une éloquente image de sa puissance. Il entend, à l'aide de ce langage, connaître ce qui est. Et ainsi, tous les problèmes que le philosophe se pose à propos de la science aboutissent nécessairement à ce second problème fondamental : Quel est le rapport de la science à la réalité?

Peut-on demander à la science elle-même des révélations sur sa valeur objective, comme, parfois, du seul examen d'un

portrait on pense pouvoir tirer des conclusions sur sa ressemblance à l'original? Une parfaite unité et conséquence de la science entière, par exemple, ne témoignerait-elle pas de sa conformité à la nature des choses? Ou, réciproquement, l'impossibilité certaine de trouver, pour les lois naturelles, des formules définitives, ou encore d'établir une véritable cohérence entre les diverses parties de la science, ne signifierait-elle pas que la nature se joue de nos classifications, et que notre science est comparable à la tentative d'imiter la vie au moyen d'un mécanisme artificiel?

Il ne semble pas que, par de telles considérations, nous puissions jamais mesurer le rapport vrai de notre science aux réalités. Faut-il admettre, par exemple, qu'à la différence de nos lois scientifiques, dont l'essence est la fixité, les lois intrinsèques de la nature elle-même pourraient être sujettes à une évolution? Une telle question, pour le savant en tant que savant, n'a pas de sens. L'œuvre du savant est, précisément, de transformer le changement en fixité, le fait en loi, l'évolution en équation. Toute indétermination est, pour la science, une inconnue à déterminer, une ignorance à dissiper, et ne saurait être autre chose. Car la science est, proprement, une interprétation de la nature régie par cette hypothèse : Tout est semblable, tout n'est qu'addition ou soustraction de semblables. Il serait aussi paradoxal de demander à la science si elle peut voir les choses d'un point de vue opposé au point de vue scientifique, que de demander à l'œil humain s'il peut voir des êtres dépourvus de forme et de couleur.

Mais si la science, prise en soi, est muette sur son rapport à l'original qu'elle a mission de traduire, il n'en est pas de même de la science, considérée par le philosophe dans son mode de formation et de développement. Elle repose, en ce sens, selon H. Poincaré, sur des conventions, sur des hypothèses, sur des théories construites par l'esprit; et ce qui en fait la valeur, c'est que ces hypothèses et ces théories, d'une manière générale, se sont montrées et demeurent commodes et utiles. Quand une fois cette origine de notre science nous a été révélée, comment pourrions-nous continuer à la tenir pour l'expression adéquate de la réalité? Puis-je continuer à croire

à la ressemblance d'un portrait, si j'apprends que le peintre l'a composé loin du modèle, avec des formes et des couleurs qu'il a lui-même imaginées?

Suit-il de là, toutefois, que notre science ne possède aucune valeur objective?

Considérons le travail qu'accomplit l'esprit lorsqu'il transforme un fait brut en fait scientifique. Sa grande méthode consiste à substituer, au fait proprement dit, la mesure de ce fait, et à opérer la mensuration d'après des principes où le philosophe ne peut voir que des conventions. Jamais, d'ailleurs, le savant ne se satisfait, jamais il ne consent que le résultat où il est parvenu soit considéré comme définitif. Ce résultat est relatif à telle convention; mais d'autres conventions seraient possibles, préférables peut-être. Ne suit-il pas de là que la science, en définitive, écarte et envoie promener, ἐᾷ χαίρειν, comme dit Platon, le fait extérieur, pour créer, à la lettre, le fait scientifique qu'elle met à sa place?

Pure apparence, selon H. Poincaré. De ce que je puis, à mon gré, évaluer une longueur en mètres, en toises, en yards, etc., il ne s'ensuit pas que je crée la longueur même dont je prends la mesure. Et si je fais appel, tantôt à une convention, tantôt à une autre, c'est précisément parce que je cherche quelle est celle qui paraît le plus propre à serrer de près la réalité. Tel, un homme qui sait plusieurs langues, trouve parfois dans une langue étrangère, pour exprimer la nuance de sa pensée, un terme qu'il cherche en vain dans sa propre langue. La science, sans doute, n'arrive jamais à formuler une assertion définitive : elle ne peut dépasser le provisoire; mais elle ne tient pas, pour cela, toutes les connaissances humaines pour également inadéquates. Elle procède par approximations successives, c'est-à-dire que, sans jamais parvenir à toucher le but, elle sait, avec certitude, que tel point en est plus proche que tel autre. Et l'idée même que ce qui était vrai hier est aujourd'hui faux, et qu'ainsi nos théories les plus triomphantes sont destinées, elles aussi, à succomber, est, chez un savant, tout autre chose que cette condamnation sommaire de toute affirmation scientifique, où se complaît l'amateur qui voit les choses du dehors. La vérité d'hier, aux yeux du savant, ne disparaît pas, purement et simplement,

pour faire place à la vérité d'aujourd'hui. Ceci ne tue pas cela. Les vieilles théories, même remplacées, conservent leur valeur, qui est d'expliquer tel ordre, tel groupe de phénomènes. Elles ne sont pas détruites, elles sont dépassées par les théories qui expliquent un nombre de phénomènes plus grand. Vingt n'est pas la négation de dix. L'intérêt supérieur qu'il y a, pour la science, à faire tourner la terre autour du soleil plutôt que le soleil autour de la terre, n'empêche pas que l'ancienne hypothèse n'explique un certain nombre de faits, et ne possède un certain degré de vérité. Et, dans certains cas même, il peut être plus commode de conserver les anciens points de vue. Il faut renoncer à l'idée d'une science coulée d'un seul jet, parfaitement une et cohérente. Une telle science part de l'absolu. Or nous ne pouvons qu'y tendre, en sachant, d'ailleurs, que nous n'y atteindrons pas. Notre science, effort pour saisir, avec des instruments de notre invention, une vérité qui ne dépend pas de nous, admet la coexistence de théories construites d'après des principes divers, hétérogènes, incompatibles peut-être, pour qui prétendrait les ériger en vérités absolues.

Déjà, donc, la science se justifie en tant qu'elle est une connaissance, relative sans doute à nos moyens de connaître, mais susceptible d'un perfectionnement indéfini.

Ce caractère, toutefois, épuise-t-il sa valeur? Telle n'est pas la conclusion dernière d'Henri Poincaré : il revendique, pour la science, une certaine participation à la vérité, non seulement humaine, mais absolue.

Nous n'atteignons pas les choses en soi. La raison de cette impuissance n'est pas la présence inévitable d'éléments subjectifs et conventionnels dans toutes nos conceptions. Mais la démarche nécessaire du savant, celle qui est le commencement et la condition indispensable de la science proprement dite, c'est la substitution de la mesure à la chose mesurée. Le savant ne sait, ne veut savoir quelle chose il mesure : qu'il mesure bien, et son œuvre est faite. Πάντα γα μὰν τὰ γιγνωσκόμενα ἀριθμὸν ἔχοντι, la connaissance est fonction du nombre : cette maxime de Philolaüs demeure la devise de la science.

Ne s'ensuit-il pas que l'absolu est, à tout jamais, inaccessible? Sans doute, notre science n'est pas relative aux sensa-

tions des individus : elle présente une certaine universalité et nécessité. Mais est-ce à dire, pour cela, qu'elle rejoigne les choses elles-mêmes? N'est-elle pas comme suspendue dans le vide, entre l'être et nous? Ne demeure-t-elle pas extérieure à l'être?

A cette conclusion la logique semble nous conduire. Mais un fait s'impose à nous, qui renverse cet échafaudage. Cette science, qui ignore la réalité, qui ne se constitue qu'en l'écartant, est avouée par la réalité. Et la nature, qui se montrait indocile, alors que l'homme essayait de lui arracher ses secrets et de lire dans son intérieur, obéit d'autant mieux au savant que celui-ci renonce à savoir qui elle est, d'où elle vient, par quelle puissance elle crée. Notre science, appliquée aux choses, réussit. Elle ne contente pas seulement notre intelligence : elle est la formule magique qui suscite les phénomènes.

Qu'est-ce à dire, sinon que dans nos théories scientifiques se réunissent deux éléments : un symbole, qui vient de nous, et quelque chose de la réalité même, qui est enveloppé dans ce symbole.

Sans doute, pratiquement, ces deux éléments sont inséparables et ont l'air de ne faire qu'un : nous ne pouvons connaître sans recourir au nombre : οὐ γὰρ οἷόν τε οὐδὲν οὔτε νοηθῆμεν οὔτε γνωσθῆμεν ἄνευ τούτου, dit Philolaüs. Mais dans toute connaissance vraiment scientifique, il y a, réellement, sous le signe, une chose signifiée. Celle-ci n'est pas un simple fantôme de notre imagination : elle est, au fond, une et identique dans notre pensée et dans l'être même. Cet élément, trait d'union des deux mondes, c'est le rapport.

La doctrine à laquelle aboutit ici Henri Poincaré rappelle l'attitude de Kant à l'égard de l'idéalisme. Kant définissait sa doctrine un idéalisme transcendental, fondant un réalisme empirique. Il voulait dire par là que, si l'être, tel qu'il est en soi, nous demeure inaccessible, en sorte que nos prétendues connaissances, à son sujet, ne sont que de pures idées; en revanche, nous atteignons le réel lui-même quant aux rapports qu'il contient, c'est-à-dire les lois véritables de la nature. Et Kant concevait ces deux thèses comme solidaires l'une de l'autre.

D'une manière analogue, H. Poincaré, du même coup, justifie notre science comme connaissance des réalités, en tant

qu'elle vise à connaître les rapports des choses, et la frappe d'incapacité, pour ce qui est de la connaissance des réalités absolues. Et volontiers il dirait, lui aussi : Il faut cultiver notre jardin. A quoi bon nous fatiguer à poursuivre un absolu qui, à tout jamais, se dérobe à nous? La connaissance nous en serait-elle profitable? Nous ne savons. Mais le champ du relatif, des rapports, des lois naturelles, où nous sommes chez nous, est si vaste, si riche et si fécond, qu'il suffit amplement à occuper notre activité. « C'est, disait Montaigne, une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être. » Henri Poincaré, sans doute, eût souscrit à cette maxime.

Est-ce là, toutefois, son dernier mot? Ne pouvons-nous mieux faire que de nous en tenir à un dualisme radical, selon lequel une barrière infranchissable sépare ce qui nous est accessible, pur phénomène extérieur, de ce qui est véritablement, mais nous demeure à tout jamais inconnaissable?

A considérer l'ensemble de l'œuvre d'Henri Poincaré, et un grand nombre de passages de ses écrits, on est amené à penser que, discrètement sans doute, comme il convenait à sa nature de savant, mais résolument, comme le voulait son génie impatient de toute entrave, il s'est demandé quelle pouvait bien être cette réalité même, qui ne se révèle à nous que par le rapport de ses parties entre elles.

Or ces rapports mêmes lui sont apparus comme autre chose que de simples objets de connaissance scientifique. Il était frappé de voir que, pour les découvrir, l'esprit humain, en fait, use de principes autres que les pures idées abstraites et les formules éprouvées du savant. Certes, notre travail réfléchi et critique joue, dans l'invention scientifique, un rôle indispensable. Il rassemble, classe, épure les matériaux sur lesquels s'exercera notre imagination; puis, l'idée une fois surgie des profondeurs de notre esprit, il intervient de nouveau, pour confronter les notions nouvelles avec les faits observables et avec les connaissances acquises, de manière à garantir leur droit à la subsistance. Il n'en reste pas moins que ce travail de la pensée réfléchie est surtout préparatoire ou éléminatoire, et que la création proprement dite s'opère dans une région de la pensée plus profonde que la réflexion. Et si nous cherchons à

nous rendre compte des directions que suit cette pensée, plus ou moins inconsciente, nous trouvons qu'elle est guidée, non plus par des idées claires, mais par des mouvements qui tiennent du sentiment, par l'aspiration vers la beauté, la simplicité, la clarté, l'unité, l'harmonie. Nous cherchons le beau, et nous trouvons le vrai. Ne serait-ce pas qu'entre les choses et notre âme il y a quelque affinité? Cet absolu, qui échappe à nos prises, ne serait-il pas, lui aussi, de quelque manière, épris d'harmonie, de convenance, de fécondité, de beauté? Et puisque l'harmonie, non seulement engendre des rapports, mais est elle-même rapport, proportion, arrangement, est-ce bien saisir toute la valeur des rapports dont s'occupe notre science, que d'y voir, purement et simplement, l'enveloppe commune, mais superficielle de deux mondes, l'un subjectif, l'autre objectif, lesquels seraient, dans leur être, impénétrables l'un à l'autre? Le fond même des choses ne serait-il pas, précisément, une harmonie cachée, plus belle encore que l'harmonie visible?

Le dualisme kantien, dès lors, ne représenterait pas, pour H. Poincaré, le terme de la philosophie. Insurmontable pour celui qui se borne à considérer du dehors, comme choses empiriquement données, et la science et l'esprit, le dualisme ne serait plus qu'une image figée et provisoire des choses, aux yeux du penseur qui envisage la science, non comme un système de concepts, mais comme une création sans fin, et qui découvre, en sa pensée même, un témoin vivant de l'unité secrète de la nature et de l'esprit. Et ainsi, sans rien relâcher de la rigueur scientifique, il nous serait permis, à nous aussi, de spéculer, comme les anciens Grecs, sur la source de l'ordre et des lois qui régissent notre monde ; car ces lois mêmes, plus voisines du fond des choses qu'il ne semble à celui qui n'en voit que les caractères extérieurs, seraient capables, par leur côté métaphysique, de nous introduire dans le monde de l'être véritable. Επεὶ δ'οὐδὲν ἀληθέστερον ἐνδέχεται εἶναι ἐπιστήμης, ἢ νοῦν, νοῦς ἄν εἴη τῶν ἀρχῶν ... τὸ ὀρεκτὸν καὶ τὸ νοητὸν κινεῖ. « Rien ne saurait être plus vrai que la science, sinon l'intelligence : celle-ci donc doit être un principe... La source du mouvement est dans le désirable et l'intelligible[1] ».

1. Aristote, 2 *Anal.* II, s. f. ; *Mét.*, XII, 1072 a 26.

Ce n'est qu'en de fugitifs instants qu'Henri Poincaré jette un regard sur ce monde transcendant. Y vivre, comme dit Aristote, serait d'un dieu : il n'est donné à l'homme que de l'entrevoir, par instants, comme à la lueur d'un éclair. Mais il est certain que notre intelligence, par où nous discernons l'intelligibilité des choses, ne peut être, elle-même, assimilée aux choses, ou conçue comme un de leurs effets nécessaires. Or, si l'intelligence est plus vraie que la science elle-même, les caractères que présentent nos lois scientifiques : homogénéité, réductibilité universelle, nécessité, ne sont vraiment compris que s'ils sont rattachés à l'intelligence, comme à leur cause. Mais alors, ne serait-ce pas la pensée vivante, le choix, l'action en vue de l'ordre et du bien, la liberté, qui constituerait la substance et la vérité intime de ce qui nous apparaît comme pure nécessité et inertie? Non seulement l'ἀνάγκη, ou nécessité mécanique, serait dominée par le νοῦς, ou intelligence, comme chez Platon; mais ce dualisme apparent se résoudrait, au fond, dans la libre souveraineté de l'esprit.

Il n'est pas difficile de trouver, dans les écrits d'Henri Poincaré, des passages qui suggèrent de telles réflexions, mais lui-même se serait reproché d'y insister : il consacrait la parole aux objets qui se communiquent, exactement, d'intelligence à intelligence, plutôt qu'à l'expression, nécessairement inadéquate, médiocre et comme impertinente, de la vie intérieure de l'âme.

*
* *

Non qu'il méprisât la pratique, et qu'il considérât comme de simples sujets d'étude pour le psychologue ou pour le médecin les consciences qui se demandent anxieusement comment elles doivent se conduire, à quels principes elles doivent obéir pour accomplir leur destinée. Il estimait la nature humaine, et il ne pouvait répondre par un simple haussement d'épaules à ceux qui, accusant la science d'avoir manqué à l'engagement de satisfaire tous les besoins de l'homme, croyaient pouvoir en dénoncer la faillite.

Les demandes de la conscience humaine, en matière morale

et pratique, ne pouvaient, certes, être éludées; mais, disait Henri Poincaré, ce n'est pas à la science qu'il convenait de les adresser. Celle-ci n'a pas promis, ne saurait promettre de rendre l'homme bon et heureux. Elle observe, elle explique, elle prévoit : tel est le champ, telles sont les limites de son activité. Elle considère ce qui est, non ce qui doit être, le fait, non le devoir. Il est clair que la connaissance des faits et de leurs lois physiques ne peut suffire à informer l'homme de sa mission et de sa destinée. Je sais, par la science, que, si je veux réaliser telle fin, il est nécessaire que j'emploie tel moyen. Mais quelle fin dois-je me proposer? Sur ce point la science n'a rien à dire. Et pourtant les hommes ne peuvent se dispenser de se poser une telle question. Réduire la morale à une simple description et analyse des mœurs existantes, c'est abandonner l'homme aux hasards de la coutume, de la passion, de l'impulsion aveugle, de l'inertie : c'est le faire déchoir. Une société humaine est comme une armée : elle ne peut remplir sa fonction, défendre et accroître son patrimoine matériel et moral, que soumise à une discipline. Or, de même que la science a son point d'appui, certain et inébranlable : le fait; de même, nous trouvons en nous-même un fondement solide du devoir et de la morale : la conscience. Qui pourrait dire lequel des deux principes offre une certitude supérieure? Je suis certain qu'il y a un devoir, que la justice, le désintéressement, la bonté ne sont pas de vains mots, comme je suis certain que les faits rentrent dans des lois. Si je méprise l'évidence inhérente aux principes de la morale, de quel droit me réclamerai-je de celle qui accompagne les principes de la science?

Henri Poincaré a souvent exprimé dans des formules de ce genre ses idées sur la valeur et le caractère de la morale. Dans l'*Introduction à la valeur de la Science*, par exemple, il écrit : « La morale et la science ont leurs domaines propres, qui se touchent, mais ne se pénètrent pas. L'une nous montre à quel but nous devons viser; l'autre, le but étant donné, nous fait connaître les moyens de l'atteindre. Elles ne peuvent donc jamais se contrarier, puisqu'elles ne peuvent se rencontrer. Il ne peut pas y avoir de science immorale, pas plus qu'il ne peut y avoir de morale scientifique. »

De telles assertions pourraient faire croire qu'Henri Poincaré n'a pas dépassé, en ce qui concerne les rapports de la morale et de la science, le point de vue dualiste. Tenons ferme, semble-t-il dire, les deux bouts de la chaîne, sans nous occuper de savoir comment l'enchaînement se continue. Il serait étrange, pourtant, qu'un génie comme le sien, dont le propre était de confronter les connaissances les plus disparates, s'en fût tenu à cette doctrine tout empirique, visiblement insuffisante aux yeux du philosophe, et particulièrement fragile à notre époque, où la science, comme un flot sans cesse montant, semble vouloir conquérir le domaine entier de l'être et de la pensée. La science a brisé le dualisme de l'immobilité et du mouvement, du mouvement et de la force, de la matière et de la vie : pourquoi ne s'emparerait-elle pas, semblablement, du monde de la conscience et de la moralité? Que si, effectivement, la morale est sans rapport avec la science, comment le savant la distinguera-t-il de ces croyances de pur sentiment, qui, comme telles, peuvent bien servir de point de départ à ses investigations, mais que la science a précisément pour fonction d'éliminer, et de remplacer par des formules purement objectives et intellectuelles? Tout dualisme du scientifique et du non scientifique, au regard du savant, est une vue purement provisoire des choses. Pour lui, ce qui est hors de la science, ou n'est rien, ou n'a d'autre signification que celle d'un problème à résoudre.

Si Henri Poincaré, parlant au grand public, se contentait, en général, d'insister sur l'hétérogénéité du scientifique et du moral, et sur l'illégitimité du raisonnement qui conclut de l'un à l'autre, c'est, sans doute, que beaucoup d'hommes accueillent volontiers cet argument, facilement saisissable, tandis qu'ils ont peine à entrer dans l'examen, nécessairement bien plus subtil, des liens qui peuvent exister entre la morale et la science. Chacun chez soi, quoi de plus simple? Mais, en réalité, quoi de moins sûr, lorsqu'on se trouve en face d'un adversaire qui, lui, a pour devise : Tout ou rien.

H. Poincaré, au fond, ne se satisfait pas du dualisme. La science n'est pas, pour lui, l'intelligible tout entier. Plus grand que la science, plus profond, plus vrai même est l'esprit, qui la crée, et qui, en quelque mesure, se retrouve dans les choses. C'est pourquoi, alors même que l'homme s'applique à la

science, s'il vient à en considérer, non seulement les résultats, mais l'origine et la valeur, il se sent vivre d'une vie supra-scientifique. Le vrai qu'il cherche, l'idée d'harmonie qui le guide, président à la science, et n'y sont pas exprimés dans leur plénitude.

Ici se trouve, dévoilé par la science elle-même, le principe commun de la science et de la morale. Réaliser l'esprit, et dans la connaissance et dans l'action, la morale ne prescrit pas autre chose. Déjà l'œuvre de science est moralement belle chez celui qui, sans le savoir, cherche, non la simple utilité, mais la pure connaissance du vrai. Déployer dans la vie, en l'adaptant aux conditions données de notre existence, cette même puissance d'harmonie, d'ordre et de beauté, c'est, sans nulle solution de continuité, passer du domaine scientifique au domaine moral proprement dit.

Science et morale ont un principe commun, et mènent l'une à l'autre. Mais il importe de considérer que la morale, dès lors, n'est, ni ne peut être, comme plusieurs le croient, la science du bonheur, au sens vulgaire du mot. Le bonheur, c'est, selon l'opinion commune, la satisfaction des tendances de l'individu. Or, la science méprise l'individu. Celui-ci demande à jouir de son être, à se reposer dans une demeure tranquille : il est heureux, si ses désirs sont satisfaits. Mais la science, en accroissant chaque jour la puissance de l'homme, suivant une proportion arithmétique, accroît, du même coup, suivant une proportion géométrique, ses désirs et ses ambitions. Elle se rit du bonheur médiocre où il s'attardait : elle lui fait croire qu'il marche à toute vitesse vers une félicité infiniment plus rare, plus riche et plus intense. Elle lui fait, en matière de bonheur, lâcher la proie pour l'ombre.

Ce que la science vise, ce n'est pas le bonheur, c'est le progrès, chose impersonnelle, collective, fatale, où l'individu est emporté comme dans un torrent.

Mais la vraie morale n'est pas l'art d'être heureux. Elle veut que nous grandissions le plus possible en intelligence, en dignité, en perfection. Elle nous prescrit de développer de toutes nos forces ce qu'il y a en nous de plus noble et de plus beau : l'esprit.

S'il en est ainsi, la science, loin d'être étrangère à la

morale, fait, elle-même, partie de la morale. Car elle n'est pas, dans son essence, un ensemble de recettes, permettant à l'homme de consacrer à sa jouissance les forces de la nature. Elle n'est même pas une méthode d'action, dont le succès serait la fin. En soi, elle ne vise qu'à connaître et comprendre, non à jouir. Et l'utilité infinie qu'elle présente est un effet de sa nature, non sa raison d'être.

Elle est l'esprit même, travaillant à se réaliser, à prendre conscience de sa puissance et de sa grandeur, à se donner le spectacle du déploiement de son être dans l'univers. Elle répond donc à l'idée d'une morale qui tend au véritable perfectionnement de l'homme. Peut-être suffirait-elle à remplir la vie d'un homme qui en pénétrerait toutes les profondeurs.

Lorsque Madame Ackermann offrit à Henri Poincaré ses poésies philosophiques, désireuse de dire ce qu'elle lisait à travers les théories du grand géomètre, elle inscrivit sur la première page les vers suivants :

Non, ton éternité d'inconscience obscure,
D'aveugle impulsion, de mouvement forcé,
Tout l'infini du temps ne vaut pas, ô Nature,
La minute où j'aurai pensé.

Avoir, ne fût-ce qu'un instant, communié avec la vérité; avoir entrevu, dans son harmonie intérieure et divine, et avoir dominé cet univers où, matériellement, nous sommes perdus; être devenu, un instant, la pensée même qui l'ordonne, le soutient et le crée : quoi de plus grand? que rêver qui ne soit moindre?

H. Poincaré chercha-t-il vraiment, en ce sens, dans l'intelligence de l'universelle vanité des choses, l'accomplissement suprême de notre destinée?

Gardons-nous de lui imposer cette conclusion. Si l'amour de la science est, que nous le sachions ou non, un renoncement au bonheur tel qu'on l'entend communément, il n'est pas, pour cela, le renoncement à tout bonheur. Certes, qui n'a pas goûté ce fruit mystérieux, ne peut guère en soupçonner la forte et délicate saveur : les sentiments veulent être vécus pour être connus. Mais il est très vrai qu'à contempler les harmonies des choses, le savant éprouve je ne sais quelle impres-

sion de ravissement, qui peut, elle aussi, être appelée joie, contentement, bonheur. Et ainsi la science, pour la conscience du savant philosophe, n'est pas une option entre l'arbre du savoir et l'arbre de la vie. Elle-même est vie, une vie qui a le sentiment de son intensité et de son excellence, qui, en un sens, transcendant sans doute mais véritable, peut être dite heureuse. Ἡ τοῦ νοῦ ἐνέργεια δοκεῖ καὶ παρ' αὐτὴν οὐδενὸς ἐφίεσθαι τέλους, ἔχειν τε ἡδονὴν οἰκείαν : « L'activité de l'intelligence, qui n'a, semble-t-il, d'autre fin qu'elle-même, porte en soi un plaisir qui lui est propre [1]. »

Quelles conséquences pratiques suivent de telles doctrines? H. Poincaré n'a que peu écrit sur ces sujets : son esprit allait aux principes qui sont loin de notre portée, plutôt qu'aux applications, qu'il voyait, lui, sortir toutes seules des principes une fois posés. Les circonstances, cependant, l'amenèrent à dire son avis sur des problèmes pratiques de grande importance : les réponses qu'il y donna sont en parfaite conformité avec sa pensée scientifique et philosophique.

On l'interrogea sur les rapports entre la culture littéraire et la culture scientifique. Or, si la science a sa source la plus profonde dans la puissance créatrice de l'esprit, fonds d'harmonie et de beauté ; si, dans le principe le plus relevé de l'être, intelligence et sentiment coïncident, il est contraire à la nature des choses d'établir un antagonisme entre la culture scientifique et la culture littéraire, ou, même, de les considérer comme étrangères l'une à l'autre. Distinctes, elles se complètent ; prises dans leur acception la plus haute, elles se mêlent, elles s'engendrent l'une l'autre. Comme la conscience de la création scientifique détermine dans l'âme des émotions et des visions qui sont du domaine de la poésie, ainsi le développement de l'imagination, de l'enthousiasme, du sens de la beauté et de l'harmonie, que procure l'activité littéraire, est propice à l'œuvre du savant. Ce n'est donc pas seulement pour former un homme complet, que l'on doit s'efforcer de joindre, dans l'éducation, les études littéraires aux études scientifiques. Celui-là même qui se propose de se consacrer aux sciences ne peut que gagner à se donner une forte culture littéraire.

1. Aristote, *Eth. Nic.* X, 7. 1177 b 18.

Et, parmi les études de cet ordre, il devra préférer celles qui réalisent le plus parfaitement l'idée d'une culture saine et profonde de l'intelligence et du goût, à savoir les études classiques proprement dites. Un grand mathématicien, Hermite, aimait à dire que le thème latin était l'introduction la plus directe et la plus efficace à l'étude des mathématiques. H. Poincaré, d'un ton moins mystérieux, parlait dans le même sens. « Ce qui est certain, dit-il [1], c'est que les savants qui ont bénéficié de l'éducation classique s'en félicitent tous, tandis que ceux qui en ont été privés le regrettent pour la plupart... Pourquoi les uns se félicitent-ils, pendant que les autres regrettent? Est-ce seulement parce que la science n'est pas tout, qu'il faut d'abord vivre, et que la culture nous fait découvrir à la fois de nouvelles raisons de vivre et de nouvelles sources de vie. Non, tous sentent confusément que ce n'est pas seulement à l'homme, mais au savant même que les humanités sont utiles. »

Il réprouvait, de la même manière, tout système exclusif, quand il s'agissait de savoir d'après quels principes on doit diriger l'éducation morale de l'humanité. Que valent, demandait-il, ces formules rigides, au nom desquelles tels ou tels moralistes croient pouvoir revendiquer le monopole de l'éducation, et exclure ceux qui ne pensent pas comme eux? Déjà nos formules scientifiques, si sévèrement éprouvées, ne sont, en réalité, que des approximations, toujours provisoires. Que dire de nos formules de morale? L'esprit est plus grand que tous les systèmes : il admet, pour l'expression de la vérité, une infinité de traductions et de symboles. Que les hommes de bonne volonté cessent donc de détourner, vers des luttes intestines, des forces que le devoir humain réclame toutes; que, bien plutôt, ils s'unissent, malgré leurs différences, ou grâce à ces différences mêmes, comme dans une armée en campagne, l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, loin de prétendre chacune agir seule, combinent leurs efforts en vue de la victoire commune.

ÉMILE BOUTROUX

(La fin au prochain numéro.)

1. *Les Sciences et les humanités*, p. 6.

DE LA RIVE D'EUROPE
A LA RIVE D'ASIE

I

LES NUITS DE TURQUIE

Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance...
MUSSET

Nous étions des enfants exilés depuis deux mois sur une rive du Bosphore, et que pénétrait de tristesse la beauté étrangère.

Avec l'injustice des imaginations fidèles, nous dédaignions tous les attraits d'un séjour nouveau et d'une organisation récente. Ah! pourquoi nous avait-on éloignées cette année des douceurs familières d'un lac en Savoie! Les jeux du matin, dans les jardins du coteau aride qui regardait l'Asie, nous semblaient sans précision et sans valeur; les longs après-midi sur les divans des vastes salles aux volets clos nous rappelaient les siestes de la convalescence; et, le soir, le quai du beau village turc où les dames grecques, — coquettes, riantes, bavardes, — se promenaient, coiffées d'une écharpe soyeuse, nous donnait le sentiment d'une flânerie mélancolique et sans but, d'un préparatif de départ; tant les enfants ne prêtent aucune stabilité aux endroits où leur cœur est sans habitudes heureuses.

Chaque jour, avant le dîner, nous allions jusqu'au village de Bébek. Debout sur les dalles de pierre que le soleil couchant transformait en pavés d'or, nous regardions la place de l'eau où les caïques, entraînés par les tourbillons du fleuve, oscillent désordonnément, tandis que les rameurs ont recours aux cordages qu'on leur jette du rivage pour les aider à franchir le bouillonnant courant.

Cette quotidienne minute de danger, ces voix rauques, pressées, véhémentes, la coloration des costumes éclatants et misérables, — enfin les efforts de l'embarcation, soulevée comme une flèche sur l'eau violente, — nous causaient le seul plaisir que pouvait nous donner cet été plein de regrets.

Et puis nous revenions par la rue obscure et défoncée où le marchand turc promenait sa hotte de raisins, débordante de grappes opulentes aux grains verts et roses : bosquet touffu au milieu duquel brûlait une bougie de cire jaune.

Nous rentrions par la terrasse dans la maison de marbre, où, sous les hautes voûtes dénudées, les pas et les voix précipitaient des sonorités confuses.

La peur des scorpions et des chauves-souris, la peur du soir, nous rendait graves, à cette heure où les enfants silencieux sont seuls, penchés sur l'angoisse de leur cœur, et s'étonnent de l'insouciance avec laquelle les grandes personnes frôlent distraitement les divinités de la nuit.

Le cœur dilué de mélancolie, nous nous couchions. On était au mois de juillet. La chaleur, au dehors comme dans les chambres, répandait un long étouffement. Par les fenêtres, qu'on laissait ouvertes de toutes parts, le parfum et la rêverie des arbres, éveillés sous la coupole des cieux d'albâtre, venaient jusqu'aux moustiquaires des lits.

Beaux arbres témoins de la nuit, intrigués par la pensive clarté de l'espace, le cyprès, le figuier, l'aloès, le sycomore — les uns étroits et hauts, les autres ouverts comme une aile — élançaient vers la lune éblouissante leur rivalité contemplative et résignée. Souvent, rompant le silence, un coup de canon éclatait au loin, annonçant un incendie, et la colline ainsi désignée s'embrasait.

Sur la terrasse, devant les fenêtres, passait, repassait le veilleur de nuit : homme trapu, basané, vêtu de jaune, de rouge,

de vert, bariolé comme un divan de sérail. Les pistolets et les poudres, enfermés dans leur étui de bois, le cuirassaient d'une gaine rustique, semblable par ses fûts minces et inégaux à la flûte dont Pan joue dans le bocage avec les satyres.

Nous écoutions les pas paisibles du serviteur taciturne heurter les dalles, tandis que toute la nuit, lentement, sans eau, sans secours, le feu tenace et palpitant détruisait à l'horizon un village, puis un autre village, — pastilles ardentes que semblait allumer la perfide étincelle des cieux d'Orient.

— O veilleur de nuit, guerrier enfantin, barbare, sombre et sournois, frère des voleurs; toi qui, dans le jour, traînais sur le bord des cuisines avec les servantes arméniennes et les chats d'Angora; qui ne devenais terrible que le soir; buveur de rakhi; toi dont j'entendais les pas lourds, ennuyés, marteler la terrasse de marbre, et qui, innocent, souriais au brigand ton camarade, lorsqu'assis sur le rebord du puits, tu fumais avec lui le tabac roux et poivré, ô veilleur de nuit, ne t'inquiète pas du rôdeur, du bandit, du mendiant fatigué que tout ton attirail n'effraie point. Ne chasse pas les tristes chiens lunatiques. Mais, ô veilleur, garde-nous des doux effluves de minuit, du croissant de la lune qui, par la fenêtre, pénètre le cœur comme un cimeterre de coupant cristal; garde-nous du parfum des cyprès et du basilic qui flotte comme un secret appel de la rive d'Europe à la rive d'Asie. Garde-nous, pauvre homme armé, de ce vide vertigineux qui, dans les nuits de Turquie, règne entre l'eau miroitante et les cieux exaltés : fascination mortelle, abîme de la nature que l'homme comble avec le cri, avec les cris de ses désirs!

II

LES PETITES FILLES GRECQUES

Je pense aux petites filles qui dansaient des rondes dans les jardins de Turquie, — petites filles grecques aux visages limpides et ambrés, qui semblaient arrondis par un délicat potier : Euphrosine, Aspasie, Cassandre, Espérance...

— Quand le matin luisait sur les feuilles gommeuses du figuier, vous jouiez au croquet et lisiez l'Iliade, et les plus petites d'entre vous ramassaient dans le sable, à l'ombre du pin aromatique, des pignoles, — minces amandes blanches et résineuses.

Fières de votre sang précieux et enivrées des parfums de l'Asie, vous avez souhaité d'innombrables voluptés. Je me souviens de vos rêveries, de vos mélancolies, quand assises sur le petit mur d'où l'on voyait le Bosphore et les vergers de Beylerbey, vous mangiez à quatre heures des confitures de roses, de bergamotes, et buviez le verre d'eau glacée qui dans les journées de juillet recrée éternellement la soif et l'apaisement.

Vous rêviez d'Achille, du berger Pâris et des sultans de Badgad, que des gravures, dans vos maisons, représentaient beaux comme Barbe-Bleue, assis sur des sophas de soie orangée, tandis que derrière eux, on voyait, par la fenêtre en losange de l'estampe, un cyprès jeter sur le ciel foncé son minaret de verdure.

Vous étiez violentes, orgueilleuses, jalouses. Je me rappelle vos disputes et vos cris, pareils à ceux des chats d'Angora qu'on entendait dans les nuits d'orage se quereller et se rouler sur les plates-bandes de jasmins. Parfois, dans ces jardins où la chaleur faisait grésiller les pistaches, l'une de vous, assise sagement sur un pliant de toile et dévidant un écheveau de soie, — ignorante mais chargée de tendres pressentiments, — fredonnait une sensible chanson de l'Ile-de-France :

Laissons le lit et le sommeil
Cette journée,
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.

Lorsque le jour est le plus gai
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne,

Contentons notre ardent désir,
En ce monde n'a de plaisir
Qui ne s'en donne....

Hélas! rien n'est venu pour vous; les journées passent et déçoivent dans le plus beau pays du monde. Le soleil et les

étés ont fatigué vos doux visages; il est un jour où on ne peut plus espérer, où, debout sur la terrasse bleuâtre qu'enivre le miel épais des glycines, on n'a plus ce délire dans la solitude, ces bras ouverts, tendus vers le ciel étoilé, cette fièvre orgueilleuse par qui, dans les nuits chaudes, les jeunes femmes se disent, enflammées : « Les dieux voudraient avoir un fils de mon sang! »

Un jour vient où les rêves et l'espérance traînent derrière nous comme un filet détendu qui suit le sillage de la barque; nulle écaille d'argent ne se prend plus à cette résille languissante. Ah! ces jours-là, qu'il est dur le voluptueux, le torride Orient! Tout enfant j'ai deviné ses cruelles négligences.

Je me souviens et je songe.

C'était avec les petites filles grecques, âgées comme nous de huit ans, que nous jouions sous les figuiers de la colline, mais nous étions curieuses surtout des secrets de nos jeunes tantes, aux yeux si beaux. Bien que toujours oisives, étendues ou errantes, elles semblaient pourtant animées d'une impatiente et perpétuelle ardeur, qui donnait à leur immobilité même l'aspect d'une course rêveuse. Les jeunes gens qu'elles aimaient et qui les ont vu pleurer ont su quelle fièvre fougueuse consumait ces nonchalantes!

Dans la franchise de notre extrême enfance nous les plaignions obscurément d'avoir vingt ans; leurs délicats visages nous paraissaient déjà ridés, à la manière de l'eau lisse des bassins, qui sous une tiède brise se fronce comme une gaze d'où l'on tire un fil de soie.

Oui, je m'en souviens, c'est bien une sorte de pitié tendre qui de mon cœur allait vers elles, lorsque je les voyais lire négligemment ou s'éventer sur les divans des vérandas en bois ajouré, — dont quelques-unes plongeaient au ras de l'eau, comme des cages suspendues ou des barques à l'amarre.

Ah! si les perles fatiguées puisent à nouveau, dans le sel bleu des mers natales, l'éclat de leur première candeur, pourquoi les buées qui montent du Bosphore vers les fenêtres accueillantes ne peuvent-elles rendre aux jeunes femmes orientales leur touchante, leur indispensable beauté?

Ce grand souci de la beauté, — l'orgueil et la tristesse qu'elle dispense, — je l'ai pressenti et porté dans les brumes de la

conscience enfantine, le jour où, serrée au fond d'un landau séculaire, j'ai fait lentement, par la route cahoteuse, le trajet qui va d'Arnaout-Keuï à Constantinople. On nous conduisait chez le photographe Abdullah.

Comme un globe d'azur couleur de saphir, l'atmosphère éclatante et foncée enveloppait le chemin, les jardins, les murailles, et semblait s'insinuer sous toutes les choses pour les détacher du monde, les soulever, et les faire flotter dans l'espace immense et léger.

Nous allions chez le photographe. Autrefois c'était toujours un homme important et grave, unique dans la région qu'il habitait, et la renommée de celui-ci attirait les mères et leurs enfants. Pendant ce long trajet, torride et fastidieux, du village à la ville, je contemplais l'horizon opaque, les maçonneries d'un blanc de camphre d'où jaillissaient les hauts cyprès, les cimetières écumant de pierres blanches, — et je vis, enfin, Constantinople.

Je me souviens de grandes places désertes et sans ombrages sur qui le destin semblait appesantir un ciel trop bleu, un aérien et inexorable incendie. Les coupoles des mosquées s'arrondissaient comme des îles arides au-dessus des blancs terrains dévastés.

Aux portes des bazars, les marchands empressés traînaient des tapis, des meubles, des plats de cuivre, qui venaient déferler, vague bigarrée, aux pieds des voyageurs; et, de place en place, des amoncellements de fruits énormes, gonflés d'eau, formaient de fraîches oasis pour la soif. Néanmoins ces points colorés et vivants n'atténuaient pas le poignant aspect de désert, de sol écorché et mis à vif que présentait la cité fameuse. Mais, vite indifférente à la ville que je traversais, négligeant les trop molles et trop fades sucreries turques qu'on nous avait achetées, je savourais avec gravité cette pensée délicieuse, débordante, — que nous allions chez le photographe.

Ainsi donc, on nous le prouvait par l'application qu'on avait mise à orner nos cheveux et nos robes, l'essentiel, dans la vie, est ce visage éphémère, porteur de l'âme et des causes, par qui s'accomplira la destinée. O beauté, terre de Chanaan, chemin prophétique par où vont s'avancer les riches caravanes!

Certes, on nous faisait connaître chaque jour qu'il est néces-

saire d'être sages, studieux, obligeants, attentifs à obéir. Mais nous avions bien vu que si une des petites filles, en jouant, tombait et se heurtait le nez, le regard maternel s'imprégnait d'une détresse si soudaine et si vive, qu'il nous apprenait aussitôt par quel lien subtil la beauté du visage communique avec la vie même, puisque la crainte de voir la grâce de sa fille altérée suspend le souffle chez celle qui a créé.

Innocentes images de la beauté et de l'amour, qui pourra dire quelle perfection vous atteignez dans le cœur d'une enfant, lorsque, par le respect de son visage, elle commence à connaître sa valeur mystérieuse et son abondant devoir!

Divin instinct de la prodigalité, désir de posséder pour donner, sublime pauvreté du riche qui, s'étant dépouillé de tous ses biens, gît sans recours aux pieds de celui qu'il a favorisé, éternel sacrifice de l'amour que toutes les femmes brûlent d'accomplir, vous naissez en nous au moment même où nous devinons que le destin habite le visage!

J'ai gardé le souvenir ineffaçable de ces soirs d'été, pleins de promesses pour les enfants qui songent, où, penchée sur des livres romantiques ornés de rêveuses gravures, je considérais les héroïnes de lord Byron, de Lamartine, de Hugo, de Musset, et leur demandais le secret de leur empire sur les cœurs de génie.

Visions ineffables et confuses des Antilles mélancoliques, où, sous un saule musqué, les dames de 1830 se promènent, tenant à la main le disque de soie d'un parasol à franges; sultane songeuse, au front limpide sous un voile orné de sequins, — caressant la longue mèche de vos cheveux lisses, dépliés ainsi qu'un châle sur votre épaule aussi ronde qu'un dos de tourterelle; jeune Espagnole de Cadix qui mordez un magnolia et riez de savoir que le coup de talon de vos danses est plus redoutable aux hommes que la fureur des chevaux emportés; ô vous toutes, habitantes des livres jaunis au parfum de santal, quel voyage vous m'avez fait faire dans le fascinant avenir!

Mais je ne veux point m'éloigner des enfantins souvenirs de cet été passé près du Bosphore, et je songe à la tristesse que j'eus un jour de fête aux Eaux-douces d'Asie.

Sur une longue plaine au bord de l'onde, des dames mahométanes, enfermées jusqu'aux yeux dans leur manteau de soie pourpre, indigo, cramoisie, étaient assises. Le soleil baissait. Auprès d'elles, sur des guéridons incrustés de nacre bleue et de corail, brillaient de petites tasses en orfèvrerie barbare où séchait la poudre de café. Elles étaient là, calmes, mélancoliques, dans ce soir vide, dans un de ces trop beaux soirs qui aspirent le sang du cœur. Elles semblaient un pensif troupeau humain, rassemblé par une vague et sublime espérance, et qui attend sur quelque embarcadère du bonheur...

Elles attendaient; des marchands turcs criaient, se disputaient dans les barques à demi brisées où ils entassaient des jattes de sorbets et des pâtes de fruits. La tristesse du crépuscule enveloppait d'un manteau plus épais, plus jaloux, plus secret encore que leurs mantes gonflées, ces sultanes et ces esclaves. Elles attendaient. Quelle promesse leur avait-on faite dans leur enfance? Promesse de plaisir, de félicité, de céleste départ? Pressées au bord de la rive, — passagères mélancoliques, — elles semblaient attendre l'appui de tout ce qui passe et voyage, le flot, le nuage, le vent...

Elles ont attendu toujours, sur cette rive enchantée du Bosphore qui est une plage languissante, une halte immobile au bord de l'éternité heureuse.

— Petites filles grecques qui jouiez en Turquie dans des jardins de roses, et qui portiez des noms précieux, — Smaragde, Eryphile, Roxane, Chariclée, — vous aussi vous avez espéré, et votre temps est passé. Comme les colombes qu'on ne voit pas mourir, enfoncez-vous, au chant des fontaines, dans les blancs cimetières qui bordent la route de Roumélí-Hassan, et qu'embaument les cyprès, les serpolets, le thym funèbre, le balsamier. Qu'elles résonnent pour vous les prières des basiliques de Saint-Bacchus et de Sainte-Pasiphaé, qui mêlent à l'appellation mystique les noms du délire!

Confondez-vous avec ce sable ardent qui dévore comme la chaux vive; ramenez sur vos visages le voile violet de la mort, vous qui n'aimiez que votre beauté, et qui, comme des palmiers sur les rives, avez attendu chaque soir que le vent vous apportât le flottant désir des hommes!

III

MÉDITATION DEVANT LA DÉPOUILLE DE THAÏS

(*Un matin au Musée Guimet*)

Entourée de palmes tressées, fendues et jaunies par les âges, pressant entre ses mains d'antiques fleurs semblables à un petit bouquet de lavande, Thaïs la courtisane étend sous la vitrine du musée ses jambes sèches, couleur de bois de rose. Deux délicates chaussures d'argent mou restent pendues au bout de ses os cramoisis. Renversé et pourtant dressé, le visage vidé, où collent des cheveux, épouvante. Il garde un frêle collier de verre multicolore, qui se relâche comme la corde au col d'un supplicié.

Ainsi roide, décharnée, loqueteuse, cette enivrée d'amour qui, autrefois, — vivante et dansante, — portait tout le ciel égyptien sur sa poitrine comme ses modestes compagnes attachaient à leur cou un scarabée de pâte bleue aux ailes éployées, ressemble à quelque vagabonde qu'on a ramassée dans la rue et jetée sur un banc d'hôpital.

En vain l'écharpe teinte dans la pourpre des rois roule autour de ce crâne et de ce cadavre ses flots tumultueux qui font songer aux vagues du Cydnus reflétant la voile rouge de Cléopâtre : la mort a fait de Thaïs-la-volupteuse une mendiante fatidique, acariâtre et grimaçante.

Près d'elle, le moine Sérapion qui l'a aimée et redoutée, n'offre plus que l'aspect d'un branchage desséché, mais une ceinture aiguë et des anneaux de fer impriment encore à son squelette les froissements de la pénitence. Voici donc, réunies sous cette vitrine, la Chasteté et la Volupté, toutes deux décomposées, tragiques et narquoises! Mais, tandis que l'anachorète Sérapion nous étonne et nous irrite, comme un forcené qui ne veut rien entendre et qui, sans apaisement, perpétue son tourment acharné jusque dans le néant frivole d'un cube de verre, la plaintive courtisane émeut par son abandon sans recours et son patient reproche : pauvre Thaïs, vivante elle n'eût accepté aucun des gestes que la faiblesse de

la mort lui impose! Ses jambes adroites, ses mains, son visage, dont elle jouait avec une précise agilité, comme joue du luth un jeune Bacchant, ont l'indigence de l'instrument rompu d'où s'est envolée la mélodie...

En l'arrachant du sol antique, en brisant son cercueil, on a trahi sa profonde confiance, car sans doute, — mourante et lassée de la vie, — eut-elle faim de la terre comme elle avait eu soif de l'azur égyptien, dans les jours étincelants où elle habitait sa maison de chaux, contre laquelle, vers midi, un groupe de jeunes palmiers jetait son triangle d'ombre noire et de fraîcheur.

— O morte en bois de rose, devant vos tristes débris, moi qui respire la douce lumière de ce matin de mars où naissent les jonquilles, et qui, oubliant toute peine, dis à la vie : « Si je n'avais existé qu'un jour, je vous remercie, » devant ces ossements qui furent votre grâce secrète, j'évoque votre destinée. Fûtes-vous heureuse, fûtes-vous tendre? On ne peut savoir; on vous accusait sans doute d'insouciance et de dureté parce que vous étiez belle, et que la beauté a quelque chose qui menace sans répit l'homme qui possède, s'inquiète et s'irrite. Du moins avez-vous aimé, je le pense, votre premier et votre dernier amant. Encore petite fille, quel fut l'homme dans les bras duquel vous avez pour la première fois refugié tous les rêves de la longue enfance, toutes les images doucement accumulées dans l'esprit depuis l'âge de la cinquième année, où déjà la douceur du soir, l'énigmatique haleine des feuillages, les toits des maisons silencieuses et le mol tourbillon de l'été qui danse dans les airs, font défaillir d'espérance et de désir? Comme elles semblent longues les années de l'enfance où il faut garder tout son cœur en soi!

Alors — sans doute aviez-vous onze ans, car l'Orient précipite la vie, — vint l'homme adroit et patient dont le regard contenait ces routes intérieures qui vont vers l'âme, où le but semble indéfiniment reculé, et où l'on avance en chancelant.

Mais une enfant, même dans l'ardeur de l'Égypte qui repose entre l'azur et l'eau comme un grand tombeau exaltant la vie, s'effarouche. Et je pense, Thaïs, que malgré l'émotion haletante des rencontres sur les terrasses, dans l'arome des roses et des bananiers, malgré les courses aux bazars sur le dos musqué

des petits ânes blancs, malgré les soirs où la palpitation accélérée des étoiles fait que, près d'un ami langoureux, l'innocence soudain se confie comme une peine et pleure comme une déception, — malgré tout cela, vous repoussiez la tendresse de cet aîné robuste, qui, désespérant de vous convaincre par ses promesses de bonheur, soupirait près de votre cœur orgueilleux qu'il ne persuadait pas : « O mon amour, que ne peut-on t'infliger le plaisir! »

Mais vous grandissiez, et, bien que cherchant à le fuir, pressée par tout l'univers, vous couriez nécessairement dans ses bras. Un soir plus beau que les autres soirs, vous avez dû vous sentir désarmée comme quand toutes les objections sont usées, fatiguées. Parce que votre raison et votre tristesse n'avaient plus d'arguments contre cet homme habile et doux, vous avez dit, sans joie et sans résistance, acceptant un sort que vous ne désiriez pas : « Je vous suivrai où vous voudrez... »

Où vous mena-t-il, tandis que votre mère faisait cuire le repas du soir, et que l'odeur des aubergines débordait d'un plat de terre bleue? Il vous menait par la rue étroite, vers une salle de sa maison. Vous lui étiez reconnaissante de ne pas vous demander votre consentement, de vous fixer une destinée quand votre être flottant n'avait plus la force de choisir.

Vous l'avez suivi ce soir-là comme les petits ânes blancs suivent leur conducteur intelligent. Mais une fois enfermée dans sa demeure, loin de ceux qui vous ont soignée et bien gardée, loin de votre jardin tranquille où la tourterelle sommeille dans l'amère senteur du sycomore, loin de la lune du soir qui est votre amie et qui vous rassurait, — enfin séparée de tout et n'aboutissant qu'à lui, qu'à cet étranger, — avez-vous pleuré d'angoisse et de désespoir?

Quelle surprise vous fut toute chose! Vous passiez de l'enfance pudique à la connaissance d'un amour emporté. Retenant sur vous vos robes que votre ami déchirait, vous avez obscurément compris la suprême douleur du corps, et, comme les futures chrétiennes, vous avez sangloté de tristesse sur cette humilité de l'amour humain. Là où la nature épargne les bêtes, laisse aux susceptibles colombes, à la louve furieuse, le vêtement des ailes et de la profonde fourrure, elle impose à la plus délicate créature cette grande frayeur. Pour le courage,

pour la fierté, pour les combats, pour le prestige, le corps se recouvre de vêtements imposants, et cette amplitude fortifie l'orgueil; mais dans le premier amour vous avez connu votre faiblesse et votre dénûment. En vain vous vous débattiez contre la présence de votre amant, il était près de vous, non comme le compagnon pitoyable, mais comme l'ennemi, le destructeur et l'orage.

Enfin, chère Thaïs, j'imagine qu'après beaucoup de résistance vous avez cedé doucement à ce grand attrait de l'être pour l'être, qu'exalte encore la douleur. Les veines collées contre ses veines, ayant tant accepté d'angoisses, vous fûtes inséparable de votre ami. Je sens que vous l'avez beaucoup aimé; je crois vous voir, encore grêle et n'ayant pas toute votre taille qui fut si longue, dansant sur le divan de laine au-dessus de cet ami satisfait; quelquefois posiez-vous en riant votre pied nu sur sa poitrine pour le plaisir de lui dire, vous qui l'aimiez tant : « Je mets mon pied sur ton cœur? »

Enfin, Thaïs, plus tard, vous avez dû le quitter parce que vous étiez trop jeune pour un amour fidèle. Je ne vous demande pas combien de tendres, de suppliants visages vous avez accueillis sur votre épaule jusqu'à ce dernier amant dont je veux vous parler. Je pense que vous fûtes comme Cléopâtre qui, dans les faubourgs de sa ville, se jetait entre les mains des rameurs, des esclaves, des porteurs d'eau, et qui, parmi tant de risques et d'injures, reconnaissait sa propre volonté, et, suprême orgueil, pensait : « Je me pardonne. »

Si coupables que soient à mes yeux le cœur de la reine d'Egypte et votre volage fureur, je tâcherai de ne vous faire aucun grief. Le printemps déjà aigu dans les pays tempérés, lorsque l'étendue est une vasque tiède et laiteuse, et que, le soir, la circulation des parfums, des graines, des brises, fait penser à des messagers enivrés préparant dans l'espace un lit divin, — le printemps doit être plus fort que toute raison sous le ciel égyptien.

Allongée sur des tapis odorants, les mains enfoncées dans la fraîcheur des fleurs vives, vous vous assoupissiez au son des musiques monotones; la nonchalance et le désir, esclaves invisibles, vous éventaient avec des plumes africaines...

Je trouve votre excuse; — j'essaie de comprendre que,

l'émotion sacrée, vous l'avez voulu chercher dans des milliers d'yeux. A tant d'hommes, à tant de pèlerins qui vous demandaient du bonheur, hélas, qu'avez-vous donné? Sans doute leur allégresse et leur contentement ne vous rassasiaient pas, et vous avez aimé plutôt de les voir souffrir; vous saviez qu'on ne s'assure de l'amour que par la tristesse : « O mon ami, leur disiez-vous, dans la vie où tout est labyrinthes, ténèbres, confusion, je n'ai compris quelque chose qu'à la douleur! »

Et puis le temps passa; votre jeunesse vous quittait. Une science méditative et mélancolique se substitua à votre triomphante énergie. Comme un immense réseau sensible, les fils du monde aboutissaient à votre cœur et aux paumes de vos mains. C'est à ce moment qu'un seul être vous donna ce que vous aviez si longtemps cherché. Ce dernier amant, vous l'avez goûté, je le devine, avec une impérieuse fureur, comme Achille aimait les jeunes filles. C'était un adolescent, maigre, beau, brûlant, et probablement d'âme insignifiante, mais qu'aurait-il pu vous apporter? Il suffisait qu'il vous parût délectable dans ces moments éblouissants et tendres, où, au regard d'une amante éperdue, tout l'être devient émouvant et la douceur des joues émet de la lumière.

— Quel bonheur pour vous, le matin, lorsque l'air est joyeux et plein d'espérance comme un navire sortant du port, de courir vers cet enfant léger qui venait vers vous lentement, par la route déjà chaude, — lentement, — avec cette rêverie et cette nonchalance de la jeunesse que le temps ne hâte pas. « O mon amour, lui disiez-vous, pressez-vous, le temps est court; venez dans ma maison, dans mon jardin de palmes et de roses où les vagues de la chaleur semblent écumantes de parfums. Vous goûterez la plénitude et le repos sous cet azur poli du ciel par qui la chaleur semble fraîche! Ne parlez pas, ne dites rien, respirez, vivez; l'oreille appuyée sur votre sein charmant j'écouterai la force de votre cœur. Le soleil pend sur ma terrasse comme un tapis déroulé; les arbustes odoriférants suffoquent, et leur parfum s'efforce comme une âme comprimée qui cherche les cieux... »

Ainsi vous entraîniez l'adolescent. Mais une souffrance déchirante se mêlait à vos délires. Cette créature humaine,

vous vous l'étiez rendue trop précieuse, cela dépassait l'amour. « Demeure immobile, lui disiez-vous dès qu'il bougeait, ne fuis pas, que je puisse oublier que tu es vivant, errant, nourriture de mon cœur ! Chacun de tes gestes déplace mon désir ; ton silence, ton sommeil, ta demi-mort seuls peuvent me satisfaire ; ne m'oblige pas à bondir autour de ta vie comme un animal hagard qui cherche à arrêter sur le sable l'ombre d'un ramier volant ! »

Alors naquit en vous la tristesse chrétienne, et ce mysticisme qui marque la fin de votre vie. Ce que vous avez quitté, Thaïs, quand le moine Sérapion vint vous voir et vous exhorter au repentir, ce que vous avez quitté, ce n'est pas le plaisir — comment quitterait-on le plaisir ? — c'est toute la douleur de la terre. Lui, que vous aviez si souvent chassé par vos rires, il vous trouvait maintenant voilée de larmes, désabusée, vaincue. Il put croire que vous pleuriez sur vos fautes, mais vous pleuriez de pitié sur votre langoureuse peine. « Venez, — s'écriait-il, — vous voici prête, ma sœur, pour la pénitence et la réclusion. » — « Ah, — lui demandiez-vous avec une dévorante espérance, — la faim, la solitude, la torture dans les couvents, peuvent-elles être plus fortes que le bonheur, que les regrets, plus fortes que le souvenir ? » Il vous assurait que oui, et vous l'avez suivi.

Qui peut savoir quels furent votre détresse et vos soupirs dans la cellule où vous fûtes enfermée ? Partout où il y a de l'air, il y a le souvenir du plaisir. Pour une âme aussi exercée que fut la vôtre, un mur de chaux où, à midi, brille un stylet de lumière, le bourdonnement de l'été, le ciel du soir qui tressaille sous le poignard des étoiles, et, — la nuit, — la perfide trahison des rêves, évoquent le passé jusqu'à la sueur de sang. Dans les lentes et désertes journées, vos bras vides tendus vers l'espace, avez-vous songé aux mains de votre amant, plus somptueuses pour vous que le Delta du Nil, — sèches, brûlantes, veloutées comme la peau des premières figues ? Avez-vous pensé à ses yeux d'adolescent, si beaux aux heures où la rêverie sacrée luit et se maintient dans le regard avec la fixité penchante des soleils couchants ?

Comme la poussière du désert qui se glisse jusqu'aux entrailles de l'homme, l'atroce mélancolie pénétrait-elle vos

vêtements, votre couche, votre breuvage et les parois de votre cœur?

Les minces repas qu'on vous servait par une fente de la muraille soutenaient encore trop votre imagination bondissante : vous les avez négligés, vous vous êtes laissée mourir. Le vîtes-vous approcher avec transport, ce moment de la mort où vous vous êtes vengée de votre ami en pensant que, morte, enfin vous ne l'aimeriez plus, et qu'ainsi commençait sa subtile destruction? — Aujourd'hui, vous voilà sous mes yeux, longue morte aux tons de rose fanée. Votre squelette couleur de santal semble un bois aussi vénérable que celui des rosaires bénis.

Exemplaire, sanctifiée, puissante, vous reposez sur des palmes tressées que déposèrent dans votre tombeau, il y a deux mille ans, des religieuses innocentes qu'édifiait votre repentir; mais je ne vois que le petit collier de verre multicolore, humble joug de votre vie frivole, et votre long voile de pourpre qui perpétue autour de vous les flots soulevés de votre sang passionné...

IV

LE BOUDDHA

J'écoute le silence indéfini des temples d'Angkor et d'Anadapoura, où dans la forêt de piliers le Bouddha de granit veille au fond de l'ombre mystérieuse : ses genoux pliés sont glissants comme les queues des sirènes, et son pied, dans sa main, repose avec la nonchalance et l'abandon délicat d'un pigeon assoupi. Dans ce sommeil du corps tout l'être est opaque, rond, engourdi; une tige de lotus ou de nénuphar s'enroule autour du bras, fleurit contre l'oreille, chante son mystère à ce visage calme et pensif.

Le Bouddha sourit : rire secret, sagace, sensuel. Au bord des joues, ces deux plis d'un rire éternel, comme une parenthèse qui s'ouvre et se referme, contiennent la connaissance du monde. Et le Bouddha, que je voyais à l'ombre de son temple de pierre, un matin de printemps, dans le musée du

Trocadéro, alors que le soleil, par le vitrage teinté répandait dans la salle la lumière bleuâtre des matins exotiques, — le Bouddha me disait : « Je semble être une image de la paresse, de la béatitude et du silence. Mes pieds sont couchés dans mes mains comme d'inutiles et précieux oiseaux; la mollesse rangée de mes gestes a la forme du cercle et de l'éternité. Le repos s'étend autour de moi en ondes élargies comme la mer calme autour de la mer calme... O mortelle, tu t'émeus, tu me contemples. Pour toi je suis la paix et la méditation, autant que mes bacchantes au masque de plâtre, aux casques sonores, aux jambes arquées, sont le désir et la danse. Mais je souris, et mon sourire infini te dit : « Ne te trompe pas, je suis l'Ironie et la Connaissance de la vie ; comme toi qui passes, et dont les pieds impatients sont avides de tous les pays de la terre, comme toi je ne puis croire qu'au plaisir et à la douleur. En vain les hommes, craintifs, pieux et fatigués, ont voulu me donner l'attitude de l'acceptation et de la langueur céleste dans la pierre poreuse, couleur de rose, qu'on arrache aux montagnes des Indes. Je souriais de leur effort. Tu le vois, je souris, et mes lèvres, que les mouvements de la lumière rendent mobiles, murmurent : « Hélas, hommes imprudents, malgré l'épaisseur des cloisons, la paix des voûtes et les colonnades étouffées, j'entends, j'entends la vie! Tout fermente, se décompose et renaît comme les forêts de banians au printemps. Il n'est pour les hommes ni sagesse, ni durée; selon leur âge ils ont une vérité qui se défait aussitôt, comme une trame trop peu solide. Dans l'adolescence, c'est l'audace et le désir qui l'emportent; dans la vieillesse, c'est la résignation. Mais moi, qui ne loue que la jeunesse sacrée, si je suis assis, immobile, replié, c'est que dans mon pays torride, sous le foudroyant soleil et le feuillage grésillant, le repos est une volupté. Ainsi concentré, je suis au milieu du monde, rond comme l'œuf de l'épervier divin, comme le soleil levant posé sur le nuage de l'aurore. Toi qui viens ici, par cette tendre matinée où l'hirondelle aux ailes bleues passe sur le brillant azur comme une figue jetée haut, quand tu t'es avancée vers moi je t'ai vue t'arrêter, douter : tu n'as pas cru à ma léthargie sublime. Tu le sais, âme attentive à l'univers, celui qui écoute le bruissement du monde est immobile, mais quels orages font

en lui les combats des tigres et des lions! L'oiseleur, le chasseur, le héros, le joueur de disque s'élancent, ils poursuivent un objet étincelant, ils ont la joie directe, étroite et fougueuse de l'enfant qui court; — mais moi j'entends l'univers. Comme deux fleuves partis d'une haute montagne et qui, en forme de cercle, aboutissent à mes oreilles, le temps me verse le tumulte infini.

» O mortelle, la passion qui ne t'est sensible que chez les humains, la passion qui fait, sur les murs de ce temple, se tordre comme des guerrières furieuses mes danseuses au corps d'insecte et aux bras de reptile, la passion des hommes, qui brûle et fume dans toute l'Inde comme les rivières au bord des villages de paille, — moi, le dieu immobile, je l'entends et je la vois chez les pierres, chez les plantes, chez les bêtes et jusqu'au fond des souterrains espaces.

» Là où dans la nature tu n'aperçois que deux ailes de flamme et un corps plus léger que la moitié de l'amande — le papillon — là encore il n'y a que colère, dard, soif de sang, et déchirement.

» Chère mortelle, — me dit le Bouddha, — mets ton front contre ma poitrine. Entends-tu comme elles poussent en moi leurs ramures, les forêts de l'Inde aux feuilles innombrables, dont tu ne peux avoir l'idée que si tu imagines les marronniers de France combattant d'autres marronniers, les chevauchant, les dévorant et portant jusqu'aux nues leurs tours de feuillage?

» Écoute encore dans mon cœur : Du phalène délicat au noble éléphant, lourd comme la montagne et bleu comme les sombres nuits, ce ne sont que tortures et que soupirs... »

Et le Bouddha se tut.

Je m'en allai, je traversai d'autres salles; le soleil, par le toit de vitre, jetait sa gloire bienveillante, donnait sa bénédiction de soleil, et j'aperçus soudain, — chaudement éclairée par cette lumière de miel, — une légère et fantasque statue.

Cette blanche ossature, ce squelette de pierre, debout, moulée sur une figure funéraire d'une église de Bar-le-Duc, c'est Charles de Nassau, duc de Lorraine. Il n'est plus qu'un squelette rigide; à l'angle de son coude décharné s'attache encore le net et fin bouclier; les derniers lambeaux de sa chair

tombent de lui, glissent sur ses jambes comme les feuilles d'un arbre que l'ouragan harcèle : on croirait voir un platane à l'automne.

D'un geste de divine allégresse ce mort sans chair, sans lèvres et sans nez, ce plus mort des morts se mêle à la vie; du geste emphatique, élégant, juvénile et frivole d'un joueur de guitare, — de Don Juan vidant une coupe de vin, — il tient son cœur dans sa main d'os, au bout de son bras levé...

— O squelette plus exaltant que la musique de danse; symbole de l'intrépide espérance; beau squelette romanesque, agile et rayonnant, jeune homme joyeux de la terre française, — écorché, dépouillé, mort, tu t'enivres encore de ton cœur!

COMTESSE DE NOAILLES

HOKUSAÏ

La petite maison où Hokusaï [1] mourut en 1849 était son quatre-vingt-treizième logis. Depuis près de trois-quarts de siècles il besognait à vil prix pour des libraires, payant les dettes des siens, travaillant sans relâche, mais seulement à sa guise. Quinze ans auparavant, s'étant exilé de Tôkyô pour échapper à ses créanciers, il se plaignait « par un grand froid de n'avoir qu'une seule robe, à soixante seize ans », ajoutant tout aussitôt : « Mon bras n'a pas faibli; je travaille avec acharnement; mon seul plaisir est de devenir un habile

1. Cinquième exposition d'Estampes japonaises au *Musée des Arts Décoratifs*, consacrée à Hokusaï, Choki, Yeishi, Yeisho (fin du XVIIIe siècle — première moitié du XIXe siècle). En 1909, exposition des Primitifs (fin du XVIIe siècle-milieu du XVIIIe siècle). En 1910, exposition de Harunobu, Koriusaï et Shunsho (seconde moitié du XVIIIe siècle). Cf. *Revue de Paris*, 15 février 1910. En 1911, exposition de Kiyonaga, Sharaku et Buncho (dernier tiers du XVIIIe siècle). Cf. *Revue de Paris*, 1er février 1911. En 1912, exposition d'Outamaro (fin du XVIIIe siècle-début du XIXe siècle). Cf. *Revue de Paris*, 15 avril 1912.

Hokusaï naît à Tôkyô le 5 mars 1760; à douze ans, il est apprenti chez un libraire; à quatorze, il étudie la gravure; à dix-neuf, il est élève de Shunsho, le peintre d'acteurs et signe *Katsukawa Shunro*; en 1786, il s'affranchit de toute école. Jusqu'en 1804, il écrit en même temps qu'il dessine; il signe *Mongoura Shunro*, puis *Sori*, puis *Taïto*, puis, à partir de 1796, *Hokusaï* et *Gwakiojen Hokusaï*, Hokusaï fou de dessin. A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe siecle, il peint de délicieux *sourimonos*, précieuses estampes dorées, argentées, gaufrées, qui, commentant une poésie, sont souvent des pièces de circonstance à l'occasion de la nouvelle année, à propos d'une représentation à bénéfice d'acteurs ou de geishas; il publie des livres de promenades à Yedo et autour de Yedo, des illustrations de romans, puis, s'étant fâché avec son principal collaborateur, le

artiste ». De retour à Tôkyô, vers 1842, il se cache : « Quand vous viendrez, écrit-il à un éditeur, ne demandez pas Hokusaï, on ne saurait pas vous répondre, demandez le prêtre qui est emménagé récemment dans le bâtiment du propriétaire Garobei, dans la cour du temple Mei-ô-in, au milieu du petit bois. » Il ne restait jamais deux mois dans le même endroit; il changeait de nom comme il changeait de place : on compte au moins neuf signatures différentes de lui. A l'article de la mort, à quatre-vingt-neuf ans, il écrivit une brève poésie d'adieu à la vie, selon la coutume japonaise : « Oh! la liberté, la belle liberté, quand on va se promener aux champs de l'été, l'âme seule, dégagée de son corps... » Mourir, c'était se remettre en route, pour dessiner encore... Sur sa pierre tombale, on inscrivit *Gwakiôjen Manjino Haka*, tombe de Manji, vieillard fou de dessin.

Il vivait il y a un peu plus d'un demi-siècle et nous ne savons de sa vie que tout juste assez pour interpréter la médiocre estime des esthètes japonais à son endroit. Plébéien de naissance, il peint la plèbe de Tôkyô, la ville neuve; or le goût des amateurs japonais s'est formé, voilà des siècles, parmi les nobles de Kyôto, la vieille capitale, et c'est un goût de collectionneurs, qui n'estime que les pièces admises de longue date dans les collections, kakémonos, grès ou laques, tandis que Hokusaï travaille pour des graveurs qui, à de nombreux exemplaires, répandent son œuvre. — L'art japonais est un

grand romancier Bakin, ses dessins paraissent sans texte. La *Mangwa*, son principal album d'esquisses, dont le premier volume est publié vers 1812 et dont les derniers volumes (13, 14 et 15) paraissent après sa mort, s'échelonne sur plus de trente-cinq années; en 1814-1819, le *Shashin gwafu*, son plus beau livre; en 1816, il signe : Hokusaï changé en *Taïto*; en 1820, *Katsoushika I-itsou* et *Guetti Tôjin I-itsou*, I-itsou fou de la Lune. De 1823 à 1829, paraissent *les Trente-six vues du Fuji*; vers 1827, le *Voyage autour des Cascades* (*Shokoku Takimegouri*, 8 planches); de 1827 à 1830, *les Vues pittoresques des ponts des diverses provinces* (*Shokoku Meikio Kiran*, 11 planches); vers 1830, les *Cent Contes* (*Hiaku monogatari*, 5 planches); vers 1830, les *Images des Poètes* (*Shika Shashinkiô*; 10 planches) et ses estampes d'animaux (Faucon sur un perchoir, Tortues dans l'eau, les Carpes, Grues et neige, Chevaux), les dix planches des *Grandes Fleurs*; le livre, *les Cent Vues du Fuji* (*Fugaku Hiakkei*) est de 1834. En 1834, il signe *Manji*, et de 1836 à sa mort, Manji, vieillard fou de dessin. Il quitte Tôkyô de 1834 à 1839; il publie une série de livres sur les Héros et les Guerriers, et en 1839, *les Cent Poésies expliquées par la nourrice* (*Hiakunin isshu ouwaga yetoki*; 27 planches).

art d'ésotérisme et de secret; voilà plus de six siècles que l'école Tosa, plus de quatre siècles que l'école Kano, de père en fils ou par adoption, survivent. Hokusaï leur est étranger; c'est un indépendant; il s'en vante; ses amis l'en félicitent : « Hokusaï ne ressemble à personne. Tandis que tous ses devanciers étaient plus ou moins esclaves des traditions classiques et des règles apprises, lui seul affranchit son pinceau pour dessiner selon les sentiments de son cœur et il exécute vigoureusement tout ce que perçoivent ses yeux, épris de la nature[1]. » Il n'a fait que passer dans l'atelier de Shunshô; toute sa longue vie il travaille, solitaire, à perfectionner le style de son dessin, la technique de ses couleurs, et ses trouvailles, il les enseigne au grand jour. — L'art classique au Japon exige de la culture pour être entendu : il a des visées philosophiques; il est plein d'allusions poétiques. Hokusaï, lui, représente la vie populaire. Or, dans l'art classique au Japon, il y a une tradition de sérieux, qui vient de Chine[2]. La vieille noblesse japonaise ne riait pas; les gestes des daïmyos étaient raides et empesés comme les plis de leurs robes; leurs anciennes demeures ont gardé un air froid et ennuyé; leurs divertissements, — drames lyriques aux légendes toutes nimbées de bouddhisme; interminables cérémonies de thé, coupées de silences, de salutations et de promenades rituelles; arrangements de fleurs symbolisant des idées abstraites, — ne prêtaient guère plus à rire que les exercices d'un ordre religieux.

Au total, jugé selon les « canons » d'un art de « classe », Hokusaï est un « déclassé ». Le culte des goûts nobles, survivant à la stricte division en classes, explique encore aujourd'hui que les amateurs japonais ignorent Hokusaï; ils ne collectionnent pas ses œuvres. Gardons-nous donc en Occident de transformer leur préjugé social en jugement esthétique. Naguère, des critiques[3], tout à leur fraîche découverte de l'art

1. Préface de Hirata au livre *Shashin gwafu*.

2. Cf. Herbert A. Giles, *An introduction to the History of Chinese pictorial art*. « La littérature chinoise n'accorde pas de place aux romans, comédies, ou écrits d'un caractère léger; de même, dans l'art chinois, les peintures doivent être dignes et sérieuses pour attirer l'attention des hommes cultivés. » (p. 90).

3. Fenollosa; R.-Laurence Binyon; W. de Seidlitz. — En France, le

classique du Japon, et désireux de prouver que Hokusaï n'en est pas le plus grand représentant, n'ont vu dans son œuvre que ce qui paraît aller à l'encontre des traditions. Seidlitz résume ainsi leurs arguments : « C'est le réalisme sans style de Hokusaï, c'est-à-dire sans la subordination de l'observation de la nature à une conception plus hautement artistique, qui le fait paraître plus familier à l'œil européen; mais c'est ce qui lui attira le dédain de son pays, dédain dont il eut à souffrir toute sa vie... La culture littéraire ne semble pas, non plus, avoir été son fort, et comme ses qualités sont des dons tout à fait naturels, il resta ainsi jusqu'à la fin de sa vie un artisan [1]... »

Or, tout au contraire, le respect de la tradition et le culte du style me paraissent évidents dans l'œuvre de Hokusaï, et, chez cet amuseur de la canaille, qu'il croque des bonshommes ou qu'il peigne des paysages, ce sont les qualités de rêve et de main des maîtres classiques qui m'émeuvent.

* * *

Sa biographie est brève, impersonnelle, mais son œuvre est une copieuse confession. La vie paraît avoir glissé sur sa personne; elle envahit ses livres, ses estampes. Trente mille dessins ou peintures, quelque cinq cents volumes : le catalogue n'en sera jamais achevé. Le rêve des aînés de Hokusaï, Moronobu, Harunobu, Kiyonaga, Outamaro, se résume en une figure de femme dont le physique et la grâce sont inoubliables. Hokusaï ne se soucie pas d'une telle abstraction, d'une telle violence imposée à ses modèles : il les accueille pêle-mêle, comme ils se présentent dans les rues de Tokyô [2],

meilleur guide pour étudier Hokusaï est Edmond de Goncourt. Renseigné, enthousiaste, son livre est un catalogue raisonné de l'œuvre plutôt qu'un portrait de l'artiste, et dans ce catalogue, une place trop grande est donnée aux romans illustrés dont les péripéties sont contées en détail, tandis que les œuvres plus caractéristiques sont très brièvement décrites. — Nous citerons d'après Goncourt les textes où Hokusaï a parlé de son art.

1. W. de Seidlitz. *Les Estampes japonaises*, pp. 201-202, trad. par P. André Lemoisne.

2. Cf. les livres *Toto meisho itiran*, Les endroits célèbres de Yedo, 1800; *Yehon azuma asobi*, Promenades à Yedo, 1802; *Yehon yama mata yama*, Monts et monts (1804). *Sumida gawa iôgan ritiran* (1806). Les vues des deux rives de la Soumida; passim, la *Mangwa*.

marchands d'huile transvasant leur visqueuse denrée, étireurs et coupeurs de berlingots, dévots compères se versant des seaux d'eau sur la tête pour attendrir Fudo, le dieu guérisseur, passants que l'on devine flâneurs à les voir traîner leurs socques ou se préparer par des gestes frénétiques à de menues tâches. Et c'est la troupe des errants : jongleurs, avaleurs de sabre, mimes aux gestes ridicules, flanqués de récitants aux bouches largement ouvertes, masseurs aveugles, à la triste mélopée, moines quêteurs tapant sur leur petit gong, mendiants, aussi nombreux au Japon, il y a un siècle, qu'ils le sont en Chine aujourd'hui. Tandis que les campagnards vont en ville s'extasier devant les ponts de la Sumida et prendre un air de fête au temple d'Asakusa, les citadins partent en promenade ou en pélerinage, le long du Tôkaidô, et ce sont des défilés de geishas, des processions de bonzes, des cortèges de daïmyos... Délicieuse fluidité de cette vie japonaise dans un pays calme. Tout le monde paraît heureux; les routes sont très sûres; colporteurs et cavaliers errent nonchalamment; des pêcheurs à la ligne s'embusquent dans les rochers des baies. Le gouvernement des Shôguns Tokugawa ne badine pas : il a mis fin aux interminables guerres entre clans rivaux, et aux révoltes des nobles : en paix depuis deux siècles, après quatre siècles de batailles, à peine, de loin en loin, entend-on parler d'une belle vengeance, à la manière des quarante-sept Rônins...

Pourtant, parcourez les romans populaires que Hokusaï a illustrés pendant vingt années, de 1805 à 1825 : ce ne sont, au cours de récits d'aventures, de vengeance, de jalousie[1], qu'engagements à cheval ou à pied, guet-apens, corps à corps, duels héroïques, assassinats, scènes de torture, harakiri, exposition de têtes coupées : au lieu d'éclats de gaieté, comme dans les scènes de la rue, des drames sanglants; en place de physionomies insouciantes, des muscles gonflés; plus de kimonos d'étoffe floche drapant négligemment des gens

1. Cf., par exemple *Shin Kasane guedatsu monogatari*, la Conversion de l'Esprit de Kasane, 5 vol. par Bakin, *Shimoyo-no-hoshi*, les Étoiles d'une nuit où il gèle, 5 vol. par Tanehiko, *Beibei Kiôdan*, en 8 vol. par Bakin, 1813. — E. de Goncourt a publié de très longues analyses de ces romans dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1895.

mi-nus, mais des armures aux pièces rigides; plus de ciels sereins, barrés par des nuages roses; ce ne sont tout autour des héros que rayures de flèches, zébrures de sabres. L'esprit belliqueux des Japonais matés se revanche en imagination; chaque jour, au reste, il aurait tôt fait de se réveiller, si l'on n'y veillait : défense de sortir avec des armes nues qui pourraient exciter les ardeurs querelleuses, car en Satsuma un sabre tiré du fourreau, même pour une bravade, n'y doit rentrer qu'après un combat à mort. Le sabre à la ceinture du Samuraï, c'est son âme même... Hokusaï ne se lasse pas de cet héroïsme : sur la fin de sa vie, il publie des albums consacrés aux guerriers[1]. « J'ai pensé, dit-il en 1838, qu'il ne fallait pas oublier la gloire des armes, surtout quand on vit en paix, et, malgré mon âge qui a dépassé soixante-dix ans, j'ai ramassé du courage pour dessiner les anciens héros qui ont été des modèles de gloire. » Sabres au flanc, flèches empennées au dos, sourcils et moustaches retroussés, casque hérissé d'antennes, ses héros ressemblent sous le bronze et la laque de leurs jupes et de leurs corselets à de noirs crustacés; autour de ces êtres quasi-mythiques, ce ne sont que pluies de traits, explosions de typhons; ils luttent de plain pied avec les éléments et avec les monstres, se jetant dans les flots à cheval pour poursuivre des navires enjoignant à la mer de se retirer pour laisser passer leur armée, combattant des renards à neuf queues et des araignées géantes[2]... Nous voici, en pleine tradition, ramenés au style de Moronobu, alors que la bravoure japonaise s'entretenait de souvenirs tout chauds, et, encore plus loin, à la manière des anciens artistes de l'école du Yamato, et de l'école Tosa : d'ailleurs, au temps de Hokusaï, c'est l'armure du XIIIe siècle que l'on porte encore.

Que d'autres contrastes dans ce Japon tel que nous le voyons dans son œuvre : tout y est lumineux et souriant et voilà qu'au cours des romans illustrés ce ne sont, à jour

1. *Yehon wakan homare*, Héros chinois et japonais (1835); *Yehon sakigaké*, les Héros (1836); *Yehon Mourashi abumi*, Étrier de Mourashi (1836); *Yehon moushabouroni*, guerriers célèbres (1841).

2. « Je trouve, déclare Hokusaï, que dans les représentations japonaises ou chinoises de la guerre, il manque la force, le mouvement, qui sont les caractères essentiels de ces représentations. Attristé de cette imperfection, je me suis brûlé à y remédier... ».

faillant, que possessions par des esprits, apparitions de fantômes. Voyez les cinq estampes du *Hiaku monogatari* (les Cent Contes), cette lanterne de papier à figure de mort et qui se délabre comme un crâne se décharne, ce squelette soulevant une moustiquaire, ce serpent qui rôde autour de la feuille où est inscrit le nom d'un mort, cette ogresse grimaçante et cornue qui tient une tête exsangue d'enfant, ce spectre annelé comme un serpent, au-dessus d'un cuveau... Hokusaï, le « maître dessinateur des fantômes », comme on l'appelait... — Autre contraste : ses modèles, les petits boutiquiers de Tôkyô, les errants des grandes routes ne pensent qu'à godailler, or Hokusaï illustre la légende du Bouddha, la morale de Confucius : six volumes d'une Vie de Çakia Mouni, cinq volumes d'Exemples de piété filiale et de Modèles de sujets fidèles, et des livres sur l'Éducation des jeunes fils, sur l'Éducation familiale... Nous entrevoyons l'armature du vieux Japon. — Autre surprise : le Japon est un pays replié sur soi, en marge du monde, où les étrangers ne sont pas tolérés, pourtant dans l'œuvre de Hokusaï, le souvenir de la Chine poursuit nos insulaires : héros chinois dans les romans, poésies chinoises, paysages chinois où les nuages prennent la forme de dragons. Et aussi la civilisation de l'Europe, dont ils ne connaissent que des bribes par les Hollandais parqués dans l'îlot de Deshima à l'un des bouts de l'archipel, les intrigue et les hante : sur une estampe, on les voit qui stationnent devant une maison treillagée où sont installés des Hollandais à grands chapeaux et à culottes bouffantes; sur une autre, représentant un levé de plans, ils s'empressent autour des instruments de précision comme des enfants autour de jouets nouveaux. Au sixième volume de la *Mangwa*, Hokusaï dessine des profils et des coupes d'armes à feu, qui dans la paix imposée par les Shôguns sont objets de curiosité plutôt que d'usage... Témoin ce pistolet où sous les deux chiens armés et menaçants, Hokusaï a figuré, dans le magasin vide, un petit saule, un clair de lune et une oie sauvage. Dessin émouvant par ce qu'il suggère : en 1853, quatre ans après la mort de Hokusaï, le Commodore américain Perry, par la seule menace de ses canons, brisera la coquille où le vieux Japon vivait enroulé. Et c'est bien pour défendre les saules,

les clairs de lune et les oies sauvages de chez eux, qu'ils ont adopté nos armes...

Ainsi donc, rien qu'à plaire à son public populaire, rien qu'à en peindre les imaginations et les dehors, voilà Hokusaï, artisan sans culture, réaliste sans style, pris par la légende et par la manière des vieux maîtres.

Mais, dans ces romans, l'art de Hokusaï est peut-être de convention; voyons donc ses livres d'esquisses où sa fantaisie se débride; ouvrons la *Mangwa*. C'est un répertoire qu'il a dressé pendant les trente-sept dernières années de sa vie. Les Japonais, à l'école des Chinois, ont pris le goût du répertoire-commentaire; mais vraiment, comme encyclopédie, la *Mangwa* manque de plan et de méthode. La consigne sur le seuil n'y est pas rigoureuse : les articles y entrent et s'y casent au petit bonheur. Dès les premières pages du premier volume, c'est une bousculade de la création entière, hommes, femmes, rochers, dieux, légumes, fantômes, bêtes, fleurs, monstres, — tout cela esquissé et colorié à la diable en trois tons, noir, gris et rose, et ne daignant ni s'installer, ni s'ordonner : les bêtes, les bonshommes, entrés en coup de vent, n'ont ni terrain pour les porter, ni fonds ni premiers plans où s'appuyer, et ils ont l'air de se sauver des pages, sans d'ailleurs que Hokusaï, qui le remarque[1], paraisse vouloir les retenir; au contraire, il paraît ravi que dans son « miroir », comme on eût appelé son œuvre chez nous au Moyen-âge, la nature se reflète si vite.

Les premiers dessins de la *Mangwa* représentent des gamineries d'enfants; tout au long du recueil, les hommes ont la même allégresse que ces gosses qui sautillent et se gourment : pêcheurs, constructeurs de bateaux, cultivateurs ont l'air de

1. Cf. le 2e volume de *Riakougwa haya shinan*, *Leçon rapide de dessin abrégé* « ... Je m'aperçois que mes personnages, mes animaux, mes insectes, mes poissons ont l'air de se sauver du papier. Cela n'est-il pas vraiment extraordinaire?... Heureusement que le graveur Ko-izumi, très habile coupeur de bois, s'est chargé, avec son couteau si bien aiguisé, de couper les veines et les nerfs des êtres que j'ai dessinés, et a pu les priver de la liberté de se sauver... ». Le trompe l'œil par le mouvement est l'idéal de la peinture extrême-orientale. Les commentateurs chinois nous parlent de tigres si bien peints qu'ils effrayaient les bestiaux, et encore de mouches qu'on croyait prendre avec la main...

jouer autour de leur métier. Et les métiers sur lesquels Hokusaï revient le plus volontiers, de livre en livre, sont des métiers de force et d'adresse : faiseurs de tours, lutteurs à mains plates, tireurs à l'arc dans toutes les positions, cavaliers au trot, à l'amble, au galop; escrimeurs à la lance, au bâton, au sabre et leurs torsions de corps, de bras, leurs avances, leurs retraites, leurs voltes, leurs parades, leurs ripostes; acrobates, équilibristes, nageurs, plongeurs, gymnastes et jongleurs, — tous virtuoses hantés par le tour à réussir et qui, sans y penser, donnent les mouvements les plus justes, les plus hardis. Puis, voici des déformations : des femmes, des hommes, gras, au souffle court, ensommeillés, passant du bain à la sieste, et à côté d'eux les maigres, acharnés à se dépenser, alors que déjà leurs côtes trouent leur peau; puis ce sont toutes les expressions que peuvent prendre des physionomies d'aveugles, depuis la torture morale jusqu'à la résignation, puis des monstres, *tengous* aux nez énormes et pauvres hères dont les cous soudain s'allongent, ou bien les fémurs... La *Mangwa*, c'est la contre-partie et comme la revanche populaire des grands livres consacrés à la légende : des truands y manient les armes des héros avec une frénésie toute classique; des monstres débonnaires y rappellent les hideuses apparitions des romans; des processions de bonzes, des promenades d'autels portatifs, tirés par des coolies qui hurlent, y parlent de bouddhisme...

Et les critiques qui dénient tout style à Hokusaï d'insister sur ce réalisme caricatural comme sur sa qualité maîtresse et sa trouvaille personnelle. Mais dans l'art japonais le goût de la déformation ne date pas de Hokusaï. Que l'on se rappelle les statuettes en terre de la tour du Horyû-ji (de la première moitié du VIIIe siècle), et en peinture les caricatures de bonzes et d'animaux par Toba Sôjô[1], au début du XIIe siècle, les foules s'ébahissant devant des miracles ou des incendies,

1. Cf. *Shimbi taikwan*, Selected relics of Japanese art, vol. I et IV, caricatures d'animaux, vol. VII le miracle de Vaisranava, et vol. XIII caricatures de bonshommes dont les pieds sont accolés, dont les cous sont liés par une ficelle et qui, face à face, essayent de se dresser, tandis que l'assistance s'esclaffe. — Rapprocher de cette composition un croquis de Hokusaï dans son recueil *Hokusaï fouzoku kokei hiakku*.

telles que les ont représentées les artistes de l'école Tosa[1], les scènes de rues, exécutées par Matahei pour le château de Nagoya, et les croquis de Massayoshi...

Au surplus, Hokusaï donne dans la caricature, bien plutôt par curiosité du mouvement que par goût de la satire. Que l'on compare Hokusaï à M. Forain : même franchise de la ligne dont les pleins et les déliés trahissent les caresses, les frôlements, les écrasements, les ondoiements, les attaques brutales et les fuites légères du pinceau; mais quelle différence d'esprit! Les Japonais de Hokusaï ont l'insouciance et l'inconscience de ludions qui bondissent et sautillent; les héros de M. Forain, le dos et la nuque courbés, les jambes molles, s'affaisent à terre, alourdis d'habitudes et marqués d'une cassure. Hokusaï glisse sur les bizarreries physiques de tous les êtres; M. Forain s'attaque à l'homme et quel souci chez lui de la légende vengeresse! Une nature aussi corrompue, il n'y a que le soudain miracle de la foi qui puisse la purifier, il serait vain de compter sur la lente morale. Et tout naturellement, nous passons des prétoires et de leurs juges falots, des cabinets particuliers et de leurs financiers avachis, de toutes les tragédies entre quatre murs où le mâle mendie des caresses que la femelle lui accorde méprisante, aux scènes de rédemption devant la grotte de Lourdes, comme après la première partie d'un sermon sur la corruption de la nature humaine, on passe au second point qui offre le salut. — Chez Hokusaï, aucun mépris de la vie; du comique, de la bouffonnerie, parfois de la mélancolie, toujours un étrange mélange de réel et d'irréel, une titubation de rêve. Et puis l'homme tient une si petite place dans la nature! Les rugosités des roches, l'échevèlement des vagues offrent autant d'intérêt que nos grimaces. D'une page à l'autre de la *Mangwa* on change de règne : voici des quadrupèdes de tout poil, de tout climat; tous les vols, toutes les poses des oiseaux, toutes les sinuosités des poissons; puis de frêles saules hérissés par le vent, de vieux pins se courbant vers la terre, de jeunes pins imprudents se penchant sur l'eau; des légumes, des herbes; puis des silhouettes de côte dans la brume au clair de lune, les divers mouvements

1. Par exemple, Mitsunobu (1434-1525).

de la mer; presque tout un livre sur des modèles d'architecture, des ponts de tout style, des maisons groupées autour d'une pagode, des maisons s'étirant de chaque côté d'une route sinueuse, des ustensiles domestiques, les différentes pièces d'une armure, d'un harnachement, des armes à feu, et des lanternes, des escaliers, des rocailles pour décorer les jardins... Et toutes ces formes, sont jetées à la hâte, pêle-mêle, sans plan; on passe de l'animé à l'inanimé, de l'énorme au minuscule, et partout ce ne sont qu'ébauches : jambes, bras, pattes, ailes qui remuent, qui battent, qui s'agitent, fragments de paysages surgissant, puis s'abîmant dans la brume, — curiosités d'un instant... On dirait les coulisses de l'univers, un incohérent musée de germes. C'est la vie gâcheuse, mais indéfinie. On ferme les quinze volumes, un peu étourdi, mais animé d'un rythme allègre, porté par cette force même qui, en ces milliers de croquetons, lance les lames à l'assaut des rocs, les samuraïs contre leurs ennemis, fait virevolter les gymnastes, fuir les oies sauvages, — visions fugaces, formes sommaires, à travers quoi apparaît l'universel mouvement.

L'occasion de la *Mangwa*, ç'avait été, dit-on, un entretien que Hokusaï, de passage à Nagoya, eut avec son ami Bokousen sur le dessin : « Or nous avons voulu que ces leçons profitassent à tous ceux qui apprennent le dessin, et il a été décidé d'imprimer ces dessins en un volume ». Ce premier livre fut suivi d'une douzaine d'autres, l'entretien se prolongea pendant trente-sept ans à bâtons rompus, au hasard des observations, mais avec la volonté ferme et méthodique chez ce fantaisiste de Hokusaï, de ne s'intéresser à travers les déformations de métiers, de professions, de monstruosités, à travers toutes les formes animales, végétales et minérales, qu'au mouvement. Car cet homme si primesautier, qui passe si vite d'un sujet à un autre, qui change d'élément, qui est sur terre, puis en l'air, puis sous l'eau, qui abandonne un croquis de manant pour une esquisse de fleur, d'oiseau, de poisson, puis qui quitte notre monde pour suivre ses imaginations, — cet artiste capricieux et toujours en éveil, a des arrêts subits, des retours, des insistances. Tenacement il s'essaye à saisir l'essence de chaque être et à faire de son dessin une libre, souple et franche

calligraphie inspirée des plus belles formes de la nature. Les commentateurs chinois nous parlent d'un vieux peintre de la dynastie Song qui « chaque matin, avant l'évaporation de la rosée, se promenait dans son jardin, examinant soigneusement une fleur, la tournant et la retournant dans sa main, puis préparait son pinceau et la peignait », ou d'un autre qui installa derrière sa maison un jardin et un vivier avec des rochers, des bambous et des roseaux, et y éleva des oiseaux aquatiques pour les contempler en mouvement et au repos, ou encore d'un autre qui pour mieux observer les poissons vivait presque avec eux dans l'eau[1]. Hokusaï a l'esprit de ces grands curieux de jadis; sur une planche du *Shashin Gwafu*, *Études d'après nature*, il a représenté un Japonais accoudé sur une petite table, les deux mains croisées sous le menton, l'éventail tombé à terre près d'une coupe vide de saké, en contemplation devant des papillons : c'est l'attitude du sage chinois, adorant dans une demi ivresse les symboles de sa vie éphémère. C'est l'attitude même de Hokusaï. Dans la *Mangwa*, dans l'*Imayô sekkin hinagata*, *Modèles des peignes et des pipes à la dernière mode*, il ne se lasse pas de dessiner des cailloux, des rocailles, des rochers, il s'intéresse aux diverses formes de la houle, de la vague[2]. L'influence de ces schémas tirés de l'observation des contacts entre la mer et la côte, est évidente dans le style de son dessin, à la ligne tantôt lisse et onduleuse comme les « vagues de la mer », tantôt rugueuse, anguleuse, comme les « arêtes des rochers ». Le *Shashin Gwafu*, son chef-d'œuvre, est le triomphe de la ligne qui a la grâce et la force des volutes de l'eau houleuse, tandis que, le plus souvent, dans les croquis de la *Mangwa* par exemple, qu'il s'agisse des muscles des gymnastes, des haillons des bonzes, des manteaux de paille des campagnards, ou d'une branche de vieux prunier, le dessin est brisé, nerveux, tout en petits traits accolés, qui donnent aux silhouttes un aspect hérissé et raboteux de roc.

C'est que Hokusaï n'a jamais cru qu'il suffît de regarder la

1. Cf. Giles, *op. laud.*, pp. 97, 98, 104.

2. L'école classique des Kano a souvent peint les vagues déferlant sur des rocs; Hokusaï interprète la volute de la vague et son écume griffue à la manière de Kano Motonobu et de Kano Tannyu.

nature pour la voir, ni, pour la bien peindre, de la représenter telle qu'il la voyait d'emblée : à propos de chaque être, il a la patience d'en analyser l'attitude ou le mouvement familier, puis, petit à petit, il s'exerce à les recomposer pièce par pièce, allant du simple au complexe, et cela de souvenir, loin de la nature, puis, une fois qu'il sait par cœur l'ensemble de la forme et du mouvement, il les dessine d'un coup, sans reprises, hardiment.

Depuis l'âge de six ans, déclare-t-il en tête des *Cent Vues du Fuji*, j'avais la manie de dessiner la forme des objets. Vers l'âge de cinquante ans, j'avais publié une infinité de dessins, mais tout ce que j'ai produit avant l'âge de soixante-dix ans, ne vaut pas la peine d'être compté. C'est à l'âge de soixante-treize ans que j'ai compris à peu près la structure de la nature vraie des animaux, des herbes, des arbres, des oiseaux, des poissons et des insectes. — Par conséquent, à l'âge de quatre-vingts ans, j'aurai fait encore plus de progrès; à quatre-vingt-dix ans, je pénétrerai le mystère des choses; à cent ans, je serai décidément parvenu à un degré de merveille, et quand j'aurai cent-dix ans, chez moi, soit un point, soit une ligne tout sera vivant...

Écrit à l'âge de soixante-quinze ans par moi, autrefois Hokusaï, aujourd'hui Gwakiô Rôjin, le vieillard fou de dessin.

Un tel style de dessin étant fondé sur une analyse vraie de l'essence des choses, Hokusaï s'est proposé toute sa vie de l'enseigner. Comme tout Extrême-Oriental, il pense que l'éducation est assez puissante pour amener tous les hommes à une haute moyenne de goût et d'habileté. Un an avant sa mort, il publia *Yehon saïshiki tsou*, *Traité du coloris*, où il dit qu'il a fait ce petit volume « pour apprendre aux enfants qui aiment à dessiner, la manière facile de colorier..., publiant ce petit volume à bon marché, dans l'espoir que tout le monde pourra l'acheter, et donner à la jeunesse l'expérience de ses quatre-vingt-huit ans. » Et il ajoute : « ... Pendant quatre-vingt-quatre ans j'ai travaillé indépendant des écoles, ma pensée, tout le temps, tournée vers le dessin... et si j'arrive, un jour, à donner une suite à ce volume, je mettrai les enfants en état de rendre la violence de l'Océan, la fuite des rapides, la tranquillité des étangs et chez les vivants de la terre, leur état de faiblesse ou de force... » Et dans le *Rio-*

kugwa haya shinan, Court chemin des études de dessin sans professeur, il déclare : « Ce livre apprend le dessin sans maître. On a emprunté les lettres, les caractères de la calligraphie, pour rendre l'étude plus facile à l'élève. Dans chaque dessin, la marche du pinceau est indiquée par le numérotage, afin que les enfants puissent retenir l'ordre de la marche [1]. » Et ce sont des croquis de lanternes, de fleurs qu'il faut répéter plusieurs fois, comme un apprenti pianiste répète des gammes ; ailleurs [2], des croquis indiquent la position que doit avoir la main quand elle tient le pinceau.

Précieuses confidences que ces méthodes de d'Hokusaï qui enseignent la peinture comme nous enseignons l'écriture, en décomposant, à l'aide de jambages, de carrés, de ronds, le modèle non pas vivant, mais dessiné déjà par le maître, puis en le recomposant partie par partie, — s'il s'agit d'un oiseau, le bec d'abord, puis le bec avec l'œil, puis le corps, puis les plumes, — en tenant la brosse comme le maître, en changeant de brosse comme le maître, car une ligne dessinée par

1. Cf. encore *Riaku hayashinan gwado itati keiko, Méthodes de dessin*, où le modèle est décomposé, *Hokusaï Sogwa, Dessins rapides de Hokusaï* (1820), *Man-ô sôshitsu gwafu, Album de dessin cursif de Man-ô*, 1843. *Yehon saishikitsu, Méthode de la couleur sur les dessins*, 1847 ; *Hokusaï gwafu, Dessins de Hokusaï* (1849). En 1817, il avait publié un livre qui ressemble à la *Mangwa, Yehon hayabiki, Dictionnaire rapide des sujets*, qui classe tous les motifs de dessins, représentés par de minuscules personnages, sous la première lettre de leurs noms. Les deux plus beaux livres de Hokusaï sont le *Shashin gwafu* 1819, qui contient de très belles figures, des fleurs, des paysages et le *Ippitsu gwafu* 1823, *Dessins d'un coup de pinceau*, qui est d'un style moins ample que le *Shashin gwafu*, mais d'une virtuosité éblouissante.

En plus de ses modèles de dessin Hokusaï publie des modèles d'art décoratif. Pour avoir, une idée complète de son art il faut feuilleter les trois volumes du *Imayô sekkin hinagata, Modèles des peignes et des pipes à la dernière mode*. Dans le petit carré, qui doit s'enrouler autour du tuyau de la pipe, dans l'art surbaissé du peigne, il fait beau suivre la fantaisie d'Hokusaï qui en minuscules tableautins enclôt la nature entière, bêtes domestiques, dragons, calmes clairs de lune sur les lacs, assaut des vagues contre la côte.... Il n'a point eu besoin de modifier son style ; il est né décorateur, comme Kôrin qui fournissait des motifs aux laqueurs, ou Kenzan aux céramistes. Cf. aussi *Syosayoku yehon katsusika sin hinagata, Modèles de l'architecture et des métiers* (1836), où l'on trouve des modèles de toits, de bâtiments pour la cloche bouddhique, de ponts en cordages, etc. ; *Banshotu Zukô, 6000 dessins pour les métiers*, 1835, *Kwatchô gwaden, Modèle de dessins pour fleurs et oiseaux*.

2. *Hitorigeniko*.

un artiste japonais ne se peut reproduire qu'en adoptant la manière même dont sa main l'a tracée. Quel culte fervent d'un beau style, quelle haute idée de son art chez ce prétendu artisan sans culture et qu'elles sont touchantes les paroles du vieillard fou de dessin, avant de mourir : « Si le ciel me donnait encore dix ans... ; si le ciel me donnait encore cinq ans de vie... je pourrais devenir un vrai grand peintre ! »

Nous avons peine à admettre cette réduction en formules des mouvements les plus fugaces de la nature, cette lente préparation d'une notation instantanée, et surtout que le don d'improviser chez Hokusaï ait été l'œuvre d'une longue patience. Ses esquisses qui laissent à ses personnages leur allure propre; les formes même de son dessin, si simplifiées, si dégraissées, si sublimées qu'elles ne suggèrent plus qu'élan : est-il possible que tout cela n'ait pas été exécuté d'après nature? Au vrai, Hokusaï n'aurait pas ainsi dessiné s'il n'avait été l'homme d'une tradition. Les oiseaux qu'il a peints en plein vol, c'étaient sans doute tous les oiseaux qu'il avait observés lui-même, mais c'étaient aussi les oiseaux tels qu'ils avaient été interprétés depuis des siècles par les vieux maîtres chinois et japonais, depuis que Kou K'ai-tche avait assigné comme fin à la peinture de noter « le vol du cygne sauvage ». — « La peinture est un monde à part, déclare le préfacier du *Hokusaï gwashiki*, *Méthode de dessin de Hokusaï*, et celui qui veut y réussir, doit connaître par cœur la diversité des quatre saisons, et avoir au bout des doigts l'habileté du créateur... » L'habileté du créateur! Pendant soixante-dix ans, à travers des encyclopédies d'esquisses, exercer sa main et sa mémoire, devenir à son tour un créateur de formes parfaitement transparentes à une poésie et à une philosophie qui ne parlent que d'universel écoulement... Une vie de centenaire est trop courte pour un tel rêve!

*
* *

Dans sa préface à la *Mangwa*, Hanshu Sanjin dit : « Les traits et l'extérieur des hommes expriment admirablement leurs sentiments d'espérance et de désillusion, de souffrance

et de joie; mais les montagnes résonnantes et les torrents mugissants, les arbres qui frémissent et les plantes ont aussi leur caractère particulier, et les oiseaux, les reptiles et les poissons, tous sont pleins de force vitale et nos cœurs se réjouissent de considérer une telle splendeur de bonheur répandue par le monde... » La force vitale, tel est le vrai, le seul modèle de Hokusaï : s'il disloque ses bonshommes, c'est pour la montrer qui les anime, bien plus que pour se moquer nommément de tel ou tel d'entre eux, les pauvres, qui pullulent et s'agitent, tels des éphémères dans un rayon de soleil. Mais s'il veut rêver à plein devant cette force, il se détourne des petits hommes et la contemple dans les fleurs, les animaux, les paysages. Alors il ne raille plus.

Voyez la série des *Grandes Fleurs* : on dirait les sœurs de l'héroïne d'Outamaro, comparée si souvent elle-même à une fleur[1]. C'était une figure d'exception par l'allongement de ses jambes, de ses bras, de son cou, terminés par des sens avides et peureux de sentir. Sa souplesse à se courber sous la brise, les ondulations de son corps et de son visage couronnés d'une large coiffure, sa grâce et son sourire impersonnels rappelaient une fleur sur sa tige, et l'on songeait que sa jeunesse en fleur se fanerait demain. Voyez les iris de Hokusaï[2] : leurs longues feuilles ploient sous le fardeau des corolles; voyez encore les hanchements des lys, les uns épanouis, les autres encore en bouton, et qui rappellent les *bijin* à tous les âges; observez la soumission au vent des pivoines, des pavots, qui clament de leur calice grand ouvert leur angoisse de mourir... Ardeur de tous ces pétales à s'élancer vers l'azur, à boire la lumière, à

1. Dans le *Yehon saishiki tsou*, Hokusaï, parlant d'un ton d'aquarelle, *le ton du Sourire*, dit, qu'il « est employé sur la figure des femmes, pour leur donner l'incarnat de la vie, et aussi employé pour le coloriage des fleurs. »

2. Voir aussi les beaux iris du *Shashin gwafu*. — De l'observation des fleurs, aussi bien que de l'observation de la houle et des rochers, Hokusaï a tiré des enseignements pour son dessin. Cf. La Préface du *Santaï gwafu*, où Shokousan-jin exprime ainsi la pensée du peintre : « Dans la calligraphie, il y a trois formes, et ce n'est pas seulement dans la calligraphie que ces trois formes existent, c'est dans tout ce que l'œil de l'homme observe. Ainsi, lorsqu'une fleur commence à s'épanouir, sa forme est, pour ainsi dire, une forme rigide; lorsqu'elle est défleurie, sa forme est comme négligée; lorsqu'elle tombe à terre, sa forme est comme abandonnée, désordonnée. »

frémir de toutes les soies qui les veloutent, désir qui s'étire avant de retomber las, geste de l'héroïne d'Outamaro, inactive et fleurie, attendant l'amour, sentant rôder la mort... Déjà les volubilis et les pivoines ont perdu leur premier luisant; ils se recroquevillent, se sèchent et se roulent; déjà une feuille d'iris a été mangée par une sauterelle. Émotion et mystère du passage de la vie à la mort, et aussi de la mort à la vie, symbolisés par ces fleurs de Hokusaï. Sur la branche d'un vieux prunier qui gisait écailleux comme un dragon couché et que l'on croyait mort, une fleur, miracle de fraîcheur rosée, est éclose, radieuse image du renouveau après l'engourdissement de l'hiver[1]...

Les fleurs nous rappellent les belles et leur mélancolie devant la brièveté de la vie; les animaux, dans l'œuvre de Hokusaï, nous rappellent l'homme, mais en plus beau, car chez eux l'instinct jaillit plus sûr, plus fort, le mouvement est plus aisé, plus décisif, or c'est d'instinct et de mouvement que Hokusaï est curieux. Les hommes, il les désosse, puis les plie comme s'ils étaient de caoutchouc; les animaux, jamais il ne les déforme. Parfois, malicieusement, il en souligne la maladresse ou l'aisance selon qu'ils sont ou non dans leur milieu : c'est ainsi qu'il s'amuse sur deux estampes à opposer l'extrême lenteur embarrassée de la tortue sur un rocher, à sa légèreté faiseuse de grâces quand elle est dans l'eau. Mais toujours il admire l'effort chez l'animal : il ne se lasse pas d'esquisser les coups de queue et l'œil dilaté de la carpe remontant le courant; il s'ébahit devant la carapace d'une langouste comme devant l'armure d'un héros, et il

1. Comparer dans le *Shashin gwafu*, la fleur de prunier, collée à la branche et comme hésitante, avec la fleur de cerisier plus détachée du tronc, plus confiante, parce que plus tardive. — Voir encore une vieille souche de prunier qu'on a coupée et pansée avec un morceau de toile; autour de l'ancêtre mutilé, jaillit une postérité de rejets fleuris. — Par leur style, ces grandes fleurs d'Hokusaï font penser aux plus belles fleurs des grands Chinois : « Les peintures de Huang Sien (époque Wutai), disaient les commentateurs chinois sont pleines d'inspiration, mais manquent un peu d'habileté ; celles de Tchao tchang (époque des Song du nord) sont habiles, mais manquent d'inspiration. Hsü Hsi (xe siècle), en tous points surpasse ces deux artistes. » Par son habileté et par son inspiration, Hokusaï se rattache à ces grands maîtres dont il a certainement étudié le style, que l'on retrouve aussi, avant Hokusaï, chez deux grands artistes japonais : Kôyetsu et Kôriu.

prête aux antennes du crustacé l'hypersensibilité qu'Outamaro mettait au bout des doigts de ses belles. Et comme l'attaque du dessin est toujours franche et juste, qu'il s'agisse du bec et des serres chez un aigle ou de la mollesse dodue d'un canard mandarin! L'animal pour Hokusaï, quelle mine de mouvements et encore à peine exploitée, tant il y a à découvrir dans l'eau, sur terre, au ciel. Les bêtes qu'il a peintes ne nous sont pas inconnues, c'est la même faune que chez nous, mais vue par d'autres yeux. Dans notre art d'Europe, il y a l'animal domestique qui porte le collier ou la selle du maître; il y a l'animal mythologique, symbole de force, de charme, d'activité, — aigle, colombe ou abeille, — mais les humbles, les sauvages, ceux qui sont trop petits pour notre taille, trop indépendants pour notre usage, coquillages cachés dans le goëmon, insectes tapis dans l'herbe! Si Hokusaï avait pu connaître le microscope il aurait dessiné des microbes, il en aurait tiré des ornements pour pipes ou peignes, lui qui a composé des décors avec des clous et avec des agrafes!

L'animal, la fleur sont de plain pied avec le paysage chez Hokusaï; l'homme n'y est pas d'emblée à son aise. Il n'est pas le même à la ville et à la campagne : à la ville, sédentaire, il s'agite; à la campagne, errant, volontiers il s'arrête : à tous les tournants de la route devant le volcan sacré, les pèlerins des *Cent Vues du Fuji* s'exclament, s'entraînant les uns les autres à l'enthousiasme, oubliant presque de s'entremoquer, saisis de respect devant la majesté de la montagne, et de leur taille minuscule agrandissant le paysage.

Chez les peintres des belles, Harunobu, Kiyonaga, Outamaro, le décor, au second plan, accompagne de grandes figures, et les belles par leurs gestes, les arbres par leurs hanchements, se commentent les uns les autres. Chez Hokusaï, le petit personnage résume encore par son attitude le sentiment qu'inspire le paysage, mais c'est le paysage qui a la parole. Les peintres de *bigin* travaillaient déjà depuis un siècle et demi quand apparurent les grands paysagistes de l'Ouki yoyé, Hokusaï et Hiroshigé. La grâce fuyante de la nature s'est reflétée dans les attitudes des courtisanes avant d'apparaître sur les paysages eux-mêmes. De même la peinture bouddhique

avait représenté Bouddha et ses imitateurs avant de peindre des sites conformes aux sentiments bouddhiques.

Les paysages des premières œuvres de Hokusaï, estampes et sourimonos du début du XIXe siècle, on les reconnaît aisément; c'est la banlieue immédiate de Yedo, les rives de la Sumida, le golfe, les environs du Fuji, le Tôkaïdo, la route entre Tôkyô et Kyôto : on ne peut plus regarder ces lieux, aujourd'hui, sans les voir avec l'œil même de Hokusaï; au reste, il semble qu'ils n'aient rien de mieux à faire qu'à ressembler aux images adorables qu'il en a laissées. Rappelez-vous : une grève à marée basse, sur quoi le flot en se retirant a tracé des festons; au loin, des collines, un village; de ci de là, sur la plage, des rochers, des cailloux, de petites tables sur lesquelles s'accroupissent ou dansent, au son du shamisen, de joyeux soupeurs en compagnie de geishas, — tout cet espace, si au ras du sable, de la mer, des nuages et de la ligne tendre du crépuscule tendue sur l'horizon, qu'il paraît tout près de s'enlizer, ou de sombrer sous le flot, ou de glisser dans la nuit. Heure limpide au fond de cette baie abritée du vent et de la houle du large, où la brise, les lames, les promontoires viennent expirer sur le sable, — Japon étalé, détendu, à la peau heureuse, iles Fortunées, en marge du monde, où il fait bon vivre...

Mais avec les *Trente-Six* et les *Cent vues du Fuji*, avec les *Cascades* et *les Ponts*, avec les *Dix Poètes*, avec les *Cent Poésies*, le Japon assoupi se réveille de sa sieste et il se dresse[1] : les petites vagues des baies sablonneuses se creusent en grande houle qui assaille des roches accores; l'intérieur du pays se hérisse de montagnes; en place du profil horizontal de la Sumida, c'est le ruissellement vertical des cascades; nous quittons le bon pays surpeuplé du bord de mer, les paysages un peu assoupis de la banlieue de Tokyô, pour nous enfoncer dans une solitude de volcans-fantômes, de rochers musclés, de ponts vertigineux, de torrents fous, de cascades étourdissantes et de nuées inquiètes. Loin d'une nature de tout repos, douce aux habitudes de flânerie, nous

1. Noter sur les estampes ou les sourimonos de jeunesse le format en largeur du paysage : Noter au contraire, dans les *Cascades*, dans les *Images des Poètes*, la fréquence du format en hauteur.

entrons dans la retraite d'un paysage d'exception, d'émotion-choc et qui donne à rêver. — Cette hausse du style, cette transformation du paysage de tous les jours en un paysage propice à la méditation, voilà qui bouleverse nos boutiquiers de Tôkyô et qui change nos magots en poètes.

C'est le charme et le sens profond des *Trente-Six* et des *Cent vues du Fuji* que ce passage aisé du familier au mystérieux, du style populaire au style héroïque[1]. Le Fuji est vraiment un citoyen de Tôkyô ; il en est le plus notoire flâneur, ce qui n'est pas peu dire : à tous les coins de rue on le rencontre qui inspecte ; il n'a pas son pareil comme curieux, mais il est si peu gênant ! Sans crier gare, il apparaît minuscule comme un tas de riz au bout de la Sumida, puis entre les perches d'un chantier de bois de la banlieue, puis sous un pont ; il rôde autour des temples aux cornes recourbées, près des guettes à incendie au-dessus des maisons, entre les bandes d'étoffe qui sèchent après la teinture. Ses niches distrayent les artisans : le voilà au beau milieu d'une cuve sans fond dont un tonnelier est en train d'assembler les douves ; en plein carrelet qu'un pêcheur tire de l'eau ; juste au-dessous d'une énorme solive que des scieurs débitent ; le voilà entre les jambes d'un bûcheron agrippé à un arbre ; silencieux, il entre dans une maison que l'on aère, jette son ombre sur la cloison de papier, et pousse la malice jusqu'à se refléter dans la coupe de sake qu'un brave s'apprêtait à déguster tout seul ! Il est partout où l'on s'amuse, le septième jour du septième mois entre les banderoles des bambous, au printemps dans les tonnelles, et, sur toutes les routes, il est le compagnon des coltineurs, des cavaliers, des rônins, des paysans et des pèlerins. Et toujours il cherche à plaire : s'encadre-t-il entre les pins tordus du vieux Tôkaïdo, le voilà rugueux et sourcilleux ; entre des cerisiers en fleurs, le voilà lisse, candide, un rien rosé.

Goguenard, plaisant, joueur de bons tours... assurément ; mais il sait garder son quant à soi et personne n'a l'idée de le traiter en égal, car à l'occasion il marque bien les distances. Voyez-le sur une estampe : un canal, deux quais garnis

1. Le livre des *Cent vues*, postérieur aux estampes détachées des *Trente-six vues*, est d'un pittoresque plus plaisant. L'homme y compte plus que dans les *Trente-six vues* où le paysage est plus développé.

d'entrepôts, des jonques surchargées de ballots et de passagers; au-dessus des toits, la campagne que domine un château fort, puis les nuages, puis, au-dessus des nuages, le Fuji : stricte hiérarchie des classes au Vieux Japon : commerçants, artisans, cultivateurs, samuraïs... et le volcan sacré. Il a tôt fait de fausser compagnie à ses compagnons de jeu, les hommes, au niveau desquels il s'amusait à se rapetisser, et quand il se replie sur soi, il dédaigne pèlerins, passants, travailleurs, buffles, chevaux, voiles qui de très loin frangent son domaine; retiré de la vie humaine, lilliputienne et comique, il reste en face des seuls éléments : alors les processions de ses contreforts remplacent les cortèges des pèlerins; les envols d'oiseaux sauvages, les passages des voyageurs; les rapides du Fujikawa, le calme courant de la Sumida; des champs de lave noire, des marécages herbeux succèdent aux rizières apprivoisées, et ce n'est plus dans les yeux de ses contemplateurs ou dans leur coupe à saké, c'est dans les lacs qui le ceignent que le Fuji se mire. Alors il n'a plus figure d'un petit tas de riz, débonnaire, monochrome et lisse que c'était un jeu de dénicher perdu dans le fouillis d'énormes premiers plans. Tout en lave et en neige, rugueux, tel un grès sur lequel un émail lisse aurait coulé, il règne en maître, et sur les terrains contractés qui, comme des caryatides, le soutiennent, il étale sa grande courbe schématique, comme un fauve pose la patte sur sa proie.

Puis il s'isole encore, tout à la contemplation de son essence. Dans la brume des vallées, à ses pieds, des forêts sombrent; les nuages qui sous la forme d'un dragon essayent de le dévorer ou de l'étrangler, glissent à ses pieds mous comme des voiles; la foudre contre lui se fracasse, et, gigantesque écran dressé sur les plaines du ciel, il cache le soleil et la lune...

Voiles des jonques courant sur la mer, papiers et chapeaux s'éparpillant sur les rizières, cerfs-volants s'élevant des villes, grues s'envolant des marais, nuages s'essorant des vallées, — apparences vaines auprès de son immobilité. Bramements du cerf, à l'automne, hurlements des chiens à la lune, cris du faisan sous la serre du faucon, bourdonnement des métiers au travail : qu'importe à son impassibilité! Cèdre énorme que plusieurs pèlerins ne peuvent cercler de leurs bras; pin millé-

naire, chevelu comme un ancêtre, l'échine courbée, les branches inquiètes et tâtonnantes au-dessus de leurs béquilles : qu'est-ce que ces symboles de force, de durée auprès de son inusable jeunesse! Il n'a pas besoin de béquille, il se dresse tout fier; selon la légende, il est né d'un coup, achevé, parfait, et chaque matin à l'aube il jaillit radieux hors des contreforts qui l'engoncent. Le sommet rosé au coucher du soleil, couleur brique au crépuscule, brun sombre au milieu de l'orage, bleu-vert dans la nuit : les couleurs dont il se vêt et se dévêt ne l'entament point. Son aspect varie au gré des lointains ou des imaginations de ses contemplateurs, mais il persiste dans son essence, dans sa forme. Il est, et, autour de lui, sa masse crée du vide, son immobilité, du mouvement.

Familier et lointain, protecteur et distant, le Fuji, tel que l'a peint Hokusaï est un dieu. Non loin du volcan sacré, à Kamakura, se dresse en plein air une autre divinité géante, le *Daï Botsu*, le Grand Bouddha. C'est un moine gras, au sourire doux, et qui est entouré d'auberges et de pèlerins; mais qu'on le regarde longuement, qu'on se hausse jusqu'à lui, on le voit qui s'élève au-dessus des petits hommes; sa tête bouclée voisine avec la cîme des forêts, il sourit aussi largement que la vallée ensoleillée, les nuages effleurent ses yeux mi-clos... Malgré ses dehors humains, c'est vraiment une force de la nature que ce Bouddha, tandis que le Fuji, malgré sa silhouette de volcan, apparaît comme un sage... Source de rêve, source de vie, tous deux, on les adore; ils sont parfaits, ils sont heureux, ils s'offrent en exemple... Le plus humain des deux, c'est peut-être encore le Fuji, au moins fait-il semblant de s'intéresser à notre pauvre vie. C'est peut-être que Hokusaï, en même temps qu'il l'auréolait de sagesse, lui a prêté un peu de sa curiosité. La vie est belle : métiers, profils de pagodes, fêtes sous les arbres en fleurs, hommes, nuées, oiseaux, fantoches, toiles d'araignée, tout l'univers vaut qu'on le contemple. Il faut se hausser pour dominer la vie, s'y mêler, puis se reprendre, s'environner de solitude, de silence et rêver, — afin de mieux voir. — L'Occident pour exalter les idées de majesté et de gloire a juché sur des piédestaux des statues d'hommes ou des palais consacrés à des hommes. Au Japon, voici l'apothéose d'une montagne.

Auprès de la forme immuable du Fuji, les moindres mouvements du paysage, par contraste, sont sensibles. De même, c'est l'idée de changement que nous suggèrent les silhouettes fixes des *Ponts*, qu'a peints Hokusaï. Qu'en arc surhaussé ils se courbent au-dessus de hauts pilotis de bois, ou qu'au ras d'une la rivière ils reposent sur des bateaux amarrés; que tressés en cordages ils relient d'un bond les deux pics d'une montagne, ou qu'ils serpentent à leur fantaisie sur une eau dormante, — tous portent l'empreinte de l'ennemi mobile qu'ils ont à dépister. Sous le pont de Yahagni, la rivière est à sec; des archers en toute sécurité s'y exercent : toutefois le pont nous laisse imaginer par sa courbe le gonflement du torrent, au printemps, lors de la fonte de neiges. Par contre, c'est une rivière au cours capricieux, au lit variable, que le pont de Sano s'obstine à nous faire franchir. Et puis ces passerelles vertigineuses et fragiles, qui doivent céder de bonne grâce à la violence du flot, ont une manière si imprévue d'enclore l'espace; elles dessinent sur le ciel de si jolis profils éphémères! Au-dessus d'un marais fleuri d'iris que des promeneurs viennent contempler par une journée lumineuse et moite d'été, le pont Yatsouhashi, avec ses huit parties qui s'articulent, a le zig-zag d'un éclair; tel autre fait figure d'arc-en-ciel et le pont Temma bashi à Osaka, le soir de la fête de la fraîcheur, alors qu'il est hérissé de lanternes, s'élance et retombe si audacieux, si lumineux sur le grand ciel qu'on dirait, au-dessus de la sagesse des maisons basses, une folle fusée d'artifice.

De longue date, dans l'art extrême-oriental, les cascades ont figuré l'idée d'écoulement, si chère aux sages taoistes ou bouddhiques. Venant on ne sait d'où, allant on ne sait où, c'est le mouvement de l'eau saisi en ses brusques contrastes : contraste de l'eau cahotée du rapide, avec la masse lisse de la cascade, puis avec le remous du bassin où elle tombe, — lignes sinueuses, lignes verticales, puis lignes courbes... L'eau du rapide, qui aveuglément suit sa pente, ne paraît pas prévoir sa chute prochaine; le spectateur, lui, la prévoit, sans pouvoir la prévenir, et s'émeut, impuissant, comme devant une catastrophe; le mouvement des milliards de molécules toujours différentes, mais qui par leur masse constante com-

posent une figure fixe, l'attire et le hante. Dans la série des *Dix Poètes*, des enfants effrayés se serrent contre le sage tandis que lui se penche vers la cascade comme vers l'énigme d'un fantôme. Les cascades peintes par Hokusaï, ce sont des apparitions : telle ressemble à un œil gigantesque de monstre qui se viderait, telle autre s'étale inquiète, tortueuse et prenante entre des roches, comme les griffes d'une bête embusquée dont on ne verrait que la patte monstrueuse.

Étrange pays ce Japon, tel que le représente Hokusaï : les montagnes y ont l'insistance silencieuse d'un revenant; des cascades bondissent ou ruissellent des montagnes vers la côte rocheuse que battent les vagues; des nuages disloquent les paysages qui flottent sur des vapeurs; et, tout modestes à côté de ces forces soulevées, prêts à glisser dans cet universel écoulement, de fragiles maisons cerclent l'énorme volcan, de frêles jonques épousent docilement de leur courbe le creux des lames et des ponts légers dessinent leurs lignes inquiètes sur le ciel. Déroutés devant ces brusques apparitions, enchantés par cette féerie sauvage, les errants, même les plus frustes, s'arrêtent au hasard des endroits où ils se trouvent : toits des pagodes, cimes des arbres, crêtes des montagnes, et toutes les perspectives se précipitent; ou, au contraire, ils regardent de très bas, la nuque pliée, le paysage qui se dresse, et c'est parfois à travers une toile d'araignée qu'ils contemplent le Fuji. Alors, c'est l'envahissement de tout leur être par une émotion violente qui les ramène au sentiment de leur destinée.

Cette émotion, mi-curiosité, mi-rêve, tel est le vrai sujet des estampes de Hokusaï. Il n'a pas tenté un portrait exact du Japon, d'après nature : des perspectives impossibles, des valeurs contradictoires, des couleurs paradoxales décèlent chez lui un art de souvenir. Ce n'est pas une évocation d'un Japon de tous les jours : le souci est visible de surprendre la nature en des paysages choisis. Il est bien vrai que les *Trente-Six vues* et les *Cent vues du Fuji*, le *Voyage autour des Cascades*, les *Vues pittoresques des ponts des diverses provinces* sont des *meisho*, des guides pittoresques; mais les pèlerins populaires à l'usage de qui ils furent composés étaient plus curieux de

légende que de topographie, le long de leurs routes parsemées de sanctuaires, comme nos routes du Moyen âge[1].

Les montagnes, les torrents, les brumes, les ponts, les cascades de ces paysages de Hokusaï : ce sont tous les éléments des paysages chinois aux temps glorieux des dynasties Tang et Song, et des paysages japonais peints par les Kano Motonobu, les Sesshû, les Shûbun. La préface de la *Mangwa* sur « les montagnes résonnantes et les torrents mugissants, les arbres qui frémissent et les plantes... tous pleins de force vitale » au lieu d'être écrite par un intime de Hokusaï, n'aurait-elle pas pu l'être par Fan K'ouan, un des plus illustres paysagistes de l'époque des Song, dont les commentateurs chinois nous ont laissé ce portrait : « Vivant au milieu des montagnes et des forêts, il passait parfois un jour entier assis sur un roc escarpé et regardait tout autour de lui pour jouir des beautés du paysage; par des nuits neigeuses, même, quand la lune brillait, il allait et venait, regardant fixement, afin de favoriser l'inspiration. » L'esprit des estampes de Hokusaï, c'est l'esprit des kakémonos classiques. C'est une erreur de traiter les grands artistes de l'École populaire en réalistes, en amuseurs, et de croire que des écoles classiques à l'Oukiyoyé il y a rupture dans la tradition japonaise; mais avec Hokusaï, l'esprit des maîtres d'autrefois s'est laïcisé, popularisé. Le paysage chez lui est taché de vives couleurs; chez les maîtres, il était monochrôme; c'est un site reconnaissable du Japon, tandis qu'un paysage de Kano Motonobu ou de Sesshî, imitateurs des Chinois[2], n'est pas localisé; enfin, chez les maîtres, le tout petit contemplateur que

1. Cf. *Routes japonaises*, *Revue de Paris*, 1er janvier 1906. — La cascade Yôrô-ga-taki, « Cascade de la Piété filiale » rappelle un bûcheron du VIIIe siècle qui dépensait toutes ses économies à acheter du *saké* pour son vieux père. En récompense, le bûcheron découvrit un jour une cascade tout en excellent *saké*. Cette légende est un des thèmes familiers de l'art japonais; encore aujourd'hui, autour de la cascade, un petit village, un parc et un club sont destinés aux pèlerins. — Dans l'estampe qui représente la Cascade de Yôrô, il n'est trace ni du bûcheron ni de son vieux père. Dans l'estampe représentant la Cascade Mouma Araïnotaki, où selon la légende, le héros Yoshitsuné aurait lavé son cheval, Hokusaï, par simple allusion, a représenté un tout petit cheval que son cavalier bouchonne.

2. Hokusaï aussi est plein de réminiscences chinoises. Dans les estampes de la série des *Dix Poètes*, cf. les montagnes en fer de lance cerclées par des nuages-dragons.

l'on distingue à grand peine accroupi sous un kiosque, est un professionnel de la méditation, — rompu aux réflexions taoïstes sur le *tao*, principe immanent à l'univers, d'où tout procède, où tout retourne, ou bien un sage habitué aux spéculations bouddhiques sur l'illusion de la personnalité et qui renforce sa philosophie du spectacle des apparences : nuages qui s'évaporent, cascades qui ruissellent, fleurs qui se fanent, saisons qui meurent. — Avec Hokusaï, c'en est fini de cet ésotérisme d'anachorète...

Ainsi une estampe de Hokusaï, c'est à la fois le Japon interprété de souvenir, une illustration de curiosités, un rappel de légendes, le paysage classique simplifié. Et le sujet en est non pas une impression directe de nature, ni le souvenir d'une telle impression, ni le souvenir d'une émotion personnelle, associée à l'image d'un site, c'est le souvenir d'une émotion consacrée par la légende et la poésie, d'une émotion commune à toute la race, et qui peut se lier à tout paysage dont les éléments rappellent le site légendaire auquel elle a associée jadis. Avant d'étudier les deux séries capitales de Hokusaï, les *Cent Poésies* et les *Images des Dix Poètes*, que l'on se rappelle la définition des vieux commentateurs chinois : « Un poème est une peinture sans forme; une peinture est un poème avec une forme »; et ce proverbe japonais : « Un poème est une peinture avec une voix; une peinture est un poème sans voix »; que l'on se rappelle qu'en Extrême-Orient, la poésie a toujours été plastique, que la peinture a toujours été poétique, que le plus souvent les peintres ont été des poètes, les poètes ont été des peintres, que Hokusaï, lui-même, a composé des *hakkaï* et que dans sa *Leçon rapide de dessin abrégé*, il déclare : « Ce livre n'est pas pour l'enfant seulement; les grandes personnes, les poètes, par exemple, qui veulent exécuter un dessin rapide dans une compagnie, seront aidés par ce livre. »

Une estampe de la série des *Dix Poètes* représente un bord de rivière où une femme, avec un petit garçon, bat une toile. A côté d'eux, un paysan lève la tête et témoigne d'une profonde tristesse; une bande de canards sauvages passe devant la lune. Le vrai sujet de l'estampe, c'est moins la scène représentée que la poésie qu'elle suggère. Cette poésie, aucun

Japonais ne l'ignore, et elle éclaire instantanément l'estampe : c'est la représentation du *kinota*, des coups de battoir sur l'étoffe de chanvre nouvellement tissée, c'est un travail du neuvième mois, un travail du soir, un travail d'un soir d'automne, et comme l'image de la lune au Japon appelle l'idée de l'automne, un travail de nuit lunaire. Or le bruit du *kinota*, lorsqu'un Japonais l'entend loin de son pays, lui rappelle son village, car une poésie du XIIIe siècle a dit : « La brise de l'automne balaye les pentes de Miyoshino, et le son du *kinota* que de loin le vent apporte à travers la nuit, semble arriver de mon village natal. » Cette poésie, la race entière la connaît : il suffit de représenter une femme battant du chanvre un soir, et un étranger aux écoutes pour que l'on comprenne que son rêve, suivant les oiseaux qui à tire d'ailes passent devant la lune, s'envole vers un regret.

Une estampe de la série des *Cent Poésies* représente le retour à l'automne de paysannes, la fourche sur l'épaule. Elles se tournent vers la crête d'une colline où se détache la silhouette d'un cerf entre des érables rouges. C'est qu'une poésie de Saroumarou (VIIIe siècle) a dit : « Triste est l'automne, au bramement du cerf, qui gratte du pied et disperse les feuilles d'érable, dans la montagne. » Alors ces femmes pensent à ceux qui les désirent.

Toutes les poésies qu'a illustrées Hokusaï, sont nimbées de mélancolie : désir d'amour; regret du pays natal si fréquent chez ces visuels dont le patriotisme est fait surtout de l'adoration de leurs îles; pitié pour les humbles[2]; tristesse de la fuite des saisons, du retour de l'aurore où les amants se séparent, ferveur pour la nature.

L'instant où le souvenir d'une de ces émotions classiques surprend et envahit l'errant : voilà le vrai sujet de l'estampe.

1. Cf. *Sur le Paysage japonais*, *Revue de Paris*, 15 septembre 1905.

2. Le n° 1 de la série représente un petit homme dans une hutte construite légèrement pour le temps de la moisson, et des rizières en pleine récolte. La poésie est de l'empereur Tenntchi (VIIe siècle). « Sous le mince chaume d'une hutte dans la rizière à l'automne, mes manches deviennent humides de rosée .» Paroles de pitié inspirées sans doute à l'Empereur par le souvenir d'un bon souverain de jadis qui supprima impôts et corvées, vécut dans son palais délabré, jusqu'au jour où il vit monter des chaumières la fumée du riz que l'on préparait. — Le sort du peuple au Japon dépend encore de la récolte du riz.

Et ces vieux thèmes, Hokusaï les rajeunit en les évoquant dans des sites reconnaissables du Japon, devant des personnages qui sont ses contemporains et qui sont du peuple. Veut-il illustrer la poésie célèbre de l'impératrice Sito, « Le printemps est passé, n'est-ce pas l'été? Sur le céleste mont Kagou sèchent des vêtements d'une blancheur éclatante », il représente un gué où on lave le linge, une colline où on le sèche. Et ainsi se trouve familiarisé le tout petit détail par lequel est notée avec mélancolie la fuite d'un printemps. — S'agit-il de la poésie où Takamoura (homme politique notoire du IXe siècle), dit adieu à ses amis de Kyôto, alors qu'il gagne les îles Oki, lieu de son exil : « Sur l'Océan, vers les quatre-vingts îles, je me dirige à la rame : dites-le, bateaux des pêcheurs », Hokusaï représente la baie célèbre de Matsushima, hérissée de rocs, parsemée de voiles et toute sillonnée de plongeuses. — Enfin, à propos de la poésie de Foujiwara no Mitchinobu (xe siècle) : « Je sais qu'après l'aurore la nuit reviendra, pourtant, hélas! que je déteste le point du jour! » Hokusaï représente la sortie du Yoshiwara, quartier d'amour de Tokyô, de grand matin : par une rue dévalent en courant des porteurs de *kago*, de litières closes, puis dans la plaine, où les sentiers serpentent, un peu titubants comme des noctambules, on voit d'autres litières et des piétons avec des lanternes marchant tête basse vers la campagne où l'aurore rosit l'horizon... Et nous voilà ramenés aux vers liminaires du premier volume de l'*Annuaire des Maisons vertes* d'Outamaro : « O cloche de l'aube, si tu comprenais le cœur gros des adieux, tu ne sonnerais pas six coups, tu mentirais... »; ou encore à ces vers de la courtisane Miyaghino : « Que de fois je me sépare de l'homme dont je ne distingue plus l'ombre, sous la lune de l'aube! » Mais ce rajeunissement de la poésie ancienne n'est que de premier plan; regardez le détail significatif auquel s'accroche l'émotion suggérée par la poésie, il est en fond d'estampe, à peine indiqué, mais décisif — le tout petit cerf évocateur du désir d'amour chez les paysannes; la fuite des oiseaux devant la lune indiquant l'envol du rêve chez l'exilé; les petites lanternes se hâtant par la campagne vers l'aurore rougissante après la nuit d'amour...

Et par delà les premiers plans dessinés avec un volume

exagéré afin de repousser le paysage, quel sens de l'espace chez Hokusaï! Le soleil, les brumes, les orages, les vents le traversent, l'envahissent... Un peintre chinois du IVe siècle, Wang-hien-tche avait intitulé une de ses peintures « l'Esprit du vent », que d'œuvres de Hokusaï pourraient avoir ce titre! Une estampe représente le poète japonais Abeno-Nakamaro (VIIIe siècle), entouré de hauts personnages, en Chine, sur une terrasse. Il détourne la tête et regarde la lune sur la mer. C'est le geste de la poésie célèbre où il regrette Nara : « Je contemple le ciel. Ah! c'est la même lune qui surgissait de la montagne de Mikaça dans Kaçougha. » Une autre estampe représente le poète chinois Toba voyageant à cheval; à un détour de la route il s'est arrêté pour contempler la neige, le ciel gris, l'eau bleue... Les vers, d'un lyrisme raffiné, écrits voilà huit ou dix siècles par des empereurs, des impératrices, des ministres, des nobles, pour exprimer des sentiments qui se rapportent à leur exil, à leurs promenades, à leurs passions, à leurs voyages, — ces vers gardent toute leur fraîcheur pour le public populaire de Hokusaï... Il suffit de leur présenter une rivière rougie par des feuilles d'érables pour que tous pensent au ruisseau Tatsouta, là-bas, dans la province historique du Yamato, près du vénérable monastère du Hôryûji, à 6 ou 700 kilomètres de leur Tôkyô moderne; il suffit de leur peindre des cerisiers en fleurs nimbant de leur nuage rose une colline pour que tous pensent à Yoshino... Étrange phénomène qu'un peuple ne voyant plus la nature qu'à travers des poésies qu'il sait par cœur, que des peintres prenant comme thèmes ces poésies elles-mêmes. Le poète, il y a quelque dix siècles, a trouvé directement, ou peut-être déjà, à travers des souvenirs de poésies venues de Chine[1], son inspiration dans la nature; le peintre, inlassablement, depuis, ne cherche que des paysages pouvant servir de décors aux chants du poète. Poétique avant d'être plastique la triade de la neige, du prunier et du rossignol : — le rossignol chante dans les buis-

1. La poésie japonaise sur le *kinota* dérive sans doute d'une poésie chinoise qui lui est antérieure de cinq siècles. Une femme souhaite le retour de son mari qui guerroie contre les Tartares : « Déjà le croissant de la lune s'arrondit, et le vent d'automne souffle doucement. Voici que les coups du battoir résonnent dans chaque maison. Hélas! mon cœur n'est point ici, mais à Kansuh, souhaitant que les Tartares soient battus ».

sons couverts de neige, les prend-il donc pour des fleurs? — le rapprochement entre les plaintes du rossignol et la chute des fleurs : — si haut que le rossignol se soit plaint, il n'a pu retenir sur la branche une seule fleur de cerisier; — poétique la symbolisation de la pureté par la fleur de lotus qui de la fange monte vers la lumière; poétique l'affinité entre l'oie sauvage et la lune d'automne, entre le bramement du cerf et les érables rouges; poétique la comparaison de la chute rapide des fleurs de cerisier avec la brièveté de la vie humaine, de la chute des flocons de neige avec les fleurs d'un printemps rêvé au delà des nuages...

La liste n'est pas très longue de ces thèmes; on en peut déplorer la monotonie, mais par contre quelle elliptique brièveté est permise à l'artiste qui, sur une simple allusion, est tout de suite compris et qui peut compter sur la collaboration de tous les cœurs pour compléter, prolonger la suggestion, l'enrichir d'harmoniques. L'œuvre de Hokusaï, c'est tout le patrimoine poétique du vieux Japon.

Il y a une symbolique de l'art extrême-oriental comme il y a une symbolique de l'art occidental au Moyen âge. Nos ancêtres, vivaient d'analogies, de préfigurations. La nature n'est représentée dans l'art japonais que pour présenter à l'homme une image de sa destinée. Quel livre a joué dans la formation de cette tradition, le rôle qu'ont eu chez nous les livres des théologiens? C'est une anthologie réunie par le poète Téka dans la première moitié du XIIIe siècle, le recueil connu sous le nom *Hyakunin isshu*, Outa des Cent Poètes, — ces cent Poètes dont Hokusaï a laissé une vingtaine d'illustrations et qui forment l'une des plus belles séries de son œuvre. — Ces cent poèmes minuscules, on les apprend à l'école; d'innombrables éditions illustrées en ont été publiées, des éditions avec commentaires, des éditions sur cartes volantes qui servent à des jeux de société. Un exemplaire du *Hyakunin isshu*, fait partie obligatoire du trousseau de l'épouse. C'est à travers ces trois mille et quelques syllabes que le Japonais voit l'univers, or elles datent des VIIIe, IXe, Xe siècles, des siècles de grande culture bouddhique, des siècles de Nara, de Kyôto où la splendeur de l'art bouddhique éclate encore dans tous les monuments du passé : elles rendent toutes un son

mélancolique, un murmure résigné de regrets, de désirs, de pitié, de sympathie pour la nature entière; elles témoignent d'une ardeur à vivre qu'attise la prescience de la fin prochaine. — Et ce sont ces sentiments raffinés qui aujourd'hui encore inspirent les foules japonaises en pèlerinage au Fuji, aux cerisiers de Yoshino, aux érables du Yamato, s'installant sous les arbres, célébrant la beauté de l'heure brève par des poésies de dix-sept ou trente et une syllabes qu'elles suspendent aux arbres...

*
* *

Un artiste qui toute sa vie illustre des livres de légendes; qui compose des encyclopédies, des guides, des commentaires sur les poésies illustres; un artiste qui pendant plus de soixante-dix ans apprend par cœur la forme humaine, décompose et recompose sans cesse toutes les formes naturelles, vols d'oiseaux, houle et rochers; un artiste qui peint cent cinquante fois la même montagne, et dont l'œuvre est pleine de bonshommes chinois, de légendes, de poésies chinoises, de nuages chinois, qui reprend comme sujets de ses estampes tous les thèmes poétiques de ses prédécesseurs, — est-il un simple réaliste, sans style? C'est un homme de tradition, comme tous les peintres de l'Extrême-Orient, malgré qu'il paraisse le plus fantaisiste, le plus affranchi d'entre eux.

Comment alors justifier ce paradoxe : des artistes envoûtés par une tradition et qui sont de purs impressionnistes, alors que nous, si soucieux de nouveauté, sommes si lourds à sentir? Car c'est eux qui nous ont ouvert les yeux sur les mouvements les plus fugaces de l'homme et du paysage. — Le Japon, chez ses peintres, a un privilège de jeunesse qui nous étonne. Aucune trace de tristesse, de révolte chez les peintres des courtisanes, non plus que chez Hokusaï, tandis que nous savons jusqu'où va l'invective chez Toulouse-Lautrec et chez M. Forain. La philosophie de ces rêveurs est beaucoup plus pessimiste que nos croyances d'hommes d'action, et pourtant la gaieté de leur art et de leur vie nous rend envieux. — La candeur primesautière de ces routiniers nous surprend;

chaque année, de très bonne foi, ils s'émeuvent, comme au premier jour, sur le thème inusable de la fleur de prunier sous la neige. Ils reprennent de vieux sujets traditionnels avec une allégresse toute neuve, ils se rajeunissent par la contemplation de paysages, qu'à leur tour ils rajeunissent de toute leur jeunesse.

Ce sont des conservateurs impressionnistes, mais qui ne vivent pas dans le passé; le passé vit en eux pour leur ouvrir grands les yeux sur la joie et la beauté du présent. Leur pays, ils le connaissent par cœur; en des sites catalogués où les points d'observation sont repérés de longue date, ils reprennent chaque saison leur affût. Dispensé d'une adaptation nouvelle et totale, en ces paysages familiers dont les grandes lignes restent immuables, leur impressionnisme a beau jeu de ne cueillir de l'heure qui passe que ce qu'on ne verra pas deux fois; ils ne réservent leur attention qu'à ce qui glisse entre des repères fixes. C'est l'émotion de l'embuscade, l'attente d'une proie rapide à fuir. Un site n'est pas beau en tous temps; la colline de Yoshino n'est fréquentée que pendant la floraison des cerisiers; tel site ne vaut que pour le cadre qu'il offre aux glycines, tel autre aux lotus; tel autre n'a d'intérêt qu'à l'automne, pour y voir les érables rougir comme un brasier sous la fumée des brumes; en d'autres saisons, ils ne s'y intéressent guère plus qu'à l'armature d'un feu d'artifice.

Notre besoin inquiet de changer de place, notre désir de perpétuel renouvellement dans l'invention des motifs, notre curiosité qui, d'instinct, dans un paysage va à son architecture permanente, tout cela oppose notre sens de la nature à celui des Japonais. Comparez les terrains, les arbres, les nuages, d'un Rousseau et d'un Millet à ceux d'un Hokusaï : c'est la même différence qu'entre un massif pont romain et une fragile passerelle japonaise. Le paysage chez Hokusaï, c'est sur les nuages un échafaudage provisoire pour supporter une émotion rapide et légère; c'est un décor de fortune, qui est monté en hâte pour que s'y expose une clarté lunaire, une blancheur de neige, un voile rose de fleurs et puis, l'exposition finie, jusqu'à la saison prochaine on n'y fait plus attention. Leur lyrisme s'accommode d'esquisses

sommaires; notre souci de bâtir à neuf et pour tous les temps, détourne notre attention de la singularité de l'heure. Reprendre les mêmes thèmes, représenter les mêmes lieux, et sur un fond connu, sur une même trame de souvenirs, détacher une sensation toute fraîche... C'est ainsi que M. Claude Monet a suivi les variations de la lumière, en toute saison, à toute heure, sur la même meule, représentée plusieurs fois, dans le même champ.

Sous tout le fardeau des souvenirs traditionnels de sa race, comment expliquer alors la liberté d'allure de Hokusaï, son allégresse neuve? Il est deux qualités que les critiques extrême-orientaux ne se lassent pas d'exalter chez les artistes chinois ou japonais; c'est, d'une part, la sûreté du métier qui à force d'analyses saisit le mouvement par quoi se révèle à fond l'essence de chaque être; c'est, d'autre part, l'adoration de la nature... C'est grâce à ces deux qualités traditionnelles que Hokusaï a su rajeunir la tradition... Goûtons-les bien dans son œuvre, car il est le dernier représentant d'une séculaire culture qui sut merveilleusement affiner les yeux et les cœurs. Un incomparable public d'art subsiste encore au Japon et en Chine, mais leurs artistes de naguère?... Qui notera désormais « le vol du cygne sauvage »?

LOUIS AUBERT

LE KILOMÈTRE 83[1]

XIII

Le bruit des coups de feu pour les couleurs, à bord des torpilleurs mouillés en rivière, entra, crépitant, par ma fenêtre ouverte, tandis que je défaisais mes cantines. La fraîcheur du matin était sensible encore, et le bleu du ciel à peine brouillé, autant du moins qu'il m'était permis d'en juger par le pan visible à l'aplomb de la rue Catinat. En dessous j'entendais, depuis une heure, des roulements de pousse-pousses et des appels criards de vendeurs ambulants.

On frappa à ma porte, et je vis entrer Henry Vigel, équipé d'un « blanc » fashionable et d'un casque neuf, du modèle Hong-kong, enturbanné de soie turquoise.

— Vous allez déjà vous présenter à Vanelli?

— Au diable le Vanelli pour aujourd'hui! Je viens vous demander, au contraire, de vous y rendre d'abord sans moi. Vous lui raconterez ce que vous voudrez, s'il fait allusion à ma personne; par exemple, qu'un accès de fièvre m'a croché.

— N'est-il pas à l'hôtel par hasard, lui aussi?

— Je me suis assuré que non. D'ailleurs quel agrément y trouverait-il, alors que son yacht est embossé, en pleine rivière, à ramasser la mousson par tous les sabords? Tourange, je serai franc avec vous. Je ne veux pas le voir avant

1. Voir la *Revue* du 1er février.

de m'être « recoupé » par ici, où j'ai quelques bons amis, avant de m'être édifié sur les dessous de ce marécageux kilomètre 83. Et j'irai jusqu'au bout de la franchise. Je suppose, comme nous l'a expliqué le père Vallery, qu'il nous offrira, à l'un les coolies, à l'autre le ciment, comme première occupation. Je tiendrais assez à avoir le ciment.

Je souris. Vigel, sans se fâcher, hocha la tête.

— Non, ce n'est pas pour le « bakschisch »... mais l'affaire du ciment me paraît plus durable, et moi je veux rester à Saïgon quelque temps, si possible. J'ai des amis à voir, je viens de vous le dire — si vous le désirez, je vous ferai nouer relations avec eux. Et puis, ma foi, après des mois de noce arborescente, comme je viens de m'en payer dans la forêt — il se mit à rire, de ce rire bas de pître qu'il affectait d'avoir aux lèvres quelquefois — sainte nature! je crois que respirer un peu l'air de la ville me sera salutaire!... Ah! un dernier tuyau! avant d'accoster le steamer Vanelli, regardez donc si les sabords se sont garnis de fleurs; si oui, c'est signe qu'Elle est à bord.

— Qui, elle?

— Elsa de Faulwitz, son enfant chérie. Il a, pour elle, fait installer sur le *Lotus blanc* un vrai jardin botanique, sans parler des serres, édifice provisoirement hors de service. Enfin, si elle est à bord, regardez-la posément, avec admiration et prudence, comme il sied de regarder une belle panthère de Java, et tâchez de tenir votre petit cœur hors de la portée de ses griffes.

Je ris, non sans quelque impertinence, et lui tendant mon étui à cigarettes :

— Ho, ho! Vigel! Est-ce que d'aventure votre petit cœur, à vous, aurait été peu ou prou balafré?

Mais il se déroba aux confidences, et, deux minutes plus tard, me penchant par la fenêtre, je le vis qui hélait un pousse et se faisait emmener dans la direction du Plateau.

J'attendis que le mouvement général eût raisonnablement grossi dans la rue Catinat, pour descendre, de mon côté, vers les quais.

Au milieu d'une grande tache vineuse de la rivière, un yacht de fort tonnage renflait sa carène blanche, barrée et ocellée de

cuivre. Deux mâts, fins et couchés comme des cornes de springbock, élançaient assez heureusement les hauts, corrigeant ce qu'il y avait d'un peu lourd dans les lignes de la coque. A l'un d'eux s'éployait le pavillon du propriétaire, un carré rose aux angles verts. Je ne doutai point que ce fût là le *Lotus blanc*, objet de ma recherche, et m'y fis conduire tout aussitôt par un sampanier.

En approchant de la coupée, je pus m'assurer que des caisses et des pots de porcelaine, emplis d'arbustes et de fleurs éclatantes, décoraient les sabords et partie du bordage, faisant courir, autour du navire, comme une ample bande de broderie annamite. Je remis ma carte au matelot chinois que je trouvai au haut de l'échelle, et quelques minutes après j'étais introduit auprès du Vanelli.

Le maître du Siam-Cambodge m'apparut d'abord comme un homme de taille moyenne au teint cireux, à la barbe et aux cheveux blancs, qui se tenait ramassé sur lui-même, derrière un bureau, dans un de ces fauteuils pivotants comme en possèdent tous les carrés de paquebot. Il resta dans cette position inerte trois ou quatre secondes après mon entrée, laissant traîner sur moi les regards de deux yeux mornes. Puis soudain il se leva et vint à moi, la main tendue. Du même coup, sa physionomie s'était instantanément modifiée, comme si, par la détente d'un mécanisme, tous les traits venaient d'en être remontés en bonne place. Et au lieu de cet effondrement de glaise mal armaturée tout à l'heure entrevu, j'avais maintenant sous les yeux je ne sais quoi d'aigu, de fin, décelant de l'élégance dans la ruse et de la domination dans la matoiserie, vrai museau de *kitsouné* japonais.

— Avez-vous fait bon voyage, ainsi que votre camarade M. Vigel?

Sa voix était de timbre agréable, un tantinet zézayante. J'entamai le petit discours que j'avais préparé relativement à l'indisposition de mon collègue. Mais il m'interrompit d'un air bonhomme :

— Oh! Que M. Vigel ne se dérange pas. Mais venez donc dîner tous les deux demain à bord. Nous causerons tranquillement, entre café et cigares, des choses de là-bas.

Ah çà! le « patron » considère-t-il que nous sommes venus

à Saïgon en voyage d'agrément? Ignorerait-il, par hasard, l'état réel des « choses de là-bas »? Comme, après tout, je n'ai pas mission particulière de l'en instruire, je me contente de m'incliner et d'accepter, d'une formule polie, son invitation. Mais il lit, sans doute, dans mon attitude quelque chose de mon sentiment, car il reprend, toujours riant :

— A vrai dire, vous avez de la chance! On vous avait expédiés pour répondre à mes ordres, car j'avais de la très grosse besogne à distribuer et j'avais demandé deux hommes de confiance — il répète « de confiance », et semble attendre une protestation empressée; je la juge superflue; il continue — et voilà que la besogne s'est faite, pour ainsi dire, toute seule.

— M. Vallery — dis-je — nous avait, en effet, parlé d'un recrutement de coolies et d'une affaire de ciments.

— Précisément. Mais les coolies viendront directement de Chine avec leurs cadres, et la Société des Ciments a complété sur place son personnel ingénieur. Ainsi votre petit voyage devient presque un congé. Considérez-le, ma foi, comme tel. Dans une quinzaine de jours le passage des premiers coolies vous donnera quelques occupations, nous en reparlerons d'ici là. M. Vigel, de son côté, devra surveiller la réception de nos ciments. Connaissez-vous la prise des chaux dans les limons? Elle donne lieu à bien des mécomptes... En attendant, je vous le répète, considérez-vous ici comme en congé.

Assez surpris de cette aubaine, je quittai le roof. En regagnant l'échelle, j'aperçus une forme féminine, debout sous l'ombre de la tente et appuyée au bastingage tribord, face à la rive inhabitée. Elle se retourna vers l'intérieur du navire, et je me trouvai passer ainsi à deux mètres de son visage. Je supposai que c'était Elsa. Je notai sa carnation de brune, aux reflets de soie, et la singulière teinte orange du fard de ses lèvres. Je m'inclinai pour la saluer, et elle me répondit, par un tout petit mouvement de tête, sans perdre la pose.

Au moment où mon sampan s'éloignait par l'arrière, je relevai les regards dans sa direction. Mais le reflet de la surface des eaux dansait sur la poupe, avec un si capricieux miroitement que je dus baisser les paupières.

Je retrouvai Vigel à déjeuner dans le hall de l'hôtel. Je lui

transmis l'invitation de Vanelli, qui lui fit d'abord froncer les sourcils. Mais quand j'eus terminé mon récit, il ricana :

— Par notre sainte mère l'Église! Le patron a des compères en Chine, des compères de toutes les robes! Il est probable qu'à côté du bétail ordinaire livré par les A-phat ou autres, nous allons voir apparaître des chrétientés, en délicatesse avec l'autorité mandarinale, et transportées tout entières, avec croix et bagages et, bien entendu, le pasteur! Il y a longtemps que les Jésuites rêvent de donner le coup du lapin à ces pauvres « padres » des missions portugaises, minables héritiers des grands Scribes du *qhoc-ngù* [1].... Belle occasion de s'introduire dans la place!

Je l'arrêtai un peu sèchement. Je me rappelai l'air de Lully lui coupant, sous les doigts, les premiers accords de « Rédemption ».

— Non, mon cher Vigel, pas là-dessus! Sur les péripéties de l'emprunt du Siam-Cambodge, vous racontez des choses intéressantes, en somme, quoique vaines. Mais il y a tel et tel sujet sur lequel — rappelez-vous vos paroles si justes de Battambang — on vous a insuffisamment renseigné à l'école.

Il me regarda, légèrement démonté.

— Quel drôle de corps vous faites! — dit-il enfin avec un petit haussement d'épaules — vous êtes toujours d'humeur tranquille et, par moments, vous me faites l'effet d'une torpille dormante. Vous êtes bon camarade, vous n'êtes pas « mon » camarade. Êtes-vous au-dessus ou au loin, ou à côté?... Pourtant, jusqu'ici, vous vous êtes montré gentil pour moi...

Je laissai le servant chinois installer entre nous les condiments d'un curry dont eût rêvé madame Vallery.

— Vigel, — dis-je, rompant alors le petit silence de cet intermède culinaire, — c'est une profession de foi que vous me demandez? Soit. Je serai franc avec vous, comme vous l'avez été avec moi. J'admets que je suis, en somme, un gentil camarade... Mais ne me demandez pas plus. Vous ouvrez ma porte, vous la fermez, vous êtes chez moi; il y a des mouches

1. Écriture phonétique inventée par les premiers Pères missionnaires portugais, pour la transcription de la langue annamite, et encore officiellement en usage en Indochine.

et du soleil qui en font autant... Il y a un petit jekko qui trotte au plafond de ma chambre... Rappelez-vous encore vos propres paroles de la forêt : « Ah! la vie, Tourange! » Et bien, je vis, et ma vie est à moi. Je ne sais si vous me saisissez bien. Égoïste, je ne crois pas... Mais je suis dans ma vie comme un enfant au milieu de jouets merveilleux, quelques-uns mécaniques et compliqués, un chemin de fer, par exemple... Et je voudrais dire merci, et je ne sais à qui, mais à coup sûr pas aux mouches, pas au soleil, ni au petit jekko, ni à Henry Vigel, ni à Mureiro Vanelli... Et ce nonobstant — achevai-je avec mon sourire le plus cordial — je pense que je puis faire très bon ménage avec chacun de ces seigneurs.

Vigel avait suivi, avec une application visible, le fil un peu déroutant de ma pensée. Aux derniers mots, son front se rasséréna.

— Alors — me dit-il, sans relever autrement l'ensemble de mon discours — peut-être accepteriez-vous une combinaison que je n'osais plus vous proposer. Tenez-vous à rester à l'hôtel, tout un grand mois? Non, c'est odieux, n'est-ce pas? Mais à deux, dans cette ville — le plan des *cagnas*[1] s'y prête — on peut s'installer confortablement, économiquement... et chacun restant propriétaire de sa vie, comme vous dites.

— N'est-ce pas bien du tracas?

— Pas le moins du monde. Maison, mobilier, boyerie, voire voiture et poney, si vous voulez me donner carte blanche, demain nous aurons tout cela, et nous déjeunerons chez nous. J'ai déjà jeté quelques coups d'œil, en passant, sur les cagnas disponibles dans les nouveaux quartiers.

— Affaire entendue; mais je vous laisse vous débrouiller pour la location et l'emménagement...

Il parut tout heureux de mon acceptation.

— La dépense — me confia-t-il sincèrement — eût été un peu forte pour moi tout seul... Allons, je vais, dès la sieste, courir les marchands chinois.

Effectivement le café pris, il sauta dans un *chée*[2], et disparut presque aussitôt dans la fulguration méridienne qui frappait la rue.

1. Pour *cai-nha*, maison annamite.

2. Véhicule, pousse-pousse.

XIV

Le lendemain matin, vers onze heures, comme j'achetais des cigares à l'échoppe d'un Malabare, en face de l'hôtel, quelqu'un glissa son bras sous le mien. C'était Vigel.

— Venez déjeuner chez nous, — me dit-il.

Je m'installai dans un pousse-pousse, et fis signe à mon tireur de suivre le casque au turban turquoise. Nous dépassâmes la cathédrale, le boulevard Norodom, et continuâmes de rouler sous les voûtes ombragées du Plateau.

Le Plateau, c'est l'orgueil de la cité saïgonnaise et l'essentiel de sa physionomie. Un exhaussement moyen de douze mètres environ, au-dessus du niveau de la rivière, l'offre si opportunément à la mousson, que, dans un paysage aux horizons de radeau, l'appellation en paraît à peine hyperbolique. Sur le Plateau, point de laideurs indigènes, point d'échoppes, point de négoce, l'ordonnance soignée et le luxe végétal d'un beau jardin de maître, du jardin des maîtres! Ici sont les demeures des blancs.

Nos pousses nous déposèrent contre la vérandah de l'une d'elles.

— Voilà, — me dit Vigel. — Je crois que c'est à peu près la maison type pour des hôtes de passage comme nous, en un pays où la question des tentures, tapis et poêles est hygiéniquement simplifiée.

Je pénètre dans la maison type.

Trois galeries parallèles accolées, trois couloirs ouverts de bout en bout à la bienfaisante mousson. Chaque couloir latéral fait, pour l'un de nous, chambre et salle de bain. Celui du centre est zone indivise : salon, salle à manger, auxquels l'encadrement d'une baie sert de démarcation. Partout, sous les pieds, des carreaux de céramique bleue et jaune, et des nattes peintes. Aux murs, de rudimentaires fresques au pochoir, où se répètent indéfiniment des lunes de fleurs ou de dragons, telles qu'au tissu d'un vieux brocart chinois.

Dans le salon, du rotin : chaises, tables, étagères, fauteuils, canapés, — rotin et coussins. Coussins de mousselines

françaises, de broderies tonkinoises, de dentelles indiennes, ajourées sur des soies pâlies, où je salue l'élégante féminité des aises de Vigel. Sur les soubassements des pilastres de la baie, de grands vases vernissés, en poterie de Cay-may, au col desquels gonflent d'énormes bouquets de ces feuillages rouges, dont j'ai pu tout à l'heure apercevoir dans le jardin, contre les cactus de l'enceinte, les massifs nourriciers. Dans la salle à manger, le buffet en bois de saô — modèle chinois, adorné, comme il sied, de deux chauves-souris. Sur ses tablettes, brillent les cristaux, et le métal du seau à glace et de l'appareil à cocktails. La table est dressée et, à notre approche, un pankah, qui pend au-dessus d'elle, se met en mouvement sous la traction d'une corde silencieuse. M'approchant de la fenêtre j'examine, à travers les lames des persiennes, le moteur humain attaché à l'autre bout de la corde. Ses dimensions sont celles d'une bouteille, mais, par la sévérité d'expression, il s'égale à un géant de pagode. Le point d'attache de la corde est à son orteil.

Cependant un boy, culotté de soie noire, la ceinture verte au ventre, le foulard cochenille au chignon, se tient prêt à nous servir.

Je demande à Vigel des renseignements sur notre future domesticité.

— Ceci est mon boy. Le vôtre est identique; ils alternent pour le service de table. Le *bèb*[1] est là-bas, devant ses fourneaux; c'est un personnage distingué qui fume l'opium et méprise tous travaux manuels n'intéressant pas la nutrition. Il est donc inutile de lui en demander. Il y a le saïs — Vigel indique, du plat de sa main, une hauteur de quatre-vingt centimètres au dessus du sol — qui a charge du cheval et de la voiture, et enfin le gnô — la main de Vigel s'abaisse à trente centimètres — que vous venez de saisir dans l'exercice de ses fonctions.

— Je ne vous interroge pas sur les références, — dis-je avec un sourire.

— Mais si, mais si, elles sont excellentes. J'ai vu le boy d'un de mes amis à trois heures. J'ai dit les prix. A cinq heures,

1. Cuisinier.

cet honorable intermédiaire est venu, en costume de cérémonie, me faire chim-chim et me déclarer que son frère numéro deux se ferait cuisinier, ses frères numéros trois et quatre, boys, son fils adoptif, saïs, et le fils de son frère, gnô-pankah [1]. Je n'insiste pas sur l'interprétation de ces liens de famille, car je sais que vous détestez toutes ces histoires d'indigènes... A table donc!

Au café, servi dans de la porcelaine de Limoges, je reviens à rendre hommage aux aptitudes de Vigel comme aménageur de home, et à le féliciter de son éclectique entente des ressources de la place. Mais il refuse mes louanges.

— Oh! ici, avec la salle des ventes et quatre adresses de bonnes « firmes » — deux européennes et deux chinoises — n'importe qui peut en faire autant... est bien forcé d'en faire autant.

Il secoue la tête.

— Drôle de ville tout de même! On arrive, on part; on part, on arrive, et l'hôpital comme régulateur du mouvement!... Aimez-vous la *partenza*, Tourange, les embarcadères, les cheminées à bandes peintes, et les fanaux, le soir, sur l'eau grasse, les feux verts et rouges, couleur de berlingots?... Mais Saïgon est à part. Tenez, je vous ferai connaître le patron de mon boy recruteur. Avez-vous ouï parler de cette dame dont la beauté se flattait d'incarner celle de Venise? Eh bien, M. Sibaldi, c'est un peu pour moi le spectre, en peau et en os, de Saïgon.

Vigel allume un cigare et se dirige vers sa chambre.

— Allons, bonne première sieste chez nous! Si vous désirez, au réveil, user de notre équipage, il est à sa place, à côté de la cuisine. Le poney est de la région de Kam-pot, et le tilbury caoutchouté de neuf. Roulez où le cœur vous en dira; mais n'oubliez pas que nous dînons à huit heures à bord du *Lotus* vanellien, et que la tenue est en smoking blanc et pantalon de drap. D'ailleurs, bien que le vieux ait fait mine de nous inviter au pot-au-feu familial, tenez pour certain qu'il y aura à table toute une panerée de « grosses légumes ». Le patron n'est pas homme à oublier, dans les délices de sa villégiature fluviale, son premier devoir, qui est de rentrer, d'abord, dans ses frais de charbon.

1. Littéralement enfant-pankah.

XV

Les prévisions de Vigel étaient exactes. Le baron Vanelli recevait à sa table, ce soir-là — une longue table ovale surchargée de buissons de roses et de tout un trésor d'argenterie — une dizaine au moins d'invités de marque.

De la place assignée à ma modeste personnalité — un des bouts de l'ovale — j'examine à loisir la couronne des têtes. La plus vilaine est certainement sur les épaules pointues du représentant des Services Judiciaires de la colonie. La bêtise et l'arrogance du « *bandar log* »[1] transsude de cette peau couleur de nicotine, où les yeux clairs, au fond des orbites creuses, ont, sous les paupières roses et plissées, de quoi faire peur aux enfants. On donne ce vieux singe fourré comme un des premiers actionnaires de l'affaire des ciments.

Le directeur des ciments est là aussi. C'est un gros, soufflé en cuir blanc, impotence glabre d'éléphant sacré. Son petit œil fin de pachyderme luit derrière un binocle, que la sueur rabat sur son nez. Une bouteille de Vichy est devant lui. C'est la seule boisson qu'il se permette en dehors de ses quatre absinthes quotidiennes; et ce régime l'a mis en état, jure-t-il, de battre le record de la durée de séjour dans la colonie. Il y a quatorze ans, en effet, qu'il n'a pas quitté les bords du Donaï, où sa fortune a connu les hauts et les bas les plus chanceux.

La majorité des convives est visiblement impressionnée, moins par le faste que par le prestige attaché à la puissance de son hôte. Mal à l'aise, les uns exagèrent la familiarité, les autres la raideur. Mon voisin, petit secrétaire, rouge et rouquin, en je ne sais quel cabinet local, répond à mes tentatives d'entrée en conversation, comme si j'étais spécialement délégué par tout le Siam-Cambodge à l'assaut de son incorruptibilité.

Vanelli, par contre, joue l'amphityron bon enfant, lance avec une verve toulousaine, comme des souvenirs de joyeuse jeunesse, des histoires de sac et de corde, toute une chronique sous le manteau de cette bohême coloniale, dont maint seigneur de l'auditoire n'est pas encore bien sûr d'être évadé.

1. Bandar-logs, peuple des singes. Voir le *Livre de la jungle*, de Kipling.

En face de lui, le Lieutenant-gouverneur sourit parfois, d'un air absent. Grand, mince, le front violemment modelé, la bouche fine, il est le seul à peu près, des invités du patron, qui fasse figure. On le dit mélancolique et lassé, errant comme un corps sans âme, dans ses beaux jardins de la rue Lagrandière. C'est un artiste, épris des vieilles choses du Tonkin. Il regrette son pays de fins lettrés, de mandarins de race, d'orfèvres aux doigts subtils... Il est perdu, écœuré, chez les barbares cochinchinois, les grossiers boutiquiers qui transportent à Cholon le mauvais genre de Singapour, ou, pis encore, les renégats à raie de tête pommadeuse, fils d'esclaves, voleurs de rizières, mignons du vainqueur, qui roulent, à grands coups de teuf-teuf, dans les rues pourpres de Saïgon.

Mais bientôt mes regards se posent sur sa voisine de gauche. Elsa de Faulwitz, à qui Murciro, tout à l'heure, m'a brièvement présenté. Col et poignets radieux de pierreries, toute sa peau de brune se livre audacieusement aux reflets d'une soie verte, d'un vert d'émail, qu'un peu de broderie d'or retient à ses épaules.

Sous les sourcils noirs, les yeux, qui ne sont peut-être que marron très clair, en paraissent eux-mêmes d'un vert olive. De l'hérédité paternelle, elle tient quelque chose d'aigu, qui est partout et nulle part, dans la pointe des sourcils, dans la courbure du nez, dans la conicité de la main et aussi dans le jet des mouvements rapides. L'image qui s'impose à moi est celle d'une arme, d'une arme horriblement précieuse dans sa gaîne de soie veloutée et ses incrustations... Je note le sourire qui joue, furtif, comme un reflet sur une lame... Et je pense qu'une telle arme est, après tout, aussi bien et mieux que le glaive du Brenn, faite pour être jetée dans les balances, dans les balances où se pèsent les rançons des vaincus!

Il me semble que les hommes qui sont là, rosés tout à coup par l'effort des nourritures, ne recueillent pas, comme il le faut, l'admiration que je lui décerne. Ils la contemplent avec des yeux enflés d'une convoitise cupide, une basse fascination de gens qui voleraient l'épée de Charlemagne pour en brocanter les joyaux... Seul, le père arrête de temps en temps ses regards sur elle, la fleur étincelante de son sang; et chaque fois la physionomie du vieux *kitsouné* se transforme de noble orgueil.

Cependant Vigel, placé en face de moi, ne pouvait ni voir Elsa, ni lui parler; mais je sentais qu'il observait, à la dérobée, mon propre visage et qu'imperceptiblement il fronçait les sourcils.

Après le dîner, le café fut servi sur le pont; et, après le premier cigare, j'échangeai quelques mots avec Vanelli. Affabilité, puis, tout de suite, affaires. Avec une netteté concise, il me donne ses instructions relativement aux prochaines arrivées de coolies, et m'invite à m'aboucher à cet effet avec un Chinois nommé A-phat, dont je trouverai la demeure sur les bords de Cholon.

Comme nous nous séparions, sa fille vint vers moi. Elle venait de s'isoler en un long à parté avec Vigel, et se rapprochait en riant.

— Voyons, monsieur de Tourange, — fit-elle, le menton levé, les mains derrière le dos — n'est-ce pas que j'ai raison contre votre ami?

— Oh! certainement, madame.

— Savez-vous ce que je lui soutiens? Je lui soutiens que c'est lâche, de la part d'un homme, de vouloir se servir de l'amour, comme d'une force. L'amour, c'est notre force à nous, les femmes... Nous n'en avons pas d'autre... Vous, vous avez vos calculs, votre sagesse, vos poings... Non, ce serait pas juste... Nous, nous n'avons que cela... songez!

Vigel essaya de protester :

— Mais je n'ai pas dit le contraire! j'ai dit que...

— Taisez-vous, mon cher, laissez parler monsieur de Tourange. Je suis sûr qu'il a raison. Car c'est une force d'homme, lui; je vois ses mains et ses épaules... mais vous, qu'est-ce que vous êtes, avec ces épaules de chat et ces poignets de fille!... — elle regarde les poignets de Vigel avec une moue de dédain. — On aurait envie de les donner à casser pour savoir leur résistance exacte, de les voir pris à l'étau,... pas toujours à se dérober!

— Pris à l'étau! — ricana-t-il — pourquoi pas dans une bonne paire de menottes?

— Bah! — fis-je à mon tour. — Une bonne paire de menottes, ce n'est pas une mauvaise image de l'emploi de cette force de l'amour, dont il était, je crois, question. Et, de

même que le policeman attache son propre poignet, pour mieux tenir sa capture, la femme aussi s'attache, en amour, l'autre petit bout de la chaîne. Mais je suis tout à fait de l'avis de madame de Faulwitz : ce n'est pas dans l'ordre que ce soit le prisonnier qui emmène le policeman.

Elle se mit à rire :

— Très bien, bravo, monsieur de Tourange!

Et se retournant vers Vigel.

— Allons, hop! Henry, tendez les mains.

Et, sans aucune gêne, elle les prit dans les siennes, et entraîna Vigel vers l'avant obscur du yacht.

Je me rapprochai du groupe des fumeurs. L'atmosphère était chaude, moite. Les cols et les plastrons s'amollissaient. On percevait sur les faces, en dépit de l'excitation passagère des alcools, une sorte d'accablement hébété. La voix du gouverneur prophétisait, un peu morne, de l'avenir de la colonie, de la culture des hévéas à caoutchouc, du développement des quais... Puis les banalités courantes, récriminations sur le service des boys, cours de la piastre, pronostics de la saison théâtrale... Quelqu'un se mit à parler, avec un enthousiasme hors de propos, comme un marin de la mer, de la grande rizière de l'ouest, la rizière au temps du jeune riz, blonde, verte, frissonnante, où les buffles affleurent comme des écueils gris, refuges à de blanches formes d'oiseaux.

Qui l'écoutait? La nuit était sur tous, comme un voile noir. Tous instinctivement regardaient vers l'avant, les yeux cupides, maintenant atterrés, comme devant un entrebâillement d'écrin vide, de cet écrin vide et sombre qu'était toute la nuit, autour d'eux, depuis qu'on avait retiré la chose étincelante...

. . . . . .

Quand, à quai, nous remontâmes en pousse-pousse, Vigel me dit seulement :

— Une jolie image que vous avez trouvée là! Les menottes!

Il souffla la fumée de son *reina victoria* et, d'une indication de sa canne, mit son tireur à hauteur du mien.

— Oui, on se ferait volontiers criminel, devant des femmes d'un certain prix... n'est-ce pas, Tourange? Le travail, quel misérable outil, c'est elle-même qui le dit, le travail, notre

pauvre travail d'homme, que vous admirez tant!.. Criminel, oui, mais pas tout de même comme elles l'imaginent!

Je compris sans peine que l'amour commençait à mettre du désordre dans sa pensée, et, jugeant inopportun de nourrir de mes discours sa frénésie naissante, je gardai le silence. Ce que voyant, il se renfonça dans les coussins du chée, et s'abandonna, bouche close, au secouement mou de l'homme aux pieds de chiffons.

Mais quand nos véhicules arrivèrent à hauteur de notre jardin, dont l'ampoule électrique de la vérandah verdissait, clair comme jade, les ténébreux feuillages, tandis que mon tireur mettait les brancards à terre, lui fit signe au sien de rester en position de course.

Je lui demandai, un peu surpris :

— Vous ne rentrez pas tout de suite?

— Ma foi, non — dit-il d'un air fantasque — la nuit est belle, et je ne déteste pas me promener dans les rues, à cette heure de vampire, quand j'ai un bon traîneur, comme celui-ci. Et puis — sa voix changea — et puis non, Tourange, j'aime autant vous le dire tout de suite. Ma vie sera un peu décousue, ces jours-ci. Ne m'attendez pas trop à l'heure des repas, et excusez-moi de me servir de la voiture plus souvent qu'à mon tour. Je ne voudrais pas avoir l'air de vous lâcher, mon vieux, mais... je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, n'est-ce pas? Seulement je vais faire une chose, je vais vous présenter à M. de Sibaldi. Si vous avez besoin d'un bon cicerone pour quoi que ce soit, c'est l'homme qu'il vous faut. Je vous ai déjà parlé de lui. Voyons, comptez-vous allez faire un tour au bal de la Mairie, jeudi prochain?

Au vrai, je n'y comptais point. Je n'avais guère été tenté par la lecture de ces affiches où la municipalité saïgonnaise annonçait à la population européenne de la cité qu'elle serait chez elle, en son hôtel de ville, ce jeudi 2 octobre, à partir de dix heures du soir. En dépit du « nota bene » restrictif sur la tenue obligatoire — smoking pour les hommes, toilette de soirée décolletée pour les dames — je gardais de la méfiance. j'appréhendais, sous couleur d' « Européens », maint cortège de faces brunies sur bien d'autres rivages que ceux qu'arrose le Gulf-Stream, et restais froid, d'avance, à la séduction des

vierges coloniales, trempées dans des mousselines d'un blanc outrageux.

Mais Vigel proteste contre ces préventions.

— Allez-y toujours. Il y aura, au moins, les illuminations. Pour voir des lampes et des lanternes, sous le bleu du ciel tropical, qui ne sortirait de sa vérandah! Et puis, croyez-moi, les gens d'ici sont comme ceux de partout. Ils valent beaucoup mieux que ce qu'ils vous montrent avec complaisance d'eux-mêmes... Vous avez, en France, visité des musées de province. Le gardien n'est-il pas acharné à vous faire miroiter les horreurs, qu'il appelle « ses trésors célèbres? » C'est à vous de savoir dénicher les joyaux valables, la pure patine... Pour Saïgon, M. de Sibaldi vous y aidera. Ainsi, c'est entendu, à jeudi. Encore mille excuses, vieux!

Et il enfonça sous la voûte des tamariniers, que jaunissaient, de loin en loin, de faibles lampes électriques.

Je franchis la porte du jardin.

Vigel avait raison, la nuit était belle — belle et douce. Un peu de mousson y traînait, à pans de velours. Au-dessus des arbres, j'apercevais des grappes d'étoiles qui avaient l'air de venir s'écraser sur la Cochinchine tiède.

XVI

— Urbs, πόλις, la Ville! — proféra M. de Sibaldi; et la manche de son frac pointait vers la perspective, tapissée de feu, du boulevard Charner, les éclatements de lumière électrique de la rue Catinat, puis, girouettant vers le nord, balayait de son mystérieux prolongement les vérandahs invisibles du Plateau, le palais du Gouverneur, tout le bas-relief noir, vaste, confus, ciselé de palmes, des jardins endormis de Saïgon — la Ville, ma ville!

Et M. de Sibaldi se rasseyait devant la petite table que j'avais tirée, à son usage, quelques minutes plus tôt, dans un coin de la terrasse de l'Hôtel de Ville, plus près des sodas frappés du buffet que des sonorités orchestrales, excitatrices de la danse.

A mon arrivée au bal, Vigel, fidèle à sa promesse, m'avait

présenté à ce vieillard... Vieillard? Peut-on dire ici si c'est l'âge ou le climat qui brise une épaule, décolore une chevelure, suspend une poche d'ombre au-dessous d'une sclérotique jaunie?

M. de Sibaldi était plus grand que la moyenne des danseurs. En dépit du faux-col double et du gilet de drap à quatre boutons, pas une goutte de sueur ne perlait sur son visage. Mais il n'eût pas été possible, non, devant ce visage, de dire si la carnation primitive en avait été celle d'un blond ou d'un brun. Ce qui s'offrait à ma vue, c'était le spectre même de cette pâleur saïgonnaise que nulle malaria au monde ne saurait concurrencer; et tout à l'heure, quand M. de Sibaldi m'avait tendu la main, au premier contact de cet épiderme, j'étais resté confondu... Nue, cette main semblait sortir, gantée de blanc, de la manche de l'habit noir.

Maintenant je la regardais, à nouveau, cette main, sans bistre et sans carmin, cette main d'outre-tombe, qui venait de revendiquer Saïgon. Je la regardais s'allonger vers la fiole de whisky debout sur notre table, et, sans un tremblement, en verser l'alcool huileux, à confortables rasades, dans nos longs gobelets de verre. Je levai le mien, et le tins une seconde en l'air, avant de le porter à mes lèvres, comme une coupe de champagne à l'heure des toasts.

— Me sera-t-il permis, — dis-je, — de boire à la beauté de votre ville?

Sur le visage de M. de Sibaldi, quelque chose passa, flamme non, mais lueur tout de même; et la bouche eut un sourire, un joli sourire, assez « vieille France », de barbon courtois et maniaque.

— Excusez mon enthousiasme, monsieur. D'ailleurs, peut-être vous a-t-on prévenu qu'il était facile de le déchaîner. Mais n'importe! Comprenez... comprenez que cela — son bras refit le geste du tour d'horizon — cela c'est pour moi comme un enfant qu'on a vu pousser...

Il se tut un instant. Des fenêtres ouvertes de la salle de danse sortirent, comme des bouquets de palmes de cuivre, les accords finals d'une polka militaire, puis la longue rumeur bavarde des couples.

Des chauves-souris passaient sur la terrasse. En bas, le

peuple, — foule hilare, jacassante, d'Annamites loqueteux, pantalonnés de gris, de noir ou de brun, parmi lesquels des Chinois, vêtus de soies brillantes, faisaient tache orgueilleuse comme des faisans dans un poulailler d'oiseaux communs, — le peuple s'ébaudissait devant les splendeurs de la façade dont nous ne pouvions apprécier, nous les triomphateurs de la terrasse, que le rayonnement projeté sur cet obscur pullulement.

M. de Sibaldi, d'une lampée, acheva de vider son verre.

— ... Oui, comme un enfant... Une belle fille qui grandit vite! Et vous la voyez, débordant son berceau de feuillage, étendre une rue, puis une autre, comme un bras rose et droit, et qui s'étire... Et cette jeune vie recouvre peu à peu la vieille plaine des Tombeaux!

La plaine des Tombeaux! Hier, n'ai-je pas traversé moi-même, à bicyclette, ce qui reste de ce terrain vague, jadis sacré, de ce champ de poussière jaune, que percent, comme des billots de bois, les bas sépulcres annamites, et que les entrepreneurs occidentaux éventrent, jour à jour, sans respect des interdits funéraires, comme sans crainte des vengeances des *ma-kouis!* [1]

— Et maintenant la voilà femme, avec tout son visage riant et chaleureux, et sa grande respiration tranquille, et son activité harmonieuse, et les nonchalances énervées de ses siestes... La voilà femme, et qui surprend et déroute!... Et vous, vous qui, jour à jour, heure à heure, avez suivi la transformation, vous qui croyiez connaître le moindre de ses désirs, de ses besoins, de ses rêves, chaque soir, lorsqu'elle s'endort, vous frémissez, en la contemplant, devant un mystère qui vous dépasse... Et il ne vous reste qu'à vous redire, les dents serrées : « C'est nous, nous, nous les hommes venus de France, qui avons fait cela tout de même! qui avons fait cela, tout seuls! »

Les cuivres éclatèrent au bout du grand escalier, en chant de coq, en ébouriffement de plumes d'émail, saluant de la Marseillaise l'entrée du Gouverneur, des officiels, de toute la procession des collègues, aux importances graduées, de mon petit rouquin du *Lotus blanc*. Il y eut un mouvement

1. Démons familiers de la croyance populaire annamite.

vers l'intérieur, et la terrasse se trouva presque déserte. Inconsciemment je baissai la voix, et c'est du ton de confidence dont on parle, au coin d'un salon, d'une femme, que je murmurai à l'oreille de M. de Sibaldi :

— On me l'avait beaucoup vantée, mais j'avoue que sa beauté surpasse l'attente.

Mais la voix de M. de Sibaldi vibrait, haute, exultante, publiant aux quatre coins de la nuit le los de la « Perle de l'Extrême-Orient ».

— N'est-ce pas? N'est-ce pas qu'elle est belle? Ah! je me garde de convier à sa contemplation ces impuissants qui jugent d'une cité par ses monuments, comme d'une femme par le dénombrement de ses bijoux; dont le cerveau réclame, pour s'émouvoir, les relents d'un passé fameux, la fascination d'un musée plus gorgé de souvenirs qu'un œil de vieille courtisane. Mais tous ceux qui, comme vous, ont su mettre la grande virginité de l'eau entre leur cœur et ces décrépitudes glorieuses, quelle n'est pas leur ivresse, dites, quand, pour la première fois, ils surprennent, sous ses tamariniers, cette souple et jeune beauté!

Vigel ne m'avait décidément pas surfait l'originalité du bonhomme. Avec prudence — ainsi qu'auprès d'un fou, ou d'un somnambule qu'un mot malencontreux peut précipiter de ses rêves — je souscrivis à l'éloge de Saïgon. Je cherchai même des phrases polies, capables de préparer du rebondissement à l'enthousiasme de mon interlocuteur.

— Le plus remarquable — dis-je — et qui ne manque pas de frapper le nouveau débarqué, c'est l'heureuse histoire de cette croissance. On n'a pas à déplorer ici, semble-t-il, de ces coxalgies fâcheuses, comme aux hanches de tant d'autres nourrissons, males besognes d'orthopédistes ignorants...

De nouveau, M. de Sibaldi sourit, de son air de vieux gentilhomme attendri :

— Oh! si, tout de même, il y a eu des fautes commises. Nous étions comme de gros papas maladroits. Moi qui vous parle, j'ai pleuré quand les premiers quais se sont effondrés... On a bouché la perspective du boulevard Charner, par ce monument-ci, monsieur, dont je blâme l'architecture ridiculement « vieille Europe ». Bah! la ville est assez belle pour

faire de ces misères une beauté, comme sont des signes sur un beau corps de femme aimée... Et que nous pleurions ou riions, elle grandit et embellit... Car un destin est sur ses toits, cela se sent, monsieur, comme vous l'avez senti, au collège, n'est-ce pas, sur certaines jeunes têtes!

— C'est vrai, — dis-je, en riant, — il n'y a que les maîtres qui ne le sentaient pas!

A l'entrée du bal, on avait remis à chaque invité un souvenir. C'était un livret, sorti des presses locales, et dans le goût de ceux que répandent, à travers le monde, les agences de voyages et les syndicats d'hôteliers; et tandis que M. de Sibaldi parlait, machinalement, j'avais entr'ouvert le mien; et mes yeux s'étaient attardés sur le dernier feuillet, qui contenait un plan de Saïgon — deux plans de Saïgon : Saïgon en 1860, Saïgon en 1910. M. de Sibaldi, après avoir souri de ma réplique, remarqua l'objet de mon attention, et mit le doigt sur la page coloriée.

— Le plan! — dit-il, en hochant la tête, — le plan de monsieur de La Grandière! Oui, autrefois j'ai parlé de cela, j'y ai cru... j'ai cru que c'était nous qui l'avions conçu; j'en étais le gardien fidèle et jaloux. Mais aujourd'hui... — sa voix reprit une sorte de bonhomie, non sans majesté — je sais que ce à quoi j'assiste n'est que l'éclatement, le rayonnement, l'épanchement de sa vie, à elle. Je sais qu'elle peut rire de ses vieux tuteurs, qui ne demandent plus, eux, qu'un honneur : celui de mieux se souvenir de ce qu'il a fallu de soins autour de son berceau! Non, monsieur, elle n'a plus besoin de nous, elle se défend toute seule. Elle impose sa loi de vie à tous les cerveaux, même étrangers, même ennemis. Car voilà la chose admirable, monsieur, ici ce ne sont pas les citoyens qui font la ville, c'est la ville qui fait les citoyens!

Des larges portes-fenêtres ressortait, comme un *naga*[1] à plusieurs têtes, la théorie serpentante des danseurs, vite brisée en couples, uniformes blancs, smokings, épaules nues, cous cordonnés de perles. — La terrasse était envahie. Les éventails battaient mollement; la nuit chaude assourdissait, veloutait

1. Serpent polycéphale, motif essentiel de l'architecture khmère.

tout, les feuilles et l'air bleu et la lumière jaune des lampes à incandescence.

Nous regardions les couples qui défilaient devant nous. M. de Sibaldi les examinait d'un œil sec et dur. L'un d'eux tourna autour de notre table, si près que je dérangeai mon pied... Ils eurent un vague salut, et passèrent.

— Vous les connaissez? — demandai-je à mon compagnon.

— Non. Et pourtant « ont-ils l'air assez saïgonnais! » ricanerait un imbécile. Que vous disais-je à l'instant? Il n'est point ici de familles patriciennes, comme en quelque Venise, pour garder le dépôt de l'orgueil de la cité... Non. Celle-ci prend dans son air et investit de son orgueil tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui y trafiquent. Anglais, Français, Allemands, Espagnols... Elle ne leur demande qu'une épreuve, comme aux nouveaux-nés de Sparte : la justification physique de leur droit d'aller au soleil... Et de ces gens de comptoir, elle fait des « maîtres ».

Des maîtres! A ces mots, je regardai vers le nord, masqué par les frondaisons obscures. C'était là que dormait la haute ville, le Plateau aux végétations heureuses, aux demeures à la fois semblables et différentes — comme les âmes des pairs. — Et me souvenant que, d'impression, dès mon arrivée, j'avais baptisé cela : « le jardin des maîtres », je me mis à sourire.

M. de Sibaldi crut voir, dans mon sourire, une sceptique protestation, car il reprit avec force :

— Oui, « des maîtres » j'ai dit le mot; je veux, s'il le faut, l'expliquer. Oh! je sais, de reste, les reproches et les persiflages. Ces employés, ces fonctionnaires, — ces modestes employés, ces petits fonctionnaires, n'est-ce pas? — on dit volontiers qu'ils payent de leur pâleur leur avidité de luxe, leur goût de paraître, de jouir, de rouler en victorias caoutchoutées, eux, pauvres hères aux bottines poudreuses, par droit de naissance! On dit que c'est tant pis, si ce n'est pas l'or qui fait tache jaune dans leur bourse, mais seulement la bile au coin de leur œil! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai... Ils payent, je vous dis, la sensation d'être des maîtres, des « sahibs », et ce n'est pas trop la payer que de faire, pour cela, leur épiderme plus blanc. Ils exagèrent la race, ils ont

raison... Ils ont raison de s'enfuir de là-bas, où des maîtres sans investiture leur imposent la morale des esclaves!

Un fracas de Marseillaise coupa, pour la seconde fois, la parole à M. de Sibaldi. La terrasse, derechef, se vida; et moi-même, m'étant levé, me laissai porter par le reflux. C'était le Gouverneur qui s'en allait. Il descendit l'escalier aux rampes de marbre, de son air de provéditeur ennuyé, absent... cependant que, derrière lui, un essaim d'habits noirs s'empressait autour d'un personnage à tournure de Grand Mogol, somptueusement habillé de soie bleu d'acier, et la tête sous un chapeau d'or étincelant comme une pagode-miniature, — le roi de Savanan, entendis-je chuchoter autour de moi. Et je vis aussi, dans la cohue précipitée à leur suite sur les marches, Henry Vigel donnant le bras à Elsa de Faulwitz et, sans doute, la ramenant à sa voiture, à en juger par l'écharpe légère dont elle s'était encapuchonnée.

Quand je reparus sur la terrasse, je trouvai M. de Sibaldi penché sur les balustres, comme en train de recueillir pour lui-même les acclamations de la foule saluant la sortie du Gouverneur.

Chassés par la chaleur, les couples regagnaient vite l'espace sans plafond, y venaient attendre l'heure du souper. Les femmes paraissaient lasses. La sueur avait ravagé la poudre de leurs visages, et, autour de leurs prunelles brillantes, les orbites semblaient s'être macabrement creusées. Quelques-unes, qui riaient, avaient dans leur rire quelque chose de hoquetant.

M. de Sibaldi en salua deux ou trois, puis revint près de moi.

Il suivit mes regards qui s'attardaient sur une, si pâle, si mince, et qui n'arrêtait pas de rire...

— Prenez garde, — dit-il, en me touchant le bras, — ne jugez pas trop vite... Il est facile (on ne s'en est guère fait faute) de railler ces élégances « à l'instar de Paris » et ces décolletés au blanc de sépulcre, et ces coiffures écrasantes comme des tiares... Moi, monsieur, je me mets à genoux et je salue l'héroïsme.

Il fit deux ou trois pas dans la direction de ce pauvre petit squelette, si joyeux, et qui avait l'air d'avoir dansé dans son linceul, hésita, puis finalement revint à moi.

— ... Oui, l'héroïsme! Rappelez-vous ce François Pizarre

« Qui seul, parmi ces gens pourtant de forte race,
Qui tous avaient quitté l'acier pour la cuirasse
De coton, conservait sous l'ardeur du Cancer,
Sans en paraître las, son vêtement de fer! »

» Je salue les femmes qui gardent seulement la cuirasse de coton de leur corset! Parfaitement, monsieur, moi, l'homme des vieux temps — car trente ans ici, c'est un vieux temps... la première maison que j'ai habitée a déjà vu deux fois sa toiture mangée par les poux de bois — moi, je me souviens du temps où les hommes prenaient l'absinthe en kéao kéghouan, en tenue de boys, sur le trottoir de la rue Catinat, et où les femmes dansaient, fagotées comme des bébés nègres... Et je n'appelle pas cela le bon vieux temps! J'ai vu cela, et je dis : nous avions tort! Aujourd'hui les femmes exigent ce qu'il faut de leurs couturières et de leurs modistes, et nous portons le smoking et le frac; et cela est bien, nous devons cela à notre dignité de maîtres.

Il s'arrêta tout à coup, porta la main à son front, où de la sueur s'égouttait. Je crus qu'il chancelait et fis un mouvement pour le soutenir. Mais il me retint, d'un geste de la main, et d'un sourire me remercia.

— Ce n'est rien. Mais il fait effroyablement chaud, depuis que tout le monde se bouscule par ici... Ne croyez-vous pas que nous serions mieux à rouler à l'air? Ma victoria est en bas. S'il pouvait vous être agréable d'en user à mes côtés, vous m'en verriez ravi.

J'acceptai sans me faire prier l'invitation de mon compagnon. Etait-ce le départ d'Elsa de Faulwitz — je ne l'avais pourtant même pas saluée de la soirée — qui me rendait soudain attristant et morne le brillant Hôtel-de-Ville?

Les poneys de M. de Sibaldi, d'une couleur de lune assez rare, nous emportaient, à preste allure, dans la direction de Cholon. Tête nue, renversés dans le fond de la voiture, nous restions silencieux, nous abstenant de fumer, pour ne pas gâter le glissement aux lèvres de cet air tiède et quasi sucré.

O nuit cochinchinoise! Incomparable songe d'amante excédée! Tout est fièvre, torpeur, amollissement. Tout, et

le cœur humain, participe au refus de vibrer, il n'est que cordes détendues... Comme un dormeur sous la moustiquaire s'asphyxie de son propre souffle, la Cochinchine tout entière étendue, assoupie, étouffe en d'étranges moiteurs lilas. Cependant, que la gaze un moment s'écarte, et l'on voit le ciel, comme une ceinture trop riche de pierreries, qui presse la terre!

Une boule fulgurante de lampe à arc. Des rails, des sifflements de vapeur. Puis la pittoresque fête aux lanternes d'une rue de Cholon. Au pas nous fendons la cohue nocturne et bruyante, nous longeons les éventaires de fruits jaunes et verts, les comptoirs de boissons gélatineuses, les boutiques aux beaux portants de bois doré. Des percutements de tam-tam annoncent un théâtre proche.

D'autres victorias, pareilles à la nôtre, stationnent à des tournants. Evidemment des évadés, comme nous, du bal des habits noirs. Avec des cris et des rires, une jeune femme aux épaules endiamantées, que suit une escorte galante, marchande, à cette heure indue, une pièce de soie...

M. de Sibaldi louche vers le groupe et, doucement, hausse l'épaule :

— Voyez-vous, je ne suis pas sûr qu' « elles » aiment la Ville. Elles sont vaillantes. mais elles ne comprennent pas... Peut-être même sont-elles jalouses. Elles ont des modes, des caprices et la Ville a la loi... Le désordre les séduit et les amuse... Cholon et les chinoiseries biscornues, le thé, le chatoiement des lanternes et de la soie, à la bonne heure, voilà qui leur chante... Si nous les laissions faire, elles feraient de la Ville, j'en rougis, un grand bazar, une devanture à *shopping* exotique...

— Vous êtes sévère — dis-je — car je me suis laissé conter que parmi les hommes qui ont fait la Ville, comme vous disiez, plus d'un ne s'était guère privé d'afficher son goût, aussi, pour les chinoiseries biscornues.

M. de Sibaldi rougit violemment, d'un rouge toutefois à l'échelle des teintes de son extraordinaire épiderme, au vrai : couleur de mauvaise encre.

— O honte, hélas! Quelques-uns des nôtres, comment le nier? ont succombé à la tentation... et plus gravement que les

femmes. Ils ont abdiqué la maîtrise et la race... Ils se sont couchés aux pieds de l'Asie, de cette idole obèse et prometteuse de luxure. Cela, c'est la pire ignominie ; et, pour éviter cela, je préfère...

Il s'interrompit, et fit signe à son saïs qui remit l'équipage dans la direction du boulevard Charner.

— Que préfèrez-vous? demandai-je, dès que nous eûmes regagné le silence de la route obscure.

— Je préfère — sans l'aimer beaucoup — j'excuse, si vous voulez, qu'on n'oublie pas trop Paris, la Cannebière et la vieille France. Il souffle depuis quelque temps sur la ville un vent de nostalgie métropolitaine. On ne bâtit plus selon les justes plans. Au lieu de nos demeures coloniales, si graves, si mystérieuses derrière leurs verdures et leurs colonnades, vous verrez maintenant des châlets normands et des pavillons de chasse Louis XIII, et des rues qui auraient, pour un peu, l'aspect d'allées d'exposition universelle... Mais je ne m'en effraye pas outre mesure; la Ville saura y mettre bon ordre... C'est comme cette énorme cathédrale — M. de Sibaldi, du fer de sa canne, indiquait la direction des clochers qui, le jour, percent le centre de la masse feuillue de Saïgon — cet insecte mastoc aux maigres antennes, ce lourd coffre à prières, je ne l'aime pas beaucoup, encore qu'il soit de la belle couleur de notre Bien-hoa[1]. Mais je l'admets, je l'excuse, à cause de ceux qui sont couchés là-bas, au bout des saos de la rue de Bangkok[2], et qui l'ont voulu... qui voulaient sentir les vieilles racines tenir la terre autour d'eux. Et cela vaut mieux, somme toute, que d'aller faire le pitre à la pagode! Mais, personnellement, je le dis franchement, je me passerais de sa vue. Moi, j'ai coupé les vieilles racines. Je suis — M. de Sibaldi criait à tue-tête, debout, une main au siège du cocher, dominant le tapage de la victoria emportée comme chaudron à la queue des poneys fouaillés — je suis le cerveau blanc, décrassé de l'histoire, le cerveau tout blanc, comme une feuille d'épure, le blanc cerveau couleur de craie, de chaux et de pierre à bâtir!

1. Pierre de Bien-hoa, pierre rouge employée en Cochinchine pour la construction et pour l'entretien des routes.

2. Le cimetière de Saïgon est au bout de la rue de Bangkok.

Il se rassit ou plutôt se laissa retomber sur les coussins, et eut aux lèvres un sourire d'enfant :

— Excusez-moi, monsieur, je suis un vieux fou, un vieux fou de citadin — je déteste nos « broussailleux », monsieur — qui adore sa ville ! Et le soir, la nuit, je me promène, je regarde nos belles rues fardées de rouge, où voltigent nos victorias légères, et la fumée qui rampe comme un dragon au-dessus de nos gares, et les faisceaux de mâts qui hérissent notre port, et je me redis, oui, je voudrais me redire, car quel autre y songe ? « Nous autres, les hommes — je dis bien, les hommes, je m'entends — nous avons fait cela tout seuls ! Nous n'avons eu besoin ni des femmes, ni des aïeux, ni des dieux ! »

XVII

Les premiers coolies sont arrivés. Je suis allé voir à leur sujet, M. A-phat. M. A-phat est une des personnalités les plus en vue de ce commerce chinois, dont d'aucuns font la pierre angulaire de l'édifice financier de la colonie, d'autres la toiture hors d'époque, exagérément lourde et mangée des poux de bois.

Il ne se prépare pas une adjudication importante à la Marine ou aux Travaux Publics que M. A-phat n'ait, par voie plus ou moins officieuse, la primeur du cahier des charges. Tous les entrepreneurs européens sont d'ailleurs obligés de compter avec lui à cause des briques, dont il a trusté la fabrication. Les batelleries fluviales sont sous sa dépendance, et il possède dans la rue Catinat deux de ces boutiques où l'on trouve, en cinq minutes, de quoi monter un ménage : des casseroles, des lampes, de l'épicerie, des moustiquaires et des bijoux. Mais quelle est au juste sa fortune ? Les uns lui attribuent des capitaux inépuisables, des montagnes de taëls engrangées dans les banques de Shangaï et de Canton. Pour les autres, plus sceptiques, M. A-phat n'a rien que sa face et l'occulte patronat qu'il exerce à l'égard de quarante mille clients, pauvres diables de ses compatriotes, prêts à verser, à tout appel de lui, quarante mille souscriptions à deux dollars.

Tout est énigmatique dans la vie de M. A-phat. Ses apparences extérieures sont celles d'un gentleman céleste de Singapore, portant le panama, les bottines à l'américaine, le caleçon national de soie gris perle et la veste à manches étroites de soie lilas... Il est fastueux, roule automobile de quarante chevaux, donne des coupes sportives et entretient, à grands frais, les équipiers professionnels du *Chinese Club*, pour la saison de football. Il habite sur la rive gauche de l'Arroyo, à mi-chemin de Cholon et de Saïgon, une demeure de beau style. Les toits cornus en sont revêtus de ces briques jaunes et vertes, d'un émail admirable, gloire et splendeur des palais impériaux de Pékin. Enorgueillissante référence qui ne manquerait pas de valoir à M. A-phat, en sa mère patrie, les honneurs spéciaux d'une prestigieuse décollation! Ces mêmes briques font au jardin, qui pousse jusqu'à la berge ses arbustes fleuris, une élégante clôture ajourée, sur le faîte de laquelle, de piliers en piliers, rampent des dragons ou perchent des phénix, en faïence éclatante et versicolore de Cay-may. M. A-phat a là, dans cette demeure, salles de réceptions volontiers ouvertes. Trois grandes salles d'enfilade où l'on sert le thé à l'anglaise, et, à l'occasion, la coupe de champagne, voire le pernod, car M. A-phat est physionomiste et, comme tout bon fils de Koung-fou-tseu, a un sens très fin des hiérarchies. Trois galeries, bourrées de porcelaines, de bois sculptés et de bronzes, et fort connues des Européens d'ici, chez qui elles allument discrètement des visions intéressantes de somptueux pillage... Il faut un œil relativement averti pour faire le départ des valeurs entre cette pacotille de l'industrie cantonnaise et les fruits de l'art immortel, protégé par Kang-hi le Magnifique.

Mais ces trois pièces centrales sont les seules de l'habitation de M. A-phat que l'on puisse apprécier. L'aile droite et l'aile gauche restent mystérieusement closes, ainsi que la foule des bâtiments annexes. Là se dérobe l'impénétrable vie privée de M. A-phat. Le nombre des concubines de ce financier est incertain. Quelquefois, en passant en pousse-pousse sur le chemin de berge de l'Arroyo, on aperçoit, contre la tablette laquée d'un encadrement de porte, une silhouette longue, le cou barré de colliers d'or, la collante tunique bleu pâle,

galonnée de satin noir, et la face au fard merveilleux traversée d'un long sourire...

Il y a plaisir à traiter les affaires avec M. A-phat, qui ne les mêle d'aucune sensibilité désorganisatrice, étant façonné au beau positivisme intellectuel de la culture confucianiste. M. A-phat a « l'affaire » du transport de nos coolies. C'est lui qui a frété les chaloupes des Compagnies fluviales chinoises, lui qui touche tant de piastres et de cents par tête nattée transportée vive du quai de l'Arroyo à celui de la gare de Battambang, lui qui s'occupe des formalités de douane, qui négocie dans les bureaux des services, service sanitaire, service de l'Immigration, service de la Législation, service de la Navigation, avec ce doigté, cette souplesse incomparable du Céleste dans le maniement de la machine administrative. J'admire avec quelle dextérité il appuie ici sur un cliquet, là tire sur une ficelle, ailleurs comprime légèrement un ressort, tapote un régulateur... Il est évident que nous autres, gens d'Europe, avec notre cervelle imprégnée d'énergétique, nous nous butons partout maladroitement à de la force. Pour M. A-phat, la force est si haute, si lointaine, si mystérieuse et si sacrée, que sa considération ne l'intéresse pas... Et d'ailleurs il n'est pas bien sûr qu'elle existe encore, et que le volant de la masse ne reste pas seul à tout entraîner. Tout n'est que rouages. Mais, par exemple, dans la mise en branle des rouages, M. A-phat est habile et de doigts subtils comme un ouvrier-artiste de son pays. Ah! c'est une bonne leçon que je reçois là!

Grâce aux offices de M. A-phat, les chaloupes commencent à partir régulièrement, et, avec elles, les chalands chargés de riz et de poissons séchés. Car il ne faut pas oublier que ce bétail-là mange comme les autres.

Ce bétail! Je voudrais qu'il n'y eût point méprise sur l'emploi que je fais de ce mot. Je ne pointe pas des têtes, pour le compte de Vanelli, comme un *vaquero* d'*estancia* ou un *ranger* du *Bush*, ni comme un garde-chasse au dénombrement des cerfs d'un lord anglais.

Ce matin, justement, j'ai assisté à un départ. Sur la rivière couleur de rouille, une coque vert sale, où apparaît, en cicatrices, le bois... Et là-dessus une pyramide de ballots et de boîtes, sur les gradins de quoi sont accroupis quelques cent

cinquante coolies presque propres, ma foi, dans leurs cotonnades blanches et grises. En fond à l'affreux décor de paillottes et de palétuviers, de lourdes nuées de zinc et de plomb, d'où s'échappe de l'ouate éblouissante... Peu de cris, nulle bousculade. C'étaient là des catholiques du Hou-Pé, embrigadés par les missions; et plusieurs arboraient sur la poitrine, pendus au col, des crucifix d'émail dont le luxe étonnait sur leurs hardes. Un Père se tenait à la poupe, maigre, sec, en robe noire, la tête sous un casque plat et rond. Je lui ai serré la main et souhaité bonne chance. Il m'a remercié et souri, d'un sourire qui n'était pas tout à fait d'un Européen, un sourire d'Asiatique où l'œil n'accompagne pas les lèvres, et où l'on est tenté, malgré tous les avertissements, de voir de l'ironie...

J'ai regardé l'hélice brasser cette rouge pâte tourbeuse, et la chaloupe dériver dans le courant... Et c'est vrai que je n'avais pas de pitié. Il était possible que je vinsse d'avoir sous les yeux une conduite de moutons à l'abattoir, L'idée ne m'en troublait pas. Il faut bien que le kilomètre 83 se fasse... Et je sais que quiconque a vu un morceau suffisant de la terre pour se rendre compte de l'œuvre qui reste à faire, et du grouillement des millions de bipèdes à appliquer à la besogne, je sais bien que celui-là ne peut accepter, plus que moi, que soit faussée, aux taux des balances mystiques, l'infime prix de la vie humaine.

Mais peut-être ai-je tort? Peut-être cette « impitoyabilité » à laquelle j'assigne de si laborieuses déterminantes, n'est-elle qu'inertie de ma sensibilité dépaysée? Je me souviens du dire de certain passager du *Vaïco*, vieil habitué de l'Extrême-Orient et qui retournait y mourir, après une décevante tentative de retraite en France. « Une des principales causes de l'exaltation joyeuse qui vous soulève d'abord aux colonies, c'est que vous y êtes délivré de la compassion. Vous n'êtes pas synchrone à la douleur ambiante; elle ne fait rien vibrer en vous, elle n'envoie pas de rayons noirs... Alors vous dites : pays heureux, pays de plénitude, pays sans ombre! Mais vienne le temps, et les ombres aussi! Vous parlez la langue de ces pauvres diables; et vous vous initiez à leurs souffrances, et vous retrouvez la misère universelle; et c'en est fini de cette orgueilleuse fête d'empereur assyrien... Et il vient autre chose tout de

même!... Et moi, monsieur, moi je viens de quitter le village de mes pères, où je pensais rendre mon âme, parce qu'en y revenant je m'y suis compris étranger : je n'avais plus de pitié pour les paysans de chez nous! »

Peut-être avait-il raison, le vieil homme du *Vaïco*! Peut-être ne suis-je qu'un novice, un résonnateur mal synchronisé! Et peut-être le Père que j'ai salué avec estime, comme un maître meneur d'hommes, a-t-il vraiment un cœur de pasteur saignant sur son troupeau, son troupeau rabattu vers les parcs du Siam-Cambodge, masse grisâtre, silencieuse et déjà indistincte où je crois voir seulement jouer, par instants, l'éclair d'une croix étincelante accrochée à un col.

XVIII

Tandis que je vaque ainsi à mon commerce de bois jaune, je ne sais trop ce dont trafique mon compère Vigel du côté ciment. Mais je me doute de ce qui l'occupe par ailleurs. L'âme et l'esprit s'anémient vite ici, sous un amour trop somptueux, comme le corps sous un vêtement trop lourd. Une nervosité veule, une sorte de halètement débile de la pensée trahissent l'édifice intérieur qui flageole... Vigel, je pense, devrait se défier davantage des accès trop rapprochés de certaine fièvre... Je le vois assez rarement, le plus souvent à déjeuner, presque jamais passé la sieste. Tous les jours vers quatre heures, je sais qu'il prend la voiture, comme il m'en a loyalement rendu compte, et part, — « beaucoup pressé », dit le boy. — Je ne crois pas qu'il fréquente les chemins classiques du cinq à sept saïgonnais, avenue de Cholon ou tour de l'Inspection, car moi, qui volontiers m'y promène à pied, je ne l'y ai jamais rencontré. Et j'ai vu, par contre, maintes fois, le lendemain matin, à l'heure où Vigel dort encore, le saïs nettoyer les traces d'une écume abondante sur le harnais.

Un jour, un seul, j'ai surpris le couple.

Ce jour-là, j'étais monté moi-même dans une victoria de louage de la rue Catinat, et, m'écartant des itinéraires encombrés, m'étais fait véhiculer assez loin, dans le nord-

ouest. Par là, le sol se relève et s'affermit. Il y a des vergers à manguiers, des landes bossuées et semées de bouquets d'arbres semblables à des chênes, et aussi des champs de tabacs blancs, que l'on arrose en hâte, à l'heure propice et brève des crépuscules, avec l'eau des puits sans margelle, dont les innombrables bambous lève-seaux se profilent, au-dessus des plants assombris, comme un peuple de vergues et de mâts.

Le hasard de ma promenade me conduisit à l'entrée d'une pagode qui séduisait, à distance, par la jolie teinte rose ambré de l'enduit de ses murailles. Dans l'ombre du vaisseau, en arrière des énormes poutres sculptées du porche, on discernait vaguement une assemblée de Sages gigantesques, impassibles et dorés sur ventre, tandis qu'à l'extérieur, sous une façon d'auvent en tuiles jaunes, fôlatraient de minuscules dieux de faïence, rieurs et couleur d'oiseaux... Un jardin précédait l'édifice, un jardin méticuleusement composé comme une broderie, et entièrement épilé d'herbes pour donner plus de valeur au ton des fleurs. Un seul arbre l'ornait, mais avec quel instinct d'art, ou quelle science de la symbolique, planté juste en face de la porte, symétrique de l'autel par rapport au seuil! Je reconnus un frangipanier de la variété rose, tout couvert et tout embaumé de sa floraison. Il était très beau ainsi, sans l'altération de la moindre feuille, tout en corolles délicates, d'un rose idéalement charnel, poussées à miracle sur les rameaux ligneux... Et la route qui menait à la pagode était très belle aussi, étant macadamisée de cette pierre de Bien-hoa, qui revêt de si glorieuses parures les paysages de Cochinchine. Assez exactement, on peut y voir de larges touches de cette pourpre à fresque que les peintres appellent le rouge de Pouzzoles.

Je sortais du jardin de la pagode, quand j'aperçus Elsa et Henry. Ils avaient, sans doute, visité, comme moi, le lieu saint, et rejoignaient, par quelques détours, leur voiture embusquée dans le voisinage. Ils étaient trop loin pour me permettre de distinguer le détail de leur enlacement, mais je ne pouvais me méprendre à la double silhouette... Elle diminuait lentement entre la longue perspective des bambous liés, à sa droite et à sa gauche, comme de grandes gerbes verticales, et la route, derrière elle, s'aplatissait, vide et magnifique, comme

un tapis royal. C'était l'heure où le ciel tout entier se teint d'écarlate et de carmin, et où une brise, chargée d'un parfum d'eau, arrive des tristes paillotiers de la rivière. Et je ne sais pourquoi je me sentis tout à coup la bouche amère, comme si je venais de mâcher un des rameaux laiteux du bel arbre aux fleurs trop roses.

*
* *

Vigel, par extraordinaire, dîne en face de moi. Il mange d'ailleurs très peu, se tient mal à table et a une mine de déterré, toutes choses que je m'abstiens de relever, pour ne pas tarabuster ses nerfs visiblement à l'orage.

— J'ai vu monsieur de Sibaldi, lui dis-je.

— Ah ! — grogna-t-il — vous avez rencontré ce vieil alcoolique ! Quelles sornettes vous a-t-il contées ?

— Il a manifesté le désir de recevoir votre visite... C'est un honneur — ajoutai-je en riant — dont je pourrais me montrer jaloux, car le bonhomme m'a paru mettre plutôt du parti pris à éluder la mienne, en dépit de la chaleur de nos rencontres en terrain neutre. Je ne connais même pas encore son habitation. Recèle-t-elle donc des mystères interdits au profane ?

Vigel haussa les épaules avec un petit ricanement :

— Des mystères ! Vous êtes sans doute le seul dans Saïgon pour qui le contenu de la cagna Sibaldi garde cet honorable prestige de l'inconnu, et c'est ce qui retient le pauvre vieux... Car il y a belle lurette que, pour lui et les autres, le voile d'Isis s'est envolé des épaules, et du front de madame de Sibaldi, ornement central de ladite demeure !

— Monsieur de Sibaldi est marié !

— A la colle forte, si j'ose dire. Il a choisi l'ingénue, aux temps héroïques où la fleur de nos gandins cochinchinois se devait de faire voile jusqu'à Singapore au-devant du char nautique de Thespis, du paquebot amenant la troupe théâtrale, si vous préférez... Et dame ! l'ingénue d'il y a trente ans a pris tout le développement d'une confortable mégère, emplissant la demeure et la vie de son imprudent séducteur de ses pré-

tentions, de ses récriminations, voire de ses titubations... Sans compter qu'il lui reste de sa professionnelle jeunesse un goût pour le maquillage et le costume qui contribue fortement à tenir bas les finances du pauvre homme !

— Au fait — demandai-je — de quoi s'alimentent-elles ces finances? Quelle est la position sociale de Sibaldi? Fonctionnaire, commerçant, colon?

— Pour l'heure, journaliste. Il rédige un petit canard qui volète et nageotte, selon la formule, subventionné par ci, discrètement arrosé par là... Mais tout ce qu'un homme peut faire ici pour gagner sa chienne de vie, vous pensez bien qu'en un demi-siècle de rue Catinat, le père Sibaldi a eu le temps de l'essayer. Il a eu, comme tout le monde, des missions officielles, pour rechercher des huîtres perlières dans le Tonlé-sap, ou des vers à soie dans les palétuviers de Ben-dinh. Il a eu des licences d'exploitation de rotin dans la forêt de Phantiet, des adjudications de paddi[1] pour l'Intendance, des importations d'étalons manillais pour les Haras. Il a fait le parfumeur, a planté des ylangs-ylangs, distillé la feuille du lantana et la fleur mâle du papayer... Il a spéculé sur des terrains, il a bâti des compartiments, il a vendu du vin, il a représenté des marques de lait concentré, il a fondé des compagnies d'assurances franco-chinoises. Il a, que sais-je encore? cultivé des rizières; mais voilà, ses rizières étaient mal placées, celles qui étaient en bas étaient si bien inondées qu'il y poussait des joncs avant toute chose, et celles qui étaient en haut si bien ensoleillées qu'il aurait fallu des chameaux et non pas des buffles pour les sillonner... Tout cela n'était pas le Pérou... Il n'y a qu'une affaire, en somme, qu'il ait parfaitement et durablement réussie : celle de la propriété pleine et inaliénable de madame de Sibaldi.

— Il y a aussi sa ville — dis-je — dont il tire quelque consolation... Mais donnez-moi donc le nom de son canard, Henry, je lui dois bien de prendre un abonnement...

— Ma parole, je crois que cela s'appelle l'*Aube saïgonnaise*. Mais tant pis pour le vieux ! (Vigel eut une nouvelle grimace de ricanement). Je ne le plains, ni lui ni ses

1. Riz non décortiqué.

pareils... Est-ce qu'il ne pouvait pas se conformer aux lois de la sagesse, et prendre une bonne petite congaï à peau fraîche, renouvelable de lustre en lustre, qui aurait surveillé la boyerie, empêché le Chinois de mettre trop de bleu dans la lessiveuse, et su mijoter le ragoût de crevettes et la confiture de papaïe?

Et, là-dessus, Vigel planta d'un mouvement rageur, son couteau dans le kaki, rouge comme un cœur, qu'il était en train de peler.

Après le dîner, je m'étais retiré chez moi et m'occupais de dépouiller une liasse de journaux de France dont je m'étais muni l'après-midi. J'entendais Vigel qui allait et venait dans sa chambre, bousculant des meubles et des tiroirs, puis qui franchissait la porte-fenêtre et commençait d'arpenter la vérandah. A la longue, intéressé par cet énervement, malgré tout anormal, je profitai d'un passage devant ma porte pour lui crier :

— Venez donc fumer un cigare et causer un moment!

Il hésita, puis leva les pailles du store.

— Merci, fit-il en entrant, je ne vous dérange pas? Je sens bien que je suis d'humeur exécrable...

Il vint se planter en face de moi. Il n'était vêtu que de son sampot cambodgien. Je regardai son torse et ses bras nus et retins mal une grimace devant leur maigreur. Il la vit et me dit, toujours de son air de méchante ironie :

— Hein! il n'y a pas à le nier, je suis en forme! Tâtez ces deltoïdes, mon cher.

Je relevai les yeux vers sa figure, au teint gâché, ses joues comme ombrées à la mine de plomb.

— Ma foi, dis-je froidement, vous me paraissez un peu sur les boulets, Vigel. Et je pense qu'il y aurait sagesse à retourner au plus tôt à la noce arborescente de là-haut. L'air de la cité ne vous réussit guère.

— Sur les boulets! — et il croisa les bras, gonflant bouffonnement les muscles — vous ne vous doutez pas que vous avez devant vous un athlète de marque, un champion de football, qui va jouer dimanche pour le Trophée du Gouverneur et comme avant de deuxième ligne, permettez! Ça vous coupe les jambes, mon cher, et à moi donc! C'est Elle qui a trouvé ça!

c'est sa dernière, la plus chérie de ses petites inventions! Si bien qu'on ne me verra pas jusqu'à dimanche, pour ne pas compromettre mon entraînement... Car je suis qualifié, accepté par le capitaine du Stade, mon vieux... Il manquait un homme qui a eu l'à-propos de se faire charcuter le foie, il y a trois jours, et moi j'ai eu l'imprudence de parler d'une vieille inscription au Club à mon premier passage... C'est complètement idiot, je ne tiendrai pas jusqu'à la mi-temps; mais voilà, Elle le veut!

Je dessinai un geste vague.

— Ah! elle le veut! Eh bien, il faut jouer au football puisqu'elle le veut et que vous l'aimez.

Il y eut comme le bruit d'un coup de dent sur un os.

— Je ne l'aime pas, je voudrais la tuer.

— Cela revient au même. Mais, comme vous ne pouvez décemment pas la tuer avant d'avoir gagné le Trophée, je vous le répète, prenez un cigare, un fauteuil, un tout petit verre de sherry, à cause de votre entraînement, et devisons gaiement.

Il se laissa faire, s'assit, rajusta son sampot, tira quelques bouffées, et parut reprendre le gouvernement de ses nerfs.

— Merci, — dit-il enfin, — vous m'avez rendu un premier service. J'allais finalement m'imbiber d'éther, ce qui n'était pas proprement, je l'avoue, le geste de la situation. Mais, avant d'aller plus loin, il sied que je vous la sorte des brumes, cette situation.

Il laissa tomber un peu de cendre dans une soucoupe, et l'écrasa minutieusement du bout du cigare, — honorable prétexte à tenir les yeux baissés.

Il reprit :

— Vous connaissez le proverbe : « Si tu me roules une fois, tu as tort. Si tu me roules deux fois, c'est moi qui ai tort. » Eh bien, mon cher ami, je suis un homme roulé trois fois.

Je ne manifestai aucune émotion particulière à cette révélation. Il continua :

— La première fois, elle était jeune fille. Cela se passait à Tien-tsin, au temps où fonctionnait, à la suite de l'affaire des Boxers, un Gouvernement Provisoire, qui avait un engorgement de taëls dans ses caisses. Papa Vanelli, qui a un diagnostic étonnant pour ces cas, s'était dépêché d'accourir, et

avait obtenu je ne sais plus quelle adjudication de creusement de canaux. Et moi, je débutais dans la carrière sous son égide, et, naturellement, je jouais les pages auprès de sa brillante héritière. Je passe sur les détails : les chevauchées, croupe à croupe, dans ce pays d'horizons jaunes, avec cet air de cristal entre les dents, les rendez-vous, les innocentes parties de tennis... Dieu, qu'elle était jolie, la péronnelle! J'étais jeune, un ange du ciel pour le manque de malice, et j'y allais de tout mon cœur. Et j'ai failli pleurer quand j'ai appris — trois semaines après l'appareillage du *Lotus blanc*, qui s'appelait à l'époque le *Kwang ping* — les fiançailles d'Elsa Vanelli avec Herr Graf von Faulwitz. J'ai failli pleurer, simplement, niaisement, sans même penser à prendre une revanche...

Vigel secoua la tête et but machinalement une gorgée de la liqueur couleur de sang, que j'avais versée dans son verre.

— C'est elle qui m'y a fait penser, des années et des années après... Je l'ai rencontrée à Hong-kong, seule, le Herr Graf courant momentanément le monde, et moi ayant gagné des grades dans l'armée des mercenaires vanelliens. Le second jour, elle était ma maîtresse. La seconde semaine, je songeais à la faire divorcer. Je jure que c'est elle qui m'en a insufflé l'idée la première. Mais à partir de l'instant où c'est moi qui ai commencé d'y faire allusion, j'ai senti que la couleuvre me glissait entre les doigts... Et le second mois, le *Lotus blanc*, le même qui se dandine là-bas sur la rivière, est parti un beau matin, arrivé mystérieusement de nuit, et Henry Vigel est resté sur le quai de Pa-lung à regarder la queue du sillage et à faire le compte de ses piastres. Il m'en restait sept... et un stock inappréciable de souvenirs. C'est peu de temps après l'établissement de cette balance que je suis monté vers les forêts majestueuses du Siam-Cambodge.

« Faut-il insister sur la troisième fois? Je n'étais plus le séraphin dans ses plumes candides de jadis. Je m'étais lacé, bardé, cuirassé pour la bataille. Seulement, voilà! elle était vraiment trop jolie, et si douce! Pendant les huit premiers jours je n'ai pensé qu'à ça, et j'ai totalement oublié mon devoir de revanche. Et c'est pendant ces huit jours qu'elle a gentiment fait tomber, pièce à pièce, toute ma carapace défensive. Et alors, dès que la bonne chair, la bonne pâte rouge, a

été bien mise à nu, et tous les petits nerfs bien à vif, elle a commencé son travail. J'ai connu un boxeur, Dixie Growd, qui travaillait de cette manière. Il choisissait un endroit où le premier *swing* avait un peu marbré, et il revenait, avec insistance ; le reste n'avait pas l'air de l'intéresser. Au début, on ne comprenait pas bien ; on aurait presque dit une caresse ; mais il appuyait, touchait, retouchait, martelait, gagnait sur les bords, avec un art, une méthode ! et il finissait toujours par mettre son homme en bouillie. Eh bien ! voilà — acheva Vigel d'un air piteux. — Je suis en bouillie... Quant au compte du restant de piastres, je viens de l'établir : vingt-cinq. Et le *Lotus blanc* n'est pas encore parti !

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ma foi, mon pauvre Vigel, pour retaper la bouillie, je n'ai pas de baume ; mais pour les piastres, je peux bien volontiers pourvoir à ce que vous ne vous tourmentiez pas. Naturellement, je n'ai pas grand'chose ici, — il ne faut pas tenter les boys. — Mais je vais vous remplir un chèque sur la banque d'Indochine, où j'ai quelques fonds...

Il me regarda, avec une gratitude sincère et un peu d'admiration, me diriger vers le tiroir d'un bureau, et m'ayant remercié chaleureusement, se retira, emportant le papier.

Mais, presque aussitôt je le vis revenir, tenant quelque chose dans sa main droite fermée.

— C'est bien le moins — dit-il en étendant le bras — que vous admiriez ce bibelot, qui fait juste la différence entre le compte d'aujourd'hui et les deux cent vingt-cinq piastres d'hier.

Il ouvrit la main, et je vis, posé à plat sur sa paume, un bracelet assez bizarre, tel qu'en portent certaines riches congaïs. Un anneau taillé dans une sorte de pierre, translucide, sombre et tiède au toucher comme de l'écaille noire. Je le pris et restai surpris de l'extrême légèreté qu'il accusait, en dépit d'une volumineuse monture d'argent.

Vigel grimaça un sourire.

— Oui, mon vieux, deux cents piastres. C'est pour rien. La pierre vient d'un lac à ma-kouis des monts Cardamomes et préserve des naufrages... C'est même pour cela que j'ai dû expliquer à madame de Faulwitz qu'il était impie d'acheter

celui de deux cent cinquante piastres, avec monture d'or. Car la pierre est si légère, comme vous l'avez constaté, que chargé d'argent, l'objet flotte, mais chargé d'or, coule... Enfin, sachez, mon bon Tourange, qu'on m'a promis de le porter dimanche en mon honneur... Quelque chose comme le brassard aux couleurs du champion — un peu funèbres, les couleurs! — et aussi, ensuite, dans toutes les traversées que fera le *Lotus blanc*! Mais, en attendant ces heureux jours, je vous dis bonsoir, cher ami. Dieu nous garde d'oublier les exigences de l'entraînement et de compromettre la gloire du stade saïgonnais!

Il me reprit le bracelet, et se retira définitivement, tenant haut, entre le pouce et l'index, le précieux rond, mince et noir comme un petit serpent cabalistique, et gouaillant, d'une voix encore chargée de rancune :

— Ah! c'est un bel avant de seconde ligne que le Stade vous montrera là, mesdames!

XIX

Le coup d'envoi de la partie de football, qui devait mettre en présence le *Stade Saïgonnais* et le *Club Chinois* de Cholon était annoncé pour quatre heures et demie. Lorsque, vers quatre heures, je me dirigeai vers le terrain de jeu, une colonne hétéroclite de voitures, de pousses et de piétons était engagée déjà, devant moi, sous la longue voûte de feuillage de la rue Lagrandière, y laissant suspendu, jusqu'à hauteur des vertes ogives, le poudroiement vermeil du bien-hoa foulé. Je ne m'étonnai point de cette affluence, sachant que, depuis huit jours, toutes les cervelles étaient, peu ou prou, mises à l'envers par la perspective du match — d'un match qui prenait les proportions d'un conflit de races. Depuis huit jours, toutes les feuilles locales, y compris l'*Aube Saïgonnaise* d'Hervé de Sibaldi, consacraient des colonnes à l'événement. On avait tout discuté : d'abord l'opportunité même de cette admission des Asiatiques à une compétition dotée par le Lieutenant-Gouverneur d'un trophée sensationnel, puis la composition des équipes, la forme, pour chacune, de ses quinze équipiers,

l'élection des capitaines, le choix de l'arbitre... La désignation in-extremis d'Henry Vigel avait généralement provoqué la critique. Pour la faire accepter, les dirigeants du Stade avaient dû exciper de l'autorité d'une vieille compétence britannique de la Hong-kong Bank, attestant avoir vu l'homme jouer brillamment pour « Hong-kong Civilians » contre « East Army and Navy ». Sur les athlètes célestes, mille racontars couraient. On les donnait pour de véritables professionnels, introduits en Cochinchine par de riches marchands de Cholon et nantis, par ces derniers, d'emplois de complaisance sauvant leur qualification d'amateurs et leur laissant tout loisir de parfaire leur préparation. On vantait l'aptitude des avants à suivre la balle, la vitesse des trois quarts, et la force prodigieuse de l'arrière, un colosse mandchou, à moustache de phoque, haut et rond comme un pilier de pagode. Cependant quelques fins initiés les disaient « overtrained », un peu forcés à l'entraînement, et d'une nervosité insolite chez des jaunes.

Le terrain de jeu avait été choisi au milieu des jardins qui avoisinent le palais du Gouverneur. De beaux saos à troncs pâles y formaient mur contre le soleil, et couvraient d'ombre le vaste rectangle gazonné. La plèbe indigène garnissait, hilare, jacassante et glapissante, trois des côtés du rectangle. Le quatrième, celui des saos, était réservé aux Européens, lesquels y doublaient et triplaient une haie de vestons blancs, la jaquette du lieutenant gouverneur faisant point sombre à hauteur du piquet médian, et les toilettes féminines disséminant des notes vives tout au long de la corde.

A quatre heures vingt-cinq, les deux « quinze » commencèrent à venir occuper leurs postes. J'étais arrivé depuis quelques minutes et échangeais des pronostics avec Elsa de Faulwitz, qui, d'un signe, m'avait appelé. Vigel, en remontant la ligne de touche, passa près de nous et s'arrêta. Il portait le maillot cramoisi des équipiers du Stade, la culotte blanche et les classiques bottines à barres pyramidales. Elsa, assise sur une chaise, les deux mains au manche de son ombrelle, l'enveloppa d'un regard dédaigneux.

— Décidément — dit-elle, avec une moue — je m'étais trompée. Ce rouge ne vous va pas du tout, Vigel. Vous êtes verdâtre, là-dedans.

Vigel ne répondit rien. Je vis seulement qu'il jetait un coup d'œil furtif vers le poignet gauche de madame de Faulwitz, qu'encerclait le bracelet noir et argent. Ses paupières eurent un léger battement, et, nous tournant le dos, il se dirigea vers le centre du jeu.

Les équipes s'affirmèrent vite de valeur égale. Grappes croulantes des mêlées, longs coups de pied de dégagement des arrières, prestes passes des trois-quarts, nulle supériorité dans l'attaque, ou nulle faiblesse dans la défense ne se révélait. Chez les hommes de Cholon, un peu plus d'acrobatie peut-être dans le maniement de la balle; chez ceux du Stade, un peu plus de décision dans l'élan de la course.

Vigel ne faisait pas trop mauvaise figure à son poste. Sa silhouette élancée, aux épaules félines, était d'un athlète de classe, en dépit de sa mauvaise condition, et ses prises de l'adversaire pour le plaquage, nettes et décisives. Deux ou trois fois cependant il manqua la balle, qui lui glissa des mains, et j'entendais, à chaque faute, la voix cinglante de madame de Faulwitz :

— Le maladroit! Est-il permis d'avoir de vilaines mains en beurre, comme ce garçon!..

Mais, tout à coup, de la même bouche partit un bravo enthousiaste, et deux jolies mains, pas en beurre celles-là, claquèrent avec frénésie, cependant qu'en face de nous, de la racaille bigarrée, agrippant les cordes, une clameur discordante s'élevait. Tout près des buts menacés du Stade, un équipier chinois venait de s'échapper avec le ballon et courait marquer l'essai. Malheureusement pour lui, sa natte, qu'il portait, pour la partie, soigneusement enroulée autour du crâne, se défit, et on la vit battre, dans le secouement de la course, le dragon violet brodé dans le dos du large maillot vert.

Fatal échevèlement! Vigel avait pu, pareil à l'ange de la mort, saisir au vol la noire tresse, et d'une secousse vigoureuse mettre l'homme à terre, à deux pieds de la ligne. En dépit de la réclamation du capitaine de Cholon, et du tapage mené par une fraction de l'assistance, l'arbitre déclara l'arrêt correct, et n'accorda pas le coup franc de réparation. La rumeur qui suivit sa décision, n'était pas encore éteinte, lorsqu'il siffla pour le repos de la mi-temps.

Je profitai de la pause pour aller complimenter Vigel. Il était étendu sur le dos, les bras en croix, à même le gazon, et sa poitrine se soulevait avec violence. Il se mit, à mon approche, sur son séant, et commença de sucer le citron qu'un équipier lui tendait.

— Hump! — fit-il, entre deux mordillements de la pulpe acide — j'ai mieux tenu que je ne l'espérais! Mais ce n'est pas fini! J'ai besoin de ménager mon souffle et d'ouvrir l'œil. Le gaillard que j'ai sonné de si plaisante sorte va chercher sa revanche... Et — ajouta-t-il, après une légère hésitation — madame de Faulwitz, près de qui je vous ai vu, que dit-elle de ce spectacle?

— Madame de Faulwitz a sonorement applaudi, quand vous avez si bien plaqué le maillot vert.

Il eut un sourir dure.

— Ah! elle a applaudi... Tout à l'heure elle applaudira aussi quand c'est moi qui serai salement plaqué!

Le coup de sifflet de l'arbitre, rappelant les joueurs à leurs postes, nous sépara, et tout de suite il y eut un figement des bouches et des yeux, un arrêt du brouhaha qui laissa seulement perceptible un ronflement proche et continu de voitures légères. C'étaient les tilburys des riches marchands chinois, mécènes du Club, lesquels ne pouvant ni s'asseoir aux côtés des Européens, ni se mêler à la tourbe de leurs compatriotes, et pas davantage afficher ostensiblement la nervosité de leur attente, avaient imaginé ce sauve-face de tourner, à train de course, dans les allées avoisinantes du jardin. Et parmi eux, je reconnus l'opulent et corpulent M. A-phat et son minuscule poney noir qui, tout barbouillé d'écume, avait pris l'air d'un chocolat à la crème.

Non, madame de Faulwitz n'applaudit pas, quand Vigel fut salement plaqué! Cela se produisit quelques minutes avant la fin. Ni l'une ni l'autre des équipes n'avait encore marqué les trois points d'un essai; mais les hommes du Stade menaçaient à leur tour de très près les buts du Club, et l'émotion de la foule grandissait jusqu'au délire. De sa masse agglutinée et assombrie — car le soleil ne rougissait plus l'entre-branches des sacs — jaillissait par instants, sous le contre-coup d'une saute de la balle, un hurlement rauque et bref, comme d'une

énorme trompe pressée. Je me trouvai immobilisé contre la corde, entre une façon d'énergumène, aux bras tournoyants, qui clamait, sans variations, à chaque dix secondes qu'un maillot rouge ou vert bondissait : « Le tigre, le tigre! » et madame de Faulwitz qui, grimpée sur une chaise, toute rose, les yeux brillants et les dents serrées, maintenait son équilibre de statue précieuse grâce à la pointe de son ombrelle piquée dans mon épaule. Non elle n'applaudit pas, quand Vigel, projeté subrepticement par son adversaire à la natte, resta là, boulé comme un lapin. Elle dit seulement, d'une voix où trépignaient le dépit et la colère : « Les rouges vont jouer à quatorze! » mais tout de suite, avec une expiration radieuse de triomphe : « Ha! les verts aussi! »

Car l'homme au dragon n'était pas à deux pas d'Henry, qu'il se cassait subitement sur lui-même, prenait son ventre à deux mains et s'étalait à son tour. Mais cet ébrèchement de chacun des « quinze » n'eût pas le temps d'influer sur le résultat, car au même moment, la grappe compacte des vingt-huit joueurs restants s'effondrait et se disloquait par delà la ligne de but et le sifflet de l'arbitre annonçait le triomphe du Stade.

. . . . . .

— Que disais-je? qu'il fallait garder l'œil ouvert! Je m'en tire avec une clavicule fêlée. Tu viendras me voir à l'hôpital, vieux camarade?... C'était un coup de casse-nuque que l'autre cherchait. Mais je ne suis tout de même pas un novice... Elle disait jadis que je pourrais devenir un damné champion... Et le gentleman à face de fièvre jaune aura raison d'aller se faire mettre tout de suite de la glace sur le ventre, ou gare à la péritonite!

XX

Je ne fus qu'à moitié surpris de trouver à la maison un billet de Vanelli m'invitant à passer à bord du *Lotus blanc*, le lendemain matin, vers les onze heures, pour une communication urgente.

J'avais expédié mon dernier convoi de deux cents têtes

l'avant-veille du match et n'attendais plus que l'ordre de remonter vers la troisième rivière. Vanelli me le donna en termes sobres et précis, à sa manière :

— Votre congé est fini. C'est aujourd'hui lundi. Un vapeur part pour Pnom-penh mercredi. Vous le prendrez. Si les eaux sont trop basses pour vous permettre d'atteindre Battambang, par voie fluviale, vous vous procurerez, en route, des chevaux... L'essentiel est que vous arriviez vite. Sur l'itinéraire terrestre, vous pouvez vous renseigner auprès de mon gendre, le comte de Faulwitz, avec qui vous déjeunerez tout à l'heure... Car nous vous gardons à déjeuner, n'est-ce pas ? Ma fille tient, je le sais, à recevoir vos adieux, et le *Lotus blanc* doit appareiller à quatre heures.

Je levai les sourcils, étonné.

Mureiro se mit à rire.

— Oui, nous quittons Saïgon pour Bangkok. Le Siam-Cambodge a deux tronçons, ne l'oublions pas, encore que vous ayez le droit, vous, de n'en connaître que le français.

Remonté sur le pont, je trouvai, près du roof, Elsa adossée à la muraille, dans sa pose favorite, les bras en croix, les mains au plat-bord. A deux pas d'elle, un homme de haute taille faisait danser un chien à mâchoire de loup.

— Monsieur de Tourange. Mon mari.

L'homme au chien arrêta sur moi, une seconde, le regard d'un œil clair, d'une expression impérieuse et froide, — assez banale, en vérité, dans un visage plein, vif en couleurs, et arrondi dans le bas par une barbe flave de Germain, — puis me tendit la main avec une affabilité un peu hautaine.

— Vous devez repartir pour Battambang, et si je ne me trompe pour le marais de Chang-préah? Curieux pays ! Monsieur, voulez-vous que nous causions?

Et m'offrant un cigare, il m'entraîna dans une déambulation que rendait possible la double épaisseur de toile mouillée, capotant, d'hermétique sorte, tout l'arrière du *Lotus*.

Il parlait un français correct, dont il cisaillait les phrases en membres courts, articulés d'une seule pièce, je m'étonnai de sa connaissance approfondie des régions traversées par le Siam-Cambodge, de la lucidité de ses évocations topographiques, de son sens professionnel des difficultés à prévoir pour

nos travaux. Il s'apercevait de ma surprise et, de son côté, paraissait s'en amuser. Il mettait même de l'adresse et comme de la coquetterie à utiliser telle de mes réponses pour boucher méthodiquement quelque trou de son propre exposé. Mais, deux ou trois fois, ayant contre-carré une de ses opinions, ayant touché à une pierre de son mur, je vis ses sourcils se froncer et sa tête tourner avec raideur sur son cou. Cela me fit songer aux beaux rapaces empaillés de Georgie, et mon admiration fléchit...

Herr Graf von Faulwitz, vous êtes un homme de premier ordre quand vous avez raison; quand vous avez tort, vous n'êtes qu'une méchante buse teutonne! Et dans ce moment toute ma sympathie alla, je ne sais trop par quelle réaction, vers cet affreux sang mêlé de Vigel, qui n'a jamais tort ni raison, vers mon vieux camarade si souple à s'introduire dans la vérité, à se la retourner sur le dos que, ma parole, elle ne présente plus ni endroit, ni envers, ni coutures, tout ainsi qu'un maillot du Stade.

Le déjeuner fut sans éclat. Invités de seconde série, doublures administratives. Visiblement Mureiro liquidait ses politesses.

Un seul convive pétaradait assez drôlement dans cette grisaille, un petit secrétaire du Gouvernement, brun et vif comme un grain de poudre, qui prit feu à propos du match des Rouges et des Verts et de l'intérêt suscité dans la population par ce spectacle athlétique.

— Hé! que me chante-t-on d'influence anglo- saxonne et de contagion de Hong-kong! Ignorez-vous que Saïgon est la ville la plus romaine du monde? Que faut-il aux Saïgonnais! Je le dis au Gouverneur tous les jours : *Panem et circenses!* Pour *panem*, ils ont le riz : c'est merveilleux, c'est mieux que n'ont jamais eu leurs ancêtres... Restent les jeux. Le foot-ball est un bon exercice de cirque, je le reconnais, à part son nom, qui est barbare... Mais je sais bien que si j'étais le Gouverneur, je fonderais tout de suite ma gloire en bâtissant à ce peuple latin des Arènes... Oui, des Arènes où l'on donnerait des combats de tigres et de buffles, de rhinocéros et d'éléphants, et, pourquoi pas, des courses de pousse-pousses!

Aux liqueurs, servies sous la double tente du pont, le même

petit bonhomme, casqué jusqu'au nez, à la ressemblance, j'imagine, d'un centurion, se dirigea vers moi et me saisit par un bouton de mon gilet.

— Vous qui êtes un ami de Sibaldi, venez que je vous explique ma théorie de Saïgon.

— Je la connais, dis-je.

J'étendis solennellement le bras et l'index dans la direction du boulevard Charner.

— *Urbs!*

De son propre index il se toucha la poitrine.

— *Civis!* Tout est là, — continua-t-il d'une voix aux sonorités de buccin. Je le dis également tous les jours au Gouverneur! Une chose à sentir : la force antique, la beauté dévoratrice de l'*Urbs!* Une chose à comprendre : la dignité du *Civis* — ici, le blanc! Et vous tenez la clef de ce paradoxal problème : l'expansion coloniale d'une race qui se rétrécit autour de ses foyers! Nous Français, nous sommes tout simplement les Latins, les fils des sectateurs de Jupiter, dieu de l'hégémonie. Nous avons la passion héréditaire et irresponsable des grands travaux publics. Nos administrateurs — encore un point que je me plais à signaler bien souvent au Gouverneur! — ont tous la folie des routes. Elles ne se raccordent pas entre elles, de province à province, mais réjouissent l'œil du proconsul de leurs alignements militaires... atavisme romain! Atavisme romain, la joie de réquisitionner les prestations, les corvées, la main d'œuvre des milices et de la légion!... Pensez si dans ce pays à base de ciment, l'atavisme est guilleret! Romains, vous dis-je, nous sommes Romains! La lutte du *Civis* contre le pérégrin, de l'ingénu contre l'affranchi, mais nous la vivons! C'est la poussée des Asiatiques, le problème du métissage... Romaines, nos demeures carrées sans étages, à colonnades à hauts soubassements... Et tenez ces simples mots : *Puer, abige muscas!* Vous rappelez-vous comme les magisters s'égaraient dans des gloses à perte de salive sur ce *puer*, qui ne devait pas se traduire par enfant, mais par laquais? Ici seulement, j'ai compris, j'ai donné le juste sens : « Boy, chasse les moustiques ». Et c'est pourquoi — termina le jeune conseiller ordinaire de M. le Gouverneur — c'est pourquoi je me plais à voir une Cérès Orizafautrix, assise sous les frises cay-

mayeuses de notre chambre d'agriculture. J'admire la piété de notre concitoyen qui a dressé, sur les piliers de son portail, deux têtes casquées d'Augusta Minerva, et j'adore, chaque jour, la blanche Vénus aux bambous, à qui furent consacrés les jardins de telle villa du boulevard Norodom.

Un rire éclatant fuse à côté de nous. Madame de Faulwitz secoue très haut la cendre de sa cigarette.

— Savez-vous, Monsieur de Tourange, qui a mis les têtes de Minerva sur les portails? Mon gros Prussien de mari!

Je scrute, un temps, les longs yeux couleur d'olive.

— Monsieur de Faulwitz a donc habité Saïgon?

Un nouveau rire, comme une pluie d'or.

— *Natürlich*! C'est quand il a préparé son expédition pour le marais... quand les autres ne savaient pas où il fallait faire passer le chemin de fer.

Ainsi, Herr Graf von Faulwitz, c'était vous l'Ennemi! c'était vous le reître à la barbe ronde et au gosier dur, le patron de Just Barnot, c'est vous qui devez des comptes à l'âme de M. Lacroix!

— Cela a été très difficile de faire changer ce qu'on avait d'abord décidé. Papa ne voulait pas. Il disait que le marais coûterait beaucoup de coolies. Mais il y avait d'autres considérations, et papa a fini par céder. On ne connait pas mon mari, et comme c'est un homme d'une volonté dure!

C'est vrai. On connaît mal le comte de Faulwitz. Je le connais un peu mieux peut-être, depuis un tout petit incident de la cérémonie de mes adieux au *Lotus blanc*.

Je venais de baiser respectueusement la main de madame de Faulwitz et de lui souhaiter une heureuse traversée, jusqu'à Bangkok.

Elle avait ri — encore!

— J'ai un porte-bonheur pour la traversée. Regardez-le.

Prestement elle avait fait glisser le long de son poignet le bracelet noir, que je savais venu du lac à ma-kouis des monts Cardamones.

Tandis que je l'admirais avec politesse, M. de Faulwitz s'approcha de nous, très souriant.

— Quel triste bijou portez-vous là, chère amie?

La belle Elsa rougit imperceptiblement, puis, vite, recom-

posa son visage aigu de petit sphinx féminin et, me reprenant le bracelet, en fit chatoyer les transparences dans la lumière.

— C'est un cadeau — dit-elle de l'air le plus délibéré du monde — et j'étais justement en train d'expliquer à M. de Tourange que la propriété de cet objet est de flotter, s'il tombe à l'eau, tant la pierre en est légère!

M. de Faulwitz souriait toujours.

— Certes, voilà qui est curieux!

Il s'appuya sur le bordage et, comme distraitement, déboutonna et releva un pan de la tente. La rivière apparut, étincelante et tourbeuse, et bousculée en tournoiements rapides.

M. de Faulwitz se retourna vers sa femme, et, du ton de la plus grande courtoisie :

— Faites donc l'expérience tout de suite — pria-t-il.

Les yeux verts et les yeux bleus se heurtèrent un instant, sourcils tendus.

— Ne craignez rien pour l'objet — le gros Prussien de mari ne se départissait pas de son flegme courtois — Puisqu'il flotte, Vulcan ira le chercher. *Acht! Rasch! Da*, Vulcan!

D'un bond, le chien-loup, assoupi sur un paquet de filins, avait sauté sur la large lisse du bastingage, où son maître, la main au collier, le maintenait ployé sur les jarrets. Les yeux bleus s'immobilisèrent à nouveau, froids, un tantinet railleurs.

Il y eut un tout petit flouc, comme d'une épluchure jetée au courant, et tout de suite l'énorme patapouf d'une bête poilue lancée à tour de bras sur le plancher du pont.

— Il est inutile d'infliger un mauvais bain à Vulcan. L'objet a coulé comme du plomb. On vous avait fait un conte, chère amie... Au revoir, monsieur de Tourange, n'oubliez pas que la chaloupe pour Battambang part après-demain matin, à huit heures, de Mytho.

Madame de Faulwitz avait baissé le front et serré les lèvres, et regardait la pointe de son soulier, qui battait un joint goudronné du tillac.

Et ce fut seulement au moment où je lâchais l'échelle de coupée pour enjamber le bordage de mon sampan, que le cristal d'une voix rieuse, qui semblait tinter d'un bout à l'autre du *Lotus*, vibra dans mon oreille :

— Au revoir, monsieur. Ne manquez pas de raconter à Henry ce qui est arrivé à son cadeau!

Je serai bon messager. Je rapporterai l'histoire du bracelet. J'y ajouterai même un petit reproche. Puisque, en tout état, le bracelet devait aller au fond, ce n'était vraiment pas la peine, mon vieil Henry, de faire tant de manières pour l'acheter en or.

XXI

Sitôt à quai, je jugeai convenable, en effet, de passer par l'hôpital, où j'avais laissé, la veille au soir, Vigel en posture satisfaisante quant à l'affaire de sa clavicule.

Je croisai, près de la grille, M. de Sibaldi. Après une légère hésitation, il fit le mouvement de traverser la rue et nous nous abordâmes.

— Je viens de chez Vigel — me dit-il — maintenant, il s'est endormi, et le médecin pense qu'il vaut mieux le laisser à son sommeil. Mais Henry m'a donné sa clef pour aller chercher quelques papiers chez lui... Vous ne voyez pas d'obstacle à ce que je m'y rende tout de suite?

Je lui répondis que le boy qui le connaissait, à coup sûr, lui donnerait toutes facilités, et nous nous quittâmes.

Par acquit de conscience je me dirigeai vers le pavillon où était soigné Henry; mais l'accès de la chambre du blessé me fut, comme me l'avait fait entendre Sibaldi, refusé par ordre médical. Je regagnai donc à pied la maison où le boy me rendit compte de la perquisition de « vieux monsieur journalisse » arrivé en pousse-pousse et reparti de même.

Je me doutai, tout de suite, de l'objet de cette perquisition, quand je vis affiché, le lendemain matin, aux vitrines des librairies de la rue Catinat, un placard portant en capitales voyantes :

L'AUBE SAÏGONNAISE

LES DESSOUS DU SIAM-CAMBODGE

Pour dix centimes, j'achetai la feuille et la parcourus tout en marchant. L'article de tête non signé tenait près de deux colonnes.

Jusqu'ici le Siam-Cambodge avait étiré ses rails à travers les broussailles de la forêt indochinoise, tout ainsi qu'à travers celles de l'opinion publique, — vite et sans bruit. Mais il n'en est pas des chemins de fer comme des peuples : les plus heureux ne sont pas ceux qui n'ont pas d'histoires! Les dirigeants de cette mirifique entreprise le savent mieux que quiconque, ayant, comme il est constant, vieille expérience en ces matières.

Que faut-il, en effet, pour qu'une affaire de travaux publics soit une bonne affaire... pour l'adjudicataire? Il faut des histoires! Il faut que les avants-projets officiels, dont les indications ont servi de base au marché, fourmillent de grosses erreurs. Il faut, pour un chemin de fer, qu'on trouve du granit au lieu de gravier, de la vase au lieu de sable, des montagnes au lieu de plaines, et des marécages au lieu de volcans! Alors la compagnie montre terriblement les dents, jure qu'on la ruine, menace de fermer ses chantiers... et tout se termine le mieux du monde par un petit accord d'arbitrage et un article additionnel au marché, où chacun trouve son compte : les experts, les camarades des experts, — ingénieurs ou futurs ingénieurs de la Compagnie — les actionnaires, et même, ô paradoxe, la Colonie! Car une fois voté, souscrit, encaissé l'emprunt d'indemnité à ce bon adjudicataire malheureux, on s'aperçoit, tout compte refait, qu'il y a encore eu erreur, mais cette fois dans le bon sens, et que finalement il reste quelques milliers ou quelques millions de piastres disponibles. Et quel est le gouverneur général qu'une telle miraculeuse aubaine, tombée du ciel métropolitain sur son budget, n'attendrirait jusqu'aux larmes?

Pour le Siam-Cambodge, la traversée du marais de Chang-préah représente merveilleusement cet imprévu attendu de tous. Ah! vous allez voir ce qu'ils vont coûter de vies humaines, ce kilomètre 83 et ses adjacents — il est vrai que, des vies de coolies, nos financiers, grands metteurs en action de la morale civilisatrice, auraient pudeur à en exagérer le prix! — Vous allez voir surtout ce qu'il va coûter de tonnes de ciment!

Mais c'est ici qu'éclate le génie de « combinazione » des expérimentés dirigeants — faut-il les nommer? — du S-H^t C. Grâce à eux on peut dire, en effet, que quand le ciment va, en Cochinchine, tout va... Nous ne saurons jamais quelles considérations économico-stratégiques ont amené la cour de Bangkok à établir le terminus de son tronçon juste en face de ce gouffre de limon, ni quels arguments diplomatiques ont pu faire abandonner, du côté français, le raisonnable tracé primitif. Mais ce que nous savons, c'est que, le jour même où cet abandon était agréé en haut lieu, étaient déposés, en l'étude de M. Lavize, notaire à Saïgon, les statuts de la Société des Ciments Cochinchinois, devenue, comme chacun sait, le fournisseur

attitré de la Compagnie des Railways. Et ce que nous pouvons fournir à nos lecteurs, c'est la liste édifiante des actionnaires, souscripteurs d'actions privilégiées, de ladite Société.

Suivaient une cinquantaine de noms, plus ou moins notables, en tête desquels je relevai celui du vieux singe fourré, aux pattes plus noires que les mouchetures de son hermine, convive de Vanelli, le jour de mon premier déjeuner au *Lotus Blanc*.

Je tenais encore le journal à la main, quand je pénétrai dans la chambre de Vigel. Il se mit à rire, du fond de son lit.

— Eh bien, comment trouvez-vous ma prose ?

— C'est vous qui avez rédigé ces deux colonnes ?

— C'est moi.

— Ah !

Je ne manifestai rien de plus et continuai, de l'air le plus naturel :

— Je vous annonce, Henry, que je repars demain pour là-haut : ordre du patron ! Au cas où vous auriez besoin de piastres, j'ai signé un petit papier à votre crédit... Que dit la Faculté, pour votre clavicule ?

— Elle dit qu'il faut un mois. Dans cinq semaines, j'espère être des vôtres... Merci pour le papier.

Il ferma les yeux, les rouvrit, m'observa entre les cils, et reprit, la voix hésitante.

— Vous me blâmez, pour l'article ?

— Moi, pas du tout, je vous le jure. Mais ces choses-là ne m'intéressent pas...

Il plissa le front comme un homme qui cherche à comprendre.

— Vous savez, — dit-il, — tout ce que j'ai mis dans l'article, liste comprise, c'est la vérité... Ce n'est pas ma faute, si la vérité n'est pas belle !

— Possible, Vigel ! Mais comprenez ce que j'entends par : « Cela ne m'intéresse pas ! » Je ne suis pas un naïf. Quand vous me dites : « Toute la Cochinchine est à fond de boue » je réponds : « Ce qui m'intéresse, c'est que, dans cette boue, on ait pu tout de même couler des piliers assez durs pour porter des ponts ! » Quand vous me dites : « Les Vanelli et

consorts sont des forbans et des fourbes », je réplique : « J'admire, moi, que ce ne soient pas seulement la cupidité, l'orgueil, la luxure, mais encore l'intelligence, la hardiesse, la domination, qui fassent glu pour prendre ces rapaces à leurs propres œuvres ! »

Vigel me regardait avec des yeux attentifs, où perçait peut-être la satisfaction de surprendre, dans sa franche expansion, une pensée jusqu'alors tenue secrète. Quand j'eus fini de parler, il porta sa main libre à son front, et s'en fit visière une seconde, comme si une lumière trop crue l'offusquait.

Et soudain je vis l'expression de sa physionomie changer, et j'entendis sa gorge pousser un gros soupir. Je compris que jouait en lui ce mécanisme presque humiliant qui le ploie, d'impulsion, à toute force affirmée, du moment que l'affirmation n'implique pas menace directe à son égard.

— Être pris à la glu de nos propres œuvres... oui, vous avez raison, Tourange, voilà bien notre aventure à tous ! Ainsi moi, par exemple, lors de ce stupide spectacle, il n'était pas une personne des deux mille rangées autour des cordes, à l'exception de vous, cher ami, et — il pinça un demi-sourire — de celles qui vous approchaient, pour qui je ressentisse autre chose qu'un indifférent mépris. N'empêche qu'en entendant crier par ces deux mille imbéciles : « *Go on*, Vigel, *go on* ! » je me serais fait casser joyeusement la tête et les quatre membres... et pour quoi? ah voilà, Dieu sait pour quoi !

— Ne vous tourmentez pas trop pour le chercher, *old champion*, — dis-je en mettant de l'ordre dans ses coussins en désarroi. — Mais à propos des personnes qui m'approchaient, savez-vous que le pavillon vanellien ne flotte plus sur la rivière, que le *Lotus blanc* et son étamine rose à coins verts ont pris le large?

— Je le sais.

— Savez-vous que le comte de Faulwitz, arrivé dimanche soir, et l'Ennemi, qui donna tant de tablature à notre camarade Moutier, ne sont qu'un seul et même seigneur?

— J'avais éclairci ce point, voilà tout juste cinq semaines. Et c'est même en pensant alors à feu Lacroix et à Fagui que le premier sentiment m'est venu d'écrire l'article... Un bon sentiment cela, Tourange !

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Il y en a donc de mauvais?

Il sourit de son côté, assez joliment, ma foi.

— *By Jove!* — fit-il, avec un geste léger — je ne sais plus... Vous me brouillez mes idées et ma morale... Mais ne pensez-vous pas que, quand l' « autre » lira l'article et verra le Prussien bisquer un peu, elle aura de l'estime pour moi?... Et cela me suffit... pour le moment!

— Vigel, vous serez un homme roulé pour la quatrième fois.

Je lui pris la main et lui souhaitai prompt rétablissement. Quel amusant compagnon! Je sens que sa présence me manquera; la mienne lui manquera aussi, je veux croire. Je commençais à me l'attacher, ce « civilisé » qui n'est ni un Latin, ni un Germain, ni un Yankee, ce garçon aux muscles souples, capricieux, lâche et hardi comme une bête — une bête très, très intelligente.

Comme je tournai le bouton de la porte, il me cria d'une voix gamine :

— *Go on*, Tourange, *go on*!

HENRY DAGUERCHES

(A suivre.)

NOTRE LITTORAL

EST-IL DÉFENDU?

« Certes, il l'est! » dirait le département de la Guerre, si on lui posait officiellement la question... « Il l'est très bien. Nous avons là batteries, canons, mortiers, projecteurs, avec force artilleurs pour servir tous ces engins; et, de plus, en temps de guerre, nous aurions, aux bons endroits, des troupes mobiles pour courir sus à l'envahisseur et le rejeter à la mer, si, d'aventure, il se risquait à une descente.

« Il l'est... à peu près », dirait à son tour le département de la Marine. « Je n'admire pas autant que mon voisin l'organisation qu'il a donnée à la défense de nos côtes. Je sais trop bien ce que peuvent les vaisseaux d'aujourd'hui... Du moins, aux moyens qu'il emploie, j'ajoute les miens, torpilleurs et sous-marins, mines et torpilles. Seulement ces armes-là ne s'appliquent, en fait, qu'à la protection des ports de guerre, celle des ports de commerce et des plages — fort nombreuses — où l'ennemi pourrait descendre étant exclusivement à la charge de l'armée. »

La vérité, c'est que notre frontière maritime est, dans l'état présent des choses, mal défendue; qu'elle est armée d'une manière tout à fait insuffisante au regard des périls qu'elle court et qui sont beaucoup plus pressants qu'on ne le croit communément; qu'elle est armée surtout d'après des méthodes surannées, peu rationnelles, d'ailleurs, parce que,

trop absolues, elles s'appliquent indifféremment au Nord et au Midi, au Levant et au Ponant, à tous les ciels, à toutes les mers, à toutes les circonstances géographiques et hydrographiques, si variées, cependant.

Voilà pour la Guerre.

Quant à la Marine, quant aux éléments flottants, fixes ou mobiles, qu'elle fait concourir à la tâche de défendre les ports de guerre, ayons le courage de dire que ces éléments traversent en ce moment même une crise très grave, à laquelle il faut se hâter de mettre fin dans le peu de temps qui nous reste peut-être.

***

Mais avant de faire toucher du doigt à mes lecteurs l'insuffisance de notre organisation actuelle, en ce qui concerne la défense des côtes, il me semble utile de préciser, mieux que je n'ai pu le faire dans mon étude sur la défense du Pas-de-Calais[1], les périls auxquels je faisais allusion tout à l'heure et de montrer ce que peuvent entreprendre contre nous, par la voie de mer, ces adversaires futurs dont on sait assez quelle est la puissance sur terre.

On enseigne couramment dans nos hautes écoles militaires :

1° Qu'*en principe*, un belligérant avisé doit se garder des diversions et consacrer toutes ses forces à la poursuite de l'objectif principal. Et comme nos ennemis éventuels sont fort attachés aux « principes », il y a peu d'apparence qu'ils veuillent violer celui-là, donc peu de chances qu'ils entreprennent quelque chose sur nos côtes, leur seul objectif étant évidemment d'écraser nos armées en Lorraine;

2° Qu'en tout cas la faiblesse des effectifs que l'on peut transporter sur mer rend les diversions sur les côtes tout à fait inefficaces, en présence des masses armées dont on dispose aujourd'hui; de telle sorte qu'à supposer possible un débarquement, l'assaillant ne serait pas en mesure de « déboucher » et de s'avancer dans le territoire, heureux si, aussitôt

1. *Revue de Paris* du 15 novembre 1912.

descendu à terre, il n'était pas rejeté à la mer comme les Turcs à Aboukir, les Anglais à Saint-Cast et à Camaret;

3° Qu'enfin, grâce à la multiplication des lignes de chemins de fer, il suffit de disposer des troupes actives en certains points, nœuds de voies ferrées, pour faire face à l'attaque en temps opportun, les flottes de transport se mouvant lentement et la mise à terre d'un corps d'armée étant fort longue;

4° Que s'il s'agit au surplus de la lutte des batteries contre les vaisseaux et du bombardement des ports, la supériorité du canon monté à terre sur le canon monté à bord n'est point douteuse, en raison de l'instabilité de plate-forme des navires, ceux-ci atteignant d'ailleurs des prix de revient tels que l'on hésitera toujours à les compromettre en face des ouvrages à terre, beaucoup moins coûteux. Et quant aux bombardements exécutés de la mer, ils restent peu efficaces parce que les feux sont arrêtés trop tôt par l'insuffisance des munitions en soute.

La réfutation de ces arguments, dont le tort capital est d'être basés, du moins en ce qui touche les facultés des unités de combat, sur la méconnaissance de leurs énormes progrès dans ces vingt dernières années, la réfutation, si on la voulait tout à fait complète, exigerait presque un volume. On me pardonnera d'abréger et de borner mes répliques aux points essentiels.

1° Encore qu'il me fût aisé de prouver, histoire en main, qu'on a toujours fait des diversions, qu'elles ont été souvent utiles et qu'elles furent parfois décisives —, par leur effet moral, plus encore que par leur effet matériel[1] —, je ne m'arrête pas à contester la valeur du principe général qui recommande d'employer toutes ses forces à la poursuite de l'objectif principal. Mais ce serait faire de la stratégie à la manière du célèbre conseil aulique que de considérer des

1. A ce dernier point de vue, on peut citer, comme exemple d'une heureuse diversion politico-militaire, l'occupation de Bordeaux, dès le 13 mars 1814, par le maréchal Beresford, principal lieutenant de Wellington. Ce dernier avait évidemment pour objectif principal, essentiel même, l'armée de Soult qui exécutait une belle retraite latérale de Bayonne sur Toulouse. Le général anglais n'hésita cependant pas à faire un important détachement sur sa gauche pour aller occuper Bordeaux. Cette opération produisit en France un effet considérable et découragea les défenseurs de l'Empire.

principes de guerre comme absolus. Il n'y a rien d'absolu à la guerre et les principes y cèdent, bon gré, mal gré, aux faits, aux circonstances. Or il est, malheureusement pour nous, des faits précis, actuels — quelques-uns définitifs — qui suffiraient à justifier les entreprises exécutées par nos adversaires sur notre littoral :

D'abord notre armée navale, le premier échelon de la défense du littoral, est concentrée et fixée dans la Méditerranée. Il ne reste dans le Nord que des forces mobiles insuffisantes, que l'on peut, a la vérité, grossir un peu artificiellement, comme je l'ai montré déjà. Mais enfin tout cela est précaire. Bien mieux, il faut oser reconnaître que notre armée navale elle-même ne suffirait pas, *en ce moment*, à la tâche de contenir la flotte allemande, si l'Angleterre nous abandonnait à nous-mêmes. Notre amiralissime serait conduit à faire de la « défensive active » en prenant Brest et l'Iroise comme point d'appui. L'ennemi masquant cette force navale avec la majeure partie, mais non la totalité de la sienne, garderait dans la Manche assez de bâtiments pour y exécuter tous ses plans.

Ce même adversaire dispose, en raison de la surabondance de ses contingents annuels, de formations de réserve bien organisées, mais qu'il ne peut utiliser toutes sur le théâtre principal de la guerre, où il y aura déjà, rien qu'avec son armée active, quinze cent mille hommes accumulés sur une aire restreinte et qui dévoreront tout, magasins, convois de ravitaillement, ressources du pays.

Il dispose, d'autre part, d'une merveilleuse flotte de transports, composée de très grands bâtiments, rapides, parfaitement aménagés pour le personnel et le matériel[1]. Il y joindra

1. La Compagnie du *Norddeutscher Lloyd* fournissait, fin 1911, vingt-quatre transports, dont onze de plus de 19 000 tonnes, filant de 15 à 18 n. 5. Trois de ces bâtiments, *Prinz Fr. Wilhelm*, *Washington*, *Berlin*, déplaçant de 28 000 à 36 000 tonnes et filant plus de 17 nœuds, portent, à eux seuls, 15 000 hommes; l'ensemble en porte 37 000.

La Compagnie *Hamburg Amerika linie* fournissait, à la même époque, treize vapeurs, dont dix de plus de 19 000 tonnes, filant de 15 à 17 n. 5, pouvant porter ensemble 30 000 hommes. Deux de ces vapeurs, *Amerika* et *Kaiserin Augusta Victoria*, peuvent enlever 8 000 hommes à eux deux. — Que serait-ce si nous ajoutions à cela les grands paquebots qualifiés de *croiseurs auxiliaires!* On arriverait à un total de 80 000 hommes.

tous les remorqueurs nécessaires, les chalands, les allèges, les barrages flottants, les « piers », ou jetées démontables, les tronçons de voies de chemins de fer, etc., etc... Tout cela est prêt. Il sait ce qu'il veut et ce qu'il peut. Il sait aussi où il ira. Voici tantôt vingt ans qu'il étudie les plages du Cotentin, sans parler des autres...

Et ainsi il appliquera le « principe », que j'emprunte, moi aussi, à Jomini : « A la guerre il faut agir partout où l'on se trouve plus en mesure et plus en force que l'ennemi », principe qui justifie évidemment les diversions, pourvu qu'elles soient faites par le plus fort.

2° Je viens de répondre, en examinant le premier point, à l'argument tiré de la faiblesse des effectifs transportés. Nous sommes loin des 30 000 hommes des traités classiques (on les avait déjà fort dépassés en Crimée et dans la guerre de Sécession) et il ne faut pas compter sur moins de 60 à 70 000, c'est-à-dire autant qu'en avait la première armée allemande, celle de Steinmetz, en 1870. Et sans doute cette petite armée sera faible en cavalerie; ses attelages de bouches à feu ne seront, avant toutes réquisitions, que de quatre chevaux. Elle n'organisera pas tout de suite ses convois et ses parcs. Mais pense-t-on que, sur tous les points, nos divisions de l'armée territoriale seront plus favorisées que l'adversaire et mieux pourvues? Aucunement. Quant aux corps de l'armée active, on sait assez qu'ils seront tous à la frontière continentale et qu'ils y auront fort à faire. C'est donc par un audacieux abus de mots que l'on oppose les « faibles effectifs transportés » aux « masses armées » prêtes à les accueillir.

En réalité ce seront les défenseurs qui seront plus faibles en nombre que les assaillants. Prétendre, dans ces conditions, que l'on rejettera ceux-ci à la mer, c'est se moquer, vraiment.

3° Ceci m'amène à réfuter le troisième point. Les chemins de fer! Pour qui se contente d'une vue superficielle des choses, l'idée est séduisante de jouer le jeu des « navettes stratégiques » entre divers points d'un littoral très découpé, en se plaçant à l'origine dans une position centrale d'où rayonnent de nombreuses lignes de chemins de fer. Ainsi de Saint-Pol ou d'Abbeville, de Rouen ou de Caen, de Rennes, de Nantes, de Bressuire, de Niort, d'où l'on peut atteindre à peu près tous les

ports ou toutes les plages abordables des secteurs côtiers correspondants en deux heures, trois heures, quatre heures au plus. Malheureusement, que d'objections graves se présentent à l'esprit dans un examen plus attentif!...

Illusion, tout d'abord, illusion pure, que ces durées de trajet des horaires! De ce que, pour aller de Rouen à Dieppe, par exemple (et je prends un des cas les plus favorables à la défense), il faut moins de deux heures, il ne s'ensuit pas du tout que deux heures seulement s'écouleront entre le moment où la flotte ennemie sera signalée au large et celui où la division de l'armée territoriale postée à Rouen arrivera sur les lieux. En comptant huit heures, dix heures même, nous serons optimistes. Il faut en effet que l'ordre de mouvement soit donné par l'autorité territoriale, qu'il soit transmis, que les troupes soient rassemblées, mises en route sur la gare ou sur les gares désignées, que les trains soient formés (il en faut vingt-quatre au moins pour le transport d'une division d'infanterie à laquelle s'adjoindront évidemment quelques cavaliers éclaireurs et plusieurs batteries de campagne)[1] et acheminés les uns après les autres à l'intervalle réglementaire de vingt minutes. Supposons qu'il ne se produise aucun « à coup », aucun incident retardateur, encore est-il que le déchargement du personnel et du matériel de ces vingt-quatre trains sera fort long, ne pouvant se faire uniquement dans la gare de Dieppe. Fera-t-on débarquer l'infanterie en rase campagne, sans quais, sans rampes? Mais cette infanterie a des chevaux d'État-major et d'officiers, des caissons de munitions, des voitures régimentaires. En tout état de cause, il lui faudra le temps de gagner à pied le point attaqué, la plage, où elle arrivera par paquets successifs, au grand détriment de l'efficacité de son action dans l'engagement déjà commencé, n'en doutez pas; car la flotte ennemie, elle, a marché vite, sans hésitations, sans obstacles d'aucune sorte — Dieppe n'étant pas défendu — préparant tout, dans la dernière heure de sa marche, pour débarquer, aussitôt mouillée, ses chalands, ses canots et son monde, le tout n'ayant, au surplus, que quelques centaines de mètres à parcourir pour aborder au rivage ou aux quais du port.

1. Un train par bataillon, un par escadron, un par batterie de campagne, plus les états-majors, convois administratifs, échelons de parc, etc.

Mais faisons à la défense la part encore plus belle. Supposons la division d'infanterie arrivée juste à temps pour repousser la descente. Que va-t-il se passer? — Ici, qu'on me permette de laisser la parole à un intendant général de la Marine de la fin du XVIIe siècle, d'Usson de Bonrepaus, qui fut, vers 1690, l'adjoint de Pontchartrain et souvent, en fait, le véritable ministre. Voici ce qu'il écrit au roi, le 20 juin 1691, au sujet de la vanité d'un système de défense des côtes exactement semblable à celui que l'on adopte aujourd'hui :

On a voulu persuader à Votre Majesté qu'il est de son service de supprimer les grandes dépenses de sa marine, parce qu'Elle peut, à moins de frais, défendre les côtes de son royaume en employant, pour les garder, 4 000 chevaux et 25 000 hommes de pied, y compris les milices qui se trouvent naturellement sur les côtes.

J'ose dire hardiment que ceux qui ont conçu une semblable pensée ne connaissent point la navigation... Ils peuvent avoir ouï dire qu'avec de la cavalerie portée dans les lieux où les ennemis voudraient faire une descente, si elle se trouvait supérieure en nombre, on pourrait empêcher les ennemis qui n'auraient que de l'infanterie de descendre à terre ; mais ces messieurs n'ont point considéré que, dans la seule étendue de nos côtes, depuis Brest jusqu'à Calais, il y a trente-deux rades ou plages où les ennemis pourraient faire des descentes; que quatre mille chevaux ne pouvant occuper qu'une partie de l'étendue de ces côtes, tout ce qui se pourrait faire serait de porter les quatre mille chevaux par pelotons en différents endroits, en sorte qu'ils puissent s'assembler diligemment dans les lieux où l'on verrait paraître l'armée navale des ennemis. *Mais celui qui la commanderait, informé, comme il le serait infailliblement par les pêcheurs qu'il ferait prendre sur la côte, du lieu où la cavalerie se trouverait assemblée, ne manquerait point de feindre que c'est dans ce même lieu qu'il va faire sa descente, et, après avoir attiré toutes les troupes de Votre Majesté de ce côté là, il mettrait à la voile à l'entrée de la nuit pour se trouver, le lendemain matin, à 20 ou 25 lieues de là, dans une autre rade, où il pourrait faire sa descente sans y trouver aucune résistance;* et, ayant mis ses troupes à terre, des canons et des munitions, il aurait le temps de s'avancer dans le pays et de s'y retrancher, de manière que, pouvant tirer des vivres du côté de la mer, il faudrait, après que les ennemis y seraient établis, une armée de 40 000 hommes pour les en chasser.

Il n'y a point d'homme de mer qui connaisse les côtes du royaume, qui ne convienne que cela peut arriver...

Heureux le temps où un simple administrateur pouvait entendre si bien les choses de la guerre qu'aujourd'hui, après deux cent vingt ans, on ne saurait rien changer à son argumentation et que la méthode dout il prévoit l'emploi par l'ennemi, pour la réussite du débarquement, est tout juste celle dont on usera contre nous, si nous n'y prenons garde.

Bonrepaus, au surplus, eut tout de suite cause gagnée auprès de Louis XIV, frappé de la justesse de ses observations. Vauban y aida, qui ne craignait aucunement, lui, la *dispersion des forces*, quand il s'agissait de l'organisation de la défense du littoral et savait quel est l'énorme avantage, pour arrêter le premier élan de l'ennemi, pour gagner du temps et permettre aux renforts d'arriver, de disposer d'une *défense locale*, exactement appropriée aux circonstances du pays, de la côte, de la mer qui les baigne. Or les éléments de cette défense locale existaient au XVIIe siècle ; c'étaient les milices côtières et il ne s'agissait que de donner à leur effort l'appui de quelques ouvrages et d'un peu d'artillerie.

4° Le dogme de la supériorité du canon à terre sur le canon à bord, déjà très hasardé autrefois, quand les flottes étaient soumises aux caprices des vents et de la mer et que d'ailleurs les vaisseaux, dépourvus de toute protection, « s'embossaient », c'est à-dire restaient immobiles sous le feu des batteries, ce dogme, dis-je, ne mérite plus de créance. La proposition inverse serait, au contraire, parfaitement soutenable, sauf dans le cas où, par leur altitude, les ouvrages à terre dominent largement les vaisseaux ; et encore faut-il qu'il n'y ait point trop de disproportion entre l'armement de ces ouvrages et celui des navires assaillants.

Tant y a que, dans la plupart des circonstances, nos batteries de côte seraient promptement bouleversées par le feu très vite réglé, très précis, rapide et puissant à la fois, de pièces de gros et moyen calibres, tirant sous tourelles fermées, reposant sur des plateformes qui roulent rarement et, quand elles roulent, le font d'une manière lente et régulière ; plateformes enfin qui sont en même temps douées d'une très grande mobilité et, par là, échappent à la riposte...

Que, cependant, un chef d'escadre marchande à compromettre ses magnifiques cuirassés dans un duel avec des bat-

teries, il est possible. Mais la décision, à ce sujet, dépendra du prix que le chef de l'expédition attachera au résultat final de la lutte. A la guerre on n'hésite point devant les sacrifices qui peuvent procurer la victoire. Et, au demeurant, il ne faut pas s'exagérer la gravité des dommages que feraient subir à ces unités, efficacement protégés sur tous les points essentiels, les coups les plus heureux de canons d'un calibre insuffisant.

En ce qui touche l'appréciation portée sur les bombardements exécutés par les flottes, je trouve encore là de surprenants malentendus. J'ai admis tout à l'heure qu'une fois notre principale force navale masquée et observée — tranchons le mot, bloquée — dans l'Iroise par le gros de la flotte allemande, il resterait encore à celle-ci des éléments suffisants pour entreprendre tout ce qu'elle voudrait sur nos côtes. Supposons, ce qui est fort modeste [1], que l'État-major naval allemand consacre à ces opérations quatre cuirassés, deux croiseurs cuirassés, quatre croiseurs éclaireurs et une flottille de onze grands « destroyers ». Cette escadre disposera (sans parler des pièces de gros calibre qu'on n'emploie guère dans un bombardement méthodique) de 80 canons de 150 mm., 48 de 105 et 102 de 88, bouches à feu dont l'approvisionnement en soutes va de 250 à 400 coups par pièce. Elle aura donc plus de 70 000 coups à tirer.

Il n'en faudrait que la moitié pour faire tomber 350 obus sur chacun des 100 hectares qui représentent l'aire intéressante d'un arsenal maritime. Il me paraît que ce serait là un feu d'une intensité déjà remarquable auquel, d'ailleurs, rien n'empêchera de donner le caractère de continuité considéré comme indispensable. Certaine de n'être point dérangée dans son œuvre, l'escadre en question serait maîtresse de choisir le jour et l'heure, de n'agir que par beau temps.

Se représente-t-on les ouvriers de Cherbourg restant impassibles sous un feu aussi violent, éteignant avec calme les incendies qui s'allument partout à la fois, installant des blindages provisoires, remuant terre et madriers, réparant

1. On verra plus loin, à propos du débarquement dans le Cotentin, qu'en réalité, la Marine allemande disposerait d'une force navale à peu près double de celle que j'utilise ici pour un bombardement, en dehors de la flotte destinée à paralyser notre armée navale.

à mesure les destructions qui s'accumulent en quelques instants dans les chantiers, magasins, parcs, ateliers, aussi bien qu'à bord des navires en armement ou en réparations?... Il y aura de la troupe avec eux, dira-t-on. La troupe ne fera pas beaucoup mieux. Ce genre d'héroïsme a ses limites, d'autant que le libre consentement au sacrifice de la vie ne suffirait pas ici : il ne s'agirait pas de *serrer les rangs* avec stoïcisme, il faudrait agir promptement, habilement, avec un parfait sang-froid. Bref, dans une telle conjoncture, on serait vite obligé de mettre tout le monde à l'abri.

Et maintenant, que dire de ce qui se passerait dans un grand port de commerce, tel que le Havre. Quel désastre moral, outre le désastre matériel! Quelles horreurs, quels cris de détresse et d'indignation! Quelle répercussion profonde dans tout le pays et quelle responsabilité pour les gouvernants!...

***

Ainsi donc les dangers que court notre frontière maritime sont positifs. En quelques mois, quelques semaines, peut-être, toutes nos craintes seraient réalisées.

Qu'avons-nous donc fait pour y parer?

Sauf sur quelques points, la Guerre n'a à peu près rien entrepris, que des améliorations de détail, depuis la crise de Fachoda, dont elle se servit si habilement pour évincer plus complètement la Marine de la défense des côtes et pour augmenter les cadres et les effectifs de l'artillerie de terre par la création de nouveaux bataillons d'artillerie de forteresse. Car tout, chez nous, succès ou revers, craintes ou sécurité, profite au corps de l'artillerie.

L'alerte passée, le péril revenu du côté de la frontière continentale, on retomba, pour les côtes, dans l'indifférence. En tout cas les quelques ouvrages récents ne marquent, dans leur construction et leur armement, aucun progrès réel. Or, c'est justement pendant cette dernière période de douze années que la puissance des flottes s'augmenta si prodigieusement par la création et le développement rapide du type « Dreadnought ». L'assaillant, décuplant ses forces, marchait à grandes

enjambées, tandis que le défenseur, se jugeant toujours assez prêt, marquait le pas...

En fait, le type normal, classique, de la batterie de côtes française est suranné, faible, insuffisant.

En voici les caractéristiques essentielles :

Deux batteries accolées, l'une de quatre canons de 19 cm., 24 cm. ou 240 mm. (pièces plus récentes que les 24 cm., quoique du même calibre), l'autre de quatre canons de 95 mm. Ces dernières bouches à feu servent au réglage des grosses pièces; on les emploie aussi à battre les bâtiments légers, ainsi que les superstructures des unités de combat, quand celles-ci se rapprochent suffisamment. Les pièces ne sont pas montées sur affûts à éclipse. Elles tirent généralement entre traverses, celles-ci étant presque toujours fâcheusement visibles. Dans les ouvrages relativement modernes, les affûts ont été améliorés, surtout au point de vue de l'augmentation du champ de tir, mais il s'en faut que l'on soit arrivé à la rapidité de chargement des pièces de calibre correspondant à bord des navires. Il est vrai que les méthodes de tir employées et certains appareils de pointage ne permettraient guère d'aller plus vite. On ne veut pas non plus risquer des accidents résultant de l'échauffement des pièces[1].

Point ou peu de lunettes de pointage; lacune d'autant plus regrettable que l'artillerie des bâtiments, qui en est toujours munie, peut tirer de très loin. Pas davantage de télémètres perfectionnés, immédiatement entre les mains du chef de batterie, comme les « Barr et Stroud » le sont, à bord, pour l'officier chargé du tir. Ce chef de batterie, de plus, n'est point abrité. Obligé de se découvrir plus que les servants de ses pièces, sans avoir la protection d'une petite coupole blindée, c'est lui qui court le plus de risques et que ménageront le moins les éclats d'obus.

1. Voyant des pièces de 95 tirer à blanc sur un torpilleur avec une lenteur qu'il estimait surprenante, un officier supérieur de la Marine s'en ouvrit à un chef d'escadron d'artillerie de forteresse, commandant de groupe, qui lui répondit : « Hé oui! nous ne tirons pas aussi vite que vous; mais aussi nous n'avons pas de retours de flammes comme sur le *Jules Michelet*. » Le marin, encore plus étonné, se borna à répondre que tirer le plus vite possible était une nécessité absolue et qu'il fallait que la poudre employée se prêtât à cette exigence. Mais il y a tant d'exigences auxquelles la poudre B ne se prête pas!...

Pour en finir avec les pièces et leur personnel, je dirai que celui-ci — fort bon en soi, personne n'en doute — n'est pas exercé comme il devrait l'être; j'entends par là que les tirs d'exercice ne serrent pas d'assez près la réalité. Nous avons tous vu défiler devant une batterie un pauvre but, carcasse de bois entoilée, qui se traîne, remorqué par un petit vapeur, à la vitesse de 3 à 4 nœuds, sans jamais faire varier son cap, ni son allure et qui, à la distance de 3 000 à 4 000 mètres, au plus, se prête le plus complaisamment du monde à toutes les observations, comme à tous les coups de la batterie. Celle-ci fait un très bon tir, naturellement; et elle triomphe...

Comme elle déchantera quand il lui faudra tirer sur ce petit trait noir, à peine visible, là-bas, à l'horizon — 10 000 mètres environ — qui se déplace à la vitesse de 15 nœuds en moyenne, tantôt accélérant, tantôt ralentissant son allure, battant en arrière même, quelquefois ; qui fait des routes en zig-zag, comme les tranchées dans un siège[1], routes qui, d'ailleurs, sont étudiées à l'avance et repérées par les relèvements de points à terre; qui, se rapprochant, quand il le juge convenable, montre une silhouette truquée, une ligne de flottaison fausse pour dérouter les observateurs et, soigneusement, se garde de se présenter de plein travers, non plus que d'enfilade.

Encore n'ai-je rien dit des coups que la batterie recevrait pendant ce temps-là, ce qui compliquerait singulièrement les choses et découvrirait à son personnel la différence qu'il y a entre tirer à ciel ouvert et tirer à l'abri d'une tourelle.

C'est qu'en effet, au point de vue de la protection, la situation a changé du tout au tout pour les deux adversaires, depuis cinquante ans. Presque nulle pour les vaisseaux, du temps des murailles de bois, elle est aujourd'hui complète et efficace, aussi bien pour le navire lui-même que pour son armement, l'un bardé, l'autre enveloppé d'acier. Cet avantage, nous le payons assez cher, étant passés de 3 000 tonnes à 25 000 et

1. La comparaison s'impose d'autant plus que ces « approches » en zig-zag seront faites de préférence, par les bâtiments, sur les flancs des batteries, dans les secteurs les moins bien pourvus de feux; de même que les cheminements des assiégeants visent toujours un saillant de fortification, où les feux de la défense sont moins concentrés que dans les rentrants.

Au reste, à puissance absolue égale, l'engin mobile l'emportera toujours sur l'engin immobile.

de 4 millions à 75, pour avoir le droit de le faire valoir en face de la batterie qui, elle, a tout simplement revêtu son coffrage en maçonnerie d'une chemise de béton, chemise épaisse, j'en conviens, mais de résistance insuffisante quand il s'agit des coups directs, de canons qui lancent, à la vitesse initiale de 900 mètres, des projectiles de plus de 500 kilos.

Ce n'est rien encore : on pourrait prétendre que les coups seront rares, aussi exactement adressés. Le point délicat, c'est que, même arrivant un peu court et labourant à fond le revêtement gazonné extérieur de l'ouvrage, les obus déchausseront complètement le coffre et soulèveront par leur explosion une montagne de terre ou de sable, mêlée de pierres, de briques, d'éclats de ciment et de métal qui, à la retombée, blessera, écrasera les servants, ensevelira les pièces et en dégradera tous les organes délicats.

Quant aux coups un peu longs, atteignant le terre-plein de l'ouvrage, son parapet ou mur de clôture, ou même un ressaut, un talus de terrain trop proche, ils fournissent des gerbes d'éclats et de débris dont les portions en retour produisent des effets analogues. L'expérience en fut faite, il y a quelque vingt ans déjà, dans un tir d'obus à la mélinite exécuté par des bâtiments de l'escadre sur une batterie du type normal, mais condamnée, de l'une des îles d'Hyères. Les pièces et les servants, figurés par des panneaux en bois, furent criblés d'éclats.

Malgré tout, la Guerre n'a pu se résoudre à admettre que pour les batteries basses, au moins, on adopterait l'unique système rationnel, celui des canons sous coupoles cuirassées tirant au-dessus d'un très large glacis en béton. A-t-elle été arrêtée par le prix de revient? Il est possible. On peut dire cependant que deux pièces sous coupole en valent bien six à découvert. Je croirais plutôt à la puissance de l'inertie et à l'indifférence vis-à-vis de tout ce qui touche à la défense de la frontière maritime; et ce qui m'y incite, c'est la lecture toute récente des articles de la *Nouvelle Revue*[1] où M. le colonel

1. Numéros des 1er et 15 octobre 1912. Dans une précédente étude, parue le 1er septembre 1911, le colonel Gautier avait, lui aussi, traité de la défense des côtes, en se plaçant au point de vue spécial de l'artilleur. Ce n'est qu'après avoir écrit ceci que j'ai eu connaissance de ce très intéressant travail, où j'ai d'ailleurs trouvé une large confirmation de mes critiques.

d'artillerie Gautier étudie notre artillerie de siège et de place, ainsi que les services techniques de l'arme.

L'auteur, qui est pourtant de la maison, se plaint avec une méritoire franchise de l'état d'abandon de notre artillerie de siège : « Tout est sacrifié, dit-il, à l'artillerie de campagne. » Les raisons qu'il en donne sont intéressantes et quelques-unes mettent en lumière les divisions de ce corps de l'artillerie, qui, tout puissant qu'il est, n'est pas un bloc sans fissures.

Quoi qu'il en soit, si, de l'aveu d'un homme du métier, l'artillerie de siège est négligée, comment s'étonner que l'artillerie de côte le soit encore davantage, puisqu'au fond la Guerre n'attache pas d'importance aux opérations que cette arme serait appelée à contrarier?

*
* *

Je n'ai parlé encore que de l'organisation intérieure des batteries. Élevons le débat en examinant quel esprit dirige les méthodes générales de défense et, par exemple, le choix des emplacements d'ouvrages, la détermination de leur armement.

J'ai déjà dit quels sont, dans les états-majors de l'armée, et la méconnaissance des progrès des cuirassés récents et le dédain des facultés des flottes modernes. Il est naturel que, dans cet état d'esprit, on se mette médiocrement en peine de calculer les conséquences d'une diversion maritime ou que si, d'aventure, on fait quelque effort pour y parer, cet effort avorte et que l'on reste à mi-chemin du but à atteindre. D'ailleurs le traditionnel défaut, toujours sensible, encore qu'atténué depuis quelque temps, de vues d'ensemble communes aux deux départements militaires, le défaut d'entente précise sur ce que l'on doit craindre comme sur ce que l'on pourrait entreprendre du côté de la mer, imprime forcément un caractère d'incertitude, par conséquent de *banalité* aux concepts des officiers de l'armée qui ont la charge d'organiser la protection des points faibles du littoral et l'aménagement des positions stratégiques, autres que les ports de guerre.

Étudions-en quelques cas concrets.

A Dunkerque d'abord, où s'est produit dans ces dernières années, reconnaissons-le, ce commencement d'effort, malheu-

reusement peu fructueux, auquel je faisais allusion tout à l'heure et où le département de la Guerre a fait construire un ouvrage important dont deux faces battent la mer.

On se rappelle peut-être que dans mon étude sur la *défense du Pas de Calais* j'avais noté qu'à Dunkerque ce n'était pas la rade elle-même qu'il fallait battre, attendu que c'est un étroit cul-de-sac où une force navale ennemie ne viendra jamais se risquer, surtout avec les unités modernes si longues et d'un si fort tirant d'eau, mais les abords de cette rade dans l'Ouest et dans le Nord, afin, d'une part, de protéger les mouvements de sortie ou de rentrée de nos propres bâtiments affectés à la défense générale du Pas de Calais, de l'autre, d'empêcher l'adversaire de s'établir dans l'une des fosses qui séparent les bancs de Flandre, tous parallèles au rivage, pour, de là, bombarder à son aise le port et la ville, à la limite de la portée efficace des pièces du front de mer.

Ces deux conditions ne pouvaient être satisfaites que par la construction d'un fort en mer, à deux ou trois coupoles, enraciné sur l'un des bancs qui découvrent à marée basse et qui s'étendent à 4 000 ou 5 000 mètres dans le nord de la rade, le Breedt-banck, par exemple. L'entreprise n'était pas téméraire. La proposition en ayant été faite, il y a quelque douze ans, le Service des Ponts et Chaussées s'était déclaré prêt à entreprendre les travaux préparatoires d'affermissement du banc à l'endroit choisi et de constitution du soubassement de l'ouvrage.

A-t-on étudié cette solution rationnelle? L'a-t-on seulement envisagée? — Je l'ignore. Tant y a que la solution adoptée consiste à prolonger, pour ainsi dire, le front de mer fortifié de Dunkerque vers l'Ouest par la construction de deux nouveaux ouvrages — toujours du type normal, classique, « amélioré » naturellement. Le plus important de ces ouvrages est armé de trois grosses pièces empruntées à l'ancien front de mer, où elles jouaient le rôle de pièce de rupture vis-à-vis des cuirassés *qui auraient pu* commettre la folie de s'engager dans le cul-de-sac. Mais il en reste encore trois autres qui, justement, battent surtout ce cul-de-sac. A quoi serviront-elles, en réalité? On se le demande.

Ces bouches à feu sont anciennes, en tout cas. La Marine

les connut autrefois et les a jugées insuffisantes. Ni comme portée, ni comme puissance balistique elles ne répondent aux nécessités actuelles. Non seulement elles ne recouvrent pas l'entrée de la rade, la passe de l'ouest, mais encore elles n'empêcheraient pas l'adversaire de s'installer dans la fosse qui borde la pointe du Breedt-banck, au Nord, et d'où, à 10 000 ou 12 000 mètres, ses canons de 305 et de 340 atteindraient parfaitement le front de mer, le port et la ville.

On a donc dépensé de l'argent sans obtenir de résultat satisfaisant, complet.

Voyons maintenant Cherbourg.

Cherbourg, c'est le port en façade voué au bombardement. Aucun de nos arsenaux maritimes n'est mieux connu de nos futurs adversaires, dans ses détails industriels et militaires, aussi bien que dans ses approches et dans son dangereux « hinterland », le Cotentin. Il y a vingt ans déjà les côtres et goëlettes de plaisance de Kiel, que la marine allemande prête, l'été, à des groupes d'officiers bien choisis, venaient, sous pavillon anglais, mouiller sur sa rade, louvoyer autour de la digue et de Chavagnac, naviguer dans le raz Blanchard ou dans les eaux de Barfleur, explorer les anses, les plages de Vauville et de Sciotot, s'assurer que Saint-Marcouf, Tatihou, la Hougue sont désarmés et que rien ne s'oppose à une descente, depuis Saint-Vaast jusqu'à l'embouchure de la rivière de Carentan.

On sait d'ailleurs que Cherbourg est le point de relâche des grands paquebots allemands de l'Atlantique. Il ne se passe guère de jour que l'on n'aperçoive un de ces énormes véhicules marins où tant d'yeux avertis, tant de lunettes fouilleuses sont braqués sur nos batteries, sur les travaux du nouveau port du Homet, sur les manœuvres de nos sous-marins et de nos torpilleurs, sur nos lancements ou mouillages de torpilles...

Eh bien! comment protégeons-nous Cherbourg contre l'inévitable attaque, de si longtemps préparée?

Toujours de la même façon : à terre, nous avons des batteries du type classique, dont beaucoup de batteries de mortiers [1].

1. Il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, on était féru des mérites des mortiers pour la défense des ports. On comptait beaucoup sur la puissance

Sur la digue et à Chavagnac des batteries bétonnées, fortement bétonnées même, mais où le personnel n'est pas suffisamment protégé et dont l'armement est déjà suranné.

Tout cela, au demeurant, est, par rapport à la mer, sur la même ligne que l'arsenal; de sorte que celui-ci peut être battu, du large, par des canons à très grande portée, que n'atteindront, pas plus qu'à Dunkerque, les coups des nôtres.

Or, à 2 200 mètres environ au large de la digue et à 4 000 mètres au nord de l'axe de l'arsenal, s'étend un plateau de sable et de rocher où les fonds ne sont que de 15 et 16 mètres, c'est-à-dire ceux du plan d'assise même de la partie ouest de la digue. C'est là, dans la construction d'un fort en mer à glacis de béton et à coupoles fortement cuirassées, armé de quatre ou six canons de 340 millimètres, qu'il fallait employer les sommes considérables qu'on a dépensées sans profit réel dans une foule de batteries, hautes ou basses, dont la portée reste insuffisante, *parce qu'elles sont trop près du point à défendre.*

D'autre part, dans l'Ouest de l'ensemble de la position, à 4 800 mètres au Nord-Ouest de l'arsenal, on trouve un deuxième plateau de roches, greffé sur la côte de Nacqueville, où il ne reste plus, à mer basse, que 10 mètres d'eau. A l'extrémité de ce banc, du côté du large, et à 4 500 mètres du premier fort à coupoles, il fallait en élever un second, armé seulement de deux canons de 340 ou de 305 millimètres.

Enfin — car il semble vraiment que la nature ait elle-même indiqué les emplacements favorables et déterminé le mode de défense rationnel — du côté de l'Est, à 2 000 mètres de la digue et à 4 000 de l'arsenal, il existe un troisième haut fond, de peu d'étendue mais où il n'y a que 9 mètres d'eau. Placé là, un troisième ouvrage compléterait avantageusement la ceinture extérieure de forts impénétrables et de canons puissants, au moyen de laquelle — avec le concours des éléments mobiles de la défense maritime — l'ennemi serait tenu en

du tir en bombe, très menaçant en effet pour les ponts et par conséquent pour les machines, les chaudières, les soutes des navires de combat. Malheureusement, les ponts se sont fortement cuirassés, comme les flancs, et la *durée du trajet des bombes* est telle que le bâtiment visé n'est plus là où le projectile arrive. Le mortier n'est, en fait, qu'une « interdiction de mouiller ou de stationner ».

respect à une distance telle que le bombardement devînt réellement inefficace.

En résumé, il faut s'avancer, gagner au large le plus loin possible, allonger le bras et l'épée. Cela est évident; ce l'est depuis longtemps déjà. Qu'a-t-on attendu? Qu'attend-on encore?

A Brest, même situation, moins grave à un certain point de vue, puisque l'arsenal est au fond d'une rade à laquelle on n'accède que par un goulet où les batteries de toute espèce ont été accumulées; grave pourtant, parce que le défaut d'objectif élevé, d'intelligence nette, précise des besoins, non de la défensive passive, mais de la défensive active, nous prive des moyens de faire jouer un rôle vraiment fécond à une force navale obligée de faire retraite sur Brest et de prendre cette belle position maritime comme pivot d'opérations.

Reprenons, en effet, notre hypothèse fondamentale de la mise en échec, à Brest, de notre armée navale par le gros de la flotte allemande, tandis que les unités de cette flotte qui restent disponibles opèrent librement dans la Manche. Le rôle des nôtres est tout tracé : ils ne doivent laisser à l'adversaire qui les surveille de près, qui les enserre peut-être[1], aucun répit. Ils doivent le fatiguer par des attaques continuelles, inopinées, portées sur des points différents; ils doivent user peu à peu ses forces et sa constance, afin de reprendre eux-mêmes leur liberté d'action. Mais pour cela il est de toute nécessité que notre armée navale soit assurée, quelles que soient les circonstances, de l'exclusive possession de l'Iroise, le large bras de mer compris entre la chaussée des Pierres Noires et la chaussée de Sein, le vestibule commun aux deux baies de Brest et de Douarnanez[2]. Il faut aussi, d'ailleurs, que les deux couloirs

1. Je n'ai pas besoin de dire qu'avec les engins dont disposent les *défenses mobiles* des ports, le *cercle d'investissement* s'est singulièrement agrandi. Mais, d'autre part, la vitesse des bâtiments s'est beaucoup accrue et leurs moyens d'investigations (T. S. F. par exemple) sont devenus beaucoup plus puissants. Les ralliements sur le point attaqué restent donc toujours possibles pour les bloqueurs.

2. La baie de Douarnenez doit être englobée dans la position de Brest, parce qu'elle donne accès sur des plages où une descente est aisée, plages qui dépendent de la presqu'île de Crozon, dont le revers nord commande la rade de Brest d'une manière immédiate et dangereuse.

latéraux de ce vestibule, l'un ouvrant au Nord, le chenal du Four, l'autre ouvrant au Sud, le Raz de Sein, ne puissent être utilisés que par nos bâtiments. Il faut enfin qu'Ouessant, le précieux poste avancé de la position, placé justement dans la situation la plus favorable — au Nord-Ouest — pour remplir sa fonction de surveillance, reste entre nos mains, quelques efforts que puissent faire pour s'en emparer des adversaires qui sauraient l'aménager immédiatement et lui faire rendre les plus grands services.

Je ne m'étendrai pas sur le trop vaste sujet de la constitution du camp retranché maritime de Brest. Il suffit de dire que rien n'a été, là non plus, sinon proposé, du moins entrepris dans cet ordre d'idées. Par contre, non seulement on a couvert de fortifications le goulet de la rade, mais encore il n'est pas de pointe, dans cette rade même, que l'on n'ait armé de batteries relativement puissantes. Qu'aurait-on dit chez nous si, après 1870, le département de la Guerre s'était avisé de construire de nouveaux ouvrages *en dedans* des anciens forts de Paris?

Un mot seulement, à propos d'Ouessant, sur la question des îles. Nous nous trouvons là, une fois de plus, en présence d'un principe. Prenant texte d'une boutade de Napoléon qui les traitait de « nids à bombes », nombre d'érudits stratèges décident qu'on ne les doit point fortifier. Cela dépend! Et ce sont des « cas d'espèces » qu'il convient de discuter l'un après l'autre, en laissant de côté le principe abstrait.

Celui d'Ouessant est très net. Le département de la Guerre a si bien reconnu — en dépit du principe en question — l'impossibilité de laisser sans défense une île ainsi placée, qui commande l'Iroise, le chenal du Fromveur et le chenal du Four, qui fournit d'ailleurs deux mouillages utilisables, l'un celui du Stiff, en cas de vents de Sud-Ouest, l'autre, celui de Lampaul, en cas de vents du Nord-Nord-Ouest à l'Est, qu'il y a mis une garnison, dont le renforcement est prévu pour le temps de guerre et qu'il y a créé de petits ouvrages destinés à soutenir la résistance de cette troupe.

Mais tout cela est insuffisant. Ouessant est la tête, le saillant, le principal bastion de la position de Brest : il faut l'armer sérieusement, sous peine de le voir rester inutile et, qui pis est, dangereux.

***

C'est donc, en ce qui touche le département de la Guerre, par défaut ou par insuffisance dans la conception, que l'organisation de la défense de notre frontière maritime reste inégale aux besoins. En ce qui touche le département de la Marine, il y a plutôt insuffisance ou retard dans l'exécution.

J'ai déjà dit que la Marine n'avait à sa charge que les bâtiments, armes ou engins essentiellement maritimes, constituant ce que l'on nomme la défense mobile et la défense fixe, c'est-à-dire, d'un côté les flottilles de torpilleurs et de sous-marins, de l'autre les torpilles mouillées entre deux eaux, les mines automatiques. Joignons à cela des projecteurs dépendant de la défense fixe dans les ports de guerre. Enfin les commandants des fronts de mer (officiers supérieurs de la Marine) sont chargés de la direction d'un important et très délicat service, celui de la reconnaissance des bâtiments qui se présentent à l'entrée d'un port ou d'une rade défendue.

Par dérogation à la règle qui limite à la défense des ports de guerre l'intervention des éléments purement maritimes, il existe des flottilles de torpilleurs ou contre-torpilleurs et de sous-marins en certains points stratégiques particulièrement intéressants, tels que Dunkerque-Calais, Oran, Ajaccio, Bizerte. Mais — et voici qui est fait pour surprendre — il ne semble pas que l'on ait jugé utile de doter ces positions maritimes d'un organisme *permanent* chargé, soit du mouillage de mines automatiques de défense, soit du dragage de celles que l'adversaire peut semer devant elles pour y bloquer une force navale qui y aurait relâché. Il en est de même, d'ailleurs, pour tous les ports de commerce, pour tous nos estuaires de fleuves, dont la défense, en définitive, ne repose que sur le canon.

Et sans doute, on peut observer que les flottilles établies en permanence sur le littoral se hâteraient de se porter sur le point menacé. Oui, mais arriveraient-elles à temps et ne seraient-elles pas, elles-mêmes, interceptées ou bloquées dans leurs ports d'attache?

J'ajoute — et je reviendrai tout à l'heure là-dessus — que

les flottilles tendent à perdre leur caractère d'organisme permanent, attaché spécialement à tel ou tel secteur du littoral. Il est admis en principe que les commandants des forces navales actives les appelleront, quand ils le jugeront convenable (et ils y manqueront rarement) à prendre part à leurs opérations, ce qui les entraînera fort loin, peut-être.

Il vaudrait certainement mieux qu'il y eût, dans chaque port et dans chaque position maritime jugés assez importants pour être défendus, un service spécial de mouillage et de dragage de mines organisé sur place. Il en est ainsi en Angleterre et en Allemagne. Dans ce dernier pays, où les mines sous-marines sont en grande estime, l'artillerie de forteresse est chargée du service en question dans les ports dont la défense lui est particulièrement confiée, c'est-à-dire dans ceux de la Baltique, Kiel excepté.

Pour en finir avec cette question des mines sous-marines, à laquelle on ne saurait prêter trop d'attention, je suis obligé de dire que, là encore, notre marine s'est longtemps laissée distancer, peut-être pour avoir voulu trop bien faire et rechercher l'engin idéal, peut-être aussi parce que, il y a quelques années, un ministre bien intentionné d'ailleurs s'avisa de supprimer le service central des torpilles au ministère de la Marine et d'en répartir les attributions entre les deux directions des constructions navales et de l'artillerie, de sorte que ce qui marchait bien — sous la conduite d'officiers de marine — a, depuis, marché plutôt mal, les ingénieurs et artilleurs n'accordant qu'un intérêt médiocre aux mines sous-marines, ainsi qu'aux torpilles automobiles.

Nous commençons cependant à nous ressaisir, mais nous avons traversé dernièrement une crise sérieuse, parce que, trop hâtivement, nous avions renoncé à l'ancien système de défense avant d'avoir un type de mines automatiques donnant toute satisfaction.

Espérons que cette phase délicate est définitivement close.

Je viens de dire que les flottilles du littoral tendent à perdre leur caractère d'organismes permanents de défense locale. C'est qu'on a senti l'intérêt, depuis longtemps signalé par des officiers clairvoyants, d'attacher des groupes de contre-torpilleurs et de sous-marins aux escadres actives. Malheureu-

sement on n'en avait pas assez pour satisfaire aux besoins de ces forces navales sans en emprunter aux flottilles de défense. C'est ce que l'on a fait, en vertu du principe qu'il vaut mieux pourvoir à l'attaque qu'à la défense. Or ceci est à peu près juste en soi (« faire la guerre c'est attaquer! »), mais ne l'est pourtant que si, en sacrifiant la défense, on est bien assuré de donner à l'attaque une force suffisante pour tenir en échec l'adversaire considéré. Malheureusement ce n'est pas le cas ici. J'ajoute que ce n'est plus d'*emprunts* qu'il s'agit aujourd'hui; la main-mise des escadres est comptète sur les éléments sérieux des flottilles, de sorte qu'il ne reste à la défense des ports qu'un nombre insuffisant *et toujours décroissant* de simples torpilleurs, de 80 à 100 tonneaux et de petits sous-marins du type primitif, engins d'une valeur discutable en beaucoup de circonstances.

Nous n'en serions pas réduits là, d'abord si nous nous étions décidés plus tôt à construire un bon nombre de submersibles [1], en nous affranchissant des querelles d'écoles, ensuite et surtout si l'on n'avait pas laissé délibérément dépérir les torpilleurs de côte, sous le prétexte, d'ailleurs controuvé (car il y aurait fort à dire là-dessus, et des choses intéressantes, mais il faut se borner!...) que leur entretien était trop dispendieux, que l'on avait mieux à faire que de gaspiller les fonds d'un budget trop avare à réparer cette « poussière navale », d'une très contestable utilité.

La vérité, la fâcheuse vérité, c'est que les torpilleurs, pour avoir trop plu, je pense, ont aujourd'hui cessé de plaire. Tout est mode, chez nous, quand ce n'est pas caprice et les habiles trouvent toujours de spécieuses raisons pour justifier leur versatilité.

D'arguer, comme le font les plus sérieux, que le torpilleur côtier doit disparaître devant le sous-marin, cela peut se faire, à la rigueur. Encore faudrait-il, comme je viens de le dire, doubler notre production de submersibles. Mais c'est aller

1. On peut objecter que les Allemands ne se sont décidés que très tard à se lancer dans cette voie. C'est vrai. Ils étudiaient. Ils observaient ce que nous faisions. Mais, aujourd'hui, en possession d'un bon type et d'un moteur à combustion interne excellent (type Diesel), ils le multiplient rapidement, nous atteignent et vont nous dépasser.

trop vite que de prétendre qu'en ce moment les sous-marins peuvent rendre tous les services que l'on demandait aux torpilleurs, tous ceux aussi que ces derniers rendraient justement dans la nouvelle organisation de la défense maritime, comme dragueurs de mines, comme engins de reconnaissance à l'ouvert des rades, où ils feraient bien mieux que les bateaux de fortune que l'on compte y employer.

En résumé, il y a beaucoup à faire du côté *Marine* comme du côté *Guerre*. On s'est laissé aller, on a tergiversé, tâtonné trop longtemps. On a sacrifié à de vaines théories, à des « principes » que l'exagération de leur application rendait absurdes. A l'époque où nous sommes, l'organisation militaire d'un pays, que ce soit sur mer ou sur terre, ne peut être effectivement obtenue que par l'emploi de tous les moyens, de toutes les armes, de tous les engins, dont la mise en jeu doit être exactement combinée pour qu'ils se soutiennent et se complètent les uns les autres.

*
* *

Avant de conclure, je voudrais reprendre l'affaire de la défense des deux revers du Cotentin, parce qu'elle montre bien l'intérêt qu'il y aurait pour le département de la Guerre à laisser là ses principes absolus, en adaptant ses méthodes de défense aux circonstances locales.

Gardons l'hypothèse fondamentale que notre armée navale est tenue en respect dans la position de Brest par une flotte allemande supérieure en nombre, supérieure aussi — c'est bien le cas actuel — par la puissance individuelle des unités. Pendant ce temps, un corps expéditionnaire, embarqué sur quinze grands vapeurs rapides, est parti des ports de la mer du Nord et a pu franchir le Pas de Calais sans trop de dommages. Ce convoi se présente donc aux atterrages de Cherbourg, précédé par une escadre composée de :

Huit cuirassés, des types *Wittelsbacth* et *Braunschweig*; quatre croiseurs cuirassés, du type *Prinz Adalbert*; huit croiseurs éclaireurs, du type *Bremen*; deux flottilles de contre-torpilleurs de 450 à 500 tonneaux (flottilles de réserve de Kiel

et de Wilhelm'shaven), soit vingt-deux unités; une flottille de onze torpilleurs dragueurs de mines; une flottille de six sous-marins offensifs; un transport mouilleur de mines, le *Pelikan*; divers bâtiments auxiliaires[1].

Sous la protection des bâtiments légers de cette force navale et à la suite d'un vif combat de nuit qui a refoulé les nôtres dans la rade de Cherbourg, le *Pelikan* a réussi à mouiller devant les deux passes des mines qui en rendront l'usage difficile aux sous-marins de la défense. D'ailleurs les contre-torpilleurs et quatre croiseurs éclaireurs sont chargés de surveiller activement ces issues, tout en se gardant des feux des ouvrages de la côte.

Une division rapide composée du *Gneisenau* et du *Scharnhorst* ainsi que de deux croiseurs éclaireurs, va s'établir dans l'Ouest, à 30 milles au large du phare des Casquets. Les deux éclaireurs passent par le raz Blanchard et font une pointe sur le passage de la Déroute, observant Jersey, Serk et Guernesey[2].

Les deux autres croiseurs cuirassés, *Roon* et *York*, suivis de six grands paquebots des plus rapides, se détachent de bonne heure du gros et se dirigent ostensiblement sur l'anse de Saint-Martin, à dix milles à l'ouest de Cherbourg, pour y simuler un débarquement.

Le gros de l'escadre et du convoi, précédé de la flottille des dragueurs de mines et de deux éclaireurs, met le cap sur la rade de Saint-Vaast la Hougue, de manière à y mouiller — après que les passes du banc de la rade et de celui du Cardonet auront été draguées — vers quatre heures de l'après-midi.

Aussitôt les ancres tombées et tandis que des aéroplanes, détachés des navires spéciaux, explorent toute la côte et les replis de terrain en arrière, les chaloupes, canots et chalands sont mis à la mer. En moins de deux heures les compagnies de débarquement des cuirassés, avec leur artillerie transpor-

1. Cette flotte pourrait compter vingt-deux cuirassés des types *Lothringen* (1), *Deutschland* (5), *Nassau* (5), *Ost Friesland* (4), *Kaiser* (4) et *Prinz Regent Luitpold* (trois qui vont entrer en service en 1913); plus les quatre grands croiseurs cuirassés *Von der Tann*, *Moltke*, *Gœben* et *Seydlitz*. Il resterait encore de quoi faire face aux Russes dans la Baltique, en se servant de Kiel comme base d'opérations de défensive active.

2. Voir croquis ci-joint.

table à bras, une forte brigade d'infanterie et un escadron de uhlans sont débarqués, tant à la plage de Gréneville qu'à Saint-Vaast même, d'où il a fallu déloger quelques troupes arrivant en grande hâte de la direction de Barfleur.

Il n'y a pas eu de résistance sérieuse et l'artillerie des cuirassés n'a pas eu à intervenir.

L'escadron de uhlans est lancé, le plus tôt possible, sur Valognes (18 km. environ). Si cette ville n'est pas occupée, il y détruira la gare de la grande ligne Paris-Cherbourg, d'où se détache le chemin de fer départemental Valognes-Saint-Vaast-Barfleur. Si la ville est occupée, il s'efforcera de détruire la ligne entre Valognes et la station de Montebourg, ou à cette station même. Cet escadron, du reste, ne cherchera pas à regagner Saint-Vaast. Rendez-vous lui est donné pour le lendemain matin à la plage de Vauville-Biville, de l'autre côté de la presqu'île. Je n'ai pas besoin de dire que l'on a eu soin d'incorporer dans ce détachement d'*enfants perdus* des cavaliers connaissant la région. Il y en a un certain nombre dans l'armée allemande.

Quelles sont, pendant que se déroulent ces opérations préliminaires, les mesures prises par les défenseurs?

Évidemment ils sont sur leurs gardes depuis la nuit même, où l'on a su que l'expédition allemande avait franchi le Pas de Calais. Cette indication, toutefois, n'est pas suffisante. Celle qui résulte, vers quatre heures du matin, du combat soutenu par les flottilles de Cherbourg ne précise que l'imminence du danger. On ne sait toujours pas de quel côté se portera le convoi. Toutefois les troupes mobiles de la garnison de Cherbourg sont prêtes à marcher ou à embarquer dans les trains de la grande ligne et du chemin de fer départemental Cherbourg-Barfleur, qui se relie à Barfleur même à la ligne venant de Valognes. On sent vivement, à ce moment-là l'inconvénient de n'avoir pas de voie ferrée se dirigeant sur Vauville et Carteret, pour s'y souder aux lignes Carteret-Carentan-Coutances.

D'autre part, dès la nouvelle du combat de la flottille, ordre a été donné à la division de l'armée territoriale concentrée à Caen de commencer l'acheminement de ses trains de troupes sur Carentan. On ne peut dépasser ce point sans savoir où se

portera l'attaque, qui pourrait parfaitement viser la partie sud de la longue plage qui s'étend de Saint-Vaast à l'embouchure de la rivière de Carentan.

Vers deux heures, la feinte des Allemands sur l'anse Saint-Martin commençant à se dessiner, ordre est donné à un régiment de Cherbourg et à une des batteries de sortie de gagner rapidement cette petite baie, ou au moins les positions qui la dominent, à l'ouest d'Omonville. En même temps le gouverneur de Cherbourg avise de cet incident l'autorité militaire de Caen, qui prescrit aux bataillons arrivés à Carentan de continuer sur Valognes et Cherbourg.

Au moment où les trois premiers trains viennent de dépasser Valognes, nouvelle indication, cette fois très précise : le débarquement principal va se produire à Saint-Vaast. Celui de Saint-Martin n'est qu'une diversion. A trois heures et demie deux bataillons sont dirigés de Cherbourg sur Barfleur et Saint-Vaast par le chemin de fer départemental — dont tout le matériel est ainsi employé. Ce sont les premiers éléments de ces bataillons qui, descendus du train un peu avant Saint-Vaast, ont fait le coup de feu avec les marins et soldats allemands.

Quoi qu'il en soit, les bataillons de la division territoriale lancés sur Cherbourg ne sauraient plus rétrograder sans provoquer de la confusion sur la grande ligne. On les laisse continuer. Les autres, arrivés à Montebourg, sont acheminés sur Saint-Vaast par le chemin de fer départemental, dont, là encore, le matériel roulant devient bien vite insuffisant. Les batteries sont dirigées alors sur Valognes pour y prendre la route directe Valognes-Quetehou-Saint-Vaast; mais il est déjà plus de sept heures du soir; la nuit est faite et l'escadron de uhlans arrivant au galop cause un désordre affreux dans cette colonne à peine formée et orientée. Dans le même temps, cinq bataillons français sont aux prises avec les Allemands dans le vallon de la petite rivière de Quinéville. Les Allemands cèdent peu à peu, attirant les nôtres sur la plage. Brusquement les puissants projecteurs des cuirassés s'allument, fouillent le terrain, s'arrêtent sur les défenseurs qui s'avancent et qui, bientôt, sont criblés d'obus. Il faut rétrograder. Le combat cesse, mais on le reprendra, toutes forces réunies, le lendemain matin.

La nuit se passe, relativement calme, en effet : à peine quelques tireries de patrouilles jusque vers minuit. Mais si les troupes peuvent goûter quelque repos, il n'en est pas de même de l'État-major de la division. Toute la nuit s'échangent des communications avec le préfet maritime gouverneur de Cherbourg. On a cru voir, en effet, des mouvements de bâtiments au Nord de la rade, tous dans le sens de l'Est à l'Ouest. D'ailleurs, de la Hague, on signale que le groupe allemand qui avait simulé un débarquement à Saint-Martin, a passé le raz Blanchard et se dirige vers le Sud. Une descente sur la plage de Vauville devient très possible, d'autant mieux que les vents sont au Nord, assez faibles et qu'il n'y a pas de houle.

On çonçoit l'anxiété du général français. Il ordonne le réveil pour quatre heures du matin et prescrit de pousser une reconnaissance, dès la pointe de l'aube, sur Gréneville et Morsaline. Le jour se fait peu à peu. Les jumelles explorent fiévreusement la rade, la mer, l'horizon... Plus de flotte, plus un seul bâtiment, ni un canot, ni un chaland ! Aucun doute n'est possible : les Allemands sont de l'autre côté de la presqu'île.

Or on ne dispose d'aucune voie ferrée ni même d'aucune route transversale directe; il n'y a, pour aller de Quinéville à Vauville, dans cette région onduleuse et coupée, que des tronçons de route mal raccordés et d'une viabilité médiocre. La distance à vol d'oiseau dépasse d'ailleurs 40 kilomètres. Il est donc inutile d'essayer d'empêcher la descente et la seule chose à faire est de courir au plus vite à Cherbourg par la route de Valognes qui, heureusement, passe par le haut du pays, tandis que la voie ferrée, empruntant les fonds de l'Ouve et de la Divette, sera bientôt commandée par les canons allemands. Quelques bataillons pourront être transportés par le chemin de fer départemental, viâ Saint-Vaast et Barfleur — détour considérable...

Entre cinq et six heures, confirmation complète des craintes de l'État-major français est donnée par la place de Cherbourg qui appelle à l'aide. L'avant-garde allemande (groupe de la diversion à Saint-Martin) a, grâce à ses projecteurs et à l'absence de tout défenseur, opéré son débarquement en pleine nuit à Vauville et marché rapidement sur Sainte-Croix. Vers huit heures, sa pointe s'engage, près de Tonneville, avec nos

avant-postes que l'on a poussés en toute hâte au delà des redoutes, sur les positions les plus avancées de la défense.

Dans quelques heures, au plus tard à la fin du jour, 50 000 Allemands couronneront ces hauteurs et déjà des obus perdus tomberont dans l'arsenal, en même temps que les gros projectiles de la flotte ennemie.

*
* *

Concluons, maintenant.

Que, dans son ensemble, la défense de nos côtes ne soit pas « au point », c'est ce dont il est difficile de douter, ce dont ne doutent, au fond, ni le département de la Marine, ni même celui de la Guerre.

Que, cependant, le péril soit grand pour nous de ce côté-là et que la répercussion d'une entreprise heureuse de l'ennemi sur notre littoral puisse devenir désastreuse, c'est ce que voit très bien tout homme de sens, qui suit les progrès continus, rapides, angoissants, de la puissance maritime allemande.

Qu'il y ait donc lieu d'agir sans retard, de faire vite, eh bien, c'est la conclusion qui s'impose.

Oui, mais, que faut-il faire précisément?

1° En ce qui touche les engins, j'ai montré qu'il faut perfectionner l'organisation, l'armement et l'outillage de nos batteries. Dans certains cas il convient de se résoudre à adopter les ouvrages à coupoles, dont d'excellents modèles existent à l'étranger, en Hollande, sans aller plus loin. De toutes façons, la réalisation des deux conditions suivantes devient d'une urgence absolue :

a) Se protéger contre des feux dont la puissance et la précision sont devenus particulièrement redoutables;

b) S'avancer le plus loin possible, « allonger le bras », comme je le disais plus haut, enfin créer autour des points à défendre une zone de protection beaucoup plus étendue.

Du côté Marine, il faut à tout prix marcher vite dans les voies étudiées déjà pour la constitution du matériel de défense et de reconnaissance. Nous n'avons pas assez de sous-marins. Nous n'avons plus de torpilleurs de côte et l'on ne sait pas bien

si nous avons tout le nécessaire comme mines automatiques. Nos mouilleurs de mines ne sont pas assez nombreux et ceux que l'on achève en ce moment ne porteront pas assez de mines. La solution donnée à l'importante question du dragage semble précaire. Il faudrait de l'assuré, du définitif.

Il serait bien désirable, d'ailleurs, que les deux départements s'entendissent pour faire bénéficier certaines positions maritimes, autres que les ports de guerre, des avantages du dragage et de la défense par les mines automatiques[1].

2° En ce qui concerne les méthodes — les bonnes, s'entend — il est clair qu'elles se présenteraient naturellement à l'esprit des autorités militaires intéressées si celles-ci voyaient comme nous le voyons la gravité du péril que nous font courir les facultés offensives de l'organisme naval allemand. Peut-être, résolue à laisser la défense des côtes à l'arrière-plan de ses préoccupations, ou bien, se sentant impuissante à satisfaire à la fois aux exigences de la défense de la frontière continentale et à celles de la défense de la frontière maritime, l'armée se paie-t-elle de « principes » rassurants et d'opinions de tout repos. Je n'ai d'ailleurs pas marchandé à reconnaître que la Marine, par timidité ou par insouciance, avait peu poussé à la roue des canons de côte.

Les deux départements doivent s'entendre pour étudier chacune des opérations que l'adversaire peut entreprendre sur notre littoral et adapter exactement les moyens de la défense — qui ne sont pas forcément les mêmes partout — aux moyens de l'attaque. Cette collaboration étroite doit s'étendre, du reste, à la phase de l'exécution des plans et il n'est guère de détails où l'ingénieur de l'armée et l'artilleur n'eussent intérêt à consulter le marin. J'en pourrais donner des preuves frappantes en signalant dans l'organisation, l'orientation des ouvrages, le choix des pièces et leur service, le choix aussi des emplacements et de la puissance des projecteurs, des « malfaçons » bien étonnantes.

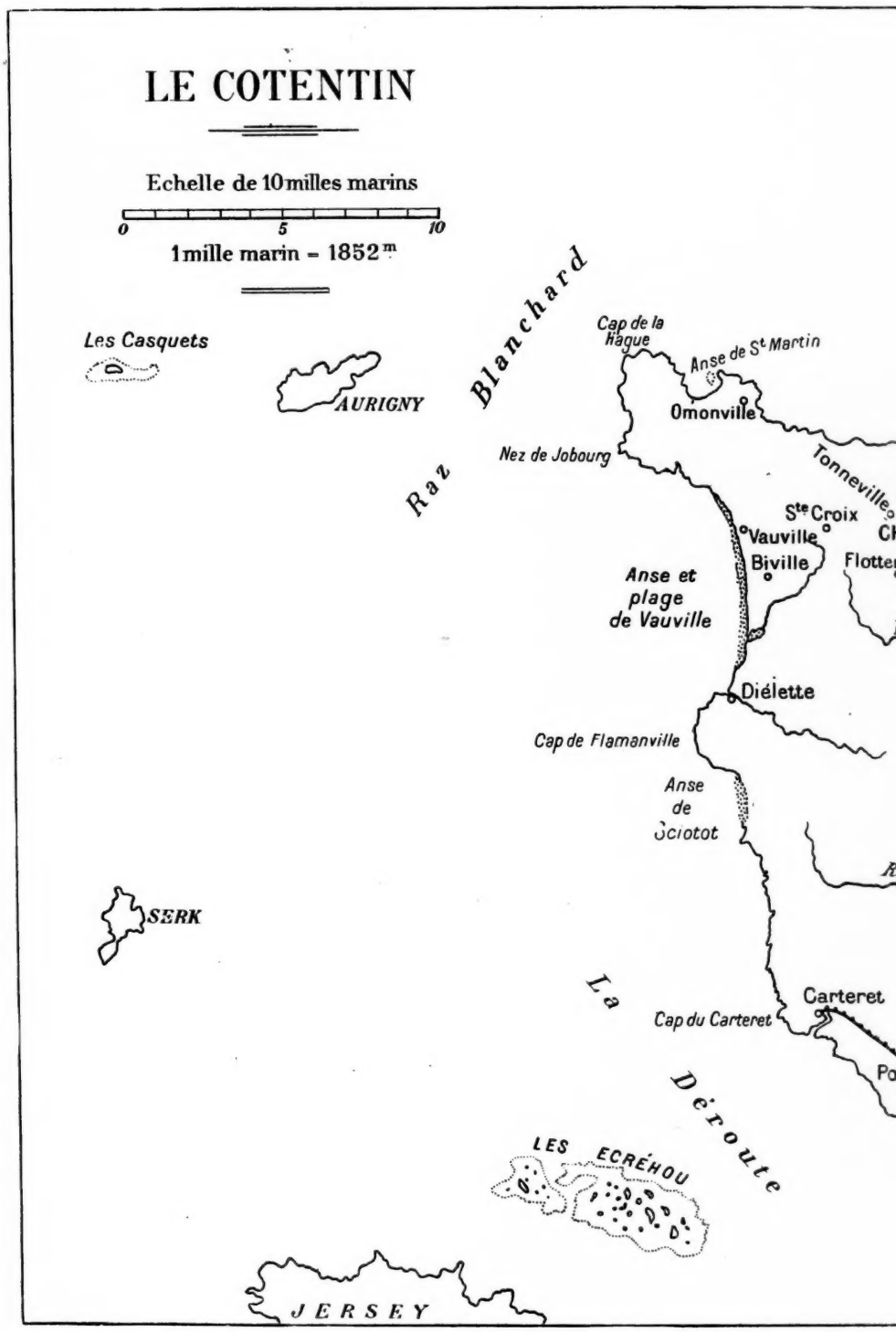
Quant à la méthode de défense contre les débarquements, j'espère avoir bien fait sentir qu'elle est tout à fait en défaut

1. On m'affirme à l'instant que c'est chose faite depuis peu pour la position essentielle, Dunkerque-Calais.

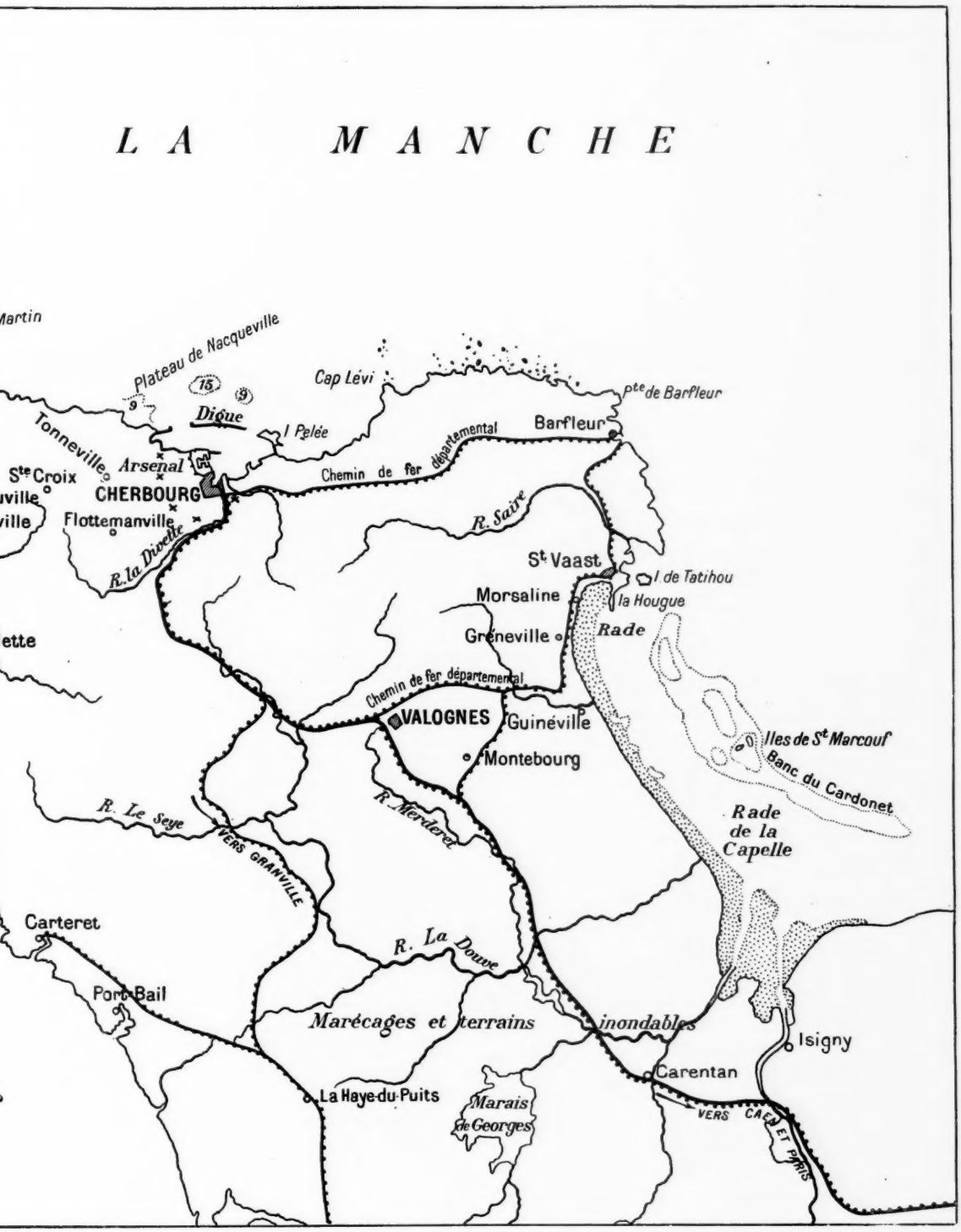
en présence des moyens dont dispose l'adversaire. On pourrait encore se résigner dans la persuasion que cet adversaire, s'il débarque, du moins ne « débouchera » pas, ne s'avancera pas dans l'intérieur du pays. Mais comment en avoir la certitude?... Ce qu'il y a de bien sûr, par contre, c'est que, s'agissant du Cotentin, il faut absolument réussir à empêcher le débarquement et, donc, organiser avec le soin le plus minutieux la défense locale, permanente, dès la première heure, des deux grandes plages de Saint-Vaast et de Vauville. Cette défense locale, sur les éléments de laquelle je n'insiste pas — que ne peut-on nous rendre les milices côtières et les 4 000 cavaliers du XVIIe siècle! — sera d'ailleurs facilitée par la création d'un tronçon de voie ferrée reliant Cherbourg à Carteret par Vauville, Biville et Dielette, par le doublement des voies et du matériel des chemins de fer départementaux de la région, par le redressement et l'élargissement des routes allant de Saint-Vaast à Tourlaville et Cherbourg.

Faute de ces mesures nous ne risquerions rien moins que la prise de possession par l'Allemagne de ce « Gibraltar français » si convoité dans les milieux militaires et maritimes d'outre-Vosges.

★★★


LE COTENTIN
Echelle de 10 milles marins
0
5
10
1 mille marin = 1852 m
Les Casquets
AURIGNY
Raz Blanchard
Cap de la Hague
Anse de St Martin
Omonville
Nez de Jobourg
Tonneville
Ste Croix
Vauville
Biville
Anse et plage de Vauville
Diélette
Cap de Flamanville
Anse de Sciotot
SERK
La Déroute
Carteret
Cap du Carteret
LES ECRÉHOU
JERSEY

LA MANCHE


Martin
Plateau de Nacqueville
15
9
9
Cap Lévi
pte de Barfleur
Digue
I Pelée
Barfleur
Tonneville
Arsenal
Ste Croix
CHERBOURG
Chemin de fer départemental
Flottemanville
R. la Divette
R. Saire
St Vaast
I. de Tatihou
Morsaline
la Hougue
Rade
Gréneville
Chemin de fer départemental
VALOGNES
Guinéville
Iles de St Marcouf
Banc du Cardonet
Montebourg
R. Merderet
R. Le Seye
VERS GRANVILLE
Rade de la Capelle
Carteret
R. La Douve
Port-Bail
Marécages et terrains inondables
Isigny
Carentan
La Haye-du-Puits
Marais de Georges
VERS CAEN ET PARIS

L'AUTRE THÉÂTRE

PAUL CLAUDEL, ANDRÉ SUARÈS, PAUL ADAM, ANDRÉ GIDE,
REMY DE GOURMONT, CAMILLE MAUCLAIR,
SAINT-POL ROUX, O.-W. MILOSZ, RACHILDE, ETC.

Le sujet de cette étude est à la fois très complexe et très précis. Précis en ce sens qu'elle ne traitera que des œuvres de notre théâtre contemporain où se retrouve soit la flamme du lyrisme, soit la vibration de la vie intérieure. Complexe parce que ces œuvres ne se présentent point d'un bloc, sous la commode enseigne d'une école littéraire, mais dispersées, comme des filons dans une vaste gangue. Il faut trouver la veine analogique souvent subtile, parfois interrompue, qui les relie, préciser leurs rapports, démontrer combien sont négligeables leur différences apparentes.

La difficulté s'augmente de ce que certaines de ces œuvres, et non des moindres, n'ayant pas été jouées, ou sinon d'une façon trop spéciale, subissent du fait même une sorte de réputation d'être « à part ». Pour justifier notre prétention à les traiter sur le même plan que d'autres mieux favorisées, il faudra parfois les présenter de manière plus détaillée, ne serait-ce qu'à titre d'exemple.

Nous estimons qu'il y a, depuis 1890 environ, dans notre littérature, une sorte de résurrection du théâtre idéaliste, résurrection dont nous n'apercevons point la trace avant cette époque, qui d'ailleurs correspond à un réveil très ardent

et très pur de la pensée française, et ce sont les divers témoignages de cette résurrection que nous allons interroger, certains que cette diversité même, écartant tout soupçon d'entente préalable et de programme d'école, est une preuve plus sérieuse de la vitalité, de l'authenticité de ce mouvement.

Lorsque me vint, en effet, pour la première fois l'idée de cet essai, je fus surtout frappé de l'extrême variété de formes qu'affectent les pièces qui devaient me servir d'exemple. Pièces philosophiques ou drames de psychologie, exposés de problèmes moraux très ardus, voire insolubles, ou thèses déguisées, simples effusions lyriques enfin, — toutes ces tendances si diverses m'eussent découragé de tenter entre elles une synthèse, si précisément je n'eusse discerné dans cette complexité l'irrésistible force d'un mouvement spirituel dont, avant toute autre analyse, j'observerai qu'il fut une réaction contre l'inertie satisfaite du naturalisme. Toutes les inspirations, tous les styles, toutes les formes verbales, toutes les idées même, — mais se rencontrant en un lieu unique : une certaine horreur du banal, du facile, de l'exactitude immédiate; l'amour, le culte de la beauté.

Il est impossible de ne point noter ici le rôle du symbolisme, à qui nous sommes redevables de cette réaction : conciliant à la fois le besoin d'une nouvelle liberté idéologique et d'une discipline formelle plus austère, instaurant en un mot un style nouveau.

Le symbolisme n'est pas autre chose qu'une réaction de l'idéalisme contre le naturalisme devenu cristallisé, inerte, pesant, ennemi d'initiatives nouvelles; c'est une affirmation venant à son heure du vieux principe du symbole, principe éminemment classique s'opposant à celui, illusoire, temporaire et condamné, de la littérature directe.

J'emprunte au remarquable esthéticien M. Camille Mauclair une page extraite de son livre *L'Art en silence*, et qui me semble assez bien définir la volonté intérieure du symbolisme :

L'œuvre de la génération nouvelle lui apparaissait donc devant être philosophique par ses tendances, présenter des personnages incarnant des idées, c'est-à-dire *symboliques*. Leur psychologie devait être spéciale, dégagée de l'observation immédiate et du fait pris en lui-même; leur vie, leur costume devaient être héroïques,

ou tout au moins très au-dessus de l'ordinaire. Les moyens propres à exprimer cette conception étaient évidemment l'allégorie, la transposition, l'allusion, tous les procédés de synthèse; le style, recherché dans ses expressions, et modifié dans sa syntaxe par une influence constante de la musicalité des mots. Cette dernière proposition devait assez naturellement devenir la plus urgente à étudier, le style étant la première condition du livre.

Ainsi considéré, le symbolisme apparaît comme ce qui inspira à notre littérature contemporaine sa force nouvelle, son caractère, sa vitalité, alors que le naturalisme était condamné à ne plus produire que des œuvres chaque jour plus décolorées, plus étrangères à l'appétit de beauté des élites, des foules même.

A ce mouvement nouveau, il fallait un théâtre, comme au naturalisme il en avait fallu un, qui était le « théâtre libre ». Et ce théâtre du symbolisme, il était naturel, il était nécessaire qu'il fût lui aussi lyrique et intérieur, qu'il fût idéaliste. Mais, comme le conte, le poème, le roman idéologique suffirent longtemps à utiliser les moyens allégoriques dont il se servait de préférence, il n'aborda le théâtre, (au moins comme expression écrite de pensée), qu'assez tard et sans dessein préconçu, ce qui est pour nous un avantage, car nous sommes sûrs ainsi de ne nous trouver en présence que d'œuvres originales, faites avec joie, en dehors de toute préoccupation théorique. Nous avons à examiner un certain nombre de pièces, non pas écrites, pour démontrer la viabilité sur la scène d'un dogme (comme ce fut le cas pour le « théâtre libre », portant devant la rampe les préoccupations du naturalisme), mais composées à loisir par des hommes obéissant au seul besoin de créer une œuvre personnelle, faisant vivre certaines idées qui leur étaient chères, certains personnages qui existaient puissamment en eux.

Loin de nous autoriser à soupçonner chez eux l'impuissance dramatique, leur insouci des prétendues lois théâtrales, leur négligence à aborder la scène, leur éloignement de toute démarche tendant à se faire jouer, leur pudeur en un mot, nous sont en principe un garant tout au moins de leur sincérité, de leur mépris des formules fixes. Les conditions même, si défavorables, de leur travail nous donnent tout lieu de croire

que, n'obéissant qu'à l'inspiration, ils ont évité les trucs et les ficelles dont les routiers font tant de cas, ils ne sont tombés dans aucun poncif. Et les faits sont ici d'accord avec la logique.

C'est pour toutes ces raisons qu'il faut tant d'années (de 1885 à nos jours, cela fait presque six lustres), pour limiter la production du théâtre idéaliste. Plus original, plus profond, plus personnel, plus varié, il ne pouvait connaître une aussi brusque floraison, une aussi foudroyante réussite que le théâtre « libre ». Mais j'ai la persuasion que, n'ayant pas eu pour lui le succès immédiat, il aura celui de l'avenir.

N'étendons pas à l'excès les recherches sur les causes qui le retardèrent à ce point. Il en est qui touchent à l'histoire de notre littérature entière, et ont de très étroits rapports avec l'esprit même de la race, outre les mille problèmes intellectuels, sentimentaux et sociaux qu'elles rencontrent en route. Je résumerai très sommairement la question en disant qu'à mon avis du moins, nous n'avions guère eu de théâtre idéaliste depuis la mort effective de notre tragédie classique.

Car celle-ci continua longtemps à donner des œuvres, alors qu'était bien épuisé l'esprit qui l'avait jadis animée. Depuis Racine, en effet, c'est fini. La vogue immense du genre fait illusion. Mais ce n'est qu'une illusion. Et cette mode même ne pouvait aboutir qu'à un poncif. Poncif, le théâtre de Voltaire, malgré les idées qu'il voulut y introduire et le faux pathétique euripidien dont il le boursoufla; poncif de poncif, le théâtre de ses successeurs. Et le décalque, à chaque génération, pâlit encore. Lorsque nous arrivons à l'Empire, il y a bien toujours des Luce de Lancival qui cuisinent pour un public blasé des « machines », où les trois unités se réduisent d'ailleurs à une seule : l'unité du profond ennui, mais personne ne les écoute plus. Et lorsque le théâtre romantique surviendra, il n'aura aucun adversaire valable.

Mais ce dernier n'eut à son tour qu'un succès de mode. Car, au fond, il ne représentait point de réaction véritable contre la tragédie classique. Il ne revendiquait de liberté qu'en ce qui concerne le décor, le costume, bref l'appareil extérieur du théâtre. Cela fit beaucoup d'effet sur un public écœuré

jusqu'à la nausée de ce froid et pâle décor de vestibule, de ces gens en toge et en stole qui venaient se lamenter toujours deux par deux sur des malheurs fabuleux et toujours les mêmes, de ces vers emphatiques et vides, incolores, de toute cette fadeur morte. On lui donna de la couleur locale, on lui donna des tableaux nombreux, on lui présenta une action portant sur des années, parfois sur une vie entière. Il y avait de quoi le divertir et, par conséquent, lui donner le change sur la qualité de la réaction tentée par ces œuvres truculentes. Elle n'était que de surface. Le théâtre romantique, avec les meilleures intentions du monde, pécha par un terrible manque de vie intérieure (de cela personne ne doute; les manuels scolaires eux-mêmes font allusion au vide psychologique d'un *Ruy Blas*, d'un *Roi s'amuse*, d'un *Hernani*), et par une absence réelle de lyrisme (ce qui a été moins remarqué).

On croit en effet communément que le théâtre romantique eut au moins cela pour lui. C'est une erreur. Il connut l'emphase, l'exagération verbale, mais non la vraie profondeur. Le temps fait justice de ce lyrisme-là, parodique de l'autre. Et c'est même, si l'on y réfléchit, dans cette différence que réside toute la question du classicisme. Une œuvre devient classique lorsqu'elle est faite dans cet esprit profond et vrai, même en dépit d'une possible froideur apparente; une autre reste simple curiosité littéraire, lorsqu'elle s'inspire uniquement de la formule et du poncif, fût-il extrêmement brillant et séduisant. *Iphigénie, Phèdre* sont des œuvres classiques, *Hernani*, *Le Roi s'amuse* ne le seront jamais.

Est-ce à dire que nous devions imiter Racine, comme le croit aujourd'hui certaine fraction de la jeunesse littéraire, qui n'a plus à la bouche que les mots de classicisme, de règles, de raison, de grand siècle, etc? Nullement. Toute œuvre d'imitation est morte. Et la preuve, c'est qu'après la fin du long crépuscule du poncif romantique, auquel nous devons tant et tant de drames en vers parnassiens sur des sujets historiques ou exotiques, voire à tendances sociales, nous assistâmes à une soi-disant résurrection de la tragédie classique, qui ne fut au vrai qu'une galvanisation. Mais jamais là-dedans, non plus que dans le théâtre romantique, la moindre flamme de lyrisme, le moindre soupir de la conscience profonde.

Les retrouverons-nous, ces qualités, dans cette branche inférieure du théâtre, que j'appellerai sommairement le théâtre bourgeois, qui commence à Beaumarchais et persiste, parallèlement à la tragédie officielle et au drame romantique, sous les formes multiples et successives de la comédie de mœurs, jusqu'à ce que Scribe en fixe pour ainsi dire définitivement la formule? Pas davantage. Ici, le désir de donner au public un spectacle non contraire à ses préjugés est le seul mobile de l'auteur dramatique. Il est trop évident que cette haute préoccupation ne fait guère rencontrer le génie.

Et le « théâtre libre »? Sauf quelques œuvres à part, qui fussent nées sans lui, le « théâtre libre » n'eut un rôle que négatif : il fut la réaction nécessaire contre les artifices de la formule de Scribe ; mais lui-même presque uniquement préoccupé d'exactitude matérielle, depuis la plantation du décor jusqu'aux mots du dialogue, ne pouvait pas aller au delà. Quant à la vie intérieure, il n'en eût peut-être pas repoussé toute étude, pourvu qu'il eût pu l'exprimer de façon très nue et très froide ; mais il aurait certes redouté le lyrisme comme le grand ennemi de la vérité documentaire. Il ne produisit d'ailleurs pas un poète. Obscurément, il se méfiait. Il se méfiait de la poésie, sans s'apercevoir que la vérité supérieure s'en fût fort bien accommodée. Si le théâtre libre constitue un progrès, ce ne fut que relativement à la stagnation de la formule qui l'avait précédé. Et d'ailleurs, il eut le temps de connaître son apogée et d'accomplir sa décadence sans avoir tué le théâtre artificiel, qui lui survit, non sans lui avoir, ironie suprême! dérobé quelques-uns de ses procédés les plus heureux. Comme si tout l'effort de M. André Antoine et des dramaturges groupés autour de son autorité n'avait eu comme but que de perfectionner la présentation matérielle de ces œuvres aimables et légères!

*
* *

Je n'ai esquissé cette vue, très sommaire, de l'histoire de notre scène française depuis Racine, que pour montrer comment, soit académique, soit romantique, soit frivole, soit natu-

raliste, le théâtre ne fut point ce qu'il devait être : l'expression lyrique de la vie intérieure, sauf de fort brillantes et consolantes exceptions, bien entendu. Les temps ne sont pas encore tout à fait mûrs. Ils se préparent néanmoins. Et l'influence du symbolisme fit éclore des œuvres que, seule, l'indifférence provisoire d'un public non encore suffisamment averti empêche de voir le jour de la rampe. Les livres et les revues leur offrirent un refuge. C'est là qu'elles attendent la revision de notre jugement. C'est là qu'elles attendent qu'un mouvement populaire les vienne chercher pour les reporter à leur vraie place. Ce jour est imminent. Le public me semble tout prêt aujourd'hui à entendre des œuvres d'une autre humanité et d'un autre style. Je serais heureux si cet essai pouvait expliquer comment et pourquoi ces œuvres existent et combien elles sont évidentes, harmonieuses et fortes et ne peuvent avoir avec la foule qu'un désaccord superficiel.

Ce désaccord actuel, il faudrait être aveugle pour le nier; mais comment n'existerait-il point ? La tradition authentique du théâtre classique a été trop longtemps interrompue.

Deux cents ans d'habitudes diverses, mais toutes ennemies du vrai théâtre intérieur pèsent sur nous, et nous n'y échapperons qu'à force d'ingénuité et de bonne volonté.

Le théâtre idéaliste, ayant rénové à la fois le fond et la forme, et venant après une très longue éclipse de notre tradition tragique, ne pouvait pas échapper à une certaine méfiance et à l'accusation d'obscurité, toute nouveauté paraissant d'abord obscure. Mais la moindre lecture, faite dans un esprit équitable, nous révèle la présence, au contraire, d'une clarté puissante et, si je puis dire, éminemment française.

Toute définition est redoutable, en ce sens qu'elle omet forcément, dans sa rigueur abstraite, des éléments que la suite de l'argumentation révèle fort importants et dont on se prive ainsi. Et l'expérience prouve qu'on ne peut presque jamais en réussir une qui soit tout à fait satisfaisante. C'est pourquoi celle qu'il me faut bien enfin donner du théâtre idéaliste, pour éviter toute confusion, n'est énoncée ici que provisoirement, toutes réserves faites sur les nuances mouvantes et vivantes dont un examen plus approfondi m'obligera de la modifier. Sommairement, et dans ses lignes essentielles, le théâtre idéa-

liste serait celui dans lequel « la vie n'est point directement rendue, mais transposée sur un plan différent, la plupart du temps celui de l'héroïsme ».

A vrai dire, cette définition est celle même du théâtre.

Comment, en effet, imaginer seulement un théâtre où ne règnerait point la transposition? Le fait seul d'être séparé de nous par l'exhaussement de la scène et la lumière de la rampe, cerné par un décor qui ne peut être que l'illusion d'un paysage réel, indique assez combien l'action représentée à nos yeux répugne à être simplement copiée. Par définition, le théâtre doit être idéaliste. Cependant, tant de choses ont été faites sur cette scène qui ne devaient point s'y passer, tant d'actions banales ont bénéficié indûment de cette transfiguration artificielle, qu'un rappel doit être fait des origines historiques et logiques du théâtre. Contemporain des mystères et des fêtes religieuses, il ne retrouve sa tradition authentique qu'en se référant aux mœurs de ces temps glorieux, alors que de hauts symboles ésotériques, ou des actions d'un courage surhumain lui étaient confiés.

Le vogue immense dont il jouit encore est un signe de sa valeur profonde d'enseignement public, de son rôle d'excitateur intellectuel. Quelque satisfaction (obscure ou avouée) qu'éprouve le spectateur à retrouver sur la scène l'image presque exacte de sa vie ordinaire, c'est cependant une vie supérieure qu'il y vient chercher, même à son insu. Et tout de même, si désolante que la lui reflète ce miroir fruste, c'est dans une perspective modifiée. La hauteur de l'estrade, les décors, les lumières, les fards, l'accent différent lui donnent l'illusion de la transposition nécessaire.

Au roman appartient, de notre monographie morale, l'étude des détails, la suggestion par les petits faits. Et le résultat peut en être merveillleux : mais c'est toujours à la façon de l'histoire naturelle, laquelle ne s'adresse qu'à notre esprit, à notre curiosité et ne se permet de synthèses qu'après de longues et patientes analyses. L'esthétique de la scène procède au contraire par synthèses immédiates, par inductions. Elle suppose, elle demande, des hommes conscients (parfois jusqu'à pouvoir les désigner) des forces supérieures qui les animent, soulevés de passions identiques aux nôtres, mais d'une portée

plus grande et d'une plus grande envergure, victimes de fatalités de même essence que celles qui nous atteignent, mais plus belles, plus nobles, plus nettement dégagées des contingences médiocres qui parfois nous en dérobent le sens et la grandeur, des hommes magnifiés enfin, des héros. La scène est le refuge des héros, chassés de notre vie par les nécessités mêmes de la vie ; elle est leur bien naturel.

Or, comme ce qu'il y a en nous de plus profond, de plus intéressant, d'essentiel est, non pas ce que nous faisons, puisque cela correspond si rarement à nos désirs les plus vrais, mais ce que nous sentons et pensons, le théâtre idéaliste (et l'on voit que je suis naturellement amené à dire le théâtre tout court), nous montrera des hommes se conduisant, non point d'après les habitudes de notre vie quotidienne, qui n'est qu'une image approximative de notre vie intérieure, mais comme nous nous conduirions si, affranchis des détails de l'existence, nous nous conformions à nos pensées.

C'est pourquoi le théâtre idéaliste est souvent à la fois un théâtre d'héroïsme et un théâtre de vie intérieure. Ces deux notions sont difficilement séparables. Il peut arriver des cas où l'homme non héroïque vive, tout au moins verbalement et en désir, sa vie intérieure. Le héros la vit toujours. Il est affranchi.

Immémorialement, l'humanité s'est plue à considérer ses rois, ses chefs comme exempts des ennuis qui l'obsèdent. Et c'est tout naturellement eux qu'elle a choisis comme héros dramatiques. Nous vécûmes longtemps sur cette fiction. Des siècles et des siècles, les poètes choisirent les palais comme décors à leurs actions scéniques. Ce fut même là l'origine du premier poncif tragique, qui nous valut, en France notamment, tant de larmoyantes conversations en cinq actes entre des confidents, tous en carton.

Le génie dramatique d'un poète comme M. Paul Claudel, par exemple, qui est un des écrivains les plus représentatifs de notre théâtre idéaliste, c'est d'avoir remarqué que le héros n'est point attaché par des rapports de nécessité intérieure à sa situation de personnage illustre, guerrier, noble ou roi. Mais simplement un homme qui réagit en héroïsme, qui sait discerner dans les événements de sa vie ceux qui sont dignes

d'être élevés sur le plan idéal, bref, qui, au lieu de ressentir dans les obscurités de l'instinct les choses qui l'atteignent, les comprend pleinement et, puisqu'il est un personnage de théâtre, un être transposé, les exprimera.

Prenons, pour illustrer cette thèse et la rendre sensible, une des pièces de M. Paul Claudel où l'on rencontre le moins de héros, dans le sens officiel du mot : *l'Échange*. En voici, brièvement, le sujet :

Sur une plage de l'Est américain, sont étendus deux jeunes gens : Louis Laine et sa femme Marthe. Ils causent. Lui est un émigrant, un homme dans toute la force de la passion et de l'égoïsme. Il est entré au service d'un certain brasseur d'affaires, nommé Thomas Pollock Nageoire et ce joug lui pèse, ce joug et aussi la présence de sa femme, malgré l'amour dont elle le comble. Il rêve d'évasion, de liberté...

Survient ce Thomas Pollock, avec sa maîtresse, une actrice, Lechy Elbernon. Ces deux êtres, blasés et corrompus, devinent le drame qui se joue entre Marthe et Louis. Et la même pensée leur vient d'accentuer encore le malentendu qui les sépare. Lechy, séduite par la mâle et jeune sauvagerie de Louis, le prendra pour amant, cependant que Thomas Pollock, profitant du désarroi de Marthe, et fort de l'avantage qu'il a pris contre Louis en fermant les yeux sur sa liaison avec Lechy, prendrait l'épouse trompée pour maîtresse. Ce sera l'échange.

Laine, las de Marthe, cède vite à Lechy qui, perverse, triomphe et vient braver sa rivale. Mais lorsqu'elle veut emmener avec elle son amant, il refuse, repris par une sorte d'inquiétude jalouse à l'idée que sa femme a écouté les propositions de Thomas Pollock, ce qui d'ailleurs n'est pas vrai. Mais tant de contradictions dans son cœur simple l'affolent. Il se sauve, échappant à Marthe et à Lechy, à son remords et à son coupable désir. Furieuse, ivre d'une double vengeance, Lechy l'abat d'un coup de fusil et brûle ensuite la maison de l'homme d'affaires.

Et ainsi, tout est détruit dans la vie et le bonheur de ces êtres, pour avoir voulu intervertir, par un échange, l'ordre sacré de l'amour et du devoir.

Ce sujet est presque celui d'une pièce naturaliste, d'une pièce moderne. Il n'y manque qu'un style cursif et des cos-

tumes à la mode, et le décor d'un salon. Certains critiques se sont fait une manière de célébrité dans cette interversion parodique de thèmes de pièces illustres. Ils auraient ici beau jeu. Mais plus ils croiraient rabaisser *l'Échange* en démontant les rouages de son intrigue et en les examinant du point de vue naturaliste, plus ils prendraient texte de cette découverte pour incriminer le caractère héroïque de la pièce, plus au contraire ils entreraient à leur insu dans sa justification.

L'essentiel, en effet, pour être lyrique, n'est pas d'employer un langage pompeux à propos d'événements insolites, mais de parler profondément d'événements simples, dont se découvre ainsi le pathétique.

Lorsque, dans *l'Échange*, surviennent l'actrice et le marchand, ils se présentent aussitôt, d'une façon saisissante, en quelques mots, en quelques images extrêmement fortes et profondes définissant et leur métier et la plus intense conscience de ce métier.

MARTHE. — Vous êtes commissionnaire, je crois? Comment dit-on?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Je suis tout. J'achète tout, je vends tout. Si vous avez de vieux souliers à vendre, apportez-les-moi.

Rien n'est pour rien. Toute chose a son prix.

Ne donnez jamais rien pour rien.

Mais est-ce que vous n'avez jamais vu ma maison de New-York? *Old Slip, see?*

MARTHE. — Non.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — C'est à gauche; la vieille maison où il y a une horloge.

Il faudra que je vous montre ça.

Il y a beaucoup de choses là-dedans. Comme les dynamos sont dans le sous-sol des hôtels et comme les églises sont bâties sur les ossements des saints, toute la fondation contient l'or et l'argent dans les coffres-forts qui sont rangés comme des foudres et le dépôt des titres et des valeurs.

Et comme le dimanche on envoie la petite fille chercher la bière dans un pot,

C'est ici qu'on va tirer son argent.

Et au-dessus est la caisse.

Au milieu est la caisse, et à droite est ma banque et à gauche l'office de fret et d'armement.

Et en haut, c'est là que je suis, et là est le service télégraphique,
Toc, tac, tac !
Voilà Chicago! voilà Londres! voilà Hambourg!
Et je suis là comme au milieu de mains qui font des signes, comme quelqu'un qui écoute et comme quelqu'un qui demande et qui répond.

LECHY ELBERNON. — Hardi!

Le voilà qui allume, comme quand il a quelqu'un à enfoncer, le regard fixe comme un boxeur qui rit! Hardi, ours blanc!

LOUIS LAINE. — *You are pretty smart, are ye?*

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well*, il faut du nerf alors que vous vendez ferme comme si vous saviez tout,
Quand je ne sais pas le temps qu'il fera demain; chaque jour a son cours, mais moi je connais les choses elles-mêmes,
J'ai fait toutes sortes de *jobs*, vous savez! Je connais tout, j'ai tout vu, j'ai tout manié, j'ai traité tout.
Et je sais comment ça se fait, et où ça pousse, et quel est le prix de transports, et quel est le stock sur le marché,
Et le taux de l'assurance, et j'ai les échéances devant les yeux, et je connais l'arithmétique aussi.
Et je suis comme un marchand dans sa boutique, comptant.
Car le commerce tient
Une balance aussi comme la justice;
Et je suis comme l'aiguille qui est entre les plateaux.

LOUIS LAINE. — Vous êtes très riche?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — O!

Il n'y a pas de riches dans le commerce.
C'est mon compte dans l'inventaire, voilà tout.
C'est un chiffre dans la liquidation.

Et Lechy Elbernon, sans même qu'on l'interroge, pour la simple joie orgueilleuse de dire qui elle est et comment elle se voit et voit sa fonction :

Moi je connais le monde, j'ai été partout, je suis actrice, vous savez. Je joue sur le théâtre.
Le théâtre, vous ne savez pas ce que c'est?

MARTHE. — Non.

LECHY ELBERNON. — Il y a la scène et la salle.

Tout étant clos, les gens viennent là le soir et ils sont assis par rangées les uns derrières les autres, regardant.

MARTHE. — Quoi? Qu'est-ce qu'ils regardent puisque tout est fermé?

LECHY ELBERNON. — Ils regardent le rideau de la scène.

Et ce qu'il y a derrière quand il est levé.

Et il arrive quelque chose sur la scène comme si c'était vrai.

MARTHE. — Mais puisque ce n'est pas vrai! C'est comme les rêves que l'on fait quand on dort.

LECHY ELBERNON. — C'est ainsi qu'ils viennent au théâtre la nuit.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Elle a raison. Et quand ce serait vrai encore? Qu'est-ce que cela me fait?

LECHY ELBERNON. — Je les regarde, et la salle n'est rien que de la chair vivante et habillée.

Et ils garnissent les murs comme des mouches jusqu'au plafond.

Et je vois ces centaines de visages blancs.

L'homme s'ennuie et l'ignorance lui est attachée depuis sa naissance.

Et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c'est pour cela qu'il va au théâtre.

Et il se regarde lui-même, les mains posées sur les genoux.

Et il pleure et il rit, et il n'a point envie de s'en aller.

Et je les regarde aussi et je sais qu'il y a là le caissier, qui sait que demain

On vérifiera les livres, et la mère adultère dont l'enfant vient de tomber malade,

Et celui qui vient de voler pour la première fois et celui qui n'a rien fait de tout le jour.

Et ils regardent et écoutent comme s'ils dormaient.

MARTHE. — L'œil est fait pour voir et l'oreille pour entendre la vérité.

LECHY ELBERNON. — Qu'est-ce que la vérité? Est-ce qu'elle n'a pas dix-sept enveloppes, comme les oignons?

Qui voit les choses comme elles sont? L'œil certes voit, l'oreille entend.

Mais l'esprit tout seul connaît. Et c'est pourquoi l'homme veut voir des yeux et connaître des oreilles

Ce qu'il porte dans son esprit, — l'en ayant fait sortir.

Et c'est ainsi que je me montre sur la scène.

MARTHE. — Est-ce que vous n'êtes point honteuse?

LECHY ELBERNON. — Je n'ai point honte! mais je me montre, et je suis toute à tous.

Ils m'écoutent, et ils pensent ce que je dis; ils me regardent et j'entre dans leur âme comme dans une maison vide.

C'est moi qui joue les femmes.

La jeune fille et l'épouse vertueuse qui a une veine bleue sur la tempe et la courtisane trompée.

Et quand je crie, j'entends toute la salle gémir.

Et lorsque Lechy, venant braver Marthe jusque dans sa maison, oblige Laine à avouer qu'il l'a trompée avec elle :

Ne réponds pas, Louis, laisse-la crier, laisse-la pleurer! Qu'est-ce que cela nous fait?

Qu'elle pleure devant nous et notre amour en sera augmenté!

Vraiment, as-tu menti ainsi? Lui as-tu juré cela ce matin,

Ce matin même?

Certes tu t'es conduit très bassement et comme un homme vil!

O Douce-amère, nous nous sommes souvent moqués de toi! Et je te connais comme lui-même et il me raconte des choses pour me faire rire.

Ce n'est pas moi qui l'ai attiré, c'est lui qui est venu vers moi.

N'aie point honte, Louis, et dis-lui que tu m'aimes!

Pour voir la figure qu'elle fera, car tel est le cruel amour!

Il paraît doucereux et gentil, mais il est barbare et impudent, et il a sa volonté qui n'est point la nôtre, et il lui faut obéir avec dévotion.

C'est pourquoi triomphe, Laine, et n'aie point honte.

Pensais-tu qu'il t'aimât toujours? Il t'a aimée et de même

C'est moi qu'il aime maintenant.

MARTHE. — Réjouis-toi parce que tu as trouvé un tel amour.

LECHY ELBERNON. — Pleure donc! pleure donc!

Pleure de l'eau chaude! Ne fais pas la fière! Pleure, et ne retiens pas tes larmes! (*Elle rit aux éclats.*)

Ah ah! ah ah ah!

Regarde-la, Laine! je ne la trouve pas aussi laide que tu me le disais.

Elle a la figure presque ronde, comme l'ont les femmes de Syrie.

Et la scène continue ainsi, de plus en plus âpre et cruelle. Ce que je cite ne fait guère qu'en donner le ton. Et je ne crois pas qu'il soit possible de mieux exprimer les nuances, au fur et à mesure qu'elles naissent, puis s'éteignent, de la jalousie, de la bravade, de la perversité féminines.

Cette transposition est plus complexe encore que les précédentes. Il ne s'agit pas ici en effet d'un homme qui exprime ce qu'il est, qui se décrit moralement, mais de trois personnages impliqués dans une action et victimes de sentiments profondément enchevêtrés. La merveille c'est que, sans jamais perdre de vue la réalité matérielle de l'événement, la vraisemblance de la situation, chacun des héros parle un langage qui n'est point

celui de la vie ordinaire, mais celui de sa plus intime pensée. Il semble que sa voix s'inscrive sur une double portée, répondant à la fois à l'action et à la conscience. C'est d'un art extrêmement savant et équilibré.

Cet exemple, que je pourrais multiplier dans l'œuvre de M. Paul Claudel, et dont je pourrais trouver maint analogue dans celui de ses contemporains, d'un André Suarès, entre autres, montre combien sont profondes les différences qui séparent le théâtre idéaliste moderne du théâtre actuel ordinaire, combien sont superficielles celles qui le séparent du théâtre d'autrefois. Au théâtre classique on ne peut guère au fond reprocher que sa pompe, que la noblesse continue, parfois automatique, de ses personnages. Noblesse qui nous lasse autant que le vieil et monotone alexandrin à rimes plates qui lui servait de langage. Mais tout cela n'était que le voile jeté sur les profondeurs et les subtilités de sa psychologie. Naturellement, ce domaine intérieur était interdit aux imitateurs de décadence; ils n'en purent exploiter que les accessoires : la situation souveraine des personnages. Et ils les rendirent si fastidieux qu'on finit par préférer à la rigide toge des élèves de Talma la guenille romantique, au moins pittoresque.

Je ne pense donc pas me tromper en disant que la tentative théâtrale due au symbolisme se rattache à la tradition la plus profonde de France. Pour que cela nous soit sensible, il suffit de faire abstraction de la forme. La tragédie racinienne employait un vers encore dans tout l'éclat de sa séduction, et d'ailleurs harmonieux. Nos dramaturges ont une préférence marquée pour la prose, mais ils y introduisent les préoccupations les plus sérieuses de la prosodie, c'est-à-dire le rythme, un rythme qui est au balancement agréable de la période romantique ce que ce balancement même était à la simple phrase claire et sèche du XVIIIe siècle.

Il serait intéressant, au double point de vue du style et de son utilisation dramatique, d'étudier de près cette forme nouvelle. Mais cette spéculation entraînerait trop loin. Il faudrait d'ailleurs la recommencer pour chaque auteur, car si un même souci est commun chez tous de tirer de la prose française le maximum d'harmonie et de force déclamatoire, chacun y met sa personnalité. Cela crée des nuances infinies. Ce que je vou-

drais, c'est faire justice du reproche qu'on a parfois adressé à ces écrivains d'employer un style qui n'est pas celui du théâtre.

Accusation singulière en vérité et qui révèle combien, habitués à entendre des artistes illustres tirer parti de textes dont leur diction nous cache l'incertitude, nous imaginons le style du théâtre comme devant être sans existence personnelle, prétexte unique du jeu. Il n'en est rien.

Et on s'en aperçoit bien lorsque les acteurs ont la bonne fortune d'un texte dû à un authentique écrivain. Je me rappelle l'effet extraordinaire, inattendu, que fit à la scène la prose des *Frères Karamazov*, de MM. Jacques Copeau et Jean Croüé, au Théâtre des Arts. Simplement parce qu'elle était écrite avec un soin extrême, une netteté absolue d'expression, de forts accents rythmiques.

La vérité, c'est que les acteurs aimeraient sans doute mieux avoir à interpréter une phrase claire, harmonieuse, martelée de façon nette, avec des arrêts et des suspensions toutes marquées par l'auteur, telle que l'emploie M. Paul Claudel, qui semble avoir trouvé la formule juste, avec ses « laisses » libres, qui peuvent comprendre d'un mot à trois ou quatre lignes et dont les coupes, infiniment variées, n'ont pas égard aux pauses du sens discursif, mais aux arrêts, autrement subtils et psychologiques, de l'intention de la pensée.

Lors de la récente représentation d'une de ses pièces : *L'Annonce faite à Marie*, l'auteur eut d'ailleurs l'ingénieuse idée de donner à ses interprètes quelques conseils au sujet de la manière de jouer ses drames. Voici ce qu'il dit justement de son vers. On verra quelle pleine conscience il possède des moyens qu'il emploie :

Ce qu'il y a de plus important pour moi, après l'émotion, c'est *la musique*. Une voix agréable articulant nettement et le concert intelligible qu'elle forme avec les autres voix dans le dialogue sont déjà pour l'esprit un régal presque suffisant, indépendamment même du sens abstrait des mots. La poésie avec son sens subtil des timbres et des accords, ses images et ses mouvements qui vont jusqu'à l'âme, est ce qui permet à la voix humaine de pleinement s'employer et de se déployer. La division en *vers* que j'ai adoptée, fondée sur les reprises et la respiration et découpant pour ainsi dire la phrase en

unités non pas logiques, mais émotives, facilitera à mon avis l'étude de l'acteur. Quand on prête l'oreille à quelqu'un qui parle, on entend qu'à un point variable vers le milieu de la phrase la voix s'élève et s'abaisse vers la fin. Ce sont les deux temps, et les modulations intermédiaires, qui constituent mon vers.

Je cite, tout à fait au hasard, ces paroles que, dans l'*Annonce faite à Marie* précisément, répond Violaine à son fiancé Jacques Hury.

JACQUES HURY. — Encore ce secret, Violaine?
VIOLAINE. — Si grand, Jacques, en vérité
Que votre cœur en sera rassasié,
Et que vous ne me demanderez plus rien,
Et que nous ne serons plus jamais arrachés l'un à l'autre.
Une communication si profonde
Que la vie, Jacques, ni l'enfer, ni le ciel même
Ne la feront plus cesser, ni ne feront cesser à jamais ce
Moment où je vous l'ai révélé dans la
Fournaise de ce terrible soleil ici présent, qui nous empêchait presque de nous voir le visage.

Plus on examine les coupes de cette phrase, qui, au premier abord, semblent insolites, plus on s'aperçoit du rapport étroit qui unit ici le sens émotif à la force du souffle de l'actrice. Chaque « laisse » s'énonce en une respiration et finit sur un arrêt. C'est le double jeu des arrêts grammaticaux, figurés par les signes de la ponctuation, et des arrêts du sens émotif, qui compose la variété extrême de cette diction.

On appréciera tout particulièrement la valeur du suspens des deux avant-derniers vers. Rien n'est plus pathétique que ce halètement sur le mot *ce*, puis surtout sur le mot *la*. Il semble que la jeune fille hésite avant de prononcer ce mot terrible de fournaise, pour elle évocateur d'un moment si intense de sa vie. Elle s'arrête, comme sur le bord d'un abîme de feu et enfin y tombe toute, courageusement, et sa voix attaque de façon mordante : « fournaise »... Certes une grande artiste n'eût pas trouvé d'autre manière de « couper » la phrase, si elle lui avait été proposée dans son habituel état grammatical. Il eût fallu, fatalement, qu'elle en vînt là. Qui pourrait reprocher au poète d'avoir lui-même prévenu toute hésitation,

toute équivoque, toute erreur d'interprétation? Le poète est tout pareil au musicien qui écrit ses notes en n'omettant aucune indication impressive. Et la marge reste encore assez vaste pour l'exécutant.

Pour ma part, je ne sais rien qui me paraisse plus profondément répondre aux nécessités du dialogue théâtral que cette prose si nette et si nuancée à la fois, si arrêtée et si souple. Si longtemps les acteurs ont rusé avec l'inertie de la prose, la rigidité du vers, cherchant partout l'endroit où caser la césure, l'hiatus, la pause réels, en dehors des places marquées pour ainsi dire officiellement par les virgules et les points! Dans ce souci de subordonner les ondulations de leur diction à des points de repère plus subtils, plus vrais, plus secrets que ceux de la syntaxe, ils étaient livrés au petit bonheur d'une intuition d'autant plus hasardeuse que le texte, souvent pauvre et inerte, ne leur pouvait rien suggérer dans ce sens. La phrase théâtrale d'un Claudel, d'un Suarès, d'un Milosz, est d'avance écrite pour eux. Comment en méconnaîtraient-ils plus longtemps les avantages?

*
* *

De même que la méditation et le style font un roman d'une aventure qui, sinon, resterait un fait-divers, ainsi peut-on faire une tragédie de ce qui, à l'état brut, ou traité suivant des « recettes », resterait à peine une comédie bourgeoise.

On a vu combien la pièce que j'avais choisie comme exemple : *l'Échange*, était d'humanité courante. On peut en dire autant des autres drames de M. Paul Claudel. Sauf *Tête d'Or* et *le Repos du septième jour*, dont les personnages sont royaux[1], il s'agit toujours de gens de condition assez simple. Un maître architecte, des fermiers, voilà les héros de *l'Annonce faite à Marie*. Des bourgeois, des gens du peuple s'agitent dans *La Ville*. *Partage de Midi* est une aventure d'amour dont un

1. Encore Tête-d'Or, qui devient dictateur et roi, est-il à l'origine un simple paysan. M. Claudel établit toujours le contact le plus étroit possible avec la terre, avec la simplicité.

dramaturge ordinaire eût tiré quelque comédie perverse ou larmoyante. Si le roi de France apparaît dans *l'Otage*, il ne fait qu'y passer, et la scène est toujours remplie par d'autres : des gentilshommes pauvres, un modeste prêtre de village, un roturier jacobin. Seulement tous ces personnages parlent une autre langue que celle de tous les jours. Ils expriment avec grandeur et ce qu'ils pensent de leur fonction, et ce que leur arrache leur caractère, et ce qu'ils ressentent de la fatalité où ils sont plongés. Remarquez que cela n'altère point les rapports réels des choses. Si tout est magnifié, élevé de plusieurs tons, en vue d'obéir à la double esthétique grossissante du lyrisme et du théâtre, aucune proportion n'est faussée. De très délicates et très subtiles convenances dirigent ici la main du poète, car tout ce que disent et font les personnages répond à la fois à la logique de leur rôle et à ce que nous attendons d'eux, de la conscience supérieure qu'ils gardent d'eux-mêmes. Il s'agirait plutôt d'une simple accentuation du style, d'une rare connaissance de la propriété des mots, de leur valeur musicale.

On dira : c'est une convention de faire parler magnifiquement le héros. Certes, oui, c'est une convention. Mais pas plus arbitraire, si l'on y songe, que de le dresser sur une estrade. Et puisque cette comparaison me revient à l'esprit, je dirai qu'elle est allusive, en effet, cette estrade, qu'elle est le symbole matériel, le signe de la transposition totale de la vie sur la scène. Si la personne de l'acteur est ainsi montrée sur ce piédestal, il faut bien que son personnage emploie un style supérieur. Sinon, à quoi correspondrait cette élévation? Et pourquoi ne jouerait-on pas les drames de plain-pied?

Il est nécessaire, ne fût-ce que pour l'optique immédiate de la scène, qu'il parle plus haut que nous, donnant à nos passions effacées un relief que nous n'osons pas leur donner, fouillant nos velléités d'un faisceau de lumière qui les accuse et nous révèle à nous-mêmes. Enfin tout conspire à l'obliger à cette magnification et le temps même, si limité, dont il dispose. Il n'a que trois heures pour nous donner l'impression d'une grande aventure morale. Il faut que nous soyons saisis du premier coup. Et jamais nous ne le serions si l'auteur employait les moyens silencieux, les transitions, les demi-teintes du roman. Bien plus, il y aurait contradiction

choquante entre la hauteur du socle et la médiocrité de la statue.

Non seulement, donc, nous n'avons pas à nous plaindre des cothurnes, des fards, des exhaussements de l'estrade, des lumières brutales, mais encore nous devons les exiger, en harmonie avec la vivacité du style. Les grands maîtres du théâtre furent tous de cet avis, Shakespeare comme Eschyle.

Cette grande loi, un peu oubliée aujourd'hui, est trop ancienne, trop traditionnelle, trop constitutive même du théâtre pour jamais disparaître. Si, actuellement, elle ne trouve guère d'applications que dans le théâtre écrit, cela ne fait que prouver davantage la valeur d'avenir de ce théâtre, ainsi sagement rattaché à elle. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, des œuvres sont là, indestructibles, puisqu'écrites. Je ne parlerai pas de M. Maurice Mæterlinck, ni de M. François de Curel, qui connurent le succès, le premier trop tard, ironiquement, pour des œuvres que n'anime plus le génie de ses premiers drames; le second parce que son esthétique naturaliste embourgeoise fâcheusement ses nobles études de vie intérieure qui, sans cela, seraient des œuvres hautement classiques, indestructibles. Pour des raisons opposées, ces deux écrivains ne sauraient se rattacher qu'indirectement au théâtre idéaliste [1].

Des poètes et des prosateurs comme MM. André Suarès, Paul Adam, André Gide, Rémy de Gourmont, Camille Mauclair, Saint-Pol-Roux, O. W. Milosz, comme MM. Henry Maubel, Maurice Beaubourg, Adolphe Thalasso, madame Rachilde ont écrit pour le théâtre, avec des succès fort différents et dans des données irréductibles les unes aux autres. Mais une préoccupation leur est commune : la vie profonde, l'expression profonde, en égale méfiance de la platitude et de l'emphase, du poncif et de la blague. Ils veulent un théâtre de style, un théâtre intérieur, un théâtre idéaliste en un mot.

Et j'en omets certainement, et je ne puis pas ne pas en ignorer. Mais si courte qu'elle soit, cette liste réunit des noms trop estimés des lettrés pour qu'on y voie autre chose que le

1. Sauf, bien entendu, les premiers drames de M. Maurice Mæterlinck, qui en sont au contraire, à mon avis, d'admirables monuments.

hasard d'une coïncidence. Je ne veux pas accentuer ce rapprochement, ni le détailler, à cause des différences extérieures, qui dérouteraient. Il y si loin de *la Dame à la Faulx* de M. Saint-Pol-Roux, aux *Racines* de M. Henry Maubel! Mais ces différences de tempérament ne sont que plus probantes : si tant d'esprits étrangers les uns aux autres et aussi élevés manifestent, en ce qui concerne le théâtre, une telle insatisfaction des méthodes habituelles, un tel insouci de l'amusement immédiat et vulgaire, c'est bien qu'il y a quelque chose d'important à dire, autre que ce qu'on dit. Nulle hésitation possible entre eux et les courtisans du succès. Ce sont eux qui ont raison, en principe, même si leur éloignement de la scène leur donne tort en apparence, même si les techniciens, si vains d'une science si fragile, déclarent injouables leurs essais.

*
* *

J'ai dit que les deux caractéristiques du théâtre idéaliste : le style lyrique et l'approfondissement de la vie intérieure, étaient généralement présents ensemble dans toutes ses œuvres, car l'un appelle l'autre, qui ne saurait vêtir une pensée banale. Cependant, pour plus de commodité, on pourrait diviser les auteurs de ces œuvres en deux catégories, suivant la tendance la plus visible. Nous aurions ainsi les intuitifs et les intellectuels, les lyriques et les psychologues, toutes réserves faites sur le caractère relatif et sommaire de cette distinction.

De M. Paul Claudel, les citations déjà faites ont dû donner quelque idée de sa profondeur poétique, de sa valeur de dramaturge.

Immédiatement à ses côtés, très semblable pour la qualité de l'expression lyrique, de l'image, très différent pour la pensée, je placerai M. André Suarès, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* se rappellent sans doute ce chef-d'œuvre : *Les Bourdons sont en fleurs*. Ce poète intense, ce grand critique possède un tempérament dramatique de premier ordre, un sens aigu et subtil des caractères, une maîtrise raffinée dans la conduite du dialogue. Son style, très expressif, connaît des

nuances infinies, depuis la colère grandiloquente et virulente des héros anciens jusqu'à la suavité féminine ou monastique. M. Suarès se plaît aux conflits d'êtres supérieurs, dans l'atmosphère raréfiée, exaltante et pure de la haute conscience. L'esprit de l'antiquité, ésotérique et pathétique à la fois, habite en lui. Il est né classique. Aussi lorsque, comme dans *la Tragédie d'Elektre et d'Oreste*, il choisit le sujet d'une tragédie grecque, il n'a pas besoin de la copier ou de la transposer. Il la repense, et la fait à nouveau. Comment expliquer, sinon, qu'un moderne ait écrit cet extraordinaire dialogue de Tantale et d'Oreste ?

TANTALE

. . . . . .

Oreste, je t'attends.

(*Elektre s'élance, Oreste la précède.*)

ORESTE, *avec ardeur.*

Me voici, vieillard, — si c'est moi que tu veux dire.

TANTALE, *demi-rire.*

Bienvenu, malheureux, dans la place où tu dois périr.
Et près de toi, ta sœur comme la louve au flanc du loup.

ELEKTRE, *avec rancune.*

Toi aussi, tu es là, le fauve aïeul des fauves.

TANTALE

Je suis venu pour l'heure où la chasse commence.
Encore un, Jupiter, encore un qui t'est dévolu.
Oreste, je te vois tel que je t'attendais. Approche.

ORESTE

N'est-ce point toi, la nuit, qui as crié à mon oreille?

TANTALE

Moi et tous. Chaque grain de ces pierres. Lève-toi,
Marche, guette, et bondis. N'épargne rien.

ORESTE

Mais toi,
Épargne-moi, vieillard. L'horrible tentation
Ne parle que trop fort : ô désir, que je ne puisse,
Désir dénaturé, te rejeter de moi!...

TANTALE

Te séparer de ton désir? Veux-tu te retrancher
De ta vie même? Ton désir palpite malgré toi,

Comme le cœur de l'agneau, arraché de la poitrine,
Oiseau plumé à vif, saute dans la main du boucher.
(*Il rit.*)

ORESTE

De toi je n'attends rien que du mal : tu es l'ancêtre.

TANTALE

Tu me fais honte : Vieux, bien plus vieux que tes ans,
Plus vieux que ton visage, vieux comme ces dalles,
Tu portes sur ton dos tout le passé; et tu faiblis
Sous le fardeau.
(*Il ricane.*)

ORESTE

Accablante charge d'angoisses!

TANTALE

Je ris de ton grand âge : tu es mûr pour la tombe.

ORESTE

Je le suis.

TANTALE

Ne gémis pas : Meurs ou agis.
Mais je le sais, tu agiras : c'est à ton tour.
Tu es l'héritier de la mort et du mépris
Que la race a voué aux lois de Jupiter.
N'hésite plus : en toi, c'est ma vie qui se poursuit.

ORESTE

Hélas!

TANTALE, *rit violemment.*

Ne pleure pas d'avance : il sera toujours temps :
Le destin y veille.

ORESTE, *avec douleur.*

Il dit vrai. Que me resterait-il?

TANTALE

L'assassinat, te dis-je, l'arme des puissants,
Le libre assassinat, la loi des dieux.

ELEKTRE *indignée.*

Non, la vengeance.

TANTALE

Les dieux se vengent, ma fille, et l'homme assassine.

CORYPHÉE II

Impie entre tous les impies, fatal à tous.

TANTALE, *avec mépris*.

Oui, c'est moi qui ai osé mettre les dieux à l'épreuve :
Les dieux outragent l'homme, ils méritent d'être outragés
Il faut oser.

CORYPHÉE III

Impie!

TANTALE

Certes, impie : car j'ai osé.

CORYPHÉE I

Impie et redoutable.

TANTALE

Comptes-tu sur ces gueux, Oreste?
Plus craintifs que les poules, ils fuiront si tu tombes.
Ne les consulte pas. Agis, si tu veux qu'ils agissent.
Le peuple est toujours lâche.

CORYPHÉE IV

Impie, qui ne respectes rien.

TANTALE

Esclaves, citoyens, ô hommes de la plèbe,
Soldats d'un maître, qui prétendez-vous convaincre
Que votre lâcheté n'est pas votre vertu?
Mais regardez plutôt le ravin, le roc et la terre,
La plaine et la vallée, fumés avec vos os,
Gras de votre sueur et cimentés de meurtres?

(*Il rit.*)

ŒNOPS, *chef du chœur.*

La joie de Tantale est un jeu de l'épouvante,
Il rit, hélas! comme un éclair, le sinistre présage
Nous touche tous.

(*Tantale s'éloigne peu à peu.*)

TANTALE

Pas de pitié, pas de pitié!
Pitié, grandeur des lâches!

ELEKTRE, *avec indignation.*

Tantale, tu nous calomnies.

TANTALE, *grave.*

Ce soir, Oreste, le gibier traînera sur la terre.
Prépare les couteaux pour dépouiller la bête.
J'y serai. Tous vos actes sont justes, ô meurtriers;
Et pourtant, ce ne sont que des crimes.

(*Il éclate de rire.*)

Osez! Osez!

Le poète Saint-Pol-Roux, truculent, précieux, bizarre, souvent exquis, a écrit *la Dame à la Faulx*, grande fresque allégorique de l'existence humaine, mouvementée, ardente, délicate, et sauvage à la manière d'une danse macabre.

Dans *le Vendeur de Soleil*, *Madame la Mort* et *la Voix du sang*, madame Rachilde a déployé les qualités d'exaltation, de perversité étrange, de raffinement psychologique, de suggestion mystérieuse qui rendent ses romans si à part, si passionnants.

Que dire de M. Rémy de Gourmont, philosophe sceptique, persuasif, écrivain merveilleux, et comment caractériser ses pièces symboliques : *Lilith*, *le Vieux Roi*, *Théodat*, sortes de peintures byzantines animées d'une sourde vie magnétique, follement riches de couleur, et baignées d'une ombre équivoque où s'agitent vaguement les formes éthérées et subtiles du doute, du rêve, de la luxure et de l'orgueil?

Enfin, quoique son œuvre soit très récente, je n'aurai garde d'oublier M. O.-W. Milosz et son admirable *Miguel Mañara*. Dans cette pièce, l'auteur a repris le vieux thème éternel de *Don Juan*, mais il l'a traité au point de vue mystique, d'accord en cela d'ailleurs avec la vérité historique, qui nous montre Don Juan se convertissant et devenant un saint moine. Il l'a fait avec un lyrisme fiévreux, ardent, farouche, une inconcevable richesse d'images et dans une forme qui rappelle assez la prose martelée et divisée de M. Paul Claudel. Mais elle est assez personnelle pour qu'il soit bien évident qu'il ne s'agit là que d'une simple rencontre, de l'obéissance à une même nécessité d'expression rythmique.

Voici le suprême discours de Miguel Mañara le matin du jour où il va mourir, très vieux moine sorti de sa cellule dans le jardin du couvent :

O mon cœur! ô mon enfant! tu n'as pas dormi, et voici le jour.
Voici le jour : il vient et s'étonne de trouver au ciel la lune d'hiver.
Te voici seul sous les froides larmes d'une nuit perdue pour toujours,
seul avec tes pensées d'hier comme l'herbe fauchée.
O visage en pleurs! ô sévère Éternité.

(*Silence.*)

Ils sont morts. Je suis environné de dormeurs inconnus.
Ceux que mon cœur aima sont morts depuis longtemps.
Un seul m'a vu vieillir : le frère jardinier,
celui qui connaît la pensée des herbes et les projets de l'air.
Tous les autres sont morts.
O lune du matin, ô triste regard de l'Éternité!

(*Silence.*)

Tout n'a pas été dit, tout n'a pas été fait.
Il faut prier, il faut agir.
Le cœur immense de l'angoisse est comme le bruit de l'aile cassée sur l'eau. Toute la nuit, toute la nuit!
l'angoisse était à mon côté comme une épouse qui aime et que depuis longtemps on a cessé d'aimer.

(*Silence.*)

Je me suis levé plus tôt que de coutume et j'ai joint ces mains fortes dans la clarté de la lampe.
J'ai fort à faire aujourd'hui, et mon cœur a raison d'aimer la faible lampe du matin,
et la prière machinale dans le froid vide et bleu
qui ne tombe pas de la lune et qui n'est pas le souffle du matin.

(*Silence.*)

O lune du matin, comme tu as le visage de ceux qui voient des choses étranges et profondes!
L'affamé happe son souffle et le mange, et s'endort dans l'eau de sa faiblesse.
L'ouvrier malade rassemble ses outils en toussant.
La fille abandonnée reconnaît avec effroi la mansarde,
l'éclat de miroir et le balai : elle regarde hébétée son ventre de marâtre,
et pense tout soudain au grincement du puits.

(*Silence.*)

Seigneur, Seigneur, donnez-nous notre espoir quotidien!
O Père et Fils, donne-nous notre courage quotidien!
Comme le mendiant lépreux, le dos collé à la muraille, tend son écuelle vers la soupe,
ainsi tendrai-je mon jeune cœur vers la chaleur embaumée de l'amoureuse vie!
Donnez-moi ma ration quotidienne d'amour et mesurez-la-moi très généreusement,
à cause des autres :
afin que j'aille, repu, vers ceux qui ne vous aiment pas et qui m'insultent;
et que je dise : telle est sa libéralité. Car ce ne sont point là ses dons du cœur,

mais seulement les miettes balayées de sa nappe;
et voici ce qui reste dans l'écuelle du serviteur indigne et repu.
O rue! ô ville! ô royaume! ô terre! viens et mange!
Car tel est le Très-Haut, car tel est le Seigneur Amour!
Je suis Mañara, celui qui ment lorsqu'il dit : j'aime.
Et parce que j'ai dit à l'Éternel que je l'aimais, mon cœur est joyeux et mes mains.
Sont désirables comme des pains.
Que dit Paul le mauvais cœur, et que dit Marie la prostituée?
Que cela qui a été volé et perdu a été volé et perdu.
Je suis Mañara. Et celui que j'aime me dit : ces choses n'ont pas été.
Lui seul est.

(*Silence. L'aube apparait à l'horizon.*)

Le silence a l'odeur du pommier qui rêve, l'air revêt sa robe d'ange.
Le souffle de la terre est comme le bâillement du bœuf.
La muraille prend la couleur de l'amandier.
Voici l'aurore.
Le puits gémit comme l'écolier paresseux. L'écho se lève de sa couche.
Voici les porteurs d'eau. La paille des étables remue.
Le coq, le coq chante à faire pleurer le cœur.
Voici le jour.
O terre! ô bien-aimée!

Si les auteurs que j'appellerai sommairement les psychologues, parce que leur préoccupation la plus visible est l'approfondissement de la vie intérieure, donnent à la forme lyrique moins d'importance que les précédents, il ne faudrait pas en conclure qu'ils écrivent comme les dramaturges ordinaires. La plupart, eux-mêmes poètes, s'ils ne se servent point d'une forme expressément poétique, leur prose est du moins fort savante, souple, harmonieuse, très théâtrale. Ils ont du style.

On se souvient encore des premières tentatives dramatiques que M. Paul Adam fit jadis, en collaboration avec M. Picard et M. Gabriel Mourey. Il transportait sur la scène les hautes préoccupations idéologiques qui le hantaient et il est fort dommage que l'insuccès de ce moment-là ait fait croire que la seule forme du roman convînt aux libres développements de ses conceptions. Il y avait dans *le Cuivre* et *l'Automne* une émotion de pensée à laquelle le théâtre ne nous habituait guère et

qu'il semble avoir bien oubliée depuis, et qui n'était nullement contradictoire aux nécessités du genre. Je crois que si M. Paul Adam revenait aujourd'hui à la scène (n'annonce-t-il pas un grand drame : *Jupiter*?), l'autorité de son nom y ramènerait la ferveur et l'intelligence d'un public qu'il serait vraiment trop sommaire et trop injuste de nous présenter comme uniquement épris de frivolités.

Je suis également persuadé que si l'on donnait aujourd'hui *le Génie est un crime* de M. Camille Mauclair, cette pièce noble et grave aurait un grand succès. Dans un style très élevé mais nu, l'auteur nous fait assister à la crise morale d'un homme de génie qui doute, entouré d'intérêts divers, de passions méchantes, d'admirations désintéressées. Nulle conclusion sinon, puisque le poète meurt, la condamnation par la vie, l'horrible vie courante, de l'exception que constitue pour elle le génie. Cela se passe dans un milieu très modeste et tous ces grands conflits sont exprimés avec une saisissante simplicité, contraste éminemment dramatique. Très sincèrement, je ne vois nul désaccord foncier entre un pathétique aussi intellectuel et la compréhension du public. L'intérêt humain de la pièce lui en ferait admettre le caractère exceptionnel. Ainsi cette belle scène finale du troisième acte, où Dorel, seul dans la nuit, la lampe éteinte, parle avec ce fantôme invisible, inspirateur de son génie, qu'il appelle la Présence :

Me voilà seul dans les ténèbres, seul avec toi, Présence jalousée! Ne crains pas de te montrer, ô bien-aimée mystique. Descends et matérialise-toi. Ne m'abandonne pas dans l'obscurité, car j'aurais peur, vois-tu. Pourquoi ne viens-tu pas?... Ah! qu'ils ont tapagé dans la maison! Es-tu blessée de voir que je n'ai pas abandonné ces êtres, que je ne suis pas tout à fait seul? Pardonne-moi d'avoir pleuré, je me suis remis vite, vraiment tu ne peux pas m'en vouloir... Mais je n'aime personne sinon toi, vois-tu! Je n'aime pas la gloire, j'ai de la joie à être pauvre, j'ai rendu pauvres tous ceux qui s'attachaient à moi. Et qu'importerait qu'ils m'abandonnent tous? Un bonheur médiocre les consolerait. Veux-tu que je m'éloigne? Veux-tu que j'aille te rejoindre, en mendiant sur les routes, là où tu m'attendras? J'y suis prêt, car le devoir envers toi dépasse tous les autres. Tous les êtres disent t'aimer, ô divinité, mais ils ont peur de toi. Moi, je t'aime vraiment. Lentement, j'ai écarté de ma pensée tout ce qui prétendait t'y supplanter, je t'ai isolée. Présence,

je t'ai séparée de tout ce qui était heureux, et c'est en idée pure, inaccessible, que je veux t'aimer. Pourquoi ne m'approches-tu pas? Il me semble que si je pouvais écrire dans l'obscurité, je te plairais — dans les quatre murs d'un caveau, entre les planches d'un cercueil...

(*Il s'arrête, étreint son front.*)

Rien! Suis-je de trop? Écris toi-même. Le feuillet vierge t'attend. La pâleur rayonne vaguement dans la nuit. Que de fois ainsi j'ai cru te voir! L'intensité du silence m'enivrait, je ne voyais pas ce que traçait ma main... Tu frôlais ma lampe, tu étais debout derrière moi, et que la vie était loin! O Présence, réponds! As-tu donc fini de toucher mon front? Tu comprends... Je t'ai tout sacrifié... Il ne faudrait pas me tromper... ou alors...

(*Il fait quelques pas en chancelant dans les ténèbres, puis il s'arrête et, très bas.*)

Tu viens... Oui, là, tout contre...

(*Il s'approche de la table, tâtonne, prend la plume, le papier, griffonne au hasard.*)

J'obéis, tu vois... j'obéis...

(*Il s'arrête et, précipitamment, rallume la lampe. On voit son visage hagard, décomposé, terrible. Il se remet à écrire.*)

Et il me faut encore parler des drames de M. André Gide. *Saül*, *le roi Candaule*, qui sont célèbres en Allemagne et dans les pays scandinaves, où l'on aime les pièces idéologiques, n'ont pas encore rencontré en France l'accueil qu'ils méritaient. Ce sont pourtant des œuvres de premier ordre, dont le thème seul est philosophique, mais dont les développements sont au contraire extrêmement humains et pathétiques. Peut-être l'audace extrême de la pensée, la pénétration trop aiguë des psychologies, ont-elles dérouté un public qui ne veut pas aller au delà d'une certaine vraisemblance de convention. Mais peut-être y serait-il aujourd'hui mieux préparé. L'art de M. André Gide est très particulier : il se défend au premier abord, mais il réserve à ceux qui persistent des joies très grandes, précisément à cause de l'acuité étrange de sa vision de métaphysicien et de moraliste.

Enfin, je ne veux oublier ni M. Henry Maubel dont *les Racines*, et *l'Eau et le Vin* sont d'admirables et purs drames de la conscience, œuvres frissonnantes d'une sensibilité pudique et fraîche, et d'une intangible noblesse; ni M. Maurice Beau-

bourg qui, avec *l'Image*, *la Vie muette*, *les Menottes*, s'affirma dès l'aurore du symbolisme un dramaturge à la fois terrible et ironique, un observateur minutieux et bizarre de certains secrets du cœur humain ; ni M. Adolphe Thalasso dont (sans compter *la Famille* et *la Faim*) la belle pièce *l'Art* a porté à la scène, avec une fervente et large émotion, avec une sorte d'attendrissement sacré, un problème social et moral de la plus pathétique portée.

Je sens ce que cette énumération — qui ne peut pas même être comparative, — présente d'insuffisant. Ce ne sont que des indications de lectures, une sorte de programme de la scène de demain. Mais elles sont nécessaires car, sans elles, toutes nos théories au sujet d'une renaissance de l'idéalisme dans notre théâtre eussent paru de gratuites allégations.

Le nombre relativement élevé de ces écrivains, la variété de leurs tendances, leur valeur incontestée dans d'autres domaines : poésie, critique, roman, constituent des preuves indiscutables. Ils ne se sont pas concertés comme on le fait lorsqu'on fonde une école, mais ils ont obéi aux forces intérieures qui les menaient. Et, transportant sur la scène les problèmes de l'âme ou les préoccupations religieuses et mystiques qui les hantaient, obligés de les y faire vivre suivant des conditions imprescriptibles, ils ont affirmé une fois de plus que rien n'est étranger au théâtre de ce qui constitue notre vie sociale, personnelle ou idéale, et que c'est même la forme supérieure que nous pouvons lui donner.

Qu'il y ait des sujets pour le théâtre, et d'autres qui n'y sauraient trouver place, est une vieille illusion chère aux routiniers et aux timides ; mais cette illusion ne vit en effet que par routine. Il y a plus de vie réelle et plus de vie scénique, plus d'émotion pour nous et plus de plaisir, dans la pièce non jouée encore d'un poète vrai, que dans le succès à trois cents représentations d'un élève de l'école de Scribe. Le jour me semble bien proche où nos théâtres s'ouvriront à ces pièces pensives et belles, à d'autres de même inspiration qui naîtront demain, qui sont peut-être déjà nées. L'héroïsme, le style, la vie intérieure reprendront leur place naturelle sur nos scènes, au lieu d'être comme jusqu'ici exilés dans le livre, où ils gardent toute leur puissance latente, mais où ils restent sans

portée. Car le livre n'a pas la valeur d'expansion sociale du théâtre.

Si haut qu'on remonte dans l'histoire, le théâtre apparaît comme le grand éducateur des foules, en même temps que comme le reflet des civilisations. Et ce double rôle n'en fait pour lui qu'un seul : présenter aux peuples les images les plus héroïques, les plus exaltantes possible. Aux époques guerrières et religieuses comme celle de la Grèce, un théâtre patriotique et initiatique : Eschyle et Sophocle. Aux époques passionnées, ardentes et libres, comme l'Angleterre de la Renaissance, un théâtre pathétique, furieux, intense : Webster, Marlowe, Shakespeare. A notre époque curieuse de tout, réfléchie, raffinée, convient un théâtre méditatif, lyrique, profond, celui dont nous venons d'étudier quelques œuvres avant-courrières[1].

FRANCIS DE MIOMANDRE

1. Afin que le lecteur puisse établir son jugement personnel touchant la controverse littéraire que propose l'article ci-dessus, la *Revue de Paris* publiera prochainement une œuvre inédite de M. Paul Claudel. On se souvient que l'*Annonce faite à Marie*, du même auteur, a obtenu récemment sur une scène parisienne un succès constaté — non sans surprise — par toute la critique. — M. P.

LA « SCHOLA CANTORUM »

SA VIE ET SON ŒUVRE

La reprise vraiment triomphale du *Fervaal* de M. Vincent d'Indy, à l'Opéra, venant peu après le significatif succès du *Chant de la Cloche* au Théâtre de la Monnaie, consacre définitivement, aux yeux du grand public, la maîtrise de l'auteur, jusqu'ici envisagé souvent comme un chef d'école plus ou moins romantique, ou comme le centre d'un petit cénacle d'initiés. Notre intention n'est point, aujourd'hui, de faire la critique de ces reprises, ou de ces œuvres, qui comptent parmi les plus importantes de l'École française moderne; mais, le nom de M. d'Indy éveille immédiatement à l'esprit tant soit peu au courant du mouvement parisien, le nom, fort archaïque, de la « Schola Cantorum », dont il est l'actuel et unique directeur.

Vocable et institution suggèrent les idées les plus différentes : à qui la connaît peu, la *Schola* apparaît tour à tour comme une entreprise de concerts, comme un chœur d'église, comme une école de musique ancienne, que sais-je encore? A l'étranger, parmi les nations protestantes, où le terme de *Schola*, pris dans un sens liturgique, est ordinairement inconnu, on y voit surtout une institution musicale au titre recherché et rare; parmi les nations catholiques, nous l'avons expérimenté, on prend volontiers la *Schola* parisienne pour la maîtrise de Notre-Dame! Pourquoi ces confusions, et ces attributions variées?

L'histoire de la *Schola,* si c'était l'occasion de l'écrire, donnerait la clef du mystère. On peut, en trois mots, la résumer : la *Schola*, suivant l'expression même de M. d'Indy, est une *école de musique répondant aux besoins modernes*; elle commença, toutefois, par être simplement une école de musique religieuse. Et c'est pour cette raison que son promoteur, le chanoine Perruchot, et ses trois fondateurs, Al. Guilmant, Ch. Bordes et V. d'Indy, lui donnèrent le titre parlant de « Schola Cantorum », qui est le vocable officiel et classique des chœurs des cathédrales, dans les anciens réglements ecclésiastiques.

*
* *

La musique religieuse, en effet, pour qui se rappelle le répertoire désuet en usage il y a vingt ans, dans le culte catholique, ou pour qui considère ce qu'il est encore en nombre de temples, ne pouvait, ou ne peut présenter que des caractères de décadence profonde. En quel état se trouvait le vieux chant liturgique grégorien, héritier de la Judée, de la Grèce, de Rome antique? Où les curieuses « proses » du moyen-âge étaient-elles exécutées comme il le fallait? Qui donc s'occupait encore des motets admirables de Josquin de Prés, de Roland de Lassus, de Victoria ou de Palestrina? J.-S. Bach lui-même n'était guère connu que par tradition, sans que le riche fonds de ses chorals y fût pour quelque chose, et les œuvres de Haendel ou de Mozart n'apparaissaient dans le programme des maîtres de chapelle qu'avec d'indignes travestissements.

Quant à l'orgue, — bien que ce roi des instruments fût, grâce à Cavaillé-Coll, l'objet de grands perfectionnements ; bien que des maîtres comme Guilmant et Gigout, Dubois et Widor, eussent formé une école de remarquables élèves et écrit des compositions intéressantes, — cependant son pupitre, en beaucoup de tribunes, ne supportait que de navrantes pauvretés, quand le titulaire de l'instrument ne les remplaçait pas par des élucubrations plus navrantes encore. Et, parmi les meilleurs de nos maîtres ou de nos camarades, qui donc se souvenait

des noms des Couperin, de Daquin, d'André Raison, de Titelouze, de Nicolas de Grigny, initiateurs de toute la tradition de l'orgue?

Le dessein d'arrêter cette décadence ou de combler ces lacunes, dont l'idée tourmentait alors nombre de bons musiciens, fut la cause de la fondation de la *Schola Cantorum*, en 1895, sous la forme première d'une société[1] qui, en se proposant à bref délai la création d'une école, présentait à ses adhérents le programme suivant, en quatre articles :

1° La restauration pratique, dans les chœurs d'église, du chant grégorien, d'après les principes des Bénédictins de Solesmes;

2° La remise en honneur de l'ancienne musique *a cappella*;

3° La formation d'une musique religieuse moderne, respectueuse des textes et des règles de la liturgie;

4° L'amélioration du répertoire des organistes.

Telle fut la primitive *Schola*, telles furent donc les raisons de son titre symbolique.

*
* *

Malgré les « bâtons dans les roues » que les circonstances, la jalousie et la défiance suscitèrent à l'École naissante, ses succès dépassèrent rapidement son programme. Projetée en 1895, ouverte à l'automne 1896 avec vingt et quelques élèves elle en comptait, quatre ans après, plus de cent. Créée dans un étroit et curieux local du quartier Montparnasse, maintenant disparu, la *Schola* devait se transformer[2], en même temps qu'elle agrandissait, presque à l'infini, le champ de son action. La modeste école de la rue Stanislas est depuis 1900 établie rue Saint-Jacques, dans l'ancien monastère des Bénédictins

1. Société née dans une chapelle du XVIe siècle, aux voûtes merveilleuses, recoin caché de l'église Saint-Gervais, et issue de la société célèbre des *Chanteurs de Saint-Gervais*, qui en fut l'occasion.

2. Ce fut l'aboutissement des efforts personnels de Ch. Bordes, dont on pourra lire l'intéressant *processus* dans *Dix années d'action musicale religieuse* (1890-1900), par R. de Castéra, Paris, in-8°, au Bureau d'Édition de la Schola.

anglais, où mourut Jacques II d'Écosse, et, avec ses *quatre cent cinquante élèves*, français et étrangers, elle est devenue une sorte de Conservatoire, une « École supérieure de musique ».

Son titre original de *Schola Cantorum* n'est donc réellement plus de mise : elle n'est plus seulement l'école presque hiératique, où un *cantor*, émule du *hâsan* d'Israël ou des *aèdes* de la Grèce, vient s'instruire des éléments de l'art religieux; elle est ouverte à tout musicien qui veut se perfectionner ou approfondir sa science. Compositeur ou violoniste, flûtiste on maître de chapelle, pianiste ou chantre d'église, organiste ou chef d'orchestre, musiciens de salon ou de concert, tous trouvent à l'École de la rue Saint-Jacques le cours, la classe, les préceptes avec les exercices d'application qui leur sont nécessaires. C'est donc, en toute son ampleur, une *Schola musices*; c'est tout uniment, dans le langage courant, « la » *Schola*.

De sa fondation première, et aussi parce que cela correspond au plan établi par son Directeur, la *Schola* a gardé à la base de son enseignement moderne la musique religieuse et l'art ancien. Comme l'étude des temples de l'Égypte et des cathédrales dites gothiques est nécessaire à l'élève architecte, ou l'analyse d'un Démosthène, d'un Cicéron ou d'un Bossuet, à nos prosateurs modernes, ainsi M. d'Indy a-t-il pensé que la formation d'un musicien digne de ce nom n'était pas complète si elle n'initiait celui-ci aux *psaumes*, aux *antiennes* et aux *répons* de l'antiquité chrétienne, aux *motets* et aux *madrigaux* du moyen âge et de la Renaissance, comme aux *cantates* et aux *oratorios*, aux *symphonies*, d'un art plus récent. C'est là l'originalité de la *Schola*, et le secret de sa force.

De là aussi naquirent ses concerts. A la *Schola*, le concert est l'équivalent de l'exposition à l'école de peinture ou de sculpture. Mais, si les œuvres des élèves n'y sont point habituellement exécutées, ce sont eux, cependant, qui font les frais de ces auditions, encadrés par leurs maîtres. Et, créés tout d'abord uniquement pour un but d'éducation pratique, les concerts de la *Schola* sont devenus l'un des éléments, non des moindres, de la saison musicale parisienne.

Voilà donc l'économie générale de cette institution ; voyons plus en détail comment elle fonctionne.

*
* *

Il y a une analogie très grande entre la *Schola* et un Conservatoire de musique : les caractéristiques de son enseignement assurent toutefois qu'aucune concurrence ne saurait exister entre les deux genres d'établissement.

L'administration de l'École est confiée au Directeur, M. d'Indy, au Secrétaire général, M. Jean de La Laurencie, assistés d'un Conseil où ne dédaignent pas de figurer, parmi les membres les plus actifs, des personnalités telles que MM. Denys Cochin, de l'Académie française, prince d'Arenberg, André Hallays, baron de Meaux, Fournier-Sarlovèze, Camille Bellaigue, etc.

Le conseil comptait autrefois les co-fondateurs de la *Schola*, ces regrettés Al. Guilmant et Bordes, et, parmi les autres disparus, on peut citer les noms du prince de Polignac, de Bourgault-Ducoudray, de Georges Berger, de Pierre Aubry.

L'Ecole n'admet, en principe, que des élèves payants; une heureuse combinaison permet, dans la pratique, d'accepter des élèves gratuits, plus nombreux encore. Ceux-ci, profitant du « titre VIII » des statuts, peuvent en effet bénéficier de la gratuité absolue des classes, en participant obligatoirement aux exécutions publiques, pour lesquelles leur est alloué un cachet porté en déduction des frais de scolarité. Les autres élèves ne sont point tenus à cette assistance.

Assez nombreux sont les étrangers qui, chaque année, viennent se présenter aux examens d'admission à la *Schola*, pour que le Conseil ait dû fixer le pourcentage suivant lequel on pouvait les admettre dans les différentes classes. Espagnols, Américains du Nord et du Sud, Italiens, Russes, Grecs et Roumains, Turcs mêmes et Arméniens, voilà les peuples qui fournissent principalement le contingent étranger des élèves de l'École.

Français ou étrangers, amateurs ou professionnels, les « étudiants en musique » ont à leur disposition, pour faciliter leur vie à Paris, trois *maisons de famille* fonctionnant à côté de la *Schola*, sous son haut contrôle. Jeunes gens d'un côté, jeunes filles d'un autre, peuvent ainsi se grouper et « se tenir

les coudes » plus étroitement : les occasions quotidiennes de réunion, au salon ou à la salle à manger, sont autant de prolongements des classes, et l'échange des idées entre élèves de différents cours est profitable à tous.

Ne cherchant pas à former des virtuoses, et ne travaillant pas en vue d'une distribution de prix, la *Schola*, plus que tout autre école, a pu largement organiser ses cours. Des examens trimestriels stimulent les élèves, et un diplôme de sortie constate les notes obtenues, lorsque celles-ci ont été suffisantes.

Soixante-treize classes se partagent l'enseignement : huit de haute composition, professées par M. d'Indy lui-même, la première année étant confiée à M. Sérieyx, son second et collaborateur pour la publication de son cours; une classe d'orgue supérieur, dont le titulaire est M. Louis Vierne, l'éminent organiste de Notre-Dame, l'ancien suppléant de Guilmant au Conservatoire; trois autres classes d'orgue; quatorze classes de piano; huit de chant, et de déclamation lyrique; six de chant grégorien et de pratique de la musique d'église; sept de violon; treize de solfège et d'instruments divers, etc. La classe de solfège supérieur est dirigée par M. Maurice Emmanuel, — l'un de nos rares musiciens qui ajoutent à leurs titres celui de docteur ès lettres, — qui professe en même temps l'histoire de la musique au Conservatoire; enfin, divers cours d'ensemble pour la musique de chambre, les chœurs, la classe d'orchestre, autres particularités de la *Schola*, forment à la fois ses élèves à la pratique de l'exécution et à la direction[1].

Je m'excuse de ne pas citer tous mes collègues du professorat « scholiste » : mais, avec ceux que j'ai déjà plus haut notés, les noms au moins de mesdemoiselles Blanche Selva et Duranton, pour le piano, de MM. Armand Parent et Eugène Borrel pour le violon, de mesdames Tracol et Philippe pour le chant, de madame Jumel pour le chant grégorien, sont bien connus et applaudis des habitués des grands concerts. Divers organistes et maîtres de chapelle d'églises parisiennes professent aussi à la Schola; tels que MM. Georges Jacob, Saint-Requier,

1. On sait que tout récemment M. d'Indy a été appelé à diriger la classe d'orchestre du Conservatoire, précisément modelée sur celle de la *Schola*.

(qui a succédé à Ch. Bordes dans la direction des *Chanteurs de Saint-Gervais*), Decaux, de Ranse, etc.

Un groupe d' « inspecteurs des études » veille sur l'enseignement : pendant plusieurs années, les excellents compositeurs que sont MM. de La Tombelle[1] et Pierre de Bréville[2] assumèrent tour à tour la tâche délicate d' « inspecteur général ». Actuellement, ce poste de confiance est rempli par M. de Serres, non moins bon professeur qu'exquis auteur de lieder.

Les concerts de la *Schola*, qui sont principalement, ne l'oublions pas, des auditions d'élèves, ont lieu chaque mois. La plupart sont donnés deux fois : à la *Schola* d'abord, dans la salle assez exiguë de l'école, puis, sur la rive droite, à la salle Gaveau; chaque séance est précédée, l'après-midi de la veille, d'une répétition générale publique. Ces concerts, fondations de la première heure de la *Schola*, comptent, depuis bientôt vingt ans, parmi les éléments les plus actifs des moyens d'action, de propagande, d'influence sur la marche des idées modernes. Toutes les grandes écoles d'autrefois ont défilé dans les auditions de la *Schola*, et, pendant les premières années, elles étaient accompagnées de conférences : de l'art grégorien et du chant populaire, leur répertoire s'est étendu jusqu'au *Requiem* de Mozart et à la grande messe de Beethoven, en passant par les cantates de Bach, dont plusieurs y furent données pour la première fois. C'est pareillement à la *Schola* que furent créées à nouveau les deux admirables manifestations de l'opéra naissant : le célèbre *Orfeo* et l'*Incoronazione di Poppea*, de Monteverde, le génial initiateur des environs de 1600.

Ce tableau à grands traits, rapproché de celui des pièces exécutées aux grands concerts[3] pendant le même laps de temps, donne la mesure de la puissante influence conquise par l'École, dans cette période, sur l'esprit public. Cette année,

1. Auteur remarquable d'œuvres religieuses modernes, et particulièrement d'oratorios dont *Crux* est à signaler en première ligne.

2. L'*Eros vainqueur* de M. de Bréville, tant applaudi l'an dernier à Bruxelles, devait émigrer à Paris cet hiver : un sort cruel en a décidé autrement. L'auteur va prochainement réunir en recueil ses charmants lieder; ils seront édités par MM. Rouart, Lerolle et Cie.

3. Où nombre de pièces ou de genres anciens n'ont reparu qu'après que la *Schola* les avait remis en lumière.

le programme général des concerts de la *Schola* a prévu entre autres : une audition d'œuvres de musique de chambre des trois Bach, Jean-Sébastien, habitué de Postdam, partenaire de Frédéric, l'austère Jean-Christophe, et Philippe-Emmanuel, initiateur de la Sonate; le *Freischütz*; un raccourci de l'histoire de la symphonie à travers les âges, depuis le « ballet de la royne » au XVIe, jusqu'à la IXe symphonie.

Est-il superflu de dire que, de ses Concerts, la *Schola* n'attend pas un accroissement de fortune? Ses recettes, fissent-elles, suivant le banal mais amusant cliché, « plus que le maximum », ne suffiraient pas à couvrir les frais que nécessite la présentation d'un nouveau chef-d'œuvre devant le public.

Or, l'école de la rue Saint-Jacques a d'autres frais encore. Elle possède deux journaux! L'un est le bulletin de l'école et des concerts; il paraît chaque mois pendant la durée des cours, sous le titre des *Tablettes de la Schola*, et la rédaction en est confiée au secrétaire général de l'établissement. L'autre est une revue musicologique mensuelle, la *Tribune de Saint-Gervais*, qui, parvenue à sa dix-neuvième année, compte parmi ses rédacteurs quelques-uns des meilleurs de nos musicographes : Michel Brenet, André Pirro, F. de La Tombelle, Romain Rolland, abbé Villetard. Combien d'autres encore y publièrent ou y publient des études sur tous les sujets dignes de l'activité de la *Schola*, en y révélant souvent bien des coins inexplorés du vaste domaine de l'art musical, voire même des chefs-d'œuvre inconnus.

Enfin, à côté de l'école, fonctionne, sous la direction artistique de M. d'Indy, une véritable librairie musicale : le *Bureau d'édition de la Schola*, où les genres religieux surtout, anciens et modernes[1], sont représentés, avec l'adjonction d'une série profane moderne, l'*Édition mutuelle*, qui groupe les œuvres de professeurs, d'élèves, ou d'amis[2].

1. Le « répertoire moderne » religieux est représenté par des motets, des messes, des pièces d'orgue, des chants populaires, écrits spécialement par Ch. Bordes, Perruchot, abbé C. Boyer, F. Brun, Léon Canton, de La Tombelle, Paul Jumel, Guy-Ropartz, etc.

2. L' « Édition mutuelle » renferme des œuvres instrumentales ou vocales de Albeniz, de Serres, Canteloube de Malaret, Ch. Bordes, Chausson, Turina, etc., et des compositeurs que je mentionne à la fin de cet article.

Pour vivre ainsi, la Schola n'a ni le riche fonds de caisse que d'aucuns lui ont gratuitement supposé, ni subsides officiels. Les membres de son Conseil d'administration ne touchent pas de jetons de présence; ils n'ambitionnent d'autre récompense à leurs travaux que d'être les plus insignes des bienfaiteurs de l'œuvre, et de compter parmi les premiers des *Amis de la Schola*. Car, ainsi que Versailles ou le Louvre, la *Schola* a ses *Amis*; leur annuelle cotisation permet d'équilibrer le budget de l'École, dont les professeurs eux-mêmes n'ont d'autre rétribution que de très modestes cachets, jusqu'au jour problématique où quelque fastueux milliardiaire saura, d'un geste à la Carnegie, lui assurer la vie d'aujourd'hui et de demain.

***

La vie de la *Schola* est donc intense et multiple. Cette activité est le plus sûr garant du mouvement qu'elle a inauguré et qu'elle entretient dans notre pays. Son influence, par son exemple comme par ses élèves, y est devenue considérable et le groupement parisien a donné naissance à de nombreuses filles.

Car, sur les mêmes idées que la *Schola*-mère, ont été établies, çà et là, dans la province, des sociétés d'amateurs, d'importance parfois grande, qui se sont consacrés, sous le même nom, à la réalisation d'un plan d'études analogues, au moins par les concerts de propagande dont ils assument la responsabilité. Et puis, il y a, à Paris même, deux autres essaims sortis de la *Schola*, et qui, fondés par d'anciens élèves, se sont rapidement fait une place dans le monde musical : la *Société Bach*, œuvre de M. Gustave Bret, et la *Société Hændel*, de MM. Eug. Borrel et F. Raugel, sont issues du mouvement « scholiste ».

Dans le domaine de la musique religieuse, comme dans celui de l'art théâtral et du concert, la *Schola* a le droit de tenir la tête haute.

La restauration pratique, dans les églises, des œuvres grégoriennes et palestriniennes, sanctionnée par les actes de Pie X,

est, pour une grande partie, due à la *Schola*. Elle a formé quantité d'organistes et de maîtres de chapelle sachant être les serviteurs de la liturgie qu'ils ont pour mission de décorer; nombre de ses anciens élèves fournissent, dans le professorat, une honorable carrière; à côté d'eux enfin, elle a donné l'essor à toute une pléiade de compositeurs, qui comptent au premier rang parmi les jeunes de l'Ecole française. Et ce ne sera pas la manière la moins intéressante de terminer cette étude sur la vie et l'œuvre de la Schola, que de citer au moins les principaux de ces élèves, devenus des maîtres, et dont la production enrichit le répertoire du concert moderne : en particulier MM. Déodat de Sévérac, Albert Roussel, Marcel Labey, René de Castéra, Gustave Samazeuilh, Pierre Coindreau, Le Flem, A. Groz, J. Cras.

M. Déodat de Sévérac, l'un des premiers sortis de l'École, a donné de nombreuses œuvres, dont *Héliogabale*, représenté aux arènes de Béziers, le *Cœur du moulin*, qui eut tant de succès à l'Opéra-Comique, et la musique d'*Hélène de Sparte*, de Verhaeren, sont les plus importantes. Au piano, son *Chant de la Terre*, « poème géorgique », et la piquante suite *En Languedoc*, ont été partout applaudis.

M. Albert Roussel, — d'officier de marine devenu professeur de contrepoint, — est l'un des plus féconds auteurs modernes. Des pièces pour piano, (*Des heures passent...*, *Rustiques*, etc.), pour chant, sur des poèmes d'Henri de Régnier, un trio et un divertissement, composent son œuvre de musique de chambre. M. Roussel, qui manie admirablement la pâte orchestrale, a donné plusieurs compositions de grande importance, à la Société Nationale, chez Lamoureux, à Lyon, à Bruxelles, etc.., *Résurrection*, prélude d'après le roman de Tolstoï; *le Poème de la Forêt*, dont la troisième partie, *Soir d'été*, a été particulièrement goûtée et maintes fois exécutée depuis sept ans, et ses superbes *Évocations*, jouées pour la première fois l'an dernier à la Nationale, le placent au premier rang des meilleurs symphonistes.

M. Marcel Labey, suppléant de M. d'Indy à la classe d'orchestre de la Schola, a surtout écrit de la musique de chambre et diverses mélodies : une *sonate* pour piano et violon, un *quatuor*, avec piano (qui sera donné en mars aux

concerts Durand), sont les plus caractéristiques de ses œuvres. Une *fantaisie*, jouée à la Société Nationale en 1901, deux *symphonies* montées aux concerts Lamoureux et à ceux de Nancy, constituent son bagage d'orchestre. M. Marcel Labey met la dernière main à un drame lyrique, *Bérangère*, (sur un livret de Ch. Sohy), qui pourra bien voir sa première à l'Opéra-Comique.

M. G. Samazeuilh, lui aussi, compte parmi les compositeurs féconds, et la maison Durand a dû éditer un catalogue spécial de ses œuvres. Je signalerai spécialement, parmi celles-ci, l'*Étude symphonique* d'après *La Nef* d'Élémir Bourges, jouée d'abord l'hiver dernier chez Lamoureux, et qui doit l'être prochainement aux Concerts Colonne; le *Sommeil de Canope*, tout d'abord conçu sous forme de poème lyrique et que l'auteur transforme en pièce purement orchestrale, et enfin la belle *sonate* de violon, qu'ont jouée souvent Isaye et Pugno, Thibaut et Cortot, etc.

M. Pierre Coindreau a écrit, entre autres pièces, un *Trio* pour piano, violon et violoncelle, que mademoiselle Antoinette Véluard et M. Chaumont ont fait connaître au public, une suite pour piano, *En Forêt*, enfin le poème symphonique joué il y a trois ans chez Colonne : *Le Chevalier-Moine et les Diables dans l'Abbaye*. M. Coindreau travaille en ce moment à une symphonie, et achève un petit drame sur l'exquis poème de M. Pierre Louys, *Dialogue au soleil couchant*.

M. René de Castéra s'est surtout révélé par une remarquable *sonate* pour violon et piano, une belle *Serenata* pour piano seul, un *Trio* qui doit être joué dans les séances de mademoiselle Véluard. M. de Castéra s'est également essayé dans la musique religieuse : un court, mais excellent motet de sa composition, *O quam suavis*, a été exécuté par les *Chanteurs de Saint-Gervais*, pour lesquels il l'avait écrit il y a quelques années à l'occasion du Congrès de Clermont.

M. Paul Le Flem, qui composa d'abord la musique d'une pièce d'ombres, tirée par Pierre Aubry d'un fabliau du moyen-âge, *Aucassin et Nicolette*, a écrit, depuis, des pièces instrumentales de plus grande envergure. Sa *Symphonie* en *la*, qui n'a, jusqu'ici, pas eu la chance d'être jouée en entier, mais que les concerts n'ont jamais donnée que par fragments, est la

partie la plus considérable du bagage de M. Le Flem; mais il a aussi un *quintette* pour piano et cordes, plusieurs fois exécuté, celui-là, à la Nationale, à la S. M. I. (ne pas confondre avec la S. I. M.)[1], etc., et une *fantaisie* de grande envergure pour piano et orchestre, que je ne me souviens pas pas d'avoir encore entendue.

MM. A. Groz et J. Cras, ont fait maintes fois applaudir, le premier : le *Cantique des créatures*, de saint François d'Assise, pour chant et orchestre, une *sonate* pour piano et violon, des mélodies, publiées en deux recueils : *Heures d'été*, poème de Samain, et les *Amours de Marie*, sur les vers de Ronsard.

Le second de ces compositeurs partage son temps entre l'inspiration musicale et l'enseignement naval : M. Cras est lieutenant de vaisseau et adjudant de division à Toulon. Parmi ses plus intéressantes œuvres, je remarque un *Trio* et un *Quatuor* à cordes, bien des fois entendus au Salon d'Automne, au Cercle de l'Art Moderne, des *Élégies*, suite de poèmes pour chant et orchestre, données entre autres au dernier concert de la Nationale, et qui doivent être montées cet hiver chez Durand, des pièces de piano, éditées en recueil chez Demets, et dont les trois dernières sont particulièrement à citer. M. Cras a écrit une superbe œuvre de « concert spirituel », un *Regina cæli* pour chœurs et grand orgue, que grave en ce moment le Bureau d'Édition de la *Schola*.

Ces œuvres, les principales des auteurs que je viens de citer, — et je m'excuse de ne pas en avoir nommé d'autres — constituent, par leur choix, une très exacte anthologie du mouvement « scholiste » moderne : elles sont là pour attester la puissance de vie musicale que la *Schola* a suscitée, et que, sous l'impulsion infatigable de M. V. d'Indy, elle répand ainsi de toutes parts à travers le monde artistique.

AMÉDÉE GASTOUÉ

1. *S. M. I.* est la *Société de Musique Indépendante*, et *S. I. M.* est le groupe parisien de la *Société Internationale de Musique* (l'*I. M. G.* allemande, *International Musik Gesellschaft.*)

LA RÉVOLUTION CHINOISE

On a été surpris de la rapidité avec laquelle s'est écroulée la dynastie mandchoue : on devrait plutôt s'étonner que quelques tribus nomades mandchoues, à moitié barbares, aient pu vaincre si facilement et surtout maintenir, près de trois siècles durant, sous leur joug toute la masse chinoise. Il est vrai que cette nation de laboureurs et de marchands, pacifique par nature et par tradition, n'est guère capable de réaction violente et soutenue. Sinon, elle se serait débarrassée, depuis longtemps, de ces maîtres sans prestige, sans moyens d'action, hormis quelques garnisons tartares établies dans les capitales des grandes provinces.

D'ailleurs, si les Mandchous ont été renversés, ce n'est pas en raison de leur tyrannie, de leur corruption : ils n'avaient rien changé au régime qu'ils avaient trouvé. Mêmes traditions gouvernementales, mêmes exactions ou abus que sous les dynasties précédentes. Quant aux croyances, le rituel religieux fut respecté et même adopté par les conquérants, qui sacrifiaient périodiquement aux divinités tutélaires. On ne toucha pas non plus au rituel social, orgueil et force de la famille chinoise, fondé sur la piété filiale et le culte des ancêtres : offrandes en nature aux morts, à des époques déterminées, cérémonies funèbres, ruineuses par leur pompe et leur renouvellement.

Ce n'est qu'à propos de représentation administrative et de répartition des hautes charges que le Mandchou manqua de modération, rompant ainsi l'équilibre politique et social, au détriment du Fils de Han. Et encore, beaucoup de Chinois, tirant parti de la coutume permettant à deux personnes étrangères de s'ouvrir une veine et de mélanger leurs sangs dans un breuvage, devinrent, par cette pratique, frères de sang du Mandchou et partagèrent avec lui les bénéfices du pouvoir. D'ailleurs, le Mandchou ne se réserva jamais le gouvernement exclusif de l'Empire : il n'aurait pu trouver dans ses clans le nombre d'intelligences nécessaires.

On a incriminé l'imposition du port de la queue au Chinois comme une grave faute de la part du vainqueur. C'est donner trop d'importance à une exigence qui fut acceptée sans grande peine. Un reproche sérieux, au contraire, est celui d'avoir installé dans les capitales provinciales des milliers de familles tartares vivant en parasites, nourries sur les deniers publics. L'oisiveté des hommes, la paresse des femmes, dans le quartier tartare, contrastaient avec l'activité, l'aspect de ruche de la ville chinoise. Le Chinois besoigneux regardait d'un mauvais œil son voisin et maître mandchou qui se dandinait, une cage à oiseau au poing. Surtout il enviait l'existence de cet homme gras et repu, dont l'heureuse existence était faite de sa misère à lui. Le conquérant a donc eu tort d'imposer à la masse chinoise l'entretien des clans mandchous, qui ayant vite perdu toute vertu militaire étaient devenus des « clients » des hauts dignitaires, des parasites de la nation.

Mais il a fallu la propagande en Chine d'idées, dites « occidentales », par quelques réformistes pour que prît forme le mécontentement. L'injure bien connue « lou tsai » (esclave de Mandchou) est devenue insupportable à la masse pensante. Le Fils de Han, esclave des barbares mandchous ! Les étrangers constataient son déshonneur. Il fallait se révolter...

La misère générale de ces dernières années, accrue, surtout, par la suppression de la culture du pavot, a favorisé le parti révolutionnaire. Cette culture, rémunératrice pour le paysan et le marchand, a été totalement supprimée à l'instigation de sociétés étrangères de propagande religieuse et philanthro-

pique. Cependant, on peut affirmer que le Chinois use beaucoup plus qu'il n'abuse de l'opium, que la fameuse drogue si souvent maudite n'a pas causé les ravages qu'on a cru. A la suite de cette suppression brutale et totale de la culture du pavot, le peuple, si patient, si résigné d'habitude, s'est trouvé écrasé par les charges nouvelles que faisait peser sur lui le gouvernement mandchou, sous le prétexte de le défendre contre lui-même, contre ses vices et aussi contre les empiètements maudits des Barbares étrangers.

En outre, l'aggravation de l'impôt sur le sel, faisant passer le prix d'une livre de 30 à 90 sapèques, dans des régions salifères, comme le Setchouen, fut particulièrement pénible à supporter, J'en dirai autant d'une taxe sur le thé dans les maisons de consommation, taxe frappant la boisson préférée du peuple.

Les projets de construction de voies ferrées par les Chinois eux-mêmes, et à cet effet les souscriptions dites « volontaires », mais en réalité imposées, ont fortement entamé les réserves de la classe riche ou aisée et saigné à blanc le paysan et l'ouvrier. Je l'ai constaté pendant mon long séjour à Tchentou. Quand, naguère, invoquant une mauvaise gestion des fonds ainsi recueillis, le gouvernement central a voulu s'approprier ces voies ferrées en projet, il a rencontré la résistance des mandarins, des notables surtout, qui étaient chargés d'administrer ces fonds. Ces notables ne virent dans le projet de nationalisation des chemins de fer qu'un coup porté contre eux et leur province, une tentative d'accaparement par les hauts mandarins et leurs « clients » de tous les fonds souscrits jusqu'à ce moment.

En Europe, on a cru à une protestation véhémente des populations contre l'acceptation par le gouvernement de l'aide financière des étrangers, qu'il avait, deux années plus tôt, proclamée attentatoire à la liberté de la Chine, au bien-être du peuple. C'est une erreur : cette protestation et la révolte qui s'ensuivit, ont été l'œuvre de sociétés groupées pour la défense d'intérêts qui sont surtout les leurs, l'œuvre d'une oligarchie anonyme qui se compose de mandarins déchus, de lettrés sans place, pour lesquels tout travail manuel est une déchéance, de *chen liang* (notables) ambitieux, appartenant à

l'industrie, au commerce ou à l'agriculture, et dont l'autorité est grande sur les masses ignorantes.

Le mandarin déchu lutte pour un nouvel emploi, le lettré, pour une prébende, les notables, pour se soustraire aux obligations légales ou administratives, pour accaparer, malgré l'existence de certains monopoles d'État, la vente de tous les principaux produits de consommation, riz, sel, thé, opium, pour s'exempter du fisc, des likins (barrière douanière de district à district). Ces notables s'appuient sur les mandarins en fonction qu'ils achètent, sur les éléments intelligents et mécontents qui viennent d'être cités, et encore sur des groupements, nombreux et disciplinés, de vagabonds, de miséreux, toujours prêts à servir n'importe quelle cause, du moment qu'elle leur rapporte quelques sapèques.

Quand il s'agit de grands travaux, l'oligarchie des notables et leur clientèle entendent participer au « squeeze », au bénéfice illicite que les gouvernants ou administrateurs ont l'habitude de prélever sur les fonds nationaux et même sur ceux des grandes entreprises privées. Cette « oligarchie » existe dans chaque province à côté du pouvoir régulier et lui impose souvent ses volontés, quand ce pouvoir se refuse à une complicité directe.

Le gouvernement ayant voulu dominer sans partage, ces groupements d'intérêts se sont révoltés. Ils représentent l'esprit « provincial », si profondément enraciné dans le vieil Empire, et si étroit qu'il redoute toute ingérence d'une province voisine, *a fortiori*, du pouvoir central. Ainsi s'explique l'indifférence du Chinois de l'intérieur quand la zone littorale est en guerre, et encore la désobéissance des vice-rois ou gouverneurs aux ordres venus de Péking.

Dans sa propagande contre l'ingérence financière de l'Europe, le nationalisme chinois n'est qu'une forme de la xénophobie qui jadis écartait de Chine tout étranger, ou qui le parquait dans certains ports. La dénonciation du « péril blanc », trop fréquente pour n'être pas systématique, et par là même suspecte, est pour l'oligarchie provinciale et le mandarin son complice, un moyen facile de se rendre populaire. Et les meneurs sont d'autant plus disposés à agiter le

« spectre européen », qu'ils ont beaucoup à cacher au peuple. Organisés pour l'exploitation de la province, la création d'écoles, d'arsenaux, la construction d'usines, ces dernières années, par les autorités, permirent à ces mandarins, ces notables et à leur clientèle de réaliser des bénéfices inespérés, et le nombre des sinécures augmenta. Mais les chemins de fer et les souscriptions publiques dites « nationales » dont ils étaient le prétexte offrirent encore de plus belles occasions à ces « patriotes ». A Tchentou, dans le Setchouen, vivait joyeusement un nombreux état-major d'administrateurs, d'ingénieurs et autres employés ignorant tout de la construction d'un chemin de fer et n'en ayant d'ailleurs nul souci; ils gaspillaient les « ouans » et les « ouans » (le « ouan » vaut 10 000 taëls et le taël, 3 fr. 50 environ) sans songer au lendemain, n'ayant que des plaisanteries pour le « souscripteur ». Les bureaux-directeurs du chemin de fer à Tchentou avaient dans leur enceinte un théâtre, un théâtre tout neuf. Les grandes villes étaient le lieu de partage des dépouilles opimes, tandis que dans les centres de moindre importance, les plus petites bourgades, on provoquait toujours des souscriptions.

En avril 1911, l'initiative de Chen Kong Pao, le haut mandarin chargé par la Cour de négocier avec le Consortium des Grandes Puissances pour la construction de quatre grands tronçons ferrés, et pour la nationalisation des chemins de fer construits ou à construire, fut un désastre pour les provinces, et pour leurs oligarchies. Il y avait bien le peuple qui bénéficierait de la mesure, mais il compte si peu, lui, et sa misère!

Les nouveaux décrets prévoyaient l'aide financière et technique des étrangers pour la construction des grandes voies projetées. Ceux-ci allaient prêter leur argent, des sommes énormes; mais cet argent serait si bien gardé, son emploi si rigoureusement surveillé ! Impossible de puiser à cette source, d'en détourner le moindre filet. Et surtout plus de prétextes pour continuer les souscriptions « nationales ». Les décrets ordonnaient même le remboursement de ces souscriptions au peuple. Les mandarins n'oseraient plus obéir aux ordres des comités oligarchiques : c'était la fin des gras profits. Les comités, aidés de toute l'armée des fonctionnaires intéressés aux voies ferrées encore en projet, n'eurent pas de peine à

gagner une grande partie des souscripteurs, leurs victimes. A ces naïfs, on déclara que non seulement ils ne seraient jamais remboursés du pécule souscrit, mais que les étrangers allaient exploiter le pays avec des chemins de fer construits par eux : ainsi le voulait le Gouvernement Central. Ces étrangers extrairaient de la province sa meilleure substance, ruineraient le peuple jusqu'à lui enlever le « riz quotidien ». Si la Chine, s'empressait-on d'ajouter, souffre de la misère, n'est-ce point par l'avidité des Européens qui, un jour, prêtèrent leur argent et, qui depuis, exigent chaque année une somme d'intérêts équivalant presque à un remboursement? Et si mandarins et notables, la mort dans l'âme, chargent le peuple de nouveaux impôts, n'est-ce point pour satisfaire les exigences de ces étrangers? Quand les chemins de fer projetés par les « chen liang » allaient remédier à cette situation intolérable, créer partout de la richesse, voilà que le Gouvernement Central conspirait avec les Barbares de l'Occident pour enlever aux fils de Han leur meilleure sauvegarde!

Banquiers, commerçants, petits bourgeois, tous les souscripteurs forcés ne furent pas dupes de ces manœuvres, mais ils n'osèrent se grouper pour la lutte, par crainte de représailles. Ils acceptent d'être bernés et tondus, laissant au temps le soin d'améliorer leur situation : c'est là une attitude fréquente en Chine et qui explique en grande partie les maux dont elle souffre.

*
* *

Telles sont les causes du grand mouvement de l'été 1911, déclaré « national » par les intéressés et accepté comme tel par la presse européenne. A côté de l'oligarchie bruyante et avide, se trouvent sans doute quelques révolutionnaires convaincus, d'honnêtes citoyens mécontents de la dynastie mandchoue et voulant sincèrement une rénovation de leur pays, même avec l'aide des nations européennes. Mais ces hommes sont en très petit nombre, et pour longtemps sont noyés dans une masse d'ambitieux, d'aigrefins, qui joueront de plus en plus du « péril blanc » pour masquer leurs exactions.

Le mouvement d'opposition de l'oligarchie provinciale gagna rapidement le pays, si lente et si timide fut la tentative de répression. Puis, par la veulerie ou la complicité des gouvernants, une véritable révolution, à l'automne, éclata. La dynastie, cependant, pouvait encore sortir victorieuse de cette attaque dangereuse; mais elle fit appel à Yuan Che Kai. C'était la dernière faute qu'il lui restait à commettre. Yuan la ruina, plus sûrement que toutes les armées républicaines, et la destruction du régime mandchou fut un fait accompli. Le peuple applaudissait; même l'homme de la terre, le rustre si indifférent, d'habitude, à tout ce qui n'est pas son champ ou son bétail. C'est que les meneurs de la Révolution, non seulement l'autorisaient à replanter le pavot, mais supprimaient d'un trait de pinceau tous les impôts.

Quand apparut Sen Ouen (Sun Ya Tsen), il y eut une période de liesse dans le vieil Empire parmi les mandarins sans place, les étudiants, le peuple, libéré d'impôts, et parmi certains notables. Pas tous, car les plus riches et aussi les plus prudents s'accommodaient fort bien de l'ancien régime avant le décret inspiré par Chen Kong Pao, décret qu'ils espéraient faire rapporter, d'ailleurs. Ils ne croyaient pas non plus au succès de la Révolution.

Sen Ouen, le grand leader, l'infatigable lutteur contre le Mandchou, l'idole des « Jeunes-Chinois », devait les conduire au pouvoir, aux honneurs, à la fortune. Sur le vieux tronc chinois encore robuste, on allait enter un rameau merveilleux pris aux contrées d'Occident... Peu importait que le vieil arbre eût très lentement végété dans une atmosphère bien différente de celle où la greffe s'était développée. A l'antique régime autocrate, Sen Ouen allait substituer la république, dite « sociale » d'Europe. A quoi bon les précautions? La Chine est capable de toutes les adaptations et les plus soudaines; elle peut prendre du jour au lendemain l'aspect le plus inattendu, le plus extravagant. Les Barbares étrangers n'ont su évoluer que par violentes, douloureuses secousses; péniblement, ils sont arrivés à un régime mal équilibré qui tend vers la République sociale. Les réformateurs chinois au contraire, vont lui donner sa forme définitive et, sans heurt, réaliser sur leur terre antique le régime idéal de gouverne-

ment. Leur natte coupée, qui reconnaîtra dans les Fils de Han des esclaves de Mandchous? Qui n'y verra de purs républicains? Et quelle prospérité, quelle grandeur pour le vieil Empire! Toutes les colonies asiatiques de l'Europe, de l'Amérique, avec leurs richesses, avant dix ans, feront partie du patrimoine des Han : ainsi l'a décidé et l'a proclamé Sen Ouen, des bords de la mer Jaune aux solitudes des massifs thibétains. Et ce n'est pas tout : sur la couverture d'un almanach « républicain » de la présente année, on peut voir un guerrier, un « brave », enserrant dans ses orteils flexibles les deux hémisphères!

A quoi, jusqu'ici, a abouti cette intervention du grand réformateur Sen Ouen, homme de valeur, incontestablement, mais utopiste à l'excès? A développer l'anarchie. De plus, rien n'autorise à prévoir, avec les seules ressources des leaders actuels, l'approche de temps meilleurs. Et si les chefs, malgré leur intelligence, se trouvent au-dessous de leur tâche, si leur désintéressement même est très discuté par leurs compatriotes, que dire des subalternes, de ces exaltés dont le zèle inconsidéré ne tend qu'à précipiter la ruine du pays? De tout jeunes gens sans préparation, sans valeur aucune, se grisant de formules apprises dans les livres, n'ayant d'autre titre à gouverner qu'un brevet de républicanisme lié à leur titre d'étudiant. Audacieusement, ils se conduisent en dictateurs dans les préfectures, les grandes subdivisions de provinces, s'arrogeant tous droits et pouvoirs, rançonnant bourgeois et marchands, condamnant et absolvant. Naguère encore sobres et monogames par nécessité, ils se signalent maintenant par leurs bombances et par le nombre de leurs concubines. Ils font le désespoir, la ruine de toute la masse honnête, la fortune, la joie de la canaille, de tous ces bandits qui pullulent en Chine et se sont vite ralliés à la République, c'est-à-dire au régime du désordre. Car pour assurer le succès de la révolution, pour assiéger les villes, prendre d'assaut les banques, les grands magasins, les monts de piété, gueux, coolies et malheureux paysans étaient embrigadés sous peine de mort. La minorité de braves gens prêts à payer de leurs personnes pour le renversement de la dynastie et l'instauration d'un régime meilleur,

rentra vite dans ses foyers, se sépara avec dégoût et terreur de tous ces forbans. Quant à la masse sans pensée, sans aspirations définies, elle regardait et pâtissait. Car, après les riches, elle fut rançonnée, pillée odieusement, heureuse encore quand la mort l'épargnait.

Combien se préoccupaient du désordre, de l'anarchie qui allait suivre? En Chine, l'intérêt général est question secondaire : toujours, on pense à soi d'abord, à sa famille. C'est la tradition. Il y a là toute une éducation à refaire qui sera bien longue.

Depuis que Sen Ouen s'inclinant devant Yuan Che Kai, a renoncé à la présidence d'une République proclamée par sa clientèle, à Nankin, mais non viable, depuis que les effets d'un dualisme dangereux paraissent écartés, il n'existe pas de vrai symptôme de détente. Les révolutionnaires n'ont pas de programme ou plutôt le programme qu'en Europe ou en Amérique, ils ont emprunté à des utopistes, est le dernier, naturellement, qui saurait convenir à la Chine, si fière du passé, si traditionaliste, avec un bagage ancestral aussi lourd. Ce programme affecte de faire table rase de tout. Son but est de « détruire » avant tout. La « Tong Men Houi », l' « Union Jurée », s'y est consciencieusement employée, beaucoup trop hélas! et si étourdiment! Elle a touché à Confucius, à ses maximes, à la morale sur laquelle repose toute l'armature de la société chinoise. Elle a même osé s'attaquer tout de suite au culte des morts. Comment, de la part des « Jeunes Chinois », expliquer pareilles erreurs? Et quelle piteuse incapacité à rebâtir! C'est le plus grave reproche que les adversaires des Réformateurs leur aient fait, et combien mérité! Rien à attendre d'eux : leur faillite est complète. On voudrait sympathiser avec quelques-uns, avec Houang Hsin, Li Yuan Hong, Tsai; le régime qu'ils ont détruit prêtait vraiment à de cruels abus, mais, perdus au milieu d'un parti d'occasion qui n'a que des appétits, ils ont été et sont débordés. Ce ne sont plus des abus seulement, des exactions qui se commettent ainsi qu'autrefois, mais bien des crimes constants, odieusement fréquents, des crimes de droit commun dans toutes les provinces, dans les moindres districts, contre des personnes de tout rang, de toute classe : meurtres, rapts, incendies, pillages. Le méfait

le plus commun aujourd'hui, le plus anodin, est le rançonnement du pauvre comme du riche. Je n'ai eu que trop l'occasion d'observer cette navrante situation au Setchouen et dans toute la vallée du Yangtse; on plaint ces malheureux Chinois paisibles, attachés au labeur quotidien, mais incapables de s'organiser, de se dresser devant les bandes de pillards qu'encadrent les sociétés secrètes. Bandes sans courage civique qui s'éparpilleraient au moindre geste de résistance. Elles sont conduites par d'anciens chefs de brigands, qui reçoivent le mot d'ordre de l'oligarchie dont j'ai parlé, laquelle a rallié les pires éléments de désordre, pour s'imposer. Ces bandes profitent du gâchis actuel, se grossissent des soldats débandés ou licenciés et qui, avides de nouveaux pillages, terrorisent de plus en plus le pays.

Officiellement, il n'y a plus d'impôts, mais jamais encore on n'avait autant prélevé sur les ressources et même la misère de chacun. Inutile d'ajouter que toute la population saine regrette l'ancien régime, qu'elle a perdu toute confiance dans l'avenir, qu'elle ne croit plus à l'efficacité de la République : faveur inespérée, *don du Ciel,* ainsi l'appelaient les Réformateurs, abusant de la crédulité du peuple, flattant aussi sa religiosité. Il est vrai que ces mêmes Réformateurs, en brisant les idoles dans les temples, en prêchant l'absurdité de tout culte, inquiétaient une fois de plus, et gravement, l'opinion désemparée. Cette dernière attitude des révolutionnaires a été une grosse faute : en effet, si le Chinois n'est pas religieux, il tient à ses superstitions. Les jeunes leaders fraîchement débarqués d'Europe, ont eu tort de se poser en destructeurs des dieux : c'est une provocation qui ne saurait avancer leurs affaires.

Donc, à l'heure actuelle, anarchie dans toutes les provinces. règne par la terreur d'une oligarchie plus despotique que le Mandchou, plus sanguinaire aussi. N'ayant trouvé pour la servir que les pires éléments de la population, qui peuplaient les prisons, elle a fait du pillage un prélèvement normal sur la propriété. Ceux qui possèdent encore quelques réserves d'argent les cachent, les enfouissent dans le sol ou, quand ils le peuvent, se hâtent de les confier aux banques européennes

des ports ouverts. C'est la fuite des capitaux ou leur séquestration par le détenteur. Il faudra beaucoup de temps pour ramener un peu de confiance. Les ruines s'accumulent. Mais que serait-ce si les étrangers n'étaient là depuis un an, avec leurs troupes et leurs navires, veillant sur le cœur de la Chine, cette féconde vallée du Bas Yangtse, veillant sur Canton, sur Tien Tsin et le Pei Ho artère du Nord, sur le rail mandchourien, sauvegardant ainsi d'incalculables richesses, empêchant d'effroyables désastres?

La République chinoise n'existe que de nom. La situation est telle qu'après la fuite des capitaux, c'est celle des gens, de tous ceux qui peuvent gagner les ports ouverts, les colonies étrangères. Les « concessions » de Shanghai, de Tien Tsin, ont vu doubler leur population chinoise; Hong Kong, Macao sont envahis. Le Président de la République, Yuan Che Kai lui-même et ses ministres, n'osent garder leurs familles près d'eux : ils les ont dirigés sur les « concessions », les confiant aux étrangers. Sen Ouen a fait de même : le Kouang Tong, sa province natale, ne lui inspire pas confiance. Il a envoyé toute sa famille à Macao et c'est là qu'il lui construit une superbe demeure avec l'argent, disent les mauvaises langues, qu'il aurait touché de son concurrent à la Présidence, Yuan Che Kai.

La situation générale de la Chine est donc grave, la seule ombre d'autorité qui y subsiste est Yuan Che Kai. Il est énergique, tout à fait capable de gouverner : il a fait ses preuves. Il représente même, à l'heure actuelle, la seule intelligence, ou plutôt la seule volonté capable de mettre un peu d'ordre dans la République. Sen Ouen, d'une grande intelligence aussi, ne s'est point révélé homme de gouvernement à Nankin, durant sa courte dictature. Il est, d'ailleurs, un « déraciné », il semble avoir trop oublié le caractère de ses compatriotes, leur conservatisme tenace, en si nette opposition avec les concepts qu'il a pris aux partis avancés d'Europe.

Yuan Che Kai, lui, n'a rien du théoricien : il est le Chinois de vieille souche, connaissant son peuple, sachant comment le prendre et le dominer. Il est l'homme des moyens pratiques, brutaux, cruels même, mais décisifs. Ce sont les moyens des gouvernants de la Chine, ceux compris, acceptés par la masse,

les seuls même capables d'assurer l'ordre et la tranquillité dans un Empire qui en est encore à la période qualifiée d' « âge ingrat » pour les individus; un Empire où les déclassés, les irréguliers de toutes sortes, les criminels forment des groupements dangereux, fortement organisés, à côté d'une masse inerte, incapable de se défendre, de se libérer. Ces moyens de gouvernement sont simples : tous les pouvoirs, du haut en bas de l'échelle mandarinale, réunis dans la même main; donc, sanctions promptes et généralement sans appel. En cas de troubles ou simplement de protestations trop vives, régime du « coupe-coupe ». Nous sommes là bien loin du régime rêvé de Sen Ouen, de sa République idéale, et cependant il est logique de penser que Yuan Che Kai est dans le vrai, que l'ordre ne peut être rétabli en Chine, et surtout maintenu, que par les moyens anciens. Yuan voit certainement la situation comme elle doit être vue. Malheureusement, il a un passé qui le rend suspect à tous les partis, aussi bien aux Mandchous qu'aux républicains. Il n'a la confiance de personne.

On connaît les raisons de cette méfiance générale : Après la guerre sino-japonaise, l'Empereur Kouang Su, moins débile et plus intelligent qu'on l'a cru, voulut réformer la Chine, la transformer avec l'aide de l'Europe et des États-Unis. Il s'en ouvrit à Yuan Che Kai, le considérant comme le plus capable et le plus sûr de ses amis. Yuan jugea que Kouang Su n'était pas de taille à lutter contre le parti conservateur, contre sa terrible tante, l'impératrice douairière Tze Hsi : il dénonça à celle-ci les projets de son neveu, et conquit ainsi les plus hautes dignités. Aujourd'hui Yuan ne peut compter sur l'élément militaire formant bloc, même pas sur ses propres troupes, celles qu'il a formées, si longtemps choyées, et gavées d'argent. Car le soldat chinois, recruté on sait comment, se caractérise surtout par son indiscipline. De plus, comme tous ses compatriotes, il n'a qu'un sentiment très vague du respect dû à la propriété d'autrui. A l'heure actuelle, il a des occasions fréquentes de se livrer à des pillages fructueux. Il ne saurait résister à pareille tentation et se révolte, tue même ses chefs s'ils insistent pour le maintenir dans le devoir. Lors du pillage de Péking, les troupes de Yuan Che Kai lui ont échappé comme à tant d'autres généraux. D'ailleurs, en supposant que

Yuan soit maître de ses soldats, ceux-ci sont trop peu nombreux pour lui permettre de tenter un coup de force efficace : le pays est trop vaste, les moyens de communication trop lents. Et surtout, pas un « toutou », peut-être, n'est disposé à obéir à ses injonctions. Au surplus, les éléments de désordre dont j'ai parlé, grossis d'une multitude de coolies sans travail, sont généralement bien armés. La contrebande a jeté des fusils à tir rapide jusque dans les régions les plus reculées de la Chine. Certains arsenaux, comme celui de Tchentou, ont été pillés à fond. Depuis six mois, les contingents réguliers de la néo-république mènent une existence de paresse et de ripailles qu'ils ne consentiront à abandonner que par la force. L'oligarchie révolutionnaire elle-même, si elle le voulait, n'arriverait plus à calmer les appétits qu'elle a soulevés. La force seule, brutale, impitoyable, fera rentrer dans l'ordre ces trop ardents « républicains ». Mais où prendre cette force?

On sait, d'autre part, qu'il n'y a plus de fonds dans les caisses publiques et que toute tentative d'emprunt national échouera. La seule annonce de pareil emprunt fera même se cacher le peu d'argent qui reste.

Il n'y a pas non plus à espérer que la masse honnête et tranquille s'arme à son tour pour faire une contre-révolution. Elle continuera de se lamenter comme ces derniers mois, de maudire le destin, et ce sera tout.

Il y a bien de très rares provinces comme le Yunnan où une sorte de dictateur militaire maintient un ordre relatif, troublé seulement par des brigandages isolés. Malheureusement, ce régime n'inspire aucune confiance, surtout aux marchands. On sait l'opinion qu'a le Chinois du soldat : il n'arrivera donc jamais à se convaincre qu'il peut travailler en paix, en pleine sécurité sous un mandarinat militaire.

Nous sommes donc acculés à cette question : que va devenir la Chine? Et si la situation reste troublée, quels sont les moyens de rétablir l'ordre, de sauvegarder les intérêts de l'Europe?

*
* *

Que va devenir la Chine? On peut, sans crainte de se tromper, affirmer que l'anarchie actuelle n'est plus curable

par les seules ressources de la république. Ce qui apparaît avec le plus d'évidence, c'est le triomphe du provincialisme, des idées séparatistes : la Chine va à la dislocation, au morcellement. Il n'y a plus de pouvoir central. Cette situation peut s'éterniser. Le mouvement révolutionnaire des Tai-Ping, beaucoup moins important, a duré douze années. Et sans Gordon, et autres officiers européens, rien n'en faisait prévoir la fin. La conclusion fatale est que nous serons appelés à intervenir tôt ou tard. Nous en venons, par conséquent, à envisager maintenant les moyens de rétablir l'ordre.

Ces moyens sont au nombre de deux : l'intervention brutale ou un prêt considérable avec contrôle financier.

Je ne dirai rien pour le moment du premier moyen. Je pense seulement que s'il est bon, nécessaire même d'y songer, il est toutefois préférable d'employer le second moyen. Si on sait l'utiliser judicieusement, avec l'entière compréhension de la situation et la ferme volonté d'aboutir à des solutions vraiment pratiques, il en résultera les meilleurs effets pour la Chine et pour l'Europe. Quelques forces de police étrangères établies dans les centres facilement accessibles, et fortement secondées par des croiseurs, canonnières et torpilleurs sillonnant les grandes artères, seront sans doute nécessaires dans les débuts, mais dès que le gouvernement actuel sera ainsi étayé, il saura rallier le parti de l'ordre : toute la masse qui souffre n'aspire qu'à la paix. L'oligarchie d'obstruction et de désordre sera profondément touchée de l'entrée en scène des « Diables Etrangers », toujours redoutés. Les fauteurs d'anarchie, les matamores de la politique de désorganisation, tous ceux qui dénoncent l'étranger, empoisonnent l'opinion par leurs mensonges pour mieux cacher leurs vilenies, tous ceux-là rentreront prudemment dans l'ombre. Car le courage est la dernière de leurs vertus et leur audace n'est faite que de la faiblesse, de l'inertie des masses. Le jour où une volonté véritable, supportée par quelques moyens efficaces, viendra se placer fermement devant eux, ce sera la débandade générale et le plus audacieux n'osera plus, suivant l'expression chinoise, « tchou t'eou », « sortir la tête ». Mais ce résultat ne sera obtenu que par l'entrée en scène des forces de police étrangères, dont je viens de parler. Cet acte n'aura rien de brutal, ne sau-

rait être confondu avec ce qu'on appelle « intervention ». D'ailleurs, ces forces de police existent déjà dans les grands centres, comme Hankeou, Shanghai, Tien Tsin, Péking; de très nombreux croiseurs et torpilleurs de différentes nationalités, sont depuis des mois les inconstestables gardiens de la paix sur le Yangtse, le Si Kiang et le Pei Ho. Les Chinois qui raisonnent n'y voient d'ailleurs aucune atteinte directe à l'intégrité de l'Empire, et tous les commerçants, banquiers, mariniers, se félicitant de la présence de ces navires, seraient désolés de les voir s'en aller. Le fils de Han, en dehors de quelques théoriciens et de jeunes gens revenus d'Europe, tient avant tout à sa tranquillité et sa plus claire ambition est de pouvoir en toute sécurité vaquer à ses affaires : peu lui importe qui lui assure cette sécurité. Serait-ce un Étranger qu'il sera avec lui, secrètement du moins, s'il est de son intérêt de cacher sa pensée. Je pourrais en fournir les preuves les plus probantes dans l'histoire de ces dernières années.

Le « patriotisme » du Chinois n'est pas ce sentiment profond, désintéressé et agissant des peuples d'Europe. Son patriotisme c'est d'abord la crainte vague — qu'on cherche à exploiter de plus en plus, — d'être envahi par l'étranger, dépouillé de ce qui constitue son patrimoine héréditaire. D'ici à longtemps, pour la masse des Chinois, la conception de l'intérêt général s'arrêtera au groupement de famille ou de corporation qui ne dépasse pas le district et son chef-lieu, ou une certaine étendue du fleuve tributaire du district, qu'on gratifie d'une appellation locale, cause d'embarras assez fréquent pour le voyageur qui n'est point sûr de sa position géographique. Que leur importe le reste!

Le prêt important que le Consortium se propose de conclure avec la Chine permettra d'abord de licencier toutes ces troupes levées à la hâte, recrutées parmi les contrebandiers, pirates et déclassés de toutes sortes, toujours prêtes à la rébellion, au pillage. Et on devra désarmer, non seulement ces contingents, mais toutes les gardes dites « nationales » qui, en temps de malaise, en plein affaiblissement de l'autorité régulière, se montrent toujours prêtes à se lever pour la défense d'intérêts qui sont rarement ceux de la communauté.

Ces « gardes » deviennent même, en pareil cas, un danger pour la sécurité publique, comme je ne m'en suis que trop rendu compte au Setchouen. Travaillées par les sociétés secrètes, auxquelles elles sont généralement liées, le mieux est de les désarmer, de les écarter de toute coopération policière aussi longtemps qu'on n'a pas les moyens de les surveiller efficacement, de les châtier, de les dissoudre en cas de duplicité de leur part.

On s'est souvent demandé quelle doit être l'étendue du contrôle européen sur l'argent qu'il se dispose à fournir au Gouvernement chinois. A mon avis, il doit être aussi étendu que possible. L'état d'anarchie est tel en Chine, à l'heure présente, que prêter sans contrôle serait la plus grosse des erreurs, une folie qu'on pourrait payer cher. Si l'argent n'est point surveillé, son emploi rigoureusement vérifié, il se volatilisera, tels certains petits emprunts qu'il est inutile de citer. Les troupes recevront certaines sommes, les administrations de même, mais rien ne nous autorise à espérer que les troupes seront payées complètement de leur arriéré, et que les administrations utiliseront intégralement pour le bien public l'argent versé : les habitudes chinoises sont connues.

Et, à l'heure actuelle, on est d'autant plus porté au « squeeze » intensif qu'on ne sait combien de temps on restera en place et l'on jouira d'une influence permettant de se créer des réserves pour l'avenir. Une coterie adverse peut accaparer le pouvoir du jour au lendemain : il faut donc en hâte se créer un pécule, comme le mandarin d'antan, dénoncé tant de fois parce qu'envié.

Faute de précautions, un ou deux mois plus tard, les troupes réclameraient à nouveau un arriéré de solde : d'où complications, révoltes nouvelles. Devant la continuation du désordre, la confiance du banquier, du commerçant s'en irait une fois de plus, et l'avenir apparaîtrait plus sombre encore qu'auparavant. Que fera l'Europe à ce moment? Dans sa surprise et devant la dilapidation des fonds de ses nationaux, n'en viendra-t-elle pas tout de suite à cette intervention brutale que depuis tant de mois elle évite soigneusement?

Le contrôle financier est nécessaire. Il est la justification même du prêt qui se prépare. Sans contrôle, l'argent du Con-

sortium resterait sans influence, rendrait plus vives les luttes entre les diverses factions. Au contraire, surveillé, il sera le salut de la république : aucun de ceux qui connaissent la Chine n'en doute un seul instant. Et si ce contrôle est tant combattu, c'est qu'il réduit à néant toutes les petites combinaisons de certains groupes politiques et de leur clientèle.

Cette opposition à l'emprunt est aussi une habile manœuvre contre Yuan Che Kai, le meilleur moyen de le combattre, de le tenir en échec, de ruiner son effort pour mettre un peu d'ordre dans les affaires publiques. Avec l'argent du Consortium, les plus graves difficultés du Gouvernement s'atténueraient vite et la position de Yuan, si haï des Tong Men Houi, se trouverait sérieusement consolidée. L'anarchie reculerait et la population honnête reprendrait espoir. Mais en Chine, l'intérêt d'un parti prime toujours l'intérêt général, et l'obstruction continuera de s'acharner contre Yuan.

L'Europe peut sauver la Chine de l'anarchie et du morcellement par son concours financier. Mais il ne faut à aucun moment perdre de vue que ce concours n'aura d'action, ne mettra fin aux dissensions intestines qui déchirent le pays, n'inspirera pleine confiance aux vrais Fils de Han eux-mêmes, aux patriotes, que s'il s'accroît d'un contrôle administratif étendu et vigoureux, rendant impossible toute combinaison louche, toute tentative d'accaparement des fonds prêtés[1].

Dr A. LEGENDRE

1. Il est question de créer, à Péking, une Cour des Comptes qui serait la « garantie » de l'emprunt européen. Cette institution ne sera une garantie, que si elle est sous le contrôle direct du Consortium.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER

		Pages.
STENDHAL	Trop de Faveur nuit (2e *partie*)	5
JACQUES-E. BLANCHE	Notes sur la Peinture moderne. — I	27
O.-G. DE HEIDENSTAM	La Conquête du Pôle Sud	51
JEAN BERTHEROY	Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente (1re *partie*)	73
JACQUES RAMBAUD	Le Colonel Pierre-Louis Rœderer	116
Cl PIERRE-LOUIS RŒDERER	Notes d'un Prisonnier en Russie	125
PAUL MARGUERITTE	La Maison brûle (*fin*)	150
GEORGES LACHAPELLE	Les Embarras de Paris	183
GASTON GRAVIER	L'Albanie et ses Limites. — I	200

LIVRAISON DU 15 JANVIER

JEAN BERTHEROY	Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente (2e *partie*)	225
JOSEPH BÉDIER	La Légende des Quatre Fils Aymon. — I	259
GEORGES ROZET	Un Éleveur d'Hommes : Georges Hébert	287
HENRI DE RÉGNIER	Poèmes	310
L. HOULLEVIGUE	Les Explosifs	321
EDMOND JALOUX	L'Ennemi des Femmes	340
JACQUES-E. BLANCHE	Notes sur la Peinture moderne (*fin*)	369
FRANÇOIS MANGE	Le « Panama Canal Act » de 1912	393
LOUIS BATIFFOL	Un Bourgeois du XVIIe Siècle. — I	418
GASTON GRAVIER	L'Albanie et ses Limites. — II	433

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

		Pages.
HENRY DAGUERCHES...	Le Kilomètre 83 (*1re partie*)	449
JOSEPH BÉDIER.....	La Légende des Quatre Fils Aymon. — II	491
LÉON BLUM.....	La prochaine Génération littéraire	519
PAUL LÉON.....	La Protection des Églises	537
HENRI-ROBERT.....	L'Affaire Lafarge	559
LOUIS BATIFFOL.....	Un Bourgeois du XVIIe Siècle. — II	572
JEAN BERTHEROY.....	Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente (*fin*)	599
FÉLICIEN CHALLAYE...	M. Von Kiderlen Waechter et l'Affaire d'Agadir.	640

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

ÉMILE BOUTROUX	Henri Poincaré. — I	673
COMTESSE DE NOAILLES.	De la Rive d'Europe à la Rive d'Asie	703
LOUIS AUBERT.....	Hokusaï	721
HENRY DAGUERCHES...	Le Kilomètre 83 (*2e partie*)	754
★ ★ ★.....	Notre Littoral est-il défendu?	805
FRANCIS DE MIOMANDRE.	L'autre Théâtre	835
AMÉDÉE GASTOUÉ	La « Schola Cantorum »	866
Dr A. LEGENDRE.....	La Révolution chinoise	878

LIVRES NOUVEAUX

LETTRES CHOISIES DE GŒTHE,

traduction de Mlle **Fanta**.

Cet excellent ouvrage, destiné au grand public, se compose d'un choix pieux et sensé, mais forcément restreint, opéré dans les quarante-neuf tomes de la correspondance générale. Si judicieusement conçu qu'il soit, il n'ouvre donc aux lecteurs informés que peu de jours vraiment nouveaux sur l'évolution morale du sage olympien de Weimar. Les lettrés ne l'en apprécieront pas moins vivement, ne fût-ce que comme occasion de rajeunir une admiration bienfaisante pour l'un des plus hauts génies qui orientent la pensée moderne.

L'ALSACE-LORRAINE OBSTACLE A L'EXPANSION ALLEMANDE,

par **J. Novicow**.

Novicow est un auteur trop peu connu en France; cependant la générosité de son talent, l'ardeur de ses convictions idéalistes, son amour pour notre pays auraient dû contribuer à éveiller la curiosité de notre public pour ses idées. Voici un livre qui est comme son testament; il est mort après l'avoir achevé, et il a tenté d'y démontrer la nécessité pour l'Europe et pour l'Allemagne elle-même de résoudre par la voie du droit cette question d'Alsace-Lorraine qui pèse d'un poids si lourd sur toute la politique européenne.

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ITALIENNE,

par **Maurice Mignon**.

Rien n'est plus varié d'aspect et de caractère que la littérature italienne, et ce serait une étude infinie que celle qui s'attacherait à démêler tous les courants d'inspiration qui l'alimentent. M. Mignon, dans ces essais, a choisi quelques écrivains et quelques œuvres. Catherine de Sienne qui représente l'élément mystique; Goldoni, ce Vénitien si bien adapté à la culture française qu'il en devint Parisien; Carducci, le rénovateur des formes classiques; Giovani Pascoli, épris d'indépendance et de sincérité. Tous les amis des lettres italiennes liront ce livre avec grand intérêt.

L'HOMME AUX DEUX AMES,

par **Joseph Périer**.

M. Joseph Périer, dont on connait des vers délicats, pénétrés d'une sensibilité vibrante, nous décrit dans ce livre le douloureux conflit qui s'engage entre les aspirations idéalistes et les instincts voluptueux de son héros. Aux deux âmes correspondent deux figures de femmes qui s'opposent de façon émouvante.

INITIATION LITTÉRAIRE,

par **Émile Faguet**.

Voici un petit livre qui est appelé à rendre de très grands services à tous ceux qui désirent aborder, dans de bonnes conditions de préparation intellectuelle, l'étude des différentes littératures, tant anciennes que modernes. C'est, suivant son titre, l'initiation absolument indispensable à qui veut pénétrer, sans risque de faire fausse route, dans cette sorte de labyrinthe que forment les œuvres accumulées des siècles et des hommes. Il donne au lecteur une idée nette de la marche des faits et des idées, il le conduit des origines aux derniers efforts de la pensée humaine. Bref, il introduit l'initié dans le temple des lettres. Rien n'est plus difficile à faire qu'un bon manuel, surtout quand il traite d'une matière aussi abondante et aussi diverse que celle-là. M. Émile Faguet y a excellemment réussi.

L'ALBANIE INCONNUE,

par **Gabriel Louis-Jaray**.

Les événements actuels donnent à ce livre un intérêt de premier ordre. L'Albanie vivra-t-elle? est-elle digne de vivre? telles sont les questions que tout homme se pose aujourd'hui en Europe. Des enquêtes consciencieuses, menées dans le pays par des voyageurs expérimentés, non moins soucieux d'étudier l'esprit des populations que de noter le détail pittoresque ou l'anecdote piquante, — des enquêtes comme celle-ci doivent contribuer à éclaircir pour chacun de nous les données d'un problème qui s'impose sans préparation à nos esprits.

LA DAME AUX MILLIONS,

par **Charles Foley**.

M. Charles Foley est un conteur à l'imagination fertile, et chez qui l'abondance inventive s'allie à tous les agréments d'un style élégant et simple. On goûtera toutes ses qualités dans la *Dame aux Millions*, ainsi qu'une observation fort juste des milieux mondains.

LES DEUX CONGO,

par le baron **Jehan de Witte**.

Toute la France a applaudi à la décision de l'Institut qui attribuait à Monseigneur Augouard le prix Audiffred. Ce sont les trente-cinq ans d'apostolat au Congo français de cet héroïque chrétien dont le baron de Witte a voulu écrire l'histoire : le livre devient par instants un récit mouvementé de voyage et d'aventures, mais d'un bout à l'autre il est une leçon de courage paisible et un magnifique exemple de zèle apostolique. A l'admiration pour l'homme se mêle un douloureux retour sur l'œuvre que le récent accord franco-allemand a sacrifiée.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* 2 *fr* 50 *c*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

20e Année. N° 4. 15 Février 1913.

GENERAL LIBRARY
MAR 6 1913
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
Émile Boutroux. . . .	*Henri Poincaré.* — I.	673
Comtesse de Noailles. .	*De la Rive d'Europe à la Rive d'Asie.*	703
Louis Aubert.	*Hokusaï*	721
Henry Daguerches. . .	*Le Kilomètre 83* (2e partie).	754
★ ★ ★	*Notre Littoral est-il défendu?*	805
Francis de Miomandre.	*L'autre Théâtre.*	835
Amédée Gastoué. . . .	*La « Schola Cantorum ».*	866
Dr A. Legendre.	*La Révolution chinoise.*	878

Copyright 1913, by *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

LIVRES NOUVEAUX

JOSÉPHINE DE SAVOIE,

par le Vicomte **de Reiset.**

Dans ce livre, consacré à l'époque de Louis XVIII, M. le vicomte de Reiset s'est heureusement appliqué à faire revivre une figure de princesse, méconnue autrefois, oubliée aujourd'hui. Il se plaît à l'évoquer dans le pavillon solitaire de Montreuil, vide depuis plus de cent ans, mais consacré par le souvenir gracieux de la maîtresse du logis. Bien que sévèrement documenté, étayé par l'érudition la plus exacte, la plus abondante et la plus sûre, le livre est d'une lecture attachante et d'un charme très réel. Au point de vue historique, il y a lieu de signaler tout particulièrement les aperçus sur la politique de la comtesse de Provence et sur le parti savoisien, sur les débuts de la Révolution et sur la vie errante du couple princier en Angleterre.

LA FRANCE DE DEMAIN,

par **Charles Heyraud.**

Au moment où la France se recueille et s'examine, voici un livre qui lui apporte le bilan exact de ses fautes et qui lui indique sans ambage, la conduite à adopter : l'auteur ne voit de solution que dans le retour à la tradition chrétienne, car tous les maux viennent de son abandon. C'est là, comme le dit fort justement M. Henri Joly, dans une courte préface, « un essai d'apologétique renouvelée par l'étude des conséquences sociales du catholicisme ». A ce titre, il ne sera pas accueilli sans intérêt par les hommes de notre temps, à quelque parti qu'ils appartiennent.

LA GUERRE DES BOUTONS,

par **Louis Pergaud.**

Nous aimions mieux M. Louis Pergaud lorsqu'il nous racontait, avec une réelle puissance de vérité et un soin presque admirable du détail, la vie des animaux. Il est parfois pénible de retrouver, sur les lèvres des enfants, les propos de « haulte gresse » qui nous amusent quand c'est Pantagruel ou Panurge qui les profère. Ceci dit, il sied de constater que la *Guerre des Boutons* est une façon d'épopée enfantine très vivante et d'un relief étonnant.

LA DOUBLE CONFESSION,

par **Charles Le Goffic.**

M. Charles Le Goffic se plaît au roman historique et l'on sait qu'il excelle à faire revivre l'époque héroïque des guerres de Bretagne et de Vendée. C'est à ce cycle préféré qu'appartient la *Double Confession*. Mais, cette fois, l'auteur a poussé une pointe en Italie, et, à l'intérêt dramatique, s'ajoute l'intérêt psychologique et romanesque de la double confession d'un homme et d'une femme, dignes de ces temps passionnés.

LES PRINCIPES DE LA NATURE,

par **Charles Renouvier.**

La publication des Essais de critique générale de Renouvier se poursuit rapidement, à la grande satisfaction des hommes qu'intéressent les problèmes généraux de la pensée et de l'univers, et qui se plaignaient que cette œuvre capitale d'un grand philosophe français fût devenue à peu près introuvable. Le troisième essai, qui a pour objet « les Principes de la Nature », « aborde les conjectures que l'état actuel de la science permet et rend même probables, touchant l'essence et l'origine accessible des êtres de différents ordres ». Les hypothèses cosmogoniques y sont examinées; le problème des espèces y est étudié. On trouvera donc là une sorte de « somme » des résultats philosophiques généraux, auxquels a abouti l'effort de la science moderne.

NOTRE FRANCE D'EXTRÊME-ORIENT,

par le Duc **de Montpensier.**

A l'exemple de son cousin Henri d'Orléans, le duc de Montpensier s'intéresse à notre politique coloniale. Il a vécu cinq ans en Cochinchine et en Annam, a cinématographié les peuplades Moï, planté du caoutchouc, offert un aéroplane à la colonie, et fait construire un château à Phantiet. En un premier volume, *En Indo-Chine*, il a raconté ses chasses; dans le présent ouvrage, il dresse le bilan économique et scientifique de notre colonie.

L'ART SOCIAL,

par **Roger Marx.**

Dans ce livre, M. Roger Marx formule un idéal humanitaire dont la générosité mérite d'être hautement signalée, et il expose des vues très personnelles sur les conditions d'évolution et de progrès des industries auxquelles l'art peut être appliqué. Ces pages sont pleines d'enseignement philosophique et technique à la fois, et la qualité du style en rehausse la valeur intrinsèque.

D'ALGER A TOMBOUCTOU,

par le comte **René le More.**

Il y a plusieurs manières de se rendre « des rives de la Loire aux rives du Niger »; M. René le More ressemble aux vrais alpinistes qui ne passent jamais deux fois de suite par le même chemin : à l'aller, il a emprunté la ligne d'In Salah; au retour, il a suivi un itinéraire moins fréquenté, qui lui a ménagé de périlleuses surprises. Ce voyage fut, comme l'atteste le général Bailloud, un véritable tour de force. L'auteur en a rapporté de précieuses indications et d'inestimables conseils pour tous les Français que peut tenter l'idée de s'aventurer dans notre empire africain.